REVUE

DES

DEUX MONDES

LVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME LXX. — 1er JUILLET 1885.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LVe ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME SOIXANTE-DIXIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1885

Nr.
20
25
Pr. 3
1 70

20335

LE

GARDE DU CORPS

DERNIÈRE PARTIE (1)

XVIII.

Le phaéton de M. de Ternois attendait dans la cour. Robert prit place sur le siège, et le roulement sourd des roues sous la voûte qui précède la grande porte, puis le bruit sec qu'elles firent par deux fois en tombant du trottoir sur les pavés de la chaussée, apprirent à Henriette que son mari avait quitté l'hôtel.

Robert était de fort méchante humeur. Il s'attendait à trouver chez Mme Macpherson, non plus, comme la veille, un accueil encourageant, mais des reproches, l'expérience qu'il avait de la logique féminine ne lui permettant pas de douter que Clorinde ne le rendît responsable de l'humiliation qu'elle venait d'essuyer. Au dépit d'avoir joué un rôle assez sot s'ajoutait l'appréhension de ne point parvenir à désarmer le ressentiment de cette femme hautaine et fantasque. Il arriva avenue de Villiers passablement inquiet de la réception qu'on allait lui faire, maugréant tout bas et contre les hommes qui laissent traîner des billets compromettans et contre les femmes qui fouillent dans les poches de leurs maris ; au demeurant, mécontent de lui-même et furieux contre Henriette.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

— Je viens vous faire des excuses, dit-il à Mme Macpherson, dès que le domestique eut refermé la porte du salon. Je suis au courant de ce qui s'est passé... et vous m'en voyez horriblement confus...

Elle haussa les épaules, sourit et répondit le plus tranquillement du monde :

— Ah! ah!.. Mme de Ternois vous a raconté notre petite causerie de tout à l'heure, à ce qu'il paraît?..

— Oui,.. et rendu ce malheureux billet...

— Peste! elle est magnanime... Vous l'avez détruit, je suppose?

— Naturellement... J'étais assez désolé de ne l'avoir pas fait plus tôt.

— Bah! consolez-vous... Je me suis énormément amusée... Mon Dieu, oui, c'est comme cela!.. Vous savez que je m'ennuie,.. que je me plains de mener une vie bête, d'une désespérante monotonie,.. que j'adore l'imprévu... Eh bien! je vous le demande, cette entrevue avec votre femme, chez vous, à deux pas de vous, n'est-elle pas originale, piquante au dernier point ?.. J'ai donc eu enfin une aventure, je me suis sentie vivre pendant quelques instans! C'est si bon, et cela m'arrive si rarement!.. Je suis ravie, enchantée, mon ami...

— C'est-à-dire que vous avez pris la chose en femme d'esprit que vous êtes, et je vous en remercie. Mais il n'en est pas moins vrai que cette incartade était d'un goût déplorable; je l'ai fait sentir à qui de droit...

— Et vous venez bien vite vous en vanter à moi?.. Au fond, c'est un peu lâche... Mais, n'importe, je vous remercie de l'intention... A propos, savez-vous que si je me décide, un jour, à vous aimer, je serai horriblement jalouse de Mme de Ternois? Que me parliez-vous donc de petite pensionnaire? Elle est charmante, votre femme, — encore qu'elle aime trop à lire les lettres qui ne lui sont pas adressées, — et je comprends que M. de Villecresnes... Si vous l'aviez vue! Un vrai petit coq de combat... Elle m'a roulée!

Robert fit un geste indiquant qu'il n'était pas convaincu. Elle reprit :

— C'est fort aimable à vous de paraître en douter... Mon Dieu, je ne dis pas que je me sois laissé manger par elle sans me mettre un peu en travers... Vous ne me croiriez pas si je vous le disais, et vous auriez raison... Mais enfin elle a fait très bonne figure dans cette petite escarmouche... Oui, vraiment, je vous assure...

— Je vois que vous pratiquez le pardon des offenses. Vous avouerai-je que je ne m'attendais pas à trouver en vous tant de charité chrétienne?

Elle l'enveloppa d'un regard singulier et répondit après un silence :

— Vous me trouvez bonne, n'est-ce pas?.. Je le suis en effet... très bonne...

Elle lui tendit la main, qu'il baisa avidement, depuis le bout interne des doigts, où la chair forme une pulpe molle qui semble aux lèvres d'un amant savoureuse et fondante comme un fruit mûr, jusqu'au poignet, où le réseau bleuâtre des veines s'entrelace sous le satin transparent de la peau.

— Avez-vous bientôt fini? demanda-t-elle nonchalamment et sans colère. Voilà déjà que vous oubliez nos conventions d'hier... Vous m'avez promis d'être sage,.. grand fou!..

Et du bout de ses doigts longs, parfumés, elle lui donna sur la bouche une petite tape, douce comme une caresse, qui acheva de le griser. Il était debout devant elle et la couvait d'un de ces regards qui en disent plus long aux femmes qu'une déclaration passionnée. Clorinde le regardait aussi, la tête renversée en arrière sur le dossier de son fauteuil, les paupières mi-closes, un vague sourire aux lèvres.

— Vous n'êtes pas mal du tout, décidément, dit-elle, après un silence... Beaucoup mieux que votre ami Villecresnes...

Il fronça un peu les sourcils.

— Encore!.. répondit-il. Me permettrez-vous de vous demander d'où vient cette insistance que vous mettez à me parler d'un homme que vous ne connaissiez même pas de vue il y a quinze jours?

— Avais-je donc déjà prononcé son nom, mon ami?.. Je n'y avais pas même fait attention... Quel intérêt voulez-vous que j'aie à vous parler de ce monsieur? Je vous ai déjà dit que je sais seulement de lui ce que tout le monde sait : qu'il est l'ami de Mme de Ternois... comme vous êtes le mien.

Robert fut sur le point de s'écrier : « Ah! mais non, par exemple! » Toutefois il se contint, et c'est avec la grâce souriante de l'homme du monde parfaitement maître de soi qu'il répliqua :

— Vous en voulez donc bien à cette pauvre Henriette, alors?

Elle se mit à rire, d'un rire un peu contraint, nerveux et qui sonnait faux.

— Lui en vouloir, moi?.. Quelle idée!.. Lui en vouloir de quoi, d'abord? Mais je l'adore, au contraire, votre petite femme!.. Vous l'embrasserez de ma part...

— Je m'en garderais bien : j'aurais peur de la mordre!

— Bah!.. Vous me faites plus méchante que je ne suis...

— Vous êtes un ange, c'est convenu... Aussi je vous aime... Adieu!.. à demain!..

— Eh bien! et votre femme?

— Ma femme?

— Oui,.. si elle apprend que vous continuez à venir chez moi?

— Eh bien! eh bien!.. elle l'apprendra, voilà tout.

— Et si elle fait des scènes?

— Elle en fera... Tant pis!..

— Il est certain que c'est un peu humiliant... Voyez mon mari : il me laisse plus de liberté que Mme de Ternois ne vous en accorde.

— Soyez tranquille, je saurai faire entendre raison à ma femme... D'ailleurs vous êtes à couvert : elle n'a plus ce billet... Et puis, pour le mal que je fais ici, franchement... Si encore!..

— Si encore?.. Achevez.

— Eh! parbleu, vous me comprenez bien.

— Mon ami,

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Rentrez bien vite chez vous : on va vous gronder pour être resté trop longtemps dehors, et vous serez mis au pain sec.

— Alors donnez-moi un peu de dessert avant que je parte.

Elle le regarda fixement, parut hésiter une seconde, puis tout à coup :

— Gourmand! dit-elle en lui tendant ses lèvres.

Et tandis que Robert murmurait à son oreille des protestations d'amour, ponctuées de baisers, Clorinde pensait : « Maintenant, madame de Ternois, nous sommes quittes! »

XIX.

M. de Ternois rentra chez lui gai comme un pinson, l'esprit et la chair en joie, ainsi qu'il arrive lorsqu'une jolie femme vous a donné un de ces gages qui sont la bague de fiançailles des mariages de la main gauche. Toutefois, telle est la complexité de nos sentimens, que l'espoir de passer bientôt maître et seigneur d'une des beautés les plus renommées de Paris n'était pas l'unique cause de la satisfaction dont rayonnait le visage de Robert : Robert était fier de sa femme!

Son premier mouvement avait été, comme on l'a vu, de la donner au diable. Tout s'étant passé, chez Mme Macpherson, beaucoup mieux qu'il n'eût osé l'espérer après une pareille aventure, ses actions ayant même éprouvé, au lieu de la baisse qu'il redoutait, une hausse inattendue, M. de Ternois s'avisa tout à coup qu'Henriette n'avait pas déjà si sottement agi, et que cette équipée était de celles dont on n'a l'idée qu'à la condition d'être une petite

femme de tête et d'esprit. Il était trop fin pour n'avoir pas remarqué que le ton de Clorinde, son affectation de bonne humeur, ses insinuations contre Villecresnes, trahissaient un profond dépit. On a beau professer sur la fidélité conjugale une théorie singulièrement large et accommodante, le plus mauvais des maris, à moins d'être un sot, est chatouillé agréablement dans sa vanité par les petits succès que remporte sa femme. Or, Robert n'en pouvait plus douter maintenant : Henriette avait pleinement réussi dans l'audacieuse entreprise de tenir tête à Mme Macpherson. A table, ce soir-là, il fut charmant, trouva le dîner bon, se mit en frais de galanterie, fit la cour à sa femme, et déclara qu'Henriette avait une façon de manger les huîtres qui la rendait adorable. Il daigna adresser quelques questions à George sur ses devoirs, ses camarades, et lui promit un poney pour ses douze ans. Puis, quand les enfans eurent quitté la table, il renvoya le valet de chambre, et se mit à parler gaîment de l'incident du matin. Il vantait bruyamment le sang-froid et l'esprit d'Henriette, affirmait qu'il aurait donné cinquante louis pour assister à l'entrevue des deux femmes, se moquait de lui-même, qui n'avait rien su deviner, plaignait ironiquement cette pauvre Mme Macpherson de s'être fait « blackbouler comme une mazette. »

— Hein ! mon vieux Jean, avoue que je suis un heureux coquin d'avoir une petite femme comme elle !

Il se leva pour aller embrasser Henriette, et le vieux Jean ne répondit pas.

Le ménage de Ternois reprit le train ordinaire de sa vie, et rien ne fut changé, en apparence, aux rapports d'Henriette et de son mari. Elle évitait de faire la moindre allusion à Mme Macpherson et semblait rassurée par les explications que Robert lui avait prodiguées sur l'origine et la nature de son intimité avec la belle Clorinde. Il put donc continuer à la voir presque chaque jour, tantôt chez elle, tantôt chez une vieille dame veuve, amie de Mme Martin-Desnouettes, qui avait fait beaucoup parler d'elle autrefois, et s'intéressait obstinément aux choses de l'amour, comme ces joueurs décavés que poursuit le regret de ne plus pouvoir mettre au jeu et qui trouvent un plaisir mélancolique à suivre la partie d'autrui.

Mme Giraudel reçoit beaucoup ; son salon passe pour hospitalier aux beaux messieurs et aux belles dames qui ont de petites choses à se dire dans les coins : la caractéristique de la maison est qu'on y voit beaucoup d'hommes entre deux âges et de femmes entre deux liaisons, sans qu'aucun de ces hommes soit jamais avec sa femme, ni aucune de ces femmes avec son mari. Il y vient des couples, mais de ménages, point. On se rencontre là, par hasard, l'air surpris de se trouver ensemble : « Tiens, vous voilà, cher monsieur !..

— Quelle heureuse inspiration j'ai eue de venir aujourd'hui présenter mes hommages à Mme Giraudel, chère madame! » Tandis que les visages ébauchent le sourire banal des gens du monde qui se saluent, les mains échangent l'invisible caresse d'une courte et ardente pression. Et l'on va s'asseoir chacun à un bout du cercle qui entoure cette bonne Mme Giraudel, on lui fait la cour, on ne s'occupe plus l'un de l'autre jusqu'au moment où, par une tactique savante, monsieur, de chaise en chaise, se rapproche doucement de madame et finit par prendre place à côté d'elle. La bonne Mme Giraudel s'épanouit à suivre du coin de l'œil ces jolis manèges d'amoureux et se garde bien de les troubler : à les contempler qui chuchotent dans les angles obscurs de la pièce, elle se sent rajeunie de vingt ans et soupire en songeant au passé. Elle fait des adultères, comme d'autres des mariages, avec passion et sans songer à mal, s'intéresse aux liaisons qu'elle a vues commencer dans son salon, s'entremet pour prévenir des ruptures et préparer des réconciliations, reçoit des confidences scabreuses, donne des conseils délicats. Robert et Mme Macpherson prirent l'habitude de se rencontrer souvent chez cette digne femme. Clorinde lui envoyait des billets de concert, des loges, des places pour les réceptions académiques; Ternois, des fleurs, du gibier : tel est l'usage de la maison.

Un mois se passa. Villecresnes n'était plus tout à fait aussi assidu qu'autrefois chez ses amis. Il lui arrivait de passer deux ou trois jours de suite sans se montrer, et ces journées-là paraissaient à Henriette horriblement longues. Les courses, les emplettes dans les magasins, la promenade avec les enfans, quelques visites faites ou reçues, remplissaient tant bien que mal les après-midi : mais la solitude morne des soirées, après que Robert était parti, Marie rentrée chez son père, George couché, pesait lourdement sur la jeune femme. Ces soirs-là, elle n'avait goût à rien, essayait en vain de lire, demandait inutilement à son ouvrage ou à son piano un secours contre le désœuvrement, et finissait par se jeter, de découragement et d'ennui, sur un fauteuil, où l'activité de son corps et de son esprit s'engourdissait dans une torpeur de rêverie. Pendant des heures, elle se demandait : Pourquoi ne vient-il plus comme autrefois? Que lui ai-je fait? N'est-ce pas depuis ce voyage de Bretagne qu'il a commencé à nous négliger?.. Et elle se promettait d'interroger Marie, de faire causer miss, sans en avoir l'air, de savoir s'il était, chez lui, triste ou gai, s'il travaillait toujours autant, s'il sortait beaucoup, s'il allait dans le monde, au lieu de passer, comme dans le temps, l'après-dîner avec elle. L'idée lui vint, un soir, que peut-être Jean était amoureux : « Au fait, se dit-elle, il est encore d'âge à se remarier,.. il n'est pas plus vieux que Robert et a l'air plus jeune... Il doit y avoir quelque chose... »

Ce « quelque chose » lui parut d'abord tout simple; elle souriait même à la pensée de chercher une femme pour Jean, elle s'amusa à passer en revue, à son intention, toutes les jeunes filles de sa connaissance. Aucune ne lui parut assez bien; celle-ci était un peu niaise, celle-là trop coquette, une troisième manquait de naturel, et ainsi de suite. Sa conclusion fut qu'un homme presque parfait, comme l'était Villecresnes, avait bien le droit d'être exigeant. Un instant après, il lui vint à l'esprit toute sorte d'objections contre ce mariage. « C'était bien mal d'avoir oublié déjà cette pauvre Louise; sans être vieux, Jean était déjà un peu mûr pour une jeune fille, et c'était à une toute jeune fille, évidemment, qu'il pensait... Ces marins ont la rage de se marier... Si encore on pouvait supposer que ce fût pour donner une mère à Marie! Mais ne dirait-on pas vraiment qu'il est abandonné, ce pauvre petit chat? C'était bien la peine de s'être mise à aimer cette mignonne-là presque autant que George lui-même, de lui servir de maman, de l'élever depuis un an!.. » Et elle voyait déjà Marie en proie à la haine doucereuse d'une belle-mère, dépouillée au profit d'autres enfans de la fortune et de l'affection de son père, traitée en étrangère dans sa propre maison, triste, malheureuse, victime... Mme de Ternois sentait monter en elle une colère d'indignation. Elle se faisait le serment de veiller sur la petite, de la défendre, de la recueillir au besoin... Sa vive imagination bâtissait tout un roman où la future marâtre jouait un rôle si noir, qu'Henriette s'en autorisait pour la détester d'avance, se persuader qu'une nouvelle Mme de Villecresnes ne pouvait être que cupide, méchante, et, qui plus est, laide comme les sept péchés. Puis, cette grande exaltation tomba, et la pauvre petite femme se sentit tout à coup si triste, que ses paupières se gonflèrent et qu'elle fondit en larmes, sans savoir pourquoi, comme un enfant qui pleure d'être seul.

Si Jean fuyait Mme de Ternois, c'est qu'il avait perdu la superbe tranquillité de conscience qui lui permettait naguère d'affronter sans crainte le rôle difficile d'ami d'une jolie femme. Depuis le jour où il avait dû s'avouer qu'il aimait Henriette, le marin éprouvait quelque chose comme une gêne et une humiliation chaque fois qu'il entrait chez les Ternois. Il s'était juré d'ensevelir cet amour au plus profond de lui-même; mais, avec la gaucherie des gens un peu novices dans les choses du cœur, il ne s'avisait pas que le meilleur moyen de dissimuler ses sentimens nouveaux était précisément de ne rien changer au ton ordinaire de son ancienne intimité avec Henriette. Au lieu de prendre modèle sur Robert, qui ne parlait jamais d'une femme avec plus d'aisance et de naturel que lorsqu'il avait une intrigue avec elle, Villecresnes recourait, pour dépister les soupçons, aux procédés puérils des grands enfans qui

n'ont jamais vécu : l'éloignement, l'indifférence affectée, les cachoteries maladroites. Si Mme de Ternois n'avait pas été à peu près aussi naïve qu'il l'était lui-même, elle eût déjà démasqué l'incognito de cet amour inexpérimenté. Mais il était dans sa nature, foncièrement droite et confiante, de ne pas pénétrer les dessous des choses et des gens, de croire d'instinct à tout ce qu'on lui disait : c'est ainsi qu'elle se laissait également duper par les timides subterfuges qu'employait Jean et par l'audacieuse désinvolture dont usait son mari.

Cependant, Villecresnes souffrait de cette passion qui lui semblait sans excuse comme sans espoir, et son caractère s'altérait insensiblement. Mme de Ternois fut frappée du changement qui se faisait en lui, des brusques écarts de son humeur, toujours égale autrefois et maîtresse d'elle-même. Il lui arrivait maintenant de se montrer maussade, presque bourru. Un jour qu'il y avait du monde dans son salon et qu'on se moquait des dents rares et noires de quelqu'un qui venait de sortir, Henriette s'écria que ce monsieur « portait un petit village brûlé dans sa bouche. » C'était une de ces expressions pittoresques qu'elle lançait volontiers dans la conversation et qui causaient un peu de stupeur autour d'elle, en éclatant à l'improviste. Quand il n'y eut plus personne, Villecresnes la gronda pour cette image hardie, lui reprocha de manquer de goût, de ne pas tenir assez compte des jugemens du monde, et de commettre fréquemment des imprudences de tenue ou de langage. Elle écouta docilement, le laissa morigéner tout à son aise, puis risqua quelques mots timides pour sa défense : « Est-ce qu'il ne lui avait pas vingt fois enseigné lui-même le mépris de l'opinion du monde, de sa pruderie hypocrite? Qu'avait-elle dit de si grave, de si inconvenant, d'ailleurs?.. » Elle avait raison : il se fâcha, fit entendre de dures et injustes paroles.

— La Bretagne ne vous réussit pas, mon ami, lui dit-elle seulement. Vous en êtes revenu bien grognon! En vérité, je ne sais ce que vous avez depuis quelque temps,.. tenez, depuis cette soirée du mois dernier...

— Où vous avez été si coquette, à propos, où vous vous êtes laissé faire une cour indécente par ces vieux beaux et ces petits jeunes gens ridicules...

— Non, monsieur, mais où, moi, j'ai fait des frais pour vous,.. où j'ai mis à mon corsage, au lieu de ma branche de diamans, les roses-thé que vous m'aviez données,.. où j'ai choisi la toilette que vous préférez... où je vous ai cherché pour venir me tenir compagnie, alors que vous vous étiez déjà sauvé, comme un ours que vous êtes,.. et pas trop bien léché, encore, quand vous vous y mettez!

Villecresnes se serait battu, de colère contre lui-même, ce qui ne l'empêcha pas de recommencer quelques jours après, sans pouvoir résister à ce besoin mauvais de chercher chicane à Henriette. La pauvre petite femme n'y comprenait rien, et lorsque Jean avait laissé tomber sur elle une de ces ironies glaciales dont il l'accablait maintenant, avec une affectation de hauteur et de dédain, elle tournait vers son ami un regard d'une douceur désarmante, plein de reproches si tendres que le marin en fut plus d'une fois ému presque jusqu'aux larmes. Pendant une semaine, il redevenait l'homme d'autrefois, bon, affectueux, indulgent. Puis un nouvel accès d'humeur sombre, malveillante et sarcastique se déclarait. Mme de Ternois l'entendait avec stupeur attaquer âprement la frivolité des femmes, se plaindre de ce que son travail n'avançait pas.

— Cela veut dire que vous perdez votre temps ici, n'est-ce pas, si je comprends bien? Pourquoi venez vous alors? Qui vous y force? Si vous n'avez rien de plus intéressant ni de plus aimable à me dire que toutes ces jolies choses dont vous jugez à propos, je ne sais pourquoi, de me régaler, il ne faut pas vous déranger, mon ami!

Il lui demanda pardon et rejeta sur une maladie nerveuse commençante cette excessive irritabilité dont il souffrait lui-même autant qu'il en faisait souffrir les autres.

— J'en étais sûre! s'écria-t-elle naïvement. Je l'aurais parié!.. Oh! mais il faut prendre garde, vous savez?.. Nous allons vous soigner... Je ne veux plus que vous soyez méchant comme vous l'avez été : cela me rendait trop malheureuse...

Elle resta un moment sans parler, puis reprit avec une tristesse qui toucha profondément Villecresnes :

— Qu'est-ce que je deviendrais donc, si après l'amour de mon mari, votre amitié venait aussi à me manquer?.. J'en ai bien besoin, allez, Jean!

Elle lui tendit la main, qu'il baisa, sans laisser deviner à la jeune femme tout ce qu'il y avait d'amour dans la respectueuse familiarité de cet hommage.

XX.

A quelque temps de là, Mme de Ternois reçut une lettre anonyme. Un « ami » croyait devoir la prévenir que son mari était en train de la ruiner, qu'il jouait au cercle un jeu d'enfer, entretenait des maîtresses, leur donnait des chevaux et des diamans, comme elle pourrait s'en convaincre en faisant prendre, par l'agence dont on lui envoyait l'adresse, des renseignemens sur Mlle Rosita Zanetti, de l'Eden. A la lettre était jointe une de ces cartes qu'on distribue

de temps en temps au coin des rues et qui porte en gros caractères la devise : « Célérité et Discrétion » avec une adresse.

Qui pouvait avoir écrit cette lettre? Mme de Ternois l'ignorait; toutefois elle se souvint que, quelques semaines auparavant, Robert avait mis à la porte un valet de chambre qui abusait un peu du droit qu'on a de protester contre les inégalités sociales en fumant les cigares de son maître. Cet homme, depuis plusieurs années qu'il était attaché au service de M. de Ternois, avait eu l'occasion d'en apprendre long sur les petites affaires de Robert; il partit en grommelant des menaces; le honteux billet, sans doute, était son œuvre. Henriette le jeta, avec le geste de dégoût dont elle aurait écarté quelque bête immonde.

Le difficile n'est pas de brûler une lettre anonyme, moins encore de mépriser le misérable qu'on soupçonne de l'avoir écrite; mais il faut une force d'âme extraordinaire pour s'imposer de ne plus penser à elle après qu'on l'a détruite.

Un an auparavant, Henriette se serait probablement contentée de hausser les épaules et de conter en riant la chose à son mari. Mais sa belle confiance en Robert était bien ébranlée depuis qu'elle l'avait vu reprendre les habitudes de la vie de garçon. Elle le soupçonnait de s'être remis à jouer, sans aller plus loin dans ses suppositions : on voit qu'elle était bien loin de compte. Qu'il eût, par surcroît, l'indignité de la tromper; que, non content de coqueter avec une Mme Macpherson, il gaspillât à entretenir des filles la fortune de son enfant, c'est à quoi Henriette n'avait jamais pensé jusqu'alors, c'est ce qu'elle se refusait encore à croire.

Elle eut d'abord l'idée de tout dire à Robert, d'avoir avec lui une bonne et franche explication. Pourquoi, au moment d'ouvrir la bouche, fut-elle arrêtée par une vague défiance, c'est ce qu'il serait assez difficile d'expliquer.

— Bah! pensa-t-elle, ce sera encore comme d'habitude.., Il me contera des histoires, j'aurai la bêtise ou la faiblesse d'y croire, et je ne saurai rien...

Or le venin de la lettre anonyme commençait déjà à opérer en elle son travail ordinaire : Henriette voulait maintenant *savoir*.

Elle remit au lendemain l'explication avec son mari et se contenta, pour le moment, de placer négligemment dans la conversation le nom de la Rosita Zanetti.

— Cette fille a de bien beaux chevaux, dit-elle; sait-on qui l'entretient?

— Un peu tout le monde, je pense. Je ne sache pas qu'elle ait un commanditaire en titre... Elle doit vivre sur sa cagnotte.

Rien n'était moins aisé que de déconcerter l'assurance de M. de Ternois. Henriette, attentive à surprendre le plus léger indice de

trouble, remarqua seulement qu'il avait jeté sur elle, au moment où elle prononça le nom de la danseuse, un de ces regards clairs, froids, incisifs qui, pendant une seconde, marquaient d'un trait de pénétration ou de dureté son visage affable et souriant de viveur bon garçon.

Le lendemain elle résolut de demander conseil à Jean, qui ne vint pas, non plus que le jour suivant. Alors une fièvre de curiosité aiguë s'empara d'elle, une sorte de délire lucide qui la conduisit un matin, émue, tremblante et honteuse d'elle-même, à l'adresse indiquée.

On l'introduisit dans un cabinet qui ressemblait fort à celui d'un homme d'affaires quelconque. Au milieu de la pièce, une grande table, couverte d'un tapis vert maculé de taches d'encre ; le long des murs, des rangées superposées de casiers en carton vert, munis d'une poignée de cuivre au-dessus d'une étiquette ; de l'autre côté de la table, un monsieur à calotte de velours et lunettes bleues, qui lui expliqua, en se caressant doucement le menton, que son agence travaillait dans l'intérêt des familles et que le but qu'il se proposait était éminemment moral. Mme de Ternois lui exposa en quelques mots entrecoupés l'objet de sa visite : il s'agissait de savoir si une certaine Mlle Rosita Zanetti, de l'Éden, avait eu une liaison avec un certain M. de... Le nom eut peine à sortir de sa bouche.

— Parfaitement, madame ! dit le digne homme en griffonnant quelques mots sur une fiche. Et, sans doute, on pourra chercher à se procurer quelques petits renseignemens sur monsieur ?..

Elle tressaillit. Il reprit vivement :

— Que madame ne se trouble pas... Nous sommes très habitués à ces sortes d'affaires... Toutes ces dames nous honorent de leur clientèle.

Il jetait un regard complaisant sur les casiers. Et soudain ces cartons verts parurent à Henriette quelque chose d'horrible et de sinistre, comme une morgue où l'on aurait étalé tout nus de pauvres cœurs humains, comme un cimetière où auraient été jetés, pêle-mêle, dans une promiscuité de fosse commune, des amours flétris et des honneurs morts. Et elle pensait que peut-être, dans quelques jours, le bonheur de treize années, le souvenir sacré de ses joies de femme qui aimait son mari et qui croyait en lui, que tout le meilleur de sa vie, enfin, serait enseveli là... Ah ! comme elle se repentit alors d'être venue !

Pendant les deux journées qui suivirent cette démarche décisive, Mme de Ternois passa par les alternatives du remords, d'une inquiétude allant jusqu'à l'angoisse, et de cette curiosité, tout à la fois ardente et douloureuse, qui vous envahit au moment où l'on sent que peut-être un secret va vous être révélé, dont la connaissance doit peser sur votre vie tout entière. Toutefois elle réussit à dissi-

muler son trouble : Robert était trop absorbé par ses affaires particulières pour donner beaucoup d'attention à sa femme.

Quand un fruit est mûr, un moment vient où, sans cause apparente, sans qu'on puisse dire pourquoi la chute a lieu aujourd'hui plutôt qu'hier, il se détache tout à coup, et tombe. C'est ainsi qu'un beau jour Mme Macpherson était devenue la maîtresse de Ternois : par amour, sans doute, car cet homme beau, spirituel et point sentimental lui plaisait depuis longtemps déjà, mais aussi par désœuvrement et ennui ; par instinct pervers qui la poussait à se venger de deux êtres qu'elle détestait également, son mari et Mme de Ternois ; par on ne sait quel goût de l'imprévu ; par vague espoir de voir cette liaison mettre un intérêt dans sa vie ; par caprice, par curiosité, par surprise ; par ces mille petites impulsions sourdes des sens ou de l'imagination qui, à la longue, ébranlent même de plus solides vertus que n'était celle de la fille de Mme Martin-Desnouettes; par atavisme enfin, peut-être, car il est notoire que les bons chiens ne sont pas seuls à chasser de race, et qu'on voit parfois se transmettre héréditairement, de mère en fille, une fâcheuse prédisposition à jeter son bonnet par-dessus les moulins. Quoi qu'il en soit, Robert n'avait plus rien à obtenir de sa séduisante amie, quand Macpherson fit, aux environs de Paris, l'acquisition d'une propriété où il se proposait de passer la belle saison. Ternois travailla aussitôt à s'insinuer dans ses bonnes grâces, afin de se ménager la faculté d'aller voir Clorinde à la campagne. A force d'audace, — l'audace en pareil cas lui avait toujours paru le plus adroit et le plus sûr des expédiens, — il réussit à endormir la défiance de ce mari amoureux et jaloux.

« Je viens de faire ma cour en bas à Mme Macpherson, mon cher; maintenant que j'en suis quitte, je monte bien vite causer avec vous, » disait-il avec tranquillité en entrant chez Lionel. Et il lui adressait des questions sur ses travaux, feignait de s'intéresser vivement à l'ouvrage qu'il préparait : *la Suggestion dans l'état d'hypnotisme*, l'interrogeait sur ses expériences.

— Alors, vous êtes capable d'endormir quelqu'un, comme Donato ?

— Mais oui, c'est très simple... Le premier venu peut en faire autant pourvu que le sujet présente certaines conditions de nervosité...

— Vous avez donc le fluide?..

Macpherson lui expliquait en souriant que le fluide est une invention des charlatans ; que l'hypnotisme, surprenant et incompréhensible dans les phénomènes qui l'accompagnent, est produit par des causes toutes simples et naturelles ; que le fait de regarder fixement un point brillant, l'œil par exemple, d'entendre tout à coup un bruit

fort, suffit à déterminer l'invasion soudaine de l'état nerveux chez certains sujets... Et l'ignorance du mondain s'étonnait de bonne foi, s'épouvantait presque devant ces redoutables problèmes dont l'Anglais ne parlait jamais sans qu'une flamme d'enthousiasme transfigurât ce que Clorinde appelait « sa tête de nécromant. » Lionel était bien aise de trouver à qui parler de ses études. Il en vint peu à peu à traiter Robert presque comme un ami ; il éprouvait une sorte de gratitude pour cet homme qui lui témoignait, au lieu de l'indifférence railleuse que sa timidité craignait toujours de rencontrer chez les autres, une sympathie qui semblait sincère et désintéressée. Quand le départ pour la campagne fut résolu, il invita Robert, très amateur de *sport* de tout genre, à venir essayer ses canots. Ternois quitta l'hôtel Macpherson, ce jour-là, plein d'une intime et ironique satisfaction : « Ma parole, pensait-il, j'aurai eu plus de mal à faire la conquête de cet alchimiste que de sa femme. » Et il souriait en songeant à la solitude et à la liberté des champs.

Ce même jour, Henriette dont il n'avait pas remarqué, depuis l'avant-veille, l'air contraint et l'agitation fébrile, — tant il était devenu étranger à tout ce qui n'intéressait pas sa passion, — Henriette avait reçu, de l'homme à la calotte de velours, une note détaillée sur Mlle Rosita Zanetti. Mme de Ternois apprit ainsi que la donzelle avait été pendant un an entretenue par son mari ; que Robert avait perdu des sommes énormes au jeu et à la Bourse ; qu'il mangeait à belles dents son capital.

Henriette s'attendait bien à quelque pénible révélation, mais elle n'avait pas soupçonné que le désastre pût être aussi complet. Après avoir d'un coup d'œil parcouru la note, elle eut au cœur la sensation d'une douleur atroce et s'affaissa, sans larmes, sans mouvement, presque sans pensée, sur un fauteuil. Engourdie dans une sorte de stupeur qui suit les violentes commotions morales, elle ne cherchait même pas à mesurer l'étendue de son malheur ; elle ne se demandait ni ce qu'il fallait faire, ni ce qu'elle allait dire à Robert : ses lèvres murmuraient machinalement un mot, un seul mot plaintif d'enfant abandonné, perdu, qui a peur et demande protection. Elle répétait, les yeux fixes, d'une voix douce et brisée : Maman !.. maman !.. maman !..

Lorsque Villecresnes entra quelques minutes après dans le salon, il la trouva dans la même position, la feuille de papier bleu sur les genoux. Il eut peur en la voyant immobile, si blanche, le regard mort : « Henriette ! » dit-il. Au son de la voix de son ami, elle parut revenir à elle, et, sans bouger encore, lui répondit :

— Vous venez trop tard, Jean, le mal est fait... Lisez cela, vous allez comprendre...

Il prit la feuille et lut :

— Quel est le misérable ?..

— C'est moi... J'ai voulu savoir,.. je sais. Seulement si j'avais pu me douter que cela fait tant de mal, je serais restée bien tranquille, allez, Jean ! Tandis que maintenant tout est fini,.. oui, fini !

Et elle se leva. La réaction venait de s'opérer. Ses joues se coloraient d'une rougeur de honte et de colère, ses yeux brillaient :

— Ah ! reprit-elle, vous pouvez vous vanter d'avoir pour ami un joli monsieur ! Ainsi, depuis des années, cet homme que j'ai tant aimé me trompe lâchement, pour une gueuse !..

Elle passa les deux mains sur sa figure d'un mouvement violent, comme pour se nettoyer le front, les joues, les lèvres, des baisers que son mari lui avait donnés depuis que la bouche de Robert baisait d'autres lèvres, d'autres joues, un autre front.

— Et il nous ruine encore !.. Monsieur joue la fortune de son fils... Mais dites-moi donc que c'est une infamie, Jean !

Il essaya de la calmer : il ne fallait pas croire tout ce que disent les rapports de ces gens-là ;.. ils inventent au besoin, ils grossissent et dénaturent des faits afin de gagner leur argent... Mais elle ne l'écoutait pas. Toute vibrante d'indignation, elle marchait à grands pas dans le salon et frémissait sous l'outrage révélé ; il se faisait en elle comme une révolte de sa nature honnête et droite contre la bassesse de cette trahison. Des mots entrecoupés, des lambeaux de phrase s'échappaient de sa bouche :

— Une danseuse de l'Eden ! Être sacrifiée à cela !.. Et je l'aimais pourtant !.. Au lieu de faire comme les autres... Ah ! stupide femme que j'étais !.. Quand je pense que je me reprochais quelquefois d'avoir trop d'amitié pour vous,.. comme si c'était un vol que je lui faisais, à lui ! « Reste à la maison, ma fille, mouche le nez de ton enfant et couche-toi de bonne heure... Moi je sors, je vais jouer en attendant la fin du ballet et je viendrai te dire bonsoir après... » Après !.. Et ça s'appelle un galant homme !.. O le lâche ! le lâche !.. Je ne veux plus le voir, je veux partir...

Et elle exposait ses projets à Jean. Elle allait faire ses malles, partir avec George. Elle irait n'importe où,.. chez une vieille parente, à la campagne ; elle demanderait la séparation, tout de suite, tout de suite !..

Villecresnes la laissait aller, se gardant bien de ranimer sa colère par des objections. Quand il la vit un peu plus calme et fatiguée par la violence même de la crise, il l'obligea à se rasseoir, lui parla doucement, tendrement, pansa d'une main légère ce pauvre cœur endolori. Si Robert avait été coupable, c'est par entraînement qu'il avait péché. Le malheur était qu'il eût repris sa vie de cercle. Il fallait obtenir qu'il y renonçât désormais. Dès que sa nature faible

ne serait plus exposée à la contagion des mauvais exemples, il redeviendrait le mari bon, aimant, qu'il avait si longtemps été, il mériterait son pardon à force de repentir et reprendrait, corrigé cette fois pour toujours, la place qu'il n'aurait jamais dû laisser vide à son foyer. Le projet de quitter la maison était impraticable : avait-elle songé au scandale qu'entraînerait une pareille détermination? La demande en séparation ou en divorce n'était pas plus sage : l'intérêt de George exigeait qu'Henriette fît taire son ressentiment, même s'il était démontré qu'elle eût vraiment tous les griefs en question contre son mari. Robert n'était-il pas, en somme, le père de l'enfant? Pouvait-elle, pour le seul avantage de venger sa dignité blessée, condamner George à rougir un jour de son père? Avait-elle bien songé au triste sort réservé à l'enfant d'époux séparés, au douloureux étonnement qui frappe la conscience du pauvre petit quand il voit vivre comme étrangers, sinon comme ennemis, ces deux êtres dont il sait qu'ils lui ont donné la vie et qu'il doit les unir dans un même respect et dans un même amour?.. Pour que son affection choisisse entre eux, il faudra donc qu'il les juge? Mais c'est une chose monstrueuse qu'un fils qui juge sa mère ou son père!.. Il parlait de sa belle voix grave, que l'émotion, la pitié, la tendresse, la sainte passion du dévoûment faisaient trembler un peu. Et, à l'entendre plaider la cause du coupable et de l'innocent, du père et du fils, Henriette sentait se faire en elle un grand apaisement de sa colère, de sa jalousie, de son indignation. Ses nerfs crispés se détendirent; elle se mit à pleurer silencieusement et dit en pressant faiblement la main de Villecresnes : « Ah! mon bon Jean!.. mon bon Jean! »

A ce moment, Robert entra dans le salon, l'air guilleret, comme un homme content de sa journée. Il s'arrêta de surprise au spectacle qui s'offrait à lui : Henriette en larmes, la main dans la main de Villecresnes. Ses sourcils se froncèrent et son regard, — ce regard mauvais qu'il lançait quelquefois, — alla se planter dans les yeux du marin, qui le soutint sans trouble :

— Ah çà, dit-il, qu'est-ce qui se passe donc ici?

Henriette s'était levée.

— Lisez, dit-elle, en lui tendant le papier.

Robert comprit aupremier mot et devint fort pâle.

— Il se passe, reprit Henriette, que je sais maintenant à quel point votre conduite est infâme... J'ai voulu partir, me séparer du mari indigne qui, non content d'outrager la mère, vole la fortune de l'enfant... Mais l'honnête homme, l'homme de cœur que voici m'a dit qu'il fallait que je reste,.. que je reste pour mon fils,.. et c'est pourquoi vous me trouvez ici... Vous comprendrez, je pense, que si je reste, ce n'est point que je pardonne... Jamais! jamais!..

Il fit un pas vers elle et dit humblement :

— Henriette!..

— Jamais! vous dis-je... Et, l'écartant d'un geste dont l'énergie annonçait une irrévocable résolution, elle sortit du salon la tête haute.

— Ah! c'est comme ça!.. gronda Robert. Eh bien! soit...

Il se mit à marcher à grands pas, les mains dans ses poches, et s'arrêtant tout à coup en face de Jean :

— D'où vient ceci? lui dit-il brusquement en montrant le papier.

— Comment veux-tu que je le sache?.. De quelque agence Tricoche et Cacolet, évidemment...

— Qui a pu lui donner l'idée d'en venir là?.. Ce n'est pas dans le caractère d'Henriette... Et l'agence, qui la lui a indiquée?

— Je l'ignore... Quand je suis arrivé, il y a une heure, ta femme était là, dans ce fauteuil, ce papier bleu sur les genoux... Naturellement, quand j'ai vu ce que c'était, je ne lui ai pas demandé d'explication : je ne me suis occupé que de la calmer...

— Ah!.. Alors on voulait donc faire un coup de tête?

— Oui, partir.

— Et tu as obtenu qu'on reste? Tu as de l'influence sur elle, décidément...

— Mon Dieu, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher d'en venir à cette extrémité d'une séparation... Du moment qu'il n'y a pas d'éclat et que vous restez ensemble, tout peut s'arranger un jour...

— Tu viens de voir pourtant comme elle m'a traité... Elle m'a dit des choses...

— Écoute donc, mon cher, franchement, c'est bien le moins qu'elle ait le droit de t'en vouloir.

— Alors, comme ça, tu crois que la rupture n'est pas définitive?

— Je le souhaite si vivement que je finis par l'espérer...

— Tu le souhaites?.. C'est beau de ta part.

— Beau?.. Pourquoi?

— Dame! c'est bien simple... Tu as beaucoup d'amitié pour Henriette, n'est-ce pas?

— Assurément...

— Eh bien! l'amitié, surtout d'homme à femme, est toujours un peu exclusive, un peu jalouse même...

— Je ne comprends pas.

— Mais si,.. tu fais semblant... Cette réconciliation, que tu as, paraît-il, la magnanimité de souhaiter, suppose qu'elle n'ait pas lieu?.. Henriette cherchera tout naturellement des consolations dans l'amitié...

— Mon cher, interrompit Jean, je crois te rendre service en t'empêchant d'achever... Tu es en train de dire des sottises, pour ne pas employer un terme plus fort... Quand tu seras de sang-froid et que tu cesseras de tourner contre les autres le mécontentement que tu devrais éprouver seulement contre toi-même, tu reconnaîtras ce qu'il y a d'injuste, et... ma foi! tant pis, je lâche le mot,.. d'odieux dans ces insinuations...

— Diable!.. Tu prends les choses bien au tragique, il me semble?.. Décidément on n'a pas eu tort de me dire...

— De te dire?.. demanda Villecresnes en le regardant bien en face.

Robert n'osa pas achever sa pensée et tourna court. Un sourire narquois détendit ses traits un peu contractés depuis le début de cet entretien et, après un silence, il répondit :

— ... De me dire que tu étais un jobard, mon cher! Mais, c'est ce qui me plaît en toi... Va, je t'aime toujours bien, mon vieux Jean...

Puis, lui tapant sur l'épaule :

— Et ce départ, à propos?.. Quand est-ce que tu reprends du service?

— Mon ami, quand j'ai voulu partir, il y a deux mois, tu m'en as empêché, sous prétexte que ma présence t'était nécessaire... A tort ou à raison, et probablement parce que je suis un jobard, je me persuade qu'elle peut maintenant rendre service à Henriette : tu ne t'étonneras donc pas si je reste aujourd'hui pour elle, de même que je suis resté, dernièrement, pour toi...

— En un mot, tu meurs où tu t'attaches, n'est-ce pas?

— Dame! songe donc!.. Je ne puis pourtant pas déserter : le Garde du corps, mon cher!

XXI.

Villecresnes n'avait pas tort de penser que son amie aurait besoin de lui dans la crise qu'elle traversait. Dès le lendemain, en effet, Mme de Ternois lui fit savoir que, tout en renonçant à demander la séparation de corps ou le divorce, elle se croyait obligée, dans l'intérêt même de son enfant, de réclamer la séparation de biens. Il fallut que Jean communiquât à M. de Ternois les intentions de sa femme, celle-ci ayant déclaré qu'elle ne voulait pas traiter elle-même cette question délicate et refusé toute nouvelle explication avec son mari.

— Si vous ne consentez pas à vous charger de cette négociation, mon bon Jean, lui dit-elle, — et je comprends combien le service que je vous demande doit être pénible pour vous, — je met-

trai l'affaire entre les mains d'un avoué, j'irai devant les tribunaux, je plaiderai, je demanderai le divorce s'il le faut absolument... J'aurais le droit de sacrifier mes intérêts, si je n'avais pas d'enfant : je n'ai pas le droit de laisser dépouiller mon fils. Il n'est que temps de sauver ce que les filles, les chevaux et les cartes n'ont pas encore englouti... Prévenez votre ami, et tâchez d'arranger tout pour le mieux... J'espère que, si M. de Ternois veut bien y mettre un peu de bonne volonté, la chose pourra se faire sans bruit, à l'amiable... Voyez, cherchez et tâchez de trouver.

Au premier mot de Villecresnes à ce sujet :

— Ah çà, te voilà devenu l'homme d'affaires de ma femme? s'écria Robert. Allons, maître Villecresnes, instrumentons !..

— Aimerais-tu mieux recevoir la visite d'un avoué que la mienne?

— Non, certes !.. As-tu du papier timbré? Je signe tout ce qu'on voudra...

Quelque temps après, la demande en séparation de biens, faite par consentement mutuel, ce qui offrait l'avantage de supprimer tout débat contradictoire, était accordée sans difficulté à M. et à Mme de Ternois. Il restait encore un peu plus d'un million, qu'ils partagèrent par moitié. C'était peu, si l'on songe qu'Henriette, en se mariant, avait apporté deux cent mille livres de rentes; c'était beaucoup, si l'on considère qu'elle avait pu craindre, à un moment, d'être presque complètement ruinée. Le présent pour elle-même, l'avenir pour son fils, se trouvaient ainsi assurés; une grande fortune leur échappait, mais ils échappaient eux-mêmes à la misère, qu'ils n'eussent pas, sans doute, évitée un an plus tard. La vérité, d'ailleurs, ne fut connue ou soupçonnée que par quelques rares intimes, et ce ménage, si profondément troublée qu'en fût l'union, ne laissa pas de donner, comme beaucoup d'autres ménages dans le même cas, l'illusion d'une harmonie suffisante. Robert vivait depuis si longtemps comme un mari séparé, ou peu s'en faut, de sa femme, que la rupture définitive exigée par Henriette ne modifia pas sensiblement les rapports des deux époux et put aisément demeurer secrète. Ils déjeunaient et dînaient ensemble comme auparavant : seulement on aurait pu surprendre quelque chose d'un peu outré dans le respect que Robert témoignait, plus que jamais, à Henriette, et comme l'expression, à peine indiquée, d'un ressentiment qui ne désarmait point, dans le *vous* que Mme de Ternois employait toujours, maintenant, lorsqu'elle s'adressait à son mari.

Alors commença pour eux cette existence étrange, où deux êtres qui se sont aimés, qui portent le même nom, qui se voient revivre dans leur enfant, qui dorment sous le même toit et s'assoient à la

même table, deviennent insensiblement aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils ne s'étaient jamais connus. Le premier mouvement de Mme de Ternois avait été, comme on l'a vu, d'indignation et de douleur. Après quelques jours, les affaires d'intérêt étant réglées, Henriette éprouva cette satisfaction intime qu'on trouve dans la quiétude reconquise, cette détente bienfaisante qui suit les grandes crises d'âme. Elle se sentit moins malheureuse qu'elle ne craignait de l'être, résignée à demi, sinon consolée ; presque satisfaite, enfin, d'en avoir fini avec ces inquiétudes vagues, ces doutes, ces soupçons dont elle était harcelée dans les derniers temps, et dont les mille piqûres lui paraissaient, maintenant qu'elle y songeait, plus douloureuses que le coup brutal, mais non redoublé, de la certitude acquise. Droite et vaillante, elle aimait les solutions promptes, définitives, haïssait au contraire les compromis, les ajournemens, et pensait qu'en matière de sentiment, il faut avoir au besoin le courage de pratiquer sur soi-même une amputation jugée nécessaire et la fierté de ne pas se lamenter après. Quand le souvenir lui vint des bonnes années d'autrefois, du temps où Robert semblait l'aimer, elle crut deviner dans l'émotion dont elle se sentit prise alors un piège de sa sensiblerie de femme, se raidit contre l'attendrissement et ne voulut plus voir que la honte de faiblir, au lieu de la douceur, qui la tenta, de pardonner.

La vérité, qu'elle ne soupçonnait pas, — car son observation distraite, peu pénétrante, s'arrêtait à la superficie de tout, — la vérité, c'est qu'il s'était fait depuis un an, à son insu, entre elle et son mari, un secret divorce d'âmes, un lent et invisible travail de disjonction morale qui lui rendait plus faciles et la résignation et la sévérité. Dans un cas comme celui de Mme de Ternois, une femme qui aime vraiment pleure, crie, tempête, menace, récrimine... et pardonne : la contradiction, l'association illogique des sentimens étant dans le génie de la femme, surtout amoureuse. Or, il y avait longtemps qu'à l'amour ancien d'Henriette pour son mari s'était tout doucement substituée une habitude de croire qu'elle l'aimait toujours autant qu'autrefois : duperie bienfaisante qui est le fonds sur lequel vit plus d'un ménage. Cette tendresse de routine a du bon : si elle ne donne pas tout à fait l'illusion de l'autre, la vraie, celle qui sitôt passe fleur, hélas ! elle assure à l'amour mort de décentes funérailles, édifie la galerie, fournit des argumens contre le célibat, opère enfin ce miracle qu'à force de s'embrasser aux mêmes heures sans trop savoir pourquoi et lorsqu'on a plutôt envie de se bâiller au nez l'un de l'autre, on finit par croire tout de bon que l'on s'adore, comme on croit qu'on s'amuse en jouant régulièrement tous les soirs sa partie de dominos. Mme de Ternois en était arrivée là par transitions lentes :

l'amour, qui brûle les pavés quand il arrive, marche à très petites étapes quand il s'en va : comme s'il avait regret de partir et voulait nous donner le temps de le rappeler! Sans nulle hypocrisie, elle était restée pour Robert, jusque dans les derniers temps, à peu près ce qu'elle avait été pour lui depuis les premiers jours de leur union : seulement elle récitait au lieu d'improviser. Tous les hommes savent que la nuance est forte : il est étrange que, la remarquant aussi bien qu'ils font dans le ménage du voisin, ils ne la voient jamais dans le leur. Pas plus qu'Henriette M. de Ternois ne s'était aperçu de rien : les maris ont des grâces d'état qui sont les petits profits du métier, celle entre autres, de garder longtemps et quelquefois même toujours, l'heureuse, la salutaire ignorance de ce qui se passe entre les deux yeux de leur femme.

A vivre depuis plus d'un an dans l'intimité de Villecresnes, Mme de Ternois avait conçu pour lui une de ces affections qui ne vont pas jusqu'à l'amour et dépassent pourtant les bornes de la simple amitié : sentiment complexe et innommable à cause de sa complexité même, sentiment très féminin puisqu'il se compose d'élémens contraires, égoïste et désintéressé, paisible à l'ordinaire et soudain inquiet, exigeant, passionné ; tendresse qui se croit pure comme celle d'une sœur et qui n'en est pas moins jalouse, d'une jalousie sans désirs, toute négative, qui ne réclame rien pour soi-même, mais qui refuse tout aux autres. Quoi que l'on doive penser de ce sentiment qui n'a obtenu ni de la psychologie l'honneur d'une classification, ni du dictionnaire celui d'un baptême, — tant il est malaisé de noter les demi-tons de l'âme ; — qu'on le rattache à l'amitié, encore qu'il soit un peu plus tendre qu'elle, ou à l'amour, bien qu'il se montre un peu moins impérieux que lui, ou mieux, qu'on y voie quelque chose d'intermédiaire entre les deux, de composite, procédant à la fois de l'une et de l'autre, gardant de sa double origine je ne sais quoi d'indécis et de fallacieux qui prête aux méprises, — un hybride du cœur enfin, — il n'en est pas moins vrai que ce sentiment équivoque et rare est de sa nature passablement envahissant, qu'il a vite fait de s'étendre, de se fortifier, et, si l'on n'y met ordre, de prendre bientôt plus de place qu'on ne voulait lui en donner d'abord.

Mme de Ternois en fit l'expérience : sa sympathie pour Jean avait grandi d'une croissance si égale, si régulière, qu'elle n'en vit le progrès non plus qu'on ne surprend le moment précis où le brin d'herbe devient épi. Et, de fait, elle ne l'aimait pas : car, qu'est-ce qu'un amour qui n'a pas conscience de soi-même ; qui ne se trouble ni ne s'émeut ; qui se tient satisfait d'une poignée de main, d'un regard et de quelques paroles insignifiantes qu'on échange ; qui n'a besoin ni de mystère ni de solitude?

Oui, mais cette poignée de main, ce regard, ces paroles, faisaient maintenant partie de la vie d'Henriette, à ce point qu'elle ne pouvait plus s'en passer; cette paisible amitié s'alarmait d'un retard d'une heure, souffrait d'une absence d'un jour; chacune des choses indifférentes qu'ils faisaient ensemble, comme de lire un roman, d'aller se promener avec les enfans, de passer tranquillement la soirée à côté l'un de l'autre, elle avec son ouvrage, lui avec un livre, toutes ces choses avaient pris à ses yeux une importance telle, lui étaient devenues si chères, que la suppression du moindre article de cet innocent programme, — qui devait durer toujours, charmant dans sa douce monotonie, — entraînait pour elle une souffrance. Point coquette, d'ailleurs, avec son ami, pleine de naturel dans leurs longs tête-à-tête, comme si quelque instinct l'eût avertie que le plus sûr moyen de plaire à ce cœur simple était de se montrer à lui sans rien d'apprêté ni de factice, sans autre attrait que l'originale et piquante simplicité de sa nature. Amoureuse, elle? Quelle idée!.. D'abord, elle ne pensait à Jean que lorsqu'il était absent; si parfois elle éprouvait une sorte d'envie impatiente de le voir, cette envie se passait dès qu'il était entré; quand elle le sentait là, près de son fauteuil, qu'elle entendait sa voix, le bruit de son pas, assourdi par le tapis du salon, le froissement sec de son journal, il semblait à Mme de Ternois qu'elle n'avait plus rien au monde à désirer, qu'une douceur d'apaisement, une accalmie délicieuse se faisait en elle; et la jeune femme se recueillait, fermait quelquefois les yeux pour ne plus penser à rien, pour que rien ne troublât, tandis qu'elle la savourait à l'insu de tous, cette plénitude de bonheur sans cause. Quoi! le maître impérieux et jaloux, le despote dont lui avaient parlé poètes ou romanciers, se serait travesti en cette tendresse sans troubles, sans fièvre et sans rêve, qui n'avait jamais souhaité de félicité plus haute que de voir chaque jour ramener les paisibles petites joies de la veille? Est-ce donc ainsi que l'amour se manifeste? Si quelqu'un avait dit qu'elle était éprise de Villecresnes, Henriette eût, de très bonne foi, haussé les épaules à l'extravagance de cette affirmation : seulement, si on lui eût annoncé qu'il partait pour six mois, elle se fût mise à pleurer. Plus d'un pensera que cela suffit à prouver qu'elle l'aimait. Qui sait? Peut-être vaut-il mieux croire simplement qu'il y a dans l'amitié d'un sexe pour l'autre quelque chose de plus que dans l'amitié ordinaire; des caresses suggérées par l'instinct, contenues, interceptées par la volonté; des élans vers une harmonie plus complète de deux âmes, que la raison arrête, qui retombent et forment, ainsi que des jets d'eau en se brisant une vapeur légère, un brouillard impalpable d'amour au milieu duquel vivent et respirent ces deux êtres qui

refusent de s'aimer. « Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes. » Un homme et une femme même en s'aimant d'amitié laissent voir qu'ils auraient pu s'aimer d'amour.

XXII.

Un jour, — c'était au commencement de juin, — Henriette dit à Jean qu'elle avait envie d'aller passer une journée à la campagne. On irait n'importe où, on chercherait sur les bords de la Seine quelque endroit tranquille, en remontant du côté de Corbeil, loin du flot des Parisiens, qui se porte plutôt, les jours de fête, vers Argenteuil ou Saint-Cloud; George et Marie feraient provision de santé à respirer le bon air en jouant au bord de l'eau; on mangerait une friture de goujons, on boirait du lait à goûter, on cueillerait des fleurs : ce serait charmant... D'ailleurs il fallait bien donner la récompense promise à George, qui venait d'être premier à Condorcet, où il suivait depuis quelques mois les cours de septième comme externe, premier « en géologie, » ce dont sa mère n'avait pas été médiocrement flattée, encore qu'elle s'étonnât un coup que les onze ans de George et la géologie pussent faire si bon ménage ensemble.

— C'est étonnant, avait-elle dit un jour à une de ses amies qui, comme elle, venait chaque soir chercher son fils au lycée, c'est étonnant tout ce qu'on leur apprend, à ces enfans, maintenant !.. C'est un peu humiliant tout de même, pour nous autres, les mamans.. Nous ne sommes plus de force !.. Ils nous dédaignent...

— Ne m'en parlez pas, ma chère ! Je ne comprends plus un mot à ce que dit le mien quand il me parle de ses classes... Je suis obligée de chercher, après, dans le dictionnaire... Il me rend folle... Et puis vous ne savez pas une idée de mon gamin. Est-ce qu'il n'a pas dit l'autre jour qu'il voulait être instituteur, plus tard, sous prétexte que tous ses livres lui répètent que ce sont les instituteurs allemands qui ont, comme il dit, « gagné les Français? » Le colonel était d'une colère !.. Il s'est mis à jurer comme une patrouille et il criait au petit, terrifié, en lui montrant sa grande cicatrice au front : « Va-t'en leur demander, clampin, si c'est un instituteur qui m'a flanqué ce coup de sabre-là !.. » J'en ai été malade.

Le dimanche suivant, Villecresnes et sa fille, Mme de Ternois et son fils se rencontrèrent à la gare d'Orléans et prirent un train du matin pour Juvisy. Ils arrivèrent à onze heures et trouvèrent, au bord de l'eau, une manière de restaurant, mâtiné de cabaret, avec

tout ce qu'il faut aux petits boutiquiers parisiens pour que la journée qu'ils viennent passer à la campagne soit vraiment bonne : un jeu de tonneau, une balançoire, des « bosquets » de lilas étiques, des tonnelles de vigne souffreteuse, où il est plus poétique, plus champêtre de manger une matelote, tout devant être champêtre ces jours-là et faire oublier à ces pauvres gens le gaz, la poussière, l'air empesté du comptoir. Cette guinguette avait, de plus que les autres du même goût qu'on trouve à chaque pas dans la banlieue de Paris, un petit jardin terminé par une sorte de terrasse avec quelques beaux marronniers, et de là, une vue superbe sur le fleuve, dont on était séparé seulement par le chemin de halage, sur la prairie de l'autre rive, les petites maisons blanches du premier plan, blotties dans la verdure, un grand château morne au milieu de son grand parc, un clocher de village qui émerge comme un récif au-dessus d'une mer de feuillage, et plus loin, les masses sombres des bois de La Grange et de la forêt de Sénart. Henriette, charmée, décida que l'on déjeunerait là, dehors, sous les marronniers.

L'aubergiste était en même temps passeur et pêcheur. Il se dirigea vers le bord de l'eau, son épuisette à la main, pour aller chercher dans la « boutique » d'un de ses bachots la friture qu'on lui avait demandée. Les enfans le suivirent, et quand ils voyaient sortir de la boîte pleine d'eau le filet lourd de poissons, à chaque fois que l'homme jetait sur le sable les chevennes aux nageoires roses, les perches au dos hérissé de dards, les ablettes blanches et polies comme de l'orfèvrerie neuve, les goujons tachetés de noir, tout le peuple de la Seine qui frétille et reluit, c'était des exclamations, des cris de joie, une ivresse faite de la torture de ces agonisans, dont les ouies sanguinolentes s'agitaient désespérément, cherchant en vain un peu d'humidité, tandis que le grand soleil meurtrier versait à flots son or en fusion sur ce tas de vif-argent.

Un petit gardon, glissant par les mailles du filet, était tombé tout près de l'eau et se débattait en mouvemens convulsifs, qui déjà devenaient plus faibles. Marie eut un accès de sensibilité en faveur « du beau petit noir » et voulut qu'on le rejetât à la rivière. Le pêcheur haussa les épaules. Alors, précipitamment, George fouilla dans sa poche. Il retira des profondeurs de ce capharnaüm ses deux toupies favorites, la rouge et la jaune, qu'il ne quittait jamais; deux ou trois mètres de ficelle, un gros couteau à plusieurs lames, quatre ou cinq billes d'agate, un joli encrier que sa mère lui avait acheté la veille, — une passion, — et qu'il n'aurait pas pu se résigner à priver du plaisir de faire en si bonne compagnie une partie de campagne, une croûte de pain sec; enfin une pièce de dix sous neuve qu'il avait eue pour sa place de premier en géologie. C'est elle qu'il

cherchait. Malheureusement, il ne la trouva pas tout de suite dans son magasin d'accessoires et quand, avec un geste aussi noble que celui d'un marquis de l'Ambigu disant : « Tiens, maraud, prends cette bourse de cent pistoles ! » il tendit à l'homme la piécette pour acheter le petit gardon, le petit gardon avait cessé de donner des coups de queue et de sauter en l'air. Marie pleura un peu le « beau petit noir, » ce qui ne l'empêcha pas, l'instant d'après, de trouver bonne la friture, même de rire en croyant reconnaître à chaque poisson qu'elle mangeait son protégé de tout à l'heure. Cette petite était déjà femme : elle avait de la sensibilité banale et peu de suite dans les idées.

Henriette, cependant, avait envahi la cuisine comme un coup de vent et, à la stupeur de la patronne, déclaré qu'elle entendait collaborer au déjeuner : « On était à la campagne, n'est-ce pas ? Eh bien ! à la campagne, on s'amuse, on fait la cuisine... » Donc, Mme de Ternois s'était fait donner un grand tablier blanc et préludait gravement à la confection d'une douzaine de crêpes. Elle allait, venait, essuyait un saladier, prenait une assiette, et rien n'était joli comme de voir cette élégante Parisienne toucher à tout de ses doigts fins, trotter dans la cuisine, à petits pas menus, avec des mouvemens vifs d'oiseau qui sautille.

Ils déjeunèrent sur la terrasse, à l'ombre des marronniers, dont les plumets avaient jonché le sol de pétales fanés ; parfois, quelque chose de blanc, teinté de rose, se détachait encore au-dessus de leurs têtes, tombait lentement, sans bruit, de branche en branche, et les enfans tendaient les mains pour attraper la fleur, comme font les gamins dans la rue pour prendre et manger, l'hiver, les gros flocons de neige. Henriette trouvait tout bon, meilleur qu'à Paris : le pain, le vin, les légumes. C'était de l'enthousiasme : elle voulait acheter un service pareil à celui du restaurant, en faïence épaisse, à fleurs rouges, vertes et jaunes, avec un coq au milieu, posé sur une patte. Le service à dessert, même, lui parut assez gentil, avec ses rébus dont l'explication est derrière l'assiette, ses sujets patriotiques : M. Grévy, en habit noir et grand cordon de la Légion d'honneur, un lion à ses pieds, des généraux à ses côtés, recevant S. M. Maharu, reine de Tahiti... Elle voulut faire elle-même le fromage à la crème, en prit un peu sur le doigt, « comme les cuisinières, » le goûta à petits coups, du bout de la langue, avec des mines gourmandes de jeune chatte, pour voir s'il y avait assez de sucre. Et les enfans riaient, répétaient qu'ils n'avaient jamais si bien déjeuné, qu'ils voulaient venir tous les dimanches...

Le déjeuner fini, on traversa la Seine dans une barque pour s'aller promener sur l'autre rive. Une hirondelle de mer, au ventre

blanc, apportée dans ces parages par quelque fort vent d'ouest, ramait au-dessus d'eux à grands coups d'ailes lents et réguliers : parfois elle se laissait tomber brusquement, comme une pierre, le cou tendu, plongeait de la tête, puis s'enlevait, tenant dans son bec quelque chose de brillant, le poisson qu'elle venait de pêcher. On débarqua sur une grève de sable fin, au bord de la prairie : les foins n'avaient pas encore été coupés, et le petit sentier qui suit la berge disparaissait à demi dans les hautes herbes. Le long de la Seine, entre le fleuve et les champs cultivés, où déjà les coquelicots et les bleuets mouchetaient de tons vifs la verdure jaunissante des blés, à perte de vue, s'allongeait une bande étroite de prairie, une interminable et luxuriante pelouse où toutes les herbes de la création avaient poussé librement, à la grâce de Dieu, selon le caprice de leur croissance, plus lente ou plus hâtive, et la nature du terrain ici plus gras ou là plus sablonneux. Et sur cette mer de fleurs courait, de temps en temps, une petite houle : le vent, faucheur invisible, courbait un instant toutes ces tiges flexibles, qui se redressaient après qu'il avait passé. Ensuite, un grand silence, le silence des heures chaudes, où meurent l'un après l'autre tous les bruits de la campagne ; et l'on ne percevait plus qu'un murmure doux et sourd de grande ruche en émoi, un immense bourdonnement qui semblait sortir du sol comme d'un diapason gigantesque et qui remplissait l'air : harmonie indistincte, faite de la vibration des millions de petites ailes d'insectes qu'on voyait voltiger de fleurs en fleurs dans un tourbillonnement joyeux, sorte de ronde éperdue où ces éphémères créatures s'enivraient un moment du bonheur de vivre, sous le grand soleil d'or, se hâtaient d'accomplir leur œuvre d'amour et de reproduction, comme si quelque instinct les eût averties que leur frêle existence était liée à l'astre tout-puissant, et que, commencée avec l'aurore, elle devait finir avec le crépuscule. De loin en loin, une alouette partait devant eux, montait tout droit, en chantant, et, longtemps après qu'elle avait disparu dans le bleu, ils entendaient encore la petite chanson vibrante et joyeuse qui continuait là-haut, en plein ciel.

George et Marie couraient, gambadaient dans la forêt en miniature, si drue que la petite fille y disparaissait presque tout entière, à de certains endroits, et qu'on ne voyait plus, de loin, que son chapeau, qui semblait une fleur plus grosse. Elle poursuivait de beaux papillons : les uns d'un jaune pâle, d'autres d'un ton superbe de velours, riche et sombre, avec des raies brunes ; ceux-ci tout petits et d'un violet tendre ; ceux-là noirs, les ailes frangées de rouge vif. Et, comme elle avait dans l'esprit un tour de vague poésie, des grâces un peu mignardes dans son parler câlin et co-

quet, la fillette s'arrêta tout à coup pour demander à son camarade :

— C'est-il des oiseaux, dis, George, les papillons, ou bien des fleurs avec des ailes?

Mais l'élève de septième répondit avec fermeté :

— Non, c'est des lépidoptères!

Mme de Ternois, un peu lasse, avait pris le bras de Villecresnes et parlait avec lui de mille choses. Elle voulait savoir si, depuis la mort de sa femme, Jean n'avait pas eu l'idée de se remarier ; et, sur l'assurance qu'il n'y avait même pas songé, elle avoua qu'elle en était bien aise.

— Qu'est-ce que cela pouvait vous faire? demanda Jean avec un peu d'amertume.

— Ma foi! répondit-elle sans trouble ni hésitation, vous me rendriez service en me l'apprenant. C'est bête comme tout; car enfin votre femme serait mon amie, naturellement, et cela me ferait deux amis au lieu d'un... Eh bien! expliquez la chose comme vous voudrez, je ne tiens pas du tout, — oh! mais pas du tout, — à vous voir donner une belle-mère à Marie...

Ensuite elle voulut savoir s'il avait beaucoup aimé Louise, s'il pensait encore souvent à la morte :

— C'est que, voyez-vous, depuis que je vous connais mieux, il m'est arrivé souvent de me demander si ma pauvre Louise était bien la femme qu'il vous fallait. Et savez-vous la vilaine pensée que j'ai eue, — et dont je lui ai déjà bien souvent demandé pardon, la pauvre chérie! — c'est qu'elle était trop tranquille, trop sage, trop parfaite pour vous, qui êtes si parfait, si sage, si tranquille aussi, et qu'une mauvaise tête un peu folle, — tenez, quelque chose dans mon genre, par exemple, — vous aurait mieux convenu...

Villecresnes, pensif, ne répondit pas. Henriette venait, sans le savoir, de lui répéter ce qu'il se disait souvent à lui-même en maudissant le hasard cruel des mariages, cette ironie de la destinée qui se plaît, — lorsqu'il n'en est plus temps, que vous êtes lié à une autre pour jamais ou qu'elle n'est plus libre, elle, — à placer sur votre route la femme dont vous sentez, trop tard, hélas! que vous l'eussiez aimée d'un amour immortel! Elle se méprit sur son silence et crut qu'elle venait de le blesser :

— Ah! pardon, mon ami... Vous voyez, rien ne peut me guérir de cette maudite habitude que j'ai de dire tout ce qui me passe par la tête... Votre élève a encore bien besoin de vos leçons, allez, Jean!.. Je viens de remuer des souvenirs douloureux...

— Non,.. dit-il. Vous êtes bonne et charmante!..

Il s'était tourné vers elle en disant ces mots de sa voix grave et douce, et l'enveloppa d'un regard si tendre, si profond qu'elle eût

peut-être tout deviné si la mobilité de son esprit lui avait laissé du temps pour observer. Mais elle n'avait d'yeux, maintenant, que pour les ébats des enfans. Villecresnes, honteux déjà de sa faiblesse, se remit sans qu'elle se fût aperçue de rien :

— Voyez-les donc, reprit-elle, comme ils galopent dans cette prairie !.. S'en donnent-ils !.. On dirait deux petits poneys échappés... Patatras ! voilà Marie par terre... Bah ! elle se sera verdi les coudes et les genoux, mais elle n'aura pas de mal dans ces hautes herbes...

Elle resta pensive :

— Avez-vous remarqué comme ils s'aiment, Jean, nos enfans ?.. Non... Ces hommes, ça ne remarque rien !.. Eh bien ! moi, je vous dis que c'est une chose extraordinaire de voir deux enfans éprouver l'un pour l'autre une tendresse pareille...

— Ce n'est pas étonnant : depuis dix-huit mois, — un an et demi déjà, comme le temps passe ! — ils ne restent pas un jour sans jouer et se promener ensemble...

— Oh ! ce n'est pas seulement ça !.. Ne croyez-vous pas qu'il y a dans ces petites têtes-là bien des choses que nous ne soupçonnons pas,.. des idées dont ils ne se rendent pas compte,.. quelque chose comme l'ébauche de sentimens qui ne sont pas de leur âge ?..

— Diable ! fit Jean avec un sourire, voilà un aperçu de psychologie enfantine fort intéressant.

— Riez tant que vous voudrez ! George et Marie ne peuvent pas se quitter : je soutiens que leur camaraderie est trop passionnée pour qu'il n'y ait pas déjà de l'amour là dedans... Oui, de l'amour... Et, au fait, pourquoi donc ne pourrait-il pas arriver qu'on aimât sans en avoir conscience ?..

Elle s'arrêta brusquement, comme surprise de ce qu'elle venait de dire, comme si cette pensée, qu'elle venait de jeter presque sans y songer, eût pris tout à coup à ses yeux une portée imprévue, leur eût ouvert des horizons nouveaux sur le monde du sentiment. Une émotion profonde avait soudain envahi Jean :

— Eh bien ! dit-il, continuez donc.

— Je ne sais plus ce que je voulais dire, mon ami, répondit-elle sans le regarder.

Et, doucement, elle quitta son bras.

Ils étaient arrivés auprès d'une belle propriété : une grande maison de campagne à tournure de château ; devant, une avenue bordée de platanes, qui se terminait par un saut-de-loup à quelques mètres de la rivière ; un escalier de bois descendant à la Seine, et, attachés à des bouées, près de la berge, deux canots de plaisance, l'un à rames, l'autre à voiles, avec un petit bateau à vapeur.

— Voilà de jolies embarcations ! dit Villecresnes en les examinant d'un air de connaisseur. Et, avisant un pêcheur, il lui demanda à qui appartenaient ces canots :

— A un Anglais très riche, qui demeure là.

Il montrait la maison.

— Comment s'appelle-t-il ?

— M. Macpherson... On dit comme ça dans le pays qu'il est un peu timbré, à cause de sa manie de tirer des bordées la nuit avec son voilier quand il fait lune... Mais c'est bien son droit, à cet homme, comme à moi, de pêcher au sang, pas vrai, monsieur ?..

— Et sa femme, interrogea Henriette, qu'est-ce qu'on dit d'elle ?

— Tiens, vous savez donc qu'il est marié ?.. Alors vous savez aussi bien que moi ce qu'on en dit de sa dame...

— On dit qu'elle est belle, n'est-ce pas, mon brave ?

— Pour ça, oui !.. Et des cheveux !.. Tenez, longs comme ça !

— Comment le savez-vous ?

— Pardi, c'est pas bien difficile à voir quand elle les a sur les épaules, avec son chapeau de marin, qu'elle met pour se promener en Seine... Et je vous réponds qu'il y a quelqu'un qui les trouve encore plus beaux que moi, ses cheveux,.. un grand monsieur de Paris, un noble... Suffit, je m'entends !..

Et, souriant de l'air d'un homme qui pourrait en dire long s'il lui plaisait de parler, le pêcheur ayant fini d'amorcer son hameçon tout en causant, fit siffler sa ligne, puis resta immobile, dans la contemplation du léger bouchon qui dansait sur l'eau :

— Venez ! dit Jean à Henriette, qui s'était arrêtée pensive devant le saut-de-loup et regardait la maison au bout de l'avenue. Les enfans sont loin...

— Quand je pense qu'il est là, peut-être !.. Car c'est lui, Jean, de qui cet homme a parlé,.. j'en suis sûre !..

— Voilà bien votre imagination !.. Je vous demande un peu si les Macpherson ne peuvent pas recevoir d'autre visite que celle de Robert !

— Ne parlons plus de cela, Jean !.. Je n'en suis plus à m'alarmer pour si peu... Que m'importe, après tout !.. Votre ami est libre... Moi aussi !

Et elle lui prit le bras, résolument.

Les enfans avaient une assez grande avance : on les apercevait, à trois ou quatre cents mètres de là, qui regardaient du côté de la Seine au lieu de courir dans la prairie. Jean et Henriette les eurent bientôt rejoints près d'une écluse où ils s'étaient arrêtés.

A la hauteur d'Ablon, la Seine est coupée par un barrage. Sur la rive gauche est l'écluse : elle livre passage aux trains de bois, aux

bateaux chargés de sable, de meulières qui descendent sur Paris, et aux remorqueurs, qui remontent les bateaux vides dans la haute Seine. Une moitié de l'espace compris entre l'écluse et la rive droite laisse passer le courant qui se précipite avec violence dans cette sorte de défilé et forme une chute; le reste est coupé par une digue composée de grosses portes de chêne mobiles qu'on dresse pour retenir les eaux d'amont quand elles sont basses et en empêcher l'écoulement trop rapide, ou qu'on abaisse au contraire lorsque ces eaux sont hautes et qu'il y a menace de crue.

Debout près d'un gros môle en pierres de taille, où vient s'amorcer le barrage sur la rive droite, George et Marie contemplaient curieusement l'eau qui jaillit avec force, du côté d'aval, par les interstices des portes, la formidable pesée de la rivière, du côté d'amont, contre ce mur de bois fortifié par de solides armatures de fer, les tourbillons terribles du fleuve dans le voisinage de la chute. Il fallut que Villecresnes donnât des explications. On jeta un bâton, afin de mesurer la rapidité du courant: il disparut en tournoyant, entraîné par quelque remous et ne reparut que bien loin. Marie se récria. « C'est comme ça, ma petite demoiselle, dit un éclusier qui se trouvait là. Et si c'était vous qui tombiez, vous ne reverriez plus jamais papa et maman !... »

Henriette sourit d'un air un peu gêné, et ses joues se colorèrent légèrement. L'homme continuait: « Les remous, voyez-vous, c'est comme qui dirait des grosses sangsues qui vous tirent au fond par les pieds. »

Et il se mit à parler de son barrage avec enthousiasme et terreur, comme fait le peuple des grandes forces de la nature ou de l'industrie, qu'il admire sans comprendre. Il en vivait, de cette écluse, depuis vingt ans; et il en mourrait, peut-être, demain, dans un mois, qui sait ? Un faux pas sur la passerelle: bonsoir ! plus personne; l'eau vous prend, vous roule sur les grosses meulières qu'on a jetées au fond, pour empêcher les remous de ronger l'ouvrage par-dessous; elle ne se contente pas de vous noyer, la gueuse, elle vous met en charpie. Un pêcheur l'avait échappé belle, la semaine dernière: il s'était endormi, l'amarre s'était défaite, et son bateau s'en allait tout doucement au fil de l'eau vers la chute, tenez là-bas, juste entre les deux môles. On criait, on courait sur le bord. Ah ! bien ouiche ! Le bachot allait, allait... Le diable, c'est qu'en amont, on n'entend presque pas le bruit de la chute, on peut arriver dessus sans que rien vous avertisse, pas même le courant, qui ne devient plus fort qu'au moment même de faire le saut... Heureusement un train d'Orléans avait passé en sifflant de son gros sifflet enroué; l'homme s'était réveillé, avait eu le temps de sauter

sur les rames et de s'éloigner. « Et je vous réponds, monsieur, dit l'éclusier pour conclure, qu'en arrivant à terre, il n'avait pas un fil de sec ! »

L'histoire du pêcheur avait fort intéressé les enfans. Cependant l'heure s'avançait ; il fallait songer à partir. Il avait été convenu, le matin, qu'on rentrerait dîner à Paris, chacun chez soi, car Villecresnes ne venait plus aussi souvent qu'autrefois s'asseoir à la table de ses amis, depuis que la brouille s'était mise dans leur ménage. Mais au premier mot de retour, George et Marie demandèrent à ne partir qu'après dîner. Henriette et Villecresnes se consultèrent un instant et finirent par céder : eux-mêmes trouvaient un charme inavoué à prolonger de quelques heures cette bonne journée de campagne, à jouir de la présence l'un de l'autre, sans contrainte, loin du monde, des sots préjugés bourgeois qu'ils sentaient vaguement conjurés contre leur intimité, et avec lesquels ils commençaient, d'un accord tacite, à compter maintenant, au lieu de les mépriser superbement, comme naguère... Ils se firent passer sur l'autre rive, se promenèrent encore quelque temps, dînèrent dans un autre restaurant au bord de l'eau et ne prirent pour rentrer que l'un des trains du soir. Dans le wagon, les enfans s'étaient assis chacun d'un côté d'Henriette. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, la tête appuyée sur elle, qui avait écarté les bras, d'un mouvement de couveuse, pour les prendre tous les deux, et les tenir doucement pressés à la tiédeur de sa poitrine. Et comme elle était lasse aussi de sa marche au grand air, elle s'endormit à son tour, sans changer de position, renversant seulement un peu la tête en arrière, la bouche entr'ouverte et souriante. Dans les filets du wagon, sur les banquettes, pêle-mêle avec les ombrelles aux vives couleurs, les chapeaux de paille, les manteaux, des bouquets, ou plutôt des brassées de fleurs des champs avaient été jetés en désordre. Et tandis que le train filait dans la nuit, Villecresnes assis, seul, en face d'eux, contempla longuement le tableau charmant de cette jeune femme et de ces deux enfans sommeillant, parmi les bluets, les coquelicots, les liserons, les marguerites, dans une pose d'innocence qui faisait d'Henriette, à ce moment, l'image auguste et chaste de la Maternité. A la voir ainsi, confiante, abandonnée, il parut à Jean que son amour s'épurait encore, se dégageait de tout ce qu'il y avait senti parfois remuer de charnel ; que cet amour enfin montait jusqu'aux régions sereines où le désir ne va pas. Il prit la main, qui pendait, de sa petite fille, et se pencha pour y poser doucement les lèvres : comme si cette caresse, sanctifiée en passant par son enfant, avait dû parvenir, ainsi qu'un fluide subtil, jusqu'à celle qu'il aimait, et lui arriver pure à l'égal d'un baiser de père.

XXIII.

Ce jour-là, Robert, qui avait dîné au cercle, fumait un cigare sur la terrasse, quand un de ses compagnons, — dont Henriette avait fort mal accueilli quelque trois ans auparavant les assiduités, — lui dit tout à coup :

— Je ne vous demande pas des nouvelles de Mme de Ternois, mon cher ; j'arrive de la campagne et je viens de l'apercevoir qui en revenait elle-même avec Villecresnes. On vous rapporte des gerbes de fleurs ; on vous gâte, heureux homme !..

M. de Ternois n'était point de complexion jalouse : à force de rencontrer, dans le monde, des ménages à trois, d'avoir tenu au besoin sa partie dans des trios de cette sorte, Robert s'était fait une philosophie large et tolérante. Détaché d'Henriette comme il l'était, il se fût contenté de sourire, sans doute, en découvrant le sentiment naissant de Mme de Ternois pour Villecresnes. Mais ce sont là des découvertes qu'un mari, même aussi dégagé de préjugés bourgeois, aime mieux faire lui-même, et quand on les fait à sa place, il se fâche, l'amour-propre étant de sa nature plus vivace que l'amour. Du moment où Robert put soupçonner, au ton légèrement ironique de son compagnon de cercle, que le monde commençait à rire de lui, sa jalousie, qui dormait sur les deux oreilles, s'éveilla tout à coup, ou plutôt un sentiment de vanité blessée, auquel on s'efforce, en pareil cas, de donner le ton et les allures de la jalousie, pour déguiser ce qu'il comporte de brutal, de tyrannique, et surtout d'odieusement égoïste. Cette forme de jalousie est fort répandue, surtout parmi les gens qui, comme M. de Ternois, n'ont guère pour morale, pour honneur, pour règle de vie, que l'opinion du monde. La sincère, celle qui jette de vrais cris, qui pleure de vraies larmes, la jalousie de passion, non de vanité, est un oiseau rare, comme la passion elle-même.

Robert quitta le cercle à neuf heures de fort méchante humeur.

— Où est madame ? demanda-t-il, en rentrant, à la femme de chambre.

— Madame est descendue à la salle à manger après avoir couché M. George...

Il entra dans la salle à manger. Henriette avait fait mettre les bouquets sur la table couverte d'une toile cirée et, armée d'une paire de grands ciseaux de cuisine, elle coupait les queues de ses fleurs, les disposait dans des vases pleins d'eau. La jeune femme prenait plaisir à sa jolie besogne, heureuse de voir toutes ces fleurs

qui lui rappelaient les douces heures qu'elle venait de passer avec son ami, là-bas, dans la prairie, au bord de l'eau miroitant sous le soleil. Elle les arrangeait avec amour, selon les harmonies secrètes de leur forme et de leur couleur, redressait délicatement les tiges déjà lasses, piquait ici et là un long brin d'avoine encore verte, dont les clochettes retombantes semblaient sonner un carillon : puis, trempant dans l'eau le bout de ses doigts, elle les secouait au-dessus de chaque bouquet terminé et faisait ainsi tomber une petite pluie qui humectait les calices mi-clos et remplaçait pour eux la vivifiante rosée du soir. Elle ne s'interrompit pas en voyant son mari, et répondit tranquillement, sans même le regarder, au bonsoir qu'il lui donna.

— Tu rentres seulement? dit Robert.

— Mais, oui.

— Je vois que tu es allée à la campagne.

— En effet.

— Tu aurais pu me prévenir que tu ne rentrerais pas dîner...

— A quoi bon?.. Vous m'avez dit que vous deviez aller au Derby aujourd'hui. N'avez-vous pas l'habitude de dîner dehors, le jour du Derby?..

— Quelquefois, en effet... Mais je suis revenu, ce soir, pour ne pas te laisser dîner seule, et ne me suis décidé à dîner au cercle qu'en voyant, à huit heures, que tu ne rentrais pas... Tu étais avec Villecresnes?

— Oui.

— Je le savais : on me l'a dit.

— Pourquoi me le demander alors?

— J'espérais qu'on se trompait.

— Vous espériez?.. Je ne comprends pas.

— Ne fais donc pas semblant, je te prie!.. Tu sais fort bien ce que je veux dire...

— Je l'ignore absolument, au contraire.

— Ah!.. Eh bien! tu m'obligeras en renonçant désormais à aller cueillir des bouquets dans les champs avec Villecresnes...

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que c'est inconvenant au dernier point;.. parce qu'un capitaine de vaisseau n'est pas une dame de compagnie; parce que cela fait jaser de vous voir toujours ensemble... Ici, passe encore... Dehors, non.

— Et, peut-on savoir qui jase?..

Sans paraître troublée le moins du monde, elle versait doucement l'eau d'une carafe dans un vase. Cette tranquillité dédaigneuse irrita M. de Ternois.

— Qui jase? reprit-il. Tous les gens, je pense, qui ont quelque souci de la tenue...

— La tenue!.. Ah! oui... Et en quoi ai-je manqué si gravement à la tenue, je vous prie?

— En vous affichant comme vous venez de le faire aujourd'hui...

— M'afficher!.. Avec votre ami!

— Permettez : avec le vôtre.

— Villecresnes n'est pas votre ami?

— Il ne l'est plus.

— Et depuis quand?

— Depuis qu'il vous aime!

Une vive rougeur passa sur le visage de Mme de Ternois. Elle cessa de s'occuper de ses fleurs, et regardant son mari bien en face :

— Alors, dit-elle, c'est une scène!.. Vous êtes jaloux, vous osez être jaloux, vous!

— Mon Dieu! jaloux, c'est beaucoup dire... La jalousie n'est point dans mon caractère : mais j'ai le souci de ma dignité, et quand je vois qu'elle est en péril, je mets le holà... Votre intimité avec Villecresnes devient compromettante : il faut qu'elle cesse.

— Il faut qu'elle cesse?.. Et de quel droit tenez-vous ce langage?

— De mon droit de mari!

— Vous l'avez perdu...

— Je le reprends, alors!.. Et je le ferai bien voir...

Un geste de menace acheva sa pensée. Il fit un pas vers la porte; mais elle le devança, saisit le bouton et se tint devant lui, droite et pâle, les yeux brillans. D'une voix un peu sourde, elle reprit après un silence :

— C'est de la folie... Que pouvez-vous reprocher à Jean, d'abord?

— Votre émotion en ce moment!.. Je veux qu'il sorte d'ici!

— Qui donc l'y a fait entrer?

— Moi, c'est vrai... C'était une faute... Mais pour avoir été imprudent, on n'est pas tenu d'être aveugle : Villecresnes vous aime, et, qui sait? peut-être l'aimez-vous aussi...

— Et quand cela serait?.. Qui serait, alors, le plus coupable, de vous, qui non content d'introduire Villecresnes dans votre ménage, l'avez retenu quand il voulait partir, qui avez autorisé, encouragé notre intimité, — ou de moi qui me suis laissée aller sans crainte comme sans remords à la sympathie qu'il m'inspirait et qui me semblait d'autant moins coupable ou dangereuse que vous ne l'avez jamais combattue?.. Vous qui me faites des reproches aujourd'hui, quels conseils m'avez-vous donnés alors? Vous qui deviez être mon guide, quand m'avez-vous montré où j'allais? Et si, comme vous

le prétendez, nous avons plus que de l'amitié l'un pour l'autre, Jean et moi, quel mari étiez-vous donc pour m'avoir de gaîté de cœur exposée à ce péril ?

— Une honnête femme se garde toute seule, ma chère!

— Pourquoi donc, alors, avez-vous chargé quelqu'un de me garder ?..

— Je vous répète que j'ai eu tort.

— Oui, et si c'était à recommencer, vous vous y prendriez autrement, n'est-ce pas? La combinaison cesse de vous plaire : vous l'abandonnez. Le malheur, c'est que j'y ai pris goût, à votre système! Au moment où vous lui découvrez des défauts, je reconnais, moi, ses mérites. Et si vous y renoncez pour votre compte, je le conserve pour le mien!

— C'est-à-dire ?..

— C'est-à-dire que vous m'avez donné de votre main un ami et que je n'entends pas me le laisser reprendre!.. Vous aviez raison, décidément : une femme seule court des dangers. Elle est préservée des chutes vulgaires lorsqu'elle sent près d'elle un vaillant cœur pour la soutenir et la réconforter. Jean est ce cœur-là!

— Jean est un ami déloyal...

— Déloyal, lui!.. Mais qu'êtes-vous donc, alors, vous? Quelle confiance a-t-il trompée, quel mensonge, quel parjure a-t-il fait, de quelle longue hypocrisie s'est-il rendu coupable?.. Vous me dites qu'il m'aime : est-ce que je le sais, moi? Pas plus que je ne sais si je l'aime!.. Nous nous occupons vraiment bien de cela quand nous sommes ensemble! Croyez-vous qu'il m'ait dit jamais un mot, un seul mot que vous ne pussiez entendre?.. Tenez, vous n'êtes qu'un ingrat,.. vous ne savez pas ce que vous lui devez, à cet homme!.. Mais souvenez-vous donc, enfin! Depuis deux ans bientôt, je suis abandonnée par vous autant qu'une femme peut l'être ; mon sort est de garder la maison tandis que vous courez les tripots et les filles. J'ai trente-trois ans, Robert, et si vous me prenez pour une sainte, vous vous trompez : je suis seulement une femme ayant le goût d'être honnête, qui ne demande qu'à se bien conduire, mais qui n'a pas la vertu ou la présomption nécessaire pour être sûre de marcher droit toujours, si quelqu'un ne lui montre pas la bonne route. Sans lui, sans l'ami dévoué, admirable, que vous calomniez, que serais-je devenue? Y avez-vous pensé, à ce que l'ennui, le dépit peut faire d'une femme délaissée par son mari? Ne les connaissez-vous pas, ces hommes qui consolent mes pareilles,.. et qui les perdent? Eh bien! Jean vous a rendu le service de me sauver de l'ennui, du dépit, et des consolateurs! Tandis que vous me livriez aux dangereuses inspirations de l'isolement, il prenait, lui, la plus haute et la plus noble part de ce rôle d'époux que vous aviez dé-

serté ; il s'emparait doucement de la direction de moi-même, il me guidait, d'une main légère et prudente, et moi, subissant l'ascendant de cette haute, de cette souriante sagesse, je comprenais que la plus grande joie, pour nous autres femmes, après celle d'aimer, est celle d'obéir. Voilà ce qu'a fait Villecresnes ! Maintenant, si vous en avez le cœur, incriminez les sentimens d'estime, de tendre affection que nous avons l'un pour l'autre ; cherchez-y je ne sais quel impur et honteux alliage : je vous dis, moi, puisque vous ne le comprenez pas, que cette amitié m'est nécessaire, que je n'admets point, qu'après avoir eu le caprice de me l'imposer, il vous vienne aujourd'hui la fantaisie de m'en priver ; que je la garde, enfin, parce que cette amitié-là, voyez-vous, c'est ma vertu !..

Pour la seconde fois depuis son mariage, Robert découvrait le ressort d'énergie caché sous les frêles apparences de sa femme. En voyant qu'elle lui tenait tête avec cette vaillance, il eut de nouveau ce sentiment vague d'admiration qu'Henriette lui avait inspiré quelques mois auparavant, lors de l'explication qu'elle avait eue avec Mme Macpherson. Il l'écouta complaisamment, sans l'interrompre ; sa mauvaise humeur tomba, tandis qu'il la regardait parler. Quand elle eut achevé, M. de Ternois répondit d'un ton singulièrement radouci :

— Décidément, ma chère, tu es un merveilleux avocat... Tu viens de me dire des choses... pénibles... Mais, si cruels qu'aient été tes reproches, je reconnais qu'ils sont, en partie au moins, mérités...

— Il est un peu tard, malheureusement, pour le reconnaître !..

— Ce n'est pas charitable, ce que tu me dis là.

— Charitable ! l'avez-vous été pour moi?

— Si je ne l'ai pas été, sois généreuse, toi... Dis, Henriette, veux-tu oublier les torts que j'ai eus envers toi, et continuer à vivre comme par le passé, tranquille et heureuse, entre ton mari et ton ami,.. puisque cet animal de Jean a trouvé le moyen de se rendre indispensable... Séparés de biens, soit, puisque j'ai fait des bêtises... Mais séparés... comme nous le sommes, c'est trop, c'est absurde...

Il se rapprocha d'elle. Mais elle l'arrêta en lui mettant une main sur l'épaule et dit :

— Tu ne m'as pas demandé où j'étais allée à la campagne, Robert... Je suis allée à Juvisy... Il y a par là, près d'Athis, une propriété qui appartient à un Anglais... La femme de cet Anglais va se promener sur la Seine, les cheveux dénoués sur les épaules, avec un chapeau de marin... Elle a un amant... Cette femme est Mme Macpherson, et son amant, c'est toi !

Elle s'arrêta un instant pour le regarder et, sans colère, avec une douceur qui disait l'absolu, l'irrévocable détachement :

— Ne me touche pas! fit-elle en l'écartant.

Robert sentit, mieux que le jour où il l'avait vue toute vibrante encore des révélations faites par l'agence, qu'il venait de s'accomplir quelque chose d'irréparable. Tandis qu'elle sortait, sans se retourner, le coupable accablé la suivait d'un long regard, un regard de damné, qui un moment a voulu sortir de son enfer et qu'une force invincible arrête au seuil du paradis à jamais perdu.

Quand elle eut fermé la porte, Robert se prit à méditer sur les avantages et les inconvéniens du système qui consiste à faire garder sa femme par un ami. Il lui sembla qu'une petite voix moqueuse murmurait à son oreille : « Qui va à la chasse perd sa place! » Il fit un geste d'impatience, prit son chapeau, sa canne et sortit.

XXIV.

Il était dix heures. Au lieu de retourner au cercle, Ternois gagna les Champs-Élysées. Ses réflexions n'étaient point des plus gaies : « Diable! pensait-il, Jean a fait la sourde oreille quand je l'ai engagé à s'en aller... Henriette refuse maintenant de le laisser partir : cela commence à devenir excessif... Ils finiront par faire rire de moi... Ma parole, je ne suis plus qu'un étranger dans ma maison... Tout cela pour une maîtresse qui ne m'a jamais aimé et que je n'aime déjà plus... Il est temps d'en finir... Oui, mais comment? »

Le hasard voulut que, ce soir-là, Jean, après avoir ramené chez lui sa fille, eût l'idée d'aller faire un tour. Il monta jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, en repassant dans son esprit tous les incidens de la journée : le départ, l'arrivée à Juvisy, le déjeuner au bord de l'eau, sous les marronniers, la promenade dans la prairie, le retour dans le wagon plein de fleurs, le sommeil d'Henriette. Il se sentait plus épris encore, s'il était possible, plus touché de la grâce de son amie, plus irrité aussi contre Robert : car, à mesure que son sentiment pour Mme de Ternois devenait plus vif, Villecresnes se laissait gagner peu à peu par une sourde animosité contre le mari d'Henriette.

A la hauteur du Rond-Point, les deux hommes se rencontrèrent :

— Tiens, te voilà! dit Jean; tu n'es donc pas au cercle, ce soir?

— Mon Dieu, non! comme tu vois... Je prends l'air... Veux-tu que nous fassions un bout de chemin ensemble?

— Si tu veux! répondit Jean. — Ils firent quelques pas côte à côte sans se parler.

— Parions, dit tout à coup Robert, que tu ne devines pas ce que je viens de faire il y a un instant?.. Une scène de jalousie à Henriette, mon cher!

— Ah! fit Villecresnes du ton sec qu'on prend quand on veut couper court à un entretien.

Ternois, sans se laisser déconcerter, reprit aussitôt :

— Oui, une scène de jalousie!.. Tu ne me reconnais plus, n'est-ce pas?.. Moi non plus... Positivement, je vieillis;.. j'ai envie de me ranger tout à fait... Je t'assure, c'est extraordinaire comme mes idées changent depuis quelque temps...

— Vraiment!.. Je t'en félicite, car, quelles que soient les nouvelles, elles ne peuvent pas ne pas valoir mieux que les anciennes.

— C'est fort aimable ce que tu me dis là!

— Ah çà, mon cher, est-ce que tu ne crois pas que j'aie le droit de te juger avec quelque sévérité?

— A cause de ma conduite envers Henriette?

Jean le regarda bien en face, et, après un silence, répondit froidement :

— Non!.. A cause de ta conduite envers moi!

— Qu'est-ce que tu as à me reprocher? Je n'ai jamais eu pour personne autant d'estime que pour toi.

— Ton estime,.. toujours ton estime!.. Ah! tiens, ne m'en parle plus... Elle m'a fait assez de mal, ton estime!

— Je ne vois pas comment.

Jean s'arrêta et, se croisant les bras :

— Ah çà, dit-il, elle ne finira donc jamais, cette plaisanterie de me répéter sans cesse que je suis un héros ou un ange!.. Ta Mme Macpherson aussi m'a dit un jour, il y a quelques mois, — tiens, à cette soirée de l'hiver dernier, — que j'étais un homme d'un autre âge; et j'ai à peine relevé ce sarcasme, j'ai même parlé, ce soir-là, le langage du rôle ridicule qu'il lui plaisait, à elle comme à toi, de m'attribuer!.. Et j'étais sincère quand je débitais ces niaiseries sentimentales... C'est que, dans ce temps-là, j'ignorais bien des choses que je sais à présent... J'avais en moi-même une confiance superbe que j'ai perdue depuis... J'étais prêt, Dieu me pardonne! à croire qu'il n'y a pas de limite à la puissance de la volonté, non plus qu'à celle de l'abnégation...

— Et... tu as changé d'avis?

— Complètement!.. Tu me donnais à entendre, tout à l'heure, que tu es devenu meilleur et que tu commences à te repentir de tes fautes: moi, je suis devenu moins bon, et je commence à me repentir de mes vertus!.. Tu avais la prétention d'être un cynique, moi celle d'être une manière de héros... C'était de la pose, vois-tu, pour l'un comme pour l'autre, et nous sommes châtiés, toi, de tes fanfaronnades de vice, moi, de mon orgueilleux idéal, par la vie elle-même, qui s'est chargée en quelques mois de nous faire ren-

trer l'un et l'autre, le sceptique et le croyant, dans la moyenne de l'humanité, laquelle n'est ni si laide que tu t'efforçais de la montrer en ta personne, ni si haute, si désintéressée, si pure, que j'ai tenté de la faire voir en la mienne!

« Tiens! tiens! pensait Robert, mais on m'a changé mon Villecresnes! »

Il reprit d'une voix un peu railleuse :

— Tous mes complimens, mon ami! ce n'est pas moi qui te reprocherai d'être redescendu sur la terre... Vraiment, c'était quelquefois humiliant pour nous autres, le vulgaire... Tu planais un peu trop.

— C'est fini, va,.. bien fini. J'ai cassé mes ailes d'ange,.. mais je me suis relevé homme, c'est quelque chose! Cela me préservera désormais de tomber dans les pièges du sentiment... Et quand je serai sorti, — en y laissant un peu de moi-même, — de celui où je me suis laissé prendre...

— De quel piège parles-tu, mon cher, sur ce ton? interrogea vivement Robert, avec quelque chose d'un peu provocant dans le ton.

Villecresnes haussa les épaules et répliqua :

— Eh! parbleu!.. de celui que tu m'as tendu.

— Moi?.. Ah çà, Jean, décidément...

— Oui, toi! Est-ce que je n'étais pas tranquille et heureux, ou à peu près, quand tu m'as attiré chez toi pour y jouer un rôle,.. — un rôle réservé d'ordinaire aux ouistitis et aux bouledogues, — celui de distraire ta femme et de garder ta maison!.. Mais ça te permettait de courir à ton aise, ça t'enlevait certaines inquiétudes,.. et tu m'as pris...

— Je ne t'ai pas pris au collet, en tout cas, mon cher! Tu étais assez grand garçon, j'imagine, pour savoir ce que tu faisais en te mettant avec nous sur le pied de cette intimité que tu as le mauvais goût de me reprocher en ce moment... C'est trop bête, ma parole, ces jérémiades de fille séduite!.. Que diable! tu as passé l'âge où les cousins se croient obligés d'avoir un sentiment pour leur cousine... Est-ce ma faute, à moi, si tu n'as pas pu te tenir tranquille auprès d'Henriette?

— Pardon!.. Tu savais la vie, toi! L'expérience qui me manquait, et que j'ai si chèrement acquise, tu la possédais, et tu avais le devoir d'être prévoyant pour deux, puisque tu n'avais en face de toi qu'un *naïf!*.. Grâce à Dieu, je souffre seul, rassure-toi! Mais mon repos, Robert, qu'en as-tu fait, et comment me le rendras-tu?..

— Si tu avais voulu t'éloigner quand je t'ai indiqué qu'il était convenable de le faire?..

— Ah! oui, le jour même où tu as cessé d'avoir besoin de moi...

Je me rappelle!.. Et tu ne comprends pas que, cette fois encore, j'ai cédé à cette sotte manie de dévoûment, et que ce n'est pas pour moi, mais pour Henriette, pour toi, que je suis resté,.. dans l'espoir d'être encore comme un trait d'union entre vous deux, d'empêcher cette rupture de devenir tout à fait irréparable, de vous réconcilier et de partir après, bien vite et bien loin, sans que personne, ni toi ni ta femme surtout, pût soupçonner pourquoi je m'en allais ainsi!..

Tout en causant, ils s'étaient engagés dans l'avenue qui conduit du Rond-Point au Cours-la-Reine, et Jean profitait de la solitude pour parler à voix très haute, avec de grands gestes de passion. Ternois le regardait, étonné, ne retrouvant plus en Villecresnes l'homme calme, froid, toujours maître de soi, qu'il avait connu. Il reprit, après un silence :

— Ah! ces héros!.. Quand je pense qu'on ne peut jamais savoir s'ils sont sublimes ou s'ils sont bêtes!.. Tu vois bien que tu en es toujours un,.. et que tes ailes ont déjà repoussé, et que te voilà reparti!.. Allons, si tu y tiens, je vais te faire des excuses pour le mal que je t'ai fait, paraît-il, quoique... Enfin! n'en parlons plus... Et maintenant, il s'agit d'arranger tout cela... Tu reconnais toi-même que tu as besoin de t'absenter un peu... De mon côté, je ne serais pas fâché de reprendre ma place chez moi... Penses-tu que ma liaison avec... enfin, la liaison que tu sais,.. soit le seul obstacle à une réconciliation entre Henriette et moi?

— Il me semble que oui... Je ne vois rien d'autre, en tout cas, qui s'oppose à ce qu'elle te pardonne un jour, si tu es décidé, — ce dont je me permets de douter, — à te ranger pour de bon...

— Eh bien! écoute... Si je rompais?

— Oh! cela serait assurément la première chose à faire... Malheureusement, cette femme-là te tient,.. par ses défauts, qui flattent tes vices...

— Eh bien! pas du tout, mon cher! C'est ce qui te trompe... Nous nous ressemblons trop, elle et moi; et en amour, décidément, qui se ressemble... se sépare! Nous avons eu une curiosité l'un pour l'autre : curiosité de débutante qu'elle est pour un vétéran que je suis de la vie, et réciproquement : c'est toujours ainsi que cela se passe... Veux-tu que je te dise ce qu'elle aura été, notre liaison? La rencontre de mon dernier caprice et de sa première fantaisie!.. Et c'est fini, maintenant; nous en avons assez tous les deux... Elle restera pour moi ce que j'appelle un joli souvenir, rien de plus... Tiens, sais-tu, une idée qui m'est venue? C'est qu'elle t'aurait aimé plus que moi... Oui, toi!.. Tu l'as étonnée, d'abord, le soir où tu as eu cet entretien avec elle,.. et comme c'est une femme que rien n'étonne... tu comprends!.. Et puis, il y a en elle

quelque chose de singulier,.. une dépravation mystique,.. des imaginations de nonne qui a vendu son âme au diable... Je suis sûr qu'elle eût été bien aise de faire tourner la tête à une espèce d'apôtre comme toi... Elle se serait figuré qu'elle débauchait le bon Dieu, et ça l'aurait énormément amusée!

— Joli exemplaire de femme!

— Oui... On nous en fait pas mal comme cela, maintenant... Ce n'est pas tout à fait leur faute si elle deviennent malfaisantes... C'est pour se distraire : elles s'ennuient tant!.. Encore une névropathe, mon cher! Elle a essayé de l'amour comme elle aurait essayé des piqûres de morphine, et déjà il lui faudrait autre chose... Tu vois que je n'aurai pas de peine à rompre.

— Hâte-toi donc de le faire alors.

— Si je rompais... demain,.. qu'en dirais-tu?

— Je dirai que j'attendrai de le voir pour le croire.

— Eh bien! tu le verras... Donne-moi seulement jusqu'à la fin de la semaine...

— Soit!

Robert parut hésiter un instant et ajouta :

— Dès que j'aurai rompu, je partirai pour faire un petit voyage... Cela sera plus convenable... Tu pourras, si tu veux, préparer pendant ce temps-là Henriette à l'idée d'un raccommodement,.. et ensuite...

— Ensuite, je pourrai reprendre du service, n'est-ce pas?

— A moins que cela ne te paraisse trop pénible d'attendre jusqu'à notre réconciliation... Mais je souhaite que tu prennes sur toi de rester encore quelques jours... Ton influence sur Henriette...

Jean l'interrompit en lui saisissant brusquement le bras, le regarda fixement pendant une seconde avec une expression singulière, puis de sa belle voix grave, qui résonnait dans le silence de l'avenue déserte :

— Mon cher, dit-il, nous avons l'habitude, dans mon métier, de ne quitter le bord, en cas de naufrage, que lorsque tout le monde est en sûreté!.. J'attendrai que la paix soit complètement rétablie dans ton ménage... et je m'en irai après.

— Où? dit timidement Robert, sans oser le regarder.

— Mais, du côté de Formose, apparemment...

— Il me semble que ce n'est pas la peine d'aller si loin... Voyons, Jean!

Et il lui ouvrit ses deux bras.

— Pas de sentimentalité, mon ami! Je la déteste, maintenant...

Ils restèrent en face l'un de l'autre un instant, sans parler.

— Ta main, Jean? dit enfin Ternois. Jean la lui tendit. Robert la prit et, vaincu, la voix humble, le geste presque suppliant :

— Pardon! dit-il.

Alors, ce fut au tour de Villecresnes d'ouvrir ses bras; et, repris par la bonne, la bienfaisante, la sainte amitié, l'amitié meilleure que l'amour, ces deux hommes, presque ennemis tout à l'heure, s'unirent dans une muette et puissante étreinte, où tout ce qu'il restait en eux de défiance et de rancune se fondit.

XXV.

Ç'avait été, en effet, de tristes amours que les amours de Clorinde et de Robert, — comme toutes celles où manquent l'estime, la tendresse, la confiance, le dévoûment, et qui, nées d'un caprice des sens ou de l'imagination, ne sont que la parodie grossière de ce qu'il y a de plus divin ici-bas.

M^ne^ Macpherson était de ces femmes hardies qu'une liaison tranquille et cachée ne saurait satisfaire, qui éprouvent le besoin d'afficher leur faute, comme si l'amour était chose fade quand une pointe de scandale ne le relève pas. Ternois eut beau lui prêcher la prudence : il fallut qu'il la conduisît dans les petits théâtres, dans les cabinets particuliers de restaurans à la mode, où elle traçait leurs initiales à tous deux, avec sa bague, sur les glaces déjà rayées de noms d'hommes et de femmes, sans qu'une pudeur la retînt au moment d'inscrire son amour sur le registre banal consignant le souvenir des grossières liaisons d'une nuit qui les avaient précédés dans ces endroits. Et Robert pensait, à part lui, qu'il y a quelque chose d'encore plus irritant à voir une femme du monde qui prend modèle sur les filles qu'une fille qui s'essaie à singer les femmes du monde.

Il trouva un autre sujet de mécontentement dans l'affectation du dédain qu'elle marquait en toute occasion à l'égard de son mari. Quelquefois, dans le petit appartement où ils avaient leurs rendez-vous, — un rez-de-chaussée à deux issues, rue de Constantinople, — elle tressaillait tout à coup, écoutait, affirmait qu'elle entendait un pas, le pas de Lionel, et devenait pâle comme une morte. L'instant d'après, elle n'y pensait plus, se moquait de son effroi et, lissant avec ses lèvres les moustaches de Robert, lui disait d'une voix câline :

— Étais-je bête!.. Tu n'en ferais qu'une bouchée, de cet avorton!.. Tu es si fort, toi!..

Et Robert fronçait les sourcils, car, quoique brave, il eût trouvé fort désagréable d'avoir une affaire avec Macpherson : la « mesure » n'interdit point de tromper un pauvre diable de mari qui vous veut du bien, mais elle dissuade d'ajouter à ce qu'on lui a mis sur le front trente grammes de plomb ou dix pouces de fer dans la poitrine.

D'autre part, il est ennuyeux de recevoir, en pareil cas, ce qu'on doit s'interdire de donner.

Au bout de quelques mois, Robert s'aperçut que ces fantaisies de grisette choquaient le goût qu'il avait toujours professé pour « les convenances, » et que ces alternatives de bravades ou d'absurdes terreurs le fatiguaient horriblement. Aux yeux d'un viveur qui n'est plus jeune, le premier mérite d'une liaison est d'être calme, bien ordonnée, correcte, reposante, si l'on peut dire : à quarante ans passés, on veut du confortable, même dans l'amour. L'élément fantasque, romanesque, dramatique même, que Clorinde y avait introduit déplaisait fort à son amant. D'autre part, Mme Macpherson, qui avait cherché surtout dans cette liaison une raison de trouver la vie moins prosaïque et moins monotone, était forcée de s'avouer que cette expérience n'avait abouti pour elle, comme pour tant d'autres, qu'à une amère déception. L'adultère lui apparaissait maintenant tel qu'il est presque toujours : dépouillé de tout prestige de poésie, suivi d'un cortège de petites turpitudes, de ruses, de cachoteries, de mensonges, d'épouvantes, plus plat, plus mesquin, plus bourgeois que le mariage même, non pas triomphant et théâtral comme elle l'avait rêvé. Néanmoins, elle travaillait à s'étourdir et, comme il arrive en pareil cas, à se persuader qu'elle était heureuse. De là, ces allures fringantes sur lesquelles Clorinde comptait, et pour retenir l'amour de Ternois, et pour se cacher à elle-même la décadence du sien. Un moment vint où tous deux reconnurent qu'ils s'étaient trompés en essayant de s'aimer : mais chacun avait honte de l'avouer le premier, et ils continuaient à se voir régulièrement, elle, apportant à chaque rendez-vous une passion de commande, une gaîté, un entrain factice, des sourires étudiés de comédienne qui joue les amoureuses; lui, s'appliquant à retrouver les ardeurs des premiers temps, à réciter ces protestations vibrantes, ces grandes tirades qui avaient eu leur jour de sincérité et qui sonnaient faux, maintenant, à ses oreilles comme à celles de sa maîtresse. Parfois ils s'interrompaient au milieu de leur rôle et restaient muets un instant, Clorinde se disant : « Comme c'est surfait, l'amour ! Mais il n'y a donc rien, rien, rien ! » et Robert pensant tout bas : « Cela devient tout à fait assommant. » Puis ils recommençaient à se parler d'une voix tendre ou passionnée, heureux quand un désir, jaillissant tout à coup sous les caresses distraites qu'ils échangeaient, comme jaillit soudain la flamme d'un tison, les jetait aux bras l'un de l'autre et leur donnait pendant un moment l'illusion qu'il restait en eux autre chose que les cendres de leur amour.

C'est un dimanche soir, que Robert et Jean avaient eu, aux Champs-Élysées, cette conversation au cours de laquelle de Ternois s'était engagé à rompre avec sa maîtresse. Le lundi, Clorinde quitta Val-

seine, — c'était le nom de la propriété des Macpherson, — après le déjeuner, et vint rue de Constantinople, où Robert devait l'attendre à trois heures. Dans les premiers temps, elle prenait la peine d'inventer des explications destinées à rassurer Lionel sur les voyages qu'elle faisait à Paris. Mais elle avait fini par se lasser de cette contrainte et ne daignait même plus donner de prétextes à ses fréquentes absences. Ce jour-là, elle eut la fantaisie de rester à dîner avec Robert, et tous les efforts de celui-ci pour la décider à rentrer comme d'ordinaire par le train de six heures furent inutiles. Il obtint seulement qu'elle expédiât à Mme Martin-Desnouettes un télégramme annonçant que, retenue par une de ses amies, Mme Giraudel, elle ne rentrerait que dans la soirée. Le repas fut très gai ; Clorinde se montra étincelante de belle humeur et d'esprit. Robert, qui s'était promis d'entamer le jour même le chapitre de la rupture, ne put s'y résoudre encore. C'est un sentiment très humain que de trouver plus séduisante une maîtresse dès qu'on a décidé de la quitter. On fait l'inventaire de sa beauté, comme à la veille d'un long voyage on promène un regard mélancolique sur les lieux qu'on abandonne ; on s'attendrit à évoquer des souvenirs ; on trouve résistans encore mille petits liens que l'on croyait brisés. Il est bien rare que l'amour, qui déjà battait en retraite, ne fasse pas un retour offensif, juste à ce moment critique, et n'ajourne, quelquefois indéfiniment, la suprême résolution. L'art de rompre, surtout de bien rompre, est un art difficile. Il faut savoir se tenir à égale distance de la sensiblerie et de la brutalité, — l'une étant le propre des volontés chancelantes, l'autre des goujats, — il faut procéder à la façon des médecins, d'un seul coup, rapide, sûr, tranchant, comme la piqûre d'une lancette. De Ternois recula devant l'explication décisive. Justement, il avait reçu de Lionel un billet où le mari de Clorinde l'invitait à venir dîner le lendemain. « Je trouverai bien l'occasion de causer un moment avec elle, » pensa-t-il. Il la reconduisit à la gare, et, la suivant des yeux, tandis qu'elle se dirigeait de son pas ferme et relevé vers la salle d'attente, droite, fière, dédaigneuse, il se demandait, en songeant à l'emploi qu'elle avait fait de son après-midi, comment la même femme pouvait se montrer à quelques heures d'intervalle sous des aspects aussi différens. Cette remarque le confirma dans une opinion qu'il avait depuis longtemps déjà, à savoir que la véritable maîtresse est la femme du monde, par la raison qu'il y a deux femmes en elle, au lieu d'une : la première, qui se présente au public, belle de réserve, de dignité froide, de décourageante vertu ; la seconde, qui se montre souvent tout autre à son amant ; d'où un dualisme singulièrement piquant, des effets de contraste qu'on chercherait vainement ailleurs, et qui stimulent fort l'imagination. Or M. de Ternois était à l'âge où celle-ci commence à se

ralentir : « C'est égal, se dit-il avec un peu de regret en songeant à la rupture prochaine, elle avait bien des qualités ! »

XXVI.

Lorsque Clorinde rentra à Valseine, le soir, vers dix heures et demie, sa mère hocha la tête et lui dit :

— Tu tires trop sur la corde, poulette, elle cassera !.. Pense au divorce !

— Eh bien ! quoi !.. Qu'est-ce qu'il y a ? Je n'ai pas le droit de dîner une fois par hasard chez Mme Giraudel ?

— Es-tu bien sûre d'avoir dîné chez Mme Giraudel ? demanda Mme Martin-Desnouettes d'un ton d'indulgente moquerie plutôt que de sévérité, car, depuis quelque temps, elle soupçonnait bien des choses et commençait à s'inquiéter un peu de ce qu'elle croyait deviner : inquiétude exempte d'indignation, d'ailleurs, comme il convient quand on est mère, mais mère ayant eu soi-même, autrefois, le cœur sensible et de l'imagination.

— Il a grogné ? dit élégamment Clorinde, sans répondre à la question de sa mère, qui sut décidément à quoi s'en tenir.

— Grogné, non, tu sais bien que ce n'est pas sa manière... Mais il a paru un peu agité après avoir lu ta dépêche ; il n'a pas dit quatre mots à table, et est monté chez lui avant neuf heures. Je te demande un peu si tu ne pouvais pas rentrer dîner ! C'est de l'enfantillage, ma chère, du pur enfantillage.

— Enfin, crois-tu qu'il soit en colère ?

— Va donc le lui demander, ma belle !.. Est-ce qu'on peut savoir !.. Bien sûr que ça ne l'a pas enchanté, parbleu !.. Tu vois bien comme il s'est radouci depuis que nous sommes à Valseine, comme il tourne autour de toi !.. Tu ne me diras pas qu'il ait gardé sa raideur de l'hiver dernier... Il est plus amoureux que jamais, quoi ! Ça saute aux yeux ! Et c'est juste au moment où tu le reprends tout à fait, où tu vas plus que jamais pouvoir faire de lui tout ce que tu voudras, — en y mettant un peu du tien, bien entendu, — en renonçant à ces idées absurdes d'il y a six mois, qui l'ont exaspéré, — c'est maintenant que tu commets des imprudences pareilles !.. Non, vois-tu, ma pauvre Clorinde, tu ne feras jamais que des sottises !.. Enfin, te voilà prévenue. Tâche d'être aimable avec lui demain... Propose lui quelque chose qu'il aime, une promenade en Seine ou bien dans la forêt... Ah ! poulette, si tu savais t'y prendre !.. Ça n'est pourtant pas bien difficile, va !..

Et, sans s'expliquer davantage, la digne femme embrassa sa fille, dit avec un ton de tendre admiration : « Est-elle assez jolie, la

coquine! » puis se retira pour faire dans sa chambre, avant de se mettre au lit, ses dévotions ordinaires à saint Joseph.

Le lendemain matin, en descendant, Clorinde apprit que son mari était parti pour Paris. Les deux femmes déjeunèrent en tête-à-tête. Mme Martin-Desnouettes paraissait un peu soucieuse.

— A propos, dit négligemment sa fille, tu sais que M. de Ternois vient dîner ce soir?

— Allons, bon! répliqua la veuve d'un air de mauvaise humeur. Il arrive bien, celui-là!

— Et pourquoi donc, s'il te plaît? Lionel a bien le droit de l'inviter.

— Ah!.. c'est ton mari qui l'a invité?.. Alors je n'ai plus rien à dire... C'est très bien... Tout de même, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'il est allé faire à Paris...

— Une visite à M. Charcot, parbleu! Tu sais bien qu'ils travaillent ensemble! fit Mme Macpherson avec une moue dédaigneuse.

— Et si c'était à Mme Giraudel? répliqua sa mère en la regardant fixement.

Clorinde pâlit; Mme Martin-Desnouettes se pencha à son oreille et lui dit :

— Tu vois bien, menteuse, que tu n'as pas dîné chez elle!

Et lui tendant un morceau de papier qu'elle tira de sa poche :

— Allons, rassure-toi, dit-elle; lis, et viens embrasser ta petite maman.

C'était le texte d'une dépêche qu'elle avait portée elle-même à la station voisine, dès le matin, en apprenant que son gendre allait à Paris. Le télégramme était rédigé en ces termes :

« Clorinde a dîné chez vous hier soir. On viendra peut-être demander nouvelles : dites que l'avez reconduite gare de Lyon pour train 9 h. 1/2. Très important. Expliquerai vive voix. »

Clorinde regarda sa mère, éclata de rire et se jetant dans ses bras :

— Ah! maman, comme tu es forte! dit-elle.

— Et tu te moqueras encore de saint Joseph, petite peste! répliqua la veuve. C'est après lui avoir fait ma prière, ce matin, que j'ai eu l'inspiration de descendre un peu voir ce qui se passait du côté de ton mari et que j'ai appris qu'il partait avant déjeuner pour Paris... Tu vois!..

— Et alors, tu penses que Mme Giraudel saura?..

— Sois donc tranquille : c'est une femme de tête et d'expérience,.. elle en a vu bien d'autres!.. Mais tu ne recommenceras plus, au moins!.. Sans cela, tu sais, je me fâche!..

Vers sept heures, Clorinde était dans sa chambre et finissait de s'arranger pour dîner quand on frappa à la porte.

— Entrez! dit-elle, croyant que sa femme de chambre venait lui annoncer l'arrivée de Robert.

La porte s'ouvrit et Lionel parut : c'était la première fois qu'il entrait dans la chambre de sa femme depuis l'explication qu'il avait eue, quelque six mois auparavant, avec Mme Martin-Desnouettes. Clorinde eut besoin de faire un grand effort sur elle-même pour ne point laisser paraître le vague effroi dont cette visite inattendue la frappa tout à coup.

Ébloui par l'éclat de deux grandes lampes et de plusieurs bougies qui éclairaient la pièce, — dont Clorinde avait fait fermer les fenêtres et tirer les rideaux, car elle ne pouvait, disait-elle, s'habiller qu'à la lumière, — Lionel s'arrêta une seconde sur le seuil, puis referma la porte et vint se placer près de la cheminée :

— Vous m'excuserez, dit-il, d'entrer chez vous... J'ai quelques mots à vous dire...

— Inutile de vous excuser : n'êtes-vous pas mon mari?

Un pâle sourire d'une ironie douloureuse répondit seul à ces mots, que Clorinde s'était efforcée de dire sur un ton d'aimable enjouement. Il reprit :

— Votre mère a dû vous apprendre, cet hiver, que je ne voulais plus me souvenir que vous fussiez ma femme, si ce n'est au cas où vous l'oublieriez tout à fait vous-même...

— Je ne vous comprends pas : veuillez vous expliquer, mon ami, dit-elle tranquillement, tandis qu'une horrible angoisse la serrait à la gorge. — Et, pour cacher son trouble, elle feignit d'apporter la plus grande attention à un détail de sa toilette, une fleur qu'elle piquait dans ses cheveux, devant la glace de la psyché.

— Qu'allez-vous faire si souvent à Paris depuis quelque temps? demanda-t-il.

— Mais vous le savez bien : voir mes amies, faire des emplettes, courir les magasins...

— Vos amies ne sont pas à Paris en ce moment;.. à l'exception de Mme Giraudel peut-être, que j'ai vue aujourd'hui,.. une assez mauvaise connaissance pour vous, d'ailleurs, chez qui je n'aimerais pas à vous voir dîner souvent... Quant aux emplettes et aux magasins, vous me permettrez de croire que cela ne suffit pas à remplir des journées entières...

Elle s'était déjà remise de sa frayeur en voyant qu'il avait seulement des inquiétudes vagues. Avec son audace habituelle, Clorinde reprit:

— Si vous ne me croyez pas il faut m'accompagner vous-même ou bien me faire suivre...

Puis, le sourire aux lèvres, elle vint se mettre devant son mari. D'une voix caressante que Lionel ne lui connaissait pas et qui l'enivra :

— Suis-je bien ainsi? dit-elle.

Il murmura :

— Vous êtes plus belle que jamais!

Ils restèrent ainsi en face l'un de l'autre sans parler pendant un instant : lui, la couvant des yeux; elle, se raidissant pour supporter sans faiblir ce regard brillant où se reflétait l'éclat des lumières, ce regard fixe, aigu qui semblait fouiller au plus profond d'elle-même et qui la gênait.

Il lui tendit les deux mains; et Clorinde, sentant qu'il fallait à tout prix reconquérir cet homme, mit ses mains dans les siennes. Il l'attira vers lui d'un mouvement lent, et la jeune femme, domptant un sentiment de répulsion, ordonna à sa chair d'obéir; puis, sans la quitter des yeux, Lionel dit d'une voix sourde, lui parlant de très près :

— C'est parce que vous êtes si belle que je suis jaloux et que je souffre... Regardez-moi bien... Jurez-moi que vous n'en aimez pas un autre, car depuis hier surtout cette idée me met au supplice.

Elle rassembla tout ce qui lui restait de force pour lutter contre le trouble physique inconnu qui l'envahissait :

— Je... vous... le... jure! dit-elle d'une voix faible, sans détourner son regard d'un point lumineux qu'elle fixait obstinément depuis une minute au centre de la prunelle de Macpherson.

Et soudain ses pupilles se dilatèrent, ses yeux s'ouvrirent démesurément, toute expression disparut de son visage, pas une fibre ne remua sur ses traits, figés dans une rigidité marmoréenne. Son masque se pétrifia comme celui de ces malheureuses hystériques que Lionel avait si souvent étudiées à la Salpêtrière : elle restait immobile, la tête en avant, les épaules relevées, les bras pendant le long du corps, le regard rivé par une force insurmontable au regard de son mari. Alors il se passa quelque chose d'étrange et d'effrayant : Lionel avait pris entre ses bras ce beau corps qui ne repoussait plus, cette fois, son étreinte; il mangeait de baisers ce visage de marbre. Serrant dans un enlacement de passion ce cadavre contre sa poitrine, il lui disait qu'il l'aimait, qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, qu'elle était l'adorée, l'unique, celle dont l'image hantait ses nuits : et Clorinde le regardait toujours fixement de ses grands yeux sans vie. Il commanda d'une voix impérieuse : « Mais aime-moi donc! » Et d'un mouvement raide, automatique, elle approcha ses lèvres du visage de Lionel et lui donna des baisers, des baisers savans, pleins de caresses, non pas des baisers morts, les seuls qu'il eût jamais reçus d'elle. Soudain, il

pensa que la volonté de cette femme était maintenant esclave de la sienne, qu'il pouvait pénétrer jusqu'au fond même de sa conscience et lui arracher le secret qu'elle y cachait peut-être, ce secret qui depuis des mois le torturait, qu'il avait cherché, le jour même, à surprendre chez Mme Giraudel.

— Clorinde, dit-il, aimez-vous votre mari?.. Parlez, je le veux!

Elle répondit d'une voix sourde, sans timbre :

— Non,.. je le hais...

— Aimez-vous un autre homme?

— Oui.

L'expression d'une douleur atroce passa sur le visage de Macpherson.

— Cet homme est-il?..

— Clorinde, Clorinde, cria la voix de Mme Martin-Desnouettes dans le corridor, M. de Ternois est en bas... Descends!..

Lionel tressaillit. Le pas de Mme Martin-Desnouettes se rapprochait de la porte. Il souffla légèrement sur les yeux de Clorinde; ses membres contractés se détendirent aussitôt; elle s'affaissa doucement dans un fauteuil, et, promenant autour d'elle un regard étonné, parut sortir d'un profond sommeil. La porte s'ouvrit au même instant et Mme Martin-Desnouettes entra dans la chambre :

— Tu ne m'entends donc pas?.. Tiens! vous voilà, Lionel?.. Ah çà, mais qu'est-ce qu'il y a donc?..

— Rien, répondit-il, une petite syncope;.. c'est fini...

— Allons, bon!.. Encore une!.. On n'a pas idée d'être nerveuse comme cela!.. Il faudra décidément te soigner cet hiver... A table! à table!.. Le dîner te remettra...

— M. de Ternois est-il arrivé, maman? dit Clorinde en se levant.

Lionel sortit de la chambre.

— Est-ce que tu as eu une scène avec lui? demanda précipitamment la veuve.

— Mais non, au contraire, tout s'est très bien passé... J'ai été très aimable, comme tu me l'avais recommandé... Par exemple, je voudrais bien savoir quand et comment je me suis évanouie... Croirais-tu que je ne me le rappelle plus du tout?

— Tu sais bien que c'est toujours comme cela quand tu as tes crises... Allons, tu t'es assez regardée à la glace... Tu es belle... Descendons...

XXVII.

Robert attendait au salon, et, par la porte-fenêtre qui s'ouvre sur le perron, regardait la pelouse où le soleil couchant projetait l'ombre

des grands arbres du parc. Une main se posa sur son épaule, et la voix de Lionel, qu'il n'avait pas entendu venir, lui dit :

— Bonsoir, mon cher Ternois!

Il tressaillit, se retourna brusquement et répondit :

— Que le diable m'emporte! vous m'avez fait peur, mon cher... On ne surprend pas les gens comme ça!.. Comment vous va?..

Et il lui serra vigoureusement la main. Explique qui pourra ce phénomène : depuis qu'il était l'amant de la femme, Robert éprouvait une véritable sympathie pour le mari.

— Fort bien, comme vous voyez, répliqua Macpherson.

Ternois ne put s'empêcher de remarquer, en dépit de cette assurance, que son ami était pâle comme un mort, et que ses traits livides semblaient plus tourmentés encore que de coutume.

Mme Martin-Desnouettes et sa fille entrèrent l'instant d'après.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, cher monsieur, dit Clorinde. Imaginez que j'ai eu le ridicule de me trouver mal au moment de descendre, ce qui m'a mise en retard... Oh! rien du tout, n'est-ce pas, Lionel?..

Pendant tout le dîner, Clorinde fut très gaie, d'une gaîté un peu fébrile, nerveuse, qui gênait Robert. Il aurait voulu lui faire signe d'en modérer les éclats : mais chaque fois qu'il se tournait vers sa voisine, il rencontrait le regard de Macpherson obstinément fixé sur elle ou sur lui. Alors, tout en parlant à Mme Martin-Desnouettes de l'autre côté de la table, il allongea la jambe du côté de Clorinde et pressa le bout de son pied, dans l'espoir qu'elle comprendrait cet avertissement. Mais la jeune femme, de plus en plus excitée par le champagne frappé, dont elle avait déjà vidé trois ou quatre coupes, crut que c'était un jeu et sans doute le trouva charmant, car elle lui rendit pression pour pression et se mit à rire de plus belle. Au dessert, elle eut envie d'une cerise qui était dans l'assiette de Robert et la prit, sans voir que cette fantaisie de mauvais goût mettait son amant au supplice. En se levant de table, elle cueillit une fleur dans la corbeille et l'offrit à Ternois pour la mettre à sa boutonnière. Et, lorsqu'en entrant dans le salon il lui dit à voix basse :

— Tu veux donc nous faire casser la tête?

— Allons donc, répliqua-t-elle, avec une moue dédaigneuse, en haussant imperceptiblement les épaules.

On apporta le café et les liqueurs sur un plateau. Un flacon d'une main, un petit verre de l'autre, elle vint se mettre en face de Robert, tandis que sa mère échangeait quelques mots avec Macpherson et, tournant le dos à son mari :

— Un peu de cognac, monsieur? dit-elle. Tout en lui tendant le verre, elle le regardait avec un sourire discrètement libertin.

Soudain, il revit le petit appartement de la rue de Constantinople, un chapeau, de longs gants de femme jetés sur un meuble... Et, plus que la veille, il se sentit irrésolu. « Bah! pensait-il, j'ai bien le temps... J'y mettrai quinze jours au lieu de huit... Jamais elle n'a été si jolie... » Et, prenant le verre qu'elle lui offrait, il frôla légèrement, d'une caresse furtive, le bout des doigts de Clorinde, en la couvant d'un regard profond.

Le dîner avait duré assez longtemps ; la nuit était venue :

— Quel beau clair de lune! s'écria tout à coup Mme Martin-Desnouettes. Nous devrions aller respirer un peu dehors... Qu'en dites-vous, messieurs,.. en fumant vos cigares?..

— Vous plaît-il que nous allions faire un tour? demanda Lionel à Robert.

— Comment donc! mais très volontiers...

On prit des chapeaux, des manteaux et on sortit. Ternois offrit le bras à Mme Martin-Desnouettes, et on s'achemina doucement, tout en causant, par la grande avenue, du côté de la Seine. Quand on fut arrivé à la terrasse du bord de l'eau :

— Tiens, une idée! dit Clorinde. Si nous allions faire une promenade en canot? Il fait clair comme en plein jour : ce serait charmant...

— Il fait bien frais,.. ne craignez-vous pas l'humidité du soir? demanda Ternois, que cette nouvelle fantaisie alarmait fort.

— O le frileux!.. Est-ce que nous n'avons pas de quoi nous couvrir?.. Et puis, je suis bien habituée... Vous n'êtes pas encore venu, le soir, sur l'eau avec nous... mais, tenez, la semaine dernière nous avons fait faire un tour en Seine, après dîner, au baron Taillandier et à votre ami Pomerol...

— Oui, interrompit sa mère, et tu as assez taquiné le baron! Figurez-vous, monsieur, que ma fille s'est moquée de ce pauvre homme toute la soirée, sous prétexte qu'il avait eu peur de la chute...

— La chute!.. quelle chute?

— Il y a une écluse au-dessous de nous, à un kilomètre d'ici... Allons, voyons, décidément allez-vous faire une petite promenade sur l'eau?.. Oui; alors je rentre, il fait trop frais pour moi, c'est bon pour les jeunes... Ne soyez pas trop longs, n'est-ce pas? Toi, Clorinde, si tu as un rhume de cerveau demain qui t'empêche de chanter, tu sauras à qui t'en prendre... A tout à l'heure!.. Lionel, ne descendez pas trop près du barrage!..

Elle s'éloigna, et ils prirent place dans le canot, un de ces *clippers* munis d'un mât à l'avant, qui ne vont qu'à la voile, mais qu'on peut manœuvrer au besoin avec une *godille*, sorte de rame mobile placée à l'arrière, dont on se sert soit que le vent vienne à manquer, soit qu'on veuille parcourir un petit trajet sans prendre la

peine d'appareiller. Lionel, aidé de Robert, hissa la voile, puis il prit le gouvernail, et bientôt la légère embarcation eut quitté la rive.

— De quel côté allons-nous? demanda Lionel.

— En descendant, répondit Clorinde. C'est bien plus joli du côté d'Ablon.

Ils descendirent et se trouvèrent en quelques minutes dans le voisinage de la jetée qui annonce l'écluse.

— Tenez, dit Clorinde, voici le barrage et là-bas, entre ces deux gros môles blancs, la chute dont ce pauvre baron a eu peur la semaine dernière.

Robert se pencha pour regarder sous la voile, qui l'empêchait de voir en avant.

— On n'aperçoit pas grand'chose, dit-il. Si vous ne me disiez pas que c'est là, je ne m'en douterais pas... Et, c'est curieux, on n'entend rien...

Macpherson lui expliqua, comme l'éclusier l'avait fait quelque temps auparavant à Villecresnes et aux enfans, que le bruit de la chute se fait plutôt entendre en aval qu'en amont.

— Et quand vous arrivez où nous sommes en ce moment, qu'est-ce que vous faites?

— Je donne un coup de barre et je vire.

— Et s'il n'y avait pas de vent?

— Alors, dit Clorinde, on prend la godille et on gagne la rive... Rien n'est plus simple.

A ce moment, le canot vira de bord en décrivant une courbe gracieuse et ils remontèrent du côté de Valseine.

C'était une de ces belles nuits comme il y en a dans cette saison. La lueur blafarde de la lune s'étalait sur le fleuve en large nappe d'argent. Une brise légère ridait à peine le grand miroir poli et bruissait faiblement dans le feuillage toujours inquiet des hauts peupliers qui bordent la rive droite. Fendue par l'avant de la barque, l'eau faisait contre les bordages un clapotis doux et monotone. Derrière, le bateau laissait un sillage triangulaire qui allait en s'élargissant vers les deux rives. A droite, la colline paraissait mouchetée de plaques blanches : c'était la façade des maisons semées çà et là, au milieu des vignes, qui réfléchissait le clair de lune. Autour d'eux, une chauve-souris décrivait sans bruit les orbes capricieux de son vol tremblotant et brisé, en passant si près de leurs têtes, que Clorinde crut sentir sur sa joue le frôlement doux d'une aile de velours. Parfois des poissons sautaient hors de l'eau : car c'était l'heure où les chasseurs nocturnes, brochets et perches dans le fleuve, chauves-souris dans l'air, commencent à leur tour l'œuvre de destruction qui jamais ne chôme, afin de faire équilibre à celle

de création, qui jamais non plus ne se lasse. Ils croisèrent un long train de bois qui descendait sur Paris au fil de l'eau, si lentement qu'il semblait immobile. Au centre de l'interminable radeau, près d'une hutte de branchages, des hommes étaient assis autour d'un feu allumé sur quelques briques recouvertes de terre : ils tendaient les mains à la chaleur du foyer, sans parler, et la flamme marquait par momens d'un dur relief des figures farouches, basanées, de bûcherons du Morvan et de mariniers, hommes des bois et hommes du fleuve, barbus, rêveurs, muets, dont la pensée, plus lente que leur paresseuse rivière, sommeille pendant les longues heures de la descente, s'ensevelit dans la matière comme celle des grands bœufs qui ruminent. A l'arrière du train de bois, un jeune garçon, vêtu d'une peau de bique, debout, appuyé sur une longue perche, chantait en patois, d'une voix traînante, on ne sait quelle vieille complainte populaire, et regardait la lune.

Assis en face l'un de l'autre, Robert et Clorinde ne parlaient pas, mais leurs yeux se disaient tout ce que leurs bouches étaient forcées de taire. Oubliant presque la présence de Lionel, gagnés par une sorte d'ivresse, grisés par le silence, la solitude, la nuit, ils se donnaient l'un à l'autre dans de longs regards. Lui, le mari outragé, l'ami trahi, les épiait silencieusement ; et le crime commis envers lui par ces deux êtres lui semblait si noir qu'il essayait de douter encore. Il repassait en lui-même tout ce qui s'était accompli depuis la veille : le voyage de sa femme à Paris, quelque chose d'un peu indécis et d'embarrassé qu'il avait cru surprendre dans l'air et dans les réponses de Mme Giraudel lorsqu'il était allé la voir, les aveux de Clorinde endormie, sa tenue à table, dans le salon... Elle se baissa tout à coup pour ramasser son mouchoir : Robert se pencha aussitôt afin de lui épargner la peine de le chercher au fond du bateau : ils restèrent ainsi une seconde, se touchant presque de la tête, et Lionel crut voir que leurs mains s'étaient pressées dans l'ombre... Alors il ne douta plus ; il se vit indignement et impudemment trompé par la femme qu'il avait comblée de sa tendresse et de ses bienfaits, par l'homme qu'il regardait comme son unique ami. Un grand déchirement se fit en lui ; il se sentit pris d'un dégoût, d'une haine de tout, plus grands qu'il ne les avait jamais éprouvés aux plus sombres jours de spleen, en même temps qu'une colère d'indignation, l'horreur d'être, l'âpre convoitise du néant, montait comme un vertige de folie ou d'ivresse au cerveau de ce désespéré.

La brise était tombée ; la voile flottait le long du mât, et le bateau, immobile au milieu de la rivière, commençait à descendre doucement, entraîné par le courant.

— Il me semble que nous ne marchons plus, dit Robert.

— Laissons-nous descendre au fil de l'eau, répondit Clorinde. Il fait si bon!.. Quand nous serons près du barrage, il sera toujours temps de revenir au bord à la godille...

On entendit les accords lointains d'un piano : le son s'échappait des fenêtres ouvertes d'une maison de plaisance, sur la rive, et arrivait jusqu'à eux, porté par l'eau.

— Si vous nous chantiez quelque chose? dit Lionel à sa femme. Je ne vous ai pas entendue depuis un soir de cet hiver où votre voix était superbe!..

— Vous le voulez,.. soit!

Et se levant, elle jeta dans la nuit claire et sonore l'admirable romance des *Pêcheurs de perles :* « Ma bien aimée — Est enfermée — Dans un palais d'or et d'azur, » — un des morceaux favoris de Lionel.

Quand elle eut fini :

— Quelque chose encore, voulez-vous? dit Robert.

— Quoi?

— Les stances de *Sapho*... C'est si beau!..

— Sans accompagnement?.. Enfin!.. pour vous faire plaisir...

Et le chant sublime : « O ma lyre immortelle, » monta, s'étendit, glissa sur le fleuve, remplit la campagne silencieuse et recueillie. Robert contemplait sa maîtresse. Comme elle disait les vers : « Adieu, flambeau du monde, — Descends au sein des flots; — Moi, je descends sous l'onde, — Dans l'éternel repos! » Lionel se pencha en dehors du bateau, et l'on entendit un léger clapotement d'eau remuée. Ce bruit se perdit dans les notes graves que donnait au même instant Clorinde :

« Ouvre-toi, gouffre amer — Je vais dormir pour toujours dans la mer; — Dans la mer! »

Elle avait fini et passa la main sur son front tout brûlant encore de la flamme de l'inspiration. Puis, promenant les yeux autour d'elle :

— Où sommes-nous? dit-elle. — Tout à coup, elle poussa un cri terrible, cri d'angoisse, de désespoir, de folie :

— Le barrage!

Robert entendit un grondement sourd et formidable; il vit le bateau filer avec rapidité le long d'une jetée de pierre; se penchant sous la voile qui flottait le long du mât et l'empêchait de voir, il regarda : la chute était à moins de cent mètres.

— La godille! cria-t-il.

Debout à l'arrière du bateau, la figure pâle, spectrale, les yeux brillans, tête nue, ses longs cheveux en désordre formant une sorte

de nimbe autour de son grand front d'illuminé, Lionel la lui montra qui flottait à quelques mètres du canot. Et devant la solennité tragique de ce geste, Ternois comprit tout et recula épouvanté.

— Au secours ! criait Clorinde affolée. — Elle voulut prendre le bras de son mari, mais il la repoussa en disant :

— Allez demandez secours à votre amant !

Éperdue, elle se jeta sur Robert, l'enlaça de ses bras :

— Sauve-moi ! J'ai peur, j'ai peur !

Il faisait des efforts pour se dégager d'elle, tout en mesurant de l'œil les gros bouillons de la rivière, qui passaient en tournoyant autour de la barque. Le grondement de la chute devenait plus effrayant, un brouillard glacé les enveloppait ; des remous profonds commençaient à saisir la quille du bateau, l'ébranlaient, secouaient le mât comme la hampe d'un drapeau et faisaient courir des ondulations dans la voile. Les bras croisés, les yeux tournés vers le ciel, Lionel chantait à voix basse, comme perdu dans un rêve : « Ma bien-aimée — Est enfermée — Dans un palais d'or et d'azur, — Je l'entends rire — Et je vois luire, — Au fond du gouffre obscur, — Son regard pur ! »

Un craquement, deux cris terribles... et ce fut tout !

Le surlendemain, on lisait dans *le Figaro :* « Un épouvantable malheur vient de frapper deux familles appartenant au *high-life* parisien. Mme Macpherson, — celle que l'on appelait la belle Mme Macpherson, — son mari, et un de leurs amis, M. Robert de Ternois, le sportsman bien connu, se sont noyés en faisant le soir une promenade en canot sur la Seine, du côté d'Ablon. Soit fausse manœuvre, soit violence du courant, le bateau à voile où ils étaient montés s'est trouvé entraîné dans la chute d'un barrage et a chaviré. Les éclusiers accourus pour leur porter secours ont pu seulement assister à la catastrophe. D'après leur témoignage, l'un des deux hommes, — M. de Ternois, sans doute, dont les amis connaissent la force athlétique, — aurait été aperçu un instant, à la faveur du clair de lune, au milieu de l'écume des remous, soutenant d'un bras la jeune femme et nageant vigoureusement de l'autre. Mais alors l'autre homme, M. Macpherson, se serait cramponné à lui. Quoi qu'il en soit, les trois corps, qu'on a retrouvés après plusieurs heures de recherches, formaient un groupe horrible à voir : M. Macpherson tenait encore étroitement enlacés sa femme et son ami. Le visage de la malheureuse jeune femme exprimait une terreur indicible... »

Au cercle, le soir, Pomerol dit en abordant Taillandier :

— Eh bien ! en voilà une histoire !.. Cette pauvre Mme Macpherson !..

— Que voulez-vous, mon ami?.. Les jolies femmes doivent se défier des chutes... quand elles en ont fait une... et quand c'est un mari jaloux qui tient la barre!..

— Alors vous croyez que Macpherson?..

— Les a noyés? parbleu!.. Il y avait un vieux fonds de spleen et de folie chez ce sauvage-là : Rappelez-vous ses yeux... Ayant eu l'idée de boire un coup dans la Seine, il n'aura pas résisté à la tentation d'offrir à l'amant de sa femme et à sa femme l'hospitalité du fond de la rivière : habitude écossaise, mon cher!

— Dites donc, baron, on dit que Mme Martin-Desnouettes hérite...

— Hérite de qui?

— De sa fille, parbleu! à qui Macpherson avait assuré par contrat un apport de deux millions...

— Eh bien! après?

— Eh bien!.. si vous l'épousiez?

— Mon bon, si j'avais dix ans de moins, je ne dis pas... Mais à l'âge que j'ai, voyez-vous, elle est un peu mûre pour moi... Poires blettes à vingt ans, Pomerol, pommes vertes à soixante.

Ils se mirent à rire.

— Et ce pauvre Robert, à propos, quand l'enterre-t-on? reprit Pomerol.

— Demain matin... J'irai au cimetière.

— C'est bien loin...

— Écoutez donc, je lui dois bien ça pour les mille louis que je lui ai gagnés cet hiver... C'était un brave garçon tout de même... Il avait une bien jolie jument...

— Ça, c'est vrai... Pauvre Robert!

— Pauvre Robert!.. Si nous faisions un petit rubicon?

— Volontiers.

Ils s'assirent à une table de jeu. Tout en donnant les cartes, Taillandier dit tout à coup :

— Devinez à quoi je pense, Pomerol? A cette conversation que nous avons eue l'an dernier, ici même...

— Parfaitement... Et où je vous ai expliqué le système de ce pauvre Ternois...

— Oui. Eh bien! savez-vous quelle est la philosophie de cette histoire de Robert et de Mme Macpherson, du Garde du corps et de Mme de Ternois?

— Non...

— C'est que le système de Robert était mauvais, décidément, et que, parmi les choses qu'un mari doit faire lui-même,.. la seconde est de garder sa femme... Cinq cartes qui sont bonnes, quinte majeure et quatorze de valets : quatre-vingt-quatorze!

Quelques mois après ces événemens, vers la fin de décembre 1884, Mme de Ternois achevait de s'installer dans l'appartement qu'elle avait loué après la mort de son mari. Un petit appartement bien modeste, au quatrième, et qui ne rappelait que de loin la luxueuse installation d'autrefois, dans le bel hôtel du boulevard Haussmann. Robert n'avait laissé que des dettes : mais Henriette n'avait pas voulu jouir du bénéfice de la séparation de biens. Tout, — plus de cent mille francs, — avait été payé par elle : ce qu'elle ne savait pas et ne sut jamais, c'est que Villecresnes en avait, de son côté, payé à peu près autant. Parmi les notes de fournisseurs qui lui furent présentées alors, se trouvait celle du tapissier qui avait meublé le rez-de-chaussée de la rue de Constantinople, où Robert et Clorinde avaient leurs rendez-vous. Elle voulut visiter cet appartement, et, furetant dans tous les coins avec une curiosité triste, qu'elle s'étonnait de sentir exempte de jalousie rétrospective, elle trouva dans le cabinet de toilette de longs cheveux blonds engagés entre les dents d'un peigne, une paire de gants de femme, encore imprégnés de cette même odeur qu'elle avait un jour respirée sur les moustaches de son mari, des lettres enfin, qu'elle voulut lire et dont la lecture la fit rougir. Elle les jeta dans la cheminée, les brûla ; puis elle se rendit au cimetière, pria sur la tombe de l'homme qui l'avait si indignement trahie, et pardonna.

Un soir, elle était au salon et tricotait comme d'habitude une petite brassière de pauvre en laine brune. Assis l'un près de l'autre, les enfans travaillaient sur la table, à la clarté de la grande lampe à abat-jour rose. George, élève de sixième maintenant, avait fini une rédaction d'histoire en retard sur « les Lois de Manou, » si sagement inscrites, alors, au programme de sa classe. L'enfant demandait à « l'Ami, » — qui continuait à lui servir de répétiteur, — des renseignemens sur certaine princesse de Babylone. Et Villecresnes lui expliquait, avec le livre, que cette princesse, après la mort de son premier mari, avait épousé le roi Nabou-Natsir, — que l'on a si légèrement appelé Nabonassar, sur la foi d'un livre sans critique, la Bible. — Le petit garçon parut méditer profondément.

— Maman, dit-il tout à coup, puisque papa est mort, pourquoi est-ce que tu ne te maries pas avec « l'Ami? »

Par-dessus la tête des enfans, Henriette rougissante et Jean très pâle se regardèrent.

Et ce regard, — leur premier regard d'amour, — les fiança.

GEORGE DURUY.

LE

COMBAT CONTRE LA MISÈRE

II[1].

LA PRÉVOYANCE ET LA MUTUALITÉ.

Il y a quelques années, un concours solennel fut ouvert par un financier célèbre auquel les préoccupations de sa brillante carrière n'avaient pas fait oublier son origine saint-simonienne ; et le but de ce concours était expliqué par lui en ces termes : « Justement ému des souffrances sans cesse plus vives des populations laborieuses et indigentes ; convaincu que la misère des masses est la cause directe et permanente de toutes nos révolutions, parce qu'elle résulte d'une mauvaise organisation et d'une application défectueuse des forces sociales ; persuadé que la civilisation moderne, transformée par la science, éclairée par la raison, enrichie par le crédit, vivifiée par la liberté, moralisée par l'égalité, sanctifiée par la fraternité, peut remédier à ce mal organique par de simples réformes pratiques et rationnelles, M. Isaac Pereire fait appel à tous les esprits sérieux et impartiaux et affecte à cette œuvre de hautes études sociales une somme de 100,000 francs qui sera divisée en quatre séries de prix correspondant aux quatre sujets mis au concours. »

L'un de ces quatre sujets était relatif à l'extinction du paupérisme (2). Le jury institué par M. Pereire, qui comptait dans son sein des académiciens, des sénateurs, des députés, des journalistes, ne fut pas saisi sur ce sujet de moins de quatre cent quarante-trois mémoires, dont six lui parurent mériter un prix ou une mention

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

(2) Les trois autres étaient relatifs à l'instruction publique, au crédit et aux impôts.

honorable. Deux de ces mémoires ont été publiés, l'un, par M. Baron, premier prix, sous ce titre : *le Paupérisme*; l'autre, par M. Coste, second prix, sous ce titre : *Hygiène sociale*. Les autres sont restés à l'état de manuscrits. L'appel de M. Pereire avait donc été entendu, et s'il n'a pas eu la satisfaction de décerner lui-même les prix du concours, il a pu emporter en mourant la certitude que ses espérances philanthropiques étaient partagées par un grand nombre d'esprits et que les 100,000 francs généreusement mis par lui à la disposition du jury trouveraient facilement amateurs.

Si j'ai rappelé ce fait un peu oublié du concours Pereire, ce n'est pas que j'aie l'intention de demander exclusivement à MM. Baron et Coste le secret du bonheur des peuples. Je serais d'autant plus embarrassé pour le faire que quelques-uns des remèdes préconisés par M. Baron sont critiqués avec vivacité par M. Coste et réciproquement, ce qui, soit dit en passant, fait honneur à l'impartialité du jury. Mais il m'a paru intéressant de constater qu'il existe, en dehors des révolutionnaires et des utopistes, un certain nombre d'hommes sérieux, instruits, mêlés à la vie, aux affaires, aux réalités des choses et qui espèrent cependant, pour parler comme M. Pereire, « que de simples réformes pratiques et rationnelles peuvent remédier au mal organique de la misère. » C'est bien de ceux-là que se compose l'école appelée par moi, dans une précédente étude, l'école de l'avenir, non pas que j'entende me porter garant de cet avenir, mais parce que ses adeptes ne désespèrent pas de voir s'opérer dans un temps plus ou moins prochain une lente transformation de la société. Cette transformation pourrait s'opérer, suivant eux, soit par la pratique de plus en plus répandue chez les classes laborieuses des vertus d'épargne et de prévoyance et par le développement des institutions de toute nature qui favorisent la pratique de ces vertus, soit par l'extension de ces modes nouveaux de rémunération ou d'organisation du travail qui s'appellent la participation aux bénéfices et la coopération. Puisque M. Pereire a pu trouver quatorze hommes graves qui ont consenti à s'ériger en juges du bien fondé de cette espérance et à lire pour cela quatre cent quarante-trois manuscrits, il vaut assurément la peine de s'en préoccuper après eux. Commençons par rechercher ce que dans le combat contre la misère on peut attendre de la prévoyance.

I.

On répète souvent cette parole de Franklin : « Celui qui s'efforce de persuader à l'ouvrier qu'il peut arriver à la fortune autrement que par le travail et l'épargne, celui-là est un menteur et un criminel. » Belle et sage parole, en effet, sage surtout en ce qu'elle ne

promet pas la fortune à celui qui travaille et qui épargne, mais en ce qu'elle se borne à l'avertir qu'il n'y a pas pour lui d'autres moyens d'y parvenir. C'est assurément un des progrès les plus sérieux des sociétés modernes d'avoir multiplié, en quelque sorte, sous les pas de celui qui vit au jour le jour des fruits de son travail, les institutions de toute nature qui l'invitent à se priver d'une partie de son gain quotidien pour assurer son avenir toujours incertain. Cette belle vertu de la prévoyance (vertu, à vrai dire, plutôt terrestre que mystique) peut en effet, de nos jours, s'exercer de plus d'une manière. Elle peut prendre la forme de la lente accumulation d'un capital plus ou moins considérable, mais qui demeure tout entier, quelqu'emploi qu'il en fasse, la propriété du thésauriseur : c'est la forme de l'épargne. Elle peut consister, au contraire, dans le prélèvement d'une somme définitivement sacrifiée en échange de la garantie contre un risque éventuel ou incertain quant à l'époque, tel que la maladie, l'accident, la vieillesse ou la mort : c'est la forme de l'assurance. Examinons l'exercice de la prévoyance sous ces deux formes, et parlons d'abord de l'épargne.

Il ne faut pas confondre l'épargne et les caisses d'épargne. S'agit-il d'entraîner la conviction du législateur et de le déterminer à la création des caisses d'épargne postale, il est sans doute fort utile de faire observer qu'on ne compte en France qu'un livret de caisse d'épargne sur 12 habitans, tandis qu'on en compte un sur 11 en Prusse, et un sur 10 en Angleterre. Mais il n'en faudrait pas conclure pour cela que les habitudes d'économie soient moins répandues en France qu'en Angleterre ou en Prusse (1). Sans méconnaître, en effet, l'intérêt de ces données statistiques, on aurait tort d'en tirer des conclusions précipitées ; il faut en particulier soigneusement distinguer ce qui regarde la population des campagnes et la population des villes, les paysans et les ouvriers. Ce qu'on dirait des premiers pourrait bien ne pas se trouver vrai des seconds. Le paysan est thésauriseur en France autant qu'en aucun pays du monde. L'économie est chez lui une vertu cardinale, volontiers à ses yeux la première de toutes. Un paysan me faisait un jour l'éloge de son fils. Après m'avoir chanté ses louanges sur tous les tons, il finit par ajouter avec émotion : « Et puis, monsieur, il est si intéressé ! » Je ne suis pas sûr, en effet, que la limite qui sépare l'économie de l'avarice soit bien nette dans toutes les âmes rurales, mais il y a bien encore quelques autres vertus qui, poussées à l'excès, deviennent des vices. Or il s'en faut que toutes les économies du paysan prennent le chemin de la caisse

(1 Ces chiffres, qui étaient exacts avant la loi du 9 avril 1881, ne le sont précisément plus aujourd'hui.

d'épargne. Pendant longtemps, il les a gardées chez lui, enfouies au plus secret de sa demeure et de son cœur. Le mot du duc de Morny a été bien souvent répété : « On ne sait pas tout ce qu'il y a d'argent en France dans les vieux bas. » A la vérité, je crains que les vieux bas ne commencent aujourd'hui à se vider. Mais il n'y a pas bien longtemps, ils étaient encore singulièrement bien garnis. Dans un petit canton de France que je connais, un homme d'affaires me racontait qu'il avait reçu, il y a quelques années, le paiement d'une parcelle de terre vendue par lui, en louis d'or dont les plus récens portaient l'effigie de Charles X et les plus anciens ceux de Napoléon Ier. Il y avait donc près de cinquante ans que ces louis étaient enfouis dans quelque cachette, et il avait fallu cette occasion unique peut-être d'une pièce de terre depuis longtemps convoitée pour les en faire sortir. La terre, tel est le véritable placement du paysan, l'objet de ses désirs constans, sa passion dominante, sa maîtresse, disait Michelet ; c'est pour lui la caisse d'épargne par excellence, celle qui garde le plus fidèlement l'argent reçu, et qui tôt ou tard en rend l'intérêt. On peut se convaincre de cette passion du paysan pour la terre par le prix élevé auquel, en ce temps de dépréciation de la grande propriété foncière, continuent cependant d'atteindre les moindres parcelles mises en vente dans les pays où la propriété est déjà divisée. Ceux-là aussi le savent par expérience qui ont eu à traiter avec des paysans pour l'acquisition de parcelles à eux appartenant et enclavées déjà dans un grand domaine. De vente, ils ne veulent pas entendre parler ; il y aurait à leurs yeux une sorte de déshonneur à ne plus rien posséder dans la commune où ils habitent et à devenir de propriétaires rentiers. L'échange est la seule opération à laquelle ils prêtent l'oreille, à condition, bien entendu, qu'elle leur soit avantageuse. Mais il leur faut toujours et avant tout de la terre.

Il est cependant une autre forme de placement pour ses économies qui est entrée peu à peu dans les habitudes du paysan français : c'est l'achat de valeurs mobilières. L'empire a le premier (ou plutôt le second, car la restauration avait déjà donné cet exemple) fait appel directement et sans intermédiaire au crédit public. La république a suivi le même procédé, et bien lui en a pris, car c'est à l'affluence des petites épargnes qu'est dû le prodigieux succès des deux emprunts qui ont servi à la libération du territoire. Dans le petit canton rural dont je parlais tout à l'heure, les versemens en argent furent assez peu nombreux le jour où fut ouverte la souscription au premier emprunt : les paysans se méfiaient. Le lendemain ils s'enhardirent, et on aurait pu les voir descendre au chef-lieu, cachant sous leur blouse qui un gros sac d'écus de 5 francs, qui un petit sac de

louis d'or. Grande fut leur déception d'apprendre que la souscription était close, et ils rentrèrent bien vite chez eux cacher leur argent jusqu'à une occasion meilleure, qui ne devait pas tarder à se présenter lors du second emprunt. Toutefois le paysan n'est pas seul à profiter de ces aubaines. Le même spectacle s'offre à Paris, lors des grandes émissions tentées par l'état ou par les établissemens financiers qui inspirent au public une légitime confiance. La composition de ces longues files qui font queue sur le trottoir à la porte du Trésor ou du Crédit foncier, les jours de souscription, montre bien à quel degré les placemens mobiliers sont entrés dans les habitudes de l'épargne populaire. L'homme en blouse ou en veste de travail y coudoie l'homme en redingote, et la femme en bonnet y dispute avec aigreur sa place à la femme en chapeau. Chacun et chacune y apportent leurs économies, et les plus mal mis n'ont pas toujours la bourse la moins bien garnie.

Ce ne sont pas seulement ces appels retentissans adressés, à un jour donné, au crédit public qui absorbent une grande partie de l'épargne de la nation, c'est encore la sollicitation incessante qu'exercent les grandes compagnies de chemins de fer par l'intermédiaire de leurs plus petites comme de leurs plus grandes gares, transformées en bureaux d'émission dont les guichets sont perpétuellement ouverts. Par ce procédé ingénieux, imité, mais avec un bien moindre succès, par l'état lors de la création du 3 pour 100 amortissable, les compagnies de chemins de fer sont parvenues à se créer dans les campagnes comme dans les villes une clientèle modeste, mais fidèle, qui, à partir du jour où ses économies sont représentées pour elle par un titre d'obligation, considère la compagnie débitrice comme son bien, comme sa chose, et prend un intérêt passionné à ses destinées. J'ai vu un jour un vieux paysan, en blouse bleue, en pantalon de velours brun, appuyé sur un gros bâton, assister, dans une sorte de contemplation muette, à cette opération assez monotone qui s'appelle un tirage au sort d'obligations remboursables. On eût dit, à voir son air de stupeur, que quelque opération cabalistique se passait sous ses yeux ; mais sa destinée tout entière y eût été engagée qu'il n'aurait pas semblé y prendre un intérêt plus intense.

Il est une manière fort simple de constater à quel degré l'obligation de chemin de fer est devenue en France un mode d'épargne populaire : c'est de feuilleter tout simplement un de ces gros registres où sont inscrits les noms et prénoms de tous ceux qui, en échange d'un certificat de dépôt, ont confié leurs titres en garde à la compagnie dont ils sont obligataires. Certes, rien n'est aride et monotone comme une longue nomenclature de noms propres suivis d'un simple chiffre, et cependant rien n'est plus varié et plus intéres-

sant si à ces noms et à ces chiffres on demande les secrets d'une vie. Balzac croyait à l'influence fatale du nom sur toute l'existence. Sans aller aussi loin, ne peut-on pas dire cependant que certains ont leur physionomie et racontent d'eux-mêmes leur histoire? Par exemple, si en feuilletant un de ces gros registres dont je parle, vous rencontrez une mention comme celle-ci : *Mlle Durand (Célestine), célibataire, majeure : Une obligation*, est-ce que vous ne vous sentez pas, par une sorte de seconde vue, en présence d'une brave créature, ouvrière, fille de service, cuisinière, peu importe, qui a fait ce jour-là, dans sa vie, son premier acte de prévoyance et d'empire sur elle-même en apportant à la caisse de la compagnie les trois cents et quelques francs péniblement amassés qu'elle aurait pu dépenser en frivolités? Intéressez-vous à ce nom; suivez son histoire de registre en registre, il sera bien rare que vous ne le voyiez pas reparaître, deux ou trois années après, avec la même mention : *Une obligation*. Nouvel effort de sagesse et d'économie. Puis, quelques années encore s'écoulant, et les intérêts des obligations précédentes, soigneusement accumulés, venant à son aide, elle en achètera peut-être deux d'un coup; patiemment ainsi vous la verrez continuer jusqu'au jour où elle retirera peut-être d'un coup ses six ou sept obligations, qui représentent un capital de 2.000 à 2.500 francs. Ce jour-là, il s'est probablement passé un grand événement dans cette modeste vie. A-t-elle trouvé un brave garçon qui a bien voulu d'elle, quoique un peu défraîchie, et auquel elle a apporté en dot ses économies? Devenue vieille, s'est-elle retirée au pays natal, où elle a voulu emporter ses titres pour les serrer dans un des tiroirs de sa commode? Ou bien va-t-elle essayer de fonder à son tour un petit commerce dont ses économies constitueront le capital roulant? Il n'importe. Vous devinez derrière ces mentions arides toute une vie de travail, de courage, d'économie, et ce nom vulgaire vous inspire tout à coup un respect inattendu.

J'ai choisi cet exemple; j'aurais pu en choisir bien d'autres, citer bien d'autres noms d'hommes ou de femmes inscrits sur les registres des grandes compagnies de chemins de fer pour un modeste capital qui peut varier de 300 à 2,000 francs. J'ai eu la curiosité de faire rechercher sur un de ces registres combien, en une seule année et pour une seule valeur, il avait été délivré de certificats en échange du dépôt de une à cinq obligations, c'est-à-dire représentant, en moyenne, un capital de 375 à 1,800 francs. On en a trouvé 4,033 sur un total de 13,007, c'est-à-dire pas loin du tiers du chiffre total. Sans doute, cela ne veut pas dire que les porteurs de ces certificats ne fussent pas propriétaires d'autres valeurs, mais cela montre combien l'obligation de chemin de fer est devenue un

placement démocratique et quelle somme considérable les compagnies tirent annuellement des vieux bas. C'est le contraire en Angleterre, et même en Amérique, où les obligations de chemins de fer, à raison du chiffre élevé des coupures, sont demeurées un placement de capitaliste, et c'est là ce qui fait en partie dans notre pays la force des grandes compagnies.

Ainsi la terre et les placemens mobiliers absorbent en France une grande part de l'épargne, plus grande assurément qu'en tout autre pays des deux mondes, et ce serait une erreur capitale que de considérer la fortune des caisses d'épargne comme représentant seule le trésor des économies nationales. Pour le paysan, la terre est un placement favori, les valeurs mobilières un placement habituel; on pourrait presque dire que, pour lui, la caisse d'épargne, à laquelle il verse cependant, ne vient qu'en troisième ligne. La caisse d'épargne reçoit surtout les économies de celui qui vit au jour le jour de son travail manuel : de l'ouvrier ou, suivant une expression déclamatoire qu'on a parfois le tort d'adopter dans le langage usuel, du prolétaire. Que celui-là soit enrégimenté dans quelque grande exploitation, occupé dans un petit atelier, au sein d'une grande ville, ou perdu dans une modeste échoppe au fond d'un obscur chef-lieu de canton, il est nécessairement un peu à la merci des circonstances, et il doit toujours craindre qu'une interruption dans son travail, une réduction de son salaire, un accident survenant à lui ou à l'un des siens ne le mette dans la nécessité d'entamer le petit capital prudemment amassé par lui. Il tient donc avec raison à ce que ce capital ne soit pas immobilisé, à ce qu'il puisse l'avoir sans cesse sous la main, y puiser, y remettre à son gré. L'ouvrier, et par là j'entends l'ouvrier de la petite comme de la grande industrie, et aussi l'ouvrier rural, est donc le client véritable de la caisse d'épargne. Est-ce un client habituel et fidèle? L'ouvrier français mérite-t-il, sous le rapport de l'économie, les éloges qu'il est impossible de ne pas accorder au paysan? On ne saurait le dire, et cependant dire le contraire serait également inexact et injuste, tant l'ouvrier français est un être divers et complexe.

Prenons, par exemple, l'ouvrier de Paris. Affirmer que l'ouvrier de Paris est économe, ce serait faire sourire. Comment le serait-il lorsque, de tous côtés, il est sollicité à la dépense, et lorsque les gros salaires qu'il était (jusqu'à ces dernières années) accoutumé à gagner lui permettaient de satisfaire, sans trop compter, ses fantaisies? Chose singulière, en effet, et bien connue cependant de quiconque a étudié de près les mœurs de la classe ouvrière, celui qui gagne le plus est souvent celui qui épargne le moins. Ses besoins sont devenus plus grands, ses fantaisies plus impérieuses, il prend l'habitude de ne pas regarder à la dépense, et lorsque le travail

vient à cesser, les salaires à diminuer, l'ouvrier qui touchait les salaires les plus élevés est aussi celui qui se trouve le plus au dépourvu, parce qu'il a pris l'habitude « de vivre comme un monsieur. » De très curieuses dépositions ont été faites à ce sujet devant la commission d'enquête des quarante-quatre. Un ouvrier charpentier de Paris, se plaignant de l'exiguïté du salaire de 8 francs, a déclaré qu'il lui était impossible, à lui célibataire, de dépenser moins de 5 francs par jour. Un autre, dressant le budget d'un ménage ouvrier, faisait figurer dans ses dépenses de la volaille, du gibier, des huîtres, de l'eau-de-vie et du tabac. J'ai été moi-même pris à partie devant une autre commission (on sait qu'il n'en manque pas) pour avoir dit qu'on pouvait à la rigueur se nourrir à Paris avec 1 fr. 75. par jour. Et cependant, il faut bien que ce soit vrai, puisque nombre d'ouvrières à Paris ne gagnent que 1 fr. 50. Mais il faut être équitable, et reconnaître que tout se réunit pour pousser l'ouvrier de Paris à la dépense. D'abord la nécessité de manger hors de chez lui, à la gargote. Non-seulement les alimens y sont mauvais et chers, mais c'est le lieu où les entraînemens de la gourmandise et ceux de la vanité l'excitent le plus à se mettre en frais. Il veut paraître se bien nourrir, et si son camarade demande une douzaine d'huîtres ou une bouteille de *cacheté*, il se piquera d'en faire autant. Ce repas de midi, pris loin de la famille, est le fléau de l'ouvrier de Paris. Aussi ne saurait-on trop louer l'exemple donné par la compagnie d'Orléans, qui, dans un réfectoire construit à cet effet, offre à ses ouvriers, au prix coûtant, une nourriture saine et économique. Viennent ensuite les tentations du cabaret, qui, aussi bien dans le quartier où il travaille que dans celui où il demeure et sur la route du retour au logis, s'ouvre devant lui à chaque pas. Le nombre des débits de boissons qui existent à Paris est effrayant; il se multiplie chaque jour, surtout depuis que le marchand de vin est devenu une grande puissance politique et que, pour lui complaire, on a proclamé la sainte liberté du cabaret. Certains boulevards extérieurs et certaines grandes artères populaires en sont bordés de porte en porte. Dans la rue du Faubourg-Saint-Antoine, sur trois cent soixante-dix maisons, il y a quatre-vingt-deux cabarets. Est-ce à dire, cependant, que l'ivresse soit un vice bien répandu dans le peuple de Paris? Ce serait une exagération que de le prétendre. Sans doute il y a beaucoup trop d'ivrognes, toujours trop; et les membres de la Société de tempérance ont raison d'adresser tous les ans un intéressant bulletin rempli de toute sorte d'objurgations contre ce vilain vice à des gens qui du reste n'y sont guère enclins. Mais comme tout est relatif, il faut reconnaître que par rapport à d'autres centres ouvriers, ou à d'autres capitales de l'Europe, à Londres, par exemple, le nombre des gens pris de boisson qu'on rencontre à Paris

n'est point encore trop considérable. L'ivresse féminine est assez rare; j'ai beaucoup battu la ville, de nuit comme de jour, et il ne m'est guère arrivé d'en voir le dégradant spectacle que dans des bouges particulièrement mal famés. L'ivresse masculine est beaucoup plus fréquente, mais bien souvent elle ne dépasse pas les bornes d'une gaîté un peu bruyante et tapageuse. On peut, ainsi que je l'ai fait quelquefois (pas bien souvent), s'attabler quelques instans au cabaret sans y entendre autre chose que des rires un peu bruyans et des propos un peu grossiers. Ce que l'homme du peuple y va chercher, ce n'est le plus souvent pas l'ivresse, bien qu'il s'expose toujours à l'y rencontrer; c'est la détente, la distraction, la gaîté; et lorsqu'il se borne à y entrer au terme d'une rude journée de travail, on peut le regretter pour lui, mais on n'a pas le courage de l'en blâmer trop sévèrement lorsqu'on pense au triste logis qui l'attend. Le cabaret est un peu le club de l'homme du peuple et de tous les moyens de l'en détourner le meilleur est peut-être de lui en offrir un autre. Telle avait été, si je ne me trompe, la pensée qui avait à l'origine présidé à la création des cercles d'ouvriers. On pourrait lui donner aussi une autre forme. C'est ainsi qu'on a créé en Allemagne (et en Suisse également, je crois) des jardins populaires, où l'on ne vend ni vins ni spiritueux et où l'on s'efforce d'attirer le menu peuple par l'attrait de certains jeux. Il existe à Paris, rue de Montreuil, un établissement fondé exclusivement dans une pensée de spéculation privée et en vue de la clientèle allemande, où l'on ne débite que de la bière à deux sous le verre et des gâteaux à un sou. A certaines heures, cet établissement fort démocratique, comme on voit, n'en est pas moins rempli au point qu'il est malaisé d'y trouver un coin de table pour poser son verre. Je suis persuadé que des établissemens de cette nature, quelle que fût la pensée qui présiderait à leur création, et surtout si l'on y joignait une bibliothèque et quelques divertissemens, enlèveraient aux cabarets une grande partie de leur clientèle. Cette clientèle, il ne faut pas se le dissimuler, est énorme. Les soirs de paie surtout, lorsque vient l'heure de la fermeture, les trottoirs des grandes rues populeuses sont encombrés de monde comme la rue Richelieu en plein midi, et c'est pitié de voir parfois de pauvres ménagères qui ont attendu avec impatience la sortie de leurs maris les emmener un peu titubans, tandis qu'elles se demandent sans doute avec anxiété combien elles vont trouver au fond de la bourse pour payer le propriétaire ou le boulanger.

A ces tentations de toutes les grandes villes viennent encore se joindre, pour Paris en particulier, celles des cafés-concerts, des théâtres, des fêtes foraines, et toutes ces occasions de dépenser par-ci par-là quelque argent qui sont si fréquentes dans la vie po-

pulaire. Aussi peut-on dire que, dans aucune ville, les habitudes de *coulage*, pour me servir d'une expression vulgaire, ne sont poussées aussi loin. C'est ce qui explique que, dans cette grande capitale, où les salaires atteignent un taux supérieur à celui de toutes les autres agglomérations urbaines, la moyenne des versemens à la caisse d'épargne ne dépasse pas 78 francs, tandis que pour la France entière la moyenne générale est de 133 francs. Et cependant il serait injuste de dire que la population ouvrière de Paris est absolument étrangère aux habitudes d'épargne et d'économie. Il faut d'abord reconnaître que les économies de toute une partie de cette population ne prennent pas le chemin de la caisse d'épargne. C'est le cas en particulier pour un grand nombre d'ouvriers maçons qui viennent du Limousin, de l'Auvergne, s'établir à Paris quelques années seulement et qui retournent même parfois au pays pendant la belle saison. Un grand nombre de ceux-là s'imposent pendant la durée de leur séjour à Paris une vie de privations extraordinaires, couchant en garni, mangeant dans les fourneaux économiques, et travaillant plus volontiers les dimanches qu'ils ne vont à la guinguette. Tout l'argent qu'ils amassent est rapporté par eux ou envoyé au fur et à mesure au pays. A la première bonne occasion, cet argent s'abattra sur un lopin de terre; mais même comme placement provisoire, la caisse d'épargne ne leur inspire pas confiance. Quant à la population ouvrière parisienne proprement dite, elle est si complexe, si diverse, qu'on y trouve, à côté d'habitudes prodigues qui paraîtraient insensées à nos gens de la campagne, des exemples tout contraires de patiente accumulation. J'ai déjà eu quelquefois occasion de parler des primes que, depuis quarante ans déjà, la Société philanthropique distribue aux jeunes ouvriers et ouvrières pour faciliter leur établissement. La collection des rapports qui ont précédé la distribution de ces primes est des plus intéressantes et des plus honorables pour la population parisienne. On y peut voir à quelle vie de sagesse et même de privations savent s'astreindre de jeunes ouvriers lorsqu'ils ont devant les yeux la perspective d'arriver un jour à s'établir pour leur compte ; on y peut également admirer les miracles d'économie et d'austère vertu au prix desquels de jeunes ouvrières savent avec un salaire dérisoire pourvoir à leur propre entretien et mettre encore quelques sous de côté. Pour reposer ses oreilles rebattues des déclamations révolutionnaires et pour consoler son âme attristée par une connaissance trop approfondie de la corruption parisienne, il n'est rien de fortifiant et de sain comme la lecture de ces modestes annales du travail ; rien qui proteste plus haut contre le mépris systématique de l'humanité et qui enseigne davantage le respect de l'humble vertu.

II.

Ces quelques renseignemens donnés sur les habitudes de la population française au point de vue du placement de ses économies, abordons l'examen de la situation des caisses d'épargne, et ne reculons pas devant l'aridité des chiffres si ces chiffres doivent nous apprendre quelque chose. Une dernière observation toutefois. Le document dont nous allons nous servir, qui est le rapport officiel sur les opérations des caisses d'épargne en 1881, ne comprend que les caisses publiques et ouvertes à tous. Mais il existe sur toute l'étendue du territoire un assez grand nombre de caisses privées : ce sont celles ouvertes par beaucoup de chefs d'industrie au profit de leurs ouvriers dont ils reçoivent les économies et auxquels ils servent souvent un intérêt supérieur à celui des caisses publiques. Il est absolument impossible de savoir à quelle somme se montent les économies déposées dans ces caisses, mais ce chiffre doit être encore assez important et il faudrait en tenir compte si l'on cherchait à faire une évaluation approximative de l'épargne française. Cette réserve faite, arrivons aux caisses d'épargne proprement dites, et, cherchons à découvrir, au milieu de nombreux tableaux statistiques, quelques renseignemens sur la condition et les habitudes de la classe laborieuse en France.

L'institution des caisses d'épargne remonte, en France, à 1819, c'est-à-dire à ce gouvernement bienfaisant de la restauration, qui, ne fût-ce qu'au point de vue financier, a rendu à la France tant de services méconnus. Mais ce n'est guère qu'à partir de 1835 qu'on peut suivre leur histoire, car c'est seulement à partir de cette date que les documens relatifs à leur situation intérieure ont été coordonnés et publiés. En 1835, il y avait, en France, 153 caisses d'épargne comptant 121,527 déposans, auxquels il était dû une somme de 62,185,676 francs. Depuis lors, le nombre des caisses d'épargne, celui des déposans et celui des sommes déposées, n'a pas cessé d'aller en s'accroissant, et cet accroissement n'a subi de temps d'arrêt que sous l'influence de quelque catastrophe publique. Au 31 décembre 1847, le nombre des caisses d'épargne était de 345, celui des déposans de 736,951, et le chiffre des sommes dues de 396,178,888 francs. Après un ralentissement occasionné par la révolution de février, le mouvement ascensionnel a repris, et, au 31 décembre 1869, le nombre des caisses d'épargne s'élevait à 509, celui des déposans à 2,130,768 et le chiffre des sommes dues à 711,174,836 francs. Nouveau ralentissement amené par la guerre, puis nouvelle reprise et plus rapide que jamais. Au 31 décembre 1881, le nombre des caisses d'épargne était de 541 (auxquelles il faut ajouter

904 succursales), celui des déposans de 4,199,228 et le chiffre des sommes dues de 1.408,903,630 francs, soit, en dix ans, une augmentation de 2 millions dans le nombre des déposans et de 700 millions dans le chiffre des sommes déposées. La crise commerciale et industrielle que nous subissons n'a pas réussi à enrayer ce mouvement. Bien que les tableaux statistiques relatifs aux opérations des caisses d'épargne en 1882 et en 1883 ne soient pas encore publiés, on sait déjà que les opérations ne se sont pas ralenties pendant ces deux dernières années. Au 31 décembre 1883, le nombre des déposans était de 4,535,431 et le chiffre des dépôts de 1,816,088,527 fr. Au 31 décembre dernier, le chiffre des déposans atteignait 5 millions et celui des sommes dues dépassait 2 milliards, somme énorme, si l'on réfléchit à tous les emplois en achats de parcelles de terre, en valeurs ou en dépôts dans des caisses privées que reçoit encore, comme je l'ai déjà dit, l'épargne française à la différence des autres pays. Encore tous ces chiffres sont-ils antérieurs à la mise en vigueur de la loi sur les caisses d'épargne postales, dont le fonctionnement est trop récent pour qu'on puisse bien apprécier l'influence que la création de ces caisses exercera sur le développement de l'épargne. Bien que la loi du 9 avril 1881 ait eu pour résultat l'ouverture de 6,195 nouvelles caisses d'épargne, cependant ces caisses n'ont encore reçu que 137 millions de francs et c'est un chiffre qui peut paraître faible. Mais il faut cependant l'ajouter au chiffre total de l'épargne déposée dans les caisses publiques qui se trouve ainsi atteindre près de 2,200,000,000 de francs. En Angleterre, le nombre des *Post Office savings Banks* et des *Old savings Banks* était, en 1882, de 7,859, le nombre des déposans de 5,964,941, et le chiffre des sommes dues ne dépassait guère deux milliards. Le chiffre de l'épargne française, qui avait été pendant longtemps inférieur à celui de l'épargne anglaise, à cause du beaucoup plus grand nombre des caisses d'épargne, est aujourd'hui, comme on le voit, non seulement égal, mais supérieur.

Cet accroissement ininterrompu de l'épargne est à coup sûr la réponse la plus solide qu'on puisse opposer à ceux qui font de l'état social de la France une peinture par trop sombre. Il est assez difficile de prétendre, en présence de ces chiffres irréfutables, que sous notre régime économique et industriel, la souffrance s'accroît de jour en jour. C'est là, en effet, une assertion à laquelle on peut se laisser entraîner par l'ardeur de la discussion, mais qu'il serait assez malaisé de prouver. Tout au plus pourrait-on soutenir que cet accroissement annuel de l'épargne est plutôt l'indice d'une augmentation de l'aisance que d'une diminution de la misère, ce qui (si singulier que le fait puisse paraître) n'est pas absolument la même chose. Encore faut-il reconnaître que le nombre des individus re-

cevant des secours du bureau de bienfaisance a diminué en France depuis 1871. Il était, à cette date, de 1,608,129 individus; il n'était plus, en 1881, que de 1,449,021. Mais l'année 1871 est un mauvais point de comparaison, cette année ayant été spécialement calamiteuse et les malheurs de la guerre ayant accru considérablement le nombre de ceux qui ont dû se faire inscrire aux bureaux de bienfaisance. Si l'on borne la comparaison aux six dernières années, on voit au contraire que la population indigente, qui avait décru de 400,000 têtes en chiffres ronds de 1871 à 1875, semble au contraire s'être accrue de nouveau, puisque de 1,247,722 en 1875, elle a passé à 1,449,021 en 1881. Mais il faut tenir compte de ce double fait : d'abord que la population de la France s'est accrue de 766,260 habitans pendant ce laps de temps, ensuite et surtout que le nombre des bureaux de bienfaisance a passé de 13,509 à 14,033, ce qui a dû augmenter nécessairement le nombre des indigens inscrits. De ces rapprochemens entre les chiffres des déposans aux caisses d'épargne et celui des indigens inscrits aux bureaux de bienfaisance, il n'y a donc pas de conclusion bien positive à tirer, puisque ces deux chiffres semblent, dans ces dernières années, s'être élevés en même temps. Le plus sage serait peut-être de dire qu'il semble y avoir dans notre pays, et l'on pourrait ajouter dans toute société complexe, un assez grand nombre, un trop grand nombre assurément, d'individus dont le gain est habituellement au-dessous des besoins et qui, vivant au jour le jour d'un salaire, pour une cause ou pour une autre, insuffisant, sont obligés d'avoir recours à la charité. Mais, à côté de ces individus dont le stock paraît difficilement réductible au-dessous d'une certaine quantité, il y en a d'autres, en beaucoup plus grand nombre heureusement, dont l'aisance et aussi les habitudes d'ordre s'accroissent d'une façon ininterrompue depuis un demi-siècle, puisque, leurs besoins satisfaits (et certes ils ne sont pas, sur ce chapitre, moins exigeans que leurs pères), ils trouvent encore moyen d'opérer un prélèvement sur leur gain en vue de l'avenir. Il faut donc avoir l'esprit bien prévenu pour contester que notre siècle assiste à un lent progrès à la fois du bien-être et de la prévoyance, progrès auquel tous ne participent pas et ne participeront sans doute jamais, mais dont il est impossible cependant de fixer à l'avance la limite. J'ajoute qu'il faudrait avoir le caractère bien chagrin pour ne pas s'en réjouir.

Ceci dit, dans quelle mesure est-il permis de considérer l'épargne comme un remède et comme un préservatif contre la misère? Pour poser la question sous une autre forme, quel est le capital qu'un homme, vivant du travail de ses bras, peut accumuler sou par sou en vue de se prémunir contre les conséquences de la maladie et du chômage et d'assurer le pain de sa vieillesse? Sans doute,

c'est une question qui n'est point capable d'une solution absolue, puisque la somme que chacun peut épargner dépend d'une foule de circonstances accessoires, et non pas seulement de la quotité de son gain, mais aussi des charges qui pèsent sur lui. Un peu de statistique peut cependant nous éclairer à ce sujet. Prenons, par exemple, l'*Annuaire statistique de la France* et, sans ajouter une foi trop absolue aux moyennes, voyons quel est le taux des salaires dans les principales industries. L'*Annuaire statistique de 1884* donne la moyenne des salaires dans soixante-deux professions appartenant à la petite industrie, tant à Paris que dans les villes des départemens. Il donne également, pour la première fois, les salaires des ouvriers et ouvrières employés dans les principales branches de la grande industrie, à l'exception des mines et de la métallurgie. Rechercher, profession par profession, en prenant ces chiffres comme point de départ, quelle somme annuelle peut être dans chacune consacrée à l'épargne serait une besogne à la fois fastidieuse et illusoire. Bornons-nous à quelques chiffres sommaires. Pour les hommes et en dehors de Paris, le salaire ordinaire moyen dans la petite industrie serait de 3 fr. 37 par jour. Mais on n'arrive à cette moyenne qu'avec des écarts très sensibles entre les différentes professions. C'est ainsi que, dans un assez grand nombre de métiers (bijoutiers, boulangers, chapeliers, ébénistes, forgerons, imprimeurs, maçons, peintres en bâtimens, scieurs de long, sculpteurs, selliers, etc.), les salaires dépassent 4 fr. Au contraire, dans un beaucoup plus grand nombre d'autres, le salaire ordinaire n'atteint pas 3 francs. Or, sur un salaire de 4 francs, l'épargne est assurément possible; sur un salaire de moins de 3 francs, elle n'est guère aisée (et encore je ne parle que d'un individu seul). A Paris, la moyenne des salaires est sensiblement plus élevée. Dans un grand nombre de professions elle atteint, pour quelques-unes même elle dépasse 7 fr. (on se souvient peut-être des détails dans lesquels je suis entré à ce sujet dans une précédente étude). Il est vrai que, pour d'autres, moins favorisées, elle dépasse à peine ou même n'atteint pas 4 francs. La moyenne générale est cependant de plus de 5 francs. Mais il faut tenir compte aussi de ce fait que les conditions générales de la vie sont plus chères: et soit à cause de cela, soit, je le crains, surtout pour d'autres raisons, la moyenne de l'épargne est, comme je l'ai déjà dit, beaucoup moins forte à Paris qu'ailleurs.

Les chiffres que je viens de donner ne concernent que les hommes. Ainsi qu'on doit s'y attendre, la moyenne est très inférieure lorsqu'il s'agit des femmes. Dans onze professions de la petite industrie recensées en province, le salaire maximum des femmes est de 2 fr. 24, le salaire minimum de 1 fr. 45, le salaire moyen de 1 fr. 77. A Paris, ces chiffres s'élèvent un peu; le salaire maximum dépasse 4 francs;

le salaire moyen atteint presque 3 francs, le salaire minimum descend assez rarement au-dessous de 2 francs, sauf cependant dans deux ou trois professions auxquelles s'adonnent malheureusement un trop grand nombre de femmes, entre autres celle de lingère et de couturière, où le salaire s'abaisse jusqu'à 1 fr. 50. Avec de pareils chiffres il ne saurait guère, à moins d'une vertu surhumaine, être question d'épargne, mais de cette vertu surhumaine les femmes ne sont pas incapables. La statistique générale des caisses d'épargne ne donne malheureusement pas le nombre des livrets appartenant à des femmes, mais la statistique des caisses d'épargne postale indique que sur 207,710 déposans, il y a eu 80,568 femmes. C'est là une proportion qui, vu l'exiguïté de leurs salaires, est certainement à leur honneur.

Voilà pour les salaires de la petite industrie. On voit que, dans un grand nombre de professions, la quotité de l'épargne doit être assez limitée. Pour la grande industrie, la statistique donne la moyenne des salaires dans trente professions. La moyenne générale est ici de 5 fr. 40 pour les contremaîtres; de 4 fr. 14 pour les surveillans; de 3 fr. 54 pour les ouvriers proprement dits; de 2 fr. 85 pour les hommes de peine. Pour les femmes, la moyenne est de 1 fr. 76. Dans l'industrie des mines, la moyenne des salaires est à peu près la même. Elle est, je crois, plus élevée dans la métallurgie. Mais, d'une façon générale, les écarts entre les salaires des différentes catégories d'ouvriers sont moins sensibles dans la grande industrie que dans la petite, et, par conséquent, les moyennes approchent de plus près la réalité. On en peut conclure que l'épargne est facile pour les contremaîtres et surveillans, difficile pour les ouvriers ordinaires, presque impossible pour les femmes. C'est ce qui explique que, dans les départemens de France où la grande industrie compte le plus grand nombre d'ouvriers, la moyenne de la somme due par livret soit inférieure à la moyenne générale de la France, qui est de 335 francs. Cette moyenne est de 307 francs dans la Seine-Inférieure, de 298 dans le Nord, de 295 en Saône-et-Loire, de 267 dans le Rhône, de 238 francs dans le Pas-de-Calais. Dans le département de Meurthe-et-Moselle, où l'industrie dominante est la métallurgie, la moyenne se relève un peu; elle est de 376 francs, soit de 41 francs au-dessus de la moyenne générale.

Ces appréciations tirées des moyennes peuvent, je suis le premier à le reconnaître, paraître un peu vagues et superficielles. Il est un autre procédé peut-être plus sûr auquel on peut avoir recours pour mesurer le pouvoir de l'épargne, c'est d'étudier un grand nombre de situations individuelles, par exemple, de faire la balance des recettes et des dépenses d'un certain nombre de ménages. C'est la méthode des monographies élargie. Ce travail a été fait pour

Paris par M. Cacheux, ingénieur des arts et manufactures, à un point de vue un peu spécial il est vrai. M. Cacheux est un des fondateurs de la société immobilière de Passy-Auteuil, qui poursuit le but très louable d'améliorer les logemens des ouvriers à Paris, et de les amener en même temps à la propriété foncière en leur demandant pour les maisons qu'elle leur loue le paiement d'une annuité qui comprend le prix d'achat réparti sur vingt années. M. Cacheux a voulu se rendre compte combien sur 1,000 ménages dont le budget a été étudié par lui, il en trouverait qui pourraient payer l'annuité de 400 francs demandée par la société de Passy-Auteuil. « J'ai constaté, dit-il, avec regret, qu'il y en a bien peu réalisant des économies. » Sur ces 1,000 ménages, M. Cacheux a constaté, en effet, qu'il n'y en avait que 129 ayant un excédent annuel de recettes. Sur ces 129, M. Cacheux estime que 33 auraient pu, en joignant à la somme déboursée nécessairement pour leur loyer leurs économies annuelles, payer l'annuité de 400 francs par an ou plus. La moyenne des loyers étant de 250 à 300 francs, il faut compter que l'économie annuelle de ces 33 familles privilégiées était de 100 à 150 francs par an, ce qui en vingt ans ferait (non compris, il est vrai, les intérêts qui pourraient être accumulés) une somme de 2,500 à 3,000 fr. Les 96 autres familles économisaient moins de 100 francs par an ; enfin 871 n'économisaient rien du tout.

Au surplus, la statistique elle-même des caisses d'épargne nous donne, sur les chiffres auxquels l'épargne peut atteindre, des renseignemens intéressans qui ne représentent pas des moyennes, mais des données positives. Ce chiffre de 1,408,903,630 francs qui existait, au 31 décembre 1881, dans les caisses d'épargne, se répartit entre 4,199,228 livrets. Mais la répartition par tête est, comme on peut le penser, très inégale. La loi du 9 août 1881 a porté de 1,000 à 2,000 francs le maximum de la somme que les caisses d'épargne peuvent recevoir en dépôt. Mais le nombre des déposans dont le crédit est supérieur à 1,000 francs ne s'élève qu'à 466,211, soit environ 11 pour 100 du chiffre total. Le nombre des déposans ayant un crédit qui s'élève de 500 à 1,000 francs est de 792,556, soit environ 19 pour 100 du chiffre total. Au contraire, le chiffre des déposans dont le crédit est de 500 francs ou au-dessous, est de 2,940,461, soit 70 pour 100 du chiffre total. La très grande majorité des dépôts à la caisse d'épargne se compose donc de petites sommes, et c'est là, après tout ce que nous venons de constater, un résultat qui ne saurait surprendre beaucoup. Un assez grand nombre de ces livrets ne représente même que des sommes extrêmement faibles, à peine un petit pécule permettant à celui qui en est détenteur de résister pendant quelques jours à la maladie ou au chômage. « J'ai mangé toutes mes économies ! » Que

de fois cette phrase familière ne vous a-t-elle pas été dite par quelqu'un de ces pauvres diables auxquels la vie n'a pas été clémente, sur lesquels la mauvaise chance s'est abattue et qui ont sombré sur l'écueil de la misère! Il ne faut pas grand temps, en effet, pour manger une couple de cent francs lorsque le travail ne va pas, ou lorsque le pharmacien réclame toutes les semaines le paiement de sa note. C'est la véritable utilité de l'épargne de permettre au travailleur de passer ces mauvais jours sans être obligé d'avoir recours au crédit et sans contracter des dettes dont le fardeau continuerait de peser lourdement sur son existence. Pour quelques-uns même, mais ceux-là sont des privilégiés, l'épargne joue un rôle plus important. A un certain moment, elle peut les aider à constituer cette première mise de fonds, ce capital embryonnaire qui sera pour eux le commencement de l'aisance et même de la fortune. Il y a dans notre société nombre d'exemples d'hommes qui sont partis des rangs les plus humbles des travailleurs et qui sont parvenus les uns au sommet, les autres à différens degrés de l'échelle industrielle. La constitution d'un petit fonds à la caisse d'épargne leur a souvent servi à franchir le premier échelon. Mais tous n'y parviennent point, pas plus que tous les soldats, pour avoir le bâton de maréchal de France dans leur giberne, n'arrivent à être généraux de division ou même colonels. Le plus grand nombre, parmi les meilleurs, reste caporal ou sergent. Il en est de même de l'ouvrier, dont un livret de caisse d'épargne est le premier galon. Pour le plus grand nombre, la somme déposée est une réserve pour les mauvais jours, réserve bien vite épuisée si les mauvais jours se prolongent. A supposer même que ce dépôt puisse rester intact et s'accroître chaque année, un moment viendra cependant où il faudra nécessairement l'entamer : c'est quand le dos se voûtera, quand les membres se raidiront, quand la vue deviendra faible, en un mot, quand la vieillesse arrivera. Or, la vieillesse vient vite pour le travailleur. Après vingt-cinq ou trente ans de labeur, c'est-à-dire à partir de cinquante-cinq ou soixante ans, l'homme commence à s'user; encore quelques années, il deviendra impropre à tout travail rémunérateur, et cependant il pourra vivre un certain nombre d'années encore. C'est à ce moment-là que son livret de caisse d'épargne lui servira, pour ne pas tomber à la charge de sa famille ou de la charité publique. Mais combien de temps pourra durer cette ressource? S'il entame le capital, ne s'expose-t-il pas, au bout de quelques années, à ce que ce capital soit entièrement dévoré? Et, d'un autre côté, comment vivre uniquement avec les 80 francs de revenu d'un capital de 2,000 francs, chiffre auquel, nous l'avons vu, ses économies atteignent bien rarement. L'insuffisance de l'épargne individuelle pour assurer à elle seule la vieillesse du

travailleur, paraît donc, dans un grand nombre de cas, trop évidente. Ceux-là même le reconnaissent qui ne désespèrent cependant pas de « remédier au mal organique de la misère par de simples réformes pratiques et rationnelles. » « Si j'ai salué avec joie, dit M. Baron (premier prix du concours Pereire), le progrès remarquable de l'institution des caisses d'épargne, si je proclame tous les services qu'elle a rendus et qu'elle est appelée à rendre encore, surtout dans le sens du développement dans les classes pauvres de l'esprit d'ordre et d'économie, je suis forcé de reconnaître qu'elle est insuffisante pour assurer aux ouvriers *ce qui leur manque le plus*... Excellente pour le présent, elle ignore l'avenir et ne s'en préoccupe pas. » Même pour le présent, c'est-à-dire pour garantir l'ouvrier contre les conséquences d'un trouble imprévu apporté dans son travail par la maladie ou l'accident, l'épargne ne saurait avoir qu'une efficacité limitée à son chiffre même. Bien vite elle s'épuise; vienne un second accident, c'est la misère. Aussi la philanthropie moderne a-t-elle eu raison de chercher s'il n'existait pas contre les mauvaises chances de la vie quelque préservatif plus efficace, et ce préservatif, elle croit l'avoir trouvé dans la mutualité, principe nouveau dont on paraît espérer beaucoup. « Quand on découvre, dit M. Coste (second prix du concours Pereire), les effets certains de la mutualité et qu'on pressent ses résultats possibles, il semble que l'on pénètre dans un monde merveilleux où le rêve le plus idéal prend la consistance et la réalité de la vie. » Pénétrons à notre tour dans ce monde merveilleux, et voyons ce que nous allons y découvrir.

III.

La mutualité, c'est-à-dire la mise en commun de ressources sur lesquelles tous ont théoriquement un droit égal, mais auxquelles tous ne font pas appel (ou tout au moins pas dans la même proportion) peut prendre deux formes : la mutualité du crédit et la mutualité de la prévoyance. Je ne parlerai pas ici de la mutualité du crédit, non-seulement parce qu'il n'existe en France que peu ou point d'institutions de crédit mutuel (sauf, paraît-il, une petite banque à Lyon), mais parce que les établissemens de ce genre, comme les banques populaires fondées en Allemagne par M. Schulze-Delitsch, celles organisées en Italie sous l'influence de M. Vigano, peuvent être par elles-mêmes des créations très utiles, mais ne sauraient, suivant moi, compter parmi les institutions destinées à prévenir ou soulager la misère. Ces banques ont, en effet, mis en pratique, et fort sagement au point de vue de la gestion de leurs affaires, le dicton populaire : « On ne prête qu'aux riches. » Elles s'inquiètent avant tout, et elles

ont grandement raison, de la solvabilité de l'emprunteur, de l'état de ses affaires ; souvent même elles lui demandent de fournir une caution ; s'il est au contraire talonné de près par la misère, elles ne feront rien pour lui. Aussi l'ouvrier proprement dit ne se présente-t-il que très rarement à leurs guichets ; s'il y frappe avec succès, c'est en général qu'il est à la veille de s'élever un peu au-dessus de la condition de salarié pur et simple. Ainsi, en Allemagne, sur 398,478 membres de ces banques populaires, on ne comptait d'après une statistique récente, que 19,302 ouvriers véritables. En un mot, ce sont, comme le leur reprochait Ferdinand Lasalle, des *institutions bourgeoises,* ce qui n'est pas un crime en soi-même, mais ce qui me dispense d'en parler quant à présent.

Il en est tout autrement de la mutualité de la prévoyance. Tout homme vivant exclusivement du travail de ses bras est exposé au risque de la maladie et de l'accident, il peut redouter une mort prématurée, enfin il a devant lui la perspective des infirmités et de la vieillesse. Contre ces différens risques (la vieillesse elle-même est un risque puisque tous n'y arrivent point), il peut chercher à se prémunir en prélevant tous les ans une certaine somme qui sera mise et gérée en commun avec les prélèvemens de ceux qui sont exposés aux mêmes risques que lui, et comme tout le monde n'est pas victime d'une maladie ou d'un accident, comme tout le monde ne meurt pas avant l'âge, ou au contraire n'arrive pas à la vieillesse, il aura, le cas échéant, le bénéfice non pas seulement de sa prévoyance, mais encore de la prévoyance d'autrui. C'est le principe de l'assurance, qui tend de plus en plus à entrer dans nos mœurs, mais qui n'a certainement pas encore pris tous les développemens dont il est susceptible. Bornons-nous à rechercher les applications que ce principe peut recevoir dans la vie populaire.

De toutes les formes d'assurance la plus répandue dans le peuple, c'est l'assurance contre la maladie. Les sociétés de secours mutuels ne sont pas autre chose, en effet, que des sociétés d'assurances contre le risque de maladie. Sous un nom ou sous un autre, ces sociétés ont existé de tout temps. M. Émile Laurent, dans son livre sur *le Paupérisme et les Associations de prévoyance,* en trouve la trace dans les anciennes ghildes germaniques, et c'était assurément une des meilleures coutumes des anciennes corporations que les secours distribués par elles entre leurs membres malades ou indigens. C'est donc une prétention moderne passablement outrecuidante que celle d'avoir inventé la mutualité. Ce qu'on peut soutenir, c'est, que de notre temps, elle s'est étendue, précisée, et qu'elle est devenue susceptible d'une application presque scientifique. Je ne m'attarderai pas à exposer la législation qui régit aujourd'hui les sociétés de secours mutuels, et qui les divise

en sociétés reconnues, approuvées, et autorisées. Cette législation est à la veille d'être modifiée ; un nouveau projet de loi adopté par la chambre des députés et fort heureusement modifié par la commission du sénat au rapport de M. Léon Say, étant actuellement en discussion au Luxembourg. Il sera plus intéressant de constater le développement qu'ont pris les sociétés de secours mutuels sous le régime de la législation ancienne. Nous y trouverons encore quelques argumens à opposer à une appréciation trop pessimiste de notre état social et économique. Sans remonter au-delà de 1852, c'est-à-dire de l'année qui a fixé la législation des sociétés de secours mutuels, nous voyons qu'à cette date le nombre des sociétés approuvées ou autorisées était de 2,655, celui de leurs membres honoraires ou participans de 318,256, et leur avoir de 12 millions en chiffres ronds. Depuis cette époque, leurs sociétés de secours mutuels ont été en grandissant, sauf un ralentissement passager dû aux malheurs de la guerre, qui a fait descendre le nombre de leurs membres de 913,633 en 1869 à 791,901 en 1871 et leur avoir de 55 millions à 52. Mais le mouvement ascensionnel n'a pas tardé à reprendre. Au 31 décembre 1882, le nombre des sociétés de secours mutuels était de 7,269, le nombre de leurs membres de 1,180,751, et l'avoir de ces sociétés de 82,811,476 francs. Les chiffres détaillés pour l'année 1883 ne sont pas encore publiés, mais on sait déjà que le nombre des membres de ces sociétés s'est augmenté de 24,000 et leur avoir de 7 millions, ce qui, au commencement de l'année 1884, portait en nombre rond leur personnel à 1,187,000 et leur avoir à 90 millions. Cet accroissement ininterrompu démontre un progrès dans les habitudes de prévoyance des classes laborieuses et aussi un progrès dans leur aisance, puisque l'affiliation à une société de secours mutuels exige un prélèvement régulier sur le salaire annuel. En présence de ces chiffres comme en présence de l'accroissement de l'épargne populaire, il est bien difficile de continuer à soutenir que le paupérisme s'accroît de jour en jour, et s'il ne faut pas se lasser d'émouvoir la compassion publique sur les trop nombreuses misères dont notre temps est affligé, il faut savoir se refuser les argumens tirés de la comparaison avec un passé qui avait aussi les siennes.

Si ces chiffres sont satisfaisans par eux-mêmes, il ne faut cependant pas méconnaître que, sous le rapport du développement de la mutualité, la France est en retard par comparaison avec les autres pays. Il y a déjà longtemps que M. Gladstone évaluait à 30,000 le nombre des *friendly societies* anglaises et leur avoir à 700 millions de francs. Ces chiffres n'ont fait que s'accroître depuis lors, et ils doivent être plus considérables encore si l'on tient compte de ce fait que les *trades unions* ont fort heureusement pris en grande partie le carac-

tère de sociétés de secours mutuels. A quoi tient ce lent développement de la mutualité en France? A bien des causes sans doute. Au peu d'aptitude de notre pays pour l'association, aux formalités compliquées de nos lois générales et spéciales sur la matière, mais peut-être aussi à certains préjugés qui règnent encore dans la classe ouvrière à l'encontre des sociétés de secours mutuels. Une déposition bien curieuse a été faite à ce sujet devant la commission des quarante-quatre par un orateur attitré de réunion publique, auquel le président de la commission a cru devoir décerner je ne sais pourquoi, cet éloge, « qu'il traitait ces questions d'une façon tout à fait supérieure. » Le citoyen F... a reproché aux sociétés de secours mutuels de développer l'égoïsme chez leurs membres, de détruire l'esprit de solidarité, et il en a donné pour preuve ce trait assez curieux que les membres inscrits à une société de secours mutuels refusaient de participer à toute souscription en faveur d'un camarade victime d'un accident. Il a ajouté que la société de secours mutuels, fondée dans la corporation à laquelle il appartenait (celle des peintres en bâtimens) ne faisait aucun progrès et que, pour sa part, il s'en félicitait. Fort heureusement, il n'en est pas ainsi dans toutes les corporations, et les *vues supérieures* du citoyen F... ne sont pas adoptées par tous les ouvriers.

Comment se décompose ce personnel des 1,152,208 membres affiliés aux sociétés de secours mutuels? Il en faut défalquer d'abord les membres honoraires qui versent une cotisation sans avoir droit aux secours. Ils sont au nombre de 160,516. Je reviendrai tout à l'heure sur leur rôle et montrerai l'efficacité de leur intervention; mais ne parlons pour l'instant que des membres participans. Ceux-ci se divisent en 832,172 hommes et 156,520 femmes. Cette disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes est un des côtés les plus saillans, et, disons-le tout de suite, les plus défectueux de l'organisation des sociétés de secours mutuels. En effet, sur 7,279 sociétés, il n'y en a que 1,579 comprenant des hommes et des femmes; quant à celles ne comprenant que des femmes, leur nombre ne dépasse pas 280. Pourquoi si peu de femmes affiliées aux sociétés de secours mutuels? Il y a à cela plusieurs raisons. La première n'est pas à l'honneur des hommes : c'est leur répugnance à ouvrir aux femmes les rangs des sociétés fondées par eux, les femmes étant réputées plus sujettes aux maladies que les hommes et, par conséquent, plus onéreuses à la société. La raison fût-elle bonne, elle n'en serait que plus mauvaise, car plus les femmes sont sujettes aux maladies, plus il serait à désirer de les voir entrer dans les sociétés de secours mutuels (dût-on élever un peu la cotisation); mais encore n'est-elle pas fondée en expérience,

car la statistique a démontré que si les maladies des femmes sont plus fréquentes, en revanche, elles sont de plus courte durée, ce qui rétablit l'équilibre. Cette raison n'est pas la seule, car rien n'empêche les femmes de fonder des sociétés de secours mutuels à elles spéciales. Pourquoi ne le font-elles pas, du moins en plus grand nombre? Sans doute par défaut de prévoyance et d'initiative, par la difficulté de s'entendre et de se grouper, de tenir des réunions, d'administrer un fonds social. Mais je crains que la principale raison ne soit que beaucoup de femmes ne parviennent pas à mettre de côté, tous les ans, la modique somme (10 francs en moyenne), qui est nécessaire pour payer la cotisation annuelle. Bien des fois, j'ai eu occasion de constater combien les salaires féminins sont dérisoires. Comment s'étonner qu'une femme qui gagne à peine de quoi subvenir à son entretien n'ajoute pas encore à ses charges une dépense annuelle et qu'elle peut croire inutile? Et cependant personne n'a plus besoin qu'elle d'être assurée contre les risques de maladie, puisque son budget, à peine en équilibre, n'en saurait supporter les dépenses. C'est ici que nous touchons au point faible du remède qu'on cherche dans la mutualité. Ce remède n'est pas, en effet, à la portée de tout le monde, et ceux-là précisément qui en ont le plus besoin sont ceux qui ne peuvent y avoir recours. Tel est le cas d'un grand nombre de femmes. Aussi, par une conséquence toute naturelle, sont-elles inscrites sur les listes des bureaux de bienfaisance en beaucoup plus grand nombre que les hommes. A Paris, en particulier, la proportion est presque du simple au double. On voit tout de suite que la partie la plus nombreuse, et on peut dire la plus intéressante de la population indigente, demeure en partie exclue des bienfaits de la mutualité. J'ajoute que la mutualité deviendrait insuffisante si tous ceux qu'elle doit secourir étaient atteints en même temps. C'est ainsi qu'une société de secours mutuels contre la maladie ne pourrait continuer ses opérations si tous ses membres étaient frappés en même temps par une épidémie. La même raison est cause qu'il ne sera jamais possible de fonder une société de secours mutuels sérieuse contre le chômage, j'entends le chômage général résultant d'un ralentissement prolongé dans le travail national ou de la décadence d'une industrie en particulier. Or le chômage est la plus terrible cause de misère. La puissance de la mutualité a donc des bornes, et l'on rencontre assez vite les limites de ce monde merveilleux qui enthousiasme si fort M. Coste. C'est là une indication qu'il fallait donner pour demeurer dans la vérité. Revenons maintenant aux sociétés de secours mutuels contre la maladie.

L'actif des sociétés de secours mutuels est, nous venons de le voir, considérable. Quel est l'emploi de cet actif? Il faut distinguer

dans les dépenses des sociétés de secours mutuels les dépenses qui sont obligatoires de celles qui sont facultatives. Les dépenses obligatoires, c'est-à-dire qui sont de l'essence même de ces sociétés et consacrées par les statuts de chacune, sont les indemnités de maladie aux sociétaires, les frais de médecins et de médicamens et les frais funéraires. A ces dépenses le plus grand nombre des sociétés de secours mutuels en ajoutent d'autres qui sont des secours aux veuves et orphelins, aux infirmes et aux incurables. Enfin un certain nombre de sociétés assurent à leurs sociétaires des pensions de retraite. Ce serait surcharger ce travail de chiffres inutiles que d'indiquer article par article le montant de chaque nature de dépenses en 1882. Ce qui est intéressant, c'est de rechercher dans quelle mesure l'application pure et simple du principe de la mutualité parvient à y faire face. Ne prenons comme exemple que les sociétés approuvées, qui sont les plus nombreuses. Dans les sociétés composées exclusivement d'hommes, la cotisation moyenne est de 14.43. La dépense moyenne par sociétaire, en ne tenant compte que des dépenses obligatoires (indemnités de maladie, frais médicaux et funéraires), est de 13.47. Si l'on ajoute à ces dépenses les dépenses dites facultatives, mais qui sont de pratique constante dans les sociétés de secours mutuels (secours aux veuves, aux orphelins, aux infirmes, aux incurables), la dépense par sociétaire s'élève à 16.75, soit un chiffre supérieur de plus de 2 francs à la cotisation moyenne. Pour les femmes l'écart est encore plus grand; la cotisation moyenne est de 10.14, ne parvenant même pas à couvrir le chiffre des dépenses obligatoires, qui est de 11.33, et demeurant de 3.37 au-dessous du chiffre des dépenses obligatoires et facultatives réunies, soit 13.71 (1). De ces chiffres ressort avec évidence l'insuffisance de la mutualité à subvenir aux dépenses qui, obligatoires ou facultatives, sont de l'essence même des sociétés de secours mutuels. Aux ressources qu'elle peut fournir il en faut ajouter d'autres, d'une origine toute différente. Ce sont les dons et legs, les subventions de l'état et, ressource permanente et abondante des sociétés de secours mutuels, les cotisations des membres honoraires qui versent dans la caisse et n'y puisent jamais. En un mot, il faut que la libéralité (je ne veux pas, quant à présent, employer le mot propre) se joigne à la mutualité pour que les sociétés de secours mutuels puissent faire face à leurs dépenses essentielles. A plus forte raison en est-il ainsi pour celles, en assez grand nombre aujourd'hui (67 pour 100), qui assurent à leurs sociétaires des pensions de re-

(1) Dans les sociétés autorisées, l'insuffisance de la cotisation moyenne est plus grande encore. Hommes : cotisation moyenne, 17.35, dépenses obligatoires et facultatives réunies, 21.96; 4 francs d'écart. — Femmes : cotisation moyenne, 9.74, dépenses, 16.41; 7 francs d'écart.

traite plus ou moins élevées à partir d'un certain âge. Cela ressort avec évidence des chiffres suivans.

Le fonds de retraites des sociétés de secours mutuels s'élevait au 31 décembre 1882 à 45 millions (chiffres ronds), provenant pour 21 millions de versemens opérés depuis l'origine par les sociétés, et pour le reste de subventions de l'état et d'intérêts capitalisés. Or, pour ne pas remonter au-delà de 1871, les sociétés n'ont versé à la caisse des retraites depuis cette date que 13 millions, tandis que, de l'autre main, elles en recevaient 15 de leurs membres honoraires. Ce sont donc les cotisations des membres honoraires qui ont fourni aux sociétés de secours mutuels l'excédent de recettes avec lequel elles ont pu opérer des versemens à la caisse des retraites, et comme ce sont ces versemens qui ont déterminé les subventions de l'état et produit des capitalisations d'intérêts, on peut dire que le fonds de retraite des sociétés de secours mutuels est dû exclusivement aux membres honoraires. Le rôle de la mutualité a été ici d'éveiller, d'intéresser, de provoquer la libéralité; mais il ne faut point faire honneur à ce principe de conséquences qui ne sont point en lui dans l'espèce. « Les sociétés de secours mutuels, dit M. Baron, peuvent donner aux classes laborieuses les soins en cas de maladie ou d'infirmité avec l'indemnité nécessaire à la famille; mais il faut bien se convaincre qu'elles ne peuvent donner que cela. » Il a raison.

La maladie menace tout le monde. Aussi la clientèle des sociétés de secours mutuels comprend-elle des individus de toutes les professions. Il est un autre risque qui est plus spécial aux ouvriers, c'est l'accident. Cependant les sociétés de secours mutuels n'assurent pas contre l'accident : j'entends contre l'incapacité de travail absolue ou relative qui peut en résulter. Aussi l'assurance contre l'accident n'est-elle guère répandue en France, à l'inverse de l'Angleterre, où elle est entrée tout à fait dans les mœurs. Il n'y a que très peu de compagnies d'assurances qui aient ajouté cette branche à leurs opérations, et les assurances qu'elles consentent sont presque toujours des contrats d'assurance collectifs souscrits par des patrons qui veulent être garantis contre les conséquences de leur responsabilité en cas d'accidens survenus à leurs ouvriers. Deux considérations ont jusqu'à présent arrêté bon nombre de compagnies : d'abord la difficulté de donner à ce contrat spécial d'assurance une base scientifique, ensuite les projets de loi en cours de délibération, qui, remaniant les principes de la législation, feraient peser sur le patron la présomption de faute, et modifieraient ainsi la base essentielle des contrats. Quant au contrat d'assurance individuel, il est assez peu répandu; l'état lui-même, malgré les avantages considérables qu'il offre, ainsi que nous allons le voir, à ceux qui veulent

se faire assurer, n'a pu triompher sur ce point de l'inertie des intéressés.

Aux termes d'une loi du 11 juillet 1868, tout individu qui verse à la caisse d'assurance en cas d'accident une cotisation annuelle variant de 3 francs à 8 francs, a droit, en cas d'incapacité de travail, à une pension viagère qui peut s'élever, suivant l'âge et le chiffre de la cotisation, de 150 à 624 francs. Avec un chiffre de cotisation aussi faible, une pension aussi élevée ne saurait être assurée aux cliens de la caisse, si l'état n'intervenait pour doubler le chiffre auquel chaque assuré aurait eu droit, d'après un calcul dont les données ne laissent pas d'être fort incertaines et aléatoires. Il est impossible de savoir jusqu'à quel chiffre de dépenses l'état se serait trouvé entraîné par la création de cette caisse si, tentés par ces avantages, les ouvriers avaient en grand nombre afflué à ses guichets. Mais c'est précisément le contraire qui est arrivé. Depuis sa création en 1869 jusqu'en 1882, c'est-à-dire en treize ans, la caisse n'avait reçu que 7,506 cotisations. En 1882, ces cotisations ne se sont élevées qu'à 1,654. Ces chiffres sont tout à fait dérisoires par rapport à la quantité considérable d'ouvriers employés dans des industries plus ou moins dangereuses. On peut dire que la création de cette caisse, un peu périlleuse peut-être pour l'état, mais très utile pour les classes ouvrières, a été un échec. A quoi tient cet échec? En partie peut-être à la complication des formalités à remplir pour opérer un versement et surtout pour obtenir la liquidation d'une pension, mais principalement à ce que l'existence même de l'institution est inconnue de la grande masse des travailleurs. Il n'est même pas certain que tous les agens des finances ayant qualité pour recevoir les versemens en connaissent bien le mécanisme et les règlemens. Si une compagnie d'assurances parvenait à offrir de pareils avantages, elle ne manquerait pas d'attirer le public à ses guichets par une publicité incessante. L'état s'est borné à créer la caisse, puis il ne s'est plus occupé de ses destinées. Aussi un congrès régional d'ouvriers demandait-il, il n'y a pas longtemps, la création d'une caisse nationale qui assurât le travailleur contre les accidens, c'est-à-dire précisément ce qui existe. Ceux qui ont souci des finances de l'état peuvent se réjouir que l'institution ne soit pas plus connue; à un autre point de vue, on pourrait souhaiter qu'elle le fût davantage. Mais je ne puis pas m'empêcher de faire remarquer, en passant, que des avantages qu'elle procure, il ne faut pas faire honneur à la mutualité, puisque la libéralité de l'état y entre pour moitié : la mutualité seule n'y suffirait pas, et ici encore nous aurions trouvé assez rapidement les limites de sa puissance. Arrivons maintenant

à ce qui est, ou plutôt à ce qui devrait être le grand souci de l'ouvrier : à la vieillesse.

IV.

La vieillesse, chose respectable et belle lorsque l'imagination se la représente couronnée de cheveux blancs, environnée d'égards, constituée en dignité et en respect ; la vieillesse, chose triste et hideuse lorsqu'on la voit traînant dans les rues sa misère physique, et trop souvent sa dégradation morale, ses yeux chassieux, ses bras décharnés, ses jambes étiques :

Ce qui reste du pauvre après un long combat,

repoussée comme inutile et raillée comme grotesque. Tel es cependant le spectacle que présente trop souvent dans la vie populaire la vieillesse de l'homme et surtout celle de la femme. Pour le vieillard, il y a encore, entre ouvriers, une sorte de camaderie. On l'admettra quelques heures à l'ouvrage et en échange on lui donnera une pièce blanche, après l'avoir invité à casser une croûte de pain et à boire un coup de vin. Mais la vieille femme ! personne n'en veut et personne ne la plaint. On dirait que sa vieillesse est un ridicule dont elle est responsable, et si, en traînant de droite et de gauche, elle obtient de la compassion populaire une aide passagère, trop souvent on la lui fait payer au prix de quelque plaisanterie obscène. La vieillesse est donc, elle devrait être surtout le cauchemar de quiconque vit du travail de ses bras. Parmi les conceptions chimériques qui font l'objet des discussions des ouvriers réunis dans leurs congrès, une des plus rebattues est celle d'une caisse nationale des invalides du travail qui assurerait indistinctement une pension à tous les travailleurs à partir d'un certain âge. Ces vœux ont même trouvé quelque écho au sein de la chambre des députés, où la proposition a été faite de constituer une caisse nationale de retraite pour les vieux ouvriers de l'industrie et de l'agriculture, caisse qui devrait être alimentée par une contribution obligatoire, tant des ouvriers que des patrons et par une subvention de l'état. Ce projet dort aujourd'hui dans les limbes parlementaires, et il n'est pas probable que son repos soit de longtemps troublé, quelques-uns de ses signataires étant devenus depuis sous-secrétaires d'état ou ministres. Laissons de côté ces utopies et voyons quel parti les ouvriers peuvent tirer des institutions qui, dans l'état présent des choses, s'offrent à eux.

On peut tout critiquer, même l'épargne, que Proudhon a appelée un agent de misère, même l'assurance, qu'on a voulu assimiler à un

jeu. Il ne faut donc pas s'étonner que cette forme de la prévoyance qui consiste à s'assurer, moyennant le versement d'une cotisation annuelle, le paiement d'une rente viagère à partir d'un certain âge ait rencontré des adversaires. De ces adversaires le plus illustre comme le plus passionné a été M. Thiers, qui, dans son rapport de 1848 sur l'assistance publique, appelait le système de la rente viagère un système destructif de la famille et flétrissait du nom d'égoïste insouciant celui qui opérait un versement annuel à une caisse des retraites pour la vieillesse. Si c'est égoïsme que de songer à assurer le pain de ses vieux jours, c'est, en tout cas, une forme de l'égoïsme assez excusable. Mais c'est, de plus, un égoïsme qui profite à autrui. Combien de fois ne voit-on pas un jeune ménage qui, avec ses seules charges, aurait pu se tirer d'affaire et qui succombe sous le fardeau d'un père ou d'une mère âgés à soutenir! Je crois donc qu'il faut se féliciter de voir la constitution de rentes viagères entrer dans les habitudes de la prévoyance. Mais dans quelle mesure les travailleurs prennent-ils leur part de ce mouvement? C'est ce qu'il faut tâcher de déterminer.

Si les compagnies d'assurance privées qui garantissent contre les accidens sont peu nombreuses, il n'en est pas de même de celles qui assurent une rente viagère, soit immédiate contre le versement d'une certaine somme, soit à partir d'une date fixe et en échange d'une prime annuelle devant courir un certain nombre d'années. C'est ce qu'on appelle une rente viagère différée. Les vingt-trois compagnies d'assurances, dont les opérations sont relevées dans le volume de la statistique annuelle de la France, avaient en cours, au 31 décembre 1882, 30,636,897 francs de rentes viagères. C'est là un chiffre considérable, mais qui se répartit d'une façon bien inégale. Sur ce chiffre de 30 millions, les rentes viagères immédiates, c'est-à-dire servies en échange d'un capital versé en une seule fois, s'élèvent à 28 millions (exactement 28,133,076 francs) et les rentes viagères différées, c'est-à-dire servies à la suite du paiement annuel d'une prime, à 2 millions seulement (exactement 2,503,821 francs). Or le paiement d'une prime annuelle est évidemment le seul moyen de se constituer pour l'avenir une rente viagère qui convienne à l'homme vivant de son travail quotidien, et l'énorme disproportion entre le chiffre des rentes viagères immédiates et celui des rentes viagères différées suffit à montrer combien les travailleurs proprement dits entrent pour une faible part dans la clientèle des compagnies d'assurance. Mais j'ai voulu m'en rendre compte d'une façon plus précise et j'ai obtenu le relevé des contrats de rentes viagères différées au-dessous de 1,000 francs, souscrits pendant l'exercice biennal 1882-1883 par une compagnie d'assurance sur la vie qui fait un nombre d'opérations considérables. Le chiffre de ces contrats

s'est élevé pendant ces deux années à 54, sur lesquels 29 contrats assuraient une rente de 300 francs ou au-dessous, 20 une rente de 301 à 600 francs et 5 une rente de 601 à 1,000 francs. Ces chiffres sont assurément très faibles. Mais cette constatation n'a rien qui doive étonner. En effet, les compagnies, pour ne point se trouver en perte, sont obligées de soumettre leurs assurés à un tarif calculé d'après des bases rationnelles. Or, pour la constitution de rentes ne dépassant pas le chiffre de 1,500, elles rencontrent une concurrence très effective, c'est celle de la caisse des retraites pour la vieillesse, créée par l'état en 1850. Dans la pensée de ses fondateurs, le bénéfice de cette caisse devait appartenir principalement aux classes populaires. Voyons le parti qu'elles ont su en tirer.

Si les opérations de la caisse d'assurance en cas d'accidens ne sont pas très actives, il n'en est pas de même de celles de la caisse des retraites. Assez lentes au début, dans la période de 1851 à 1861, ces opérations ont pris depuis lors un accroissement rapide que les malheurs de la guerre ont arrêté un instant, mais qui a repris de plus belle. Dans ces dernières années, le chiffre des versemens annuels s'est même élevé avec une rapidité qui a donné à réfléchir. De 467,000 (chiffre rond) en 1879, ce chiffre s'est élevé à 571,000 en 1882, soit en trois ans une progression de 104,000 dans le nombre des versemens; et le chiffre annuel des sommes versées a passé, pendant cette même période, de 24 millions à 68 millions, c'est-à-dire qu'il a presque triplé. L'année 1882 n'a présenté qu'une légère augmentation dans le nombre des versemens (575,000 au lieu de 571,000) et une diminution dans le chiffre des sommes versées (56 millions au lieu de 68 millions). Mais si l'on totalise le chiffre des déposans depuis l'origine de la caisse et celui des sommes versées, on arrive à 8,515,429 d'un côté et à 588,800,040 de l'autre. Certes, ce sont là de beaux chiffres, et l'institution paraît avoir pleinement réussi. Cherchons cependant comment se décompose sa nombreuse clientèle et les causes de cette augmentation rapide.

La clientèle de la caisse des retraites pour la vieillesse comprend deux catégories bien distinctes : ceux qui versent par intermédiaires et ceux qui versent directement. Ceux qui versent par intermédiaires sont ou bien des membres des sociétés de secours mutuels, ces sociétés étant autorisées à verser à la caisse des retraites les capitaux dont les intérêts sont destinés à assurer des pensions de retraites à quelques-uns de leurs membres, ou bien (et c'est de beaucoup le plus grand nombre) les employés de tout rang d'une grande quantité de sociétés industrielles ou financières (compagnies de chemins de fer, sociétés minières, etc.) sur les appointemens desquels ces sociétés exercent des retenues annuelles qu'elles placent en leur nom, sauf à parfaire par une contribution plus ou moins

forte la somme nécessaire pour attribuer à ces employés une retraite suffisante. Ceux qui versent directement appartiennent ou du moins peuvent appartenir à toutes les classes de la société, le minimum du versement était fixé à 5 francs, le maximum à 4,000 et le maximum de la pension viagère à 1,500 francs. La limitation du versement comme de la pension viagère a eu pour but, dans la pensée des auteurs de la loi, de réserver le bénéfice de cette institution aux gens d'une condition modeste et d'en écarter les capitalistes qui ne viendraient y chercher qu'un mode de placement avantageux. Cependant, c'est précisément le contraire qui est arrivé. Le nombre des versemens par intermédiaires s'élève, depuis l'origine de la caisse (non compris l'année 1882), à 7,715,016 francs et celui des versemens directs à 225,242 francs. Mais, en revanche, le total des sommes versées par intermédiaires ne s'élève qu'à 149,549,231 fr., tandis que le total des sommes versées directement s'élève à 268,410,417. Pour un bien moindre chiffre de versemens le total des sommes versées est beaucoup plus considérable. La moyenne des versemens par intermédiaires est, en effet, de 19 fr. 39, tandis que la moyenne des versemens directs est de 1,191 fr. 65. Que résulte-t-il de ces chiffres? C'est que la catégorie de ceux qui versent directement se compose presque exclusivement de petits capitalistes, de bourgeois, de petits rentiers qui apportent leurs fonds à la caisse des retraites, attirés par l'appât d'un placement avantageux. En effet, la caisse des retraites n'a pas cessé, depuis son origine, de calculer le taux de capitalisation à 5 pour 100, tandis que l'intérêt de l'argent placé en fonds publics ou en valeurs de tout repos n'atteint pas 4 pour 100. Aussi le chiffre des versemens directs s'est-il élevé par une progression incessante de 8 millions en 1877, à 55 millions en 1881 (les chiffres détaillés de 1882 ne sont pas encore publiés) et cette progression constituait la caisse en perte de 40 millions à la fin de 1882 (1). Mais ce ne sont pas les ouvriers qui ont appris le chemin de la caisse des retraites, ce sont les gens qui, ayant déjà une certaine aisance, se préoccupent de l'accroître en cherchant (ce qui est fort légitime) à s'assurer le bénéfice de combinaisons avantageuses dont le profit ne leur était pas destiné. La catégorie la plus démocratique des participans directs à la caisse de la vieillesse est celle des anciens domestiques, qui y versent parfois d'un coup le montant de leurs économies. Tout le reste constitue une clientèle bourgeoise, ce qui d'ailleurs n'enlève rien à la valeur de l'institution.

S'il fallait chercher les causes de cette abstention de la classe po-

(1) Un article de la loi de finances de 1882 a ramené, à partir du 1er janvier 1883, l'intérêt à 4 1/2 pour 100, ce qui est déjà un taux élevé, mais cette réduction de l'intérêt a suffi pour arrêter une progression ruineuse pour l'état.

pulaire vis-à-vis d'une institution qui a été cependant créée pour elle, on en pourrait trouver plusieurs. D'abord ce fait que l'existence même de la caisse est inconnue de la plupart des travailleurs, l'état ne se montrant pas au point de vue de la publicité qu'il sait donner à ses opérations un meilleur assureur contre la vieillesse que contre les accidens, fort heureusement pour lui du reste; ensuite peut-être le luxe des formalités administratives qui viennent compliquer le versement et, par les déplacemens que ce versement nécessite, le rendre encore plus onéreux. Avant de se rendre au chef-lieu du département ou de l'arrondissement, d'abord pour opérer ses versemens à la recette générale ou particulière, puis ensuite pour faire viser son reçu à la préfecture ou à la sous-préfecture, l'ouvrier y regardera à deux fois, car il pourrait bien se faire que les dépenses du voyage absorbassent une bonne partie de la somme qu'il entend verser. Enfin, la nécessité de produire, chaque fois qu'il touche ses arrérages, un certificat de vie, délivré par un notaire, doit assurément achever de le détourner. Mais ce qui décourage surtout le travailleur de verser à la caisse de la vieillesse sa contribution annuelle, c'est la comparaison de l'effort qu'il lui faudra faire avec le résultat lointain qu'il en peut espérer. S'il avait la prévoyance de commencer ses versemens à vingt ans et de les poursuivre sans interruption jusqu'à cinquante ans, il pourrait, par un versement de 195 francs par an, s'assurer une rente viagère de 1,485 francs, ce qui est assurément très beau. Mais combien y a-t-il d'ouvriers de vingt ans qui soient assez prévoyans pour penser à la vieillesse? Combien y en a-t-il qui soient en état de mettre de côté 195 francs par an? S'il ne commence ses versemens qu'à trente ans, c'est 430 francs qu'il lui faudra verser. Mettons que, bornant son ambition à une rente de 500 francs, il limite son versement à 300 francs environ, ne sera-t-il pas encore détourné de cet acte de prévoyance par la pensée que le capital ainsi versé est aliéné par lui à tout jamais, et que, s'il se trouve aux prises avec quelque besoin imprévu, il ne pourra pas en récupérer tout ou partie pour y faire face? enfin que s'il vient à mourir avant l'âge, ce capital sera complètement perdu pour ses héritiers, à moins qu'il n'ait contracté une assurance avec capital réservé, en payant, il est vrai, une prime beaucoup plus forte? N'est-il pas naturel, légitime même, qu'il préfère garder par devers lui ses économies, les verser à la caisse d'épargne, où il les conserve sous sa main avec l'espérance de les en retirer un jour ou l'autre pour en faire un emploi fructueux? Pour lui, s'assurer à la caisse de la vieillesse, c'est renoncer à la chance. Or quel est celui qui dans sa vie veut renoncer à la chance? Dans le développement qu'ont pris, depuis quelques années, les opérations de cette caisse, il faut donc bien se garder de voir un progrès de la pré-

voyance populaire, et il ne faut pas trop s'étonner non plus que cette forme de la prévoyance ne soit pas celle qui agrée le plus au travailleur, malgré les sacrifices que l'état avait l'intention de s'imposer pour lui et qu'il s'impose en réalité au profit d'une foule d'honnêtes petits bourgeois.

Quant aux versemens opérés par intermédiaire, qui, ainsi que je l'ai dit, dépassent depuis l'origine de la caisse 7,700,000 comme nombre et 149 millions comme somme, et qui ont atteint, en 1881, 539,695 comme nombre et 13,017,093 comme somme, il n'est pas possible d'en faire, exclusivement du moins, honneur à la prévoyance populaire. Si l'on excepte, en effet, les versemens opérés par les sociétés de secours mutuels sur lesquels je vais revenir, ces versemens sont la conséquence d'une contrainte, légitime et salutaire, exercée sur leurs employés de tout grade par les sociétés industrielles qui servent d'intermédiaires à ces versemens. Consultés individuellement, tous ces employés préféreraient peut-être ne pas subir une retenue sur leurs appointemens ; mais la société intermédiaire leur fait une obligation de cette retenue, et ce qui lui donne ce droit, c'est qu'elle s'impose, de son côté, un sacrifice sensiblement égal à celui qu'elle exige. Nous reviendrons tout à l'heure sur les résultats auxquels on arrive par cette forme de la prévoyance, qu'on pourrait appeler la prévoyance obligatoire. Mais disons d'abord un mot des versemens opérés par les sociétés de secours mutuels.

Comme je l'ai démontré tout à l'heure, si un assez grand nombre de sociétés de secours mutuels (67 pour 100) sont arrivées à posséder un fonds de retraite, c'est grâce aux cotisations de leurs membres honoraires. En bonne justice, on ne saurait donc non plus porter ce résultat à l'actif de la prévoyance ; mais comme c'est ici la prévoyance qui suscite la libéralité, on peut encore lui en faire honneur. A quels résultats prévoyance et libéralité réunies sont-elles arrivées? Il y a vingt ans, on comptait 1,779 sociétés, possédant un fonds de retraites total de 6,462,028 francs. Il y en a aujourd'hui 2,958, possédant un fonds total de 45,258,629 francs. Le nombre des pensionnaires de ce fonds de retraite était, en 1869, de 2,302 ; il s'élevait, au 31 décembre 1882, à 14,963. Ce sont là d'heureux symptômes d'accroissement dans la prévoyance et le bien-être dont on ne peut que se féliciter. Abandonnons maintenant ces gros chiffres, qui ne nous apprennent rien sur les situations individuelles, et cherchons à nous rendre compte du sort assuré à ces pensionnaires des sociétés de secours mutuels. La moyenne des pensions liquidées en 1882 a été de 72 francs (exactement 71 fr. 94). Mais, pour le coup, cette moyenne ne signifie absolument rien, car il y a trop d'écart entre le chiffre des pensions. Mieux vaut s'attacher au chiffre des pensions elles-mêmes, divisées par catégories.

Sur les 14,963 pensions inscrites à la caisse des retraites de la vieillesse par l'intermédiaire des sociétés de secours mutuels, 88 seulement s'élevaient de 300 à 452 francs; 418 étaient de 299 à 200 francs; 2,352, de 199 à 100 francs; enfin, 12,105, de 99 à 30 francs, qui est le minimum. Un aussi grand écart entre le chiffre des pensions s'explique par ce fait que quelques sociétés de secours mutuels sont composées moins de travailleurs que de petits bourgeois (par exemple celle des médecins de France, des employés du greffe du tribunal de commerce, des bouchers de Paris, etc.), qui peuvent imposer à leurs membres d'assez fortes cotisations. Mais la grande majorité de celles qui sont composées véritablement d'ouvriers n'arrive pas à servir à ses membres, à partir de soixante-trois ou soixante-quatre ans, une pension qui en moyenne dépasse 100 francs. Si ces braves gens, qui ont été toute leur vie laborieux et économes, n'avaient pas d'autres ressources personnelles ou d'autres soutiens pour assurer leur vieillesse, il serait à craindre que leurs derniers jours ne fussent assez misérables. La prévoyance libre et la libéralité individuelle réunies sont donc arrivées ici à d'assez maigres résultats. Voyons ce que vont donner la prévoyance obligatoire et la libéralité collective.

Si un assez grand nombre de sociétés industrielles se servent de la caisse des retraites pour la vieillesse et y versent le montant des retenues exercées par elles sur les salaires de leurs ouvriers, il y en a un grand nombre d'autres qui administrent elles-mêmes ces fonds de retraites et qui servent directement les pensions. Il nous faut donc ici tout à fait renoncer à nous servir de la statistique officielle et chercher à y suppléer par d'autres renseignemens. Malheureusement ces renseignemens sont très incomplets. Il n'existe aucun document indiquant le nombre de sociétés ou d'industriels qui ont créé spontanément et en dehors de toute obligation légale des caisses de retraites pour leurs ouvriers. Cela est regrettable, car un document de cette nature serait la meilleure réponse à opposer à ces appréciations un peu passionnées de notre état social qui représentent l'ouvrier du XIXe siècle, le prolétaire comme on se plaît à l'appeler, livré sans protection, sans défense, sans souci de son bien-être ni de son avenir, à toutes les horreurs d'une concurrence sans merci. Cette statistique montrerait au contraire que, dans la grande industrie, on se préoccupe plus que jamais de la condition de l'ouvrier, que des efforts consciencieux sont faits pour améliorer sa situation pendant la période du travail, comme pour assurer son avenir pendant la vieillesse, et que le XIXe siècle en général, la France en particulier, peuvent soutenir la comparaison sans désavantage avec tout autre siècle et tout autre pays. Je n'ai point malheureusement tous les élémens de cette statis-

tique, mais je me suis efforcé d'en réunir quelques-uns en étudiant, d'après des documens peu répandus, la condition des ouvriers qui travaillent dans les usines de houille et celle des employés de chemins de fer. Ce sont là des industries considérables qui occupent dans notre pays un grand nombre de bras, et nous aurons par là quelques lumières sur la condition générale des ouvriers de la grande industrie. Occupons-nous d'abord des ouvriers de mines.

Il a été beaucoup parlé dans ces derniers temps de la situation des ouvriers mineurs en France, ou plutôt ils ont beaucoup fait parler d'eux. Leurs griefs, plus ou moins légitimes, ont trouvé de nombreux échos au sein du parlement, et leurs doléances, plus fondées peut-être que leurs griefs, ont été rédigées en *cahiers* par d'habiles metteurs en scène, sans doute pour donner à entendre que, seuls parmi tous les citoyens, ils vivent encore sous l'ancien régime, de tyrannique mémoire, comme chacun sait, et n'ont tiré aucun profit des principes de 89. Sans que l'ancien régime ou les principes de 89 aient rien à voir dans l'affaire, il faut avouer, en effet, que la condition du mineur français n'a rien d'enviable et que, sinon ses griefs, car ce n'est la faute de personne, du moins ses doléances sont assez justifiées. Il est astreint à un travail rude en lui-même et qui s'exerce dans des conditions sinon malsaines, du moins particulièrement attristantes. La nature toute matérielle de ce travail, qui n'exige ni instruction ni grande habileté de main, et qui est à peu près le même pour tout le monde ne lui permet guère d'espérer qu'il parviendra par son savoir-faire et son économie à améliorer et à transformer notablement sa situation. De plus, le métier est périlleux, et il est sans cesse exposé aux coups inopinés d'un ennemi souterrain, le grisou, qui semble redoubler depuis quelque temps le nombre de ses victimes. Enfin la concurrence des producteurs étrangers travaillant dans des conditions plus favorables maintient inévitablement son salaire à un niveau qui ne dépasse guère ses plus stricts besoins. Telle est la condition du mineur dans les houillères françaises. Ce qu'il y a de pénible dans cette condition a été naguère mis en lumière avec beaucoup de force dans un roman de M. Zola. Oh ! que j'ai de rancune littéraire contre cet homme qui, avec sa fécondité d'imagination, sa vigueur de pinceau et sa rude éloquence, aurait pu nous donner un si beau roman populaire, d'une lecture un peu douloureuse peut-être, mais instructive et saine, et qui, au lieu de cela, s'obstine à ramasser dans tous les coins des ordures, où il se vautre inutilement et comme à plaisir ! Quand on se donne pour le peintre de la vérité et l'apôtre du naturalisme, a-t-on bien le droit d'entasser ainsi qu'il l'a fait les exagérations, les invraisemblances et de terminer par des prophéties de songe-creux, en annonçant en

termes sibyllins la victoire « d'une armée noire, vengeresse, qui germe lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes des siècles futurs et dont la germination va bientôt faire éclater la terre. » Après avoir décrit sous les couleurs les plus sombres, et sans tenir aucun compte des transformations apportées dans l'industrie des mines depuis une quinzaine d'années, la situation des ouvriers mineurs, il aurait été peut-être de bonne justice de marquer ce que l'on a fait pour adoucir les misères inséparables de cette situation. C'est ce que je voudrais essayer d'indiquer en m'appuyant sur un document qui n'a rien d'un roman : à savoir un rapport de M. Keller, ingénieur des mines « sur les caisses de secours pour les mineurs et autres institutions de prévoyance ayant fonctionné sur les houillères en 1882. » C'est de ce travail fort peu connu, et fort digne de l'être, que j'ai extrait les renseignemens suivans.

En 1882, il y avait en France 111,317 ouvriers employés dans les mines de houille ou d'anthracite, qui étaient au nombre de 308. Leur salaire moyen par jour de travail était de 4 fr. 12 pour les travaux du fond, et de 2 fr. 68 pour les travaux de la surface, auxquels sont employés beaucoup de femmes et d'enfans. Mais, à cause des dimanches et jours fériés, ils ne travaillent que 295 jours par an, ce qui montre, soit dit en passant, que dans cette branche de la grande industrie, comme dans beaucoup d'autres, le repos du dimanche, si salutaire au corps comme à l'âme, est parfaitement observé, et cela sans qu'il soit besoin de lois coercitives. Comme, pour ne pas travailler le dimanche, on n'en est pas moins obligé de manger, ce chômage partiel réduit le salaire annuel à 3 fr. 33 par jour pour les travaux souterrains, et à 2 fr. 16 pour les travaux de surface. Encore n'est-ce là qu'une moyenne probablement grossie par le salaire de quelques ouvriers, en assez petit nombre cependant, qui sont payés exceptionnellement, de sorte qu'en réalité le salaire de la majorité des ouvriers mineurs ne doit pas atteindre à ce chiffre. C'est donc, on le voit, une profession assez maigrement rétribuée, étant donnés la nature et le danger des travaux. Il convient cependant de faire remarquer que, dans un grand nombre d'industries, les ouvriers ne le sont pas davantage et qu'ils n'ont pas tous les avantages accessoires dont, comme nous allons le voir, les ouvriers mineurs sont appelés à bénéficier. C'est ici que le rapport de M. Keller devient particulièrement intéressant. Sur les 111,317 ouvriers employés en 1882 dans les mines de houilles, 109,237 participaient à des caisses de secours et de retraites, soit une proportion de 97 pour 100. Les 1,070 ouvriers qui ne participaient à aucune institution de cette nature étaient répartis sur 103 mines différentes, em-

ployant chacune en moyenne dix ouvriers. Dans des exploitations employant un aussi faible effectif et qui rentrent plutôt dans la moyenne industrie que dans la grande, il est impossible d'organiser, à proprement parler, une caisse de retraite et de secours. On peut donc dire, en restant dans la vérité, que dans l'industrie minière, les patrons, sociétés ou individus, peu importe, ont organisé des caisses de secours et de retraite partout où cela était possible, et cette constation est d'autant plus à leur honneur que le décret du 3 janvier 1813 ne leur impose d'autre obligation que de fournir à leurs ouvriers les médicamens et soins chirurgicaux en cas d'accidens, mais demeure absolument muet sur la question des secours proprement dits et des pensions. Voyons maintenant quel est le mécanisme de ces caisses. Comme elles sont au nombre de 205, il va sans dire que leur organisation est infiniment variable. On peut cependant les diviser en trois catégories.

La première comprend les caisses qui sont alimentées à la fois par des retenues sur les salaires des ouvriers et par une subvention fixe et proportionnelle des exploitans. Il y avait, en 1882, 48,966 ouvriers participant à des caisses ainsi organisées. Les retenues opérées sur leurs salaires s'élevaient à 1,652,960 francs, la contribution des exploitans à 996,952 francs, ce qui, en y joignant l'intérêt des fonds placés, les amendes, etc., constituait à ces différentes caisses un actif de 2,863,441 francs. Les dépenses s'étaient élevées à 2,643,921 francs, comprenant à la fois les frais médicaux, les secours et pensions et d'autres dépenses faites dans l'intérêt des ouvriers, entre autres celles des écoles, ce qui (défalcation faite de ces dernières dépenses), donne une dépense moyenne de 48 francs environ par ouvrier. La seconde catégorie comprend les caisses qui sont alimentées par des retenues sur les salaires des ouvriers et aussi par des subventions des exploitans, mais par des subventions qui n'ont rien de fixe et qui varient suivant les besoins des caisses. Le nombre des ouvriers participant aux caisses ainsi constituées était de 31,459. L'actif de ces caisses s'est élevé à 1,380,015 francs et leurs dépenses à 1,301,060 francs, ce qui donne une dépense moyenne par ouvrier de 42 francs environ, inférieure de 6 francs à la dépense moyenne par ouvrier des caisses alimentées par des subventions fixes. Enfin la troisième catégorie comprend exclusivement des caisses dont, à vrai dire, il ne devrait pas être parlé dans un travail consacré aux institutions de prévoyance ; car la prévoyance, même obligatoire, n'a rien à y voir. Ces caisses sont alimentées exclusivement par les contributions des exploitans, c'est-à-dire par la libéralité volontaire. 18,812 ouvriers y participaient et la dépense moyenne de ces caisses par ouvrier était de plus de 50 francs. Mais

cette moyenne est assez trompeuse, et elle ne s'élève aussi haut que par le fait des dépenses vraiment exceptionnelles que s'imposent pour leurs ouvriers trois établissemens bien connus : Le Creuzot, qui dépense pour ses ouvriers 76 francs par tête, Decize 69 francs, et Anzin 49. Les autres établissemens ne parviennent pas à consacrer à ces mêmes dépenses plus de 17 francs par tête (sauf un seul qui peut aller jusqu'à 26 francs), ce qui prouve que, pour soutenir le fardeau d'un grand nombre d'existences et d'un grand nombre de besoins, la libéralité ne suffit pas et qu'il y faut encore d'autres ressorts. C'est à peine, en effet, comme nous allons le voir, si la prévoyance et la libéralité réunies parviennent à assurer la vieillesse des ouvriers mineurs.

Les chiffres que je viens de donner comprennent à la fois les dépenses occasionnées par les frais de maladie ou d'accidens et les pensions de retraite. A quel chiffre s'élèvent ces pensions par tête? Voilà ce qu'il est intéressant de savoir, si l'on veut sortir des moyennes qui ne signifient rien pour l'étude des situations individuelles. Ce chiffre subit des variations sensibles, suivant les établissemens, quel que soit le mode d'alimentation de la caisse, et généralement il s'élève ou s'abaisse avec la prospérité et aussi avec l'importance de l'établissement. C'est ainsi que, dans les petites exploitations, il y a une caisse de secours et pas de caisse de retraites. On trouverait là, si cela était nécessaire, une nouvelle preuve de la solidarité qui existe dans l'industrie entre les exploitans et ceux qui s'intitulent parfois eux-mêmes, mais bien à tort, les exploités. Tout ce qui atteint les uns se répercute sur les autres, et quand les ouvriers visent le patron, c'est eux-mêmes qu'ils atteignent. Ce serait trop nous attarder que de donner des chiffres exploitation par exploitation. Bornons-nous à quelques indications générales. Le chiffre de pension maximum que nous trouvons est de 592 francs par an, mais c'est là, il faut le dire, un chiffre tout à fait exceptionnel. Ceux de 438 et de 365 francs par an sont plus fréquens. Mais ce sont encore des chiffres maxima. Les chiffres minima sont au contraire de 146 et même de 125 francs par an, ce qui est véritablement bien peu. On peut dire que la moyenne varie de 240 à 300 francs. Ces pensions s'obtiennent généralement à partir de cinquante-cinq ans d'âge et au bout de trente ans de service. Dans certains établissemens on ajoute 25 francs par année de service supplémentaire. Ces chiffres ne concernent que les ouvriers. Pour leurs veuves le maximum de la pension paraît être de 365 francs par an, le minimum de 75 francs. La pension ordinaire est de 180 à 220 francs. Tels sont, en ce qui concerne la vieillesse des ouvriers mineurs, les résultats auxquels parviennent, en combinant leurs efforts, la prévoyance et la libé-

ralité (1). Ce serait avoir l'enthousiasme facile de dire qu'ils soient très brillans. Tels qu'ils sont, cependant, ils font honneur à notre pays par rapport à certains pays étrangers où les caisses de secours et de retraites sont cependant obligatoires. En Belgique, par exemple, la dépense moyenne que s'imposent les exploitans, par tête d'ouvriers, n'est que de 33 francs, tandis qu'en France elle varie, ainsi que nous venons de le voir, de 42 à 50 francs, suivant le mode d'organisation des caisses. L'initiative privée et la liberté sont donc arrivés ici à des résultats dépassant ceux de l'obligation légale, et je ne suis pas de ceux qui s'en étonnent ni qui s'en affligent. Nous allons même nous trouver en présence de résultats plus complètement satisfaisans en étudiant la condition des employés de chemins de fer.

Le système adopté par les six grandes compagnies de chemins de fer français pour assurer l'avenir de leurs agens varie avec chaque compagnie. D'importantes modifications, et toujours dans un esprit de plus en plus favorable aux ouvriers, ont même été successivement apportées par chacune de ces compagnies à leurs règlemens intérieurs. Mais toute cette organisation repose cependant sur un principe commun, l'alliance de la prévoyance et de la libéralité. D'une part, en effet, les retenues exercées sur le traitement sont obligatoires pour tous les agens commissionnés (2); et, d'autre part, la compagnie intervient, dans une proportion plus ou moins considérable, pour parfaire la pension que ses propres versemens assureraient à chaque agent. Au premier abord, il peut sembler que la compagnie d'Orléans suive un système différent, car elle n'opère pas de retenues sur le traitement de ses agens, et c'est au moyen d'un prélèvement opéré sur ses bénéfices qu'elle assure leurs pensions de retraite. Mais comme, d'une part, ce prélèvement opéré par la compagnie sur ses bénéfices au profit de ses agens a le caractère d'une libéralité, et que, d'autre part, au lieu de remettre en espèces à chaque agent la part qui lui revient, elle place d'office cette part en son nom, c'est bien, sous une forme différente, l'application du même principe. Quant aux détails, les dispositions varient avec le règlement adopté par chaque compagnie. La contribution de la compagnie est tantôt égale à la retenue exercée sur le traitement de l'agent, tantôt supérieure.

(1) Il faut également tenir compte des subventions indirectes qu'un certain nombre de compagnies accordent à leurs ouvriers sous forme d'allocations de chauffage et de loyers réduits ou gratuits, qui viennent améliorer le salaire ou la retraite.

(2) Pour les agens non commissionnés, le versement n'est pas obligatoire, mais à tous ceux d'entre eux qui acceptent une retenue sur leurs salaires, les compagnies assurent les mêmes avantages qu'aux agens commissionnés.

Tantôt la pension est constituée avec capital aliéné; tantôt, si l'agent le préfère (mais en ce cas la pension est moins forte), le capital est réservé, c'est-à-dire qu'après lui ses ayants droit en toucheront le remboursement. Tantôt les compagnies administrent elles-mêmes leur fonds de retraites, comme l'Est, le Lyon, le Midi; tantôt elles versent au nom de leurs agens à la caisse de l'état, comme l'Ouest, le Nord et l'Orléans. L'âge et les conditions de la mise à la retraite, facultative ou anticipée, varient également, ainsi que les bases d'après lesquelles s'établit le calcul de la pension. Mais le relevé de toutes ces différences nous entraînerait trop loin; bornons-nous aux résultats d'ensemble. D'après les derniers rapports publiés par les compagnies, le nombre des agens participant aux différentes caisses de retraite s'élevait à 128,920. C'est là assurément un chiffre satisfaisant. Toutefois, il faut, comme toujours, pénétrer un peu dans le détail, si l'on veut se rendre compte de la situation qu'assurent à chacun les différens règlemens dont je viens d'indiquer d'une façon si sommaire les dispositions principales (1). Comme tous les agens de la compagnie, depuis les ingénieurs en chef jusqu'au dernier cantonnier ou graisseur, participent aux caisses de retraites, il est évident que le montant des pensions servi par ces caisses est très inégal; mais il est presque superflu de dire que le plus grand nombre de ces pensions ne dépasse pas un chiffre assez modeste, puisqu'il y a beaucoup de graisseurs ou de cantonniers pour un seul ingénieur. La compagnie du Midi est la seule qui imprime tous les ans un tableau indicatif du montant des pensions liquidées par elle dans le courant de l'exercice. D'un de ces tableaux il résulte que, sur 150 pensions liquidées en 1853, 136 étaient attribuées à des agens qu'on peut considérer comme appartenant à la classe ouvrière : 4 qui ne dépassaient pas 400 francs, étaient attribuées à de simples éclusiers, qui, probablement, sont en outre logés; 8 s'élevaient de 400 à 500 fr.; 4 de 500 à 600 francs; toutes les autres dépassaient 600 francs. Je n'ai fait ce relevé que pour les retraites normales; les retraites anticipées ou les retraites de survivance, attribuées à des veuves, s'élevant naturellement à des chiffres moindres. On peut dire que ces chiffres sont à peu près les mêmes dans toutes les compagnies. Cependant deux d'entre elles assurent à leurs employés un minimum de pension qui est à l'Ouest de 500 francs, à l'Est de 500 francs pour les employés célibataires, de 600 francs pour les employés mariés. Nous sommes loin, comme on voit, des chiffres de pensions véritablement un peu

(1) Si l'on voulait tenir compte de tout ce qui est fait par les compagnies pour améliorer la condition de leur nombreux personnel, il faudrait ajouter encore les sommes considérables dépensées par elles en secours médicaux et allocations de toute nature.

exiguës attribuées aux ouvriers mineurs, et on peut dire qu'en France il ne dépend que des agens, commissionnés ou non, employés dans les chemins de fer, d'assurer l'avenir de leur vieillesse, et dans des conditions beaucoup plus favorables qu'en tout autre pays. C'est ce qui ressort, en particulier, d'un travail très intéressant de M. Eddy sur la situation comparative des employés de chemins de fer en France et en Angleterre.

Les six grandes compagnies de chemins de fer dont je viens de parler ne sont pas les seules qui assurent à leurs employés des avantages semblables. La compagnie des chemins de fer de l'état, celle de l'Est algérien, la compagnie générale des eaux, celle du gaz, les grandes compagnies d'assurances, enfin une foule de sociétés industrielles ou d'usines privées, dont je ne veux citer aucune, ne pouvant les citer toutes, ont établi d'après ce même principe des caisses qui assurent d'une façon satisfaisante la vieillesse de leurs ouvriers, et, si j'insiste sur ce point, c'est pour montrer combien on est injuste envers notre temps et notre pays quand on ne veut tenir aucun compte de ces efforts et de ces résultats. Mais le principe sur lequel sont fondées toutes ces institutions, quel est-il? C'est, ne l'oublions pas, la combinaison de la prévoyance et de la libéralité. Si l'une ou l'autre faisait défaut, on n'arriverait pas à des résultats aussi satisfaisans. En veut-on la preuve? Qu'on déduise du montant de ces pensions que j'ai données tout à l'heure, soit la quotité proportionnelle aux versemens des agens, soit le complément dû à la libéralité de la compagnie, et l'on retombera tout de suite à des chiffres à peine suffisans pour satisfaire aux besoins indispensables de l'existence. De tout l'ensemble de cette étude se dégage donc une conclusion : c'est que, pour résoudre cette question, difficile entre toutes, de l'avenir du travailleur et pour assurer sa vieillesse, il ne suffit, en règle générale et sauf exception, ni de cette vertu privée qui s'appelle l'économie, ni de cette vertu sociale qui s'appelle (car il est temps de se servir du mot propre) la charité. Il faut que l'une et l'autre joignent leurs efforts et contractent alliance : le succès même partiel du combat contre la misère est à ce prix. Avant de reprendre et de développer cette conclusion d'une façon plus générale, il nous faut cependant chercher encore ce qu'on peut demander à ces modes nouveaux de rémunération ou d'organisation du travail qu'on appelle la participation aux bénéfices et la coopération. Ce sera l'objet d'une prochaine et dernière étude.

Cte D'HAUSSONVILLE.

GEORGE ELIOT

Œuvres complètes. — *George Eliot's Life*, par J.-W. Cross. Londres, 3 vol.; William Blackwood. — *George Eliot*, par Mathilde Blind. Londres, 1 vol.; Allen.

La vie que nous allons raconter est pauvre en événemens et n'a rien de ce qui séduit et retient la curiosité de la foule. Je crois que, si George Eliot avait été un homme, on se serait contenté de connaître l'écrivain par ses œuvres; mais dès que le mot *génie* est prononcé à propos d'une femme, l'intérêt s'éveille et avec raison. Une femme de génie, même contestée, est une apparition trop rare pour ne pas mériter toute notre attention, et si George Eliot a eu contre elle, dans son propre pays, l'opinion de juges tels que MM. Swinburne, Matthew Arnold, Ruskin et Disraeli, beaucoup d'autres, là-bas ou ici, l'ont comparée à Shakspeare ou placée sur la même ligne que Goethe; deux de ces exagérations formidables auxquelles leurs auteurs eux-mêmes ne croient qu'à moitié, mais qui n'en donnent pas moins envie d'étudier de près celle qui les a provoquées. Nous n'avons pas, pour notre part, à juger George Eliot écrivain, n'en ayant sans doute que peu de chose à dire après la délicate et pénétrante étude que lui a consacrée ici-même M. Émile Montégut (1) : c'est la femme, la femme seule qui va nous occuper.

George Eliot s'est attachée dans ses livres à nous faire sentir que toutes nos actions nous suivent dans la vie, et que leurs influences combinées forment pour une grande part ce que nous appelons à

(1) *Revue* du 1er et du 15 mars 1883.

tort le hasard de la destinée. C'est, disait-elle, une loi inexorable de l'âme humaine, que nos actions les plus soudaines et les plus irréfléchies sont préparées par une succession de libres choix entre le bien et le mal, qui, peu à peu et à la longue, déterminent notre caractère. Elle trouvait la confirmation de cette loi dans toutes les biographies qui font ressortir la physionomie d'un homme, ses luttes avec les autres et avec lui-même, ses visées et le résultat de ses efforts, de façon à mettre en lumière la signification que peut avoir pour ses semblables son expérience de la vie. Aussi aurait-elle voulu qu'on écrivît dans cet esprit l'histoire de tous les personnages intéressans à un titre quelconque. Nous allons essayer, dans la limite très étroite de nos forces, de faire pour elle-même ce qu'elle souhaitait qu'on fît pour les autres. Le sujet se prête merveilleusement à fournir la leçon morale qui doit se dégager d'une biographie entendue comme George Eliot les entendait. L'auteur d'*Adam Bede* n'était pas une héroïne. Pas plus que la plupart des personnages de ses romans, elle n'avait un de ces caractères exceptionnels grâce auxquels l'homme triomphe de tout, et domine les circonstances au lieu d'être dominé par elles. Ses luttes ont eu leurs défaites aussi bien que leurs victoires, et il n'est pas impossible, quoique la tâche soit malaisée avec une nature aussi compliquée, de démêler les causes qui ont amené les unes et les autres. Elle-même nous met sur la voie dans les fragmens de lettres et de *Journal* publiés par son mari, M. Cross, sous le titre de *Vie de George Eliot*. L'excellente petite biographie de Mlle Mathilde Blind et les parties autobiographiques des romans nous seront d'un secours au moins égal. Enfin nous devons un tribut de reconnaissance aux travaux de la critique anglaise, en particulier à un essai tout à fait supérieur de lord Acton et à un article de M. Frédéric Harrison.

I.

George Eliot se nommait de son vrai nom Mary-Ann Evans. Elle était née le 22 novembre 1819 dans le comté de Warwick, d'où elle ne bougea de toute sa jeunesse et où elle fut élevée en campagnarde. L'habitation de ses parens, appelée Griff, était moitié ferme, moitié manoir. La maison, délicieusement vieillote, était tout enveloppée de lierre, avec des murs de brique très épais, de hautes fenêtres à petits carreaux et une porte à auvent ouvrant sur une pelouse semée de grands arbres. Derrière les étables et les hangars était le jardin, fouillis de légumes, de fleurs et d'arbres fruitiers, de choux et de roses, de vieux poiriers noueux et de massifs de

framboisiers, un de ces jardins exquis pour les enfans, où pousse le dessert et où l'on trouve toujours à observer et à butiner. George Eliot en avait conservé un souvenir poétique et aimait à le décrire. Tout autour de Griff s'étendait un pays plat, boisé et vert, monotone et endormi, où les idées circulaient remarquablement peu il y a soixante ans. A Griff même, l'existence était paisible, les livres rares et les innovations mal vues. Deux fois le jour, le matin à dix heures et l'après-midi à trois heures, les enfans couraient jusqu'à la grande route pour voir passer la diligence. C'était la seule communication qu'ils eussent avec le monde.

Les Evans étaient d'origine galloise. Le fait est à noter, car on s'est plu quelquefois à reconnaître à George Eliot, qui tenait beaucoup de son père, un génie essentiellement germanique, possédant à un degré frappant les qualités et les défauts importés d'Allemagne par les Saxons. Le grand-père Evans était charpentier. Robert Evans, le père de George Eliot, avait aussi été charpentier. Il s'était fait ensuite fermier, puis arpenteur et régisseur. C'était un homme capable, probe, très estimé dans le pays, aimant les opinions correctes et respectant les autorités. Il avait une manière de dire : « le gouvernement, » qui remplissait ses enfans de vénération, et quand il parlait des « rebelles, » par où il entendait tous ceux qui font de l'opposition au gouvernement, le ton de sa voix rappelait tout de suite que Satan avait été le premier des rebelles. Travailleur, courageux, tenant de sa race paysanne une grande ténacité et la faculté de beaucoup endurer, il en avait aussi l'absence d'épanchement, l'habitude de garder pour soi ses réflexions et ses sentimens. De sa personne, il était solidement bâti. Ses gros traits accentués rappelaient ceux de sa fille. Le front était bien développé, le regard fin. Il n'avait reçu aucune éducation et il le regretta toute sa vie. George Eliot y gagna. Il lui transmit intactes les énergies d'un cerveau bien fait et resté frais.

M. Robert Evans s'était marié deux fois. Du premier lit il eut deux enfans dont nous n'avons pas à nous occuper, car ils quittèrent de bonne heure la maison paternelle. Sa seconde femme, Christiana Pearson, qu'il épousa en 1813 et qui fut la mère de George Eliot, était une personne remarquable. Elle a servi de modèle à sa fille pour Mrs Poyser et Mrs Hackit, illustres commères à la langue affilée, justement redoutées de leurs servantes. Mrs Evans trouvait de même « qu'il n'y a pas de plaisir à vivre s'il faut toujours garder son bouchon et laisser seulement goutter son idée comme un tonneau qui fuit. » Elle mettait peu son bouchon, et les observations dont elle se débondait sur son entourage étaient en général plus justes qu'agréables à recevoir. Elle ne s'en laissait pas accroire, ni

imposer, et quand un homme « avait l'air d'un coq qui croit que le soleil s'est levé tout exprès pour l'entendre chanter, » elle le disait comme elle le pensait. Lorsqu'on est une demoiselle Pearson, et qu'on sait faire le beurre d'après la méthode Pearson, on a le droit d'avoir son opinion, et l'on use de son droit.

Il y avait eu quatre demoiselles Pearson, toutes quatre également convaincues de la supériorité du beurre Pearson sur tous les autres beurres de la paroisse. Les trois sœurs de Mrs Evans ont posé pour les tantes Dodson du *Moulin sur la Floss*. Elles appartenaient, comme les Dodson, à l'une de ces familles où l'on a des procédés particuliers pour tout faire et où l'on est parfaitement sûr de posséder les seuls bons procédés. On y fait toujours tout bien, qu'il s'agisse de saler un jambon, de régler un enterrement ou de pleurer un malheur, en sorte qu'il suffit d'être de la parenté pour posséder une supériorité indiscutable sur toute la portion du genre humain qui n'est pas de la parenté. Un Dodson peut commettre des fautes individuellement; en tant que membre de la famille, il est impeccable. Nous avons tous parmi nos connaissances une famille Dodson.

Heureusement pour les siens, Mrs Evans ne ressemblait aux quatre sœurs du *Moulin sur la Floss* que par sa confiance aux recettes particulières considérées comme étant dans le sang et transmissibles par le sang seulement. Son penchant pour les épigrammes ne l'empêchait pas d'avoir un brave cœur, dévoué et charitable. Merveilleusement active et entendue, toujours levée de grand matin, tenant sa laiterie comme beaucoup de musées ne sont pas tenus, elle aurait profondément méprisé la théorie de sa fille sur la domination exercée sur l'homme par les circonstances. Ce n'était pas Mrs Evans qui se laissait dominer par les circonstances. Quelle que fût la saison et quelles que fussent les complications domestiques du jour, à neuf heures du matin l'ouvrage de la maison était fini et Mrs Evans prenait son tricot. Elle prouvait aussi la décision de son caractère en sortant ses fourrures le 1er novembre, sans s'occuper de la température, car elle se rappelait très bien que, dans sa jeunesse, il faisait toujours froid le 1er novembre, et si le temps ne savait plus ce qu'il faisait, cela ne regardait pas Mrs Evans. Maigre, jaune, souffrant d'une maladie de foie, sa santé s'altéra de bonne heure. Elle avait eu trois enfans, Chrissy, Isaac et Mary Ann.

Chrissy était une petite fille bien sage qui ne salissait jamais son tablier. Elle s'appelle Lucy Deane dans *le Moulin sur la Floss* et elle a joué un personnage aussi effacé dans la réalité que dans la fiction. Isaac et Mary Ann sont mis en scène dans le même roman sous les noms de Tom et Maggie Tulliver. Les sentimens et les

manières d'être du frère et de la sœur, leurs jeux et leurs aventures sont des souvenirs d'enfance où George Eliot s'est contentée d'arranger les détails. Il faut seulement prendre garde que le cadre est de pure imagination, rien ne ressemblant moins aux malheurs de la famille Tulliver que les prospérités de la famille Evans, et que la partie autobiographique s'arrête au moment où Tom et Maggie cessent d'être enfans. L'héroïne du *Moulin* meurt, comme Werther, parce qu'elle avait trop souffert de la contradiction entre sa vie intérieure et sa vie extérieure. Il est indifférent que sa mort soit le résultat d'un accident au lieu d'être volontaire. Le point important est que Goethe et George Eliot ont également pensé qu'il fallait que leur personnage mourût, à cause de la même impossibilité de *vivre*, au sens que M. Montégut, précisément à propos de Werther, appelait le sens réel du mot, c'est-à-dire sentir, aimer, désirer, non pas déjeuner et dîner, dormir et bâiller. De même qu'il n'y avait pas de place dans l'Allemagne du XVIIIe siècle pour un jeune bourgeois épris d'idéalité et osant avoir la délicatesse de sentiment, la susceptibilité, la violence de passion, l'indépendance réservées alors aux classes aristocratiques, de même il n'y avait pas de place, dans le Warwickshire du commencement de ce siècle, pour une fille de petites gens vouée aux travaux de ménage et « ardente, passionnée pour la beauté et la joie, avide de tout savoir, tendant l'oreille à une musique imaginaire qui s'éteignait sans descendre jusqu'à elle, pleine d'aspirations aveugles et inconscientes vers *quelque chose* qui pût relier entre elles les merveilleuses impressions de cette vie mystérieuse et donner à son âme le sentiment de s'y trouver *at home*. »

Une autre ressemblance encore entre les deux romans, c'est que Goethe et George Eliot, après avoir façonné un personnage à leur ressemblance et l'avoir montré réduit à sortir de ce monde, ont parfaitement résolu, pour leur propre compte, le problème de l'existence : Goethe tout de suite et triomphalement, George Eliot lentement et péniblement, mais en définitive, et malgré les réserves qu'on a le droit de faire, avec le même bonheur. La manière dont s'est opérée chez elle la réconciliation entre la vie intérieure et la vie extérieure est l'énigme de sa biographie, et l'on ne parvient à pénétrer le problème qu'en s'attardant à l'entourage et aux impressions d'enfance.

Isaac Evans était un honnête garçon, habile à la pêche à la ligne et peu intellectuel, entièrement incapable d'entrer dans les idées exagérées et dans les peines subtiles d'une petite personne passionnée et nerveuse telle qu'était sa sœur cadette. Celle-ci s'était prise pour lui d'une affection véhémente et exclusive qui lui coûta

bien des larmes. Dans leur solitude de Griff, Isaac représenta le monde réel. Ce fut lui, malgré sa bonne nature, qui fit les premières meurtrissures à une âme venue sur terre avec une sensibilité maladive. Il avait le bon sens pratique et prosaïque, la logique, l'absence de sentimentalité, en un mot, toutes les qualités utiles auxquelles les créatures déraisonnables comme Maggie se heurtent et se déchirent comme à autant de cailloux tranchans et de ronces. Il est connu que ces êtres sages et positifs rendent de grands services à la déplorable famille des rêveurs et des enthousiastes en saccageant leurs illusions, en réprimant leurs besoins excessifs de sentiment, en les endurcissant aux coups et en leur infusant les préjugés respectables sans lesquels la société serait évidemment un chaos. Loin de nous la pensée de contester la valeur de ces services, mais ceux qui les ont reçus en conservent un souvenir plus douloureux que reconnaissant. On peut compter, dans les œuvres de George Eliot, les cicatrices laissées à son cœur par ce frère chéri, qui était pourtant plein de droiture. Le frottement de leurs deux caractères, opposés en tout, fut une des influences qui agirent le plus violemment et le plus profondément sur Mary Ann enfant. Il la découragea de beaucoup de choses et d'idées bonnes, dont le goût et l'habitude auraient été un appui qui lui manqua plus tard, dans la crise décisive de sa vie.

L'enfant n'était ni belle ni attrayante. Grêle, avec une tête énorme, elle avait une figure de vieille, sans grâce et sans fraîcheur. Le nez était gros et mal modelé, la bouche grande et épaisse, le bas du visage carré et lourd. Il y avait trop de distance entre les yeux et la bouche, ce qui lui donnait quelque ressemblance avec une tête de cheval. Les yeux, cette ressource suprême des laides, n'étaient ni grands, ni jolis, malgré leur couleur changeante, allant du bleu au gris. Ils regardaient le plus souvent à travers une forêt de cheveux châtains, tombant en broussailles sur le front, à la désolation des tantes Pearson, qui n'admettaient pas plus la fantaisie dans la tenue que dans les idées. Si ces honnêtes personnes vécurent assez pour voir leur nièce passer femme de génie, elles durent se rappeler les cheveux ébouriffés, les robes chiffonnées et les souliers crottés qui leur faisaient hocher la tête et froncer le sourcil à Griff. Une mauvaise habitude en engendre une autre, et il était visible pour les yeux clairvoyans que Mary Ann serait une de ces personnes que la Providence, en ses dispensations mytérieuses, envoie jeter le trouble dans les familles correctes.

Quel caractère elle avait! Rien des Pearson. Son cœur orageux et jaloux aimait violemment et voulait être uniquement aimé. Dans les airs de supériorité de ce laideron, se trahissait un orgueil voilé

par la timidité farouche propre aux orgueilleux. Impressionnable et peureuse, elle passait les nuits dans des terreurs folles, pendant lesquelles elle sentait « toute son âme frissonner. » Point précoce, ayant eu de la peine à apprendre à épeler, elle s'était prise d'une manie de lecture bien faite pour désoler Mrs Evans, qui reprochait inutilement à sa fille les chandelles usées ainsi en pure perte. Sa tête était bourrée d'idées sur tout ce qui ne regarde pas les enfans. Son air grave et observateur gênait les gens sans qu'ils sussent pourquoi. Il les aurait effrayés s'ils s'étaient doutés que cette chétive fillette, sauvage et pleurnicheuse, était occupée, à son insu comme au leur, à emmagasiner leurs physionomies et leurs travers, leurs attitudes et leurs ridicules, pour faire passer à la postérité père, mère, frère, tantes, camarades de jeux, et jusqu'à M. le révérend.

De son côté, Mary Ann avait deux idées arrêtées : l'une, qu'elle était un personnage important, destiné à jouer un rôle dans le monde, bien que ses tantes Pearson la méprisassent et bien que son frère Isaac la négligeât depuis qu'il avait un poney ; l'autre, qu'elle avait beaucoup de gros chagrins et que les chagrins des enfans, quoi que leur en disent les grandes personnes, sont très réels et très amers. La première de ces idées lui était inspirée par la conscience de son intelligence et par le sentiment d'une instruction supérieure. Elle allait avec son frère à l'école du village voisin, et la dépense de chandelles qui affligeait Mrs Evans ne servait qu'à relire indéfiniment quelques vieux livres ; mais tout est relatif, et Mary Ann, à Griff, se sentait un puits de science. Nous devons même avouer qu'elle était un peu pédante. Elle faisait volontiers parade devant les amis de son père, bonnes gens qui en étaient scandalisés, de la profonde connaissance des mœurs du diable qu'elle avait puisée dans l'*Histoire du diable*, de Daniel Defoe, et dans le *Pilgrim's Progress*. Le jour où elle s'en fut chez les bohémiens, épisode que l'on trouvera tout au long, et même un peu grossi et amplifié, dans *le Moulin sur la Floss*, elle dut réellement avoir la pensée que les bohémiens, la voyant si savante, la nommeraient leur reine, et s'il est un mot, dans le dialogue du roman, qui ait effectivement été prononcé, c'est lorsque Maggie, après avoir vanté à la compagnie l'utilité de la géographie, demande à une vieille gypsy : « Avez-vous entendu parler de Christophe Colomb ? » La conversation littéraire de Maggie avec le meunier Luke est aussi, sans aucun doute, sinon une réminiscence, du moins un symbole. On se rappelle que Maggie engage Luke à lire et que Luke lui répond avec franchise : « Je n'suis pas un liseur, j'ne l'suis pas. Y a assez d'bêtes et assez d'coquins sans en aller chercher dans les livres. C'est ça qu'mène le monde à s'faire pendre, d'savoir un tas de choses, sauf leû ouvrage, avec quoi qu'i gagnent leû

pain ! » L'opinion de Luke sur les livres était partagée par presque tout l'entourage de Mary Ann. M. Evans était la seule personne de la maison qui appréciât les réflexions de sa fille cadette sur la théologie ou sur la découverte de l'Amérique. Par malheur, il admirait de confiance; l'enfant en avait l'instinct, et la haute considération dont elle était l'objet de ce côté ne l'empêchait pas de se sentir une créature incomprise et méconnue. Elle éprouvait déjà la sensation d'isolement qui la suivra en avançant en âge. Nous le disons avec un certain regret, ayant toujours pensé que les natures parfaitement saines se sentent en communication avec le reste de l'humanité.

Il y a des enfans qui ont plus de chagrins que les autres, toutes conditions égales d'ailleurs. Mary Ann était de ces pauvres petits qui en ont beaucoup et qui trouvent le monde dur et injuste pour eux. Elle était toute de premier mouvement et incapable ensuite, comme presque tout son sexe, d'accepter les conséquences de ses actes. Un jour, fatiguée de s'entendre reprocher d'être mal peignée, elle prit des ciseaux et se coupa un côté de cheveux, pour qu'on ne lui parlât plus de ses cheveux. Ce ne fut qu'en les voyant par terre qu'elle comprit qu'on lui en parlerait plus que jamais. Elle n'avait assurément que ce qu'elle méritait lorsqu'après ses sottises elle était grondée, mais la vie est bien dure quand nous sommes traités exactement selon ce que nous méritons. L'exigeante et fantasque Mary Ann était souvent malheureuse. Son père, qui l'aimait et l'admirait, n'était pas expansif. Griff la laissa manquer de tendresse et de louanges, deux choses dont elle avait un égal besoin.

Je ne voudrais pas qu'on la soupçonnât de vanité. Elle n'a jamais été vaniteuse que pendant un instant de jeunesse auquel nous ne sommes pas encore arrivés, mais la sensibilité et l'orgueil lui causaient des besoins douloureux de louanges. Son âme tendre ne pouvait se passer d'approbation et de sympathie. D'autre part, l'orgueil lui causait une incapacité de juger sa propre conduite qui restera l'une des clés de son histoire. Une autre clé est fournie par l'idée persistante qu'elle était « seule » dans un monde « où personne n'entrait dans ses plaisirs et ses peines; où il n'existait pas une âme dans laquelle elle pût verser son âme; où personne n'avait les mêmes aspirations, les mêmes tentations, les mêmes joies qu'elle. (Lettre, juin 1841.) » Quand une femme a reconnu, ou cru reconnaître, qu'elle est une créature d'exception, une Corinne ou une Maggie, il faut que la destinée lui ait donné une bien haute raison, ou une bien belle part dans cette vie, pour qu'elle ne soit pas tentée d'accomplir aux dépens des contraintes sociales ce que

George Eliot, vers la vingtième année, appellera, en soulignant, « le devoir de *trouver* le bonheur. » Toutefois l'histoire de miss Evans resterait encore obscure si l'on ne suivait avec attention l'évolution religieuse des années d'apprentissage, par où se trahit le côté ondoyant de sa nature.

II.

Sa mère la mit en pension à cinq ans, en 1824. A cinq ans, l'enfant est encore loin de l'âge révolutionnaire où il commencera à examiner les idées reçues en héritage. Mary Ann était anglicane, ainsi qu'il convenait à la fille de Robert Evans, tory et conservateur, qui, sans penser précisément du mal des dissidens, les classait avec les innovateurs en tout genre parmi « les personnes ayant une confiance mal fondée en soi-même (1). » Vers huit ou neuf ans, elle changea de pension et tomba entre les mains d'une maîtresse évangélique. Elle était dès lors ce qu'elle sera toujours, en vraie femme, un « caméléon, » prompt à subir les influences au point d'en « perdre son identité. (Lettre du 28 août 1849.) » Elle devint donc évangélique. A douze ans, elle changea encore et fut envoyée dans un établissement de la ville de Coventry, chez les demoiselles Franklin, baptistes, qui la convertirent à leurs idées. L'une des demoiselles Franklin mérite d'être présentée au lecteur. Elle se nommait miss Rébecca et réalisait le type légendaire de la maîtresse de pension de province, pénétrée de l'importance de ses fonctions. Son écriture était célèbre dans Coventry par sa beauté. Elle parlait comme un livre, et aucun événement au monde ne lui aurait fait oublier de s'exprimer correctement et avec élégance. Un jour qu'une personne de sa famille se mourait, une servante vint aux nouvelles. Miss Rébecca la fit attendre jusqu'à ce qu'elle eût composé une belle phrase appropriée à la triste circonstance. Excellente personne du reste, instruite et distinguée, qui donna un bon fonds d'instruction à la jeune Evans.

Elle lui enseigna tout d'abord à s'exprimer, elle aussi, avec correction et élégance. Il y avait fort à faire de ce côté. Mary Ann avait le parler populaire de sa famille, et il s'agissait de réformer, non-seulement les locutions et la syntaxe, mais les intonations, chose infiniment plus difficile et où échoue souvent le parvenu. L'élève entreprit de changer sa voix rustique, et elle y réussit.

(1) Voir dans *Theophrastus Such*, le chapitre intitulé : *Regard en arrière*. Il contient plusieurs fragmens autobiographiques.

Non-seulement elle apprit à parler comme un livre, défaut qui s'atténua avec les années sans s'effacer, mais elle se donna une voix d'une douceur remarquable.

Le baptisme ne l'empêcha point de traverser les phases morales, désagréables ou niaises, auxquelles peu de jeunes filles échappent, car l'esprit a aussi son âge ingrat. Elle eut sa période de sotte vanité, où elle souffrait de la bassesse de sa naissance et de la médiocrité de sa fortune; sa période d'amour-propre exalté, où elle était la proie d'un désir âpre de succès; elle eut même sa période de coquetterie, bien qu'elle n'eut ni désenlaidi, ni rajeuni : un étranger la prit, à treize ans, pour une des respectables misses Franklin. La coquetterie se noya dans l'antisurnaturalisme, qui succéda au baptisme, à moins qu'il ne se fût greffé dessus, et dont il suffira de dire qu'il impose à ses adeptes un bonnet particulier, dit bonnet antisurnaturel, et dont le but n'est pas de les embellir. Une ancienne camarade de miss Evans s'est toujours rappelé combien Mary Ann était laide avec cette pieuse coiffure.

Elle entrait alors dans son moment de grande ferveur. George Eliot était née avec le sentiment religieux, don indépendant des idées théologiques ou philosophiques que l'éducation et la réflexion apportent à l'homme. On peut être croyant et ne pas l'avoir; et il est curieux, d'autre part, à quel point le sentiment religieux peut se passer de toute croyance au dogme. Il fut le grand secours de Mary Ann Evans contre les dégoûts de Griff, car cette femme qui, la plume à la main et pour les autres, a eu tant de fantaisie dans l'imagination, n'a jamais eu pour son propre compte aucun sens du pittoresque de la vie. Dès qu'il s'agissait d'elle-même, elle perdait le don de cette ironie légère qui allège tous les fardeaux. Chaque fois qu'elle a été victime des disparates grotesques ou singulières dont l'existence humaine est si richement dotée, elle a souffert, soit qu'il lui fallût interrompre ses savans travaux, poser Bacon ou Strauss, pour aller battre le beurre, soit qu'elle fût devenue, dans une situation équivoque, le grand écrivain moral de l'Angleterre.

A l'époque où nous en sommes, miss Evans édifiait la pension de Coventry par sa piété. Les maîtres s'émerveillaient de sa facilité. Les élèves avaient presque peur de cette étrange fille gauche et grave, qui ne leur parlait pas, se tenait à part et avait des crises nerveuses de larmes. Elle n'avait pas d'amies. On admira encore plus miss Evans, lorsqu'on la vit organiser des meetings de prières, devenant ainsi un véritable sujet de gloire pour la maison Franklin. En 1838 et encore dans la même veine dévotieuse, elle écrivait : « On m'a dit autrefois qu'il n'y avait rien en moi qui dût m'empêcher de devenir d'une sainteté aussi éminente que saint

Paul. » Elle ajoutait que l'assertion était « trop absolue. » On voit où l'orgueil s'était niché à ce moment-là.

Elle termina ses études et rentra à Griff à seize ans. Elle s'y retrouvait en plein courant anglican. Elle engagea avec son frère une controverse religieuse qui les mena à découvrir qu'un frère et une sœur peuvent être l'un à l'autre deux étrangers. Une séparation plus profonde que celle que crée la mort existait désormais entre la future George Eliot et Isaac Evans, jeune homme ordinaire et parfaitement content de rester ordinaire. Mlle Blind voit une allusion à la rupture finale dans ce beau passage d'*Adam Bede*. « Les ressemblances de famille contiennent souvent une profonde tristesse. La Nature, ce grand poète tragique, nous lie ensemble par nos os et nos muscles sans nous unir par le tissu plus subtil de nos cerveaux. Elle mêle la tendresse à la répulsion; elle nous attache par toutes les fibres de nos cœurs à des êtres qui, à chaque mouvement, les font douloureusement vibrer... Nous voyons des yeux, — hélas! si semblables à ceux de notre mère, — se détourner de nous avec une froide aversion. » Quelques mois plus tard, Mary Ann perdait sa mère et était décidément enveloppée par l'atmosphère assoupissante de Griff. En cet état, dirigeant la laiterie et le ménage avec son amour inné de la perfection et les sentimens d'horreur que lui inspiraient les travaux domestiques, elle subit sa dernière grande secousse religieuse au contact d'une personne que tous les lecteurs d'*Adam Bede* reconnaîtront.

L'original de Dinah Morris se nommait Élisabeth et avait été une jolie fille, petite avec des yeux noirs et des cheveux bouclés, aimant les rubans et autres « superfluités du vêtement, » ainsi qu'elle s'en accusait plus tard en son langage de prédicateur. Dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, elle fut touchée de la grâce. « Je vis, dit-elle dans son autobiographie, que mon devoir était de me consacrer entièrement à Dieu et d'être mise à part pour l'usage du Maître. » Elle se convertit et se rallia aux méthodistes. On sait que, dans la langue des sectes puritaines, le mot *conversion* a un sens particulier, sans aucun rapport avec le sens de passage d'une religion à une autre. Il désigne une sorte de miracle opéré dans le cœur du pécheur par l'influence du Saint-Esprit et dont l'essence est d'exalter les émotions religieuses. La même personne peut se convertir indéfiniment sans varier dans ses croyances théologiques; à chaque opération elle ne fait que croire avec plus de vivacité et prendre, pour ainsi dire, un nouvel élan vers Dieu. L'élan de la charmante Élisabeth avait été si vif et si sincère, qu'elle arracha ses rubans et autres colifichets, coupa ses cheveux bouclés et se mit à parcourir les campagnes en prêchant. Elle allait de village en

village, rassemblait les gens de bonne volonté et improvisait un sermon. « Beaucoup, dit-elle, furent ramenés au Seigneur. » L'épisode de la prison, dans *Adam Bede*, est réel. Elle avait effectivement préparé à la mort, dans les hasards de ses courses, une pauvre fille condamnée pour infanticide. Il faut tout dire ; ceux qui l'avaient connue au temps de sa carrière active en avaient gardé un souvenir effarouché. Elle avait l'éloquence intarissable et un peu agressive. A propos ou hors de propos, elle catéchisait, exhortait, controversait, dissertait, bénissait. Elle avait épousé Samuel Evans, un frère cadet de Robert, et ce dernier, dans leur vieillesse à tous, ne cachait pas qu'il goûtait beaucoup plus sa belle-sœur depuis que l'âge et la fatigue l'empêchaient de parler.

Quand sa nièce la connut, ce n'était plus que l'ombre de la véhémente et militante Élisabeth. Elle était vieille, maladive et ne prêchait plus. Néanmoins, le souvenir de ce qu'avait été cette tante originale et poétique, joint au feu de piété qui n'abandonna jamais Mrs Samuel, agit puissamment sur la jeune enthousiaste de Griff. Mary Ann crut plus que jamais que le plaisir est un piège de Satan, la toilette une vanité, le monde un danger. La culture intellectuelle distrait nos pensées de Dieu, qui doit être leur unique objet. Le mariage est encore plus condamnable, car ce ne sont plus seulement nos pensées qui sont distraites de Dieu, c'est notre cœur. Toute autre musique que le chant des cantiques devrait être bannie d'une terre chrétienne. Les romans, sans exception, sont des poisons pernicieux. Le langage de la créature devant rendre témoignage de son absorption en Dieu, Mary Ann parle le jargon piétiste connu sous le nom de patois de Chanaan. Elle ne dit plus : « mon défaut ordinaire ; » elle dit : « le péché qui m'assiège. » Une personne pieuse est devenue une « personne bénie, » que le pécheur « contemple » dans l'espoir « d'hériter des promesses par la foi et la patience. » Elle cite des versets comme sa tante Élisabeth prêchait, à propos et hors de propos. On a dit qu'elle se réjouissait d'être laide, ce qui était son devoir dans l'état d'esprit où elle se trouvait, et qu'elle s'en est toujours réjouie depuis, parce que la préoccupation d'une jolie figure aurait pu nuire à son développement intellectuel. Il est vrai que, dans ses romans, la beauté est présentée comme un écueil ; mais il est vrai aussi qu'on peut voir dans ce parti-pris une rancune dont elle-même ne se rendait pas compte. En tout cas, si George Eliot s'est réjouie d'être laide, c'est le seul sentiment antiféminin que l'on découvre chez elle.

Le chemin qui devait la mener « à la gloire de Dieu et à sa propre sanctification » était en réalité le chemin qui mène tout droit à l'incrédulité finale les êtres affamés de beauté, de joie, de science et

d'amour. Il y a des âmes qui ne supporteront jamais longtemps une religion trop peu aimable. On peut dire que George Eliot ne supporta jamais la sienne, même au point culminant de l'exaltation. Au lieu de se nourrir, — comme elle avouait qu'elle aurait dû le faire, — d'ouvrages de dévotion et « d'exercices spirituels, » elle dévorait, à la vérité avec « beaucoup de honte, » une foule d'œuvres profanes et très profanes : Shakspeare, Wordsworth, Byron, Southey, Walter Scott, *Don Quichotte*, *Gil Blas*; elle commençait le latin, apprenait la chimie, la géométrie et l'entomologie. Au lieu d'accepter gaîment ou humblement, fût-ce à titre de pénitence, les légères épreuves que le ciel clément lui envoyait sous la forme de fromages et de confitures, épreuves qui exigeaient, assurait-elle, plus d'abnégation que le martyre, elle s'irritait et tombait dans la mélancolie et dans ce que nos grand'mères auraient appelé des vapeurs. Dans les meilleurs momens, elle restait troublée et inquiète, fort éloignée de la sérénité du fidèle, qui voit aussi nettement qu'avec les yeux du corps les chœurs des séraphins chantant les louanges du Très-Haut et les Trônes et les Dominations rangé autour de la Lumière incréée. Un observateur exercé aurait promptement démêlé que toutes les sectes, successivement, avaient bâti l sur le sable, et qu'au jour inévitable où la raison mûrie passerai sa grande revue, elle ne trouverait plus debout que le sentiment religieux et l'orgueil, face à face sur des ruines.

Les qualités et les défauts de son caractère s'étaient comme fondus et concentrés. Les flots de tendresse qui gonflaient son large cœur avaient formé le courant de sympathie qui sera le principe intérieur de son œuvre d'écrivain et qui séparera par un abîme le naturalisme anglais du naturalisme français, ainsi que l'a très justement remarqué M. Brunetière. Elle n'en est pas encore au point de savoir « que chaque chose est comme elle doit être, et qu'il faut apprendre à l'aimer par ce qu'elle est, pour ce qu'elle est et telle qu'elle est (1) ; » mais elle s'en rapproche par une marche sûre que les circonstances extérieures n'auront plus le pouvoir d'arrêter. D'autre part, les mesquineries qui avaient été l'alliage de ce brillant métal, la jalousie, l'envie, la vanité, se tournaient en ambition, une ambition exigeante et passionnée comme tous les sentimens de George Eliot. « Il semble, disait-elle à sa tante Elisabeth en s'accusant, que ce soit le centre d'où procèdent toutes mes actions (5 mars 1839). » Son ambition ne savait encore où se prendre. Elle songeait vaguement à « régénérer » le monde. Deux lignes de *Daniel Deronda* résument cette phase d'attente où son jugement « oscillait » avec angoisse d'idée

(1) *Le Roman naturaliste*, par M. Ferdinand Brunetière.

en idée : « Vous aurez beau essayer, dit un des personnages, vous ne pourrez jamais vous représenter ce que c'est que de sentir en soi la force d'un génie d'homme et de subir l'esclavage d'être une fille. »

Les lettres et les quelques vers qu'on possède d'elle pour ces années n'étaient pas pour l'avertir de sa voie. Les vers sont insignifians, les lettres n'ont d'intérêt que parce que leur auteur est devenu célèbre ; à en juger par les trois volumes que nous avons sous les yeux, George Eliot n'a jamais su écrire une lettre ; c'est un talent féminin qui lui manque. Ses correspondances de jeunesse, avant qu'elle eût quitté Griff, ont déjà les défauts de style que la critique attribuera, quarante ans après, à l'influence de M. Herbert Spencer et à l'excès des études scientifiques. Elle abuse déjà du terme abstrait et des comparaisons scientifiques. Elle est déjà capable (avant vingt ans!) d'écrire sans frémir : « Mes organes d'idéalité et de comparaison, » et de conduire jusqu'au bout, sans broncher, des comparaisons de ce genre : « J'ai mené dans ces derniers temps une vie si en l'air et mes occupations ont été si décousues, que mon esprit, qui n'est jamais de l'espèce la mieux organisée, est encore plus que de coutume à l'état de chaos ; ou plutôt *il ressemble à une couche de fragmens conglomérés où apparaissent, çà et là, tantôt une mâchoire ou une côte de quelque puissant quadrupède, tantôt l'empreinte délicate de quelque plante de la famille des fougères, de minces coquilles, et des objets mystérieux et indéfinissables, solidement incrustés dans une pierre uniforme et sans intérêt, mais utile.* » On n'échappe pas à son sort. L'écolière qui s'exprimait ainsi parce qu'elle pensait ainsi, était vouée à parler plus tard de *mobilier mental*, d'*incapacité congénitale*, et de la *sensibilité sélective virile* de Rembrandt. Il suffira d'ajouter que miss Evans songeait alors à faire un poème sur *les Progrès de l'architecture.*

Au printemps de 1841, M. Robert Evans céda Griff à son fils Isaac, se retira des affaires et s'établit à Coventry avec sa fille. Ce fut un grand événement pour celle-ci. Elle se jeta en affamée sur tout ce que Coventry lui offrait en maîtres et en livres. Elle apprit le grec, le latin et l'hébreu, travailla l'allemand, le français et l'italien, poussa les sciences et la philosophie. Pendant dix ans, elle va amasser la vaste instruction qui servira ensuite de point d'appui à son imagination et qui en sera quelquefois le fardeau. En même temps, elle se formait une société intelligente. Ce fut là qu'elle se lia avec les Bray et les Hennell, gens distingués et aimables, tous plus ou moins hérétiques. Une amie commune leur amena miss Evans dans la pensée que sa piété toucherait peut-être et ramènerait ces brebis

égarées. C'était mal connaître le « caméléon. » Miss Evans était arrivée à Coventry calviniste farouche. L'année n'était pas révolue que la pension Franklin, les tantes Pearson, la tante Élisabeth, le frère Isaac, se voilaient la face. Un scandale avait éclaté dans le petit monde de Coventry : miss Evans était devenue une « infidèle » et refusait d'aller à l'église ; son père, irrité de sa conduite impie, allait habiter avec une autre de ses filles, laissant la réprouvée gagner son pain comme elle l'entendrait.

A ces tristes nouvelles, chacun sentit qu'il était de son devoir d'intervenir et chacun s'y prodigua avec plus de zèle que de tact et de mesure. Mary Ann fit une concession et retourna à l'église, moyennant quoi son père la garda. M. Evans ne voyait dans tout cela que la question de correction extérieure. Il lui déplaisait qu'une jeune personne n'eût pas de culte. Quant aux idées, il ne s'en mêlait ni ne s'en souciait. Il ne comprenait goutte à ce que sa fille venait lui débiter sur des luttes intérieures et des besoins d'âme. Un critique éminent, M. Scherer, se demandait dernièrement ce que dut penser M. Evans en apprenant, deux ans après cette crise, que sa fille traduisait la *Vie de Jésus*, de Strauss. Nous croyons la réponse facile. L'excellent homme ne pensa rien du tout. On lui aurait dit que Mary Ann traduisait le *Mahabhârata*, que c'eût été tout un pour lui.

L'orage se calma donc, mais il laissa chez la rebelle un ressentiment qui étonne de la part d'un esprit élevé. Miss Evans aurait dû comprendre le chagrin du chrétien convaincu, qui se croit en possession de la vérité, au spectacle d'une désertion. Il est vrai que ce chagrin tourne souvent en aigreur chez les esprits étroits et qu'il engendre alors bien des tracas, mais la source n'en reste pas moins respectable. Je voudrais pouvoir supprimer deux articles de George Eliot, réimprimés dans la collection, où elle se retourne agressivement, — le vrai mot serait rageusement, — contre les croyances de sa jeunesse. Ce sont les articles sur *le Poète Young* et sur *le Docteur Cumming*. Dans le second, écrit en 1855, l'auteur commence par se demander quelle est la meilleure carrière pour un homme d'une intelligence et d'un niveau moral médiocres, la carrière où « un léger vernis d'instruction passera pour une science profonde, où les platitudes seront acceptées comme paroles de sagesse, l'étroitesse bigote comme un saint zèle, l'égoïsme onctueux comme une piété donnée par Dieu ? » Et elle répond : « Faites de cet homme un prédicateur évangélique. » Le reste est de ce ton et, pourtant, les *Essais* ont été très adoucis à la réimpression. Dans l'article sur Young, daté de 1857, elle déclare nettement que notre progrès moral « est aussi indépendant de la croyance à une vie

future que la transformation des gaz dans les poumons est indépendante de la pluralité des mondes, » et elle attaque violemment la religion. L'aigreur des dévots qu'elle scandalise l'a gagnée. « L'impatience la prit, dit lord Acton, contre les esprits qui ne pouvaient pas suivre le sien, et pendant une partie de sa vie elle compta les préjugés, les faux raisonnemens et l'aveuglement volontaire parmi les attributs de l'orthodoxie. » Il lui fallut un nombre d'années incroyable pour s'apercevoir que les libres penseurs ont aussi leur orthodoxie et que l'orthodoxie religieuse n'a pas le monopole des préjugés, des faux raisonnemens et de l'aveuglement volontaire.

Une autre erreur ne surprend pas moins de sa part. Elle était calviniste quand elle devint libre penseuse, et elle prétendit avoir été poussée par l'idée, intolérable pour une nature généreuse, que les motifs de faire le bien n'étaient ni nobles ni élevés chez ses anciens frères, puisqu'ils avaient pour fondement l'espoir des récompenses futures et qu'ils étaient, par conséquent, intéressés. « Je ne puis pas mettre au nombre de mes principes d'action, écrivait-elle, la crainte de la vengeance éternelle, la reconnaissance pour le salut prédestiné, ou la révélation des récompenses futures. » — Entre tous les reproches qu'elle pouvait adresser au calvinisme, il n'y en avait pas de plus mal choisi, puisque le calvinisme, tout au rebours, a tellement subordonné les œuvres à la foi, tellement enseigné que le pardon de Dieu, lequel mène au bonheur céleste, est gratuit, c'est-à-dire indépendant de la conduite bonne ou mauvaise, que d'en avoir été qualifié de dangereux pour la morale.

Ces réserves faites et les points faibles indiqués, on épie avec intérêt les mouvemens de cet esprit vigoureux et réfléchi, « vaste et lent, » dit M. Cross, qui a rejeté le joug, brisé ses liens et qui se trouve comme l'oiseau posé au bord du toit : libre de s'envoler vers le point de l'horizon qui l'attirera.

III.

Au commencement de 1844, miss Evans entreprit la traduction de la *Vie de Jésus*, de Strauss, sans rabattre pour cela de son horreur pour les bas-bleus, qu'elle comparait aux souris savantes. A Strauss succédèrent Feuerbach et Spinoza. Le courant d'influence germanique résultant de ces travaux se mêlait à un puissant courant français, produit de nombreuses lectures. Rousseau et George Sand ont, si j'ose m'exprimer ainsi, coulé dans l'esprit de George Eliot. Du premier elle aimait surtout les *Confessions*. Elle avait très bien discerné le caractère particulier de l'influence de Rous-

seau, très bien analysé les raisons qui l'ont rendue si prodigieusement étendue et si curieusement tenace, que Jean-Jacques est devenu l'un de ces réservoirs géans, peu nombreux dans l'histoire intellectuelle de l'humanité, d'où découlent dans toutes les directions des littératures entières. « Les écrivains, disait-elle, qui ont eu sur moi l'influence la plus profonde, ne sont pas pour cela mes oracles. Il peut se faire que je n'aie pas embrassé une seule de leurs opinions ; je puis souhaiter que ma vie soit absolument différente de la leur. Par exemple, il me serait fort indifférent qu'une personne très raisonnable vînt m'écraser d'argumens pour me prouver que les vues de Rousseau sur la vie, le gouvernement et la religion sont misérablement fausses, et qu'il s'est rendu coupable de quelques-unes des pires bassesses qui aient jamais dégradé l'homme civilisé. Je pourrais admettre tout cela, et il n'en serait pas moins vrai que Rousseau a lancé à travers mon être intellectuel et moral la vibration électrique qui m'a éveillée à des perceptions ignorées et qui a fait de l'homme et de la nature, pour moi, un nouveau monde de pensée et de sentiment. Non pas qu'il m'ait inculqué aucune croyance nouvelle, mais simplement parce que le souffle puissant de son inspiration a avivé mes facultés au point que j'aie pu donner une forme plus précise à des idées qui, jusque-là, avaient tenté mon âme à l'état de vagues pressentimens. Le feu de son génie a si bien fondu au creuset mes vieilles idées et mes vieux préjugés, que je suis devenue capable d'en faire sortir des combinaisons nouvelles. » (Lettre du 9 février 1849.) On ne saurait mieux dire. C'est à cette « vibration électrique, » qui se sent mieux qu'elle ne s'explique, que Rousseau doit d'avoir peuplé le monde de ses fils spirituels.

L'action que George Sand a exercée sur George Eliot est naturellement analogue à celle de Rousseau. « Il en est de même pour George Sand, dit-elle dans la même lettre. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de recourir à ses écrits comme à un code de morale ou à un manuel d'éducation. Peu m'importe si je suis ou non d'accord avec elle sur le mariage, si le plan de son intrigue est correctement tracé ou si, comme cela me semble plus probable, elle s'est dispensée de faire un plan, commençant à écrire selon que l'esprit la poussait et s'en remettant à la Providence pour le dénoûment. Il suffit, pour que je m'incline devant elle avec une reconnaissance éternelle pour « cette grande puissance de Dieu qui s'est manifestée en elle, » que je ne puisse lire six de ses pages sans reconnaître qu'il lui a été donné de peindre les passions humaines et leurs conséquences, et aussi quelques-unes de nos aspirations morales, avec tant de vérité, de finesse, de délicatesse, de pathétique et, en même temps, avec une humeur si tendre et si aimable, que nous

pourrions vivre tout un siècle, réduits à nos pauvres facultés, et en apprendre moins que ces six pages n'en suggèrent. »

George Eliot lisait et relisait Molière. « C'est, disait-elle, mon auteur favori (*best-loved*). *Le Misanthrope* est pour moi l'œuvre la plus parfaite en son genre qui existe dans le monde. » Il est toutefois impossible d'apercevoir dans ses œuvres une trace de l'influence de Molière, pas plus que de Pascal, dont elle avait nourri sa jeunesse, ou, en général, de notre XVIIe siècle. Le vieux système français, de rendre faciles à comprendre les choses difficiles, n'a jamais été le sien. Elle était plutôt de l'école allemande, qui veut qu'on rende difficiles à comprendre jusqu'aux choses faciles. Goethe agit fortement sur elle, beaucoup plus que Shakspeare. On dit qu'elle trouvait Shakspeare injuste pour les femmes, reproche qui semble bizarre si l'on compare les héroïnes de l'un aux héroïnes de l'autre.

Pour le style, ses maîtres ont été les poètes de son pays. Il y a toujours péril pour un écrivain en prose à prendre ses modèles parmi les poètes. Le péril est particulièrement grand en anglais, où la langue des vers diffère bien plus qu'en français de la langue de la prose. George Eliot a dû à ses dangereux précepteurs le défaut de naturel et de simplicité qui dépare en maint endroit un style d'ailleurs puissant et plein de ressources. Dupuis et Cotonet l'auraient traitée de romantique s'ils avaient compté les adjectifs de telle page de *Romola*.

Parmi les prosateurs anglais de son temps, nous avons vu que M. Herbert Spencer, avec qui elle se sentait en communion intellectuelle, la connut déjà mûrie et formée. Les jugemens qu'elle porte sur les autres ne permettent pas de supposer qu'elle s'en soit inspirée. Elle est souvent sévère pour eux. Elle se montre plus touchée de leurs défauts que de leurs qualités, disposition qui condamne à l'avance ses essais de critique littéraire. Les côtés faibles de Dickens la frappent vivement. Thackeray la choque. Les œuvres de Disraeli sont à ses yeux « un fatras plus détestable qu'il n'en est jamais sorti d'une plume française. » A propos de *Jane Eyre*, elle demande à M. Bray « ce qu'il y admire. » Elle écrit du livre de Darwin sur *l'Origine des espèces* qu'il a le mérite d'ouvrir la discussion sur une question qui jusque-là intimidait les gens; que du reste il est mal fait et aura un succès médiocre. Carlyle lui est antipathique et elle a des mots durs sur M. Ruskin. Ses admirations littéraires ont été assez vives pour qu'on puisse mentionner ses sévérités sans lui nuire et la faire soupçonner d'avoir manqué de sympathie intellectuelle. George Eliot a eu l'esprit, comme le cœur, passionné et exclusif.

Ses vastes lectures et ses études poussées en tous sens n'avaient pas pour but unique de la cultiver et de lui procurer des jouissances. Elle y cherchait la solution d'un problème qui l'obsédait depuis qu'elle avait cessé d'être chrétienne. Lorsqu'un homme rompt avec la religion qui a façonné depuis une suite de siècles l'âme de sa race et de sa nation, il s'aperçoit bientôt que ses tentatives pour secouer le passé sont vaines et frivoles. On peut rejeter des dogmes et des doctrines; on ne peut pas dépouiller l'ensemble d'idées, de coutumes, de lois, d'organisations sociales et de préjugés qui ont découlé de ces dogmes et de ces doctrines dans la civilisation à laquelle on appartient. La plupart des hommes ne s'en aperçoivent pas et se croient libérés du moment où ils ont abjuré certaines croyances et cessé d'observer certaines pratiques. George Eliot sentit le désaccord et ne put le supporter. Elle était de ceux qui ont besoin d'unité, et elle résolut d'en remettre, autant qu'il dépendait d'elle, dans sa pensée et dans sa vie, en se créant un nouveau code de devoir et de morale, indépendant des sanctions et des promesses de la religion. Elle travailla longtemps et avec énergie à trouver une règle de conduite qui pût remplacer les anciennes croyances, mais elle ne sut rien trouver, et c'est pourquoi elle s'en est tenue, dans ses romans, à la vieille morale, aux vieilles vertus et aux vieilles bienséances. C'était plus simple, plus court, et qui sait? c'était peut-être plus sûr. Ce qui unit ou sépare les esprits, disait-elle, est beaucoup moins ce qu'ils pensent que la manière dont ils le pensent. Il n'y a qu'une vérité : la vérité du sentiment. — Et elle ajoutait : Pour les individus, comme pour les nations, pas de révolutions inutiles ; elles sont dangereuses. — Aucun écrivain n'a été moins révolutionnaire qu'elle, exception faite pour les deux ou trois plaidoyers *pro domo sua* qu'il faut passer, même avec George Eliot, à la faiblesse humaine.

La question de morale étant ainsi réglée pour autrui, il s'agissait de la trancher pour elle. Accepterait-elle, en ce qui la concernait, les superstitions sociales sur ce qui est permis et ce qui est défendu? Miss Evans se répondit : Non. Elle ne se sentait que très faiblement liée par les idées d'un monde où elle se considérait comme un être à part. Elle s'en remit à sa seule conscience du soin de décider ce qui était bien et ce qui était mal, sans admettre que sa conscience pût se tromper, ni qu'aucune personne intelligente, et la connaissant, pût hésiter à absoudre les yeux fermés toute résolution qu'elle aurait jugé bon de prendre. Ceci est presque incroyable, mais on en aura tout à l'heure les preuves. En attendant, nous espérons avoir rendu intelligible l'événement que nous avons à raconter.

M. Robert Evans était mort en mai 1849. Sa fille alla d'abord passer quelques mois à Genève. Au retour, elle essaya de Griff, chez son frère. Elle n'y était pas depuis huit jours, qu'elle écrivait : « Oh ! quel temps lugubre ! quel pays lugubre ! quelles gens lugubres ! » Les Bray la recueillirent. Elle avait écrit à Genève un premier petit article de critique. Un second, plus important, parut dans la *Westminster Review* de janvier 1851. Ces tâtonnemens la laissaient agitée, tourmentée par des accès de larmes sans cause. « Ma vie, disait-elle, est un cauchemar perpétuel et toujours hantée par l'idée de quelque chose à faire que je n'ai jamais le temps ou, plutôt, l'énergie de faire. » Elle ne trouvait pas sa route et elle était malheureuse ; George Eliot, qui a prêché avec tant d'éloquence la nécessité de la résignation, n'a jamais su se résigner. Enfin, au printemps de cette année 1851, elle fut appelée par Chapman pour l'aider à diriger la *Westminster Review* et elle s'établit à Londres, où elle se trouva en relations avec nombre d'écrivains et de gens distingués des deux sexes. Ses occupations lui laissaient le temps d'écrire ; elle avait du succès ; le moment était venu de rebondir et elle demeurait affaissée. « Je suis un lierre, » dit-elle quelque part. Les lierres ne se redressent pas, ils cherchent un arbre. Miss Evans cherchait son arbre.

Parmi ses nouveaux amis de Londres était un petit homme chétif, tout grêlé de petite vérole. Ce qui lui restait de figure était mangé par la barbe et les sourcils. Les yeux enfoncés, la bouche en saillie, hérissé, dépeigné, il aurait fait frémir M. Robert Evans et les tantes Pearson par l'incorrection de sa tenue. Vif comme la poudre, gai comme un pinson, brillant causeur et esprit facile, c'était un touche-à-tout, faisant ceci, et puis cela, paraissant, disparaissant, reparaissant, réussissant, ne réussissant pas, et toujours de bonne humeur. Il avait été commis négociant, étudiant en médecine, philosophe, journaliste, romancier, auteur dramatique. Il avait joué les Arlequins dans une troupe ambulante. Il avait scandalisé Édimbourg en faisant le matin une conférence à l'Institut philosophique et en jouant *Shylock* le soir. Thackeray s'attendait à le rencontrer un jour dans Piccadilly monté sur un éléphant blanc, et tout Londres aurait trouvé cela aussi naturel que Thackeray. Il était de ces gens dont rien n'étonne, qui amusent toujours, fatiguent souvent, que personne ne prend au sérieux et qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. Cet original se nommait George-Henry Lewes. Il avait deux ans de plus que miss Evans, étant né en 1817. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il avait trente-quatre ans, elle en avait trente-deux.

Il lui déplut d'abord beaucoup, puis moins. Il devint l'homme utile, qui conduit au spectacle les demoiselles isolées. Bientôt il

fut l'homme nécessaire. Elle se reprochait d'en avoir dit du mal : — « Il vaut mieux qu'il ne paraît, écrivait-elle. Sous son air étourdi et fat, c'est un homme de cœur et de conscience. » — Un peu plus tard : — « Le pauvre Lewes est malade... Il est parti. Pas d'opéra et pas de plaisir pour moi d'ici un mois ! » — De son côté, elle lui plaisait. Sa laideur était toujours la même et Lewes n'avait pas deviné son génie, mais il aimait son esprit ouvert, sa droiture, sa chaleur de cœur. Et puis elle lui corrigeait ses épreuves, au besoin lui faisait ses articles. Ils s'aperçurent un beau jour qu'ils étaient indispensables l'un à l'autre.

Il y avait une difficulté : Lewes était marié. Il était séparé, mais sa femme vivait et il en avait trois enfans, qu'il faisait élever en Suisse. Ces circonstances ne l'arrêtèrent point, et il écrivit à miss Evans une longue lettre par laquelle, sans lui rien cacher, il lui demandait de venir vivre avec lui comme mari et femme. Miss Evans interrogea sa conscience, qui lui répondit : « Va ! » Sa conscience avait toujours eu sur le mariage des opinions particulières, très différentes des opinions courantes. Longtemps avant d'avoir rencontré Lewes, elle traitait nettement de « diabolique » la loi qui enchaîne un homme à l'épouse devenue « un cadavre vivant. » Entendons-nous bien. Elle ne rejetait pas la loi morale du mariage, mais sa loi sociale. Elle tenait beaucoup à ce qu'il n'y eût pas de confusion là-dessus dans l'esprit du public et il est même amusant de l'entendre se défendre avec énergie, quelques mois après avoir suivi Lewes, de partager « le relâchement de l'opinion et des mœurs en France relativement au lien du mariage (1). » Il aurait été trop cruel pour la vertueuse Angleterre, qui est, comme chacun sait, la grande fabrique de moralité du globe, de voir son illustre apôtre du devoir, si sévère pour ses héroïnes, verser dans la proverbiale immoralité française. Ce calice lui fut épargné : « Le ciel me préserve, s'écria miss Evans (2), d'entreprendre la défense de la morale française, surtout en ce qui concerne le mariage ! Mais il est indéniable qu'une union contractée dans toute la maturité de la pensée et du sentiment et fondée uniquement sur une convenance intime et un attrait réciproque tend à mettre la femme en plus étroite communauté d'intelligence et de sympathie avec l'homme... La tranquillité et la sécurité du lien conjugal sont sans aucun doute favorables à la manifestation des plus hautes qualités chez les personnes qui ont déjà atteint un degré élevé de culture ; mais elles entretiennent rarement une passion assez forte pour exciter toutes les facultés à

(1) Article sur la *Madame de Sablé* de Victor Cousin.
(2) *Ibid.*

travailler de concert à conquérir ou à garder l'objet aimé, et pour transformer l'indolence en activité, la pesanteur d'esprit en perspicacité. »

En bon français, l'union libre assure seule à la femme le plein développement de ses facultés. C'est le mariage nihiliste présenté en style abstrait et chaste. Tels étant ses principes, par quoi aurait-elle été retenue? Ni par la religion, puisqu'elle n'en avait plus, ni par la crainte du blâme, puisque ses amis ne la blâmeraient jamais de rien. Ce n'était pas non plus par le respect d'une famille trop humble pour être comptée. Elle ne prenait la place de personne : l'*autre* était partie. Elle ne nuisait pas à son autorité d'écrivain : elle ne se doutait pas qu'elle aurait jamais de l'autorité. Elle aurait pu se dire que le bonheur de l'individu doit être subordonné à la règle d'où dépend le bonheur de tous et que, suivant une belle parole, « il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent ; » mais elle n'y pensa pas. Le génie est égoïste. Il veut vivre, il se sent gêné par les moules que la société a construits pour la foule des êtres médiocres et moyens, et il fait tout craquer. Maintenant, si l'on se rappelle à quel point la femme était femme chez George Eliot, à quel être faible et craintif, impressionnable et passionné, nerveux et fragile, la nature, par un caprice bizarre, avait donné un cerveau puissant, combien intense était chez elle le besoin de tendresse, avec quelle ardeur elle aspirait à « quelque devoir de femme, quelque possibilité de se dévouer pour rendre un autre heureux » (Lettre du 4 décembre 1849), on ne verra qu'un dénoûment inévitable dans la réponse que miss Evans fit à la lettre de Lewes. Le 20 juillet 1854, ils partirent ensemble pour le continent.

Ses amis furent atterrés, sa famille rompit avec elle, le monde lui tourna le dos. Sa consternation devant l'effet produit serait risible si elle n'était si amère. Jusqu'aux Bray qui ne comprenaient pas et qui seraient peut-être perdus pour elle ! Une ligne tracée sept ans après met à nu la blessure terrible de ce cœur qui s'égarait, mais qui n'a jamais fait le mal sciemment. George Eliot écrivait à l'une des rares amies qui lui étaient restées fidèles au moment de l'éclat : — « La liste en est si courte que je me la rappelle facilement et que *je me la récite souvent*. » — La souffrance fut d'autant plus aiguë qu'il lui fut toujours impossible de comprendre qu'on la condamnât. Lorsque sa sœur chercha à se rapprocher d'elle, George Eliot le prit sur le ton généreux de l'innocent offensé qui consent à « oublier le passé » et à pardonner. A Mme Bray elle écrit : « S'il est dans ma vie un seul acte que j'aie accompli sérieusement, une seule relation que j'aie formée sérieusement, c'est mon union avec M. Lewes. Il est naturel que vous vous mépreniez sur mon compte, car non-seu-

lement vous connaissez mal M. Lewes, mais vous ignorez les changemens qui se sont faits en moi dans les dernières années... Mais il est une chose du moins que je puis vous dire. Les liens formés et rompus à la légère sont ce que je n'accepte pas en théorie et ce que je ne pourrais admettre dans ma vie. Les femmes qui se contentent de ces sortes de liens n'*agissent pas* comme je l'ai fait. Qu'une personne élevée au-dessus des opinions du monde, affranchie des superstitions et suffisamment familière avec les réalités de la vie, déclare que mes relations avec M. Lewes sont immorales, je ne puis me l'expliquer qu'en me rappelant toute la subtilité et toute la complexité des influences qui façonnent l'opinion. Mais je fais en sorte de m'en souvenir et je ne me laisse pas aller à des pensées arrogantes ou peu charitables sur le compte de ceux qui nous condamnent, alors même que nous avions le droit d'attendre d'eux un verdict un peu différent. » (Lettre du 4 septembre 1855.) A une autre correspondante elle déclare sa volonté formelle d'être appelée désormais Mme Lewes. — « J'ai accepté et supporté, ajoutait-elle, toutes les responsabilités d'une femme mariée, et lorsque je vous aurai dit que nous avons trois grands garçons qui m'appellent : « mère » vous comprendrez que ce n'est pas seulement par égoïsme ou par dignité personnelle que j'invite toute personne qui me respecte à ne plus me désigner par mon nom de fille. »

A ne juger que superficiellement, la suite donna un démenti à la fameuse théorie sur laquelle George Eliot, romancière, devait échafauder tout son système de morale et qu'elle a exposée dans maint endroit de ses ouvrages, entre autres dans ces lignes de *Romola* : « Nos actions sont comme nos enfans, qui vivent et agissent en dehors de notre propre volonté. Bien plus, on peut étrangler des enfans, des actions, jamais : elles possèdent une vitalité indestructible, à la fois en nous et hors de nous. » Miss Evans parut aussi heureuse avec Lewes que si leur bonheur avait été légitime. Elle reconquit en partie ses amis et, sur la fin, le monde, à force de dignité et de tenue. Elle eut la gloire, elle fut aimée comme elle avait rêvé de l'être et, ce qui est plus extraordinaire que tout cela, elle n'expia pas plus au dedans d'elle qu'au dehors. Loin de subir l'espèce de détérioration morale qui est la suite habituelle et la punition de la faute, son âme alla s'épurant et s'élargissant, preuve bien forte, en l'absence du bienfait du remords, de la sécurité de sa conscience.

Il fallait pourtant que justice se fît. Elle éclata aux yeux lorsque vint cette gloire si peu attendue en 1854. » Elle croyait savoir, dit lord Acton, ce qu'elle avait perdu en suivant Lewes, elle ne le savait pas. Ce qu'elle sacrifia en réalité, ce fut la liberté de la

parole, le premier rang parmi les femmes de son temps, et un tombeau à Westminster. » On peut être persuadé qu'aux heures de la popularité, une voix intérieure lui murmura plus d'une fois ces paroles sévères de lord Acton.

IV.

En attendant, sa « nouvelle expérience, » comme elle l'appelait, réussissait d'une manière à engourdir ses scrupules si elle en avait eu. Ce sont, dans son *Journal*, des expressions de bonheur toutes les fois que sa pensée est ramenée vers Lewes. Le contact d'un esprit gai et alerte la stimulait et la mettait, pour ainsi dire, en équilibre. D'autre part, le lierre avait trouvé son arbre. Lewes se plaça entre elle et le monde en homme de cœur, et prit aussi pour lui les tribulations de la vie quotidienne. On lui a reproché d'avoir eu sur elle une mauvaise influence littéraire, d'avoir encouragé son goût pour les écrivains allemands, et de l'avoir mal conseillée pour ses romans. On a dit aussi qu'il avait retardé son retour à la tolérance religieuse, et qu'en revanche, sans avoir précisément entamé ses principes de morale, il l'avait rendue plus indulgente pour les égarés. Sur le dernier point, en vérité, il n'a pas eu tort. Les Anglais, qui ne sont pas plus des saints que d'autres hommes, sont trop disposés à faire consister la vertu à manquer d'indulgence pour les autres. La compassion pour le pauvre pécheur ne fait pas partie de la respectabilité britannique. J'ose dire que celle-ci n'y perdrait pourtant rien, et que, si Lewes n'a jamais donné de plus mauvais conseil à George Eliot que d'inscrire l'indulgence pour le prochain dans son code de morale, je l'absous de grand cœur. Elle aurait même abusé un peu plus de l'avis que je n'y verrais pas de mal.

L'influence littéraire de Lewes est plus discutable, mais on est obligé de tout lui pardonner parce que, sans lui, George Eliot n'aurait pas écrit de romans; George Eliot n'aurait pas existé; nous n'aurions eu que miss Evans et ses articles laborieux, qui seraient tous parfaitement oubliés aujourd'hui. Elle en avait fait beaucoup sans percer au-delà d'un petit cercle de lecteurs. Lewes lui suggéra de s'essayer dans la fiction. Il y revint, insista, la pressa, non qu'il eût confiance, mais plutôt pour mesurer ses forces. Au fond, il croyait qu'elle échouerait dans le dialogue et dans les parties dramatiques. Elle consentit enfin à tenter l'aventure, écrivit *Amos Barton*, la première des *Scènes de la vie cléricale*, et lut son manuscrit à Lewes. Quand ils furent à la mort de Milly, ils se mirent tous les deux à

pleurer et Lewes l'embrassa en disant : « Vous êtes encore meilleure dans les parties tragiques que dans le comique. » *Amos Barton* commença à paraître dans une revue, anonymement, au mois de janvier 1857. Les autres *Scènes* suivirent à de courts intervalles et le tout fut immédiatement réuni en volume. La couverture portait : *par George Eliot.*

Le succès fut immense et la curiosité vivement excitée. Le secret avait été bien gardé et le public cherchait en vain qui était George Eliot. Dickens reconnaissait une main de femme, Thackeray était sûr que ce n'était pas une femme. Mme Carlyle écrivait à l'auteur inconnu qu'il devait être un peu vieux, avoir une femme et beaucoup d'enfans, aimer les chiens et être au moins cousin germain d'un *clergyman*. Plusieurs soutenaient que George Eliot ne pouvait être qu'un ecclésiastique et discutèrent s'il était de la haute ou de la basse église. Les pasteurs dissidens du comté de Warwick reconnurent un des leurs, un M. Liggins, qui nia faiblement, reçut les complimens, mangea les dîners en l'honneur de George Eliot, et ne s'opposa pas à ce que ses admiratrices organisassent une souscription en sa faveur, car « l'ouvrage ne lui avait rien rapporté du tout, » ce qui était rigoureusement vrai. M. Liggins, un bon jeune homme du reste, qui lavait ses tasses lui-même tout en recevant les hommages du Warwickshire, devint le cauchemar de la vraie George Eliot. Elle fut tellement dépitée, surtout lorsqu'elle vit M. Liggins, qui prenait goût à son rôle, accepter aussi la paternité d'*Adam Bede*, qu'elle n'y put tenir et se démasqua.

Elle ne traitait pas légèrement ce qui touchait ses romans. Elle avait dès le début envisagé son rôle de romancier comme un apostolat. Sa mission était de développer la sympathie, de répandre la paix et la bonne volonté parmi les hommes. « Le seul effet, disait-elle, que je désire ardemment de produire par mes écrits, est de rendre mes lecteurs plus capables d'*imaginer* et de *sentir* les peines et les joies de ceux qui diffèrent d'eux en tout, sauf en ceci : qu'ils sont des créatures humaines pleines de luttes et d'erreurs. » Qu'elle ne doutât pas d'atteindre son but, le passage suivant d'une lettre à son éditeur le prouve : « Oui, je *suis sûre* à présent qu'*Adam Bede* valait la peine d'être écrit, — qu'il aurait valu la peine de vivre de longues années pour l'écrire. » Et elle attribuait son succès à ce qu'elle se détachait, en composant, des préoccupations étroites et personnelles : « J'écris ce que j'aime et ce que je crois, ce que je sens être vrai et bon. » Elle jouissait délicieusement de penser qu'elle ne travaillait pas pour « un auditoire de critiques et de cercles littéraires, » comme tant d'auteurs « futiles » qu'elle souhaitait au fond des abîmes, mais pour la foule, qui a soif de vérité.

Elle aurait bien voulu à présent envoyer les critiques rejoindre les auteurs futiles. Tant qu'elle avait tenu la férule, elle l'avait maniée avec conviction et vigueur, quelquefois à tour de bras. Ses idées avaient changé du tout au tout dès qu'il s'était agi de tendre la main à son tour. Que celui qui éprouve autant de plaisir à être jugé qu'à juger les autres lui jette la première pierre ! George Eliot auteur se rallia à l'instant à l'opinion universelle des auteurs sur les critiques, opinion que Carlyle a très exactement exprimée en son langage peu aimable mais pittoresque : « Ce sont des mouches à vers, » disait-il. George Eliot fut de l'avis de Carlyle, ce qui ne lui arrivait pas souvent, et trouva le bourdonnement de ces vilaines bêtes insupportable. Elle eut pour les critiques les seules paroles aigres que l'on rencontre dans sa correspondance. Ils étaient devenus pour elle « l'un des grands fléaux de notre temps, l'un des grands obstacles à la vraie culture. » George Eliot les traita désormais, en toute occasion, avec une profondeur de mépris dont le comique, de sa part, lui échappait. Elle ne faisait grâce qu'à deux ou trois, dont M. Émile Montégut, qui l'avait fléchie par sa rare pénétration et par le don précieux de sympathie qui rend sa critique si féconde. Tous les autres étaient bons à pendre et elle était tellement exaspérée de leurs éloges mêmes, qui ne lui semblaient jamais tomber juste, que, pour ménager ses nerfs, Lewes dut prendre le parti de lire les journaux le premier et d'y découper les articles où il était question d'elle.

La critique ne l'avait pourtant pas malmenée, loin de là. George Eliot fut portée aux nues dès son début, et les seules de ses œuvres qui aient reçu un accueil douteux sont ses vers, qui prêtent beaucoup à la discussion, et *les Impressions de Théophraste Un Tel*, galimatias triple s'il en fut jamais. Le reste fut une suite de triomphes, à propos desquels, puisque nous ne nous occupons ici que de la femme et non de l'écrivain, nous ne ferons que deux ou trois remarques.

Le succès est venu à George Eliot par où elle l'avait désiré. L'Angleterre a été remuée par l'élévation de sa morale. Aucun romancier n'avait encore fait une guerre aussi rude à l'égoïsme et présenté l'oubli de soi comme un devoir aussi impérieux. Elle disait : « Je m'efforce de prendre un vif plaisir au soleil qui brillera quand je ne serai plus là pour le voir, » et elle tâchait d'amener les autres à viser au même renoncement idéal. Son pays lui a été reconnaissant du chaud courant de sympathie qui circule dans ses œuvres et qui a amolli bien des cœurs, parmi ses milliers de lecteurs, en faveur des déshérités de ce monde : les médiocres, les ennuyeux, les humbles, les êtres ridicules ou laids, en un mot, tous les gens accoutumés à ne

pas intéresser et qui n'en ont que plus besoin de se sentir reliés par une fibre sympathique à l'humanité supérieure ou prospère. Si ses livres lui survivent (elle s'était prise à en douter dans sa vieillesse) ils le devront à la noblesse de son enseignement plus qu'à un art qui n'a pas été sans défaut, loin de là.

Oserai-je dire que cet enseignement même ne me paraît pas irréprochable? qu'il est possible, selon moi, d'en concevoir un, sinon plus pur, du moins plus doux et plus encourageant? A mon avis, ce réseau à la fois flexible et serré de causes et d'effets, où M. Montégut voit avec raison la formule du roman de George Eliot, cette espèce de filet d'actions premières et de conséquences forcées dans lequel elle enferme l'homme, ressemble un peu trop à la fatalité antique. Si aucun regret, aucun remords, aucun effort ne peuvent jamais « étrangler une de nos actions, » il n'y a plus qu'à se croiser les bras après la faute commise. Il arrive à tant d'entre nous de faire le mal que nous ne voudrions pas, qu'il est cruel de venir nous dire : Ce mal, vous ne le déférez jamais. Il vit et il agit en dehors de votre propre volonté. Sa vitalité est indestructible en vous et hors de vous. — C'est peut-être vrai, mais alors, à quoi bon lutter? A quoi bon vivre?

Je voudrais aussi à ses héroïnes des cœurs plus faibles, une justice moins exacte envers ceux qu'elles aiment. On ne mesurera jamais le bien que la femme a fait en sachant pardonner, et les femmes de George Eliot pardonnent peu. Dans *Romola*, à la première action répréhensible commise par Tito, sa femme, qui l'adorait et qui n'avait jamais vu que du bien en lui, se détourne avec aversion. Elle ne fait pas un effort pour l'arrêter sur la pente, il ne lui jaillit pas du cœur un seul mot pour relever un malheureux qui tombe et qui est son époux. Elle l'accable de son mépris et de sa colère et l'abandonne à son sort, parce qu'une créature vertueuse et fière n'a plus rien de commun avec l'homme qu'elle a cessé d'estimer complètement. C'est une manière de comprendre le devoir satisfaisante pour l'orgueil et, en outre, fort commode, mais un peu sommaire. On regrette pour la charmante Romola qu'elle ait eu la conscience tout à fait en repos après cette exécution. George Eliot cite dans ses lettres un cas analogue, qu'elle avait observé dans la vie réelle. Un homme s'enivrait. A force de douceur et d'énergie, à force d'avoir pardonné, sa femme réussit à le guérir de son vice. George Eliot admire la femme, mais elle déclare qu'il peut y avoir deux opinions sur sa conduite : on peut l'approuver ou la blâmer d'avoir supporté un époux dégradé, même dans un dessein louable. Là est l'erreur, la paille du système, introduite par l'orgueil. Il ne peut pas y avoir deux opinions sur la femme de l'ivrogne : elle avait

raison et Romola avait tort. Il faut quelquefois être trop bon pour l'être assez.

Cette raideur est un des rares signes de sécheresse que l'on découvre chez George Eliot. Elle est en contradiction avec la tendresse de sa nature, mais si jamais caractère ne fut pas tout d'une pièce, c'est le sien. Il faut toujours s'attendre avec elle à une complexité d'idées et de sentimens qui déroute l'observateur, et dont une sorte de reflet, semble-t-il, paraissait sur son visage. Mlle Blind rapporte que, sur la fin, il n'y avait rien de plus étrange que ce vieux couple allant faire sa promenade quotidienne. Lewes ressemblait à « un réfugié polonais pas peigné et pétulant; » George Eliot, avec sa grosse tête et sa longue figure sur un corps malingre, avait un air de sibylle. Ils marchaient d'un pas pressé, en gesticulant et en causant avec animation. Il me semble voir passer deux vieux farfadets réduits à faire une fin dans la philosophie. Chez eux, aux jours de réception, Lewes gardait sa vivacité, George Eliot avait une attitude grave. Elle restait assise dans son coin, avait le geste rare et lent et parlait presque bas, d'une voix sourde et douce, et avec le langage élaboré d'une élève de miss Rébecca. Courbée vers son interlocuteur, les yeux dans ses yeux, elle s'absorbait au point de ne pas s'apercevoir de l'entrée des visiteurs. La société anglaise s'était à moitié réconciliée avec elle, sa maison était recherchée par beaucoup, sinon par tous, et s'il est vrai, comme on l'a dit, que sa fausse position avait fini par lui peser, ce ne fut pas au point de détruire son bonheur. Elle était admirablement sincère, et son *Journal* est un témoin irrécusable de son bonheur « intense » et de son attachement inébranlable pour l'homme qu'elle appelait un « mari sublime. »

Toute biographie diminue d'intérêt à mesure que le sujet devient célèbre. Le mot est de George Eliot et très vrai en ce qui la concerne. Pendant les vingt années qui suivirent l'apparition de son premier roman, sa vie fut unie, sans autres événemens que l'enfantement de ses ouvrages et de nombreux voyages sur le continent. A la vérité, ses idées subissaient une nouvelle évolution, car son esprit était de ceux à qui l'immobilité est impossible, mais le travail s'accomplissait à présent sans la fougue d'autrefois, presque avec sérénité. Elle était tombée sous l'influence d'Auguste Comte : « Il a illuminé ma vie, » disait-elle avec reconnaissance à propos de *la Politique positive*. — Les disciples de Comte n'ont jamais regardé George Eliot comme un des leurs; elle rejetait une trop grande partie du système pour appartenir à l'école; mais elle prenait part au mouvement positiviste, et ce fut en faveur de Comte qu'elle renonça à l'indépendance intellectuelle qui avait

suivi sa rupture avec la religion. Sans accepter une autorité, elle se soumit derechef à une discipline mentale. Au fond, elle était moins faite que qui que ce soit au monde pour s'en passer. Elle avait un trop grand besoin de s'appuyer. Sa forte éducation protestante avait été impuissante à lui donner la vigueur nécessaire pour porter seule « le poids de ce monde inintelligible (Lettre; fin 1844) » et celui de nos responsabilités envers les autres et envers nous-mêmes. Il lui aurait fallu, au sortir de Griff, un de ces directeurs spirituels qui firent la gloire du clergé catholique français au XVIIe siècle. L'influence de Comte ne se trouva pas en désaccord avec le besoin intime de son âme. Comte n'aimait pas le protestantisme, mais il reconnaissait les services que l'église romaine avait rendus à l'humanité, ne fût-ce qu'à titre transitoire. George Eliot se mit à suivre les cérémonies du culte catholique. Il serait puéril de chercher à deviner ce qui serait advenu si elle n'était pas morte si tôt après Lewes, iconoclaste endurci et militant, mais nous devions indiquer la teinte catholique de plus en plus prononcée de l'âge mûr.

L'été de 1878 fut particulièrement mauvais pour Lewes, dont la santé était ruinée, et pour sa compagne, qui n'était guère plus robuste. Les beaux jours d'automne amenèrent un mieux pour tous deux, mais, vers la mi-novembre, Lewes fit une imprudence, prit froid et tomba gravement malade. Il mourut le 28 du même mois. L'Angleterre l'a jugé sévèrement. Elle lui en a voulu d'avoir été l'instrument de la chute d'une George Eliot. L'équité exige que l'on se demande s'il a réellement été l'instrument ou seulement l'occasion. On remarquera que l'on est ici en présence, non d'une passion, mais d'une idée fausse. Les amis de miss Evans l'ont défendue d'avoir cédé à la tyrannie de l'amour. Ils ont représenté son union avec Lewes comme un mariage de raison conclu dans des circonstances un peu particulières, sur lesquelles miss Evans avait passé à cause de sa notion personnelle du bien et du mal. Lewes avait donc profité de la situation; il ne l'avait pas provoquée.

Il fut violemment regretté pendant six mois. Qu'on ne sourie pas de ce chiffre. Combien d'entre nous sont sûrs d'être pleurés pendant une demi-année? George Eliot parlait de bonne foi de son « deuil éternel, » de « la douleur qui ne guérirait jamais, » et l'ironie des choses humaines voulait qu'elle en parlât justement à M. Cross. C'était un ami dévoué et un galant homme. Avec lui, elle s'épanchait. Ils lisaient ensemble Dante et la Bible, Chaucer et Wordsworth; ils allaient ensemble aux Musées, et George Eliot, malgré ses soixante années, sentait son cœur se ranimer au contact de cette jeune et chaude affection; M. Cross était beaucoup plus

jeune qu'elle. Elle ne songea pas qu'elle s'ôtait elle-même la meilleure excuse pour le passé en prouvant que Lewes n'avait pas été pour elle l'homme unique; ou, si elle y songea, le plaisir d'être aimée et soutenue, la joie de rentrer dans la régularité, emportèrent ses scrupules. Le 6 mai 1880, elle causa au public un étonnement presque aussi vif qu'en 1854 : elle épousa M. Cross. Elle ne se dissimulait pas que plus d'un « trouverait son action incompréhensible » et qu'elle allait « blesser bien des personnes dont elle se souciait. » Elle passa outre, et les lettres écrites pendant son voyage de noces sont les plus curieuses des trois volumes. Ce sont les seules où il y ait de l'expansion. Le bonheur a vaincu les longues habitudes de réserve. Elle a des ravissemens qui ne se peuvent contenir, des heures où l'univers lui paraît si beau qu'elle a besoin de le crier. Nous croyons que si l'on compare ces dernières lettres au reste de la correspondance, d'un ton si froid et si guindé, le caractère de George Eliot achève de s'éclairer. M. Cross explique Lewes, et réciproquement. La femme qui possède encore une telle chaleur de sentiment sous des cheveux gris a beau avoir une intelligence virile, elle est la sœur de Juliette et de Desdémone, et aussi incapable qu'elles de faire toute sa joie de l'étude de la philosophie allemande et de la sociologie : — « Je me sentais devenir dure, — je sentais la source de la tendresse et de la sympathie se dessécher; — elle a été rouverte par un grand don d'amour. » — On n'est pas plus femme que George Eliot, et son histoire n'est énigmatique que si l'on part de l'idée contraire.

Elle ne jouit pas longtemps de son nouveau bonheur. Elle mourut la même année, le 22 décembre 1880.

George Eliot a eu toutes les grandeurs et toutes les faiblesses de son sexe. Elle a été tendre et généreuse, enthousiaste et dévouée, exigeante, jalouse, poltronne. Son âme affamée d'affection était reconnaissante de ce qu'on lui donnait et sans fiel contre qui la repoussait, mais le besoin d'être aimée, de tenir un cœur d'homme entre ses mains, avait chez elle l'âpreté particulière qu'il prend souvent chez les femmes laides : il lui a fait commettre la seule erreur de sa vie et sa plus grande maladresse. Ses sentimens étaient délicats et nobles, mais ils la dominaient, la rendant susceptible et exclusive. Orgueilleuse, elle poussait la timidité à un degré qui n'accompagne d'ordinaire que l'extrême défiance de soi-même ou l'extrême vanité, et elle n'était pourtant ni vaniteuse, ni humble; elle avait l'ambition trop haute et trop impatiente, l'esprit trop large, pour s'embarrasser des mesquineries de l'amour-propre, et à peine sut-elle penser qu'elle eut la conscience, je ne dirai pas exagérée, mais très complète, de sa valeur et de son droit à la faire reconnaître.

Elle divisait le travail de l'humanité en deux lots : le travail inférieur, destiné à être exécuté par les êtres inférieurs et moyens, particulièrement par les femmes, et le travail supérieur, sacré, que peu sont en état d'accomplir. La petite Mary Ann, la gamine ébouriffée qui allait à l'école avec les jeunes paysans et leur grimpait sur le dos, se sentait appelée au lot sacré.

Tous ceux qui l'ont approchée l'ont louée unanimement d'une infinité de qualités grandes et rares ; je ne vois pas que personne ait loué son naturel ou son abandon. Ses lettres n'ont jamais l'accent intime et familier, ni le tour facile ou imprévu ; pour tout dire, elles manquent de grâce, et telle est George Eliot dans sa correspondance, telle semble bien avoir été George Eliot dans sa conversation et sa manière d'être. Elle répondait à l'idée que les enfans se font d'une femme de génie : une dame dont on a peur et qui ne dit que des choses difficiles à comprendre. Le sérieux de son esprit et de sa physionomie a causé la méprise d'une partie du public, qui l'a crue aussi peu de son sexe que possible, d'où des étonnemens profonds. Encore une fois, c'est le contraire qui est la vérité. En ne l'oubliant pas, on comprend tout, dans une vie remarquable par son unité ; dès qu'on l'oublie, l'histoire de George Eliot devient incompréhensible.

Maintenant, si nous recherchons, comme elle voulait que le fît tout biographe, la signification que son expérience peut avoir pour ses semblables, nous arrivons à une conclusion très morale, encourageante pour la vertu. Son exemple prouve combien l'on se trompe lorsqu'on s'imagine simplifier et faciliter sa vie en secouant les contraintes établies par la prudence ou les préjugés de la société : on la complique au contraire de manière à dégoûter tous les gens sages des rébellions et à leur faire juger, fussent-ils hérétiques en morale, que le mieux est encore de suivre la bonne vieille routine. Cela dit, personne, croyons-nous, n'hésitera à faire descendre sur George Eliot un rayon de l'indulgence qu'elle a refusée à ses héroïnes, par délicatesse peut-être et par un retour personnel. Personne ne niera que cette femme remarquable a mérité non-seulement notre admiration, mais notre estime, et personne ne la lui marchandera.

ARVÈDE BARINE.

LA MÉMOIRE

ET LA

RECONNAISSANCE DES SOUVENIRS[1]

I. Th. Ribot, *les Maladies de la mémoire*, 2e édition. — II. James Sully, *les Illusions des sens et de l'esprit*. — III. Louis Ferri, *la Psychologie de l'association*. — IV. Herbert Spencer, *Principes de psychologie*. — V. Bain, *les Sens et l'Intelligence*. — VI. Taine, *l'Intelligence*, 4e édition. — VII. Ch. Richet, *l'Homme et l'Intelligence*.

« Considérez, dit Kant, le cerveau d'un homme, par exemple d'un savant, avec tous ses souvenirs : une puissance supérieure n'aurait qu'à dire : Que la lumière soit ! aussitôt un monde paraîtrait à ses yeux. » — Cette lumière que Kant suppose répandue à la fois sur tous nos souvenirs, nous sommes obligés nous-mêmes de la projeter successivement sur une partie, puis sur une autre, et d'éclairer peu à peu comme d'un jet de lumière quelques points de la scène intérieure, sans jamais pouvoir l'illuminer par une conscience qui l'embrasserait tout entière. Cette conscience successive et partielle de nos souvenirs est ce qu'on nomme leur *reconnaissance*, et c'est l'opération caractéristique de la mémoire intellectuelle. Il y a des exemples frappans de cette reconnaissance, qui se produit parfois après de longues années. Abercrombie raconte qu'une dame de Londres fut conduite mourante à la campagne ; on lui amena sa petite fille, qui ne parlait pas encore et qui, après une courte entrevue avec la mère, fut reconduite à la ville. La dame mourut quelques jours après ; la fille grandit sans

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

se rappeler sa mère jusqu'à l'âge mûr. Ce fut alors qu'elle eut l'occasion de voir la chambre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, en entrant dans cette chambre elle tressaillit, et comme on lui demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Il y avait dans ce coin une dame couchée, paraissant très malade, qui se pencha sur moi et pleura (1). » Cette *impression distincte* et cependant indéfinissable constitue la reconnaissance ; et c'est sur ce difficile problème de la reconnaissance que vient se concentrer la lutte entre les partisans de l'automatisme et ceux du « pur esprit. » Tandis que MM. Spencer, Maudsley, Taine et Ribot verront de nouveau dans la conscience un simple « appareil enregistreur, » M. Ravaisson, M. Janet, M. Renouvier, M. Ferri, s'inspirant de Platon et de Leibniz, déclareront que le propre de l'esprit est de reconnaître les semblables, jugement qui n'a rien de machinal et suppose la réduction des idées à l'unité d'une même conscience. Il n'y a plus là, selon eux, une simple série de fantômes intérieurs qui défilent sans autre lien que leur rapprochement fortuit ; c'est un système lié où les diverses parties se supposent et se complètent. Leibniz n'accordait aux animaux que les simples « consécutions d'images, » et il faisait consister la part de l'esprit dans la reconnaissance des rapports entre le présent et le passé.

A ce problème de la reconnaissance des souvenirs s'en ajoute un autre aussi difficile : celui de leur « localisation dans la durée, » qui ne préoccupe pas moins la psychologie contemporaine. Tant qu'il n'y a en nous qu'un jeu d'images se conservant, puis se réveillant à un moment donné, — par exemple l'image d'une chambre et d'une dame couchée dans son lit, — il n'y a pas encore de vrai souvenir. En effet, tout reste présent, et le rapport avec le passé n'existe pas encore ; or, ce rapport est essentiel pour qu'on puisse dire : Je me souviens. De là une nouvelle question : — Par quel artifice intérieur puis-je rapporter l'image présente à la sensation passée qui n'est plus ? — Nous sommes loin de l'époque où Reid, après s'être posé ce grand problème, concluait qu'il faut renoncer à expliquer la merveille : « C'est qu'il a plu à Dieu, disait-il, de nous donner la connaissance directe et immédiate du passé. » Avec ce miracle trop opportun Reid admettait une contradiction dans les termes. La présence immédiate du passé dans notre conscience est contradictoire, puisque le passé est, par définition même, ce qui n'est plus présent. Et d'ailleurs, le cerveau ne peut jamais être deux fois dans le même état, pas plus que notre pensée, à laquelle

(1) Abercrombie, *Essay on intellectual powers*, p. 120. Cité par M. Ribot, p. 143.

on peut justement appliquer le mot d'Héraclite : — On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, ni dans le même courant de représentations.

M. Ribot, à qui la métaphysique, cette recherche des causes, inspire une sorte de *sacer horror*, prendrait volontiers pour devise, à l'encontre de Virgile :

Felix qui potuit rerum *non quærere* causas.

Aussi renvoie-t-il le problème de la reconnaissance et de la notion du temps à ce que les Allemands appellent la « critique des connaissances. » Mais, répondrons-nous, cette critique même est une question psychologique et non pas seulement métaphysique. La méthode de M. Ribot, si on en abusait, dispenserait de toutes les questions profondes et vraiment difficiles, de celles qui portent sur le cœur même des choses. M. Ribot, il est juste de le dire, ne veut offrir au lecteur qu'une simple étude de « psychologie descriptive, » mais, en réalité, outre les descriptions physiologiques les plus ingénieuses et les plus savantes, il est bien obligé de lui présenter encore une série de pures hypothèses, et il aboutit, en somme, à des solutions d'un caractère exclusivement mécaniste. Par peur de la métaphysique et même de la *critique* des connaissances, il se réfugie avec M. Maudsley dans un système de métaphysique particulier selon lequel, — on s'en souvient, — la conscience serait le *résultat accidentel* d'un fonctionnement de molécules. Certes, si on commence par présupposer et le discernement du temps et le discernement de la ressemblance, il ne restera plus qu'à « décrire » le mécanisme de la mémoire; mais le discernement du temps et surtout celui de la ressemblance, c'est la mémoire mentale elle-même, c'est le fond du *souvenir*, non-seulement au point de vue métaphysique ou critique, mais même au point de vue psychologique. Tout le reste est, sinon accidentel, du moins préliminaire ou extérieur ; tant qu'on n'a pas essayé de montrer comment s'organisent les notions de temps et de ressemblance, on n'a fait que tourner autour de la mémoire et en analyser les rouages les plus visibles, sans pénétrer jusqu'au grand ressort.

Il semble donc nécessaire d'aborder « ce labyrinthe » des idées de temps et de ressemblance, sans lesquelles il n'y a ni mémoire ni même conscience du moi. Ici encore, nous essaierons d'abord de pousser l'explication mécanique aussi loin qu'il est possible, afin de déterminer avec exactitude la limite à laquelle elle s'arrête. Le jugement par lequel nous reconnaissons les images et les classons dans le temps a différens degrés que nous aurons soin

de marquer; nous suivrons par là les progrès de la psychologie contemporaine dans une de ses plus intéressantes questions, et nous déterminerons le point où ses explications semblent rester encore insuffisantes.

I.

En premier lieu, la condition fondamentale de la reconnaissance, c'est ce jugement que l'image de la chose est une simple image. Si, par exemple, je me rappelle les ténèbres en plein jour, il faut que ma représentation imaginaire des ténèbres soit distinguée de mes perceptions présentes. Comment se fait cette distinction? — Elle a lieu, selon nous, par une série de classifications spontanées dont nous allons montrer les divers stades. La première distinction entre la simple image et la perception réelle est fondée sur la force même des représentations. La simple image n'a pas la même force que la perception; en vain, les yeux ouverts en plein jour, je voudrais voir la nuit: la réalité s'empare de ma conscience, je ne puis m'empêcher de voir le jour. Tel est le premier signe distinctif de la sensation et de l'image, proposé par Hume, adopté aujourd'hui par MM. Spencer, Bain, Maudsley, Taine, Ribot, par presque tous les psychologues contemporains. Est-ce tout? Reid demande avec un mélange de naïveté et d'ingéniosité si un petit coup sur la tête nous paraît une simple image et un grand coup une perception actuelle; M. Janet a reproduit cette objection. On peut répondre, d'abord, qu'il y a une différence notable entre un petit coup et un souvenir de coup: c'est que le second ne fait aucun mal. Nouvel exemple du rôle joué par la sensibilité dans le développement de l'intelligence. Mais il y a une réponse plus décisive qu'on peut faire à Reid et à M. Janet en leur opposant la théorie des idées-forces. C'est que précisément, en vertu de la force qui appartient à toute idée, l'image intérieure d'un coup sur la tête nous paraîtrait un coup réel *si elle était seule*, si sa force propre et sa tendance à produire des mouvemens n'était pas contre-balancée par la force d'autres idées, ou, selon l'expression de M. Taine, refrénée. Que je ferme les yeux, que je m'absorbe dans une rêverie profonde, que je me rappelle fortement les circonstances dans lesquelles j'ai reçu un coup, je pourrai finir par me persuader un instant que je le reçois, je pourrai tressaillir comme si on me frappait encore. Reid ne croit donc pas si bien dire; il est profond sans s'en douter. Toute idée, toute image a une force de projection: cette force tend à s'imposer et s'impose en effet quand elle est seule. Placez devant un esprit l'image d'une sensation toujours la même, ce sera pour

lui tout le monde extérieur ; il s'y absorbera comme le mystique enlevé à lui-même se perd dans l'objet de son extase. Mais il est rare qu'une image soit seule, qu'une idée soit ce qu'on appelle une idée fixe : n'oublions pas qu'une foule d'autres images luttent pour la vie et exercent leur pression sur l'image actuellement dominante, en déployant dans la lutte des intensités variables.

Non-seulement les images se distinguent entre elles et se classent spontanément selon les divers degrés de leur force, mais encore elles se distinguent par les diverses *directions* de cette force. C'est là une seconde classification spontanée. Je remue mon bras : le mouvement part du centre et va vers la superficie ; vous remuez mon bras : le mouvement vient de la superficie et va vers le centre. Il y a un contraste intérieur entre la force exercée par moi et la force subie par moi, entre le volontaire et l'involontaire. Newton avait la faculté d'évoquer devant ses yeux l'image du soleil, même dans l'obscurité, en faisant simplement un certain effort visuel, à peu près comme quelqu'un qui essaie attentivement de distinguer un objet difficile à voir ; mais Newton savait parfaitement qu'il était comme le créateur de ce soleil imaginaire. De même, Goethe pouvait évoquer à volonté l'image d'une fleur et lui faire subir devant son esprit une série de transformations ; là encore le volontaire se distinguait de l'involontaire. Shelley, au contraire, fut au moins une fois victime des sollicitations produites par ses idées, qui finissaient par agir en lui comme des forces indépendantes de son vouloir. L'ordre même des représentations, à l'état normal, est tantôt senti comme notre œuvre, tantôt comme l'œuvre d'une force étrangère. Dans les fantaisies de la pure imagination, comme la rêverie ou la composition poétique, l'ordre des images ne nous est pas imposé, il est voulu et plus ou moins arbitraire ; dans la perception, il est absolument involontaire ; je ne puis déplacer la perception du milieu de ses circonstances environnantes. Il y a donc en nous un perpétuel contraste entre l'activité et la passivité, entre la force centrifuge ou d'origine volontaire et la force centripète ou d'origine involontaire.

Au reste, ces deux directions de la force ne vont jamais en nous l'une sans l'autre : toutes les sensations renaissantes, comme l'image d'un serpent qui a failli me mordre, sont accompagnées de mouvemens renaissans, comme un frisson instinctif, d'actes de volonté renaissans, comme un geste de défense. C'est là une des plus importantes acquisitions de la psychologie contemporaine et une preuve à l'appui des idées-forces. Cette loi mentale est la contrepartie de la loi des réflexes dans l'organisme, qui elle-même s'explique par la conservation de l'énergie dans l'univers. Point de mou-

vement reçu par un nerf centripète qui ne soit réfléchi sur un nerf centrifuge, où il se continue sans jamais pouvoir se perdre. De même, point de sensation reçue qui ne se réfléchisse en un effort quelconque pour écarter ou pour maintenir l'objet, selon qu'il est pénible ou agréable. Même dans les cas d'apparente indifférence, il y a toujours au fond de notre cerveau, siège de mouvemens insensibles, une réponse du dedans au dehors, une exertion de force motrice. C'est ce que la physiologie contemporaine exprime en disant que les phénomènes cérébraux sont à la fois *sensoriels et moteurs*. L'action réflexe, à son tour, décrit un arc de cercle plus ou moins étendu : une petite impression, comme un léger coup sur la tête, provoque une petite réaction qui ne dépasse guère le cerveau ; une autre plus forte va jusqu'aux membres ; un coup violent met le corps en mouvement dans l'espace, etc. De là une sphère d'*intensités* plus ou moins grandes, dans laquelle viennent se ranger toutes nos impressions sensibles et toutes les réactions motrices correspondantes : juger et « objectiver, » c'est simplement mesurer l'intensité de la réaction nécessaire pour répondre à une impression ; c'est avoir conscience de la force centrifuge en rapport avec la force centripète, dans une représentation ou idée quelconque.

Telle est, selon nous, la classification primitive et fondamentale des idées selon leur force, qui précède toute classification dans l'espace et dans le temps. Il en résulte un curieux effet de perspective intérieure : toutes nos images finissent par se ranger spontanément et se classer dans une sphère dont nous occupons le centre et dont la circonférence semble se dilater ou se concentrer tour à tour. Ainsi, dans un fluide, les objets, selon leurs densités diverses, viennent prendre place plus ou moins loin, les uns montant, comme le liège, vers la surface, les autres tombant comme le plomb, vers les profondeurs ; c'est le symbole de l'ordre qui s'établit de soi-même entre nos représentations selon leurs forces respectives. Les images simultanées du toucher et de la vue se disposent dans des cercles concentriques dont l'ensemble indéfini forme le monde extérieur ; l'un de ces cercles n'embrasse que notre corps, les autres embrassent les objets voisins de notre corps, les autres des objets de plus en plus éloignés, jusqu'à la voûte du firmament. N'apprenons-nous pas fort bien à distinguer ce qui se passe uniquement dans l'intimité du cerveau et ce qui nous vient de la périphérie du corps, fût-ce de la surface du crâne ? « L'objectif » et le « subjectif » ne sont qu'une affaire de distance relative et d'éloignement, par conséquent de localisation. L'image d'un coup est elle-même, en somme, extérieure et objective ; seulement elle est cérébrale et non projetée hors de notre corps. Simple ques-

tion de plans. Et ces plans diffèrent en ce qu'ils semblent plus ou moins écartés de notre centre personnel : ainsi, dans un tableau, les dernières lignes d'un paysage paraissent fuir dans un lointain imaginaire.

Nous n'avons pas à rechercher ici comment se fait la projection dans l'espace. Disons seulement qu'elle est à nos yeux une forme particulière de l'appréciation d'intensité que nous venons de décrire. On nous objectera que les sons ont de l'intensité sans avoir de l'étendue; mais d'abord, nous distinguons la direction des sons dans l'espace; de plus, si la représentation d'espace engendrée par les sons demeure extrêmement vague, cela tient à ce que nous ne pouvons pas réagir à l'égard des sons comme nous réagissons à l'égard des résistances au moyen du tact, et même à l'égard des objets visibles au moyen des mouvemens de l'œil. Toujours est-il que c'est la réaction motrice plus ou moins énergique produite par les idées et images qui nous les fait projeter à des rangs divers dans la sphère de l'intensité ou à des distances diverses dans celle de l'étendue.

Reste à pénétrer dans le domaine du temps ; nous ne sommes pas au bout de notre recherche. Une fois les images distinguées en faibles et en fortes, et même projetées dans l'espace, encore faut-il que les unes soient rejetées dans le passé, tandis que les autres demeurent dans le présent. Le mécanisme de cette localisation est un des points qui ont le plus embarrassé les psychologues de notre époque; nous croyons qu'ici encore la considération des idées-forces ne sera pas inutile.

II.

M. Taine a proposé une théorie des plus ingénieuses, qui ramène la localisation dans le temps à un pur mécanisme, et M. Ribot accepte entièrement cette théorie. M. Taine part de ce principe que toutes nos sensations, depuis celle d'un son jusqu'à celle d'une odeur, ont nécessairement une durée, parce que cette durée est une condition de la conscience même : un mouvement nerveux trop rapide échapperait à la conscience. Toute représentation étant ainsi, en réalité, une *série* d'états de conscience, on peut y admettre deux « extrémités, » l'une « antérieure, » l'autre « postérieure. » Par là devient possible, selon M. Taine, le mécanisme de la situation dans le temps. L'image, par exemple celle d'une éclipse de soleil, reculera dans le passé par la mémoire ou se projettera dans l'avenir par la prévision, suivant la direction de ses extrémités et de ses attaches. Si je me souviens de l'éclipse, c'est qu'elle touche par « son bout antérieur » à d'autres événemens dont l'image ressuscite; si je pré-

vois l'éclipse, c'est que l'ensemble des circonstances est tout entier tourné vers l'avenir. Ce mécanisme est analogue à celui de la vision, qui, une fois habituel ou instinctif, nous fait reconnaître du premier coup la situation et la distance des objets dans l'espace.

Il y a beaucoup de vérité dans cette théorie. M. Ribot en conclut avec raison que la mémoire est *une vision dans le temps*, une projection dans le temps, comme la vision est une projection dans l'espace. De même que cette dernière projection est, au fond, une illusion intérieure répondant d'ordinaire à une réalité extérieure, de même la mémoire est une illusion qui nous fait croire que nous voyons un fait à tel moment dans le passé, et cette vue intérieure, d'ordinaire, correspond effectivement à la place approximative de ce fait. La mémoire, elle aussi, est une « hallucination vraie. »

On pourrait signaler encore d'autres analogies entre la vision dans le temps et la vision dans l'espace. Nous avons beau oublier une multitude infinie de choses, quand nous jetons les yeux en arrière, nous ne voyons point de lacune dans la continuité de notre vie consciente; pourquoi? C'est que nous comblons vaguement ces lacunes avec des faits de conscience analogues aux faits habituels. De même que l'œil n'aperçoit point de lacune dans cette partie du champ de la vision qui correspond au *punctum cæcum* de la rétine, mais prolonge son impression sur toute la surface, de même la mémoire ne voit point de lacunes dans le passé, mais transporte les images de sa vie consciente sur chacun des intervalles réellement oubliés. Enfin, par l'hérédité, le mécanisme de la mémoire se perfectionne comme celui de la vue et se transmet de génération en génération. Nous naissons avec une aptitude naturelle pour distinguer les souvenirs des perceptions et pour les localiser, comme le poulet sorti de l'œuf montre une aptitude native à se diriger dans l'espace vers sa nourriture, dès que son œil l'aperçoit pour la première fois.

Toutefois, quelque vérité que contiennent les explications qui précèdent, elles ne nous semblent pas à elles seules suffisantes. En effet, il faut préalablement accorder à MM. Taine et Ribot que, si une sensation a de fait une durée, nous avons par cela même, nous, conscience de cette durée; que, si elle forme en réalité une série de sensations, nous avons conscience de la série et non pas seulement de chaque sensation isolée; que, si une sensation a réellement un bout postérieur et un bout antérieur, nous avons du même coup conscience de cette antériorité dans le temps et de cette postériorité; enfin que, si une représentation présente *ressemble* à une sensation passée, nous avons conscience de cette ressemblance, nous *reconnaissons* la sensation passée dans la représentation présente. Bref, il faut accorder au préalable presque tout ce qui est en ques-

tion : conscience, idée du temps, distinction de ses parties, reconnaissance de la ressemblance entre l'image et l'objet ; en un mot, *souvenir*. Comment arrivons-nous à prendre conscience des deux extrémités, des « deux bouts » de la sensation, l'un « postérieur, » l'autre « antérieur ? » Voilà la vraie question. — Il nous semble donc qu'il faut pousser plus loin l'explication et, pour cela, introduire de nouveaux élémens dans le problème.

D'abord, la difficulté qu'éprouvent la plupart des philosophes contemporains à construire la conscience et la mémoire avec des sensations vient, selon nous, de ce qu'ils supposent des sensations tout instantanées, indivisibles, se succédant une par une. De là un embarras comme celui qu'on éprouve quand on veut construire l'espace avec des points indivisibles : le temps ne saurait davantage se construire avec des instans indivisibles. C'est là vouloir former le concret avec l'abstrait, les choses réelles avec des limites idéales, les contenus avec les enveloppes qui les contiennent. La réalité est, pour parler le langage de Pythagore, dans les intervalles et non dans les limites, dans le continu et non dans le discontinu. A en croire Kant, nous ne pourrions apercevoir « qu'un objet à la fois ; » mais, pour cela, il faudrait apercevoir un point ; or il n'y a pas de point : le minimum visible a une étendue. De même, à en croire M. Spencer, tous nos états de conscience seraient « successifs » et la conscience n'apercevrait point vraiment de simultanéités : la conscience même serait une série dont les termes ne sont jamais présens que l'un *après* l'autre, un seul à la fois. Mais, s'il en était ainsi, il n'y aurait dans la conscience qu'une mutabilité sans lien et sans fin, une suite incohérente d'éclairs sans durée, toujours mourans et renaissans. Or M. Spencer admet lui-même qu'une certaine durée des impressions est une condition de la conscience : si le tison enflammé qui tourne en occupant des points successifs nous fait l'effet d'un cercle de feu simultané, c'est en raison de la durée qui fait persister la première impression dans la seconde et rend ainsi simultané le successif. Comment donc M. Spencer peut-il soutenir que nous ne saurions apercevoir plusieurs termes à la fois ? L'indivisibilité et l'instantanéité de la conscience, c'est le néant de la conscience : l'éclair ne se voit qu'à la condition de ne plus être en nous un éclair, mais une continuité de lumière ayant une certaine durée ; l'éclair indivisible serait invisible. Une série d'éblouissemens n'est pas une vision. De même, un son ne s'entend que parce qu'il a un écho où il se prolonge, un commencement, un milieu et une fin : il y a déjà de la musique et de l'harmonie dans la plus élémentaire de nos perceptions de l'ouïe ; son apparente simplicité enveloppe une infinité de voix unies en un concert.

Cette première difficulté levée, c'est, selon nous, dans la nature de la sensibilité et de l'activité qu'on doit chercher les raisons les plus profondes de la troisième fonction du souvenir. C'est par son rapport à la sensibilité et à l'activité motrice que chaque représentation, chaque idée est une force, et c'est parce qu'elle est une force qu'elle peut, nous allons le voir, produire la conscience du temps. D'abord, la sensibilité a joué, dans cette conscience du temps, un rôle qui n'a pas été assez remarqué. Le fond même de la vie est l'*appétit*, et l'appétit enveloppe simultanément le germe d'une prévision et d'une mémoire. Avoir faim, c'est à la fois sentir la peine présente, retenir l'image du plaisir passé, pressentir le plaisir futur : tout animal porte déjà le temps dans le plus humble de ses appétits, qui attend sa propre satisfaction. Quand j'ai une vive sensation de faim, l'image-souvenir de la nourriture prise se distingue fort bien de l'image-attente de la nourriture à prendre : il y a dans celle-ci une tendance au mouvement, une force impulsive et motrice qui n'existe nullement dans l'autre. Au moment même où je satisfais ma faim, je discerne le malaise, qui diminue de force, et le bien-être, qui augmente de force. En général, je discerne la sensation croissante et la sensation évanouissante, parce que les images des sensations successives, les unes de plus en plus vives, les autres de plus en plus faibles, subsistent simultanément dans ma conscience en formant des séries inverses. C'est l'équivalent d'une file de lumières de plus en plus éloignées ou rapprochées. En vertu d'un phénomène de perspective intérieure, toutes mes sensations ou images se disposent d'elles-mêmes en un certain ordre; c'est une ligne idéale dont la sensation la plus forte occupe un point et dont les moins intenses occupent les autres points, avec des caractères différens selon qu'elles sont une attente impulsive ou un résidu passif; — ligne indéfinie dont une partie semble fuir derrière nous et l'autre devant nous. Une fois que cette sorte de cadre unilinéaire s'est établi dans le cerveau, tous les événemens intérieurs viennent spontanément y prendre place : le passage perpétuel du passé au présent et du présent à l'avenir est pour la conscience un son filé qui s'enfle, éclate et diminue. C'est donc des résidus laissés dans la conscience par la succession combinée avec l'intensité que se tire la représentation du temps. Supposez que je regarde un phare tournant qui ramène à intervalles réguliers un feu blanc et un feu rouge. Au bout de plusieurs tours, il y aura à la fois, dans un même état général de conscience, une image faible du rouge à l'état évanouissant, une image vive du blanc, et une image faible du rouge à l'état naissant. J'aurai donc à la fois trois degrés et trois espèces de représentations différemment orientées,

qui sont les élémens de la notion du temps. Que l'expérience, par le fait même de la vie, se répète et se varie sans cesse, j'aurai toujours en moi, sous un même regard intérieur, une série de perceptions vives, une série d'images faibles disposées en un certain ordre et en un certain sens apparent, enfin une autre série d'images faibles ou de tendances, d'anticipations, d'attentes dirigées dans un autre sens. Le temps, a dit Leibniz, est l'ordre des choses successives ; il eût fallu ajouter : *et des intensités croissantes ou décroissantes*. L'élément dynamique est ici nécessaire. De plus, c'est dans la sensibilité et dans l'activité motrice que cet élément apparaît : la sensation agréable ou pénible a une intensité et provoque une impulsion motrice, une manifestation de force, un effort où point déjà la volonté. C'est cet effort qui est le père du temps, parce qu'il enveloppe au moins trois images à la fois, celle de la sensation présente, qui tend au mouvement, celle de la sensation passée, qui est son reflet immobile en arrière, celle de la sensation à venir, qui est son reflet attractif en avant : l'effort se meut entre deux miroirs qui, à chaque instant, lui renvoient deux images de lui-même. Bien plus, il renferme à la fois ces choses si différentes : la peine et le plaisir, la peine sentie et le plaisir pressenti ; le temps est la transition et le mouvement de l'un à l'autre avec le retentissement de l'un dans l'autre (1).

Non-seulement donc nous pouvons sentir simultanément plusieurs choses, mais, quand il y a en nous une succession de choses différentes, nous sentons en nous la *transition*, nous avons une certaine impression de changement qui ne saurait se confondre avec un état de repos et d'inertie, pas plus qu'en voiture nous ne confondons l'impression de la marche avec celle de l'arrêt. Concluons que la psychologie traditionnelle se fait du cours de la conscience une conception vicieuse, toute « statique » et non « dynamique, » qu'il importait de signaler. C'est cette conception qui met nos psychologues dans l'impossibilité d'expliquer la notion de durée autrement que par la providentielle intervention d'une « catégorie » *ex machina*. Trompés par l'artifice de l'analyse réfléchie et du langage, ils ne considèrent généralement, dans la conscience et dans la mémoire, que des états *déterminés* et *définis* qui apparaissent l'un après l'autre : blanc, bleu, rouge, son, odeur, autant de morceaux artificiellement tranchés dans l'étoffe intérieure ; aussi n'admettent-ils pas qu'on ait conscience de la *transition* même, du passage d'un terme à l'autre, de ce qui dans l'esprit correspond au mouvement et à l'innervation spontanée. Par là se trouve introduite

(1) Voir l'étude de M. Guyau sur le *temps* dans la *Revue philosophique* d'avril 1885.

en nous cette perpétuelle « vicissitude » dont les tronçons décousus échappent à tout lien de souvenir, cette féerie de changemens à vue qui est une série d'annihilations et de créations. Chaque pensée meurt au moment où elle naît, tout est toujours nouveau en nous, et la conception de la durée se trouve impossible. Comment, en effet, expliquer le sentiment de la durée si la conscience est une ligne où les diverses perceptions existent l'une en dehors de l'autre et l'une après l'autre, comme les mots sans vie d'une phrase, sans qu'on sente le passage même d'une perception à l'autre? La théorie qui représente ainsi la conscience comme une série d'*états* est aussi trompeuse que la conception d'une ligne comme formée d'un nombre de *points*. L'art suprême de la nature ressemble à celui du poète selon Boileau : c'est « l'art des transitions. » Continuité, voilà le caractère de la réalité, et c'est aussi celui de la conscience. Nous sentons donc non-seulement des manières d'être fixes, mais des manières de changer. Ne nous laissons pas ici duper par l'imagination, qui ne considère guère que des images toutes faites et principalement visuelles; ne nous laissons même pas duper par la pure intelligence, qui ne s'applique bien qu'à des idées de contour défini, exprimées par des mots définis et immuables. Il y a des photographies instantanées des vagues de la mer dans la tempête, et ces photographies sont aussi immobiles que la mer de glace du Mont-Blanc : telle serait la conscience si elle n'avait pas le sens du changement; une succession de photographies au repos ne lui donnerait pas le sentiment du πάντα ῥεῖ si elle ne sentait jamais que les termes sans les relations. Il n'en est pas ainsi : quand nous jouissons, souffrons, voulons, nous avons fort bien le sentiment des transitions et du courant de la vie. Si nous n'avions pas ce sentiment, le psychologue se trouverait dans une impasse analogue à celle où les éléates enfermaient les partisans du mouvement (1). L'état de transition est obscur sans doute et difficile à se représenter d'une manière définie, par cela même qu'il n'est aucun terme défini et *intellectuel*; mais il est réel cependant. C'est cet état de transition que nous exprimons par effort,

(1) Le mouvement réel serait impossible s'il se ramenait entièrement et uniquement à des positions dans l'espace, car alors le mobile, par exemple une flèche, serait *en repos* au point A, puis en repos au point B, comme le soutenaient les éléates, et on ne comprendrait pas ce qui produit la *transition* du point A au point B. Il faut que, dès le point A, il y ait dans le mobile quelque chose d'autre que la simple position actuelle, quelque chose qui amène la position future. De même, dans la sensation que nous avons du mouvement ou plutôt de la vie, il doit y avoir la conscience non-seulement de deux termes l'un après l'autre, mais encore d'un certain état transitif. Le point de vue géométrique et *statique* est incomplet et infidèle dans la psychologie comme dans les autres sciences : il y faut ajouter le point de vue *dynamique*.

tendance, par tous les mots indiquant l'activité en opposition à la pure pensée; il établit pour nous la continuité entre les divers points de l'espace comme entre les divers points du temps : sans cet état intermédiaire, ni attente ni souvenir ne seraient possibles.

Ce n'est pas tout. Non-seulement nous sentons les transitions, mais encore nous distinguons la transition qui a lieu pour la seconde fois, pour la centième fois, de celle qui a lieu pour la première et qui est nouvelle; nous sentons les diverses espèces de changement ou de mouvement intérieur, nous sentons les directions du cours de nos pensées, non dans l'espace, mais dans le temps. Par exemple, je récite de mémoire le début de *Rolla :*

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux?

puis j'arrive au vers :

> Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
> Ouvraient leurs ailes d'or vers un monde enchanté ?

Voilà deux vers qui commencent par le même hémistiche : *Regrettez-vous le temps...* Comment se fait-il que je termine le second en ajoutant : *Où nos vieilles romances,* au lieu de le terminer comme le premier en ajoutant : *Où le ciel sur la terre?* Évidemment, pendant que je prononce le même hémistiche pour la seconde fois, il y a autre chose dans ma conscience que les mots : *Regrettez-vous le temps?* Il y a l'écho sourd et le résidu de tous les vers qui ont précédé; il y a un sentiment particulier qui me fait souvenir que je ne suis plus au début du poème, qui me fait en même temps pressentir les mots qui vont suivre : c'est mon cerveau tout entier qui vibre, et le train de mes idées, à l'embranchement des deux voies, est lancé la seconde fois dans une direction autre que la première. Cette *direction,* je la sens, comme je sens en marchant que je suis dans le chemin familier et facile, non dans un chemin qui est à trouver et qui peut-être m'égare.

C'est par cette conscience des transitions plus ou moins faciles, des directions, des changemens intérieurs et, en général, des relations, que devient possible ce rapprochement de plusieurs termes qu'on nomme la *comparaison;* et qu'est-ce que la conception du temps, sinon une comparaison de la sensation présente avec l'image de la sensation passée?

Nous mesurons le temps par la succession de nos états de conscience simultanément embrassés, et surtout de nos efforts; cette succession, vue à distance, nous apparaît elle-même comme plus ou

moins longue selon que les états intenses et leurs différences sont plus nombreux. Tout le monde sait qu'une semaine passée en voyage et qui, par conséquent, excite l'activité de l'esprit, paraît ensuite avoir duré plus longtemps qu'une semaine passée chez soi. Il en est pour la ligne du temps comme pour les lignes de l'espace : tracez sur le papier deux lignes d'égale longueur et coupez la seconde de traits distincts; elle vous paraîtra plus longue que l'autre, parce qu'elle exige de la part des yeux, pour être parcourue, un peu plus d'effort, une dépense de travail un peu plus grande. Quand les périodes de notre existence se ressemblent et sont monotones, elles se recouvrent l'une l'autre et présentent une ligne uniforme, indistincte, qui de loin paraît plus courte. C'est ce qui produit le raccourcissement habituel des souvenirs; c'est ce qui fait par cela même que, plus on avance en âge, plus les années semblent rapides, — ces années si lentes aux yeux de l'impatiente jeunesse! Des expériences scientifiques appliquées à des cas très simples confirment cette loi. L'expérimentateur fait battre devant vous un métronome plus ou moins vite; vous devez ensuite, quand le métronome a cessé de battre, essayer de reproduire exactement les mêmes battemens. Or, l'intervalle des battemens imités devient trop long quand l'intervalle réel est très court; il devient trop court quand l'intervalle réel est long. Par exemple, quand nous cherchons à nous représenter et à reproduire des fractions de seconde, notre représentation de cette fraction est généralement trop grande; s'il s'agit de plusieurs minutes, elle est trop courte. Par des causes analogues s'expliquent la longueur apparente de la durée pendant l'attente, surtout pendant l'attente d'un événement désiré, puis le raccourcissement subit de cette même période lorsqu'elle est passée : l'heure avait paru un siècle à Roméo sous la fenêtre de Juliette, le siècle se ramasse en une minute. Le plaisir, sur le moment même, raccourcit le temps, la douleur l'allonge; c'est que, dans le plaisir, la vie s'écoule sans obstacle, rapide, continue; dans la douleur, elle fait effort, elle est arrêtée, et le temps semble se traîner avec la même lenteur qu'elle. La mesure du temps est donc très souvent illusoire. Elle dépend du nombre des représentations, de leur vitesse, surtout de leur qualité agréable ou pénible, qui implique la présence ou l'absence de l'effort. Le mangeur d'opium, comme de Quincey, fait en une seule nuit des rêves qui semblent avoir duré « mille ans. » Pendant un évanouissement d'une minute, on peut rêver qu'on fait « dans la forêt de Dante » un voyage de plusieurs mois, dont tous les détails demeurent présens au réveil (1). Ces faits sont des ou-

(1) « Je tombai à la renverse sans en avoir conscience, mes camarades me relevèrent aussitôt et je revins à moi presque immédiatement, car leur conversation fut à

vertures sur la divisibilité à l'infini qui fait que telle durée ou tel espace paraît, selon le point de vue, un atome ou une immensité. Le temps est un effet de lointain, un ordre dans lequel s'alignent ces représentations évanouissantes ou naissantes qui accompagnent le désir tendant au mouvement, mélange de jouissance et de souffrance en proportions variables.

Dans l'état actuel, l'individu naît avec une organisation du cerveau héréditaire qui tend à produire la notion de durée : nous avons vu que notre cerveau est tout prêt, dès la naissance, pour la classification des phénomènes en passés, présens et à venir. De même nous naissons sous la fascination de l'espace, dont nous nous faisons une idée *a priori*, presque surnaturelle et divine, quand elle n'est, semble-t-il, qu'une forme de notre imagination et de notre conscience, relative à notre organisation cérébrale et nerveuse. Nous apportons en naissant dans notre cerveau l'espace et le temps comme un héritage de l'espèce, et aussitôt nous y plongeons, rangeons, mettons en ordre toutes choses. Un poisson qui n'aurait jamais atteint le fond ni la surface de la mer ne pourrait rien se figurer qui ne fût dans l'eau de toutes parts. C'est là sans doute le résultat d'une longue évolution. La conscience du temps est une synthèse et une organisation spontanée des représentations que laissent en nous les choses successives.

De ce que le temps est une forme de notre constitution intellectuelle et cérébrale, et de ce qu'il est sujet à des estimations illusoires, plusieurs philosophes ont conclu que le temps était tout subjectif, que l'ordre même du temps était apparent et n'offrait qu'une image mensongère d'une réalité en elle-même *intemporelle*. Les bouddhistes dans l'antiquité, les néoplatoniciens, les mystiques chrétiens, Kant, Schopenhauer, ont cru que le fond des choses n'est pas plus succesif qu'étendu, que la vie temporelle est une illusion, la vie éternelle une vérité. Ce sont là des spécula-

peine interrompue. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que, pendant cette chute, il me sembla que je faisais un voyage qui dura plusieurs jours. Et ce n'est point ici une impression vague et générale de déplacement, mais une succession de détails très précis et tout aussi nets que ceux d'un voyage réel... Ainsi je me trouvai d'abord dans une forêt que je m'imaginai être celle dont parle Dante au début de son poème. C'était une forêt de sapins dont les branches inférieures n'avaient presque pas de feuilles... J'y marchais ayant conscience de suivre un guide que je ne voyais pas... Je me trouvai ensuite à cheval au milieu d'une plaine... Nous passâmes la nuit dans une hôtellerie. Nous repartîmes le lendemain. Nous arrivâmes dans une ville où nous allâmes au théâtre et où je passai, il me semble, plusieurs jours... etc. » — M. Taine, à qui ce rêve fut communiqué, explique le fait par une accélération momentanée du jeu des cellules cérébrales, qui fait se succéder rapidement de longues séries d'impressions et d'événemens, équivalant par l'apparence à de longues périodes de temps.

tions métaphysiques pour nous invérifiables ; au point de vue de la science, le temps est une représentation exacte et objective de l'ordre réel des phénomènes. Ce n'est sans doute pas un *être* réel, mais c'est une *loi* réelle : les calculs dans lesquels nous faisons entrer le temps comme élément se vérifient dans l'astronomie, dans la géologie, dans la physique et dans toutes les sciences. La question de savoir s'il y a sous les apparences du temps une existence éternelle rentre dans la métaphysique. Remarquons seulement que le temps, sous le rapport de l'objectivité, paraît supérieur à l'espace. A la rigueur, on peut suppléer à l'espace par le temps, se figurer un monde composé de plusieurs séries simultanées d'états de conscience qui se développeraient *réellement* dans le temps et *en apparence* dans l'espace. Aussi les philosophes, principalement les kantiens, ont-ils tort, à notre avis, de mettre toujours ensemble sur la même ligne le temps et l'espace, comme si ce qui s'applique à l'un s'appliquait par cela même à l'autre. Le temps seul est la forme essentielle de la mémoire, et la mémoire, étant en dernière analyse la conscience de l'appétit, de l'effort, de la volonté motrice, est fondamentale comme la vie même, car la vie n'est que l'appétit tendant à sa satisfaction par une série de degrés et de momens.

III.

Quand une image ressuscite dans l'esprit, nous avons vu qu'elle est l'objet d'une série de classifications qui lui donnent peu à peu une valeur et une place déterminées : nous classons d'abord cette image dans la sphère de l'intensité ou de la force, en lui donnant une place parmi ces sensations faibles qui sont les échos des sensations fortes ; puis nous classons cette même image dans l'ordre linéaire du temps, dont fut inséparable à l'origine la région de l'espace. Par là le souvenir est-il achevé et y a-t-il vraiment *reconnaissance?* Une dernière condition n'est-elle pas nécessaire : apercevoir la ressemblance de l'image avec l'objet? Les partisans du mécanisme, comme MM. Spencer, Maudsley et Ribot, se hâtent d'identifier la reproduction mécanique des images semblables avec la reconnaissance finale de leur similitude. L'association des semblables et la reconnaissance des souvenirs, dit M. Spencer, sont « un seul et même acte. » M. Ribot suit ici M. Spencer et va encore plus loin : il ne place même pas la reconnaissance parmi les opérations du souvenir et se contente de dire que, puisqu'on a connu les choses une première fois, il n'est pas étonnant qu'on les reconnaisse une seconde. Cette explication n'est-elle point trop

aisée et la conclusion est-elle aussi évidente qu'on le suppose? « Lorsqu'une idée, dit à son tour M. Maudsley, devient de nouveau active, c'est *simplement* que le même courant nerveux se reproduit, plus la conscience que ce n'est qu'une reproduction : c'est la même idée, plus la conscience qu'elle est la même. » Mais cette conscience est précisément ce qu'il y a de moins « simple » à expliquer, et elle ne saurait se confondre avec la reproduction pure : il ne suffit pas, avec M. Spencer, de déclarer les deux choses identiques pour se tirer d'embarras. En fait, elles sont séparables dans la mémoire même ; la reproduction des semblables peut avoir lieu automatiquement sans être reconnue par la conscience. La pathologie montre la possibilité de cette séparation (1). Autre chose est donc *la suggestion de plusieurs images par leur ressemblance*, qui les a fait surgir nécessairement dans notre mémoire ; autre chose est l'acte de jugement par lequel je m'aperçois de leur similitude.

Les Anglais appellent quelquefois la reconnaissance d'un nom expressif : le « sentiment de la familiarité. » A-t-on quelquefois réfléchi à cette chose étrange et cependant continuelle en nous ? Parfois nous ne pouvons nous rappeler où nous avons vu un visage, où nous avons lu une phrase, et cependant nous sentons que ce visage n'est pas nouveau, que cette phrase nous est déjà familière, à un

(1) Macaulay parle d'un écrivain anglais dont la mémoire était à la fois extrêmement puissante et extrêmement faible au déclin de sa vie. Si on lui lisait quelque chose dans la soirée, il se réveillait le lendemain matin l'esprit plein des pensées et des expressions entendues la veille, et il les écrivait de la meilleure foi du monde, sans se douter qu'elles ne lui appartenaient pas. Ainsi la *conservation* et la *reproduction* avaient lieu, mais non la *reconnaissance*. A la fin de sa vie, Linné prenait plaisir à lire ses propres œuvres, et quand il était lancé dans cette lecture, oubliant qu'il était l'auteur, il s'écriait : « Que c'est beau ! que je voudrais avoir écrit cela ! » On récita un jour, devant Walter Scott vieillissant, un poème qui lui plut; il demanda le nom de l'auteur : c'était un chant de son *Pirate*. M. Maury avait perdu un manuscrit et avait renoncé à publier son travail. Un jour cependant on le prie de le reprendre. Il imagine, du moins à ce qu'il croit, un nouveau début. Un hasard lui fait retrouver ensuite l'ancien : les deux étaient identiques ou à peu près. (Cité par M. Delbœuf, *Revue philosophique*, p. 42.) M. Richet hypnotise une femme et lui dit : « Quand vous serez réveillée, vous prendrez ce livre qui est sur la table et vous le remettrez dans ma bibliothèque.» Une fois réveillée, la femme se frotte les yeux, regarde autour d'elle d'un air étonné, met son chapeau pour sortir, puis, avant de sortir, jette un coup d'œil sur la table : elle voit le livre en question, le prend, lit le titre : « Tiens, vous lisez Montaigne. Je vais le remettre à sa place. » Et elle le range dans la bibliothèque. M. Richet lui demande pourquoi elle a fait cela : cette question l'étonne. Elle ne se souvient pas de l'ordre qui lui a été donné; il y a eu reproduction d'une idée sans reconnaissance. « Une autre fois, je lui dis pendant son sommeil : Vous prendrez le mouchoir de M. O.., et vous le jetterez dans le feu. Réveillée, elle veut prendre un mouchoir et ne veut prendre que celui de O... Et après divers prétextes, elle jette le mouchoir au feu. » Encore une pensée suggérée, puis reproduite, et non reconnue comme telle.

degré aussi faible que possible, mais réel. Parfois, au contraire, la familiarité est si grande que le présent fait renaître le passé avec tous ses détails et toutes ses circonstances :

> Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse
> Comme un essaim d'oiseaux chante au bruit de mes pas.

Les psychologues, même ceux de l'école anglaise, ne nous semblent pas avoir donné une suffisante explication du sentiment de familiarité, par conséquent de la *reconnaissance*, qui le présuppose. Selon nous, il eût fallu d'abord chercher l'explication dans ce même principe qui explique et la conservation et le rappel des idées : l'habitude. Le connu, le familier, c'est ordinairement l'habituel ; comment donc distinguons-nous l'habituel de ce qui est pour ainsi dire neuf et original? Est-il nécessaire ici, avec les spiritualistes, de faire intervenir le « pur esprit » comparant, du fond de son unité, les divers termes que le temps apporte et remporte? Est-ce à l'aide du pur esprit qu'un chien reconnaît son maître et les visages familiers et la maison familière? Nous ne le pensons pas. A notre avis, la familiarité se ramène à la *facilité* de représentation, conséquemment à une diminution de résistance et d'effort. Cette diminution supprime le *choc* intérieur, la transition brusque, le sentiment de la *surprise* dont parle M. Bain. Notre activité se sent couler dans un lit tout fait; notre pensée rencontre un cadre tout préparé à la recevoir : l'image présente, et en ce sens nouvelle, se trouve remplir une sorte de vide intérieur dont nous avions le sentiment, et c'est ce sentiment vague que nous appelons attente. Cherchez à vous souvenir d'un nom, d'un vers oublié, vous sentirez en vous cette sorte de vide qui est doué d'un pouvoir d'attraction comme les tournans d'une rivière. En retrouvant ensuite le nom ou le vers, vous sentirez une adaptation intérieure à votre attente, une facilité de représentation qui vous révèle une familiarité plus ou moins grande avec l'objet. Quand nous soulevons un fardeau, nous sommes obligés d'accommoder notre force à la résistance et nous avons conscience de cette accommodation ; nous apprécions le fardeau par l'intensité de notre sentiment d'effort; un sentiment analogue nous permet d'apprécier, dans le cours de nos représentations, le facile, le familier, le connu et le *reconnu*. Ici, le poids soulevé une première fois se trouve moins lourd la seconde : l'accommodation se trouve à moitié faite. C'est l'habitude, tantôt à l'état naissant, tantôt plus ou moins complète, qui se révèle à elle-même dans la conscience par un sentiment spécial, et ce sentiment spécial fait le fond de la reconnaissance. D'autre

part, l'habitude est une *adaptation au milieu*, selon la grande loi de sélection universelle ; c'est l'adaptation de la puissance à la résistance, de l'activité à son objet. *Reconnaître*, c'est donc avant tout avoir conscience d'agir avec une moindre résistance.

Pour que l'habitude ainsi formée devienne consciente de soi, il faut que nous puissions apercevoir tout ensemble la différence et la ressemblance du nouveau avec l'ancien, de l'inaccoutumé avec le familier. Reconnaître, c'est donc saisir à la fois des différences et des ressemblances, saisir des rapports, comparer. Le problème de la reconnaissance nous fait ainsi toucher aux dernières profondeurs de la conscience et aux actes les plus simples de l'esprit, qui, selon M. Spencer et toute l'école anglaise, sont précisément « la perception de la différence et la perception de la ressemblance. » Ici encore, nous allons voir qu'on s'en tient trop au point de vue géométrique et statique, au lieu d'introduire le point de vue dynamique de l'activité motrice, de l'effort, de l'appétit et de la volonté.

Il ne suffit pas, comme semble le croire M. Spencer, que deux états de conscience différens *en fait* se produisent l'un après l'autre pour qu'on ait *conscience* de leur différence. De même que la succession brute de deux perceptions, comme le noir et le blanc, n'est pas la perception de la succession, de même la différence de deux perceptions, comme la lumière et les ténèbres, n'est pas la perception de cette différence. Il y a ici un premier point où l'école anglaise vient s'arrêter, une première limite des explications qu'elle peut fournir : elle montre bien qu'il y a un changement intérieur qui succède à un autre, un mouvement extérieur qui succède à un autre ; mais, si on admet avec elle que la conscience, « étant toute *sérielle*, » selon le mot de M. Spencer, ne peut saisir qu'un état à la fois, toute comparaison et toute synthèse des états différens sera impossible dans le souvenir : quand le second état existera, le premier sera entièrement évanoui. Chaque état sera toujours premier, toujours nouveau, et le sentiment de familiarité sera impossible. Il faut donc un certain lien qui unisse les deux termes, il faut dans la mémoire une certaine synthèse simultanée des différences successives. M. Spencer lui-même finit par reconnaître que « le changement incessant n'est pas la seule chose nécessaire pour constituer une conscience et une mémoire. » On peut très bien concevoir, ajoute-t-il, un être sensible qui serait « le sujet de changemens perpétuels et infiniment variés, » comme un miroir devant lequel passeraient les choses les plus disparates, sans qu'il se produisît pourtant rien de semblable à ce que nous nommons une conscience, à plus forte raison une mémoire. A la bonne heure!

mais que faut-il donc ajouter pour produire la conscience? S'il fallait en croire M. Spencer, il suffirait d'ajouter la *régularité* dans le changement même : « La conscience, dit-il, est une succession *régulière* de changemens. » — Non, répondrons-nous, ce n'est pas encore assez. Que le miroir reflète des images régulières ou des images désordonnées, qu'importe? Un défilé de choses régulières, et conséquemment semblables, n'est toujours point la perception ni de la régularité, ni de la différence, ni de la ressemblance : il n'est ni une conscience, ni *a fortiori* une mémoire. Il ne suffit pas de mouvoir un kaléidoscope pour produire la conscience du mouvement et du changement, même si ses dessins reviennent à intervalles réguliers.

Ce qui cause ici l'embarras de l'école anglaise et l'expose aux objections, c'est toujours le caractère *linéaire* qu'elle attribue à la conscience. Mais ce caractère, nous l'avons vu, n'est qu'apparent, et la « ligne » de nos états intérieurs n'est pas plus une ligne véritable que toute autre ligne visible et concrète. Quand un plaisir succède à une violente douleur, l'image de la douleur, sa résonance affaiblie ne subsiste-t-elle pas jusque dans l'état de plaisir? Les deux termes sont présens à la fois dans la conscience. Voilà pourquoi leur différence réelle est en même temps une différence *sentie*, que je pourrai ensuite dégager et abstraire; voilà pourquoi aussi je puis me souvenir de la douleur au sein du plaisir. Il faut donc admettre dans la conscience une certaine *composition*, une présence simultanée de termes différens, pour rendre possible le sentiment de la différence entre le souvenir et la perception. Mais ce n'est là qu'une condition préalable, et il reste à savoir ce qui se passe quand deux termes différens sont ainsi présens à la fois dans la conscience. Selon nous il ne faut pas, dans le sentiment de la différence, se figurer la conscience comme passive et inerte : elle réagit sous une action extérieure et elle a le sentiment de cette réaction. On a tort de considérer la *différence* comme une idée de nature tout intellectuelle, comme une froide et immobile catégorie sans rapport avec le mouvement et avec l'action. M. Bain et M. Spencer prennent la bonne voie, sans la suivre jusqu'au bout, quand ils regardent le choc comme un élément primitif de l'intelligence même : toute différence implique, en effet, un certain choc, conséquemment, ajouterons-nous, une force exercée et une résistance éprouvée, un mouvement arrêté et réfléchi sur soi : ainsi, quand je passe de l'ancien au nouveau, du familier à l'inaccoutumé, il y a un choc intérieur de représentations contraires. C'est surtout dans les sensations vraiment primitives et élémentaires, comme celles qui résultent du déploiement ou de l'arrêt des fonctions vitales,

que cet élément dynamique est visible; la souffrance ou appétit contrarié est la conscience d'une opposition entre deux forces : là est le vrai germe du sentiment de la différence. Cet élément dynamique, selon nous, existe jusque dans les représentations les plus abstraites et contribue à faire de toute idée une idée-force. Enfin, c'est ce même élément qui rend le souvenir possible. Par exemple, tant qu'un objet nous fait jouir ou souffrir, agit sur nous, la sensation subsiste avec une vivacité continue; à chaque moment, l'image du plaisir déjà éprouvé et le plaisir nouveau coïncident; quand, au contraire, l'objet cesse d'agir, il ne reste plus qu'une représentation de plaisir qui, par l'intensité, demeure au-dessous de notre attente; le senti ne coïncide plus avec l'imaginé. Nous sommes donc comme si nous voulions prendre un point d'appui sur un objet qui s'affaisse. C'est ce qui établit entre l'image du plaisir et la réalité du plaisir une différence, et cette différence est appréciable pour la conscience par son caractère même de discontinuité, de contraste : elle enveloppe un sentiment de contrariété, parce que le réel résiste à notre désir et ne s'y adapte plus. Les animaux inférieurs ne connaissent sans doute pas d'autres *différences* que celle du plaisir et de la peine, de l'activité aidée et de l'activité contrariée : ce contraste primitif est le premier moment de la mémoire, moment d'antithèse, où la conscience ne retrouve pas, ne *reconnaît* pas ce qu'elle avait éprouvé.

Le second moment est au contraire celui où elle reconnaît, et il a lieu lorsqu'au sentiment de différence succède celui de similitude. Dans ce second sentiment, nous trouvons encore un caractère d'activité qui nous paraît trop méconnu. D'un semblable à l'autre il y a transition facile pour notre activité intellectuelle, sans choc, sans résistance; l'accommodation se fait toute seule, la première idée s'adapte à l'autre sans effort : la ressemblance, c'est une facilité de représentation et d'ajustement qui fait que l'objet remplit notre attente. Quand je parcours un champ de neige, l'image affaiblie de ce que je viens de voir persiste à côté de chaque sensation actuelle; de plus, entre l'image et la sensation, il y a une réciprocité d'adaptation telle que mon attente n'est jamais trompée. Je *reconnais* ce que j'attendais : je n'ai aucun choc intérieur, aucune résistance à vaincre. C'est ce qui fait que la vue des semblables est une harmonie et un plaisir : ma pensée trouve dans la réalité une aide. A l'origine, le sentiment de la ressemblance était enveloppé dans la satisfaction de l'appétit : l'enfant qui aspire le lait maternel, à chaque aspiration, sent la coïncidence de la sensation nouvelle avec l'image de la sensation passée; son imagination se remplit, pour ainsi dire, de la même manière que sa bouche : on peut dire qu'ainsi il *reconnaît* le plaisir déjà éprouvé

et le lait déjà sucé. Plus tard, le sentiment de la similitude ou de la reconnaissance se subtilise et s'applique à des objets plus indifférens, mais il conserve toujours cet élément actif d'une énergie facilement déployée, qui va et revient d'un terme à l'autre sans heurt et sans secousse.

Notre théorie nous dispense d'invoquer, avec MM. Ravaisson et Louis Ferri, un pur esprit chargé de faire la comparaison du passé avec le présent et de reconnaître la similitude par un acte tout « intellectuel. » Nous n'avons pas besoin de cet acte intellectuel pour sentir et saisir, sous des couleurs différentes qui se succèdent, ce je ne sais quoi de semblable, qui est impression de couleur sans être telle couleur, et qui n'est pas son ou contact ; il y a sous les sensations visuelles une manière commune de sentir et de réagir qui, par la répétition et la variation des circonstances, se dégage elle-même des sensations particulières et se fixe dans le souvenir. Pareillement, nous *sentons* l'uniformité du tapis de neige parcouru par nos pas avant de pouvoir *juger* que la neige est partout de la même teinte. On nous dira : — Comment sentir la similitude, qui n'est elle-même ni blanche ni bleue? — Sans doute, répondrons-nous, nous ne pouvons pas sentir la similitude en général et abstraitement ; mais nous pouvons fort bien sentir sur le vif une similitude particulière et concrète, comme celle des flocons de neige, non par sa couleur sans doute, mais par l'état de conscience particulier qui y répond. La neige est blanche, et l'impression d'uniformité n'est pas elle-même blanche, mais ce n'en est pas moins une certaine impression, une certaine façon d'être affecté et de réagir, un certain état de conscience. Le jugement ne fait que dégager la formule analytique de cet état. Pour cela, le jugement se sert des images d'états analogues, et pour tous ces états fusionnés dans la mémoire il crée un mot général. Voilà les faits, que méconnaît l'intellectualisme. C'est donc bien une certaine façon de sentir et de réagir qui nous fait *reconnaître*, par une marque propre, la ressemblance du souvenir avec la perception.

L'image du passé se reconnaît encore à ce qu'elle est enveloppée d'autres images analogues plus ou moins vagues, d'autres souvenirs naissans qui lui font comme une estompe et en sont inséparables. Quand je reconnais un visage familier, je le vois accompagné d'une série indéfinie de reproductions plus faibles, comparables à la répétition d'un objet par deux glaces parallèles : toute image qui a ainsi une répétition d'elle-même dans un cadre différent m'apparaît comme souvenir, et je ne tarde pas à distinguer ce genre d'image aussi aisément que je distingue, dans un paysage, la nuance bleuâtre du fond et la couleur vive du premier plan. Loin d'être une *ligne*, comme le soutiennent l'école anglaise et aussi

M. Wundt, la conscience est un dessin compliqué, un monde simultanément saisi. Aussi la comparaison se fait-elle toute seule entre le passé et le présent, comme font contraste au grand soleil mon corps et son ombre, parce que les différences sont simultanément données à l'esprit et éclairées d'une même lumière. Se souvenir, c'est voir dans cette même lumière une image vive et une image faible, semblables en *qualité*, différentes non-seulement par l'*intensité*, mais encore par les *relations* avec les circonstances concomitantes : reconnaître son souvenir, c'est superposer les deux images, comme un géomètre superpose deux figures, et avoir conscience de leur identité.

Ce qui prouve que la reconnaissance est un jeu d'optique intérieure produit par des opérations sensitives, c'est que la mémoire, dans la reconnaissance des idées comme dans les autres actes, est sujette à des illusions et à des maladies. Ces illusions sont inexplicables pour les partisans du pur esprit. Il y a des cas de « fausse mémoire » où on se rappelle ce qui n'a pas eu lieu, où on croit reconnaître ce qu'en réalité on n'avait pas connu antérieurement : on projette alors dans le passé ce qui n'est que présent ; on prend pour un souvenir une impression actuelle, pour une répétition une nouveauté. Wigan, dans son livre sur la dualité de l'esprit, rapporte que, pendant qu'il assistait au service funèbre de la princesse Charlotte dans la chapelle de Windsor, il eut tout à coup le sentiment d'avoir été autrefois témoin du même spectacle. Un malade, dit Sanders, en apprenant la mort d'une personne qu'il connaissait, fut saisi d'une terreur indéfinissable, parce qu'il lui sembla qu'il avait déjà éprouvé cette même impression. « Je sentais que, déjà auparavant, étant couché ici, dans ce même lit, on était venu et on m'avait dit : « Müller est mort. » Le cas de fausse mémoire le plus complet, selon M. Ribot, est celui que rapporte le docteur Pick. Un homme instruit, raisonnant assez bien sa maladie, et qui en a donné une description écrite, fut pris, vers l'âge de trente-deux ans, d'un état mental particulier. S'il assistait à une fête, s'il visitait quelque endroit, s'il faisait quelque rencontre, cet événement, avec toutes ses circonstances, lui paraissait si familier, qu'il se sentait sûr d'avoir déjà éprouvé les mêmes impressions, étant entouré précisément des mêmes personnes ou des mêmes objets, avec le même ciel, avec le même temps, etc. Faisait-il quelque nouveau travail, il lui semblait l'avoir déjà fait et dans les mêmes conditions. M. Ribot explique ces cas curieux en disant que le mécanisme de la mémoire « fonctionne à rebours » : on prend l'image vive du souvenir pour la sensation réelle, et la sensation réelle, déjà affaiblie, pour un souvenir. Nous croyons plutôt

qu'il y a là un phénomène maladif d'écho et de répétition intérieure, analogue à celui qui a lieu dans le souvenir véritable : toutes les sensations nouvelles se trouvent avoir un retentissement et sont ainsi associées à des images consécutives qui les répètent ; par une sorte de mirage, ces représentations consécutives sont projetées dans le passé. C'est une *diplopie* dans le temps. Quand on voit double dans l'espace, c'est que les deux images ne se superposent pas ; de même, quand on voit double dans le temps, c'est qu'il y a dans les centres cérébraux un manque de synergie et de simultanéité, grâce auquel les ondulations similaires ne se fondent pas entièrement ; il en résulte dans la conscience une image double : l'une vive, l'autre ayant l'affaiblissement du souvenir ; le stéréoscope intérieur se trouvant dérangé, les deux images ne se confondent plus de manière à ne former qu'un objet. Au reste, toute explication complète est impossible dans l'état actuel de la science, mais ces cas maladifs nous font comprendre que l'apparence du familier et du connu tient à un certain *sentiment* aussi indéfinissable que l'impression du bleu ou du rouge, et qu'on peut considérer comme un sentiment de répétition ou de duplication. M. James Sully nous dit qu'il possède lui-même le pouvoir, quand il considère un objet nouveau, de se le représenter comme familier. C'est sans doute qu'il y a dans son esprit répétition, résurrection vague d'images d'objets *semblables* à celui qui est actuellement perçu. Ce même mécanisme explique pourquoi on peut se souvenir sans reconnaître qu'on se souvient et en éprouvant le sentiment de nouveauté ; c'est qu'alors la duplicité normale des images est abolie et on n'en voit qu'une quand il en faudrait voir deux. C'est l'inverse des cas de fausse mémoire, où l'unité normale des images est abolie au profit d'une duplicité anormale. Parfois enfin le sentiment de familiarité et de reconnaissance produit par une impression nouvelle vient de ce que nous avons rêvé des choses analogues. Du monde de nos rêves nous arrivent parfois, dit M. James Sully, comme de brusques éclairs qui passent au milieu de nos sensations présentes, et ces éclairs sont trop rapides pour que nous reconnaissions la région d'où ils viennent. Radestock, dans son livre sur le sommeil, dit qu'il a eu la preuve de cette invasion des rêves au milieu de la réalité. Souvent, dit-il, dans une promenade, l'idée m'est venue que j'avais déjà vu, entendu ou pensé auparavant ceci ou cela sans que je pusse me rappeler dans quelles circonstances. « C'est ce qui m'est arrivé en particulier à l'époque où, en vue de la publication de mon livre, je prenais soigneusement note de tous mes rêves. Je pouvais donc, après des impressions de ce genre, me reporter à mes notes, et

j'y ai généralement trouvé la confirmation de cette conjecture que j'avais déjà rêvé quelque chose d'analogue. » Goethe, qui nous raconte dans le détail sa première enfance, soupçonne lui-même qu'il a bien pu rêver parfois ce dont il croit se souvenir. La mémoire a donc ses spectres et ses revenans, qui lui viennent du monde vaporeux des songes. Qui sait même si, comme le croyait Platon et comme un darwiniste serait porté à le soutenir, nous n'avons pas parfois des réminiscences d'une expérience antérieure à notre naissance, et conséquemment ancestrale ?

On déterminera peut-être un jour, dit M. James Sully, ce que l'expérience de nos ancêtres est au juste capable de nous fournir, si ce sont des tendances mentales vagues, ou des idées presque définies. Si, par exemple, on constatait qu'un enfant qui appartient à une famille de marins et qui n'a jamais vu *la mer aux sombres reflets*, qui même n'en a jamais entendu parler, manifeste le sentiment de reconnaissance au moment où il la contemple pour la première fois, nous pourrions conclure à peu près sûrement qu'il y a là quelque chose comme un souvenir des événemens antérieurs à la naissance. Quand le petit enfant fixe les yeux pour la première fois sur le visage humain, qui sait s'il n'éprouve pas le vague sentiment d'une chose qui n'est pas absolument nouvelle et qu'il a vue comme dans un songe? Mais tant que nous ne posséderons pas de documens précis sur ces points, il semble plus sage de rapporter les souvenirs nuageux qui hantent parfois l'esprit à des faits rentrant dans l'expérience personnelle de l'individu. En tout cas, si la mémoire a une véritable certitude quand elle est « fraîche, » elle se perd dans le lointain du temps et vient se fondre avec le rêve comme la mer à l'horizon se fond avec le ciel.

V.

Quelles conclusions peut-on tirer de l'étude qui précède sur le fond dernier de la mémoire, sur les divers degrés de son évolution dans le passé et même dans l'avenir? — La mémoire nous a paru tout ensemble un automatisme et une fonction du désir. C'est, en résumé, parce que les idées enveloppent des appétits plus ou moins consciens, parce qu'elles sont des sensations tendant à des mouvemens déterminés, en un mot des forces, qu'elles peuvent être non-seulement *conservées* et *reproduites*, mais encore *reconnues*. Reconnaître, c'est juger, comparer, projeter les choses à l'extérieur, dans l'espace et dans le temps; or c'est la tendance au mouvement, inhérente à toute image, qui lui donne cette force de

projection et d'extériorité par laquelle sont engendrées les formes du temps et de l'espace. Enfin, nous l'avons vu, la conscience des ressemblances et des différences, qui fait le fond de la reconnaissance, vient de ce que chaque image vive est saisie simultanément et classée avec d'autres plus faibles qui lui sont semblables, quoique différentes par leurs cadres et leurs milieux. La conscience, loin d'avoir la forme linéaire et toute successive que l'école anglaise lui attribue, saisit donc sans cesse des simultanéités, des harmonies. C'est parce que la conscience est ainsi composée et non simple, que la reproduction des sentimens semblables peut devenir leur reconnaissance ou la conscience de leur ressemblance. La reconnaissance elle-même est une harmonie composée d'une note dominante, l'image actuelle, de notes complémentaires, mais faibles, qui sont comme des échos; enfin, de la pédale continue, qui forme la basse fondamentale. Cette pédale est l'appétit, c'est-à-dire la vie tendant à persévérer dans le plaisir de vivre.

Qu'y a-t-il donc en nous de continu qui puisse servir de fondement à la conscience et, par cela même, à la mémoire? — A cette question ultime, nous pouvons d'abord répondre avec M. Wundt : C'est la *sensation de mouvement*; cette sensation, en effet, est continue, tandis que toutes les autres, comme celles du goût, de l'odorat, de l'ouïe, de la vue, semblent successives et intermittentes. C'est dans la sensation ininterrompue du mouvement, ajoute M. Wundt, que viennent se fondre nos sensations fugitives; la conscience fondamentale du mouvement est une synthèse de toutes les sensations, et elle fait le fond de la conscience générale, par conséquent du souvenir et de la reconnaissance. — Le fond, est-ce bien sûr? Nous en approchons sans doute, mais nous n'y avons pas encore atteint. La sensation de mouvement enveloppe elle-même une sensation d'*effort* avec une sensation de *résistance*. L'effort, à son tour, n'est pas quelque chose de désintéressé, d'indifférent et de froid : sous sa forme primordiale, dans l'être vivant et sentant, il est *appétit*. La vraie conscience primordiale et continue, c'est donc celle de l'appétit : vivre, c'est désirer, et désirer, c'est vivre; l'effort est déjà chose dérivée, ainsi que la résistance, à plus forte raison la perception très complexe du mouvement dans l'espace. La vraie trame uniforme sur laquelle se dessinent toutes les broderies, c'est la conscience continue d'un état de bien-être attaché à l'être même, à l'action, et tendant à se maintenir au milieu de tous les obstacles. C'est par rapport à ce sentiment fondamental que nous classons toutes nos sensations, et la mémoire n'en est qu'une projection dans le passé, inséparable d'une projection symétrique dans l'avenir. L'image qui nous a causé du plaisir ou de la peine, dans telles

ou telles circonstances, tend à se réaliser de nouveau lorsque les mêmes circonstances sont encore données. Quand l'enfant voit le soir, dans sa chambre, l'obscurité s'éclairer tout à coup, il pense qu'en tournant les yeux il reverra sa bougie souvent admirée : l'image renaissante appelle pour ainsi dire son objet et tend à s'y superposer. Ici encore, c'est donc la tendance et la tension, conséquemment la force de l'idée et du sentiment qui explique à la fois le souvenir et la prévision, choses inséparables à l'origine : se souvenir, c'est prévoir que, si on tourne les yeux, on reverra la bougie ; prévoir, c'est se souvenir qu'on a vu la bougie en tournant les yeux.

On voit qu'en définitive, pour expliquer la reconnaissance comme la conservation et la reproduction des idées, nous n'admettons ni le pur esprit des métaphysiciens, ni le mécanisme exclusif des physiologistes. Les explications mécanistes, nous les avons étendues aussi loin qu'il est possible, et même partout ; mais nous ne croyons pas pour cela que ce qui se retrouve partout soit le tout : c'est seulement un aspect universel de la réalité. Dans la mémoire, comme partout ailleurs, nous admettons un élément irréductible au pur mécanisme comme au pur intellectualisme, et cet élément est toujours le même : le *sentir*. Nous marquons ainsi la limite infranchissable des explications mécanistes : *alte terminus hærens*. L'être complètement insensible ne pourrait avoir aucune *représentation*, à plus forte raison en *conserver*, en *reproduire*, en *reconnaître* aucune. Se souvenir, c'est avoir senti et pouvoir sentir de nouveau : tout le mécanisme extérieur n'est que le moyen de rendre possibles et la sensation, et la renaissance de la sensation, et la reconnaissance de la sensation. Dès lors, l'élément mental ne peut être considéré, avec MM. Maudsley et Ribot, comme accidentel. Étant donnée une machine, si délicate qu'elle soit, on ne pourra y introduire « par accident » ni l'appétit, ni le rudiment de la conscience et de la mémoire. Les deux aspects, l'un mécanique, l'autre mental, sont également nécessaires et toujours inséparables : le second est présent dès le début, sous une forme quelconque, et ne survient pas à la fin comme un « accessoire ; » la fleur éclatante de la conscience est déjà en germe dans les racines que cache le sol, parce que la vie est déjà dans ces racines, et avec la vie une sensibilité plus ou moins sourde, qui n'a besoin que d'être concentrée et multipliée pour mériter le nom de conscience. C'est là la différence de l'art naturel et de l'art humain. Aux yeux du psychologue, la vraie « mémoire élémentaire, » pour employer le mot de M. Richet, c'est la *sensibilité*, dont la *motilité* est inséparable. Quant au physiologiste, il est le plus souvent réduit, comme le sont MM. Ribot et Maudsley,

à faire des hypothèses sur les conditions organiques de la mémoire, et c'est un des partisans mêmes de la physiologie, Lewes, qui a dit excellemment : « Beaucoup de ce qui passe pour une explication physiologique des faits mentaux est simplement la traduction de ces faits en termes de physiologie hypothétique. » Mais supposons, au contraire, que le physiologiste connût parfaitement toutes les conditions organiques, tous les mouvemens cérébraux qui correspondent au souvenir : en serait-il plus près de comprendre la sensation même, l'émotion, élément de la conscience et du souvenir? Non, car toutes les conditions physiques de la sensation ne nous rendent pas raison de la sensation, par exemple de ce que nous éprouvons en sentant une brûlure, en voyant une couleur, en entendant un son. L'élément irréductible à l'analyse, c'est donc la sensation : le mental ne peut se ramener au mécanique. C'est, au contraire, le mécanique qui se ramène au mental, car le mécanique n'est lui-même qu'un extrait des sensations de mouvement et de résistance. L'automatisme est un mode d'action et de réaction entre des élémens dont nous ne pouvons nous figurer la nature intime que sous des formes empruntées à notre conscience, et les lois mêmes du mécanisme, après tout, sont encore un emprunt à la conscience, à la pensée. Dès lors, nous consentons bien à dire avec les mécanistes : « Il n'y a rien dans la conscience et dans la mémoire qui ne soit un changement de sensations explicable par les lois des changemens mécaniques ; » mais nous ajoutons : Rien, excepté la sensation même.

Ces conclusions sur la nature essentielle de la mémoire nous permettent de marquer les divers stades de son évolution dans le passé et même dans l'avenir.

Au premier moment, nous l'avons vu, une émotion quelconque, forte ou faible, provoque un effort moteur. Le mouvement, une fois produit, se creuse mécaniquement un canal dans la masse cérébrale ; par cela même la résistance diminue, et avec la résistance l'émotion agréable ou pénible qui avait été pourtant la cause première de tout le reste. Puis, quand la voie est ouverte, la conscience ne sent presque plus que les bords du lit où coule le courant nerveux : la forme intellectuelle tend à remplacer le fond sensible ; c'est le second moment de l'évolution. Nous assistons alors à l'apparition de l'intelligence proprement dite, qui semble coïncider, pour le physiologiste, avec la formation des fibres nerveuses. Ce sont, en effet, les *fibres* qui établissent des relations entre les diverses *cellules* ; or l'intelligence porte surtout sur des relations ; elle doit donc avoir pour principal organe ces fibres, ces canaux de communication où le sens intime, se rapprochant de l'état d'indifférence et s'exerçant sur des rapports plutôt que sur des termes, devient

entendement. Bientôt, à mesure que le cerveau s'organise, la voie devient encore plus facile et plus prompte. La vitesse et l'intensité du courant nerveux, tombant alors au-dessous des limites ordinaires, n'ont plus de contre-coup distinct dans les cellules centrales du moi : le pouvoir directeur n'a plus besoin d'être averti. Il en résulte une diminution progressive de l'effort et des contrastes qu'il entraîne, conséquemment de la sensibilité et de la conscience distincte. Jetez un regard sur les planches d'un livre de physiologie, vous serez frappé de l'inextricable écheveau que présentent les fibres grossies au microscope : c'est un tissu où l'action du temps, par l'hérédité et par la sélection naturelle, a fait des milliards de nœuds gordiens non encore dénoués par la science. Les courans nerveux se répandent sans cesse d'une fibre à l'autre comme les remous d'un torrent. En vertu de cette loi, à laquelle on a donné le nom de « diffusion nerveuse, » les mouvemens réflexes peuvent, de telle cellule ébranlée sous l'influence d'une émotion, se propager aux cellules plus ou moins voisines : c'est une série de contre-coups. Par l'effet de l'habitude, des associations si faciles s'établissent entre les mouvemens réflexes que le premier suggère et entraîne tous les autres. C'est ce qui a lieu dans la marche, dans les mouvemens automatiques du musicien. Le physiologiste Carpenter raconte qu'un pianiste accompli exécuta un morceau de musique en dormant. Trousseau parle d'un musicien continuant de faire sa partie de violon dans un orchestre pendant un accès de vertige épileptique avec perte de conscience momentanée. Sans chercher des cas extraordinaires, dit M. Ribot, nous trouvons dans nos actes journaliers des séries organiques complexes dont le commencement et la fin sont fixes, et dont les termes, différens les uns des autres, se succèdent dans un ordre constant ; par exemple : monter ou descendre un escalier dont nous avons un long usage. Notre mémoire psychologique ignore le nombre des marches, notre mémoire organique le connaît à sa manière, ainsi que la division en étages, la distribution des paliers et d'autres détails : elle ne s'y trompe pas. Pour la mémoire organique, ces séries bien définies sont rigoureusement « les analogues d'une phrase, d'un couplet de vers, d'un air musical pour la mémoire psychologique. » Il résulte de ces lois l'établissement de séries dont un terme est associé à tous les autres et les *suggère*. Enfin, une fois la coopération parfaitement établie dans la société de cellules, celles-ci fonctionnent d'elles-mêmes sans l'intervention de la volonté centrale : il n'y a plus mémoire consciente, mais instinct. C'est le troisième moment de l'évolution. La mémoire, selon M. Spencer, est un instinct en voie de formation : l'instinct est une mémoire complètement organisée, d'abord dans l'individu, puis dans l'espèce : c'est une « mémoire organique » et héréditaire.

On pourrait dire encore que c'est une mémoire confiée par les centres supérieurs aux centres inférieurs, qui ont reçu peu à peu l'éducation nécessaire et sur lesquels le moi s'est déchargé de son travail.

En somme, c'est toujours l'émotion résultant de l'appétit qui est le premier ressort, le *primum movens;* l'intelligence en est le substitut progressif et l'abréviation. La mémoire intellectuelle est un ensemble de signes au moyen desquels la conscience arrive à renouveler les idées par leurs contours sans renouveler les émotions et efforts qui en faisaient primitivement le fond. Quant à l'habitude et à l'instinct, ils sont un automatisme façonné peu à peu par la sensibilité même, par l'intelligence, par la volonté, pour les suppléer et accomplir sans effort ou faire accomplir par d'autres le même travail qui avait exigé un effort propre. La loi d'économie ou de moindre dépense n'est que la loi de moindre peine et de plus grand plaisir. C'est en vertu de cette loi que la nature tend à un minimum de complication, que la conscience distincte abandonne progressivement tous les phénomènes physiologiques où elle ne peut plus être d'aucun usage, que la mémoire enfin tend à devenir automatisme.

En faut-il de nouveau conclure, avec MM. Maudsley et Ribot, que la conscience est elle-même une forme superficielle, sans efficacité propre? — Mais, répondrons-nous, puisque la sélection naturelle élimine le facteur de la conscience là où il est inutile, c'est donc qu'il sert parfois à quelque chose, c'est qu'il a ses momens d'utilité, d'activité, d'efficacité, c'est qu'il fait partie des forces qui concourent à produire le développement de la vie (1). Bien plus, la conscience ne s'élimine sous un mode, tel que l'effort volontaire ou l'intelligence réfléchie, l'émotion pénible ou même agréable, que pour subsister sous un autre mode plus fondamental, comme l'appétit, le sentiment immédiat de la vie, le bien-être continu et indistinct : la conscience n'a pas pour cela entièrement disparu.

(1) Dans son livre le plus récent, sur les *Maladies de la personnalité*, M. Ribot a lui-même rectifié et adouci sa pensée. Tout en maintenant que « chaque état de conscience, *pris en lui-même*, n'est qu'une lumière sans efficacité, la simple révélation d'un travail inconscient, » il ajoute : « Au seul point de vue de la survivance du plus apte, l'apparition de la conscience sur la terre a été un fait capital. Par elle, l'expérience, c'est-à-dire une adaptation d'ordre supérieur, a été possible pour l'animal... Il est vraisemblable que la conscience s'est produite comme toute autre manifestation vitale, d'abord sous une forme rudimentaire et, en apparence, sans grande efficacité. Mais, dès qu'elle a été capable de laisser un résidu, de constituer dans l'animal une mémoire au sens psychique, qui a capitalisé son passé au profit de son avenir, une chance nouvelle de survie s'est produite. A l'adaptation inconsciente, aveugle, accidentelle, dépendante des circonstances, s'est ajoutée une adaptation consciente, suivie, dépendante de l'animal, plus sûre et plus rapide que l'autre : elle a abrégé le travail de la sélection. »

Supposons, avec Pascal, un homme devenu machine en tout, un homme dont les sens seraient entièrement fermés aux impressions nouvelles, dont la conscience même serait close à tout état nouveau, idée, image, sentiment ou désir, « les séries d'états de conscience et de souvenirs auxquelles cet homme serait réduit finiraient à la longue, dit M. Ribot, par s'organiser si bien et d'une façon si monotone, qu'on ne trouverait plus en lui qu'un automate à peine conscient. » Les esprits bornés ou routiniers, ajoute M. Ribot avec beaucoup de finesse, réalisent cette hypothèse en une certaine mesure, et c'est ce que Pascal avait déjà montré : « pour la plus grande partie de leur vie, la conscience est un superflu. » On ne saurait mieux mettre en lumière la part du mécanisme dans la mémoire et sa tendance à se faire suppléer par un instinct animal. Toutefois, les fonctions organiques elles-mêmes, qu'on s'efforce de réduire à un pur automatisme, présupposent dans les cellules vivantes des états de conscience rudimentaires, non sous la forme de l'intelligence réfléchie, mais sous celle de la sensibilité spontanée. Ne confondons pas, comme le fait trop souvent M. Maudsley, le pouvoir de sentir, qui est la conscience en son acception la plus générale, avec la conscience de soi. Celle-ci peut être du « superflu ; » l'autre, pour le psychologue, est le nécessaire. L'automate « à peine conscient, » dont toute la conduite n'est plus que routine, a toujours le sentiment sourd de la vie, de l'être et du bien-être.

Après l'évolution de la mémoire dans le passé, considérons son évolution probable dans l'avenir. Faut-il exagérer la pensée de Pascal jusqu'à croire que l'être vivant pourra devenir par la suite, au sens propre du mot, « machine en tout ? » Quelques philosophes ont soutenu récemment cette hypothèse ; ils ont cru pouvoir prédire que, dans les siècles à venir, l'homme deviendra de plus en plus inconscient. Tous les actes de la vie physique ou intellectuelle, disent-ils, tendent à se faire d'une façon automatique, et c'est en cela même que consiste le progrès. Si les opérations intellectuelles pouvaient devenir aussi automatiques que celle de la vie organique, elles seraient bien supérieures à ce qu'elles sont maintenant. Étant donnés les élémens d'un problème, l'intelligence le résoudrait avec autant de précision que les cellules contenues dans l'intérieur d'un œuf en mettent à se réunir pour former les diverses parties de l'animal, « opération bien autrement compliquée que le plus difficile de tous les problèmes que 'intelligence peut résoudre (1). » L'œuf se souvient à sa manière

(1) Docteur Le Bon, *l'Homme et les Sociétés.*

de la loi selon laquelle il doit évoluer, *lex insita*; de même, l'intelligence porterait en soi son « Discours de la Méthode » à l'état de souvenir inconscient; la mémoire serait devenue tout organique, tout héréditaire, et la *conservation* des idées n'aurait pas besoin de la *reconnaissance*. En un mot, l'instinct, cette mémoire de l'espèce, aurait remplacé partout la mémoire et la conscience de l'individu.

Telles sont les prévisions que l'on a hasardées sur l'avenir de l'humanité. Elles nous paraissent contraires aux inductions qu'on peut tirer du passé même. Le résultat des lois de l'hérédité, chez les êtres vivans, n'a pas été jusqu'ici un accroissement d'inconscience, mais au contraire un accroissement de conscience. A mesure qu'on s'élève dans l'échelle animale, les êtres deviennent plus sensibles. C'est que, dans l'évolution intérieure et dans le développement des opérations mentales, il faut distinguer deux choses : les *procédés* mécaniques et leurs *résultats* dans la conscience. Par l'habitude acquise ou héréditaire, les procédés mécaniques deviennent de plus en plus inconsciens et finissent par être du pur automatisme : c'est ce qui arrive, par exemple, chez le pianiste, dont les doigts fonctionnent avec l'exactitude d'un instrument de précision. S'ensuit-il que les résultats des opérations échappent à la conscience? Au contraire, ils viennent se résumer dans une synthèse de plus en plus complète, qui n'est autre qu'une sensibilité de plus en plus riche et de plus en plus intuitive. Chopin était inconscient du jeu mécanique de ses muscles, et même du jeu de ces muscles intérieurs qui sont le raisonnement et le calcul ; était-il pour cela inconscient de ces joies ou de ces souffrances intérieures, de ces intuitions du génie où vient se concentrer tout un monde? Sa mémoire, sans savoir comment, conservait et reproduisait mille images, mais, quand elles apparaissaient évoquées par l'inspiration, il les reconnaissait comme les émotions de toute une existence, condensées en une série d'accords joyeux ou tristes. Dans la vie comme dans l'art, ce sont les résultats qui importent et non les procédés par lesquels ils ont été obtenus : dans la mémoire, c'est la puissance de ressusciter aux yeux de la conscience un monde disparu qui importe, non les moyens de mnémotechnie naturelle ou artificielle par lesquels les idées sont conservées et associées. Si l'évolution semble étendre d'un côté la sphère de l'inconscience, c'est pour pouvoir étendre d'un autre côté celle de la conscience même : les chefs-d'œuvre de son subtil mécanisme ont pour effet de rendre possible une sensibilité plus subtile encore.

ALFRED FOUILLÉE.

L'AVENIR

DE LA

PUISSANCE ANGLAISE

II[1].

LES COLONIES D'AUSTRALIE. — LES CONFLITS AVEC L'ALLEMAGNE.

En indiquant les transformations que l'application de la vapeur a entraînées dans le matériel naval de toutes les puissances, nous avons fait ressortir le surcroît de charges qui résulte pour l'Angleterre de la nécessité de mettre en état de défense les dépôts de charbon qu'elle est contrainte de disséminer dans toutes les mers, pour qu'aucun de ses bâtimens de guerre ne se trouve tout à coup paralysé par le manque de combustible : nous avons fait connaître les alarmes de quelques stations maritimes de premier ordre, qui se plaignent d'être laissées à la merci d'un ennemi audacieux. Ce n'est pas seulement à Singapour ou à Hongkong que l'on ressent ces inquiétudes : toutes les colonies anglaises, se déclarent impuissantes à organiser leur défense d'une manière suffisante, toutes réclament l'érection d'ouvrages défensifs et la présence ou de garnisons ou, tout au moins, de bâtimens de guerre en état de les protéger

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

contre l'agression soudaine de quelque cuirassé ennemi. Si la métropole entreprenait de satisfaire à ces demandes, il en résulterait une charge écrasante pour le budget. Or, le parti radical, dont la force au sein de la chambre des communes s'accroît à chaque élection générale et qui cherche à donner pour fondement à sa popularité la réduction des dépenses publiques, s'oppose énergiquement à ce qu'on demande aux contribuables anglais aucun sacrifice dans l'intérêt particulier des colonies : il se déclare prêt à les abandonner à elles-mêmes et rappelle volontiers que, dix années seulement après l'émancipation des États-Unis, le commerce de l'Angleterre avec ses anciennes colonies avait plus que doublé. Ces idées sont très répandues au sein des *trades-unions*, et le président de l'association des ouvriers de Londres, M. George Potter, écrivait à ce sujet, au mois de février dernier : « Si une province quelconque de l'empire britannique ne peut être amenée à contribuer aux frais d'entretien de tout l'empire, il est temps, assurément, que l'Angleterre s'exonère de la charge de défendre cette province en temps de guerre, et de contribuer à ses dépenses d'administration en temps de paix, et qu'elle s'efforce, dès maintenant, de régler sa politique et ses projets sur la réelle médiocrité de ses ressources. »

En présence de cette opposition et par souci de l'équilibre du budget, le gouvernement anglais a pris jusqu'ici un moyen terme : il exige des colonies que, sous la forme d'une subvention ou de subsides annuels, elles participent à la dépense que la métropole s'impose dans leur intérêt, soit qu'on fortifie leurs ports, soit qu'on envoie des troupes pour les protéger contre les populations indigènes. Les colons ne refusent point ces contributions, dont ils comprennent la nécessité, mais un sentiment bien anglais s'élève dans leur esprit : pénétrés de la doctrine qu'impôt emporte représentation, ils se demandent si, participant aux dépenses de l'empire, ils n'ont pas droit à participer à la conduite des affaires. Est-il équitable que la métropole soit seule arbitre du sort des colonies ? Elle leur laisse, il est vrai, l'autonomie intérieure la plus étendue ; elle leur permet de faire leurs lois, de fixer leurs impôts, de régler leurs tarifs de douane et même d'imposer les produits anglais comme les étrangers ; mais à son tour, elle ne leur accorde chez elle aucun avantage : dans l'établissement de ses tarifs, elle ne tient aucun compte de leurs intérêts ; elle ne se préoccupe à aucun degré de l'influence que la direction de sa politique peut avoir sur leurs destinées : elle pourvoit à leur protection d'une façon insuffisante et comme à regret, et cependant elle peut, à tout instant, les entraîner dans des querelles qui leur sont indifférentes et les exposer aux agressions d'un ennemi avec lequel elles n'ont aucun démêlé. Chaque fois

qu'une contestation s'élève avec la métropole ou qu'un sujet de mécontentement se produit, ces idées se font jour dans les feuilles et même dans les assemblées coloniales. Aveugle serait celui qui n'y verrait point le germe de la dislocation future de cet immense empire colonial.

C'est dans les Antilles, jusqu'ici, que le mécontentement s'est manifesté avec le plus de vivacité. La situation de ces colonies est loin d'être prospère. Le sucre est leur principal, sinon leur unique production ; or le gouvernement anglais a toujours refusé de leur assurer, par l'établissement de droits différentiels, aucun avantage sur le marché métropolitain ; il a même fini par supprimer tout droit d'entrée sur le sucre dans l'espoir de faire de l'Angleterre le grand entrepôt de cette denrée et d'y développer l'industrie de la raffinerie. Les sucres de betterave, dont la production s'est démesurément accrue sur le continent, ont afflué en Angleterre et ont fait aux sucres coloniaux une concurrence irrésistible. La perte du marché métropolitain a consommé la ruine des planteurs, qui ne savent plus où trouver des débouchés. Justement préoccupée de la situation de Cuba, l'Espagne a cherché à sauvegarder les intérêts de sa grande colonie en négociant un traité de commerce avec les États-Unis. auxquels elle a offert certains avantages en retour de l'admission des sucres de Cuba et de Porto-Rico. Le traité, conclu sur ces bases, n'a pas encore été approuvé par le sénat des États-Unis, parce que, s'il est appuyé par les industriels américains, il est combattu non moins vivement par les planteurs de la Louisiane et du Mississipi : néanmoins, il a déterminé une véritable effervescence dans les Antilles anglaises. La plupart des assemblées coloniales ont mis le gouvernement métropolitain en demeure de négocier avec les États-Unis et d'obtenir pour les planteurs anglais les avantages assurés à Cuba et à Porto-Rico. L'assemblée de La Dominique est allée plus loin ; par un vote rendu à la presque unanimité, elle a revendiqué le droit, si la métropole ne lui donne pas satisfaction, de prononcer l'annexion de l'île aux États-Unis. Ailleurs, on a mis en avant l'idée de constituer entre les colonies anglaises d'Amérique, Antilles, Canada et Guyane, en vue de l'échange mutuel de leurs produits, une sorte de Zollverein, et d'établir un système de droits différentiels au détriment des produits anglais.

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que le gouvernement britannique suit ce mouvement des esprits dans ses possessions d'outre-mer : il cherche à resserrer les liens trop relâchés qui unissent la métropole et ses dépendances en prodiguant les distinctions et les faveurs aux colons les plus influens, lorsqu'ils se montrent les adversaires des idées de séparation. Par une innovation qui a été fort

remarquée, M. Gladstone a conféré récemment la pairie à un ancien membre du parlement canadien, qui revenait fixer sa résidence dans la mère patrie. Cet exemple est demeuré unique jusqu'ici ; mais plusieurs titres de baronnet avaient déjà été conférés à des membres influens des assemblées canadiennes. Quant au titre plus modeste et purement viager de chevalier, il est maintenant passé en usage de l'accorder à quiconque a rempli pendant un certain temps les fonctions de premier ministre dans une colonie de quelque importance. C'est ainsi que l'Angleterre a vu, il y a deux ans, revenir avec le titre et les prérogatives de chevalier un ancien fénian, M. Barry, qui, poursuivi pour haute trahison et condamné par contumace, s'était enfui aux États-Unis, puis s'était établi dans la colonie australienne de Victoria et y était parvenu au rang de premier ministre.

Ces faveurs personnelles et purement honorifiques peuvent flatter l'amour-propre de quelques individus et provoquer des dévoûmens isolés : elles sont impuissantes à calmer le mécontentement des populations ; mais cette affiliation de quelques colons de distinction à l'aristocratie métropolitaine a mis certains esprits sur la voie d'une combinaison qui leur paraît de nature à conjurer les dangers que court l'intégrité de l'empire britannique. Pourquoi cet empire ne se transformerait-il pas en une confédération sur le modèle de celle des États-Unis, au sein de laquelle des populations d'origine très diverse, d'intérêts souvent opposés et dotées de la plus large autonomie, vivent en bonne intelligence sous un gouvernement commun, qui leur assure à toutes une égale protection, et qui représente ou plutôt qui constitue leur unité nationale? Pourquoi les colonies ne pourraient-elles prendre place dans une confédération de ce genre? Il n'y a pas une plus grande divergence de vues, d'intérêts et de mœurs entre le planteur de la Jamaïque et l'habitant du Yorkshire, qu'entre le planteur de la Louisiane ou de la Floride et l'armateur du Maine ou le trappeur du Kansas. Cette idée d'une confédération à établir entre l'Angleterre et ses diverses dépendances, en vue de rattacher celles-ci à la métropole par un lien indissoluble, a trouvé faveur chez beaucoup des hommes qui ont exercé, aux colonies, de hautes fonctions administratives ou judiciaires et ont pu y constater une certaine impatience du joug métropolitain. Elle a rencontré bon accueil au sein du parti radical, qui ne voit, dans la fédération, qu'un acheminement vers la séparation, et qui accepte d'avance ce dénoûment. Enfin, elle a séduit plusieurs des hommes d'état libéraux les plus influens, tels que M. Forster et lord Rosebery. Ces nombreuses adhésions ont conduit à la fondation, à Londres, d'un nouveau cercle, l'*Empire Club*, créé pour ser-

vir de lien et de centre de réunion à tous ceux qui, en Angleterre ou aux colonies, se prononcent en faveur de cette transformation de l'empire britannique. En revanche, d'anciens ministres des colonies, et particulièrement lord Norton, combattent avec une extrême vivacité ce qu'ils déclarent être un projet chimérique et irréalisable. Malgré le nombre des écrits qu'ils ont publiés, les partisans de la confédération ne sont point encore arrivés à donner à leur projet une forme pratique. La combinaison qui soulève le moins d'objections consisterait à conférer une sorte de mandat politique aux agens généraux que chacune des colonies entretient aujourd'hui auprès du gouvernement métropolitain. Ces agens généraux ont été créés primitivement pour surveiller en Angleterre l'émission et le service des emprunts que les colonies étaient autorisées à contracter : depuis l'établissement du régime parlementaire aux colonies, ils servent d'intermédiaires pour les communications qui s'échangent entre les ministres coloniaux et le ministère anglais, le secrétaire d'état, pour les colonies, n'ayant de rapports officiels qu'avec les gouverneurs nommés par la reine. Ces agens généraux, qui remplissent en quelque sorte auprès du gouvernement métropolitain le rôle d'ambassadeurs de la colonie qui les a accrédités, seraient réunis en une sorte de comité consultatif : le gouvernement qui les fait appeler individuellement pour leur demander des renseignemens et des indications pourrait les inviter à émettre, sur certaines questions graves, un avis collectif; mais comme cet avis, fût-il unanime, ne pourrait enchaîner, en aucune façon, la liberté d'action du gouvernement, et encore moins celle du parlement, il est aisé de voir que cette combinaison esquive les difficultés du problème et ne le résout pas. Reconnaître à un degré quelconque le droit des colonies à être consultées sur la politique de l'empire, c'est soulever du même coup la question de leur représentation au sein du parlement. La France, assimilant ses colonies à ses départemens continentaux, leur a accordé un certain nombre de sièges dans ses assemblées législatives ; l'Espagne en a fait autant pour Cuba ; mais, dans l'un de ces pays comme dans l'autre, le nombre des députés coloniaux est trop faible pour qu'ils puissent exercer une action sensible sur la politique métropolitaine. Il n'en serait pas de même chez nos voisins, à cause du grand nombre de leurs colonies et de la population considérable de plusieurs d'entre elles. Les Anglais pourraient-ils admettre que, tandis qu'eux-mêmes n'auraient aucune action sur les affaires intérieures de la Nouvelle-Galles du Sud ou du Canada, la solution de quelques-unes des questions qui les intéressent, telles que l'administration des comtés, l'organisation judiciaire, la législation sur les faillites ou la marine marchande,

dépendît des votes des députés coloniaux, assez nombreux pour déplacer la majorité? Cependant, pour réserver le règlement des affaires anglaises au parlement actuel, il faudrait assimiler celui-ci aux parlemens coloniaux et lui superposer un parlement plénier, auquel on transférerait le droit de trancher les questions de politique extérieure et de décider du sort des ministères. On se trouverait alors sans motif plausible de refuser à l'Irlande la restitution de son parlement particulier; et l'orgueilleuse assemblée qui siège à Westminster, abdiquant sa souveraineté, descendrait du premier rang au second, et ne serait plus qu'une législature provinciale.

De tels sacrifices ne sauraient être spontanés; il faudrait qu'ils fussent arrachés à l'orgueil britannique par la plus dure et la plus implacable nécessité. Or, si la pensée de conjurer, par l'établissement d'un système fédératif, le danger d'une dislocation de l'empire a trouvé faveur chez quelques hommes d'état anglais, aux colonies les idées ont pris une autre direction : la partie colonisée de l'Australie comprend cinq provinces, qui ont chacune leur gouvernement, leur parlement et leur législation. Toutes les cinq courent la même fortune, sont exposées aux mêmes dangers, et ont un grand nombre d'intérêts communs; l'idée devait naturellement leur venir de s'assurer mutuellement assistance par l'établissement d'un lien fédératif. Sur l'initiative du ministère de la colonie de Victoria, des délégués ont été nommés par les divers parlemens et se sont réunis en conférence à Sydney pour examiner la possibilité d'établir une union législative des cinq provinces. La conférence s'est bornée à émettre un vœu platonique en faveur de cette union : elle s'est heurtée, en effet, à un obstacle économique. La Nouvelle-Galles du Sud, qui a un vaste territoire et qui tire un revenu suffisant de la vente des terres publiques, a pu supprimer une partie de son tarif douanier et réduire sensiblement les droits qu'elle a maintenus. La colonie de Victoria, qui a moins de ressources et qui a entrepris de grands travaux d'utilité publique, ne peut se passer du produit de ses douanes : elle est fortement attachée au système protecteur, qui a enfanté sur son territoire plusieurs industries importantes : or, refuser au parlement confédéré le droit de régler les questions de tarifs douaniers et, par conséquent, de déterminer les sources auxquelles s'alimenterait le revenu destiné à pourvoir aux dépenses communes, c'était le dépouiller de la prérogative essentielle de toute législature. Dans ces conditions, l'union projetée ne pouvait donner aucun résultat pratique; mais l'obstacle qui a empêché de la réaliser n'est pas insurmontable, et la pensée n'en est pas abandonnée. Les Australiens comprennent à merveille que les récla-

mations qu'ils adresseront à la métropole acquerront beaucoup plus de force en devenant collectives, et que leurs mandataires seront plus certains d'être écoutés, le jour où ils parleront au nom d'un continent tout entier. La population des cinq colonies dépasse déjà trois millions d'âmes; elle est supérieure à celle des colonies de l'Amérique du nord lorsqu'éclata la guerre de l'indépendance. Il n'est donc pas surprenant que beaucoup d'Anglais envisagent d'un œil peu favorable ces projets de confédération australienne qui leur paraissent, à juste titre, le préliminaire d'une émancipation prochaine. Aussi le cabinet et les journaux de Londres ont-ils accueilli avec une satisfaction qui tient de l'enthousiasme l'offre faite par la Nouvelle-Galles du sud de concourir à l'expédition du Soudan par l'envoi d'un corps auxiliaire, recruté exclusivement en Australie et entretenu aux frais de la caisse coloniale. Ce corps auxiliaire, fort de 730 hommes et composé d'anciens soldats ou d'émigrans récemment arrivés en Australie, a débarqué effectivement à Souakim, où il a été reçu avec tous les honneurs militaires. On a affecté de voir dans l'envoi de cette poignée d'hommes un gage de l'inviolable attachement des colonies à la métropole. C'est peut-être se faire beaucoup d'illusions. Tant que les Français ont possédé le Canada et ont été maîtres du cours de l'Ohio et du Mississipi par les postes fortifiés qu'ils avaient établis sur ces grands fleuves, la crainte d'avoir affaire à un ennemi puissant et d'être éternellement resserrés entre les Alleghanys et la mer, a fait des colons américains les sujets les plus fidèles de la couronne britannique. C'est dans la campagne où Québec succomba que Washington fit ses premières armes avec le grade de major dans un régiment colonial. Dix ans après la cession du Canada et de ses dépendances à l'Angleterre, les colonies américaines, délivrées du spectre d'une invasion française, proclamaient leur indépendance.

II.

Reconnaissons que la démonstration des autorités de la Nouvelle-Galles du sud, si insignifiante qu'elle fût en elle-même, devait être d'autant plus agréable au gouvernement anglais que les Australiens ont de nombreux griefs contre la métropole, et qu'ils les exprimaient, depuis quelques mois, avec la plus bruyante vivacité. Indépendamment de la question de sécurité qui a déjà été indiquée, les Australiens ont des sujets de plaintes plus prochains qui touchent directement à leurs intérêts et à leur bourse. C'est par là que l'antagonisme est né et qu'il s'aigrira quelque jour, comme il est arrivé autrefois pour les colonies américaines. L'Australie a eu jus-

qu'à ces dernières années le monopole du commerce dans la mer du Sud ; d'abord comme entrepôt des produits anglais, ensuite pour son propre compte, lorsqu'elle fut devenue manufacturière et eut repoussé les produits anglais par l'établissement de droits protecteurs. Ce trafic fructueux s'est développé d'année en année, d'autant plus aisément que l'apathie des Espagnols, qui ne tirent aucun parti d'admirables colonies, et l'incapacité commerciale des Français laissaient le champ libre à l'activité et à l'esprit d'entreprise des Australiens ; mais ceux-ci ont vu surgir tout à coup un concurrent inattendu, l'Allemagne, dont la compétition a pris immédiatement un caractère redoutable. Le pavillon allemand est celui qui se montre le plus fréquemment dans les eaux de la Chine et du Japon, et ce sont des maisons allemandes qui font dans ces deux pays les affaires les plus considérables et les plus fructueuses. Ce résultat est dû à ce que la marine allemande navigue à un bon marché auquel aucune des marines européennes ne peut atteindre. Les armateurs de Brême, de Lübeck, et surtout de Hambourg, possèdent de véritables flottes employées presque exclusivement au commerce de l'extrême Orient. Leur attention toute spéciale s'est portée sur les nombreuses îles de l'Océan-Pacifique et ils y poursuivent particulièrement deux sortes d'opérations, la création de nombreux comptoirs qui servent à l'écoulement des produits manufacturés de l'Allemagne, et la spéculation sur les terrains. Partout où il y a un commencement de civilisation, partout où l'existence d'un bon port ou d'une rade sûre permet de prévoir la prochaine fondation d'un établissement européen, un agent allemand acquiert à vil prix, des chefs indigènes, de vastes espaces de terrain qu'il compte revendre quelque jour. Lorsque l'Angleterre, il y a une dizaine d'années, cédant aux importunités des missionnaires, et désireuse de s'assurer une position maritime importante, annexa les îles Fidji, il se trouva qu'une partie notable du sol de ces îles était, à raison de contrats plus ou moins valides, la propriété d'Allemands. Les Anglais, en s'installant, tinrent fort peu de compte des prétentions de ces propriétaires ; mais M. de Bismarck ne l'entendit point ainsi. Il réclama de la façon la plus énergique des indemnités pour ses compatriotes et la nomination d'une commission arbitrale pour fixer le chiffre de ces indemnités. Après avoir commencé par contester la légitimité des réclamations qui lui étaient adressées, le gouvernement anglais fit promesse sur promesse, mais il traîna les choses en longueur, espérant que cette affaire tomberait dans l'oubli : cette tactique dilatoire n'a point réussi avec M. de Bismarck, qui n'a pas laissé passer une année sans rappeler au cabinet de Londres les engagemens que celui-ci avait pris et sans en deman-

der l'exécution. Cette correspondance diplomatique a fait l'objet d'un Livre blanc présenté au parlement allemand, le 19 janvier dernier. Ce Livre blanc, composé de 75 pages in-8° imprimées en très petit texte, ne renferme pas moins de 33 dépêches, dont le ton devient de plus en plus aigre et menaçant ; il se termine par la capitulation en règle de lord Granville, qui, passant outre aux objections de son collègue le ministre des colonies, accède à la demande de M. de Bismarck et consent à la nomination d'une commission mixte, composée d'un délégué anglais et d'un délégué allemand.

Les îles Fidji ne sont pas le seul point de la Polynésie où les Allemands aient pris pied, à la grande mortification des Anglais et des Australiens. En 1876, l'empire d'Allemagne a conclu avec le roi des îles Tonga ou des Amis un traité par lequel les Allemands ont été investis de certains privilèges commerciaux et autorisés à établir un dépôt de charbon dans l'île Vavaou, la plus considérable de l'archipel. En 1879, un autre traité, conclu à Apia avec le roi des îles Samoa ou des Navigateurs, a mis le port de Saluefata à la disposition de l'Allemagne pour y créer un dépôt de charbon et des établissemens à l'usage de ses navires de guerre. L'Allemagne s'est empressée d'installer à Apia un consul-général et un conseiller de légation, desquels relèvent les nombreux consuls qui, sur la demande d'une compagnie de Hambourg, la Société commerciale allemande du Pacifique, ont été institués à Tonga, à la Nouvelle-Bretagne, à la Nouvelle-Irlande, à l'île du Duc-d'York, à l'île Ellice, aux îles Marshall, aux îles Gilbert, aux îles Salomon et dans l'archipel des Carolines. Veut-on savoir quel est déjà le résultat de cette activité silencieuse qui a échappé à l'attention de l'Europe ? Sur 151 navires qui sont entrés, en 1883, dans le port d'Apia, 92 portaient pavillon allemand , sur 53 navires qui ont abordé aux îles Tonga, 20 seulement étaient allemands ; mais ils représentaient les deux tiers du tonnage total. Le commerce allemand constitue aux îles Tonga les trois quarts et aux îles Samoa plus des deux tiers du commerce total, à l'importation et à l'exportation : le surplus est partagé entre les Américains et les Anglais. L'Allemagne eût certainement pris possession complète des îles Samoa si les Américains n'y avaient établi, en 1872, un dépôt de charbon et n'avaient conclu avec le roi un traité qui place son royaume sous la protection des États-Unis. Par une convention récente, l'Allemagne et l'Angleterre se sont engagées à respecter l'indépendance de cet archipel.

Tandis que l'Angleterre laissait sans en prendre souci la Société commerciale du Pacifique et la maison Godeffroy, de Hambourg, créer des comptoirs dans toutes les îles du Pacifique, le gouvernement allemand conclure des traités avec les souverains de plu-

sieurs archipels et assurer une protection vigilante au commerce allemand par la multiplication d'agens consulaires, elle contestait à la France, à l'instigation des Australiens, le droit d'occuper les Nouvelles-Hébrides, dans le voisinage immédiat de la Nouvelle-Calédonie : mais c'est surtout la Nouvelle-Guinée, ou Terre des Papous, qui a excité la convoitise des Australiens. Les diverses assemblées coloniales ont émis, à plusieurs reprises, la prétention d'établir au profit de l'Australie une sorte de doctrine Monroe, en revendiquant sur toutes les îles du Pacifique un privilège d'appropriation et en contestant à toute autre puissance que l'Angleterre le droit de fonder des établissemens ou de faire des acquisitions dans le voisinage du continent australien. La convention, réunie à Sydney en 1883 pour étudier le projet de confédération, a adopté à l'unanimité la résolution suivante : « Toute acquisition nouvelle par une puissance étrangère quelconque, dans l'ouest du Pacifique, au sud de l'Équateur, serait hautement préjudiciable à la sécurité et à la prospérité des possessions britanniques en Australie et porterait atteinte aux intérêts de l'empire. »

Si l'on réfléchit que plus de la moitié du continent australien est encore inexplorée et que les trois cinquièmes des côtes n'ont encore reçu aucun établissement, on est amené à se demander pourquoi les Australiens, dotés d'un aussi vaste territoire, où une population décuple de la leur se trouverait encore à l'aise, sont animés de cet esprit d'exclusion et font preuve d'une passion d'agrandissement au moins prématurée. La Nouvelle-Guinée est, après Borneo, la plus grande île du globe : sa superficie est supérieure à celle de la France. L'inquiète jalousie des Australiens ne s'explique que par l'appréhension d'une concurrence commerciale victorieuse et par une préoccupation moins avouable. L'Angleterre, qui, dans l'intérêt de ses colonies des Antilles, a poursuivi avec acharnement l'abolition de la traite des noirs, a introduit dans l'Océan-Pacifique la traite des jaunes. Certaines des colonies australiennes se livrent à la culture des céréales ou à l'élève du bétail ; d'autres, et particulièrement Queensland, dotées d'un climat beaucoup plus chaud et d'un sol plus fécond, ont entrepris la culture de la canne à sucre et du tabac ; mais le développement de leur prospérité est entravé par le manque de bras, la population indigène ayant été exterminée ou refoulée dans les solitudes de l'intérieur. Les planteurs australiens ont voulu y suppléer en employant à ces travaux interdits aux blancs les habitans des îles du Pacifique, surtout des plus rapprochées. On a vu renaître aussitôt les exploits inhumains des négriers. Des entrepreneurs se sont chargés de procurer des travailleurs au plus juste prix : ils abordaient dans les îles, attiraient

les indigènes par des présens et, de gré ou de force, les emmenaient en Australie, où ils étaient loués, c'est-à-dire vendus pour dix ou douze ans, jusqu'à ce que leur force musculaire fût épuisée. La plupart de ces malheureux périssaient misérablement; bien peu revoyaient leur pays : encore y retrouvaient-ils rarement quelqu'un des leurs. Dans ces dernières années, des scrupules tardifs se sont éveillés au sein des populations australiennes au sujet de cet abominable trafic qui était un déshonneur pour le nom anglais; sur les protestations de quelques esprits généreux et les observations de divers gouvernemens, les autorités anglaises ont entrepris de réglementer le recrutement des travailleurs dans les archipels de la mer du Sud. Elles ont exigé des contrats réguliers conclus en présence et sous le contrôle de commissaires officiels, dont ils ont imposé la présence à bord de tout bâtiment employé au transport des travailleurs indigènes, et la durée des contrats a été limitée à trois années. Les conditions habituelles de ces contrats sont le transport gratuit à l'aller et au retour, 100 francs de gages et la nourriture pour chacune des trois années du contrat et une prime de 75 francs au retour. L'entrepreneur de transports traite de gré à gré avec les planteurs pour la location des travailleurs qu'il a recrutés et amenés en Australie, soit de la Nouvelle-Guinée, soit des Nouvelles-Hébrides ou des autres archipels. Les louables efforts des autorités anglaises sont souvent déjoués avec la complicité des planteurs du Queensland; les rapts, les violences, les actes de cruauté sont encore fréquens : un procès criminel qui s'est terminé, il y a quelques mois, par la condamnation à mort d'un de ces entrepreneurs de transport coupable d'avoir tué un indigène qui avait refusé de s'engager et qui résistait à une tentative d'enlèvement, a mis au jour les faits les plus révoltans. Tantôt on attire à bord des femmes et des enfans par la promesse de quelques petits présens; on ne les laisse plus retourner à terre et le navire fait voile pour l'Australie quand il a complété le long des côtes sa cargaison humaine : tantôt ce sont des familles entières qu'on enivre avec des spiritueux et des breuvages soporifiques; qu'on charge de chaînes pendant leur sommeil et qu'on transporte à bord en repoussant à coups de fusil ceux qui veulent s'opposer à ces enlèvemens; des femmes sont arrachées à leurs maris, des pères sont tués en essayant de défendre leurs filles. Dans le procès dont il s'agit, il a fallu l'évidence des faits et toute l'énergie des autorités pour arriver à une condamnation. Des efforts étaient faits pour intimider les témoins et les jurés, et l'arrêt n'a pas été exécuté; les planteurs, craignant qu'un acte de répression trop rigoureux ne décourageât leurs pourvoyeurs de chair humaine, ont arraché au gouverneur de la colonie une

commutation de peine. A plus forte raison appréhendent-ils que la présence de Français aux îles Hébrides ou d'Allemands à la Nouvelle-Guinée n'ait pour conséquence une surveillance incommode et n'assure aux malheureux indigènes de cette région équatoriale des patrons moins rapaces et moins cruels.

Les craintes que les Australiens feignent d'éprouver pour leur sécurité à cause de la fondation d'établissemens européens dans des îles séparées de leur continent par plusieurs centaines de lieues sont de purs prétextes ; ce qu'ils redoutent, en réalité, c'est une concurrence qui leur rendrait plus difficile et plus onéreux le recrutement des travailleurs indigènes. Une preuve évidente en est que les colonies de Victoria et de l'Australie occidentale se montrent assez indifférentes à la question qui passionne les planteurs du Queensland. Ce sont ceux-ci qui ont projeté tout d'abord l'annexion de la Nouvelle-Guinée tout entière : c'est par eux que des demandes incessantes dans cette intention ont été adressées à la métropole. Le gouvernement anglais n'a point, à cet égard, une entière liberté d'action. Il est lié par le traité qui a été conclu entre l'Angleterre et la Hollande après la chute de Napoléon et la constitution du royaume des Pays-Bas. La Hollande a cédé à l'Angleterre tous les droits que les explorations de ses grands navigateurs lui avaient donnés sur l'Australie entière, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et les îles adjacentes : en retour, l'Angleterre a restitué à la Hollande les établissemens des îles de la Sonde, dont elle s'était emparée pendant la guerre ; et elle a reconnu la souveraineté de la Hollande sur toutes les îles et portions d'îles situées à l'ouest du 141e degré de longitude, sans en excepter la Nouvelle-Guinée. Les droits de la Hollande sur la partie occidentale de cette grande île reposent donc sur une prise de possession régulière, sur les relations commerciales constantes entre les habitans de cette partie de l'île et les établissemens hollandais des îles de la Sonde, sur les droits incontestables du sultan de Tydore, qui reconnaît la suzeraineté de la Hollande, et enfin sur un engagement solennel contracté par l'Angleterre de ne former aucun établissement dans la Polynésie, à l'ouest du 141e degré pris comme commune limite des possessions coloniales des deux nations. L'Angleterre, en contractant cet engagement, a cru avec raison ne pas acheter trop cher la possession incontestée de l'immense continent australien. Depuis lors, le gouvernement anglais n'avait fait aucun essai de colonisation dans la partie demeurée libre de la Nouvelle-Guinée, préférant que le courant de l'émigration se dirigeât exclusivement sur l'Australie. Tous les explorateurs, et notamment l'Italien d'Albertis, qui y a séjourné plusieurs années, s'accordaient à présenter l'intérieur de

l'île comme une région insalubre, d'une fertilité médiocre et habitée par une population anthropophage. Les officiers de marine estimaient que la côte méridionale de l'île présentait seule quelque intérêt pour assurer à l'Angleterre la possession des deux côtés du détroit de Torrès; mais le gouvernement s'était borné à protéger les établissemens que des missionnaires avaient formés à Port-Moresby et sur quelques autres points de cette partie de l'île; il jugeait inutile d'aller plus loin et de fournir un prétexte au renouvellement des plaintes que l'annexion des îles Fidji avait soulevées de la part des nations maritimes.

Inutile précaution, car une autre nation avait jeté les yeux sur ce vaste territoire. Le 11 novembre 1880, le président de la Compagnie allemande de la Mer du Sud, M. Hansemann, adressait à M. de Bismarck un mémoire dans lequel il appelait l'attention du chancelier sur le parti qu'on pouvait tirer de la station navale déjà établie par l'Allemagne à Mioko, dans l'île du Duc-d'York. « De Mioko, disait le mémoire, la Compagnie pourrait occuper la côte nord de la Nouvelle-Guinée, en créant des comptoirs commerciaux sur tous les points favorables depuis le cap de l'Est jusqu'au 141e degré de longitude; en même temps, d'autres ports seraient acquis des indigènes pour servir de dépôts de charbon à la marine allemande. » M. de Bismarck ne répondit à ce mémoire que le 15 février 1881, en exprimant le regret de n'y pouvoir donner suite : Il ne pouvait, disait-il, encourager des entreprises coloniales de cette nature qu'autant qu'il se sentirait soutenu par la nation; or le rejet de la demande de subvention soumise au parlement pour les relations à établir avec les îles Samoa lui avait prouvé qu'il n'en était pas ainsi. Il donnait toutefois à la Compagnie l'assurance que la protection des agens consulaires et de la marine de l'empire ne lui manquerait pas. Malgré ce refus du chancelier, la presse allemande continua de s'occuper de cette question : un article de la *Gazette d'Augsbourg* sur la nécessité de prendre possession de la Nouvelle-Guinée parvint en Australie en février 1883, fut traduit par le *Morning Herald* de Sydney et souleva une véritable tempête dans toute la presse australienne. Ce ne fut qu'un concert de protestations contre les projets ambitieux de l'Allemagne, suivi d'un pétitionnement pour demander à la métropole de procéder à une annexion immédiate. On ne s'en tint pas à des pétitions. Sur l'ordre formel de sir Thomas M'Ilwraith, premier ministre du Queensland, M. Chester, juge de police à Thursday-Island, aborda à la Nouvelle-Guinée le 4 avril 1883, y fit arborer le drapeau anglais et déclara toute la portion orientale de l'île et les archipels qui en dépendent annexés aux possessions de la couronne britannique. Les autorités du Queensland n'avaient aucunement qualité pour agir au

nom de la couronne et en dehors du gouvernement métropolitain. Lorsque la nouvelle de cet acte irrégulier parvint en Angleterre, le ministre des colonies, lord Derby, s'empressa de désavouer ce qui avait été fait à son insu. Il en exposa les motifs, le 2 juillet 1883, à la chambre des lords, en ajoutant à ses explications que « toute tentative de la part d'un autre gouvernement de former un établissement sur la côte de la Nouvelle-Guinée serait considérée par l'Angleterre comme un acte contraire à l'amitié (*unfriendly*). » Le 11 juillet suivant, en faisant connaître officiellement aux autorités australiennes la détermination du gouvernement, lord Derby écrivait : « L'appréhension qui règne en Australie qu'une puissance serait sur le point de s'établir sur les côtes de la Nouvelle-Guinée paraît avoir été tout à fait vague et dépourvue de fondement. » M. Gladstone fut appelé, le 18 août, à s'expliquer sur le même sujet devant la chambre des communes, et, en réponse à une question, il ajouta : « Nous n'avons aucun motif quelconque d'appréhender de la part d'aucun gouvernement l'intention d'élever de nouvelles prétentions à l'égard de cette île et d'y former des établissemens. » Un autre défenseur des Australiens, M. Mac-Farlane, insista et demanda « si la chambre devait conclure des paroles du premier ministre que des gouvernemens étrangers avaient donné au gouvernement de Sa Majesté des assurances qu'ils n'annexeraient point une île aussi voisine des colonies australiennes. » M. Gladstone reprit la parole et fit cette réponse, qui lui est aujourd'hui amèrement reprochée : « Je puis dire à l'honorable gentleman que l'affirmation qu'il n'y a aucun motif d'appréhender, de la part d'aucun gouvernement étranger, la moindre intention d'annexer la Nouvelle-Guinée ne repose en aucune façon sur des données purement négatives. »

Malgré ce qu'il y avait de rassurant dans ces affirmations, destinées à recevoir des événemens un complet démenti, le désappointement fut très vif en Australie. Les colonies redoublèrent d'instances auprès du gouvernement pour qu'il se décidât à accomplir lui-même cette annexion tant souhaitée. Lord Derby s'y montrait peu disposé; il consentit seulement à détacher du commissariat-général des îles Fidji un sous-commissariat de l'ouest du Pacifique, comprenant la Nouvelle-Guinée, et à confier la surveillance des intérêts anglais dans ce sous-commissariat à M. Romilly, qui reçut ordre de se rendre immédiatement à son poste et d'y réunir les élémens d'un rapport sur le climat, les richesses naturelles et la valeur commerciale de la partie de la Nouvelles-Guinée située à l'est du 141e degré. Vaincu par les instances des Australiens et des défenseurs qu'ils avaient en Angleterre, lord Derby adressa, en mai 1884, aux gouverneurs des cinq colonies une dépêche dans laquelle il se déclarait

prêt à étendre sur la Nouvelle-Guinée la protection de la couronne, si les colonies voulaient s'entendre entre elles pour participer jusqu'à concurrence de 15,000 livres aux dépenses de ce protectorat, qui serait exercé par M. Romilly. Cette dépêche contenait le passage suivant, qui produisit une impression profonde en Australie : « Je considère, disait le ministre, comme peu éloigné le temps où, pour des objets de cette nature, sinon pour d'autres questions de gouvernement, les colonies australiennes établiront entre elles un concert effectif et pourvoiront aux dépenses de toute ligne de conduite qu'après mûr examen elles s'accorderont à recommander au gouvernement de Sa Majesté et que celui-ci trouvera juste et utile d'adopter. »

Cette déclaration du ministre fut interprétée comme un engagement moral de donner satisfaction aux colonies ; une convention fut immédiatement convoquée à Sydney ; les délégués y votèrent, sauf ratification par les assemblées coloniales, une sorte de pacte fédératif, dont l'esquisse était jointe à la dépêche de lord Derby, et une garantie collective du subside annuel de 15,000 liv. exigé par le gouvernement. Les pétitions des colons et les dépêches de lord Derby furent communiquées au parlement ainsi qu'un mémoire d'un missionnaire, M. Lawes, et le rapport de M. Romilly, concordant tous deux à faire un tableau peu flatteur de la Nouvelle-Guinée et des îles adjacentes, dont les côtes n'étaient visitées que par les pêcheurs de perles et de bêche de mer de l'Australie occidentale, qui se rendaient coupables de toutes sortes d'excès contre les naturels. Dans la discussion qui s'engagea au sein du parlement, le 13 août 1884, au sujet de l'établissement de ce nouveau protectorat, le sous-secrétaire d'état aux colonies, M. Ashley, après avoir confessé et flétri d'abominables pratiques qui rappelaient toutes les horreurs de la traite, déclara que le protectorat aurait pour objet d'assurer la sécurité des naturels, aussi bien que celle des blancs, lorsqu'il s'en établirait, car il n'y en avait encore que sept dans toute la partie méridionale. Dans cette même discussion, sir William M'Arthur demanda si le protectorat en question « établirait la complète juridiction de l'Angleterre sur la Nouvelle-Guinée et les îles adjacentes, et la rendrait effective non-seulement à l'égard des actes illégaux des sujets anglais, mais aussi à l'égard des sujets des autres nations. » M. Gladstone répondit affirmativement, mais il ajouta que le protectorat ne s'étendrait que sur la côte méridionale de l'île, à l'est de la région revendiquée par la Hollande, et qu'il ne comprendrait pas les îles situées au nord et à l'est. Cette restriction est très importante à retenir, ainsi que la date à laquelle elle a été faite.

En conséquence des instructions qui lui avaient été envoyées

d'Angleterre, le commandant des forces navales anglaises dans le Pacifique, le commodore Erskine, se rendit avec les quatre bâtimens sous ses ordres, à Port Moresby, où il avait été précédé de quelques jours par le sous-commissaire, M. Romilly. Le missionnaire Lawes fut chargé d'amener quelques chefs de l'intérieur; les commandans du *Raven* et de l'*Espiègle* en raccolèrent un certain nombre le long de la côte, et le 6 novembre 1884, environ cinquante chefs se trouvèrent réunis à bord du bâtiment amiral, le *Nelson*. La plupart d'entre eux étaient absolument nus; quelques-uns avaient seulement sur le front un bandeau en coquillage et un paquet de plumes, deux ou trois portaient des lambeaux de vieilles chemises. Le plus important et le plus élégant de tous, Boevagi, chef de la tribu des Motus, en relations plus fréquentes avec les missionnaires anglais, avait revêtu ses plus beaux effets, à savoir une chemise de couleur, serrée autour des reins par un mouchoir de poche, et un vieux chapeau de feutre rouge. Après avoir souhaité la bienvenue aux chefs, le commodore fit apporter un grand chaudron de riz bouilli, sucré avec de la cassonade, et on en distribua de pleines écuelles à tous les assistans, qui s'en repurent avec autant de rapidité que de satisfaction. Ce régal terminé, le commodore, ayant le missionnaire pour interprète, expliqua aux assistans qu'ils allaient avoir le bonheur de vivre désormais sous l'autorité de sa majesté britannique, qui se chargeait de les protéger, qu'ils conserveraient tous leurs biens, et toutes leurs libertés, sauf le droit de vendre des terres aux étrangers et de leur acheter des armes à feu, de la poudre et des spiritueux. A la fin de ce petit discours, le commodore fit avancer Boevagi, daigna lui serrer la main et lui remit comme insigne de sa prééminence sur les autres chefs une canne dans la pomme de laquelle on avait fixé un florin avec la tête de la reine en-dessus, façon économique de gratifier ce sauvage du portrait de la souveraine. Chacun des chefs reçut alors en présent une hachette, un couteau de boucher, une chemise de couleur et quelques rouleaux de tabac à chiquer. Ils se retirèrent enchantés, et sans plus de frais ni de cérémonie; le nombre des sujets de la reine Victoria se trouva accru de plusieurs centaines de mille.

La nouvelle de cette annexion restreinte fut loin d'être accueillie avec satisfaction en Australie, surtout dans le Queensland, où l'on s'était bercé de l'espoir que la Nouvelle-Guinée serait annexée tout entière. On criait à la montagne accouchant d'une souris. On ne s'expliquait pas que le gouvernement anglais eût laissé en dehors du protectorat une portion quelconque de la Nouvelle-Guinée, à l'exception des possessions hollandaises, s'il croyait devoir respecter celles-ci. La presse australienne avait été mise en émoi par les

allures suspectes d'une canonnière allemande, qui, entrée à Port-Jackson pour se radouber, en était partie brusquement et s'était dirigée vers le nord, le 9 octobre, au moment où arrivait à Sydney un télégramme faisant connaître les instructions envoyées au commodore Erskine. On supposait que le gouvernement anglais se refusait à donner pleine satisfaction aux Australiens par condescendance pour l'Allemagne, dont les mauvais procédés sur la côte occidentale d'Afrique étaient déjà connus. Un journal radical de Brisbane écrivait ironiquement que, si le gouvernement anglais n'avait pas montré plus de diligence dans l'affaire de la Nouvelle-Guinée, c'était parce que M. Gladstone « avait attendu la permission de M. de Bismarck, et qu'à l'avenir quand on pétitionnerait pour obtenir l'annexion d'îles encore disponibles, le plus court serait peut-être de s'adresser directement à l'Allemagne. » Les chambres du Queensland étaient en session à ce moment, et cette question y souleva une discussion des plus orageuses. Dans l'assemblée, sir Thomas M'Ilwraith, devenu le chef de l'opposition, soutint que ce n'était pas pour un aussi mince résultat que la colonie avait consenti à grever son budget d'une charge annuelle considérable, qu'on avait abusé de la bonne foi et de la crédulité des colons, et il ajouta : « Nous prenons, comme il est juste, souci de nos intérêts : plus nous en prendrons souci, plus l'Angleterre s'en apercevra, et mieux cela vaudra pour nous. L'Angleterre veille très minutieusement sur ses intérêts ; il est grand temps que nous veillions sur les nôtres. Si la façon dont l'Angleterre en agit avec les colonies amène aujourd'hui les gens à se demander s'il ne vaudrait pas mieux pour nous former une nation confédérée dans le Pacifique que demeurer une simple dépendance de l'empire britannique, tant pis, ce sera sa faute. » Un autre orateur, M. Ferguson, faisait remarquer que la conduite du gouvernement anglais n'était propre qu'à détruire les sentimens d'affection des colons pour la métropole. Il semblait que le gouvernement anglais désirât se débarrasser d'eux ; il ferait aussi bien de le dire franchement. Si les relations extérieures de l'Angleterre devaient avoir pour conséquence d'arrêter le développement de l'Australie, il fallait en arriver à une confédération de tout l'empire ou à son démembrement. Un ancien ministre, M. Maccrossan, soutint que la doctrine Monroe devait être appliquée, dans l'intérêt de l'Australie, à toutes les îles et à tous les territoires du Pacifique. « Il y a un siècle, ajoutait-il, les États-Unis n'avaient ni une population plus nombreuse ni une force plus grande que les Australiens aujourd'hui, et actuellement, ils peuvent défier le monde entier de les léser. Le jour viendra, je l'espère, où les Australiens seront, sinon aussi forts que les États-Unis, au moins assez forts pour se défendre

contre n'importe quel pays, sans excepter l'Angleterre elle-même. On a beaucoup parlé de notre fidélité : elle s'est mal adressée jusqu'ici. C'est à notre chair et à notre sang que nous devons être fidèles, et non à lord Derby et à M. Gladstone. » M. Morehead fut, s'il se peut, plus agressif encore. « Ce qui se passe, dit-il, est le résultat des misérables engagemens que le gouvernement anglais a contractés, non dans l'intérêt de l'Australie, mais dans le seul intérêt de l'Angleterre. Si nous avions été une nation indépendante, — ce que nous serons avant peu d'années, s'il plaît à Dieu, — aucune puissance étrangère, si faible que soit encore notre population, n'aurait osé mettre le pied sur des îles aussi voisines de nos côtes. » En face d'une opposition nombreuse et ardente, les défenseurs de la métropole se bornaient à alléguer qu'on ne connaissait pas encore le dernier mot des intentions du gouvernement anglais, qu'il fallait attendre et que le langage violent dont on usait était au moins prématuré. Si telle était déjà la disposition des esprits en Australie, on juge aisément de ce qu'elle devint, lorsqu'on apprit quelques semaines plus tard que l'Allemagne avait pris possession de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et des îles adjacentes ; mais pour apprécier dans quelle position fausse et humiliante le gouvernement anglais se trouva vis-à-vis des Australiens, il est nécessaire de revenir en arrière et d'ouvrir le livre blanc communiqué par M. de Bismarck au parlement allemand, le 5 février 1885, et intitulé : *les Intérêts allemands dans les mers du Sud,* n° 2.

Le 29 mai 1883, le consul d'Allemagne aux îles Marshall signalait à son gouvernement les procédés violens du capitaine et de l'équipage du schooner le *Stanley*, de Maryborough, dans le Queensland, qui était venu aux îles Laughlan pour recruter des travailleurs : on avait dévasté la propriété d'une maison allemande, MM. Hernsheim et Cie, qui avait voulu mettre obstacle à ce recrutement. Le 4 septembre suivant, le baron von Plessen, qui gérait l'ambassade de Londres, adressa à ce sujet à lord Granville une note très étendue sur les abominations du recrutement des travailleurs dans la Polynésie, qui, tel qu'il était pratiqué par des bâtimens naviguant sous pavillon anglais, différait à peine de l'ancienne traite des noirs avec ses rapts et ses violences. La note appelait l'attention du cabinet de Londres sur divers faits scandaleux commis par des bâtimens anglais employés à ce trafic ; elle demandait si le gouvernement de la reine avait connaissance des excès de ce genre qui se renouvelaient aux îles de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, s'il avait pris des mesures pour en vérifier l'exactitude et en prévenir le retour. Enfin, elle informait lord Granville que le gouvernement impérial était décidé, de son côté, à maintenir un bâtiment de guerre en station

permanente, dans les eaux de ces îles, pendant toute la saison du recrutement des travailleurs, c'est-à-dire de mai à septembre, « à l'effet de protéger les intérêts du commerce allemand et de repousser par la force tout acte de violence contre la vie et la propriété des Allemands. » Il s'ensuivit une correspondance aigre-douce entre les deux gouvernemens, jusqu'à ce que la maison Hernsheim eut reçu une indemnité. Le 27 juin 1884, aussitôt après l'exposé que le chancelier avait fait de sa politique coloniale, une nouvelle pétition lui fut adressée par MM. Hansemann et Bleichröder, au nom de la Cie de la Mer du Sud, à l'effet d'obtenir son assistance pour les projets de la Compagnie qui avaient surtout en vue la Nouvelle-Bretagne et la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée, jusqu'au 141e degré, à l'exclusion expresse de la côte méridionale située sur le détroit de Torres. En conséquence de cette pétition, le comte Hatzfeldt invita, le 2 août 1884, le comte Munster à essayer d'arriver à un accord avec lord Granville au sujet des sphères respectives des intérêts allemands et anglais dans la mer du Sud. Le comte Hatzfeldt observait que le gouvernement anglais jouait dans cette question le même jeu que dans toutes les autres, qu'il traînait tout en longueur afin de pouvoir, avec le concours de ses colonies, accumuler les faits accomplis. Il ne pouvait être indifférent à l'Allemagne que le champ possible et déjà entrevu de son expansion commerciale et coloniale pût être soudainement déclaré faire partie du « domaine naturel » de l'Australie. C'était une allusion directe à la déclaration faite par la convention de Sydney, l'année précédente. Lord Granville s'émut des reproches du comte Hatzfeldt, et dès le 9 août 1884, il répondit en affirmant le sincère bon vouloir de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne et de toutes ses aspirations coloniales; il reconnaissait que l'influence allemande était prédominante dans quelques-unes des îles de la mer du Sud, et il déclarait que « l'extension de la souveraineté britannique dans la Nouvelle-Guinée s'appliquerait uniquement à cette partie de l'île, la côte sud, qui a un intérêt spécial pour les colonies australiennes, mais sans préjuger aucune question territoriale au-delà de ces limites. » On a vu plus haut que, quelques jours plus tard, M. Gladstone fut beaucoup moins réservé dans la chambre des communes. Les ministres anglais ne se doutaient pas que leurs paroles, comme leurs actes, étaient guettées par M. de Bismarck. Dès le 19 août, un télégramme était adressé au consul allemand à Sydney, le chargeant d'avertir le commissaire impérial à la Nouvelle-Bretagne, que le gouvernement avait l'intention d'arborer le drapeau allemand sur l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, et sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, en dehors de la sphère des intérêts anglais et hollandais, partout où des comp-

toirs allemands existaient ou étaient en voie d'établissement. En même temps, MM. Hansemann et Bleichröder étaient avisés qu'il serait déféré à leur demande partout où ils pourraient démontrer que leurs prétentions ne seraient pas en contradiction avec les droits acquis d'autres nations.

L'astucieux chancelier était résolu à ne point agir tant que l'Angleterre ne lui en aurait pas inconsciemment donné le signal par la proclamation de son protectorat. En attendant, il détourna l'attention des ministres anglais par une correspondance relative à l'établissement d'une commission mixte chargée de débattre et de régler les intérêts des deux pays dans la mer du Sud. Ne se doutant point des intentions du chancelier et désireux de se le concilier, le cabinet anglais le fit informer, le 19 septembre, par son chargé d'affaires à Berlin, M. Scott, des ordres donnés pour la proclamation du protectorat britannique sur la Nouvelle-Guinée, et de l'étendue de ce protectorat qui comprendrait toutes les côtes de l'île, non revendiquées par la Hollande, à l'exception de la portion de la côte nord située entre le 141e et le 145e degré de longitude, et embrasserait aussi toutes les petites îles adjacentes. L'extension jusqu'au 145e degré avait pour objet d'englober les naturels de race malaise qui avaient exprimé le désir d'être placés sous la protection anglaise. Sur les représentations du baron von Plessen, qui avait fait connaître la surprise causée à son gouvernement par la communication de M. Scott, celui-ci fut chargé par lord Granville, le 9 octobre, d'informer le cabinet de Berlin que l'Angleterre avait résolu de restreindre le protectorat à la côte sud et aux îles adjacentes au lieu de lui donner l'étendue d'abord projetée, mais toujours sans préjuger les questions territoriales au-delà de ces limites. M. Scott exprimait en même temps la satisfaction de son gouvernement de se trouver en complet et amical accord avec le gouvernement allemand sur cette question de la Nouvelle-Guinée. Le 18 novembre, le consul allemand à Sydney avisait le chancelier de la proclamation du protectorat anglais par le commodore Erskine, et dès le 18 décembre le drapeau allemand était arboré sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée, sur les îles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande et les îles adjacentes. Le comte Munster était chargé d'annoncer le fait à lord Granville et de lui dire, ce qui était une amère ironie, que cette double annexion de la part de l'Angleterre et de l'Allemagne, ne préjugeait point les délibérations de la commission mixte de la mer du Sud.

L'annexion si inopinément accomplie par l'Allemagne produisit en Angleterre la plus vive et la plus pénible émotion, et prévoyant la tempête qu'elle soulèverait en Australie, le cabinet anglais voulut arriver, à tout prix, à un arrangement avec le chancelier. Tel fut

l'objet de la mission confidentielle de M. Meade. Nous avons maintenant deux versions de l'entretien dans lequel M. Meade proposa au chancelier un règlement général de toutes les questions coloniales, l'une dans une dépêche de M. de Bismarck au comte Munster, en date du 25 décembre, et l'autre, dans le rapport de M. Meade que lord Granville a publié, au grand mécontentement, réel ou feint, de M. de Bismarck. Elles ne diffèrent point sensiblement, et toutes deux s'accordent sur ce point que le chancelier aurait exprimé la conviction que les tendances du ministère des colonies, à Londres, étaient en contradiction avec les assurances plusieurs fois réitérées par lord Granville du bon vouloir de l'Angleterre à l'égard des aspirations coloniales de l'Allemagne. A son tour, le chef du *foreign office* informa le comte Munster que le cabinet avait délibéré sur cet incident qui causait une tension extrême dans les rapports entre la métropole et les colonies, et que lord Derby avait été autorisé à répondre aux questions des gouverneurs australiens que l'occupation allemande s'était effectuée sans avis préalable au gouvernement anglais, et que la question tout entière faisait l'objet de négociations entre les deux cabinets. Sur quoi, dès le 5 janvier 1885, M. de Bismarck envoya, au comte Munster une longue et violente dépêche remplie de sarcasmes à l'adresse de lord Granville; il y maintenait l'interprétation donnée par lui à la communication de M. Scott en date du 9 octobre, à savoir que la promesse expresse faite par le gouvernement anglais de restreindre le protectorat britannique à la côte sud impliquait l'assurance que l'annexion de la côté nord par l'Allemagne ne préjudicierait à aucun intérêt anglais. Quant à la déclaration que lord Derby avait été autorisé à faire aux autorités australiennes, elle était en contradiction avec les communications que le comte Munster avait été invité à faire par une dépêche du 2 août 1884, et qui faisaient très distinctement pressentir l'intention de l'Allemagne de placer la côte nord de la Nouvelle-Guinée sous sa protection. M. de Bismarck ne se contenta pas d'écrire : il voulut mettre publiquement le marché à la main au cabinet anglais. Prenant, une troisième fois, la parole au sein du Reichstag, qu'il avait entretenu pendant deux jours consécutifs de ses visées coloniales, il fit connaître à cette assemblée, le 14 janvier, que des troubles avaient éclaté dans deux des nouvelles possessions allemandes : aux Camerons, sur la côte d'Afrique, les désordres avaient été réprimés par les équipages des stationnaires, mais à la Nouvelle-Guinée des agens allemands avaient été expulsés, et on avait lieu de croire que les colons de la Nouvelle-Zélande se disposaient à annexer les îles Samoa. Le chancelier voyait dans tous ces incidens la main

d'agens de l'Angleterre : il avait donc chargé le comte Munster d'exprimer à lord Granville l'espérance que le gouvernement britannique mettrait désormais ses actes plus en rapport avec ses assurances pacifiques. Puis, il ajouta ces paroles mémorables qui formaient la conclusion de ce discours : « Si le gouvernement anglais adoptait l'opinion de quelques sujets de la reine à l'égard de notre politique coloniale, nous ne pourrions donner notre appui à la politique anglaise dans beaucoup d'autres questions qui l'intéressent vivement, sans encourir la désapprobation du peuple allemand. Nous pourrions nous trouver amenés sans le vouloir à soutenir les adversaires de l'Angleterre et à entrer en arrangement d'après la règle *Do ut des*. » On sait le retentissement que ces paroles ont eu en Europe et le commentaire que les faits en ont donné.

Le 17 janvier, l'ambassadeur anglais, sir Édouard Malet, accouru à son poste, remit au comte Hatzfeldt une longue note récapitulative des correspondances antérieures, qui se terminait par une protestation contre la prise de possession par l'Allemagne de la côte nord de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne et annonçait que le gouvernement anglais venait d'envoyer au commodore Erskine des instructions à l'effet d'établir le protectorat de la reine sur la portion de la côte nord comprise entre le cap de l'Est et le golfe de Huon, qui semblait être la limite du territoire annexé par l'Allemagne, ainsi que sur les Louisiades et les îles Woodlark, les îles d'Entrecasteaux ayant déjà été annexées en même temps que la côte sud. Quarante-huit heures s'étaient à peine écoulées depuis la remise de cette note que M. de Bismarck télégraphiait au comte Munster que « s'il était donné suite à la mesure annoncée, les intérêts allemands et anglais entreraient certainement en collision. » Le cabinet anglais maintint les instructions envoyées au commodore Erskine, le cabinet de Berlin à son tour, protesta formellement contre cette extension du protectorat anglais ; et des notes extrêmement vives furent échangées entre les deux gouvernemens. Leurs prétentions sont inconciliables : lequel des deux cédera? La réponse de lord Granville à la dernière note allemande n'a pas encore été publiée. M. de Bismarck se contentera-t-il de la portion de la côte nord qui lui a été abandonnée? A-t-il exigé et a-t-il obtenu qu'on la lui cédât tout entière ? La réponse à cette question se trouvera dans le prochain Livre bleu ou dans le prochain Livre blanc.

On vient de voir que le gouvernement anglais, préoccupé de l'orage qu'il appréhendait en Australie, s'était décidé à affronter le courroux de M. de Bismarck. Le gouverneur de Victoria venait de lui transmettre la protestation qu'il avait reçue de M. Service, pre-

mier ministre de la colonie, aussitôt que les annexions opérées par l'Allemagne avaient été connues. M. Service rappelait les diverses pétitions des assemblées coloniales et les déclarations rassurantes par lesquelles le cabinet anglais y avait répondu pour se dispenser d'en tenir compte, et il donnait un libre cours à l'expression des « sentimens de consternation, de surprise et d'indignation » dont les colons étaient pénétrés. « Voici, ajoutait-il, quelle est notre situation : l'Australie n'a pas la liberté d'agir par elle-même, et le gouvernement ne veut pas agir pour elle : en attendant, elle doit se croiser les bras et voir des territoires dont elle juge la possession nécessaire à sa sécurité et à sa prospérité passer en des mains étrangères. Profondément attaché à l'union des colonies et de l'empire, M. Service ne peut exprimer assez fortement le désappointement que lui cause le peu d'égards témoigné par le gouvernement de Sa Majesté pour les aspirations des colons. » Les agens-généraux avaient reçu, par le cable sous-marin, l'ordre de protester contre une reconnaissance quelconque des prétentions allemandes sur la Nouvelle-Guinée, et contre la conduite de lord Derby qui s'était laissé tromper ou qui avait trompé les colonies. C'est contre ce ministre que s'exhalait surtout la colère des Australiens, et ils réclamaient son renvoi immédiat comme la moindre des satisfactions que la métropole devait à leurs justes griefs. L'exaspération des esprits était aussi violente qu'elle l'avait été, il y a une trentaine d'années, lorsque le gouvernement songea à rétablir la transportation. Les journaux ne cessaient de prêcher la nécessité de briser une union qui ne se faisait sentir que par un perpétuel sacrifice des intérêts australiens. Par bonheur, aucun des parlemens coloniaux n'était plus en session : les discours des orateurs auraient sans doute été au même diapason que les articles des journaux ; et quelques-unes des assemblées auraient pu se laisser aller à voter des résolutions regrettables. Les gouverneurs s'abstinrent prudemment de convoquer aucune session extraordinaire, afin de laisser aux esprits le temps de se calmer. Néanmoins, toutes les correspondances reçues en Angleterre s'accordent à représenter l'attachement des Australiens à la métropole comme fortement ébranlé. Il serait périlleux de le soumettre à une nouvelle épreuve.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LE

SALON DE 1885

LA SCULPTURE, L'ARCHITECTURE, LA GRAVURE (1)

L'architecture est un art délicat, le plus complexe de tous les arts; mais c'est un art nécessaire. Le dur besoin d'un abri en révéla les élémens aux hommes des premiers âges, et ils firent de l'architecture comme plus tard M. Jourdain devait faire de la prose, sans le savoir. A peine les peintres s'étaient-ils essayés à reproduire la figure humaine ou les aspects changeans de la nature; à peine les premiers sculpteurs avaient-ils enfanté les premières statues dont se soient réjouis les yeux de l'homme, que déjà, en l'honneur des morts ou des dieux, pour célébrer les jeux, pour réunir le peuple, des amphithéâtres s'étaient élevés, des pyramides avaient été édifiées, des temples étaient sortis majestueusement du sol. Cette nécessité si ancienne, si universelle de l'architecture devait en faire le plus populaire de tous les arts.

Certes, il n'est pas donné à tous les hommes d'ajouter à leurs demeures le rare et luxueux ornement de fresques éblouissantes ou de peintures délicates; certes, les statues précieuses, les marbres savamment fouillés, les ivoires doux et étincelans sont réservés aux intérieurs des riches et des puissans; mais avoir une de-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

meure est, depuis l'origine des sociétés, le fait de tous les hommes. Le désir de la propriété est un des goûts naturels de l'homme; éternel enfant, il veut être propriétaire, comme l'enfant lui-même aspire à être général dès le berceau.

Sans élever aussi haut des ambitions démesurées, est-il un sage qui n'ait désiré une demeure spacieuse, intelligemment distribuée, accessible aux caresses de la lumière, abritée contre les vents du nord, ouverte aux douces brises de l'été? C'est un rêve qu'ont pu caresser les plus humbles des humains. La maison, la demeure, tous y ont pensé! Tous s'en préoccupent chaque jour, tous la voudraient voir, si parfaite qu'elle soit, encore mieux aménagée pour abriter les fatigues, les plaisirs, les travaux de la vie. Riches et pauvres, humbles et puissans, ouvriers et penseurs, travailleurs et philosophes, l'architecture intéresse tous les hommes. Chaque année, le Salon lui fait une place et lui ouvre quelque salle. Il semble que cette salle doive être de toutes la plus fréquentée : d'où vient qu'elle est triste et morne et qu'on s'y promène comme dans une solitude? C'est le seul point que nous voudrions essayer de traiter en deux mots cette année, sans nous arrêter dans cette section à la critique des œuvres exposées. Peut-être les architectes n'exposent-ils pas assez d'architecture. On voit bien, dans la salle qui leur est attribuée, les lignes noires et rouges de leurs plans s'étaler perpendiculaires ou parallèles sur le bristol tendu qui couvre leurs châssis; mais nos architectes ne comptent pas assez avec l'ignorance du public, et, dans leurs dessins savans, le passant profane chercherait en vain à retrouver le rêve interrompu, l'intérieur tant désiré.

Les peintres exposent pour tout le monde, les sculpteurs également. Ils dressent à grands frais les statues dispendieuses, ils élèvent des monumens coûteux, lente et laborieuse épargne de l'année. Le public passe en souriant dans le jardin de la sculpture, et quand il frôle la moindre statue, il sait à peine ce qu'il a fallu de sacrifices et de patience à l'artiste qui l'a conçue pour la lui présenter gracieuse et souriante dans la luxueuse apparence du marbre ou de la pierre. MM. les architectes n'exposent que pour les architectes eux-mêmes. Il faut presque être du métier pour reconstituer d'après les lignes mystérieuses de leurs plans l'édifice qu'ils ont rêvé, les matériaux qu'ils y veulent employer, les proportions qu'ils entendent donner au monument lui-même et à chacune de ses parties. Quelques architectes l'ont compris, et, pour échapper à la sévérité de la science, ils exposent des aquarelles charmantes qui pourraient figurer avantageusement dans la section des dessins. Ce n'est plus de l'architecture : c'est un ciel bleu et profond qui couvre dans un

paysage algérien une ruine habilement reconstituée; ce sont les clochers de la Belgique, qui, dans une série curieuse, profilent sous des cieux moins clémens leurs silhouettes élégantes; ce sont des croquis de voyage qui font repasser sous nos yeux les aspects familiers de Pérouse ou de Sienne, de Florence ou de Rome. Toute cette école d'architectes est intéressante à suivre : elle établit magistralement que la science et l'exactitude ne sont pas pour nuire à l'effet et qu'il est possible d'exécuter, en restant dans la vérité, des dessins très agréables. Mais est-ce bien là une exposition d'architecture?.. L'auteur dramatique qui aurait passé sa vie à composer des drames, à les écrire avec des caractères connus de lui seul, que seul il pourrait déchiffrer, et qui n'aurait jamais tenté de faire vivre sa pièce devant la rampe, d'en étudier les effets sur lui-même et sur le public, nous paraîtrait ressembler assez à nos architectes contemporains.

S'ils veulent conquérir la faveur du public au Salon, s'ils veulent qu'on s'intéresse à leur art, s'ils veulent connaître eux-mêmes le fort et le faible du métier, qu'ils suivent d'illustres exemples, qu'ils nous donnent et se donnent à eux-mêmes la réalisation de leurs projets. Nous savons bien que le Palais de l'Industrie, même avec de fortes annexes, serait insuffisant à contenir tous les monumens édifiés chaque année sur le papier par nos architectes; mais si quelques-uns au moins essayaient une réduction heureuse, nous croyons qu'ils n'auraient perdu ni leur temps ni leurs peines. Il existe encore au Panthéon, une réduction du Panthéon que Soufflot n'avait pas dédaigné d'exécuter, et nous nous rappelons d'avoir vu, il y a une vingtaine d'années, au Salon, l'Opéra de M. Charles Garnier, très entouré par la foule. Elle voyait l'œuvre; elle l'examinait; elle en appréciait les proportions harmonieuses; elle en admirait les heureux détails. Nous ne croyons pas que cette exposition ait nui au célèbre architecte. Sans doute, l'effort sera rude, la dépense considérable; nos jeunes architectes, pas plus que nos jeunes peintres, pas plus que nos sculpteurs, ne sont gens fortunés; mais sont-ils plus malheureux? Si nous insistons sur cette idée, c'est que nous pensons beaucoup de bien de notre jeune école d'architecture; ce qui lui manque, à notre sentiment, c'est l'habitude de l'exécution. Peut-être convient-il de chercher dans ce vice primordial la cause de tous les déboires des constructeurs modernes, et, disons-le d'un mot : le manque de style de notre architecture contemporaine.

Deux parts pourraient être faites à l'architecture au Salon. L'une, purement scientifique et archéologique, continuerait la grande tradition romaine et présenterait au public savant ces res-

taurations des monumens antiques de la Grèce et de l'Italie, dans lesquelles excellent nos architectes ; elle serait complétée par la restitution de nos monumens historiques dont le Salon de cette année nous offre quelques heureux exemples. L'autre, plus technique, à côté des plans, des coupes, des élévations, des détails, des vues d'ensemble, des relevés, croquis, châssis de tous genres, comprendrait un certain nombre de réalisations totales ou partielles auxquelles nous nous permettons de prédire quelque succès.

Ah! si les difficultés de la route devaient arrêter les vaillans, comme il serait depuis longtemps interrompu le généreux effort de nos graveurs ! Leur vie non plus n'est pas exempte de soucis ; ils n'ont pas à compter seulement avec l'indifférence injustifiable de la foule ; il leur faut lutter tous les jours pour l'art contre l'envahissement du procédé.

La photographie, la photogravure, la phototypie, l'héliogravure, cent autres modes de reproduction sont conjurés contre eux ; mais, grâce au ciel, le jour n'est pas arrivé où nous verrons détruite et découronnée l'école française de gravure. Les graveurs obstinés continuent leur patient labeur et la chalcographie du Louvre s'enrichit chaque année de quelque chef-d'œuvre. C'est pour elle que M. Gaillard a exécuté, d'après le Saint George de Raphaël, une gravure incomparable. On ne sait ce qu'il faut admirer davantage dans l'ouvrage de M. Gaillard de la piété profonde, du culte religieux qu'il a voués au maître, ou de l'habileté triomphante de l'interprétation. Rien de plus respectueux, de plus exact que la reproduction de l'artiste ; rien de plus libre aussi que sa manière d'interpréter les chefs-d'œuvre. Combien de détails il retrouve dans le tableau ! combien il en souligne d'un trait puissant et sûr que la foule voit à peine et que le temps a déjà couvert de ses ombres ! Le critique veut-il revenir en arrière, analyser à vingt ans de distance tous les motifs qui ont déterminé son admiration pour les maîtres, pour Raphaël, pour Rembrandt, pour Léonard, il n'a qu'à se mettre en présence d'une gravure de M. Gaillard. Il y retrouve comme la fraîcheur de ses impressions premières : c'est que, pour graver Raphaël, M. Gaillard ne s'est pas mis seulement en face du Saint George ; c'est qu'il s'est initié aux mystères sans nombre dont se compose la manière du maître ; c'est qu'il a parcouru les collections de l'Europe ; c'est qu'il a voulu voir tous les Raphaël pour graver un Raphaël ; c'est qu'il s'est fait dessinateur pour qu'aucun des mouvemens de son modèle ne puisse échapper à son burin ; c'est qu'il s'est fait peintre pour saisir dans ses moindres nuances les variétés infinies et délicates du coloris ; c'est qu'il a voulu que sa gravure fût un tableau ; c'est qu'il a entendu résoudre ce problème, insoluble en apparence :

à l'aide de traits noirs jouant sur le fond blanc du papier, obtenir tous les tons, toutes les couleurs, toutes les gradations de la lumière, toutes les harmonies de l'ombre. Vingt fois, mille fois, sans trêve, il a remis l'ouvrage sur le métier !

Il nous a été donné de voir récemment une exposition véritablement émouvante que M. Gaillard envoyait à l'étranger et qui, d'un accord unanime cette fois, remporta la médaille d'honneur. C'était la longue série de ces gravures que les chalcographes appellent des « états. » Pour l'œil inexpérimenté, ces états se ressemblaient tous, mais une étude attentive permettait de retrouver dans chacun d'eux une recherche plus minutieuse, quelques corrections presque imperceptibles qui ajoutaient encore à l'effet. Le portrait exposé était dessiné au crayon, d'un trait léger, sur une feuille ; puis c'était un cadre dans lequel le même portrait était présenté par l'artiste avec toute la magie des couleurs. Les oppositions qu'il faudrait plus tard retrouver dans la gravure, entre le rouge vif des lèvres, le bleu tendre des yeux, les pâleurs bistrées de la figure, étaient indiquées avec une précision merveilleuse ; puis c'étaient encore et pour le même portrait des séries entières de dessins consacrées à la seule étude des muscles de la face. Un pareil labeur ne commande pas seulement l'admiration ; il impose le respect. Tel a été le travail qui, dans les expositions récentes, nous donnait les portraits définitifs de Léon XIII et de Pie IX ; tels ont dû être les silencieux colloques échangés entre l'artiste et son modèle avant que M. Gaillard se soit décidé à présenter au public le portrait du R. P. Hubin.

Nous voudrions dire ici quelques mots des autres gravures de l'année ; citer au moins les meilleures : celles de M. Danguin, de M. Courtry, de M. Teyssonnières, de M. Chauvel, de M. Waltner, de M. Hédouin, de M. Champollion, de toute cette foule d'artistes consciencieux, graveurs en taille douce, graveurs sur bois, aquafortistes, qui ne désespèrent pas de leur art ; nous nous contentons pour aujourd'hui de les signaler à l'attention du public ; tant d'opiniâtre persévérance, tant de courage victorieux, nous semblent mériter autre chose que l'indifférence, et pour nous, nous avons cru rendre hommage à tous nos graveurs en essayant d'analyser rapidement les mérites du maître qui paraît les représenter le mieux. C'est en parlant de la gravure que nous avons voulu parler de M. Gaillard, mais nous aurions pu le nommer récemment quand nous parcourions le Salon de peinture pour y chercher des œuvres fortes et personnelles ; nous devrions le nommer encore au cours de l'examen rapide que nous devons à la sculpture. Graveur, peintre, sculpteur, M. Gaillard n'est inférieur dans aucune des manifestations de l'art auxquelles il s'attaque tour à tour. A l'exemple des

maîtres anciens qu'il a si consciencieusement étudiés, il croit à l'association intime de toutes les formes de l'art, comme Michel-Ange, et pour choisir des exemples plus récens, comme M. Falguière, comme M. Paul Dubois, comme M. Antonin Mercié, il pense qu'on peut être à la fois sculpteur et peintre et il rencontre le succès dans tous les genres.

Le Salon de sculpture de 1885 n'est pas destiné à rester dans la mémoire de ceux que passionnent les intérêts de l'art comme une de ces expositions exceptionnellement heureuses où se rencontrent à chaque pas des œuvres de premier ordre. Il a cependant donné asile à un certain nombre de morceaux excellens, et, fortune plus rare, il a abrité une œuvre vraiment admirable, qui se peut comparer aux morceaux les plus célèbres de la statuaire. Elle conserverait en leur présence ce je ne sais quoi de personnel, d'achevé, de définitif : ce charme suprême et envahissant que seuls ont mis dans leurs œuvres les maîtres qui vivront glorieux dans la mémoire des hommes parce qu'ils ont tenté d'exprimer l'inexprimable; parce qu'ils ont réussi à tenir captive et charmée, dans la matière transfigurée par eux, cette insaisissable, qui est la pensée; parce qu'ils sont parvenus, — triomphe des artistes vaillans, — à nous donner la sensation délicieuse de l'idéal réalisé.

Quand une exposition voit naître un ouvrage de ce genre, elle le fait sien. Ceux qui auront à parler, dans l'avenir, du Salon de 1885, le désigneront d'un seul mot : c'est le Salon où M. Antonin Mercié a exposé *le Souvenir*. C'est aussi le Salon où lui a été accordée cette récompense véritable, qui n'est à la merci d'aucune rivalité, qu'aucune coterie ne distribue ou ne refuse, et que décerne seule à l'artiste l'unanime admiration du public. Combien de figures ont été sculptées pour des tombes! Combien taillées sur les sarcophages d'Égypte! Combien élevées dans les campi-santi de l'Italie! Pour redire cette histoire éternellement répétée de la mort, M. Antonin Mercié a trouvé des accens nouveaux et émouvans. Il a placé sur la pierre funéraire une jeune femme voilée, attendrie, mystérieuse. Délicatement drapée dans ses vêtemens de marbre blanc, elle laisse échapper de sa main quelques fleurs décolorées : c'est la Grâce en deuil, pleurant sans doute sur quelque sœur disparue.

Et dans l'exécution quel respect de l'art! Sous la langueur molle et élégante de l'attitude se devine le corps souple et vivant de l'immortelle. Elle est enveloppée de vêtemens; mais, à travers le vêtement, transparaît la poésie du nu, savante et délicate. Ni *la Jeunesse*, de M. Chapu; ni *la Pensée*, du même artiste, qui sont dans ce genre pour les sculpteurs contemporains d'admirables modèles d'élégance ingénieuse, ne nous paraissent avoir résolu avec plus

d'autorité ce problème émouvant qui consiste à vêtir noblement, dans une expression d'une délicatesse infinie, une pensée forte et juste.

M. Chapu, qui, dans ces deux chefs-d'œuvre, a donné sa mesure, expose aussi au Salon de cette année une figure destinée à un tombeau, mais cette figure est un portrait. C'est une statue en marbre de la duchesse d'Orléans, qui doit être placée dans la chapelle de Dreux. A l'exemple des figures que nous avons vues étendues sur la pierre dans les cathédrales de l'Italie, dans nos églises du moyen âge et dans la salle du palais de Versailles, la statue de M. Chapu, endormie sur le marbre, dort le dernier sommeil. L'attitude est celle du rêve plutôt que celle de la mort. La tête mollement tournée vers la droite, le bras étendu, la duchesse d'Orléans semble chercher encore l'époux qui l'a précédée dans la tombe et qu'elle voudrait rejoindre dans l'éternel repos. La tête, le bras, les vêtemens, sont traités dans cet ouvrage avec ce savoir élégant, sobre, sûr de lui-même, auquel nous a habitué M. Chapu; et, après tant d'œuvres remarquables, cette noble figure fait encore honneur à l'artiste.

La vaillance des sculpteurs ne connaît pas d'obstacles : ils ne s'ingénient pas seulement à faire dire à la pierre les sentimens les plus secrets de l'âme humaine, ils font choix des expressions les plus difficiles pour les saisir et les fixer à jamais dans le marbre. M. Allouard a envoyé cette année au Salon son *Molière mourant*, dont le plâtre avait été admiré au Salon de 1882. « Cette figure, disait ici même M. Guillaume il y a trois ans, qui obtient un si beau succès, est parfaitement présentée. Elle est très juste de caractère. Elle est simple et elle émeut. Molière repose déjà, son esprit et son corps se sont détendus. La paix lui est venue. La pièce est finie. Qu'aurait-il à regretter? Artiste, il meurt pour ainsi dire au bruit des applaudissemens; homme, c'est la fin de ses peines; philosophe, il reste impassible. Ainsi donc, ni débats, ni convulsions. Rien de ces agonies dont la scène nous donne trop souvent le détail. Nous félicitons M. Allouard d'avoir si dignement représenté Molière et d'avoir traité avec tant de mesure un sujet qui touche au théâtre. » Qui pourrait ajouter quelque chose à un éloge auquel le caractère de celui qui le décernait donnait une autorité si particulière?

Peut-être pourrait-on dire cependant que l'heureuse exécution de l'artiste a justifié, qu'elle a dépassé même les espérances que le premier travail avait fait naître dans l'esprit de ce maître sculpteur, qui est un maître en éloquence comme il est un maître en critique d'art. M. Guillaume a fouillé tous les problèmes de l'ensei-

gnement artistique contemporain. Il a eu l'honneur d'en résoudre quelques-uns. Imbu de tout ce qu'il y a de respectable dans les principes anciens, ouvert à tout ce qu'il y a d'ingénieux dans les tendances les plus modernes, il n'est étranger à rien de ce qui peut élever le niveau de l'art dans notre pays et sait, mieux que personne, par combien de ramifications secrètes, visibles cependant pour les clairvoyans, l'art noblement entendu se rattache au développement même de la société contemporaine.

Ce n'est donc pas un mince éloge pour M. Allouard que d'avoir mérité de telles louanges; ce n'est pas non plus un mince mérite pour l'artiste que de nous avoir fourni une figure définitive de Molière, ce Français, le plus Français peut-être de tous, artiste, philosophe, dramaturge, prosateur incomparable, mourant pour son art et par son art avec la sérénité des grands esprits.

Le marbre est bien employé quand il sert à perpétuer les traits de ceux qui ont conquis dans les lettres, dans les sciences, dans les arts un rang élevé, et M. Guillaume nous a donné au Salon de cette année, dans deux bustes d'une exécution magistrale, le portrait de *J.-B. Dumas* et le portrait de *Paul de Saint-Victor*. Il était presque impossible de choisir deux modèles plus contradictoires et pour le rendu desquels plus de souplesse fût indispensable.

Le front large, la figure ouverte et accueillante, les yeux doux et profonds, l'attitude réfléchie, mais simple, du savant infatigable et toujours souriant, nous retrouvons tout cela dans le buste de J.-B. Dumas avec le souvenir de ce grand homme d'études, qui savait rester si affable et si bienveillant.

L'apparence un peu hautaine, la tête légèrement inclinée vers la gauche, mais toujours droite, la moustache fièrement retroussée, un peu de cette morgue castillane qui n'enlevait rien à la finesse du sourire, avec la mémoire d'un styliste fier de son art, nous avons retrouvé tout cela aussi dans le portrait de Paul de Saint-Victor.

Il serait facile de relever au Salon une série de bustes excellens exécutés par des maîtres sûrs d'eux-mêmes. — *M. François Coppée* par M. Delaplanche; *le docteur Évrard* par M. Tony Noël; *M. Émile Augier* par M. Francesçhi; *M. Antonin Proust* par M. Rodin; *Picard* par M. Félix Martin; *M. Harpignies* par M. Hiolle; *M. Marmontel* par M. Barrias; *Mme Benjamin Constant* par M. Marqueste; *M. Félix Faure* par M. Longepied. Facile aussi, parmi les bustes symboliques, de noter une série d'ouvrages intéressans : la *Tête d'étude* de M. Claudel, la *Fille d'Ève* de M. Etcheto, la *Béatrix* et l'*Ophélie* de M. Léonard. Il conviendrait encore d'ajouter à cette nomenclature quelques bons portraits dus aux ciseaux moins expérimentés de

débutans qui pourront devenir des maîtres. Il en est un grand nombre au Salon et, pour n'en citer qu'un exemple, nous n'avions pas encore remarqué au catalogue le nom de Mlle Manuela, qui expose deux portraits en marbre très personnels, pleins d'expression et de vie.

Mais comment ne pas s'extasier sur le nombre véritablement inquiétant des portraits reçus? Un poète se plaignait autrefois, dans une boutade, des arbres qui l'empêchaient d'admirer la forêt: nous serions bien tentés de nous plaindre aujourd'hui de tant de bustes qui nous empêchent de voir la sculpture. Symétriquement rangés, à travers toutes les allées du jardin, sur des socles qui se touchent, toutes ces épaules se coudoient, toutes ces têtes se sourient les unes aux autres et se font tort mutuellement. Qu'on soit indulgent pour l'artiste qui a péniblement exécuté un morceau important, qu'on s'attache à découvrir dans son œuvre les moindres qualités qui justifient l'admission, cette bienveillance nous semble très légitime, cette facilité nécessaire. Mais qui pourra nous donner le motif de la réception au Salon de tant de portraits insignifians, véritables ébauches auxquelles manquent la vie, photographies sculptées qui s'étalent sottement dans leur incorrigible insignifiance?

MM. les artistes devraient y songer, cette faiblesse n'est pas seulement grave en elle-même, elle est pleine de dangereuses conséquences: et pour avoir ouvert la porte à deux battans à une foule de portraits ridicules, ils ont nui à l'examen attentif d'une série d'œuvres qui méritaient d'être remarquées. Il y a là une tendance fâcheuse, indispensable à signaler. Comment ne pas signaler aussi l'introduction plus fâcheuse cent fois de l'anecdote dans la sculpture? Elle s'est installée chez les peintres, passons. Le mal est ancien, il était d'ailleurs inévitable; mais gardons intacte du moins notre grande école de sculpture. L'anecdote et la broderie ont tué la sculpture italienne, et quand elles apparaissent au milieu de nous, un tel désastre ne saurait être racheté par des qualités de premier ordre. Plus les qualités sont grandes, plus le danger vous paraît imminent, puis il nous semble urgent de pousser un cri d'alarme.

A quelle école appartiennent d'ailleurs les conteurs d'anecdotes, dans quelle catégorie convient-il de les ranger? Avec des divisions moins nettes que chez les peintres, les différens sculpteurs se rattachent cependant à des traditions diverses. Nous venons de passer en revue quelques œuvres des sculpteurs classiques et néo-classiques qui s'inspirent particulièrement de l'ancienne Rome et de la Grèce, comme M. Guillaume, ou qui mêlent la Grèce à la renaissance

italienne comme MM. Chapu et Mercié. Nous avons à nous préoccuper des modernes qui ne procèdent pas directement de la tradition française. Mais à quelle source ont puisé, grand Dieu! ces aimables diseurs d'inutiles paroles? Quelles sont leurs traditions et leurs croyances? Leurs œuvres ne nous éclairent pas sur cette grave question, d'autant moins que, quand ils s'égarent dans l'anecdote, ils se gardent bien d'en faire l'aveu. Les titres curieux qu'ils choisissent sont faits pour nous dérouter. M. Pàris expose un groupe qu'il intitule : *le Temps et la Chanson*. C'est une jeune fille sans distinction qui, dans un carrefour, a fait la rencontre d'un vieillard orné d'attributs divers. Elle chante et, pour mieux l'entendre, le vieillard séduit a déposé sa faux. Voilà la vie universelle arrêtée pour que le Temps puisse écouter à son aise un refrain chanté à plein gosier et qui paraît être un air de café-concert. Et c'est pour cela qu'ont été fouillés les flancs du Pentélique! Pour comble de malheur, le travail est remarquable. L'exécution aisée désarme la critique.

Que M. Fagel y prenne garde aussi; certes, il ne manque ni de conviction, ni de force, ni de talent, mais il a beau appeler son groupe *Alma parens*, la femme qu'il nous présente allaitant son enfant ne nous semble pas tout à fait étrangère à l'anecdote. Combien de sculpteurs lui ont prêté une oreille trop attentive hélas! et l'auteur des *Premiers Pas*, et l'auteur du *Premier Baiser*, et les inventeurs de sujets variés, dont les titres naïfs cette fois découvrent la tendance ou marquent la portée, mais qu'il ne conviendrait de citer ici que si les artistes qui se sont laissés aller à les traiter pouvaient invoquer la circonstance aggravante du talent!

Après avoir pour la forme, et pour remplir consciencieusement notre mandat, jeté les yeux sur les sculptures anecdotiques et sur les faits-divers en marbre ou en plâtre qui encombrent le Salon, il faut en venir à une école discutable, sérieuse, nouvelle, que représentent avec éclat MM. Dalou, Aubé, Falguière et leurs amis. Les œuvres de M. Dalou sont peut-être celles qui, dans ces dernières années, ont le plus passionné le public; celles qu'on a critiquées avec le plus de violence; celles qu'on a louées avec le plus d'enthousiasme. Elles prêtent également, en effet, à la louange et à la critique. M. Dalou a des défauts; il a, en revanche, des qualités superbes, une fougue, un esprit, une originalité et quelquefois une puissance d'exécution qui le mettent au niveau des plus grands sculpteurs de notre temps.

M. Dalou a tenté de ramener les vieilles traditions de l'art purement français. Il ne se réclame ni des Romains ni même des Grecs. Ce n'est ni à Athènes ni en Italie qu'il va chercher ses modèles, et nous sommes sûrs que si on l'interrogeait, il répondrait qu'il

met Puget sur le même rang que Phidias, et Carpeaux sur le même rang que Puget. Les anciens cherchaient moins à rendre la nature qu'à l'interpréter. Copier un modèle, si beau qu'il fût, ne leur paraissait pas digne d'un art aussi élevé que l'art sculptural. Ils poursuivaient un idéal de beauté irréprochable dont ils ne pensaient pouvoir se rapprocher que par l'excessive pureté des lignes. Si les termes n'étaient pas contradictoires, nous dirions qu'ils ont fait de la sculpture abstraite. Ils ont, pour ainsi parler, simplifié de parti-pris le corps humain.

M. Dalou s'est placé à un point de vue tout opposé. L'abstraction ne lui convient pas. Ce qu'il cherche avant tout, c'est la vie avec son exubérance et la vérité avec sa rudesse. Il ne recule pas devant les incorrections de la nature. Il les accuse un peu trop parfois. Que voulez-vous! Il tient à ce que le marbre palpite comme la chair, qu'il en ait les morbidesses et les molles ondulations. Il ne cherche point à réaliser la perfection. Tout au plus, se contente-t-il parfois de poétiser la réalité.

Atteint-il son but? Bien souvent, il faut l'avouer; mais moins souvent qu'il ne croit. Il y a deux hommes en M. Dalou : un sculpteur et un ornemaniste, et souvent l'ornemaniste l'emporte sur le sculpteur. Les hasards de la vie ont conduit M. Dalou en Angleterre, où pendant de longues années il a dirigé les études au Kensington-Museum. Là, il a été obligé de plier son talent à toutes les fantaisies de l'art industriel; corniches, portes, vases, lampes, candélabres, on lui a tout demandé et il a tout fait. Quelque chose de ces candélabres, de ces vases et de ces corniches est malheureusement resté jusque dans ses plus belles œuvres. Les préoccupations du décor y tiennent trop de place. On y entrevoit vaguement des courbes qui rappellent les beaux chandeliers Louis XV, des rotondités de poteries, et jusqu'à ces enroulemens de lignes qu'affectent les ustensiles enjolivés.

Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : nous ne prétendons pas rabaisser, en lui adressant ces critiques, le très grand talent de M. Dalou. Son séjour en Angleterre, tout en accentuant ses défauts, a en même temps développé ses qualités, qui, comme nous le disions, sont de premier ordre. Il a appris là-bas à se débarrasser de la routine, des préjugés, de la banalité et de la convention. Peu à peu, il s'est créé ainsi une personnalité puissante qui fait aujourd'hui sa réputation et sa gloire. Il n'a donc rien à regretter, ni nous non plus.

Nous l'aimerions seulement un peu plus simple. Carpeaux, Houdon, Puget étaient plus simples que lui. Le bronze et le marbre ont besoin de simplicité. M. Dalou a dû faire cette réflexion en

voyant son groupe : *le Triomphe de Silène* au Salon. Que de talent dépensé dans cette pyramide d'hommes, de femmes, d'enfans et d'animaux qu'une terrible danse de Saint-Guy enchevêtre les uns dans les autres ! Quand on a la mauvaise fortune de ne pas l'aborder de face, on s'y retrouve avec peine : on aperçoit au centre la ruade d'un âne, au-dessus une sorte d'outre qui est un dieu ; dans le bas, le dos de gros enfans tout nus, bousculés par des gens couchés dans l'herbe, à droite et à gauche des personnages épileptiques qui semblent s'être échappés du service de M. Charcot. Ce n'est qu'après un bon quart d'heure qu'on parvient à démêler quelque chose dans ce savant fouillis de bras et de jambes, de torses et de têtes convulsionnés par le rire. Les sabots et la queue de l'âne apparaissent ; on devine Silène ; on distingue les personnages et l'on peut rendre à chacun les membres qui lui appartiennent.

Mais si l'on tourne autour du groupe, si on le regarde de côté ou de face, comme tout change ! Les figures se détachent, la science profonde de l'auteur se révèle ; le marbre vit, palpite, agit. On voit les muscles se tendre sous la peau, on voit la mollesse des chairs grasses et l'on se prend à penser que le jour où, avant de revêtir sa forme définitive, il aurait été repris par l'artiste avec cette sûreté correcte de goût que nous admirions dans le *Mirabeau*, ce Silène escorté de femmes et de faunes avinés ne serait pas déplacé à côté du fameux groupe de *la Danse* qui orne la façade de l'Opéra.

Blanqui mort est une œuvre, sinon plus sérieuse, au moins plus sévère. Le célèbre conspirateur est couché, comme Godefroy Cavaignac au cimetière Montmartre, sur son tombeau de marbre. Le linceul qui l'enveloppe laisse transparaître un corps émacié par de longues souffrances et du même coup découvre une tête sévère et froide, dont la mort elle-même n'a pu changer l'expression. Un bras raidi et décharné sort du cercueil. On pourrait compter les tendons et numéroter les muscles. L'ensemble constitue un morceau de sculpture dont l'impression est terrible et l'aspect simple.

M. Aubé, qui appartient à la même école que M. Dalou, expose à son tour une statue : *le Général Joubert à Rivoli*. Il est toujours difficile de tailler en marbre ou de couler en bronze un homme en culotte courte et en habit, fût-ce un héros. Le public, devant la statue, oublie le patriote, le politique ou le général ; il ne voit que le costume, il ne voit que le ridicule des vêtemens modernes. Toute une vie de gloire ne rachète pas à ses yeux un vilain tricorne ou une redingote mal coupée. C'est pour cela qu'il se montre si sévère pour les sculpteurs. M. Aubé a été assez heureux pour ne

pas faire rire le public. Bien au contraire. Son *Général Joubert* est véritablement très beau de mouvement, de vie et d'expression. Il marche, le fusil à la main, tournant la tête pour appeler ses soldats, dans une attitude héroïque. Il y a en lui je ne sais quoi de vrai et d'original à la fois qui nous remet involontairement en mémoire ces grandes et glorieuses guerres où, selon une expression célèbre, nos chefs militaires avaient « domestiqué la victoire. »

Hélas ! ce n'est pas à la conquête victorieuse que courent les braves soldats qui contournent, dans l'envoi de M. Croisy, le soubassement d'un monument destiné à être érigé à la mémoire de la deuxième armée de la Loire et de son chef, Chanzy ; c'est à la défense sacrée qu'ils veillent, et comme ils font bien leur devoir, comme ils conservent jusque dans la mort l'enthousiasme de la patrie et la haine sainte du vainqueur ! M. Croisy a été heureusement inspiré par d'aussi nobles souvenirs. Les figures qu'il a sculptées sont bien celles de nos soldats improvisés. Enfans la veille, héros le lendemain, familiers avec la mort, ils la voient sans émoi faire rage autour d'eux. Ils visent une dernière fois l'ennemi et font feu en rendant l'âme. Ce dont nous savons particulièrement gré à l'artiste, c'est d'avoir réuni une troupe d'hommes dont les attitudes ne sont pas seulement diverses et dissemblables, mais dont les visages sont différens. Quand on a dû se résigner à constater, en maintes occasions, à quel point les artistes peintres et sculpteurs ont perdu l'habitude de rencontrer, et même de rechercher la variété des types qui seule peut donner l'illusion de la vie ; quand plus d'une fois on a été réduit à contempler avec dépit une série de personnages de tous âges, et quelquefois même de tous sexes, se présentant tous dans le même ouvrage avec un visage identique, chargés qu'ils sont de représenter les sentimens les plus contradictoires, on est bien forcé de reconnaître que la variété est, de toutes les qualités, sinon la plus élevée, du moins la plus rarement atteinte. — En récompense d'un effort aussi considérable et souvent aussi heureux, M. Croisy méritait une médaille, il l'a obtenue. M. Daillion a été médaillé également pour son *Réveil d'Adam*. Le succès de ce magnifique morceau d'école prouve à quel point le public est moins étranger qu'on n'imagine généralement aux séductions du grand art. L'*Adam* de M. Daillion ne s'était pas toujours réveillé dans le palais des Champs-Élysées. Il fréquente depuis plusieurs siècles le plafond de la chapelle Sixtine, mais il a suffi au jeune artiste de s'inspirer d'un chef-d'œuvre, de nous donner en sculpture une interprétation magistrale et libre de la peinture de Michel-Ange, pour rencontrer tous les suffrages et pour enlever les plus hautes récompenses.

A tant de bonheurs M. Daillion joint celui d'être un jeune, un élève. Les récompenses qu'il remporte vont lui permettre de parcourir l'Italie ou la Grèce à la recherche d'aussi nobles modèles. Nous souhaitons vivement au jeune sculpteur de rencontrer dans ses excursions une muse, voyageuse, elle aussi, avec laquelle il fera bien de se lier : c'est l'imagination. En même temps que son *Réveil d'Adam*, il expose, en effet, un groupe important auquel manque la personnalité aussi bien que l'invention.

M. Thomas est un maître, au contraire, depuis longtemps habitué à penser par lui-même et à bien dire ce qu'il pense. Il expose une figure noble destinée à décorer l'entrée du musée que Mme de Galliera fait construire à Paris. La figure, drapée à l'antique, a été taillée dans le marbre avec beaucoup de grandeur à la fois et beaucoup de grâce. Elle est une personnification de l'architecture et pourrait s'étonner, achevée comme elle est et prête à prendre sa place dans le musée, que les architectes, ses adeptes, la fassent aussi longtemps attendre pour terminer le palais qui doit lui donner asile.

Où iront la *Galatée* exquise de M. Marqueste, encore une fois rendue à la vie dans un marbre délicat? *La Jeunesse* de M. Antonin Carlès, à laquelle le marbre a ajouté encore des grâces nouvelles, des fleurs inattendues? Nous l'ignorons : comme les livres, les statues ont leurs destinées; où qu'elles aillent, ces statues élégantes apporteront une note d'art très savante et très raffinée. Mais faudra-t-il attendre que le marbre leur ait donné leur forme définitive pour citer tout au moins le groupe plein de promesses de M. Mengin, *David?* le *Gui d'Arezzo* si touchant et si simple de M. Pech, et ce *Héraut d'armes*, si exact et si personnel, modelé par M. Eugène Guilbert pour l'Hôtel de Ville de Paris, avec la science d'un vieux praticien unie à la maestria fougueuse et sûre d'elle-même d'un jeune maître? Non certes, nous n'aurons garde d'oublier ces ouvrages intéressans et nous nous excuserions plus volontiers d'en passer sous silence quelques-uns qui auraient mérité un examen plus approfondi et qu'il eût été impossible de nommer sans s'y arrêter, comme la *Circé* de M. Delaplanche, la *Diane* de M. Falguière, la statue d'*Edgard Quinet* de M. Aimé Millet.

En somme, nos sculpteurs ont, cette année encore, noblement pratiqué leur noble métier. Ils se sont honorés en honorant la sculpture. La sculpture, art difficile, art restreint, qui n'a pour lui ni les papillotemens des couleurs, ni les artifices de la composition, ni le rendu, ni ces savans escamotages qui faisaient jadis dire par Boucher à un jeune peintre : « Viens chez moi; seul je puis t'apprendre à casser une jambe avec grâce, » — art sévère qui

ne permet pas à ses adeptes d'être « impressionnistes » ni « tachistes ; » art sérieux qui veut de fortes études, une science profonde, un goût impeccable, la conception la plus élevée et la plus pure de l'idéal. C'est cet art-là qui, peut-être, est l'art supérieur entre tous les arts plastiques, qui donne les jouissances les plus délicates et les plus fortes. Plus ses moyens d'exécution sont simples, plus il est difficile à pratiquer, mais plus aussi il s'approche de la perfection. Et, d'ailleurs, n'est-il pas celui qui laisse les œuvres les plus durables, à la fois immortelles et éternelles?

Apelle a couvert la Grèce et la Sicile de tableaux dont l'histoire ne nous a conservé que les titres. Phidias, en sculptant les frises du Parthénon, a travaillé pour l'éternité.

Hélas! on voit déjà les peintures modernes s'effriter, se ternir, s'alourdir, comme les paysages de Troyon, ou couler sur le parquet comme le radeau de la *Méduse*, et l'on peut prévoir le temps où, de toute l'école de peinture moderne, il ne restera plus que des toiles noircies et incompréhensibles. Les tableaux fuient par les interstices des cadres et se fendillent comme de vieilles peaux de serpent. Derrière le Cherubini d'Ingres, trois Muses indécises et superposées étendent un triple bras qui tient une demi-douzaine de couronnes. Sur le même carré de toile, les déesses se multiplient et s'effacent. Le mercantilisme contemporain a fourni aux artistes des couleurs avariées et frelatées qui ne tiennent point sur la toile et dont l'éclat s'efface avec les années.

L'art moderne risque de n'être qu'une apparition, une sorte d'épanouissement éphémère qui ne laissera après lui qu'un grand souvenir. Il a fleuri et déjà il se fane. Les violences s'atténuent, les vivacités s'assombrissent, les clartés s'éteignent tout à coup au milieu des craquelures imprévues. Il ne reste plus de quelques grandes œuvres que des mélanges à peu près informes, déchiffrables seulement pour ceux qui les ont autrefois connues. On revoit ainsi souvent dans la vie, à la suite d'une longue absence ou d'une longue séparation, de certains visages dont les traits s'étaient profondément gravés dans notre mémoire, et, seul alors entre les indifférens qui les regardent à peine, on retrouve, dans leurs yeux demi-clos par l'âge, à travers la pâleur de leurs traits vieillis, cette pureté sereine et cette fleur de jeunesse qui faisaient tressaillir les cœurs.

Parfois, cette idée de la disparition vous étreint et vous oppresse; c'est avec une mélancolie profonde qu'on voit s'effacer et s'anéantir tant de chefs-d'œuvre, une partie de la gloire de notre siècle et de notre France! On se souvient malgré soi de l'aventure étrange arrivée à un savant illustre lors de ses fouilles à Ninive, quand, suivi par quelques Arabes, il cherchait sous la terre les traces d'une civi-

lisation disparue. Les travailleurs attaquent un jour un mamelon couvert de sable, qui s'élevait seul dans la plaine. Le premier coup de pioche produit un éboulement. Des pierres se détachent et roulent pêle-mêle, entraînant le sable avec elles. Une porte gigantesque gardée par deux taureaux ailés apparaît. C'est la porte d'un palais ou d'un temple fermé depuis trois mille ans. Le savant se précipite à l'intérieur où la lumière du soleil l'accompagne. Tout s'illumine et tout rayonne. La nuit a conservé intactes les peintures, les dorures, les ornemens qui couvrent les murailles, les plafonds, où s'enchevètrent des monstres mystérieux ou symboliques. Telle était la demeure quand le roi l'a quittée pour mourir au milieu de ses soldats : telle on la revoit. Les chevaux aux harnais d'argent courent sur les frises, les chars d'or se heurtent en de grands bas-reliefs qui reproduisent des chasses ou des guerres ; là des verdures épaisses couvrent les campagnes, ou se dressent des forteresses blanches crénelées ; les fauves à la peau tachetée rugissent dans leurs antres, les chasseurs et les guerriers vêtus d'écarlate tendent leurs arcs ou lancent des javelots aigus. Tout cela resplendit de couleurs harmonieuses et violentes comme les tapis de Perse. Mais avec le jour, un air nouveau a pénétré dans le palais. En quelques minutes tout se fane. Les ors se taisent, les rouges pâlissent, les verts disparaissent, les bas-reliefs reprennent la morne teinte de la pierre, le palais se décolore et s'éteint. Tout est fini, Ninive a vécu pour la dernière fois ! Et le pauvre savant reste seul au milieu de la grande salle blafarde, gardant dans ses yeux la vision d'un monde oublié ! En sera-t-il ainsi de notre école de peinture ? Ne l'aurons-nous vue que pour un jour ? Ah ! si cela devait être, combien nous apparaîtraient plus gaies et encore plus consolantes ces belles figures de marbre que nos sculpteurs modèlent pour les temps futurs, et qui attesteront à l'avenir la grandeur de l'art français !

GUSTAVE OLLENDORFF.

UN

NOUVEAU LIVRE

SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

M. Albert Sorel a entrepris d'écrire sous ce titre : *l'Europe et la Révolution française*, une histoire en quatre volumes de la politique extérieure de la révolution jusqu'en 1795. Le premier de ces volumes, qui vient de paraître, est une vaste et remarquable introduction, où l'auteur s'est appliqué à mettre en lumière la situation des divers états de l'Europe au XVIIIe siècle, leurs mœurs politiques, les procédés de leur diplomatie, les idées qui travaillaient les esprits, les traditions comme les intérêts dont s'inspiraient les gouvernemens et les rapports qu'ils entretenaient avec la France en 1789 (1). Dès son entrée en matière, l'historien a prouvé qu'il était à la hauteur de sa tâche. On ne saurait trop louer la richesse de ses renseignemens, l'étendue de ses recherches et de ses lectures. Peut-être même en abuse-t-il; s'il fallait lui faire un reproche, nous nous plaindrions qu'il n'ait pas su toujours se circonscrire, se borner, ni éviter la confusion que produit quelquefois l'abondance. Si riche qu'on soit, on se trouve bien d'administrer sa fortune avec une vigilante économie.

Nous ne lui ferons point de chicanes. Si sa méthode n'est pas toujours assez sévère, il a une qualité qui rachète amplement ce défaut véniel. Voyant les choses de haut, il a su parler de la révolution en philosophe. Il y a un sage dans cet érudit. Il est disposé à juger des affaires d'ici-bas avec le flegme et la sereine tranquillité d'une raison normande, très avisée, très attentive, qui n'est dupe de rien, qui discute ses goûts,

(1) *L'Europe et la Révolution française*, par Albert Sorel : *les Mœurs et les Traditions*, 1 vol. in-8°. Paris, 1885; Plon.

raisonne ses dégoûts et se tient en garde contre toutes les sortes d'exagération. Certaines choses dont se scandalisent les idéalistes détrompés lui semblent fort naturelles et faire partie du train de ce monde. Il estime que, si les idolâtries sont ridicules, il y a toujours un fond d'injustice dans les colères. Il a aussi l'avantage de connaître l'Europe autant que la France; sa pensée a beaucoup voyagé, il est au fait des jugemens que les autres nations peuvent porter sur nous. Chaud patriote, plein de respect pour le passé de notre pays et croyant fermement à son avenir, il tient à apprécier notre histoire comme pourrait le faire un étranger de bonne foi, judicieux et bienveillant. Il faut vivre dans la maison pour connaître les secrets du ménage; il est bon pourtant d'en sortir quelquefois et d'écouter un peu ce qui se dit chez les voisins.

Aujourd'hui encore, après un siècle écoulé, peu de Français sont capables de parler de la révolution sans colère ou sans idolâtrie. Plus d'un estime avec Bonald et Joseph de Maistre « qu'elle fut le mal élevé à sa plus haute puissance, la pure impureté, qu'elle eut un caractère satanique. » D'autres, au contraire, jacobins impénitens, s'obstinent à croire que la France n'existait pas avant 1789, que les tribuns de 92, par une sorte d'illumination divine, ont tout inventé, la raison, la patrie, le bonheur, la vertu, le soleil et le printemps, que leur parole fut le verbe incarné, la viande céleste de la communion, le vin nouveau dont la céleste Jérusalem est transportée. Ce qui est commun aux partisans fanatiques et aux ennemis déraisonnables de la révolution, c'est qu'ils l'envisagent comme un événement surnaturel, qui a rompu brusquement le cours de l'histoire et des destinées humaines. M. Sorel en juge tout autrement. Il ne croit pas aux miracles ni qu'il y ait des effets sans cause ou des plantes sans racines. Il est convaincu que le présent est le fils du passé, que les générations sont solidaires les unes des autres, que nos folies et nos sagesses ont de lointaines origines, que les peuples comme les individus ne peuvent se soustraire à la loi fatale des hérédités et des mystérieuses transmissions.

L'objet qu'il se propose en écrivant son livre est de montrer dans la révolution française, qui apparaît aux uns comme la subversion, aux autres comme la régénération du vieux monde européen, la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe, et de faire voir qu'elle n'a point porté de conséquence, même la plus singulière, qui ne découle de cette histoire et ne s'explique par les précédens de l'ancien régime. « S'il se fût trouvé alors sur le trône un prince de la taille et de l'humeur du grand Frédéric, a dit Tocqueville, je ne doute point qu'il n'eût accompli dans la société et dans le gouvernement plusieurs des plus grands changemens que la révolution y a faits, non-seulement sans perdre sa couronne, mais encore en augmentant son pouvoir. » — Le grand roi ne s'est pas rencontré, la révolution a pris sa place. Mais M. Sorel se fait fort de démontrer qu'à travers

cette grande crise la nation française n'a changé ni de tempérament ni de caractère, qu'elle s'est appliquée presque à son insu à concilier avec ses traditions séculaires les nouveautés qui la séduisaient, qu'il est dans son génie de se révolter pour conquérir l'impossible et de s'apaiser dès que le raisonnable lui paraît certain ; qu'à la fin du siècle dernier, elle a poursuivi avec véhémence des résultats très modérés ; que, faute de réforme royale, elle renversa la royauté ; que, la royauté renversée, elle subsista telle qu'on l'avait faite, conservant les règles de conduite et les habitudes d'esprit qu'elle tenait de ses rois. « L'omnipotence de l'état avait conduit aux abus qui ruinaient le gouvernement ; mais, par cela même que l'état absorbait la patrie, la nation sentit qu'en se dissolvant elle s'anéantissait elle-même, et elle se rassembla. La passion de l'unité, constamment développée par l'ancien régime, la sauva de ses propres excès... La révolution se faisait pour assurer aux Français la libre jouissance de la terre de France ; l'invasion étrangère se faisait pour détruire la révolution, démembrer la France et assujettir les Français. Ils identifièrent tout naturellement l'amour de la France avec l'amour de la révolution, comme ils l'avaient identifié avec l'amour du roi. Le vieux patriotisme se réveilla dans les cœurs aussi simple, aussi vivant, aussi fort et efficace qu'aux temps de la guerre des Anglais et des grands désastres de la fin de Louis XV. »

Si la révolution française n'a pas été un événement miraculeux, il faut reconnaître qu'elle eut un caractère tout particulier, qui s'explique par ses origines. Elle avait été préparée par des philosophes à la fois sceptiques et candides, lesquels, remettant tout en question, se croyaient de force à tout reconstruire et joignaient au doute l'enthousiasme, au mépris de ce qui était le rêve d'autre chose et la joie des grandes espérances. Comme l'a si bien montré M. Taine, elle ne fut que la mise en pratique d'une doctrine qui combattait, au nom de la raison abstraite, tous les préjugés héréditaires, sans s'inquiéter si les sociétés peuvent vivre sans préjugés, et qui, « fermant les yeux sur l'homme réel, tirait de son magasin de notions courantes la notion de l'homme en général et bâtissait là-dessus dans les espaces (1). » Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on n'y aperçoit guère de révolutions qui ressemblent à la nôtre. On voit se révolter des peuples conquis dont le conquérant a poussé la patience à bout ; on en voit d'autres qui, inquiétés dans leurs franchises ou molestés dans leurs croyances, aspirent à recouvrer un bonheur perdu dont ils n'avaient peut-être jamais joui. Le regret a ses illusions comme l'espérance. Que voulaient les Belges et les Hollandais quand ils se révoltèrent en 1787 ? Les uns et les autres défendaient leurs libertés nationales contre des princes qui affectaient le pouvoir absolu.

(1) *Les Origines de la France contemporaine*, par H. Taine, t. I, p. 279.

En ce qui concerne les troubles qui agitèrent la petite république genevoise durant tout le cours du XVIIIe siècle, M. Sorel a eu tort d'avancer que c'était la révolution française qui se préparait et se répétait, pour ainsi dire, en raccourci sur ce petit théâtre. Sans doute, M. de Vergennes avait raison d'y attacher quelque importance : « J'étudie les querelles de Genève, disait-il ; car il est à craindre que leurs écrits, après avoir alimenté chez eux la discorde, ne portent au dehors le fanatisme dont ils sont remplis et que leurs voisins ne passent de la curiosité à l'imitation. » — Plus tard, un Genevois put écrire : — « Ce fut de nos murs que partit le premier grain de la tempête, et les matières combustibles, dont de prétendus régénérateurs avaient rempli la France, semblèrent s'allumer à nos étoupes (1). » Il est certain aussi que plusieurs des révolutionnaires genevois, chassés de leur pays en 1782 par le coup d'état militaire des Français, des Sardes et des Suisses, se firent, comme le remarque M. Sorel, courtiers de révolution cosmopolite, enseignant aux disciples des philosophes la pratique des séditions, des clubs et des prises d'armes. Mais il paraît croire que la guerre civile qui se termina par une médiation armée avait mis aux mains une oligarchie régnante et une population de *natifs*, qui prétendait gouverner à son tour. Les deux adversaires en présence étaient un patriciat remplissant toutes les charges, ayant seul ses entrées dans le sénat et dans le conseil des Deux-Cents, lesquels se recrutaient l'un l'autre, et une bourgeoisie, souveraine en principe, mais dont le droit se réduisait à approuver ou à rejeter les propositions que voulaient bien lui faire ses gouvernans. Quant aux *natifs* ou descendans d'étrangers domiciliés, ils ne réclamaient que l'égalité civile ; ils désiraient qu'on les autorisât à faire le commerce, à exercer toutes les professions, à siéger dans les jurandes. Pour obtenir le redressement de leurs griefs, ils se donnaient au plus offrant, et on les vit, selon les circonstances, s'allier aux bourgeois ou aux patriciens.

Le bourgeoisie genevoise avait l'humeur fière et hargneuse et ne répugnait point aux moyens violens. Dans le fond, ses prétentions étaient fort modérées. Elle croyait savoir que, par de sournois empiétemens, ses maîtres avaient porté atteinte à ses antiques prérogatives. Comme les Hollandais et les Belges, elle protestait contre les usurpations et demandait des garanties. Quelqu'un a dit qu'il ne faut pas se piquer de mettre de l'esprit dans les affaires, qu'elles n'en ont point du tout. Il est dangereux aussi d'y vouloir mettre de la métaphysique, et ces Genevois du XVIIIe siècle étaient un peuple doctrinaire et raisonneur. Enfermés dans une ville murée, où les sévérités de la discipline calviniste avaient survécu au dieu de Calvin et où la religion défendait de rire, ils n'avaient pas d'autre divertissement que

(1) Isaac Cornuaud, *Mémoires inédits*.

de se réunir dans leurs cercles, qui se changèrent bien vite en conventicules politiques. Ils y discutaient à perte de vue les affaires de l'état; mais ils étaient peu portés à l'utopie; les yeux tournés vers le passé, ils ne réclamaient que leur dû.

Leur grand compatriote Rousseau, dont ils savaient par cœur les écrits, ne leur avait donné, après tout, que de sages conseils. Tout en leur prêchant la méfiance, il les engageait à se tenir à leur place, à ne point se prendre pour des Romains ou des Spartiates, à laisser là ces grands noms qui ne leur allaient point, à se considérer comme des marchands, des artisans, toujours occupés de leur travail, de leur trafic, de leur gain, et pour qui la liberté même n'est qu'un moyen d'acquérir sans obstacle et de posséder en sûreté. N'avait-il pas déclaré, dans son *Contrat social*, qu'il n'a jamais existé et n'existera jamais de véritable démocratie, qu'il est contre l'ordre naturel que le grand nombre gouverne et que le petit soit gouverné, que c'est le gouvernement des dieux, lequel ne convient point aux hommes, et que la meilleure des institutions humaines est l'aristocratie élective? — « Tout balancé, écrivait-il aussi dans ses *Lettres de la Montagne*, j'ai donné la préférence au gouvernement de mon pays; mais je n'ai point donné d'exclusion aux autres gouvernemens. Au contraire, j'ai montré que chacun avait sa raison, qui pouvait le rendre préférable à tout autre, selon les hommes, les temps et les lieux. » — C'est méconnaître Rousseau que de ne voir en lui que le plus romanesque des grands esprits, sans faire la part de son vigoureux bon sens, qui s'est souvent insurgé contre ses propres chimères.

Une constitution fondée sur des principes abstraits, sur des axiomes de géométrie, la prétention de légiférer pour l'humanité, pour l'univers, la raison pure proclamée souveraine du monde et dont on se fait une idole après avoir détrôné les autres, la parfaite logique considérée comme le secret du parfait bonheur, la recherche désespérée du gouvernement absolument raisonnable, qui doit faire à la fois les délices des âmes simples et la joie des esprits forts, voilà ce qui ne s'était vu nulle part avant 1789. Que serait devenue la France si elle s'était abandonnée tout entière à la poursuite de cette justice égalitaire qui est la plus trompeuse des justices et qui attente à la véritable égalité? On ne reconnaît plus d'autre maître que la volonté générale, qui est souvent la plus particulière des volontés; ce qui subsiste encore du régime féodal inspire tant d'horreur que, pour en finir d'un coup avec le passé et avec toutes les distinctions sociales, on rêve de créer un état sans institutions, une société sans classes, une France amorphe qui ne sera qu'une poussière d'hommes.

Comme l'a remarqué si justement M. Sorel, ce fut l'invasion étrangère qui sauva la révolution. Elle arracha à leur utopie ces cosmopolites, ces logiciens en délire; elle réveilla en eux les sentimens natu-

rels, ces instincts, ces préjugés transmis sans lesquels il n'y a pas de peuples. Comme les enfans dont on bat la mère, ils ressentirent un amour furieux pour cette France qu'on outrageait et qu'on voulait leur prendre, pour cette France que leurs rois avaient faite province après province, motte après motte. La passion pour une idée se joignant à l'enthousiasme patriotique et ces deux flammes se surchauffant l'une l'autre, les cœurs s'embrasèrent et on put croire que la température de l'âme humaine avait brusquement changé.

Ces cosmopolites redeviennent de vrais Français. Leurs actions, leur langage, la sagesse qui se mêle à leurs emportemens, leurs vertus, leurs erreurs, leurs vices, leur façon de raisonner et de déraisonner, tout témoigne de l'éducation qu'ils ont reçue ; ils sont tels que les siècles les ont façonnés. La France était le pays où s'était réalisée dans sa plénitude l'idée de la souveraineté politique s'incarnant dans un homme. Cette volonté générale qu'on met à la place des rois, on lui confère l'omnipotence, on lui permet tous les orgueils et tous les caprices, et des rebelles qui s'étaient juré de ne plus obéir à personne étonnent le monde par des prodiges de soumission. Sacrifiant tout à la loi suprême du salut public, on les voit aussi employer à l'égard de ceux qu'ils soupçonnent de tramer des complots contre la nouvelle France quelques-uns des procédés d'inquisition ou de répression dont usait le roi très chrétien contre l'hérésie et les hérétiques. Par une inspiration plus heureuse, ces novateurs qui se flattaient de légiférer pour l'univers feront un code civil où le droit romain se trouvera concilié par d'habiles tempéramens avec l'esprit des coutumes nationales, et ce code, élaboré dans des comités où les fous sont en nombre, sera un chef-d'œuvre de bon sens ; moyennant quelques corrections, quelques amendemens, il s'accommodera si bien à notre caractère et à nos mœurs et nous deviendra si cher que personne n'osera plus y toucher.

Nos révolutionnaires ne croyaient qu'aux idées abstraites ; ils finirent pourtant par s'apercevoir que les abstractions sont des ombres, des fantômes, que la seule manière de les faire vivre était de leur infuser en abondance du vieux sang français. Étrange chose qu'un peuple qui semble avoir pris en horreur son passé et que son passé ressaisit malgré lui, qui aspire à en finir avec son histoire et qui se sent son prisonnier, qui veut rompre avec ses traditions et à qui ses traditions s'imposent, qui aspire à tout changer jusqu'au calendrier et qui sans le savoir mêle les redites aux nouveautés et chante une nouvelle chanson sur l'air que lui ont appris ses ancêtres qu'il renie ! Que Richelieu, que Louis XIV lui-même reviennent au monde, ils ne tarderont pas à découvrir que la farouche assemblée qui a fait tomber la tête de Louis Capet n'est pas sans avoir avec eux quelque ressemblance de famille, qu'elle sait s'approprier leurs gestes, leur visage, leurs sourcils, leur

impérieuse grandeur, qu'elle s'écrie comme eux et du même ton : « L'état, c'est moi. »

M. Sorel a esquissé à grands traits, dans son premier volume, les lignes principales de la démonstration qu'il se promet de nous fournir en racontant les événemens. Dans quelques pages saisissantes, qui font autant d'honneur au talent de l'écrivain qu'à la clairvoyance du penseur, il a résumé les traditions de la vieille France et prouvé qu'en matière de politique extérieure, la révolution française a eu les mêmes règles de conduite, que dans la plupart de ses entreprises elle consulta les précédens, qu'elle entendit fonder sa grandeur sur les exemples bons ou fâcheux que lui avaient donnés des rois. Il nous rappelle que la politique des Capétiens eut pour objet tout à la fois de former une nation homogène, un état cohérent et d'assurer à la France ses vraies frontières, telles que semblait les indiquer l'histoire ou la légende. On les appellera plus tard les frontières naturelles, mais en ce temps on se souciait peu de la nature et beaucoup de Charlemagne, dont l'impérissable souvenir, comme un ferment mystérieux, faisait travailler la tête de nos rois, après quoi ils revenaient à leur bon sens et contenaient leurs désirs dans la borne toujours étroite du réel et du possible.

Enfermée par l'océan, par la Méditerranée, par les Alpes, la France ne pouvait s'étendre que vers l'est et vers le nord, dans les Flandres et dans les pays qui formaient les royaumes de Bourgogne et de Lorraine. On ne sera content que le jour où, d'annexion en annexion, on aura atteint les bords du Rhin et rassemblé en corps de nation tous les peuples de l'ancienne Gaule. Cette pensée qu'on se transmet de père en fils acquiert par degrés la rigueur tenace d'un calcul héréditaire, aussi fixe, aussi immuable que celui de l'abeille qui naît avec le ferme vouloir de construire des alvéoles hexagones où elle déposera son miel et son couvain. « Nos rois et leurs conseillers laissent aux poètes les grands rêves et les exploits légendaires de Charlemagne. Ils s'en tiennent à la partie de l'héritage qui se trouve sous leurs prises, et dès qu'ils se sentent les mains libres, ils les étendent de ce côté. Le roi a réuni les soldats, les légistes ont compulsé les textes : le procès diplomatique et l'exécution militaire peuvent commencer. »

Mais les rois de France ne sont pas tous des sages et, pour notre malheur, le roman s'est fait plus d'une fois sa part dans notre histoire. On voit paraître, par intervalles, des souverains qui sacrifient à leur vanité, à leur ambition déréglée les vrais intérêts du royaume. Ils méprisent les guerres de frontières, « les guerres communes, » qui sont pourtant les véritables « guerres du roi. » Ils cherchent leur gloire et leur plaisir dans les aventures merveilleuses, dans les expéditions épiques, dans les conquêtes d'empires, dans ce qu'on appelait

« les guerres de magnificence, » lesquelles finissent toujours par des mécomptes ou des désastres. Charles VIII se laissera tenter par la légende et suivra en Italie l'ombre de Charlemagne. En vain Crèvecœur, gouverneur de Picardie, lui représente « que la sûreté et le repos du royaume dépendent de la possession des Pays-Bas. » Il ne voit plus l'est ni le nord, il part pour la conquête de Naples et de Constantinople. Plus tard, Louis XIV, après avoir pris deux fois la Franche-Comté et consacré ses forces à ces guerres communes qu'aimait Vauban, voudra, lui aussi, avoir sa guerre de magnificence, celle de la succession d'Espagne, et peu s'en faut qu'il ne compromette pour longtemps l'œuvre de Richelieu.

Les étoiles qui président aux destinées de la France n'ont pas voulu que ses maîtres fussent toujours raisonnables; c'eût été trop de bonheur. Quelques-uns ont possédé, dans une mesure presque surhumaine, le génie des affaires; d'autres avaient le goût du merveilleux, du romanesque, ils se sont lancés à corps perdu dans des entreprises chimériques et ruineuses : le romanesque coûte toujours très cher. Leurs équipées et leurs tristes expériences servaient de leçons; après s'être égaré sur de fausses pistes, on revenait aux vraies traditions, aux combinaisons lentement mûries, à la politique de modération et de sagesse, la seule qui nous ait réussi. On se rappelait que, quoi qu'on fasse, le bon sens doit être de tout, que la France ne doit pas chercher à s'agrandir au midi, que les Alpes et les Pyrénées s'y opposent, que son seul intérêt permanent était de se créer au nord-est une frontière solide et invulnérable, qu'au surplus il faut acheter son bonheur par de longues patiences, qu'il convient de ne prendre que ce qui est bon à garder et de n'entreprendre que ce qu'on est capable d'achever, qu'il est plus sage de se contenter de ce qu'on a que d'acquérir à des conditions onéreuses, qu'il y a de sots marchés où l'on joue un rôle de dupe, que personne n'est assez fort pour faire des conquêtes en grand sans avoir des compagnons de fortune, qui réclament leur part dans la curée, que ces associés sont des ambitieux dont on se fait des rivaux, que mieux vaut rester ce qu'on est que d'agrandir ses voisins et de se diminuer de tout ce qu'on leur donne.

C'était la politique modérée qui prévalait à la veille de la révolution. M. de Vergennes avait refusé de lier partie avec l'empereur Joseph, qui, pour décider la France à lui laisser prendre la Bavière, offrait, par voie d'insinuation, de se dessaisir en notre faveur d'un morceau des Pays-Bas. M. de Vergennes repoussa bien loin cette proposition; il demeura fidèle au système des traités de Westphalie, qui fondait la suprématie de la France sur la clientèle des états moyens. « Ne valait-il pas mieux demeurer la monarchie la plus puissante au milieu d'une Europe morcelée, que de partager dans une rivalité continuelle avec des égaux le

gouvernement d'une Europe réduite à quelques grandes souverainetés? » Cette politique, la seule qui s'accordât avec les principes de la révolution, fut celle des hommes de 89, de Mirabeau, de Talleyrand. Mais l'Europe provoque la France, et la France relève le gant. « La victoire réveille dans les âmes tous les instincts anciens de gloire, de croisade, ce goût de l'extraordinaire, ce fond de roman de chevalerie et de chanson de geste que porte en soi tout Français. » D'ailleurs la révolution est un dogme, une religion, et toutes les religions croiraient se manquer à elles-mêmes si elles n'imposaient leur dieu aux hommages de tout l'univers; elles ont le génie de la propagande, du prosélytisme, ce que Voltaire appelait une fureur d'amener les autres à boire de son vin.

Les républicains français, combinant leurs principes abstraits avec les traditions d'une monarchie conquérante, se proposent tout à la fois de faire le bonheur des peuples, qu'ils initient aux saints mystères, et de travailler à la grandeur de leur pays en lui donnant ses frontières naturelles. Les provinces qu'ils s'occupent tout d'abord de rendre heureuses en s'en emparant, et qu'on verra se prêter de bon cœur à leurs nouvelles destinées, sont précisément celles dont les rois, depuis des siècles, préparaient méthodiquement l'annexion. « Lorsqu'en 1795 la paix devint possible, les constitutionnels de 1789 avaient depuis longtemps disparu de la scène, et rien ne subsistait plus de leur esprit. Les hommes qui gouvernent alors sont ces formidables légistes, armés et bardés de fer, descendans directs des *chevaliers ès-lois* de Philippe le Bel, émules excessifs de Richelieu, continuateurs démesurés de Louvois. C'est dans les recueils des *Droits du roy* qu'ils cherchent les commentaires des droits de la nation, et c'est ainsi qu'à la politique de paix et de modération succède la politique de conquête. » Cependant on déclare bien haut que les peuples seront consultés; on entend qu'ils se donnent volontairement. Mais bientôt ces victorieux oublient leurs principes. Ce n'est plus l'enthousiasme d'une doctrine qui leur tourne la tête, ils ont connu l'ivresse de l'épée, la plus dangereuse de toutes. Le dol, la violence, tout leur est bon. Ils mettent au service de la révolution les pratiques de la vieille diplomatie; ils concluent avec les monarchies de l'Europe des pactes iniques, jusqu'à ce qu'enfin l'homme qui devient leur maître, et qui les continue tout en les désavouant, précipite la France dans des aventures qui dépassent en magnificence tout ce que le monde avait pu voir et font pâlir la renommée de Charlemagne. Ce n'est plus de l'histoire, c'est de l'épopée. Les imaginations s'exaltent, le bon sens gémit et proteste, et bientôt la France, perdant l'une après l'autre toutes ses conquêtes, doit se renfermer tristement dans ses vieilles frontières, où il lui semble que ses souvenirs et sa gloire étouffent. Plût au ciel qu'elle les eût gardées!

Ceux qui s'imaginent que la politique révolutionnaire, comme une aventurière qui dérange un heureux ménage, a porté le trouble dans une Europe régulièrement constituée, société d'états et d'assurance mutuelle où toutes les monarchies se sentaient solidairement responsables, où régnaient l'ordre, le respect des traités et des bienséances, une inviolable fidélité à la foi jurée, se trompent comme à plaisir, ou tout au moins ils confondent les temps. Ce n'est qu'après la chute de Napoléon et pour justifier le renversement de l'usurpateur que les souverains s'avisèrent de poser la légitimité en principe. La révolution avait eu des doctrines et des dogmes, ils voulurent en avoir à leur tour; ils poussèrent même la condescendance jusqu'à reconnaître aux nations des intérêts et des droits qu'ils accordaient tant bien que mal avec les prérogatives de l'autel et du trône. Ils se sont bien vite lassés de cette comédie, ils sont rentrés dans leur vrai naturel, ils ont prouvé que les rois les plus légitimes n'ont d'autre règle de conduite que la raison d'état. Des événemens tout récens en font foi.

Pour se convaincre que la soi-disant « république chrétienne » était une maison fort suspecte, où se passaient des choses qui n'arrivent d'ordinaire que dans les bois ou dans les cavernes, il suffit de se remettre en mémoire la guerre de succession d'Autriche, l'invasion de la Silésie, toute l'histoire du XVIIIe siècle, ou de lire le lumineux résumé qu'en donne M. Sorel. Le droit des gens n'existait que dans les livres, dans les traités de Pufendorf, de Grotius et de Burlamaqui; on y cherchait l'idée de la justice, a dit un philosophe, comme on se procure le portrait d'une personne illustre qu'on ne peut voir. On avait mis à la place de la politique, selon le mot d'Alberoni, « le caprice de quelques individus qui, sans rime ni raison, coupaient et rognaient des états et des royaumes, comme s'ils étaient des fromages de Hollande. » L'incertitude des successions et des titres les plus avérés, le cynisme des chicanes et l'effronterie des marchandages, les ingérences que rien ne justifie, les détrônemens, les régicides, les démembremens, voilà les exemples qu'avait donnés l'Europe à la révolution.

C'est en ce temps que fleurit dans tout l'éclat de sa sinistre beauté le fameux « système copartageant, » qui, comme l'a dit M. Sorel, passe dans l'usage des chancelleries, en attendant qu'il ait son article dans les répertoires de diplomatie, avec ses maximes, ses définitions, sa casuistique, sa jurisprudence, sa procédure, ses formules et même son argot. Il est entendu que le partage du bien d'autrui devient un acte de haute et religieuse justice pourvu que les associés touchent des parts rigoureusement égales, pourvu que les lots soient calculés non-seulement d'après la *quotité* de la population, mais d'après son *espèce et sa qualité*. Il faut aussi que des *nantissemens d'hypothèque réelle* garantissent l'exécution du marché; on stipule des *trocs* pour compen-

ser les différences de valeur, *des surrogats pour bonifier le désavantage du troc.* Toutes ces règles furent scrupuleusement appliquées dans le partage de la Pologne, et on comprend que la grande Catherine, qui tenait beaucoup aux formes, s'écriât avec indignation en 1794 : « Ces brigands de Français ne veulent point d'amis ni d'alliés, il leur faut des complices et des victimes. » Toutefois, ces brigands avaient leur excuse, ils ne faisaient que réclamer des compensations.

La spoliation insolente du faible par le fort n'a compromis que passagèrement le bon renom de ceux qui ont consommé le cynique partage de la Pologne. M. de Vergennes avait raison de dire « qu'avec le temps, la haine des moyens qui ont accru une monarchie se dissipe et que la puissance reste. » On avait été indulgent pour les princes, on ne le fut point pour la révolution ; on leur avait tout passé, on ne lui passa rien. C'est qu'ils faisaient leur métier, et qu'elle avait démenti ses principes, qui étaient fort conciliables, comme le remarque M. Sorel, avec la politique de Henri IV et de Richelieu, mais qui ne l'étaient pas avec celle de Louis XIV et de Louvois. Elle parlait au nom de l'éternelle justice, elle annonçait aux peuples un nouvel évangile, et tout à coup la loi de grâce et d'amour s'était transformée en loi de servitude, la pacifique houlette du bon berger qui promettait à ses brebis les plus verts pâturages s'était changée en verge, et cette verge était de fer.

Les peuples souffrent quelquefois qu'on les foule, ils n'admettent pas qu'on les trompe. Ce qui se passa dans leur cœur, Goethe l'a exprimé mieux que personne dans l'admirable poème d'*Hermann et Dorothée,* qu'il composa en 1796. Il y met en scène le chef d'un village allemand, qui, hommes, femmes, enfans, s'est enfui tout entier devant un retour offensif de l'invasion française. Ce patriarche raconte tristement les enthousiasmes de la première heure et les déceptions qui ont suivi, toutes les nations de l'Europe surprises par l'aurore d'un jour nouveau, les regards qu'elles attachaient « sur la capitale du monde, qui l'avait été si longtemps et qui méritait plus que jamais ce saint nom, » la fièvre qu'allumaient dans leur âme de magiques paroles que la terre n'avait pas encore entendues. « Bientôt les Français arrivèrent ; ils apportaient l'amitié et la délivrance, ils plantaient partout avec joie des arbres de liberté, promettant qu'on ferait sa part à chacun et que chacun se gouvernerait à sa guise, et on dansait des rondes autour des nouveaux étendards. Ils gagnaient le cœur des hommes par la fierté de leur entreprise et celui des femmes par leur gaîté contagieuse. La joie qui régnait était celle que ressent le fiancé le jour qu'il enlace son bras autour de la taille de celle qu'il aime, en attendant l'heure de la sainte union. Mais bientôt le ciel se troubla, les frères se changèrent en maîtres ; ceux qui les commandaient ne songeaient plus qu'à jouir et à piller, et comme les grands

les petits jouissaient et pillaient. Alors la colère et le chagrin s'emparèrent des cœurs les plus doux. Chacun jura de venger son injure et la honte de ses espérances trahies. »

Ceux qui ont partagé la Pologne ont gardé leurs conquêtes et ils en ont fait d'autres depuis; la révolution a perdu les siennes. Il faut considérer aussi que par les expropriations qu'elle exerça, par les doctrines qu'elle prêchait et qui se retournèrent contre nous, elle poussa des populations divisées à s'unir en corps de nation, que par suite elle changea la balance entre nous et nos voisins et nous priva pour jamais de cette clientèle de petits états souverains qui faisaient notre sûreté et notre force. En revanche, consommant sur un point l'œuvre de la royauté, elle sut donner à notre pays une puissance de cohésion, un sentiment et une conscience de lui-même que sans elle il n'eût peut-être jamais acquise. Est-ce une compensation suffisante? Il y a là de quoi raisonner longtemps. Ce qui est certain, c'est que la France, obligée désormais de compter avec d'inquiétans voisinages, ne peut plus se permettre aucune aventure, aucun roman. La guerre de magnificence que nous fîmes au Mexique nous a coûté l'Alsace et la Lorraine.

Pour en revenir à M. Sorel, la critique lui reprochera sans doute d'avoir tiré quelquefois de ses prémisses des conséquences un peu forcées, d'avoir expliqué par l'influence des traditions certains faits qui s'expliquent assez par la nécessité des situations et des circonstances. Rien ne change plus les hommes que l'exercice du pouvoir, et il admet sans doute comme nous que les conventionnels n'ont pas eu besoin d'étudier longuement nos annales pour se convaincre que ce n'est pas la métaphysique qui gouverne le monde et pour en conclure qu'ayant à traiter avec l'Europe, ils devaient lui parler le langage des affaires. On pourrait lui reprocher encore d'avoir attribué en propre au caractère français des tendances qui sont de tous les temps et de tous les lieux, parce qu'elles sont inhérentes à la nature humaine, toujours encline à abuser de tout. Il serait le premier à convenir qu'il n'y a pas en Europe un seul gouvernement qui n'ait sacrifié à l'esprit de chimère, qui n'ait compromis une fois ou l'autre son avenir par des ambitions magnifiques et déréglées. Mais quelques réserves qu'on fasse, sa thèse n'en subsiste pas moins dans ce qu'elle a d'essentiel, et cela suffit pour assurer une valeur durable à son livre, aussi solide qu'original et bien digne de figurer parmi les meilleurs qu'on ait écrits pour dégager de la confusion des faits une philosophie de la révolution française. N'étant ni son détracteur ni l'un de ses fanatiques, il ne peut se flatter d'obtenir les suffrages d'aucun parti; mais ce n'est pas pour les partis qu'écrivent les philosophes et les vrais historiens.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

LE PESSIMISME DANS LE ROMAN

Cruelle Énigme, par M. Paul Bourget. Paris, 1885; A. Lemerre. — *Bel-Ami*, par M. Guy de Maupassant. Paris, 1885; V. Havard.

Le mois qui vient de finir n'a pas été bon pour les pessimistes: deux hommes d'âge, d'expérience et de poids, normaliens tous les deux, M. Dionys Ordinaire et M. Francisque Sarcey, les ont pris à partie, celui-ci plus paternellement, selon son ordinaire, mais celui-là bien plus éloquemment, et avec moins de précautions. Je ne vois pas clairement les effets que leurs conseils opéreront. Mariez-vous, dit M. Sarcey; prenez des douches, dit M. Ordinaire; élevez vos enfans, continue l'un; soignez votre cave, reprend l'autre; courez sus au cléricalisme, ajoute le vétéran de la critique dramatique; et songez quelquefois à M. Gambetta, c'est le dernier mot du député du Doubs. Ces conseils sont honnêtes et ne paraissent pas impraticables. Reste seulement à savoir s'ils guériraient nos pessimistes, ou même si vraiment nous devons leur souhaiter de guérir, et c'est ce que M. Francisque Sarcey comme M. Dionys Ordinaire ont oublié d'examiner. Car, en vérité, voudriez-vous, M. Dionys Ordinaire et M. Francisque Sarcey voudraient-ils bien eux-mêmes que Musset, par exemple, eût été plus heureux en amour, ou George Sand en ménage? Comme autrefois cette affection que l'on appelait alors le *mal du siècle*, et dont il procède pour une large part, ne se pourrait-il pas que le pessimisme fût ou devint un

jour une source d'inspiration littéraire féconde? Et qui sait même, à la condition de le bien entendre et de le bien prendre, s'il ne vaudrait pas mieux au fond que l'espèce d'optimisme béat ou visionnaire que nous voyons qu'on lui oppose? C'est ce que j'essaierai de montrer en prenant occasion à mon tour du *Bel-Ami* de M. Guy de Maupassant et de la *Cruelle Énigme* de M. Paul Bourget, puisque c'est eux qui ont provoqué l'étonnement un peu naïf de M. Francisque Sarcey et la colère trop opportuniste de M. Dionys Ordinaire.

M. Guy de Maupassant, dont nous avons eu quelquefois déjà l'occasion de parler, n'avait rien écrit d'aussi considérable et complet en son genre que ce dernier roman. Si sa personnalité n'y est peut-être pas, et surtout dans les premières pages, encore assez dégagée de celle de son maître Flaubert; si certains procédés y rappellent encore trop les leçons de l'école : *Madame Bovary, l'Éducation sentimentale, Bouvard et Pécuchet;* si M. de Maupassant n'a pas pris son parti de cesser d'observer les choses qui n'en valent pas la peine, et de noter que la porte des Folies-Bergère est « une porte matelassée à battans garnis de cuir, » ou qu'au théâtre on n'aperçoit des personnes assises dans les loges « que leur tête et leur poitrine; » enfin s'il ne vérifie pas toujours assez exactement le titre des expressions qu'il emprunte ou qu'il crée, comme dans ce bout de phrase : « *Il se pensa devenu fou,* » et cet autre encore : « Le concierge lui répondit d'une voix *où apparaissait une considération* pour son locataire; » *Bel-Ami* n'en est pas moins ce que M. de Maupassant, pour parler le langage du jour, a écrit de plus fort, et je ne craindrai pas d'ajouter : ce que le roman naturaliste, le roman strictement et vraiment naturaliste, a produit de plus remarquable. Ni *Germinal*, trop poétique, et, comme on l'a dit, presque épique; ni *Sapho,* où se mêlent encore trop de sentimentalisme et d'émotion sympathique; ni enfin ni surtout *Chérie*, — ce suprême adieu, nous l'espérons pour lui, de M. de Goncourt au roman, — ne remplissent comme *Bel-Ami* la formule du naturalisme. J'entends par là que rarement on a de plus près imité le réel, et rarement la main d'un artiste a moins déformé ce que percevait son œil. Tout est ici d'une fidélité, d'une clarté, d'une netteté d'exécution singulière. M. de Maupassant ne voit pas loin, ni bien profondément, mais il voit juste, et ce qu'il voit, il sait le faire voir. Si d'ailleurs, au rebours de M. Bourget, qui nous explique trop ses personnages, M. de Maupassant ne les explique pas assez, ne nous fait pas entrer dans le secret de leur pensée, ne nous dévoile pas les mobiles cachés de leur conduite, on doit dire que peut-être en a-t-il moins besoin qu'un autre, ou même pas du tout, tant sont révélateurs à eux seuls et les gestes, et les attitudes, et les dialogues surtout qu'il note. Comme il y a des paroles, en effet, qui n'ont pas besoin

qu'on les interprète, il y a des gestes si précis que tout commentaire ne réussirait qu'à en obscurcir le sens. L'exactitude et le bonheur de la notation se trouvent donc ainsi tenir lieu, dans le roman de M. de Maupassant, d'une psychologie qu'autrement on aurait le droit d'y regretter. Ses modèles eux-mêmes lui apportent, sans le savoir, tout ce qu'il y a naturellement de signification intérieure gravée dans l'expression d'un visage ou contenue dans la naïveté d'une conversation, et lui, qui les copie sans en demander à peine davantage, les copie d'un trait si sûr, qu'avec la ressemblance physique, il nous en donne aussi la ressemblance intellectuelle. Au moment où le naturalisme, après avoir fait un peu de bruit dans le monde, est sur le point d'aller rejoindre au pays des vieilles lunes le réalisme et le romantisme, je ne serais pas étonné qu'il fallût faire honneur à l'auteur de *Bel-Ami* de nous en avoir donné le chef-d'œuvre.

On connaît sans doute le roman, et nous n'avons pas à l'analyser. L'intrigue d'ailleurs en est si simple qu'on peut dire qu'elle n'existe pas : c'est l'histoire d'un sous-officier de hussards devenu journaliste, et qui, de femme en femme, par la séduction de sa moustache et la vigueur de son tempérament, ou de vilenie en vilenie, grâce à son manque de préjugés et la naïveté de son cynisme, s'élève jusqu'aux sommets de la plus haute considération, — je voulais dire de la fortune, mais les deux aujourd'hui ne font qu'un. On eût intitulé cela jadis, il y a quelque trente ans : *un Début dans le journalisme* ou *un Début dans la vie*.

Considérez là-dessus ce qu'il peut tenir de choses dans le titre d'un roman, et vous apercevrez aussitôt ce qui manque le plus dans le livre de M. de Maupassant. Quand on intitulait un livre : *un Début dans le journalisme* ou *un Début dans la vie*, on prenait l'engagement d'y apprendre au lecteur quelque chose de neuf sur le journalisme, ou même, plus ambitieusement, quelque chose de nouveau sur la vie. *Un Début dans la vie*, c'était à dire l'histoire, l'étude, l'analyse de l'un de ces événemens ou de l'une de ces crises qu'il faut que traversent la plupart des hommes pour passer de la jeunesse à la maturité, de la vie sûre, facile de la famille ou de l'école à la vie moins facile et moins sûre du monde ; et, *un Début dans le Journalisme* ou *un Début dans la magistrature*, c'était l'étude plus particulière des difficultés d'ordre particulier qui, dans le journalisme ou dans la magistrature, viennent s'ajouter, pour les compliquer, aux difficultés communes de la vie. Quelques romans de Balzac, sans porter ce titre en avant d'eux : *un Grand Homme de province à Paris*, *le Père Goriot*, *un Ménage de garçon*, peuvent passer, si l'on veut, pour des modèles de ce genre. Rien de cela dans *Bel-Ami*. Je ne rechercherai point si ce sont ici des portraits, ayant peu de goût pour les livres de cette espèce, — *le Druide*, *Roland*, *l'Impératrice*

Wanda, — et encore moins, n'en sachant rien, me permettrai-je de l'insinuer. Ce qui toujours est certain, c'est que les personnages de M. de Maupassant, — son sous-officier de hussards tout le premier, ses femmes aussi, et surtout Mme de Marelle, Mme Forestier, Mme Walter, — ne représentent qu'eux-mêmes et qu'eux seuls. Pareillement ses épisodes, n'étant ou ne paraissant choisis chacun que pour lui-même, et ne gravitant pas vers un centre commun d'intérêt, se suivent de telle sorte qu'il semble que l'on en pourrait toujours à volonté retrancher ou ajouter quelqu'un. C'est encore sans doute en quoi M. de Maupassant demeure fidèle à l'esthétique naturaliste, — celle de *l'Éducation sentimentale*, — mais c'est en quoi aussi son livre pèche, et n'est pas proprement un livre ni surtout un roman. Il n'est pas composé ; et il n'enferme pas cette part de vérité générale qui peut seule soutenir un livre mal composé.

Je voudrais bien qu'il y fît attention. Nous ne lui reprochons pas avec M. Sarcey, voulant nous mettre un journaliste en scène, de ne l'avoir pas orné d'assez de qualités littéraires. Il n'est assurément pas mauvais, pour « primer » dans le journalisme, de « penser par soi-même » et de « savoir écrire » comme dit M. Sarcey ; mais cela n'est pas nécessaire, ni d'un si grand usage, après tout, comme au besoin le prouveraient des exemples fameux. Nous ne lui reprochons même pas, dans ce récit de près de cinq cents pages, de ne nous présenter aux yeux qu'une collection d'imbéciles ou de gredins, tous vicieux ou tous tarés, et même un peu plus que tarés, vu la nature de leur tare. C'est le monde ordinaire du naturalisme ; et nous nous y retrouvons en pays de connaissances, de vilaines connaissances. Tout ce que nous lui demandons, c'est uniquement ici ce que peuvent avoir d'importance dans la vie totale de l'humanité les personnages qu'il nous fait voir et les histoires qu'il nous conte. Que nous importe George Duroy ? Le ménage Forestier ? Mme de Marelle ? et Saint-Potin ? et Boisrenard ? si vraiment, comme nous le croyons, ils ne représentent qu'eux-mêmes. Ah ! s'ils étaient, je ne dis pas autres qu'ils ne sont, mais, demeurant tout ce qu'ils sont, quelque autre chose en même temps qu'eux-mêmes ; si l'analyse de leur cas constituait pour la pathologie du vice, et partant, pour la connaissance de l'homme, un enrichissement durable ; moins que cela, si leur corruption procédait de quelque cause, et s'ils étaient vicieux par un autre motif que parce qu'ils le sont, j'y prendrais, j'y pourrais prendre un réel intérêt, ce que j'ai le droit d'exiger d'intérêt de tout romancier qui me demande quelques heures de mon temps. Mais je dois avertir l'auteur de *Bel-Ami* que, parmi ses nombreux lecteurs, quelques-uns, dont nous sommes, ne prennent d'intérêt qu'au développement du talent de M. de Maupassant ; et la plupart qu'aux descriptions

ou scènes, sinon précisément obscènes, trop libres tout au moins, que M. de Maupassant nous retrace avec tant de complaisance.

Il répondra, comme faisait naguère à je ne sais plus qui l'auteur de *Germinal*, que l'on ne saurait trop approfondir les mystères de « l'instinct génésique, » — c'est le nouveau nom de l'amour ; — qu'un roman a toujours suffisamment d'intérêt s'il y est question d'amour ; et, pour le surplus, que ce manque d'autre intérêt que nous lui reprochons, cette absence d'intrigue, cette vulgarité des motifs et cette banalité des personnages, tout cela constitue ce que d'autre part nous lui demandons : une certaine conception de la vie. Mauvaise, la vie l'est sans nul doute, mais elle est surtout médiocre, l'homme naturellement plat, et voilà le principe de son pessimisme. J'ai seulement quelque idée qu'en le définissant ainsi, M. de Maupassant et l'école naturaliste avec lui se trompent sur la nature propre de leur pessimisme. C'est ce qu'il convient de mettre en lumière.

Il est certain que la nature est assez indifférente aux souffrances de l'humanité, et il est certain que, si l'homme veut chercher de quoi se consoler de cette indifférence, il ne le trouve pas dans son histoire. Cependant, comme après tout nous ne sommes pas incapables de plaisirs, et comme la nature, sans nous les avoir destinées, ne laisse pas de nous en offrir, de temps en temps, des occasions, quelques-uns de nos pessimistes s'arrangeraient assez bien de la vie si la vie ne se terminait à la fatale nécessité de mourir. C'est ici ce qu'il y a, sinon de tout à fait nouveau, mais du moins de renouvelé d'assez loin dans leur cas. Ils ne seraient pas pessimistes s'ils pouvaient se soustraire à l'empire de la mort, et l'horreur du néant futur leur gâte seule la joie d'être au monde. La mort est là, toujours présente, ce n'est plus assez de dire qui les guette, mais qui les attaque, tous les jours, de tous côtés, en mille manières, qui les « travaille comme ferait une bête rongeuse qu'ils porteraient au dedans d'eux, » qui les « dégrade, » qui les « défigure, » qui « teint en blanc leurs cheveux noirs, » qui leur prend « leur peau ferme, leurs muscles, leurs dents, tout leur corps de jadis, » et, en deux mots, qui leur enlève l'un après l'autre tous leurs moyens de jouir. C'est pourquoi son ombre effrayante les suit ou plutôt les accompagne au milieu des plaisirs ; ils ne sauraient goûter de contentement si vif que la pensée de ne plus être un jour ne le corrompe en y mêlant son indicible amertume ; et, par un phénomène curieux, dont ils ne seraient pas dans l'histoire les premières ni les plus illustres victimes, la volonté actuelle de vivre diminue, s'use et finit par s'anéantir en eux sous l'obsession de cette unique idée qu'ils ne vivront pas toujours.

Si cependant ils pouvaient trouver un refuge contre la mort, comme ils s'y précipiteraient, de quel élan, et de quelle ardeur ! comme ils

trouveraient la vie bonne, l'homme heureux, la nature indulgente et clémente! comme ils jouiraient surtout, et « de tout ce qu'ils font, » et « de tout ce qu'ils voient, » et « de tout ce qu'ils mangent, » et « de tout ce qu'ils boivent, » et « de tout ce qu'ils aiment! . » Or, que n'aiment-ils pas, quel plaisir les a jamais laissés indifférens, quelle jouissance ou quelle volupté? Leurs livres suffisent à le dire. Ce n'est donc point la vie qu'ils trouvent mauvaise, mais la mort seule qu'ils redoutent, et, dans l'effort de l'humanité, ce qui leur semble uniquement lamentable, ridicule, ou irritant, c'est la souveraine inutilité dont il est pour nous affranchir de la mort. *Unus est interitus hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio :* puisque nous mourons comme les animaux, il n'y a pas de différence des animaux à l'homme; et nous sommes les dupes d'une vanité dont on ne sait s'il faut rire ou pleurer davantage, quand nous mettons notre distinction dans une prétendue supériorité qui n'est, à la bien voir, qu'une plus grande capacité de souffrir. Voilà le principe de leur pessimisme. Il peut d'ailleurs, sans cesser d'être, se tourner chez les uns en colère, comme chez l'auteur de *la Joie de vivre;* en mépris chez les autres, comme chez l'auteur de *Bel-Ami;* ou chez un troisième, comme chez l'auteur de *la Course à la mort,* en une espèce de résignation : c'est affaire ici de circonstance ou de tempérament, et toute maladie, comme l'on sait, se modifie pour s'adapter à la constitution du malade. Mais chez tous elle aboutit à un dégoût de vivre plus ou moins sincère et plus ou moins profond; et il n'y a d'ailleurs que ce symptôme qui soit proprement essentiel, car il n'y a que lui qui mette, si je puis ainsi dire, une idée claire et distincte sous le mot mal fait, vague et obscur de pessimisme.

On peut dire maintenant tout ce que l'on voudra : que cette peur de la mort, assez nouvelle chez nous, a quelque chose en soi de peu philosophique, mais surtout d'inélégant; que si ce dégoût de la vie gagnait et venait à s'étendre, il pourrait engendrer de funestes conséquences; quoi encore? que le pessimisme n'est pas un système, qu'il manque également de « base scientifique » ou de « base métaphysique. » Il n'en est pas moins vrai que le problème est posé de nouveau dans le monde, et qu'on le résoudra d'ailleurs comme on pourra, mais qu'on ne le supprimera pas. Dans le siècle où nous sommes, pour beaucoup de raisons, philosophiques, historiques, politiques et autres, le prix de la vie est en question. D'où venons-nous? où allons-nous? que sommes-nous? Renvoyons, si l'on veut, tous ces problèmes aux écoles des philosophes; il y en aura toujours un qu'il nous faudra bien retenir : La vie vaut-elle la peine d'être vécue? et si oui, comment faut-il la vivre? Oserons-nous dire qu'à nous-même, qui ne sommes point pessimiste, ceux qui le savent si bien nous feraient plaisir

de nous le dire plus clairement : — « Qu'attendez-vous? me demande Norbert, s'écriait l'autre jour M. Francisque Sarcey. Il me prend pour un des héros de *Bel-Ami !* — Eh bien ! mais j'attends le plaisir de voir croître les enfans qui sont nés de moi et d'en faire des hommes. N'est-ce donc rien que cela? Et alors même que la nature m'eût refusé une famille, j'aurais mille choses à attendre de la vie, ne fût-ce que la joie de répandre des idées que je crois utiles, ne fût-ce que la douceur de cultiver mon jardin. J'en reviens toujours au mot de Candide : « Cultivons notre jardin, » c'est la suprême sagesse, c'est l'unique bonheur ; tout le reste est de surcroît. » O pouvoir des préjugés! M. Francisque Sarcey, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il le cite, ne s'est donc pas aperçu que le mot de Voltaire : « Cultivons notre jardin » n'est qu'une autre version du mot non moins fameux de Pascal : Abêtissez-vous ! et qu'il prenait ainsi pour une solution ce qui, de la part de Pascal comme de celle de Voltaire, équivaut à la déclaration qu'ils n'en ont point à nous donner? Aussi bien nos pessimistes cultivent leur jardin, ils y font même pousser des plantes rares, des hybrides extraordinaires, ils travaillent entre temps à répandre des idées qu'ils croient justes, utiles, bienfaisantes peut-être ; et cependant ils restent pessimistes. L'auteur de *Bel-Ami* cultive son jardin depuis tantôt dix ans, et en voilà bien douze que l'auteur de *Cruelle Énigme* a commencé de répandre ses idées.

« Pour celui qui se sentirait du cœur et qui voudrait vivre en communion avec les couches nouvelles, s'écriait à son tour M. Dionys Ordinaire, qui daignerait voir la ferme, l'atelier, causer avec les humbles, les faibles, les misérables, quel trésor de découvertes, d'observations, que de bien à faire ! que de grandes choses à créer !.. Je vous donne à cultiver un champ immense, presque inexploré, où poètes, moralistes, philosophes, hommes d'action peuvent cueillir des gerbes à pleines brassées. » Des mots ! monsieur Ordinaire ; des mots ! Si je suis ainsi fait que le mystère de la vie me préoccupe et me tourmente, ce n'est pas aux champs ni dans les ateliers que j'en trouverai l'explication ou l'oubli. Et puis vous résolvez la question par la question. Ce que l'on refusait d'accepter, en effet, et avant même que vous l'eussiez offert, c'était précisément l'existence de « ce champ immense et presque inexploré » que vous conviez le pessimisme à reconnaître et à cultiver. Où vous voyez un « trésor de découvertes à faire, » et « tant de grandes choses à créer, » nos pessimistes ne le sont que parce qu'au contraire ils n'y discernent rien, rien à créer et rien à découvrir. Et quand enfin vous leur parlez de ceux qui se soutiennent « par l'espoir d'un avenir meilleur, » ils ne seraient pas ce que vous leur reprochez d'être s'ils ne se tenaient fermement assurés de l'inanité de cet avenir et de la folie de cet espoir. Mais c'est le moment ici d'introduire M. Paul Bour-

get, et de caractériser la nature de son pessimisme, lequel, s'il aboutit nécessairement aux mêmes conclusions que celui de M. de Maupassant, y arrive toutefois, comme nous allons voir, par des chemins assez différens.

L'idée de la mort ne préoccupe pas outre mesure, ou, du moins, ne hante pas la pensée de M. Bourget. De quelques détails sur lui-même, qu'il ne regarde pas à nous prodiguer dans ses récits, sous le masque, il est vrai, mais un masque transparent, on peut même induire que son pessimisme, tout philosophique, ne gouverne pas trop tyranniquement ses façons habituelles de vivre. M. Bourget paraît, comme l'on dit, aimer les bonnes choses, et s'y délecter en fin épicurien. Il n'en est pas moins pour cela véritablement et foncièrement pessimiste, et le pessimisme lui a, d'ailleurs, jusqu'ici trop bien réussi pour qu'il n'y enfonce pas chaque jour davantage. Or, son pessimisme est fait d'un peu de fatalisme et de beaucoup de scepticisme à l'égard précisément de ce progrès que M. Dionys Ordinaire affirme, je l'entends bien, mais ne démontre pas. Supposé qu'il soit idéalement possible de prendre avec l'inclémente nature des arrangemens pour notre bonheur, il ne semble pas à M. Bourget qu'il dépende de nous de les réaliser au gré de nos désirs; et il lui paraît encore bien moins que l'exercice de notre intelligence et celui de notre volonté puissent échapper à la toute-puissance de certaines servitudes qui nous retiennent dans l'animalité. « Nous pouvons nous enorgueillir à bon droit de tant de progrès accomplis, — disait Michelet, qui n'est pas suspect, voilà tantôt un demi-siècle, — et cependant le cœur se serre à voir que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté. » C'est ce que M. Bourget traduit au goût du jour en nous montrant dans les hommes « des animaux féroces à peine masqués de convenances, » dont la férocité rappelle brusquement dans l'extrême civilisation « le mâle primitif, » comme il dit encore, ou, selon le mot de M. Taine, « le gorille lubrique » dont il est convenu que nous descendons.

Passons aux preuves. Voici ce jeune homme, nous l'appellerons Hubert Liauran, bien né, bien élevé, qui n'a dans son hérédité que traditions d'honneur, comme dans son éducation que leçons de délicatesse; une aïeule, une mère encore jeune l'ont entouré de tout ce que la noblesse du cœur et l'horreur instinctive du vice peuvent suggérer de soins tendres et de précautions exquises dans leur puérilité; lui-même, tel qu'il est, semblait fait pour y répondre, ou plutôt y avait répondu... A quoi bon? autant en emporte la première odeur de femme qu'il respire; et le voilà devenu « comme les autres, » encore que l'on eût tout fait justement et uniquement pour qu'il ne fût pas « comme les autres. » Voici maintenant cette jeune femme, appelons-la Thérèse de Sauve, déjà pervertie par le monde, mais capable encore d'amour, d'un amour sincère, d'un amour profond; il s'offre à

elle, et, avec cette facilité des femmes à changer les vrais noms des choses, elle s'y précipite comme elle ferait dans le repentir, la pénitence, l'expiation ; quel autre amour pourrait mieux la préserver d'une rechute? Malheureusement, il y a quelque chose en elle qui n'est pas elle, une « chair de péché, » des sens, une imagination dont elle n'est pas maîtresse, et voilà qu'elle retombe aux bras du premier don Juan de casino qui passe. On a reconnu *Cruelle Énigme :* c'est, en effet, tout le roman et c'est tout le pessimisme de M. Bourget. Nous ne sommes pas les maîtres de ce qu'il survit en nous d'une ancienne existence ; des liens que nous ne savons pas nous rattachent à nos plus obscures origines ; nous sommes les esclaves ou les jouets d'une force qui n'est pas nous, mais qui continue toujours de sommeiller en nous ; et, depuis des milliers d'années ou de siècles peut-être que nous croyons avoir triomphé de la nature et de ses pièges, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour nous revoir tels que nous étions dans les cavernes de la Vézère et les forêts préhistoriques.

Nous ne discutons pas, nous expliquons ; car il nous semble qu'en général on n'a pas très bien vu où M. Paul Bourget avait mis son énigme. Empressons-nous seulement d'ajouter que la faute n'est pas moins à lui qu'à ses lecteurs. Ce qui fait en effet son originalité, si nous entrons un peu dans le détail de ses intentions, fait aussi sa faiblesse, dès que nous le lisons comme on lit un romancier. Ou, en d'autres termes, il a fait preuve dans ce récit de beaucoup de qualités d'esprit et d'une force de pensée que l'on ne rencontre guère dans le roman, mais il manque, en revanche, de bien des qualités, et notamment d'une franchise de facture, qui sont requises dans le roman.

C'est ainsi, tout d'abord, que ses personnages ne vivent pas, et, qu'au rebours de la plupart de nos naturalistes, il a l'air, lui, de les avoir inventés, mais non pas rencontrés. Je suis surtout frappé du manque de relief et de réalité de ses personnages secondaires, — ceux qui ne servent qu'à l'intrigue, — de ce qu'il y a d'indécis et surtout de banal dans le dessin qu'il nous en donne. Ils n'ont pas été vus, et nous ne les voyons pas ; ils aspirent à l'existence, mais ils n'y parviennent pas : ce sont des noms auxquels il manque un corps, et nous nous demandons si M. Bourget sera jamais homme à le leur donner. Ceci ne laisse d'avoir son importance. C'est aux personnages d'arrière-plan, à leur degré de consistance réelle, que se reconnaît le don de la vie chez le romancier. Car pour les personnages principaux, toutes les fois que l'on n'atteint pas au chef-d'œuvre, il est d'autant plus difficile de leur communiquer cette apparence de vie qu'on a voulu y incarner, si je puis ainsi dire, plus de sentiment et plus de pensée. Ils demeurent ce que l'on appelle des abstractions réalisées. C'est le cas d'Hubert Liauran et c'est le cas de Thérèse de Sauve. A force de vouloir exprimer les idées de M. Bourget sur le monde et sur la vie, Thé-

rèse de Sauve et Hubert Liauran en oublient de vivre pour leur compte. Cela tient sans doute à la préoccupation habituelle de M. Bourget : il cherche à formuler des « lois psychologiques, » — la loi du remords, la loi de la jalousie, la loi de l'amour, la loi de la corruption ; — et il place donc ses personnages dans les situations qu'il lui faut pour y énoncer tour à tour toutes les lois qu'il a découvertes. Mais cela tient peut-être davantage encore à ce que M. Bourget, lui non plus, n'a pas encore complètement dégagé sa personnalité de l'influence de ses maîtres, aussi nombreux que divers, à commencer par Spinoza pour finir au plus récent de tous : ce dégoûté, ce pleurard et cet impuissant d'Amiel. Il y a bien des observations, dans ce livre, qui n'appartiennent qu'à M. Bourget, et qui sont neuves, qui sont fines, quelques-unes même profondes ; il y en a trop qui ne sont pas de lui, ou qui ne sont de lui qu'à travers un maître. C'est ainsi que son Hubert ne dirait pas, en se promenant avec sa Thérèse, « qu'il lui semble n'avoir jamais ouvert les yeux sur un paysage avant cette minute, » si M. Bourget n'avait trouvé dans le *Journal* d'Amiel cette phrase, d'ailleurs trop vantée, « qu'un paysage est un état de l'âme. » Et c'est encore ainsi qu'il me paraît certain que M. Bourget ne nous aurait pas donné l'analyse aiguë et hardie qu'il nous a donnée de la jalousie si Spinoza, dans son *Éthique*, n'avait développé la trente-cinquième proposition du troisième livre par un certain scolie... que la pudeur m'interdit de citer.

Il y a là quelque chose d'assez singulier. Parmi nos jeunes écrivains, je n'en connais pas un qui puisse, à plus juste titre que M. Paul Bourget, se piquer de penser par lui-même, et, cependant, quoi qu'il écrive, on y sent toujours l'influence de quelqu'un : de Baudelaire et de M. Leconte de Lisle dans ses vers, de M. Taine et de M. Renan dans sa critique, de Balzac dans ses romans, et d'un ou deux autres encore. Ouvrez *Cruelle Énigme :* « Tous les hommes habitués à sentir avec leur imagination connaissent bien la sorte de mélancolie sans analogue qu'inflige une trop complète ressemblance entre une mère et sa fille ; » et, trois pages plus loin : « Toutes les personnes qui ont un peu étudié le caractère du vieux garçon et du vieil officier, — cela fait comme deux célibats l'un sur l'autre, — comprendront, au simple énoncé de ces faits, quelle place cette mère et cette fille occupaient dans l'existence du général. » Ce sont les formules et la phraséologie même de Balzac. C'en est aussi le procédé dans la nature et le choix des détails. « Napoléon était tombé du trône trop tôt pour récompenser comme il voulait cet officier qui lui avait sauvé la vie dans la campagne de Russie ; » ou encore : « De ci, de là, des miniatures représentaient des hommes et des femmes de l'ancien régime, car Mme Castel est une demoiselle de Trans, des Trans de Provence. » Aucun colonel Castel n'ayant d'ailleurs « sauvé la vie » à Napoléon, et les « Trans de Provence » ne tenant aucun rôle dans *Cruelle Énigme*, je me permettrai

d'ajouter que cette manière de jouer au réel, si je puis ainsi dire, a quelque chose de trop puéril. Il serait facile encore de noter plus d'une imitation, ou plus d'un ressouvenir de Stendhal, mais j'en ai dit assez, et je ne voudrais pas, en y insistant, donner à ces remarques plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir.

Elles ne prouvent en effet qu'une chose : c'est que M. Paul Bourget n'est pas encore absolument maître de ses procédés. Pour le devenir, il faudra qu'il secoue toutes ces influences littéraires qui le gênent maintenant plutôt qu'elles ne le servent, et que, se plaçant lui-même en face de la nature, il la reproduise telle que ses yeux la voient. Rien de meilleur que de vouloir emporter le suffrage de certains juges, et rien de plus sûr pour le conquérir que de flatter délicatement leurs manies, mais il vient un temps aussi de reprendre son indépendance. Ce temps est venu pour M. Bourget, et c'est à cette épreuve que nous l'attendons maintenant.

Peut-être aussi faudra-t-il qu'il corrige ou du moins qu'il simplifie sa manière d'écrire, qui gâte souvent sa manière de penser. Je ne parle pas de quelques négligences qui étonnent sous la plume de M. Bourget : « Il n'était pas encore *adonné au tabac*;.. des confidences meurtrières à *l'avenir de son sentiment*;.. il éprouvait un déchirement au sein comme si son cœur allait *se décrocher;* » mais je parle de phrases et de pages entières : « L'obscure intuition de l'âme universelle, dont les visibles formes et les invisibles sentimens sont le commun effet, leur révélait, sans qu'ils s'en rendissent compte, une mystérieuse analogie et comme une correspondance divine entre la face particulière de ce coin de nature et l'essence indéfinie de leur tendresse. » En français plus gaulois, cela signifie qu'aux uns, c'est la mer qui ouvre l'appétit, et aux autres, le bois ou la montagne. M. Bourget n'eût-il pu le dire plus simplement? Je sais bien, comme un vieil auteur en a fait l'observation, que les tropes « sont d'un grand usage pour déguiser les idées contraires à la modestie; » et aussi, pour ce motif, M. Bourget fait-il une très grande consommation de tropes. De plus experts que moi décideront là-dessus si c'est des tropes qu'il abuse ou si c'est des idées contraires à la modestie, mais je ne crois pas me tromper en disant qu'il abuse ou des uns, ou des autres, ou peut-être de tous deux à la fois. Il abuse également des termes abstraits ou abstrus de la métaphysique, de quoi sans doute je n'ai pas besoin de citer d'autre exemple que la phrase que je viens de rappeler. Et si enfin vous y ajoutez ceux de la moderne psychologie, celle qu'on appelle physiologique, tout cela forme ensemble un mélange, curieux assurément, et nouveau, mais aussi *décadent* qu'il se puisse, trouble et malsain, — et dont un juge plus sévère oserait peut-être bien dire qu'il approche du galimatias. On remarquera que je ne le dis point.

Car toutes ces critiques ne sauraient nous empêcher d'encourager M. Paul Bourget dans sa tentative, qui est, en deux mots, de faire dans le roman la part plus large à la pensée. Ou même, la tentative n'ayant rien d'absolument contraire aux exigences du roman, nos critiques n'ont pour objet que d'y aider M. Bourget, en lui rappelant la nature de ces exigences. Si subtile, par exemple, ou profonde que soit la pensée, le romancier doit en trouver une expression claire et distincte, et, pour les personnages, ils philosopheront d'ailleurs autant que l'on voudra, mais il faut d'abord qu'ils vivent. Quant aux doctrines pessimistes dont M. Paul Bourget et M. Guy de Maupassant, eux et leurs jeunes imitateurs, puisqu'en effet ils font école et que nous pourrions ici joindre bien des noms au leur, nous ne leur demandons à tous que d'être absolument sincères, mais non pas de guérir. S'il était ici question de métaphysique, il serait aisé de prouver que, si le pessimisme n'est pas une exacte interprétation ou conception de la vie, l'optimisme n'en est pas une plus fidèle ni plus conforme à la vérité. Quand il y aurait du paradoxe, ou plutôt de l'exagération, à soutenir que la vie est foncièrement mauvaise, il n'y en aurait pas moins à la prétendre foncièrement bonne. Que si d'ailleurs on voulait prendre et juger l'une et l'autre doctrine par ses conséquences, le pessimisme en aura sans doute de fâcheuses, mais l'optimisme en a de détestables. Je n'en veux signaler qu'une seule, qui peut-être enveloppe toutes les autres : professer que la vie est bonne, et conséquemment qu'elle a son objet et son but en elle-même, cela mène à professer que tous les moyens d'en jouir sont également bons, ou, si l'on aime mieux, que tous nos appétits, étant naturels, ont droit à leur satisfaction : ce qui est la formule à la fois, dans l'ordre matériel, du plus grossier matérialisme, et dans l'ordre social, du plus dangereux socialisme. Lucullus n'était point pessimiste, et Catilina ne l'était point davantage ; mais le docteur Véron était un optimiste, et Jules Vallès en était un autre.

Au point de vue de l'esthétique, le seul aujourd'hui qui doive nous intéresser, si l'on a pu dire sous une forme expressive qu'il n'y avait pas de grand talent sans un grain de folie, on pourrait dire qu'il n'y en a guère eu sans un peu d'amertume et de pessimisme, par conséquent. C'est dire peut-être que, lorsqu'il est sincère, le pessimisme est une souffrance ou une maladie, mais c'est dire en même temps de quoi lui en veulent ceux qui l'attaquent le plus : d'être un mal rare, ce que les pauvres gens appellent une maladie de riche, un mal d'aristocrate. De même, ceux qui jadis ont raillé « le mal du siècle, » et non pas sans esprit, j'en conviens, ni même sans quelque apparence de raison, que reprochaient-ils, au fond, aux Byron et aux Chateaubriand ou, plus près de nous, — je les ai déjà nommés, — aux Musset et aux George Sand? Précisément et uniquement d'être George Sand ou

Musset. Vos souffrances, leur disaient-ils, et nous aussi, nous les avons connues, mais nous n'en avons pas mené ce bruit et ce tapage! On nous a trompés, et nous n'avons pas mis nos amours en vers! Nous avons eu des malheurs en ménage, et nous n'en fîmes point des romans. Que signifient tous ces grands cris? et que nous veulent toutes ces invectives? Si nous ne les poussons pas, pourquoi les poussez-vous? et de quoi vous plaignez-vous, puisque vous voyez bien que nous le supportons? Êtes-vous d'une autre espèce? avez-vous le crâne fait d'autre sorte? Sommes-nous hommes comme vous? et quel droit avez-vous d'être vous? C'est à peu près les étranges questions que M. Dionys Ordinaire et M. Francisque Sarcey renouvellent à nos pessimistes. « Avez-vous vécu? leur demandent-ils; avez-vous eu seulement le temps de souffrir? Savez-vous d'expérience ce que c'est que les trahisons du cœur et les détachemens de l'amitié? » S'ils le savaient pourtant; ces expériences, s'ils les avaient faites; et ce temps de souffrir, s'ils l'avaient trouvé, que resterait-il de cette belle apostrophe? Mais surtout si cette sensibilité maladive, que vous leur conseillez de traiter par les douches et le fer, était peut-être aussi celle qui les rend artistes, en les faisant vibrer aux impressions que vous ne ressentez pas, de quel droit, à votre tour, au nom de quel principe ou de quelle esthétique pourriez-vous bien la leur reprocher? Car c'est là qu'il en faut venir. Certainement M. Paul Bourget et M. Guy de Maupassant sont encore loin de leurs aînés et de leurs maîtres; leurs vers, qui ne valent pas encore ceux de Musset, ne les vaudront jamais (ils ne sont plus assez jeunes); et leur prose ne vaut pas celle de George Sand, la belle et l'éloquente prose de *Valentine* ou de *Mauprat;* mais, tels quels, cette prose et ces vers ne laissent pas d'avoir leur prix, et pourront quelque jour en avoir davantage. Ne leur en demandons pas plus, et en tous cas, quelles que soient leurs doctrines et leurs œuvres, ne jugeons pas de leurs œuvres par leurs doctrines, mais de leurs doctrines par leurs œuvres. Souvenons-nous que, s'il y a sans doute un art clair, lumineux et serein, il y en a un aussi moins reposant, plus trouble et tourmenté, mais qui ne laisse pas d'être de l'art. Et reprochons-leur, si l'on veut, de n'avoir pas jusqu'ici poussé d'assez beaux cris, mais ne leur reprochons ni leurs cris ni leurs lamentations. C'est leur talent, et c'est de l'art; et pour moi, qui suis féroce, — il faut l'avouer en terminant, — *Manfred* et *René*, *Werther* et *Adolphe*, *les Nuits* et *Lélia*, les cris que la douleur arrache à mes semblables m'ont procuré quelques-unes de mes joies littéraires les plus pures. Est-ce peut-être un réveil en moi de ce que M. Bourget appellerait « l'animalité primitive? »

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

Tout se mêle étrangement dans les affaires du monde, les épreuves des peuples et les comédies de la politique, les crises de gouvernement et les crises d'industrie ou de finances, les folies et les puérilités des partis, les deuils et les fêtes. La vie publique est ce drame plein de contrastes dont on ne voit jamais la fin, qui recommence sans cesse et se déroule à travers tout, changeant à chaque instant de face, emportant les choses et les hommes. Une fortune heureuse et malheureuse à la fois a voulu que la France, dans sa vie affairée, apprît presque au même instant qu'elle se retrouvait en paix avec la Chine par un traité définitif signé à Tien-Tsin, et qu'elle venait de perdre un généreux, un glorieux serviteur, qui, par la manière dont il avait porté le pavillon sur les mers lointaines, faisait son orgueil, M. l'amiral Courbet. L'homme est mort de fatigue et de peine dans sa victoire, après avoir assuré, par une laborieuse et héroïque campagne de deux ans, les intérêts de la France, que la paix nouvelle garantira sans doute.

Oui, en effet, il est définitivement signé, ce traité, dont on n'avait jusqu'ici que les préliminaires. M. le ministre des affaires étrangères s'est empressé de le porter aux deux chambres en leur demandant une ratification qui ne peut certainement être refusée. La paix avec le Céleste-Empire est rétablie. La Chine a pris son parti de notre établissement au Tonkin aussi bien que de nos rapports avec les Annamites. Elle renonce implicitement à la vieille suzeraineté qu'elle avait toujours revendiquée et qui pouvait être une cause perpétuelle de trouble pour notre protectorat sur l'Annam; elle nous laisse la liberté et le soin de pacifier, d'organiser le Tonkin, qui est désormais une possession française. Elle ouvre aussi, par une libéralité nouvelle, la frontière de terre à notre commerce. Tout cela est signé, accepté et va être ratifié. Il ne reste plus qu'à faire de cette domination française

établie au Tonkin, reconnue par la Chine elle-même, une réalité bienfaisante et utile. La guerre avec le Céleste-Empire est finie, l'œuvre de la paix et de la civilisation commence. Ce nouveau traité de Tien-Tsin est assurément le bienvenu, surtout s'il est respecté et si l'on sait en tirer parti. Une réflexion bien simple cependant revient toujours obstinément à l'esprit. Les conditions les plus essentielles, consacrées par la convention nouvelle, auraient pu être obtenues depuis plusieurs années déjà, si l'on avait montré plus d'esprit de suite, plus de sûreté dans les desseins, plus de décision, si l'on avait su ce que l'on voulait, — et pour en revenir au point où l'on se retrouve à peu près aujourd'hui, quelles aventures n'a-t-on pas courues! On s'est jeté les yeux fermés dans une campagne lointaine, sans se rendre compte de ce qu'elle coûterait, des moyens d'action qu'il y aurait à déployer, au risque d'envoyer des forces toujours insuffisantes à la poursuite d'un but mal défini et de se mettre à la merci d'un imprévu toujours nouveau. On s'est exposé à compromettre quelquefois nos forces dans des actions décousues qui auraient pu devenir des désastres, à user notre marine à tel point qu'elle est aujourd'hui à refaire et qu'elle coûtera sûrement plus cher que toutes les indemnités qu'on aurait pu obtenir de la Chine, qu'on n'a pas persisté à réclamer. La seule compensation d'une politique d'incohérence, c'est que nos soldats ont su trouver là, malgré tout, une occasion de montrer qu'ils avaient toujours en eux la vieille sève française, et c'est justement au milieu de ces épreuves d'une campagne de deux ans que s'est élevé celui qui revient aujourd'hui, enveloppé dans les plis du drapeau qu'il a glorifié, — l'amiral Courbet.

Peu connu jusqu'alors, accoutumé à servir sans bruit dans une carrière parcourue avec autant de modestie que d'honneur, l'amiral Courbet était de ceux qui n'attendent qu'une occasion pour montrer ce qu'ils sont. L'expédition du Tonkin, à laquelle son nom entre tous reste attaché, avait eu du moins ce mérite de révéler en lui l'homme fait pour le commandement, un chef prévoyant et sûr, savant et actif, aussi apte à préparer une opération qu'à conduire ses navires et ses marins au feu. Ainsi il s'était montré dans toutes les positions où il avait été placé depuis qu'il avait paru sur ces mers lointaines où il devait en si peu de temps briller et mourir. Chargé un instant du commandement de toutes les forces françaises, qui étaient alors peu nombreuses, sur le Fleuve-Rouge, il se signalait aussitôt par une action conduite avec autant de prudence que de fermeté, par la prise de Son-Tay, et il ne désespérait pas de pacifier le Tonkin, lorsque la politique régnante se hâtait d'envoyer un nouveau chef militaire pour remplacer celui qui venait d'inaugurer la campagne par un succès. Rendu à la marine, au commandement de toute l'escadre des mers de Chine, il se tenait prêt aux opérations nouvelles que l'échauffourée de Bac-Lé rendait inévitables, et bientôt il livrait dans la rivière de Min cette série

de combats par lesquels il détruisait la flotte chinoise, les défenses de Fou-Tchéou, s'ouvrant victorieusement un passage à travers tous les écueils et toutes les difficultés. Il n'avait pas approuvé l'entreprise sur Formose, cela est certain, il avait même essayé d'en démontrer au gouvernement l'inefficacité et les dangers ; il n'exécutait pas moins les ordres qu'il avait reçus comme s'il les eût approuvés, suppléant à tout par son esprit de ressource et par la netteté intelligente de ses ordres, faisant face aux contretemps de l'occupation meurtrière de Kelung, soutenant ses hommes par sa fermeté simple et calme, se soutenant lui-même au milieu de toutes les épreuves par le sentiment de ses devoirs envers la France. L'amiral Courbet s'était fait dans son escadre l'autorité la plus rare, celle qui naît de la confiance absolue de ceux qui se sentent commandés et protégés par une pensée vigilante. Il avait aussi conquis sans le vouloir, sans y songer, la plus sérieuse popularité en France, et un des phénomènes les plus caractéristiques aujourd'hui, c'est cette sorte d'entraînement instinctif, spontané, chaleureux de l'opinion vers ceux qui font au loin simplement, héroïquement leur devoir. L'opinion ne marchande ses sympathies ni à un Courbet, ni à un Négrier, ni à un intrépide officier comme le défenseur de Tuyen-Kuan, ni à bien d'autres dès qu'elle les voit paraître. Pendant que les politiques de secte s'occupent à détruire ce qui fait une armée, l'opinion française, démentant tout ce qu'on dit pour elle, va droit à ceux qui représentent les vieilles vertus militaires, les vertus qui seules font les vrais soldats.

Certes, l'amiral Courbet méritait cette pure popularité d'un chef fait pour servir de modèle; il méritait de rester dans la mémoire de ses contemporains avec cette physionomie calme, ferme, de l'homme maître de lui-même, et c'est précisément pour cela qu'il y a eu tout au moins une pensée malheureuse dans cette explosion de correspondances qui a suivi sa mort, dans toutes ces divulgations de lettres intimes qui n'ajoutent rien à ses titres ni à sa gloire. On ne nous fera pas convenir que ce soit là une heureuse inspiration. Oui, sans doute, c'est entendu : ces lettres sont la condamnation la plus décisive de la politique à laquelle l'amiral, par sa position de soldat, devait obéir, et elles frappent trop directement le chef du dernier cabinet, M. Jules Ferry, pour qu'on n'ait pas cédé à la tentation de s'en servir contre lui, pour l'accabler sous le poids de cet éminent témoignage. La politique de M. Jules Ferry, elle est jugée depuis longtemps; elle est condamnée pour ses fautes, pour ses imprévoyances, pour ses arrogances, pour ses contradictions, et il n'y avait aucune nécessité de rompre le secret des confidences d'un mort, d'exhumer des lettres où l'amiral a pu épancher ses amertumes, qu'il n'écrivait pas sûrement pour le public, qui ne font qu'exprimer des opinions connues ou soupçonnées chez lui, — qui ne peuvent enfin avoir d'autre résultat que de livrer son

nom et sa mémoire aux contestations passionnées des partis. Il méritait mieux que cela, il était digne de ne pas servir aux polémiques du jour, de demeurer pour tous dans cette sphère supérieure impartiale et désintéressée où l'ont placé ses glorieux services; mais il y a une autre raison souveraine, selon nous. Qu'un chef militaire employé à trois mille lieues écrive à ses amis les plus intimes ce qu'il pense sur les opérations qu'il est chargé de conduire, sur les ordres dont il est l'exécuteur, sur ce qu'on fait ou sur ce qu'on ne fait pas, cela n'a rien de bien extraordinaire et ne compromet aucun intérêt. Si, dès le lendemain d'une mort prématurée, on se met à publier ces lettres familières, transformées pour la circonstance en acte d'accusation, il n'y a plus ni sûreté ni garantie dans les rapports de service; il n'y a pas de gouvernement qui puisse tenir à ce régime, qui ne soit affaibli dans ses ressorts, dans son autorité et son efficacité. Le coup qui frappe M. Jules Ferry ne vaut pas le mal qu'on fait à l'intérêt supérieur de l'administration publique. On peut ajouter, ce sera de la naïveté si l'on veut, que dans tous les cas ce ne serait pas à des conservateurs de se faire les complices d'une atteinte portée à ce qui nous reste de règles traditionnelles, fût-ce pour combattre des adversaires qui ont si souvent abusé de tout. Ils se servent aujourd'hui d'une arme dangereuse dont on se servira un jour ou l'autre contre eux. Les révolutionnaires, qui s'occupent toujours à faire du gouvernement avec de la désorganisation et de l'ordre avec du désordre, sont dans leur rôle en pratiquant ce système, en abusant de tout; les conservateurs ne sont pas dans leur rôle, et quand ils se prêtent à ce qui détruit ou affaiblit les conditions les plus essentielles de gouvernement, ils travaillent contre leurs principes et leurs traditions, contre leur propre cause.

Le malheur est qu'à l'heure où nous sommes, il y a de telles confusions politiques et morales qu'on finit par ne plus se reconnaître, par ne plus savoir ce qui est permis et ce qui n'est pas permis. On en vient à n'avoir plus même une idée des plus simples nécessités de gouvernement ou des garanties libérales, de la justice ou des règles de l'ordre financier. Tout est subordonné à la passion du moment, à un intérêt de parti. Ce n'est plus certes ici la faute des conservateurs; c'est bien l'œuvre des républicains, qui règnent depuis des années, qui ont leur manière à eux de tout comprendre, l'administration, les finances, l'équité, la constitution, la hiérarchie militaire, et qui ne s'aperçoivent pas que c'est la république elle-même qui finit par plier sous le poids de leur domination infatuée et désorganisatrice.

Oui, en vérité, les républicains entendent tout à leur façon, même les devoirs dans l'armée : témoin ce chef militaire, ancien ministre de la guerre, encore aujourd'hui membre du comité de l'infanterie, M. le général Thibaudin, qui écrit des lettres pour se mettre à la disposition des radicaux de son département dans les prochaines élections,

pour notifier son alliance avec les partisans de la commune. Vainement, on fait observer à ce candidat, aussi impatient que galonné, qu'il oublie la constitution et les lois, qu'un officier, un général en activité ne peut pas être député, qu'un militaire ne doit pas se mêler à la politique, écrire dans les journaux, tracer des programmes d'élection : n'importe, M. le général Thibaudin n'est pas arrêté pour si peu. Il a sa manière de comprendre ses droits et ses obligations, et c'est un ancien ministre de la guerre, attaché encore à un des grands comités de l'armée, qui offre cet exemple ! M. le général Thibaudin vous prouvera que c'est là le devoir républicain, qui s'accorde on ne peut mieux avec le devoir militaire. M. le rapporteur du budget vous prouvera à son tour que l'ordre financier de la république s'accommode très bien avec les déficits croissans, avec les emprunts indéfinis, avec toutes les prodigalités de parti, et que le progrès consiste à revenir en arrière, à compliquer le budget ou plutôt à multiplier les budgets, de telle façon qu'on ne se reconnaît plus dans la situation financière de la France. Les républicains du sénat enfin vous prouveront que, s'il y a une élection conservatrice comme l'élection sénatoriale du Finistère, il y a un moyen bien simple : il n'y a qu'à ordonner une enquête, à aller recueillir sur les chemins les plus puérils commérages, compter les consommations dans les cafés de Landerneau, — après quoi on décrète l'invalidation ! C'est le courant du jour, ou plutôt c'est la continuation d'un système qui ne date malheureusement pas d'hier. C'est ainsi que les républicains entendent l'équité libérale dans les rapports des partis, l'ordre dans les finances, le respect des devoirs dans l'armée, la prévoyance dans la politique. Ils ont beau se débattre et disputer sur des programmes pour les élections qui se préparent ; le programme, c'est ce qu'ils ont fait depuis quelques années et ce qu'ils font encore tous les jours. Il reste à savoir si le pays est disposé à ratifier une politique qui n'a eu jusqu'ici d'autre résultat sensible que la lassitude, un malaise à peu près universel et un grand doute pour l'avenir.

Les affaires de l'Europe se sont un peu éclaircies pour cet été. Le danger des grandes querelles a disparu, ou du moins les questions qui ont pu paraître un instant menaçantes pour la paix ont été prudemment remises à la discrétion de la diplomatie, qui arrange tout comme elle peut. Ce n'est point cependant que cette vie européenne, en s'apaisant à demi, soit absolument inoccupée. Tous les pays ont plus ou moins leurs affaires, leurs incidens, leurs deuils, leurs crises intérieures, leurs révolutions de pouvoir ou de parlement. L'Allemagne ensevelit ses morts, le prince Frédéric-Charles, le général de Manteuffel, qui viennent d'être enlevés brusquement, presque le même jour, qui, aux heures des grandes et tragiques mêlées, ont été de sérieux adversaires pour la France. Ils représentaient pour l'Alle-

magne nouvelle l'époque guerrière et déjà presque légendaire. Ils avaient été l'un et l'autre, le prince et le général, de toutes ces luttes contemporaines d'où est sorti l'empire allemand, depuis la campagne des duchés de l'Elbe, en 1864, jusqu'à la campagne de France. Ils avaient leur orignalité dans cette élite militaire groupée autour de l'empereur Guillaume, sous la direction de M. de Moltke, pour l'accomplissement de la politique de M. de Bismarck.

Le prince Frédéric-Charles était jeune encore lorsqu'il a été frappé d'une mort foudroyante. Il ne peut passer pour un chef d'armée de premier ordre, bien qu'il ait commandé des armées. C'était un vigoureux soldat, de la forte race des Hohenzollern, dévoué à sa maison et à son état, capable d'exécuter intrépidement les ordres qu'il recevait, et c'est par son opiniâtre fermeté qu'il contribuait, en 1866, à la victoire de Sadowa, en laissant au prince royal le temps d'arriver sur le champ de bataille. Le neveu de l'empereur Guillaume, celui qu'on appelait le « prince rouge, » avait eu particulièrement un rôle dans deux épisodes de la campagne de France, au blocus de Metz et dans les opérations sur la Loire. A Metz, le succès lui était facilité par un chef qui se laissait affamer avec une des plus belles armées qu'ait eues la France. Sur la Loire, il trouvait dans le général Chanzy un antagoniste presque improvisé, qui, en lui tenant tête, en étonnant les Allemands par sa résistance avec des soldats peu aguerris et une armée à peine organisée, montrait ce qu'il aurait pu faire dans de meilleures conditions. Le prince Frédéric-Charles avait raison de Chanzy moins par son habileté que par la disporportion des forces et des situations. Depuis la guerre, il s'était retiré dans son rôle de feld-maréchal, étranger à la politique, pour laquelle il était d'ailleurs peu fait, supportant assez mal une inaction qui pesait à sa rude nature.

Le général baron de Manteuffel, qui a été enlevé en même temps que le prince Frédéric-Charles et qui était plus âgé, est, à vrai dire, une des figures les plus originales de l'armée allemande. Il avait été, lui aussi, un des principaux acteurs et dans la campagne de 1864 et dans la campagne de 1866 et dans la campagne de 1870. Il avait fait notamment, aux premiers jours de 1871, cette étonnante marche à travers les montagnes de la Côte-d'Or, qui avait pour effet d'aller surprendre et attaquer l'armée du général Bourbaki dans son mouvement sur l'est, que M. de Moltke lui-même, en l'ordonnant, jugeait très hasardée. Nul doute, en effet, que s'il y avait eu la moindre attention, la moindre vigilance de la part de Garibaldi, qui était à Dijon, ou de la part de ceux qui commandaient pour lui, l'armée de Manteuffel n'eût pu être arrêtée aux débouchés des montagnes. Garibaldi n'en faisait rien, il bataillait avec une brigade envoyée tout exprès pour « l'amuser, » pendant que l'armée de Manteuffel courait librement sur la Saône, sur le Doubs, — et c'est probablement pour ce bel exploit, pour

avoir laissé écraser l'armée de l'Est, que le conseil municipal de Paris donne le nom de Garibaldi à un boulevard! Le général de Manteuffel n'était pas seulement un éminent soldat, il a été aussi et encore plus peut-être un diplomate, souvent employé dans les missions les plus délicates. Il alliait à la ponctualité militaire de l'aménité, de la finesse, un certain esprit de conciliation. A la paix de 1871, l'empereur Guillaume l'avait laissé à Nancy, comme plénipotentiaire auprès de la France pendant l'occupation allemande, et peu après, il l'avait envoyé comme lieutenant-impérial dans l'Alsace-Lorraine. M. de Manteuffel s'était sans doute flatté de gagner par sa diplomatie les Alsaciens, de leur faire accepter la conquête, et il n'a pas tardé, peut-être, à s'impatienter en voyant qu'il obtenait si peu. Il a échoué effectivement, il le sentait bien lui-même, et là où il n'a point réussi, il y a peu de chances pour que d'autres aient plus de succès, dût M. de Bismarck imaginer, comme on le dit aujourd'hui, quelque nouveau projet pour le gouvernement des provinces annexées. La disparition de personnages tels que M. de Manteuffel, le prince Frédéric-Charles, ne changera rien dans l'empire, si l'on veut; elle n'est pas moins une sorte d'événement, ne fût-ce que parce qu'elle est un signe de plus de la rapidité avec laquelle les hommes passent et la scène publique se renouvelle.

Des morts en Allemagne, des élections qui viennent de s'achever en Autriche et des élections qui se préparent en France, des crises ministérielles un peu partout, à Londres, à Rome et à Madrid, c'est un peu l'histoire du jour. Pendant que les morts s'en vont, les vivans s'agitent en tout pays et rien ne s'interrompt. Ce ne sera certainement pas sans peine qu'on sera arrivé au dénoûment de la crise ministétérielle qui a éclaté à l'improviste, il y a quelques jours, en Angleterre.

Les circonstances sont singulières et assez compliquées en effet. Le ministère qui avait le pouvoir depuis quelques années et dont M. Gladstone était le chef éloquent, respecté, a cru devoir donner sa démission au moment où l'on s'y attendait le moins. Il venait, il est vrai, de se trouver en minorité dans un vote sur un point spécial du budget; mais comme ce coup de scrutin n'était visiblement qu'un accident, presque une surprise, comme la majorité libérale dont M. Gladstone a toujours disposé n'avait pas cessé d'exister, il est clair que le cabinet n'aurait eu qu'un mot à dire pour ressaisir la confiance de la chambre des communes, et que, s'il n'a pas dit ce mot, s'il n'a rien fait pour rallier la majorité, c'est qu'il ne l'a pas voulu. Le vote sur le budget n'a été qu'un prétexte tout trouvé, presque inespéré; la vérité est que les libéraux semblent avoir vu dans le vote l'occasion la plus favorable pour se dégager d'une situation extérieure et intérieure qui commençait à se compliquer singulièrement.

D'un côté, le cabinet se trouvait sous le poids de ces questions

d'Égypte, de l'Afghanistan, qu'il n'a su ni éviter ni résoudre, qui ont été une source de mécomptes pour le sentiment national ; d'un autre côté, la scission entre les radicaux du ministère, comme sir Charles Dilke, M. Chamberlain et les whigs de tradition, comme lord Hartington, lord Granville, menaçait de s'aggraver à propos des affaires d'Irlande. Les tacticiens libéraux ont jugé plus habile, plus utile à leur cause, de se dérober pendant qu'il en était temps encore, aux conséquences de leurs fautes et de leurs divisions, de reprendre leur liberté pour les élections prochaines en laissant à leurs adversaires la responsabilité du gouvernement d'ici à la grande consultation populaire qui se prépare. Ils ont calculé qu'en se retirant à propos, ils échappaient pour le moment aux difficultés des affaires et ils gardaient la popularité qu'ils croyaient avoir conquise par le bill de réforme dont ils ont pris l'initiative, avec la chance de rentrer triomphalement au pouvoir par les élections. C'est ce qui explique l'impossibilité où s'est trouvé M. Gladstone de retirer une démission qui ne lui était pas sérieusement imposée, la persistance avec laquelle il a maintenu ses premières résolutions : il a suivi le courant de son parti. C'est ce qui explique aussi l'embarras des conservateurs appelés aux affaires par un vote qui n'avait rien de décisif, dans une situation où les libéraux, en quittant le gouvernement, gardaient une majorité parlementaire. De là ces négociations laborieuses et même un peu étranges, qui ont été suivies pendant quelques jours entre les partis pour arriver à la formation d'un ministère. Le chef des conservateurs, lord Salisbury, ne refusait pas de prendre le pouvoir ; mais il voulait avoir l'assurance qu'il ne serait point arrêté au premier pas par les libéraux dans la chambre des communes, qu'il aurait la liberté de gouverner tout au moins jusqu'aux élections. M. Gladstone refusait de s'engager pour son parti. Il a fallu que la reine intervînt pour obtenir du chef du parti libéral quelques assurances assez vagues, qui ont paru néanmoins suffisantes. Lord Salisbury s'en est contenté et il a formé son ministère avec ses amis : sir Stafford Northcote, qui passe à la chambre haute sous le nom de lord Iddesleig, lord Carnarvon, lord Cranbrook, le colonel Stanley, sir Richard Cross, lord John Manners, lord Randolph Churchill, sir Michael Hicks Beach, tout ce qui représente le jeune et le vieux torysme. Lord Salisbury s'est dit sans doute qu'un parti sérieux ne devait pas refuser le pouvoir quand le pouvoir venait à lui, que la situation fût-elle même difficile, délicate et embarrassante, il ne pouvait pas décliner la responsabilité du gouvernement devant le pays ; il a bravement accepté les chances d'un règne mal assuré et, en définitive, s'il faut tout dire, il y a un sentiment plus réel de l'intérêt public dans cette résolution mêlée de quelque abnégation que dans la tactique des libéraux quittant le pouvoir avec précipitation pour retremper leur popularité à la veille des élections.

Reste maintenant à savoir ce que fera ce ministère, qui, à coup sûr, n'arrive point aux affaires dans des conditions aisées. Si les libéraux ont leurs dissentimens intimes, qui ont probablement contribué à précipiter la dernière crise, les conservateurs eux-mêmes ne sont pas sans avoir leurs embarras et leurs divisions, leurs conflits de direction. Un des plus jeunes chefs du torysme, lord Randolph Churchill, qui va faire son apprentissage du gouvernement, a montré jusqu'ici un esprit assez agité, une ambition un peu impatiente, un peu remuante. Il prétend, à ce qu'il semble, être plus libéral que les libéraux et rajeunir son parti par une certaine dose de démocratie. Il se croit appelé à tout renouveler. C'est lui, dit-on, qui aurait tenu à faire passer le vieux leader conservateur, sir Stafford Northcote, à la chambre des pairs, pour garder, avec son ami le nouveau chancelier de l'échiquier, sir Michael Hicks Beach, la direction de la chambre des communes. Il va faire son expérience! Un premier ministre d'autrefois, lord Melbourne, n'était pas sans inquiétude quand il voyait un de ses jeunes collègues de ce temps-là, lord John Russell, se lancer à l'improviste dans un débat; il craignait toujours, c'était son expression familière, que lord John ne fît chavirer la barque ministérielle. C'est à lord Randolph Churchill de ne pas faire chavirer la barque du torysme à peine remise à flot; mais, dans tous les cas, en dehors de ces embarras intimes qui peuvent avoir leur importance, le nouveau ministère a certainement d'assez sérieuses difficultés devant lui. Il n'a pas seulement l'Irlande, qui est l'éternelle épreuve de tous les partis; il a toutes ces questions extérieures de l'Égypte, de l'Afghanistan, des relations de l'Angleterre avec le continent, qui sont un héritage assez embrouillé et assez lourd. Il est certain que les conservateurs revenant aujourd'hui au pouvoir retrouvent les affaires extérieures de l'Angleterre dans des conditions assez différentes de celles où les avait laissées lord Beaconsfield au lendemain du congrès de Berlin.

Il y a des questions compromises pour eux, il y a des négociations qu'ils sont obligés de continuer, des mesures à demi exécutées, comme l'évacuation du Soudan, qu'ils ne peuvent rétracter. En un mot, la politique extérieure de l'Angleterre n'est plus absolument libre sur certains points. La difficulté pour le nouveau ministère est d'accepter purement et simplement la suite des affaires des libéraux ou de revenir sur ce qui a été fait, comme aussi de se délier de ses propres engagemens, d'oublier les déclarations qu'il a multipliées quand il était l'opposition. Pour l'Égypte, sur laquelle il aurait certainement des vues plus hardies que M. Gladstone et lord Granville, il ne peut guère prendre de résolutions décisives sans rencontrer l'Europe, qui ne paraît pas disposée à abandonner ses droits, dont il est obligé de tenir compte. Pour l'Asie et l'Afghanistan, il est exposé à trouver la Russie résolue à maintenir avec sa fermeté tranquille les prétentions qu'elle

a élevées, qu'elle avait presque réussi à faire accepter par le dernier cabinet. Lord Salisbury voulût-il, comme on lui en attribue la pensée et le désir, essayer de se faire un allié de M. de Bismarck, il est douteux qu'il puisse pour le moment obtenir du chancelier d'Allemagne rien de plus qu'une bonne volonté assez platonique. Comment le nouveau ministère anglais sortira-t-il de tous ces embarras et réussira-t-il à se dégager victorieusement de la situation qui lui a été léguée? Le problème est d'autant plus compliqué pour lui, qu'en prenant le pouvoir dans des conditions assez précaires, il ne l'exerce pour ainsi dire que d'une façon provisoire. Il n'a devant lui qu'un temps limité. Tout dépend, pour les conservateurs comme pour les libéraux, de ces élections qui se feront dans quelques mois, qui restent un grand inconnu pour la nation anglaise, précisément parce qu'elles vont donner la parole à deux millions d'électeurs de plus. Et c'est ainsi que les derniers incidens ont bien pu se dénouer par un changement ministériel sans rien décider pour la direction définitive de la politique britannique.

Jusqu'à quel point la crise ministérielle anglaise se lie-t-elle à la crise ministérielle qui s'est produite il y a quelques jours en Italie? A part toutes les différences de situation qui existent entre les deux pays, il peut y avoir, si l'on veut, un lien entre les deux crises en ce sens que les affaires d'Égypte ne sont certainement pas étrangères à tout ce qui s'est passé à Rome comme à Londres. Évidemment l'Italie a eu des illusions sur l'Égypte, comme elle a eu des illusions dans quelques autres circonstances où elle a voulu, pour ainsi dire, donner de l'air à sa politique extérieure. Au milieu de ce mouvement d'expansion coloniale qui a un instant tourné toutes les têtes, l'Italie s'est flattée, elle aussi, de prendre un rôle sur la Mer-Rouge, et le ministre des affaires étrangères, M. Mancini, a cru sûrement être un politique habile en cherchant le moyen de satisfaire un certain instinct d'ambition nationale. Il s'est fait l'allié des Anglais pour aller en Égypte comme il avait déjà précédemment cherché d'autres alliances à Berlin et à Vienne. L'Italie a même envoyé un corps expéditionnaire sur les bords de la Mer-Rouge, et un instant elle a pu se croire tout près de marcher avec l'Angleterre, de concourir à une campagne dont elle recueillerait les fruits. Malheureusement, les illusions n'ont pas tardé à se dissiper et les mécomptes sont venus. Les Anglais se sont retirés, renonçant à leur campagne sur le Haut-Nil; les soldats italiens sont restés dans leurs postes de la Mer-Rouge, un peu embarrassés de leur rôle, soumis à des influences de climat qui les ont éprouvés, ne sachant plus trop ce qu'ils avaient à faire. Ce n'était point évidemment ce qu'on avait espéré. M. Mancini a commencé à passer pour un ministre de plus d'imagination que de prévoyance, et il a été l'objet d'assez vives attaques de l'opposition, des anciens modérés, aussi bien que de la gauche représentée par M. Crispi, M. Cairoli, M. Nicotera. Il a été assailli d'interpellations,

accusé d'avoir compromis une fois de plus l'Italie par sa politique, et le président du conseil, M. Depretis, a été obligé plus d'une fois de venir à son secours pour le défendre de votes hostiles que la brillante parole de M. Mancini n'eût pas seule réussi à détourner. On en était là lorsque le budget des affaires étrangères, soumis il y a quelques jours au parlement, a failli être rejeté; il n'a été voté qu'à trois ou quatre voix de majorité. M. Mancini a témoigné aussitôt l'intention de se retirer, et M. Depretis, acceptant le principe de la solidarité ministérielle, a remis au roi la démission du cabinet tout entier. Un fait à considérer, c'est que tout cela s'est passé sans une bien vive animation dans le parlement, surtout sans provoquer la plus légère émotion dans le pays. Le roi Humbert a fait, dans cette circonstance, ce qu'il fait d'habitude, en vrai souverain constitutionnel. Il a appelé auprès de lui le président de la chambre, le président du sénat, les chefs des divers partis, le général Cialdini, qu'il consulte toujours, et le résultat, du reste prévu, de toutes ces consultations a été que M. Depretis seul pouvait être chargé de reconstituer un ministère. C'est, en effet, la fortune du vieux Piémontais d'avoir acquis par son bon sens pratique, par son expérience, par son habileté de tacticien, une sorte de prépotence parlementaire, d'être devenu l'arbitre de la politique au-delà des Alpes. Sorti de la gauche, il a la modération de l'âge et de la prévoyance, la raison solide du Piémontais de vieille souche, et la confiance qu'il inspire tient à ce qu'on est sûr qu'il ne s'engagera ni dans des aventures démocratiques, où la monarchie constitutionnelle risquerait de sombrer, ni dans des aventures extérieures où l'Italie pourrait être compromise sans compensation.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Au début du mois de juin était annoncée, à grand renfort de réclames bruyantes, une campagne de hausse sur le 3 pour 100 et le Suez. On prétendait arriver avant peu à 85 ou 86 francs sur l'un, à 2,500 francs sur l'autre. Le mois de juillet, avec son contingent de capitaux, donnerait au mouvement l'impulsion décisive. En juin, on se contenterait

de dépasser le cours de 82 francs afin qu'il pût rester inscrit ex-coupon en liquidation. Ce programme avait reçu pendant la première quinzaine un commencement d'exécution. Le 3 pour 100, au moment où le coupon trimestriel allait être nominalement détaché sur la cote, était à 82.40 en hausse de 1 franc sur le dernier cours de compensation. Lundi dernier, on le voyait encore à 81.70, après déduction des 0 fr. 75 d'intérêt. Mais déjà il paraissait évident que la campagne ne pourrait être menée plus loin, et que même un mouvement de retraite serait nécessaire.

Ce revirement dans les tendances était provoqué par l'attitude du comptant. Tandis que, les mois précédens, l'épargne soutenait sur ce marché les cours des rentes au niveau de ceux du terme, on constatait en juin un écart, déjà sensible dans les premiers jours, et qui s'accentuait encore depuis le 15. La spéculation n'a pas assez de force pour imposer une direction à l'épargne; elle n'en a pas assez non plus pour se passer de son concours. Les portefeuilles envoyant des titres sur la place, il a fallu que les spéculateurs subissent les effets de la loi qui régit les relations de l'offre et de la demande. Les ventes du comptant ont amené la réaction sur le marché du terme, où, pendant la dernière semaine, les deux rentes 3 pour 100 ont fléchi de plus de 0 fr. 50.

La réaction de la fin du mois s'est d'ailleurs produite dans les mêmes conditions où avait eu lieu la hausse du début, au milieu d'une atonie générale des transactions, atonie plus marquée encore sur le marché des valeurs que sur celui des rentes. L'abondance des ressources est toujours aussi grande à Londres et à Paris, comme l'indique le succès des émissions qui viennent de s'effectuer sur ces deux places. Au-delà du détroit, deux emprunts du gouvernement chinois ont été lestement enlevés au Stock-Exchange avec une prime de 5 à 6 points. Ici la souscription publique à 64,670 obligations du chemin de fer de Mostaganem à Tiaret a été couverte, affirme-t-on, de cinquante à quatre-vingts fois. Il est vrai que ces titres se présentaient sous l'estampille de la garantie de l'état assurée dans les termes les plus formels, et avec le prix alléchant de 330 francs, prix que l'épargne a comparé aussitôt avec celui de 390 francs, atteint par les obligations du Nord.

L'argent ne fait donc pas défaut, loin de là; mais il ne reviendra aux rentes qu'à son heure, en juillet probablement, après la rentrée des fonds provenant du paiement des coupons d'intérêt, dividendes et loyers. Les influences extérieures n'ont donné aucun encouragement dans le sens de la baisse. A Londres, les Consolidés ont constamment monté, et la liquidation s'est passée dans d'excellentes conditions. Cette tenue du marché anglais n'a pas permis de concevoir de bien sérieuses appréhensions au sujet de l'attitude que le nouveau cabinet conservateur pourra prendre dans la question afghane. Le public finan-

cier n'a pas plus à s'inquiéter de l'esprit dans lequel les tories aborderont le problème égyptien. Lord Salisbury a pris un pouvoir hérissé de telles difficultés qu'il ne doit chercher qu'à rassurer l'Europe sur ses intentions, loin d'être en situation de faire prévaloir une politique d'audace et d'aventure. Un de ses premiers soins a été, disent les dépêches, de déclarer à notre ambassadeur à Londres que l'administration nouvelle avait à cœur de régler, d'accord avec la France, toutes les questions pendantes.

Quelques télégrammes de Berlin ont essayé de répandre l'alarme en présentant l'état de santé de l'empereur d'Allemagne comme désespéré et une catastrophe comme absolument imminente. Les informations les plus récentes d'Ems ont démenti ces pronostics pessimistes; l'empereur est faible, mais il va plutôt mieux. D'ailleurs, l'éventualité d'un changement de règne n'est-elle pas désormais entrée dans tous les calculs au point de ne plus déranger, le jour où elle se réalisera, une seule combinaison?

On a encore rattaché en partie les dispositions plus faibles des huit derniers jours à l'impression produite par les récens débats de la chambre sur le projet de loi relatif à l'emprunt nécessaire pour couvrir les dépenses des caisses des écoles et des chemins vicinaux. Ce débat, qui a servi de préface et d'ouverture à la discussion générale du budget de 1886, a rappelé l'attention publique sur une situation financière qui n'est assurément pas brillante, mais qu'il est exagéré, comme quelques orateurs l'ont fait à la chambre, de déclarer désastreuse et conduisant à un cataclysme.

La dette flottante, de l'aveu du ministre, atteint déjà 1 milliard et demi; mais ce poids est soutenu assez allégrement par le trésor, qui récemment encore a diminué de 1 pour 100 l'intérêt de ses bons. C'est afin de ne pas charger davantage la dette flottante et de reculer la nécessité d'un grand emprunt de consolidation, que le ministre a proposé d'émettre 320 millions en obligations remboursables en vingt-deux ans pour faire face aux exigences des deux caisses citées plus haut. La chambre a donné raison au ministre et voté le projet de loi.

Les Actions de Suez, du Gaz et du Crédit foncier sont à peu près les seules valeurs sur lesquelles la spéculation déploie encore quelque activité. L'accident de la drague coulée par le travers du canal a enrayé le mouvement qui se dessinait sur le Suez. Les recettes ont faibli pendant huit ou neuf jours par suite de l'interruption, totale ou partielle, du trafic. La dernière décade a comblé l'insuffisance de la seconde, le passage ayant été rétabli aussi promptement qu'on pouvait l'espérer. Mais les réalisations ont suivi de près la publication des chiffres élevés des recettes, et le Suez a été entraîné par les rentes, reculant de 2,195 à 2,155, c'est-à-dire au cours même où s'établissait la compensation au milieu du mois.

Le Gaz a été porté aux environs de 1,550 par l'amélioration continue des recettes de la compagnie et la nouvelle, reconnue prématurée, d'une reprise des négociations avec la ville de Paris, qui, on le sait, a perdu complètement son procès et n'a plus d'autre intérêt maintenant qu'une entente directe sur la base de la prorogation de la concession et de l'abaissement immédiat des prix.

Le Crédit foncier s'est tenu complètement immobile à 1,360. Il n'est pas exact que cet établissement songe à une nouvelle émission de titres ou que l'opération d'augmentation de son capital soit prochaine. L'Action bénéficie naturellement, et sans brusquerie, du développement des affaires sociales et de la hausse persévérante de toutes les catégories d'obligations.

Les titres des autres sociétés de crédit n'ont eu, pour ainsi dire aucun marché. Les cours qui figurent, toujours les mêmes, comme stéréotypés sur la cote, sont pour la plupart, purement nominaux. On peut en dire autant pour les actions des compagnies de chemins de fer, complètement négligées par la spéculation. Les relevés hebdomadaires des recettes accusent toujours des diminutions. Cependant, sur deux ou trois des compagnies, notamment sur l'Orléans et le Midi, on peut constater un commencement d'amélioration. Les résultats pour les Chemins espagnols étaient, jusqu'à ces derniers temps, très satisfaisans, le Saragosse présentant depuis le 1er janvier un excédent de plus d'un million sur la période correspondante de l'année dernière, et le Nord de l'Espagne un excédent de 600,000 francs. Mais le développement alarmant de l'épidémie cholérique dans les provinces du sud de la Péninsule aura eu sans aucun doute pour résultat un arrêt de toutes les affaires, dont les effets apparaîtront dans les relevés des prochaines semaines. Aussi les Actions du Nord de l'Espagne et du Saragosse ont-elles été constamment faibles. Bien que les recettes du trésor espagnol ne puissent que se ressentir très vivement du déplorable état où l'épidémie a mis certaines régions du royaume, l'Extérieure se tient avec vaillance au-dessus de 59. L'Italien a montré beaucoup plus de fermeté que nos propres fonds, et s'est encore élevé de 0 fr. 25 dans la seconde quinzaine du mois. Le Hongrois a conservé le cours de 82, les valeurs turques ont faibli après l'assemblée de la Banque ottomane, qui a voté un dividende de 20 francs. L'Unifiée a pu atteindre 328 sur l'espérance d'une politique moins indécise de l'Angleterre dans la vallée du Nil.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

PÉCHÉ MORTEL

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Sous les rafales pluvieuses de février, le long d'un chemin boueux menant du village à la fabrique, les ouvriers et les ouvrières s'acheminaient vers l'entrée des ateliers. A trente pas plus loin, la manufacture de toiles de coton de La Lineuse montrait ses toits de tuile rouge au-dessus des massifs de sapins dont la verdure sombre faisait ressortir la blancheur des façades. — Le local affecté aux magasins, aux ateliers et aux bureaux élevait à gauche ses deux étages, reliés à l'habitation du fabricant par une longue bâtisse en retrait, contenant le logement du contremaître, la teinturerie et les séchoirs. En avant, une large cour d'exploitation séparait les deux principaux corps de logis. — Les ouvriers marchaient sans se presser, enfonçant lourdement leurs sabots dans la terre détrempée ; les teinturiers, reconnaissables aux taches bleues que laissait l'indigo sur leurs vêtemens, sur leurs mains gercées et jusque sur leur visage ; les ourdisseuses, presque toutes jeunes, les cheveux au vent, la taille flottant librement dans un caraco de laine. Elles s'abritaient à deux ou trois sous le même parapluie de cotonnade ; quelques-unes grignotaient encore hâtivement un reste de croûton de leur repas de midi. Arrivées devant la grande porte de la cour, les femmes se blottirent sous l'auvent d'un hangar, hêlant et plaisantant les retar-

dataires qui accouraient sous l'averse et dont le vent retournait les parapluies. Puis la cloche grêle de la fabrique sonna la reprise du travail, l'un des battans de la porte cochère s'ouvrit et toute la bande, traversant la cour qu'elle emplit de murmures et de claquemens de sabots, gagna ses ateliers respectifs.

Pendant ce temps, au rez-de-chaussée de la maison d'habitation, dans la salle à manger qu'un haut poêle de faïence bleue emplissait d'une chaleur tiède et d'un gai ronflement, le propriétaire de la fabrique terminait son déjeuner en dégustant son café. — M. Vivant Déglise, qu'on désignait toujours sous ces deux noms afin de le distinguer de ses frères, les Déglise de Villotte, était un homme entre deux âges, correctement boutonné dans un veston de drap gris fer, ayant le front chauve, une figure rose et flegmatique, ornée d'une barbe blonde, et éclairée par deux yeux bleus froids et endormis. Il fumait lentement et méthodiquement une pipe de porcelaine devant sa demi-tasse, dont il avait bouché l'orifice avec la soucoupe, de façon à ne rien perdre de l'arome du café; de temps en temps, il soulevait ce couvercle improvisé, avalait une gorgée, puis replaçait soigneusement la soucoupe sur la tasse.

Il savourait béatement son gloria et sa pipe, regardant d'un œil mi-clos les vitrines qui décoraient les murs; il était déjà plongé dans une demi-somnolence par le ronron du poêle et le léger bruissement de la pluie fouettant les vitres, quand une porte s'ouvrit et Mme Marthe Déglise entra dans la salle à manger, tenant en main un paquet de lettres et d'imprimés.

La femme du manufacturier avait trente ans et paraissait plus jeune que son âge. Sa taille svelte et ronde était souple comme celle d'une enfant; dans le ferme modelé des bras, des épaules et de la poitrine, il y avait une verdeur et une grâce qui donnaient l'impression d'un fruit à peine mûr, mais aux contours déjà colorés et duvetés à point. A voir cette belle personne auprès du respectable et chauve M. Vivant Déglise, on était tenté de la prendre pour sa fille et de l'appeler « mademoiselle. »

Ils étaient pourtant mariés depuis une dizaine d'années. Marthe de Bonnay, fille d'un riche filateur de la vallée de l'Ornain, avait épousé, à vingt ans, le propriétaire de La Lineuse. Les deux familles se connaissaient depuis longtemps et chacun avait applaudi à ce mariage, où tout se trouvait assorti : convenances, position, fortune, — tout, sauf l'âge des conjoints. Cette union, qui commençait sous de si favorables auspices, avait trompé en un point les espérances des intéressés : elle n'avait pas été féconde et la maison était restée sans enfans. Sous tous les autres rapports, l'entrée de Marthe à La Lineuse avait exercé une heureuse influence sur la prospérité de la fabrique. Intelligente, instruite et active, Mme Déglise s'était mon-

trée non-seulement une maîtresse de maison accomplie, mais une précieuse auxiliaire. Elle connaissait les détails de la fabrication aussi bien que son mari et, lorsque celui-ci était appelé au dehors par ses affaires, elle surveillait le travail, expédiait la correspondance et recevait les cliens. Peu à peu, dans le gouvernement de la manufacture, elle était devenue un excellent ministre des relations extérieures. Aimable, accorte et conciliante, elle avait l'art d'attirer et de retenir les gens que la froideur correcte et un peu tatillonne de M. Déglise déconcertait souvent. Les commerçans qui se fournissaient à La Lineuse, aussi bien que les tisserands qui y rapportaient leurs rouleaux de toile, aimaient mieux avoir à faire à elle qu'au manufacturier. A la fois ferme et accommodante, elle aplanissait les difficultés, apaisait d'un mot les mécontentemens et savait, tout en ne cédant rien sur les prix, obtenir les plus grosses commandes.

Loin d'être jaloux de cette influence croissante, M. Déglise abandonnait d'autant plus volontiers les rênes du gouvernement, que l'initiative de sa femme lui permettait de se livrer sans remords à sa seule passion : — l'entomologie. Le fabricant de La Lineuse était un intrépide chasseur de papillons, et le conservateur du musée de Villotte jalousait sa collection, qui contenait les plus rares variétés des lépidoptères du pays. La salle à manger de La Lineuse était, de la plinthe aux corniches, ornée de spacieuses vitrines où les papillons, classés par genres et par familles, montraient comme dans un kaléidoscope, leurs ailes veloutées, striées, ocellées ou diaprées. M. Déglise en était très fier, et son regard se promenait complaisamment sur ces vitrines quand sa femme entra dans la salle.

— Eh bien ! Marton, quoi de nouveau? demanda le manufacturier.

— Voici le courrier de ce matin, répondit Mme Déglise en posant sur la table le paquet de lettres et d'imprimés.

Elle avait une voix de contralto dont le timbre musical s'harmonisait à merveille avec la grâce de sa personne.

— Tu serais bien aimable de dépouiller la correspondance toi-même, tandis que j'achève ma pipe, reprit M. Déglise.

La jeune femme s'assit en face de son mari, attira vers elle le courrier et commença le dépouillement. Elle décachetait les enveloppes bleues, lisait rapidement chaque lettre, en résumait verbalement le contenu : — commandes, accusés de réception, avis d'acceptations de traites, — puis les classait méthodiquement par nature. Tout d'un coup elle s'arrêta à la lecture d'une missive commerciale qu'elle venait de déplier :

— « Personnelle et confidentielle ; » ceci te regarde, dit-elle en

tendant à son mari la feuille dont l'en-tête imprimé portait : « Lobligeois et sœur, maison de gros. — Rouennerie et toiles d'Alsace. Paris, 25, rue Saint-Martin. »

— Tiens ! s'écria-t-il après avoir jeté sur la lettre un rapide coup d'œil, c'est de notre vieux client, M. Lobligeois... Lis donc, tu sais bien que je n'ai pas de secrets pour toi, Marton !

Mme Déglise reprit la lettre, mais au lieu de se borner à l'analyser, elle la lut tout haut jusqu'au bout. L'épître du marchand de rouennneries en gros était écrite de la main même du chef de la maison et ainsi conçue :

« Cher et honoré monsieur,

« La présente n'est pas une lettre d'affaires, mais une requête d'un intérêt tout privé. La respectabilité de votre nom, la solidité de nos anciennes et excellentes relations m'encouragent à solliciter de votre obligeance bien connue un service que vous êtes seul en mesure de me rendre. — Ceci exposé, j'entre en matière. — J'ai eu, vous le savez, la douleur de perdre ma femme et je n'ai qu'un fils, auquel j'espère plus tard confier la direction de notre maison. Mais le garçon est encore jeune (vingt-trois ans), et cette jeunesse le travaille. Paul est un bon enfant, un peu trop porté vers le plaisir et Paris est devenu pour lui un séjour périlleux. Il s'est amouraché d'une drôlesse qui était en train de lui faire perdre la tête, sans compter qu'elle l'entraînait à des dépenses hors de proportion avec nos revenus. Nous l'avons enfin amené à grand'peine à rompre avec cette dangereuse créature ; mais nous craignons à chaque instant qu'il ne retombe dans son vieux péché. Donc, ma sœur et moi, nous avons résolu de l'éloigner de Paris et de le mettre au vert en province. Vous habitez la campagne et votre maison, si avantageusement et honorablement connue, nous offrirait pour Paul toutes les garanties désirables, outre que, guidé par vos conseils, l'enfant serait à même d'apprendre, sous vos ordres, les détails d'une fabrication qu'il ne doit pas ignorer, puisqu'il est destiné à me remplacer. Il est, du reste, intelligent et il pourrait devenir un collaborateur sérieux et utile. — Voulez-vous nous rendre le service de le prendre chez vous pendant quelques années et de l'initier à vos travaux? Nous vous en serions reconnaissans du fond du cœur. Espérant que vous aurez l'obligeance de nous favoriser d'une prompte réponse, nous vous prions, ma sœur et moi, d'agréer les sentimens avec lesquels nous avons l'honneur d'être, etc...

« LOBLIGEOIS ET SŒUR. »

— Diable! murmura M. Déglise, après avoir consulté sa femme du regard.

En achevant la lecture de cette lettre, Mme Déglise avait haussé les épaules. Cette proposition la choquait et l'embarrassait visiblement; sa répugnance se traduisait par une légère grimace qui dilatait les ailes du nez et retroussait les coins de ses lèvres.

— Quelle ville que ce Paris! s'écria-t-elle... Comment un garçon bien élevé peut-il se respecter assez peu pour s'acoquiner à de pareilles créatures?

— Ha! ha! ma pauvre enfant, répliqua M. Déglise en vidant méticuleusement le résidu de sa pipe dans le cendrier du poêle, quand on est empoigné par une passion, il n'y a ni éducation ni respect qui tiennent... Moi, par exemple, qui ai pourtant le sens rassis, il m'est arrivé de m'acharner pendant des journées à la poursuite d'un lépidoptère rare, un *mars* qui manquait à ma collection... Rien ne m'arrêtait, je piétinais les blés verts et les luzernes sans souci de la propriété privée... Parfois, je tombais fourbu en soupirant : « C'est fini, j'y renonce! » Bah! le diabolique *mars* n'avait qu'à montrer au-dessus des taillis ses ailes couleur d'iris, et je reprenais ma course enragée... Voilà la passion!... Ces créatures dont tu parles innocemment sont diantrement fascinantes; elles attirent certains hommes comme si elles avaient de l'aimant dans les prunelles... Je ne le sais que par ouï-dire, Dieu merci! ayant eu une jeunesse très sage... Mais, pendant que j'étudiais le tissage à Mulhouse, j'ai connu un garçon fort bien, le fils d'un riche industriel de là-bas, qui se ruinait pour une grande diablesse aux yeux phosphorescens comme ceux d'un chat. On le raisonnait, on lui prouvait que cette fille finirait par le mettre plus bas que la boue; il en convenait et promettait de se ranger... Peuh! la coquine n'avait qu'à le regarder d'une certaine façon, du coin de ses yeux verts, à sourire en montrant ses dents, bien le bonsoir! il retournait à sa chaîne et elle l'emmenait en laisse comme un caniche... Elle l'a mené si bon train qu'il en est mort...

Mme Déglise écoutait ce discours en ouvrant de grands yeux étonnés et scandalisés.

— C'est révoltant! murmura-t-elle; quand je songe aux dangers dont les jeunes gens sont entourés, cela me console un peu de n'avoir pas d'enfans... Si j'avais eu un garçon et qu'il eût donné dans de pareils travers, j'en serais morte de honte et de chagrin!

— Oh! il y a des exceptions à la règle... Notre fils serait honnête et sage comme son père et sa mère, si nous en avions un,.. ce qui malheureusement n'est qu'une supposition!

Il releva la tête vers sa femme, s'aperçut que le front lisse de

Mme Marthe se rembrunissait, et il ajouta, en lui tapotant affectueusement le bras par-dessus la table :

— Après tout, il ne faut pas jeter le manche après la cognée,.. et il n'y a pas encore de temps perdu, Marton!

Cette insinuation, lancée sur le ton de la plaisanterie, n'eut pas le don de dérider Mme Déglise, qui se borna à baisser les yeux. Il y eut quelques minutes d'un silence embarrassant, pendant lesquelles on entendit plus distinctement le grésillement de l'ondée sur les vitres.

— Revenons à nos moutons, reprit le manufacturier. Qu'allons-nous répondre à Lobligeois et sœur?

— Mon avis est qu'il faudrait trouver un biais pour refuser poliment.

— Hum!.. En refusant, nous risquons de mécontenter de vieux et bons cliens... Les Lobligeois sont des gens à ménager.

— D'accord; mais, d'un autre côté, loger sous notre toit un écervelé qui a de pareilles habitudes de dissipation, c'est une perspective qui ne me sourit guère...

— Rien ne nous obligerait de loger le jeune homme à La Lineuse... Je lui trouverais au village une chambre et une pension convenables... Il me semble que voilà un biais qui accommoderait tout... Qu'en dis-tu?

— Ce n'en sera pas moins pour nous une responsabilité assez lourde... Nous ne sommes d'humeur ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas? à surveiller la conduite de ce garçon, et cependant, s'il commet de nouvelles sottises, c'est à nous que les Lobligeois s'en prendront.

— Bah! il ne faut pas voir les choses si en noir... Ici, d'ailleurs, ce Parisien n'aura pas beaucoup de tentations et je lui donnerai assez de besogne pour lui ôter le goût de courir la pretantaine... C'est convenu, je vais écrire aux Lobligeois de nous envoyer leur enfant prodigue.

Tout fier d'avoir trouvé une solution satisfaisante, M. Déglise enferma sa pipe dans l'étui, l'empocha, ramassa son courrier et gagna son bureau en sifflotant.

II.

Huit jours après cet entretien, une voiture de louage prise à Villotte amenait à La Lineuse l'héritier de M. Lobligeois. Le jeune homme, arrivé la veille par un train du soir, avait couché à l'hôtel, s'était levé tard et avait employé sa matinée à visiter la ville. Par ce temps pluvieux de février, qui embrumait les coteaux, assom-

brissait le ciel et emplissait les rues d'une boue liquide, cette promenade ne lui laissa qu'une impression désagréable. Il trouva que Villotte ressemblait à un grand village, et, aussitôt après déjeuner, il monta dans le cabriolet qui devait le transporter à la fabrique de M. Vivant Déglise.

La voiture de louage roulait sur une grand'route qui longe la base de coteaux plantés de vignes. Paul Lobligeois, enfoncé sous la capote, fumait un cigare et regardait la bruine noyer dans un même brouillard morne les arbres sans feuilles, les prés et les vignobles. Le trot lourd et dur du cheval dans la boue blanchâtre était rythmé par les éclaboussures des ornières fangeuses, — floc! flic! flac! — et cette cadence monotone berçait tristement les rêveries maussades du jeune homme. Parfois, le cabriolet dépassait une voiture de roulage pesamment chargée de balles de coton, traînée par quatre ou cinq percherons marchant à la file et agitant leurs sonnailles; le roulier fouettait son attelage en jurant, et la vue des ballots de coton ramenait la pensée de Paul vers cette fabrique où la volonté de sa famille le condamnait à subir un exil de plusieurs années. La comparaison du milieu qu'il quittait avec celui où on le jetait brusquement lui gonflait la poitrine de soupirs mélancoliques.

— Quelle sorte de gens étaient ces Déglise? — Les renseignemens que lui avait donnés M. Lobligeois père n'avaient rien qui pût monter l'imagination. On lui avait dépeint le fabricant comme un honnête négociant mûr et rassis, et, d'après ce signalement, le jeune Paul supposait que Mme Déglise devait faire le digne pendant de son mari. — Quelque dévote à cheveux gris, tout occupée de ses lessives et de ses confitures. — Chez ce couple de quadragénaires provinciaux et casaniers les distractions seraient rares et de qualité médiocre. — Sans doute, de loin en loin, une partie de boston ou de whist avec le curé du village en quatrième... En se représentant ce tableau d'intérieur, le malheureux bâillait d'avance à en pleurer.

De Villotte à La Lineuse il y a une lieue à peine. La voiture longea le village de Fains, tourna rapidement à l'extrémité du pont jeté sur l'Ornain et s'arrêta bientôt devant la porte de la fabrique. La vue des bâtimens, entourés de hauts sapins, aux branches frissonnantes et mouillées, n'était pas pour rasséréner l'humeur du nouveau-venu. Il régla avec le conducteur, qui avait lentement déposé les bagages dans la loge du concierge, et, sur les indications de ce dernier, se dirigea vers un corps de logis où le mot « Bureaux, » inscrit en grandes lettres noires, lui fit supposer qu'il rencontrerait le maître de la maison.

Ayant heurté à une petite porte sans recevoir de réponse, il

tourna le bouton et pénétra effectivement dans une salle meublée de tables et de cartonniers, mais où il ne trouva personne. Au fond, une porte ouverte communiquait avec une enfilade de pièces également solitaires, à l'extrémité desquelles on apercevait un atelier d'ourdissage en ce moment désert. Il s'y aventura et s'arrêta tout à coup en voyant sortir de derrière un métier une jeune personne ayant à peu près son âge, costumée comme une ouvrière, et qui l'examinait curieusement.

C'était une assez jolie blonde, dont les cheveux ébouriffés encadraient un de ces visages aux traits mignons et irréguliers qu'on décore du nom de « minois chiffonnés. » Les yeux gris, petits, mais brillans, avaient un regard peu timide; le nez était effrontément retroussé; la bouche, grande, était élargie encore par un sourire futé, montrant des dents très blanches. — Elle dévisageait hardiment le nouveau venu en s'avançant vers lui :

— Pardon, dit Paul Lobligeois en saluant, je désirerais parler à M. Déglise.

— Le patron est sorti pour affaires et il ne rentrera pas avant ce soir.

— Ah!.. Et Mme Déglise?.. Voudriez-vous lui demander si elle peut me recevoir?

En même temps il tendait sa carte, que la jeune ouvrière saisit et déchiffra sans façon :

— Oh! reprit-elle, vous êtes le nouveau commis?.. On ne vous attendait que demain, mais je vais prévenir madame.

Elle le planta au milieu de l'atelier sans plus de cérémonie, et disparut lestement à l'extrémité des pièces en enfilade. Au bout de cinq minutes, Paul Lobligeois la vit revenir :

— Madame achève de déjeuner, dit-elle, mais dans une demi-heure elle montera au magasin... Elle me charge en attendant de vous faire visiter la fabrique si vous n'êtes pas trop fatigué...

Le jeune homme sourit en signe d'assentiment. Il n'était pas fâché d'être piloté par cette jolie fille; cela changeait un peu la couleur de ses idées et lui montrait le séjour de La Lineuse sous un aspect moins maussade :

— Je ne suis nullement fatigué, répondit-il en coulant une œillade vers l'ouvrière, et je serai enchanté de faire cette visite en aussi agréable compagnie.

La jeune fille reçut le compliment sans sourciller. — Le travail, continua-t-elle, ne reprend qu'à une heure et nous aurons le temps de tout voir... Voici d'abord l'atelier d'ourdissage, — celui que je dirige, ajouta-t-elle en se redressant; je suis la contremaîtresse des ourdisseuses.

— Vraiment?.. Puisque vous êtes chargée de me mettre au courant des détails de la fabrique, y aurait-il indiscrétion à vous demander votre nom, mademoiselle?

— Nenni... Je m'appelle Catherine Huguet.

— Eh bien! mademoiselle Catherine, recevez mes complimens... Je n'ai qu'un regret : c'est de ne pas être ourdisseur : j'aurais aimé à travailler sous les ordres d'une aussi gentille contremaîtresse...

— Vous n'en pensez pas un mot! répliqua Mlle Huguet, dont les yeux gris pétillèrent néanmoins de satisfaction ; ne vous moquez donc pas de moi!.. On a raison de dire que les Parisiens ne sont jamais en retard quand il s'agit d'inventer des goguenardises... Tenez, voici le séchoir; traversons-le vite si nous ne voulons pas être cuits à l'étouffée...

Quand ils eurent passé rapidement à travers l'atmosphère surchauffée de cette pièce, que des *chaînes* de coton blanc suspendues à des tringles de bois imprégnaient d'une odeur de chlore, Mlle Huguet reprit : — C'est le séchoir d'hiver; quand il fait beau, on sèche les cotons sur les étendoirs que vous avez vus dans la cour...

— La fabrique emploie un nombreux personnel? demanda Paul Lobligeois.

— Oui ; mais nous n'avons ici qu'une vingtaine d'ouvriers... Les tisserands travaillent chez eux; ils rapportent tous les quinze jours leurs rouleaux de toile au magasin, où Mme Déglise les reçoit et les examine elle-même... Elle s'y entend, la patronne, et il n'y a pas moyen de la mettre dedans!

Tout en jasant, la jeune fille lui montrait l'atelier des dévideuses, puis les salles basses de la teinturerie, sombres, humides, encombrées de tonnes de bois du Brésil et de caisses d'indigo. Au même moment, la cloche sonna la rentrée dans les ateliers et la cour retentit des éclats de voix des ouvrières.

Mlle Huguet s'était arrêtée à l'extrémité d'un couloir :

— Voici, dit-elle, l'escalier qui mène aux magasins et au bureau de Mme Déglise; c'est là qu'elle se tient toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi.

— Votre patronne travaille beaucoup?

— Pour sûr... Elle a l'œil à tout... Pas une pièce de toile n'entre ici ou n'en sort sans qu'elle le sache.

— Ce doit être une besogne assez lourde pour une personne de son âge.

Mlle Huguet regardait le jeune homme en écarquillant ses petits yeux malins :

— Quel âge lui donnez-vous donc? demanda-t-elle.

— Mais à en juger par celui de M. Déglise, je suppose qu'elle a quarante-cinq ans environ.

La contremaîtresse se mordit les lèvres pour retenir un éclat de rire.

— Me suis-je trompé? continua Paul Lobligeois.

— Pas de beaucoup, répondit-elle en s'efforçant de garder son sérieux. — La malicieuse fille n'était pas fâchée de mystifier un peu ce Parisien qui croyait tout savoir, et, sans rien préciser, elle s'amusait à lui laisser suivre cette fausse piste. Elle ajouta, non sans une pointe d'ironie : — Si Mme Déglise a quarante-cinq ans, je vous assure qu'on ne s'en aperçoit pas... Elle est encore verte et active comme une jeunesse... Vous serez, du reste, bientôt renseigné, car la patronne doit être maintenant à son bureau et je vais vous y conduire.

Ils gravirent ensemble l'escalier du premier étage, traversèrent une salle meublée de comptoirs et garnie de casiers bourrés de coupons de toile, puis s'arrêtèrent devant une porte à laquelle Mlle Huguet heurta discrètement :

— Entrez! répondit une voix dont le timbre jeune et frais surprit singulièrement Paul Lobligeois.

L'ouvrière, poussant devant elle le nouvel arrivant, l'introduisit dans une petite pièce tendue de cretonne. Sur le casier d'un bureau d'acajou, deux potiches, contenant des primevères de Chine, aux floraisons d'un rose vif, jetaient une gaîté printanière dans ce cabinet de travail.

— Madame, dit Mlle Catherine en réprimant une violente envie de rire, voici M. Paul Lobligeois.

Mme Déglise se leva lentement. Au-dessus de la masse fleurie des primevères, Paul vit surgir une charmante figure de jeune femme : — d'un col de linge uni, le cou s'élançait délicat comme la hampe d'une belle fleur et supportait une tête fine aux cheveux bruns nattés et abondans. L'ovale du visage, les lignes de la bouche et du nez, les longs cils bruns voilant les yeux, rappelaient l'expression virginale de certaines saintes du Corrège. La blancheur du teint, sur lequel tranchaient deux fins sourcils noirs et deux lèvres très rouges, ombrées aux coins d'un soupçon de duvet, ajoutait encore à cette expression de candeur; quand les paupières baissées se relevaient, deux grands yeux noirs, limpides, honnêtes, étonnés, répandaient une matinale lumière sur ce joli visage, au front lisse duquel aucune passion n'avait tracé de rides. Les mouvemens de Mme Déglise étaient aisés et élégans; élégante aussi sa toilette, tout en étant fort simple. La coquetterie féminine s'y révélait par de menus détails : — la blancheur du linge, la couleur savamment

assortie d'un ruban noué dans les cheveux, les mains très soignées, les pieds mignonnement chaussés de souliers mordorés à talons. — Paul eut presque un éblouissement et ses traits exprimèrent un ébahissement si comique que Mlle Huguet faillit éclater. Il semblait au jeune homme qu'il avait devant lui une apparition du printemps et que la petite pièce s'emplissait d'une fine odeur de violette et de muguet. — Était-ce donc là cette Mme Déglise qu'il se représentait en boucles grisonnantes et en lunettes? Il avait honte maintenant de s'être laissé mystifier par l'ouvrière et il balbutiait en saluant gauchement la femme de son futur patron.

Celle-ci, après un rapide examen du nouveau-venu, paraissait, du reste, aussi un peu surprise. Le Parisien ne ressemblait guère au portrait qu'elle s'était tracé d'avance sous l'impression de la lettre de M. Lobligeois père. Elle s'était figuré une sorte de jeune bellâtre à l'œil hardi, aux façons cavalières et elle en était pour ses frais d'imagination.

Svelte, élancé, les cheveux bruns et fins, les yeux d'un bleu foncé et doucement rêveurs, Paul Lobligeois avait, en dépit de sa barbe brune, quelque chose de féminin et de tendre dans l'expression du visage. Mme Déglise s'était promis de faire à ce Parisien un accueil froid et sévère; mais, en l'entendant balbutier, elle se départit peu à peu de sa raideur cérémonieuse :

— M. Déglise, dit-elle, sera fâché, monsieur, de ne point se trouver là pour vous recevoir.

Puis, se tournant vers l'ouvrière : — Vous pouvez retourner à votre atelier, ma petite, ajouta-t-elle.

Catherine se retira après avoir gratifié le nouveau commis d'un salut moqueur; Paul Lobligeois et Mme Déglise demeurèrent en tête-à-tête, séparés seulement par le casier et les primevères du bureau :

— Mon mari est absent, reprit la jeune femme en montrant une chaise à son interlocuteur et en l'invitant à s'asseoir; s'il eût été ici, il se serait chargé lui-même de vous installer dans l'appartement qu'il a retenu pour vous... Malheureusement, il ne rentrera que ce soir et c'est le contremaître qui vous accompagnera au village... Fains n'est qu'à cinq minutes de la fabrique. Vous serez logé dans la famille de l'agent-voyer... Ce sont de braves gens,.. et vous prendrez pension à l'auberge de la *Rose d'or*, dont l'hôtesse cuisine assez bien... Malgré notre désir de complaire en tout à vos parens, nous n'avons pu vous loger à la fabrique, où il n'y a pas de local disponible. — D'ailleurs, ajouta-t-elle en soulignant cette dernière phrase par la manière dont elle l'accentuait, nous avons pensé que cet arrangement serait plus de votre goût, puisqu'il vous laissera une liberté que vous ne trouveriez pas ici.

Paul Lobligeois était trop intelligent pour ne pas comprendre ce que sous-entendait cette dernière réflexion.

— Madame, répliqua-t-il en souriant timidement, j'ai grand'peur que, dans sa lettre à M. Déglise, mon père ne m'ait involontairement dépeint sous des couleurs peu avantageuses...

A ces mots, Mme Déglise ne put s'empêcher de rougir, et le nouveau commis ne l'en trouva que plus jolie. Il y avait dans les manières de la patronne un mélange d'affabilité et de réserve, une dignité chaste unie à une grâce juvénile; Paul fut complètement séduit. Il résolut de dissiper immédiatement de son mieux les préventions que les indiscrètes confidences de son père avaient dû créer dans l'esprit de cette jeune femme un peu prude, comme la plupart des provinciales :

— Je vous assure, madame, reprit-il, que je ne suis pas aussi noir qu'on vous l'a dit, et que je n'ai aucunement l'intention d'abuser de la liberté que M. Déglise a bien voulu me laisser.

— Tant mieux, monsieur, répondit Marthe Déglise avec une nuance de sévérité; je serais désolée qu'il en fût autrement. — Puis, comme si elle eût senti que le jeune homme était mortifié par la raideur de cet accueil, elle reprit d'un ton aimable : — La vie qu'on mène à La Lineuse est des plus calmes et vous ne trouverez pas ici beaucoup de distractions... Pourtant, quand vous serez au courant de votre besogne, vous verrez que nous avons aussi nos petits plaisirs...

Elle sonna, et un jeune scribe, ayant la plume sur l'oreille, accourut à son coup de sonnette.

— Simonnet, dit-elle au contremaître, veuillez conduire vous-même M. Lobligeois à Fains, dans le logement que mon mari a retenu pour lui, et veillez à ce que tout y soit en bon ordre... Pardonnez-moi de vous congédier si vite, ajouta-t-elle en se retournant vers Paul, mais j'ai beaucoup à faire en ce moment... Occupez-vous aujourd'hui de votre installation et venez demain à neuf heures voir M. Déglise, qui vous mettra au courant de votre travail... Les ateliers ouvrent à huit heures et ne ferment qu'à sept, avec une heure de repos à midi. Mais, par égard pour vos habitudes parisiennes, nous avons pensé qu'il convenait de n'exiger de vous que trois heures de présence le matin et autant l'après-midi...

— Vous pouvez compter, madame, sur mon exactitude et sur mon désir de bien faire, répondit-il en se levant et en s'inclinant.

— Au revoir, monsieur, et à demain! murmura-t-elle avec un sourire assez affable et un léger mouvement de la main.

Le jeune homme avait déjà avancé la sienne pour prendre congé à l'anglaise; mais, à l'hésitation embarrassée de la jeune femme, il comprit que ce *shake-hand*, qu'on prodigue tant à Paris, n'était

pas encore entré dans les habitudes provinciales. Il salua donc de nouveau et s'éloigna avec le contremaître.

Cinq minutes après, ils cheminaient ensemble dans la direction de Fains, tandis que, derrière eux, un manœuvre brouettait les malles de Lobligeois.

Fains est un gai village dont la principale rue est coupée, dans sa longueur, par un ruisseau clair, qui baigne presque les portes des maisons et donne au pays une physionomie très originale. Quand Paul Lobligeois se fut installé dans ses deux chambres, situées au premier étage, et que, devant un feu bien flambant, il se mit à ouvrir ses malles, il vit tout à coup les choses sous un aspect infiniment moins maussade. — Le ruisseau gazouillait mélodieusement sous ses fenêtres, et à la chanson de l'eau courante se mêlait agréablement pour ses oreilles le souvenir du timbre musical de la voix de Mme Déglise. Quand il fermait les yeux, il revoyait très nettement l'ovale charmant de la figure de la nouvelle patronne, et surtout les deux grands yeux noirs, frangés de cils, au regard si pur et si profond.

— Comment cette jeune femme a-t-elle pu épouser M. Déglise, qui a pour le moins cinquante ans sonnés? se demandait-il, tout en rangeant ses vêtemens dans les placards... Elle ne doit pas s'amuser tous les jours dans sa fabrique de La Lineuse!..

En même temps un embryon de pensée perverse, pareil à une semence minuscule, germait dans le cerveau de ce jeune Parisien, infatué de ses vingt-trois ans. Il avait lui-même honte de cette méchante poussée d'idées libertines, mais, malgré lui, la pensée tenace croissait comme une mauvaise herbe et, la nuit, jusque dans son sommeil, elle se mêla à des rêves obscurs, qu'éclairaient les limpides rayons de deux yeux noirs et que traversait une voix claire et chantante comme celle du ruisseau de Fains.

III.

Tout en maugréant contre l'ordre paternel qui le reléguait en province, Paul Lobligeois n'avait pu s'empêcher de reconnaître que La Lineuse était un agréable coin de terre. La venue du printemps acheva de le convertir aux charmes du paysage. — Les jardins et le petit parc de la fabrique étaient comme enfermés entre la haute colline boisée qui domine Fains et les eaux vertes d'un canal, bordé de grands arbres. Une longue prairie, séparée de la propriété par une simple haie de néfliers et d'aubépines, paraissait la prolonger jusqu'à la forêt, dont les futaies en pente tombaient à pic sur les talus du canal. Dans ce coin paisible et feuillu, un peu trop hu-

mide en hiver, la végétation à la belle saison était plantureuse et fleurie à souhait; il y régnait une matinale fraîcheur et tous les oiseaux chanteurs du pays semblaient s'y être donné rendez-vous. — Blanche, sur le fond sombre des sapins, la maison d'habitation, tournant au soleil sa façade tapissée de glycine et de roses du Japon, regardait la vallée, coupée çà et là par des lignes de peupliers, et les coteaux d'en face, que la vigne commençait à couvrir d'une verdure cendrée. De l'aube au soir, un confus gazouillement emplissait les taillis et les futaies du voisinage; et sur le fond harmonieux de ces vocalises d'oiseaux se détachaient, tantôt sourdes et lointaines, tantôt éclatantes et sonores, les voix amoureuses du coucou et des ramiers, alternant avec les modulations passionnées des rossignols. — Seul, de loin en loin, un train filant à toute vitesse sur les rails et traversant la prairie en biais, troublait la paix de cette vallée ombreuse et évoquait dans l'esprit de Paul Lobligeois les souvenirs de la vie parisienne.

Son exil, qui durait depuis trois mois déjà, ne lui causait presque plus de regrets. Cette métamorphose était-elle due uniquement à l'influence calmante de la campagne? Le voisinage de Mme Déglise n'y entrait-il pas aussi pour une bonne part? Question obscure et que Paul n'avait encore osé approfondir. Pour être juste, il faut avouer que Mme Marthe avait été depuis le premier jour la maîtresse préoccupation de son esprit. Jamais il n'avait éprouvé à l'occasion d'une femme un sentiment aussi absorbant et aussi complexe. Il y avait là-dedans de l'admiration, de la curiosité et du respect, le tout assaisonné d'une pointe de timide tendresse. Mme Déglise, épouse sans enfans d'un homme plus âgé qu'elle et peu séduisant, ignorait vraisemblablement la passion; et cependant, malgré le grand air de réserve et de dignité dont elle s'enveloppait, on ne pouvait pas l'accuser de froideur. La grâce qui émanait de toute sa personne, la musique de sa voix de contralto, dénotaient une nature aimante et douée d'une vive sensibilité. Ses yeux noirs avaient la limpidité et le mystère d'une eau de source vierge et profonde. Tout en possédant un sens droit et un esprit cultivé, Mme Marthe gardait la candeur d'une âme qu'aucun orage n'a encore troublée. — L'accomplissement de ses devoirs de femme d'intérieur, les pratiques d'une dévotion discrète, les menues distractions qu'offre l'existence campagnarde, paraissaient suffire à son cœur. Pourtant, parfois, une lueur mouillée au fond des prunelles, ou bien un soudain accès d'irritabilité nerveuse, révélait la présence d'un désir ou d'un regret qui passait brusquement sur la sérénité de cette âme candide, comme ces ombres de nuages qui glissent sur une plaine ensoleillée.

En partant pour La Lineuse, Paul Lobligeois s'était promis d'y montrer si peu de zèle que les Déglise seraient forcés de le renvoyer à Paris. Le lendemain de son arrivée, un brusque revirement s'opérait déjà, et en moins de deux mois, il était devenu un commis modèle, attelé du matin au soir à son bureau, expédiant sa besogne avec une activité exemplaire qui remplissait d'aise le cœur de M. Déglise. La belle Mme Marthe pouvait seule s'attribuer la gloire de cette conversion. Les détails de l'administration intérieure de la fabrique mettaient forcément Paul en relations fréquentes avec la patronne, et ce n'était jamais sans une émotion craintive et voluptueuse à la fois qu'il franchissait le seuil du cabinet de Mme Déglise. Les jours de coup de feu, il était admis à travailler avec elle dans ce sanctuaire. Elle dépouillait le courrier et lui remettait les lettres une à une, en lui indiquant brièvement le sens de la réponse. Assis à une petite table, non loin du bureau d'acajou fleuri de primevères, il minutait courageusement d'assommantes épîtres, osant à peine tourner les yeux vers l'encoignure où Marthe Déglise se tenait affairée. De temps à autre, pourtant, sans cesser de courber la tête sur son pupitre, il coulait un regard oblique dans la direction du bureau ; il apercevait une torsade de cheveux bruns, la blancheur dorée de la nuque où frisottaient de petites boucles, la ligne onduleuse du dos et de la taille, puis les plis du bas de la robe retombant sur l'un des pieds, dont on distinguait vaguement la forme sous l'étoffe. Il trouvait un charme exquis à ces heures silencieuses passées avec la jeune femme, et tout en les savourant, par une singulière contradiction, il attendait avec impatience le moment où, sa tâche étant finie, il se lèverait et pourrait, en remettant ses lettres à Mme Déglise, échanger un mot et un regard avec elle.

Il espérait toujours qu'elle lui adresserait quelques paroles affectueuses pour le récompenser du zèle avec lequel il s'acquittait de sa besogne, mais elle se bornait à le remercier d'une façon brève et cérémonieuse. On eût dit qu'elle évitait soigneusement les occasions de se montrer trop familière avec ce Parisien compromettant. Paul devinait que les confidences contenues dans la lettre de son père avaient produit sur l'esprit de Mme Déglise une impression fâcheuse et lente à s'effacer. Il travaillait cependant de son mieux à faire oublier ce péché de jeunesse pour lequel une Parisienne aurait eu un rire indulgent, mais que la rigoriste provinciale regardait sans doute comme une faute grave contre les convenances. Il menait l'existence la plus correcte du monde, rentrant dans sa petite chambre au sortir de la fabrique, mangeant seul, passant ses soirées à lire ou à se promener vertueusement le long du canal. Il ne se permettait pas même une fugue à Villotte, où

une troupe ambulante venait en hiver jouer la comédie et l'opérette, chaque dimanche. Ayant été invité une fois à dîner, ce jour-là, chez M. Déglise, avec le maire et le curé, il comptait un peu que cette aubaine se renouvellerait et lui donnerait l'occasion de pénétrer plus avant dans l'intimité de la famille.

Si la chose n'eût dépendu que de M. Déglise, elle aurait eu lieu déjà. Le jeune homme lui plaisait ; il le trouvait laborieux, dévoué et d'un commerce agréable. A plusieurs reprises, il avait voulu le prier une fois pour toutes à dîner chez lui tous les dimanches, mais Mme Déglise avait accueilli avec peu d'enthousiasme la proposition de son mari. Elle prétendait qu'avant d'introduire un étranger dans leur intimité, il fallait le connaître à fond, et le manufacturier, qui s'inclinait toujours devant l'autorité de sa femme, avait résolu d'attendre le bon plaisir de Mme Marthe pour manifester ses dispositions hospitalières.

— Tu es meilleur juge que moi en ces matières, avait-il dit. Étudie le jeune homme, prends ton temps, et quand il t'aura inspiré assez de confiance, tu penseras sans doute qu'il est convenable de ne plus le traiter tout à fait en étranger. D'abord cela fera plaisir aux Lobligeois, et puis, vois-tu, le plus sûr moyen d'empêcher ce garçon de chercher ailleurs des distractions dangereuses, c'est de lui en fournir d'honnêtes chez nous.

Mme Déglise avait donc étudié Paul Lobligeois. C'était même pour le mieux connaître qu'elle l'avait admis de temps à autre à travailler près d'elle. Sans se départir de sa réserve polie, mais avec une rare finesse d'observation et d'analyse, elle le scrutait attentivement. Peu à peu elle arrivait à trouver à cette étude un intérêt qui l'étonnait. Le jeune homme avait été bien élevé, il montrait du tact et de la délicatesse dans les plus petites choses et possédait une culture intellectuelle bien plus étendue que celle des jeunes provinciaux de sa condition. Il n'était ni poseur ni grand parleur ; tout au plus pouvait-on lui reprocher une légère pointe de fatuité, assez excusable chez un garçon de vingt-trois ans, qui se sait bien tourné et qui a eu du succès dans un monde facile. Sa qualité distinctive paraissait être la tendresse, — une tendresse caressante, communicative, presque féminine. — Cela se reconnaissait à la douceur de ses yeux d'un bleu humide, aux inflexions câlines de sa voix, quand il parlait aux femmes et aux enfans ; à une certaine grâce timide du geste et de l'attitude. — En somme, pensait Mme Déglise, Paris ne l'a point trop gâté, et si on pouvait l'obliger à vivre quelques années dans le milieu honnête et sain de la province, on arriverait à faire de lui un homme vraiment supérieur. — A mesure qu'elle étudiait de plus près le nouveau commis, cette pensée de travailler au per-

fectionnement moral de Paul Lobligeois germait et s'enracinait dans le cerveau de Marthe Déglise. Les femmes qui n'ont pas eu d'enfans ont besoin d'un dérivatif pour tromper l'instinct de la maternité déçue. Elles deviennent alors facilement éducatrices, apôtres ou convertisseuses; il faut que leurs facultés affectives se manifestent et se dépensent d'une façon quelconque; celles qui n'adoptent pas d'orphelins se passionnent pour une idée, et celles qui n'ont pas d'idées élèvent un chien ou un oiseau. Toutes ressemblent à ces arbres qui ont grandi à l'ombre et qui, ne pouvant donner de fruits, dépensent leur sève en branches et en feuilles.

L'épreuve à laquelle Mme Déglise avait jugé à propos de soumettre Paul Lobligeois durait depuis deux mois, quand, un samedi soir de la fin de mai, au moment où Paul remettait à sa patronne la correspondance qu'il avait préparée, Mme Marthe releva vers lui ses limpides yeux noirs et dit, tout en feuilletant les lettres :

— Vous avez beaucoup travaillé cette semaine, monsieur Lobligeois, et vous devez avoir besoin de vous distraire...

C'était la première fois qu'elle ne lui parlait pas exclusivement d'affaires et semblait voir en lui autre chose qu'un simple commis aux écritures; aussi Paul ne put-il réprimer un mouvement d'agréable surprise.

— Mon travail me plaît, répliqua-t-il en mentant audacieusement; si vous êtes satisfaite, madame, je me trouverai suffisamment payé de ma peine.

— M. Déglise, continua-t-elle, m'a chargé de vous transmettre une proposition... Nos ressources en fait de plaisirs sont bornées; pourtant, comme vous n'avez pas le choix, peut-être nos amusemens vous procureront-ils au moins un peu de distraction... C'est demain la Pentecôte, et nous avons fait le projet de dîner dans les bois... Vous plaît-il d'être des nôtres?

Paul s'était incliné et remerciait avec une effusion qui ne laissait pas de doute sur la satisfaction qu'il éprouvait.

— En ce cas, ajouta Mme Marthe, venez demain, à onze heures, manger une côtelette à la maison... Aussitôt après déjeuner, nous nous mettrons en route...

Après quoi, elle se leva et le salua comme pour lui indiquer qu'il n'avait plus qu'à prendre congé. Elle gardait toujours avec lui un peu de son formalisme cérémonieux; néanmoins le jeune homme regagna son logis en trouvant ce soir-là, au village de Fains, un air de fête qu'il ne lui avait jamais encore vu.

Le lendemain, il se leva tout guilleret et mit le nez à la fenêtre pour s'assurer qu'il faisait beau temps. La matinée était charmante et pleine de promesses. Une lumière argentée, tamisée par un

léger voile de nuages transparens, éclairait le paysage. Entre deux maisons on apercevait par une échappée le canal encore dans l'ombre, allongeant vers les bois son eau calme, d'un vert foncé, où se miraient les silhouettes des arbres; la grande herbe des talus où foisonnaient des marguerites, encadrait mollement cette nappe, d'eau entre deux berges plantureuses. Des coups de fouets claquaient dans l'air sonore; un lourd bateau, tiré par deux chevaux au cou tendu, glissait sur cette surface tranquille en y laissant deux sillages blancs. On distinguait l'homme penché sur le gouvernail, la femme du marinier agenouillée à l'avant et un chien courant de l'un à l'autre sur le pont du bateau. Des hirondelles poussaient des cris aigus en frisant le rebord des toits, et les cloches du dimanche précipitaient gaiement leurs sonneries argentines.

— Il fera beau, pensait Paul Lobligeois, et j'ai en réserve toute une bonne journée.

Cette perspective le remplissait d'une joie confuse. — Il était donc enfin parvenu à vaincre la froideur méfiante de Mme Déglise et à exciter assez son intérêt pour qu'elle se décidât à le recevoir chez elle. Il était fier de ce résultat qu'il ne devait qu'à lui-même, et il savourait d'avance le plaisir de vivre familièrement pendant une après-midi auprès de cette femme si réservée, un peu énigmatique même, qui exerçait sur lui un si vif attrait, mêlé d'admiration et de curiosité. Il lui semblait impossible que, dans ces sentiers des bois, qui prêtent si bien à l'intimité, la glace ne se fondît pas entre lui et elle! Tout en ruminant ces choses, il s'habillait lentement afin de tromper les heures de l'attente; il soignait sa toilette; il la voulait élégante sans que la recherche y parût, simple à la fois et raffinée. Il ne se souvenait pas d'avoir été aussi agité et nerveux depuis l'époque de ses rendez-vous d'amour avec la femme qui avait causé son exil à La Lineuse. Il repensait involontairement à ses émotions d'autrefois, et brusquement il se reprochait d'associer dans son souvenir l'image de cette première maîtresse et celle de la pure Mme Déglise. — Il avait complètement terminé sa toilette et il était prêt à partir quand il s'aperçut qu'il n'était que dix heures. Il ne pouvait songer à se présenter d'aussi bonne heure à La Lineuse. Alors il se rassit près de la fenêtre et se plongea dans une douce rêverie, en regardant les nuages blancs se déchirer et le soleil se montrer triomphant entre ces déchirures bleues. L'eau du canal reluisit tout à coup comme une longue coulée d'argent fondu, les ombres du bois devinrent plus bleues et plus veloutées; les cloches de l'église qui s'étaient tues depuis le dernier coup de la grand'messe, sonnaient de nouveau en volée pour annoncer le mo-

ment de l'élévation, mêlant leurs notes claires au gazouillement du ruisseau et aux voix tapageuses des canards qui y prenaient leurs ébats. Au même instant, on frappa à la porte de Paul Lobligeois, et l'honnête figure rose et flegmatique de M. Déglise parut dans l'entrebâillement.

— Peut-on entrer? demanda le manufacturier en ébauchant un calme sourire.

Paul s'imagina qu'il s'était mis en retard et se confondit en excuses.

— Rassurez-vous, interrompit son patron, c'est moi qui suis en avance... Ma femme a voulu avoir une messe avant de partir et elle est encore à l'église... Comme j'avais affaire dans le village, j'ai eu l'idée de venir vous prendre.

Il se pencha un moment à la fenêtre, tandis que Paul cherchait son chapeau. — Les hirondelles volent très haut, ajouta-t-il, nous aurons beau temps et je vous montrerai notre forêt. — Ah! dame, ça n'est pas peigné comme votre bois de Boulogne, mais nous avons quelques jolis coins; la flore d'ici est variée et intéressante... Aimez-vous la botanique?

Sur la réponse négative du jeune homme, il poursuivit :

— Tant pis! vous auriez trouvé à qui parler, car ma femme est très forte sur les plantes du pays... Mais si vous n'herborisez ni ne chassez aux papillons, du moins vous gagnerez de l'appétit... Nous goûterons ce soir un certain pâté d'Amiens, auquel j'espère bien que vous ferez honneur, surtout quand vous en connaîtrez la provenance...

Et comme les regards étonnés de Paul semblaient demander une explication, il reprit en riant :

— Le pâté est un aimable cadeau de la maison Lobligeois et sœur... Le papa nous l'a expédié hier matin...

Cette révélation, loin de charmer le jeune Lobligeois, lui fit éprouver une secrète déception. Un soupçon lui vint que l'invitation de Mme Déglise avait été uniquement motivée par l'envoi du pâté. Ses agrémens personnels n'y étaient pour rien; on se bornait à rendre au fils la politesse du père, et voilà tout. Ce fut une blessure pour son amour-propre, elle lui gâta en un instant le plaisir qu'il se promettait, et il suivit tout décontenancé M. Déglise sur le chemin de la fabrique.

Quand ils arrivèrent dans le salon de La Lineuse, la femme de chambre leur dit que Mme Déglise était au jardin potager, et ils allèrent l'y retrouver. La jeune femme, vêtue d'une robe de toile couleur maïs et coiffée d'un grand chapeau de paille, était agenouillée à l'ombre d'un prunier, devant une planche de fraisiers et paraissait très affairée.

— Marthe! s'écria son mari, voici M. Lobligeois. Je vais à la cave et je le laisse avec toi...

Mme Déglise se retourna, leva la tête et, dans l'ombre du chapeau de paille ses yeux noirs parurent encore à Paul plus brillans.

— Bonjour, monsieur, dit-elle en répondant au salut du jeune homme; excusez-moi si je ne me lève pas, la messe a fini tard et je voudrais cueillir avant le déjeuner une jatte de fraises pour notre dessert.

— Voulez-vous me permettre de vous aider, madame?

Après quelques secondes seulement, elle répondit :

— Volontiers, cela ira plus vite.

Il s'agenouilla près d'elle et se mit immédiatement à la besogne. Il fouillait avec précaution les touffes de fraisiers et cueillait délicatement les fruits rouges, qu'il disposait dans l'assiette garnie de feuilles de vigne. L'action qu'ils mettaient tous deux à cette cueillette les rapprochait par momens, et, sous les feuilles à triple découpure, les doigts de Paul effleuraient involontairement le bras demi-nu de Mme Marthe. En même temps, l'odorat du jeune commis percevait à travers le parfum des fraises mûres une fine senteur de verveine qui s'exhalait du corsage légèrement échancré de sa voisine, et qui aurait suffi à le griser s'il ne l'eût pas déjà été plus d'à-moitié par le voisinage même de la jeune femme. Son cœur battait sensiblement plus fort et ses yeux ne voyaient plus très bien les fruits qu'il détachait machinalement...

— Sans reproche, dit Mme Déglise, avec un sourire un peu contraint, vous ne mettez dans l'assiette que des fraises vertes!

Elle s'était levée brusquement.

— Vous êtes trop distrait, monsieur, et mes fraisiers en pâtissent... Aussi bien, voici la cloche du déjeuner et notre récolte est suffisante...

IV.

Pendant le déjeuner, qui fut court, Mme Marthe parut très absorbée par ses devoirs de maîtresse de maison et se mêla peu à la conversation, qu'entretint seul M. Déglise. Paul Lobligeois, encore mal remis de la griserie occasionnée par la cueillette des fraises, se demandait avec anxiété si sa belle patronne ne s'était point aperçue du trouble où elle l'avait mis, et si elle n'en avait pas été froissée. S'il eût eu moins d'inexpérience, il se fût rassuré en songeant que la femme la plus vertueuse est toujours flattée de constater le charme exercé par sa beauté; mais il se sentait intimidé par Mme Déglise; il redoutait de l'avoir effarouchée et d'avoir

ainsi déterminé chez elle un redoublement de réserve et de méfiance. — Sitôt qu'on eut pris le café, on se prépara pour le départ. Le manufacturier boucla ses guêtres, coiffa un chapeau de grosse paille noire et verte, passa en bandoulière sur son dos une boîte de fer-blanc aux parois doublées de liège et contenant tout l'attirail nécessaire à un entomologiste; Mme Marthe posa sur sa tête un chapeau rond, où s'enroulait une gaze bleue flottante, et cinq minutes après on se dirigea vers les bois.

Un domestique devait se trouver à six heures avec les victuailles, à un endroit de la forêt nommé les *Onze Fontaines*; de sorte qu'on n'avait pas l'ennui de traîner avec soi les élémens du dîner, et qu'on cheminait allégrement dans un étroit sentier très ombreux qui contournait la base du coteau planté de noyers. M. Déglise ouvrait la marche, s'appuyant en guise de canne sur le manche de son filet à papillons; puis venait Mme Marthe, dont la robe frôlait avec un bruit frais les jeunes feuillées du sentier, et enfin, derrière elle, Paul Lobligeois, aspirant avec sensualité l'odeur des merisiers et admirant avec plus de délices encore l'élégante silhouette qui se découpait devant lui sur la verdure. Mme Déglise était en taille; son buste souple et rond semblait moulé dans le corsage de toile; sa jupe légèrement bouffante sur les hanches et suffisamment écourtée pour ne pas devenir une gêne dans les courses à travers bois, découvrait de temps en temps un pied alerte, chaussé de bottines de peau boutonnées très haut sur la jambe. Quand on eut gravi pendant un quart d'heure une rampe assez abrupte, et dont la raideur mettait obstacle à la conversation, on déboucha dans une allée herbeuse, large et pleine d'ombre, où l'on put marcher de front et respirer à l'aise.

Paul n'avait pas eu tort de compter sur cette promenade en forêt pour fondre la réserve de sa patronne. — A cette saison de l'année, les bois de Fains et de Rembercourt ont une séduction inoubliable. Les grands hêtres qui peuplent la crête du plateau y font régner une pénombre où filtre capricieusement une pluie de gouttes lumineuses. A droite, par de moelleuses coulées de verdure, le regard aperçoit la vallée qui s'évase en plein soleil, la rivière scintillante au milieu de l'herbe dorée des prés, les fermes et les villages épars sous les noyers, les coteaux de vignes découpant leurs doux contours arrondis sur le bleu du ciel. A gauche, tout est fraîcheur, ombre et solitude. Des sources chantent au fond d'obscurs ravins que recouvre une végétation touffue. Partout des fleurs : muguets à foison, pervenches tapissant tout un dessous de futaie, orchidées aux inflorescences bizarres, ancolies d'azur, chèvrefeuilles aux pâleurs rosées. Les fourrés embaument; des bouffées

aromatiques vous arrivent mêlées à des gazouillemens de fauvettes, à des chants de loriots qui soupirent au loin comme des flûtes invisibles. C'est une forêt enchanteresse où, quand on est jeune, on sent l'amour pousser de compagnie avec les feuilles et susurrer de concert avec les sources et les oiseaux.

Mme Marthe, élevée à la campagne, redevenait enfant dès qu'elle était en plein bois. La vue des fleurs foisonnant dans les taillis réveillait son goût pour l'herborisation; elle oubliait un moment son rôle de directrice de la fabrique et ses grands airs corrects, pour courir à travers les fourrés à la recherche d'une plante rare trouvée autrefois dans le même canton forestier. Paul Lobligeois la voyait s'enfoncer sous les arbres, disparaître dans les cépées, puis revenir un peu échevelée, la peau légèrement saupoudrée de la poussière d'or des étamines, les yeux brillans et les narines dilatées. De son côté, M. Déglise, empoigné par sa passion dominante, s'arrêtait souvent pour guetter au passage une variété de *vanesse* ou de *silène* qui manquait à sa collection. Le jeune homme, un peu abandonné à lui-même, résolut de suivre Mme Marthe à travers les feuillées et de lui offrir au moins son aide pour porter les plantes qu'elle récoltait. L'offre fut acceptée et cela établit forcément entre les deux promeneurs un commencement de familiarité. Paul, bien qu'il professât une indifférence absolue en matière de botanique, se sentait tout à coup pris d'un vif intérêt pour cette science et demandait de nombreuses explications, que Mme Marthe lui donnait naïvement. Elle lui nommait les plantes, lui contait leurs mœurs et leurs propriétés. Paul s'émerveillait, regrettant son ignorance. Il exprima même assez hypocritement le désir de connaître un peu de botanique.

— J'ai des livres élémentaires et une flore du pays, répondit-elle; je les mettrai à votre disposition...

Ils avaient perdu de vue M. Déglise et s'étaient engagés dans une coulée qui descendait vers un ruisseau à demi enseveli sous des herbes. A l'extrémité de cette gorge, ils virent que le ruisseau avait formé une sorte de mare verdissante, envahie par les joncs, et où des trèfles d'eau dressaient leurs aigrettes blanches et roses. Mme Marthe s'élança pour cueillir ces jolies fleurs, qui sont assez rares, et dans sa précipitation elle enfonça ses pieds dans la terre limoneuse de la mare. Quand elle revint dans le sentier herbeux, ses bottines étaient complétement couvertes d'une boue noire. Elle releva un pan de sa robe, constata le désastre et poussa une exclamation :

— Comme me voilà faite !

D'une main elle maintenait sa jupe pour ne pas la gâter au con-

tact de la vase, dans l'autre elle serrait les fleurs blanches et roses, et ainsi embarrassée, elle n'osait plus se mouvoir.

— Quel ennui! murmura-t-elle; j'ai horreur de la boue.

— Voulez-vous me permettre?.. s'écria Paul.

Sans attendre la réponse, il arracha des poignées d'herbes et de feuilles, s'agenouilla et se mit en devoir de frotter soigneusement l'un des petits pieds posés devant lui.

— Monsieur!.. Non, je vous en prie, je ne le souffrirai pas!.. balbutiait Mme Marthe, prise à l'improviste et rouge de confusion autant que d'embarras.

Mais il ne l'écoutait pas et continuait d'essuyer avec précaution la vase qui souillait les bottines. Au cours de cette délicate besogne, il sentait sous ses doigts, à travers la peau souple du chevreau, les contours fondans du pied de Marthe, et un frisson lui passait dans les cheveux.

Elle, très nerveuse, se mordait les lèvres, puis tout à coup était secouée par d'involontaires éclats de rire, provoqués par le léger chatouillement des herbes sur le cou-de-pied, qu'elle avait très sensible.

Paul ne se lassait pas, frottait en conscience et éprouvait une indicible volupté, rien qu'à effleurer du doigt les chevilles menues de la jeune femme. Peut-être s'en douta-t-elle, car brusquement, d'une voix presque impérative :

— Cela suffit, dit-elle; je vous remercie, monsieur.

Elle se mit à marcher, tandis que le jeune homme, après avoir lavé ses mains dans le ruisseau, reprenait sa botte de fleurs.

— Nous ne devons pas être loin des *Onze Fontaines*, poursuivit-elle sans le regarder, et mon mari y est sans doute déjà... Allons le rejoindre.

Le lieu du rendez-vous n'était pas éloigné en effet, et ils atteignirent au bout d'un quart d'heure une combe assez profonde où une coupe de bois avait été pratiquée deux ans auparavant; d'énormes chênes et quelques hêtres restés debout, y répandaient une ombre légère, traversée de larges et poudroyans rayons de soleil. Entre les fentes des roches moussues, des sources filtrant une eau rare, bruissaient çà et là et alimentaient le ruisseau, que les deux promeneurs venaient de longer. — M. Déglise, attardé sans doute à la poursuite de quelque lépidoptère capricieux, n'avait point encore paru. — Mme Marthe s'assit sur une grosse pierre, enleva son chapeau, étendit un mouchoir sur ses genoux et se mit en devoir d'arranger les fleurs que Paul lui présentait une à une.

Ses cheveux noirs défaits par la course encadraient de boucles

frisottantes son blanc visage, légèrement rosé ; ses longs cils ombraient ses joues, tandis qu'elle baissait attentivement vers les fleurs ses yeux mi-voilés. Elle était charmante ainsi posée, et le jeune homme éprouvait en la regardant un sentiment d'admiration mêlé à des élans de muette tendresse. Il n'osait plus parler, craignant que le tremblement de sa voix ne le trahît et que l'intimité si doucement ébauchée ne s'envolât de nouveau, comme un de ces beaux papillons que poursuivait M. Déglise.

Au moment où le bouquet allait être achevé, le manufacturier parut enfin, suivi du domestique qui portait le dîner.

— Je vous demande pardon de vous avoir faussé compagnie, s'écria-t-il, mais mon *dada* m'a emporté plus loin que je ne pensais... J'ai pourchassé une rarissime *carte géographique*, que j'ai manquée trois fois, et qui finalement a disparu dans le fourré. — Je vois que vous n'avez point perdu votre temps, non plus, ajouta-t-il en se penchant vers le bouquet de sa femme... Nous aurons tous gagné notre dîner et il arrive à point... Joseph, déballez les provisions, mettez les bouteilles au frais dans la source ; à six heures précises, nous dresserons la nappe sur l'une de ces belles pierres plates...

Le dîner fut gai, copieux et libéralement arrosé par un vin léger, couleur pelure d'oignon, que le manufacturier récoltait sur les côtes de Bussy et dont il était très fier. M. Déglise avait une prédilection pour ces dîners sur l'herbe, en plein bois ; cela lui rappelait sa jeunesse et les parties de campagne qu'il faisait en Alsace, alors qu'il étudiait la fabrication à Mulhouse. Il s'en réjouissait une semaine à l'avance, apportait un soin méticuleux dans la composition du menu et le choix des vins, et prenait plaisir à prolonger fort avant dans la soirée ces agapes champêtres. Quant à Paul Lobligeois, il se sentait trop heureux d'être assis auprès de sa patronne, pour se plaindre de la longueur du repas. Il la regardait manger, l'écoutait parler et trouvait une grâce nonpareille à ses moindres gestes, à ses plus simples réflexions. Il lui semblait que ses paroles nettes, naturelles et sensées avaient un son franc comme l'or ; il admirait la déférence attentive et patiente avec laquelle cette femme d'esprit supérieur écoutait les bons gros lieux-communs que M. Déglise émettait lentement entre chaque bouchée. Tout en dégustant le pineau parfumé de Bussy, il regardait le joli profil de Mme Marthe, assise sur une pierre, les pieds pendans. Elle picorait délicatement dans l'assiette posée sur ses genoux, et chaque fois qu'elle portait un morceau à sa bouche, sa manche large et courte laissait voir jusqu'au coude un bras nu, blanc et rond, dont les regards de Paul avaient peine à se détacher.

La tombée du crépuscule et les premières sonneries lointaines des *Angelus* les surprirent encore attablés auprès de la source.

— Sais-tu quoi? dit M. Déglise à sa femme, tandis qu'il allumait sa pipe de porcelaine, et que le domestique rangeait dans un panier la vaisselle du dîner; nous allons terminer la soirée par une chasse à la lanterne. Joseph a apporté un falot, et sitôt la nuit venue, nous gagnerons la clairière des Hauts-Fays...

— Comment! encore? objecta Mme Déglise; tu n'es pas las de tes courses de la journée?

— Le dîner m'a défatigué, et puis cette chasse au falot est le seul moyen de se procurer quelques espèces crépusculaires introuvables... D'ailleurs, si cela vous ennuie, vous autres, vous irez en avant et vous me rejoindrez à la Grande-Tranchée.

Mme Marthe savait qu'il était inutile de lutter contre certains entêtemens de son mari, homme à la fois très doux et très opiniâtre. Elle accepta le bras de Paul Lobligeois et ils remontèrent vers le plateau aux dernières lueurs du jour tombant. Paul était si ému de sentir le bras de la jeune femme sur le sien qu'il restait silencieux; celle-ci, un peu gênée de se trouver seule avec lui dans le sentier déjà obscur, cherchait au contraire à rompre à tout prix ce silence embarrassant.

— Vous voyez, monsieur, dit-elle enfin, en quoi consistent nos distractions campagnardes... Elles sont très calmes à côté de vos plaisirs parisiens, et peut-être vous êtes-vous ennuyé.

— Ennuyé! s'écria-t-il; oh! madame, je ne donnerais pas ma soirée pour toutes les fêtes bruyantes de Paris!.. Depuis des années et des années, je n'avais goûté le charme de cette vie intime qu'on ne trouve qu'en famille... J'ai perdu ma mère de bonne heure et chez nous, entre mon père très occupé de son commerce et une vieille tante un peu sourde, la vie n'était pas gaie...

Alors il lui conta son adolescence passée au fond d'un collège, avec de rares jours de sortie et six semaines de vacances maussades... Il n'y avait pas de jeune femme dans la maison de la rue Saint-Martin, et on s'y ennuyait tellement que l'emprisonnement du lycée lui semblait encore préférable à la monotone austérité des jours de congé.

— Aussi vous vous êtes largement rattrapé lorsque vous avez eu la bride sur le cou! remarqua en riant Mme Déglise.

— J'ai fait comme la plupart des tout jeunes gens lâchés en plein Paris, avec un peu d'argent en poche, après avoir été tenus trop sévèrement pendant leur enfance. J'ai cherché ailleurs la tendresse dont j'étais sevré chez moi. Seulement, je n'ai pas eu la main heureuse.

— On n'a jamais la main heureuse, quand on cherche l'affection dans des milieux où elle ne peut pas exister sérieusement, répliqua-t-elle d'un ton un peu dogmatique. C'est égal, avouez que vous avez maudit le sort, quand vous avez pris pour la première fois le chemin de La Lineuse ?

— Comme à beaucoup de Parisiens, la province me semblait un épouvantail, mais maintenant je suis revenu de mes préventions. Le travail de la fabrique m'intéresse ; d'ailleurs, madame, vous avez su me le rendre attrayant par votre bonne grâce et votre affabilité.

— Ne me faites pas de complimens, je ne les aime pas ! Je suis heureuse que votre besogne vous plaise, parce que le séjour de la province vous paraîtra moins lourd. — Dans la vie, continua-t-elle en poussant un soupir, on ne rencontre pas souvent l'idéal qu'on rêvait ; mais, croyez-moi, l'accomplissement d'une tâche quotidienne, assaisonné de bonne humeur et de résignation, compose encore un bonheur acceptable.

Ils avaient atteint la Grande tranchée, dont la percée plus claire s'allongeait en bordure sur la crête du plateau boisé.

— Mon mari ne tardera pas à nous rejoindre. Asseyons-nous un moment ici en l'attendant, reprit Mme Marthe en lui montrant un fût de hêtre renversé sur le bord du talus.

Il prit place à côté d'elle sur l'énorme bille moussue. Le crépuscule brunissait déjà les masses du taillis, mais le ciel foncé au-dessus d'eux gardait encore des teintes d'un bleu vert du côté du couchant. Tout le corps de Mme Déglise était noyé dans une ombre confuse, sauf la figure, dont la blancheur chaude se détachait vigoureusement sur le fond noir des feuillées. On voyait nettement la ligne pure du profil et parfois le scintillement des prunelles.

— Quelle belle soirée ! s'écria Paul, dont le cœur trop plein avait besoin de se dégonfler ; quel beau pays que le vôtre !

— La Lineuse vous plaît ?

— Je l'aime ! murmura-t-il avec un accent passionné. — Figurez-vous que, dans le train qui m'amenait à Villotte, quand j'ai aperçu de la portière vos grands bois tombant à pic jusqu'au bord du canal, votre maison bâtie à l'ombre des arbres du coteau, avec ses prés verts, je me disais : « Comme on doit être bien là pour vivre dans une douce et étroite intimité !.. » Et j'enviais le sort des heureux qui habitaient ce coin de terre...

Un nouveau soupir s'échappa comme à regret des lèvres de la jeune femme ; puis elle redressa brusquement la tête en faisant signe à Paul d'écouter. Une voix invisible qui depuis quelques minutes retentissait dans la direction du canal, — la voix de quelque marinier appuyé au gouvernail de son bateau, — leur arrivait de plus

en plus distincte, et les paroles d'une chanson paysanne montait jusqu'à eux dans le silence des bois :

N'a-vous pas vu passer
Marguerite ma mie,
O lire, o lire?
Marguerite ma mie, o lirola?

Je donn'rais cent écus,
Qui dirait où est ma mie
O lire, o lire,
Qui dirait où est ma mie, o lirola!

Dessous un prunier blanc
La belle s'est endormie,
O lire, o lire;
La belle s'est endormie, o lirola!

Je la poussai trois fois
Sans qu'elle osât mot dire,
O lire, o lire;
Sans qu'elle osât mot dire, o lirola!..

Ils s'étaient rapprochés pour écouter; leurs cœurs semblaient suspendus aux paroles du chanteur, dont la mélodie populaire, tantôt vive et tantôt traînante, s'en allait bercée au fil de l'eau. Paul Lobligeois regardait Mme Marthe, dont le visage disparaissait maintenant dans l'ombre, et il lui semblait voir ses prunelles briller d'un éclat humide, comme si des larmes les eussent mouillées. — Ne serait-elle donc pas aussi résignée qu'elle le prétend? se demandait-il; la sérénité dont elle s'enveloppe n'existerait-elle qu'à la surface? — En même temps, il se rappelait qu'un soupir venait de s'échapper par deux fois des pures lèvres rouges de Mme Déglise, — et la perverse pensée qu'il avait eue à son arrivée à la Lineuse lui retraversait le cerveau. Sa fatuité et son scepticisme parisiens lui soufflaient au cœur d'audacieuses suggestions. — Peut-être, songeait-il, s'attend-elle à me trouver moins timide et me juge-t-elle un de sot rester à ses côtés sans même oser lui murmurer quelque parole d'amour qu'elle grille d'entendre?

Il en était là de ses réflexions, quand Mme Marthe, en tournant la tête, surprit le regard fixé sur elle.

— A quoi pensez-vous? dit-elle d'une voix très douce.

— Je pense, que lorsque penché à la portière du train, j'admirais La Lineuse sans la connaître, je ne me doutais guère que c'était vers cette maison que ma bonne chance m'envoyait.

— Ainsi vous n'avez pas eu de déceptions? Vous êtes content?

— Au-delà de ce que j'espérais...

— Si vous êtes content de nous, je puis vous dire que de notre côté la satisfaction est réciproque.

— Merci ! s'écria-t-il avec effusion.

Le chanteur, maintenant tout à fait au-dessous d'eux, poursuivait sa chanson :

La quatrième fois,
Son petit cœur soupire,
O lire, o lire,
Son petit cœur soupire, o lirola !

Pourquoi soupirez-vous,
Marguerite, ma mie?
O lire, o lire
Marguerite, ma mie, o lirola !

Paul, s'enhardissant tout à coup, s'était emparé de l'une des mains de la jeune femme et l'avait portée à ses lèvres. Elle ne parut pas d'abord s'en offenser. Était-ce le saisissement qui la paralysait ? Ou bien le charme de l'amoureuse mélodie lancée à plein gosier par le marinier la grisait-elle à son tour au point qu'elle acceptât sans regimber cette trop vive démonstration de tendresse ?

Je soupire pour vous
Et ne m'en puis dédire,
O lire, o lire ;
Et ne m'en puis dédire, o lirola !..

La voix redevenait confuse et se perdait au détour du canal ; Mme Marthe se rendit compte alors seulement de l'inconvenante liberté qu'elle avait laissé prendre à son compagnon de route, et lui arrachant brusquement sa main :

— Vous oubliez que vous n'êtes plus à Paris ! dit-elle d'un ton bref.

Elle s'était éloignée et marchait au milieu de l'allée, sans s'occuper du jeune homme, qui n'osait plus lui offrir le bras.

Ils n'avaient pas fait vingt pas qu'ils aperçurent la lueur tremblante et blafarde de la lanterne de M. Déglise.

— Victoire ! leur cria de loin l'amateur de lépidoptères, j'ai pris un bombyx feuille-morte et un sphinx de l'esparcette !..

V.

Après avoir rejoint M. Déglise dans la Grande tranchée, on revint à La Lineuse. Mme Marthe avait pris le bras de son mari et Paul les

accompagna jusqu'à la porte de la fabrique. Le manufacturier donna une poignée de main à son commis en lui demandant s'il était satisfait de l'emploi de son dimanche. Comme celui-ci le remerciait avec effusion, il ajouta :

— Eh bien ! mon camarade, il ne tiendra qu'à vous de recommencer... Tous les dimanches, votre couvert sera mis à la maison.

Paul revint chez lui enchanté. Le souvenir des incidens de la journée lui ôtait l'envie de dormir, et il resta des heures accoudé à la fenêtre, occupé à se remémorer les moindres détails de son tête-à-tête avec Mme Marthe. Il la voyait cueillant ses fraises sous le grand soleil du verger, ou glissant sous l'ombre mobile des feuillées. Il croyait tenir encore entre ses mains son petit pied frémissant ; il sentait sur ses lèvres l'impression des doigts mignons de la jeune femme ; la mélodie traînante de la chanson du marinier lui bourdonnait aux oreilles et le berçait délicieusement. Il ne se demandait pas : « Où veux-tu en venir et à quoi sert d'entraîner sans cesse ta pensée sur cette pente dangereuse ? » Il se contentait de savourer ces émotions toutes neuves et si inattendues.

Le lendemain, en se réveillant, il se dit : « Je vais la revoir, » et il prit gaîment le chemin de la fabrique. Mais les espoirs que nous avons longuement choyés sont le plus souvent malignement déçus. Il ne revit Mme Marthe ni ce jour-là ni les suivans, et ce fut avec M. Déglise seul qu'il travailla au dépouillement de la correspondance. Dans le cours de la conversation, le manufacturier lui apprit que sa femme était allée pour une huitaine chez son père, à la filature de Velaines, située à deux lieues en amont de Villotte. La nouvelle de ce brusque départ déconcerta singulièrement le jeune homme. La Lineuse lui sembla tout à coup déserte et le paysage printanier qui entourait la fabrique perdit pour lui la moitié de son charme. Quand vint le samedi, Mme Marthe n'était point encore de retour ; M. Déglise annonça à son commis qu'il irait lui-même le lendemain chercher sa femme à Velaines et qu'il la ramènerait le lundi matin.

— Vous aurez tout votre dimanche à vous, continua-t-il, et si vous m'en croyez, vous en profiterez pour faire une fugue à Villotte. C'est en ce moment la foire de la Trinité, et vous pourrez employer votre soirée d'une façon amusante. Dès que ma femme sera de retour, nous reprendrons nos petites réunions.

Le dimanche matin, Paul se rendit à La Lineuse pour recevoir le courrier et s'assurer qu'il n'y avait point de lettre pressée à l'adresse de son patron. La fabrique solitaire avait quelque chose de morne et d'endormi qui lui causa un serrement de cœur. Le village lui-même paraissait abandonné ; une bonne moitié des habitans était à la foire de Villotte. Les cloches avaient beau tinter pour la messe ;

elles sonnaient dans le vide et l'église ne contenait que de rares fidèles.

Paul se sentait pris d'un formidable ennui. Il faisait cependant le même beau temps que le jour de la Pentecôte ; les bois étaient plus verts encore et les oiseaux s'y égosillaient à chanter. A quoi allait-il employer cette interminable journée? — A lire? Ses livres lui donnaient des envies de bâiller. — A revisiter les taillis où il avait cheminé en compagnie de Mme Marthe? La comparaison lui ferait trop mal au cœur. — Le conseil de M. Déglise lui revint à l'esprit; après son déjeuner, il résolut d'imiter les badauds et de passer sa soirée à Villotte.

La foire se tenait sur la place de la Municipalité, au milieu de tourbillons de poussière et sous un soleil aveuglant. Une foule de paysans et de petits bourgeois endimanchés se coudoyaient dans les allées étroites des boutiques ou autour des loges de saltimbanques. Les odeurs et les bruits particuliers aux réunions foraines évoquaient dans le cerveau de Paul un souvenir affaibli des fêtes des environs de Paris. C'étaient les mêmes émanations s'exhalant des échoppes des marchands de gaufres, les mêmes détonations des carabines de tir, le même concert discordant de cloches frénétiquement agitées, de trombones enrhumés et de cymbales frémissantes. Il se rappela de semblables après-midi passées à Saint-Cloud en compagnie de sa maîtresse, et n'en ressentit que plus fort l'isolement où il se trouvait au milieu de cette foule tumultueuse. Sous l'abri de toile où les organisateurs de loteries distribuaient leurs cartons, il apercevait des gars audacieux, profitant de l'ombre et du brouhaha pour enlacer la taille de leur voisine ; il surprenait çà et là des bouts de dialogues échangés entre grisettes et jeunes boutiquiers, — déclarations cavalières allant carrément droit au but, promesses de rendez-vous pour la nuit ; — et ces ébauches d'amour, pour grossières qu'elles fussent, ne laissaient pas de troubler ce garçon de vingt-trois ans déjà éprouvé par quatre mois de vertu et par l'influence du renouveau.

Il quitta le champ de foire, alla dîner à l'hôtel, puis, vers sept heures, ne se sentant pas d'humeur à retourner au milieu de la foule, il alluma un cigare et s'achemina vers Fains en longeant les bords du canal.

La chaleur du jour était tombée et les platanes de bordure versaient une ombre rafraîchissante sur l'eau déjà plus foncée, au-dessus de laquelle volaient des nuées de moucherons. Un peu au-delà de la première écluse, un massif de peupliers de Virginie abritait une herbe si drue et si invitante, que Paul, légèrement fatigué de ses allées et venues en plein soleil, ne résista pas au plaisir de s'étendre au revers du talus, dans le gazon tout parfumé

d'une fine odeur de sauge et de pimprenelle. — De l'endroit où il était, on apercevait dans l'encadrement des peupliers le village surmonté d'un nimbe de fumées bleues, et plus loin, les plans inclinés des bois de Fains, que le crépuscule baignait d'une pourpre violette. Paul alluma un second cigare et ses regards, suivant les ondulations des collines déjà vaporeuses, allèrent se reposer sur cette forêt où, huit jours auparavant, à pareille heure, il cheminait en donnant le bras à Mme Marthe. Un rossignol se mit à chanter presque au-dessus de sa tête. Les roulades de l'oiseau, entrecoupées de trilles redoublés comme une impatiente requête d'amour, plongèrent le jeune homme dans une langueur voluptueuse. — La tiède fermentation printanière, les sensations éprouvées çà et là au milieu des couples de la foire, l'image même de Mme Déglise, évoquée à l'aspect de la forêt, et qui se dressait devant lui charmante, adorable et inaccessible, — tout contribuait à faire courir dans ses veines une brûlante flambée de désirs. Il rêvait de rencontres romanesques, d'inconnues venant on ne savait d'où et apparaissant soudain pour étancher cette soif d'amour qui le tourmentait...

A ce moment, le rossignol son voisin interrompit brusquement sa chanson et un bruit de pas fit crier le gravier de la chaussée. Paul se dressa paresseusement sur son coude et aperçut entre les platanes une forme féminine qui s'avançait de son côté. Quand elle ne fut plus qu'à quelques pas, il reconnut la contremaîtresse des ourdisseuses, Catherine Huguet, qui rentrait au village. Alors il se mit lestement sur ses pieds et son apparition inattendue fit tressauter la jeune fille.

— Aïe! s'écria-t-elle, vous m'avez fait peur!

— Bonsoir, mademoiselle Catherine! répondit-il en riant, remettez-vous... Je ne suis pas un voleur... D'où venez-vous donc si tard?

— De la foire de Villotte... J'ai pris par le canal pour avoir moins de poussière au retour.

Elle était, en effet, très endimanchée : toilette claire, petit mantelet serrant sa taille, chapeau de paille encadrant gentiment sa tête blonde.

— Et vos galans vous ont laissée revenir seule?

— Je n'ai pas de galans, répliqua Mlle Catherine, en dardant une œillade dans la direction de son interlocuteur. L'amour ne me tourmente guère; je laisse cela aux Parisiens qui ont du temps à perdre.

Cette réplique désarçonna un moment le jeune homme, qui ne put s'empêcher de rougir, mais il reprit vite son aplomb, et, la regardant droit dans les yeux :

— Pourtant, dit-il, vous êtes assez jolie pour ne pas manquer d'adorateurs!

— Taisez-vous, monsieur le mauvais plaisant, et occupez-vous de vos affaires... Vous n'y êtes donc pas allé, vous, à la foire?

— Pardon : je m'y suis même fort ennuyé et j'avais hâte de m'en revenir.

— Ah! dame, ça n'est pas aussi amusant que dîner au bois et on n'a pas chance d'y rencontrer d'aussi belles personnes que Mme Déglise!

— Que voulez-vous dire?.. Je ne comprends pas.

— Allons, vous cachez votre jeu, c'est tout naturel... Mais ceux qui n'ont pas la berlue y lisent tout de même... Croyez-vous que je n'aie pas deviné que vous avez un tendre pour la patronne?

— Vous vous êtes trompée, riposta-t-il sèchement.

— Alors, tant mieux pour vous, car vous y perdriez vos peines!

Paul Lobligeois était vexé. — Ainsi, l'intime tendresse qu'il croyait cachée au plus profond de son cœur n'avait pas échappé à la perspicacité de cette futée Catherine. Son secret était éventé. Il se trouvait à la merci de Mlle Huguet et il la savait mauvaise langue. Pour peu qu'elle en eût fantaisie, il risquait de devenir, grâce à elle, la fable de la fabrique. Il fallait à tout prix détromper la contremaîtresse, et pour cela il n'y avait qu'un moyen sûr : c'était de lui faire la cour. Le remède, du reste, n'avait rien de déplaisant. Avec son minois chiffonné, ses cheveux blonds, ses malins yeux gris, Catherine ne manquait pas d'une certaine grâce effrontée et piquante; de plus elle était jeune, bien prise dans sa petite taille, fraîche et grassouillette à souhait. L'heure, la saison, la disposition d'esprit où se trouvait Paul, tout le poussait à tenter une aventure aussi utile qu'agréable.

— Merci du conseil! reprit-il en affectant de rire et en marchant près de la jeune fille, mais votre recommandation était superflue... Le rôle d'amoureux transi ne me séduit pas, et si je suivais mon goût, ce n'est pas de ce côté-là que je me tournerais...

Mlle Huguet le regardait en dessous, d'un air moitié figue et moitié raisin.

— Me permettrez-vous, continua-t-il, de vous accompagner jusqu'à l'entrée du village?

L'offre flattait la vanité de Catherine, mais elle était trop fine mouche pour le laisser voir.

— Si j'étais bégueule ou minaudière comme il y en a, murmura-t-elle en baissant les yeux, je vous répondrais que le chemin est à tout le monde... Mais je ne sais pas faire de façons et je ne refuse pas votre compagnie... Voici la nuit et j'ai une peur affreuse de rencontrer des gens en ribote.

— Enchanté de pouvoir vous être bon à quelque chose!.. Je regrette seulement que vous vous décidiez à accepter mon bras beaucoup plus par peur que par plaisir.

— Je ne vous le demandais pas, repartit Catherine, en se rengorgeant et en posant sa main sur le bras du jeune homme ; mais enfin, puisque vous me l'offrez, je ne vous ferai pas l'affront d'un refus... Là, je ne vous fatigue pas?

— Du tout.

— C'est que, quand je m'accroche à un bras, j'ai la mauvaise habitude de m'y appuyer très fort.

— Je ne m'en plaindrai pas... Au contraire,.. j'irais comme cela pendant des lieues.

— Menteur!.. vous auriez bientôt assez de moi.

— Jamais!.. Vous êtes trop charmante et trop aimable pour qu'on s'ennuie avec vous.

— Qu'en savez-vous?.. Vous me connaissez à peine.

— Je vous connais assez pour désirer de pousser la connaissance plus à fond.

— Vraiment?.. On ne s'en serait guère douté quand vous passiez dans l'ourdissoir, raide comme un piquet, sans seulement m'adresser la parole.

— Je craignais de vous compromettre devant les ourdisseuses, qui sont toutes d'assez mauvaises langues.

— Oh! pour ça, oui... Ce sont des pestes!

Tout en causant, ils dépassaient le village, et ni l'un ni l'autre n'avaient l'air d'y prendre garde. Ils continuaient à cheminer sur la chaussée du canal, que le feuillage touffu des platanes plongeait dans une nuit plus épaisse, et Paul Lobligeois poursuivait de sa voix caressante :

— Je ne vous parlais pas par discrétion, mais je mourais d'envie de trouver une occasion comme celle de ce soir pour vous dire à cœur ouvert à quel point j'étais amoureux de vous.

— Les mensonges ne vous coûtent rien, il y a longtemps que je m'en suis aperçue!.. Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle en relevant la tête, mais nous avons laissé le village loin derrière nous!.. Il est tard et nos gens seront en peine de moi...

— Restez encore un peu! supplia Paul.

En même temps, il lui passait le bras autour de la taille pour la retenir, et elle ne lui opposait qu'une faible résistance.

— La soirée est si belle!.. Asseyons-nous un moment ici.

Il l'entraîna vers un des bancs placés de distance en distance le long de la chaussée, et ils s'y assirent

— Vous n'êtes pas gentil, murmurait Catherine à mesure que le

bras de Paul la serrait davantage; vous serez cause que j'aurai des *raisons* en rentrant chez nous... Lâchez-moi!

— Je m'en garderai bien, j'ai trop de plaisir à voir vos yeux brillans, et puis il faut auparavant que vous me promettiez...

— Quoi encore! balbutia Catherine, qui commençait à se sentir troublée.

Sa voix devenait moins assurée et elle se défendait avec moins d'énergie. Elle était au fond très flattée de la poursuite de ce jeune Parisien, qu'elle avait cru féru d'amour pour la patronne, et comme elle n'avait pas l'humeur farouche, elle laissait volontiers Paul prendre assez d'arrhes pour qu'il se considérât comme engagé sérieusement. Pourtant, en sa qualité de fille rusée et expérimentée, elle conservait suffisamment de sang-froid pour comprendre qu'elle enchaînerait plus solidement son adorateur en se faisant désirer davantage.

— Finissez! répéta-t-elle; qu'est-ce que je dois vous promettre?

— De revenir ici un de ces soirs.

— Eh bien! oui, je vous le promets... Maintenant, vous allez me laisser partir.

— Il n'y a pas de bonne promesse sans signature, dit-il en rapprochant sa tête de celle de la jolie blonde.

En même temps, il lui appliqua un baiser à pleines lèvres.

— Vous êtes un monstre! s'écria-t elle, et je ne vous parlerai plus de ma vie.

Elle profita de ce que l'étreinte de Paul s'était un moment détendue pour lui glisser entre les mains.

— Bonsoir! ajouta-t-elle quand elle fut à dix pas de lui; je vous défends de me suivre.

Elle sauta au bas du talus et gagna un sentier qui conduisait directement à Fains en passant derrière La Lineuse.

Paul Lobligeois allait s'élancer à sa poursuite; mais, au même moment, des pas lourds résonnèrent sur le gravier. Il reconnut deux ouvriers de la fabrique qui suivaient la chaussée, et, pour ne pas éveiller leur curiosité, il se décida à rentrer sagement chez lui par le plus long.

André Theuriet.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

HOMÈRE

D'APRÈS LES

PLUS RÉCENTES DÉCOUVERTES DE L'ARCHÉOLOGIE

W. Helbig, *Das Homerische Epos aus den Denkmälern erläutert, archæologische Untersuchungen*, 1 vol. in-8°, avec 2 planches et 120 gravures dans le texte; Teubner. 1884, Leipzig.

N'en déplaise aux ignorans, il y a, même en Allemagne, des savans qui ont de l'esprit; M. Helbig est du nombre. Il choisit bien ses sujets et il les traite avec méthode, avec clarté, avec agrément. Avant de s'adonner aux études très spéciales où il s'est fait un nom, M. Helbig avait commencé par vivre dans le commerce des poètes et des historiens de l'antiquité (1); il possède cette connaissance, à la fois étendue et précise, de la littérature grecque et latine, cette pratique assidue et familière des auteurs anciens que les meilleurs étudians des universités emportaient du séminaire philologique où ils avaient passé deux ou trois ans sous la direction d'un Ernest Curtius, d'un Otto Iahn ou d'un Ritschl. Dans l'éducation d'un archéologue, l'étude des textes doit précéder celle des monumens figurés; en effet, l'homme n'explique pas sa pensée aussi clairement et d'une manière aussi explicite par des formes que par des mots. Les formes, il est vrai, lorsqu'elles sont empruntées au monde de la vie, peuvent représenter des sentimens et des idées; mais

(1) La thèse de doctorat de M. Helbig a pour titre : *Quæstiones scenicæ* (Bonn, 1861).

elles ne les représentent que pour ceux qui les ont déjà dans l'esprit; elles les leur rappellent, souvent avec une rare puissance, mais elles ne les leur suggèrent pas. Les mots seuls ont cette vertu; seuls ils sont capables de traduire une conception quelconque avec assez de netteté pour que, malgré la différence des temps et des lieux, elle puisse passer presque tout entière de l'âme d'un contemporain de Chéops ou de Périclès dans celle d'un Allemand ou d'un Français du XIXe siècle.

Une première obligation s'impose donc à quiconque prétend marcher sur les traces des Winckelmann et des Ennio Quirino Visconti, des Gerhard et des Welcker, des Longpérier et des François Lenormant; il devra, que l'on nous passe cette expression familière, s'être mis dans la tête toute l'antiquité, d'abord et surtout les poètes, les épiques et les lyriques, les tragiques et les comiques, puis les historiens, les orateurs, tous les écrivains que l'on lit pour l'intérêt des sujets qu'ils ont traités ou pour la beauté de leur style; mais il ne pourra pas s'en tenir là, il lui faudra consulter sans cesse jusqu'aux médiocres abréviateurs et polygraphes de la basse époque, et savoir interroger les plus entortillés, les moins intelligens des scoliastes. Il est, en effet, tel mythe que les artistes ont mis en scène et qui n'est d'ailleurs connu que par une ligne, parfois même par un mot de l'un de ces commentateurs. La mention est très brève, l'allusion est souvent obscure, et cependant l'érudit vraiment sagace tirera parti de ces indications; elles lui livreront le secret de mainte figure et de maint tableau qui, sans ce secours, serait resté toujours un problème. Si la vie n'était si misérablement courte, l'apprenti archéologue commencerait par employer quelque quarante ou cinquante ans à lire, la plume à la main, tous les auteurs anciens, d'Homère à Quintus de Smyrne et à Nonnius de Pannopolis, ces enfans presque posthumes de la muse grecque; il ne s'arrêterait pas là, il aurait le courage de dépouiller les volumineux ouvrages de ces savans byzantins, qui disposaient encore de tant de vieux livres aujourd'hui perdus; il descendrait jusqu'à Photius et Eustathe, jusqu'à Michel Psellus et Tzetzès.

Pas plus qu'aucun de ses maîtres, M. Helbig ne pouvait songer à réaliser cet idéal, ni s'astreindre à ce trop long noviciat; comme tous ceux qui sentent de bonne heure le prix du temps, il a dû se hâter et s'essayer à pénétrer les mystères de l'antiquité figurée avant d'avoir analysé, de la première à la dernière ligne, toute l'œuvre de ce que nous appellerons l'antiquité littéraire. Tout au moins, lorsque les leçons de Gerhard lui donnèrent le goût de ces belles recherches d'archéologie auxquelles il allait désormais se livrer tout entier, était-il déjà un philologue assez exercé pour que, depuis lors, il n'ait jamais cessé de mener de

front la lecture des auteurs et l'étude des monumens, les expliquant les uns par les autres et trouvant plus d'une fois la justification de ses idées dans des textes dont il a été le premier à sentir et à signaler l'intérêt. Ce fut à Florence, à Naples, et surtout à Rome qu'il apprit son métier. Il avait été envoyé en Italie comme pensionnaire de cet *Institut de correspondance archéologique* qui a fourni le premier type de ces missions permanentes que nous avons imitées en fondant nos écoles françaises d'Athènes, de Rome et du Caire (1); il y étudia les collections publiques et privées avec un maître tel qu'Henri Brunn, l'auteur de la meilleure histoire de l'art grec que l'on possède encore (2). Lorsque celui-ci quitta Rome, pour aller se fixer à Munich comme professeur d'archéologie et conservateur de la glyptothèque, M. Helbig le remplaça, en 1865, comme second secrétaire de l'Institut, et, depuis lors, sauf pour des absences de quelques semaines, il n'a pas quitté l'Italie. Il y a vécu dans le monde charmant de Rome, où tant d'idées s'échangent entre des hommes de différens pays et d'éducation différente, qui n'ont de commun que la curiosité de l'esprit et le goût du beau, dans un monde où les amateurs et les artistes coudoient les savans et leur donnent la réplique; l'érudition y est moins exposée qu'ailleurs à rester ou à devenir pédante. Ce milieu a eu une influence favorable sur le talent de M. Helbig; il a contribué beaucoup à lui donner cette sorte d'élégance aisée et naturelle qui vaut à ses livres de pouvoir être lus et goûtés par toutes les intelligences cultivées.

Tout en fréquentant les salons romains et ceux de la colonie étrangère, M. Helbig ne cessait de parcourir en tous sens l'Italie; il en connaît les musées pièce par pièce; pas une fouille importante ne s'est faite dans la péninsule qu'il n'y ait assisté. Pour écrire son premier livre, les *Peintures murales des villes de la Campanie ensevelies par le Vésuve*, il avait visité Pompéi maison par maison (3); il avait examiné toutes les fresques qui, de Pompéi, d'Herculanum ou de Stabies avaient été apportées au musée Bourbon; enfin, il avait recherché dans les rapports imprimés ou manuscrits des anciens inspecteurs des fouilles tout ce qui pouvait lui permettre de restituer les tableaux aujourd'hui détruits pour être restés trop longtemps exposés à l'air. A cet ouvrage s'en ajoutait bientôt un autre, qui

(1) Voir l'intéressante étude que M. Michaëlis a publiée à propos du cinquantenaire de l'Institut, sous ce titre : *Geschichte der deutschen archæologischen Instituts*, 1829-1879 (1 vol. in-8°; Asher). Cette histoire a été publiée à la fois en allemand et en italien, aux frais de l'Institut.

(2) *Geschichte der Griechischen Künstler*, 2 vol. in-8°. Stuttgart, 1857-1859.

(3) *Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte Campaniens*, in-8°, avec un atlas in-4° de 23 planches. Leipzig, 1868. — *Untersuchungen über die Campanische Wandmalerei*, in-8°. Leipzig, 1873.

était le complément naturel de cette sorte de catalogue; dans ses *Recherches sur la peinture murale campanienne*, M. Helbig remontait aux origines mêmes de cet art que nous connaissons presque uniquement par le décor des murailles pompéiennes, et il faisait l'histoire de la peinture grecque depuis le temps des successeurs d'Alexandre jusqu'au Ier siècle de l'empire romain.

Dès qu'il eut achevé de traiter ce sujet, ce fut le mystère de la langue et de l'art étrusque qui l'attira ; de longs séjours à Corneto, à Chiusi, à Vulci, à Orvieto lui ont fait connaître dans leurs moindres détails toutes les sépultures de l'Étrurie, et il se préparait à nous donner une histoire de cette étrange civilisation qui aurait été le dernier mot de la science contemporaine ; mais les Étrusques n'ont pas été les premiers habitans de l'Italie du nord qui y aient laissé des traces de leur passage et de leur séjour prolongé ; ils s'y sont superposés à une population plus ancienne, celle même dont une branche, sous le nom de Latins et de Romains, a fini par jouer un si grand rôle sur la scène du monde. Quelles aptitudes à la vie policée possédaient ces tribus? comment se sont-elles établies sur le sol et distribuées dans la péninsule? Dès que M. Helbig s'est posé cette question, il a voulu la résoudre ; il s'est mis à étudier les *terramares* de l'Émilie et il y a fait une découverte qui a son prix : pour qui sait l'histoire, les antiquités dites *préhistoriques* de l'Italie ne méritent pas cette dénomination. Les fouilles qui ont dégagé les débris de nombreux villages bâtis sur pilotis dans la vallée du Pô ont permis de se représenter la vie et les mœurs des peuplades qui, bien avant que se fût répandu l'usage de l'écriture, avaient occupé cette fertile contrée ; or, entre les habitudes que nous sommes autorisés à leur prêter et le plus ancien état social du Latium, il y a des ressemblances trop curieuses pour qu'on puisse les expliquer par une simple rencontre. M. Helbig les a relevées ; il a fait connaître ainsi toute la première période du développement des tribus italiotes. L'intérêt, l'originalité du livre où sont exposés les résultats de ces recherches et de cette comparaison, c'est le contraste piquant que ménage à l'esprit le plan que l'auteur a suivi (1). Celui-ci commence par promener son lecteur à travers les épaisses forêts qui couvraient alors toute la Haute-Italie ; il l'introduit dans ces rares clairières où se dressaient les huttes entourées de noirs troupeaux de porcs, que leurs maîtres poussaient dans les bois de hêtres et de chênes, tout en s'essayant, sur quelques parcelles de terre incomplètement défrichées, aux premiers travaux de l'agricul-

(1) *Die Italiker in der Poebene, Beiträge zur altitalischen Kultur und Kunstgeschichte*, 1 vol. in-8°, avec une carte et deux planches. Leipzig, 1879. — Nous avons donné une analyse très étendue de cet ouvrage dans trois articles du *Journal des Savans*, juillet, août et septembre 1880.

ture; mais, par-delà ces paysages et ces tableaux, il montre du doigt à l'horizon les villages fortifiés que les descendans de ces pâtres sauvages ont bâtis par centaines sur les monts du Samnium et de la Sabine, au-dessus des plaines déjà fécondées par la charrue, et, tout au fond de la scène, il laisse apercevoir l'indestructible rocher du Capitole et les sept collines couronnées de leurs superbes édifices.

Sic rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.

Tel est le premier volume, le premier chapitre, si l'on veut, du grand ouvrage que M. Helbig nous promet sous le titre modeste de *Contributions à l'histoire de la civilisation et de l'art dans l'ancienne Italie*. A ce peuple primitif, dans certaines parties de la péninsule, étaient venus se substituer les Étrusques, qui y ont fondé tant d'opulentes et fameuses cités; il semblait que l'historien n'eût plus qu'à se transporter dans cette Étrurie qu'il connaît si bien et à la suivre dans son développement jusqu'à l'heure où la conquête romaine lui enlève son originalité; mais l'Étrurie ne s'explique pas par elle-même; elle n'est arrivée à ce grand déploiement de puissance et de luxe que grâce aux modèles qui lui ont été fournis par des civilisations antérieures. Ses maîtres ont été les Phéniciens, d'une part, et, de l'autre, les Grecs. Pour comprendre l'Étrurie, il importe donc de savoir ce que ces deux peuples ont pu lui vendre quand ils se sont mis à placer sur ses marchés les produits de leur industrie.

Pour ce qui est de la Phénicie, M. Helbig avait déjà résolu la question. A propos de découvertes faites à Préneste, en 1875, il avait dressé le bilan de l'importation tyrienne et carthaginoise; il avait indiqué à quels signes on reconnaît les objets qui sont sortis des ateliers ou des entrepôts de ces habiles ouvriers, de ces hardis marchands; il avait montré que ces denrées se rencontrent dans les sépultures de la Sicile, de la Sardaigne, de la Campanie, du Latium et de l'Etrurie, phénomène qui s'explique par plusieurs siècles d'un commerce très actif. Le mémoire auquel nous faisons allusion ne date pas de dix ans (1). Très neuves alors, les idées qu'il expose sont devenues aujourd'hui presque banales, tant elles se sont imposées par l'abondance et la solidité des preuves. Il restait à déterminer ce que l'Étrurie avait pris aux Grecs, quand, vers la fin du VIIIe siècle, après la fondation de

(1) *Cenni sopra l'arte fenicia*, lettera di W. Helbig al sign. senatore G. Spano (dans les *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, 1876, p. 197-257).

Cumes, elle commença de subir leur influence. Ce fut à eux, et non directement aux Phéniciens, qu'elle emprunta l'alphabet; dès le VIIe siècle et peut-être même avant, les vases de terre et de métal, les bijoux et autres objets de luxe expédiés par Corinthe et par les colonies chalcidiennes faisaient déjà concurrence, sur tous les marchés de l'Étrurie, aux produits phéniciens. La marine étrusque s'allia bien à celle de Carthage pour combattre celle de Phocée, comme plus tard pour menacer Cumes, mais, malgré ces défiances et ces luttes, le prestige du génie grec finit par triompher; au Ve siècle, il avait imposé à l'Étrurie l'imitation des types qu'il avait créés, l'adoption de ses mythes et le paiement d'un tribut considérable sous forme d'achats sans cesse renouvelés. M. Helbig s'est demandé comment s'était établi ce courant, et ce que la Grèce avait eu à offrir quand s'étaient nouées les premières relations entre elle et les Étrusques établis sur les deux versans de l'Apennin, de Bologne à Cæré. C'est ainsi qu'il a été entraîné vers une nouvelle étude, celle de l'art grec archaïque; à ce propos, il a relu Homère, et de cette lecture est né tout un livre. C'est ce livre, très original et très instructif, que nous voudrions faire connaître par une rapide analyse; mais ce que ce résumé ne saurait reproduire, ce sont les figures qui, mieux que tous les mots de la langue la plus riche et la plus précise, définissent une forme, un vêtement, une arme ou un bijou. Ceux que le sujet intéresserait devront donc recourir à l'ouvrage allemand; il renferme des images, que l'on voudrait d'ailleurs y trouver plus nombreuses encore et d'une exécution plus soignée.

I.

Il y a bien des manières de lire la Bible et de lire Homère, ces textes vénérables qui renferment tout ce que nous pouvons savoir sur le compte de sociétés dont toutes les autres œuvres ont péri sans retour. A ne parler ici que de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, ceux qui s'en sont occupés, jusqu'à ces derniers temps, ne les avaient guère étudiées qu'en philologues, en lettrés, ou en philosophes. Les premiers ont cherché à surprendre les secrets de cet art encore si naïf et déjà si savant; ils ont analysé le rythme et la langue, ils ont établi les règles de ce mètre tout à la fois si ample et si souple; ils ont dressé le vocabulaire et la syntaxe de cet idiome épique que plusieurs générations de chanteurs s'étaient employées à façonner avant le jour où il fournit la matière de deux chefs-d'œuvre. D'autres critiques ont travaillé à se rendre compte de la composition des deux poèmes; ils en ont défendu l'unité ou bien ils les ont mis en morceaux; dans les ensembles que nous possé-

dons, ils prétendent distinguer l'apport de plusieurs auteurs et la trace de remaniemens successifs dont ils ne craignent pas de fixer l'ordre et la date. Les gens de goût cherchent surtout un plaisir exquis dans la lecture de tant de vers admirables et de tant de scènes pathétiques; ils donnent une fête à leur imagination en la dépaysant, en la transportant dans ce monde si différent du nôtre, dans ce monde jeune et passionné que réfléchit tout entier le clair miroir de cette large et limpide poésie. Enfin, ce que l'historien des mœurs et des idées demande à ces mêmes récits, c'est de lui ouvrir et de lui montrer l'âme même des hommes de ce temps avec les pensées qui leur sont familières, avec la couleur et les nuances des sentimens qui les poussent à l'action. Il veut savoir comment ce peuple avait résolu le problème de la destinée humaine, quels dieux il adorait, et quelle morale il tirait de sa religion. La curiosité d'investigateurs sagaces s'était déjà portée sur tous ces points; les poèmes eux-mêmes renfermaient toutes les données qu'il s'agissait de mettre en œuvre, et, pour en dégager les conclusions qu'elles comportaient, on n'avait besoin que d'un sens délicat et d'une pénétrante finesse; il n'avait pas été nécessaire d'attendre les récens progrès de l'archéologie et les résultats des fouilles faites dans la plaine de Troie et sur le roc de Mycènes.

Au contraire, jusqu'au jour où ces découvertes et bien d'autres encore sont venues nous donner quelques notions précises sur les arts et les industries de la Grèce primitive, il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, de répondre à des questions d'un autre ordre, que la curiosité de l'esprit moderne ne peut manquer de se poser à propos de l'épopée homérique et de la société qu'elle seule nous fait connaître. Quel était le matériel et l'outillage dont disposaient les contemporains du poète, comment leurs maisons étaient-elles construites et décorées, quels moyens de transport employaient-ils, comment étaient-ils habillés, quel était le goût de leurs parures, de quelles armes se servaient-ils à la guerre, quels métiers exerçaient-ils et avec quels instrumens, quels vases de terre ou de métal se passaient-ils de main en main autour de la table du festin, quels dessins et quelles images ornaient les murailles de leurs demeures, leurs meubles, leurs bijoux, le tranchant de leurs glaives et l'orbe de leurs boucliers, enfin, sous quels traits figuraient-ils leurs dieux? Pour tout dire, en un mot, comment nous représenterons-nous Hector et Achille, Ulysse et Télémaque, Briséis et Circé, Andromaque et Pénélope? Dans quel cadre et au milieu de quels accessoires devrions-nous placer ces personnages, si nous avions à mettre en scène la bataille devant les vaisseaux, la rencontre d'Hélène et de Pâris après le combat contre Ménélas, les funérailles de Patrocle, le conseil tenu dans le palais

d'Alcinoüs ou l'orgie des prétendans à Ithaque, sous le toit du héros qui va les punir? Nous ne sommes pas de ceux qui croient que les sculpteurs et peintres aient beaucoup à se préoccuper du genre d'exactitude qui touche un archéologue; quand ils y atteignent ou qu'ils croient y atteindre, c'est presque toujours aux dépens de la noblesse des attitudes et de la beauté des formes. Mais enfin supposons, par impossible, un artiste assez puissant pour que la recherche minutieuse du détail historiquement vrai ne refroidisse pas son inspiration; comment devrait-il s'y prendre pour nous donner la vision fidèle et comme l'hallucination de ce lointain passé, du théâtre où se jouent ces drames, et des acteurs qui y tiennent les rôles principaux?

A plusieurs reprises, dans ces derniers temps, on s'est déjà proposé de retrouver et de réunir les élémens qu'il faudrait rapprocher pour essayer cette sorte d'évocation (1); mais aucun des érudits qui ont tenté cette entreprise n'y avait été aussi bien préparé par ses études antérieures; aucun ne disposait des mêmes ressources que M. Helbig. Celui-ci venait de passer quelques mois en Grèce; il avait visité Olympie et Mycènes. Dans le musée qui renferme les monumens découverts par la mission allemande sur les rives de l'Alphée, il avait étudié surtout ceux qui ont un caractère très archaïque; à Athènes, il avait examiné avec un soin très particulier les objets qu'avaient procurés les fouilles de M. Schliemann et de ses émules. Il n'avait donc plus qu'à choisir parmi ces matériaux, à voir quels étaient ceux de ces objets qui répondaient le mieux aux indications du poète et que l'on pouvait, avec le plus de vraisemblance, regarder comme contemporains de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'était un travail de comparaison et d'appréciation qui avait ses difficultés; mais au moins la critique se sentait désormais sur un terrain solide, elle était en possession d'une méthode dont le principe ne pouvait être sérieusement contesté.

Cette méthode est, en effet, la seule qui donne des résultats dignes de confiance; dans toute autre voie, on marche à l'aventure. Il est toujours difficile, souvent il est impossible de se représenter, d'après une simple description, un édifice ou une figure, un costume ou un bijou. Or, dans Homère, il n'y a pas, sauf dans des cas assez rares, de descriptions proprement dites. Le poète récitait ses vers devant un public auquel étaient familiers les objets dont il faisait mention. Une épithète qui en rappelait le trait saillant lui suffisait donc pour en suggérer l'idée; il n'entrait dans quelque détail que lorsqu'il avait à parler d'un ouvrage extraordinaire, tel que la cuirasse d'Agamemnon, le bouclier d'Achille ou le lit d'Ulysse, mais

(1) Voir particulièrement Buchholz, *Die Homerischen Realien*.

alors même, il emploie plus d'un terme dont le sens resterait obscur pour nous si les monumens ne venaient l'expliquer.

Dans les premiers efforts que l'on a faits pour restaurer l'image de ce monde évanoui, on s'est cru en droit d'emprunter à la statuaire classique les données principales du tableau. C'est ainsi que Flaxman et ses imitateurs habillent, ou plutôt déshabillent les héros de l'*Iliade* en athlètes du temps de la guerre médique ; ils les dépouillent de tout vêtement. Or nous savons aujourd'hui que la nudité dite héroïque n'est qu'une convention de date assez récente. Entre le siècle d'Homère et celui de Phidias, tout en Grèce a subi de profonds changemens : les mœurs, l'architecture publique et privée, le costume, l'armement et la tactique, le style et le goût des objets de luxe.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, comment se fait-il que les artistes qui ont sculpté les frontons d'Égine ou couvert de peintures les portiques de Delphes et d'Athènes ne paraissent pas soupçonner ces différences ? N'étaient-ils pas de la même race que les personnages du poète ? n'avaient-ils pas même langue et mêmes dieux ? N'est-il pas vrai que trois ou quatre siècles seulement séparaient la Grèce d'Eschyle de celle d'Homère ? Personne ne songe à méconnaître ces liens et cette continuité. Pour qui ne compte que le nombre des années, il est certain aussi que les contemporains de Thémistocle et de Périclès étaient bien plus près que nous ne le sommes aujourd'hui de la génération qui la première entendit chanter la colère d'Achille ; mais il y a quelque chose qui, en pareille matière, est tout à l'avantage de l'érudit moderne, quelque chose qui abrège la distance à son profit et qui corrige, dans une large mesure, les effets de la diversité du sang. La force qui opère ce miracle, c'est la curiosité passionnée que nous inspire le passé de notre espèce, c'est ce sens historique qui s'est si singulièrement affiné depuis le commencement de notre siècle. Sans doute, l'honneur d'avoir eu la première idée de l'histoire revient à la Grèce ; mais si, du vivant même de Phidias et de Polygnote, les Hérodote et les Thucydide ont pressenti les méthodes que nous appliquons aujourd'hui, l'esprit qu'elles tendent à développer ne pouvait être encore très répandu dans la Grèce de Périclès. La prose alors venait d'apparaître, et avec elle la faculté d'abstraire et de généraliser, de saisir les causes des événemens et de dégager les lois qui en déterminent la suite, enfin de distinguer et de définir par leurs caractères originaux les temps et les peuples différens. Ce sont là, vers le ve siècle avant notre ère, des nouveautés qui n'ont pas encore fait école ; la foule est toute nourrie, tout imprégnée de poésie ; elle n'a pas ces scrupules et ces exigences qui se manifestent dans les sociétés où s'est partout insinué l'esprit critique. A l'artiste qui prétend la charmer

elle ne demande donc pas ce que nous appelons la couleur locale et la vérité historique; pourvu qu'il lui offre de belles lignes et des formes d'une pure et charmante noblesse, elle l'acclame et le porte aux nues. Voilà comment il ne faut s'aviser d'aller chercher une fidèle représentation du monde homérique ni dans les œuvres de la statuaire ni dans les peintures des vases. Si nous voulons considérer ces marbres et ces tableaux comme des documens, ne les consultons que sur les mœurs et le goût de l'époque même qui les a produits; ils ne savent, ils ne nous apprennent rien du passé. Une comparaison fera mieux comprendre l'erreur que l'on risquerait de commettre en s'ingéniant à trouver dans ces monumens l'image et la physionomie de la Grèce primitive. Michel-Ange et Raphaël se sont inspirés de la Bible et de l'évangile comme Polygnote et Phidias s'inspiraient d'Homère; les types que leur a suggérés la poésie des légendes hébraïques se sont imposés à l'admiration des hommes par leur beauté merveilleuse et leur rare puissance d'expression. Supposez cependant que, comme historien, vous teniez à vous faire une idée des prophètes juifs ou de Jésus et de ses apôtres, du caractère de leurs traits, du costume qu'ils portaient et du milieu où ils ont vécu, vous viendra-t-il à l'esprit d'aller puiser ces renseignemens dans les figures des maîtres italiens du XVIe siècle, dans celles du plafond de la Sixtine ou des chambres du Vatican?

Dans l'enquête que s'était proposé d'ouvrir M. Helbig, l'art libre et savant de la Grèce adulte n'était donc pas admis à témoigner; pour en tenir quelque compte, il aurait fallu multiplier sans cesse les distinctions et les réserves; le parti le plus sûr, c'était encore de renoncer à le consulter. D'un autre côté, si nous possédons aujourd'hui nombre de monumens qui sont contemporains de l'épopée ou qui même paraissent lui être antérieurs, ces monumens offrent très peu de variété. Les uns sont des restes d'édifices, qui ont en général perdu toute leur décoration; les autres sont des objets usuels, des vases où l'ornement n'est guère que géométrique, des bijoux et des accessoires de toilette, des ustensiles de tout genre. Les arts du dessin étaient alors dans l'enfance, au moins sur le sol de la Grèce; ils n'ont donc pas entrepris de représenter les hommes et les choses de leur temps. Dans les couches profondes du terrain, sur l'emplacement de ces vieilles cités qui appartiennent à la poésie plutôt qu'à l'histoire, les Achéens et les Ioniens ont semé les produits de leur industrie et les bribes de leur parure; mais ils n'ont pas su y déposer leur image, projetée et fixée sur le marbre, le bronze ou l'argile.

A l'époque où, — vers la fin peut-être du Xe siècle, — la poésie grecque atteint, chez les Grecs orientaux, son plein épanouissement,

d'autres peuples, plus anciennement civilisés, possédaient depuis longtemps déjà ce qui manquait encore à la Grèce. Sans doute, ils n'étaient pas arrivés à la correction parfaite du dessin, et leurs procédés graphiques avaient parfois quelque chose d'enfantin ; mais cependant, malgré tout, ils savaient modeler des bas-reliefs et tracer des peintures où les générations disparues revivent avec leurs attitudes familières, avec la particularité de leur type et de leur costume national, prises sur le vif dans le mouvement et la diversité de leur vie domestique, des cérémonies de leur culte et de leurs aventures sur terre et sur mer.

Ce sont là des documens d'un prix inestimable, et l'on sait le parti qu'en ont tiré les Rawlinson et les Duncker, les François Lenormant et les Maspero ; mais, en les employant à restituer la vie des peuples de l'Orient, en a-t-on épuisé tou. l'intérêt ? Vastes tableaux peints sur les parois des tombes et des temples de l'Égypte, longues suites de bas-reliefs ciselés dans les dalles d'albâtre des palais assyriens, scènes de culte, de chasse ou de bataille gravées au burin dans les bandeaux concentriques des vases de métal que fabriquait la Phénicie, figures de dieux et de prêtres, de rois et de guerriers taillées au flanc des rochers de la Cappadoce et de la Phrygie, tous ces monumens ne peuvent-ils pas nous fournir aussi, par surcroît, des renseignemens utiles sur la civilisation de la Grèce homérique, sur les traits et les couleurs qu'il convient de lui prêter ? Consultés avec adresse et avec discrétion, ces ouvrages des artistes étrangers ne nous donneront-ils pas souvent ce que nous chercherions en vain dans la patrie même du poète : des images qui, mises en regard des vers du poète, en faciliteront l'intelligence ? Sans doute, nous n'irons pas demander à l'Égypte ou à la Phénicie le vivant portrait des Achéens ; mais, tout au moins, en cherchant bien, nous aurons chance de trouver quelque part, dans tel ou tel de ces tableaux, la représentation des chars sur lesquels combattaient les héros de l'*Iliade*, des navires qui les avaient conduits aux rivages de Troie, des meubles dont ils remplissaient leurs demeures, des habits et des armes dont ils se revêtaient. On ne pourra, bien entendu, marcher dans cette voie que pas à pas, avec une prudence singulière ; avant de reconnaître dans un objet dessiné par le sculpteur oriental le modèle de celui que l'aède grec avait sous les yeux, on aura dû soumettre d'abord à une minutieuse analyse les épithètes que l'épopée applique à l'agent ou à la chose que l'on étudie ; le même travail s'imposera pour tous les détails accessoires qui, dans l'un ou l'autre des deux poèmes, se rapporteront à la matière en discussion. Lorsque cette épreuve aura donné des résultats satisfaisans, on sera fondé à se servir des monumens de l'Égypte et de

l'Asie pour compléter les indications du poète, et pour donner, comme on dit aujourd'hui, un Homère illustré.

Ce qui a suggéré l'idée de cette confrontation et de ces rapprochemens, c'est l'ensemble des découvertes que l'archéologie a faites depuis un demi-siècle. On a d'abord vu l'antique et vénérable Orient se dégager par degrés de son linceul de sable et de poussière; après les premières fouilles de Botta et de Layard, en Assyrie, sont venues celles de Lepsius et de Mariette en Égypte, nos propres recherches en Asie-Mineure, l'exploration méthodique de la Phénicie par M. Renan, et enfin, tout récemment, l'exhumation de l'art chaldéen par M. de Sarzec (1). En même temps, sur le sol de la Grèce et de l'Italie, il y a eu toute une suite de trouvailles grâce auxquelles, d'année en année, notre curiosité pénètre plus loin dans le passé des tribus aryennes, mères des Hellènes et des Latins. Ces tribus, destinées à un si brillant avenir, elle les suit maintenant bien au-delà du point où atteignent les derniers rayons de l'histoire, au-delà même de ces espaces indéterminés où les mythes projettent encore à travers l'ombre quelques lueurs faibles et douteuses. Avec les objets recueillis à Hissarlik, on remonte jusqu'à l'âge de la pierre polie; mais la population qui tirait de cette matière la plupart de ses instrumens et de ses armes commençait à connaître les divers emplois du métal et l'estimait à un haut prix. A Théra, jusque sous cette couche épaisse de pouzzolane qui provient de l'éruption où ont été engloutis les deux tiers de l'île, on a saisi les traces d'une société qui semble déjà plus avancée; cette catastrophe date cependant d'une époque si reculée, qu'aucun souvenir, même le plus vague, n'en était resté dans la mémoire des hommes. Dès lors, pourtant, ceux qui habitaient ce Pompéi préhistorique avaient le goût et la pratique d'un style décoratif qui ne manquait pas d'une certaine élégance; ils ornaient de peintures les murs de leurs demeures. Enfin est venue la grande révélation, celle qui tout d'un coup a fait apparaître en pleine lumière tout ce monde de la Grèce primitive dont, la veille encore, on ne soupçonnait pas l'existence : M. Schliemann a ouvert les tombes de l'Acropole de Mycènes. Il y a eu là comme un vrai coup de théâtre, une sorte d'éblouissement; sous le soleil de la Grèce, on a vu resplendir le luxe à demi barbare de cette cité des Atrides qu'Homère appelait la cité « où il y a beaucoup d'or, » πολυχρυσος Μυκήνη.

L'impression avait été trop forte pour ne pas provoquer aussitôt de nouvelles investigations dans ce domaine inexploré. Dès que l'on fut averti, l'on trouva, un peu partout, en Argolide, en Attique, en

(1) Voir dans la *Revue* du 1er octobre 1882: *les Fouilles de M. de Sarzec en Chaldée.*

Béotie, dans les îles, les motifs que l'on avait été si surpris d'abord de rencontrer à Mycènes. Si nulle part on ne recueillit des richesses comparables à celles que renfermait, dans cette ville, le fameux cercle de pierres où avaient été ensevelis les princes de la tribu, on apprit cependant encore beaucoup en sondant le trésor des Minyens à Orchomènes, les tombes voisines de l'Héræon et de Nauplie, les tumulus de Spata et de Ménidhi. Les séries ébauchées se complétèrent et s'étendirent. D'ailleurs, comme dit le proverbe, une bonne fortune ne vient jamais seule. Nous ne saurions énumérer toutes les chances heureuses qui, dans ces dernières années, ont donné aux archéologues tant d'émotions et de joies; il suffira de rappeler les découvertes qui ont jeté le plus de jour sur les questions d'origines et sur les plus anciens rapports de la Grèce avec l'Orient. Ici, c'était l'art cypriote qui sortait de terre tout entier, par les soins de MM. Cesnola, Lang et Ceccaldi, un art sans grâce et sans beauté, mais qui n'en intéresse pas moins vivement par tous les renseignemens qu'il fournit et toutes les pensées qu'il suggère. Là, c'étaient les explorateurs allemands d'Olympie qui, dans les couches les plus profondes du terrain, ramassaient des bronzes dont plusieurs ne sont certainement pas postérieurs de beaucoup au siècle où l'épopée a pris sa forme définitive. Ailleurs, en Italie, si les fouilles ont fait moins de bruit, le gain qu'en a tiré la science n'a peut-être pas été beaucoup moindre. A Bologne et sur tout le versant oriental des Apennins, on a trouvé une Étrurie plus étrange de formes et plus primitive que celle des vallées de l'Arno, de la Chiana et du Tibre. Dans cette dernière contrée, qui avait déjà tant produit, une plus sûre direction imprimée aux recherches a permis de mieux distinguer les périodes, de mieux marquer l'ordre dans lequel se sont succédé les influences qu'a subies la civilisation étrusque. Dans le Latium, plus d'un curieux secret a été livré par les débris des premiers villages bâtis sur l'Aventin et sur le Quirinal, ainsi que par les tombes de Préneste. Dans les dé ombres de ces maisons, qui ont peut-être été bâties avant la célèbre cabane de Romulus, on a recueilli ces amulettes en terre émaillée que fabriquaient l'Égypte et la Phénicie; une sépulture latine contenait une coupe d'argent où était gravée une inscription phénicienne (1).

Veut-on savoir quelles sont les idées principales qui, sous l'effort de la discussion et de la critique, se sont dégagées des faits que nous avons rappelés et de bien d'autres moins importans en apparence? Voici comment on peut résumer les conclusions auxquelles on se sent conduit par l'ensemble de ces découvertes et de ces observations. La civilisation dont nous sommes les héritiers est

(1) G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 97.

plus vieille que ne l'avait cru tout d'abord la science moderne, mise en défiance par les chronologies fabuleuses et démesurées que la vanité nationale avait placées à l'origine de toutes les histoires. Cette flamme s'est allumée, peut-être vers le même temps, d'une part, dans la basse vallée du Nil, et, de l'autre, sur le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre. De l'Égypte elle a rayonné et s'est propagée vers la Syrie; de la Chaldée, vers la Haute-Mésopotamie, vers l'Arménie, vers l'Asie-Mineure. Les cités phéniciennes naquirent et grandirent dans une région où les deux influences se faisaient sentir à la fois, où l'on était à portée de ces deux sources de chaleur et de lumière. Grâce aux marins de Gebal et d'Arad, de Tyr et de Sidon, le mouvement s'étendit; il gagna les îles du bassin oriental de la Méditerranée et les rivages du continent qui le limitait au nord et à l'ouest; un peu plus tard, à mesure que ces aventureux navigateurs s'enhardissaient et qu'ils allaient plus loin, découvrant d'année en année des terres inconnues et fondant de nouveaux comptoirs, un commerce actif établit, à grande distance, des relations constantes entre les riches métropoles du monde asiatique et ces tribus grecques et italiotes dont l'âme jeune et encore naïve s'éveillait par degrés à toutes les curiosités, au sentiment de l'art, aux besoins et aux goûts de la vie policée.

A ces peuples tard venus il fallut du temps pour dépouiller la barbarie première, pour créer des civilisations nouvelles où se fondissent en une harmonie supérieure les élémens fournis par l'étranger et ceux qui sortaient des instincts les plus profonds et comme du sang même de ces races prédestinées à un si brillant avenir. Pour ne parler ici que du génie grec, il ne se dégagea, il ne se manifesta que par degrés; ainsi, la poésie naquit en Grèce bien avant les arts du dessin. L'épopée d'Homère et d'Hésiode a précédé de plusieurs centaines d'années les premières œuvres de la plastique grecque qui aient quelque beauté. Pendant les deux siècles que remplit le développement de la poésie lyrique, l'architecture, la sculpture et la peinture sont encore bien loin du libre essor et de la perfection savante. Seul, le drame attique, ce dernier-né de l'imagination grecque, voit éclore auprès de lui et sous ses yeux les chefs-d'œuvre de l'art.

La raison de ce phénomène est facile à saisir; dans les arts du dessin, la matière oppose plus de résistance à l'idée que dans les arts où celle-ci se traduit par des sons. Cette dernière traduction a quelque chose de plus direct, de plus spontané, de plus rapide. Chez tous les peuples heureusement doués, alors même qu'ils semblent posséder à peine les premiers rudimens de ce que nous appelons la civilisation, l'esprit, maître d'une langue dont les termes

ont encore les vives et fraîches couleurs de la jeunesse, ne se contente pas de disposer les mots avec une justesse et une sûreté merveilleuses, dans l'ordre que lui suggère l'émotion du moment, ordre que chercheront plus tard à imiter, sans toujours y réussir, les écrivains de profession. De très bonne heure, l'esprit fait plus et mieux encore; il devine les secrets du nombre, il invente le rythme poétique; il saisit du premier coup toutes ces correspondances mystérieuses en vertu desquelles tel concours de sons, tel changement de mètre a le pouvoir de rappeler à l'âme certaines impressions physiques et d'éveiller en elles certains sentimens, certaines suites de pensées. Parmi toutes les créations de l'homme la langue est la première qu'il conduise à la perfection; toute compliquée qu'elle nous paraisse quand nous venons aujourd'hui, par l'analyse scientifique, en démontrer et en étudier les pièces, elle est le premier instrument, le premier moyen d'expression dont il apprenne à se servir avec une libre et gracieuse aisance.

A première vue, nous pourrions penser qu'il a dû être plus facile soit de modeler en argile une figure d'homme ou d'animal, soit d'en crayonner la silhouette sur une muraille, que d'arriver à créer la langue si simple et si colorée tout à la fois, le mètre si noble et si souple dont disposaient déjà ces aèdes que nous devinons, que nous entrevoyons derrière Homère. Il faut bien croire pourtant qu'il n'en est pas ainsi, puisqu'alors le génie grec était encore incapable de revêtir d'une forme vivante, par la peinture ou la sculpture, ces types supérieurs de force et de grâce qu'avait conçus l'imagination des poètes et dont elle avait fait les dieux et les héros. Supposez un contemporain d'Homère qui se serait mis en tête de représenter les habitans de l'Olympe tels qu'ils s'offraient à lui dans les vers des poètes, de figurer un Zeus ou un Apollon, une Aphrodite ou une Artémis; que sa main se fût armée d'un morceau de charbon ramassé parmi les cendres du foyer ou que ses doigts eussent pétri et tourmenté la terre humide, jamais il ne serait arrivé qu'à produire quelque informe et grossière idole, aussi éloignée de la vérité et de la beauté que ces barbouillages où s'essaie le crayon maladroit d'un enfant de six ans. La plastique repose sur un certain nombre de conventions, et celles-ci se retrouvent, à quelques variantes près, chez tous les peuples qui ont un art digne de ce nom. Ces conventions, l'artiste ne les propose et son public ne les comprend et ne les accepte qu'après bien des recherches et bien des tâtonnemens, au terme d'une longue éducation des yeux. Ainsi, de tous les modes d'interprétation, celui qui se tient le plus près de la réalité, c'est le modelage d'une figure en ronde-bosse; il ne donne cependant que le contour, il supprime la cou-

leur, et, par ce côté, il demeure encore dans la convention. Pour suppléer à ce qu'il élimine, il lui faut recourir à certains partis-pris, renoncer à copier exactement le détail afin d'obtenir un effet d'ensemble; voyez, par exemple, comment la sculpture, dans le visage de l'homme, traite l'œil ou les cheveux! Que serait-ce donc si nous parlions du bas-relief, de la peinture, enfin du dessin proprement dit, lequel, pour rendre la nature, n'a ni l'épaisseur ni la couleur? Avec un peu de noir sur du blanc, il arrive pourtant à produire l'illusion de la vie, à distinguer tous les caractères de la forme, toutes les nuances de l'expression.

Lorsque l'expérience a découvert et que la pratique a coordonné tous les procédés dont la réunion compose les arts plastiques, lorsqu'une entente s'est établie sur ce terrain entre l'artiste et son public, lorsque celui-ci sait saisir la valeur du trait le plus léger et de quelques ombres à peine indiquées, il paraît étrange qu'il ait fallu tant d'efforts et de siècles pour obtenir des résultats qui semblent si simples. Force est pourtant de se rendre au témoignage des faits. La loi que nous venons de rappeler ressort de toute l'histoire du génie grec. Or, de tous les grands peuples qui ont concouru à l'œuvre de la civilisation occidentale, le peuple grec est celui dont l'évolution a été la plus régulière, la moins troublée par l'intervention perturbatrice des forces du dehors. A prendre cette race dans son ensemble, comme un être collectif, les différens états de l'âme, avec les œuvres par lesquelles ils se manifestent, les différentes phases de la vie et de la production s'y succèdent dans l'ordre même qui préside au développement de l'individu, lorsque celui-ci est placé dans des conditions normales. En Grèce, chaque fruit paraît et mûrit en sa saison. Cette avance que, chez les Grecs, ce peuple si bien doué pour l'art, la poésie a prise sur la plastique, n'est donc pas la conséquence d'un accident et d'un hasard; il y a là l'effet d'une loi que l'histoire de la Grèce suffirait à constater, mais que l'on aura l'occasion de vérifier ailleurs encore, à mesure que l'on connaîtra mieux le passé de l'humanité.

Tout ce que nous avons dit de l'art s'applique, dans une certaine mesure, à l'industrie. Celle-ci ne se propose pas, comme l'art, d'exprimer des idées; elle ne vise qu'à satisfaire des besoins physiques; mais si, dans la production industrielle, l'effort a changé d'objet, c'est encore sur la matière qu'il s'exerce; c'est toujours elle que l'homme doit dompter, assouplir et façonner, qu'il veuille modeler une statue ou qu'il s'applique à se loger et à se meubler, à s'armer, à se parer et à se vêtir. Dans l'un et l'autre cas, il faut tailler la pierre ou le bois, pétrir, tourner et cuire l'argile, fondre et ciseler le métal. Le moindre ouvrage de ce genre suppose la connaissance de procédés techniques dont chacun représente un

long travail de l'intelligence, toute une suite de découvertes dues à des inventeurs qui, pour n'avoir pas laissé de nom dans la mémoire des hommes, n'en ont pas moins fait preuve d'autant de génie que les Gutenberg, les Papin, les Watt et les Edison. A celui qui la possède, une recette de cette espèce assure de tels avantages qu'il y a un intérêt capital à se l'approprier ; c'est tout de suite une prodigieuse épargne de peine et de temps, la vie rendue plus aisée et plus douce, un notable accroissement de richesse et de puissance. Dès qu'il en trouve l'occasion, un peuple n'hésite donc pas ; il s'empare avec avidité de tout ce que peuvent lui fournir, en ce genre, des voisins plus avancés ; il commence par consommer les produits ouvrés qu'on lui livre, puis bientôt, dès que les relations deviennent plus étroites, il aspire à deviner le mystère des façons et des tours de main ; en regardant travailler, il s'essaie à dérober tous les secrets du métier. S'il a d'heureuses dispositions et que les circonstances le favorisent, l'élève pourra plus tard dépasser ses maîtres ; mais, chez ceux mêmes qui ont marché le plus vite et qui sont allés le plus loin, il y a toujours eu, au début, une période plus ou moins prolongée où, dans l'art comme dans l'industrie, on n'a su mettre la matière en œuvre que d'après des types et par des procédés d'emprunt.

Il n'en est pas de même pour la langue ; sauf chez certaines races très inférieures, celle-ci peut, presque toujours, en se développant, se prêter à l'expression de toutes les idées et de tous les sentimens ; c'est pourquoi, mis en présence d'une civilisation même très supérieure, un peuple ne songe pas à désapprendre son propre idiome ; à mesure qu'il éprouve des besoins nouveaux, il se contente d'assouplir son instrument et d'en compliquer le jeu, d'ajouter des notes à ce clavier dont toutes les touches s'ébranlent et résonnent au moindre souffle de sa pensée. C'est ainsi que, grâce à la spontanéité de la parole et à la facilité avec laquelle l'esprit la projette au dehors, le génie grec put, dès le xe ou le IXe siècle avant notre ère, créer l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ces deux épopées sont des chefs-d'œuvre dont rien n'approche, dans tout ce que nous connaissons des littératures de l'Égypte et de la Chaldée. Les orientalistes ont beau nous traduire et nous vanter le *Poème de Pentaour* et la *Descente d'Istar aux enfers* ; s'il y a là, surtout chez le panégyriste de Ramsès, du souffle et de la grandeur, comme l'épopée grecque est supérieure par la belle ordonnance et l'ampleur de la composition, par la variété des tableaux, par la vie intense dont sont animés les personnages, enfin et surtout par la franchise et la noblesse de sentimens qui, après tant de milliers d'années, trouvent encore un écho dans nos cœurs ! La Grèce est donc, dès lors, en pleine possession de sa haute et souveraine originalité. A la même époque, son industrie est en-

core dans l'enfance ; son art ne s'élève guère au-dessus de l'ornement géométrique, sauf quand il travaille à copier plus ou moins gauchement des types et des motifs d'origine orientale. C'est ce dont nous nous rendrons compte en suivant pas à pas M. Helbig dans l'enquête qu'il a ouverte et poursuivie avec une science si sûre, avec une critique si bien informée et si pénétrante.

II.

Avant d'étudier l'homme d'Homère dans son équipement de guerre ou de paix et dans la diversité de ses occupations manuelles, on se préoccupe de le replacer dans son cadre, de savoir comment étaient bâties et aménagées sa maison et sa ville. M. Helbig fait à ce propos une curieuse observation. Tirynthe et Mycènes possèdent de puissantes murailles, construites les unes en gros quartiers et les autres en pierres dont les faces sont dressées à l'outil. A Mycènes même, et, en Béotie, à Orchomènes, dans ces bâtimens à coupole que Pausanias appelle des *Trésors*, bâtimens qui doivent avoir été des tombes, l'art de tailler et d'appareiller la pierre est déjà poussé très loin; encore étrangers au principe de la voûte, les constructeurs de ces édifices ont su en obtenir l'apparence, au moyen d'assises posées en encorbellement, qui, à mesure qu'elles sont placées plus haut, décrivent des cercles d'un plus court rayon. Les angles ont été rabattus et la face interne de chaque pierre a été creusée de manière à concourir au tracé d'une courbe qui est circulaire dans le plan horizontal et elliptique dans le plan vertical. Il y a là une sorte de trompe-l'œil qui témoigne d'une grande habileté chez l'architecte et chez l'ouvrier ; on a d'ailleurs obtenu ainsi une solidité remarquable, car plusieurs de ces monumens, à Mycènes, sont encore très bien conservés.

Nulle part au contraire, ni dans l'un ni dans l'autre des deux poèmes, il n'est question d'un mur de ville bâti en pierre. Le seul ouvrage de défense auquel le poète fasse de nombreuses allusions, c'est celui qui protège le camp des Grecs; or on ne saurait se méprendre à la manière dont il en parle dans le chant où est raconté le *Combat devant les vaisseaux :* il se le figure certainement comme formé d'un fossé profond, puis d'un rempart dont la matière a été fournie par la terre qu'ont rejetée devant eux, sur un amas de pierres et de souches d'arbres, les bras qui ont creusé cette tranchée. Pour donner au talus plus de solidité, un rang de palissades en garnit la face interne ; quant aux tours qui flanquent les portes, elles sont en bois, faites de planches et de grosses poutres. Troie est aussi conçue comme entourée de murailles ; mais celles-ci, dans l'*Iliade*, n'ont pas d'attaque à soutenir ; il en résulte que le poète

n'a pas l'occasion de les définir, soit par une épithète caractéristique, soit, de manière indirecte, par quelqu'une des circonstances qui, dans le récit d'un assaut, révéleraient la nature de l'obstacle. Voici pourtant un indice qui nous éclaire. Poseidon s'indigne en voyant se développer dans la plaine le mur et le fossé des Achéens; il craint que la grandeur de cet ouvrage ne fasse oublier aux hommes les murs qu'Apollon et lui, de leurs mains divines, ont bâtis pour Laomédon (1). De ce rapprochement ne résulte-t-il pas qu'Homère se représente les deux enceintes, celle des Grecs et celle de Troie, comme à peu près pareilles? Supposez que, dans la contrée où il vivait, les villes de quelque importance aient été entourées de murailles en pierre brute ou en pierre taillée; il ne lui serait même pas venu à l'esprit d'établir cette comparaison entre une fortification de campagne et l'une de ces puissantes et indestructibles enceintes dont nous admirons encore les restes, au flanc des grises collines de l'Argolide.

Une dernière observation confirme nos conjectures. On se rappelle, dans l'*Odyssée*, cette ville de Scheria, où habitent les Phéaciens; ceux-ci sont les plus industrieux et les plus riches des hommes, un peuple de magiciens, dont les navires, dépourvus de gouvernail, vont droit au but, dirigés non par la main, mais par la secrète pensée du pilote. Scheria est donc une île enchantée, une sorte d'eldorado; dans le tableau qu'il trace de la joyeuse existence que l'on y mène, le poète n'a rien oublié de ce qui, pour ses contemporains, fait le charme et la sécurité de la vie; aux élémens que lui fournissent ses souvenirs il ajoute certains traits, comme celui de ces barques fées, qu'il tire de son imagination. Si, à cette époque, chez les tribus ioniennes qui ont eu la primeur des chants épiques, toute ville populeuse et prospère s'était donné le luxe d'un mur de pierre, le poète n'en aurait pas refusé un à sa cité des merveilles; il l'aurait fait plus large et plus haut qu'aucune des murailles qu'il avait vues; et il l'aurait décrit avec la même complaisance que le palais d'Alcinoos, en insistant sur la grandeur des matériaux et sur la beauté de l'appareil, sur cette apparence de difficulté vaincue qui, plus tard, faisait attribuer aux Cyclopes, ces ouvriers divins, l'érection des enceintes de Mycènes et de Tirynthe. Rien de pareil dans l'*Odyssée*; il y est seulement dit qu'Ulysse, entrant dans la ville, « admirait les murs longs, élevés, garnis de pieux pointus par le bout (2)! » Il ne peut s'agir ici que d'un rempart en terre, sur la crête duquel auraient été plantés des chevaux de frise.

(1) *Iliade*, VII, 445-453.

(2) *Odyssée*, VII, 44-45. C'est là le sens exact du mot σκόλοψ, d'après les lexicographes anciens.

Si la pierre ne servait pas à fortifier les villes, elle n'entrait que pour une faible part dans la construction des édifices publics ou privés. D'une lecture attentive des deux poèmes il résulte que la plupart des lieux de culte ne comportaient alors qu'un autel qui se dressait en plein air, au milieu d'un terrain que limitait une barrière et qui renfermait un bois sacré. On trouve bien, il est vrai, la mention de quelques temples, et particulièrement de « la forte maison d'Érechthée, » où se rend Pallas-Athéné (1) ; mais ce qui paraît indiquer que ces temples étaient plutôt bâtis en bois, c'est que le poète, à propos de l'un des plus célèbres de ces sanctuaires, celui de l'Apollon delphien, dit expressément que « le seuil en était de pierre (2) ? » Aurait-il signalé ce détail si tout l'édifice ou tout le péribole (il n'y avait peut-être pas alors de temple à Delphes) eût été fait de pierre? Dans ce cas, la dalle du seuil n'aurait pas attiré l'attention, tandis qu'elle ne pouvait manquer d'être remarquée là où, par sa masse et par le poli de sa face supérieure, elle se distinguait tout d'abord de matériaux plus légers et d'une autre teinte. Pour les maisons, la même conclusion s'impose. Celle d'Ulysse, à Ithaque, a deux portes principales, l'une qui conduit dans la cour, et l'autre qui donne accès à la partie postérieure de l'habitation, aux appartemens des femmes ; or, ces deux entrées ont leur seuil de pierre, λαΐνος οὐδός, expression qui est d'ailleurs employée aussi à propos de la cabane d'Eumée. La demeure d'Ulysse, par sa belle apparence, révèle tout de suite la haute dignité de son propriétaire ; les bâtimens y couvrent un vaste espace de terrain ; la cour est entourée d'un mur crénelé ; les portes sont à deux battans. Si ce palais avait eu une façade de pierre taillée, le poète aurait-il omis d'en parler, n'aurait-il pas saisi cette occasion de faire encore ressortir ainsi l'aspect monumental du palais?

Dans ces maisons royales, une seule partie paraît avoir été construite en pierre ; c'étaient les chambres à coucher du maître et des personnes de sa famille. Telle est la pièce qu'Ulysse construit autour du tronc de l'olivier sauvage qui sert de pied au lit qu'il se façonne de ses propres mains, alors qu'il se prépare à épouser Pénélope (3) ; telles sont les soixante-deux chambres destinées aux fils et aux filles de Priam, que renferme le grand palais de Troie (4) ; tel est encore l'appartement de la déesse Circé (5). Ces chambres de pierre, très petites, devaient être enveloppées dans des constructions de bois. C'était de poutres et de planches qu'étaient faites ces grandes salles

(1) *Odyssée*, VII, 81.
(2) *Iliade*, IX, 404 ; *Odyssée*, VIII, 80.
(3) *Odyssée*, XXIII, 182-204.
(4) *Iliade*, VI, 242-250.
(5) *Odyssée*, X, 210.

spacieuses où l'on se réunissait pour manger et pour boire en écoutant l'aède chanter les aventures des héros; il en allait de même de ces magasins où l'on gardait les provisions, les vêtemens et les armes, ainsi que de ces abris où couchaient les esclaves des deux sexes. Tout cet étage supérieur, dont il est question dans l'*Odyssée*, était bâti de la sorte. Les fouilles d'Hissarlik, que l'on y reconnaisse ou non le palais de Priam, ont prouvé que le bois entrait pour une part très considérable dans la construction des maisons; on sait quelle énorme quantité de cendres et de charbons on a rencontrée sur l'emplacement de ce village fortifié, qui est peut-être la Troie d'Homère.

Par cet endroit, la civilisation homérique est donc moins avancée que la civilisation mycénienne. Celle-ci suppose l'existence d'ouvriers spéciaux, dressés par une longue expérience et par une pratique héréditaire. Au contraire, autour d'Homère, on n'a pas encore une idée nette de la division du travail; l'éducation professionnelle n'existe pas. Chaque homme, quand il est intelligent et adroit, sait tout faire de ses propres mains, ce qui prouve qu'aucun métier n'emploie encore de procédés savans et compliqués. Ulysse construit et meuble lui-même sa chambre nuptiale; il fait, à cette fin, œuvre de maçon et de charpentier, voire d'ébéniste, car, après avoir poli le bois de la couchette, il « l'orne d'incrustations d'or, d'argent et d'ivoire. »

L'intérieur des habitations n'avait rien non plus qui rivalisât avec le luxe des édifices orientaux, tel que nous le révèlent les ruines des temples de l'Égypte et des palais de l'Assyrie. Dans les pièces principales des plus riches maisons, rien qu'un sol de terre battue. Les parois et les plafonds des chambres, les battans, les chambranles et quelquefois même le seuil des portes étaient faits de sapin, de chêne, de frêne ou d'olivier. Par le polissage et peut-être à l'aide d'un certain vernis, le menuisier savait donner aux faces apparentes des poutres et des planches un luisant que l'on admirait, comme le prouvent maintes épithètes qui sont à ce propos d'un usage courant. Ce qui assombrissait encore la couleur de toutes ces boiseries, c'était la fumée du foyer, celle des graisses qui, lorsque rôtissait la viande, coulaient en grésillant sur les charbons ardens, celle enfin des éclats de bois résineux que l'on allumait, à la tombée de la nuit, sur un disque de métal, pour éclairer les appartemens.

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum,

dit Virgile, d'après Homère, en parlant de Circé. Partout se déposait cette suie, qui, dans la maison d'Ulysse, avait endommagé

les armes appendues aux lambris (1). Comme aujourd'hui dans la maison du paysan de la Grèce ou de l'Asie-Mineure, il n'y avait pas, à proprement parler, de cheminée ; on faisait le feu, soit au milieu de la pièce, soit contre un des murs, et la fumée s'en allait comme elle pouvait, soit par la porte ouverte, soit par les interstices des ais de la cloison et du toit.

Certains passages des deux poèmes sembleraient indiquer la connaissance d'une décoration dont l'Orient a usé de bonne heure : nous voulons parler de revêtemens en métal, en ivoire ou en faïence émaillée qui auraient été appliqués sur les plafonds et sur les murs, parfois aussi sur les seuils des portes (2) ; mais il est remarquable que les textes où il en est question se rapportent aux demeures que sont censés s'être bâties des dieux tels que Zeus, Poseidon et Héphaistos. Il n'y a guère qu'une exception, c'est pour le palais d'Alcinoos ; mais ce palais se trouve dans cette Schéria où tout est merveille et prodige. Quant au palais de Ménélas, Télémaque y admire bien l'éclat du bronze, de l'or rouge et de l'or pâle, de l'argent et de l'ivoire ; mais le poète ne dit pas que toutes ces matières précieuses y recouvrent le mur en manière de lambris. On peut se demander s'il n'entend pas qu'elles y brillent sur les lits, les sièges et les tables, sur les harnais, les armes et les instrumens de musique, sur les coupes et les plateaux qui servaient aux repas. Nombre de vers prouvent que l'on avait dès ce temps le goût de ces incrustations où se complaisent et où excellent maintenant encore les artisans de la Syrie et de la Perse. Aujourd'hui, c'est surtout la nacre qui leur sert à orner le bois de ces petits meubles que le voyageur européen rapporte si volontiers d'une visite aux bazars du Caire, de Damas ou de Constantinople. A la nacre substituez l'ivoire ou le bronze et vous aurez chance de vous représenter ainsi d'une manière assez exacte le style et l'aspect de certains objets mobiliers auxquels il est fait souvent allusion dans les poèmes.

Pour ce qui est des menus ouvrages, on avait donc, dès lors, la pratique de ce genre de travail qui demande surtout de la patience ; certaines tribus sauvages y réussissent dans la perfection ; mais faut-il croire que de grandes surfaces fussent ainsi décorées dans les maisons de ces petits princes à la table desquels les aèdes chantaient les exploits des héros achéens? Nous ne le pensons pas. On savait par ouï-dire qu'il existait quelque part, dans les lointains royaumes de l'Orient, des palais où l'œil rencontrait partout, sur

(1) *Odyssée*, XVI, 288-290 ; XIX, 17-20.

(2) Dans le κύανος, qui forme une corniche sur les murs du palais d'Alcinoos, M. Helbig reconnaît cette terre colorée d'un émail bleu que l'Égypte et la Chaldée ont su fabriquer si tôt et qu'elles employaient en si grandes quantités. On sait que la Phénicie leur avait emprunté le secret de la fabrication de ses émaux.

les murs et sur les plafonds, la splendeur de cette ornementation polychrome ; on avait pu en voir des échantillons dans la demeure de quelque riche Phénicien, si, de force ou de gré, comme esclave, pirate ou marchand, on avait un peu couru le monde, si l'on avait poussé jusqu'en Cypre ou à Sidon ; mais cela demeurait toujours, comme nous dirions en plaisantant, un luxe asiatique, réservé pour les dieux, ou pour un peuple, qui, comme les Phéaciens, était placé en dehors et au-dessus de la réalité. De tous les édifices mentionnés dans l'épopée, le seul dont nous puissions nous faire une idée assez nette, c'est cette maison d'Ulysse où le poète nous promène de la cour au grenier : n'a-t-on pas tenté plusieurs fois, et avec un certain succès, d'en restituer le plan? Or, ni dans le passage où le poète vante l'ampleur et la majesté du palais d'Ulysse, ni quand il nous introduit dans les principales pièces de la maison, il ne prononce un mot qui puisse nous donner à penser que les appartemens, ceux des hommes ou ceux des femmes, fussent décorés dans ce goût et avec cette richesse.

Un tel raffinement n'aurait d'ailleurs été guère en rapport avec certaines habitudes sur lesquelles nous avons appelé déjà l'attention. Il aurait suffi de la suie pour altérer et pour détruire bientôt l'effet que l'on pouvait demander au rapprochement et au contraste de ces matières diversement colorées. Les héros d'Homère s'accommodaient fort bien de ce que beaucoup de nos paysans ne supporteraient plus sans une certaine répugnance. Dans la salle à manger où se réunissent les prétendans, la fleur de la jeunesse achéenne, non-seulement on fait la cuisine tout le jour durant, mais encore les abatis des bêtes tuées sont là entassés dans des corbeilles ou jetés dans les coins ; ce sont des pieds et des têtes de bœuf, ce sont des peaux fraîches et souillées de sang (1) ! La cour n'est pas plus propre. Devant la porte même du logis, il y a un tas de fumier sur lequel s'étend et dort, tout couvert de vermine, le vieux chien d'Ulysse, Argos ; il en est de même dans le palais de Priam (2). Quand je cherche à me figurer ces habitations d'Ulysse et de Priam, je ne puis me défendre de songer à ces *konaks* des pachas et des beys de l'Asie-Mineure, où, jadis, j'ai reçu plus d'une fois l'hospitalité. Même développement des constructions qui, partie en pierre, partie en bois, couvrent un large espace de terrain. Mêmes divisions de l'édifice : la partie ouverte et publique, le *selamlik*, qui correspond au *megaron* d'Homère ; la partie secrète et privée, le *harem*, qui est le *thalamos* de l'épopée ; enfin de vastes dépendances pour les

(1) *Odyssée*, xx, 299 ; xxii, 362-364.
(2) *Odyssée*, xvii, 291 ; *Iliade*, 640.

esclaves et les provisions. Devant et parmi ces bâtimens, des cours spacieuses et mal tenues, où flânent les gens et où vaguent les animaux, cherchant, suivant la saison, tantôt le côté de l'ombre et tantôt celui du soleil. Dans les intérieurs, même mélange d'un certain luxe et d'un laisser-aller qui surprend tout d'abord l'Européen. Des armes de prix, des pipes enrichies de pierres précieuses, des tasses, des cafetières, des bassins d'une forme élégante, et surtout de beaux tapis. Avec cela, partout, de la poussière, des murs tachés, des plafonds que la pluie a percés et salis. Dans des enfoncemens, on voit amoncelées en pile les couvertures, que, le soir venu, les serviteurs étendront sur les divans et sur le plancher, pour eux-mêmes ou pour les hôtes, comme ils le font sans cesse dans l'*Odyssée*. La vie et les usages de l'Orient moderne fournissent encore, à bien des égards, le meilleur commentaire que l'on puisse offrir d'Homère et de la Bible.

Si du cadre architectural nous passons au costume des personnages, là encore, quand on entre dans le vestiaire des héros et des héroïnes d'Homère, on se sent plus près de Sidon et surtout de Ninive que de l'Athènes de Périclès. Celle-ci, sans doute, n'a jamais pratiqué hors du gymnase cette nudité qu'elle prête aux figures peintes sur ses vases ou sculptées par ses statuaires. Pour les femmes, on n'y acceptait même pas la courte tunique dorienne, qui laissait à découvert les jambes et les bras, qui permettait d'entrevoir la hanche; dès qu'elle sortait de chez elle, l'Athénienne, avec sa longue tunique et son manteau, était aussi couverte que l'est la Parisienne d'aujourd'hui; nos toilettes de bal l'auraient peut-être choquée comme immodestes. Quant aux hommes, ce n'était que dans la palestre, lieu fermé, qu'ils se dépouillaient de tout vêtement; les athlètes seuls paraissaient nus en public, dans les grands jeux, où les femmes n'étaient pas admises comme spectatrices. C'était là une exception qu'autorisait l'usage; mais, sauf dans ce cas, le citoyen ne se montrait jamais, lui aussi, qu'habillé des pieds à la tête. Dans la frise du Parthénon, la chlamyde, rejetée en arrière, découvre les jeunes et beaux corps des éphèbes; c'est que l'artiste se proposait là d'offrir au spectateur une représentation idéale de la cité, rendant hommage aux dieux qui la protègent et qui sont descendus au milieu de leur peuple; il s'est donc élevé au-dessus de la pure copie du réel, et il a saisi cette occasion de mêler à l'ampleur des draperies dont s'enveloppent les femmes et les vieillards l'éternelle noblesse de la forme nue. Quand se rassemblaient dans le Céramique, pour prendre le chemin de l'Acropole, les cavaliers qui ont servi de modèle à Phidias, ils portaient, sous le manteau de guerre, la tunique de laine. On en peut dire autant

des orateurs : lorsqu'ils montaient à la tribune, Eschine et Démosthène étaient vêtus autrement, mais ils n'étaient pas moins vêtus que le sont aujourd'hui nos sénateurs et nos députés.

Ce qui distingue les vieilles modes ioniennes de celles qui ont prévalu plus tard, après les guerres médiques, ce n'est donc pas que les Grecs, à cette dernière époque, aient rejeté l'usage du vêtement ; il serait étrange que les progrès de la civilisation les eussent ramenés à cette nudité qui caractérise l'état sauvage, nudité que n'aurait d'ailleurs pas permise le climat de la Grèce. La différence n'est pas là ; elle est dans ce fait que l'ancien costume, le seul que représentent les monumens archaïques, est un costume ajusté, que serre aux hanches une large ceinture. Autour du torse, il est tendu par les chairs sur lesquelles il s'applique (1) ; au-dessous de la taille, il tombe droit, par devant, et, chez les femmes, traîne par derrière sur les talons, tout gaufré de petits plis dont le nombre et la rigoureuse symétrie ne s'expliquent pas seulement par la nature du tissu et par la couleur du vêtement ; l'empois et le fer à repasser devaient jouer là leur rôle. Quelques siècles plus tard, le goût n'est plus le même. L'élément principal ou, pour mieux dire, l'élément unique du costume, c'est toujours une pièce d'étoffe, en forme de carré long, que des agrafes et, plus rarement, quelques points de couture permettent de disposer en différentes manières autour du corps ; mais cette pièce a pris plus d'ampleur, et la laine, qui avait les préférences des Doriens, paraît l'avoir emporté, dans tout le monde grec et même à Athènes, sur la toile de lin, dont les Ioniens, à l'époque d'Homère, faisaient aussi un très fréquent usage. Le tissu de laine a bien plus de corps que la toile ; il est plus indépendant des formes qu'il enveloppe ; le mouvement y creuse des sillons plus larges et plus fermes. Cette substitution d'une matière à une autre a dû être pour beaucoup dans le changement qui s'est produit ; on en pourrait encore trouver d'autres raisons, tirées des mœurs qui se sont modifiées, du sens esthétique qui s'est affiné. Quoi qu'il en soit, la draperie s'est affranchie des minuties de l'apprêt ; elle s'est défaite de cet air de gêne et d'étranglement auquel n'échappent guère les costumes plus ou moins collans ; pour les femmes, dans ce beau vêtement que l'on appelle la *diploïs* ou le *diploïdon*, pour les deux sexes, dans le manteau, elle joue librement autour du corps, et, suivant qu'elle s'en rapproche ou qu'elle s'en écarte, elle modèle franchement certaines parties de la forme vivante ou elle permet de dissimuler ce que l'on ne veut pas en montrer. La variété est infinie ; chacun met dans son habit quelque chose de lui-même, de son âge, de ses habitudes et de sa

(1) De là l'épithète πανύπεπλος, souvent appliquée aux femmes.

fantaisie; il diversifie à son gré les effets que donne le contraste des surfaces où se répand la lumière et des grands plis tout baignés d'ombre. Voulez-vous mesurer toute la portée de la révolution que la Grèce a faite dans ce domaine? Mettez en regard quelques-uns des bas-reliefs de Ninive et la frise du Parthénon.

L'impression sera la même si, après avoir étudié la coupe de l'habit, on en considère la couleur. On aimait les tons vifs et francs; on n'en craignait pas la rencontre. Comme les Égyptiens, les Ioniens goûtaient fort la claire blancheur des toiles de lin; mais ils teignaient la laine en rouge, en violet, en jaune, en bleu. On prenait plaisir à la complication des dessins, que le tisserand les obtînt sur son métier par le mélange des fils ou que l'aiguille de la brodeuse les traçât sur le fond. Dans les bordures, l'élément géométrique prodiguait ces combinaisons que nous connaissons par les vases les plus anciens et par les disques de métal; dans le champ, c'étaient des étoiles, des feuillages et des fleurs, des animaux réels ou chimériques, parfois des figures de dieux et de génies, des scènes de chasse ou de combat. Hélène brode sur un *peplos* les bataillons des Achéens et des Troyens (1). Nous avons, dans les bas-reliefs assyriens, des copies exactes, moins la couleur, d'ouvrages de ce genre; les sculpteurs y ont reproduit dans l'albâtre, avec une patience étonnante, les images variées qui décoraient le manteau royal (2). Les Grecs n'ont jamais perdu tout à fait la tradition et le goût de ces vêtemens multicolores, de ces étoffes à grands ramages, témoin ce peplos d'Alkisthénès de Sybaris, dont la description est arrivée jusqu'à nous; on y voyait, encadrées dans des bandes où défilaient « les animaux sacrés des Susiens et ceux des Perses, » Zeus, Hera, Thémis, Athéné, Apollon, Aphrodite, d'autres personnages encore (3). Nous citerions aisément, soit d'après les auteurs, soit d'après les monumens, d'autres exemples de ces costumes de luxe; il n'en est pas moins vrai que, pendant les deux siècles où le génie grec s'est le plus nettement distingué de celui des barbares, ces costumes bariolés n'ont plus été d'un usage courant. L'art les prêtait à certaines divinités, aux Muses, à l'Apollon Citharède, à Bacchus; certains prêtres les portaient dans les cérémonies du culte; mais ce qui dominait de beaucoup, dans la vie de tous les jours, c'était un vêtement simple et uni, blanc ou brun, orné tout au plus d'une bande jaune, rouge ou bleue; cette bande était parfois sobrement décorée d'un méandre ou de quelque autre motif de cette espèce. On avait compris que les dessins compliqués et brillans atti-

(1) *Iliade*, III, 125-128.
(2) Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, fig. 443-445.
(3) Pseudo-Aristote, *De Mirabilibus Auscultis*, 96, Athénée, XII, 541 *a*.

rent trop l'œil, qu'ils le détournent de donner son attention à cette vivante architecture du corps humain dont les maîtresses lignes doivent se continuer et transparaître sous le vêtement. D'ailleurs, des images comme celles du peplos d'Hélène ou de celui d'Alkisthénès auraient manqué leur effet avec le système des étoffes drapées librement et à grands plis; ces plis auraient coupé partout les figures; celles-ci ne se voient bien que là où l'étoffe tombe raide et tendue. Le costume dont la mode avait prévalu dans la Grèce républicaine diffère donc sensiblement, à tous égards, de celui que l'on portait en Ionie, pendant l'âge où a fleuri l'épopée.

On arrive au même résultat pour la coiffure des deux sexes. Les héroïnes d'Homère avaient autour du front un diadème de métal, l'*ampux*; la naissance des cheveux était cachée sous une sorte bonnet très élevé qu'assujettissait une tresse de laine; c'était le *kékruképhalos*; enfin un voile, le *krédemnon*, pendait sur les épaules et enveloppait le cou. M. Helbig a retrouvé tout cet arrangement dans les peintures de très anciennes tombes étrusques, et aujourd'hui encore, on rencontrerait quelque chose de pareil en Syrie et dans certains districts reculés de l'Asie-Mineure. Nous voilà loin de ce que les artistes appellent la coiffure grecque, de celle dont quelques bandelettes font tous les frais, nouées sur une chelure ondulée qui, vers le sommet de la tête, se relève en un épais chignon ou qui se répand sur la nuque en boucles capricieuses. Il en est de même pour les hommes. Des épithètes qui reviennent fréquemment dans l'*Iliade* nous apprennent que les Achéens portaient les cheveux longs (1); mais nous ne pensons pas qu'ils les eussent d'ordinaire flottans autour des joues et sur le dos. Cette liberté d'allures se serait mal accordée avec la coupe et le style du vêtement. Au contraire, celui-ci se serait très bien accommodé d'une coiffure analogue à celle que nous offrent les bas-reliefs assyriens et cypriotes. Au tuyautage de l'étoffe auraient répondu, chez les hommes, les boucles pareilles et symétriquement distribuées de la chevelure et de la barbe; chez les femmes, les tresses, pendantes en nombre égal des deux côtés du visage, auraient très bien accompagné les plis droits du voile empesé; l'harmonie aurait été sensible. Plusieurs des expressions du poète, expressions qui n'ont pas toujours été bien comprises, permettent de croire à des dispositions de ce genre, et ce témoignage est confirmé par celui des monumens. C'est vers le milieu du ve siècle que prévaut en Grèce la mode des cheveux courts ou crêpés naturellement sur les tempes

(1) La plus commune est κάρη κομόωντες, qui, sans cesse employée dans l'*Iliade*, ne se rencontre qu'une fois dans l'*Odyssée*.

et rassemblés par derrière en souples et riches torsades. Jusqu'alors, on avait préféré d'autres arrangemens, qui tous, plus ou moins, rappellent le goût oriental. C'est ce que l'on peut voir dans les plus anciens monumens de la sculpture, dans l'Apollon de Ténée et dans celui d'Orchomènes, dans les figures assises du temple des Branchides, et sur les plus vieilles peintures de vases. Les statues viriles ont presque toujours le front entouré par des mèches frisées d'une régularité parfaite : on croirait voir des coquilles rangées en file. Au-dessus et en arrière du crâne, la masse chevelue offre l'aspect d'une lourde perruque, où des sillons horizontaux et verticaux tracent en se coupant une sorte de treillis, figuration toute conventionnelle, mais dont le sens est facile à saisir. Les petites boucles que le fer avait formées dessinaient tout autour de la tête des séries horizontales qui se superposaient les unes aux autres comme autant d'étages ; en même temps, elles présentaient l'apparence de nombreux rouleaux qui partaient de l'occiput et qui rayonnaient dans tous les sens, de haut en bas. La complication de ces édifices capillaires rappelle les modes orientales. Ce qui rend ce rapport encore plus sensible, c'est que, dans certaines figures, la perruque s'élargit et se tient raide, à droite et à gauche des oreilles, de manière à encadrer le visage comme le fait en Égypte cette coiffure de toile empesée que les archéologues désignent sous le nom de *klaft*. Cette ressemblance n'a pas dû échapper aux anciens ; elle est peut-être pour beaucoup dans la tendance qu'ils manifestent à regarder comme imités de l'art égyptien les premiers ouvrages de la sculpture grecque.

C'était toute une affaire que de maintenir intacte, pendant un certain temps, la construction savante de cette frisure artificielle ; les cosmétiques, que l'on tirait surtout de la Phénicie, n'y auraient pas suffi. On employait des cordons, qui servaient à garantir l'équilibre et la forme de la masse ; mais il fallait quelque chose de plus pour empêcher les boucles de se déplacer et de s'aplatir, les tresses de se dénouer. Ce secours, on l'avait trouvé dans un instrument, dont les fouilles récentes ont permis de constater la présence sur différens points du monde antique. Aussi bien en Boétie et en Argolide qu'en Étrurie et en Sardaigne, dans de très anciennes tombes, on a recueilli des spirales d'or, d'argent et de bronze, où l'on avait d'abord voulu voir des pendans d'oreilles ; mais un examen plus attentif a bientôt démontré l'invraisemblance de cette conjecture ; ces spirales ne portent pas de crochet qui permît de les suspendre, et d'ailleurs on les a souvent ramassées en assez grand nombre auprès d'un seul squelette. Un vers de l'*Iliade* a mis sur la voie de la véritable explication. Le poète attribue au Troyen Euphorbe « des boucles qui étaient serrées dans l'or et dans l'ar-

gent (1). » Ces liens qui assujettissaient les longues boucles de la chevelure d'Euphorbe, c'étaient nos spirales, entre le tour desquelles on faisait passer un paquet de cheveux ; ceux-ci, dès lors, ne pouvaient plus s'échapper ; pincés et tordus par l'élasticité du ressort, ils prenaient un pli qu'ils ne perdaient plus ensuite que bien difficilement. Ces pièces de métal devaient d'ailleurs servir aussi d'ornement ; les teintes sombres du bronze tranchaient sur les tons clairs des cheveux blonds, comme sur les cheveux noirs le fauve éclat de l'or et la douce blancheur de l'argent.

Par un effet naturel du même goût, on devait aussi friser la barbe ; mais il y a lieu de croire qu'on ne la portait pas tout entière, à la mode assyrienne, avec une grosse moustache en croc. Les contemporains d'Homère connaissaient l'usage du rasoir ; l'emploi de cet instrument avait donné naissance à une expression qui avait eu déjà le temps de s'acclimater dans la langue et de devenir proverbiale. D'une action en suspens, qui pouvait indifféremment tourner dans un sens ou dans un autre, on disait : « L'événement est placé sur la lame d'un rasoir : » ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς ; image que rendait plus juste encore et plus vive la forme de l'instrument, arrondi en demi-lune (2). Allez donc prendre pied et vous maintenir sur un tranchant à la fois mince et courbe !

D'autre part, nombre de textes ne nous permettent pas de nous figurer imberbes les Grecs et les Troyens d'Homère ; que faisait-on donc du rasoir ? Pour répondre à cette question, il faut interroger les monumens, ceux où nous avons chance de trouver quelques indications sur ce que pouvaient être, vers le temps d'Homère, les habitudes et la tenue des peuples qui habitaient les côtes du bassin oriental de la Méditerranée. Il y a d'abord les bas-reliefs égyptiens représentant les *khéfu* ou Phéniciens, ainsi que ceux où figurent les hommes de ces tribus, pour la plupart originaires de l'Asie-Mineure, qui, sous la dix-neuvième et la vingtième dynastie, se sont jetés par mer sur la vallée du Nil. Il y a les statues cypriotes, qui reproduisent fidèlement un type local et très particulier. Enfin on ne saurait aussi se dispenser de consulter les premiers essais de la plastique grecque, les vases et les sculptures que leur style permet d'attribuer sinon au siècle même où s'est achevée l'épopée, du moins à un âge qui en garde encore plus d'un trait. Partout là, les

(1) *Iliade*, XVII, 52. Un autre vers du poème paraît faire allusion à la même coutume. Il y est dit d'Amphimachos, le chef des Cariens, « qu'il allait à la guerre en ayant sur lui de l'or, comme une jeune fille. » (*Iliade*, II, 872.) Les anciens commentateurs ont déjà rapproché ce vers de celui qui a trait à Euphorbe.

(2) Les rasoirs de bronze auxquels nous faisons ici allusion se sont rencontrés aussi bien en Italie qu'en Grèce ; à l'époque romaine, le rasoir était en fer, mais il gardait encore cette forme. Voir, à ce sujet Helbig : *Eine uralte Gattung von Rasirmesser*. (*Im neuen Reich*, 1875, I, p. 14-15.)

personnages virils ont la lèvre supérieure rasée, tandis qu'une barbe très fournie enveloppe le menton, au-dessous duquel elle s'allonge et se termine en pointe. Si la moustache commence à paraître sur quelques-uns des plus anciens vases attiques, elle ne s'y montre encore que par exception. Dans le plus conservateur de tous les états grecs, à Sparte, cette mode persista toujours. Lorsqu'ils entraient en charge, les éphores, racontait Aristote, s'adressaient aux citoyens par la voix du héraut pour leur recommander de couper leur moustache et d'obéir aux lois. Les poèmes homériques confirment ces témoignages, au moins d'une manière indirecte. Il y est question « du menton que blanchit l'âge, de la barbe bleuâtre qui enveloppe le menton d'Ulysse, » quand Pallas veut lui rendre les apparences de la jeunesse ; pas la moindre allusion à la couleur du poil qui ombragerait la lèvre. La bouche était donc complètement dégagée, telle que nous la voyons dans les têtes cypriotes, et c'est encore un trait par lequel les Grecs d'Homère se distinguent de ceux de Phidias (1).

De nombreux joyaux complétaient le costume des femmes; or, l'*Odyssée* nous apprend que les marchands sidoniens vendaient des bijoux aux insulaires de la mer Egée (2). Ces bijoux, que le commerce a portés un peu partout sur les côtes de la Méditerranée, ce sont ceux qui, copiés par l'ébauchoir ou par le ciseau dans l'argile ou dans la pierre, ornent les oreilles, le col ou la poitrine des figurines phéniciennes et des statues cypriotes. Les termes dont se sert le poète pour décrire la parure de ses héroïnes s'appliquent d'ailleurs très bien aux modèles que nous offre ainsi la sculpture asiatique et à ceux qu'ont fournis nombre de vieilles sépultures dans les îles en Grèce et en Italie. Tous les objets ainsi ramassés ne sont pas de fabrique phénicienne. De plusieurs passages des poèmes il résulte, en effet, qu'il y avait dès lors, dans le monde grec, des ouvriers qui travaillaient les métaux précieux ; mais dans ceux mêmes de ces bijoux qui doivent avoir été façonnés par des artistes indigènes, on sent encore un goût qui ne sera pas celui de la Grèce pleinement développée. Ici, dans des broches à rouelles où l'on propose de reconnaître les *helikes* du poète, on retrouve cette prédilection pour les enroulemens compliqués qui caractérise l'art mycénien ; là, c'est l'emploi de l'ambre jaune, matière molle et à demi transparente, que l'industrie grecque, un peu plus tard, cessera de mettre en œuvre ; ailleurs, ce sont des motifs d'origine certainement orientale ; partout, enfin, c'est une richesse un peu lourde, ce sont des dispositions qui tendent à dissimuler cette beauté de

(1) G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, fig. 350, 353, 354, 404, etc.
(2) *Odyssée*, XV, 459-460.

la forme vivante que, dans la Grèce attique, toutes les pratiques de la toilette chercheront au contraire à dégager et à faire briller de son propre éclat.

Du costume de paix passons au costume de guerre, à l'équipement des héros d'Homère. Faite tout entière de bronze, l'armure défensive se composait du casque, de la cuirasse, du bouclier et des jambières ou *cnémides*; ajoutez-y des bandes ou ceintures de métal qui s'attachaient à l'endroit où finissait la cuirasse, pour protéger le ventre et les reins. Au-dessus du heaume flottait un panache en crin, parfois teint en rouge; le casque était pourvu de joues, mais n'avait pas encore de nasal. Deux plaques épaisses, qui s'attachaient sur les côtés, formaient la cuirasse; l'une d'elles couvrait le devant, l'autre le derrière du corps. Le bouclier était rond ou ovale; dans le premier cas, il comptait deux poignées, l'une où passait le bras, et l'autre que serraient les doigts; lorsque sa forme allongée lui donnait presque la hauteur du corps, on ne pouvait le tenir qu'avec la main. Lorsqu'on marchait ou qu'on fuyait, une courroie de cuir permettait de le rejeter sur le dos.

Les armes offensives sont aussi de bronze, quoique le fer fût déjà connu et apprécié. C'est à peine si, dans deux ou trois vers, que les critiques proposent de regarder comme interpolés, il est question d'une pointe de flèche, d'une épée et d'une massue de fer (1). L'arme principale, c'est une longue épée à deux tranchans, avec laquelle on pouvait frapper d'estoc et de taille. Des clous d'or ou d'argent servaient à fixer sur la poignée une enveloppe d'os ou de bois qui permettait de saisir l'arme et de l'avoir bien en main. Le fourreau était souvent décoré d'incrustations en argent ou en ivoire; une dague plus courte était quelquefois rattachée à cette gaine pour remplacer l'épée rompue dans un combat corps à corps. La lance était une perche de frêne armée aux deux bouts d'une pointe de métal; l'une de ces pointes était disposée pour l'attaque, et l'autre servait à piquer le javelot en terre. On frappait avec la lance et on la jetait aussi contre l'ennemi. Les têtes de flèche étaient à trois arêtes; elles étaient disposées de manière à ne pas pouvoir sortir des chairs où elles s'étaient enfoncées, à y faire hameçon. Les archers ne jouaient d'ailleurs qu'un rôle secondaire; les guerriers en renom allaient à la bataille sur des chars attelés de deux chevaux. Debout, auprès d'eux, le cocher guidait l'attelage; il maintenait les chevaux pendant que le soldat, ayant mis pied à terre, se mesurait avec ses adversaires; il le ramenait, vainqueur ou vaincu, quand la lutte avait pris fin.

(1) *Iliade*, IV, 123; XVIII, 34; VII, 141-144.

C'est de l'Asie que viennent en droite ligne ces chars de guerre. Quinze siècles environ avant notre ère, ils roulaient déjà par milliers dans la plaine de l'Oronte, où se livrèrent les grands combats entre Ramsès et les Khétas. Les Assyriens, jusqu'à la chute de Ninive, n'en firent pas un moins constant usage que les Pharaons. Comme les Égyptiens, comme les Assyriens du xe et du ixe siècle, les héros d'Homère ne savaient pas encore se battre à cheval. Pas plus de cavalerie dans les mêlées de l'*Iliade* que dans les bas-reliefs qui, à Thèbes et à Calach, représentent les campagnes de Seti ou celles d'Assournasirhabal. Les armées du vieux monde oriental connaissaient les casques de bronze et le bouclier doublé de métal, ainsi que l'arc, l'épée et la lance. Ce qu'on ne rencontre pas chez elles, c'est la cuirasse et les jambières d'airain ; l'Asie ne paraît pas avoir eu l'idée d'envelopper le corps du soldat dans cette lourde et rigide panoplie qui le rend presque invulnérable.

Du champ de bataille, où nous avons suivi les héros, revenons avec eux vers la tente et la maison où, après les fatigues de la lutte, ils vont chercher le repos autour de la table du festin; nous les y verrons prendre en main des vases de terre, d'argent et d'or, d'où coulent les libations et où l'hôte est invité à tremper ses lèvres. Écartant plusieurs interprétations cherchées et fausses, M. Helbig définit le *dépas amphikupellon*, à propos duquel on a tant discuté chez les anciens et chez les modernes; il y voit une tasse à deux anses, analogue au *canthare* et au *karkhesion* des siècles postérieurs, mais d'une forme probablement moins élégante et de proportions moins heureuses. C'est par les monumens qu'il éclaircit et qu'il explique les trop brèves descriptions du poète; ainsi une coupe d'or trouvée à Mycènes lui sert à faire comprendre comment on peut se figurer cette *coupe de Nestor*, aux quatre anses ornées de colombes, sur laquelle Homère insiste comme sur une rare merveille (1). Poussant plus loin l'analyse, il cherche quels étaient les motifs que les artisans employaient de préférence pour embellir les armes, les vases, les bijoux, les ustensiles de tout genre, les étoffes, les meubles, les murs des maisons. La conclusion à laquelle il arrive, c'est que l'ornement géométrique tenait encore une grande place dans la décoration, mais que celle-ci tirait aussi déjà parti des feuilles et des fleurs de la plante, qu'elle s'essayait à copier l'animal; elle aimait soit à grouper deux à deux, soit à distribuer en longues files ces images de lions, de taureaux, de chiens, de sangliers, dont l'art archaïque fera longtemps encore un si fréquent usage et auxquelles l'art classique ne renoncera

(1) *Iliade*, xi, 632-637. — Schlieman, *Mycènes*, fig. 346.

jamais complètement. Le décorateur se hasardait même à reproduire la figure humaine. Des têtes de Gorgone étalaient au milieu des boucliers leur laideur menaçante. Sur le peplos que brodait Hélène et sur le baudrier d'Héraklès étaient représentées des scènes de combat, « des meurtres et des tueries d'hommes (1). »

A propos de ces derniers ouvrages, on peut se demander si les ouvrières et les artisans de l'Ionie, au temps d'Homère, étaient vraiment capables d'exécuter des ouvrages aussi difficiles, ou si le poète, dont l'imagination peut se donner libre carrière, ne leur attribue pas des travaux qui auraient été au-dessus de leur adresse. La question se pose pour d'autres œuvres qu'il décrit; ainsi ces « servantes d'or semblables à des jeunes filles vivantes, » sur lesquelles s'appuie Héphaistos pour marcher dans sa forge ; ainsi ces chiens d'or et d'argent, qui, dans le palais d'Alcinoos, sont dressés des deux côtés de la porte; ainsi ces figures d'or de jeunes gens qui, dans la même maison, servent de porte-flambeaux (2). Enfin, le bouclier d'Achille, tel que le décrit le poète dans le dix-huitième chant de l'*Iliade*, comporte une telle variété de scènes et un tel nombre de personnages que le même doute s'impose avec plus de force encore à l'esprit.

Pour nous avertir que nous sommes ici en plein domaine de la fantaisie, ne suffit-il pas de ce qu'ajoute le poète quand il dit de ces soutiennes du divin boiteux, que, malgré la matière dont elles sont faites, « elles ont la pensée, la parole et la force, et que les dieux immortels leur ont révélé le secret des beaux ouvrages? » Il en est de même des gardiens du seuil d'Alcinoos, qui sont sortis aussi des mains d'Héphaistos, auquel ne coûtent pas les prodiges. Quant aux corps d'éphèbes,

Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,

comme dit Lucrèce, il y a là un motif dont quelque monument de l'art oriental avait pu donner l'idée ; la figure humaine y paraît de bonne heure avec le rôle de support ; mais il paraît malaisé de croire que l'art du modelage et de la fonte ait été alors assez avancé pour que l'on ait pu songer à dresser le moule de pareilles statues et à les couler en métal.

On en peut dire autant du fameux bouclier. Il n'y a guère aujourd'hui de critiques disposés à penser, avec Welcker et Brunn, que le poète n'ait fait là que décrire, avec quelques additions et quelques embellissemens, ce qu'il avait sous les yeux. Pour qu'il fût possible

(1) *Iliade*, III, 125-128; *Odyssée*, XI, 611.
(2) *Iliade*, XVIII, 417; *Odyssée*, VII, 91, 100.

à un artiste ionien de songer alors à un pareil travail, il aurait fallu que la pensée et le modèle lui en fussent fournis par quelque ouvrage de l'un de ces peuples plus anciennement civilisés chez lesquels il allait chercher ses inspirations. Or nous ne connaissons aucun monument égyptien, phénicien ou assyrien qui offre ce caractère, et l'on ne chercherait pas moins vainement quelque chose d'analogue dans l'art archaïque grec ou en Étrurie. Maints boucliers votifs ou funéraires sont parvenus jusqu'à nous; la face externe en est plus ou moins décorée; mais on n'y rencontre guère que des motifs de pur ornement. Les dessins tout géométriques y tiennent de beaucoup la plus grande place. Parfois une des bandes concentriques est remplie par des rinceaux de feuillage ou par des animaux, réels ou fantastiques, qui défilent un à un, toujours dans le même ordre. Quand il y a, par exception, une image dans le compartiment central, ce n'est jamais qu'une tête, un monstre, un symbole quelconque, qui représente la personne du guerrier ou qui est destiné à effrayer l'ennemi. Pour trouver un monument comparable à celui qui nous occupe, il faut descendre jusqu'au milieu du ve siècle, jusqu'à l'Athéné Parthénos de Phidias; le combat entre Thésée et les Amazones était figuré sur le bouclier de la déesse; mais alors il n'était plus de problème que ne résolût avec aisance la plastique, maîtresse souveraine de la matière et de la forme. Au temps d'Homère, la sculpture n'en était pas là. Faites abstraction de ces simulacres animés qui sont de pures inventions du poète, et vous ne relèverez, dans toute l'épopée, qu'une seule mention d'une statue qui ait pu réellement exister : je veux parler de l'idole assise de l'Athéné troyenne (1). Encore qu'était-ce que cette idole? Peut-être un tronc d'arbre à peine dégrossi, où la rudesse du travail se cachait sous l'opulence des ornemens rapportés. Dans de telles conditions, est-il vraisemblable qu'au IXe siècle, en Ionie, il se soit trouvé un artiste capable de distribuer dans le champ du bouclier ces nombreux personnages et d'indiquer clairement, par leurs attitudes, le sens des différentes scènes auxquelles ils prenaient part? Elle aussi, il est vrai, la *ciste de Kypsélos*, dont Pausanias nous a laissé une description détaillée, était décorée de sujets variés, dont chacun comportait plusieurs figures; mais cet ouvrage ne datait que de la seconde moitié du VIIIe siècle; quatre ou cinq générations, qui n'avaient pas perdu leur temps, s'étaient succédé dans l'intervalle.

Nous ne croyons donc pas pouvoir admettre que la description homérique suppose un original, et ce qui nous confirme

(1) *Iliade*, VI, 93, 273, 303.

dans cette pensée, c'est que le poète n'indique pas une seule fois, à une exception près, quelle place il assigne dans le champ à ses différens tableaux. Nous devinons pourtant, à quelques indices, qu'il a dans l'esprit une certaine idée de la disposition des parties de ce vaste ensemble. Il fait tourner le fleuve Océan autour du bouclier ; quant aux corps célestes, quant à ces sources de lumière vers lesquelles se dirigent tous les regards des hommes, il ne pouvait songer à les mettre ailleurs que vers le milieu même du disque, dans un cercle dont la circonférence aurait été tracée à quelque distance du point de centre. Entre cette ligne et celle qui servait de limite à la mer, il restait ainsi un large anneau circulaire où devaient tenir toutes les scènes destinées à représenter, sous ses principaux aspects, la vie de la société contemporaine. La manière la plus commode de diviser cet espace n'était-ce pas de le couper en zones concentriques entre lesquelles se partageraient les tableaux que trace la main du dieu? La plupart de ces épisodes ont une contre-partie ; c'est ainsi qu'à la ville assiégée répond la ville qui jouit de l'ordre et de la paix. Pour rendre sensible à l'œil cette sorte de balancement, il suffirait de partager les bandes en deux segmens égaux, dont chacun renfermerait un des deux termes de l'antithèse. Tout s'arrange et se distribue ainsi très clairement dans des cadres que l'on peut, suivant le caractère et l'importance des sujets, agrandir ou diminuer à volonté sans déranger pourtant la symétrie.

Personne alors, certainement, n'aurait été capable de donner une traduction plastique des vers où le poète décrit le bouclier ; mais le poète, en les composant, et les auditeurs, en les écoutant réciter, ont dû se figurer l'œuvre d'Héphaistos comme ordonnée d'après le plan que nous venons d'indiquer. Or où l'aède et son public pouvaient-ils se rendre compte des avantages que présentait ce plan si simple et si savant tout à la fois, ce plan qui s'est imposé à presque tous les archéologues modernes auxquels on doit des essais de restitution du bouclier? Avaient-ils sous les yeux des ouvrages où le décorateur eût appliqué ce principe? L'art de Mycènes n'en offre pas d'exemple ; mais, en revanche, c'est dans cet esprit que sont toutes ces coupes de bronze, d'argent et de vermeil que les Phéniciens ont fabriquées par milliers et que, pendant plusieurs siècles, ils n'ont pas cessé de fournir, comme une marchandise de grand prix, aux peuples avec lesquels ils étaient en relations commerciales. Nos musées renferment aujourd'hui un assez grand nombre de ces monumens, que l'on a trouvés un peu partout, à Ninive, à Cypre, à Rhodes, dans la péninsule hellénique, en Campanie, dans le Latium et en Étrurie. On y rencontre,

ainsi réparties dans des anneaux circulaires, autour d'un médaillon central, des scènes dont plusieurs ont pu servir de modèle à Homère : il suffira de citer le siège d'une ville, le lion se précipitant sur les troupeaux de pâtres qui cherchent à le repousser, la danse cadencée que des femmes exécutent en l'honneur de la divinité. Nous savons, d'autre part, que les Grecs, dès ce temps, recherchaient les vases de métal qui provenaient des ateliers de Sidon et de Kition (1) ; ne sommes-nous donc pas autorisés à croire que ce sont ces coupes qui ont suggéré à l'imagination du poète l'idée première et le type du bouclier merveilleux? D'autre part, on sent ici quelque chose qui appartient en propre au génie grec, qui en révèle déjà toute la supériorité, toute la puissance, toute l'originalité. La fabrique orientale dispose d'un certain nombre de scènes qu'elle sépare ou qu'elle rapproche, sans raison appréciable, suivant le caprice de l'ouvrier; celui-ci se sert de patrons qui traînent dans les ateliers, et il mêle aux figures qui ont un sens nombre d'images purement décoratives : sphinx, scarabées, lutte du génie et du monstre, barques glissant parmi les papyrus. Dans ce célèbre épisode de l'*Iliade* il y a une conception d'ensemble à laquelle se rattachent étroitement tous les détails, une conception idéale dont tous les traits sont empruntés à la réalité. Bien des siècles à l'avance, le bouclier d'Achille, décrit par un artiste de génie qui ne sait pas encore dessiner, annonce et fait prévoir la frise du Parthénon, où Phidias a figuré la procession des Panathénées.

III.

Au cours de cette étude, nous avons eu plus d'une fois l'occasion de comparer la civilisation des Grecs d'Homère avec celle que, faute d'un autre terme, on appelle aujourd'hui la civilisation mycénienne, et nous avons toujours paru supposer que cette dernière était la plus ancienne des deux. Il ne semble pas, en effet, qu'il puisse y avoir de doute à ce sujet. Aujourd'hui, les archéologues sont à peu près d'accord sur ce point ; et, sans entrer ici dans le détail, on peut indiquer en quelques mots comment ils sont arrivés à cette conviction.

Les objets de provenance phénicienne sont très rares encore à Mycènes : or, à en juger par plus d'un passage des poèmes, ils devaient être beaucoup plus nombreux chez ces Ioniens, qui étaient en relations suivies avec la Crète, avec Rhodes et avec Cypre, où

(1) *Iliade*, XXIII, 740-745.

les Phéniciens tenaient tant de place, et même avec Sidon, la « ville riche en airain ; » Homère connaît même l'Égypte, au moins de réputation. Ce qui concourt, avec le développement de ces rapports, à indiquer, pour l'*Iliade* et l'*Odyssée*, une date plus récente, c'est qu'il est souvent question du fer, dans ces deux poèmes, surtout dans le second ; si les armes étaient encore presque toutes en bronze, on tirait déjà du fer des outils, des haches, des couteaux, des essieux, des socs de charrue ; or on n'a pas trouvé ce métal à Mycènes, dans les tombes de l'Acropole, et les rares objets de fer qui ont été recueillis au cours des fouilles l'ont été à fleur de sol ou, par leur forme, paraissent appartenir à des temps très postérieurs (1). Enfin, ce qui est encore plus décisif, on pratiquait à Mycènes un mode de sépulture que l'épopée ignore complètement. Imparfaitement momifiés, les corps y étaient déposés dans des fosses profondes, le visage recouvert d'un masque d'or. Chez les Ioniens d'Homère, on brûle les morts et leurs cendres sont recueillies dans une urne que l'on cache sous un tertre. Une fois répandue dans le monde grec, la pratique de l'incinération y est demeurée en usage jusqu'aux derniers jours de l'antiquité. A lui seul, le fait d'avoir renoncé à l'inhumation du cadavre établit un lien étroit entre la société homérique et la Grèce classique, tandis que l'étrangeté du rite mycénien suggère à l'esprit l'idée d'une époque plus lointaine, d'un peuple qui tient de moins près aux Grecs que nous connaissons par leur littérature et leurs arts.

Frappé de ces différences, l'archéologue en arrive à se demander s'il faut chercher une tribu grecque, les Achéens par exemple, dans la riche et puissante tribu qui a bâti les murs de l'Acropole mycénienne et la Porte des Lions, qui a enfoui tant de trésors et des bijoux si singuliers dans les tombes où M. Schliemann a cru retrouver les restes d'Agamemnon, d'Égisthe et de Clytemnestre. La tradition faisait venir de Phrygie et de Lydie les fondateurs de Tirynthe, d'Argos et de Mycènes, cette dynastie des Pélopides qui joue un si grand rôle dans les plus vieux mythes, et l'on a signalé de curieux rapports entre les monumens sculptés dans les rocs de la vallée du Sangarios et ceux de l'Argolide (2). D'autre part, on avait aussi conservé le souvenir d'établissemens formés dans les Cyclades et sur la côte orientale du Péloponèse par les Lélèges et surtout par les Cariens. Dans les temps historiques, les Lélèges avaient disparu ; quant aux Cariens, ils n'occupent plus qu'une région montagneuse, au sud-ouest de l'Asie-Mineure ; mais nombre de textes

(1) Schliemann, *Mycènes*, traduction française, p. 142-143 et 222.
(2) Milchœfer, *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*, ch. I.

prouvent qu'avant les Phéniciens ils avaient dominé dans la mer Égée, qu'ils avaient pris pied sur la côte d'Europe aussi bien que sur les rivages asiatiques; on leur attribuait certains perfectionnemens de l'armure offensive et défensive, certaines inventions dont plus tard les Grecs auraient tiré parti. En rapprochant tous ces faits, on a émis une conjecture qui présente quelque vraisemblance. Tirynthe et Mycènes, a-t-on dit, ne sont pas, à l'origine, des cités grecques; il faut y reconnaître les places fortes de colons cariens, qu'auraient attirés les sûrs mouillages du beau golfe d'Argos et la fertilité de la plaine qui s'étend en arrière de ses rivages (1). Pour assurer leur suprématie, ils auraient construit ces épaisses murailles que le temps même n'a pas su détruire, et tout cet or qui est sorti des tombeaux de leurs chefs ne serait qu'un faible débris des richesses qu'auraient amassées entre leurs mains la navigation, le commerce et le pillage, l'empire qu'ils exerçaient sur les îles voisines et sur toute la partie occidentale du Péloponèse. A la longue, ces émigrans se seraient confondus avec la population indigène, dont le fond était peut-être déjà formé d'Ioniens et d'Achéens; enfin, l'invasion dorienne, vers le commencement du XIe siècle, aurait achevé de mettre fin à ces royautés étrangères, mais la mémoire de leur puissance et de leur opulence serait restée vivante dans la tradition orale. Et quand, plus tard, vint à naître la poésie épique, elle se serait emparée de ces souvenirs, et, par une sorte de conquête et d'annexion rétrospective dont les exemples ne sont pas rares dans l'histoire de la muse populaire, adoptant ces souverains asiatiques, elle les aurait changés en héros achéens.

Cette conjecture expliquerait certaines anomalies apparentes qui ne laissent pas d'embarrasser l'historien. La société que nous peint Homère est certainement postérieure à celle que nous permettent de deviner les fouilles de Mycènes; à certains égards, elle est plus avancée, puisqu'elle connaît le fer, et que, par l'intermédiaire des Phéniciens, elle est en rapport avec la Syrie et l'Égypte; mais, par d'autres côtés, elle semble moins puissante et moins bien outillée. Elle ne paraît pas être aussi riche en métaux précieux; nous ne voyons pas que les héros achéens portent des costumes analogues à ceux que les morts de Mycènes emportaient dans la tombe, à ces vêtemens où l'étoffe devait partout disparaître sous l'éclat des ornemens d'argent et d'or qui y étaient cousus; on ne sait plus construire ces murs en pierres colossales et ces édifices voûtés d'un si bel appareil que nous admirons encore à Mycènes.

(1) U. Köhler, *Ueber die Zeit und den Ursprung der Grabanlagen in Mykene und Spata* (*Mittheilungen der deutschen archälogischen Instituts in Athen*, 1878, page 1.)

L'hypothèse que nous avons présentée, sous toutes réserves, est la seule qui permette de comprendre comment il a pu y avoir un recul partiel, comment les générations qui virent s'épanouir sous leurs yeux cette belle fleur de la poésie épique et qui, les premières, en respirèrent le parfum, n'ont plus ni le luxe un peu barbare de la vieille civilisation mycénienne, ni son audace et sa science d'architecte. Le progrès ne s'est pas accompli, sur ces rivages, d'un mouvement continu et toujours par l'effort d'un même peuple. Il y a eu là des chocs violens entre les différentes tribus qui se sont disputé le sol de la Grèce, des déplacemens forcés où des populations belliqueuses et presque sauvages, mais heureusement douées, se sont substituées à leurs devancières, déjà fatiguées et comme usées par la prospérité. Les colons venus de l'Asie-Mineure avaient apporté dans le Péloponèse un certain goût, une certaine habileté de main, certains procédés industriels qui devaient être alors répandus, depuis l'Amanus et le Taurus jusqu'au golfe de Smyrne, dans toute cette contrée sur laquelle s'exerçait l'influence de ce que l'on appelle aujourd'hui l'empire des Hittites. Rudes montagnards qui descendaient des gorges du Pinde, les envahisseurs ne pouvaient être aussi policés que les anciens maîtres du pays ; pour s'humaniser et se dégrossir, pour se pourvoir d'instrumens et pour s'exercer à s'en servir, il leur fallut du temps, même avec le concours de ces marchands étrangers, de ces Phéniciens, dont les comptoirs se multipliaient dans la mer Égée. Quant aux tribus de race hellénique qui, dans tout ce va-et-vient, avaient été chassées de leurs foyers et contraintes d'aller, jusque dans les îles et en Asie, chercher d'autres demeures, elles avaient dû plus oublier qu'apprendre dans l'agitation de ces déplacemens inquiets et tumultueux. Sans doute, tout en courant ainsi le monde, elles ne pouvaient pas ne point profiter de certains changemens qui se faisaient alors, chez tous les riverains de la Méditerranée, dans les conditions du travail ; c'est ainsi qu'elles s'étaient accoutumées, par degrés, à l'emploi du fer ; mais, jusqu'au moment où elles auraient retrouvé un séjour fixe et une solide assiette, elles ne devaient même pas éprouver le désir de créer un art qui leur appartînt en propre, et surtout elles resteraient incapables de ces hautes ambitions qui ne trouvent à se satisfaire que dans les grandes entreprises de l'architecture. Expression directe du sentiment et de la pensée, la poésie héroïque avait pu s'essayer à moduler ses premiers chants au milieu même de ces luttes et de ces aventures dont elle idéalisera plus tard les souvenirs ; puis, dès que fut garanti le repos du lendemain, elle prit un essor prodigieux et ne tarda pas à produire des chefs-d'œuvre. Deux ou trois siècles

s'écouleront encore avant que la plastique ait rejoint la poésie, et que le génie grec en soit venu à manier la langue des formes comme il manie déjà, avec Homère, celle des mots et des rythmes. C'est le but vers lequel on tendra désormais, par une marche lente mais ininterrompue, à mesure que la société grecque achèvera de se constituer et que, par des traits de plus en plus marqués, elle se distinguera plus nettement des peuples voisins.

Cette société dont nous avons évoqué l'image, telle que la restaure et la montre M. Helbig, c'est la plus ancienne société de laquelle on soit fondé à dire, sans crainte d'erreur, qu'elle représente la race grecque en une certaine heure de sa longue vie. Dès que l'on remonte plus haut dans le passé, on n'a plus cette certitude, pour aucune des populations qui, dans ces parages, ont laissé des traces de leur industrie naissante. Étaient-ce les ancêtres des Grecs, ces hommes qui ont enfoui leurs outils de pierre dans les couches les plus profondes du tertre d'Hissarlik, ceux dont les maisons se sont retrouvées à Santorin, sous la pouzzolane, et enfin ceux qui dormaient, couverts d'or et de bijoux, dans l'Acropole de Mycènes? Même pour Mycènes, dont les Grecs ont pris plus tard à leur compte les vieilles gloires légendaires, nous ne saurions répondre avec assurance à cette question. Ces ouvrages des primitifs habitans de l'Asie-Mineure, des îles et de l'Hellade ne sont pas signés. Fouilleurs et archéologues, tous tant que nous sommes, nous aurons beau faire ; peut-être ne saurons-nous jamais quelle langue parlaient et quels dieux adoraient ces vaillans d'autrefois dont M. Schliemann a troublé le dernier sommeil ; peut-être ce peuple constructeur et thésauriseur restera-t-il toujours masqué dans l'histoire, comme l'était dans la tombe le visage de ses princes.

La vraie Grèce, la Grèce authentique et indiscutable, c'est avec Homère qu'elle commence; mais si, dès lors, elle fait éclater dans son épopée l'originalité de son génie, par d'autres endroits elle ne s'est pas encore pleinement dégagée du monde ambiant : du monde barbare d'où elle sort, du monde oriental où elle va chercher des exemples et des leçons. Il reste bien des traces de la barbarie première. La propreté de la maison et celle de la personne laissent encore beaucoup à désirer ; le sens de l'odorat manque de finesse. Les bains, qui, chez les Grecs de l'âge classique, devaient devenir d'un usage quotidien, ne se prennent guère que dans les grandes occasions, après le combat, après des fatigues extraordinaires. La nourriture est d'une simplicité très élémentaire. Elle ne se compose, ordinairement, que de la chair des troupeaux. Il n'est nulle part question, dans l'épopée, ni de légumes ni de volaille.

Le poisson, qui passera plus tard, à Syracuse, à Athènes, à Corinthe, pour le plus délicat des alimens, est encore dédaigné; il faut les angoisses de la faim pour que les compagnons d'Ulysse, dans l'île d'Hélios, comme ceux de Ménélas sur les dunes de l'Égypte, s'avisent d'avoir recours à la pêche. Les villes sont ouvertes, ou protégées tout au plus par des remparts de terre et de bois.

Le contraste est très marqué entre ces habitudes d'un caractère tout primitif et certaines recherches de toilette auxquelles les Grecs se sont initiés, sous l'influence de l'Asie. L'empreinte du goût oriental est partout sensible, dans l'arrangement des cheveux et de la barbe, dans l'habit et dans la parure. C'est de la Phénicie que viennent ces huiles parfumées dont les deux sexes font une si grande consommation; hommes et femmes s'en oignent les cheveux, et même, après le bain, le corps tout entier. Les revêtemens de métal, les incrustations d'ivoire et d'émail ont même origine; l'industrie asiatique en a offert le modèle. Y a-t-il, dans la maison ou sous la tente du héros, une étoffe très richement brodée, un vase ou une armure d'un travail exceptionnel, cet objet, nous dit-on, a été fourni par quelque marchand syrien ou bien il sort d'un atelier cypriote. Supposez un de nos contemporains, lecteur assidu de l'*Odyssée*, qu'un magicien transporterait, sans lui dire le but du voyage, dans le palais de Ménélas, où, devant la divine Hélène et les rois fils de Jupiter, quelque émule des Phémios et des Démodocos s'apprêterait à entonner le chant épique, après avoir détaché de la colonne la lyre aux clous d'argent. Tant que l'aède n'aurait pas ouvert la bouche, tant qu'il n'aurait pas prononcé les noms familiers des héros qui prirent Troie, le spectateur moderne aurait bien de la peine à savoir où l'a conduit le caprice de l'enchanteur. Plus il ouvrirait les yeux et plus croîtrait son embarras; ce serait en vain qu'il examinerait la décoration de la salle, la vaisselle éparse sur les tables, le costume et son élégance compassée, ses plis conventionnels et l'éclatante variété de ses couleurs, la bigarrure des franges et des glands attachés aux bordures des étoffes, la symétrie artificielle des boucles et des tresses savamment disposées autour des visages. Peut-être, après avoir bien regardé, finirait-il par se demander s'il n'est pas l'hôte de Sennachérib, roi de Ninive, ou de Hiram, roi de Tyr.

Supposez la même épreuve faite d'une autre façon; supposez-vous jeté par le même coup de baguette sur le sommet d'un des tertres qui dominent au loin la plaine où coule le Scamandre; supposez que de là vous assistiez à une des journées de l'*Iliade*, à une de ces mêlées que le flux et le reflux du combat promène des rem-

parts de Troie à ceux du camp achéen. Là, n'eussiez-vous même pas lu le livre de M. Helbig, vous auriez peut-être plus chance d'arriver, après réflexion, à découvrir la vérité. Sans doute, tous ces chars qui roulent dans la plaine vous feraient songer aux champs de bataille de l'Orient, à ceux où les Ramsès et les Assourbanipal poussaient à grand bruit leurs attelages dans les rangs des Khétas ou des Élamites ; mais vous vous apercevriez bientôt que l'armure des combattans n'est pas ici la même que celle des soldats du Pharaon ou du roi de Ninive, qu'elle est plus lourde et qu'elle couvre plus complètement le corps ; dans ces guerriers dont la tête, le torse et les jambes sont cachés sous une carapace de métal, vous devineriez les ancêtres des *hoplites* grecs, de ces « hommes de bronze » qui donnèrent en Égypte la victoire à Psammétique, et qui, depuis lors, battirent tant de fois les armées des monarques de l'Asie, à Marathon et à Platées, à Cunaxa, à Issus et à Arbèles.

Si, jusque dans l'emploi que fait de la matière cette civilisation naissante, certains traits annoncent déjà la Grèce de l'avenir, celle-ci se révèle bien plus clairement encore, dès que l'on considère les poèmes à un autre point de vue, dès que l'on y cherche ce que sentaient et pensaient les contemporains d'Homère, comment ils comprenaient la vie et la destinée de l'homme. Vous voyez s'indiquer ici toutes les tendances qui s'accuseront dans le développement ultérieur du génie hellénique. Pour n'en citer qu'un exemple très significatif, la beauté physique inspire déjà cette admiration et cet enthousiasme passionné auquel les Grecs devront de devenir les premiers sculpteurs du monde. La poésie d'aucun autre peuple n'offre une figure en qui se personnifie avec autant de force que dans celle d'Hélène le pouvoir fatal de la beauté. Cette émotion et cette sorte d'attendrissement, on ne les éprouvait pas seulement en face de la beauté juvénile, dont la première fleur est susceptible d'éveiller le désir ; on les ressentait encore devant la noblesse des traits du vieillard. Achille admire Priam, la dignité de son port et de son visage ; il éprouve là un sentiment analogue à celui auquel obéirent les Athéniens quand ils ordonnèrent que les plus beaux vieillards prissent part à la procession solennelle des Panathénées comme *thallophores*, c'est-à-dire en portant à la main un rameau d'olivier (1).

On trouve même dans l'épopée comme les signes avant-coureurs de ce culte de la forme nue qui, plus tard, tiendra tant de place dans la vie grecque. Quand Achille a tué Hector et l'a dépouillé de son ar-

(1) *Iliade*, XXIV, 631. Sur les vieillards *thallophores*, voir Michaëlis, *Der Parthenon* p. 330-331, n. 201-205.

mure, les Achéens accourent de toutes parts; ils s'extasient sur la taille et la beauté de ce corps gisant sur le sable. Longtemps après, à propos d'un épisode semblable, Hérodote emploie presque les mêmes termes qu'Homère. C'est dans le récit du combat de cavalerie qui précéda la bataille de Platées. On promena devant les lignes le cadavre du général perse Masistios, qui était resté aux mains des Grecs. Les soldats quittent leurs rangs pour regarder le mort de plus près; « car, dit l'historien, par sa stature et par sa beauté, il méritait d'être vu (1). » Ailleurs, dans des vers que Tyrtée a repris en les développant, le poète exprime cette idée que tout sied au jeune homme, même d'être couché sur l'arène, après avoir été frappé par la pointe de la lance; tout ce que l'on voit de lui, jusque dans la mort, a sa beauté. Au contraire, dans les mêmes conditions, le vieillard n'offre à l'œil qu'un spectacle repoussant (2). Un contemporain de Sophocle n'aurait pas autrement parlé. Cependant cette tendance n'a pas encore d'effet sur les mœurs; il est indécent pour un homme de se montrer tout nu, ne fût-ce que devant d'autres hommes; dans la lutte et dans le pugilat, on se ceint soigneusement les reins. Ce fut en 720 que, pour la première fois, un coureur, le Lacédémonien Akanthos, osa, devant la foule des spectateurs, se dépouiller de sa ceinture.

Ce qui, dans l'épopée, est déjà purement grec, c'est le tour, c'est la qualité de l'imagination. Vous voyez bien apparaître encore quelques figures monstrueuses; c'est Briarée aux cent bras; c'est Otos et Ephialtès, ces géans, vrais Gargantuas de l'antiquité, qui, à neuf ans, étaient larges de neuf coudées et avaient neuf brasses de haut; c'est Scylla avec ses douze pieds, ses six cous et ses six têtes, dont chacune est garnie d'une triple rangée de dents. Selon toute apparence, ces êtres singuliers étaient nés dans cette Asie qui aime le difforme et le colossal; portés sur les ailes du conte populaire, ils étaient arrivés jusque chez les tribus grecques; et celles-ci les avaient adoptés avec les traits bizarres et tranchés sous lesquels ils s'étaient présentés, traits qui, par leur étrangeté même, avaient frappé trop vivement les esprits pour que le poète y pût rien changer. Ce sont là des exceptions qui ne tirent pas à conséquence. Partout ailleurs, dans la disposition des scènes, dans ce que l'on peut appeler les ensembles, comme dans le tracé de chaque image individuelle, on admire le sens de la mesure et de la proportion, l'élégance et la fermeté de la ligne. C'est déjà, dans toute la force du terme, le goût et l'esprit classique. Le poète a devant les yeux, dessinés avec

(1) *Iliade*, XXII, 369; Hérodote, IX, 25.
(2) *Iliade*, XXII, 71-76.

une merveilleuse précision du contour, les types des dieux et des héros de premier rang.

Voyez, par exemple, ce portrait d'Agamemnon :

« Par la tête et par les yeux il ressemble au fils de Kronos, qui se réjouit de la foudre ;

« Il a les flancs d'Arès et la poitrine de Poseidon. »

Rappelez-vous les vers fameux et tant de fois imités où le poète montre Zeus accordant à Thétis la faveur qu'elle lui demande :

« Il dit, et de ses noirs sourcils il fit un signe de consentement ;

« La chevelure divine du roi des dieux s'agita

« Sur sa tête immortelle ; le vaste Olympe en fut ébranlé. »

Nous ne connaissons pas de peuple chez qui l'élément plastique ait été aussi développé dans la poésie populaire ; on n'en saurait citer un seul où, bien avant que l'art ait commencé de donner un corps aux visions de l'intelligence, le poète ait autant fait pour faciliter la tâche des peintres des peintres et des sculpteurs de l'avenir, pour leur préparer les matériaux qu'ils mettront en œuvre. Est-il exact que, comme le raconte Strabon, Phidias ait dit à son collaborateur Panænos avoir trouvé dans l'*Iliade* l'idée première et comme l'esquisse de son Jupiter d'Olympie ? Nous l'ignorons, et la plupart de ces anecdotes nous laissent très défiant ; mais, que celle-ci soit apocryphe ou non, le mot est vrai, de cette vérité supérieure et profonde qui, malgré toutes les réserves de la critique, fait souvent la valeur de ces paroles que l'histoire prête aux hommes célèbres. Il ne s'est pas trompé le grand artiste contemporain qui, dans une de ses plus belles œuvres, a groupé autour d'Homère, à côté des poètes et des écrivains de la Grèce, les Polygnote et les Apelle, les Phidias et les Praxitèle ; eux aussi, ces maîtres de la fresque et du marbre vivant, sont les fils et les élèves du « vieillard aveugle, habitant de Chios la pierreuse, » en qui se résumait et se personnifiait, pour les Hellènes, toute l'école des aèdes et des rhapsodes, de ces chantres inspirés auxquels le monde doit la merveille de l'épopée grecque.

GEORGE PERROT.

L'AVENIR

DE LA

PUISSANCE ANGLAISE

III[1].

LES COLONIES D'AFRIQUE ET D'AMÉRIQUE.

I.

Les îles de l'Océan-Pacifique ne sont pas le seul terrain où l'autorité de la couronne britannique se soit heurtée à l'ingérence inattendue, aux manœuvres artificieuses et à l'orgueilleuse obstination de l'Allemagne. Les côtes orientale et occidentale de l'Afrique ont offert le spectacle de la même compétition et des mêmes conflits. L'histoire des établissemens allemands sur la côte de Guinée, sur la côte d'Or et aux îles Camerons, telle qu'elle découle des documens diplomatiques communiqués aux parlemens de Londres et de Berlin est une perpétuelle comédie où l'Angleterre joue le rôle de Cassandre et l'Allemagne celui de Scapin.

Les établissemens anglais aux bouches du Niger, aux environs de Sierra-Leone et de Lagos et à la côte d'Or, embrassent une étendue

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 1er juillet.

de plus de 300 lieues de côtes et se composent uniquement de comptoirs où fréquentent des trafiquans de tout pays. Nulle part, l'Angleterre n'avait essayé d'étendre son autorité à l'intérieur des terres, même où de majestueux cours d'eau lui offraient toute facilité pour le faire. De rapides croiseurs parcouraient les côtes, écrasant sous les obus les villages dont les habitans avaient attaqué quelque peuplade protégée par l'Angleterre ou se refusaient à payer les droits d'entrée et de sortie établis au profit de cette puissance; et ils s'éloignaient ensuite, laissant au cœur des populations d'amers ressentimens. Cependant quelques chefs, dans l'espérance d'obtenir la protection de l'Angleterre et une petite part de ces subventions qu'elle distribuait d'une main peu libérale, sollicitaient l'annexion de leurs états aux possessions anglaises. Dès le 7 août 1880, Bell, roi de Togo; Apia, roi de Biafra, et quelques chefs établis aux bouches des Camerons adressèrent une pétition au cabinet anglais à l'effet de voir englober leurs états dans les possessions britanniques. Ils renouvelèrent infructueusement leur demande en novembre 1881 et en mars 1883. Ils ne reçurent aucune réponse. Lord Derby professait quant aux colonies les mêmes opinions que le parti radical; il regardait une aggravation des charges budgétaires comme la seule conséquence certaine de la multiplication des colonies. Il avait le souvenir des millions de livres sterling et des hécatombes de marins et de soldats que les trois guerres contre les Ashantis ont coûtés à l'Angleterre; il appréhendait que les annnexions sollicitées n'eussent pour résultat d'entraîner le gouvernement dans de nouvelles et coûteuses expéditions. Il n'attachait qu'une médiocre importance aux établissemens africains, généralement limités aux petites îles formées par l'estuaire des principaux fleuves. Il considérait que les plus anciens, même ceux qui comptent deux et trois siècles d'existence, ne font pas leurs frais. Au bout de cent cinquante années, le commerce de Sierra-Leone est encore limité à l'ivoire, à la poudre d'or et aux peaux, et ne dépasse pas, entrées et sorties réunies, 25 millions; celui de la Gambie ne monte guère qu'à 8 millions; celui des établissemens de la côte d'Or, acquis, en 1872, de la Hollande par voie d'échange, est en moyenne de 22 millions; celui de Lagos n'a fait aucun progrès depuis vingt-cinq ans et demeure en moyenne de 30 millions, malgré les communications, ouvertes par eau, avec les populations de l'intérieur. Tous ces établissemens sont stationnaires, beaucoup moins à cause de l'insalubrité du climat, qu'à cause de l'état de guerre perpétuel qui règne le long des côtes. Pour maintenir en paix ces peuplades, avides de pillage, pour établir l'autorité du gouvernement anglais, et assurer partout au commerce la sécurité dont il a besoin, ce ne serait pas trop de toutes les forces maritimes et

militaires de l'Angleterre. On doit comprendre que lord Derby fut peu soucieux d'étendre un protectorat aussi onéreux : il laissait sans réponse les pétitions des rois nègres; puis il leur faisait annoncer l'envoi d'une réponse qui ne venait pas; puis il les faisait inviter à s'arranger avec le consul anglais, qu'il s'empressait de mettre en congé ou qu'il retenait à Londres. Il recourait à ces procédés dilatoires avec d'autant plus de sécurité que, depuis les conventions conclues avec la France et le Portugal, en juin 1882, il croyait l'Angleterre à l'abri de toute concurrence.

Or, une concurrence s'organisait silencieusement, autrement active et dangereuse que tout ce qu'on aurait pu tenter à Paris ou à Lisbonne. A peine la convention de juin 1882 était-elle livrée à la publicité que, le 15 avril 1883, le comte Hatzfeldt faisait demander aux sénats des villes hanséatiques s'ils n'avaient aucun vœu à exprimer quant à la protection à étendre sur leur commerce et sur leurs comptoirs de la côte occidentale d'Afrique. La ville de Lübeck répondit qu'aucun de ses citoyens n'avait de factorerie sur cette côte. Brême demanda qu'un bâtiment de guerre allemand fût maintenu en croisière, de Danaé à Lagos, devant une côte sur laquelle ne flottait aucun pavillon européen, afin d'inspirer aux peuplades de ce littoral le respect du nom allemand, et que des traités fussent négociés avec les chefs de ces peuplades afin de procurer plus de sécurité aux opérations commerciales. Le sénat de Hambourg envoya un long mémoire dont l'étendue se justifiait par l'importance des comptoirs que les maisons de cette ville avaient fondés le long de la côte, à l'abri des divers pavillons européens. Ce mémoire concluait à l'établissement d'un consulat allemand à la côte d'Or, à la négociation de conventions avec la France et l'Angleterre pour assurer la protection de ces puissances aux Allemands qui trafiqueraient dans leurs possessions, à l'obtention de traités avec les chefs indigènes, à la neutralisation des bouches du Congo et des territoires adjacens, à la création d'une station navale permanente à Fernando-Po, et à l'acquisition d'une bande de territoire dans la baie de Biafra, afin d'y fonder un comptoir et une colonie.

Par les desseins qu'il fit naître dans l'esprit de M. de Bismarck, ce mémoire du sénat de Hambourg peut être considéré comme l'origine de la conférence qui s'est réunie à Berlin, dans l'hiver de 1884. L'objet apparent de cette conférence a été de neutraliser le bassin du Congo; mais le chancelier avait surtout pour but de faire reconnaître par les puissances maritimes les acquisitions récentes de l'Allemagne sur la côte occidentale d'Afrique et, sous prétexte de réglementer, pour l'avenir, l'appropriation des territoires encore inoccupés, de restreindre dans la pratique les prétentions de l'An-

gleterre à s'attribuer, au moyen de quelque insignifiante formalité, tous les territoires à sa convenance. Il est à remarquer que cette pensée de réglementer le droit d'occupation ne vint au chancelier qu'après qu'il en eut lui-même largement usé au profit de l'Allemagne. Les réponses des villes hanséatiques lui avaient été adressées en juillet 1883, et, dès le mois de décembre, il leur notifiait l'envoi à la côte d'Afrique d'un bâtiment de guerre, la *Sophie*, et d'un commissaire impérial. Les instructions que ce commissaire, le docteur Nachtigal, reçut à la date du 15 mai 1884, lui prescrivaient de protéger et de développer les intérêts du commerce allemand en visitant un certain nombre de points du littoral africain, et en concluant avec les chefs indigènes des traités d'amitié, des conventions de commerce et des traités de protection. « Notre but, avant tout, écrivait le chancelier, est de protéger notre commerce contre les usurpations territoriales d'autres puissances, particulièrement sur les points suivans : 1° Angra-Pequeña ; 2° la côte entre le delta du Niger et le Gabon, spécialement le littoral en face de Fernando-Po dans la baie de Biafra, et, au sud, aussi loin que possible, de l'embouchure des Camerons jusqu'au cap Saint-Jean ; 3° le Petit-Popo, où l'on a sujet de redouter des intrigues de la part de l'Angleterre, et où les chefs indigènes, le roi en tête, ont sollicité de l'empereur sa haute protection. » Pour rendre, probablement, plus facile cette surveillance à exercer sur les intrigues britanniques, M. de Bismarck demandait et obtenait des ministres anglais, pour le docteur Nachtigal, des lettres d'introduction et de recommandation auprès de tous les agens et de tous les alliés de l'Angleterre, le long du littoral africain. Le commissaire allemand justifia par son activité et son adresse la confiance qui avait été mise en lui. Dès que M. Hewett, le consul anglais, quelqu'un de ses agens ou des croiseurs à ses ordres s'éloignait d'un point de la côte africaine, l'infatigable Nachtigal apparaissait aussitôt avec sa pacotille de boîtes à musique, de chapeaux de feutre blanc et de bottes en maroquin rouge, exhibait ses lettres de recommandation et, avant le coucher du soleil, un traité en bonne et due forme avait fait passer sous le protectorat de l'Allemagne le souverain réel ou supposé du pays, tous ses chefs et tout son territoire. Le consul Hewett accourait, mais toujours trop tard, et faisait d'inutiles remontrances aux rois nègres sur la précipitation qu'ils avaient mise à aliéner leur indépendance : pendant qu'il envoyait à Londres des dépêches désolées, son heureux concurrent expédiait à Berlin des bulletins triomphans.

Au milieu de ces bulletins se trouve, dans le Livre blanc relatif à l'Afrique, un télégramme de quatre lignes, adressé de Varzin à l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, et qu'on peut considérer

comme une application anticipée du *Do ut des*. « Les actes de Nachtigal au sud de Batanga, disait ce télégramme, me paraissent ne pouvoir se concilier avec certaines prétentions françaises de ce côté. S'il en est effectivement ainsi, nous ne soutiendrons pas ce qu'il a fait. Dites-le à M. Ferry. » Ce télégramme est du 29 août 1884 : ce même jour, le chargé d'affaires anglais à Berlin remettait au comte Hatzfeldt une note où il se fondait sur les anciennes relations de l'Angleterre avec les chefs africains pour protester contre les procédés d'annexion sommaire du docteur Nachtigal. La seule réponse que cette note reçut fut l'expédition, à la date du 17 octobre 1884, d'une circulaire destinée à être communiquée aux cabinets de Londres, Paris, Madrid, Lisbonne, La Haye, Bruxelles, Washington, Rome, Vienne, Saint-Pétersbourg, Copenhague et Stockholm pour leur notifier la prise de possession par l'Allemagne du district de Togo sur la côte des Esclaves, avec les ports de Lamo et de Bagida ; de Bimbia et de l'île Nikol dans la baie de Biafra ; des Camerons, de Malemba jusqu'à son extrémité septentrionale, du Petit-Batanga et de Criby ; et, au sud des possessions portugaises, de toute la côte entre le Cap-Frio et la rivière Orange, à l'exception de la baie de Walfish. Telle était l'œuvre de moins d'une année. On voit que le docteur Nachtigal n'avait pas perdu son temps ; et l'on ne peut s'étonner que les machines de l'aviso la *Möwe*, mis à sa disposition, se soient trouvées hors de service à la fin d'une aussi rude campagne.

Nous n'avons pas encore prononcé le nom d'Angra-Pequeña, bien que ce nom figurât en tête des instructions données au docteur Nachtigal. Il rappelle l'échec le plus mortifiant qui ait été infligé à la diplomatie anglaise par M. de Bismarck et celui qui peut avoir dans l'avenir les conséquences les plus sérieuses ; mais l'importance n'en saurait être appréciée qu'à l'aide de certaines explications. Au nord de la Rivière-Orange commence le pays des Grands-Namaquas, tribus nomades de race hottentote, qui promènent leurs troupeaux dans de vastes plaines où le sol ne se prête que par intervalles à la culture du blé. Là, point de ces richesses souterraines, mines d'or ou de diamant, qui ont fait affluer les émigrans dans la région montagneuse du centre, d'où l'Orange et le Vaal, son principal affluent, descendent en décrivant mille circuits. La côte elle-même semble déshéritée ; aucun cours d'eau navigable ne donne ouverture dans l'intérieur et n'invite au commerce. Quelques pêcheurs de la colonie du Cap y viennent poursuivre le cachalot ; pour la commodité de leur industrie, ils ont occupé quelques îlots et formé un petit établissement à Walfish-Bay, où ils préparent les produits de leur pêche. Du reste, depuis la Rivière-Orange jusqu'au

cap Frio, limite de la colonie portugaise du Benguela, on ne trouve qu'un unique port, ou plutôt une rade un peu sûre, Angra-Pequeña, dont les Portugais avaient fait une aiguade pour leurs navires, mais où ils n'ont jamais songé à fonder rien de permanent. L'absence de toute concurrence européenne y avait cependant attiré quelques trafiquans allemands qui venaient y faire la troque avec les Namaquas. Les naturels pillèrent les magasins et tuèrent ou blessèrent les serviteurs d'un de ces trafiquans, qui se plaignit à son gouvernement. M. de Bismarck fit connaître l'affaire au *foreign office*, en demandant qu'une indemnité fût réclamée de la colonie du Cap. On lui opposa les arrangemens conclus en 1880 par lord Kimberley, ministre des colonies, avec les autorités du Cap et qui fixaient la Rivière-Orange pour limite au territoire colonial. M. de Bismarck demanda alors au gouvernement anglais, comme souverain territorial, d'assumer la responsabilité du dommage et de payer l'indemnité. Cette demande fut déclinée par la raison que l'Angleterre ne revendiquait et n'avait l'intention de revendiquer aucun droit de souveraineté sur la côte africaine au nord de la Rivière-Orange, à l'exception de la baie de Walfish. C'était reconnaître que la place appartenait au premier occupant : pour excuser cette déclaration imprudente, lord Derby a écrit ingénûment, dans une dépêche au gouverneur du Cap : « Jusqu'à une date tout à fait récente, le gouvernement de Sa Majesté n'avait aucune idée que le gouvernement allemand eût en vue aucune annexion du genre de celle que, d'après la note du baron Plessen, il se serait toujours proposée. l'établissement de colonies ou de protectorats ne paraissant pas être un des objets de la politique nationale allemande. » Sur l'avis qui leur fut donné que leur déclaration mettrait les puissances dont les nationaux seraient lésés dans la nécessité de se faire justice à elles-mêmes, lord Derby et lord Granville prétendirent que, « bien que l'autorité de l'Angleterre n'eût été proclamée sur aucun point, excepté la baie de Walfish et quelques îles, l'assomption, par un gouvernement étranger, d'un droit de souveraineté ou de juridiction, serait considérée comme une atteinte aux droits légitimes de l'Angleterre. » Sans s'arrêter à faire ressortir la contradiction des deux déclarations, le comte Munster se borna à demander « quelles institutions l'Angleterre possédait sur cette côte qui pussent assurer au commerce allemand une protection légale suffisante pour exonérer l'empire du devoir de procurer lui-même et directement à ses sujets, dans ce territoire, la protection dont ils pourraient avoir besoin. » C'était, comme les ministres anglais le comprirent eux-mêmes, mettre l'Angleterre en demeure de faire de sa prétendue souveraineté une réalité ou d'y renoncer. On ne répondit

point à l'ambassadeur allemand; on voulut consulter la colonie du Cap, qui, appréhendant d'avoir à participer à une dépense, se renferma dans un silence prudent; les mois s'écoulèrent, et l'ambassadeur allemand annonça à lord Granville que la frégate impériale le *Wölf* avait annexé aux domaines de l'empire toute la côte africaine, depuis la limite des possessions portugaises jusqu'à la Rivière-Orange, à l'exception de la baie de Walfish et des îles. On apprit en même temps qu'un fort était en construction à Angra-Pequeña, et que des traités étaient déjà conclus avec divers chefs indigènes.

L'Angleterre n'avait qu'à se résigner et à accepter les faits accomplis : elle affecta de ne regretter dans cette annexion que les facilités qu'elle offrira à la contrebande des armes et des munitions, dont la colonie du Cap interdit la vente aux indigènes. La présence d'une puissance européenne au nord de l'Orange aura pour résultat de faire expier tôt ou tard à l'Angleterre la monstrueuse iniquité dont elle s'est rendue coupable lorsqu'elle a poursuivi jusque dans les solitudes de l'intérieur, pour l'assujettir par la force à ses lois et à son monopole commercial, une population qui avait tout abandonné, tout sacrifié pour aller conquérir au loin son indépendance et sa liberté. L'usurpation de Natal sur les Boers fugitifs et sa transformation en une colonie anglaise sont un des plus grands crimes que l'histoire ait enregistrés. Ce crime a laissé une trace ineffaçable dans l'esprit de la population d'origine hollandaise qui nourrit contre la domination de l'Angleterre et contre tout ce qui est anglais une hostilité sourde, mais persistante. Les habitans de la colonie se divisent en deux camps rivaux : d'une part, les fonctionnaires envoyés par la métropole, les négocians importateurs, les trafiquans et les usuriers qui sont Anglais et sont établis dans les ports et les villes voisines de la côte; d'autre part, les descendans des colons hollandais, les Boers ou paysans, adonnés aux travaux de l'agriculture et aux industries agricoles, race vigoureuse, opiniâtre au travail et d'une fécondité extraordinaire. Aussi la supériorité numérique de la race hollandaise s'accroît-elle sans cesse, et l'introduction du régime parlementaire a eu pour conséquence de mettre absolument entre ses mains les fonctions électives, les chambres et l'administration coloniale. Les Anglais de la province de l'Est, dont le chef-lieu est Grahamstown et où la disproportion entre les deux races est moins forte, ont songé plusieurs fois à demander l'érection de cette province en colonie séparée : ils n'ont pas osé donner suite à ce projet de peur de voir anéantir leur commerce par le cercle de douanes dans lequel Le Cap n'aurait pas manqué de les enfermer. Les colons hollandais ont pour programme politique : l'Afrique aux Africains, c'est-à-dire à eux-mêmes et à leurs descendans, à l'ex-

clusion de toute race européenne et, particulièrement, de la race anglaise : de là le nom d'*Africanders*, que leurs adversaires leur donnent et qu'ils acceptent volontiers. La séparation d'avec l'Angleterre est incontestablement au fond de ce programme : si elle ne s'est pas encore accomplie, cela tient au voisinage des Cafres, qu'il n'a encore été possible ni de soumettre, ni d'exterminer, et contre lesquels la colonie a eu à soutenir trois guerres longues et sanglantes dont elle n'aurait pu sortir à son avantage sans la puissante assistance de la métropole. Il a fallu faire la part du feu et abandonner aux Cafres, entre la province de Grahamstown et la colonie de Natal, un vaste territoire où il est interdit aux blancs de pénétrer et de former aucun établissement. Natal est un autre démembrement de la colonie du Cap : c'est l'œuvre de la violence et de la force brutale. Un nombre considérable de Boers avaient cru assurer leur indépendance en mettant toute l'étendue de la Cafrerie entre leurs nouveaux établissemens et les établissemens anglais et ils avaient créé un port afin de s'ouvrir des relations commerciales avec l'extérieur; mais l'Angleterre n'admettait pas qu'on pût fuir son joug comme un fléau ; elle admettait encore moins qu'on voulût commercer avec d'autres qu'elle. Des frégates anglaises vinrent écraser d'obus et prendre le port de Durban ; et l'état de Natal fut déclaré possession anglaise. Que firent les Boers ? Sans se décourager, ils mirent sur leurs grands chariots, espèces de maisons roulantes, leurs femmes, leurs enfans et leur mobilier, chassèrent devant eux leurs troupeaux, et s'enfoncèrent de nouveau dans l'intérieur. Après de vaines tentatives, il fallut renoncer à les y poursuivre. Natal présente le même spectacle que Le Cap : à Durban et sur la côte, les trafiquans anglais ; dans l'intérieur, à Pieter-Maritzburg, à Utrecht et autres localités dont les noms sont suffisamment significatifs, ceux des Boers qui n'ont pas émigré, qui s'intitulent le « parti patriote, » et qui font une opposition systématique aux autorités anglaises.

Au sortir de Natal, l'émigration des Boers prit deux directions différentes : le premier flot et le moins considérable s'établit entre l'Orange et son affluent, le Vaal ; il y fonda un petit état républicain, dont l'Angleterre a fini par reconnaître l'indépendance sous le nom d'état libre de l'Orange. Les plus nombreux et les plus déterminés des Boers ne se jugèrent point suffisamment loin des Anglais ; ils poussèrent plus avant, franchirent le Vaal, d'où vint le nom que prit leur république, et s'établirent à 300 lieues du Cap, entre les Zoulous à l'est, les Bechuanas et les Namaquas à l'ouest. On sait comment, sous le prétexte le plus futile, un gouverneur de Natal, sir Theophilus Shepstone, se rendit brusquement à Prétoria, leur capitale, avec un corps de troupes et proclama l'annexion du Trans-

vaal aux possessions britanniques ; comment les Boers répondirent par une insurrection à cette invasion de leurs droits et affrontèrent victorieusement les forces que l'Angleterre envoya contre eux. M. Gladstone s'honora et honora son pays en ne persistant pas dans une entreprise inique, en mettant un terme à une lutte où l'inégalité des forces était trop grande pour qu'il y eût la moindre gloire à triompher, et en ne se croyant point tenu d'écraser, par point d'honneur militaire, une poignée de braves gens qui se faisaient tuer pour défendre une indépendance chèrement acquise. Il accorda la paix au Transvaal, mais en lui imposant d'assez dures conditions : la présence d'un résident anglais, chargé de contrôler les rapports des Boers avec les noirs des régions voisines, l'interdiction de conclure des traités sans l'agrément de l'Angleterre, enfin, une délimitation assez étroite de son territoire. La question commerciale, celle qui dominera toutes les autres dans un avenir prochain, apparaît dans ce traité pour la première fois. La convention détermine, étape par étape, une route qui longe une des frontières du Transvaal, dans la direction de l'Afrique centrale, et elle interdit au Transvaal de mettre obstacle par aucun empêchement matériel et par aucun péage à ce que les commerçans anglais fassent usage de cette route, qui doit toujours demeurer libre. Ce traité, qui porte la date du 3 août 1881, fut ratifié par l'assemblée générale des Boers, le 20 octobre suivant ; mais ce fut avec une difficulté extrême que cette ratification fut obtenue. La majorité des Boers considérait que le traité n'assurait pas d'une façon suffisante l'indépendance de la république, et ils en regardaient certaines clauses comme humiliantes. Les négociateurs, qui avaient été les chefs de la résistance aux Anglais et qui appréhendaient le renouvellement d'une lutte trop inégale, arrachèrent l'adhésion du volksraad, en promettant d'ouvrir immédiatement des pourparlers en vue de la revision des clauses qui donnaient le plus de prise à la critique. Une délégation à la tête de laquelle était le président même de la république, M. Krüger, se rendit en Europe, où elle visita la Hollande, la France, le Portugal et la Prusse, et elle signa à Londres, le 5 février 1884, une convention modificative qui étendait la frontière méridionale du Transvaal jusqu'au territoire de Natal et jusqu'au Griqualand, et transformait le résident anglais en un consul ordinaire. La république sud-africaine, comme on la baptisait dans cette convention, recouvrait donc ses droits d'état souverain ; mais elle prenait l'engagement de respecter l'indépendance des Svazis, c'est-à-dire des peuplades établies entre son territoire et les possessions portugaises du Mozambique, de ne tolérer l'esclavage des naturels sous aucune forme, et de prêter son concours aux autorités du Cap et aux agens

du gouvernement anglais pour protéger les droits des populations indigènes.

Le degré de protection à accorder aux indigènes est le problème qui complique l'œuvre de la colonisation dans l'Afrique du sud. Un des principaux griefs des colons contre le gouvernement anglais est que les persécutions inintelligentes qu'il a dirigées contre les Boers ont eu pour résultat de disperser sur une immense étendue de territoire une population qui, si elle était demeurée concentrée dans les anciennes limites de la colonie, formerait aujourd'hui une nation homogène, capable de se suffire à elle-même, et assez forte pour n'avoir rien à redouter des indigènes, tandis que la sécurité n'est encore complète que dans le voisinage des villes. Les colons rendent responsables de cet état de choses les missionnaires anglais et l'influence excessive que ceux-ci exercent sur les déterminations du gouvernement métropolitain. Le missionnaire anglican est un homme de bonne éducation, un lettré sorti des universités, mais on ne le rencontre guère en dehors de l'Inde, où il institue des cours et fonde des collèges en attendant d'être appelé à un évêché colonial : il est à peu près inconnu en Afrique. Les missionnaires des sectes dissidentes, méthodistes, baptistes et autres, sont en général des déclassés, de basse extraction, d'éducation et d'instruction médiocres, qui, n'ayant pas réussi à se créer une position sociale, embrassent comme profession la propagation de l'évangile. Ils soutirent un peu d'argent à quelque société biblique ou à quelques vieilles dévotes, et, munis d'une provision de bibles et d'une pacotille, ils partent pour les îles de l'Océanie ou pour l'Afrique, où ils mènent de front l'apostolat et le commerce. Le trait fondamental de leur christianisme est une haine féroce contre les chrétiens. Le blanc, en effet, peut devenir un surveillant incommode, et il ne rapporte rien. Le nègre qu'on détermine à se laisser baptiser vaut une prime de la part de la société biblique, et il devient un client de la boutique. Ces cliens, il est vrai, sont quelquefois fort maltraités par leurs protecteurs. L'an dernier, en pleine chambre des communes, un véritable philanthrope, M. Jacob Bright, a dénoncé un de ces prétendus apôtres qui réduisait à l'état d'esclaves les nègres qu'il disait avoir convertis, les faisait travailler à son profit et avait fini par en assassiner un.

Les colons considèrent, non sans quelque raison, les missionnaires comme un des pires fléaux qui se soient abattus sur l'Afrique. Un écrivain de la *Quarterly Review* s'est rendu l'éloquent interprète des griefs de la colonie contre cette engeance tracassière et malfaisante. Ce sont eux qui, sous prétexte d'affranchir les Hottentots, ont amené la dégradation et la disparition de cette race inoffen-

sive. Ce sont eux qui ont poussé les Boers à bout en s'arrogeant le droit de contrôler et de faire casser les contrats que ceux-ci passaient avec des indigènes pour la mise en culture du sol. Ce sont eux qui, sous prétexte que les Cafres devaient être en état de se protéger contre les empiétemens des blancs, leur ont procuré les armes et les munitions à l'aide desquelles ces sauvages cruels ont mis à feu et à sang la moitié de la colonie. Aujourd'hui encore ils ont un vaste champ ouvert à leur activité. La découverte, dans l'intérieur du pays, de mines de diamans et de gisemens aurifères, y a fait accourir pendant quelques années une multitude d'aventuriers de tous les pays : des établissemens de commerce, des exploitations agricoles se sont fondés pour subvenir aux divers besoins de ces aventuriers. On a vu s'improviser ainsi, à une très grande distance du Cap, des colonies rudimentaires où les élémens d'ordre et de moralité étaient ce qui manquait le plus. Ces districts nouveaux, le Griqualand, le Stellaland, etc., étaient trop éloignés du Cap et trop étendus pour que la colonie pût assumer la responsabilité et la dépense de les administrer. D'un autre côté, elle aurait vu de fort mauvais œil leur érection en colonies séparées relevant de la couronne britannique, parce que ces colonies nouvelles seraient devenues un obstacle à son propre agrandissement et aux projets qu'elle nourrit pour l'avenir. On a pris un moyen terme : le gouvernement anglais nomme dans ces districts un administrateur ou un commissaire qui le régit, avec l'assistance d'un conseil de notables élu par les principaux habitans, et qui maintient l'ordre, tant bien que mal, à l'aide d'une force de police recrutée par des enrôlemens volontaires, et payée au moyen d'une taxe de capitation. Les querelles sont continuelles entre les blancs, qui veulent former des établissemens ; les noirs, qui vendent les mêmes terres à plusieurs individus ; et les diverses tribus, qui s'enlèvent réciproquement leurs bestiaux.

C'est ici que les missionnaires triomphent : leur rêve serait d'interdire la vente d'aucune terre aux blancs, de désarmer ceux-ci, d'armer exclusivement les nègres, et de leur faire faire la police du pays, ce qui conduirait rapidement à l'extermination de la race blanche. N'ayant pu faire goûter ces plans extravagans qu'à quelques philanthropes parmi lesquels on regrette de compter lord Grey, ils s'en tiennent à réclamer l'intervention constante du gouvernement métropolitain dans les affaires coloniales. Qu'un parti de nègres assaille de nuit un établissement, en massacre les habitans, en emmène les troupeaux et en brûle les bâtimens, on trouvera mille circonstances atténuantes pour excuser le crime ; mais que, le lendemain, une patrouille de colons fusille un noir, convaincu d'avoir

violé une femme ou fait rôtir un enfant, cette exécution mettra en furie tous les missionnaires; elle sera dénoncée et flétrie dans toutes les chaires de la secte en Angleterre, et une députation des sociétés bibliques accourra chez le ministre des colonies pour demander vengeance et exiger l'envoi de troupes en Afrique. Comme le ministère Gladstone avait absolument besoin de l'appui électoral des dissidens, il cédait généralement à ces mises en demeure. En ce moment, un général anglais, sir Charles Warren, est dans l'Afrique du sud, avec un petit corps d'armée, sans trop savoir pourquoi il y a été envoyé et ce qu'il a à y faire. Un certain nombre de Boers, dans les trois dernières années, avaient pénétré dans le pays des Bechuanas, à l'ouest du Transvaal, et s'y étaient constitués en état indépendant sous le nom de république de Goshen. Le Transvaal avait commis la faute de reconnaître le nouvel état, mais le général Joubert ayant donné sa démission pour protester contre ce qu'il estimait une dérogation à la convention du 5 février, le président du Transvaal s'empressa de rapporter son décret. Néanmoins, cette reconnaissance momentanée fut représentée en Angleterre comme la preuve d'une collusion; c'étaient les Boers du Transvaal qui, au mépris de leurs engagemens, tentaient de s'emparer d'un territoire qu'ils avaient promis de respecter. Une expédition était indispensable pour rétablir les Bechuanas dans leurs droits et pour punir le meurtre d'une couple d'Anglais tués dans des rixes locales. Cette expédition fut décidée sur les clameurs des philanthropes de la métropole. La colonie du Cap, qui ne redoute rien tant que l'immixtion des autorités anglaises dans les affaires africaines et qui appréhende que les missionnaires n'aient gain de cause dans leurs projets de démembrement, offrit son intervention pour tout pacifier. Deux de ses ministres parcoururent le pays, réglèrent les divers différends, et revinrent au Cap après avoir obtenu la disparition de la république de Goshen; mais les arrangemens conclus par eux ne furent point ratifiés par le gouverneur sir H. Robinson, parce qu'ils avaient consenti à laisser demeurer dans le pays des Bechuanas les Boers qui justifiaient d'avoir acquis par contrat le terrain de leurs fermes, et parce qu'ils n'avaient point rétabli dans les fonctions de résident ou de sous-commissaire au Stellaland le missionnaire Mackensie, que les blancs avaient expulsé comme le principal auteur des troubles qui désolaient le pays. Sir Ch. Warren a donc quitté Le Cap avec son petit corps d'armée et s'est avancé lentement vers le nord, jusqu'à l'extrémité du pays des Bechuanas. Sa marche avait d'abord excité les plus vives appréhensions chez les Boers de l'Orange et du Transvaal, qui redoutaient quelque nouvelle tentative contre leur indépendance; ils étaient prêts à courir aux armes, lorsque le général les

a calmés par les déclarations les plus rassurantes : sa tâche principale a été jusqu'ici d'étudier la généalogie d'une douzaine de chefs bechuanas, qui prétendent tous à la propriété du sol et à la souveraineté sur les tribus environnantes, et de faire la part de chacun d'eux sans contenter personne. Dès que les forces anglaises se seront retirées, la guerre éclatera de plus belle entre toutes les tribus.

En effet, le christianisme a fait très peu de progrès parmi les noirs, malgré les sommes énormes que les sociétés bibliques ont dépensées; la férocité des mœurs ne s'est pas adoucie ; et le peu que les indigènes ont appris de la civilisation a été surtout l'art de se détruire les uns les autres. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que toutes les tribus indigènes sont destinées à disparaître comme ont déjà disparu les Hottentots de la province du Cap : le sol demeurera donc aux blancs; mais au profit de quelle nationalité s'opérera cette évolution ? La tentative de confédération, essayée par lord Carnarvon sous le dernier ministère de lord Beaconsfield, a échoué parce que le Transvaal et l'Orange tenaient à conserver dans cette confédération l'indépendance dont ils jouissaient vis-à-vis de l'Angleterre, et que Le Cap renfermait encore un parti puissant hostile à la séparation; mais l'importance relative de ce parti s'affaiblit chaque jour, tandis que l'influence des *Africanders* augmente, et Le Cap sera conduit à briser les derniers liens qui l'attachent à l'Angleterre. Il a déjà élevé la prétention de conserver la neutralité dans les guerres que l'Angleterre aurait à soutenir et de fermer ses ports aux bâtimens de guerre anglais comme à ceux des autres belligérans. La puissance irrésistible des intérêts l'amènera à se confédérer et à faire cause commune avec ce que lord Grey appelle « une légion de petites républiques hostiles à l'extension de l'influence anglaise. » Il est manifeste qu'en réglant les affaires des Bechuanas, sir Ch. Warren s'efforce de créer un obstacle à l'extension du Transvaal dans la direction de l'ouest; mais c'est à peine s'il pourra enrayer ce mouvement pendant quelques années; et rien de ce genre n'est possible dans la direction de l'est, puisque l'Angleterre a admis le Transvaal à partager avec elle le protectorat du pays des Zoulous. La seule force d'expansion des Boers est irrésistible parce qu'une famille, avec ses serviteurs et ses troupeaux, suffit à occuper un espace très étendu. Les familles de quinze et vingt enfans ne sont pas rares, et chacun des fils, quand il atteint l'âge d'être marié, devient à son tour le chef d'un nouvel établissement. Le trafiquant anglais, qui va de ferme en ferme avec sa pacotille chargée sur une petite voiture, traverse le pays sans y laisser de traces : la ferme d'un Boer est presque toujours le point de départ d'un village et quelquefois

d'une ville. Longtemps isolés et presque inconnus de la terre entière, les Boers ont aujourd'hui des amis puissans.

La délégation qui est venue négocier la revision du traité de 1881 a utilement employé son séjour en Europe. Elle a obtenu en Hollande la promesse d'un appui financier qui permettra à la république sud-africaine de rétablir l'équilibre de son budget et de pourvoir à l'exécution d'un chemin de fer qui lui est indispensable pour l'écoulement des produits de son agriculture. Ce chemin de fer doit suivre le cours du Limpopo, qui se jette dans la baie de Delagoa. Lorsqu'il a été question pour la première fois de ce chemin de fer, l'Angleterre s'était empressée de négocier avec le Portugal l'acquisition de cette baie de Delagoa; mais les cortès ont rejeté le traité que les ministres du roi don Luis avaient eu la faiblesse de consentir. Les délégués des Boers se sont rendus à Lisbonne pour obtenir de leur voisin qu'il ne laisse pas élever de barrières entre eux et lui, et qu'il ne ruine pas d'avance, par des tarifs onéreux, le trafic du futur chemin de fer. Le séjour des délégués à Berlin n'a pas été la moins fructueuse de leurs étapes. Plusieurs fois reçus par M. de Bismarck, ils l'ont édifié sur la fertilité de leur territoire, sur les ressources qu'offre l'Afrique centrale, et sur la possibilité d'établir un commerce avantageux avec des contrées où les produits européens ne pénètrent pas encore, et où ils pourraient trouver un débouché sans limites. L'arrivée à Angra-Pequeña des agens de la maison Lüderitz, bientôt suivis par une frégate et un petit corps de troupes, a été l'une des conséquences de ces entretiens instructifs. Lorsqu'on a appris à Durban qu'un agent de cette maison Lüderitz, sous prétexte d'histoire naturelle, parcourait les côtes du pays des Zoulous et que les Boers avaient fondé dans le Zoulouland, avec l'agrément du roi Dinizulu, un certain nombre de fermes, le gouverneur de Natal, sir H. Bulwer, a immédiatement envoyé un aviso occuper Port-Durnford, dans la baie de Santa-Lucia, qu'on croyait être l'objectif des Allemands, et l'Angleterre a exhumé un traité de 1843, par lequel Pando, roi des Zoulous, aurait cédé cette baie au gouvernement anglais, qui n'avait jamais songé à en prendre possession. On a beaucoup remarqué un communiqué adressé, au sujet de cet incident, à la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Le journal officieux de M. de Bismarck déclara que les prétentions de la maison Lüderitz sur la baie de Santa-Lucia n'étaient pas admissibles, non pas à cause de la cession qui en aurait été antérieurement faite par le potentat nègre, dont l'existence n'était même pas soupçonnée, mais « parce qu'un traité comme celui sur lequel M. Lüderitz se fonde ne saurait être valable qu'autant qu'il aurait été accepté par le Transvaal, sous la protection duquel est placé le Zoulouland, » et que,

de plus, la république des Boers ne peut faire de traité qu'avec l'assentiment de l'Angleterre. L'importance de cette note officieuse est dans la reconnaissance explicite par l'Allemagne de l'indépendance du Transvaal et de son protectorat sur le Zoulouland, ce qui exclut la faculté pour l'Angleterre d'y former des établissemens.

Peu de temps après la publication de cette note, M. de Bismarck a fait voter par le Reichrath, avant la séparation de cette assemblée, un traité de commerce et d'amitié entre l'Allemagne et le Transvaal : à peine ce traité était-il ratifié qu'un journal du Transvaal, le *Bloemfontein Express*, publiait une proclamation du président de la nouvelle république, établie par les Boers dans le pays des Zoulous. Cette proclamation, en date du 30 avril dernier, protestait contre les prétentions élevées par l'Angleterre sur la baie de Santa-Lucia, revendiquait au nom de la nouvelle république, la possession de cette baie, et déclarait Santa-Lucia port franc, ouvert à toutes les nations sans exception. Il y a là le germe d'un nouveau Livre blanc, qui nous apprendra, quelque jour, si les Boers doivent pousser leurs établissemens jusqu'à la mer ou si les Allemands comptent aller au-devant d'eux. A supposer que la côte du Zoulouland soit dépourvue de ports et de rades, rien n'empêche M. de Bismarck d'arriver à quelque arrangement avec le Portugal, dont le domaine colonial est trop étendu. Par Angra-Pequeña et par Delagoa, c'est-à-dire par les deux côtes de l'Afrique, l'Allemagne va donc tendre la main aux Boers et, avec leur aide, elle s'emparera du commerce de l'Afrique centrale. La France elle-même pourrait avoir part à ces relations fructueuses si, au lieu de s'obstiner à occuper la région empestée qui fait face à Maurice et à la Réunion, elle transportait ses efforts et ses établissemens sur la côte occidentale de Madagascar. Les distances à franchir créeront au commerce du Cap une infériorité qu'il ne pourrait racheter que par l'établissement de voies ferrées et par une fusion de ses intérêts avec ceux des républiques fondées par les Boers : or la première condition de cette fusion, c'est la séparation d'avec l'Angleterre. Les souvenirs du passé, les affinités de race, la communauté des griefs poussent à cette séparation : la toute-puissance des intérêts la consommera.

II.

La Russie n'est pas le seul état qui puise dans l'immense étendue de son territoire une force de résistance invincible pour une puissance exclusivement maritime comme l'Angleterre : la confédération américaine est dans le même cas. Sans doute, une flotte

anglaise pourrait encore remonter le Potomac, à supposer que les rives n'en fussent pas hérissées de torpilles, et aller brûler une seconde fois le Capitole; mais ce succès facile produirait-il aujourd'hui plus d'effet qu'en 1814? L'Angleterre ne peut atteindre les États-Unis dans aucune des sources vives de leur prospérité. Une lutte entre les deux peuples exposerait à un blocus et à un bombardement les grands ports américains; elle déterminerait en Amérique une crise commerciale et financière dont les négocians et les capitalistes anglais subiraient fatalement le contre-coup et souffriraient plus que les Américains eux-mêmes: et l'Angleterre mettrait comme enjeu, dans cette guerre, son empire canadien, trop faible encore pour se défendre lui-même et qu'elle serait impuissante à protéger. Ce sont ces considérations, évidentes pour tous les hommes d'état anglais, qui ont déterminé le gouvernement britannique à céder aux prétentions des États-Unis, même lorsqu'il avait incontestablement le bon droit de son côté, comme dans la question de l'Orégon et dans celle de l'île San-Juan. Depuis lors, la puissance des États-Unis n'a fait que s'accroître: les Américains connaissent le secret de leur force; ils savent qu'ils n'ont besoin de faire aucune concession. Chaque fois, en effet, que les intérêts des deux peuples se trouveront en conflit et qu'une collision semblera inévitable, les hommes d'état anglais céderont, et toujours par la même considération: l'inutilité d'une guerre où l'Angleterre ne peut jamais espérer de remporter un avantage décisif.

L'Angleterre a eu une occasion de se soustraire à la fatalité inexorable qui pèsera désormais sur elle: elle l'a laissée échapper. L'élasticité des institutions américaines permet aux États-Unis de s'étendre indéfiniment en englobant des populations de toute race et de toute langue; l'esclavage seul avait créé entre le Sud et le Nord de l'Union un antagonisme qui semblait irréconciliable. Que la confédération se coupât en deux, elle perdait du même coup l'impénétrabilité qu'elle doit à la continuité de son immense territoire; les deux nouveaux états avaient à compter l'un avec l'autre et avec les alliés que chacun d'eux pouvait trouver parmi les puissances européennes; l'avenir de l'Amérique était changé. L'empereur Napoléon III, qui était un rêveur, mais qui était aussi un voyant, se préoccupait des conséquences que l'accroissement indéfini des États-Unis pouvait avoir pour l'Europe; il cherchait à y mettre obstacle par la création d'un empire au Mexique, et il crut pouvoir compter sur la clairvoyance des hommes d'état anglais. Il leur proposa de reconnaître la qualité de belligérans aux confédérés du Sud, ce qui eût assuré le succès définitif de la rébellion, mais au prix d'une rupture avec le gouvernement de Washington. Le pouvoir était alors aux mains de lord John Russell, qui se faisait gloire d'avoir pro-

posé, en 1835, le bill d'émancipation des esclaves. Celui-ci appréhenda qu'une mesure favorable à la confédération du Sud ne fût considérée comme un démenti donné par lui à son passé ; il ne pouvait d'ailleurs se dissimuler qu'elle provoquerait une irritation très vive au sein des associations philanthropiques et des sectes dissidentes, qui s'étaient prononcées hautement en faveur des Américains du nord ; le ministère whig s'exposait donc à perdre un de ses appuis les plus importans au point de vue électoral. Cette raison parut décisive, et l'intérêt politique fut sacrifié à l'intérêt ministériel. La proposition du gouvernement français fut donc déclinée ; la rébellion du Sud fut écrasée ; l'unité de la confédération américaine fut rétablie et définitivement cimentée. Loin de savoir gré à l'Angleterre de lui avoir épargné un redoutable danger, le gouvernement américain, à peine sorti de la lutte, ne pensa qu'à lui demander compte de l'appui sournois qu'elle avait donné à ses adversaires en permettant d'armer l'*Alabama* dans un port anglais. Cette fois encore, l'Angleterre n'osa repousser péremptoirement des réclamations dont elle se refusait à reconnaître le bien fondé, et, devant la menace d'une guerre, elle consentit à un arbitrage qui aboutit à lui faire payer une forte amende et enchaîna pour l'avenir sa liberté d'action.

D'autres sujets de querelle ont surgi entre les deux peuples et donneront lieu prochainement à de nouveaux conflits. Le gouvernement anglais a lieu de s'applaudir de la défaite du candidat républicain à la présidence, M. Blaine. Celui-ci, en effet, a cherché à asseoir sa popularité sur la vanité du peuple américain et sur les sentimens de jalousie et de sourde hostilité dont il est toujours animé à l'égard de l'Angleterre. Son passage au secrétariat d'état, c'est-à-dire au ministère des affaires étrangères, sous le général Garfield, a été marqué, à l'égard de l'Angleterre, par une animosité qui se manifestait en toute circonstance ; soit au ministère, soit en dehors du pouvoir, M. Blaine n'a rien négligé pour envenimer la question des pêcheries canadiennes. Cette question est bien simple : le poisson ne se rencontre plus qu'en petite quantité sur les côtes américaines, où il était poursuivi sans relâche ; les pêcheurs du Massachusetts et du Maine ont été obligés de remonter vers le nord ; mais là, ils se sont trouvés dans les eaux anglaises, dans un domaine que les pêcheurs de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick considèrent, à juste titre, comme leur appartenant exclusivement, en vertu des droits de souveraineté territoriale et en vertu de traités internationaux. Pour prévenir le retour de collisions qui se produisaient journellement, l'Angleterre fut obligée de prendre en main les réclamations du *Domi-*

nion : l'examen de l'affaire fut remis à une commission arbitrale, qui décida que les États-Unis paieraient au Canada une indemnité pour le préjudice éprouvé pendant les années où les pêcheurs américains avaient exercé sans droit leur industrie dans les eaux anglaises, et une redevance annuelle pour que ces pêcheurs pussent continuer à le faire.

Cet arrangement, qui n'était conclu que pour un certain nombre d'années, avec faculté de renouvellement, fut vivement combattu au sein du congrès par M. Blaine et ses amis ; ce fut à grand'peine que le gouvernement fit inscrire au budget le crédit nécessaire au paiement de l'indemnité. Renvoyé au sénat par ses concitoyens du Maine, M. Blaine a combattu, tous les ans, le vote de la redevance stipulée, et, dans la session de 1883-84, il est parvenu à faire imposer au président Arthur l'obligation de dénoncer la convention des pêcheries qui prendra fin, par conséquent, en 1886. Il annonçait hautement que, s'il était élu président, il contraindrait l'Angleterre à reconnaître aux pêcheurs américains le droit illimité de pêcher dans les eaux anglaises, la mer étant le domaine commun de toutes les nations, et personne ne pouvant s'en approprier une partie. Comment le nouveau président, M. Cleveland, envisagera-t-il cette question, et quelle attitude ses ministres prendront-ils dans les négociations qui sont devenues inévitables? Les démocrates n'ont la majorité que dans une seule des deux chambres du congrès. Pourront-ils et voudront-ils se montrer moins soucieux que leurs adversaires des intérêts des états dont la pêche est la principale industrie? Ne chercheront-ils pas à se donner dans ces états un regain de popularité aux dépens de l'Angleterre? Le cabinet anglais se trouverait alors placé entre les menaces des États-Unis et les énergiques revendications du gouvernement canadien. La question ne saurait tarder à être soulevée, car la chambre de commerce d'Halifax vient de rappeler aux autorités canadiennes, dans une délibération fortement motivée, la nécessité de ne point différer l'ouverture de négociations, soit pour renouveler le traité qui va expirer, soit pour en conclure un autre.

Il est une autre question qui a été soulevée par le cabinet du président Arthur et qui n'est que momentanément assoupie. Il y a trente-cinq ans, l'Angleterre, maîtresse de la plupart des Antilles, avait encore une situation prépondérante dans le golfe du Mexique : le commerce des états de l'Amérique centrale était, pour la plus grande partie, dans les mains de ses nationaux ; en outre, il n'était aucun de ces états qui n'eût contracté, à Londres, des emprunts dont les titres étaient possédés par des capitalistes anglais. L'inexactitude avec laquelle ces emprunts étaient servis et les préjudices

causés aux négocians anglais par les troubles et les révolutions dont le retour était périodique, donnaient à tout moment, à l'Angleterre, quelque occasion de s'immiscer dans les affaires de ces petites républiques. Les États-Unis surveillaient avec une inquiète jalousie ce développement de l'influence anglaise : ils appréhendaient que l'Angleterre ne profitât des griefs qu'elle avait continuellement à faire valoir, pour exiger des cessions de territoire ou se faire accorder des privilèges commerciaux. De son côté, l'Angleterre redoutait que le gouvernement américain, qui venait d'enlever le Texas au Mexique sous les prétextes les plus frivoles, ne se laissât entraîner par les partisans de l'esclavage à de nouvelles conquêtes dans l'Amérique centrale. Des négociations s'ouvrirent entre les deux gouvernemens pour régler, de commun accord, les rapports qu'ils entretiendraient avec les états riverains du golfe du Mexique : tel fut l'objet réel de la convention du 19 avril 1850, qu'on appelle communément le traité Clayton-Bulwer, du nom des deux négociateurs.

Le prétexte des négociations fut l'étude qui venait d'être faite par des ingénieurs français d'un projet de canal interocéanique à travers le Nicaragua. Aussi le préambule donne-t-il pour cause à la convention le désir éprouvé par les deux parties contractantes : « d'exposer et de fixer dans une convention leurs vues et leurs intentions relativement aux voies de communication, par canal de navigation, qui peuvent être établies entre les océans Atlantique et Pacifique, de la rivière San-Juan de Nicaragua et de l'un des lacs de Nicaragua ou de Managua, ou même de tous deux à tout port ou toute localité sur l'Océan-Pacifique. » M. Clayton, qui était alors secrétaire d'état sous le président Taylor, mit toute son habileté à rechercher et à prévoir les diverses formes sous lesquelles une action ou une influence quelconque pouvaient être exercées sur quelqu'un des états de l'Amérique centrale et il s'attacha à stipuler minutieusement pour les deux puissances les mêmes restrictions et la plus complète égalité de traitement. Aucune des deux puissances ne pouvait se faire attribuer des avantages commerciaux qui ne fussent immédiatement acquis à l'autre : aucune des deux ne pouvait, à l'exclusion de l'autre, faire des acquisitions territoriales ou exercer un protectorat dans l'Amérique centrale. Toute la pensée et toute l'importance du traité se trouvent dans les articles 1 et 8. L'article 1er est ainsi conçu : « Les gouvernemens des États-Unis et de la Grande-Bretagne déclarent, par le présent acte, que ni l'un ni l'autre ne cherchera à obtenir et à maintenir pour lui seul un contrôle exclusif sur ledit canal de navigation ; qu'aucun des deux n'élèvera et ne maintiendra aucunes fortifications dominant ledit canal ou

placées dans son voisinage, *n'occupera, ne fortifiera, ne colonisera aucun point, ne prendra et n'exercera aucune juridiction sur le Nicaragua, le Costa-Rica, la côte des Mosquitos ou toute autre partie de l'Amérique centrale;* qu'aucun des deux ne se servira de la protection qu'il accorde ou peut accorder, d'aucune alliance qu'il a contractée ou peut contracter avec aucun de ces états pour bâtir et maintenir de telles fortifications, ou pour occuper, fortifier ou coloniser le Nicaragua, Costa-Rica, la côte des Mosquitos ou toute autre partie de l'Amérique centrale, ou pour prendre et exercer aucune domination sur les dites contrées. Ni la Grande-Bretagne, ni les États-Unis ne chercheront à tirer avantage des alliances, relations ou influences qu'ils peuvent posséder à l'égard des états ou des gouvernemens dont ledit canal traversera le territoire, dans la pensée d'acquérir ou de retenir directement ou indirectement pour les sujets ou citoyens de l'un d'eux des droits et des avantages relatifs au commerce et à la navigation par ledit canal, qui ne seront pas accordés dans les mêmes termes aux sujets et aux citoyens de l'autre. » Il est impossible, on en conviendra, de pousser plus loin la prévoyance et les précautions. L'article 8 étend les stipulations du traité « à toutes les autres communications praticables, soit par canal, soit par chemin de fer, à travers l'isthme qui unit l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud, et spécialement aux communications interocéaniques, si elles sont praticables, soit par canal, soit par chemin de fer qu'on propose maintenant d'établir par la voie de Tehuantepec ou de Panama. »

Le cabinet de Washington considérait ce traité comme extrêmement avantageux, parce qu'il assurait aux Américains toute facilité pour étendre et développer leurs relations de commerce avec l'Amérique centrale, sans qu'il fût désormais possible à l'Angleterre d'y mettre obstacle par des traités avec des gouvernemens besogneux ; mais toutes les précautions qui avaient été prises contre l'Angleterre se sont retournées contre les États-Unis, du jour où la prépondérance, contre laquelle ils cherchaient autrefois à se protéger, est passée de leur côté. Leurs rapports commerciaux avec le Mexique et l'Amérique centrale se sont considérablement accrus ; l'acquisition de la Californie et de l'Orégon leur a créé des intérêts sur les deux océans ; ils pèsent d'une influence presque irrésistible sur toutes les petites républiques de l'Amérique centrale ; mais ils ne peuvent profiter de cette situation pour se faire attribuer des avantages exclusifs, et ils peuvent encore moins, malgré leur ardent désir, acquérir le monopole des communications interocéaniques. Aucune subtilité ne leur a permis d'éluder les stipulations trop claires et trop précises du traité Clayton-Bulwer. Il faut ou observer le traité ou le violer ouvertement. La tentation est grande chez les Améri-

cains qui sont peu scrupuleux quand l'intérêt parle. Dans l'été de 1869, ils conclurent avec la république de Colombie un traité qui donnait aux États-Unis le droit exclusif de creuser un canal interocéanique à travers l'isthme de Darien, au point qui leur conviendrait. La Colombie cédait une bande de terre de six milles de chaque côté du canal ; elle devait recevoir, pendant les dix premières années, 10 pour 100 du produit net, et 25 pour 100 lorsque la dépense de construction serait amortie. Le canal devait être sous le contrôle des États-Unis : la navigation, ouverte à toutes les nations en temps de paix, devait être interdite aux belligérans. Cette convention était en contradiction avec le traité Clayton-Bulwer ; elle n'a point donné lieu à des difficultés entre les deux gouvernemens, parce qu'elle est devenue caduque en vertu d'une clause qui imposait l'obligation, sous peine de déchéance, de terminer les études dans les deux années qui suivraient la ratification, et de commencer les travaux avant la cinquième année. L'idée, cependant, n'a jamais été abandonnée. Le général Grant, qui cherchait dans quelque grande position industrielle un dédommagement de la perte du pouvoir, et qui avait mis son nom et sa popularité au service de spéculateurs, a signé de nombreux écrits contre le canal de Panama et a patronné la création d'un canal exclusivement américain à travers le Nicaragua. Il devait être, naturellement, le président, avec un traitement de 100,000 dollars, de la société à constituer. Le calcul des dépenses démontra bien vite l'impossibilité de faire souscrire, en Amérique, le capital nécessaire ; mais ne pouvait-on le faire fournir par le trésor fédéral? Une entreprise colossale, d'une durée de plusieurs années et entraînant une dépense de plus de 1 milliard, mettrait à la disposition de ses directeurs une multitude d'emplois enviables ; elle serait, entre les mains du parti républicain, un instrument électoral irrésistible comme l'avaient été, sous la première présidence de Grant, les chemins de fer et les grands travaux de la vallée du Mississipi. Cette combinaison fut agréée par les ministres du président Arthur, désireux d'assurer la victoire de leur parti dans l'élection présidentielle. Un obstacle existait : c'était le traité Clayton-Bulwer ; on essaya de le faire disparaître. La revision du traité fut proposée par le ministre des États-Unis à Londres ; le cabinet anglais fit la sourde oreille. Le secrétaire d'état, M. Frelinghuysen, prit alors l'affaire en mains, et il adressa à lord Granville deux longues dépêches où il exposait, avec un singulier mélange d'impudeur et de naïveté, que le traité avait été conclu dans des circonstances très différentes des circonstances actuelles, alors qu'on ne pouvait prévoir le développement que les intérêts américains avaient pris,

que plusieurs de ces clauses étaient devenues onéreuses aux États-Unis, et que l'Angleterre aurait mauvaise grâce à vouloir maintenir un contrat qui ne répondait plus aux exigences de la situation présente. Lord Granville se contenta de répondre, avec une pointe d'ironie, que les traités étaient faits pour être observés, et que, s'ils devaient perdre toute force et cesser d'exister du jour où ils cesseraient de convenir à l'un des contractans, ce serait perdre son temps et sa peine que d'en conclure aucun.

Le cabinet de Washington résolut de passer outre et entra en négociations avec le gouvernement du Nicaragua en vue de la création d'un canal qui emprunterait le cours de la rivière San-Juan et se dirigerait vers le lac Ragua, situé à 110 pieds au-dessus du niveau de la mer et redescendrait vers le Pacifique au moyen de six larges et profondes écluses. Aux termes du traité qui a été conclu, le canal sera construit par le gouvernement américain, qui fournira le capital nécessaire, évalué à 150 millions de dollars ; qui fixera le tracé, le point de départ et le point d'arrivée ; et qui pourra établir également, à côté du canal, un chemin de fer et une ligne télégraphique. Le Nicaragua cède aux États-Unis tous les terrains nécessaires à l'établissement du canal, du chemin de fer et de la ligne télégraphique ; mais les particuliers à exproprier seront indemnisés par les États-Unis. Le canal sera la propriété des deux gouvernemens qui en auront à titre égal l'administration et qui arrêteront de commun accord le péage à percevoir. Enfin, les États-Unis garantissent l'intégrité territoriale du Nicaragua et prennent l'engagement de protéger et de défendre le canal et ses dépendances contre toute attaque du dehors et tout empiétement étranger. Il est impossible, on le voit, de méconnaître plus complètement l'esprit et les termes du traité Clayton-Bulwer. Malheureusement pour les promoteurs de cette affaire, les négociations infructueuses avec l'Angleterre avaient fait perdre quelques mois et le traité ne put être prêt à temps. Il ne fut signé que le 1er décembre 1884, lorsque l'élection de M. Cleveland était un fait accompli. Néanmoins, le président Arthur l'adressa au congrès, dès l'ouverture de la session, en l'accompagnant d'un message explicatif, où il exposait la nécessité d'une voie de communication par mer entre les côtes du Pacifique et celles de l'Atlantique. Il faisait valoir que l'Europe et l'Asie sont plus proches, l'une de New-York et l'autre de la Californie, que ces deux états ne le sont par la voie de mer, à cause du périple à accomplir par le cap Horn autour de l'Amérique méridionale. Un pays comme les États-Unis ne saurait laisser subsister une pareille situation : il possède 10,000 milles de côtes sur chacun des deux océans : sa population, à la fin du siècle, s'élè-

vera très probablement à 100 millions d'habitans qui peupleront les plaines du Far-West; il y a donc nécessité d'assurer à ces états toujours grandissans les facilités de communications auxquelles ils ont droit. Le président disait en terminant que les deux gouvernemens, reconnaissant les avantages qui résulteraient pour le commerce du monde de l'œuvre projetée et, voulant travailler d'un commun accord à raccourcir les distances qui séparent les nations du globe, sont résolus à rendre le canal accessible à toutes les marines sans distinction d'origine.

Il est à peine besoin de faire observer que cette déclaration platonique n'enlève à aucun des articles de la convention leur caractère de dérogation aux engagemens du traité Clayton-Bulwer. Si le président Arthur et ses ministres avaient compté sur cette convention pour ramener à leur parti la faveur populaire, ils ont dû être fort désappointés. Le public américain n'a témoigné aucun enthousiasme pour le traité; le sénat en a ajourné l'examen à diverses reprises, si bien que la session est arrivée à son terme (le 4 mars), sans qu'il eût été mis à l'ordre du jour; et, à supposer que M. Cleveland accepte ce legs de son prédécesseur, il n'en pourra être question qu'à la session prochaine, c'est-à-dire au mois de décembre. Personne ne s'est fait illusion sur l'objet réel de la combinaison qui a donné naissance au traité et il est peu probable que les républicains, tombés du pouvoir, consentent à laisser à leurs adversaires victorieux le bénéfice de l'énorme engin électoral qu'ils avaient préparé pour eux-mêmes. Quant à la masse de la nation américaine, elle ne détesterait pas de jouer un mauvais tour à l'Angleterre, mais cette satisfaction peut lui paraître trop coûteuse au prix de 900 millions. Il est donc fort possible que le traité avec le Nicaragua devienne caduc comme le traité précédent avec la Colombie. Cependant l'Europe aurait tort de ne pas suivre avec attention ce qni se passe dans le golfe du Mexique; à mesure que les travaux du canal de Panama avancent, la convoitise des États-Unis devient plus ardente; elle sera irrésistible le jour où cette grande œuvre sera achevée. Déjà ils ont tenté à plusieurs reprises d'imposer leur protectorat à la Colombie qui a eu peine à s'en défendre; ils ont voulu mettre garnison à Aspinwall sous prétexte d'assurer la libre circulation sur le chemin de fer; ils entretiennent une station navale sur chacune des côtes de l'isthme; ils ne perdent aucune occasion de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Colombie; ils viennent encore tout récemment de débarquer quelques centaines de fusiliers à Panama en alléguant la nécessité d'y rétablir l'ordre et de comprimer un mouvement insurrectionnel. L'Angleterre cherche manifestement à s'approprier le canal de Suez; les États-Unis veulent mettre la main sur le canal

de Panama et ils le feront si l'Europe ne les arrête. L'intérêt en jeu est considérable. Le jour où le canal de Panama sera ouvert, le canal de Suez cessera d'offrir aucun avantage aux navires qui devront dépasser Singapoure ou les îles de la Sonde : le nouveau canal sera la voie que prendra le commerce de l'Europe avec le Japon et la Chine, comme avec le Pérou et le Chili, comme avec l'Australasie et les 30 millions d'habitans qu'elle comptera quelque jour. C'est donc la liberté de la navigation, c'est le commerce de l'Europe avec une moitié du globe qu'il faudra défendre contre les usurpations des États-Unis. Avant qu'un quart de siècle se soit écoulé, on verra peut-être se livrer dans le golfe du Mexique, entre les flottes réunies de l'Europe et la flotte américaine, la bataille navale la plus considérable par ses conséquences et la plus décisive pour les destinées du monde que l'histoire aura eu à enregistrer depuis Actium.

III.

L'Angleterre a fait acte de sage prévoyance en unissant par un pacte fédératif ses colonies de l'Amérique du nord et en leur accordant une indépendance à peu près complète. Le lien qui les rattache à la métropole est presque nominal ; elles s'administrent elles-mêmes et, en fait de libertés politiques ou civiles, elles n'ont absolument rien à envier à leurs voisins de l'Union américaine. Quelques écrivains ont prétendu qu'il y avait une émigration constante du Canada aux États-Unis, et ils ont cité des chiffres à l'appui de leur assertion; mais ils ont fait une confusion qu'un examen plus attentif des faits eût dissipée. Pour les émigrans d'Europe qui veulent se rendre directement dans les états de l'Ouest, la voie du Saint-Laurent est la plus courte et de beaucoup la moins dispendieuse, à cause des bas prix dont se contentent les compagnies canadiennes de navigation. Trente ou quarante mille émigrans des moins fortunés empruntent donc cette voie et ne font que traverser le territoire canadien. Il s'agit ainsi d'un mouvement de transit et non d'un mouvement d'émigration locale, et la preuve en est que ce mouvement s'arrête aussitôt que la voie du Saint-Laurent est fermée par les glaces. Les Français et les catholiques, qui sont l'élément le plus considérable de la population canadienne et celui qui se multiplie le plus rapidement, n'ont aucun motif d'émigrer aux États-Unis ni de souhaiter une annexion à la grande confédération. Leur pays compterait pour bien peu de chose dans l'immensité du territoire fédéral, et eux-mêmes perdraient l'égalité politique dont ils jouissent. Toutes les fonctions leur sont accessibles; ils siègent dans les chambres, une large place

leur est toujours faite dans la constitution des ministères et, si leur influence n'est pas absolument prépondérante, elle se fait constamment sentir. Aux États-Unis, au contraire, les catholiques, bien qu'au nombre de sept à huit millions, sont frappés d'un véritable ostracisme politique ; les protestans les écartent systématiquement, non-seulement du congrès, mais des assemblées et des administrations locales. L'annexion aux États-Unis serait donc, pour les catholiques canadiens, le prélude d'une véritable déchéance.

Le Canada se préoccupe des difficultés et des dangers que peut lui créer la position qu'il occupe entre des voisins ambitieux et puissans et une métropole trop éloignée et, au point de vue militaire, trop faible pour lui donner une assistance efficace. Les forces anglaises dans la colonie se réduisent uniquement aux 2,000 hommes qui forment habituellement la garnison de la forteresse d'Halifax; mais le Canada s'est efforcé de pourvoir par lui-même à sa défense. Il a organisé, sous le nom de milice active, une armée régulière de 45,000 hommes, officiers compris, qui se compose, en premier lieu, d'enrôlés volontaires qui contractent un engagement de trois ans et, en second lieu, de conscrits désignés par le sort dans la première classe de la milice de réserve et qui doivent le service pendant deux années. La réserve comprend tous les hommes valides de dix-huit à soixante ans; elle est divisée en quatre classes suivant l'âge et la condition : les célibataires et veufs sans enfans, de dix-huit à trente ans, composent la première classe et ceux de trente à quarante-cinq la seconde; on range dans la troisième les hommes mariés de dix-huit à quarante-cinq ans, et dans la quatrième tous les hommes de quarante-cinq à soixante ans. La réserve comprend, on le voit, toute la population mâle en état de porter les armes; aussi s'élevait-elle, dès 1880, à 655,000 hommes et son effectif s'accroît avec le progrès de la population. Il a été établi six écoles d'artillerie : deux dans chacune des provinces d'Ontario et de Québec, une dans le Nouveau-Brunswick et une dans la Nouvelle-Écosse; on a créé également à Kingston un collège militaire sur le modèle de notre École de Saint-Cyr. Faut-il en faire honneur à l'origine française d'une partie notable de la population et aux qualités militaires de notre race? Cette armée, qui n'a eu d'autres occasions de faire ses preuves qu'en dispersant des rassemblemens ou en réprimant quelques soulèvemens des tribus indiennes, ne paraît point sans valeur. L'insurrection récente des Sang-Mêlés, qui a pris un moment des proportions alarmantes, a mis à l'épreuve les institutions militaires du Canada. On a été frappé, aux États-Unis, de l'activité et de l'énergie déployées par le ministre de la guerre, M. Caron, dont le nom trahit suffisamment l'extraction française. En constatant la rapidité avec laquelle l'insurrection a été étouffée, un journal américain, voisin de la fron-

tière canadienne, les *News*, de Détroit, ajoutait : « L'œuvre accomplie par les troupes canadiennes est de celles dont l'armée d'une puissance quelconque sur terre pourrait se faire honneur. » Un journal de Saint-Louis, *le Républicain*, a dit de son côté : « Au point de vue militaire, la rébellion de Riel a révélé ce fait qu'en quinze jours, le ministre canadien a pu mettre sur pied des forces organisées avec de la cavalerie, leur a assuré des moyens de transport jusque sur le théâtre des hostilités, à une distance de 2,000 milles, et a pu porter trois colonnes, très éloignées l'une de l'autre, jusqu'à 500 milles de la voie ferrée. Il a tenu ses troupes abondamment approvisionnées, et a si bien protégé une immense frontière qu'après l'arrivée des troupes, les rebelles n'ont pu rien entreprendre que contre des familles isolées. » Le journal américain fait ressortir, à l'honneur de M. Caron, que la soudaineté de la rébellion, l'inclémence de la saison et les énormes distances à franchir ajoutaient singulièrement aux difficultés de sa tâche. Le Canada ne serait pas en état de résister à une invasion de la part des États-Unis; mais il dispose déjà de forces suffisantes pour assurer son indépendance le jour où il voudrait briser les derniers liens qui l'attachent à l'Angleterre.

Il n'y songe point encore parce que ces liens sont trop légers pour lui peser. Quelques habitans des provinces éloignées, ceux du Manitoba particulièrement, atteints par les droits exorbitans dont les États-Unis ont frappé les grains et les farines du Canada, ont pu envisager l'annexion comme le moyen le plus simple de se soustraire aux effets du tarif américain, mais leurs intérêts recevront sans doute satisfaction par l'exécution du chemin de fer Transcontinental-canadien, qui doit relier les deux océans, qui touche déjà à leur territoire, et qui offrira à leurs céréales une voie moins dispendieuse vers l'Europe. D'autres envisagent comme une solution préférable une union douanière avec les États-Unis, qui soumettrait à un régime fiscal uniforme l'Amérique du Nord tout entière. L'obstacle ne vient pas de l'Angleterre, qui a reconnu au Canada le droit de conclure des traités de commerce particuliers : il vient des États-Unis, où les jeunes états de l'Ouest appréhendent la concurrence des fermiers canadiens, contre lesquels ils ont fait édicter le tarif actuel. Pour que le Canada prît rang parmi les nations indépendantes, il lui suffirait de remplacer par un président électif le vice-roi nommé par la reine; mais ce n'est point la politique qui déterminera ce changement, auquel l'Angleterre n'a ni la force ni la volonté de s'opposer. Au centre du Dominion, les intérêts agricoles sont tout-puissans, comme les intérêts maritimes sur les bords de l'Atlantique : le transport des grains et la pêche sont les deux questions vitales, celles qui pèseront d'un poids décisif sur la détermination des Cana-

diens. Le gouvernement anglais poursuit péniblement, à Washington, depuis plusieurs mois, des négociations dans lesquelles il revendique pour ses diverses colonies le traitement de la nation la plus favorisée, comme une conséquence des traités de commerce antérieurs. Le gouvernement américain se refuse à cette concession ; il voudrait se la faire acheter par des avantages, et il a proposé la conclusion d'un nouveau traité de commerce sur lequel il n'a pas été possible de se mettre d'accord avec le cabinet du président Arthur. Le successeur de lord Granville sera-t-il plus heureux avec les ministres de M. Cleveland ? Question plus grave qu'il ne semble, car si le Canada n'a aucun motif de rien changer à sa situation actuelle, il se détachera de l'Angleterre, naturellement et comme un fruit mûr, le jour où il s'apercevra qu'elle ne peut rien pour la protection de ses intérêts.

IV.

Parler de l'Irlande est superflu, après ce qui a été écrit ici, tout récemment encore, sur ce douloureux sujet. L'Angleterre ne conserve l'Irlande qu'à la condition de la dépeupler. En quarante ans la population est descendue de 8 millions d'âmes à 5 ; le mouvement de décroissance n'est pas arrêté, et les projets qui rencontrent le plus de faveur à Londres consistent en une organisation officielle de l'émigration, au compte de l'état et des grands propriétaires. L'Angleterre a devant elle le problème le plus terrible qui ait jamais été posé à aucun gouvernement : les deux seules alternatives qui s'offrent à elle sont toutes deux une offense à la justice et à l'humanité ; l'une est l'exhérédation de la population protestante qui est sortie de ses entrailles qu'elle a elle-même appelée et implantée en Irlande ; l'autre est l'expatriation en masse des enfans du sol, de la population véritablement irlandaise. Cependant l'état de choses actuel ne peut se prolonger. L'éclipse de la royauté, qui ne se laisse apercevoir que tous les quinze ou vingt ans et que par des excursions de quelques jours, l'absentéisme des grands seigneurs qui dépensent en dehors de l'Irlande les revenus qu'ils tirent d'elle, le maintien d'une législation exceptionnelle, tout concourt à entretenir dans cette île déshéritée une souffrance aiguë et une irritation permanente. Obtiendrait-on l'apaisement et le calme au prix des sacrifices réclamés par les agitateurs populaires ? Grands propriétaires territoriaux, membres du parlement, fonctionnaires souvent investis de postes importans, officiers dans l'armée, les protestans d'Irlande constituent le lien le plus fort qui rattache l'île à l'Angleterre. Il y a communauté de race, communauté de religion, communauté d'intérêts ; en un mot, tout ce qui unit les hommes. Si

ce lien n'est rompu, si, déchus du rang de classe dominante et privilégiée, les protestans d'Irlande sont frappés d'ostracisme et exclus de la vie politique, comme ils en sont menacés par la nouvelle législation électorale, quelles ne seront pas les conséquences d'un changement aussi radical? Déjà l'organisation et la discipline auxquelles un agitateur habile a su plier la majorité de la députation irlandaise ont jeté une perturbation profonde dans la vie parlementaire de l'Angleterre : si l'action de ce dissolvant s'accroît encore, les hommes d'état anglais ne seront-ils pas amenés à faire la part du feu en accordant à l'Irlande une autonomie analogue à celle dont jouissent le Cap et le Canada? Mais l'ardente race irlandaise, surexcitée par le succès, se contentera-t-elle de l'autonomie et ne prétendra-t-elle point à l'indépendance? L'Angleterre accepterait-elle ce démembrement ou, pour le prévenir, ferait-elle une quatrième fois la conquête de l'Irlande?

Il est à peine besoin de faire remarquer que l'affaiblissement de la puissance anglaise coïncide avec le développement de la démocratie chez nos voisins. Cela n'a rien qui doive surprendre. La démocratie est le gouvernement des peuples en décadence : son avènement est tout à la fois la conséquence et le châtiment des fautes commises par les classes dirigeantes. Elle amène avec elle la mobilité des vues, l'instabilité des institutions, la prédominance des intérêts égoïstes et des appétits du jour sur les sentimens patriotiques et les pensées d'avenir et, par-dessus tout, la haine et l'écrasement de toutes les supériorités. Une épreuve redoutable va commencer pour l'Angleterre, dans quelques mois, par l'application de la nouvelle loi électorale. Le danger de cette expérience hasardeuse est beaucoup moins dans l'accession de la population agricole à la vie politique que dans l'établissement de circonscriptions uniformes et dans la substitution du scrutin uninominal au mode d'élection compliqué qui maintenait une certaine pondération entre tous les intérêts. La nouvelle législation aura, sans doute, pour premier effet de faire disparaître de la scène politique les nuances intermédiaires et de ne laisser en présence que les conservateurs et les radicaux. L'application des théories du radicalisme conduirait à l'effacement politique de l'Angleterre et à une prompte dislocation de son empire colonial. Si les conservateurs, ressaisissant le pouvoir, veulent que leur patrie continue à jouer un rôle dans le monde et à peser dans la balance de l'Europe, il leur sera impossible de ne pas transformer les institutions militaires de l'Angleterre : ils seront fatalement conduits à substituer le service obligatoire au recrutement volontaire, de plus en plus impuissant à assurer la défense de l'empire. Si le peuple anglais n'accepte pas le lourd fardeau auquel il a pu se dérober jusqu'ici, il n'aura plus qu'à abdiquer.

Pour être inévitable, cette révolution est-elle prochaine? Non, sans doute; car l'aristocratie, qui est la force vive de la nation, n'a pas dit encore son dernier mot : elle est intelligente, elle est résolue et prompte aux sacrifices, elle défendra énergiquement les institutions et les vieilles traditions du pays. Ce qui a fait l'incurable faiblesse de la noblesse française, ce qui entretenait contre elle les défiances jalouses et l'antipathie de la nation, c'est qu'elle était une caste. On en faisait partie par le hasard de la naissance, en vertu d'un arbre généalogique plus ou moins authentique, sans avoir à justifier d'aucun mérite et d'aucun service, sans être tenu à aucune obligation morale ou matérielle, tandis qu'elle était hermétiquement fermée au reste de la nation. On naissait noble, comme dans l'Inde on naît brahmane ou paria; on ne le devenait point. L'aristocratie anglaise n'est pas une caste; elle est un ordre qui n'a point de privilèges, qui est ouvert à tous et qui se recrute incessamment dans toutes les classes de la nation. Un perpétuel mouvement de va-et-vient fait redescendre et confond dans les rangs de la foule les descendans dégénérés d'un grand homme, ou porte en haut de l'échelle sociale le plus humble enfant du peuple, s'il a été un bon serviteur du pays. Le fils cadet d'un lord n'a droit à aucun titre, rien ne le distingue des autres citoyens et son fils sera peut être, comme on en citerait maint exemple, un simple artisan. Inversement, un petit homme de lettres comme Disraëli, un avocat comme Cairns, un soldat de fortune comme Wolseley, si leur talent, leur savoir ou leurs services les désignent à l'attention de leurs concitoyens et les font élever à la pairie, prennent place aux premiers rangs de l'aristocratie, sans la moindre infériorité vis-à-vis des Stanley, des Percy et des Howard. Il n'est point de mère anglaise qui ne puisse rêver pour son fils une couronne de comte ou de baron. C'est cette accessibilité, cette absence de tout caractère exclusif qui font de l'aristocratie anglaise une sorte d'institution nationale et lui conservent son prestige et sa popularité, en même temps que sa force s'entretient par la continuelle absorption de tous les hommes de valeur. Les radicaux qui se figurent qu'il leur suffirait de supprimer l'hérédité de la pairie pour porter un coup décisif à l'influence des classes dirigeantes se font une grande illusion. Ils ne s'aperçoivent pas que cette influence se fonde surtout sur une perpétuelle intervention dans toutes les manifestations de la vie du peuple anglais : associations de bienfaisance ou d'agrément, fondations utiles, entreprises d'intérêt local, réunions publiques, l'aristocratie anglaise est partout présente parce que partout elle est appelée, et qu'elle n'est ménagère ni de son temps ni de sa bourse.

Indépendamment de cette force politique encore considérable, l'action délétère de la démocratie rencontre encore devant elle une force morale très puissante : le sentiment religieux. La grande masse du peuple anglais a conservé ses croyances et y demeure passionnément attachée. Or, à n'envisager les choses qu'au point de vue purement humain, la religion est une grande école de fidélité au devoir et de sacrifice. Quand on s'étonnait devant lui du soin avec lequel il s'enquérait des croyances de ses soldats, Cromwell, qui n'était point un dévot, répondait : « Celui qui prie le mieux est aussi celui qui se bat le mieux. » Un peuple croyant ne se désintéressera jamais des destinées de son pays, et, quelque amolli qu'il puisse être, il aura toujours du sang et de l'or au service de la patrie : seul, le scepticisme conduit à l'indifférence et rend sourd à la voix du patriotisme. Si le jour des grandes épreuves se lève pour l'Angleterre, c'est de la chaire que partiront les appels les plus écoutés au courage et à la constance de ses enfans, et c'est encore par la prière et par un jeûne national que ce peuple s'affermira dans ses résolutions.

N'oublions pas, enfin, parmi les forces qui mettront obstacle à la désintégration de l'empire britannique, le prestige toujours subsistant de la royauté. Celle-ci est chère au peuple anglais, précisément parce qu'elle est à ses yeux le symbole et comme la représentation vivante de l'unité nationale. Partout où l'Anglais portera ses pas et établira ce foyer qui constitue bientôt pour lui la véritable patrie, tout, climat, sol, législation, pourra différer de ce qu'il aura laissé derrière lui ; une seule chose lui apparaîtra, à lui comme à tous ses compatriotes, toujours la même, toujours entourée du même respect et faisant le même appel à un filial souvenir, c'est la vieille royauté britannique. Stuart Mill, que la logique de ses doctrines conduisait au républicanisme, n'a méconnu ni le prestige de la monarchie, ni les services qu'elle rend à l'Angleterre. Et tout récemment encore, au moment où la perspective d'une guerre avec la Russie remplissait tous les cœurs d'une patriotique émotion, un journal radical de Londres écrivait : « L'idéal de l'humanité est que chacun fasse son devoir et jouisse de ses droits sans l'intervention ni des rois, ni des nobles, ni même de la police ; mais jusqu'à l'avénement de cette an-archie millénaire, ce que nous devons conserver le plus précieusement, c'est la monarchie. L'unité de notre pays serait gravement compromise si notre édifice politique n'avait pas la couronne pour clé de voûte. Rien que cette raison utilitaire doit nous rendre partisans résolus de la monarchie. »

CUCHEVAL-CLARIGNY.

UN

DÉPARTEMENT FRANÇAIS

I.

LES PAYSANS, LE CLERGÉ, LES GRANDS PROPRIÉTAIRES.

La France est aujourd'hui le pays du monde où la capitale présente l'aspect le plus différent du reste de la nation. En face de trente-cinq millions de provinciaux se dresse une ville, ou plutôt un petit état, supérieur, par sa population, à la Grèce, à la Serbie, au Danemark, à la Norvège et quelques autres royaumes plus ou moins constitutionnels. Cette république, enclavée dans la grande, est représentée par une assemblée agressive qui réclame tous les jours une autonomie plus complète. Elle se vante d'être cosmopolite, et ne désespère pas de rompre un jour quelques-uns des liens qui subordonnent son sort à celui de la patrie. Combattue par les lois, sa prépondérance a été longtemps favorisée par la politique. Après avoir imposé trois ou quatre révolutions à la province, elle ne peut se consoler d'avoir perdu ce privilège. Tous les ans, un parti puissant célèbre l'anniversaire du jour où ce petit État, exaspéré par un siège de quatre mois, a tourné ses armes contre la volonté nationale. Les mœurs elles-mêmes semblent perpétuer des causes de

mésintelligence entre ces deux fractions inégales du pays. En vain la population de la capitale est sans cesse renouvelée par des élémens provinciaux, au point que sur dix Parisiens, il y en a au moins cinq dont la famille a une autre origine. Il semble qu'en respirant l'air de Paris, le même individu change de caractère et de langage. Il s'empresse d'oublier ses anciennes attaches. Il croit échapper à la tyrannie des incidens mesquins et contradictoires ; il se jette à corps perdu dans le monde des idées générales. Paris est le sol béni des abstractions. On y juge de tout par principes. On y cueille la fleur de la civilisation sans se préoccuper de la tige et des racines. Paris nous vaut notre réputation de gens à théories et à maximes humanitaires.

A force de manier des idées plutôt que des faits, la capitale aperçoit le reste de la France de loin, de haut, et sous une forme abstraite. Le spectateur, attentif au drame qui se joue sur le devant de la scène, distingue à peine, au fond du théâtre, une foule confuse, qu'il désigne par l'expression commode et vague de « masses profondes ; » c'est-à-dire une poussière d'individus, un amas de ces monades dont parle Leibniz.

Nous voudrions montrer que la province renferme au contraire une société très vivante, très particulière, et moins disposée que jamais à subir les formules des faiseurs de systèmes.

I.

Chacun peut expérimenter pour son compte sur le coin de France qu'il connaît le mieux. Le programme du voyage est très simple : il n'est pas nécessaire de recourir à l'agence Cook. On prend au hasard un des quinze ou vingt départemens du centre. La variété des sites est recommandée ; un terroir trop uniforme serait moins instructif. Il n'est pas mauvais que la qualité du sol multiplie les contrastes de richesse et de pauvreté. Une fois le terrain choisi, on fait un premier voyage de reconnaissance, et, pour ainsi dire, un peu de topographie sociale à vol d'oiseau, sans craindre de revenir ensuite sur ses pas. Mais, dès le début, plusieurs écueils sont à éviter : d'abord, il ne faut pas imiter certains journalistes qui, après avoir causé avec deux ou trois bourgeois d'une petite ville, écrivent à Paris des lettres de province, et font parler la France comme un seul homme, toujours dans le sens de leurs opinions. Il est peut-être plus difficile de ne pas glisser dans le pessimisme littéraire et bourgeois, qui voit des complots partout et mêle l'imagination d'un Balzac aux sentences de M. Prudhomme. Ce dernier

foisonne en province, et il ne manque jamais de vous peindre son propre pays comme un repaire de brigands uniquement occupés à se déchirer les uns les autres. Heureusement, un aussi fâcheux pronostic est démenti par l'aspect laborieux des campagnes et par la face bien nourrie du bourgeois qui vous parle. Tout en décrivant l'état social avec la plume de Hobbes et le pinceau de Salvator Rosa, il boit tranquillement le lait que de farouches conspirateurs lui apportent le matin, et, le soir, il ne cherche pas d'aspic au fond des corbeilles de fruits qui décorent sa table.

Une circonstance contribue beaucoup à assombrir les perspectives des hautes classes sur les paysans, et sur les gens du peuple en général : ils les jugent d'après les échantillons qu'ils ont le plus souvent sous les yeux, à savoir la foule des petits marchands, maraîchers, jardiniers, manœuvres et hommes de peine qui font la navette entre la ville et la campagne. Ce sont eux qu'on voit d'abord en faisant une pointe dans la banlieue. Ils viennent en ville les jours de marché. Leur physionomie est triviale comme la borne au coin d'une place. La plupart des littérateurs ne vont pas plus avant. Ils ont la prétention de nous montrer le fond et le tréfond du paysan, et ne connaissent que le fruitier du coin. Or il faut reconnaître que cette engeance n'est pas aimable. Fournisseurs presque toujours anonymes de la classe supérieure, travaillant de leur mieux à transformer nos écus en gros sous, ils passent leur temps à considérer l'envers du luxe ; et les sentimens peu recommandables qui se développent dans ce petit commerce ne sont pas tempérés par le caractère affectueux des relations. Ils ont les défauts d'une espèce hybride. Ils ne sont ni chair ni poisson, ni ville ni campagne, trop inquiets pour des ruraux, trop rustres pour des citadins. A leurs yeux, tout homme qui ne gratte pas la terre avec ses ongles est un oisif, par suite un inutile. Ils ne lui reconnaissent qu'un mérite, celui de jeter l'argent par les fenêtres, à la condition qu'il se trouve quelqu'un pour le ramasser. Si on vient à leur aide, ils sont d'une candeur d'ingratitude admirable. On juge alors quels trésors de bile s'amassent dans le cœur de ceux dont le travail alimente la jouissance d'autrui. Et, cependant, il entre plus de sotte vanité que de haine raisonnée dans les passions qui fermentent autour de la richesse. Le plus grand grief de ces gens-là, c'est précisément qu'on les tienne à distance. Quelques bonnes paroles opèrent davantage auprès d'eux qu'un bienfait à longueur de bras. Entrez en vous promenant dans une des maisons qui entourent la ville. Jamais on ne vous refusera un abri, s'il pleut; un morceau de pain, si vous avez faim. Avez-vous été seulement poli, on se dérange pour vous indiquer votre chemin.

Avec les amours-propres malades les procédés ont plus d'importance que les actes.

Cette population suburbaine n'est qu'une minorité dans le département, mais elle est intelligente, laborieuse, perfectible. Elle fait rendre à la terre 50 pour 100, lit dans le journal le cours des halles, tire parti des chemins de fer, et ne redoute pas de lancer ses produits au-delà des mers. Le type le plus complet, c'est le maraîcher : être insupportable mais industrieux, flottant entre ses intérêts et ses convoitises, insolent par accès, conservateur par tempérament, déclamant le lundi contre l'infâme capital, parce qu'il a bu avec les ouvriers de la ville; recueilli et sentencieux le mardi, lorsqu'il a cuvé son vin ; esprit fort le dimanche, mais tous les jours courbé sur ce sol nourricier qu'il triture avec un acharnement sans égal. En politique, il incline vers le despotisme, qui lui paraît être le régime des grands dîners et des pêches à trente sous.

Les vignerons ne sont pas non plus en odeur de sainteté. On récolte dans le département un petit vin de pays qui a peu de corps et beaucoup de montant. Ce cru tout à fait paysan tient le milieu entre les vins de Touraine et ceux de Bourgogne. Il a un goût de pierre à fusil et procure à ceux qui en abusent une ivresse bavarde, mais promptement dissipée. Le caractère de nos vignerons ressemble à leur vin. Ils se montent, s'échauffent sur un rien, et s'apaisent de même. Distribués par groupes compacts sur les coteaux où la vigne réussit, serrés autour de petites villes très prospères et très anciennes, ils ne manquent jamais de voter pour le candidat le plus radical. Les terrains de vignobles sont marqués d'une teinte rouge sur la carte politique du département. Si, en passant, vous admirez les lignes douces et molles des collines chargées de ceps et couronnées de forêts, un conservateur sourit avec amertume. « Contemplez, dit-il, de loin ce paradis. De près c'est un enfer. » D'où vient ce penchant décidé des vignerons pour les opinions violentes? serait-ce, pour employer le langage de leur ami Rabelais, quelque vertu latente et propriété spécifique cachée au fond des cuves, qui attire le radicalisme comme l'aimant attire le fer? La vérité, c'est qu'ils sont tout enivrés de la lutte qu'ils poursuivent avec succès contre la grande propriété. La grosse chevalerie de l'agriculture a, depuis longtemps, abandonné les pentes où pousse la vigne, et concentré ses forces sur les plateaux. C'est là qu'elle se défend, solidement campée en plaine, adossée à des forêts d'aspect féodal, ravitaillée par des fermes aussi massives que des châteaux-forts. Les vignerons ressemblent à des tirailleurs agiles qui montent à l'assaut des collines, cherchent les points faibles des positions retranchées,

et inquiètent les gros bataillons. Ils se considèrent modestement comme l'avant-garde des petits cultivateurs, et de la démocratie en général. Ils s'imaginent de bonne foi être les rois du monde, parce qu'ils règnent sur quelques arpens pierreux. Ce n'est pas le premier peuple qui cède à pareille illusion. Au fond, ces mauvaises têtes valent mieux que leur réputation. Il faut les excuser d'être un peu quinteux : ils sont à la merci d'une gelée ou d'un rayon de soleil. Il y a du jeu dans leur affaire ; impatiens dans la mauvaise fortune, arrogans dans la bonne, ces joueurs voudraient risquer beaucoup et ne jamais perdre. Quand la grappe a coulé, l'édifice social leur paraît manquer par la base. Ils veulent tout remanier, hormis, bien entendu, la petite propriété dont ils jouissent. En somme, ces impatiences d'enfans gâtés ne sont pas plus redoutables que les plumets scandaleux dont leurs filles coiffent un front hâlé pour faire enrager les dames de la ville.

Lorsqu'on s'éloigne du chef-lieu en descendant la vallée, on marche au milieu de magnifiques pâturages. Il y a là des jumens poulinières primées dans les concours, des taureaux de race Durham, à la croupe rectiligne, et des bœufs tellement gras qu'ils peuvent à peine marcher en écartant les jambes : ce ne sont plus des animaux, c'est de la viande sur pied. Quand un fermier passe devant eux, ses yeux se mouillent d'attendrissement. De même que ces ruminans participent de la physionomie plantureuse du sol, de même on croit saisir une vague ressemblance entre l'élève et l'éleveur : même encolure, même charpente, même imposante majesté. L'herbager paraît riche, bon vivant, et fréquente plus le café que l'église. Vous l'avez probablement rencontré, en casquette de soie et en blouse flottante, car il vient souvent jusque sur le marché de La Villette. Il est monté dans votre wagon, heureux de frotter à votre habit noir son orgueilleux bourgeron. Sans demander pardon de la liberté grande, il a tiré un cigare de sa poche, et il s'est mis à l'aise, en étalant sa large personne sur les banquettes capitonnées. Vous vous êtes reculé avec horreur, en maudissant intérieurement les privautés démocratiques. Une malice ingénieuse forme le fond du caractère de ce pachyderme. D'autres, les jours d'aubaine, aiment à revêtir la livrée bourgeoise ; il trouve un plaisir plus raffiné à vous imposer le contact de la sienne, et à vous agacer les nerfs par le spectacle de son sans-gêne. Ne croyez pas cependant qu'il se livre tous les jours à ces ébats innocens. Vous le jugez riche ; il l'est par momens : c'est un spéculateur. Mais il n'est pas son maître. Il relève le plus souvent d'un petit bourgeois de la ville voisine, qui vit à l'étroit du produit des fermages. On pourrait même citer telle commune où les propriétaires, pour tenir

plus sûrement leurs turbulens vassaux, n'ont point de bail écrit, et gardent ainsi le droit de les congédier du jour au lendemain, comme naguère en Irlande. C'est une remarque fort ancienne que la Providence, dans sa bonté, a départi plus de finesse aux gros animaux empêtrés dans leurs membres. Nos herbagers ne se piquent pas de consistance politique. Ils ne peuvent sauver leurs intérêts privés qu'aux dépens, non de leur conscience, qui n'a rien à voir dans ces matières, mais de leurs préférences secrètes. Leur penchant pour les opinions avancées n'est pas douteux; et cependant ils savent attendre. Courtisés par tous les partis, ils se laissent caresser, solliciter, s'assoient à la table du baron, ne repoussent pas les avances du député. La politique du jour, en attendant mieux, leur paraît un excellent moyen de manger à tous les râteliers. Si les vignerons sont les troupes légères de la démocratie rurale, ceux-ci forment le corps de bataille. Ils rachètent leur lenteur par des manœuvres savantes. Leurs hésitations apparentes sont profondément calculées. Parmi tant de marches et contremarches qui déconcertent l'adversaire, ils ne cessent d'avancer, et demain on sera surpris de les voir dans la place.

Il est temps de gravir les plateaux, réserves de notre agriculture. Nous sommes en rase campagne. De tous côtés s'étendent les longues rangées de sillons. Le vent, qu'aucun obstacle n'arrête, souffle rudement au visage et apporte des odeurs saines et fortes. On se croirait en mer. La ligne monotone de l'horizon n'est rompue que par le maigre profil de quelques ormes oubliés au bord d'une route, ou par la silhouette d'une grande ferme. Les labours, les semailles, la moisson viennent successivement animer cette solitude. Le soir, les grandes meules de paille, allongeant leur ombre, semblent des bouées énormes au milieu d'un océan immobile. Sur le chaume où croît une herbe rare, un troupeau de moutons se presse autour de la hutte du berger et accroît l'impression mélancolique de ce sahara cultivé. La ferme oppose aux assauts du vent ses épais contreforts. A l'intérieur, c'est une arche de Noé. Grand et petit bétail, percherons vigoureux, troupeaux d'oies, volaille familière, pintades criardes, enfans, valets de ferme, moissonneurs à gages, tout vit et grouille pêle-mêle, sous les larges poutres à peine équarries, dans une atmosphère de foin, de grains et d'étable. Cependant le maître du lieu est un solitaire, en ce sens qu'il voit rarement ses supérieurs et que, dans l'enceinte de ce caravansérail, on ne connaît d'autre autorité que la sienne : image à peine altérée de la vie patriarcale. A chaque instant, il vient à l'esprit des comparaisons bibliques. Regardez l'air soumis des valets de charrue et des gens d'août, lorsqu'ils se glissent le long de la grande table, à l'heure du

souper. La maîtresse leur distribue des portions d'une soupe épaisse qu'ils dévorent en silence; quand elle ordonne, sa voix chantante et rude ressemble à une bise d'hiver. Chacune de ses paroles tombe de haut : c'est une reine en sabots. Voici le patron qui entre. On ne peut pas dire qu'il soit beau : trapu, large d'épaules, roux de poil, la mâchoire encadrée dans d'épais favoris, la peau durcie, les yeux rougis et fatigués par le vent, cet ensemble ne compose pas une physionomie avenante. Cependant on distingue dans toute sa personne un air de commandement. Sur ses traits ingrats on lit tant de sérieux, de virilité et de force, qu'il est impossible de méconnaître un homme. Au prix de ces grandes qualités, la différence d'éducation n'est rien : vous n'hésiterez pas à accepter la franche poignée de main qu'il vous offre. Demandez-lui ce qu'il exploite : d'un geste dominateur, il étend le bras vers les quatre points cardinaux, et taille dans l'immense plaine un grand cercle. Planté ainsi solidement sur ses jambes, humant l'air vif, promenant un regard de maître sur les moissons, il a une mine assez fière. Il passe en revue la ligne des moissonneurs, et soudain les rires se taisent, les faux ronflent plus fort. Il parle peu, mais chaque mot bref, accentué dans le patois du pays, porte juste, et tombe sur le paresseux comme un coup d'aiguillon sur le col d'un bœuf. Il est permis de se demander si ce maître redouté, accoutumé dès l'enfance à se faire obéir des animaux d'abord, des hommes ensuite, libre de pétrir le sol à sa fantaisie, soigneux du détail, attentif à l'ensemble des opérations, n'est pas l'égal, sinon le supérieur, d'une demi-douzaine de désœuvrés, auxquels il verse une fois par an ses fermages, et qu'il aborde, le jour du terme, avec une contenance embarrassée.

C'est une question qu'il se pose peut-être à lui-même, mais il ne dit pas volontiers son secret. Le temps lui manque pour approfondir la philosophie sociale. Il est trop absorbé par l'expérience qu'il poursuit, c'est-à-dire par un essai, timide encore, de grande culture industrielle. Les capitaux et la science lui font défaut. Son père s'en tenait au métayage et croyait à la vertu des jachères. Le fils ressemble à un navigateur, qui, après avoir longtemps serré de près la côte, se lancerait en pleine mer, avec une boussole mal réglée. L'anxiété se peint souvent sur les traits du pilote, et il s'abandonne rarement à ces accès de joyeuse humeur si familiers à ses confrères de la vallée. Il faut une noce ou un enterrement pour le dérider. Auprès de ses combats intérieurs et de ses calculs, les jeux de la politique sont un pur enfantillage. Tous ces grands intérêts d'un jour passent comme la nuée sur sa tête : lui seul demeure. Tant de générations qui ont arrosé de leurs sueurs le

même sol; labouré et semé à travers les révolutions des empires; tiré de siècle en siècle le pain du sillon; supporté successivement le poids du colonat, celui du servage et les inquiétudes de la liberté, ont pu transmettre à leur dernier représentant la conscience vague de quelque chose de grand et de stable qui survit aux orages. Cependant, il ne saurait plus laisser à autrui le soin de la chose publique. Au fardeau déjà si lourd de ses soucis professionnels s'ajoute la défense de ses droits. Fût-il sourd à l'appel des partis, une crise agricole le réveille brusquement et lui arrache une plainte, qui, de proche en proche, se répand d'un bout de la France à l'autre. N'en doutez pas, c'est lui qui souffre, plus que le petit propriétaire vivant sur son propre fonds, plus que l'homme aux machines, plus que l'éleveur et que le vigneron. Si la main-d'œuvre augmente, si les journaliers s'en vont à la ville, le fermier des grandes plaines est atteint. A considérer les responsabilités qui pèsent sur sa tête et la somme d'impôts qu'il supporte, on lui pardonne des récriminations un peu vives, une disposition naïve à envelopper dans sa disgrâce le pays tout entier, et des méprises trop excusables sur les causes de son malaise.

Dans ce voyage circulaire autour du département, tous les visages ne sont pas également dignes d'attention. Il suffira de descendre rapidement cette jolie vallée où s'attarde une rivière aux nonchalans détours. Ce n'est pas que le séjour n'en soit agréable : on le devine au nombre des châteaux de tout âge et de toute forme qui se succèdent à intervalles rapprochés. Les Valois ont aimé ces rives. La rivière semble se complaire autour des vieilles murailles et reflète en courant les fleurs de lis et les salamandres. Le sol porte la trace d'une vie facile et heureuse. Divisé en parcelles aussi petites que les cases d'un damier, ombragé d'arbres à fruits jusque sur les routes, rompant la monotonie des cultures par des bouquets d'essences forestières, il semble mettre l'abondance à portée de la main. La plus grande occupation des habitans est de disputer le moindre lambeau de ce terrain béni à l'étreinte des grands parcs. Il n'existe aucun ensemble dans les cultures; elles présentent à l'œil l'aspect d'un tapis diapré. De même, aucun lieu de solidarité durable ne s'est formé entre les paysans. Chacun vit à l'ombre de son noyer, et, philosophe sceptique, cultive son jardin comme il l'entend. On joue des tours au voisin, mais on ne se querelle ni très haut ni très longtemps. Les gens du pays ont conservé la bonne humeur narquoise qui court comme une veine brillante dans le métal du caractère national. On y boit maint verre de vin frais sous la treille et on ne se met point en peine de savoir comment tourne le monde. Cette bonhomie est

doublée de sagacité et ne se laisse pas prendre aux grands airs de MM. les châtelains. Mais le menu peuple, condamné à la faiblesse par son isolement, n'a aucune force de résistance ni d'attaque dans la mêlée politique. Il compose une sorte de matière plastique que l'administration façonne à son gré et qui lui échappe avec la même facilité. Ces gens-là tiennent du roseau plus que du chêne.

De l'autre côté de la forêt, l'aspect du pays change. Aux vallons accidentés succède un sol plat, coupé de haies vives, avec des alternatives de labours et de landes. Cette région présente la plus grande analogie avec le Bocage vendéen. Des chemins primitifs, aux ornières profondes, s'enfoncent et tournent sous les doubles rangées de chênes trapus, au tronc vidé par le temps. Comment les lourds chariots de bœufs peuvent circuler à travers les fondrières qui ne sèchent jamais, franchir des pentes invraisemblables, rouler et tanguer comme des bateaux en mer, et cependant arriver au but, c'est ce que les inventeurs du pavé de bois auraient quelque peine à comprendre, mais qui eût paru tout simple aux contemporains de saint Louis. Les bœufs à la robe fauve tachée de boue, aux maigres fanons, attelés deux par deux sous le joug, poursuivent leur marche sans jamais ralentir ni presser l'allure. Non moins flegmatique, le bouvier va devant, son aiguillon sur l'épaule, grave comme un porte-croix. Il chante une chanson monotone qui, dans son opinion, soutient le pas de son attelage ; cela s'appelle *arauder* les bœufs. Il est difficile de voir par quels signes extérieurs ces bêtes manifestent leur satisfaction ; mais on serait mal vu dans le pays si l'on mettait en doute l'efficacité de cette musique. L'aspect d'un pareil équipage en dit plus qu'un gros volume sur les mœurs des habitans. Qui peut suivre ainsi son chemin sans se presser, sans éviter un détour, sans interrompre sa chanson, est un homme que l'inquiétude du siècle n'a pas mordu à fond. Un autre trait de cet étrange et charmant pays, c'est qu'une fois engagé dans le dédale compliqué des routes, on fait plusieurs lieues sans aucun l'horizon. La forêt se confond avec le village ; et pour apercevoir un clocher, à moins d'être devant l'église, il faudrait grimper sur un arbre. C'est une vie douce, sinon très active, celle à qui l'horizon fait défaut. La pensée ne franchit pas si rapidement les distances, mais elle n'embrasse rien que la volonté ne puisse atteindre. Il semble qu'un pays si fermé et si bien clos est moins ouvert au souffle des idées nouvelles. Ces haies vénérables, barrières vivantes qui ont arrêté longtemps la révolution, ne cachent plus aucun fusil de chouan, mais il leur reste la force d'inertie. Elles ralentissent l'invasion des courants du dehors. Elles enveloppent de leur réseau

onduleux les champs, les prés et les métairies, retenant au passage ce qui subsiste des vieilles croyances. On se défend difficilement contre le charme de ces lieux, et si l'on reste seulement quelques jours, on est bientôt gagné par un délicieux engourdissement qui endort les soucis. C'est ainsi que, sur le territoire d'une même nation, bien plus, dans l'enceinte d'un même département, on peut, en se promenant, remonter le cours des âges. Pour connaître les mœurs de nos pères, nous n'avons pas besoin de soulever la poussière des bibliothèques; il suffit de changer de place et d'ouvrir les yeux. Quelques kilomètres de distance mettent cent ans d'intervalles entre un habitant et un autre. Plaisant progrès qu'une rivière borne! mais cette borne n'a rien d'immuable; elle se déplace sans cesse; et toutes les fractions du territoire, ou, pour mieux dire, les cœurs des hommes, obéissent un peu plus tôt, un peu plus tard, au mouvement qui emporte la nation toute entière. Le Bocage cède à son tour. Il n'a pu résister aux larges brèches que la civilisation pratique depuis vingt ans à travers ses défenses naturelles. Un chemin bien damé appelle une carriole, laquelle à son tour suppose un cheval; tous deux inspirent à l'individu voituré le goût de l'impulsion rapide, et le conduisent, par une pente irrésistible, au chemin de fer le plus proche. Déjà, les jours de foire, les yeux du métayer ont perdu leur placidité habituelle. Il ne retrouve une partie de son flegme qu'une fois rentré chez lui, lorsqu'il s'enfonce dans les chemins ravinés et qu'il reprend, avec l'aiguillon, sa chanson paisible. Mais le calme profond des anciens jours, le retrouvera-t-il jamais? Il a senti l'air du dehors. Bon gré mal gré, il faudra qu'il secoue sa nonchalance, et qu'il se mette, comme les autres, à espérer, à craindre, à transformer ses désirs en calculs, ses calculs en actes, en un mot, à vivre.

Tel qu'il est, cet être de transition, suspendu entre les deux abîmes du passé et de l'avenir, tient entre ses mains une petite part de nos destinées présentes, et peut, avec son faible poids, déplacer les majorités. Pénétrons donc un instant dans son intérieur. Un moyen presque infaillible de savoir quels sentimens se cachent sous la rude écorce du chef de famille, c'est de regarder la femme. Celle-ci a la voix musicale, les attaches fines, un air modeste et tranquille. Elle porte encore la coiffe blanche du pays. Évidemment, elle ne fléchit pas sous des travaux trop rudes, et n'est pas non plus secrètement minée par une vanité mal satisfaite. Le dimanche, elle porte avec grâce son costume traditionnel et ne se couvre pas de nouveautés ridicules. Elle se plaît dans sa condition; elle n'a pas encore la pensée d'en sortir. Déjà, peut-être, le mari couve des projets ambitieux, tandis que la femme, dont la vue est plus bor-

née, respire l'ancienne sérénité. C'est un moment à saisir : demain, si le hasard la fait entrer en contact avec la ville, ou si son époux la met de moitié dans ses calculs, la simplicité patriarcale s'envolera ; l'honnête petit bonnet blanc sera remplacé par l'horrible chapeau. Moins mesurée que l'homme, elle anticipera sur l'avenir, et le premier effet du progrès sera de la rendre laide. Espérons que, sous ses atours d'emprunt, elle conservera la plupart de ses vertus domestiques, et qu'elle y joindra la prévoyance et la pénétration des « dames de la grande culture, » auxiliaires indispensables des entreprises conjugales. Souhaitons aussi que l'époux apporte à la démocratie un lot de qualités solides. Quels que soient les desseins qu'il forme ou les opinions qu'il embrasse, il y mettra sans doute l'esprit de suite, la ténacité, la réflexion qui, à d'autres époques, ont rendu ses vengeances si redoutables.

Il existe, à l'extrémité du département, une région que la nature semble avoir sévèrement traitée. Naguère encore, il n'y a pas trente ans, on la considérait comme à peu près inabordable. Pas un arbre, si ce n'est dans quelques combes étroites ; un sol aride, couvert de bruyères et d'ajoncs ; des eaux stagnantes qu'aucune pente ne sollicite ; de maigres pâturages, marqués de taches sombres ou rougeâtres ; un horizon morne, tel est encore, dans maint endroit, l'aspect de ces tristes cantons. Bêtes et gens se ressentent d'un pareil milieu. Les maisons sont basses et mal crépies. Les pierres des murs, grossièrement jointes avec un peu de boue, disparaissent dans une teinte grise uniforme. Les étables sont infectes. Le fumier pourrit devant chaque porte, car c'est une opinion bien établie qu'on l'améliore en marchant dessus. Dans ces maisons-là, on se nourrit mal : quelques pommes de terre, un peu de lard, et, les jours de fête seulement, de la viande *douce*, voilà les plus grands régals qu'on se permette. Le vin y est presque inconnu, et remplacé par de la *boisson* ou par une mauvaise eau-de-vie de grains. Tous les habitans d'un village pourraient à peine, en réunissant leurs ressources, atteler un bidet à une charrette. Mal nourris et médiocrement vêtus, ils ont moins de force musculaire que la plupart de leurs compatriotes. Ces quartiers sont bien connus des conseils de revision, qui refusent la moitié des conscrits pour arrêt de développement. Un vieil habitant du pays nous racontait qu'autrefois on n'en prenait même pas le quart. Ces pauvres êtres, aux membres décharnés, à la face douce et résignée, défilaient humblement devant les autorités, étalant leur triste nudité, comme dans les Jugemens derniers de nos cathédrales, où les élus sont aussi piteux que les damnés. C'était un moyen âge ambulant. Le général faisait la grimace, et le préfet, avec une impertinence administrative qui était de bon

ton dans ce temps-là, s'écriait, à chaque exhibition nouvelle : « Toi, tu es trop laid. Va te cacher ! »

Aujourd'hui, le pays est en pleine transformation. Non-seulement les préfets sont plus polis, et les conseils de revision moins difficiles, mais les hommes sont réellement plus forts, parce que la terre est mieux cultivée. Quelques villages seulement ont conservé l'air délabré des anciens jours. Partout ailleurs, les maisons sont mieux aérées, la nourriture plus solide ; la blancheur du plâtre égaie la bâtisse primitive, le bétail engraisse, l'homme s'épanouit. Au dehors, le sol se couvre de gerbes un peu maigres encore. Des canaux de drainage dessèchent les marais. Autour des terres nouvellement retournées on a semé, pour protéger les frêles moissons contre le vent, une triple rangée d'arbres forestiers. Les jeunes plants de chênes et de peupliers ont déjà passé hauteur d'homme et mêlent un parfum sauvage à l'odeur des granges. Le dimanche, les femmes sont toujours vêtues de droguet et leurs maris de gros drap, mais ils ont un aspect de santé et de propreté. Depuis trente ans, la charrue n'a pas cessé d'attaquer vaillamment ce terroir. La lande et le marécage reculent tous les jours.

Ce résultat est dû principalement à l'accord des petits propriétaires et des gros. Est-ce que, dans tous les temps, le péril commun n'a pas groupé les petits états derrière les grands? Le péril ici est de mourir de faim, ou tout au moins de rester indéfiniment embourbé dans une misère crasse. On y croupissait depuis une dizaine de siècles sans avoir l'idée d'en sortir : aujourd'hui ces populations paisibles ont entrevu une condition meilleure; elles ne peuvent plus supporter leur ancienne ordure. Quiconque les en tire est le bienvenu. Peu leur importe au nom de quel principe, sous l'invocation de quel saint on leur tend une main secourable. Elles ne demandent point ce que pense le voisin, mais comment il amende son champ. La seule affaire sérieuse, c'est le défrichement. Le capital ici n'est point un gros monsieur qui se repose après fortune faite, et se drape dans l'immobilité des droits acquis : c'est un personnage actif, familier, nécessaire, et très considéré. Singulier contraste : dans une vallée opulente, on se déteste; dans un désert repoussant, on s'unit. Pour résoudre la question sociale, n'ouvrez point aux hommes un eldorado : donnez-leur plutôt les Marais-Pontins à dessécher.

On peut suivre, de commune en commune et presque de porte en porte, tous les degrés par lesquels passe un paysan, depuis l'abrutissement séculaire jusqu'à l'émancipation complète. Parfois, le cultivateur vit dans l'eau ; il a l'œil terne, le dos voûté, les membres racornis, avec l'expression effarouchée et défiante d'un

fauve surpris dans sa bauge. Un peu plus loin, il relève déjà l'échine. Il prévoit et calcule, mais ce sont des calculs d'enfant. Pour entasser quelques sous au fond d'un vieux bas, il retranche sur sa nourriture, au risque d'affaiblir ses forces. Sur son front bas et obstiné, recouvert d'une toison crépue comme la tête d'un taureau, un pli profond révèle l'idée fixe et la volonté indomptable. Plus loin encore, son confrère se redresse tout à fait. Héritier d'une certaine indépendance, il n'est point déformé par un travail trop lourd. Il est simple et robuste, circonspect plutôt que défiant; jeune, il a une gravité précoce. Quel plaisir de longer les rives abruptes d'un fleuve naissant, assez fort pour frayer son chemin, trop voisin de sa source pour charrier des élémens impurs, encore limpide et sentant la forêt! Tel apparaît le paysan, au moment unique où l'esprit d'entreprise, qui sommeillait en lui, s'éveille, où son front s'éclaire d'un rayon de soleil levant. Fidèle encore aux mœurs et aux vêtemens de ses pères, étranger aux convoitises, libre et calme dans ses allures, il s'avance d'un mouvement égal, fécondant le sol sur son passage : mais déjà la pente se précipite, le flot se trouble et une attraction invincible l'entraîne vers des destinées nouvelles.

II.

La population n'est affranchie nulle part des influences locales, et souvent, quand elle croit s'émanciper, elle ne fait que changer de maître.

Parmi ces influences, la plus ancienne, sinon la plus puissante, est, sans contredit, celle de l'église. L'instinct populaire ne s'y trompe pas : l'histoire d'un village tourne autour de son clocher. Aucun centre de ralliement n'a été à la fois si durable et si universel : c'est, dans nos moindres hameaux, le signe encore visible de l'ancienne unité du monde chrétien d'où est sortie la civilisation européenne. D'autres puissances sont mortes : le château féodal n'offre plus qu'un amas de pierres chancelantes où croît l'œillet sauvage. Il n'en est pas de même des clochers ; non-seulement on conserve ceux qui existent, mais on en construit tous les jours de nouveaux. Allez donc imaginer un village sans clocher! L'habitude est si forte, que telle petite ville, qui se targue de ne croire ni Dieu ni diable, si elle vient à ouvrir un nouveau quartier, se bâtit une église, ne fût-ce que par vanité. Toute la différence réside dans le luxe de la dépense. Nos fanfaronnades d'incrédulité ne vont qu'à faire le clocher moins pointu, ou à le relever d'assez mauvaise grâce quand il tombe. Les villages libres penseurs se contentent d'une simple tour carrée recouverte en zinc. Ils considèrent qu'en trai-

tant la divinité cavalièrement, ils ont sacrifié au progrès. Au contraire, nos pauvres paroisses des landes, dont les ressources sont des plus minces, poussent vers le ciel, comme une prière, la flèche de leur petite église. Il n'est pas rare de rencontrer, dans nos cantons les moins riches, des édifices religieux tout neufs, qui étalent la splendeur de leur style néo-gothique au milieu des chaumes et des tas de fumier. Un étranger, nourri de notre littérature politique, et persuadé que les sentimens religieux se meurent en France, serait bien étonné s'il parcourait nos provinces à la manière d'Arthur Young. Il verrait chaque village paisiblement groupé autour de son église. Il entendrait les cloches sonner, comme autrefois, les baptêmes et les funérailles. Il assisterait peut-être à la consécration de quelque nouvelle basilique où l'on aurait prodigué la pierre la plus fine et les vitraux les plus coûteux. Ne serait-il pas disposé à conclure que toutes nos grandes batailles sont des querelles de ménage? On se dispute; mais on ne pourrait se passer l'un de l'autre.

L'action politique du clergé ne se fait guère sentir que dans la partie la plus pauvre du département, c'est-à-dire environ sur un sixième de la population. Si l'on songe à l'isolement relatif dans lequel vivent nos cultivateurs, à la stabilité des institutions ecclésiastiques au milieu de nos bouleversemens, on s'étonnera moins de l'ascendant que l'église a conservé dans ces campagnes reculées, lorsque la chute successive de tant d'autres dominations laissait comme une place vide à remplir dans l'imagination des hommes. Il est facile de parler d'indépendance à des gens qui ont à peine de quoi manger; il est moins facile de leur procurer l'aisance et l'éducation, qui les dispensent de recourir à l'assistance d'autrui. Lorsqu'une poignée de cultivateurs besogneux vit à l'écart dans quelque bourgade reculée, à qui s'adresseront-ils, si ce n'est à leur curé, pour avoir un bon conseil ou pour accommoder leurs différends? Tel orateur de club qui déclame contre l'influence des prêtres, consentirait-il à s'enterrer pour plusieurs années dans un pareil trou, sans relations sociales, sans distraction intellectuelle? Telle est, cependant, la vie d'une bonne partie du clergé campagnard. On l'engage beaucoup à se confiner dans l'exercice de son ministère. Cette réserve ne lui est pas toujours permise. Dans une foule de cas, elle ne serait ni chrétienne, ni humaine. Faudra-t-il que le curé ferme sa porte à de pauvres diables qui savent à peine lire et qui viennent le consulter sur un procès? Refusera-t-il de soutenir les autorités municipales, qui défendent leurs communaux contre un village voisin, et qui pâlissent au seul aspect du papier timbré? Interdisez-lui alors d'être homme et d'avoir un cœur. Pour quiconque connaît son pays, ces grands principes uniformes qu'on veut appli-

quer à des citoyens abstraits sont destinés à rester sur le papier. Donnez aux paysans le moyen de s'enrichir et de s'instruire; qu'ils n'aient pas besoin d'aller faire leur provision d'idées à la cure, rien de mieux. Mais empêcher que le prêtre ne les aide, se révolter contre la gratitude qu'on lui témoigne, c'est tout simplement absurde. Dans tel de nos hameaux, le curé a tout fait à lui seul. Il a bâti l'église et l'école. On rencontre partout ce petit vieillard alerte, aux joues couperosées, à la physionomie ouverte. Entre deux messes il raisonne d'agriculture et ne croit pas pour cela manquer à ses devoirs religieux. Seulement sa tête faiblit un peu et il est sujet à embrouiller les dates. Il a pris à part le préfet, qui s'était égaré dans ces steppes, et lui a dit d'un air de confidence : « Tout va bien; nous sommes les princes du pays. » Le préfet a souri; il venait de disperser les jésuites. Il a pensé sans doute que cette royauté débonnaire, avec son école et son troupeau, servait la cause de la démocratie beaucoup mieux que les rigueurs administratives.

C'est particulièrement sur nos plateaux arides que le clergé garde son autorité. Là, en effet, les châteaux sont clairsemés. Le passage d'un fonctionnaire est chose presque aussi rare aujourd'hui qu'au temps où la reine Berthe filait. Un commis des contributions à cheval, un agent-voyer qui vient en courant vérifier ses routes, la silhouette imposante de deux gendarmes en tournée, telles sont, au cœur de l'Europe civilisée, les manifestations les plus habituelles de la puissance législative et exécutive. Tous les vingt ans à peu près, une affiche blanche apprend aux habitans que le gouvernement a changé; mais on s'accoutume à tout. On s'aperçoit seulement que l'impôt est plus lourd et le service militaire plus dur. Le curé est la seule autorité qui soit toujours là : on en conclut qu'il est le seul puissant.

Dans plusieurs villages, les curés reçoivent encore en nature le supplément de leurs maigres appointemens. A certaines époques de l'année, ils passent avec leurs charrettes devant les granges et prélèvent sur la récolte une gerbe ou un sac. *La Vigie*, journal radical du chef-lieu, a plusieurs fois flétri cette coutume en termes énergiques. Selon cette feuille bilieuse, il s'agirait de rétablir sournoisement la dîme. *La Vigie* s'est alarmée trop vite : presque toutes ces paroisses sont pauvres, et les habitans trouvent, dans les dons en nature, un moyen de faire vivre leur curé sans grever leur budget. Il en est ainsi de beaucoup de grands abus qui alimentent la polémique locale : tout le monde en parle; de près, ce sont bâtons flottans.

Ces rudes ouvriers de la vigne du Seigneur, au front hâlé, à la

forte poigne, compromettent quelquefois par des sorties déplacées la dignité de la robe. Ce qui les indigne particulièrement, ce sont les tentatives d'émancipation de leurs ouailles. Un gardeur de moutons ne serait pas plus étonné de voir ses animaux lui tenir tête. Pour eux, une bonne population est celle qui ne fait pas de résistance. Ils enseignent l'honnêteté, la résignation, la douceur, les bonnes mœurs. Ils ne peuvent prendre sur eux de recommander l'esprit d'entreprise, l'énergie, la fierté, toutes les qualités viriles. Le changement les effraie, soit que l'éducation du séminaire les prépare mal à comprendre leur temps, soit que, dans l'exercice de leur ministère, ils succombent à un certain penchant pour les vertus négatives. Trop souvent ils enveloppent dans la même réprobation l'inquiétude d'esprit et la curiosité, le goût des aventures et celui de l'indépendance, la confiance légitime en soi-même et la présomption. Ils accusent particulièrement le service militaire : « Ah! monsieur ! quelle plaie d'Égypte ! Nous formons des garçons soumis, respectueux, religieux. Quand ils ont passé sous les drapeaux, on nous renvoie des beaux fils qui ne veulent rien écouter, des jolis cœurs qui tournent la tête aux filles. Ils lisent les journaux, ils parlent politique. Trop heureux s'ils ne méprisent pas la charrue. » Nous répondrions volontiers : « Pasteurs respectables, vous vous trompez. Ce sont là de petits maux pour un grand bien. Si la caserne n'est pas précisément un séminaire, la discipline du drapeau enseigne à connaître et à aimer la patrie. On contracte à l'armée des idées nouvelles : tant mieux ! ce qu'il faut fuir, ce n'est pas la nouveauté, c'est l'erreur. Donnez à vos jeunes gens un jugement droit, une volonté ferme, et laissez-les se débrouiller tout seuls. Votre morale est trop timide ou trop haute. Elle pourrait convenir à un peuple qui n'aurait aucun espoir d'améliorer son sort ici-bas. Aujourd'hui, il faut faire des hommes d'action, parce que chacun porte sa fortune dans ses mains. Vous vous plaignez avec raison du relâchement des mœurs. Qu'arrivera-t-il si les gardiens naturels de la morale publique s'oublient dans le regret du passé ? On marchera sans eux, au grand dommage de toute la communauté. » Voilà ce qu'on pourrait dire à un curé intelligent. Mais crier, s'emporter de part et d'autre, quelle folie ! Comment reprocher à ce protecteur des humbles et des faibles d'avoir une préférence marquée pour l'humilité et la faiblesse ? Combien de pères, qui adorent leurs fils, ne peuvent jamais s'accoutumer à les traiter en hommes faits ? Nos populations rurales sortent à peine de l'enfance ; pendant des siècles, elles n'ont eu d'autre guide que le clergé. Ce vieux maître les voit avec douleur secouer leurs lisières. Mais les émancipés de la veille ont mieux à faire que d'outrager un sentiment si paternel.

Quand ils auront perdu la verdeur de l'âge et jeté leurs gourmes, ils sentiront peut-être que les défenseurs des vieilles croyances ont encore quelque chose à leur apprendre.

Les époques de crise ont pour effet habituel de rapprocher toutes les nuances d'un même parti. L'église offre aujourd'hui le spectacle d'une remarquable unité. Cependant il ne faut pas confondre ces curés à demi campagnards avec le clergé plus militant des centres privilégiés. Il existe de petites colonies où l'on s'encourage à combattre pour la bonne cause. Les manifestations religieuses y prennent une fougue presque méridionale. L'église du bourg a été construite sur la plus haute colline et frappe de loin les yeux. Un calvaire, célèbre dans toute la contrée, attire chaque année de nombreux pèlerins. Le clergé, jeune et actif, retrempe continuellement sa foi au contact de deux ou trois couvens. Les jours de fête, il aime à déployer la majesté des grandes processions sur le flanc des coteaux. Il faut voir alors l'aspect des rues montantes de la petite ville, surtout si l'on attend quelque auguste visite. Partout se dressent des mâts ornés de banderoles dont on a soigneusement exclu les trois couleurs. Celles-ci ne se rencontrent que sur le drapeau de la mairie, sorte d'appendice en métal qu'aucun souffle n'agite et qui fait contraste avec la gaîté générale. Le cortège s'avance, enseignes déployées, au chant des cantiques, entre deux longues files de cierges, qu'on porte avec une certaine crânerie, comme s'il s'agissait de défier un ennemi invisible. Les femmes sont agenouillées jusque dans les ruisseaux et forment une haie blanche et noire, depuis l'église jusqu'au calvaire. Ce sont là des démonstrations bien inoffensives. Nos populations ont beaucoup de goût pour les pompes extérieures du culte, et l'on ne peut commettre de plus insigne maladresse que de les leur interdire. Dans tous les pays libres, chaque parti n'a-t-il pas le droit de se compter? Ne s'accoutumera-t-on jamais, en France, à voir de sang-froid parader ses adversaires?

Un fait plus regrettable, c'est l'intervention du clergé dans les luttes électorales. De récentes défaites l'ont rendu plus circonspect. Il n'en est pas moins vrai qu'à certains jours de bataille, des essaims de jeunes séminaristes sortent des ruches pieuses pour se répandre dans les campagnes. On affirme encore que la même ardeur irréfléchie transforme en instruments de propagande politique les conférences ecclésiastiques qui se tiennent chez le doyen du canton. On y discuterait le langage à tenir en chaire, les moyens à employer pour assurer le succès de telle ou telle candidature, et diverses combinaisons fort étrangères au dogme et à la morale. Sans nul doute, l'entourage d'une petite bourgeoisie désœuvrée ou d'une noblesse bouillante contribue beaucoup à pousser le clergé

dans l'arène politique. Les laïques n'ont point charge d'âmes. Si sincère que soit leur piété, ils sont beaucoup plus accessibles aux passions temporelles. Ils ont des espérances ou des regrets. Les uns ne pardonnent pas à la démocratie la perte de leurs avantages; les autres, gonflés d'une importance de fraîche date, s'efforcent de faire oublier leur origine en exagérant le zèle pour le trône et l'autel. Il se forme ainsi autour du clergé une espèce d'opinion locale à laquelle il cède involontairement. C'est un nuage qui s'interpose entre le prêtre et la classe populaire, véritable source de sa force, selon l'esprit évangélique. A force de gémir ensemble sur le malheur des temps, on finit par se croire réellement persécuté. On déclame contre un siècle sans foi ni loi, et l'on attend un miracle: que le ciel, dans sa colère, anéantisse la république, et soudain, comme par enchantement, tout rentrera dans l'ordre.

Ce serait une erreur de croire que ces petits centres d'opposition obéissent toujours à un mot d'ordre venu de haut. Le plus souvent l'évêché serait disposé à jeter de l'eau sur le feu. Mais les efforts des évêques se heurtent aux passions locales; puis les attaques du parti contraire forcent à serrer les rangs et à couvrir des auxiliaires compromettans. Un jour, deux prélats éclairés, dont l'un venait d'être préconisé, causaient ensemble des réformes à introduire dans l'éducation du clergé; ils voulaient, l'un et l'autre, le tenir à l'écart de la politique. Au moment de se séparer, l'un d'eux avisa, sur la table de son collègue, une feuille cléricale d'une extrême violence. Il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. « Voilà, dit-il, notre pire ennemi. Pensez-vous réformer votre clergé en accueillant et en protégeant ces enfans perdus, qui tirent si souvent sur leurs propres troupes? — Hélas! répondit le prélat en soupirant, je ne suis pas libre. Si je cessais de recevoir ce journal, une partie de mon troupeau m'abandonnerait. » Le propriétaire même du journal, un grand seigneur sanguin et franc, grand amateur de coups de poing cléricaux, se vantait, non sans raison, de mener le diocèse. Il disait un jour devant un nombreux auditoire : « Est-ce que vous croyez que l'évêché peut me faire de l'opposition? Il n'oserait, car j'ai la moitié du clergé avec moi. Un de nos évêques essaya naguère d'enrayer le mouvement. C'était sous l'empire. Mon journal avait, à cette époque, deux cents abonnés, ni plus ni moins. Un matin, j'appris qu'il était tombé à cent quatre-vingt-dix-neuf. Je vis d'où partait le coup et j'allais droit au palais épiscopal : — Monseigneur, dis-je, si demain Votre Grandeur n'a pas renouvelé son abonnement, je la préviens respectueusement que je soulève contre elle son clergé. — Le lendemain, mon deux-centième abonné rentrait au bercail. »

Cependant, malgré quelques intempérances de langage, nos

curés sont beaucoup moins compromis que les philippiques d'extrême droite et d'extrême gauche ne le feraient supposer. Même au sein de cette petite société frondeuse qui les soutient, il se dépense, pour la bonne cause, moins d'énergie que d'argent, et moins d'argent que de paroles. Si le clergé était conséquent avec lui-même, il dirait : « Mes enfants, tout ce qu'on a fait depuis une centaine d'années ne vaut rien. Rendez à l'église votre part des biens nationaux. Restituez aux nobles ces terres dans lesquelles vous vous êtes taillé d'assez jolis morceaux. Détruisez les routes. Faites sauter les rails des chemins de fer. En fait d'instruction, bornez-vous au catéchisme. Un croyant en sait toujours assez long, pourvu qu'il distingue une charrue d'une herse. » Ces doctrines, quel curé voudrait les soutenir? quelle paroisse les écouterait de sang-froid? Notre clergé a le sens trop juste pour se mettre en travers des progrès légitimes. Quels que soient ses vœux secrets, il accepte ce qu'il ne peut empêcher.

Il consacrait dernièrement, par sa présence, l'inauguration d'une nouvelle ligne ferrée. Toutes les soutanes et tous les surplis du canton étaient là, en grand appareil. Le doyen prononça des prières latines où il comparait la locomotive au char de feu du prophète Isaïe. Un autre prêtre, dans une allocution pathétique, sut mêler à dose égale les pensées d'avenir et le regret du passé. Il ne se défendait pas d'une certaine défiance contre cette machine, plus rapide que le désir, plus dévorante que l'ambition. Il montrait la déroute des vieux costumes et des traditions respectables devant l'invasion foudroyante des idées modernes. Mais il concluait sagement que tout vient de Dieu. Puisque sa dextre nous avait octroyé une aussi terrible invention, il fallait tâcher d'en faire le meilleur usage possible. Est-ce là le ton d'une aveugle et folle résistance à la marche des événements? Si vous voulez voir un fanatisme de qualité solide, passez les Pyrénées et visitez l'Espagne. Là, le clergé ne transige pas. Là, le chemin de fer et le télégraphe, fréquemment détruits dans les guerres carlistes, sont traités d'inventions diaboliques. Là, on trouve encore des chemins de casse-cou et de coupe-jarret qui font trébucher les mulets ; de jolies vallées sans issue, où l'on bâtit de beaux séminaires, où, faute de débouchés, le vin s'achète et se vend au prix de l'eau. Des prêtres, fort doux dans la vie privée, portent dans leurs yeux, quand ils montent en chaire, tout le feu de l'inquisition. Ces hommes tout d'une pièce, à l'âme « plus grande encore que folle, » soulèvent, au seul nom d'un prétendant, une population qui leur ressemble ; ils mettent leur vie comme enjeu du combat. Nos mœurs, Dieu merci! sont plus calmes. Nos prêtres, qui savent bien mourir, — ils l'ont prouvé en 1871, — ne songent nullement à faire répandre le sang dans l'intérêt de n'importe

quel prétendant. Toutes ces grandes batailles se dénouent pacifiquement autour des urnes.

Ajoutons qu'en matière électorale, nos populations ne sont pas aussi malléables qu'on le suppose. Nos paysans les plus catholiques ne ressemblent guère à ces Flamands de Belgique qu'on enrégimente et qu'on mène aux élections, tambour battant. On raisonne beaucoup chez nous : or le raisonnement est mortel aux grandes passions. Même dans l'ardeur de la mêlée, personne ne se livre tout entier. Si les chefs parlent plus qu'ils n'agissent, les soldats n'agissent qu'à bon escient. Une certaine finesse gauloise empêche de part et d'autre qu'on ne dépasse les limites du possible. Le paysan songe d'abord à mettre son vote d'accord avec son intérêt. Si vous avez barre sur lui, vous réussirez deux ou trois fois à lui glisser dans la main le bulletin préféré. La quatrième fois, il raie le nom imprimé et trace péniblement, mais spontanément, celui d'un autre candidat. Au moment du dépouillement, il rit dans sa barbe, et le bureau stupéfait constate qu'il n'y a plus d'enfans.

Quelques personnes regretteront peut-être, pour l'amour de l'art, le temps héroïque de la chouannerie et des coups de fusil. Nous nous féliciterons plutôt des heureuses inconséquences des partis. Rien de plus systématique que nos théories ; rien de plus accommodant que notre conduite. Les étrangers qui nous font l'honneur de chercher le mot de nos contradictions ne peuvent comprendre que le fonds du pays soit si calme lorsque la surface est si agitée. Ils seraient bien plus étonnés s'ils voyaient de près avec quelle activité ce même clergé, qui s'incline devant le *Syllabus*, travaille de ses propres mains à l'éducation, c'est-à-dire à l'émancipation du peuple, et devient ainsi le principal auxiliaire de la démocratie. Imaginez un bateau qui descendrait rapidement le cours d'un fleuve, poussé par un courant plus fort que la rame ou que la voile. Plusieurs pilotes se disputent le gouvernail : l'un veut incliner à droite et l'autre à gauche ; aucun ne pense à jeter l'ancre. Tous, entraînés par le même mouvement, portés sur le même esquif, atteindront l'embouchure à la même heure. Combien vaines paraîtraient leurs discordes à un spectateur désintéressé qui, de la rive, les verrait passer dans leur tourbillon !

A mesure qu'on s'éloigne des landes et du Bocage, le zèle pour les intérêts de l'église se refroidit peu à peu. Un fait digne de remarque, c'est la situation équivoque du clergé à l'égard des châteaux. L'église, qui apporte un grand discernement dans le choix des hommes, désigne, pour ces paroisses, des prêtres plus dégagés de l'enveloppe rustique, plus aptes, lorsque les circonstances l'exigent, à plier sans céder. Il semble que la communauté d'opinions devrait toujours établir une alliance étroite entre le presbytère et le manoir.

Bien des fois cependant le curé est gêné par la propagande intempestive ou le ton impérieux du châtelain. L'esprit démocratique envahit, à leur insu, les âmes qui se croient les mieux affermies contre l'orgueil du siècle. Sous l'habit ecclésiastique, le curé reste fier et jaloux de ses droits. Il n'aime point qu'on tranche avec lui du gros personnage. Il se tient en garde contre les prévenances excessives et s'enferme, de parti pris, dans son presbytère. Le prêtre débonnaire, demi-domestique et demi-chapelain, commensal du baron et serviteur très humble de la baronne, est un type à peu près disparu. Comme il arrive souvent, cette figure d'autrefois ne se rencontre plus que dans de la littérature courante : les prétendues peintures de mœurs de nos jours retardent généralement d'une vingtaine d'années. A la fin de ce siècle, on verra surgir un clergé de campagne bien différent de ce modèle : aussi absolu peut-être sur le dogme, mais lentement pénétré par l'esprit des temps nouveaux, il défendra pied à pied l'autel et la sacristie contre l'envahissement aimable, les guirlandes et les exigences de la haute dévotion.

L'esprit particulariste d'un certain clergé, s'il ne va pas jusqu'à la guerre ouverte, développe quelquefois chez lui d'injustes défiances. Voici un hameau qui n'aurait pas d'église, si le châtelain n'offrait sa chapelle au desservant. Ne croyez pas cependant qu'on tienne compte au maître du logis de sa complaisance. La messe commence à l'heure militaire, même si le maître n'est pas là. L'officiant prêche pour l'assistance et ne tourne jamais les yeux vers le banc privilégié. Il dépouille en courant ses ornemens sacerdotaux; le châtelain qui désirait lui parler ne peut le saisir. Nous voilà loin du temps où l'on attendait l'arrivée du haut et puissant seigneur pour commencer la messe dans l'église paroissiale! Ce sont là de minces tracasseries, mais elles sont d'autant plus significatives qu'elles s'adressent aux partisans dévoués de l'autel. Il faut donc qu'elles aient leur source dans quelque amour-propre plébéien mal réprimé. Ailleurs le même sentiment emprunte le masque de l'indifférence philosophique. Un curé, fort indulgent pour les peccadilles de son troupeau, prend un malin plaisir à dérouter l'élite de la paroisse en changeant tous les jours l'heure de la messe. La dévotion exaltée d'un certain nombre de familles bien posées a le don de l'exaspérer. Il se dit janséniste afin de simplifier les cérémonies du culte et se dédommage au prône en faisant l'éloge de son propre zèle à la barbe des châteaux. Ainsi, tandis que le clergé des villes se rapproche de plus en plus des hautes classes, avec lesquelles il est en harmonie complète d'origine

et d'éducation, un mouvement contraire tend à se propager dans les campagnes.

Il y a des bourgs populeux où l'isolement se fait autour de l'église. Le pasteur ne songe plus à lutter. Le culte n'est suivi que par les femmes. Les hommes se rassemblent devant le porche pour causer de leurs affaires, mais n'entrent pas. Quels sont les vrais motifs de cette défaveur qui semble atteindre la partie la plus modeste du clergé? Il est facile d'accuser la propagande révolutionnaire. Mais les partis n'inventent rien : ils ne font que profiter des circonstances; si le terrain n'était pas bien préparé, toute entreprise dirigée contre l'église serait frappée d'impuissance. La vérité, c'est que les mêmes causes font sa force d'un côté du fleuve et sa faiblesse sur l'autre bord. Là, elle est aimée parce qu'elle représente le passé; ici, on affecte de la redouter pour la même raison. Ce n'est point impunément qu'on a la gloire de représenter les plus antiques traditions et de résumer, dans le symbole du clocher, tous les pouvoirs disparus. Ce même clocher devient, pour une population ambitieuse et remuante, le signe visible d'une tutelle incommode. La confusion qui s'est établie peu à peu entre des formes sociales plus ou moins condamnées et les intérêts ecclésiastiques favorise cette disposition. On s'est posé en adversaires de la révolution ; la révolution vous traite en ennemis. Chacun prétend que l'autre a commencé. C'est ainsi qu'Hérodote raconte les origines de la guerre de Troie : un Grec d'Europe enlevait une femme aux Grecs d'Asie, qui, par représailles, répondaient par un autre enlèvement, et ainsi de suite, jusqu'au rapt d'Hélène. Au village, on ne s'occupe guère de trancher la question historique. On n'examine pas si la révolution a bien fait de confisquer les propriétés du clergé; mais on ne veut point être dépossédé, ni même entendre l'éloge d'un temps qui n'est plus. Ce que nos vignerons tiennent, ils le tiennent bien ; la simple menace d'un retour en arrière les met en fureur. A ces motifs généraux ajoutez le désir d'affirmer son importance, la satisfaction de briser un frein, l'idée bien arrêtée de ne pas se laisser sermonner, le besoin plus légitime d'écarter toute ingérence dans les affaires locales : tel est l'amalgame de raisons solides et frivoles qui détermine, ici comme ailleurs, la conduite humaine. Jacques Bonhomme et son frère Gros-Jean tombent d'accord pour mettre l'église en quarantaine.

Toutefois, la quarantaine n'est ni sévère ni durable. On se tromperait si on divisait la population rurale en deux parts : ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. Ces bonnes gens ne regardent pas si loin. Rarement ils négligent de demander à l'église la consécration des grands événemens de ce bas monde : naissance, ma-

riage ou mort. Ils sont même assez fidèles aux grandes fêtes. Ils éprouvent le désir instinctif de se réunir de temps en temps, à l'abri d'une institution vénérable qui dépasse le train ordinaire de la vie. Dernièrement, on eut l'idée de faire un enterrement civil. Le cortège se mit en marche; mais on s'avisa tout à coup que le défunt faisait partie d'une confrérie placée sous le patronage de saint Vincent et que la bannière du saint était enfermée dans l'église. On s'en fut donc quérir la clé chez M. le curé, qui eut l'esprit de ne pas la refuser. On prit la bannière et on la porta triomphalement jusqu'au cimetière. Là nos gens furent encore bien embarrassés. Après un moment d'hésitation, chacun fit bravement le signe de la croix, et jeta sur le cercueil un peu de terre en guise d'eau bénite.

On ne rompt pas en un jour avec les vieilles habitudes. Il est si facile à un pasteur intelligent de les restaurer! On pourrait citer telle paroisse dont l'église fut délaissée pendant près de vingt ans. Les curés fulminaient et perdaient leur latin. L'un d'eux, homme instruit, tout rempli d'idées générales, d'ailleurs nerveux et irritable, passait son temps à déclamer en chaire, devant des bancs vides, contre l'athéisme, le scepticisme, le déisme, et toutes les bêtes de l'Apocalypse. Survint un petit curé tout rond, fort ignorant en théologie, jeune, actif, heureux de vivre, qui prit bonnement la paroisse comme elle était, c'est-à-dire également dépourvue de grands vices et de grandes vertus. Il nettoya l'église, redora l'autel, acheta un bel harmonium pour soutenir les chantres qui, pendant ce long interrègne, avaient greffé sur le rituel les fioritures les plus extravagantes. Il fit même sa partie dans une fanfare, aucune bulle du pape n'interdisant aux curés les jouissances de l'art en dehors des offices. On vint d'abord à la messe par curiosité; on y resta, à cause de la musique. La première honte bue, l'église se trouva pleine. Le petit pasteur ne brille pas par l'éloquence, mais il donne par-ci par-là un bon conseil, une idée consolante habillée en langage un peu vulgaire; et voilà une paroisse reconquise.

Comme on le voit, l'influence ecclésiastique subit de fortes oscillations. Quand le pouvoir du clergé atteint son maximum, il trouve des limites dans la modération qui forme le fond du caractère national et dans les changemens matériels qui modifient l'état de la société. Lorsque le sentiment religieux descend le plus bas, il suffit de la plus légère impulsion pour faire remonter sensiblement le niveau des croyances. Ceux qui pensent, avec Tocqueville, que la religion est indispensable aux sociétés démocratiques, n'ont pas lieu de désespérer. Le sort du clergé est entre ses mains; il lui appartient d'approprier son enseignement aux nécessités nouvelles.

On sait que les catholiques sont nombreux en Angleterre et aux États-Unis. Le dogme sur lequel ils s'appuient est exactement le même que celui qu'on enseigne dans nos séminaires. Cependant le ton, l'allure et la méthode du clergé d'outre-mer diffèrent absolument de ce qu'ils sont chez nous. Il abandonne volontiers le terrain brûlant du dogme pour des leçons plus familières, mais plus utiles. Il sait au besoin parler affaires à des gens d'affaires. Il pénètre en expert dans la conscience d'un négociant, et accommode d'une manière merveilleuse les conseils de l'évangile à des opérations qui n'étaient guère connues des contemporains de saint Mathieu. Il ne maudit ni l'esprit d'entreprise ni le désir du mieux; mais il place le progrès sous l'égide de la religion. D'où provient cet esprit de sage tolérance? C'est que l'orateur sait qu'il ne serait pas écouté s'il tenait un langage moins énergique, moins précis, moins exactement modelé sur les préoccupations de son auditoire. Il n'est pas défendu d'espérer qu'une révolution analogue se fera dans nos mœurs, que le prêtre perdra un peu de son exaltation théologique, le fidèle de ses rancunes enfantines, et que tous deux se rencontreront à mi-chemin, non plus dans la région des orages, mais sur le terrain pacifié de la morale pratique.

III.

L'influence du clergé est celle d'un corps dont les membres sont liés par une forte discipline. Chaque ecclésiastique pris à part est faible : l'ensemble se maintient par la cohésion. Les grands propriétaires sont divisés entre eux. Ils diffèrent d'origine, d'opinion et d'éducation. Où l'un ne voit qu'un accessoire agréable de la vie mondaine, l'autre cherche un instrument pour son ambition. La grande propriété n'est plus une institution politique. Elle ne confère point à son heureux possesseur le droit de juger, d'administrer et de rançonner ses semblables. Mais les mœurs, plus fortes que les lois, attachent encore à la situation territoriale une prérogative insaisissable, la prépondérance. Nos grands domaines ressemblent à ces arbres que la hache du bûcheron épargne dans les coupes réglées : ils tiennent au sol par toutes leurs racines et ils étendent au loin leur ombre sur les arbustes inférieurs. Tant de révolutions qui ont passé sur leur tête et emporté quelques maîtresses branches n'ont pu ébranler leur solide fondement. Ils profitent même des abatis qu'on pratique autour d'eux en recevant à flots l'air et la lumière. Ainsi la grande propriété, participant au progrès de la richesse publique, croît d'importance et de valeur à mesure que le sol se divise autour d'elle.

Dans nos dîners de province, lorsque le vin et la politique délient

les langues, et que tout le monde parle à la fois, le tour des conversations est une sorte de gémissement continu et bruyant sur l'impuissance de l'homme de bien. Nous sommes débordés! Tout nous échappe! La lèpre radicale gagne les campagnes! Le sage n'a plus qu'à vivre aussi doucement que possible entre sa vigne et son figuier, jusqu'à ce qu'on le chasse à son tour. Les plus riches propriétaires tiennent ce langage. Ils paraissent ignorer que la nature et les lois leur donnent une avance énorme sur leurs concitoyens. Ils ont un petit état, qu'ils transmettront à leurs héritiers; sur ce territoire vit une population de fermiers et de journaliers, libre, il est vrai, d'aller chercher son pain ailleurs, mais placée dans la dépendance du maître tant qu'elle y reste. En a-t-il fallu davantage pour fonder de grands empires? Que cherchaient nos premiers rois, au prix de tant de sang répandu, si ce n'est l'hérédité pour leur race et la consistance territoriale pour leur puissance? Avec la seule Ile-de-France, les Capétiens ont assis leur domination et groupé autour d'eux des voisins plus turbulens que les nôtres. Dans une sphère plus modeste, nos conservateurs pacifiques ne sauront-ils pas se servir des armes que la civilisation met entre leurs mains? Faudra-t-il encore que les lois favorisent leur paresse à l'aide de privilèges et d'exemptions d'impôts qui les rendraient odieux? Attendront-ils qu'on attache à la possession de la terre quelque grande charge publique, avant de savoir s'ils en seront dignes? La révolution leur a laissé davantage en organisant la propriété moderne, qu'elle n'a retiré à leurs ancêtres en les dépouillant des redevances féodales. Si cet ancien lustre leur était rendu, ils seraient probablement tout aussi incapables d'en tirer profit et ils laisseraient la chose publique péricliter entre leurs mains, faute de comprendre qu'il n'est pas de droit sans devoir.

Mais, reprennent les pessimistes, la grande propriété est fort menacée. Elle est à moitié ruinée par la crise agricole : demain la terre ne vaudra plus rien, on l'abandonnera comme un instrument rouillé. Quand elle conserverait sa valeur, ne tomberait-elle pas morceau par morceau sous les coups impitoyables du code, qui a établi la loi des partages égaux? — Oui, sans doute, il y a en ce moment un peu de tiédeur. Quelle passion n'est sujette à refroidissement? Mais croire qu'elle va s'éteindre à la suite d'une épreuve passagère, ce serait mal connaître le cœur de nos compatriotes. S'ils mesuraient exactement leur penchant pour la terre au revenu qu'elle donne, ils auraient commencé à la dédaigner le jour où le mouvement des valeurs mobilières a offert des placemens bien plus lucratifs que ce misérable 1 ou 2 pour 100. Ils ne l'ont pas fait cependant. Ce qu'on achète avec un domaine, ce n'est pas seulement un certain nombre de poignées de blé ou de bottes de

foin : ce sont les vieux souvenirs qui planent autour de certaines murailles, c'est l'empreinte laissée par tant de générations sur le sol sacré de la patrie; ce sont encore des jouissances d'un ordre élevé, ou tout simplement le coup de chapeau du paysan; c'est, enfin, la consécration de la fortune, le prolongement de la personnalité, le fondement durable de la famille, toutes choses impalpables et qui étonneraient bien un citoyen de Chicago. Il faut être Américain pour ne rien laisser au sentiment. Là-bas, la terre circule de main en main, comme une marchandise; elle se crie à la bourse, se troque contre un morceau de papier, se négocie chez le banquier du coin. Chaque parcelle, découpée au hasard dans d'immenses plaines uniformes, ressemble à un visage qui n'aurait point de physionomie. Comment s'y attacherait-on? Ici, chaque motte de terre a son langage, et chaque pierre est un symbole.

Tout Français qui consent à devenir propriétaire a, dans sa vie, une heure de désintéressement : c'est la minute où il paie au fisc le tarif exorbitant des droits de mutation. Pour qu'une pareille fiscalité soit possible, il faut que nous nous fassions une idée bien extraordinaire de l'agrément qu'on peut avoir à figurer sur le livre d'or de la propriété territoriale. Il est douteux qu'aucune redevance vexatoire, ou même que la taille aient jamais prélevé sur les biens de la terre, en faisant gémir les contribuables, ce que le trésor prend sans effort aujourd'hui sur les ventes ou sur les legs. Cela fait 9 ou 10 pour 100 du prix principal. Vous croyez peut-être que le malheureux acquéreur trouve la charge lourde? Nullement. Les gens du métier affirment qu'il n'en supporte aucune aussi légèrement; et l'on serait tenté de le croire en voyant qu'il l'augmente de son plein gré. Car, enfin, personne ne le force à s'assurer contre les évictions par un contrat authentique; ou du moins, si ce luxe de précautions ne correspondait pas à un penchant essentiel, on verrait bientôt une procédure expéditive naître et se développer à côté de la procédure officielle, de même que la coulisse s'est formée à côté du parquet des agens de change. Mais non, après avoir payé trop cher son vendeur et l'état, il faut encore que cet infortuné accumule le papier timbré. Tel qui bondit au seul nom de dîme, trouve tout naturel que la société prélève, sous mille formes différentes, la dîme de son ambition. Et l'on voudrait nous faire croire que ce même propriétaire, après avoir supporté sans se plaindre un tel fardeau, se dégoûterait tout d'un coup? Si la grande propriété ne reposait que sur des intérêts, elle fléchirait avec eux; mais elle a son principal fondement dans l'amour-propre : elle est bâtie sur le roc.

Il serait puéril de nier les effets de la loi des partages, ou de ces agens de destruction plus actifs encore : la prodigalité et l'incurie.

Combien de propriétaires calculent mal leurs forces et sont écrasés par la nécessité de tenir un grand état de maison! Combien sont forcés de réaliser! Il faut vendre s'il y a des mineurs; vendre, si l'on n'est point assez riche; vendre de toutes mains et à tout venant. Nous avons reçu les confidences d'un marchand de biens qui venait d'acheter un magnifique château. Il ne pouvait se consoler d'avoir à le débiter en détail. Ce digne successeur des bandes noires avait des entrailles et ne s'acquittait de sa tâche qu'en larmoyant. Il est d'ailleurs, à sa manière, une espèce d'influence départementale, une excroissance maladive de la grande propriété. On le rencontre sans cesse, mais on ne le remarque pas, car il a des yeux, un visage et jusqu'à une nuance de vêtement qui se dérobent à l'attention. C'est quelque chose d'incolore à force de rouler partout. Le regard est fuyant et n'a d'éclat que pour le commissaire priseur. La parole, au contraire, est nette comme un prospectus bien fait. Vous n'êtes pas depuis un quart d'heure avec cet homme, qu'il a trouvé moyen de vous glisser son adresse. Il vous offre tout ce que vous pouvez désirer, une terre qui vaut un million, jusqu'à un fond de cheminée où l'on voit en relief l'écusson des anciens maîtres. Il revend séparément, bien qu'à contre-cœur, la forêt, le parc, les serres, les ferrures des serres, le mobilier, et jusqu'au gibier. Voulez-vous quelques paires de chevreuils pour repeupler vos chasses, ou préférez-vous des faïences anciennes? Il tient de tout. Il est du reste sérieux, posé, sans affectation ni vanité malséante, comme il sied à un insecte de bien qui remplit une tâche essentielle dans la nature. De même que le termite ronge consciencieusement sa poutre, il va et vient, s'empresse, divise et subdivise, comme si le salut du monde dépendait de sa diligence. Il joue à la baisse pour acheter la terre, et à la hausse pour revendre. Aujourd'hui, il est alarmé de la dépréciation du sol et il se jette dans la politique pour obtenir des droits protecteurs. Il se fera, s'il le faut, agent électoral : c'est une annexe de son petit commerce. Il trouve ses députés trop mous; il les harcèle, et, avec sa lucidité d'homme d'affaires, il frappe juste. D'ailleurs, ce répartiteur juré de la fortune territoriale n'est point uniquement occupé à broyer et à morceler. S'il détruit, il se plaît à reconstituer, et revend en gros aussi bien qu'en détail.

Les grands domaines renaissent avec autant de rapidité qu'ils se défont. Nos pères, en décrétant la division des héritages, agissaient en disciples de Rousseau et en admirateurs de l'antiquité. Ils attendaient peut-être de ce morcellement un équilibre social digne de Lycurgue. Au bout d'un demi-siècle, les Français seraient devenus égaux et médiocres. Cent ans sont presque écoulés :

l'aspect de nos champs ne rappelle pas plus l'égalité spartiate que l'ordinaire de nos tables ne ressemble au brouet lacédémonien. Nos pères n'avaient pas prévu le développement merveilleux de la richesse mobilière, ni que cette richesse retournerait à la terre comme par une pente naturelle, pour reformer les chasses immenses, les futaies vénérables, et les garennes d'autrefois.

Ce sont les grands noms qui ont le plus de propension vers les grandes terres. Ils prouvent, par leur exemple, qu'avec un peu d'esprit, on n'a pas à craindre les partages et qu'on arrive toujours à combler les trous de son patrimoine. Jadis, un duc et pair disait à sa belle-fille, en apprenant la naissance d'un troisième héritier : « Ma bru, voilà qui va fort bien; mais si vous m'en donnez encore un, il faudra vendre. » Ce grand seigneur avait compté sans les mariages, qui, pendant trois générations successives, ont redoré son écusson. Le dernier duc vient d'épouser la fille d'un riche industriel. Il abandonne à son cadet la terre patrimoniale, qui ne lui suffit plus, et il achète, à deniers comptans, une ancienne résidence royale. Cette demeure, depuis longtemps silencieuse, s'emplit du bruit des voitures, des piqueurs et des chiens. L'apparence des livrées, la tenue des équipages, surpasse les anciens modèles. Le velours et la soie frôlent de nouveau les vieux escaliers de pierre. Des barques élégantes réveillent l'eau dormante des étangs. Une centaine de fermiers dépendent du château, et, à défaut de véritable déférence, l'intérêt suffit à les maintenir. Que le duc se montre seulement humain, qu'il paie largement les indemnités de ses chasses, qu'il ferme les yeux sur le braconnage, on l'enverra, s'il le désire, à la chambre ou au sénat. Le voilà entré de plain-pied dans les affaires, et plus puissant peut-être, de par ses électeurs, qu'il ne l'aurait été jadis par droit de naissance, avec sa duché-pairie. S'il a plusieurs enfans, il faudra partager. Mais qu'importe? Ses fils feront comme lui. Ils se marieront bien, et le même somptueux décor les suivra de leur berceau jusqu'à leur tombe. Séduits par le mirage du passé, ils pourront oublier, ils oublieront trop souvent dans quel siècle ils vivent, et quels devoirs d'activité leur incombent, pour être à la hauteur d'une telle situation; car, cette existence magnifique, si elle n'est pas relevée par de hautes ambitions, devient la plus vide et la plus fatigante des féeries.

Qui donc a reproché à la noblesse française d'être fermée, sévère aux nouveau-venus, dédaigneuse de la richesse? Qui l'a accusée de ne pas savoir, comme l'aristocratie anglaise, se plier aux circonstances, éviter la pauvreté toute nue ? Dans notre province, les sacs et les parchemins n'ont pas cessé d'avoir de l'attrait l'un pour

l'autre. C'est une loi aussi constante que l'attraction et la pesanteur. Elle survit aux révolutions les plus profondes, elle tient aux fibres même du cœur. Autrefois, on épousait pour se refaire du jeu et des grandes dépenses de la cour. On épouse maintenant par économie bien entendue et pour soutenir sa maison. La démocratie n'y change rien. La cote des grands noms n'a point baissé; bien plus : elle a monté. Un titre est de bonne défaite à l'exportation. Les Américains, ces princes des parvenus, en sont les plus friands. Un duc, un comte, un marquis, n'ont qu'à choisir, en France ou à l'étranger. Dans n'importe quelle branche d'industrie, s'il naît une fille, belle ou laide, elle est à eux. Il serait ridicule de crier au scandale. Dans un âge commercial, tout se trafique. Il en est d'un grand nom comme du clos-vougeot ou du laffitte, qu'un seul terroir peut produire. C'est un monopole naturel, qui se paie au prix d'amateur. Il y a une trentaine d'années, notre littérature a beaucoup daubé sur ces alliances. Aujourd'hui, elles sont complètement passées dans les mœurs, ce qui prouve qu'elles répondent à une nécessité sociale. Elles sont, pour la noblesse, la rançon d'une loi très dure, qui lui interdit de faire un aîné, et elles témoignent d'un certain niveau commun entre un sang rarement pur de tout mélange et la haute bourgeoisie, qui ne le cède à cette élite ni par la culture, ni par les manières. Il serait souvent malaisé de saisir la différence entre une duchesse improvisée et une grande dame dont les quartiers sont irréprochables.

La grande propriété est l'accompagnement ordinaire, ou, pour mieux dire, le prix de ces mariages politiques. C'est dans l'isolement majestueux du château seigneurial ou dans le développement princier d'une large vie élégante que la fusion se consomme. Le noble, fidèle à ses traditions de famille, a transformé à son profit la puissance financière du siècle et recouvré comme châtelain une partie de l'influence perdue. Le bourgeois, quand il a respiré cette atmosphère aristocratique, dépouille le vieil homme. Il trouve enfin ce qui lui manquait à la ville : l'espace et le prestige. Il ne sent plus les coudes d'une foule fiévreuse, il n'entend plus les milliers de voix discordantes dont l'ensemble forme la rumeur des grandes cités. Il atteint réellement le faîte de son ambition, ce rêve de stabilité qui se dérobait sans cesse à son étreinte. Le spectacle de nos agitations politiques augmente encore chez lui le besoin du repos : la propriété territoriale lui en offre l'image la moins imparfaite. Il n'en jouira peut-être qu'un jour. Mais pendant cette heure fugitive, il aura eu l'illusion de la durée. Ses fils, paisibles possesseurs du domaine acquis, s'étonneront qu'on ait pu végéter dans un entresol et user ses yeux sur des comptes. Demain, ils seront

parfaitement confondus avec les anciens maîtres du sol. L'œil exercé d'une femme pourrait seul démêler le parvenu sous l'impertinence du faux gentilhomme.

Il subsiste encore, dans un grand nombre de cantons, toute une petite noblesse rurale qui ne paraît guère avoir changé depuis la révolution. Beaucoup de biens patrimoniaux ont traversé les orages politiques ou sont rentrés entre les mains de leurs anciens possesseurs. Sans doute, les privilèges ont péri dans le voyage ; mais, à l'exception de quelques redevances plus bizarres qu'utiles, on ne voit pas que ces hobereaux aient perdu grand'chose dans le naufrage du 4 août. Ils n'ont plus le droit exclusif d'élever des pigeons, ce qui était assurément flatteur, mais ils ont encore, avec l'estime publique, un bon abri pour les générations futures. C'est généralement ce qu'on appelle un grand logis, moitié ferme et moitié manoir. Sous l'enduit de plâtre moderne reparaissent les croisillons de pierre et les fines sculptures du XVIe siècle. Même quand le logis est rebâti à neuf, le portail se dresse dans son ancienne majesté et porte dans ses pierres noircies quelques restes de blason à demi effacés sous les saxifrages. Le pigeonnier aussi est encore debout. L'ancienne cour seigneuriale, qu'il domine de son chef branlant, est devenue basse-cour. C'est là que le gentilhomme campagnard, rude d'aspect et de langage, reçoit ses fermiers avec une familiarité qui maintient les distances. Le partage de la récolte se fait sous les yeux du maître : il a le droit de choisir sa part le premier. Il se rendra, comme jadis, au marché sur son cheval maigre. Il chausse volontiers de gros sabots, boit sa piquette, surveille son bien et mène au demeurant une existence assez tolérable. Il n'est pas rare qu'un titre de comte ou de marquis se cache ainsi sous la blouse. Le métayer aime ce propriétaire qui l'aide au besoin et ne le presse pas trop. D'un côté, la simplicité de la vie, de l'autre, la fidélité des souvenirs entretiennent la sympathie et la confiance réciproques.

Au centre de cette région, l'une des plus anciennement cultivées du pays, se dresse une petite ville qui est comme le dernier refuge de cette classe respectable. La ville a gardé sa ceinture de murailles, couvertes de mousse et de ronces, ses douves à l'eau dormante, ses quatre portes flanquées de tours. On conçoit que la petite capitale ait pu longtemps se suffire à elle-même, dans le domaine que la nature et l'histoire lui avaient tracé. Si jamais quelque invasion de barbares rompait les routes et brisait les communications administratives, elle renaîtrait dans son ancienne indépendance, ainsi qu'un rejeton vigoureux détaché de la souche nationale. Les jours de fête, elle secoue sa torpeur et s'emplit de

gens, de bêtes et de bruit. Les coiffes blanches innombrables, les chapeaux aux formes étranges, les visages fouettés par le vent, l'étalage des marchands forains qui débitent des amulettes religieuses avec des ustensiles domestiques, toute cette animation locale nous reporte au xve siècle, avant les grands chemins et la politique.

Là vivent assemblés tous ceux de nos hobereaux qui n'ont pas le courage de se faire laboureurs. On trouve parmi eux d'assez grands seigneurs et des noms de très vieille date. Mais la plupart sont tombés dans la médiocrité, et quelquefois dans la misère. Ils se sont fixés dans cette enceinte étroite, et, bien serrés les uns contre les autres, comme leurs vieilles maisons, ils s'étaient réciproquement. Ils vivent chichement, mais avec une certaine dignité, mettent en commun leurs préjugés doublés d'un peu de morgue innocente et se réchauffent au foyer qu'ils alimentent avec les débris du passé. Quoique pauvres, ils ont encore la satisfaction de se sentir respectés, d'abord par bénéfice d'ancienneté, puis parce que, dans leur oisiveté, ils ont conservé l'honneur pointilleux du gentilhomme. Quelques-uns, hélas ! sont tout à fait écroulés. Tel dont le nom figurait aux croisades a été forcé d'accepter un emploi de facteur rural. Tel autre, sous ses pauvres habits, a la physionomie d'un garde champêtre, et devient le régisseur trop scrupuleux de quelque bourgeois enrichi. La plupart ont encore des terres et restent en communion étroite avec les campagnes environnantes. Ils tirent vanité de leur désœuvrement. Une de ces nobles dames, qui végète avec trois ou quatre mille francs de rente, dit, en parlant de millionnaires : « Ce sont des gens de rien ; ils ont travaillé toute leur vie ! » La déchéance, pour eux, commence au travail ; et c'est par là qu'ils se distinguent nettement de la classe bourgeoise, même lorsque celle-ci a la sottise de renier son origine. Naturellement, cette oisiveté nourrit une assez jolie collection des aimables vices pour lesquels l'ancienne société se montrait indulgente : par exemple, un penchant prononcé pour la bouteille ou bien un libertinage d'ordre inférieur. Il y a de petits scandales qu'on se chuchote à l'oreille. Ces vieux péchés ne défigurent pas trop un fond de droiture et de qualités solides. Ils ressemblent aux plantes folles et parasites qui poussent dans les crevasses des vieux murs.

Dans ce nid de hobereaux, quelques familles bourgeoises ont conservé, avec un nom intact, toute la verdeur de leurs opinions voltairiennes. Elles sont aussi entichées de préjugés révolutionnaires que les autres de noblesse, aussi dédaigneuses des subtilités du point d'honneur que M. Poirier lui-même, et cependant pleines de

probité, de verve, avec le goût du terroir, qui ne gâte rien. On est encore libéral, dans ce pays-là, comme on l'était sous Louis-Philippe, avec beaucoup de passions anticléricales, qui se dépensent en paroles, mais avec des ménagemens pour les personnes. Un bon bourgeois parle « d'écraser l'infâme » et fait paisiblement sa partie de piquet avec le curé. De temps immémorial, on a choisi dans ces familles, aux époques de révolution, des administrateurs de district et des commissaires du gouvernement. Une fois le péril passé, elles rentrent dans leur existence modeste, tandis que des fonctionnaires patentés viennent de la capitale pour régenter un pays qu'ils ne connaissent pas.

Ces opinions tranchées communiquent une saveur particulière aux luttes politiques de la petite ville. Les passions sont vives des deux côtés. Malgré la supériorité numérique des nobles, la ferme attitude de quelques roturiers suffit à balancer la victoire. On se prend à regretter que notre tiers-état n'ait pas conservé partout le même caractère un peu âpre et la même vigueur de bon sens. Les bourgeois ici restent bourgeois, et, malgré les provocations de la noblesse, ils ne cèdent pas à la manie des duels politiques dans lesquels on s'extermine si rarement. Ils sont à l'abri de cette contagion absurde, parodie du sentiment chevaleresque, qui met la pointe d'une épée sous chaque parole de journaliste aux abois et qui n'exige même pas de courage, tant le dénoûment est prévu. Aux dernières élections, l'homme le plus considéré de la contrée était une espèce de colosse, gentilhomme et propriétaire, ne dédaignant pas de mettre la main à la charrue. Cette figure biblique appuyait de ses poings les opinions les plus orthodoxes, de sorte qu'il ne faisait pas bon tomber sous le coup de ses argumens. Au même moment, les opinions contraires avaient un jeune champion, moins vigoureux de corps, mais beaucoup plus vif d'esprit, frais émoulu des écoles de Paris, et prêt à soutenir dans toute leur pureté les traditions révolutionnaires de sa famille. Il correspondait avec les journaux les plus avancés, et ne laissait pas passer un abus à cinq lieues à la ronde. L'autre aimait les abus, et pour cause. Bref, il parut un article assez mordant, avec des allusions transparentes. Ce grand diable, qui ne mettait jamais de chapeau, de peur des congestions, ne put résister à l'impétuosité de son tempérament rustique. Il alla chercher le plus saugrenu des gentillâtres et tous deux tombèrent à bras raccourcis sur le malheureux jeune homme. Celui-ci, qui était prévenu, les attendit de pied ferme, se laissa rosser consciencieusement, bien qu'il eût un pistolet chargé sous la main ; puis au lieu de les appeler sur le terrain, il les conduisit en police correctionnelle, où ils eurent six mois de prison. Nos piliers de salles d'armes trouveront cette con-

duite bien pusillanime. Tous tant que nous sommes, esclaves de l'opinion, nous aurions fait les matamores. C'est cependant une question de savoir si ce petit homme n'a pas montré plus de sang-froid et de courage en risquant de se faire assommer qu'en mettant flamberge au vent. Il a renvoyé la brutalité au seul endroit qui lui convienne, au banc d'un tribunal. Ce dédain du préjugé sent d'une lieue son Molière. Combien M. Jourdain, dont la personnalité bruyante encombre maintenant notre presse et nos assemblées, aurait été moins grotesque, s'il avait écouté les conseils de sa digne épouse, au lieu de se travestir en gentilhomme!

Si nous cherchons un endroit où la grande propriété brille de tout son lustre, nous nous arrêterons dans les deux ou trois vallées qu'on peut appeler la région des châteaux. La tradition, le charme du site, le voisinage des grandes forêts et des rivières ont déterminé leur emplacement. De temps en temps, on aperçoit, au-dessus des ombrages des grands parcs, de fières tourelles, des pignons aigus, des girouettes, tout l'appareil compliqué et gracieux de l'architecture féodale. Une grande partie de ces manoirs ont été construits dans les cent années qui séparent l'avènement de François Ier de la mort d'Henri IV. Ils témoignent de la vitalité puissante et de l'originalité qui étaient, pendant cette époque troublée, les traits de notre noblesse provinciale. Les plus modestes pignons se paraient alors d'ornemens dont l'imprévu et la grâce rappelaient l'exubérance de Rabelais ou la finesse de Montaigne. Parmi les résidences plus anciennes, il y en a peu qui ne soient à l'état de ruine. Cependant on conserve avec soin deux ou trois bastilles féodales à la mine rébarbative, avec pont-levis, poternes et mâchicoulis. Les aménagemens modernes qu'on est forcé de faire pour habiter ces forteresses ne sont pas sans leur donner un léger ridicule. On s'approche de ces terribles murailles : un chien solitaire remplace à lui seul les hommes d'armes qui gardaient la première enceinte. On avance : la cour du donjon est déserte. Une tête paraît enfin à une fenêtre haute. C'est la dame du logis, qui appelle sans façon son domestique. On vous introduit dans une vaste salle où les châtelains rendaient la justice. Le seigneur est un homme tout uni, demi-savant, demi-campagnard, avec des lunettes bleues et des guêtres de chasse. Il est épris de son vieux château. Il vous promène avec amour à travers les pièces vides et incommodes, le long des créneaux veufs de couleuvrines. Il démonte sous vos yeux son château-fort comme un jouet. On se fatigue à la longue de voir des salles du trône sans trône, des armures sans chevaliers, et des hallebardes sans suisse. Le goût de l'archéologie et de la restauration envahit tout. Les fortunes bourgeoises ne sont pas toujours à

la hauteur de ces prodigalités. Un simple papier gaufré remplace alors les tentures en cuir de Cordoue. Des moulures de plâtre grossièrement peintes comblent les lacunes des boiseries sculptées. On ne retrouve dans ces imitations ni le caprice de la main, ni le prix de la matière, qui sont les véritables signes de l'opulence mariée au goût. Se procurer rapidement et à bon marché des jouissances aristocratiques, voilà où le bourgeois barbouillé de noblesse montre le bout de l'oreille.

Il n'est pas beaucoup plus à l'aise dans les solides demeures, encore intactes, que lui a léguées le XVIIe siècle. La sévère ordonnance de ces grands châteaux de brique et pierre convient mal au laisser-aller des mœurs modernes. C'était bon pour l'ancienne noblesse de robe qui lisait Descartes, Gassendi et Pascal en guise de distraction, et qui, jusque dans son faste, conservait la rigidité imposante d'un tableau de Philippe de Champaigne. Nous avons beau nous hausser sur la pointe des pieds, nous nous sentons petits garçons en présence de ces murs vénérables; et si la mode ne s'en mêlait, les nouveaux habitans avoueraient qu'ils s'y ennuient à périr. Peu à peu, ils désertent les grands salons trop froids, où ils avaient accumulé toutes les reliques du passé; ils préfèrent le joli au grand, le style Pompadour aux meubles de Boule. Tout en conservant, pour la montre, une sorte de musée, ils s'accoutument à vivre dans une seule aile du château, où toutes ces splendeurs gênantes sont remplacées peu à peu par de bons divans bien capitonnés. A la raideur des anciens fauteuils ils substituent ces chaufferuses complaisantes où l'on se tient moins assis que couché; aux boiseries correctes, un fouillis d'étoffes et de bibelots contemporains. Ce sont les coulisses de la comédie politique que notre haute société joue pour la galerie. Elle chausse volontiers le cothurne, et se guinde, en paroles, sur des opinions dignes de Port-Royal. Il faut la voir en déshabillé, lorsqu'elle pose son masque et qu'elle se détend dans le bien-être. Si alors ces messieurs et ces dames, tout en buvant leur café, répètent que nous marchons aux abîmes et se lamentent sur le temps présent, nous pourrons leur représenter doucement que leur sort vaut bien celui de leurs aïeux. Jamais, quoi qu'ils en disent, la vie privée n'a été plus moelleuse ni plus confortable. Elle s'écoule sans émotion, sans secousse, exempte des lourdes obligations qu'imposent le rang et la grandeur. Que diraient nos châtelains s'ils devaient, comme autrefois, donner audience à leurs vassaux, paraître aux assemblées de la noblesse, observer les préséances? Ou bien, puisque leur archéologie se complaît dans les temps héroïques, s'il fallait vivre l'épée à la main, prendre parti entre les huguenots et les catholiques, défendre leurs murailles contre des bandes de

partisans, ou redouter, à la suite de quelque galante escapade, la sévérité d'un roi? Ils tremblent aujourd'hui devant quelques démagogues. On prétend qu'à la veille de la grande révolution, une cour frivole et insouciante dansait sur un volcan. Certes, ce ne sont point nos gens qu'une nouvelle tourmente surprendrait en flagrant délit d'optimisme! Pour dénigrer leur pays, ils rendraient des points à l'étranger le plus hostile. Ce sont là des bravades puériles. En aucun temps, on n'a montré plus d'indulgence pour certaines fanfaronnades, qui consistent à mépriser ouvertement les institutions dont on réclame la protection. Puisque les murs de ces châteaux ont vu les querelles religieuses et celles des parlemens, ils pourraient enseigner à leurs possesseurs ce qu'il en coûtait autrefois de penser autrement que le pouvoir. Ces comparaisons ne seraient pas toutes à l'avantage du passé, mais les dissidens montraient alors plus de courage et de politique qu'il n'en faut aujourd'hui pour tenir tête à trois ou quatre pédans de village.

Doit-on attacher plus d'importance à cette recherche d'archaïsme que les châteaux apportent dans leurs opinions, comme ils en mettent dans leur mobilier? Telle est l'influence de la pierre sur l'homme, que le bourgeois le plus saugrenu, une fois installé dans la carcasse d'un vieux manoir, se croit obligé d'entrer dans la peau des anciens propriétaires. Il perd le peu de cervelle qui lui restait au contact de toutes ces vieilleries. La possession d'un salon Louis XV lui inspire des goûts de talon rouge. Il parle du bout des lèvres et prend un air mauvais sujet. Ailleurs, la mode est aux armures et aux grands coups d'épée. On dirait qu'après fortune faite, chacun n'a plus qu'à choisir, dans la succession des temps, celui qui convient le mieux à son imagination ou à son tempérament. Voulez-vous du moyen âge, de la renaissance, ou du directoire? La baguette d'une fée va vous transporter cent ou deux cents ans en arrière, vous, votre château et votre parc. Si encore cette fantaisie s'en tenait à la bagatelle! Mais il faudrait, pour satisfaire le caprice de nos parvenus, ou les exigences tout aussi déraisonnables de la vieille noblesse, que la France entière modelât ses institutions et ses idées sur cet idéal à reculons. « Eh! ventre-saint-gris, dirait le bon roi Henri à ses courtisans rétrospectifs, j'étais de mon temps, messieurs, soyez du vôtre! »

IV.

Les déceptions commencent pour les grands propriétaires quand ils veulent entrer dans la vie politique. Un grand seigneur paraît une fois dans sa terre au moment des vendanges, et, le reste du temps,

vit à Paris. Un bourgeois mange ses revenus à la ville voisine et traite ses fermiers du haut en bas. Cependant, vers quarante ans, il leur pousse une ambition. L'un vient étaler devant les braves gens qui l'ont vu naître le luxe de ses équipages et la hauteur de ses grandes manières. L'autre imite gauchement la bonhomie rustique, prend le menton aux filles, et frappe sur l'épaule des pères. L'un distribue des écus et l'autre des cigares. On prend les écus, on fume les cigares, on cache les filles, et finalement on nomme quelque politique du cru, qui ne fait point grande figure, mais qui, depuis dix ans, est installé dans la place.

Il faudrait au moins que nos ambitieux consentissent à résider. Voici un grand parc désert. C'est au mois de juin : tout est en fleur ; mais les fenêtres du château sont closes. L'herbe pousse dans les allées du parc. Il y règne un air d'abandon que cette magnificence rend plus triste. Les fermiers sont inquiets, car leur grenier penche et leur étable est insuffisante. Ils ne savent quand viendra le châtelain, si ce sera pour le mois d'août, ou seulement pour les chasses. Il arrive enfin. Le château secoue sa torpeur. Les jardiniers se hâtent, donnent aux corbeilles un air de fête, et flattent délicatement l'amour-propre de madame, qui, de sa fenêtre, peut voir ses initiales et sa couronne tracées en géranium sur le gazon. Pendant un mois, c'est un tapage à rompre la tête. Les piqueurs donnent du cor, les cuisiniers s'empressent autour des fourneaux. Le pauvre diable de fermier se présente alors, ruminant sa requête, et tournant son chapeau entre ses doigts : osera-t-il parler devant tout ce beau monde? Non, il préfère revenir un peu plus tard. Il revient en effet : le tourbillon est déjà passé et tout est retombé dans un morne silence.

On ne dira jamais assez aux propriétaires le tort que leur font les régisseurs. Est-il rien de plus humiliant, pour des hommes de cœur, que d'être à la merci de ces chiens de garde qu'il faut craindre ou flagorner? Nous ne sommes point en Russie ; et cependant on ne saurait croire combien il reste encore, dans nos provinces, de tyrannie subalterne, de valetaille orgueilleuse, de renards et de loups-cerviers. Éternels défauts de la nature humaine, dira-t-on ; soit, mais ne sont-ils pas singulièrement favorisés par l'absence ou par l'oisiveté du maître, presque toujours invisible? Qu'importe même un séjour de six mois, si, uniquement occupé de vos plaisirs, vous vous déchargez des affaires, comme au bon vieux temps, sur le dos d'un intendant voleur? Vous n'êtes point agronome ; la campagne est pour vous un délassement et non un devoir. Au moins, tenez en laisse le chien de garde, soyez d'accès facile, passez quelquefois par dessus la tête de votre subordonné pour réparer une injus-

tice. Et, après tout cela, si, pendant neuf mois sur douze, votre carrière ou votre fantaisie vous appellent à Paris, ayez le bon sens de n'avoir pas d'ambition locale. Ne maudissez pas une ingrate patrie qui néglige les absens. Vous pouvez être un ingénieur exact, un excellent officier, un diplomate délié : vous ne sauriez devenir, du jour au lendemain, une puissance départementale.

On a hâte de jouir, et on croit acheter tout ensemble : le château, la terre, et les dépendances, c'est-à-dire le prestige territorial. Un de nos députés, voulant liquider son bien, disait à un acquéreur irrésolu : « Prenez ma terre. Je vous la vends peut-être un peu cher, mais vous ne regretterez pas votre argent. C'est mon mandat que je vous cède par-dessus le marché. » Il aurait pu, comme le personnage de Cicéron vendant sa villa, convoquer le ban et l'arrière-ban de ses tenanciers et organiser, sous les yeux de l'acheteur charmé, une petite fête patriarcale. Mais quand le nouveau propriétaire serait accueilli par des démonstrations de joie, des cris, et des salves d'artifice; quand même le chœur de ses fermiers lui chanterait du matin au soir :

Que de grâce! que de grandeur!
Ah! combien monseigneur
Doit être content de lui-même!

il devrait s'attendre à de cruels déboires. Le temps n'est plus où l'on vendait les âmes avec le sol. Laissez passer six mois. Le vent a tourné. L'idylle s'est évanouie. Ces villageois de Berquin ne sont plus, à l'entendre, que des misérables sans foi ni loi. Quel est leur crime après tout? De lui en avoir donné pour son argent et d'avoir régalé sa vanité de vains hommages. Erreur de jugement, le ton impérieux et cassant de la grande dame : ce petit notaire, qu'elle traite avec un sans-gêne insultant, lui revaudra cher toutes ses courbettes. Erreur encore, la charité dédaigneuse, qui traite les hommes comme les enfans, et pense, avec quelques bonnes paroles, les maintenir dans l'ancienne dépendance. Autre faute, l'air protecteur qui appelle la fermière : bonne femme, et son époux : mon brave. Il faut engager tout ce beau monde à puiser ses notions sur la société moderne autre part que dans le vieux répertoire.

Une difficulté beaucoup plus grave tient à la forme même de notre éducation. Voici un homme excellent, modéré, respectueux des droits d'autrui. Avec une âme fière et maîtresse d'elle-même, de la discrétion, un peu trop de réserve peut-être, il semble né pour de grands emplois. L'incertitude des temps l'a déterminé à se fixer

dans sa terre, qui est belle et vaste, mais ne se prête pas aux expériences. C'est un mélange de prés, de bois et de vignes sur un terrain accidenté, dans un site délicieux. Notre propriétaire ne veut pourtant pas s'y engourdir. Il se lève dès l'aube, visite ses fermiers. Il est à lui-même son propre intendant. Il se couche harassé de fatigue et dort d'un sommeil de plomb. D'où vient cependant qu'avec tant d'exactitude et des occupations si pressantes, il s'ennuie profondément? Il a beau s'évertuer, il ne saurait prendre intérêt à une aussi plate besogne. Il n'a pas même la ressource des petites jouissances dont ses voisins nourrissent leur désœuvrement. Il ne tire gloire ni de son nom, ni de son château, ni d'un vignoble renommé. Il traite ses inférieurs avec une politesse recherchée, qui passe pour de la froideur. On le respecte, mais on lui préfère tel de ses pareils qui, avec moins de fond, a plus de rondeur et de familiarité. Il n'est vraiment heureux que pendant les heures trop courtes qu'il dérobe à ses tracas pour s'enfermer dans sa bibliothèque. Là, son esprit ouvre ses ailes et prendre l'essor. Du fond de son cabinet il porte sur les affaires publiques des jugemens dont le ton décidé tranche avec sa timidité ordinaire. Ne croyez pas cependant que ce rare esprit renonce à réaliser le bien qu'il rêve. Il a fait de louables efforts pour associer les petits propriétaires voisins dans une entreprise commune. Tous l'écoutèrent en silence et paraissaient approuver du bonnet. Mais quand on alla aux voix, le projet fut rejeté. Cet échec fut très sensible à notre solitaire. Il reprit, la tête basse, son train de vie monotone. Cœur candide, âme trop pure, mal préparée pour agir. Suffit-il donc d'avoir raison? Combien de pas et de démarches ne faut-il pas au plus honnête homme pour faire triompher l'idée la plus simple! Avant de lancer votre proposition, que n'allâtes-vous visiter chacun en particulier? Ne pouviez-vous diriger adroitement l'entretien, et tout en parlant de la pluie et du beau temps, étudier du coin de l'œil le point faible de votre interlocuteur? Le jour de la délibération, vous aviez ville gagnée. Mais s'en rapporter à l'effet d'un argument bien coordonné, croire que l'histoire se fait avec des harangues, comme dans Tite Live, c'est vraiment trop de bonne foi ou trop d'inexpérience. Nous dirons à cet homme, digne d'une meilleure fortune : Déployez vos remarquables facultés sur un autre théâtre. Choisissez les armes, l'administration ou les lettres. La nature nous a créés pour différens rôles, et le vôtre est d'entrer tout droit dans le pays des idées générales, sans passer par la filière des petits moyens et des petites gens. Ce qu'il faut ici, c'est la pratique des hommes; c'est un tempérament sanguin et gai qui surmonte aisément les dégoûts; c'est une certaine facilité de commerce, et, comme on dit, de l'entregent; plus d'audace que de scrupules, de sympathie que de sévérité; une opiniâtreté à toute épreuve sous

une apparente souplesse ; en un mot, les qualités de l'homme d'action. Ce n'est pas là le produit d'une éducation littéraire et raffinée.

De la vie aristocratique les châteaux, n'ont conservé que la façade. Ils n'ont aucune prise sur le pays. Leurs affinités avec les coteries ne font que les affaiblir. Tout autre est la situation des hauts et puissans barons de l'agriculture qui font valoir leurs terres. Ceux-là s'attachent au fond plutôt qu'à la forme et sacrifient volontiers la façade pour sauver le corps de logis. L'existence du grand propriétaire défricheur est fort austère. Nous sommes loin de la vie facile et élégante, du mouvement des réceptions, de l'échange des idées. L'isolement est ici une nécessité topographique. En traversant ces espaces déserts où l'agronome n'a d'autre distraction que d'écouter pousser son blé, on se sent frissonner de la tête aux pieds. Un homme habitué à notre température de serre chaude ne pourrait jamais s'y faire. L'habitation du maître n'offre aucune recherche. Quand on vit toujours dehors, l'intérieur est chose secondaire. On rentre crotté jusqu'à l'échine. On préfère aux parquets cirés les dalles et le carreau qui peuvent se laver facilement. Le sang est tellement fouetté par le grand air qu'on oublie d'allumer du feu. La salle décorée du nom de salon est une glacière qu'on n'ouvre presque jamais. Le maître, en supprimant toute trace de luxe, diminue les frais généraux et flatte un entourage dont il imite la simplicité.

Le monde croit qu'on est fort à plaindre quand on se passe de lui. Nous avons cependant rencontré peu d'existences aussi dignes, aussi bien réglées et, en définitive, aussi heureuses que celles qui s'écoulent au sein de ces petites colonies agricoles, entre quatre murs blanchis à la chaux, et dans l'exercice d'une tâche librement acceptée. Par la sérénité du visage et par le calme profond de l'âme, certains propriétaires ressemblent à des cénobites. Ils se lèvent, travaillent, mangent et dorment avec autant de ponctualité que dans un couvent. Il est bon, après tout, qu'il y ait des caractères entiers, dont le frottement des villes n'ait point usé le tranchant. Chez d'autres, ce genre de vie développe un certain penchant au despotisme. Tout partage d'autorité leur paraît un empiétement et toute concurrence une rivalité. Quelques-uns conservent jusque dans la vieillesse des rancunes mal assoupies. Prenons-les tels qu'ils sont, à la fois tracassiers et bienfaisans, épineux avec leurs pareils, indulgens aux faibles, autoritaires avec les uns, libéraux avec les autres.

Dans ce gros village écarté, tout est en l'air aujourd'hui. Il règne un va-et-vient continuel entre la mairie, sorte de grange perchée au-dessus de la halle aux grains, et une petite maison basse qui occupe l'autre bout de la rue. C'est la demeure du

maire, conseiller général, président du comice, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture et plus qu'à demi sénateur. Tandis que tant de dignités s'accumulaient sur sa tête, il a gardé, comme Auguste, sa chaumière du Palatin et dissimulé la dictature sous la simplicité du citoyen. Il paraît au milieu de son peuple. Sa haute taille est un peu voûtée : on dirait qu'il exagère le poids des ans pour se faire pardonner sa puissance. Son allure est pesante, mais ses petits yeux mobiles, enchâssés sous un front bombé, dénoncent une pensée toujours en mouvement. Il s'avance, suivi de la foule des courtisans. Le cortège grossit. Des chuchotemens signalent l'arrivée de deux hobereaux qui saluent d'un air pincé, mais qui sont à leur tour entraînés par le courant. Quant à lui, satisfait d'avoir enchaîné les vaincus à son char, il triomphe avec modestie, et montre que le roi de France oublie les griefs du duc d'Orléans. Il s'est rallié de bonne heure aux institutions libérales, par le calcul d'un génie supérieur : la branche aînée de sa famille, dont la fortune est plus ancienne, perd son temps à briguer le suffrage des salons. Le chef de la branche cadette a voulu rester paysan et il s'est orienté vers les régions officielles, comme l'aiguille aimantée vers le pôle.

Les autorités se montrent enfin sur le haut de la côte ; dans un nuage de poussière brillent les sabres de l'escorte. Les autorités mettent pied à terre et abordent avec empressement le patriarche du canton, qui a pour elles des inflexions de voix câlines. Il s'efface. Il n'est qu'un pauvre et rustique vieillard, et ne fait pas de cérémonies. Les autorités deviennent graves en se demandant de quel bureau de tabac, de quelles révocations le pauvre vieillard va leur faire payer son hospitalité. Le bruit de la fanfare couvre cet échange de complimens, et la foule s'achemine vers le bourg, à distance respectueuse, derrière l'état-major. Tout ce qui a du poids dans le canton prend place autour d'un déjeuner de gala. La maîtresse du logis fait les honneurs avec plus de résignation que d'enthousiasme. C'est une bonne petite vieille que tout ce bruit intimide. Elle jette un œil de regret sur le coin de fenêtre où elle coud d'ordinaire. Le bonnet éclatant qu'elle arbore semble ne pas tenir à sa tête. Ce sont deux pièces rapportées, qui jurent ensemble. Le bonnet chante un air de bravoure. La petite figure fatiguée et ridée ressemble à une vieille chanson mélancolique.

On commence à dévorer en silence. Aux deux bouts de la table, les ruraux, muets comme des poissons et presque aussi voraces, le nez dans leur assiette, promènent de temps en temps un regard sournois sur les autres convives. Les autorités montrent seules de l'aisance au milieu de l'embarras général, et, sans perdre un coup de dent, partagent habilement leurs attentions entre le maître du

logis et ces autres figures rechignées qu'il faut conquérir. Bientôt la glace est rompue. Le vin rend les âmes transparentes et dessine les contours des caractères, comme à l'aide de certaines substances on fait reparaître une écriture effacée. Les autorités oublient de flatter leurs voisins pour se complaire dans la redondance de leurs paroles. Les partis hostiles font de petites coquetteries à l'administration. L'amphitryon lui-même se déride. Immédiatement la double rangée de ruraux, par sympathie, montre une quadruple rangée de dents blanches. L'instituteur, qui rêve une école-monstre, se lève et fait un discours : « Oui, messieurs, oui, je le déclare, je suis républicain ! seulement à la manière des anciens Romains. (Stupeur générale.) Je suis pour la république des patrons. (Marques d'approbation dans le camp des ruraux.) Buvons à la santé de notre excellent conseiller général et protecteur... » Le toast est voté par acclamation. Mais le mot de république, adroitement évité jusque-là, jette un froid dans le camp conservateur. Au même moment, la fanfare, largement humectée dans un cabaret voisin, attaque avec furie les premières mesures de *la Marseillaise*. La foule en dehors trépigne de joie. La réaction se rembrunit. On se sépare un peu brusquement. Le patriarche reste seul en face des autorités et se frotte doucement les mains. Il s'est prêté à une tentative de rapprochement avec les hobereaux du voisinage, et avec tant d'art, qu'elle a complètement échoué.

Voilà le grand propriétaire, avec ses défauts et ses qualités. Pour lui, comme pour les autres, l'influence repose sur des services rendus. Allez au fond des choses. Oubliez vos amusemens futiles. Sous les distinctions artificielles que la civilisations a mises entre les classes, dégagez le fait primitif qui fait de la propriété une véritable association pour la conquête du sol. Vos associés, ce sont les centaines de bras qui s'emploient sur vos terres ; c'est le fermier, que vous avez tort d'abandonner à ses propres forces ; ce sont les petits propriétaires voisins, dont la collaboration vous est indispensable. Si vous pratiquez cette confraternité des intérêts, vous n'avez rien à craindre de la démagogie ni de l'intrigue. Si, au contraire, les neuf dixièmes du territoire français continuent d'appartenir à des citadins ignorans ; si l'aristocratie territoriale ne montre ni esprit de conduite, ni énergie, ni aptitudes spéciales, alors le gouvernement des campagnes lui échappera définitivement et les cultivateurs délaissés se tourneront vers d'autres conseillers.

René Belloc.

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

LES PRÉLIMINAIRES.

I. Victor Duruy, *Histoire des Romains*, t. III à VII de l'édition illustrée. — II. Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, t. I, 2e édition, et *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*. — III. Geffroy, *Rome et les Barbares* (2e édition). — IV. J. Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. I, 2e édition. — V. Freytag, *Bilder aus der Deutschen Vergangenheit*, t. I, 13e édition. — VI. Von Sybel, *Entstehung des Deutschen Königthums* (2e édition). — VII. Teuffel, *Geschichte der Römischen Literatur* (4e édition). — VIII. Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. I (3e édition).

I.

Les tribus qui devaient former un jour la nation des Germains emportèrent, en quittant l'Asie pour se diriger vers l'Europe, le trésor d'une expérience acquise pendant la période préhistorique. Ces futurs Germains étaient des pâtres et des cultivateurs; ils avaient mis le taureau sous le joug, dompté le cheval, et domestiqué nombre d'animaux. Ils travaillaient le bois, la pierre, les métaux et fabriquaient leurs charrues et leurs armes. Chez eux la famille était organisée; elle avait son chef, qui était l'homme d'une seule épouse; et la langue primitive, par le nom même qu'elle don-

nait à chaque membre de la famille, marquait la hiérarchie des sentimens et des devoirs entre le mari et la femme, les parens et les enfans, le frère et la sœur. La famille, avec ses serviteurs et ses esclaves, était le cadre naturel de la société; l'autorité de son chef, la seule forme de gouvernement. Sans doute, les rameaux d'une même famille, en se séparant, gardaient l'attache au tronc commun, et il arriva, même dans ces temps reculés, que des groupes associés formèrent comme une première ébauche d'un peuple; mais plus l'association s'éloignait du point de départ, plus faible était le lien qui en unissait les parties. L'esprit de ces ancêtres travaillait à la solution des grands problèmes, il cherchait Dieu et il avait trouvé une religion : c'était la poésie de la nature, ressentie par des âmes jeunes, faciles à l'admiration et plus encore à la terreur. Les forces grandes et petites, l'astre et la source, la tempête et la brise, tous les phénomènes auxquels est attentif l'homme encore proche de l'état de nature, le silence des bois, le vol et le chant des oiseaux étaient dieux ou manifestations divines. Le contraste de l'utile et du nuisible, du jour et de la nuit, de l'hiver et du printemps avaient fait naître l'idée d'une lutte perpétuelle entre les bons et les mauvais esprits. Les dieux habitaient la maison comme ils animaient la nature. Ils présidaient à tous les actes de la vie; chaque famille, chaque peuple avait son ancêtre surhumain, et les familles qui gardèrent cette généalogie divine devinrent plus tard des dynasties.

Tous les peuples de la race aryenne emportèrent dans les patries nouvelles ces germes d'une civilisation : l'éclosion en fut plus ou moins rapide, selon la nature du sol où ils les déposèrent.

La péninsule hellénique est baignée par la mer qui a vu naître et mourir les civilisations anciennes. Elle déplie son rivage devant la Méditerranée, la recevant dans ses golfes et y poussant ses promontoires. Des îles disséminées à de courtes distances semblent montrer le chemin au Grec vers l'étranger et à l'étranger vers la Grèce. Quand les tribus aryennes occupèrent ce pays, l'Égypte, toute proche, avait depuis longtemps sa société organisée, ses monumens, sa religion et la sagesse de ses prêtres. La Phénicie envoyait sur les côtes helléniques ses marchands, porteurs des deux grands instrumens d'échange : la monnaie et l'alphabet. Enfin les Hellènes établis sur les côtes de l'Asie-Mineure furent les élèves des peuples civilisés de l'Asie continentale. Les Aryens de Grèce eurent donc pour maîtres les premiers sages, les premiers ouvriers, les premiers artistes, les premiers manieurs d'argent de l'humanité. La conformation de leur pays, l'étroitesse des bassins fluviaux, l'enchevêtrement des vallées opposées les unes aux autres et dominées par des plateaux morcelaient en peuples la popu-

lation et divisaient le travail entre eux : ici la charrue, là le troupeau, et, sur toutes les côtes, le navire du marchand. L'espace ne permettait pas de s'étendre ; serrés les uns contre les autres, les hommes furent contraints à trouver les moyens et les formes d'une vie en commun. Enfin la modération, l'harmonie et la grâce des forces naturelles laissaient l'esprit penser librement sur les choses. C'est pourquoi les Aryens de Grèce ajoutèrent au trésor apporté d'Asie les emprunts qu'ils firent à leurs aînés et leurs inventions propres ; ils devinrent des marchands, des artistes, des soldats, des politiques ; ils trouvèrent la cité, et le voile léger de leur mythologie ne les empêcha pas de découvrir la philosophie.

Les Germains ont été très lents dans leur marche vers l'occident. Ni l'histoire, ni la légende ne permet de dire en quel siècle ils commencèrent à se répandre dans la Germanie, dont ils n'occupèrent d'abord que la partie septentrionale. Le Danube et les Alpes les séparaient de la région civilisée. Ils avaient pour tout voisinage celui des Slaves et des Celtes, qui ne pouvaient leur donner aucun secours ni aucun modèle. Pas un foyer n'était allumé sur la côte monotone de la Baltique, ni sur le rivage boueux de la mer du Nord ; ici sévissait la violence des marées et du vent, la terreur des tempêtes : mer du Nord est mer de mort, dit le matelot : *Nordsee Mordsee*. Tout le pays est orienté vers le pôle ; au bout de l'horizon est la fin du monde. Sur cette étendue, presque point de reliefs ; les fleuves, parallèles les uns aux autres, semblent communiquer par leurs affluens. Point de hautes ceintures à ces bassins, par conséquent, point de rebords pour des berceaux de peuples. Aucune variété dans la vie : seuls, les riverains de la mer se distinguent des autres peuplades. Pas d'ardeur au travail, car il faut comme stimulant à la paresse naturelle une récompense prochaine, et il y avait trop à faire pour dessécher ces marais et défricher ces forêts où l'on cheminait des semaines entières sans voir le soleil. On faisait le nécessaire pour la vie quotidienne, rien de plus. C'est pourquoi les Germains ajoutèrent peu au trésor apporté d'Asie. Ils n'eurent ni commerce ni arts. Ils demeurèrent des guerriers, ne devinrent ni des soldats ni des citoyens. Ils compliquèrent leur religion par des mythes superbes et s'élevèrent peu à peu à une conception des dieux et du monde, mais leurs dieux n'eurent pas d'athées et il n'y eut pas de philosophes parmi leurs prêtres.

Les Germains vécurent ainsi jusqu'au jour où ils connurent les peuples méditerranéens. Les Grecs sont les premiers qui aient écrit des noms germaniques, mais les Germains ne sont entrés en contact avec l'histoire qu'un siècle avant Jésus-Christ, lorsque les Cimbres et les Teutons se heurtèrent contre Rome. A cette date, la

Grèce a terminé sa vie politique et Rome est déjà fort avancée dans la conquête du monde.

Au début de ces études dont l'histoire de l'Allemagne est le sujet se place donc cette remarque : sur la Grèce morte, sur Rome dont la croissance s'achève et qui va entrer en décadence, les Germains ont cet avantage qu'ils n'ont pas commencé à vivre. N'avoir point de passé, cela n'est pas nécessairement, mais cela peut être une raison pour avoir un avenir.

II.

L'invasion des Cimbres et des Teutons ouvre la période des migrations germaniques dans la direction du sud et de l'ouest. Quelle est la cause de ces migrations, phénomène si considérable dans l'histoire de la Germanie, de l'Europe et du monde ?

Les Germains n'adhéraient pas à leur sol. Ils n'étaient plus des nomades au 1er siècle avant l'ère chrétienne, mais le souvenir de la vie errante n'était pas éloigné de leur esprit. Mainte habitude en avait persisté, car on fait mal dans une plaine l'apprentissage de la vie sédentaire ; il est trop aisé de s'y mouvoir pour se dérober à un péril ou pour suivre une fantaisie. Une des causes des migrations germaniques est la géographie même de la Germanie. Les Germains étaient répartis en villages, et le village était le cadre de la vie germanique, comme la cité le cadre de la vie hellénique et romaine. C'est un territoire, partie de prairies et de bois, partie de champs cultivés ; çà et là, des maisons dans des des enclos protégés par des haies, des fossés, et des chiens. Les prairies et les bois sont la propriété de la commune, et l'usage en est permis à tous ses membres. Les champs sont répartis par lots entre les chefs de famille, mais il est probable qu'ils ne les possèdent pas en pleine propriété ; au moins semble-t-il que la commune garde son droit et qu'elle le marque en faisant, à termes réguliers, une distribution nouvelle des lots ; la seule propriété pleine du Germain libre serait donc sa maison et son troupeau. En tout cas, la commune règle les modes de culture et l'usage des biens communaux. Le village a son assemblée, où l'on traite des affaires qui intéressent cette société de propriétaires, laissant d'ailleurs chaque chef de maison maître de ses affaires propres : naissance, mariage, mort sont choses de famille. Le village n'est pas isolé ; il est souvent en relations avec tel village voisin, parce qu'il possède en commun avec lui des prairies et des bois. Une association plus vaste se retrouve dans tous les pays germaniques, c'est la centenie ; elle a sans doute compris à l'origine

cent familles établies dans cent villages et qui gardaient le souvenir d'un commun ancêtre. La centenie a son assemblée qui fait œuvre de justice, en certains cas limités, car l'homme libre attaqué ou injurié repousse lui-même l'attaque, et se venge de l'injure avec l'aide des siens. Enfin, plusieurs centenies forment ce que les Romains appellent une *civitas*, c'est-à-dire un état gouverné soit par un conseil de princes, soit par un roi, mais aussi par le *concilium civitatis*, assemblée des hommes libres du peuple entier.

Tacite décrit ces mœurs avec une admiration contenue. L'opposition qu'il a voulu marquer entre Rome asservie et vieille et la jeune Germanie, féconde en hommes libres, nous émeut encore. Après lui, dans un autre de ces momens où l'esprit, repu des jouissances d'une civilisation achevée, s'éprend des souvenirs de la vie barbare et ressent la nostalgie des origines, un historien philosophe a célébré le « beau système » que les Germains ont trouvé « dans les bois. » Montesquieu entend par là le système de la liberté politique. Aujourd'hui, nous ne croyons plus que les institutions libres aient eu les bois pour berceau. L'inexpérience de l'autorité, l'incapacité de la subir ne sont pas la liberté. La liberté, au sens que nous donnons à ce mot, et le régime représentatif, qui en est la garantie, sont les produits d'un contrat, et il n'y a pas en Germanie de parties contractantes. Au reste, il n'est pas de notre dessein d'étudier ces institutions primitives, et nous voulons dire seulement que les Germains, qui avaient en ce temps-là un nombre d'idées restreint et quelques sentimens très simples, vivaient de la vie locale, dans la famille et dans le village. Ce bel ensemble d'institutions, sur lesquelles on disserte avec la prétention de décider dans quelle mesure les Germains avaient la notion de l'état ou celle de la liberté, n'est guère qu'une apparence. En réalité, il ne tient pas soudées ensemble les diverses parties d'un peuple ; une famille se détache aisément de la centenie, une centenie de la *civitas*. La plupart des armées d'envahisseurs sont faites de fragmens de peuples, et c'est précisément une cause des migrations germaniques que cette mobilité des groupes germains.

Ces institutions n'avaient pas prévu le progrès de la population. Elles étaient bonnes au temps de la vie nomade, car il importe peu à un peuple en marche que le nombre des enfans s'accroisse : on tient plus de place sur le chemin, et tout est dit. Mais le peuple est devenu sédentaire ; il a des cadres fixes, tant de chefs de famille par village, tant de villages par centenies. La vie ne s'accommode pas de cette arithmétique, et la crue de la population, augmentant le nombre des propriétaires, diminuant le lot de terre labourable, rend la vie impossible. Il faut bien s'étendre, et, quand

on ne le peut plus, émigrer. Une des causes des migrations est l'imprévoyance naïve de peuples qui ne songent pas au lendemain.

Une coutume germanique paraît entre toutes avoir intéressé Tacite : un homme, distingué par la naissance, le courage et la richesse groupe autour de lui d'autres hommes, jeunes, courageux et décidés à chercher fortune derrière lui. Il les garde auprès de lui en temps de paix, les nourrissant par de « larges repas ; » mais le temps de paix est l'exception, car la compagnie vit par la guerre et pour la guerre. Sous les ordres du chef, elle prend pour elle le plaisir de la bataille et une part du butin, lui laissant l'honneur de la victoire : c'est une gloire que de mourir à ses côtés, et lui survivre est une infamie. Pareille coutume se retrouve dans les pays et dans les temps où l'homme, qui vaut par lui-même, emploie librement sa valeur, qu'aucune loi ne contient; mais nulle part l'usage du dévoûment à un chef n'a été plus répandu, plus persistant, plus riche en conséquences que chez les Germains. Ces hommes avaient une remarquable aptitude à se grouper, à se subordonner et à servir : l'obséquiosité envers les grands est encore aujourd'hui un trait du caractère germanique. Au temps de la Germanie barbare, l'empressement à se grouper autour d'un chef et à former une bande organisée pour la guerre a été une des causes des migrations.

Le Germain ne se pliait pas volontiers au travail, qu'il n'aimait point. Car il y a un seigneur dans tout homme libre barbare ; il estime honteux d'acquérir à la sueur de son corps ce qu'il peut gagner à la force du bras; il fait travailler sa femme et ses serviteurs; pour lui, il est chasseur, chasseur de bêtes et chasseur d'hommes; il prend à la bête sa chair et sa dépouille, à l'homme, sa moisson et ses troupeaux, son crâne pour y boire aux jours de fête, ou, s'il lui laisse la vie, sa liberté. Une des causes des migrations est cet état de civilisation où la guerre est la forme héroïque de l'incapacité de travail. Et la guerre est partout en Germanie, entre familles, entre villages, entre centenies d'un même peuple, entre les peuples ; car si les Germains parlent les dialectes d'une même langue et s'accordent sur les principes d'un droit primitif, si la rudesse de leur pays, l'inclémence de la mer hantée par les tempêtes et du ciel parcouru par de grands nuages, si le mystère de leurs forêts noires leur donnent une gravité lente, l'habitude de la vie intime de l'esprit, et cette imagination féconde en images terribles ou charmantes, s'ils demeurent, malgré toute sorte de variétés, semblables les uns aux autres, ils n'ont pas même l'idée d'une patrie germanique : les assemblées de leurs peuples, tenues à la saison propice pour la guerre, sont des revues d'armées prêtes à la marche.

Ces peuples s'acharnent les uns contre les autres, et Rome, qui se complaît à ce spectacle, prie les dieux de ne point s'en lasser.

Enfin la Germanie du nord nourrissait mal des hommes qui ne savaient pas amender leur sol. La Gaule voisine, plus riante et plus fertile, le soleil et les fruits de l'Italie et l'opulence des villes civilisées attiraient le paysan germain, pauvre et brave. Mais cette cause de migrations n'est pas la principale. Les Cimbres et les Teutons ne connaissaient pas l'Italie, et ils furent étonnés de rencontrer encore, après avoir changé de route plusieurs fois, la frontière romaine. En résumé, les Germains ont émigré parce que ces nomades d'hier n'étaient pas encore attachés au sol, parce que l'organisation propre à la vie nomade, appliquée à la vie sédentaire, ne permettait pas la croissance normale d'un peuple, parce que leur industrie principale était la guerre, parce qu'ils étaient pauvres et qu'ils étaient braves, parce qu'une nation à ses origines pratique sans fausse pudeur le droit de la force, que les nations civilisées pratiquent en le reniant.

III.

L'extermination des Cimbres et des Teutons, en l'année 102 avant Jésus-Christ, termina la première guerre défensive de Rome contre les Germains ; la victoire de César sur Arioviste termina la seconde un demi-siècle après. Rome donne alors à la Germanie pour frontières méridionale et occidentale, le Danube et le Rhin ; mais il était difficile de contenir les populations mobiles qui habitaient les rives des deux fleuves, d'autant plus qu'elles subissaient souvent le contre-coup de mouvemens qui se produisaient à l'intérieur ou aux extrémités de la Germanie. Rome, pour se défendre, prit l'offensive, et l'on put croire un moment que la Germanie allait être conquise par Auguste, car Drusus atteignit l'Elbe, Domitius Ahenobarbus mena les aigles au delà du fleuve, et l'administration romaine commençait à s'emparer du pays, quand Varus et ses légions périrent dans la forêt de Teutoburg, la neuvième année de l'ère chrétienne. Tibère, Drusus et Germanicus vengèrent les légions romaines, mais l'idée de conquérir la Germanie fut abandonnée.

Rome se fortifia sur les deux fleuves frontières ; elle traça un vallum du Rhin au Danube, et plaça entre elle et l'ennemi le terrain militaire des champs décumates. Elle employa tantôt la politique pour acquérir en Germanie des alliés et des serviteurs, tantôt les armes pour exterminer ou déporter un peuple qui violait le contrat d'alliance ; mais elle ne fit plus de ce côté aucun progrès durable, et bientôt les Germains reprirent l'offensive, qui

ne fut plus suspendue. Au IIIe siècle, apparaissent les noms des peuples qui seront, avec les Goths, les héros de la guerre contre Rome : les Francs et les Alamans occupent sans relâche les armes romaines sur le Rhin. Il est vrai que Claude, Aurélien et Probus leur infligent de sanglantes défaites, et qu'au IVe siècle les historiens et les panégyristes romains célèbrent autant de victoires que Dioclétien, Constantin, Julien et Gratien ont livré de combats, mais le flot barbare ne cesse de battre la frontière. Une poussée plus violente que les autres se produit quand les Huns heurtent les Goths. C'est alors que les Wisigoths sont admis dans l'empire par la grâce d'un contrat qu'ils ont humblement sollicité ; mais, le contrat n'ayant pas été observé, ils se révoltent, ils battent et tuent l'empereur à Andrinople, et Théodose, qui succède à Valens, s'empresse de renouveler la convention. En cette année 378 commence une ère nouvelle, où des peuples entiers vont être cantonnés, non plus sur la frontière, pour y former ce qu'Ammien Marcellin appelle la *pretentura imperii*, mais dans des pays depuis longtemps conquis et au cœur même de l'empire ; ils vont s'y multiplier, couvrir des provinces entières, s'étendre, se rapprocher les uns des autres, et, à la fin, étouffer l'empire.

Représentons-nous bien les caractères de cette lutte de la Germanie contre Rome. Les Germains y ont dépensé beaucoup de courage, et il n'y a pas de doute que des âmes fières de barbares ont été enthousiasmées par l'amour de la liberté, mais il ne faut pas attribuer pour cela aux Germains le mérite d'une victoire sur Rome et de l'affranchissement du monde ; ils n'ont pas vaincu Rome et ne savaient point ce que c'était qu'affranchir le monde. Les Cimbres et les Teutons ont donné l'épigraphe de toute l'histoire des relations des barbares avec Rome, le jour où ils ont demandé « au peuple de Mars de leur céder un peu de terre, » en lui offrant « pour les employer à sa guise, leurs armes et leurs bras (1). » Quatre cents ans après, les Wisigoths, arrivés aux bords du Danube, « envoient en Romanie des députés chargés de demander qu'on leur cède une part soit de la Mœsie, soit de la Thrace, afin qu'ils puissent la cultiver en vivant sous les lois de Rome et en obéissant à ses commandemens (2). » C'est bien le même langage. Or, entre ces deux migrations des Cimbres et des Goths, la même offre et la même prière sont mille fois répétées. Enfin, au Ve et VIe siècles,

(1) « Ut Martius populus aliquid sibi terræ daret, quasi stipendium, cæterum, ut vellet, manibus atque armis suis uteretur. » (Florus, *Epitome de Tito Livio*, III, 3.)

(2) « Wisigothi, communi placito, legatos ad Romaniam direxere, ut partem Thraciæ, sive Mœsiæ, si illis traderet ad colendum, ejus legibus viverent, ejusque imperiis subderentur... » (Jornandès, *De Rebus Geticis*, 25.)

après que l'empereur romain, retiré à Constantinople, aura laissé l'Occident aux barbares, ceux-ci le poursuivront de leurs hommages, et Charlemagne lui-même sera troublé par le respect des droits de l'empereur.

Au vrai, l'empire n'était pas un ennemi pour les Germains, c'était une carrière. Individus, familles, bandes, peuples y venaient chercher fortune. Tous ne la trouvaient pas, et, comme des émigrans européens débarqués en Amérique pour y chercher de l'or sont condamnés souvent à gagner leur vie dans des métiers infimes, les Germains fournissaient leur contingent aux conditions serviles. Parmi les esclaves et les colons barbares répandus au IVe siècle dans les provinces romaines, dans ces longues files d'hommes arrêtées sur les places des villes, où le propriétaire vient chercher des laboureurs qui moissonneront pour lui et mèneront ses bestiaux au marché, il n'y a pas seulement des prisonniers de guerre, il y a des Germains libres, qui n'ont trouvé d'autre lot que le servage. Mais la milice menait les audacieux à la fortune. Les Germains entrés au service de Rome dès le temps de César s'y sont multipliés, et, cachés d'abord dans les légions, ils les ont remplies. Rome reçoit ceux qui se présentent et pratique le recrutement chez ses vaincus et ses alliés. Elle forme avec ces barbares des colonies, des garnisons et des corps séparés. Leurs chefs, ornés de noms romains, arrivent aux dignités les plus hautes et siègent au sénat revêtus de la toge. Il est aisé de se les figurer sous ce nom et ce costume, raides, gauches, tout pleins de l'orgueil de leur force, mais obséquieux envers le maître et saluant bas.

Comment ces peuples auraient-ils voulu détruire Rome? Comment auraient-ils même compris l'idée d'une lutte corps à corps de la Germanie contre Rome? Tacite, il est vrai, ne considère pas seulement la Germanie comme une région habitée par des peuples de même race : il pressent, il devine en elle une force historique. Il décore Arminius du titre de libérateur de la Germanie, et s'écrie, inquiet de cette lutte sans fin et de ces victoires répétées pendant deux siècles : « Deux cents ans! Qu'il y a longtemps que nous vainquons les Germains! » Mais ce sentiment d'un Romain tout pénétré de la mélancolie du déclin de Rome, personne ne le pouvait avoir chez les Germains. Le « libérateur de la Germanie » a été puni par les siens de sa victoire, et après qu'il a été assassiné, les peuples qu'il avait unis contre Rome se déchirent les uns les autres. La Germanie était incapable de devenir une nation. Sans doute, après que Rome lui a opposé une barrière et l'a enfermée dans un terrain déterminé, quelques-uns de ses peuples ont compris la nécessité de se rapprocher les uns des autres, et les institutions primitives

ont fait quelques progrès. Il semble bien que, de César à Tacite, la religion a pris des formes plus précises; le culte et le sacerdoce se sont organisés, le prêtre s'est détaché du prince et du père de famille, l'assemblée de la *Civitas* a pris plus d'importance et l'idée de la puissance publique est devenue plus claire; mais la Germanie n'est pas pour cela organisée; les déplacemens de peuples y continuent; ils sont fréquens même dans la période assez calme qui s'étend entre César et Marc-Aurèle. A vingt ans d'intervalle, on ne reconnaît plus la géographie politique de la région. De temps à autre, quelque grande migration, comme celle des Goths, qui passent du rivage de la Baltique aux bords du Danube, prouve que la Germanie est toujours une arène où le vent déplace des tourbillons. En somme, aucun grand progrès n'a été fait : les Germains sont toujours des agriculteurs misérables; ils ne sont devenus ni des industriels, ni des commerçans. Ils ont respecté les marécages et les forêts, ils n'ont point bâti de villes.

Dès lors, il est étonnant que Rome ne les ait ni vaincus, ni assimilés. Elle a cependant pratiqué envers eux la politique qu'elle a toujours suivie, quand elle a voulu préparer l'absorption d'un peuple dans l'état romain. Marc-Aurèle, par exemple, après avoir dissipé la cohue des petits peuples danubiens, marque à chacun des vaincus son territoire, fixe le contingent de celui-ci, la contribution de celui-là, fait surveiller l'un par l'autre, donne des exemptions de tribut, des subsides et même le droit de cité; il institue ainsi cette inégalité des conditions qui, rendant impossibles les révoltes communes, préparait la commune sujétion. Rome a d'ailleurs employé en Germanie ses moyens habituels de corruption; elle a donné des honneurs aux princes; elle leur a pris leurs fils pour les élever et les renvoyer dans leur patrie, avec l'espoir d'en faire les complices de sa politique. Elle a répandu son or, et cet or n'a pas trouvé de rebelles, car les Germains aimaient la monnaie romaine (*serratos amant bigatosque*, dit Tacite), comme les princes allemands devaient aimer plus tard les écus de France. La diète de l'Allemagne moderne était une foire de princes à vendre, et la Germanie un marché de peuples où Rome a fait beaucoup d'acquisitions. Toute cette politique, qui a réussi ailleurs, a pourtant échoué ici. Pourquoi?

Les peuples ont une carrière où ils ont accoutumé de se mouvoir : dès qu'ils en sortent, ils sont dépaysés. La carrière des anciens était la Méditerranée : les Phéniciens et les Grecs l'ont parcourue, et ils en ont tenu des parties, mais les Romains l'ont occupée tout entière. *Regere imperio populos* signifie gouverner, du centre où l'on est placé, l'admirable région qui s'étend des

Alpes au désert africain et du Taurus aux colonnes d'Hercule. Là est le monde, *orbis Romanus;* car le monde, c'est-à-dire le théâtre de l'activité humaine, s'est élargi très lentement; si étroit qu'il fût, à telle date, il se croyait un tout et il ignorait ce qui n'était pas lui. C'est comme puissance méditerranéenne et pour protéger la Provence que Rome a conquis la Gaule. Cette conquête la mettait en communication avec le monde inconnu; en effet, la Gaule, qui envoie ses fleuves à la Méditerranée, à l'Océan et à la Mer du Nord, formait la transition entre la région civilisée et la région barbare, entre le passé méditerranéen, si je puis dire, et l'avenir européen. Maîtres de la Gaule, les Romains ont fait des incursions sur le terrain de l'avenir, en Grande-Bretagne et en Germanie, mais ils n'y ont rien fondé de durable. Arrivés aux bords du Rhin, ils ont senti la frontière. La vie romaine afflua jusqu'à cette extrémité dans les villes riveraines ou voisines du fleuve, mais elle s'y arrêta. La vraie Gaule romaine est la Gaule méditerranéenne; Aix en est la capitale, au lieu que Trèves n'a jamais été qu'une capitale d'avant-poste. La Germanie c'était l'inconnu, et ces soldats romains qui, avant d'y entrer, écrivaient leur testament nous font comprendre le sentiment d'horreur que les hommes du Midi éprouvaient devant cet inconnu. Il s'y mêlait même une terreur superstitieuse, semblable à celle que ressentirent les navigateurs du xve siècle sur les routes inexplorées. Ne parlait-on pas d'une *Germania* qui s'était dressée devant Drusus pour lui défendre d'aller plus loin? C'est une force historique redoutable que l'accoutumance. Elle tient les yeux d'un peuple tournés toujours du même côté de l'horizon; elle limite son action à un certain théâtre; sa faculté de prévision a de certains dangers. Elle lui fait répéter les mêmes efforts sur les mêmes points. Dans les temps modernes, la France, accoutumée à regarder vers le continent, s'est pendant deux siècles acharnée contre la maison d'Autriche. On n'était point un homme d'état si l'on n'avait point son projet contre la maison d'Autriche. Le mot d'ordre de la politique était d'abaisser la maison d'Autriche. Pendant ce temps-là, les Anglais nous prenaient l'Amérique et l'Inde. Si Rome s'était appliquée à conquérir la Germanie, au temps où elle avait encore la force, qui donc pourrait soutenir que cette conquête lui aurait été impossible?

La force finit par manquer à Rome, car toute force s'épuise, et il y a une sénilité des états comme des individus. Au ive siècle, l'empire n'est plus qu'une exploitation savante du monde par le maître du monde. Une seule chose vit, c'est la machine administrative, mais elle vit en tuant. Une foule de misérables font effort pour s'évader de l'engrenage; tous les refuges leur sont bons, même la servi-

tude, et, quand la loi interdit la servitude, le brigandage. Une désertion singulière se produit alors : on déserte la propriété, qui ne peut plus porter le poids de l'impôt, et le législateur impérial en est réduit à dresser la liste de ceux à qui doivent être imputées les terres abandonnées. Depuis longtemps, d'ailleurs, Rome n'a plus de citoyens et elle n'a plus de soldats. Ses sujets n'ont plus de droits, et, s'ils ont des charges, ils n'ont plus de grands devoirs. C'est la pleine décadence, et cette décadence explique le triomphe de la Germanie. Rome épuisée, la Germanie qui a rempli de ses enfans les provinces et l'armée, succède naturellement : phénomène très simple, que l'ancienne rhétorique de l'histoire, transmise par les ecclésiastiques du ve siècle aux pédans de l'Allemagne moderne, explique en disant que la Providence réservait la Germanie pour le renouvellement du monde.

IV.

Avec l'entrée des Wisigoths dans l'empire commence l'histoire d'une Germanie extérieure, d'une Germanie émigrée, si l'on peut dire : Wisigoths, Burgondes et Ostrogoths sont les acteurs principaux. A la fin du ve siècle, les premiers sont les maîtres de toute la vallée du Rhône, les seconds de la Gaule méridionale et de l'Espagne, les derniers de l'Italie. Avant que ceux-ci se fussent établis, un grand événement s'était accompli. Odoacre, le chef des mercenaires qui occupaient la péninsule, avait enlevé les insignes impériaux à Romulus Augustule, le dernier des fantômes de Césars qui se succédaient en Italie depuis un demi-siècle, et il les avait renvoyés à Constantinople. La députation du sénat, qui les remit à l'empereur en l'an 476, lui représenta qu'un seul maître suffisait au gouvernement du monde : Zénon fut obligé de l'en croire, et l'empire se retira de l'Occident. Bien qu'il prétendît garder tous ses droits, il laissait en réalité le champ libre aux rois barbares, et l'on put croire qu'ils allaient introduire dans l'ancien monde romain une façon nouvelle de vivre ; mais cette Germanie émigrée vécut quelques générations à peine, et elle n'a laissé dans l'histoire qu'un souvenir.

Pourtant ces barbares s'étaient établis sans violence. Les conditions de leur établissement avaient été réglées par les derniers défenseurs de l'empire. Constance avait placé les Burgondes, en l'an 413, sur la rive gauche du Rhin et trente ans plus tard, Aétius les avait transportés en Sabaudie, peut-être pour leur donner cet office de portiers des Alpes, que devaient s'attribuer dans les temps modernes les ducs de Savoie. Les Wisigoths, depuis qu'ils

étaient entrés en supplians dans l'empire avaient été assurément d'incommodes serviteurs : ils avaient quitté les rives du Danube, pillé la Grèce, l'Asie, l'Italie, visité Athènes, pris Rome, puis erré dans la Gaule méridionale et l'Espagne. Figurons-nous, dans la France déshabituée de la guerre, des tribus d'Arabes employées à la défense de notre sol, les chefs comblés d'honneurs, faits généraux et maréchaux, les hommes soldés et nourris, tout un petit peuple étranger d'humeur indépendante, incapable de discipline, mais incapable aussi de faire autre chose que servir, toujours en quête de cantonnemens meilleurs, et traînant ses smalas de province en province, les chefs réclamant de plus grands honneurs, la tribu de plus amples distributions de vivres et d'or : tels étaient les Wisigoths ; souvent révoltés, ils retombaient toujours dans l'obéissance, et c'est Constance encore, qui, en l'an 419, « leur a donné, pour l'habiter, la seconde Aquitaine. »

Les Burgondes et les Wisigoths étaient alors, à proprement parler, des corps d'armée impériaux cantonnés dans les provinces, car les soldats romains, dans les derniers temps de l'empire, étaient logés chez les propriétaires, et la loi leur assurait la jouissance d'une partie de la maison qui leur devait l'hospitalité. Il est vrai que, dans les désordres du ve siècle, il ne fut plus possible de distribuer aux barbares l'annone qui nourrissait le soldat ; aussi fallut-il leur donner une part de la maison et du domaine, et ils devinrent ainsi des propriétaires. Il est vrai encore que ces armées étaient des peuples commandés par des rois, qui avaient un gouvernement et une politique, choses inconciliables avec l'obéissance militaire ; aussi obéissaient-ils très mal. Si les Burgondes s'étaient répandus dans la vallée du Rhône, sans violence et du gré des provinciaux eux-mêmes, les Wisigoths furent plus entreprenans, et il fallut les contenir les armes à la main ; mais lorsque les Huns envahirent la Gaule, l'empereur écrivit au roi des Wisigoths : « Venez au secours de la république dont vous êtes membre, » et Théodoric alla se faire tuer dans la grande bataille livrée contre Attila. Quant aux Burgondes, ils obtempérèrent sans tarder à l'ordre de mobilisation que leur envoya le maître de la milice, Aétius. Même après que la retraite de l'empire a donné aux rois barbares l'indépendance, les Wisigoths n'ont point perdu le respect de la majesté impériale, et les Burgondes s'obstinent à n'être que d'humbles serviteurs ; le dernier de leurs rois écrit à l'empereur dans les premières années du vi^e^ siècle : « Ma race est votre servante, et mon peuple est à vous ; il me plaît moins de lui commander que de vous obéir ; mes ancêtres ont toujours cru recevoir leur illustration des titres que leur tendait la main de Votre Altesse ; toujours ils ont estimé à plus

haut prix ce qu'ils recevaient du prince que ce qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres. »

Plus encore que les Wisigoths et les Burgondes, les Ostrogoths sont un peuple impérial. Après avoir été incorporés de force au service des Huns, où ils demeurèrent quatre-vingts ans, ils se présentèrent à la frontière danubienne, comme avaient fait les Wisigoths trois quarts de siècle auparavant. Ils pouvaient prendre de force des terres, mais « ils aimèrent mieux en demander à l'empire romain. » Quand l'empereur les leur eut données, ils en exigèrent de meilleures et ravagèrent plusieurs provinces ; après quoi, ils crièrent famine. Ils étaient sans vivres et sans argent quand l'empereur les envoya en Italie, ou du moins leur permit d'y passer. Théodoric, leur roi, après qu'il eut vaincu et dépossédé Odoacre, laissa la statue impériale debout sur le forum romain, grava l'effigie impériale sur les monnaies, écrivit le nom impérial sur les monumens restaurés par lui et fit confirmer par l'empereur les consuls de Rome. Bien qu'il se considérât tout à la fois comme le roi de son peuple et comme une sorte de collègue de l'empereur, il n'osa jamais dire ouvertement son opinion sur le caractère de l'office dont il était revêtu ; il n'en obtint jamais de Constantinople la définition, et il professa jusqu'au dernier jour le plus profond respect pour la « très pieuse sérénité » impériale.

Les barbares n'étaient donc ni des étrangers ni des ennemi pour la population romaine. Ajoutez qu'ils l'ont gouvernée de leu mieux. A étudier le gouvernement de Théodoric, il semble qu'il n'y ait rien de changé dans la péninsule et qu'il s'y trouve seulement quelques Romains de plus. Le sénat, les magistratures, l'administration, les écoles, les monumens demeurent debout, ou sont relevés. L'Italie romaine, aux mains des Ostrogoths, est une ruine en réparation. Les barbares n'ont aucun privilège dans cet état dont leur roi est le chef, et la politique de Théodoric est de faire vivre en paix, sous la même loi, les Goths et les Romains, de façon qu'il ne soit plus possible un jour de distinguer les uns des autres. Les Burgondes et les Wisigoths étaient plus éloignés de Constantinople ; la Gaule, leur nouvelle patrie, était terre romaine, il est vrai, mais elle n'avait pas été le berceau de l'empire et l'on n'y trouvait ni le sénat, ni les consuls, ni le forum, ni le rocher immobile du Capitole ; aussi ne furent-ils point des imitateurs si exacts des choses impériales. Ils ne cherchèrent point à fondre les deux peuples en un seul. Les Wisigoths ont suivi cette procédure remarquable : ils ont écrit leur loi, et en même temps codifié une loi romaine appropriée à la situation nouvelle et aux circonstances où l'on vivait. Tout le droit ordinaire a passé du code théodosien dans le code d'Alaric ; mais nombre de titres du code théodosien sont

tombés, n'ayant plus d'emploi : dignités, offices, trésor privé du prince, privilèges de la maison auguste, charges, honneurs, impôts, tout ce qui pesait sur l'empire et l'écrasait a été grandement allégé ou a disparu. Les deux lois, celle des Wisigoths et celle des Romains, ont ainsi coexisté jusqu'à la fin du VIIe siècle pour se fondre en une loi, non plus personnelle, mais territoriale, c'est-à-dire commune aux Goths et aux Romains. Il est certain qu'on ne pouvait mieux faire, et, comme enfin les rois et les peuples barbares n'ont manifesté aucune hostilité de race, aucun orgueil de parvenu, aucune dureté de conquérant, on peut dire qu'ils méritaient de réussir.

Sans doute, ils avaient contre eux un parti de l'opposition et du dédain, inspiré par toutes sortes de sentimens, les uns puérils et les autres respectables. C'est, par exemple, un sentiment respectable que le patriotisme romain d'un Sidoine Apollinaire. Sidoine est né, comme il le dit lui-même, d'une famille prétorienne ; il est fils et petit-fils de préfets du prétoire, gendre d'Avitus, ce grand seigneur arverne qui fut proclamé empereur en 453. En l'honneur de son beau-père, il a écrit un poème où il exprime avec une véritable éloquence la fidélité de la Gaule à l'empire. Dans la scène de l'élection, qui fut faite par une assemblée des grands de la Gaule, il fait ainsi parler un Gaulois : « Pour demeurer fidèles à la tradition de nos ancêtres, nous avons gardé le culte de lois qui avaient perdu toute leur force ; saintement nous sommes demeurés attachés aux choses anciennes, quelque souffrance que cela nous coûtât, et nous avons porté l'ombre de l'empire :

Portavimus umbram
Imperii... »

Comme l'orateur craint qu'Avitus ne refuse l'honneur qui lui est offert, en un moment où tout semble désespéré, il lui rappelle qu'un jour, dans un grand désastre, un seul homme a suffi pour sauver la patrie. « Lorsque les enseignes de Brennus entouraient la roche Tarpéienne, rappelle-toi que toute notre république était en Camille :

Respublica nostra
Tota Camillus erat... »

Ainsi un Gaulois, mettant en scène le Brenn et Camille, renie le premier et salue dans le second le sauveur de la patrie. Aucun fait, aucun texte ne montre mieux que la Gaule n'était qu'un pays dans la patrie romaine, et qu'on y sentait l'injure d'être gouverné par des barbares.

Ce patriotisme était rehaussé chez quelques hommes par une dignité intellectuelle et morale qui les fait paraître très grands en ces derniers jours de la décadence romaine. Symmaque et Boèce sont deux beaux personnages. Le Symmaque du temps de Théodoric est le quatrième personnage d'une vénérable dynastie. Son arrière-grand-père, revêtu de toutes les magistratures, avait été une des lumières du sénat, au dire d'Ammien Marcellin. Son grand-père, consul en 391, avait présenté à l'empereur Valentinien la défense de l'autel de la Victoire, que les chrétiens ne voulaient plus souffrir dans la curie. Il n'était pas un fervent adorateur des anciens dieux, car il savait bien qu'ils s'en étaient allés pour ne plus revenir, mais il défendait le vieux culte « qui avait été si longtemps bienfaisant à la république, » et disait à l'empereur : « Permettez, je vous prie, que nous transmettions à nos enfans l'héritage de nos pères. » Il avait la religion de la gloire de Rome et il a réédité Tite Live pour rendre de la popularité à l'historien de cette gloire. Il est le type de ces Romains éclairés qui dédaignaient ces deux nouveautés, également funestes à Rome : le christianisme, parce qu'ils étaient des philosophes, et les barbares, parce qu'ils étaient des patriotes. Le troisième des Symmaque suivit la tradition de la famille. Cependant le temps marchait, le christianisme était partout répandu, et Théodoric régnait à Ravenne. Le quatrième des Symmaque est chrétien, mais il garde pieusement le souvenir de la Rome ancienne; il est un admirateur de Caton d'Utique, réédite *le Songe de Scipion*, et compose une Histoire romaine en sept livres. Il ne refuse à Théodoric ni ses conseils ni ses services, mais c'est parce que le roi lui demande de surveiller la restauration des monumens de Rome. Il n'est pas le courtisan de l'Ostrogoth, et il cherche à se consoler du présent en contemplant le passé. Ainsi faisait son gendre Boèce. Lui aussi il est chrétien, mais il a, comme les Romains d'autrefois, étudié à Athènes. Il traduit Ptolémée, Euclide, Platon, et il est, au seuil du moyen âge, le premier des grands disciples d'Aristote. Lui aussi il a servi Théodoric; il se charge, étant très savant en mécanique, de procurer les deux horloges destinées au roi burgonde Gondebaud, étant bon musicien, de choisir le joueur de cithare qu'a demandé Clovis. Quand Théodoric se décide à sortir de Ravenne pour faire une visite à Rome, c'est Boèce qui le harangue au nom du sénat. Mais que devaient penser le beau-père et le gendre du prince qu'ils avaient sous les yeux, d'un homme qui n'aimait pas ce qu'ils aimaient, ne savait rien de ce qu'ils savaient, et qui, pour signer son nom, se servait d'une plaque métallique où étaient dessinées des lettres à jour? Il n'y a pas de doute qu'ils le méprisaient, ou, tout au moins, qu'ils n'honoraient en lui que le représentant de l'empereur. Leurs re-

gards étaient tournés vers Constantinople. Théodoric le savait, et ils ont payé de leur vie leur fidélité à la patrie romaine.

Il faut mettre encore dans le parti de l'opposition et du dédain nombre de ces personnages sénatoriaux que Sidoine nous dépeint vivant à la façon romaine dans des *villæ*, où la maison du maître s'appelle déjà *castellum*, parce qu'il a fallu la fortifier. Ces grands seigneurs, qui gardent dans l'*atrium* les statues d'argent des ancêtres, font exploiter sous leurs yeux par des troupes d'esclaves une partie du domaine, distribuent le reste à des colons, et partagent leurs loisirs entre la chasse et les lettres. Enfin, il y a encore des dédaigneux parmi ces petits lettrés, sermonnaires, poètes, rhéteurs, grammairiens, juristes, à propos desquels Sidoine évoque sans pudeur les noms de Platon, d'Horace, de Virgile et d'Appius Claudius; polygraphes qui essaient dans tous les genres leur médiocrité prétentieuse, vieux écoliers des grands maîtres, incapables de faire autre chose que d'imiter, mais enorgueillis de cette science empruntée et de cette parure de grâces fanées.

Opposans vénérables et opposans ridicules n'étaient pas redoutables aux barbares : les premiers étaient une minorité très petite, qui a donné au souvenir de Rome l'hommage de quelques martyres. Des autres, il n'y avait pas à s'inquiéter. On retrouve cette sorte d'opposition frivole toutes les fois qu'une révolution amène des nouveau-venus sur la scène. Les dépossédés boudent dans leurs châteaux; ils se vengent par des épigrammes et se consolent par le spectacle de leur perfection : eux ne mangent point d'ail; leurs parfums sont raffinés; ils parlent la bonne langue et se lavent les mains; c'est assez. Ainsi les Grecs se sont consolés d'être gouvernés par les Romains, les Romains d'être gouvernés par des barbares, et les émigrés d'avoir été amnistiés par le premier consul. Cela est inoffensif et les nouveau-venus n'en demeurent pas moins en possession du monde. D'ailleurs les rois barbares avaient leurs courtisans les plus empressés parmi les Romains. Je ne parle pas seulement des traîtres qui cherchaient fortune auprès d'eux, du Gallo-Romain Arvande, qui appelle les Wisigoths sur la Loire; de Serronat, ce « Catilina, » comme parle Sidoine, qui « verse à boire aux barbares des provinces; » ni de ces rhéteurs à gages qui écrivent les panégyriques des rois avec un tel raffinement d'art que leurs héros les ont compris moins encore que nous ne les comprenons; mais on trouve à la cour de tous ces rois d'honnêtes gens qui les servent honnêtement. En Italie, on peut opposer à Symmaque et à Boèce, Cassiodore. Il y a une dynastie des Cassiodore comme des Symmaque : le plus ancien que nous connaissions, riche propriétaire du Bruttium, a défendu l'Italie méridionale et la Sicile contre les Vandales; le second a été l'ami d'Aétius, qui fut le dernier poli-

tique et le dernier soldat de l'empire en Occident ; mais le troisième a cédé au courant des choses : de Romulus Augustule il est passé à Odoacre, d'Odoacre à Théodoric. Le dernier et le plus illustre a été le principal ministre de Théodoric et de ses successeurs. Il a conduit la vieille machine administrative remise en état, et il a écrit pour ses maîtres les formules des dignités antiques. Il a mis au service de Théodoric son érudition ; il fait de lui, dans les lettres qu'il compose en son nom, un savant qui reprend l'histoire de l'architecture depuis les Cyclopes quand il écrit à un architecte, celle de la musique depuis Orphée quand il écrit à un musicien ; il lui prête des mots d'artiste qui sent toutes les délicatesses de l'art et en jouit. Il vieillit ainsi ce parvenu ; il vieillit aussi la famille royale et le peuple des Goths, car il démontre l'identité des Goths et des Gètes, transforme les Amazones en femmes gothes et fait de Théodoric un successeur de Zalmoxis et de Sitalkès. Il y avait là de quoi consoler les descendans de Romulus de la nécessité de lui obéir, et Cassiodore le leur dit en propres termes. Un si bon serviteur faisait plus que compenser pour Théodoric le dédain des Symmaque et des Boèce.

Combien de temps aurait duré cette opposition, même chez les meilleurs? L'exemple de Sidoine nous montre qu'il y avait parmi eux bien peu d'irréconciliables. Il est un des héros de la résistance de l'Arvernie contre les Wisigoths. Évêque de Clermont, il défend sa ville épiscopale avec une énergie désespérée. Quand la province a été enfin cédée aux Goths, il s'indigne contre l'évêque de Marseille, qui a négocié le traité ; comment a-t-on pu livrer aux barbares ces nobles Arvernes, qui descendent des Troyens aussi bien que les Latins? Et il regrette, en son style, ces années de luttes, où les épées étaient grasses de sang et les estomacs amaigris par le jeûne ; il demande à être encore assiégé, à combattre encore, à être encore affamé. Mais lui aussi finit par céder à la force des choses. Il n'avait pas dédaigné, au temps où les Wisigoths n'étaient pas encore les ennemis de l'Arvernie, de faire sa cour à leur roi ; même il avait joué aux dés avec lui, et, pour le mettre en belle humeur, s'était laissé battre : « J'avais quelque chose à demander ; je me fais battre, heureuse défaite ! » Quand ces odieux Wisigoths eurent pris sa province, il dut s'exiler pour un temps ; mais, au retour, il voulut saluer Euric à Bordeaux ; le roi lui fit attendre pendant deux mois son audience. Sidoine s'en console dans un petit poème : « Le monde entier n'attend-il pas aussi bien que lui ? » Et le voilà qui décrit tout un cortège de supplians : le Saxon, habitué à la mer et qui tremble pourtant sur le sol ; le Sicambre, qui laisse repousser sa chevelure, coupée après la défaite ; le Burgonde, qui plie sur le genou son corps de sept pieds,

même le Romain qui vient implorer du secours contre les menaces du Nord. Profanation! Sidoine prie la Garonne de défendre le Tibre affaibli :

Defenset tenuem Garumna Tibrim...

Et comme, il adresse ce poème à Lampridius, rhéteur bien en cour, il se compare, lui pauvre Mélibée, à l'heureux Tityre qu'un dieu a comblé de loisirs.

Ainsi se serait éteinte peu à peu cette opposition du dédain; après quelques générations, il n'en serait rien demeuré. L'immense majorité des provinciaux était ralliée, d'ailleurs, au nouvel ordre de choses. Peu importait le changement de maître à tous ceux qui étaient répartis dans les conditions serviles et qui étaient les plus nombreux. Quant à ce qui demeurait d'hommes libres de condition moyenne, ces victimes de la fiscalité impériale, n'avaient qu'une volonté : n'être plus exploités par les Romains. Il était donc à prévoir que barbares et Romains allaient se rapprocher les uns des autres; les premiers devenant plus civilisés, et les seconds plus barbares, on se serait rencontré, et l'on aurait trouvé une nouvelle façon de vivre qui n'eût été ni romaine, ni germaine. La supériorité même de leur civilisation aurait donné aux Romains une grande place dans les combinaisons nouvelles; mais, alors même qu'ils l'auraient voulu, ils n'auraient pu maintenir l'ancien état des choses, car il fallait bien compter avec les barbares. Il est vrai que ceux-ci n'avaient aucune idée qui leur appartînt d'une organisation politique et sociale. Si l'on peut trouver dans la *civitas* germanique les formes très simples d'un état et d'une société, comment ne se seraient-elles point disloquées dans le cahotement de ces longues migrations et par la translation même dans un milieu si différent de celui de la *civitas?* Dispersés dans de vastes provinces, séparés les uns des autres, éloignés du chef, les Germains ne formaient plus un peuple, et leurs institutions primitives, qui supposaient la cohabitation, le voisinage et la vie commune, ne pouvaient vivre ainsi transplantées. Le chef avait pris naturellement toutes les façons de *l'imperator*; il était législateur suprême, souverain juge, et il avait autour de lui un personnel qui ne demandait pas mieux que de manœuvrer encore la vieille machine administrative ; mais la machine était brisée en plus d'un endroit, et, d'ailleurs les Germains n'avaient pas reçu cette longue discipline séculaire qui seule peut faire des sujets dociles : ils étaient et devaient demeurer rebelles au système de l'état tout-puissant. Enfin leurs rois n'ont jamais pu comprendre l'idée d'une puissance publique impersonnelle, s'exerçant de

haut sur des individus anonymes. Ils ont pour conseillers et pour ministres des fidèles qui vivent à leur cour et sont associés au gouvernement. On peut donc supposer que la monarchie universelle et absolue aurait été remplacée par des monarchies locales, limitées par une aristocratie où se seraient confondus les principaux des barbares et des Romains; mais il aurait fallu que rien ne rendît impossible cette fusion des deux aristocraties, et il y avait entre elles une cause de désaccord et de haine. Wisigoths, Burgondes, Ostrogoths étaient des hérétiques, et l'église ne les tenait pas pour des chrétiens. Parlons donc et de cette hérésie et de l'église, car il importe que nous sachions comment et pourquoi la Germanie émigrée a si vite disparu de la scène, comment et pourquoi ce premier essai d'établissement en terre romaine a si misérablement échoué. Nous apprendrons à connaître la puissance qui était chargée d'introduire dans le monde ancien les nouveau-venus.

VI.

Les Germains établis dans l'empire professaient l'arianisme, c'est-à-dire la doctrine qui attribue au Père seul la qualité d'éternel et d'incréé, le Fils n'étant qu'une créature, la première de toutes, honorée par Dieu du nom de Verbe, mais non égale à lui, puisque « Dieu existait déjà avant d'être père et qu'il y avait un moment où le Fils n'était pas. » Cette doctrine convenait aux intelligences des barbares, qui n'étaient pas prêtes à comprendre les mystères d'un dogme composé par l'imagination orientale et la dialectique grecque; aussi les premiers peuples germains entrés dans l'empire ont-ils tous embrassé l'arianisme. Mais la lutte contre cette hérésie avait été la grande affaire de l'église au IVe siècle; Jérôme et Augustin s'y étaient illustrés, et vraiment, il n'y aurait pas eu de religion sans le mystère, point de foi sans l'incompréhensible, point de christianisme si le Fils de l'homme, mort pour racheter l'homme, n'était point l'Eternel. Le danger que faisait courir à l'église cette hérésie, par cela même qu'elle était raisonnable, la rendait odieuse; il s'était formé comme une horreur de l'arianisme qui avait pénétré les âmes et faisait partie de la vie intellectuelle.

Les ariens se séparaient encore des orthodoxes en un point de grande importance; ils n'avaient point de clergé, ou, du moins, leur clergé ne tenait point de place dans l'état. Sidoine nous montre le roi Théodoric visitant ses prêtres le matin, mais faisant cette visite sans émotion religieuse, par habitude. Ce clergé arien est si peu apparent, pour ainsi dire, que Sidoine, Avitus, Grégoire, ces grands ennemis de l'arianisme, ne nous en disent presque rien. Or l'église catholique, en même temps qu'elle avait arrêté son

dogme, avait organisé sa hiérarchie de prêtres, d'évêques, de métropolitains, et son clergé était devenu dans le monde une grande puissance.

Il faut bien comprendre l'importance extraordinaire que le dogme avait prise dans l'esprit des hommes de ce temps. La décadence intellectuelle était profonde. Depuis le Ier siècle de l'ère chrétienne, la civilisation antique n'avait rien produit de nouveau. Au IVe siècle, on étudiait encore le droit, et nous savons des noms d'avocats célèbres, mais il n'y avait plus de grands jurisconsultes. On étudiait la philosophie; Platon et Aristote avaient des disciples en Gaule et en Italie, et Sidoine nous parle d'un collége de platoniciens, *complatonici*, où brillait son maître, Claudianus Mamertus; mais ce défenseur de la spiritualité de l'âme n'est ni plus fort, ni plus faible que tel de nos philosophes, et son *De Statu animæ* pourrait servir à la préparation du baccalauréat. La rhétorique prospérait et les Gaulois y étaient passés maîtres; Bordeaux avait trente professeurs célèbres de rhétorique; mais ils raffinaient les vieux artifices et l'art de parler pour ne rien dire. Nous connaissons quelques-uns des thèmes de ces rhéteurs. Ennodius, le panégyriste de Théodoric, donnait en matière le discours de Didon, qui voit partir Énée; un discours contre une belle-mère, qui, ne pouvant inspirer à son mari la haine de son gendre, les a empoisonnés tous les deux; un autre contre un homme qui a élevé une statue à Minerve dans un lupanar. Le genre épistolaire florissait aussi, et l'on variait les sujets de ses lettres, de façon qu'elles pussent composer un volume agréable. Sidoine nous apprend que chacune de ses lettres appartient à un genre déterminé : exhortation, louange, conseil, condoléance, plaisanterie. Il classait ces petits chefs-d'œuvre, et, le moment venu, se faisait prier par quelque obligeant ami de « ventiler son portefeuille arverne; » aussitôt il publiait son volume. Cela s'appelait « être le disciple de Pline. » Les poètes anciens avaient aussi leurs disciples : point d'homme comme il faut qui ne fasse des vers de tous mètres, « hendécasyllabes glissans et sans nœuds, hexamètres crépitans et cothurnés, élégiaques, échoïques, dont le commencement et la fin sont reliés par anadiplose; » je traduis Sidoine, louant le rhéteur Lampridius, « cet artiste en vers, » qui savait employer toutes les figures comme tous les mètres. Ces poètes ont les procédés les plus inattendus. Sidoine veut décrire la villa de Leontius : il imagine que Bacchus, retournant de l'Inde en Grèce, rencontre Apollon, qui lui conseille de le suivre aux bords de la Garonne. Bacchus y consent et Apollon décrit au vainqueur de l'Inde la villa, qui n'existe pas encore, mais qu'il voit de son œil prophétique. Ces écrivains, qui fouettaient leur imagination pour la réveiller, torturaient aussi la langue; ils

inventaient des mots nouveaux. — Sidoine écrit, par exemple, *crepulacescens*, *sternax*, c'est-à-dire crépusculant et poitrinant, — et, s'ils emploient l'expression simple, ils l'embarrassent dans un tour étrange.

Les âmes ne pouvaient se contenter longtemps d'alimens pareils. Sidoine lui-même le sait bien : « L'âge qui nous a précédés s'occupait justement de ces études, dit-il en parlant des lettres anciennes, mais le temps est venu de lire des choses sérieuses, d'écrire des choses sérieuses. » Ces choses sérieuses, ce sont les controverses sur la grâce et la polémique contre l'arianisme. Les grands docteurs sont morts, mais nombre d'intelligences moyennes se consacrent à l'étude et à la défense du dogme. Ce n'est pas que l'église proscrive l'étude de l'antiquité : elle s'emploiera même à la sauver; les compilateurs se mettent à l'œuvre, et l'on écrit des encyclopédies. Une des meilleures sera composée au VIIe siècle par Isidore de Séville, qui entassera dans les vingt livres de ses *Étymologies* « à peu près tout ce qu'il faut savoir. » Il mettra dans ce manuel toutes les sortes de connaissances, comme avant le déluge Noé a réuni dans son arche toutes les sortes d'animaux; mais les animaux de Noé vivaient, et, après le débarquement sur le mont Ararat, ils ont repeuplé les montagnes et la plaine, au lieu que l'antiquité, réduite à des résumés et à des formules, n'était plus en état de féconder les esprits. L'église, d'ailleurs, au moment même où elle sauvait du naufrage la culture antique, la frappait de stérilité en maudissant l'antiquité classique. Après que saint Augustin a révélé dans *la Cité de Dieu* les desseins de la Providence contre elle, Orose écrit ses histoires par l'ordre du grand évêque. Pour réduire au silence « la méchanceté bavarde des païens, » il évoque le déluge, et Ninus, et Sémiramis, qui tue tous les hommes qu'elle met dans son lit, et Gomorrhe et Sodome, dont la chute est comparée à celle de Rome, puis le déluge d'Achaïe, la famine d'Égypte au temps de Joseph, la peste d'Éthiopie au temps de Bacchus, le déluge de Deucalion, le parricide des Danaïdes, Philomèle et Procris, Ganymède, Tantale, Pélops, Thyeste, Étéocle et Polynice, Médée, les Amazones. Tous les désastres et tous les forfaits de l'histoire défilent pour enlaidir et déshonorer le monde ancien.

Au monde nouveau suffiront les écritures et la théologie, qui s'emparent de ces âmes vacantes. Les évêques lettrés, que Sidoine a connus imitant comme lui les vieux maîtres, versifiant et philosophant, vont disparaître. Ces prélats, issus de familles sénatoriales et instruits dans les écoles encore florissantes du paganisme, seront remplacés par des évêques sans culture, de mœurs et de foi barbares. Il n'importe plus qu'un homme soit instruit ou non, barbare ou Romain, ni même qu'il soit bon ou méchant, car l'ortho-

doxie est la sagesse et elle est la vertu. Elle est la foi catholique, cette « foi unique et véritable » à laquelle, suivant le mot de Léon Ier, le grand pape du ve siècle, « rien ne peut être ajouté, rien ne peut être ôté. » Elle est si sûre d'elle-même qu'elle ne s'abaisse pas à discuter longtemps. Grégoire de Tours, vivement pressé par un arien dans un colloque sur la trinité, s'écrie que la parole de Dieu n'est pas pour être jetée à « de sales porcs. » Grégoire ne semble pas connaître d'autre distinction que celle des hérétiques et des croyans ; le dogme de la trinité fait pour lui toute la différence entre les élus et les réprouvés. C'est là le secret de l'immoralité des jugemens de ce saint homme, dont les actions étaient si vertueuses.

Pour défendre l'orthodoxie, le clergé avait les forces nécessaires. Nouveau venu dans les cadres de l'empire, il y avait glissé sa hiérarchie et il survivait à l'administration impériale. Quand il n'y eut plus de présidens, de vicaires, de préfets du prétoire, il y eut encore des évêques, des archevêques et des primats. La dignité épiscopale demeurant seule pour tenter l'ambition de cette aristocratie provinciale, qui était autrefois si avide des honneurs de l'empire, fut briguée par elle. On voulut être évêque, comme on aurait été jadis vicaire ou préfet. Sidoine est fils et petit-fils de préfets, mais il n'y a plus de préfecture : il est évêque de Clermont. Ajoutez que le rôle accessoire accordé par la législation impériale aux évêques dans l'administration des cités, est devenu très considérable après que les administrateurs civils ont disparu. La cité, c'est-à-dire le cadre où les barbares ont trouvé groupée la population romaine, n'ayant plus d'attache avec l'empire, ne vit plus que pour elle-même, et sa grande affaire est l'élection de son évêque, désormais son seul chef visible. L'Église a donc pris possession de la terre en même temps que des âmes.

C'est encore un des élémens de sa force que l'union de ses membres. Les évêques des cités sont en relations régulières les uns avec les autres. Il est vrai que les conciles sont régionaux, et les régions déterminées par les limites mêmes des royaumes barbares ; mais les évêques des différens royaumes sont en correspondance les uns avec les autres. Pour eux il n'y a pas de frontière wisigothique ou burgonde ; leurs lettres vont trouver en Orient les patriarches ; elles sont adressées plus souvent au patriarche de l'Occident, c'est-à-dire à l'évêque de Rome. Pour compléter l'analogie que je marquais tout à l'heure, de même que les évêques se sont substitués aux fonctionnaires impériaux, le pape se substitue à l'empereur. Léon le Grand, apostrophant la Rome impériale, s'écrie : « Ce sont les apôtres Pierre et Paul qui t'ont portée à ce point de gloire ! Nation sainte, peuple auguste, cité sacerdotale

et royale, capitale du monde par la vertu du siège sacré du bienheureux Pierre, tu commanderas plus loin par la religion divine que tu n'as commandé par la domination terrestre (1)! » Le pape se trompe : ce n'est pas saint Pierre qui a fait la fortune de Rome, c'est Rome qui a fait la fortune de saint Pierre. Le successeur de l'apôtre établi dans ce lieu de commandement, que la longue obéissance et l'admiration des hommes ont consacré, deviendra le chef d'un nouvel empire universel. Tandis que les barbares, Ostrogoths, Wisigoths, Burgondes vivent chacun chez eux et semblent inaugurer le système moderne des nations distinctes, le clergé catholique refait une patrie commune ; alors que tout semble se décomposer, il prépare la reconstitution de l'unité ; mais la patrie commune sera la patrie ecclésiastique, et l'unité, celle de l'église.

Les rois de la Germanie émigrée se sont donc trompés. Ils se sont faits aussi Romains qu'ils le pouvaient. Le Wisigoth Théodoric a lu Virgile pour apprendre à faire des vers latins, et il a reçu des notions de droit romain. Le Burgonde Gondebaud, au témoignage de l'évêque Avitus, a une « âme philosophique ; » mais il ne s'agit plus de Virgile, de droit romain, ni de philosophie : il s'agit d'être orthodoxe et de s'entendre avec les évêques, sous peine de demeurer des étrangers ou de devenir des ennemis. Parmi ces rois il en est qui sont tolérans ; Théodoric laisse écrire à Cassiodore la belle parole : « Personne ne peut commander la religion ; » Gondebaud ne peut se résoudre à croire à trois dieux, mais il n'impose point sa foi et il voudrait attendre en paix le temps prédit par l'écriture « où l'homme reposera tranquillement à l'ombre de son figuier. » D'autres sont des sectaires comme Euric, qui procédait avec méthode à l'extinction de l'épiscopat. Les uns et les autres sont à peu près également haïs par la population gallo-romaine. Au commencement du VIe siècle, l'évêque de Rome a les yeux tournés vers Constantinople, d'où l'orthodoxe Justinien enverra bientôt les armées qui détruiront les Ostrogoths, et les évêques burgondes et wisigoths regardent vers le nord, appelant un libérateur « d'un amoureux désir, » comme dit Grégoire de Tours.

VII.

Si profonde, en effet, que fût l'antipathie des évêques pour les ariens, elle n'aurait pas suffi pour détruire les royaumes barbares. La population romaine n'était pas capable de s'aventurer jusqu'à la

(1) « Isti (Petrus et Paulus) sunt qui te ad hanc gloriam provexerunt, ut gens sancta, populus augustus, civitas sacerdotalis et regia, per sacram B. Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divina quam dominatione terrena... »

révolte. Elle était habituée depuis longtemps à tout endurer et n'avait point la vertu nécessaire pour se passer de maître. Euric a pu rendre les ordinations impossibles et fermer les églises, où par les toits effondrés la pluie tombait sur les autels : les évêques se sont lamentés sans que les fidèles prissent les armes. Mais les évêques correspondaient les uns avec les autres ; ils connaissaient l'état du monde romain et barbare ; ils avaient au moins la ressource de la conspiration et pouvaient préparer un changement de maître. En tout cas, ils pouvaient faciliter la tache de nouveaux envahisseurs, s'entendre avec eux, les amener à leur foi et les aider à établir un régime où indigènes et étrangers, aristocratie romaine et aristocratie germanique ne seraient plus séparés les uns des autres par l'antagonisme des religions.

Pendant que le clergé du pays gallo-romain désirait et préparait une révolution, et que les Germains émigrés jouissaient de leur fortune dans les plus belles parties de la Gaule, deux peuples, dont la fortune n'était point faite, n'attendaient qu'une occasion pour se produire à leur tour sur ce théâtre où avaient passé déjà tant d'acteurs. C'étaient les Francs et les Alamans. Depuis qu'ils avaient apparu dans l'histoire, ils étaient en relations avec l'empire. Ils l'avaient servi, — les Francs surtout, — interrompant bien entendu leurs services par des révoltes et des brigandages ; châtiés alors, mais avançant toujours, à mesure que l'empire reculait. Les Francs, établis sur le cours inférieur du Rhin, avaient marché de l'est à l'ouest, en partant de Cologne, et du nord au sud en partant des bouches du fleuve. Les Alamans occupaient au-delà du Rhin le pays entre le Mayn et les Alpes ; en-deçà, ils avaient poussé jusqu'aux Vosges. Ainsi, entre la Germanie émigrée et le pays germanique, deux peuples étaient établis : ils semblaient les têtes de colonne d'une invasion future. Tous les deux, malgré les relations qu'ils avaient eues avec l'empire, étaient demeurés germains, car dans les provinces où ils étaient cantonnés, la civilisation romaine était détruite : « La pompe de la langue romaine, dit Sidoine, est abolie dans les terres belgiques et rhénanes. » Ils n'avaient chez eux ni lettrés, ni légistes. D'ailleurs, ils demeuraient en communication avec la mère patrie, cette « officine de nations, » où il restait une réserve d'hommes. Enfin ils formaient un groupe compact, dans leurs villages et leurs centenies, et ils avaient gardé l'humeur guerrière, l'amour du pillage et de la conquête. Ils étaient donc bien différens des Wisigoths et des Burgondes, qui, habitant un pays tout pénétré de culture romaine, isolés de la Germanie, disséminés dans leurs provinces avaient perdu par la jouissance même de la paix l'habitude des armes.

Les Francs et les Alamans ne pouvaient manquer d'envahir la

Gaule, et Clovis, à peine roi, en prit un large morceau après sa victoire sur Syagrius; mais ces deux peuples étaient ennemis l'un de l'autre, et ils s'étaient sans doute rencontrés dans bien des combats avant que Clovis attaquât et battît les Alamans en 493. Cette bataille, que nous connaissons sous le nom de bataille de Tolbiac, bien qu'elle n'ait pas été livrée en cet endroit, aurait pu n'être qu'un épisode insignifiant d'une lutte entre peuples barbares, mais elle a été un grand fait de l'histoire universelle. Clovis, en effet, après sa victoire, s'est substitué au roi vaincu, et il est devenu le chef de ce peuple, dont le pays se prolongeait jusqu'au Lech et contenait les sources du Rhin et celles du Danube. Une partie du territoire des Alamans, entre le Neckar et le Mein, semble même avoir été occupée dès lors par les Francs, dont elle a gardé le nom (Franconie). Or c'est là le premier mouvement d'ouest en est qui se soit produit depuis le jour où l'empire romain a cessé d'avancer. C'est la première fois qu'un peuple germanique prend à rebours le chemin de l'invasion. C'est le premier acte de la conquête de la Germanie par des Germains.

Cette victoire, le baptême de Clovis, qui la suivit de près, et enfin les assassinats par lesquels ce singulier chrétien se débarrassa des petits rois des Francs et réunit le peuple entier sous son commandement : voilà les faits importans d'un règne qui a commencé une ère nouvelle en Occident. Aussi faut-il apprendre à connaître la physionomie de ce barbare, un peu défigurée par l'antique et vénérable tradition qui le représente comme le fondateur de la « monarchie française. »

Nous avons tous appris la belle légende du héros aux longs cheveux flottant sur les épaules ; roi d'un peuple, dont le nom est synonyme de libre, il sort tout à coup de l'ombre, armé de sa francisque. « Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître : » à la première rencontre, Syagrius, le roi des Romains, s'enfuit devant le jeune barbare. Tout aussitôt, Dieu commence à exécuter son grand dessein : il donne pour épouse une princesse chrétienne au païen dont il veut faire le champion de son église; mais Clovis résiste aux douces et doctes leçons de Clotilde. Le Seigneur le conduit alors sur le champ de bataille, et, dans le danger où il l'a précipité, il fait luire à ses yeux comme un éclair, l'espérance de la victoire, qui sera le prix de sa conversion. Vainqueur, le fier Sicambre courbe la tête devant le saint évêque de Reims, pendant qu'un ange, descendu de la voûte du temple empli de parfums et brillant de l'éclat des cierges, apporte la sainte ampoule de la part de Dieu. La nouvelle du baptême se répand dans toute la chrétienté; le pape décerne au roi des Francs le titre de son fils aîné de l'église. Désormais, les victoires succèdent aux victoires; l'arien Gondebaud,

roi des Burgondes, est vaincu ; l'arien Alaric, roi des Wisigoths, est vaincu et tué ; car il déplaisait à Clovis que ce misérable hérétique possédât la plus belle partie des Gaules. « Marchons, avait-il dit, avec l'aide de Dieu ! » Et Dieu lui-même avait conduit sa marche victorieuse : de grandes lueurs rayonnant du sommet des cathédrales avaient éclairé la nuit, et, un jour que l'armée hésitait devant une rivière débordée, une biche l'avait conduite à travers un gué. Au retour, le vainqueur est salué par des messagers de l'empereur qui lui apportent les insignes proconsulaires ; il les revêt, se couronne du diadème, monte à cheval, et jette au peuple qui l'acclame, de l'argent à poignées. Décoré des hautes puissances du ciel et de la terre, il rentre dans sa capitale, où il meurt, après quelques années de paix, glorieux comme un vainqueur et comme un saint. Il est le premier des grands rois de France, et son nom brille à côté de ceux de Charlemagne, de saint Louis et de Louis XIV.

C'est ainsi que la légende dessine en quelques traits lumineux la vie d'un personnage, mais l'histoire n'a point cette poésie ni cette simplicité. Pour elle, le peuple des Francs n'est ni plus libre ni plus fier que les autres peuples. Répandu de la Somme au Rhin, il est divisé en petites communautés dont chacune a son roi. Une des familles royales s'est élevée au-dessus des autres par la faveur des Romains, car Childéric, le père de Clovis, était au service de Rome, et on l'a retrouvé, au XVIIe siècle, couché dans son tombeau de Tournay, revêtu d'une tunique brodée de perles et d'une dalmatique de soie pourpre, parsemée d'abeilles d'or et attachée sur la poitrine par une fibule d'or ; au doigt du squelette, un anneau d'or portait cette inscription : *Childericus rex*. Ces rois étaient donc des serviteurs, comme ceux des Wisigoths et des Burgondes. Quand l'empire a disparu, les serviteurs s'affranchissent ; le fils de l'officier romain Childéric est un tout petit roi et un simple chef de bande ; mais sa victoire sur Syagrius le met hors de pair parmi les rois du Nord. Les relations que le voisinage établit entre lui et le plus grand des évêques de la Gaule amènent sa conversion, à laquelle il se résout assez tard, et non sans inquiétude, à ce qu'il semble ; mais le profit qu'il retire de sa qualité d'orthodoxe est trop clair pour qu'il n'ait pas compris qu'il avait été bien inspiré. Si barbare que l'on soit, on aime le parfum de l'encens fumant au seuil des cathédrales, et l'on accueille avec plaisir la promesse d'une grande prospérité en ce monde et dans l'autre. D'ailleurs, il ne serait pas vrai de dire que les évêques aient conduit Clovis ; il y a eu accord entre eux et lui : lui, faisait son métier d'homme de guerre, bataillait et pillait, un peu au hasard, sans l'esprit de suite que donne une politique préméditée, une année en Burgondie, une

autre année en Gothie, s'en allant avant que la besogne fût finie; eux, l'appelaient et le bénissaient. Et c'est ainsi qu'il a fondé une sorte d'empire, mais disparate, dont les parties ne tenaient pas les unes aux autres. Il n'a certainement pas eu l'idée d'un royaume de France, que personne alors ne pouvait se représenter. Nous qui savons l'histoire et la géographie, nous portons, dessinée dans notre esprit, la carte d'un pays avec ses frontières, et cette carte nous apparaît comme le cadre d'une vie nationale; mais Clovis ne voyait rien de ce que nous voyons. C'est pourquoi il ne convient pas de faire de lui un fondateur de la monarchie française : de la future France, il n'y avait alors que les montagnes et la plaine, les rivières et les bois, et une matière humaine, qui ne deviendra nation qu'après de longs siècles.

Le vrai titre de Clovis à occuper une grande place dans l'histoire, c'est qu'il a réuni en un peuple les populations franques disséminées sur toute l'étendue de la Gaule septentrionale. De simple roi franc, il est devenu roi des Francs; il a réuni sous un même chef les porteurs de francisques; il les a convertis; il leur a enseigné à respecter les évêques; il leur a donné, par son alliance avec l'église, le droit de cité dans le monde romain; il a honoré le nom franc par l'éclat de ses actions. Il a créé ainsi, non pas une nation, mais une force historique. Cette force résidait à l'extrémité de l'ancien empire, aux confins de la Germanie déjà entamée : c'est sur la Germanie qu'elle devait se répandre. Si médiocres chrétiens que fussent les Francs, ils s'attribuaient, en leur qualité de chrétiens régis par des rois glorieux, une sorte de supériorité sur leurs voisins de Germanie, et les évêques leur commandaient de convertir et de conquérir ces païens. L'évêque de Vienne, Avitus, écrivait à Clovis, au lendemain de son baptême : « Dieu a fait sienne ta nation » et il lui marquait sa tâche, qui était « de porter les semences de la foi chez les autres nations encore plongées dans les ténèbres de la barbarie naturelle. » Avitus considérait donc Clovis comme une sorte de monarque universel et le peuple des Francs comme l'Israël du Nouveau-Testament. Cet Israël commettra nombre de péchés contre l'Éternel et il oubliera plus d'une fois les conditions du pacte d'alliance; mais l'œuvre commencée par Clovis au-delà du Rhin ne sera jamais interrompue. L'histoire préliminaire de la Germanie se termine au règne de Clovis. Le pays des envahisseurs va être envahi à son tour. Missionnaires et soldats y entreront pour y implanter la civilisation chrétienne.

ERNEST LAVISSE.

L'ARMÉE ET LA DÉMOCRATIE

II[1].

LE SERVICE DE CINQ ANS. — LE REMPLACEMENT.

Le séjour dans l'armée doit être égal pour tous les citoyens, parce que tous paient la même dette; il peut être court parce qu'ils ont seulement à acquérir l'instruction militaire : telles sont les deux idées qui, dans l'œuvre aujourd'hui entreprise, triomphent et triomphent l'une par l'autre. Des législateurs résolus à imposer à tous un service de même durée avaient besoin de croire que le soldat se forme vite. Ils ont justifié par une théorie militaire une conception politique.

A quiconque se propose pour but unique l'intérêt de l'armée, l'erreur fondamentale des novateurs apparaît : pour faire un soldat, l'instruction est nécessaire, mais l'instruction ne suffit pas. Dans les autres carrières, il est vrai, dès que l'instruction est achevée, l'homme est apte à remplir les fonctions apprises. Et ceux qui appliquent cette règle au métier militaire auraient raison si le soldat exerçait son art, comme il s'y prépare, dans la sécurité des champs de manœuvre et de tir. Ces logiciens oublient une seule chose, c'est que son métier met le soldat en face de la mort. L'effroi qu'elle inspire a pour effet ordinaire d'anéantir en l'homme toutes les facultés, sauf l'instinct de vivre, et celui qui sait le plus ne sait plus rien, sinon la fuir. Pour demeurer quand elle s'avance, l'oublier quand elle frappe,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

et dans l'horreur du champ de bataille ne songer qu'à l'exécution méthodique des ordres, il faut que l'homme ait dompté le sentiment le plus fort de la nature. Son intelligence même ne peut être sans trouble si son cœur est troublé, et il n'a vaincu l'ignorance que le jour où il a vaincu la peur.

L'ignorance cède aux études, c'est-à-dire au temps. Combien de temps faut-il pour instruire des soldats?

Fixer un délai identique pour tous, c'est admettre que tous sont dressés au même métier ou à des métiers de difficulté égale. Or l'armée se compose de troupes diverses par l'armement, la tactique, et qui ne sont pas destinées au même rôle dans la guerre. Ces différentes troupes, pour se préparer efficacement à la lutte, doivent être libérées d'autres soins. Fabriquer les armes, préparer les approvisionnemens, les garder en bon état et en quantité convenable, transporter le matériel et les hommes, soigner les blessés, tenir compte de toutes les dépenses, sont autant de fonctions indispensables et que les combattans ne peuvent remplir. Elles sont confiées à d'autres, et ceux-ci, à leur tour, ne s'exercent pas à disputer la victoire sur les champs de bataille. L'armée est donc l'assemblage des fonctions les plus diverses et leur multiplicité se rattache à deux groupes : celui des combattans et celui des auxiliaires.

Si l'armée devait être l'école de toutes, le temps de présence sous les drapeaux varierait pour chaque conscrit d'après le corps auquel il serait affecté, et cette variété deviendrait extrême dans les corps auxiliaires qui sont voués aux professions les plus nombreuses. Un fait simplifie tout. Les corps auxiliaires rendent à l'armée des services identiques à ceux que la société civile demande à certaines professions. Les mécaniciens, fondeurs, ajusteurs, forgerons, selliers, cordonniers, tailleurs, boulangers n'accomplissent pas un autre travail que, dans l'armée, les ouvriers d'état; les cochers et voituriers font le même service que le train des équipages; les employés de commerce savent tenir en ordre les magasins et les écritures aussi bien que les soldats d'administration et les secrétaires d'état-major; nul n'est plus apte à assurer la rapidité des communications et des trains militaires que les employés des chemins de fer et de télégraphes, à composer les greffes de justice militaire que les étudians en droit, à former le personnel des infirmiers que les élèves en médecine. Leur vocation naturelle a donné aux uns et aux autres, avant vingt ans, la connaissance de leur métier. L'armée qui les appelle alors, et peut parmi eux choisir les meilleurs, n'a pas à les former, mais seulement à s'en servir. Il suffit qu'elle les initie aux habitudes particulières qu'elle apporte dans l'exécution de travaux familiers pour eux. Sous la surveillance de bons cadres, ils seront en quelques mois pliés aux exigences de

la discipline, et, cela fait, n'auront plus rien à apprendre. Le mieux sera alors de les rendre à la vie civile, où ils continueront à se former, et plus ils seront laissés à leurs occupations habituelles, plus ils deviendront habiles à celles qui leur incombent en temps de guerre.

Les combattans, au contraire, sont destinés à des fonctions sans analogues dans la vie civile. Pour se servir d'eux, l'armée doit les former. Mais, comme les auxiliaires, ils se partagent en différens métiers, et en métiers de difficultés fort inégales. Le plus simple est celui de l'infanterie. Le fusil est une arme que les tirs et la chasse rendent familière à beaucoup d'hommes dès la jeunesse, la marche est le mouvement le plus habituel à tous dès l'enfance. Ces moyens d'action sont si peu compliqués, qu'il est possible d'en instruire les écoliers eux-mêmes. Ainsi préparé, le conscrit, après six mois, sera affermi dans la connaissance de son arme et de ses théories. Il n'est pas, au contraire, de profession composée de services plus multiples que l'artillerie. L'homme s'y sert de trois armes, le fusil, le sabre, le canon ; à la fois fantassin, conducteur d'attelages, cavalier, il y exerce trois métiers. En consacrant six mois à chacun des arts qu'il doit réunir, il ne possède, après trois ans, que les plus faciles, et des autres que les rudimens. La cavalerie, qui n'a ni canons à servir ni voitures à traîner, semble moins lente à instruire. Seuls, des hommes ignorans de son rôle concluront ainsi. La cavalerie doit tirer de ses montures un tout autre parti que l'artillerie. L'une ne se meut que sur les terrains praticables aux pièces ; l'autre, qu'elle éclaire au loin l'armée, qu'elle charge contre des masses ennemies, qu'elle soit poursuivie par elles, doit passer partout, à toutes les allures, soutenir longtemps les plus vives ; son salut, celui de tous, peuvent dépendre de sa promptitude. Le cavalier digne de ce nom n'est jamais détourné de son rôle ni de son chemin par le souci de sa solidité; non-seulement il est sûr d'obtenir, sur-le-champ, de son cheval ce qu'il veut, mais il sait ce qu'il peut lui demander; et, par la manière dont il la ménage, il met à profit toute cette force à laquelle il commande, sans l'épuiser. Les Allemands eux-mêmes n'estiment pas que trois ans suffisent à une pareille préparation, et ils offrent aux cavaliers des avantages particuliers pour les retenir au service une quatrième année. En France, où l'équitation n'est pas un exercice national, comme dans les races germanique et slave, cinq ans suffisent à peine pour faire un cavalier égal à ceux qu'on forme en quatre ans en Allemagne, et ce cavalier restera inférieur à ceux qu'une vie entière de courses vagabondes forme dans les plaines de la Russie.

Quand même, pour former les soldats, il n'y aurait qu'à les instruire, l'inégale difficulté du métier qu'ils apprennent aurait donc

pour conséquence une inégalité dans la durée du service. Mais ce n'est rien que le soldat soit instruit s'il n'est intrépide. D'où lui viendra le courage?

Dans le monde antique, la guerre mettait en question l'existence même d'une société, non-seulement la suprématie politique, mais la propriété du sol, des biens, des personnes. Peu de choses alors pouvaient être obtenues si elles n'étaient conquises, et surtout rien ne pouvait être conservé sans être défendu. Le pouvoir, la richesse, la volupté, étaient les fruits de la victoire, la défaite dépouillait de tout. Le vaincu savait son sort : pour sa patrie la ruine, pour sa famille la dispersion, pour sa femme ou ses filles l'outrage, pour lui la mort prompte des supplices ou lente de la captivité. La ruine de l'état était la perte des particuliers. C'est pourquoi tout homme valide devenait dans chaque conflit un soldat volontaire. En défendant son pays, il se défendait lui-même. La fuite lui apportait des maux plus grands que le combat. Toutes les énergies, toutes les tendresses, toutes les cupidités, toutes les craintes se transformaient en courage.

Le christianisme apaisa la férocité des anciennes luttes et donna naissance à de nouvelles. Qu'elles missent aux prises, dans des batailles de races, les croisés d'Europe contre les musulmans d'Asie et d'Afrique, ou qu'elles déchirassent en sectes ennemies l'unité de la religion, elles aussi appelaient chaque homme à soutenir sa propre cause. Jaloux de rendre à la vérité témoignage par les armes, certain de combattre pour un maître qui, dans le secret même des cœurs, voit la vaillance et la lâcheté, il savait que fuir était renier Dieu, combattre le confesser, mourir le voir. La lâcheté devenait une offense infinie, le courage une épreuve passagère; l'espoir d'une récompense et la crainte d'un châtiment qui dépassaient la vie humaine planaient sur tous les champs de bataille; et dans chaque homme la valeur du soldat était faite par l'enthousiasme du martyr. Ainsi, dans ces longs siècles, la guerre satisfaisait les deux ambitions les plus puissantes de la nature : le désir d'acquérir les biens de ce monde, la volonté de mériter ceux de l'autre.

Les guerres de religion ont disparu, les guerres d'intérêt se sont transformées. Elles ont pour but d'apporter des changemens à la puissance des états et non à la condition des particuliers. Les défaites les plus désastreuses coûtent au vaincu des rectifications de frontières et des indemnités en argent. Dans les provinces qui changent de souveraineté politique, ni la famille, ni la propriété ne subissent d'atteintes; des lois, de jour en jour moins différentes, assurent partout aux hommes les mêmes droits. Les indemnités les plus lourdes, supportées par tous les citoyens, n'enlèvent à chacun qu'une faible part de ses biens. Les contre-coups de la

victoire et de la défaite sur le développement de la richesse, s'ils sont incontestables, ne sont ni immédiats ni universels. De même que la lutte est limitée dans ses résultats, elle l'est dans ses moyens d'action. Un droit des gens gouverne la guerre même, formé peu à peu par la douceur croissante des mœurs. Il ne confond plus dans une nation les armées, auxquelles est réservé le sort des belligérans, et la population, qu'il tend à traiter comme neutre. Les pays envahis subissent encore d'inévitables excès, mais les violences contre les personnes deviennent plus rares, contre les biens, plus méthodiques; les réquisitions ont remplacé le pillage, et la discipline des vainqueurs protège le vaincu contre eux-mêmes.

Il en résulte que le sort des états et celui des particuliers, autrefois solidaire, est devenu distinct. La nation peut remporter le plus éclatant triomphe sans que nul des nationaux en tire un avantage direct, elle peut subir les plus humiliantes déchéances sans que nul des citoyens soit atteint profondément dans son intérêt. Ce qui blesse les intérêts de l'homme, c'est la guerre même. Elle l'enlève à ses affections, à ses travaux, à sa liberté; la défaite les lui rend tout comme la victoire. Ce qui importe à l'égoïsme de l'individu, ce n'est plus l'issue de la guerre, mais sa brièveté. La plus honteuse paix lui vaut mieux que la lutte la plus glorieuse, car la bataille le menace de la mort et la défaite ne le menace que de l'impôt. La guerre, dont l'atrocité grandit avec le progrès de la science, demande donc aux hommes leur vie sans leur offrir aucun des avantages qu'ils seraient disposés à acheter, sans leur donner aucune crainte pour la conservation des biens qu'ils seraient prêts à défendre. Voilà pourquoi la guerre n'est plus détestée seulement par les mères, mais par les peuples.

Comment ce fils du peuple destiné à lutter contre des ennemis qu'il ne hait point, pour une cause que d'ordinaire il ignore, sans avantages à attendre, avec d'extrêmes périls à courir, sera-t-il l'égal de ceux qui défendaient leurs autels et leurs foyers? Ses intérêts l'appellent hors de la mêlée, des sentimens désintéressés peuvent seuls l'y retenir. Ses instincts sont pacifiques, il faut le rendre guerrier par des vertus acquises. Métamorphose difficile; pourtant l'homme a cette puissance de se créer une seconde nature, qui dompte parfois la première. Si l'honneur lui révèle ses lois austères, si la religion du drapeau le touche, si la fidélité le lie, si la pusillanimité et le courage apparaissent à sa conscience comme des formes du bien et du mal, il deviendra capable de combattre et de mourir. Mais cette seconde nature ne se forme que par l'habitude, et l'habitude par une éducation. L'esprit militaire est l'anéantissement de toutes les rébellions qui s'élèvent dans l'homme contre la souffrance et le sacrifice; il est la mort volontaire d'une volonté dans laquelle ne survit que

l'obéissance. Cette obéissance héroïque naît chez le soldat quand, ayant éprouvé le courage, la science et le cœur de ses chefs, il ne doute plus : elle s'élève alors à la hauteur d'une foi. Cette foi se développe plus ou moins vite, suivant l'état d'âme où se trouve l'homme qui entre dans l'armée et cet état dépend lui-même de l'éducation que, depuis l'enfance, la société où il vit lui a donnée.

S'il appartient à une nation où l'autorité est stable, où la hiérarchie militaire se confond avec la hiérarchie sociale, où d'éclatans succès ont fait de l'armée l'orgueil de tous, il y entre préparé d'avance aux sentimens qu'il y doit acquérir : de fierté pour son rôle, de respect pour ses chefs, de confiance dans la force dont il devient un élément. Nulle part ces conditions ne sont mieux réalisées qu'en Allemagne. Dans le pays de la nation armée, chacun dans l'armée garde le rang qu'il avait dans la nation. Le conscrit, arrivant de son village ou de la ville, reconnaît dans ses officiers les seigneurs de la terre qu'il cultive, les fils des industriels qui lui donnent du travail, les représentans de classes qui exercent à ses yeux les droits de la tradition, de la richesse, de l'intelligence. Son orgueil ne songe pas à se révolter contre des inégalités qui lui assurent partout un patronage. Il est déjà dressé à obéir, et trois ans suffisent à perfectionner ce soldat, que, depuis vingt ans, la société prépare. Le sentiment militaire est si répandu que, chaque année, sans attendre l'âge du service, une foule de volontaires rejoignent les corps : ils fournissent aux écoles de sous-officiers trois fois plus de candidats qu'elles n'en peuvent recevoir. Ce sentiment militaire est si durable que les soldats rengagés après trois ans de service sont seuls admis au rang de sous-officiers. Et c'est dans une nation si guerrière et encore féodale que ses généraux découvrent une décadence de l'esprit militaire : à la vue des changemens apportés sans cesse par l'instruction, le luxe, la haine naissante des classes à l'ancienne structure sociale, ils prévoient qu'un plus long délai deviendra bientôt nécessaire pour avoir d'aussi bons soldats.

Mais si un pays est égalitaire, si l'effort des lois, secondant la passion générale, s'oppose à l'établissement de toute hiérarchie, si les autorités, temporaires et formées par la volonté du peuple, sont vouées à la discussion et, par suite, au mépris de ceux qui les ont faites et les peuvent défaire, si la multitude, seule maîtresse de l'état, a pour flatteurs ceux qui devraient la conduire, ce pays est mal disposé au service militaire. La valeur naturelle peut survivre, la discipline est morte ; et l'intelligence naturelle rend l'instruction facile, mais l'obéissance malaisée. Plus un peuple est aristocratique, plus l'éducation des armes y est rapide ; plus il est démocratique, plus l'éducation est lente. Si cela est vrai, nulle part le soldat n'est

plus long à former qu'en France. Les partisans du service court objectent en vain l'exemple des marins-fusiliers et canonniers. Si le matelot, après quelques mois d'instruction, n'a plus rien à apprendre, c'est que son éducation était déjà faite. La population maritime, à la différence de la population terrestre, se prépare dès l'enfance. Le matelot continue d'exercer sur la flotte le métier auquel il s'est librement voué ; la guerre n'ajoute qu'un péril de plus aux périls accoutumés de son existence. Ajoutons que cette existence, en le tenant soumis aux lois et aux chefs maritimes, lui a rappelé en toute occasion leur autorité et ses devoirs. Qu'il navigue à la pêche ou au commerce, le pavillon des bâtimens de guerre ne lui est pas apparu seulement comme le symbole de la patrie, mais comme une protection. Dans tous les incidens dont la mer est prodigue, le sang-froid, l'habileté des officiers ont eu en lui un témoin. C'est d'eux qu'il tient son métier, puisqu'il leur demande les brevets constatant ses aptitudes; c'est par leurs soins que sa famille touche, durant ses absences, une part de sa solde et des secours ; c'est par leurs soins qu'il recevra sur ses vieux jours sa pension. Ses chefs lui apparaissent comme des êtres supérieurs, dévoués et justes autant qu'habiles : pour les respecter, les aimer, il n'a pas besoin d'avoir vécu avec eux sur les navires de l'état. Quand il s'y embarque, la seule chose qui manque à ce soldat tout formé est la connaissance des armes.

Combien autre est le conscrit qui rejoint son corps! Il avait vécu jusque-là, il compte vivre dans l'avenir étranger au métier militaire. Rien de ce qu'il a appris ne lui servira dans l'armée ; rien de ce qu'il apprendra dans l'armée ne lui servira dans la vie civile. L'ordre auquel il obéit lui a d'avance paru la grande épreuve de sa jeunesse, l'obstacle à tous ses projets. Il ne connaît rien des officiers dont il va dépendre, et ces chefs, avant d'avoir sa confiance, lui imposent les idées les plus contraires à celles qui lui ont été données jusque-là. Il sort d'un monde livré à l'instabilité, où les grands succès sont pour l'audace des idées ou de la fortune, où chacun se pique d'être et de rester son maître, il entre dans un monde où toutes les situations sont définies, les rangs superposés d'une manière stable, où les moindres actes sont prévus, tout ordonné ou interdit, où la liberté la plus suspecte est celle de la parole, où la raison supérieure est d'obéir sans raisonner. Si au moment où le soldat franchit le seuil de ce passage silencieux et sombre, il aperçoit à l'autre extrémité la lueur de l'autre issue, il gardera l'œil fixé sur cette clarté libératrice, négligeant de rien voir dans les ténèbres qui l'entourent, et son éducation ne se fera pas. Mais l'homme est incapable d'ajourner au-delà d'une certaine limite son désir d'être heureux. Quand il sait sa captivité

courte, il songe à en sortir; quand il la sait longue, il songe à y vivre. Que la servitude militaire occupe une part considérable de sa vie, alors seulement il prendra son parti d'oublier et d'apprendre. Il abandonnera à l'entrée de sa carrière nouvelle ses idées anciennes avec le vêtement apporté du dehors. Il essaiera de prendre goût à ce qu'il fait; il en comprendra l'importance et par cela même la dignité; une estime nouvelle de lui-même lui révélera autour de lui des raisons d'estimer les autres ; la camaraderie l'entourera de ses liens à la fois rudes et doux et l'élèvera peu à peu jusqu'à l'esprit de corps. Quand il respectera sa profession, il sera capable de voir ce qui rend ses chefs dignes de confiance ; quand il les jugera grands, il sera prêt à les suivre où qu'ils le conduisent.

Quelle est la durée nécessaire pour accomplir cette transformation ? A des époques où la France était plus obéissante et plus militaire, le service de sept ans semblait nécessaire. La faute a été grande de l'abandonner. Mais cette faute a été commise en 1868, confirmée en 1872. Un retour vers le passé est au-dessus des courages. Il y a des époques dont il ne faut pas attendre qu'elles réparent rien : ne pas aggraver le mal est le seul bien dont elles soient capables. Force est donc de s'en tenir à la loi de 1872. Cinq ans peuvent être acceptés comme strictement suffisans, à la condition expresse que ces cinq ans soient effectifs, et que le droit abusif de renvoyer les classes par anticipation soit enlevé aux ministres.

Si trois ans de service sont une charge insupportable pour les finances et pour les carrières, que faudrait-il dire du service de cinq ans ? Mais, de même que tous dans l'armée n'ont pas besoin d'un temps égal pour s'instruire, tous n'ont pas besoin de posséder à un égal degré l'éducation.

Elle est nécessaire pour préparer au devoir du combat. Les soldats des services auxiliaires n'ont pas à le remplir. Ce ne sont pas eux qui se heurtent dans les chocs suprêmes où la nation entière avance ou recule avec chacun de ses champions. Dans les troupes auxiliaires, la plupart exercent leur métier hors de la zone dangereuse, et ceux qui s'en approchent le plus demeurent encore à distance de la mêlée. Peu menacés par les balles, ils n'ont guère à craindre que les coups égarés de l'artillerie. Ils n'éprouveront donc pas dans l'accomplissement de leur tâche ce trouble que donne aux âmes trop neuves l'imminence du péril, et pour braver des risques médiocres une vertu ordinaire leur suffit. Un seul service, celui des ambulances, expose, à l'égal des combattans, ceux qui vont dans le feu ramasser les blessés. Mais cette œuvre de miséricorde sera confiée aux jeunes hommes dont la carrière est de soigner et de guérir. S'il faut ailleurs un égal dévoûment, on le trouvera chez les jeunes hommes qui aspirent au sacerdoce. Leur vocation révèle

qu'ils n'ont à apprendre ni la pitié pour les maux des autres ni le dédain de la mort.

Les services auxiliaires n'ont formé longtemps qu'une portion très faible des effectifs. La petitesse des armées, qui permettait de vivre sur le territoire ennemi, la rudesse des mœurs, qui ne se faisait pas scrupule de l'épuiser par le pillage, la vigueur des hommes, qui ne pliait pas sous de lourdes charges, l'imperfection des armes, qui tiraient lentement, tout contribuait à restreindre le bagage, tenu pour un embarras. Aujourd'hui encore, sur 500.000 hommes que la France entretient en temps de paix, les troupes d'administration et du train n'en comptent pas plus de 25,000; mais il faut prendre garde que des travaux d'écritures, d'atelier, de domesticité occupent d'une façon permanente un certain nombre d'hommes classés parmi les combattans. Si l'on rend son nom véritable à tout le personnel qui est consacré aux services auxiliaires, on n'en saurait évaluer le total à moins de 10 pour 100 de l'effectif. Cette proportion, convenable pour le temps de paix, serait de beaucoup insuffisante pour le temps de guerre. Durant la paix, les troupes, dispersées dans les villes, forment partout une faible partie de la population, les ressources locales leur fournissent les vivres; ainsi se trouve assuré sur place le service le plus considérable. Les autres n'offrent guère plus de difficultés ; avec des garnisons permanentes, des magasins établis non loin d'elles, des besoins réguliers, le temps ne manque ni pour prévoir, ni pour produire, ni pour transporter. La guerre à peine résolue, il faut concentrer les armées; le gain de quelques jours, de quelques heures dans cette opération donne à l'adversaire le premier prêt une supériorité souvent définitive, et rien n'est plus important dans une campagne que la rapidité de ces premiers mouvemens. Les masses d'hommes ainsi réunies ne peuvent compter pour vivre sur les ressources des pays qu'elles couvrent. Tout ce qui leur est nécessaire doit être préparé d'avance, partir avec elles, non-seulement former sur le théâtre de la lutte des magasins où elles puisent, mais, comme elles sont mobiles, se mobiliser à leur suite en convois ; et le cours ininterrompu de toute cette activité relie le pays qui fournit les ressources au champ de bataille qui les emploie. Or ici règne l'imprévu : les événemens de guerre jettent tout à coup des armées hors de la route qui leur était tracée; avec les armes actuelles, il ne faut pas une longue bataille pour épuiser les munitions; et une heure de mêlée abat plus d'hommes que les ambulances n'en reçoivent dans une année de paix. Partout ce sont des multitudes qui réclament à la fois du pain, des cartouches, et des secours. Que la promptitude soit insuffisante dans la concentration des troupes, que les approvisionnemens soient mal distribués dans les magasins, qu'ils manquent dans les convois;

que dirigés sur des points où les armées devaient se rendre, ils ne soient pas remplacés par d'autres sur les positions inattendues où elles attendent ; qu'ils parviennent même, mais trop tard, ils auront été précédés par la faim, par la défaite, par la mort. La régularité de ces services est la condition non-seulement de la victoire, mais de l'existence pour les armées modernes. Si un ordre imperturbable et sans cesse rétabli ne gouverne pas le désordre des événemens, plus ces armées seront nombreuses, plus elles seront vite anéanties.

Or, pour assurer cet ordre, il faut des hommes, beaucoup d'hommes. L'on ne s'en rend pas compte, semble-t-il, et, en restreignant les effectifs des corps auxiliaires, pour accroître ceux des corps combattans, on croit augmenter la force de l'armée. Grave erreur dont nos dernières guerres auraient dû nous guérir. A-t-on oublié ces immenses approvisionnemens entassés sur toutes les voies de garage, encombrant tout de leur richesse inutile, et déchargés, à la paix, des wagons où ils avaient été placés aux premiers jours des hostilités? ces transports de troupes, plus longs par les voies ferrées qu'ils ne l'auraient été par les routes? ces trains de matériel, pris par l'ennemi, tandis qu'ils attendaient le moment de suivre à leur tour les lignes obstruées par d'autres trains? ces troupes dépourvues de vêtemens et de nourriture? ces blessés abandonnés sans secours? Que manquait-il aux compagnies de chemins de fer pour débarquer ces approvisionnemens, rendre libres leurs voies, et leur matériel? Des hommes. A l'administration, pour réunir, disposer en ordre, distribuer cette richesse, et rendre compte de son emploi? Des hommes. Au train des équipages, pour faire parvenir au moment opportun les vivres, les munitions? Des hommes. Au service des ambulances, pour recueillir sur les champs de bataille la moisson sanglante que le fer avait fauchée? Des hommes. Barbarie plus grande que celle de la guerre même, car l'une ne tue que ses ennemis, et l'autre laisse périr ses enfans. Quand nos troupes combattaient à jeun, ou, faute de cartouches, cessaient de combattre, auraient-elles été moins fortes si quelques-uns des soldats, au lieu de souffrir inutilement avec les autres, leur avaient apporté des munitions et des vivres? Auraient-elles été moins nombreuses sur les champs de bataille si une partie des troupes immobilisées dans des haltes avait, en dégageant les voies, assuré la rapidité des transports? Auraient-elles perdu tant de Français si l'on eût relevé sur l'heure et pansé ceux qui ne sont morts que d'avoir été secourus trop tard?

Il n'est pas un des changemens apportés à l'organisation des armées modernes qui n'ait pour conséquence le développement des services auxiliaires. Ce n'est pas trop, en temps de guerre, de les porter à 20 pour 100 de l'effectif. Si on leur fait passer, à ces sol-

dats, six mois sous les drapeaux, et que, pour en garder toute l'année le même nombre, on en convoque la moitié seulement à chaque semestre, on aura pourvu à la fois aux besoins de la paix et à ceux de la guerre.

Maintenant, parmi les combattans, tous ne sont pas destinés au même rôle, et il y a deux sortes de troupes. Les unes, dès le commencement des hostilités, doivent chercher l'ennemi et le combattre. Les autres, formées en arrière, doivent marcher plus tard et remplir les vides que le feu aura faits dans les rangs des premiers. Les unes sont les troupes de campagne, les autres les troupes de remplacement. Le sort des guerres est presque attaché au résultat des premiers engagemens et de moins en moins semble-t-il qu'on puisse, au cours de la lutte, rétablir la fortune d'abord compromise. Donner à toutes ces troupes une valeur égale est un faux calcul. Elles présentent une qualité homogène et elles sont destinées à des épreuves inégales. Le soldat destiné à pénétrer sur le champ de bataille à la fin de la campagne, ou même à demeurer dans les dépôts sans prendre contact de l'ennemi, est formé comme le soldat qui supportera le grand choc : l'un aura trop de valeur pour son rôle, l'autre n'en saurait avoir assez. L'armée serait plus forte qui exercerait moins celui qui a moins de chances de se battre ou de se battre à des heures moins décisives, et consacrerait en revanche à former le soldat de première ligne le temps qu'elle économise sur la formation du soldat de remplacement. L'éducation est indispensable seulement à la portion de l'armée qui doit faire les grands efforts. Les troupes de remplacement, qui dans leurs jours d'attente trouvent le loisir de se former, qui arrivent en ligne quand les grands coups sont portés et quand il n'est plus besoin de la même vigueur, qui pénètrent par petites portions dans des troupes vite vieillies par la campagne et exaltées par le succès, seront entraînées sans le ralentir par le flot humain qu'elles grossissent. A elles encore il suffit de connaître le métier. Or, dans la guerre, les troupes de première ligne forment les deux tiers, les troupes de remplacement le tiers de l'effectif total. A mesure que les effectifs des armées s'accroissent, la proportion des troupes qui ne combattent pas augmente. Le temps manque pour assembler, l'espace même pour mettre en bataille ces multitudes. En 1870, les Allemands avaient levé 1,400,000 hommes : ils n'en avaient pas en France plus de 400,000 quand ils ont remporté leurs premières et décisives victoires. Même à la fin d'une campagne qui avait étendu les opérations du Rhin à la Loire et à l'océan, quand ils comptaient sur le sol français plus de 1,000,000 de soldats, ils n'en avaient pas plus de 600,000 sur les champs de bataille. L'imagination de ceux enfin qui, en France et en Allemagne, ont voulu prévoir des luttes

plus grandes encore dans l'avenir, n'a pas trouvé au début d'une campagne emploi à plus de 700,000 hommes de chaque côté.

Ce n'est pas à dire que toutes les armes doivent comprendre deux catégories de soldats voués à un temps de service différent. Il faut que les moins bons soient instruits, et il y a, on l'a vu, des armes où l'instruction ne dure pas moins de cinq ans. Dans l'artillerie, dans la cavalerie, les hommes avant ce délai n'auraient pas acquis une connaissance complète de leurs devoirs, et même mêlés à des troupes faites, même animés de la meilleure volonté, seraient pour ces troupes une cause d'affaiblissement. D'ailleurs quand on considère le rôle des armes spéciales, on reconnaît qu'il leur faut une qualité supérieure. L'artillerie a vu son importance grandir dans ce siècle à chaque guerre (1). Elle prépare l'action, elle couvre la retraite, elle exerce sur les forces qu'elle combat ou qu'elle soutient une influence morale supérieure à son efficacité matérielle. Rendre cette arme parfaite, c'est rendre meilleures toutes les autres. Pour la cavalerie, c'est elle qui prend le contact de l'ennemi, recueille les informations d'où peut dépendre tout le succès, livre les premiers engagemens ; chacun de ceux qui la composent peut être employé isolément à des incursions qui exigent dans l'homme des facultés multiples et l'entière possession du métier (2) ; enfin, en France, où la cavalerie est moins nombreuse que dans les principales armées de l'Europe, elle doit être tout entière prête à couvrir contre les tentatives de la cavalerie ennemie la mobilisation et la concentration des troupes. Il importe donc de porter ces armes au plus haut degré de puissance, et, pour cela, de n'y introduire que des élémens éprouvés par le service de cinq ans. Si les armes spéciales n'ont que des soldats de cinq ans, l'infanterie recevra plus que son tiers en soldats de six mois. Mais elle les peut employer utilement. Nulle part les troupes de remplacement ne sont si indispensables, parce que nulle part les marches et le feu ne font autant de vides. Des soldats de six mois les combleront. Ils ont les connaissances indispensables ; il leur manque, il est vrai, l'esprit militaire, mais les soldats de cinq ans le possèdent, et comme dans l'infanterie les hommes n'opèrent jamais isolés, les nouveau-venus se formeront en agissant sous le regard de leurs anciens. Le mélange des uns et des autres formera un ensemble solide tant que les soldats de cinq ans l'emporteront en nombre sur ceux de six mois.

Que l'on cherche les meilleurs moyens de donner soit l'instruc-

(1) « Il faut d'autant plus d'artillerie à une troupe qu'elle est moins bonne. » (Napoléon, *Correspondance*, 15678).

(2) « La tactique... est plus nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie. » (Napoléon, *Mém.*, VIII).

tion, soit l'éducation militaire, on aboutit donc à ce résultat que le temps de service ne doit pas être le même pour tous les soldats. Aux troupes de remplacement et aux services auxiliaires l'éducation n'est pas indispensable, et une instruction de six mois suffit. Les services auxiliaires forment 20 pour 100, et les troupes de remplacement 30 pour 100 de l'effectif. Les troupes de combat, auxquelles l'éducation et par suite le service de cinq ans sont indispensables, forment l'autre moitié. D'où cette conséquence, que le contingent doit être divisé en deux parts égales : l'une appelée à servir six mois, l'autre cinq ans.

II.

Quel pouvoir désignera les soldats pour l'une ou l'autre de ces destinées si différentes? Un seul est assez impartial, assez irresponsable : le sort. Mais il est aveugle aussi. Il peut appeler pour six mois les hommes les plus incapables de former les corps auxiliaires et les plus disposés au métier des armes, il peut appeler pour cinq ans les hommes dont les professions trouveraient dans les services techniques un emploi utile, et auxquels un long séjour sous les drapeaux est insupportable. Comme il ne tient compte ni des volontés ni des aptitudes, le sort apporte du désordre dans les services et du mécontentement dans les esprits. L'armée serait plus forte si chaque homme était mis à la place pour laquelle il est fait, et en l'occupant obéissait à son propre choix. Qu'entre les conscrits retenus dans l'armée pour cinq ans et désireux d'en sortir après six mois, et les conscrits libérables après six mois et résignés à demeurer cinq ans, l'entente s'établisse, et qu'ils prennent la place les uns des autres, leur libre arbitre aura diminué la part d'injustices et de maux que traîne après soi le hasard.

Beaucoup d'idées justes sont compromises par la mauvaise renommée d'un mot. L'acte qu'on vient d'indiquer s'appelle le remplacement. Le remplacement existait dans l'ancienne armée. Comme alors une partie de la jeunesse française devait seule le service militaire, le remplacé passait au nombre de ceux qui ne portaient les armes ni en paix ni en guerre. Une guerre vint où ces bras immobiles manquèrent à la défense de la patrie. Au moment où l'assemblée nationale proclamait comme la leçon de la défaite le service universel, le remplacement lui apparut tel qu'il était la veille encore, le droit pour des Français de rester neutres entre leur pays et ses ennemis. Si dans l'armée nouvelle comme dans l'armée ancienne le remplacement avait dispensé d'être soldat, elle eût bien fait de refuser ce privilège à la lâcheté. Mais avec l'excès habituel aux passions nouvelles, l'assemblée interdit le remplacement pour

défendre le service universel que le remplacement ne menaçait pas. Sous une loi qui impose à tous le service militaire, le remplacement n'est plus pour des soldats le droit de quitter l'armée, mais la faculté d'y changer de place. Il laisse intactes leurs obligations en temps de guerre, il leur permet de se substituer les uns aux autres durant la paix.

Cette substitution est avantageuse à ceux qui la demandent ; elle ne porte aucun changement à la condition des autres soldats, aucune atteinte à l'organisme militaire, puisqu'elle n'enlève ni un homme au contingent, ni une heure au service ; elle accroit la force de l'armée, qu'elle compose non par la contrainte mais par de libres choix. L'état a-t-il le droit de l'interdire ? Quand deux hommes se sont entendus pour accomplir l'un la tâche de l'autre, sous quel prétexte briser leur contrat ? Eux, par leur convention, laissent intacte la force dont l'état a besoin ; l'état par son refus blesse sans intérêt deux intérêts. Dira-t-on que le remplacement ruine l'égalité ? mais l'inégalité résulte de la nécessité même qui établit un service de durée différente : supprimer le remplacement, c'est vouloir que cette inégalité soit contrainte, non choisie ; c'est imposer à ceux qui régleraient leur sort par leur volonté commune le respect du hasard qui les a blessés. Dira-t-on que l'immoralité du contrat est dans le prix payé au remplaçant par le remplacé ? C'est reconnaître que, gratuite, la convention serait licite ; et comment la rémunération d'un acte licite le transformerait-elle en un acte immoral ? Il y a donc dans l'argent quelque chose de vil ? On ne s'attendait guère à trouver cette singulière délicatesse dans le siècle où nous sommes, ce dédain aristocratique sur les lèvres qui le professent. C'est une démocratie où l'horreur des fonctions gratuites s'est élevée à la hauteur d'un principe, où les plus importantes, les plus humbles, les moins durables, les plus inutiles ont leur solde, où le député reçoit son traitement, le conseiller municipal des grandes villes son jeton de présence, le juré sa taxe, l'électeur sénatorial son indemnité, qui s'indigne si un homme, pour prendre la place d'un autre dans un métier rude, sans profits et pour quatre années et demie, accepte un salaire ! Qu'est donc, dans l'armée elle-même, le traitement des officiers, qu'est la prime des sous-officiers, et leur retraite, sinon le prix de leur temps ? Si ce prix modeste n'avilit pas l'officier, pourquoi déshonorerait-il le soldat ? et tout serait-il donc mauvais ici, parce que le salaire du service, au lieu d'être à la charge de l'état, ne lui coûtera rien ?

Non-seulement ce prix est légitime, mais il est indispensable pour acquérir à l'armée les hommes que leur goût y porte. Qu'on réfléchisse à la manière dont se décident les vocations. Elles naissent par une sympathie mystérieuse entre certaines natures et certains

genres de vie. Mais les plus désintéressées des carrières ne dépouillent pas l'homme de la condition commune : pour vivre il faut un gain. Les plus incertaines lui donnent l'espoir, sinon de la fortune, au moins du pain quotidien. Les plus élevées, si elles n'offraient qu'une existence précaire et une misère certaine dans l'avenir, garderaient-elles nombre de fidèles? L'état ne l'ignore pas : pour assurer le recrutement de celles dont il a besoin, il y attache des avantages matériels dont les moindres assurent ceux qui les adoptent contre les besoins du présent et ceux de la vieillesse. Qu'offre l'armée à l'homme incapable d'exercer un commandement, mais animé par l'ambition de bien servir et attaché par goût à ce métier? Aucun gain dans le présent, aucune ressource dans l'avenir, pas même le droit de rester tant qu'il est valide près du drapeau. Ce n'est pas une carrière, c'est une impasse. Après quelques années le soldat le meilleur est chassé par l'âge avec les économies faites sur une solde de cinq sous par jour, sans qu'il ait chance de trouver dans la vie civile emploi du service acquis dans son état, sans que son état lui ait laissé le loisir d'acquérir les connaissances utiles dans la vie civile. On se lamente sur la décadence des goûts militaires : on devrait admirer plutôt qu'il se trouve encore par an quelques milliers de volontaires pour affronter une semblable destinée. La société laisse libre ou favorise toutes les carrières, une seule exceptée, celle de soldat, et, par la misère dont elle l'entoure, elle l'étouffe.

Sans doute si l'état devait assurer aux soldats de vocation une solde ou des retraites, la dépense serait excessive. Mais le remplacement fournit à ces soldats les ressources que le budget ne possède pas; il satisfait, par la libéralité des particuliers, à une dépense d'intérêt public. Tant qu'il a existé, les vocations n'ont pas fait défaut. Le prix du remplacement assurait à l'homme un gain à peu près égal à ce qu'il aurait obtenu dans un autre métier; c'était assez. Chaque année 30 à 40,000 conscrits, le tiers ou la moitié du contingent, se faisaient remplacer. Jamais il n'a manqué d'hommes disposés à servir. Ils étaient fournis à la fois par les conscrits qu'un bon numéro dispensait du service et par les anciens soldats qui après un congé voulaient rester au corps. Ceux-ci mêmes étaient les plus nombreux, car partout l'habitude fortifie l'attachement, et chez eux la vocation militaire était devenue définitive. Grâce au remplacement, l'armée a compté jusqu'à 200,000 vieux soldats. S'il était rétabli, les conscrits désireux de trouver des remplaçans seraient plus nombreux encore que dans le passé. L'accroissement de la richesse et un incontestable affaissement de l'esprit militaire dans la nation ne permettent pas de croire que leur nombre fût inférieur à 40,000 hommes.

Pour les remplacer, deux catégories de substituans se présenteront : des conscrits de la classe ayant six mois de service à accomplir, et d'anciens soldats qui auraient achevé leurs cinq ans. Choisir les remplaçans parmi les hommes de la classe est la méthode la plus simple : deux conscrits prennent la place l'un de l'autre. Mais si l'on voulait recruter dans cette catégorie tous les substituans, on n'en trouverait pas. Presque tous aimeraient mieux, après leurs six mois de service, se vouer à une profession et se préparer des gains durables que recevoir un salaire provisoire avec la certitude d'être à vingt-cinq ans sans métier et hors de l'armée. Pour qu'ils y entrent, il faut qu'ils espèrent, par des engagemens successifs, trouver sous les drapeaux une carrière. D'ailleurs, quand ils se présenteraient assez nombreux, le remplacement aurait pour unique résultat de donner satisfaction aux convenances des individus, il n'aurait pas l'avantage principal qu'il en faut attendre.

Prendre un ancien soldat, c'est mettre dans l'armée, à la place d'un homme dont l'éducation est à faire, un homme dont l'éducation est faite, à la place d'un conscrit de vingt ans un homme plus propre par son âge aux épreuves de la guerre. La vigueur physique de l'homme atteint son apogée de vingt-cinq à trente-cinq ans, et elle dure longtemps après (1). Si l'on accepte des remplaçans de vingt-cinq et de trente ans, la perspective de deux rengagemens attirera, par surcroît, les conscrits qui ont le goût du métier ; l'armée s'enrichira de vétérans qui, formés pendant cinq années, y demeureront dix autres dans la plénitude de l'expérience et de la force. Non-seulement ils ont une supériorité technique, ils ont une supériorité morale, et le plus grand service qu'ils rendent est l'influence qu'ils exercent. Le service de cinq ans est loin de donner aux hommes la plénitude de la valeur militaire. Pas plus avec le service de cinq ans qu'avec celui de trois, l'armée ne devient pour les hommes une carrière. Tout l'avantage est qu'ils se préparent plus lentement à la quitter. Or l'homme ne se donne pas tout entier à ce qu'il ne croit pas durable : celui-là seul est sauvegardé de la tiédeur et de l'indifférence qui contemple dans son avenir un prolongement de son état présent, juge toutes choses importantes ou secondaires selon leur lien avec sa carrière et trouve en elle la source de ses douleurs et de ses joies, c'est-à-dire la vie. De tels sentimens ne sont naturels qu'à des soldats de profession ; des soldats de profession, s'ils sont en assez grand nombre, les inspireront à tout le monde. Leur expérience fait d'eux les premiers dans

(1) « C'est de trente à cinquante ans que l'homme est dans toute sa force ; c'est donc l'âge le plus favorable pour faire la guerre. » (Napoléon, *Mém.*, XVIII.)

les corps de troupes. Grâce à eux, le conscrit, dans les premières tristesses qui facilement se tournent en dégoût, voit le métier qu'il redoute choisi par des hommes semblables à lui, et, en découvrant qu'il semble enviable à d'autres, le trouve moins odieux pour lui-même. Dans les heures de loisir les souvenirs, les regrets, les entretiens des soldats contraints à servir leur chantent sans cesse ces airs du pays natal, qu'on défendait jadis de jouer devant les troupes suisses pour ne pas amollir leur courage. Quand la voix du vieux soldat s'élève, c'est de l'armée qu'il parle, de ses batailles, de ses chefs, c'est sa vie que tantôt il célèbre, que tantôt il chansonne; avec lui les conversations, les espérances, la gaîté même fortifient l'esprit militaire. Il fait ce que nul chef ne peut accomplir, joint la familiarité d'un égal à l'autorité d'un éducateur, dirige sans contrainte les volontés que la discipline est impuissante à gouverner, veille dans les instans où elle se repose, gardien incomparable que son point d'honneur oblige à relever sans cesse aux yeux des autres la dignité de la profession adoptée par lui.

Avec ses anciens soldats, l'armée retrouvera ses anciens sous-officiers. Le service de cinq ans aura donné le loisir de les former; le remplacement permettra de les conserver cinq et dix ans. On ne commettra pas la faute de ne permettre le remplacement qu'aux simples soldats. Si ces hommes, attirés d'ordinaire au service par la volonté de se créer des ressources, étaient contraints d'opter, après cinq ans, entre la prime que l'état offre aux sous-officiers rengagés et le capital que reçoivent les soldats remplaçans, le grade deviendrait pour eux un désavantage, la plupart refuseraient les galons ou, à l'expiration de leur congé, les rendraient pour toucher, comme remplaçans, une somme plus forte. La fonction de sous-officier se recruterait malaisément et, à chaque départ de classe, serait délaissée par les plus capables de la bien remplir. Pourquoi les contraindre à une option funeste soit à leurs intérêts, soit à la dignité du grade? Que sont les sous-officiers, sinon des soldats meilleurs que les autres? et quel désavantage y a-t-il pour l'armée si à des recrues sont substituées des hommes d'élite? Admettre les sous-officiers comme remplaçans, c'est porter le dernier coup à un préjugé autrefois répandu dans l'armée et peut-être survivant encore contre ceux qui « se vendent; » c'est réhabiliter un marché entre tous honorable, puisque la chose livrée est la vie consacrée au pays, avec un faible gain pour l'homme qui l'offre et au grand avantage de la nation qui la reçoit. Le soldat qui pourra joindre à sa solde de sous-officier le capital du remplacement sera retenu sous les drapeaux; l'état, pour le garder, n'aura plus besoin de lui offrir les primes ni les retraites, si coûteuses et si inefficaces, qu'il dépense aujourd'hui. L'argent des particuliers suffira, là encore, à assurer un service public. Le seul danger à

craindre est que les gradés soient trop nombreux comme remplaçans. Le remède sera de déterminer dans quelle proportion il convient d'admettre les vieux sous-officiers pour assurer la solidité du cadre, sans arrêter l'avancement des sous-officiers nouveaux. Le nombre total est de 40,000 : en réservant la moitié des emplois aux hommes de la classe et la moitié aux anciens sous-officiers, on établirait la meilleure organisation.

Par cela même que ces sous-officiers demeureront en nombre dans l'armée, il redeviendra facile de choisir parmi eux ceux qui doivent atteindre la dignité d'officier. Ils l'obtiendront, comme autrefois, vers leur dixième année de service, mûris par le temps et non gonflés tout à coup par un faux savoir. Les deux catégories d'officiers, ceux du rang et ceux des écoles, retrouveront chacune la part qui convient et leur coopération assurera de nouveau la valeur du commandement.

Tels sont les résultats qu'amène la présence des vieux soldats. Le remplacement, qui les donne, a manqué à la loi de 1872. Faute du remplacement, toutes les institutions ont été compromises. Le rétablissement d'une seule mesure restaurera toute la hiérarchie de l'armée.

Le nombre des vieux soldats admis à remplacer doit néanmoins être limité. En effet, toutes les fois qu'à un conscrit est substitué un vétéran, un homme qui connaît le métier libère un homme qui l'aurait appris et celui-ci, au lieu de s'instruire cinq ans, est instruit six mois. Ainsi, la valeur de ceux qui possèdent l'éducation militaire augmente, mais leur nombre diminue. Cette double conséquence modifie dans un sens contraire la composition de l'armée active et celle des réserves. Si des vétérans prenaient seuls la place des 40,000 conscrits qui, chaque année, voudront éviter le service de cinq ans, l'armée active garderait à la fois 200,000 soldats exercés qui avaient achevé leur service, et 200,000 remplacés qu'elle formerait au service de six mois. L'armée active gagnerait en qualité et en nombre. Mais, d'une part, les 200,000 vétérans qui continueraient à lui appartenir manqueraient de vingt-cinq à trente ans à la réserve, de trente à quarante ans à l'armée territoriale. D'autre part, les 200,000 remplacés entreraient dans la réserve et l'armée territoriale après avoir été instruits six mois au lieu de cinq ans. Les réserves perdraient en qualité et en nombre ; et, composées en très grande majorité de soldats de six mois, elles ne présenteraient plus la proportion de vieux soldats nécessaire pour assurer la solidité d'une troupe.

Pour atténuer ce mal, un article de loi suffit. Les remplaçans de vingt-cinq et de trente ans paient à l'état la dette d'autrui quand ils n'ont pas achevé de payer la leur. Leur présence prolongée dans

l'armée active, où ils exercent une profession rétribuée, ne saurait les dispenser de leurs obligations personnelles et leur contrat avec un particulier leur conférer le privilège de ne pas servir dans la réserve et dans l'armée territoriale. L'état leur fait déjà une faveur en n'exigeant pas qu'ils y figurent avec les hommes de leur classe ; à l'expiration de leurs engagemens, ils accompliront le service qu'ils doivent encore dans les réserves. Ils y figureront cinq ou dix ans plus tard, mais ce ne sera pas le seul exemple d'un devoir militaire accompli dans ces conditions. Les conscrits qui obtiennent des sursis d'appels ne demeurent-ils pas dans l'armée plusieurs années après leur classe? L'obligation imposée aux remplaçans ne sera pas moins juste : peu onéreuse, elle sera acceptée d'eux sans répugnance. Leur âge ne les rendra pas moins capables que des hommes plus jeunes de faire campagne, tant la vie militaire tient le corps souple et sain ; il augmentera leur autorité et la valeur des troupes qui auront de tels instructeurs.

Si l'on pense que, même alors, elles contiendraient en proportion trop forte des soldats de six mois, et si l'on veut y accroître le nombre des soldats de cinq ans, le remède est de choisir une partie des remplaçans parmi les conscrits de la classe. L'armée active possédera des soldats moins bons, mais elle donnera l'éducation à plus d'hommes. Le moyen de concilier ces intérêts contraires est de prendre par moitié les remplaçans parmi les jeunes et parmi les vieux soldats.

III.

Il est facile sur ces bases d'établir une constitution rationnelle de l'armée. La dernière loi qui ait été étudiée assez sérieusement pour fournir des chiffres exacts, celle de 1872, fixe le contingent à 160,000 hommes. Le sort les partagera en deux portions de 80,000 hommes : la première destinée au service de cinq ans, la seconde au service de six mois. La première perdra, année moyenne, 40,000 conscrits remplacés et qui passeront dans la seconde. Leurs remplaçans seront 20,000 conscrits qui passeront de la seconde dans la première, et 20,000 vieux soldats. Par suite, l'effectif de la première sera de 80,000 hommes, celui de la seconde s'élèvera à 100,000.

Le nombre d'hommes entretenus sous les drapeaux sera :

Soldats entretenus cinq ans, 80,000, soit pour cinq ans, 400,000, plus la portion permanente : elle est aujourd'hui de 133,000. Mais une partie des volontaires et des rengagés ne figureront plus à ce titre, et resteront dans l'armée comme remplaçans, et il est à pré-

voir qu'elle ne dépassera pas 100,000 hommes. Total 500,000, soit, avec 12 pour 100 de pertes . . . . . 440.000 hommes.

Soldats entretenus six mois, 100,000, soit pour un an 50,000, et avec 4 pour 100 de pertes. . . . . 48.000 —

Total. . . . . 488.000 hommes.

Les forces préparées ainsi seront les suivantes :

Armée active. — Cinq classes.

500.000 soldats de cinq ans.	440.000 hommes.
500.000 soldats de six mois.	440.000 —
Total.	880.000 hommes.

Cette égalité entre les deux effectifs ne se prolonge pas au-delà de l'armée active, parce que si tous les soldats de six mois passent dans la réserve, tous les autres n'y passent pas. Les 100,000 hommes de la portion permanente sont pour la plupart des officiers, gendarmes, engagés dans les troupes étrangères, et qui, ou ne quittent pas l'armée active, ou, s'ils la quittent, n'ont plus envers l'état aucune obligation. Des volontaires, au nombre de 15,000, 10,000 soldats retenus par suite de condamnations, quelques officiers las de la carrière avant la retraite forment seuls la portion destinée à passer dans les réserves et qu'on peut ajouter à la première portion. Ces 25,000 hommes sont formés par un contingent annuel de 5,000, qui élève la première portion à 85,000.

Quand elles forment la réserve, la première portion est réduite par les pertes de 85,000 à 75,000, la seconde portion de 100,000 à 88,000. Elles donnent les effectifs suivans :

Réserve de l'armée active. — Quatre contingens.

Soldats de cinq ans :	75.000, moins 8 pour 100 :	69.000	276.000
— six mois :	88.000 —	81.000	324.000
	Total.		600.000

Armée territoriale. — Cinq contingens.

Soldats de cinq ans :	69.000, moins 10 pour 100 :	62.100	310.500
— six mois :	81.000 —	72.900	364.500
	Total.		675.000

Réserve de l'armée territoriale. — Six contingens.

Soldats de cinq ans : 62.100, moins 12 pour 100 :	55.000		330.000
— six mois : 72.900 —	64.100		384.000
Total.....			714.000

Total de l'armée active.....	1.480.000 hommes.
Total de l'armée territoriale.....	1.389.000 —
Total général.....	2.869.000 hommes.

Ces effectifs se partageront comme suit entre les différentes armes :

			ARTILLERIE.	CAVALERIE.	INFANTERIE.	SERVICES AUXILIAIRES.	TOTAL.
CONTINGENT DE CINQ ANS.	ARMÉE ACTIVE.	*Effectif annuel.*	14.500	13.000	71.000	1.500	»
		Effectif total..	63.500	57.500	312.000	6.500	440.000
	RÉSERVE.	*Effectif annuel.*	10.800	9.600	53.500	1.100	»
		Effectif total...	40.000	36.000	196.000	4.000	276.000
CONTINGENT DE SIX MOIS.	ARMÉE ACTIVE.	*Effectif annuel.*			60.000	40.000	»
		Effectif total...			264.000	176.000	440.000
	RÉSERVE.	*Effectif annuel.*			53.000	35.000	»
		Effectif total...			195.000	129.000	324.000
			103.500	93.500	967.500	315.500	1.480.000

Les mêmes proportions se retrouveront dans les effectifs de l'armée territoriale.

Le nombre des soldats est augmenté. L'armée, en effet, garde les remplacés, et elle a de plus les remplaçans qui avaient achevé leur

temps de service. Grâce à eux, même en maintenant les dispenses établies par la loi de 1872 et en restreignant le contingent à 160,000 hommes, on a à sa disposition 180,000 hommes, plus que ne donne le service de trois ans, même en portant atteinte à toutes les carrières. On gagne au total 350,000 hommes.

Surtout la valeur des troupes s'accroît. Leur plus grande force est dans l'armée active et non dans les réserves. Cette armée active suffit par ses propres moyens, non-seulement à l'instruction des hommes et à la garde du territoire, mais au service des colonies et à des expéditions même considérables. Elle peut puiser dans les 100,000 vieux soldats que le remplacement lui donne et qui sont les plus aptes à faire campagne une force toujours prête, et capable d'agir sans troubler l'instruction des jeunes soldats. Si une guerre européenne éclate, l'armée sous les drapeaux ne suffit pas sans doute à la soutenir. Mais elle demeure la force principale que toutes les autres viennent accroître. Au moment d'une mobilisation générale, les 276,000 soldats de cinq ans qui forment sa réserve entreront dans une armée active de plus de 440,000 hommes : inférieurs par le nombre, ils ne seront supérieurs ni par l'instruction ni l'âge aux soldats de trente à trente-cinq ans, ayant servi de dix à quinze ans; dans ce milieu ils verront des exemples et se reformeront rapidement. A son tour, cette masse de 700,000 soldats de cinq ans exercera un ascendant sur la masse, égale en nombre, des soldats et des réservistes de six mois. Ces hommes qui ont l'instruction, pénétrant dans une société où vit une forte tradition, la recevront à leur tour. Ce serait assez pour qu'une telle armée présentât dans son ensemble une solide structure, mais la manière de mettre en action ses divers élémens permet de la rendre bien plus puissante.

Elle n'aura pas tout entière, on le sait, emploi sur les champs de bataille. Au début des opérations, 700,000 hommes à peine peuvent se mettre en ligne. Or, l'armée sous les drapeaux, jointe aux 276,000 réservistes qui ont fait cinq ans, compte plus de 700,000 hommes. Les troupes de campagne peuvent donc n'être composées que de soldats de cinq ans (1).

Qu'ils soient en présence d'une armée faite par le service de trois ans, où il n'y ait pas de soldats qui aient servi davantage, où dans l'armée active la moyenne du service n'atteint pas deux ans, de quel côté sera la science, la solidité, l'élan, la victoire?

Sans doute, dans l'une de ces armées, les troupes de remplace-

(1) Elles compteront en effet : 100,000 hommes de la portion permanente; 100,000 remplaçans ayant de cinq à quinze ans de service; 300,000 soldats ou remplaçans des classes ayant de un à cinq ans sur 276,000 réservistes ayant trois à cinq ans. Ces soldats auront, en moyenne, cinq ans de service.

ment auront trois ans de service et dans l'autre six mois. Il n'est pas douteux que les premières seront supérieures aux secondes. Mais quand elles devraient se mesurer en cet état les unes contre les autres, il n'y aurait pas à s'effrayer que les troupes de seconde ligne soient inférieures, si l'on a assuré par là la supériorité aux troupes de première ligne. Ce sont celles-ci qui frappent les coups décisifs, ce sont elles qu'il faut rendre, s'il se peut, parfaites. Quand elles auront vaincu, les troupes de remplacement auront peu de chose à faire. Et le service de trois ans est contraire aux besoins de la guerre, parce que, composant l'armée active d'hommes qui ont en moyenne deux ans de service, et les réserves d'hommes qui ont trois ans, il forme avec ses élémens les plus mauvais les troupes de campagne, et avec les meilleurs les troupes de remplacement.

D'ailleurs les rencontres ne se produiront pas entre les soldats de six mois et ceux de trois ans. Les troupes de remplacement sont des dépôts où les hommes attendent et d'où ils sont dirigés, à mesure du besoin, sur les troupes de combat. Les soldats de six mois pénétreront donc, par faibles fractions, dans l'armée formée par les soldats de cinq ans. C'est encadrés dans un solide ensemble qu'ils affronteront les champs de bataille. Ils ne seront jamais assez nombreux pour en diminuer sensiblement la valeur. Dans la guerre de 1870, sur plus d'un million d'hommes présens en France, les Allemands en ont eu 130,000 hors de combat. Les troupes de campagne n'ont pas fait appel à un plus grand nombre pour combler leurs vides. Quand même 130,000 soldats de six mois viendraient prendre dans notre armée de 700.000 hommes la place de 130,000 vieux soldats, elle resterait par sa composition supérieure à l'armée adverse. Il faudrait une bien sanglante lutte pour que l'adjonction de ses réserves amoindrît l'une, et pour que l'adjonction de ses réserves améliorât l'autre. Et tandis que, dans l'armée de cinq ans, les troupes deviennent plus mauvaises à mesure que la guerre dure, parce que les coups à porter sont moindres; dans l'armée de trois ans, l'armée reçoit les élémens les plus solides après que les grandes rencontres ont tout décidé, et il faudrait que son armée active eût disparu tout entière pour qu'elle eût avec ses réserves ses plus solides soldats.

Tel est, en effet, l'ordre inverse dans lequel l'une et l'autre méthode de recrutement disposent les troupes. La faiblesse de l'une est de former par une éducation identique des troupes destinées à des rôles différens, de mettre par la composition de l'armée active et des réserves les élémens les plus médiocres en première ligne et en seconde les meilleurs. La supériorité de l'autre est de proportionner la valeur des troupes à leur importance, de les ranger de

telle sorte que les premiers chocs soient soutenus par les plus éprouvées, et que les moins sûres soient réservées pour les périls moins grands. Les anciens, pour symbole de la puissance militaire, avaient choisi la lance. Elle est une et pourtant diverse : toute de fer, elle serait trop lourde; toute de bois, elle serait inefficace; faite de l'un et l'autre, elle est forte, et, pourvu que son extrémité soit forgée d'un solide métal, l'arme entière s'enfonce dans la blessure ouverte par lui.

IV.

En même temps que cette organisation donne au pays plus de puissance, elle lui coûte moins de sacrifices. Au lieu d'entretenir deux armées, l'une pour la grande guerre, l'autre pour les guerres coloniales, et toutes deux s'élevant à 700,000 hommes, elle assure les deux services par l'entretien annuel de 488,000 hommes. Elle laisse à la France plus de 200,000 hommes et de 200 millions que le service de trois ans exigera. Non-seulement elle libère l'avenir de cette charge écrasante, mais elle permet de réduire les dépenses qui aujourd'hui pèsent sur le budget. La présence de vieux soldats rendra inutiles les primes, les retraites, et tout l'appareil scolaire qu'il faut pour former en hâte et retenir les sous-officiers. Le commandement sera dégagé de sa tâche la plus rebutante, l'armée allégée de pédantisme; et, autant qu'il est possible de voir dans l'obscurité des budgets, on obtiendra de ce chef une première économie de 10 à 15 millions.

Une autre sera plus considérable. Le long service accompli par la majorité des hommes durant cinq années laissera en eux une empreinte durable. Elle perpétuera jusque dans les réserves, où les soldats ayant passé dix et quinze ans dans l'armée seront en nombre, l'esprit militaire. Ces réserves n'auront pas besoin des exercices périodiques qu'il faut aux troupes médiocrement instruites pour les rappeler au métier oublié. Les rappels, qui prennent aux réservistes un mois, aux territoriaux quinze jours de leur temps, deviendront inutiles. Sans doute ils ne sont pas faits uniquement pour l'instruction des soldats. Les grandes manœuvres sont l'école des grands commandemens. Mais il y a plusieurs manières de s'y former, et le profit serait plus grand pour les généraux de suivre chaque année, comme spectateurs et juges, des opérations bien conduites dans un seul corps d'armée, que de participer, dans l'activité désordonnée de manœuvres partout entreprises, à des opérations sans

vraisemblance et mal préparées. Les afflux d'hommes qu'elles amènent sous les drapeaux donnent aux officiers de troupes le moyen de manier des effectifs plus approchés des formations de guerre que ne le sont les effectifs habituels. Mais il suffit de réunir sur les champs de manœuvres les effectifs de plusieurs unités tactiques pour égaler les formations de guerre et donner aux officiers le moyen de s'exercer à leur emploi. Quant aux officiers de l'armée territoriale, c'est aussi dans l'armée active qu'il convient de les dresser à leurs fonctions : là seulement, en présence de troupes et de chefs formés à la discipline et au savoir, ils apprendront ce qu'ils doivent exiger de leurs soldats et d'eux-mêmes. Quant aux hommes, les appels sont loin d'augmenter en eux les qualités militaires. Si les réservistes ont oublié, ce n'est pas le maniement des armes, c'est l'obéissance. Ce qu'ils ont besoin d'apprendre, c'est la régularité de la vie qu'ils ont autrefois menée. Or ils rentrent dans l'armée au moment où elle-même la perd, au moment où à l'ordre de la caserne succède le désordre inévitable des marches et des cantonnemens. Moins soumis à l'action directe des chefs, témoins d'un relâchement dans la soumission qui serait réprimé en temps ordinaire, ils ont gardé le souvenir d'une discipline supérieure à celle qu'ils contemplent, et le double sentiment qui survit en eux est la répugnance d'avoir subi de nouveau les rigueurs de l'armée et le désenchantement de ne l'avoir pas retrouvée égale à celle qu'ils ont connue. Les hommes de l'armée territoriale sont soumis à une épreuve d'une autre nature, mais non moins funeste à la discipline. Les cadres de cette armée n'ont pas tous une grande expérience militaire. L'œil du soldat est toujours ouvert sur la faiblesse de ses chefs. Les convocations sont des rendez-vous donnés à l'esprit de critique, et le plus souvent, quand elles sont achevées, l'homme a perdu sa confiance dans ceux qu'il devra suivre en temps de guerre. Supprimer ces appels sera un moyen de maintenir l'esprit militaire et de rayer au budget une dépense annuelle de 25 millions.

Mais le gain le plus précieux n'est pas celui de l'argent, c'est celui de la liberté laissée aux citoyens. Le service de trois ans frappe tout le monde, suspend toutes les carrières et compromet les plus importantes. Ici le sort n'impose à la moitié des jeunes hommes qu'un service de six mois, et la chance d'un séjour aussi court est offert même à l'autre moitié condamnée au service de cinq années. Grâce au remplacement, les jalousies démocratiques cessent même d'être redoutables, et quand des sectaires persisteraient à refuser la dispense du service à ceux qui se destinent aux fonctions publiques, à l'enseignement, au sacerdoce, le remplacement réparerait le mal accompli par la loi. Il permet aux jeunes gens que de

grandes entreprises, des propriétés importantes réclament, de ne pas interrompre longtemps leur activité dont le pays a besoin. Et il ne faut pas croire que ce privilège soit réservé à la richesse. Quand le volontariat d'un an a été établi, il s'est trouvé en grand nombre des artisans, des domestiques même prêts à payer 1,500 francs pour prix d'une réduction dans la durée du service. Quand le remplacement ou l'exonération existaient, toutes les professions, même les plus humbles, profitaient de la faveur offerte. Des combinaisons multiples permettaient à chacun de s'assurer par des versemens minimes le prix d'un homme si le sort lui était contraire. Les sociétés d'assurance se sont multipliées, et rien n'est favorable au pauvre comme ces institutions qui lui demandent seulement la constance dans l'épargne pour lui constituer, avec les plus faibles ressources multipliées par le temps, un capital. A supposer qu'un remplaçant coûte dans l'avenir 3,000 à 4,000 francs, tout père de famille pourra, en versant à la naissance de son fils 250 à 325 francs, s'assurer que ce fils, après le tirage, aura, si son numéro le destine au service de cinq ans, la somme nécessaire à offrir à un substituant. Ce père est-il trop pauvre pour donner d'un coup quelques cents francs, il peut constituer le même avoir à son fils par des versemens de 5 à 6 francs par trimestre (1). Les facilités sont telles que non-seulement le bourgeois, mais l'ouvrier, non-seulement l'ouvrier dont le métier est un art et qui gagne 10, 15 ou 20 francs par jour, mais quiconque ne consomme pas chaque jour la totalité de son salaire est en situation de payer cette assurance. Toutes les carrières qui offrent à l'homme le moyen de vivre, brillantes ou humbles, lui donnent le moyen de se prémunir contre le long chômage du service militaire. Les pauvres comme les riches se feront remplacer, les pauvres plus que les riches y auront intérêt, car cinq ans passés sous les drapeaux n'ôteraient aux uns ni leur état dans le monde ni leur fortune, et, en enlevant aux autres l'habitude du métier où peut-être ils excellent, elle les frapperait dans leur existence même.

(1) Ces calculs ont été faits d'après les tarifs des compagnies d'assurance. Ces tarifs établissent quel capital il faut verser à la naissance d'un enfant, ou quelles primes annuelles il faut payer pour qu'une somme de 3,000 à 4,000 francs lui soit acquise à vingt ans, s'il atteint cet âge. Le capital est de 1,010 à 1,264 francs; la prime annuelle, de 85 à 106 francs. En moyenne, sur 300,000 conscrits qui arrivent chaque année à vingt ans, 80,000 seulement sont désignés pour le service de cinq ans. Donc le quart seulement de ceux qui, assurés, auraient droit au capital de survie, aurait droit au capital de remplacement. La chance de payer étant quatre fois moins forte pour les compagnies, les sommes et les primes à verser par les assurés doivent être réduites des trois quarts. Ainsi s'établissent les chiffres cités et dont l'exactitude a été contrôlée.

S'il est si facile de trouver l'argent pour ne pas servir, quels hommes consentiront à servir pour autrui? Ceux à qui l'exercice de leur profession n'assure pas un gain égal à la somme offerte aux remplaçans. Ce sont, d'une façon permanente, les jeunes paysans qui, ne possédant pas de terre, trouvent avec peine à louer leurs bras et mènent, sans espoir d'avenir, la rude existence de domestiques agricoles. Ce sont ensuite les ouvriers des professions qui souffrent et chôment toutes tour à tour, et souvent plusieurs ensemble. Il en est sans cesse d'habiles, de laborieux, d'honnêtes, qui ne parviennent pas à vivre de leur travail, avili par la concurrence. Ils forment dans les villes, où les habitans des campagnes, en quête d'une fortune meilleure, viennent grossir leur nombre, une population pour laquelle l'existence du lendemain est un problème. Le travail libre la repousse, l'état ne lui offre d'autre ressource que l'engagement gratuit dans l'armée, c'est-à-dire une captivité conduisant à la misère. Ils attendent une fortune meilleure, c'est la faim qui vient la première et qui les entraîne au mal. Si le remp'acement existe, tout homme a dans sa giberne de soldat sinon un bâton de maréchal, du moins un contrat qui peut assurer son existence présente et la vie des siens pour plusieurs années. Les crises industrielles ou agricoles, les congés et les grèves seront les agens de recrutement. Au moment où ces hommes deviendraient dangereux pour la société, ils seront recueillis par l'armée.

Parmi eux, sans doute, elle en trouvera plus d'un d'une moralité douteuse, mais il ne faut pas craindre pour elle l'influence de ces élémens morbides. Autant ils sont délétères dans la vie ordinaire, autant ils s'atténuent dans la saine atmosphère de l'armée. Elle enlève aux mauvais instincts presque toutes les occasions d'agir, elle les transforme. La discipline devient une conscience pour les natures qui ne trouvent pas en elles-mêmes une règle assez impérative du devoir. Certaines troupes d'Afrique, dans lesquelles nul n'a un passé sans tache, sont admirables de vertus militaires : ces naufragés de l'honneur se sont attachés comme à une dernière épave à leur honneur de soldat. A plus forte raison, l'armée doit-elle s'ouvrir à ceux qui, poursuivis par la misère et sur le point de céder à ses tentations, demandent asile. Ouvrir les portes des casernes, c'est fermer les portes des prisons : avec des hommes qui auraient attenté à l'ordre, l'armée fera des hommes qui le défendront. Et il ne faut pas dire que la société aura pour gardiens des prolétaires, car elle aura créé à ces prolétaires des intérêts à sauvegarder. Elle leur aura donné, avec le capital du remplacement, le commencement d'un patrimoine. Quelques-uns le dissiperont; mais ceux-là, s'ils fussent restés dans la vie civile, auraient cédé au même esprit de

désordre et grossi les rangs des déclassés : le joug militaire les sauvera d'eux-mêmes. Ils seront peu nombreux, d'ailleurs, la France étant le pays où les habitudes d'épargne sont le plus générales. D'ordinaire le remplaçant, après avoir reçu son prix, voudra assurer à lui ou aux siens une ressource durable, et quand il quittera l'armée, à vingt-cinq ans, ce capital de 3,000 ou 4,000 francs sera intact. S'il juge la ressource insuffisante et qu'il demeure dans l'armée, c'est une fortune qui se constitue pour lui : après quinze ans, le soldat qui a remplacé trois fois aura de 9,000 à 12,000 francs, et, s'il en a capitalisé les intérêts de 14,000 à 18,000 francs. Que, fils des villes, il soit tenté par l'industrie, il a le capital, c'est-à-dire le premier outil avec lequel on gagne la richesse; que, fils des champs, il ait la salutaire passion de la terre, il est assuré de vivre sur son domaine. Voilà le dernier résultat de la substitution, et le plus élevé. Elle fait sortir de l'armée ceux qui sont le plus utiles dans les carrières diverses, le plus sûrs de leurs gains, le plus épris de leur vocation; elle fait entrer dans l'armée ceux qui rendaient à la société le moins de services et ceux à qui la société offrait moins d'avantages. Elle oblige les premiers à donner aux seconds une part de leurs ressources, elle prélève un impôt payé par ceux qui ont à ceux qui n'ont pas, elle fait passer sans contrainte ni humiliation pour personne 100 à 150 millions par an des mains de ceux qui possèdent dans les mains de ceux qui ne possédaient pas.

Sans doute, ce régime lui-même a ses victimes. Ce sont les jeunes hommes, qui, chaque année, seront désignés par le sort pour le service de cinq ans et manqueront de ressources pour se faire remplacer. Mais ceux-là seront à la fois sans patrimoine et sans travail. Leur malheur n'est donc pas qu'ils appartiennent à l'armée, car, libres, ils n'auraient rien de mieux à faire que d'y entrer. La vie militaire est pour eux plus douce que pour d'autres ; leur misère goûte la joie inconnue à plusieurs d'une nourriture saine et d'un gîte assuré. Leur malheur est qu'ils ne reçoivent pas le capital attribué aux remplaçans. Après cinq ans, ils pourront, à leur tour, continuer cette existence et en obtenir un salaire. Les plus maltraités par la loi ne seront pas tellement à plaindre. Fussent-ils plus malheureux, d'ailleurs, il n'y a pas d'institution sociale qui n'ait ses déshérités. S'il est nécessaire que certains pâtissent pour l'avantage de tous, n'y a-t-il pas justice à condamner à la servitude militaire ceux qui souffrent moins dans l'armée et n'ont pas de place dans la société civile? Quel est leur nombre? Sur 180,000 hommes, entrant chaque année au service, 100,000 ne serviront que six mois, 40,000 seront satisfaits d'être payés pour servir cinq ans. Près des quatre cinquièmes se tiendront pour favorisés, un cinquième

portera sa charge sans compensation. Or, en démocratie, pour savoir si une institution est supportable, il ne faut pas considérer de quel poids elle pèse, mais sur combien d'hommes elle porte. Les incommodités les plus minimes, si elles frappent un grand nombre, soulèvent l'opinion; les injustices les plus criantes, si elles atteignent seulement quelques-uns, n'excitent que des plaintes sans écho. Voilà pourquoi la loi qu'on défend ici joint à ses autres avantages un avantage sans lequel les autres n'existent pas : elle sera stable.

Par la même raison, elle restaurera l'esprit militaire. Le jour où les citoyens ne craindront plus, dans toute complication politique, le danger d'un appel sous les drapeaux, mais verront tout prête à l'action une armée de soldats payés pour se battre, ils deviendront plus soucieux des intérêts du pays au dehors, moins rebelles aux entreprises avantageuses, bons gardiens d'un honneur qu'ils n'auront pas à défendre eux-mêmes. A proportion qu'ils seront plus sûrs de leur repos, ils seront plus sensibles au prestige militaire, plus fiers de l'armée, plus passionnés pour la gloire. La gloire est le sang des autres. Et, si peu héroïque soit-il, ce patriotisme du plus grand nombre fera naître chez quelques-uns des sentimens plus nobles que lui. La renommée des soldats, la gratitude rendue à leurs services, l'enthousiasme soulevé par leurs succès inspirera de généreux désirs et ne laissera pas périr la race de ceux auxquels ils ne suffit pas d'applaudir la victoire. Par cela seul que la justice rendue par ceux qui ne combattent pas à ceux qui combattent deviendra un hommage national, elle sera féconde : honorer le courage, c'est le créer.

V.

Il faut conclure; c'est-à-dire opter. L'armée construite d'après un plan politique répond mal aux besoins de la guerre, l'armée établie avec l'unique souci de créer la puissance militaire est seule conforme à l'intérêt social. Quel obstacle empêche que la meilleure l'emporte? Le despotisme de deux formules. Elle n'emprunte rien de sa force à l'égalité, elle ne la met pas tout entière dans le nombre.

Ne jugerons-nous pas enfin les mots qui semblent nous interdire de penser? L'égalité est-elle l'unique bien qu'une démocratie doive assurer? L'important est-il que les hommes aient une destinée semblable ou une destinée heureuse? et, s'il est un moyen de faire les uns moins pauvres, les autres plus libres, de réduire le fardeau de presque tous, de donner, dans l'intérêt de la société elle-même, l'essor aux intelligences et aux activités, de tels avantages ne va-

lent-ils pas qu'on les achète, s'il est nécessaire, par quelque dissemblance de conditions, et la démocratie exige-t-elle qu'on les sacrifie tous à l'égalité? Est-il certain même qu'on rende par ce culte barbare hommage à un principe véritable et qu'on réalise dans l'état un ordre conforme à la nature humaine? Plus on étudie le monde, plus on reconnaît que l'inégalité seule est naturelle et l'égalité toujours factice et que son idolâtrie a partout pour résultat dernier de supprimer la liberté. Mais quand même l'idéal le plus élevé de la société politique serait de supprimer entre les hommes toutes les différences, serait-ce une raison pour appliquer ce régime à l'armée? L'enceinte qui entoure la cité a-t-elle la forme des demeures pacifiques qu'elle abrite? Si l'égalité qui fait les démocraties pures ne fait pas les démocraties puissantes, faut-il lui livrer les institutions militaires? Laquelle vaut mieux enfin, d'une armée si démocratique qu'elle laisse la démocratie sans défense ou d'une armée, qui, sans être construite suivant les règles démocratiques, soit assez forte pour défendre la démocratie?

Cette démocratie, il est vrai, s'est fait de la force militaire un idéal semblable à elle-même, elle ne le trouve que dans le nombre. Elle se défie d'une armée où, sans doute, tous les citoyens sont appelés, mais où l'on ne prétend pas donner à tous la même valeur et qui, dressant la plus grande partie des hommes au rôle de troupes auxiliaires, concentre tous ses soins sur une élite qu'elle destine aux grandes actions militaires. Une telle organisation est contraire non-seulement à une opinion jusqu'ici dominante en France, mais aux faits qui triomphent ailleurs. Presque toutes les nations de l'Europe, obéissant à la même loi, tendent à abaisser le temps du service et à accroître les contingens. La plupart, qui voient croître avec une grande rapidité leur population, sont contraintes de réduire la durée de l'instruction militaire pour la donner à tout le monde et croient, en affirmant l'importance du nombre, adopter le système militaire le plus conforme à leurs intérêts.

Elles-mêmes se trompent. Si le nombre est le maître, les peuples latins ne peuvent résister aux peuples germaniques, ni les germaniques aux slaves; la race blanche même unie dans son effort ne saurait arrêter la race jaune; et peut-être le sein mystérieux de l'Afrique porte-t-il les derniers conquérans du monde. Mais parmi les nations, il en est une que la loi du nombre menace non pas d'une condamnation lointaine, mais d'une déchéance immédiate : c'est la France. Par la population, elle est la dernière des grandes puissances, et bientôt cessera de compter parmi elles. Toutes les autres s'accroissent, elle demeure stationnaire. Plusieurs, dont la population, au commencement du siècle, n'égalait pas la moitié de la sienne, compteront avant la fin du siècle deux fois plus d'habitans.

En 1872, elle a établi son système militaire pour avoir autant de soldats que l'Allemagne. Depuis quinze ans, l'Allemagne s'est accrue de 8 millions d'âmes, elle a 1 million de combattans de plus que n'en peut armer la France. Si la multitude est la puissance, la France n'a rien à attendre du présent, et moins encore de l'avenir. Mais est-il vrai qu'un homme en vaille un autre, qu'il suffise à une armée d'avoir compté les ennemis pour être victorieuse ou vaincue? et la raison admet-elle cette loi brutale qui, dans la hiérarchie de la puissance, place au dernier rang les races latines conquérantes du monde, pour mettre au premier les multitudes barbares de l'Afrique et de l'Asie? Non, le destin d'une race n'est pas écrit d'avance sur les tables de population ; les défaites des grandes nations, les triomphes des petites remplissent l'histoire ; et la guerre est une épopée où la vaillance et le génie triomphent sans cesse du nombre. Sans doute, le nombre est un élément de la force, mais non la force tout entière : la force, comme l'homme qui l'exerce, est esprit et matière, et le corps, c'est le nombre, mais l'âme, c'est la vaillance. C'est un fait presque banal dans les annales du courage que des troupes aient lutté avec succès contre des forces doubles ; l'on en a vu tenir tête à des adversaires cinq fois plus considérables. Si de trop grandes disproportions semblent interdire le combat, il n'y a pas de limite certaine au-delà de laquelle il soit commandé à l'héroïsme de désespérer. Tandis que la loi du nombre, attachant le succès à un fait que les combattans ne peuvent pas détruire, réduirait le monde à un abject fatalisme, la loi du courage, remettant à chaque homme l'issue de la lutte, fixe son devoir, l'excite à combler, si excessive soit-elle, l'inégalité du nombre par la supériorité de l'énergie, l'amène enfin à cette croyance digne d'un soldat que dans toute défaite il y a un manque de vertu. C'est ce qu'ont pensé depuis l'origine tous ceux qui se sont transmis le secret de la victoire. Il ne faut pas croire que rien soit changé aux conditions permanentes de la guerre. L'extension même que les armées reçoivent de nos jours n'est pas une nouveauté ; elle a à toutes les époques de barbarie ou de décadence attesté l'affaiblissement de la science militaire. Ces multitudes immenses apportent obstacle aux grandes actions de guerre, parce qu'il faut à la fois les assembler pour combattre, les disperser pour les faire vivre, et à la difficulté de les mouvoir s'ajoute la difficulté plus grande encore de les nourrir. Elles subiront dans l'avenir les mêmes désastres que dans le passé. Le jour où un général osera à la tête de troupes, peu nombreuses mais choisies, délivrées de bagages, de déserteurs et de traînards, se jeter au milieu des nations armées, et déconcerter par la rapidité de ses marches les mouvemens combinés pour l'écraser sous le nombre, il enfoncera les armées sans consistance qui tenteront de l'envelopper, les coupera de leurs con-

vois, les jettera les unes sur les autres ; et, ce jour-là, dans ces foules où la souffrance, la panique, la lâcheté, se multiplient par les masses, les défaites seront à la taille des armées. L'œuvre des plus grands génies, de ceux qui ont tracé ou restauré les règles de la guerre, a été de vaincre avec des troupes de métier des nations en armes. Sans doute, ces grands capitaines ont été un présent de la fortune, mais avant qu'ils apparussent, l'instrument dont ils devaient se servir avait été formé. César trouva les légions romaines que les luttes civiles avaient peuplées de vétérans ; Alexandre, Annibal, le grand Frédéric employaient des troupes choisies, et longuement formées par la prévoyance paternelle ; Napoléon, les vieux soldats de la monarchie et les volontaires de la révolution, mêlés ensemble par de longues guerres. Le peuple qui aspirera à la grandeur militaire devra faire cette armée toujours semblable qui, à travers les âges, a accompli de grandes choses. Quand elle sera créée, l'homme naîtra pour la conduire. Car l'ordre prépare et appelle le génie.

La France, qui dans ses troupes ne peut avoir, à l'égal des autres nations le nombre, peut avoir plus que nulle autre la valeur. La stérilité qui arrête le développement de sa race n'a atteint aucune des qualités qui ont fait longtemps sa supériorité militaire. Qu'elle les mette en valeur et, sans rivaliser pour obtenir le seul avantage qui lui manque, qu'elle estime sa part la meilleure. Si les puissances de l'Europe s'engagent par le service à court terme à des développemens toujours plus considérables d'effectifs, que, dans ses troupes, inférieures en quantité, elle mette un zèle grandissant à former chaque homme ; si les puissances de l'Europe penchent vers les armées de milices, qu'elle perfectionne une armée de métier. Rien ne serait aussi favorable pour elle. Avec 700,000 vieux soldats, elle est également sûre de sa sécurité et de sa grandeur. Mais si la France, dupe des sophismes, continue à croire que tous les citoyens seront à l'heure du péril des soldats, si elle compte, pour être forte et inviolable, sur l'instruction de son peuple, la générosité de sa politique, l'éclat de sa civilisation, qu'elle prenne garde. Elle ne serait pas la première démocratie, ni la plus brillante, qu'une semblable erreur ait perdue.

Athènes avait su défendre contre les Perses l'indépendance de la Grèce, contre les autres cités helléniques sa prépondérance, contre les factions sa liberté. Pour se reposer de la gloire des armes, elle avait conquis celle des lettres, des arts, de la philosophie, de la politique ; son génie était si universel que, non content de la doter elle-même, il travaillait à une œuvre de civilisation générale. Sa générosité pour les étrangers, la douceur de ses maximes faisaient

pénétrer parmi l'égoïsme des peuples l'aurore d'une politique humaine. Protégée par ses victoires et surtout par ses services, elle crut son empire fondé à la fois sur la force et sur la reconnaissance, et se sentit trop nécessaire au monde pour rien craindre. Fière de sa population croissante, certaine que l'héroïsme des ancêtres se transmettait avec leur sang, elle cessa d'exercer sa jeunesse à la rude vie des camps : elle se contenta de donner à tout citoyen des armes et de lui faire jurer qu'il s'en servirait en homme.

Cependant grandissait aux frontières de la Macédoine un peuple obscur, peu nombreux, barbare, adonné pour toute science aux combats. Dès qu'il se crut assez fort, il menaça la Grèce. L'invasion qui se préparait dans l'ombre fut dénoncée par Démosthène. En lui Athènes retrouvait un héritier de ses anciens héros : toutes leurs vertus vivantes dans son éloquence semblèrent passer de ses lèvres dans l'âme des citoyens. Quand il vit rassemblée pour combattre cette nation incomparable, où chaque soldat était un homme capable de juger la nécessité de la lutte et les suites de la défaite, où la fierté des traditions, l'orgueil de la splendeur présente, l'intelligence et le cœur s'unissaient pour élever le courage, il ne douta plus de l'avenir et sur son bouclier fit inscrire en lettres d'or : A la bonne fortune ! Le rendez-vous qu'il lui donnait fut Chéronée. L'armée d'Athènes était par la vaillance prête au combat, mais n'était accoutumée ni à la faim ni à la soif, ni aux marches, ni à l'art sanglant des mêlées. Son élan tumultueux vint se rompre contre la phalange macédonienne ; elle ne sut que mourir d'abord, puis, quand elle vit l'inutilité de la mort, sauver sa vie. Lui-même, le grand citoyen, qui n'aimait rien à l'égal de sa patrie, celui que l'or de Philippe n'avait pu vaincre et que la mort devait plus tard trouver impassible, saisi tout à coup par cette ivresse de lâcheté qui monte des champs de bataille avec les fumées du sang, jeta son bouclier trop lourd pour la fuite. Ce trophée, voué à la victoire, fut ramassé par un soldat qui ne savait pas lire et porté aux pieds du jeune Alexandre. La Grèce entière n'était plus qu'un butin. Son génie, laissé intact par sa défaite, achevait son infortune. Ses politiques, ses orateurs, ses philosophes, formèrent un peuple de pédagogues obligés d'instruire leurs vainqueurs. La force brutale conquérait par surcroît l'intelligence, et faute de force, l'intelligence s'abaissait à une condition servile. La civilisation allait travailler sous le fouet pour la barbarie capable de fixer la moins capricieuse des fortunes, la fortune des armes.

* * *

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Une Nuit de Cléopâtre*, drame lyrique en 3 actes et 4 tableaux, tiré de la nouvelle de Théophile Gautier, paroles de M. Jules Barbier, musique de Victor Massé; *le Roi l'a dit*, opéra-comique en 3 actes, paroles de M. E. Gondinet, musique de M. Léo Delibes. — Théâtre de l'Opéra : *Sigurd*, opéra en 4 actes et 9 tableaux, paroles de MM. Du Locle et Blau, musique de M. E. Reyer.

Une Nuit de Cléopâtre avait excité par avance l'intérêt spécial qui s'attache aux œuvres posthumes; elle a rencontré le genre de succès qui les accueille parfois : succès d'estime, avec une nuance légitime de déférence. Le respect des morts est une de nos dernières religions; nous saluons encore les enterremens, même les plus pauvres. D'aucuns ont salué bien bas, trop bas, à notre avis, le dernier ouvrage de V. Massé. On a parlé de testament musical, de *novissima verba*, de chef-d'œuvre même; le mot a été prononcé : il était hors de propos. La piété ne doit pas tourner à l'idolâtrie, et, s'il est sacrilège d'outrager les morts, il peut être imprudent de les diviniser. *Une Nuit de Cléopâtre* n'est pas une œuvre de vieillesse, car l'aimable auteur des *Noces de Jeannette* n'a pas vécu très vieux; mais c'est une œuvre de souffrance, presque d'agonie. Composée, écrite tout entière entre les crises d'une cruelle maladie, elle a la faiblesse et la pâleur de la mort prochaine : *pallida morte futura*.

Le livret est tiré de la nouvelle de Théophile Gautier. Un jeune pêcheur du Nil, Meïamoun dans le roman, Manassès dans l'opéra, se meurt d'amour pour la reine d'Égypte. Lorsque la cange royale descend le fleuve, il fait voler derrière elle sa nacelle d'écorce; si Cléopâtre se baigne, il se cache pour la contempler. Surpris un jour auprès de la piscine de marbre et traîné devant la reine, il va tomber sous le poignard que, furieuse, elle a levé sur lui; il la regarde et lui dit simplement : « Je vous aime ! » Ce mot, déjà mille fois dit à Cléopâtre,

ne lui avait jamais été dit ainsi. Étonnée, charmée de cette audace, elle jette le fer loin d'elle. Hier, pour distraire ses ennuis, elle appelait de ses vœux ne fût-ce qu'une heure d'amour. Elle aimera donc ou, du moins, elle permettra qu'on l'aime, mais une nuit seulement, car, elle l'a juré, le pêcheur mourra demain.

Ce soir, on lui met donc la pourpre sur les épaules et des roses dans les cheveux. Le palais est en fête, et quand, la nuit venue, Cléopâtre reste seule avec Manassès, elle tient ses promesses.

Mais voici le jour : elle doit tenir aussi son serment. Elle voudrait maintenant le reprendre. Quelques heures de volupté l'ont abaissée devant l'homme qu'elle croyait n'élever à elle que pour le précipiter de plus haut. Elle l'aime autant qu'elle en est aimée, et lorsque le jeune homme, éveillé de son rêve, prend la coupe mortelle, Cléopâtre éperdue le supplie de la jeter et de vivre. A ce moment, éclatent les fanfares romaines : c'est Antoine qui revient à l'improviste. Manassès n'hésite plus; il lève encore un regard sur la reine : « Je vous aime! » lui dit-il pour la dernière fois; il boit et tombe.

Il n'y avait pas là matière à trois actes d'opéra; un seul peut-être, deux au plus auraient suffi. L'action est presque nulle dans le drame, et les péripéties n'existent pas. Le musicien ne pouvait donner à son œuvre qu'un intérêt : celui de la couleur, mais d'une couleur intense, à la manière de Théophile Gautier : « Le soleil du midi décochait ses flèches de plomb; les vases cendrées des rives du fleuve lançaient de flamboyantes réverbérations; une lumière crue, éclatante et poussiéreuse à force d'intensité, ruisselait en torrens de flamme ; l'azur du ciel blanchissait de chaleur comme un métal à la fournaise; une brume ardente et rousse fumait à l'horizon incendié. Pas un nuage ne tranchait sur ce ciel invariable et morne comme l'éternité. » C'est sous le soleil aveuglant que Gautier fait ainsi voguer, sur les eaux chauffées du fleuve, la galère de Cléopâtre. Massé affadit les tons : il préfère le clair de lune et la barcarolle avec chœurs à bouche fermée. Harmonieuse d'ailleurs au début, séduisante par l'effet des voix éloignées et le charme presque inévitable des chants dans la coulisse, cette barcarolle est insignifiante, en somme, et manque d'originalité locale.

Le premier acte est long et vide. M. Barbier n'a pu le remplir avec le personnage de Charmion, qu'il a inutilement développé. Charmion est l'esclave favorite de Cléopâtre, celle qui, dans le récit de Gautier, lui défait ses sandales et lui chatouille doucement la plante des pieds avec la barbe d'une plume de paon (recherche un peu trop ingénieuse de la couleur locale) ! Le librettiste a mis au cœur de la jeune esclave un amour silencieux pour le pêcheur. Froidement exprimé par le musicien, cet amour nous touche peu, comme les amours secondaires qui trop souvent alanguissent les opéras ; amours de princesses

ou de jouvenceaux : d'Isabelle dans *Robert le Diable*, d'Inès dans *l'Africaine*, de Siebel dans *Faust*.

Le seul amour qui pouvait enflammer cette partition était celui de Cléopâtre et de l'élu de son caprice. Cléopâtre ! ce nom seul est l'évocation des ivresses païennes, des voluptés héroïques. Le sujet alarme notre délicatesse ; pour l'accepter seulement, il faut faire quelque violence aux scrupules, aux répugnances d'une morale plus pure que la morale ancienne ; il faut voiler un instant certaines pudeurs de notre âme moderne. Pour apprécier au point de vue esthétique, le seul auquel il convienne ici de se placer, les passions que le bonheur jadis était de subir, que l'honneur est aujourd'hui de soumettre, il faut dépouiller l'austérité relative de notre civilisation et la sévérité légitime de nos croyances. Il pouvait y avoir une certaine grandeur, et je ne sais quelle libéralité de souveraine, dans cet abandon, dans cette passagère licence d'amour. Il aimait la reine à ce point, le pêcheur d'Afrique, qu'il a risqué pour elle et donné sa vie. Il l'aimait tant, qu'elle ne paraît, en se penchant un instant sur lui, ni se dégrader, ni même descendre. Et demain, la mort, qui purifie, rachètera quelques heures d'ivresse, ennoblira le souvenir des voluptés éphémères ; Cléopâtre brisera la coupe après l'avoir approchée de ses lèvres ; elle détruira l'autel après le sacrifice. Tout cela n'est point de la morale ; c'est de la poésie : poésie sensuelle, mais puissante, qui, tout en heurtant nos idées et nos mœurs, garde de l'antiquité une saveur étrangement forte.

Cette saveur n'est pas dans la musique de Massé. Les paysanneries et les idylles : *les Noces de Jeannette, les Saisons*, *Paul et Virginie* convenaient mieux à ce talent un peu superficiel que les légendes de la Grèce ou l'histoire de l'Orient, que *Galathée* et *la Nuit de Cléopâtre*. Les deux derniers actes de l'opéra sont encore plus froids que le premier. Ils ne contiennent guère que deux pages à noter : une chanson de Charmion, berceuse dite avec une mélancolie grave, mais avec un accent un peu trop guttural, par une débutante, Mlle Reggiani ; et, dans le duo final de Cléopâtre et de Manassès, un agréable nocturne, que Mlle Heilbron et M. Talazac soupirent avec beaucoup de charme. Le reste est sans caractère.

Si l'on faisait une étude, qui pourrait être intéressante, non pas de la musique dans l'antiquité, mais de l'antiquité dans la musique, deux maîtres contemporains y tiendraient une place d'honneur : Félicien David et M. Gounod. Certains fragmens d'*Herculanum* et de *Sapho* respirent un souffle d'antiquité plus pur que *Galathée* et que *la Nuit de Cléopâtre*. On a pu les entendre cette année même soit à l'Opéra, soit aux concerts du Châtelet, et l'on nous excusera de nous y arrêter un instant.

Le paysage dont nous parlions tout à l'heure, et que nous cherchions en vain, le paysage antique est dans les deux pages, l'une exquise, l'autre sublime, qui couronnent l'opéra de M. Gounod : la chanson du pâtre et les stances. Le musicien a rendu le double aspect du génie hellénique : la grâce et la puissance. Il existe dans un musée d'Athènes une sculpture peu connue : sur une montagne, à la pointe d'un cap, un adolescent, presque un enfant, est assis. L'expression de son visage, appuyé sur sa main, est souriante et rêveuse. Il est seul, il regarde ; il écoute les cigales sans doute ; il a posé près de lui le chapeau de fleurs avec lequel, aux jours de fête, allaient les bergers de l'Hymette. C'est lui qu'a vu M. Gounod ou qu'il a deviné ; c'est lui dont les chèvres paissent l'herbe courte : *Broutez, broutez, mes chèvres !* Le relief de la mélodie est aussi délicat, aussi léger que celui du marbre. Cette douce chanson donne l'impression de la Grèce ; la Grèce avec l'air subtil de ses montagnes, avec la pureté de ses horizons. Après le bas-relief, la statue. Le pâtre s'est éloigné, suivi de son troupeau : Sapho paraît, avec sa lyre d'or. Elle dit quelques mesures d'un récitatif admirable, apaisé, et, debout au-dessus des flots, par deux fois, elle se dévoue à la mort Jamais la musique n'a plus magnifiquement exprimé ni la nature, ni l'âme antique. C'est l'adieu à la vie le plus déchirant et pourtant le plus majestueux ; le plus sublime des suicides. Ces stances désespérées restent nobles malgré la violence du sentiment qui les anime. En elles, ainsi que dans les chefs-d'œuvre grecs, la passion ne déforme pas la beauté. La ligne musicale est harmonieuse comme le fronton d'un temple, comme le profil de ces montagnes d'où Sapho se jeta. Elle se déroule au-dessus de l'orchestre qui s'agite et bouillonne, et ne se brise que par la chute suprême.

Herculanum, c'est presque la Grèce encore ; c'est le rivage de la molle Parthénope, où le doux parler d'Ionie se mêlait à la langue de Rome. Médiocre dans son ensemble, la partition de Félicien David renferme une page immortelle. M. Colonne nous l'a fait entendre cette année dans le concert qu'il a consacré à la mémoire du maître. Un jeune chrétien, Hélios, est saisi et traîné, comme le pêcheur du Nil, devant une reine païenne, en pleine orgie. Il blasphème les dieux qu'elle adore. Mais Olympia, clémente elle aussi, présente à l'audacieux une coupe qu'elle-même a remplie. Hélios la vide et soudain s'émerveille. Un philtre irrésistible l'enivre, et sa bouche, oublieuse du Dieu qu'il voulait confesser, ne s'ouvre plus qu'à des chants de volupté. L'inspiration de Félicien David l'élève ici plus haut qu'elle ne l'avait jamais porté. Une heure de cette extase vaut mieux que toute une nuit de Cléopâtre. Que dis-je, une heure? La scène dure quelques instans, mais elle illumine toute l'œuvre. Une langueur divine coule dans les veines d'Hélios. L'orchestre a des murmures et des frissons délicieux ; il scin-

tille comme les étoiles de cette nuit d'été. Lentement le jeune homme s'agenouille ; il se couche aux pieds de la reine et la contemple sur son trône d'or. Il ne se défend plus ; les ivresses profanes ont ressaisi sa jeunesse encore mal assurée dans la nouvelle foi. La lune s'est levée sur le Vésuve ; partout montent des senteurs puissantes et l'on entend au loin l'haleine harmonieuse de la mer Tyrrhénienne. Peu à peu, sur un accompagnement tremblant se pose, très haut, très soutenue, l'idéale cantilène d'Hélios : *Je veux aimer toujours !* et non pas : *Je veux t'aimer*, comme on dit parfois. La nuance n'est pas indifférente. Félicien David n'a pas voulu faire de cette suave mélodie un banal chant d'amour, mais l'hymne éperdu de l'amour même, de l'amour païen, sensuel, par lui transfiguré et presque divinisé.

M. Léo Delibes n'a pas des ambitions si hautes. Du moins il ne les avait pas voilà quelque douze ans. Il ne pensait encore ni au moyen âge de *Jean de Nivelle*, ni aux Indes plus ou moins galantes de *Lakmé*. Il visait moins haut, et, je crois, plus juste. Ce n'est point par les grands côtés qu'il a vu le grand siècle et le grand roi ; mais où est le mal ? On pourrait dire en modifiant un peu le mot de Lucain : *Humanum parvis vivit genus :* L'esprit humain ne vit pas uniquement de grandes choses, et il y a de petits chefs-d'œuvre, — témoin *le Roi l'a dit*.

On sait le mince sujet de cet opéra comique. Le marquis de Moncontour est présenté à Louis XIV : « Vous avez un fils, dit le roi, et je veux le voir. » Et voilà le pauvre marquis, père seulement de quatre filles, en quête de cet héritier par ordre, qu'il faut trouver sous peine de disgrâce. Il le trouve heureusement, ou plutôt on le lui trouve en la personne du naïf Benoît, l'amoureux de Javotte, la servante du marquis. Le benêt se déniaise vite, trop vite ; il prend des allures de gentilhomme, fait des dettes et maltraite les petites gens. Il tire du couvent ses quatre prétendues sœurs, il en promet deux à des jouvenceaux qu'elles aiment, et met dehors les fiancés officiels qu'elles n'aiment pas. Bien plus : il se bat en duel avec les soupirans éconduits, et fait le mort à la première passe. On le croit tué, et le marquis reçoit les condoléances du monarque. Il avait un fils, il n'en a plus ; cette fois encore, le roi l'a dit. Le fils « artificiel » redevient Benoît comme devant, et ne se fait pas prier pour épouser Javotte.

Sur ce livret léger et parfois plaisant, M. Delibes a fait une charmante partition. L'aimable musicien que M. Delibes ! Qu'il pense et qu'il écrit finement ! Comme il a retrouvé, sans copie ni pastiche, l'aisance et l'esprit de notre vieil opéra comique ! Sa musique est bien française, elle a toutes nos qualités : la clarté, l'élégance, et le goût surtout, cet instinct subtil des nuances et de la mesure, cette conscience délicate du beau. La musique de M. Delibes ne tombe dans

aucun excès : ni dans la mièvrerie, ni dans la vulgarité. Elle est spirituelle sans caricature, facile sans trivialité. Elle a le ton libre, mais jamais libertin; toujours elle reste de bonne compagnie. Comme de la bassesse, elle se garde de la fadeur : dans *le Roi l'a dit*, le sentiment n'alanguit pas l'esprit. Les amours n'y sont qu'amourettes; on s'aime un peu, beaucoup peut-être, jamais passionnément; on s'embrasse gentiment, mais pas bien fort. Chacun est joyeux; personne ne se chagrine ou ne fait effort, sauf à propos d'une révérence perdue et bientôt retrouvée. Tout est clair, tout est gai; partout l'on entend des voix et des rires de femmes. Il y a sept rôles féminins dans la partition, et ce babil flûté lui donne quelque chose de vif et de dégagé. La soubrette, les quatre petites pensionnaires vêtues de rose ou de bleu, les deux amoureux travestis font tous ensemble un ramage charmant. Le finale du second acte : *Ah! qu'il est doux d'avoir un frère!* est sous ce rapport une page de tout point exquise. Le contour de la mélodie est élégant, l'expression en est câline. De plus, l'idée est traitée avec une souplesse, avec une légèreté de main qui ajoute encore à sa grace et semble lui donner des ailes. Elle voltige d'un bout à l'autre de ce finale; elle se dérobe pour reparaître par d'ingénieuses rentrées, toujours aimable et toujours bienvenue. Cette musique est écrite du bout des doigts pour être chantée du bout des lèvres.

Le second finale est le plus agréable, mais les deux autres ne sont pas loin de le valoir. Le premier contient une réjouissante imitation des chœurs fugués de Bach ou de Hændel; le dernier est plein de prestesse et de spirituelle bonhomie. Nous aurions encore plus d'une perle à citer : au premier acte, la scène de la révérence et le chœur plaisamment solennel de la chaise à porteurs, les couplets de Jacquot; au second acte, le trio de Benoît et de ses petits beaux-frères, avec ses deux mouvemens, très jolis tous deux, et reliés par de charmantes ritournelles d'orchestre. Tout cela constitue une œuvre ténue, mais élégante, un roseau, dira-t on peut-être, mais il y a des roseaux pensans. Encore une fois M. Delibes a retrouvé l'esprit d'autrefois; il y joint tout le savoir d'aujourd'hui, ce qui ne gâte rien. Si le spirituel musicien a parié de démentir le proverbe évangélique et d'enfermer du vin vieux dans des outres neuves, il a gagné sa gageure.

MM. Ritt et Gailhard viennent de nous donner *Sigurd*, travaillé si longtemps, si longtemps attendu. Ils l'ont monté avec une promptitude inaccoutumée avant eux, et dont ils méritent d'être remerciés. Quant à M. Reyer, l'accueil fait à son œuvre maîtresse peut le consoler de l'hospitalité tardive qu'elle a reçue ici. Les musiciens, qui l'avaient comme nous appréciée déjà à Bruxelles, ne se sont pas déjugés à Paris.

Le poème de MM. du Locle et Blau est allemand et wagnérien. — Bru-

nehild, une Walkyrie, fut autrefois chassée du ciel d'Odin pour avoir trop aimé les combats et s'être mêlée sur la terre aux batailles des hommes. Dans un palais enchanté, que protège une mer de feu, elle dort le long sommeil qui fait son châtiment, jusqu'au jour où viendra le mortel qui doit la réveiller. Elle sera l'épouse de son libérateur et partagera désormais les destinées humaines. — Telle est la légende qui se chante à la cour de Gunther, roi des Burgondes, et le roi résout aussitôt d'aller conquérir la Walkyrie. Mais on signale l'approche d'un guerrier inconnu. Il entre : il a juré, lui aussi, de ravir Brunehild, et somme Gunther de lui céder l'honneur de l'aventure. Gunther d'abord s'offense ; mais son rival se nomme : c'est un héros fameux, de race presque divine, Sigurd, qui jadis délivra la sœur de Gunther, Hilda, prisonnière en pays ennemi. Gunther lui tend la main : ils forceront ensemble la retraite de la Walkyrie. Mais Hilda chérit Sigurd : pour se faire aimer de lui comme elle l'aime, elle lui verse un philtre préparé par sa nourrice, la magicienne Uta.

Au second acte, Sigurd, Gunther et Hagen, un de leurs compagnons, arrivent dans une forêt où les prêtres d'Odin célèbrent leurs mystères. Ils apprennent d'eux les périls, et surtout la condition suprême de leur entreprise : pour conquérir la vierge guerrière, il faut un guerrier vierge. Sigurd seul est ce guerrier ; seul il peut marcher vers le palais de feu. Il y marchera donc, mais pour Gunther, car le breuvage a fait naître en son âme l'amour que souhaitait Hilda. Cependant, les dieux ordonnent que Brunehild aimera son sauveur. Pour détourner de lui cet amour que maintenant il dédaigne, Sigurd abuse la Walkyrie ; il abaisse la visière de son casque et, sans lui montrer ses traits, conduit Brunehild aux bras de Gunther ; Hilda sera le prix de sa valeur et de sa loyauté.

Cet échange de services ne laisse pas d'être singulier. Il y a quelque bizarrerie dans ce double marché d'amour. De plus, pourquoi Sigurd, qui n'aime plus que Hilda, tient-il toujours autant à la conquête de Brunehild ? On ne comprend guère cet héroïsme platonique et cet empressement de Sigurd à faire bénéficier un ami récent encore du privilège de sa rare vertu. Tout cela est un peu étrange, un peu mystique ou mythique.

Le reste n'est guère plus humain. Brunehild épouse Gunther auquel elle croit devoir la liberté ; Hilda épouse Sigurd, et tous les quatre paraissent heureux. Pourtant un doute mystérieux inquiète Brunehild. Un secret instinct lui dit que l'épée aux éclairs de laquelle elle s'est éveillée est l'épée de Sigurd, et que les destins ne sont pas obéis. Ils vont l'être : Hilda révèle la vérité à la reine. Pourquoi cet aveu ? Pourquoi Sigurd s'est-il trahi ? Indiscret comme Lohengrin, Sigurd est moins fidèle que lui. Voici qu'il n'aime plus Hilda et qu'il aime de nou-

veau Brunehild. Entre le héros et la Walkyrie, il y a comme un accord mystérieux, une tendresse fatale qui finit par les ressaisir. L'enchantement du philtre est rompu sans retour et l'amour voulu par les dieux finit par triompher des fraudes humaines. Mais Gunther poignarde Sigurd, et Brunehild expire sur le cadavre de son sauveur. Tous les deux sont enlevés au ciel d'Odin, où ne finiront jamais leurs surnaturelles amours. Ces amours ne nous touchent guère. Il y a de la poésie, mais peu d'intérêt dramatique dans le livret de *Sigurd*. Il n'est rien moins que « vécu, » comme on dit aujourd'hui ; à peine est-il vivant. Les personnages sont froids et la fable languissante.

C'est un vaste cadre qu'un grand opéra français. Disons tout de suite que M. Reyer le remplit sans effort. Partout il a tâché de faire grand, et plus d'une fois il y a réussi. Toujours sérieuse, noble parfois, son œuvre a bien les proportions et le style de l'opéra. Elle pécherait plutôt par excès que par défaut : elle est un peu dense, un peu touffue. Il faut sous bois des percées et des clairières, de l'air et du jour. Il y a partout des échappées lumineuses, des souffles qui rafraîchissent et qui délassent. Si l'ensemble a quelque lourdeur, quelque monotonie, plus d'une belle page s'en détache. Et puis, cette œuvre d'une inspiration inégale est d'un effort soutenu ; elle est consciencieuse et de bonne foi. Si l'on peut çà et là lui marchander l'admiration, partout elle force l'estime.

Après une ouverture où s'exposent quelques-unes des mélodies capitales, et que, pour cela même, on n'eût pas dû supprimer à la représentation, le premier acte débute par un agréable chœur de femmes. La phrase de la nourrice interrogeant Hilda est caressante, doucement posée sur un accompagnement où s'esquisse un chant d'amour que Sigurd redira plus tard. L'air qui suit vaut mieux encore : il a de la couleur. Mlle Richard le chante de sa voix généreuse, peut-être avec un peu trop d'emportement. Le reste du premier acte est lourd. Bien traités, d'ailleurs, tous ces chœurs de guerre ou de chasse sont un peu épais, un peu gros. Il le fallait, dira-t-on : nous sommes chez les barbares. Mais, en dépit des framées, des sayons de peau d'ours, malgré les libations d'hydromel dans les hanaps d'or et tout le fracas des armures, ce premier acte manque précisément de saveur barbare et de cette rudesse grandiose qui se rencontre parfois dans *les Burgraves* de Victor Hugo. Ancêtres de ces burgraves, les héros de M. Reyer devraient être au moins de stature aussi héroïque que leurs descendans.

Si le premier acte de *Sigurd* fait regretter la poésie de Victor Hugo, le second rappelle, et, cette fois, presque en l'égalant, une autre poésie : celle de Chateaubriand dans l'épisode de Velléda. Seule, la prêtresse manque avec sa faucille d'or : les ministres d'Odin sont assemblés,

priant leurs dieux terribles : « Teutatès veut du sang ; il a parlé dans le chêne des druides, » chante la Velléda des *Martyrs*. Ici, l'hymne est moins farouche que solennel. Cet épisode est une très belle page : le chant du grand prêtre est une magnifique invocation. Et puis il y a dans cette scène le mystère, un peu de l'effroi des forêts : *Horror inest*. Le bois tout entier est harmonieux ; il s'emplit de sonorités lointaines ; les cors, les bassons prolongent de graves échos sous la voûte des arbres. L'idée religieuse et l'idée de la nature se mêlent et donnent l'impression d'un panthéisme grandiose.

L'entrée de Sigurd et de ses compagnons est émouvante ; trois fois leur appel retentit au-dessus des chœurs et des ensembles qui se succèdent avec rapidité. Un cri surtout de Sigurd est pénétrant : *J'ai gardé mon âme ingénue!* La phrase du chaste guerrier est pure et brillante comme l'acier de son glaive. Plus pure encore est la romance de Sigurd resté seul. Au moment de tenter l'épreuve redoutable, mortelle peut-être, il se souvient de Hilda. C'est pour la mériter qu'il va combattre ; c'est son nom qu'il veut apprendre à toutes les voix de la forêt enchantée. Voilà un de ces rayons dont nous signalions plus haut la sereine clarté. La grâce a plus de prix chez les forts et cette suave cantilène ressemble au sourire d'un héros. Elle est écrite dans une tonalité charmante et monte sans peine aux notes hautes de ténor, les plus belles peut-être de la voix humaine.

La scène fantastique, plus favorable à la décoration qu'à la musique, fait cependant quelque honneur, même au musicien Sa tâche était ingrate. En pareille occurrence, le public regarde, mais écoute mal, fût-ce Weber lui-même, le Weber de la Fonte-des-Balles et de la Gorge-aux-Loups. Il y a beaucoup à louer dans ce second acte de *Sigurd*. Voici Brunehild endormie : un beau chant d'orchestre berce son sommeil. Sous l'épée du héros la vierge ouvre les yeux et son premier hymne à la vie, au jour retrouvé, s'il manque un peu d'originalité, ne manque ni d'élan, ni d'expansion. Elle aperçoit Sigurd et le remercie d'un mot, mais avec quelle grâce et quelle noblesse ! *La Walkyrie est ta conquête!* murmure-t-elle en venant à lui. La mélodie est pleine à la fois d'abandon et de dignité, aussi tendre, mais plus grave que le salut de la Belle de Perrault à son réveil : « Est-ce vous, mon prince? Vous vous êtes bien fait attendre. »

Le troisième acte est le moins bon : les défauts de M. Reyer y ressortent plus que ses qualités. Le chœur invisible du début a quelque poésie, et la phrase de Gunther apercevant Brunehild à travers le feuillage est d'un beau jet; M. Lassalle, d'ailleurs, la fait valoir à merveille. Mais le duo qui suit est long et vide. Le second tableau, si rempli qu'il paraisse, n'est que surchargé. Les chœurs de fête sont pesans, rythmés par des cymbales vulgaires. Plus que partout ailleurs, l'œuvre est

ici monotone. Cela pourrait bien tenir à l'usage immodéré d'un procédé qu'il faut ménager davantage : l'emploi des motifs typiques. Il y a dans *Sigurd* telle phrase trop souvent ramenée, notamment celle de Brunehild endormie, ou certain motif de Sigurd, repris à propos de tout, et de rien. Assez pauvre en lui-même et un peu brutal, celui-là moins que tout autre méritait cet honneur. Il affecte un rythme à trois temps avec accompagnement de triolets martelés, que M. Reyer a prodigué, et qui alourdit son style. Et puis cette opiniâtre préoccupation des motifs, ce souci constant de les rappeler, ne fût-ce qu'un instant, de les opposer ou de les réunir, tourne à la persécution : cela sent le placage et le jeu de patience. Il est trop facile, sans chercher du nouveau, de faire une scène, par exemple le duo de Gunther et de Brunechild, avec des bribes de phrases déjà connues et presque usées, avec des restes. Au moins faudrait-il les accommoder avec plus d'art, s'entendre mieux au style fugué et aux développemens symphoniques. Aussi bien, les idées ne font pas défaut à M. Reyer : il n'a pas besoin de s'acharner après les mêmes.

Heureusement il n'insiste pas toujours ainsi. Le chœur des femmes à la fontaine, qui commence le quatrième acte, a la fraîcheur et la fluidité de l'eau courante. M. Reyer est décidément le musicien des sources : dans *Sigurd*, comme au premier acte de *la Statue*, il a compris la poésie des eaux. L'air de Brunehild, le duo de deux femmes et les dernières pages, la mort de Sigurd, manquent de mouvement dramatique; tout cela est froid et sans émotion. Mais une scène au moins, dans ce dernier acte, ne manque pas de passion, ni surtout de poésie. Sigurd paraît, inquiet comme la reine, repris lui aussi par un sentiment plus fort que tous les sortilèges : *O Brunehild, ô ma pauvre âme!* s'écrie-t-il dans une sorte de détresse d'amour. C'est moins un air qu'un récit rythmé et mesuré, au-dessus duquel éclate deux fois un regret déchirant :

> Ah! quand pourrai-je, infortunée...
> Voir sur ta lèvre éclore un sourire nouveau,
> Et t'entendre chanter en tournant ton fuseau!

Cette période musicale est bien conduite, elle s'achève surtout avec une grâce charmante.

Le duo qui suit est d'un sentiment très particulier et d'une facture excellente. Quel dommage qu'une strette un peu vulgaire le termine! il commence si bien, par les nobles récits de Brunehild, par un cantabile de si longue haleine et de lignes si harmonieuses! *Des présens de Gunther je ne suis plus parée!* Toute blanche et couronnée de

verveine, Brunehild vient redire à Sigurd l'aveu qu'elle lui fit au jour de son réveil. Avec une noblesse, avec une chasteté d'immortelle, elle lui parle d'amour, mais d'amours plus élevés que les amours de la terre. Deux fois elle détache des fleurs de son front et les jette à la fontaine : deux fois reparaît dans l'orchestre une phrase caressante et mélancolique. L'accent de ce duo n'est ni passionné ni voluptueux ; il est mieux que cela. Il exprime une tendresse plus sereine et plus pure, pas très humaine peut-être, mais tout près d'être divine. Plus d'une page de *Sigurd* est honorable ; celle-là est presque glorieuse et nous avons plaisir à finir par elle.

L'interprétation de *Sigurd* est satisfaisante. On a fait très bon accueil à Mme Caron, qui chante le rôle de Brunehild, à Paris, parce qu'elle le chantait et comme elle le chantait à Bruxelles. Ni les proportions de la scène ni celles de la salle ne l'ont écrasée. A l'Opéra comme à la Monnaie, elle a la même noblesse élégante : beaucoup de charme dans la voix et surtout de simplicité dans le style. Elle dit avec une tendresse pénétrante et avec une dignité qui ne messied pas, la phrase du réveil, et surtout la délicieuse cantilène du quatrième acte. Elle comprend les nuances et les fait comprendre. M. Sellier les comprend mieux qu'autrefois, mais pas encore assez. Qu'il écoute sa partenaire et qu'il tâche de mettre, à son exemple, un peu de grâce, un peu de caresses dans son chant. A des voix comme la sienne on peut tout demander, parce qu'elles pourraient tout donner. M. Lassalle a tout donné ! Il est parfait dans Gunther comme il l'était jadis dans le Scindia du *Roi de Lahore*. Avec lui, ces rôles tout en dehors prennent un relief à la fois très fort et très élégant. Sa voix incomparable peut s'y épancher et comme s'y étaler sans contrainte. Mme Bosman, MM. Gresse et Berardi complètent un ensemble très convenable.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Une Rupture,* comédie en 1 acte, de M. Abraham Dreyfus.

En été, j'aime les petits plats : me voilà servi à souhait par la Comédie-Française. *Une Rupture,* de M. Abraham Dreyfus, n'est qu'une bouchée à peine ; c'est léger, sain et de saveur fine : ô l'agréable en-cas pour cette écœurante saison ! En trois lignes marquons l'intrigue : M. Raymond Cordier remet sous enveloppe les lettres de Mme de Maussans, une jeune veuve ; il apprend qu'elle les a reprises sans mot dire et il s'en indigne ; il la revoit et il l'épouse. C'est *le Dépit amoureux* que je vous conte là?.. L'auteur a prévu le rapprochement : — « Pourquoi la reverrais-je ? dit son héros. Pour retomber dans la grande scène du *Dépit amoureux?* Mais je l'ai jouée vingt fois cette scène? Cela ne m'amuse plus. » — Il la joue cependant une fois encore, et le public s'en amuse. C'est que certaines comédies du cœur, pour le fond, sont de tous les temps, et qu'il suffit d'en rajeunir les mœurs pour divertir la génération qui survient : or, les mœurs, dans cette petite pièce, sont excellemment modernes. Si, d'ailleurs, l'écrivain dramatique atteint ce fond même par un biais nouveau, il semble qu'il l'ait renouvelé : c'est justement l'heureuse fortune de M. Dreyfus. Plutôt que d'aborder tout droit ce dépit amoureux, il en observe les alentours ; il en regarde les effets sur l'amitié. Brimonière est l'ami de Raymond Cordier ; vous ne trouverez pas Brimonière auprès d'Éraste ; par Brimonière cette comédie est neuve, et M. Dreyfus, s'il tire son second cru d'où Molière tirait son premier, boit pourtant dans son verre.

Brimonière accourt essoufflé : pourquoi Raymond l'a-t-il mandé à cette heure matinale? Pour lui raconter l'histoire de la liaison qu'il veut rompre et lui signifier qu'il part en voyage et qu'il l'emmène. Il la connaît Brimonière, cette histoire ; et tel et tel autre la connaissent aussi. Et comment ont-ils découvert ce secret? Par les précautions que prenait Raymond pour le cacher : par sa froideur envers Mme de Maussans, à dîner, chez Mme X... ; par le soin qu'il affectait d'ignorer le numéro de sa loge à l'Opéra ! Et c'est pour ce résultat que Raymond Cordier, jeune bourgeois élégant et riche, s'est condamné à des ruses de malfaiteur, a loué des appartemens clandestins, et guetté aux quatre coins de la ville le passage d'une jupe : la belle craignait si fort d'être compromise! Eh! que ne l'épousait-il? C'est que la famille de Mme de Maussans, bien placée dans le faubourg, ne lui permet pas d'échanger son nom pour celui de Cordier; elle fermerait plutôt les yeux sur une habitude galante. Mais c'est fini de ce mystère pénible; et fini pareillement des querelles qu'une juste jalousie réveillait sans cesse; car tandis qu'elle montrait pour Raymond une indifférence blessante, cette coquette souriait à une nuée de sots, « sous le prétexte d'écarter les soupçons. » Une dispute a éclaté hier soir, la dernière assurément. Raymond ne serait pas de son époque s'il n'était psychologue ou, du moins, s'il ne faisait profession de l'être. « Tout est fini, déclare-t-il, et ce qui me le prouve, c'est que je peux analyser mes sentimens : c'est terrible, vois-tu, quand on se met à analyser!.. » Vainement Brimonière, bon enfant, lui dit : « Laisse-moi donc tranquille avec ton analyse! Que Mme de Maussans arrive, tu te jetteras à ses pieds. » Il jure que son amour est mort; il montre la collection de lettres qu'il va renvoyer avec ce simple mot : « Adieu! » Après quoi il partira. Brimonière ne peut l'abandonner dans cette crise. Raymond l'a mal reçu tout à l'heure parce qu'il arrivait inquiet, ayant pris à peine le temps de changer d'habit au sortir d'un bal, et lui demandait : « Tu te bats? » Il l'a fait taire ensuite, alors qu'il l'interrompait pour lui épargner le récit de choses connues; mais il a besoin de lui maintenant, il s'attendrit, s'accuse de l'avoir négligé depuis plusieurs mois et promet de ne plus se laisser distraire de lui par une femme; il est tout à l'amitié désormais: comment l'amitié ne l'accompagnerait-elle pas en Norvège? Brimonière est avocat et a des causes à plaider ; n'importe : il transmettra ses dossiers à un confrère. Tout ce qu'il peut obtenir, c'est un répit d'un quart d'heure pour faire un somme et se rafraîchir la tête pendant que Raymond va prendre une douche : Éraste, en 1885, après une insomnie, prend sa douche.

Là-dessus, naturellement, paraît Lucile : je veux dire Mme de Maussans. Le fidèle Jean, un petit-neveu de Gros-René, ayant vu Raymond ranger des papiers pendant toute la nuit, est allé avertir Marinette,

c'est-à-dire Justine, que son maître allait se tuer. « Où est Raymond? » demande fiévreusement la jeune femme. Et Brimonière, ingénûment, répond : « Il est à la douche! » Remise de son trouble et moins embarrassée que son interlocuteur, elle aperçoit l'enveloppe adressée à son nom. Elle l'ouvre et l'emporte : « Mais que dirai-je? gémit l'autre. — Vous direz que j'ai pris les lettres. » Bientôt revenu et instruit de l'aventure, Raymond peste contre son valet, contre son ami, contre sa maîtresse : oh! contre elle, surtout! « Qu'est-ce qu'elle a dit? — Elle n'a rien dit! — Elle n'a pas cherché à savoir? — Rien du tout. — Mais quel air avait-elle? — Elle n'avait pas d'air! » Cela ne peut se supporter, cela crie vengeance! Raymond alors, plus clairement que jamais, aperçoit tous les défauts, tous les crimes de la belle; Brimonière la défend, il le houspille; vite il envoie à Mme de Maussans un billet méchamment ironique pour réclamer « en échange des lettres qu'elle a si adroitement reprises celles qu'il a eu la naïveté de lui écrire. » Et qu'il a hâte de partir, maintenant! Va, Brimonière, résigner tes dossiers et faire tes malles!

Brave Brimonière! A peine est-il sorti, Mme de Maussans rapporte elle-même ses lettres. A sa vue, Raymond éclate en imprécations amoureuses. Elle le laisse dire, et, pour toute réplique : « Comme vous devez être malheureux! » fait-elle. Depuis la veille elle a réfléchi : elle a trouvé des excuses à l'impatience et à la jalousie de Raymond; elle a compris qu'elle avait tort d'exiger que son amour restât secret; elle est prête à s'appeler Mme Cordier : « Ah! ma chère femme! »

La pièce est finie, croyez-vous? *le Dépit amoureux* ne va pas plus loin; l'auteur nous fait part du mariage d'Éraste et de Lucile; allons-nous-en. Non pas! La lettre de faire-part, cette fois, a un *post-scriptum;* et sans lui, vraiment, l'œuvre ne serait pas complète. Au moment où Raymond et Lucile se donnent la main, quelqu'un sonne; c'est Brimonière. « Je n'y suis pas! » s'écrie Raymond. Il ne se soucie guère de comparaître à présent devant le confident de tout à l'heure; il ne se soucie pas surtout d'avoir avec lui une explication qu'entendra la jeune femme, et, comme elle insiste malicieusement pour qu'il le reçoive, il invoque des défaites : « Brimonière est très timide, et peu accessible aux choses de sentiment. C'est une nature brutale,.. excellente, mais brutale! » Elle lui fait grâce de sa présence, elle se retire un moment. Raymond reçoit donc Brimonière, mais de quelle façon! Avec quelle mauvaise foi il lui invente des torts! Il se sent ridicule devant ce témoin de ses protestations récentes, il enrage de l'être, il prend l'offensive. Il accuse le malheureux de le narguer, de l'avoir nargué depuis le matin, d'avoir profité de sa confiance pour s'égayer de ses faiblesses et de n'avoir pas défendu contre lui, avec assez de force, l'innocente Mme de Maussans. Ahuri par cette

grêle de reproches, l'autre balbutie avec une naïve douceur. A la fin, cependant, le mouton se secoue comme un taureau sous les *banderillas;* il n'est pas de patience qui tienne contre un tel parti-pris d'injustice; avec la familiarité d'un vieux camarade, Brimonière se regimbe. « Tu es un bon garçon, je t'aime bien, je compatis à tes malheurs et à tes infirmités... Je te plains d'avoir une maladie nerveuse et je fais des vœux pour ton entière guérison... Mais, sapristi! quand tu es repris d'accès comme ceux-là, ne les passe pas sur mon dos : va reprendre une douche! » Et il faut que Mme de Maussans, attirée par le bruit, reparaisse et jette les deux amis dans les bras l'un de l'autre.

Il se peut que la conduite de cette petite pièce paraisse incertaine, que les divers *temps* de l'action n'y soient pas marqués de la meilleure manière, et que ce *post-scriptum* où s'épanouit l'idée principale, fasse l'effet d'une surprise. Au moins faut-il convenir que cette surprise est heureuse; et quelle chicane, d'ailleurs, prévaudrait contre le plaisir que nous donnent cette convenance des mœurs, cette justesse du ton, ce naturel et cette bonhomie de tout le dialogue? Raymond Cordier, homme d'imagination et né pour l'amour; Brimonière, philosophe et plutôt fait pour l'amitié; Mme de Maussans, agréable femme, de vertu moyenne et de sagesse mondaine, — tous ces personnages nous admettent de plain-pied dans leur intimité ou plutôt se mêlent à la nôtre et causent devant nous comme nous causons. Pour cette aisance du style, aussi bien que pour la perpétuelle malice de l'observation, il convenait d'encourager ce modeste essai de M. Abraham Dreyfus sur la scène de la Comédie-Française; MM. les sociétaires l'ont compris: ils ont traité le nouveau-venu avec honneur. M. Thiron est parfait dans le rôle de Brimonière; M. Delaunay l'égalerait dans celui de Raymond s'il ne s'ingéniait à être plus que parfait; Mlle Broisat représente Mme de Maussans avec la tenue et le tact nécessaires; M. de Féraudy, qui fait Jean, est comique avec discrétion. Tout invite M. Abraham Dreyfus à revenir rue de Richelieu dans une meilleure saison, avec un morceau de plus de résistance.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet.

A quelle date précise se feront les élections qui se préparent en France? On ne l'a pas dit encore : elles se feront avant peu, le mois prochain, selon les uns, si on en a fini avec tout ce qui reste à expédier, surtout avec le budget; elles ne se feront, selon les autres, que le mois suivant, à la fin de septembre. Peu importe la date, le jour ne fait rien à l'affaire.

Ce qui n'est point douteux, c'est que, de toute façon, dans tous les cas, on touche désormais à l'échéance inévitable, à l'heure où il faut rendre les comptes, et dès ce moment les élections deviennent la grande, l'unique et pressante préoccupation; elles dominent ces débats parlementaires où s'épuisent les derniers feux d'une chambre expirante. On discute pour le public, pour l'extérieur, bien plus que pour des députés qui ne sont plus déjà eux-mêmes que des candidats. On fait des discours et on vote pour capter les électeurs. On se modère même au besoin, à l'approche du scrutin, pour ne pas trop effaroucher la province, ou pour faire oublier de vieilles complicités dans toutes les manifestations violentes. Au fond, chez tous ces prétendans, députés d'hier, candidats d'aujourd'hui, qui vont briguer un nouveau mandat, il y a peut-être une certaine crainte inavouée de ces masses anonymes, qui n'ont qu'un jour pour exprimer leur opinion et qui peuvent l'exprimer brutalement en mettant d'un seul coup leurs mécontentemens et leurs dégoûts dans un vote de réaction impatiente. C'est qu'en effet, les partis qui ont régné depuis quelques années vont se présenter au pays dans des conditions qui ne laissent pas d'être difficiles et qui sont bien leur œuvre, dont ils ont la responsabilité; ils vont cette fois tenter la fortune électorale avec ce dangereux cortège des questions compromettantes qu'ils ont soulevées, des dépenses démesurées dont ils ont chargé le budget, des déficits qu'ils ont accu-

mulés par leur imprévoyance, des entreprises aventureuses qu'ils ont encouragées ou soutenues, des mécomptes et des malaises qu'ils ont créés par leur politique. La situation n'a certes rien de brillant pour le pays, rien de flatteur et de rassurant pour ceux qui ont si imprudemment, si gratuitement mis à mal les affaires de la France. Encore si les républicains, qui ont seuls le gouvernement depuis des années, avaient eu la chance de pouvoir inscrire comme un succès ou comme une promesse, dans leurs manifestes électoraux, la paix du Tonkin, la fin des expéditions lointaines et des sacrifices sans compensation! Malheureusement c'est un espoir qui, après avoir paru près de se réaliser, est encore une fois déçu, et, au moment même où notre parlement autorisait la ratification d'un traité par lui-même assez médiocre avec la Chine, de nouveaux événemens, éclatant à Hué, sont venus prouver que rien n'était fini, que la France était probablement pour longtemps engagée dans ces contrées, où elle a déjà, de l'aveu de M. le ministre de la guerre, trente-cinq mille hommes. C'est un contretemps fâcheux; mais aussi, qu'allait faire le commandant en chef de notre corps expéditionnaire, M. le général de Courcy, à Hué, à la veille des élections, lorsqu'on avait besoin tout au moins de quelques semaines de paix et d'illusion?

La vérité est que ces événemens qui viennent d'éclater à Hué n'ont rien d'imprévu; ils tiennent par le fait à toute une situation vaguement définie, demeurée jusqu'ici sans sécurité et sans garantie. Officiellement, diplomatiquement, l'empire d'Annam est sous notre protectorat, et le dernier traité avec la Chine, quoique plein d'équivoques et de réticences, reconnaît au moins par un sous-entendu ce protectorat; en réalité, les mandarins qui gouvernent le pays annamite sous le nom d'un roi enfant n'ont cessé d'être des ennemis et des alliés de tous nos ennemis, des bandes de pirates qui ont infesté le Tonkin aussi bien que des Chinois. Toujours prêts à plier devant la force, à signer les traités qu'on leur impose, mais toujours prêts aussi à se dégager par la violence ou par la ruse, ils ont profité de la dernière campagne du Tonkin qui occupait nos soldats pour s'organiser militairement. Ils ont créé une armée qu'on porte, avec un peu d'exagération peut-être, à plus de trente mille hommes; ils ont établi à quelque distance de Hué un camp retranché destiné à servir de refuge et de défense: bref, ils se sont préparés à la guerre! Lorsque M. le général de Courcy, arrivé depuis peu au Tonkin avec tous les pouvoirs militaires et diplomatiques, a cru devoir récemment se rendre à Hué pour régler définitivement les conditions du protectorat, les mandarins régens de l'Annam ont compris sans doute qu'il n'y avait plus à ruser, que le moment était venu de lever le masque. Ils ont probablement cru, avec toutes leurs forces réunies, avoir raison de quelques compagnies que M. le général de Courcy avait fort heureusement emmenées avec lui, et ils

se sont disposés à l'attaquer, la nuit, par le fer et le feu. C'était un véritable guet-apens, bien plus que l'échauffourée de Bac-Lé l'an dernier. Le général de Courcy, avec un millier d'hommes dispersés dans deux postes assez malheureusement séparés, a subi l'assaut nocturne; il a tué douze cents Annamites et il est resté victorieux. Il s'est emparé de la citadelle qui forme la ville officielle à côté de la ville marchande, du palais impérial; il a pu même mettre la main sur un des régens, qu'il a fait prisonnier. Quant aux autres régens, ils ont pu se sauver avec le reste de l'armée, le jeune roi, la petite cour annamite et les mandarins; ils se sont apparemment réfugiés dans le camp retranché qu'ils avaient préparé, laissant le général français maître de Hué.

Jusque-là, rien de mieux sans doute. M. le général de Courcy s'est tiré avec une habile intrépidité d'une mauvaise affaire, et nos soldats ont montré une fois de plus par ce combat de nuit qu'ils ne se laissaient pas ébranler dans les momens difficiles, qu'ils ne comptaient pas leurs ennemis. Le danger immédiat semble maintenant passé, et, dans tous les cas, avec les nouveaux renforts qu'il a aussitôt appelés auprès de lui, M. le général de Courcy est en mesure de tenir tête à l'imprévu. Qu'en est-il cependant au fond de cet incident singulier? Il dévoile évidemment une situation assez grave pour rester l'objet d'une surveillance de tous les instans; il prouve que, même après la paix avec la Chine, tout n'est point fini. Cette perfide tentative annamite, qui est venue échouer devant le calme courage de nos soldats, n'est peut-être pas aussi isolée qu'on le croit. Elle n'est pas, on peut bien le penser, sans rapport avec tout ce qui se passe sur le fleuve Rouge, avec les agitations qui menacent encore le Tonkin. Elle se lie sûrement aussi à cet état d'insurrection où vit le Cambodge, où nos soldats dispersés en colonnes mobiles ou en petits détachemens, sont obligés de livrer d'incessans combats contre des bandes qui attaquent nos postes. Elle révèle, en un mot, dans ces contrées un état général qui peut être sans péril tant qu'on nous croira vigilans et armés, qui peut nous exposer aux plus pénibles surprises si on se laisse aller à diminuer nos forces ou à tenter des expériences hasardeuses. D'un autre côté, à Hué même, comment va-t-on régler cette affaire de l'Annam après l'odieux guet-apens dont nos soldats ont failli être les victimes? M. le général de Courcy est à Hué sans doute et il est en mesure d'y rester tant qu'il voudra; mais c'est là que commence la difficulté, et cette difficulté, elle ne peut être résolue ni par une occupation indéfinie, ni par des proclamations du général français et du régent prisonnier aux Annamites. Il s'agit d'organiser ou de réorganiser ce protectorat à peu près reconnu dans le traité avec la Chine. Si le gouvernement, qui s'est enfui avec le jeune roi et l'armée, s'obstine dans sa résistance, comment fera-t-on? Eût-on les moyens de constituer un autre gouvernement, il faudrait encore engager une campagne pour soumettre ou disperser les

rebelles. Ces incidens, il faut l'avouer, compliquent singulièrement le problème de notre établissement dans ces régions de l'Indo-Chine en nous dévoilant, une fois de plus, des difficultés, des résistances qui ne sont point certainement au-dessus d'une volonté résolue, qui ne laissent pas néanmoins de déconcerter, de fatiguer l'opinion. Et c'est ainsi que rien ne finit dans cet ordre d'entreprises; que cette politique coloniale, à laquelle on a déjà tant sacrifié, réserve peut-être encore bien des surprises, uniquement parce que, dès l'origine, on n'a su ni se fixer un but, ni évaluer les moyens d'action qu'on devait déployer, parce qu'on s'est mis, comme on l'a dit un jour, à la merci des événemens.

Oui assurément, on s'est laissé entraîner en cela comme on s'est laissé entraîner dans les finances, dans toutes les affaires intérieures. On est allé à l'aventure sans prévoir les conséquences d'une politique de parti, de cet abus organisé des forces et des ressources de la France. Qu'arrive-t-il aujourd'hui? On se trouve, à la veille des élections prochaines, en présence d'une lassitude assez générale qu'on sent bien, dont on ne veut pas néanmoins s'avouer les causes et qui tient tout simplement à ces excès auxquels on s'est livré dans un intérêt mal entendu de popularité et de domination. S'imagine-t-on, par hasard, qu'il soit possible de surmener indéfiniment et impunément un pays comme on l'a fait? Un député laborieux et zélé pour les finances publiques, M. le baron de Mackau, révélait l'autre jour que, sans compter tous les emprunts de l'état, on avait entraîné les départemens et les communes à surcharger leur dette de plus de 1,200 millions. M. Henri Germain, dans un habile et substantiel discours qu'il a prononcé dans la discussion du budget, montrait ces jours derniers encore que la différence entre les recettes et les dépenses ou, en d'autres termes, le déficit était de 600 millions. On a beau varier les budgets pour dissimuler la vérité, épuiser les expédiens et les combinaisons, créer toute sorte de caisses spéciales, caisse des écoles, caisse des chemins de fer, etc.: le résultat est toujours le même, le déficit est au fond de tout, et c'est la France qui doit payer. La France à la fin se fatigue, et la plus singulière des illusions est de se figurer qu'on l'abuse en lui persuadant qu'elle paie et qu'elle souffre pour son bien!

La France peut longtemps souffrir d'un mauvais gouvernement, à coup sûr; au fond, elle n'est pas aussi facile à tromper qu'on le croit, et il n'est point douteux que cette politique d'agitation, d'imprévoyance qu'on a suivie ne répond ni aux vœux, ni aux instincts de l'immense masse nationale qui travaille sans bruit, qui ne demande qu'à vivre en paix, à être respectée dans ses croyances, dans ses sentimens, comme dans ses intérêts. Un des phénomènes les plus singuliers, au contraire, est cette différence frappante, saisissante qui éclate à tout

instant entre les habitudes paisibles, laborieuses, modérées de la masse de la nation et la politique de fantaisie agitatrice que les partis prétendent pratiquer en son nom. Depuis quelques années, par un faux calcul de parti et de popularité, on a cru pouvoir se permettre d'abuser du crédit public sous toutes les formes, d'emprunter en pleine paix plus qu'il n'a fallu emprunter il y a quatorze ans pour payer la cruelle rançon d'une guerre désastreuse : est-ce que c'est la France économe et prévoyante qui a réclamé, encouragé ce système de prodigalités fastueuses dont elle souffre aujourd'hui, dont le dernier mot est le déficit, avec la perspective de nouveaux impôts? — Depuis qu'ils sont au pouvoir, les républicains ont engagé, tantôt à propos du budget des cultes, tantôt à propos d'une loi d'enseignement, quelquefois même à l'occasion d'une loi municipale, et au besoin, à propos de rien, la plus étrange guerre contre les croyances et les traditions religieuses d'une grande partie de la nation française; ils ont tout simplement obéi à l'esprit de secte le plus étroit, le plus vulgairement fanatique, le plus contraire à toute idée libérale, et le dernier mot du système a été de faire d'un grand traité de paix, du concordat, un instrument de persécution haineuse et puérile. Est-ce donc que le pays, qu'on invoque toujours, ait été l'inspirateur de cette triste politique, qu'il s'associe, par ses idées, par ses instincts, à cette guerre aux évêques, aux chanoines, aux séminaires, au prêtre dans son ministère, au catéchisme dans les écoles? Il a tout au plus laissé faire, il subit des lois auxquelles il échappe par la force des mœurs, qui, en définitive, sont inapplicables et le plus souvent inappliquées. La France n'est point cléricale, c'est entendu, elle a encore moins le fanatisme de l'irréligion : elle demande qu'on lui laisse la paix religieuse! On se doute bien parfois de ces sentimens réels du pays, et la meilleure preuve, c'est ce qui se passe tous les jours, c'est cette sorte d'hésitation qu'éprouvent, que laissent voir beaucoup de républicains à l'approche des élections. Malgré les passions de secte qui les dominent et le plus souvent les entraînent, ils sentent la nécessité de ne pas aller trop loin à la veille du scrutin, de ne pas trop choquer un certain instinct public, de racheter ce qu'ils ont fait par quelques concessions. Ils ne veulent pas surtout qu'on dise qu'ils font la guerre à la religion!

L'autre jour, M. le ministre de l'instruction publique et des cultes a demandé à la chambre de rétablir pour de vieux chanoines une dotation qui avait été supprimée, et la chambre s'est exécutée; elle a rétabli la dotation malgré la commission du budget représentée par son rapporteur général, M. Jules Roche, qui se charge de combler tous les déficits avec des économies sur les chanoines et sur quelques pauvres desservans. Une fois engagé, le ministre des cultes, M. Goblet, a livré une autre bataille; il s'est honoré en demandant résolûment pour le clergé d'Afrique un crédit qui avait été également refusé, et il n'a

pas craint d'invoquer l'autorité, le libéralisme élevé, le patriotisme de M. le cardinal Lavigerie. Il a montré aux républicains le danger de laisser se renouveler ce spectacle récent du chef de l'église africaine venant en France solliciter la charité pour ses prêtres, prêchant sans amertume, sans autre passion que le zèle religieux et patriotique, et obtenant du public plus que le budget ne lui donnait. Et ici encore la chambre a voté ce qu'on lui demandait ! — Il y a mieux : on touche aux élections, c'est le moment où tous les programmes peuvent se produire et où l'on va sans doute mettre sur le drapeau républicain ce principe de la séparation de l'église et de l'état dont on parle toujours. Pas du tout, les tacticiens du parti laissent les radicaux faire tous les programmes qu'ils voudront, courir les aventures, et ils gardent quant à eux, une savante réserve : ils ne se prononcent pas ! C'est qu'ils sentent bien que ce concordat, qu'on affecte de dédaigner quand on ne le torture pas, qui a assuré une longue paix, répond à tous les instincts du pays, comme il est une garantie pour les intérêts les plus éminens de la France. Tous ceux qui ont une idée de l'action extérieure de la France savent quel appui, quelle force notre diplomatie trouve souvent dans les missions catholiques. M. le ministre des cultes disait, l'autre jour, la plus simple vérité, en montrant que si on refusait tout subside aux prêtres français en Afrique, il y aurait des clergés étrangers, des prêtres italiens, espagnols que leurs gouvernemens subventionneraient pour le service religieux de leurs nationaux, et ce serait notre intérêt qui se trouverait sacrifié. Et si l'état est intéressé à avoir des missionnaires qui le secondent au loin, des prêtres qui servent la France en Afrique, quel autre moyen a-t-il que de maintenir des relations faciles avec l'église par le respect sincère du concordat? Oui, au fond, on sent bien tout cela, mais la faiblesse incurable du parti républicain, aujourd'hui, est de ne pas oser avouer tout haut la résolution d'en finir avec des guerres qui divisent le pays, de revenir aux conditions d'une véritable paix religieuse par le maintien d'un régime qui répond à la fois et à un profond instinct public et aux plus sérieux intérêts de la France dans le monde.

Ce n'est pas sans difficulté que les affaires des peuples se font, que les parlemens arrivent au bout de leurs travaux, de l'année, et que les crises de gouvernement finissent comme tout finit aujourd'hui, provisoirement. Les crises ministérielles qui ont plus ou moins ému ou occupé certains pays de l'Europe, il y a quelques semaines, sont dénouées pour le moment, jusqu'à la prochaine occasion. Le ministère tory a pris la place du cabinet libéral en Angleterre. Les nouveaux ministres se sont fait réélire sans trop de peine, selon l'usage, et comme pour donner plus d'originalité ou de saveur à cette réélection, c'est la jeune et brillante femme de lord Randolph Churchill qui a

gaîment et élégamment mené la campagne électorale pour son mari à Woodstock, dans le bourg des Marlborough. Lady Randolph Churchill a réussi, comme autrefois la duchesse de Devonshire. Bref, on n'en est plus aux préliminaires, les conservateurs sont aujourd'hui au pouvoir; ils se sont trouvés ramenés au gouvernement au moment où ils s'y attendaient le moins et où les affaires de l'Angleterre ne sont pas précisément dans les conditions les plus favorables, les plus faciles. Il s'agissait d'abord de savoir s'ils n'allaient pas être arrêtés ou contrariés dès les premiers pas par l'attitude de M. Gladstone et de la majorité libérale dont il dispose visiblement encore dans la chambre des communes. Sur ce point, le grand vieillard s'est exécuté de bonne grâce, il s'était à peine engagé dans les négociations qui ont précédé la formation du cabinet, il avait voulu réserver sa liberté et la liberté de son parti : il a tenu plus qu'il n'avait promis. M. Gladstone s'est expliqué devant le parlement, en homme sérieux, décidé à ne créer aucun embarras, à laisser le champ libre au gouvernement jusqu'aux élections. Le ministère tory a, par le fait, quelques mois devant lui, et ce n'est pas trop, à vrai dire, s'il veut régler à demi toutes ces affaires de l'Afghanistan, de l'Égypte, dont il a reçu le lourd et épineux héritage des mains des libéraux empressés à le lui transmettre.

Quelle sera la politique du nouveau ministère sur les deux ou trois grandes questions qui ont ému l'Angleterre depuis quelque temps, qui mettent en jeu ses plus sérieux intérêts? Le chef du cabinet, lord Salisbury, a exposé ses vues, ses idées sur l'Afghanistan aussi bien que sur l'Égypte dans un discours qui ressemble à un programme, qui est tout au moins un résumé des faits tels qu'ils apparaissent aujourd'hui, et il a tracé cet exposé avec autant d'habileté que de franchise, sans rien dissimuler, sans rien exagérer. Il n'a pas caché que les tergiversations du dernier cabinet avaient créé au nouveau gouvernement une situation singulièrement difficile, qu'il se considérait comme lié par les négociations engagées avec la Russie au sujet de l'Afghanistan, et, de son langage aussi bien que du langage de M. Gladstone, il résulterait qu'il y a déjà un commencement d'accord entre les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg. L'Angleterre aurait pris son parti de l'établissement des Russes à Penjdeh ; la Russie, de son côté, ne refuserait pas de laisser à l'Afghanistan le défilé de Zulfikar si vivement disputé jusqu'ici. Les négociations ne sont pas terminées, elles sont du moins suivies dans des intentions amicales. Le ministère conservateur ne retire rien des concessions déjà faites. On ne revient pas sur le passé, mais ce qu'il y a de nouveau ou de caractéristique dans les déclarations de lord Salisbury, c'est la résolution que prendrait dès ce moment l'Angleterre de renoncer à ses anciennes idées sur l'Afghanistan. Il n'est plus question de la zone neutre qui devait être

créée et maintenue entre l'empire des Indes et les possessions russes, de ce rôle de tampon réservé à l'Afghanistan entre les deux puissances asiatiques. L'Angleterre ne songerait plus qu'à se retrancher sur son territoire, à organiser « par des préparatifs soigneusement combinés et énergiquement exécutés » la défense de sa propre frontière, sans se fier à des traités souvent trompeurs ou aux volontés mobiles des souverains de ces contrées.

C'est une politique qui a été quelquefois proposée, surtout dans ces derniers temps ; elle devient à peu près officielle par les déclarations de lord Salisbury, qui pense même que ce sera désormais la politique de tous les partis, et il n'est pas probable que la Russie voie avec déplaisir cette résolution de l'Angleterre. Dans ces termes, la paix semble à peu près assurée entre les deux puissances, et les négociations momentanément interrompues par un deuil de M. de Giers ne peuvent avoir qu'un résultat favorable. Ce sera une trêve qui durera tant qu'elle pourra. Lord Salisbury, sans être moins sincère, est plus réservé au sujet de l'Égypte, et, par une allusion ironique à ses prédécesseurs, il avoue que le mieux est de ne se point hâter, de « peser ses démarches pour n'avoir pas à les rétracter. » Il ne se dissimule pas tout ce que le problème a de complexe, tout ce qui reste à faire pour opposer une barrière aux bandes du mahdi, pour replacer l'Égypte dans les conditions où elle était à l'époque du débarquement des Anglais,— ce qui est un singulier aveu, — pour reconstituer un ordre régulier, pour résoudre les difficultés financières. Il ne conteste pas non plus le caractère international de l'Égypte, le droit de l'Europe, il réserve cette partie de la question, et, ce qu'il y a de plus clair en définitive, c'est que le nouveau ministère anglais croit avoir besoin de beaucoup de temps ; mais il s'agit précisément de savoir s'il aura tout le temps qu'il réclame.

La vérité est que, pour le nouveau ministère anglais, tout dépend de ces élections qu'il a devant lui à courte échéance, qui sont désormais le rendez-vous décisif des partis. Il n'a pas, d'ailleurs, la faiblesse de paraître reculer devant cette épreuve inévitable. Il l'accepte loyalement ; seulement il est certain que la situation est sérieuse pour lui, et peut-être d'autant plus difficile que les libéraux ont quitté le gouvernement sans avoir été réellement vaincus, qu'ils sont prêts aujourd'hui à se jeter dans la lutte avec toutes leurs forces, en se flattant d'avance de conquérir les millions d'électeurs auxquels ils viennent de donner le droit de vote. Les libéraux étaient assez divisés au pouvoir ; ils semblent se rapprocher maintenant sous la direction de leur vieux chef, M. Gladstone lui-même, qui, malgré son âge et la fatigue qui semblait le gagner aux derniers jours de son ministère, ne paraît nullement disposé à se retirer du combat. M. Gladstone, par un sentiment

de loyauté, par un devoir supérieur de chef de parti, a laissé la carrière libre à ses successeurs, mais il n'a pas désarmé pour le jour du scrutin et sans avoir la force de recommencer une campagne comme celle du Midlothian, par laquelle il marchait à la conquête du pouvoir il y a cinq ans, il restera sans doute, jusqu'au bout, le grand porte-parole de la cause libérale : en sorte que la lutte qui se prépare en Angleterre promet d'être des plus sérieuses, des plus décisives et par l'importance des questions qui s'agitent et par la nature même de ces élections qui, pour la première fois, vont se faire dans des conditions aussi larges.

La dernière crise italienne n'a point eu certainement les proportions de la crise anglaise, et elle s'est dénouée aussi avec moins d'éclat. Ce qui était prévu est arrivé. Tout le monde a été consulté par le roi Humbert sur les moyens de refaire un cabinet, et, en définitive, M. Depretis est resté président du conseil, prenant, avec le ministère de l'intérieur, le ministère des affaires étrangères, à la place de M. Mancini, qui a disparu, victime de la politique d'illusion par laquelle il a cru flatter l'imagination ou l'ambition nationale. Avec M. Depretis, la politique extérieure de l'Italie entre probablement dans une phase de repos, d'attente ou d'observation, d'autant mieux que le vieux Piémontais qui se charge de la diriger commence par aller lui-même se reposer dans son pays de Stradella, pour se rendre ensuite, dit-on, aux eaux d'Allemagne, — ce qui n'annonce pas, sans doute, quelque prochaine campagne de politique coloniale. Malgré la confiance qu'inspire au-delà des Alpes la prudence avisée de M. Depretis, ce qui vient de se passer à Rome pour la reconstitution du ministère n'est point évidemment une solution sérieuse et définitive; c'est une manière de passer la saison et de gagner du temps jusqu'à l'hiver, jusqu'au retour du parlement. Ce sera, si l'on veut, une trêve d'été, sans danger pour l'Italie; mais, tandis que les ministres changent à la consulta, il y a eu tout à côté, à Rome même, au Vatican, ou autour du Vatican, une crise d'un autre ordre, qui a sûrement sa signification et sa portée.

Le pape Léon XIII a fait, non certes, un coup d'état, comme on l'a dit par une exagération assez bizarre, mais un acte de prévoyance modératrice dans la plénitude de son pouvoir de chef de l'église. Il a voulu montrer que, s'il exerçait son autorité sans bruit, sans emportement, il l'exerçait aussi sans faiblesse et n'entendait pas livrer la direction de la politique pontificale à des influences qui pourraient la dénaturer ou la compromettre. Léon XIII s'est tout simplement délivré de quelques journalistes trop enclins à être plus catholiques que le pape, toujours disposés à se donner comme les représentans ou les interprètes de la pensée du Vatican et en supprimant un journal qui se publiait à

Rome, il a averti les journaux religieux qui se publient ailleurs. Il a fait plus encore, il n'a point hésité à ramener, d'une main ferme, à la discipline, un prince de l'église, le cardinal Pitra, auteur d'une lettre qui était un vrai manifeste de cléricalisme à outrance, une déclaration de guerre contre tous les catholiques suspects de libéralisme. Les journalistes ont subi la censure qui leur a été infligée; le cardinal Pitra s'est soumis. Léon XIII, en arrêtant des manifestations compromettantes pour l'église, a une fois de plus attesté sa prudence. Est-ce donc que ces actes du successeur de Pie IX soient le signe d'une évolution de la politique pontificale, et particulièrement, comme on l'a dit, d'une réconciliation prochaine du généreux pontife avec l'Italie nouvelle, du Vatican avec le Quirinal? Cette réconciliation, l'Italie ne la désire peut-être pas bien vivement et la cour de Rome a trop le sentiment traditionnel de son rôle parmi les nations catholiques pour ne pas rester dans sa sphère supérieure et indépendante, dût-elle en souffrir. Il est plus que probable qu'on s'est trop hâté de chercher des mystères là où il n'y en a pas, que rien n'est changé au Vatican. Léon XIII s'est montré tout simplement dans cette circonstance ce qu'il n'a cessé d'être depuis son avènement, un pape plein de circonspection et de mesure, prévoyant pour les intérêts religieux, évitant tout ce qui est extrême, assez habile pour négocier avec son temps et assez ferme pour réprimer les intempérances qui peuvent se produire sous le nom de l'église. Ce que Léon XIII a fait est l'acte de volonté d'un pontife politique qui n'entend pas plus se soumettre à de dangereux amis que rendre les armes de la papauté devant ses ennemis, et dans ces termes les derniers incidens du Vatican ont certes autant d'importance qu'un changement ministériel.

Comme l'Italie, comme l'Angleterre, l'Espagne, elle aussi, a eu sa crise, qui a éclaté, il y a quelques jours, à Madrid, qui se complique de l'émotion causée par un fléau meurtrier autant que des ressentimens passionnés des partis, et qui n'est peut-être pas encore finie quoiqu'elle ait paru un moment s'apaiser. Le ministère conservateur, présidé par M. Canovas del Castillo, est certainement dans une situation difficile. Il a, il est vrai, une majorité dans les chambres, il a la force que lui donnent le talent, la confiance du roi, et la volonté de rester un ministère strictement constitutionnel; mais il a contre lui une opposition ardente et croissante, formée de tous les partis plus ou moins libéraux, depuis la gauche dynastique jusqu'aux républicains, qui se coalisent le plus souvent et qui, naturellement, dans la guerre dont ils le poursuivent, se servent de tout ce qui peut émouvoir l'opinion et lui créer des embarras. Cette opposition, elle s'est manifestée d'abord surtout contre le ministre de l'instruction publique, M. Pidal, qui a été accusé d'être au gouvernement l'appui et le

défenseur de toutes les influences cléricales; elle n'a pas tardé à se tourner également contre le ministre de l'intérieur, M. Romero Robledo. Elle a évidemment acquis plus de force par les succès qu'elle a obtenus il y a quelque temps dans les élections municipales de Madrid, et il est clair que, dans ces conditions, un incident suffit quelquefois pour décider tout au moins un commencement ou une apparence de crise. L'incident a été le choléra qui ravage quelques provinces de l'Espagne, notamment les provinces de Murcie, de Castellon, de Valence, d'Alicante et qui a même fait son apparition à Madrid.

De quoi accusait-on le ministère? On ne pouvait pas apparemment lui reprocher d'être le propagateur du choléra; mais voici où la question s'est compliquée et est devenue politique. Le roi Alphonse, dans un mouvement de généreux courage, a voulu se rendre avec la reine à Murcie, au milieu de ces populations si cruellement éprouvées. Le ministère n'a pas cru pouvoir approuver le voyage. Quelques-uns des membres du cabinet proposaient de se rendre eux-mêmes à Murcie, et M. Canovas del Castillo, M. Romero Robledo, y sont allés depuis effectivement; mais ils se disaient que si le roi allait à Murcie, il ne pouvait se dispenser de visiter les autres populations victimes du fléau, et qu'il y avait là dès lors une trop grave responsabilité de gouvernement pour qu'ils pussent l'accepter. Ils n'ont même pas hésité à donner un instant leur démission. Les ministres devaient bien avoir quelque raison, puisque les chefs de l'opposition, M. Sagasta tout le premier et le général Lopez Dominguez, appelés en consultation, n'ont pas voulu approuver le voyage royal. Le ministère n'a pas moins été l'objet des plus violentes attaques, et pour avoir détourné le roi de son généreux dessein, et pour avoir retiré sa démission après l'avoir donnée un moment. Ses adversaires ont même trouvé un appui dans la population de Madrid, saisie de panique à l'approche du fléau, et jusque dans les classes commerçantes, qui ont fait un crime au gouvernement d'avoir annoncé la présence du choléra dans la capitale de l'Espagne. Tout cela ne laisse point en vérité d'être un imbroglio assez bizarre, qui s'est même bientôt compliqué d'une péripétie nouvelle.

Le roi s'était résigné, ou du moins il avait paru s'incliner devant l'opinion de ses ministres et des principaux chefs de l'opposition, lorsqu'on a tout à coup appris qu'Alphonse XII, n'ayant pu aller à Murcie, s'était rendu à Aranjuez, où le choléra venait d'apparaître et faisait déjà de cruels ravages. Le jeune souverain était parti un matin avec un de ses aides-de-camp, sans rien dire, sans prévenir les ministres, sans avertir la reine elle-même de son départ; il était allé simplement, bravement visiter les malades, secourir les pauvres, relever tous les courages dans la résidence royale visitée par le fléau. Les inspirations généreuses ont toujours raison, et le roi Alphonse, à son retour d'Aran-

juez, a été salué à Madrid par les acclamations populaires, qui l'ont accompagné jusqu'au palais ; il a été l'objet d'une chaleureuse ovation à laquelle les chambres se sont associées.

Le voyage du roi était évidemment un acte tout spontané, qui n'avait rien de politique, qui a néanmoins suffi pour raviver la guerre des partis devant le parlement, pour rouvrir un duel d'éloquence qui s'est prolongé pendant plusieurs jours. Au demeurant, il est bien clair que le choléra n'est ici que qu'un prétexte, que la vraie question toute politique est la campagne passionnée, sérieuse, poursuivie par les partis libéraux, qui ont cru trouver dans les derniers incidens aussi bien que dans l'émotion publique une occasion favorable pour renverser le cabinet de M. Canovas del Castillo. La crise a été pour le moment détournée par la clôture récente des chambres ; mais est-il bien sûr qu'elle ne renaîtra pas à la première occasion ?

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La liquidation de fin juin a trahi les espérances des spéculateurs qui, pendant tout le mois, avaient prêché, à grand renfort de réclames bruyantes insérées à la quatrième page des journaux, la hausse du 3 pour 100 et des valeurs de la compagnie de Suez. Non-seulement la hausse annoncée ne s'est pas produite, mais les cours des rentes françaises ont reculé sous le poids d'offres continues des petits portefeuilles. L'écart s'était tendu entre les prix du comptant et ceux du terme, et, comme il arrive dans les temps où les affaires en spéculation sont peu actives, c'est le comptant qui a fait la loi.

Aussi, la liquidation s'est-elle faite en réaction sur les cours cotés vers le milieu du mois, bien qu'à un niveau légèrement supérieur à celui des cours de la dernière compensation. Sur le 3 pour 100 et l'amortissable, les acheteurs gagnaient encore 0 fr. 25 et 0 fr. 15 ; mais ils avaient compté sur bien d'autres bénéfices. Leur déconvenue s'est accusée très nettement par des réalisations assez précipitées, qui ont un moment fait supposer même quelques exécutions. Toutefois la fermeté du 4 1/2, dont la plus-value n'atteignait pas moins de 0 fr. 70, a

soutenu l'ensemble du marché. Le 4 1/2 a un coupon trimestriel à détacher fin juillet. Dès le début du mois, cette perspective a enrayé les ventes du comptant sur ce fonds.

Les taux des reports ont été plus tendus que ne le faisait préjuger l'abondance tant de fois constatée de l'argent à Paris et à Londres. On a coté 0 fr. 04 et 0 fr. 10 sur le 3 pour 100, 0 fr. 6 à 0 fr. 17 sur l'amortissable, 0 fr. 15 et 0 fr. 26 sur le 4/2. Le mois de juin voit généralement se produire dans ses derniers jours un certain resserrement monétaire, l'état et les compagnies ayant à faire d'amples provisions pour le paiement des coupons de juillet.

Pendant la semaine qui a suivi la liquidation, les affaires ont subi un ralentissement marqué, et la lourdeur est devenue la note dominante. L'échéance des coupons était attendue avec impatience par les rentiers, par les porteurs de titres mobiliers de toutes catégories, et aussi par les spéculateurs, qui comptaient sur le retour à la Bourse d'une bonne partie des capitaux que cette échéance allait rendre disponibles.

Depuis le 1er juillet, étaient mis en paiement, outre le dividende de 100 francs sur la Banque de France, fixé le 26 juin pour le premier semestre, l'intérêt du 3 pour 100 français, et les coupons d'obligations de toute nature, ainsi que les dividendes d'un grand nombre de compagnies. Le 6, allaient être détachés les coupons et dividendes sur les valeurs se négociant à terme, notamment sur les suivantes :

Crédit Foncier.	30	fr.
Banque de Paris.	15	»
Midi.	25	»
Nord.	44	»
Suez, actions.	52	25
Id. délégations. . . .	71	»
Id. parts de fondateur. .	22	39
Id. société civile. . . .	39	75
Omnibus de Paris. . . .	30	»
Magasins généraux. . . .	17	50
Compagnie transatlantique.	15	»
Voitures.	22	50
Banque ottomane. . . .	20	»
Crédit foncier d'Autriche. .	27	50
Chemins Andalous. . . .	15	»
» Autrichiens. . .	10	»
» Méridionaux. . .	20	»
» Nord de l'Espagne.	13	»
» Saragosse. . . .	8	»
Gaz de Madrid.	15	»

En temps ordinaire, le marché étant convenablement disposé, la journée du 6 juillet voit la plupart de ces coupons immédiatement re-

gagnés, au moins pour partie. Cette fois, il n'en a pas été ainsi, non-seulement à cause de la note prédominante de lourdeur, mais parce que le matin même était arrivée de l'extrême Orient la dépêche de l'attentat de Hué. La spéculation, surprise par cet incident, dont il était impossible de calculer sur l'heure la portée et de prévoir les suites, a renoncé à toute velléité de lutter contre le courant d'inquiétude qui s'était aussitôt établi. Les cours ont fléchi, loin de remonter, et ce n'est qu'à un arrêt presque complet des affaires que le marché a dû de ne pas subir une réaction plus étendue. Le 3 pour 100 s'est arrêté, en effet, à 80.80 et le 4 1/2 à 110 francs.

Tandis que des télégrammes ultérieurs rassuraient l'opinion publique sur les suites de ce grave incident, son attention était ramenée sur la question afghane et sur l'orientation générale de la politique extérieure de l'Angleterre par les déclarations que le marquis de Salisbury venait de faire à la chambre des lords.

Bien qu'un peu ambiguës, ces déclarations ont reçu bon accueil sur le continent. Le nouveau cabinet s'engageait en fait à ratifier tous les sacrifices déjà consentis par M. Gladstone à la cause de la paix. C'était là le point essentiel pour la spéculation, et la question afghane a bientôt cessé de figurer au premier rang des motifs de préoccupation. Les Consolidés se sont élevés peu à peu jusqu'au cours rond de 100 francs. Les valeurs internationales ont été l'objet d'une reprise à peu près générale; les fonds russes surtout se sont raffermis à Berlin.

La quinzaine finit donc mieux que ne le permettaient d'espérer les mauvaises nouvelles arrivées lundi. Les rentes ont un peu repris sur les plus bas cours : le 3 pour 100 à 81.10, le 4 1/2 à 110.30. Les affaires sont tellement réduites que l'on ne prévoit pas pour le reste du mois de grandes variations dans un sens ou dans l'autre. Il ne pourrait se dessiner un peu de hausse que si l'épargne sortait du recueillement où on la voit se confiner depuis le début du mois.

Bien que la chambre poursuive hâtivement, avant de se séparer, la discussion du budget, ces débats n'excitent que peu d'intérêt. Chacun sait que le budget ne peut être étudié sérieusement cette année, et que la prochaine chambre pourra seule aborder l'étude fort ardue des moyens propres à prévenir le développement du déficit et à effectuer la liquidation des gaspillages et des excès des dernières années. Des économies et un emprunt, tel sera le mot d'ordre dans quelques mois; pour l'instant, il faut laisser les choses suivre leur cours, si peu satisfaisant qu'il soit. La moins-value des impôts pour juin est de 5 millions et demi; elle atteint 20 millions pour la totalité du premier semestre. Il est vrai que cette moins-value n'existe que comparativement aux évaluations budgétaires. La diminution ne dépasse pas 1 million sur les recouvremens effectués dans la période correspondante de 1884.

Quelques émissions ont eu lieu pendant la quinzaine sur le marché allemand : du 3 1/2 pour 100 consolidé prussien à 99 pour 100, des obligations des chemins Lombards et des actions du réseau italien des chemins de fer de la Méditerranée. Ces derniers titres étaient offerts au public avec une prime de 20 pour 100 ; la souscription, disait-on d'abord, avait échoué, et cette nouvelle avait eu quelque influence sur la tenue des valeurs internationales. On a su depuis que l'émission avait été plus que couverte, bien que les prix aient fléchi immédiatement au-dessous du taux d'émission.

L'Italien, qui avait atteint 98 avant le détachement du coupon, a varié de 95 à 95.50, dernier cours. Le Hongrois, plus heureux, a regagné à 80 1/2 une fraction de son coupon. Sur l'Extérieure, des rachats ont eu lieu à la fin de la semaine, malgré l'intensité de l'épidémie et les pertes qui en découleront pour le trésor. Le Turc, faible depuis la liquidation, s'est raffermi jeudi, passant brusquement de 16.25 à 16.60. La Banque ottomane, du même coup, a repris de 520 à 528. L'Unifiée se tient solidement à 329. Les intentions du cabinet Salisbury à l'égard de l'Égypte sont encore mal définies, et la question traînera longtemps. Il n'y a pas d'ailleurs à s'inquiéter des menaces de banqueroute que lancent de temps à autre des dépêches du Caire. Les chambres françaises ont ratifié les conventions, mais il manque encore la ratification de plusieurs parlemens sur le continent. L'Angleterre cherchera sans doute à obtenir l'assentiment des puissances pour que l'émission de l'emprunt de 9 millions de livres sterling, sur le produit duquel doivent être payées les indemnités d'Alexandrie, puisse avoir lieu avant cette ratification.

Le marché des titres des établissemens publics est de plus en plus terne et délaissé. On en peut dire autant de celui des Actions de chemins de fer, tant français qu'étrangers. Les recettes sont toujours médiocres chez nous, meilleures en Espagne. Mais là toute velléité de hausse est entravée par la crainte des conséquences économiques de l'épidémie.

Le Suez a commencé à regagner le dividende détaché le 6 courant, malgré la faiblesse relative du rendement du trafic et l'ajournement des négociations pour la neutralisation du canal. Le Gaz a fléchi aux environs de 1,500 francs, les bruits d'entente avec la ville ayant été reconnus tout au moins fort prématurés.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

PÉCHÉ MORTEL

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI.

Le lundi, dans la journée, M. et Mme Déglise revinrent à La Lineuse. En traversant la cour, vers six heures, Paul aperçut Mme Marthe à l'une des fenêtres ouvertes de la salle à manger. Il salua timidement et s'éloigna, mais il lui avait suffi d'entrevoir le profil perdu de la jeune femme, pour qu'il fît un retour sur lui-même et se sentît honteux de son aventure de la veille. Maintenant que Mme Marthe avait repris possession de La Lineuse, elle reprenait en même temps la maîtresse place dans le cœur de Paul, et il se reprochait comme une infidélité, comme une profanation, son tête-à-tête avec Mlle Huguet. Quelle différence entre le grossier et sensuel émoi causé par les caresses si facilement prodiguées à Catherine, et l'émotion profonde, religieusement tendre, ressentie rien qu'à l'aspect de Mme Déglise! Celle-ci était bien réellement l'unique et constante préoccupation de son esprit, la directrice souveraine de ses pensées, depuis le premier jour où il était entré à La Lineuse, dans le simple cabinet de travail fleuri de primevères roses. Elle seule avait pu lui faire oublier Paris; elle seule avait exercé une influence heureuse sur sa volonté. — Et il allait risquer de détruire, ce charme qui durait depuis plusieurs mois déjà, pour satisfaire un caprice d'une heure?.. A la vérité, il n'avait courtisé

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

Catherine que pour détourner les soupçons et imposer silence aux conjectures malveillantes de la contremaîtresse ; mais c'était déjà trop que le nom pur et respecté de Mme Déglise se trouvât mêlé aux vulgaires détails de cette fredaine. — Le soir, tandis qu'il fumait à la fenêtre, il vit Catherine passer et repasser devant sa porte. Elle espérait sans doute l'induire à descendre et à l'accompagner dans quelque promenade nocturne aux environs ; mais il résista à la tentation et ne bougea de derrière ses persiennes.

Il se leva le lendemain dès l'aube et gagna les bois dans la direction des Onze Fontaines. Il lui semblait qu'en retraversant les sentiers parcourus en compagnie de Mme Marthe, il faisait à cette dernière une sorte d'amende honorable. Il s'arrêtait aux endroits où ils avaient stationné ensemble ; il cherchait avidement à retrouver dans les fourrés les traces de son passage : — une branche brisée, une flocon de ruban pris aux épines des ronces, l'empreinte d'un petit pied moulé par la glaise d'un fossé. — Il se délectait à ces adorables enfantillages de l'amour qui commence. En chemin, il cueillait les plantes dont elle lui avait dit les noms et il en composait un bouquet. — Dans la blancheur des muguets aux clochettes laiteuses, des pervenches ouvraient çà et là leurs étoiles bleues ; des épillets d'amourette et de folle-avoine foisonnaient tout à travers ; des chèvrefeuilles s'y mêlaient à de pâles orchidées, des impératoires y enroulaient leurs frêles dentelles ; et, au centre, à peine écloses, pareilles à des désirs timidement exprimés, des renoncules et des lysimaques entr'ouvraient leurs fleurs d'or, encore humides de l'eau de source où elles avaient trempé. — Il s'exhalait de cette gerbe une exquise et amoureuse odeur printanière, que Paul aspirait avec délices. — Il s'en revint par une haute colline où fut jadis un camp romain, d'où le regard plongeait dans les rues du village et jusque dans l'intérieur de la fabrique.

Quand il parvint au sommet du plateau, La Lineuse s'éveillait : — un ouvrier ratissait les allées sablées du jardin ; la cuisinière traversait la cour, portant le lait du déjeuner ; au rez-de-chaussée, deux persiennes brusquement ouvertes se rabattirent contre le mur, et, dans l'encadrement de la fenêtre Paul aperçut Mme Marthe en peignoir blanc et tête nue. Elle resta un moment à la croisée, penchant en avant le haut de son corps, comme pour mieux savourer la fraîcheur du matin, puis elle disparut. Quelques minutes après, il la revit dans le jardin. Elle allait de massifs en massifs, redressant les fleurs des plates-bandes, émondant les roses fanées des rosiers, ne restant pas une seconde inactive. Il suivait au détour des allées la flottante blancheur de son peignoir et s'oubliait à cet innocent espionnage. La cloche grêle de la fabrique lui rappela qu'il était temps de rentrer. Il redescendit rapidement le sentier en zig-

zag, arriva tout essoufflé à La Lineuse, et, en passant devant la maison d'habitation, chargea la femme de chambre de remettre son bouquet à Mme Déglise.

Pendant toute la journée, il ne pensa guère qu'à Mme Marthe et à l'heure où il monterait dans le cabinet du magasin pour lui remettre la correspondance. Il suivait impatiemment les progrès de l'ombre sur le mur de la fabrique, et la marche des aiguilles sur le cartel de son bureau. Trois heures sonnèrent, puis quatre; il se disait : « Dans une heure je la verrai ; peut-être aura-t-elle mis mes fleurs auprès d'elle. » Cinq heures tintèrent à l'horloge, et chaque coup du marteau sur le timbre résonnait dans son cœur. Il monta timidement les marches de l'escalier du magasin, traversa d'un trait la première pièce et frappa nerveusement à la porte du cabinet. Il se demandait maintenant avec une secrète angoisse comment il serait reçu et si elle lui parlerait de l'envoi du bouquet. Il entra, tête baissée, et quand il eut salué la jeune femme, il s'aperçut qu'elle n'était pas seule.

Près du bureau se tenait un personnage dont les traits avaient une lointaine ressemblance avec ceux de Mme Déglise. Au premier abord, la toilette très soignée de cet inconnu, sa moustache en brosse et ses cheveux *trop noirs* lui donnaient l'air jeune ; en examinant de plus près son teint plombé, la peau plissée de son cou, les pattes d'oie aux coins des paupières, on reconnaissait qu'il avait atteint la soixantaine et qu'il appartenait à l'espèce des vieux beaux bien conservés.

— Mon père, M. de Bonnay, dit Mme Marthe au jeune homme, puis se tournant vers le filateur qui saluait légèrement : — M. Paul Lobligeois, de la maison Lobligeois et sœur... Son père l'a envoyé étudier la fabrication à La Lineuse... Vous permettez que je m'occupe avec lui de l'expédition du courrier?

Elle prit la correspondance, relut les lettres, les signa après avoir demandé quelques explications et les remit à Paul pour la poste.

— A propos, monsieur Lobligeois, ajouta-t-elle au moment où il allait se retirer, je ne sais si M. Déglise vous a averti que nous comptions sur vous demain soir? Vous dînerez avec mon père et M. le curé de Fains... C'est entendu, n'est-ce pas? Demain, à sept heures...

Pas un mot du bouquet. Lorsqu'à l'heure indiquée pour le dîner, Paul entra le lendemain dans le salon de La Lineuse, son premier soin fut de jeter un regard furtif sur les vases qui garnissaient la cheminée et le guéridon, afin de chercher s'il n'y verrait pas ses fleurs. Il ne vit rien et on ne lui parla de rien. Comme il pleuvait, on ne quitta le salon que pour passer dans la salle à manger. Mme Déglise avait repris avec le jeune commis ses manières réservées et cérémonieuses. A table, elle le plaça entre son mari et M. de Bon-

nay, qui l'accapara pour lui conter à mi-voix ses impressions de voyage et de plaisir à Paris. Paul écoutait d'une oreille distraite et se rattrapait en regardant mélancoliquement la maîtresse de la maison placée en face de lui. Blanche, fraîche et avenante dans sa neuve toilette de printemps, Mme Marthe ne paraissait occupée que du curé, qu'elle entretenait longuement des affaires de la paroisse. Après dîner, les hommes allèrent fumer sous la vérandah, à l'exception du prêtre, qui était resté au salon, près de sa paroissienne, et continuait le récit de ses démêlés avec le maire et le conseil municipal. Vers dix heures, on se sépara, et Paul regagna le village en compagnie de l'abbé, qui lui fit l'honneur de l'abriter sous son vaste parapluie.

— Quelle digne personne, que Mme Déglise! dit ce dernier en relevant sa soutane et en marchant lourdement dans le chemin boueux, — dévouée à son mari, à sa maison, remplissant exactement ses obligations de femme du monde sans négliger ses devoirs de piété, et trouvant encore le temps de s'occuper de bonnes œuvres... J'ai rarement vu un intérieur aussi uni et aussi édifiant que celui des Déglise... Vous devez vous féliciter, monsieur, d'être reçu en ami dans cette demeure si chrétiennement hospitalière...

Paul Lobligeois ne répondait que par monosyllabes à ce panégyrique, qui se prolongea jusqu'à la porte du presbytère. Il rentra chez lui en proie à une vague dépression qu'augmentait encore le ruissellement plaintif de la pluie contre les vitres.

Il s'était fait une fête de ce dîner, et il n'en rapportait qu'une lourde déconvenue. — Il devenait maintenant évident pour lui que Mme Déglise avait été froissée de l'envoi du bouquet; elle trouvait cette familiarité déplacée et elle se conduisait de façon à faire comprendre à Paul qu'il ne fallait pas que la chose se renouvelât. — Après tout, se disait-il en tournant dans sa chambre comme un écureuil en cage, elle a raison, et tu es fou de te mettre un pareil amour en tête! Qu'espères-tu?.. Crois-tu que cette honnête femme va compromettre sa réputation et son repos pour te donner le plaisir de papillonner indiscrètement autour d'elle? Elle agit sagement en ne te laissant pas te fourvoyer davantage. En supposant qu'elle n'aime pas son mari, — ce qui n'est pas prouvé, — elle est trop sensée et trop loyale pour mettre dans sa vie un amour coupable, — et c'est fort heureux pour toi... Réfléchis un peu à ce qui serait arrivé si, au lieu de rencontrer une femme attachée à ses devoirs, tu étais tombé sur une coquette romanesque et inflammable! Quel joli rôle aurais-tu joué dans cette maison où M. Déglise t'a accueilli avec une confiance aveugle, et comment tout cela eût-il fini?.. Non, sois bien convaincu que Mme Marthe est une adorable créature qui n'a nulle envie de faiblir. Contente-toi d'admirer sa beauté à dis-

tance respectueuse, et encore ne la regarde pas trop de peur d'être tenté. Détourne d'elle ta pensée et tes désirs; cherche ailleurs des distractions qui t'éloignent de son chemin, et tâche de te guérir pendant que ta blessure est légère...

Il se coucha là-dessus et s'endormit d'un sommeil agité. Le lendemain matin, comme il se rendait à la fabrique, il croisa en route Catherine Huguet, qui passait dans un rayon de soleil, le nez en l'air, les cheveux blonds au vent. Les yeux luisans de l'ouvrière lui lancèrent une œillade moqueuse. Tout en sautillant à travers les flaques d'eau, elle relevait sa jupe et montrait une jambe agréablement modelée. Paul Lobligeois trouva au minois chiffonné de la contremaîtresse une coquetterie provocante et se reprocha d'avoir dédaigneusement coupé court aux relations nouées le soir de la Trinité. Mlle Huguet était en somme une personne fort désirable, et, comme en outre la façon rapide dont s'était arrangé leur premier tête-à-tête démontrait suffisamment à Paul qu'il n'avait pas affaire à une ingénue, il résolut sans trop de scrupules de chercher à reconquérir les bonnes grâces de la séduisante Catherine.

Il rôda plusieurs fois autour de l'atelier des ourdisseuses, espérant trouver une occasion d'entrer en conversation avec Mlle Huguet, mais cette fantasque personne semblait prendre un malin plaisir à l'éviter. Il n'osait trop s'arrêter dans l'atelier de peur d'éveiller l'attention des ouvrières; il savait d'ailleurs que Mme Déglise avait l'œil à tout et il craignait que ses allées et venues autour de l'ourdissoir ne parussent à la sévère patronne aussi étranges que peu justifiées. D'un autre côté, le temps devenu pluvieux lui ôtait tout espoir de rencontrer le soir Catherine au bord du canal. Il était fort empêché, et ces obstacles imprévus accroissaient son caprice en l'irritant.

Un matin qu'il s'était aventuré dans l'ourdissoir, il tressaillit en y entendant résonner la voix de contralto de Mme Déglise. Il n'eut que le temps de se rencogner vivement dans un angle obscur, et, masqué par l'épaisse armature d'un métier inoccupé, il put échapper aux regards de Mme Marthe. Celle-ci donnait précisément des instructions à la contremaîtresse :

— Les rayons du magasin, disait-elle, sont fort peu en ordre; la marchandise encombre les comptoirs ; il faudra me ranger tout cela demain, Catherine... J'irai reconduire mon père jusqu'à Villotte; vous profiterez de mon absence pour passer votre après-midi à classer les pièces de toile dans les casiers... Je compte sur vous, n'est-ce pas ?

Elle sortit, et Paul Lobligeois put quitter la cachette où il s'était mussé. — L'ordre que la patronne venait de donner à Mlle Huguet

fournissait au jeune homme un moyen commode de renouer avec la contremaîtresse. Catherine serait seule au magasin pendant toute l'après-midi, et, Mme Déglise devant s'absenter, on ne risquerait pas d'être dérangé. A la vérité, Paul rougissait bien un peu de l'espionnage à l'aide duquel il se trouvait mis au courant des projets de Mme Marthe. Il lui semblait qu'il allait commettre un abus de confiance en choisissant pour une pareille équipée la maison même de la femme qu'il s'était promis de respecter. Puis, comme nous ne sommes jamais en peine de trouver une mauvaise raison pour colorer une méchante action, il s'excusait à la façon de Tartufe en se disant que cet écart de conduite était rectifié en somme par la pureté de l'intention. — Que voulait-il ? Oublier Mme Déglise et se détacher d'un amour défendu ? Quel meilleur moyen pouvait-il employer que de substituer à cette passion naissante une amourette sans conséquence ?..

Vers quatre heures, le lendemain, tandis qu'il travaillait dans le bureau du rez-de-chaussée, Catherine passa lentement devant la fenêtre ouverte, jeta sournoisement à l'intérieur un regard ironique, puis se dirigea ostensiblement vers l'escalier du magasin situé en face. Deux minutes après, Paul la vit reparaître à la croisée du premier étage et se pencher au dehors pour baisser la jalousie. Elle avait un peu l'air de le braver et cela lui ôta ses derniers scrupules. — La maison d'habitation, avec ses persiennes closes, semblait dormir ; M. et Mme Déglise, partis pour Villotte après le déjeuner, ne rentreraient probablement pas avant six heures. Les ouvriers venaient de sortir pour le goûter, et les ateliers étaient vides. Paul prit une liasse de lettres pour motiver son entrée, et monta au magasin.

Quand il eut ouvert doucement la porte, il ne distingua rien tout d'abord, ébloui qu'il était par le brusque passage de la pleine lumière à la demi-obscurité. Les jalousies hermétiquement closes laissaient complètement dans l'ombre les profondeurs de la pièce, plus longue que large, où régnait une odeur forte et tenace, — l'odeur de l'apprêt dont les tisserands enduisent leur trame. — Paul finit par apercevoir Catherine, debout sur l'un des comptoirs et rangeant des coupons d'étoffe dans les casiers. Au bruit de la porte refermée, la jeune fille tourna la tête et dévisagea hardiment le commis :

— Si c'est Mme Déglise que vous cherchez, lui dit-elle d'une voix mordante, elle n'est pas ici, je vous en avertis.

— Je le sais, répliqua-t-il en s'approchant du comptoir ; aussi n'est-ce pas pour cela que je suis monté... Je désirais vous voir et causer un moment avec vous.

Elle s'était remise à sa besogne et chantonnait railleusement sans

se donner la peine de lui répondre. Un peu piqué de cet accueil indifférent, il s'était accoudé à la tablette du comptoir et tambourinait sur le chêne ciré en regardant Catherine de bas en haut. — Elle était simplement vêtue, mais avec goût. Sa robe d'indienne claire découvrait jusqu'à la cheville des pieds chaussés de bottines d'étoffe noire ; quand elle levait les bras et se haussait pour atteindre les casiers les plus élevés, cette attitude faisait valoir l'élégance de sa petite taille, en accusant le modelé de la poitrine et des hanches. Dans ses allées et venues sur le comptoir, l'ourlet de sa jupe frôlait les mains et les cheveux du jeune homme.

— Vous ne répondez rien, reprit-il; êtes-vous fâchée ?

— Je n'aime pas les gens capricieux.

— Capricieux, moi ?.. Vous voyez bien que non, puisque je n'ai pu résister au désir de vous voir.

— Oui-da !.. Combien y a-t-il que la Trinité est passée ?

— Mais... il y aura demain huit jours.

— Eh bien ! vous en avez mis sept à vous décider... Vous avez pris le temps de réfléchir !

— Ne m'avez-vous pas défendu de vous reparler ?

— Vous êtes obéissant ! s'écria-t-elle en haussant les épaules... Au lieu de débiter des *dailleries*, vous feriez bien mieux de me donner les pièces de toile qui sont sur le comptoir.

— Avec plaisir...

Il prenait les coupons et les lui tendait. Catherine se dressait sur la pointe des pieds pour atteindre le dernier rang des casiers, puis elle se baissait de nouveau pour recevoir une pièce de toile. Ce va-et-vient échauffait ses joues et allumait ses yeux gris dans l'ombre. A un mouvement qu'elle fit pour se baisser, une rose qu'elle avait piquée à son corsage tomba, et Paul Lobligeois s'en empara ; elle voulut la ressaisir et le jeune homme en profita pour lui prendre les deux mains. Elle glissa à genoux sur le comptoir, et leurs têtes se trouvèrent si bien de niveau que Paul lui appliqua deux baisers sur le cou. Il profita de l'éblouissement que causait à la jeune fille cette caresse inattendue pour lui passer un bras sous la taille et pour l'emporter. — Elle se débattait et ses efforts n'aboutissaient qu'à resserrer la double étreinte qui la retenait prisonnière. En un clin d'œil elle se trouva posée sur les genoux du commis, qui était allé s'asseoir sur l'une des chaises du magasin.

— Ça n'est pas de jeu, murmura-t-elle essoufflée ; lâchez-moi !

— Pas avant que vous ne m'ayez permis de vous embrasser.

— Il me semble que vous n'avez pas attendu la permission... C'est assez comme cela !

— Ce ne sera jamais assez ! dit-il en couvrant de baisers les lèvres de Catherine.

Elle était devenue rouge comme un coquelicot et Paul ne lui laissait pas le temps de protester. Dans le magasin obscur, on entendait le ronronnement sourd des métiers de l'ourdissoir et le frémissement de plus en plus accentué des chaudières de la teinturerie. Le travail avait repris dans les ateliers et couvrait de ses rumeurs le bruit des baisers du jeune homme qui commençait à perdre la tête. — Brusquement la porte s'ouvrit et Mme Déglise parut sur le seuil.

A la vue de ce qui se passait dans son magasin, Mme Marthe était devenue aussi rouge que Catherine, — rouge de confusion et de colère. — Elle fit claquer la porte derrière elle ; ses yeux noirs flambèrent d'indignation, tandis que Mlle Huguet épouvantée s'empressait de quitter les genoux de Paul, et que celui-ci restait pétrifié sur sa chaise.

— Sortez, mademoiselle! dit enfin Mme Déglise d'une voix sourde. Quant à vous, monsieur, j'ai à vous parler. Suivez-moi !

Elle se dirigea lentement vers la porte de son cabinet, l'ouvrit, puis d'un geste impérieux enjoignit au malheureux commis, écrasé de honte, d'y entrer le premier. Alors elle se retourna vers Catherine qui n'osait bouger, et frappant du pied avec violence :

— Sortez ! répéta-t-elle, je vous chasse.

VII.

La porte du cabinet une fois refermée, Mme Marthe s'était adossée à son bureau, et de là, hautaine, les sourcils froncés, la lèvre crispée, elle lançait un regard fulminant sur Paul Lobligeois, debout au milieu de la pièce.

— Si vous ne vous respectez pas vous-même, dit-elle d'une voix âpre et saccadée, vous devriez au moins respecter ma maison, une maison où vous avez été reçu en ami !.. Votre conduite est indigne, monsieur !.. Il y a quatre mois à peine, ici même, vous protestiez de vos bonnes intentions... Et aujourd'hui, à quelques pas de mon bureau, vous osez donner de scandaleux rendez-vous à une de nos ouvrières,.. à une effrontée dont j'aurais dû me méfier !.. Oh ! cette fille, on m'avait bien prévenue qu'elle ne valait rien !.. Mais je n'y voulais pas croire. — Une créature que j'ai tirée de la misère, que j'ai décrassée, qui me doit tout !.. Quelle misérable espèce que ces gens-là !

Bien qu'il fût très abasourdi, Paul Lobligeois ne put s'empêcher de remarquer tout d'abord avec quelle rapidité l'irritation de Mme Déglise se tournait presque entièrement contre Catherine. Mû par un sentiment de loyauté, il crut devoir rétablir les faits et justifier l'ouvrière.

— Madame, hasarda-t-il humblement, vous avez raison, la faute commise est inexcusable, mais cette jeune fille est innocente... Seul j'ai été coupable et seul je dois être puni... Je suis entré au magasin à l'insu de Mlle Huguet, je l'ai poursuivie de mes obsessions; quand vous l'avez surprise près de moi, elle y était contre son gré; j'ai cédé à un mouvement de folie dont elle n'était nullement complice...

S'il avait cru désarmer Mme Marthe par cet aveu, il comprit bien vite qu'il s'était trompé. Un éclair flamba de nouveau dans les yeux noirs de la patronne.

— Vous deviez être fou, en effet, interrompit-elle violemment, fou ou absolument dépravé, pour vous jeter au cou d'une créature pareille!.. Comment un homme délicat et bien élevé peut-il avoir des goûts si bas?.. Une fille sans beauté, sans esprit, sans pudeur?.. Quel philtre vous avait donc versé cette dévergondée pour vous rendre amoureux d'elle?.. Ces femmes-là font la honte et le malheur des maisons où elles entrent... Celle-ci du moins ne salira pas plus longtemps la mienne!.. Dès ce soir, je débarrasserai la fabrique de cette brebis galeuse.

Elle allait et venait à travers la chambre, les bras croisés, la figure tragique, lançant d'une voix sifflante les phrases qui s'échappaient de ses lèvres, sans ordre ni mesure. Paul stupéfait ne reconnaissait plus la correcte et calme Mme Marthe dans cette femme passionnée que la colère secouait comme un ouragan secoue un arbre. L'exagération même de cette colère lui rendit un peu de sang-froid. Au milieu de ses emportemens, Mme Déglise paraissait moins irritée de l'inconvenance de l'acte en lui-même que de la franchise avec laquelle le jeune Lobligeois venait de déclarer son brutal amour pour Catherine. — Plus il examinait sa patronne, tandis qu'elle passait et repassait, méprisante et courroucée, devant lui, plus cette agitation lui semblait hors de proportion avec le méfait commis. L'indignation de Mme Marthe avait quelque chose des récriminations amères et brûlantes d'une femme jalouse. Elle mettait un si étrange acharnement à accuser Catherine que Paul s'enhardit à prendre de nouveau la défense de la contremaîtresse.

— Je vous en supplie, madame, reprit-il, ne vous laissez pas égarer par votre légitime colère... Je vous le répète, Mlle Huguet n'a pas été complice, mais bien victime de ma faute... Soyez indulgente pour elle!..

— Il ne vous manque plus que de vous faire son avocat! s'écria-t-elle exaspérée; votre... frénésie vous aveugle un peu trop, monsieur, et vous perdez toute vergogne!.. J'ai chassé cette fille et, ce soir, M. Déglise vous priera de quitter à votre tour La Lineuse... C'est tout ce que j'avais à vous dire.

— J'ai mérité ce renvoi, madame, et je vous obéirai.

Il courbait la tête devant elle. Il était devenu très pâle et, à l'idée que les portes de La Lineuse allaient se fermer irrévocablement sur lui, des larmes lui montaient aux yeux.

— Je n'aurai plus l'honneur de vous revoir, ajouta-t-il... Laissez-moi vous demander humblement pardon de vous avoir offensée... Je m'en vais navré d'avoir si mal reconnu vos bontés.

Mme Marthe vit sa pâleur, ses traits contractés, ses yeux humides, et soudain sa colère tomba. Elle eut honte de s'être abandonnée à un pareil emportement, et reprit d'une voix radoucie :

— Adieu, monsieur!.. Cette déplorable affaire aura pour tout le monde de tristes conséquences... Si vous êtes peiné de votre mauvaise action, nous regretterons, nous, d'avoir été déçus dans nos espérances... Vous nous avez cruellement trompés !

— Oui, soupira-t-il en se dirigeant lentement vers la porte, je suis un misérable... Ma conduite me fait horreur et ma faute est encore plus honteuse que vous ne croyez...

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle en l'arrêtant d'un geste.

— J'ai trahi votre confiance, j'ai compromis la réputation de Mlle Huguet, et je n'ai même pas pour excuse cet entraînement de la passion dont je me vantais tout à l'heure...

Les traits de Mme Déglise s'étaient détendus et dans ses yeux noirs l'étonnement avait remplacé l'indignation.

— Je ne vous comprends pas, murmura-t-elle... Expliquez-vous.

Et comme Paul Lobligeois secouait la tête, elle insista :

— Vous n'aimiez pas cette fille?

— Non, madame, mais j'essayais de me monter la tête et de m'imaginer que je pourrais devenir amoureux d'elle...

Mme Marthe eut un haussement d'épaules.

— Pourquoi jouiez-vous cette vilaine comédie?

— Pourquoi?.. — Il regarda à la dérobée Mme Déglise, lut une secrète mansuétude dans les yeux de sa belle patronne et fut presque tenté de lui répondre : « Parce que je vous aime... » Mais, après ce qui venait de se passer, il sentit qu'une pareille déclaration serait aussi impertinente qu'audacieuse : — Vous avez déjà, reprit-il, une trop mauvaise opinion de moi et je n'ai pas le courage de vous confesser mes torts...

— Si votre confession est de celles qu'une femme puisse entendre, je suis prête à l'écouter... Parlez.

— Eh bien! je voulais me mettre cette folie en tête pour me distraire d'une folie plus dangereuse,.. d'un amour impossible.

— Ah! oui, dit-elle avec un accent dédaigneux, cette femme pour laquelle votre père vous a fait quitter Paris!

— Cette femme est depuis longtemps loin de ma pensée!.. Non, il s'agit d'une personne autrement digne d'être aimée.

— Encore une passion! s'exclama-t-elle sans rien deviner et en souriant ingénument; celle-là est-elle sérieuse, au moins?

— Très sérieuse.

— Alors pourquoi essayer de vous en distraire?

— Parce que celle que j'aime ne songe pas à moi.

— Pourtant, continua-t-elle en ayant dans ses grands yeux étonnés cette curiosité qui pousse les femmes les plus honnêtes à pénétrer un mystère amoureux, si cette personne est réellement digne d'être aimée, je ne vois là rien de désespéré... Vous pourriez chercher à lui plaire et à l'épouser...

— Elle n'est pas libre...

A ce moment, les regards de Mme Marthe rencontrèrent ceux de Paul fixés sur elle et une rougeur lui monta aux joues; un vague pressentiment commençait à la troubler; cependant elle murmura presque machinalement:

— Elle est fiancée?..

— Non,.. mariée.

— Ah! fit-elle en tressaillant.

Elle détourna la tête et ferma les yeux. Elle n'avait plus envie de lui poser de nouvelles questions et restait accoudée méditativement au casier du bureau; mais Paul, effrayé de ce soudain silence, et d'ailleurs emporté par son émotion, par le charme de cette confession à demi voilée, s'était remis à parler:

— Elle est mariée, elle appartient à un autre, et comme elle est la plus pure et la plus respectable des femmes, elle...

— Cela suffit, interrompit Mme Marthe d'une voix doucement assourdie, gardez vos secrets, je n'en veux pas savoir davantage.

Elle avait relevé la tête; sa figure, légèrement colorée, avait repris sa sérénité virginale; seuls, ses yeux noirs, baignés d'une lueur attendrie, trahissaient un reste d'émotion.

— Asseyez-vous, reprit-elle, en montrant une chaise à Paul, et écoutez-moi.

Elle avait attiré à elle le fauteuil du bureau et s'était assise à son tour en face du jeune homme, à la fois anxieux et heureux du revirement qui semblait s'opérer.

— Ce que vous venez de m'apprendre, poursuivit-elle, atténue vos torts sans les excuser... Vous avez agi avec l'étourderie d'un enfant... Ce qui serait de la perversité chez un homme mûr n'est chez vous que le bouillonnement de la jeunesse, mais cette ébullition du cerveau, pour être inconsciente, n'en est pas moins dangereuse... Il y a quelque chose d'odieux et de répugnant dans ce projet de séduire Mlle Huguet pour vous guérir d'une folie... Vous

devez bien le comprendre, on ne remplace pas une passion coupable par une liaison qui ne l'est pas moins... Heureusement, vous vous êtes arrêté à temps... Quelques mauvaises semences qu'ait développées en vous le milieu dissipé où vous avez été jeté si jeune, j'ai une trop haute opinion de la délicatesse de vos sentimens pour n'être point persuadée que l'aventure de tantôt ne se renouvellera plus... M. Déglise ne saura rien de ce qui s'est passé.... Je verrai Mlle Huguet tout à l'heure et je lui ferai comprendre qu'elle a intérêt à quitter La Lineuse... Je la placerai à Velaines, où mon père a besoin d'une contremaîtresse habile et expérimentée... Tout rentrera dans l'ordre et il ne tiendra qu'à vous que nos relations restent ce qu'elles étaient...

— Vous me pardonnez! s'écria Paul profondément ému. O madame, vous êtes aussi bonne que belle! — Brusquement il s'était agenouillé devant Mme Marthe et il baisait passionnément les volans de sa robe :

— Relevez-vous! dit-elle sévèrement... Ne vous corrigerez-vous donc pas de cette impétuosité enfantine qui vous a déjà entraîné à commettre de regrettables sottises?.. Je vous pardonnerai, mais à une condition, c'est qu'à partir de ce soir vous deviendrez plus sage et vous vous efforcerez de chasser toutes ces folies de votre cerveau... Vous êtes bien doué, vous avez de l'instruction et de l'énergie, tâchez que ces qualités ne soient point paralysées par les effervescences d'une passion grossière ou par les rêveries dangereuses d'un amour défendu... Cette personne, — dont je ne veux pas connaître le nom, — elle s'arrêta un moment pour reprendre sa respiration, — cette personne ne peut pas être à vous et... si vous avez pour elle une affection vraie, c'est-à-dire une affection doublée d'estime et de respect, vous l'oublierez...

— Ah! madame, soupira-t-il, ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

— Il le faut!.. Si elle est honnête et estimable, — et je le crois, puisque vous l'affirmez, — elle doit avoir le respect d'elle-même, et, n'étant plus libre, elle ne peut vous aimer... Si, par impossible, elle venait à céder à un entraînement, il lui faudrait mentir, tromper ceux qui ont confiance en elle, s'avilir,.. et elle serait la plus malheureuse des femmes... Non, vous ne devez plus penser à elle!

Il écoutait comme dans un rêve la tremblante musique de cette voix que suspendaient parfois de soudaines hésitations. Il aurait voulu l'entendre longtemps ainsi, dans la demi-obscurité du cabinet de travail où pénétrait le ronronnement affaibli des métiers de la fabrique... Quand Mme Marthe eut cessé de parler, il balbutia :

— Je m'étais dit tout cela,.. mais n'y plus penser est plus difficile que vous ne croyez.

— On peut tout ce qu'on veut, répliqua-t-elle, quand on le veut énergiquement... D'ailleurs il est d'autres moyens de vous guérir, plus sûrs et plus honorables que celui que vous vous proposiez d'employer... Voulez-vous écouter les conseils d'une femme plus âgée que vous et qui a plus d'expérience de la vie?

— Parlez, madame, je vous en prie!.. Vos conseils seront des ordres pour moi.

— Vous êtes très jeune, et, à votre âge, le cœur n'est pas si irrévocablement pris qu'il ne puisse se déprendre...

— Jamais! protesta-t-il en regardant avec tendresse Mme Déglise, qui baissa les yeux et détourna la tête.

— Cela se dit, reprit-elle mélancoliquement, mais les faits donnent un démenti à ces affirmations romanesques... Il y a plus d'une femme aimable au monde... Vous pouvez rencontrer une jeune fille qui ait les mêmes charmes que celle que vous prétendez adorer et qui, de plus, soit maîtresse de disposer d'elle-même.

— Cette jeune fille n'existe pas.

— Pardon, elle existe, soyez-en convaincu...

— Et quand elle existerait, s'écria-t-il avec l'exaltation d'un dévot en extase devant sa madone, ce ne serait toujours pas Elle!.. Ah! si vous la voyiez, comme je l'ai là devant les yeux : belle, chaste adorable, vous comprendriez qu'elle ne peut avoir de rivale dans mon cœur, parce qu'il n'y a pas de jeune fille au monde qui la vaille!..

Mme Marthe eut comme un frémissement intérieur, sa voix s'étrangla un moment dans sa gorge, puis elle repartit doucement après avoir surmonté ce trouble passager :

— J'en connais une, moi, qui ressemble précisément au portrait que vous venez de tracer!

— Permettez-moi de ne pas vous croire...

— Vous me croirez pourtant quand vous la verrez... C'est ma sœur.

— Votre sœur? répéta Paul, étonné.

— Oui, Désirée, ma sœur cadette... Elle sortira de son couvent dans un mois et demi et passera ses vacances avec nous, car mon père, depuis son veuvage, a repris des habitudes de garçon qui rendent le séjour de Velaines peu agréable pour une jeune fille... J'aime beaucoup cette enfant, je lui ai servi de mère et je suis très fière d'elle... Mon Dieu! il est vrai que les mères sont portées naturellement à s'extasier sur les mérites de leurs filles, mais vous me savez assez ennemie de l'exagération pour croire que je suis sincère en affirmant qu'elle est charmante.

— Elle doit l'être, si elle vous ressemble...

— Elle me ressemble en effet, continua Mme Marthe avec un sourire,

mais en beaucoup mieux, et, de plus, elle a dix-huit ans à peine, tandis que ma trentaine est sonnée... Son avenir me préoccupe... Mon père n'est pas du tout le chaperon qu'il faudrait à une fille comme elle, et je voudrais qu'elle ne rentrât à Velaines que pour s'y marier...

Elle vit que Paul la regardait d'un air intrigué et inquiet :

— Écoutez-moi bien, poursuivit-elle en se rapprochant de lui; la confession que vous m'avez spontanément faite me prouve que vous avez confiance en moi, et, de mon côté, je ne puis vous donner un plus grand témoignage d'affectueuse estime qu'en vous ouvrant mon cœur tout entier...

Tandis qu'elle parlait, Paul était soulevé par une émotion à la fois poignante et tendre. Suspendu pour ainsi dire aux lèvres de Mme Déglise, il se sentait pris d'un redoublement de fervente admiration pour cette femme qui lui ordonnait de l'oublier. Pendant qu'avec mille précautions délicates elle s'efforçait de le détacher d'elle, il comprenait que jamais il n'avait été plus près de son cœur. Elle refusait de l'aimer, et, par une adorable contradiction, elle lui donnait la meilleure part et la plus intime de son affection. Ce chaste et enivrant tête-à-tête dans le cabinet de travail, sombre et discret comme un confessionnal, l'emplissait d'une joie pure et voluptueuse :

— Madame, répondit-il très troublé, cette heure me laissera un souvenir ineffaçable... Je me demande si je mérite votre confiance et si je pourrai vous prouver un jour que je n'en suis pas indigne.

— Vous me le prouverez en agissant de façon à ne pas me désillusionner sur votre compte... Il y a deux mois, à l'époque où je commençais à vous mieux connaître, je me suis insensiblement laissée aller à nourrir une espérance qui prenait chaque jour plus de force... Je me disais que, dans un avenir plus ou moins rapproché, vous pourriez être le mari que j'aimerais à choisir pour ma sœur.

— Moi, madame?..

— Pourquoi pas?.. Vous êtes encore un peu jeune, mais ce mariage, s'il devenait réalisable, pourrait n'avoir lieu que dans deux ans, lorsque vous seriez en mesure soit de remplacer votre père, soit de prendre la direction de la filature de Velaines... Désirée sera riche; votre position de fortune équivaut, je crois, à la sienne; vous êtes fils unique et vous avez un bel avenir devant vous. — Mon père vous a vu et vous lui plaisez... De ce côté-là, par conséquent, il n'y a pas d'obstacle possible.

— Mais...

— Je sais ce que vous allez m'objecter : vous ne connaissez pas Désirée, elle ne vous connaît pas et rien ne prouve que vous pre-

niez du goût l'un pour l'autre... Aussi je ne demande pas que vous vous engagiez dès aujourd'hui à l'épouser, — ce qui serait une absurdité tout à fait contraire à mes façons de voir... Je vous dis seulement, en faisant appel à votre délicatesse, à votre droiture d'homme d'honneur : « Vous sentez-vous de force, si ma sœur répond au portrait que je vous ai tracé, si elle vous plaît enfin, à détacher votre pensée d'un amour impossible et à seconder mes vues en cherchant à vous faire aimer de Désirée? » Réfléchissez bien avant de me répondre ; votre refus ne vous aliénera pas mon estime, mais je ne dois pas vous cacher qu'il modifiera forcément la nature de nos relations... Il me prouvera que vous persistez à ne pas vouloir vous guérir d'une affection... coupable, et, dans ces conditions, connaissant l'état de votre cœur, je ne pourrai pas,.. je ne devrai pas autoriser la prolongation de votre séjour à La Lineuse... Vous m'avez bien comprise, n'est-ce pas?

Elle avait encore dans la voix un léger tremblement, mais ses traits restaient calmes et ses yeux purs regardaient bien en face le jeune homme qui l'écoutait, palpitant, fasciné par le charme de son regard, par la grâce émanant de toute sa personne.

— J'ai compris, répondit-il, vous n'avez qu'à commander... Je ferai ce que vous voudrez.

— Vous me le promettez? demanda-t-elle gravement.

— Je vous promets d'essayer.

— Oui,.. mais vous serez fidèle à notre pacte? Vous l'exécuterez de bonne foi?

— Puisque vous le désirez, je l'exécuterai scrupuleusement.

— Merci ! s'écria-t-elle en se levant, je vous sais loyal, consciencieux, sincère, et je crois à votre parole... Maintenant que vous allez dépouiller le vieil homme, je puis vous traiter plus amicalement... Donnez-moi la main, je suis contente !.. Vous verrez ma Désirée, notre *Zasette*, comme nous l'appelons en famille, — c'est un muguet des bois, une plante sauvage, mais d'une beauté achevée... Dans six semaines elle sera ici ; efforcez-vous de paraître devant elle ce que vous étiez avant cette mauvaise semaine de dissipation qui a pris fin aujourd'hui... Surtout ne pensez plus à l'*inconnue*,.. ou, si vous y pensez, dites-vous que vous l'avez placée trop haut dans l'idéal pour vouloir l'en faire descendre par des désirs offensans et irréalisables... Si vous vous montrez à ma sœur ce que vous êtes au fond : un cœur tendre, un esprit élevé, délicat et solide, je suis certaine qu'elle s'attachera à vous... Elle vous aimera... et plus tard elle vous donnera... ce que l'*autre personne* aurait aimé à vous donner si elle eût été libre : — un bonheur sûr, constant, sans arrière-pensée et sans remords, le bonheur des affections honnêtes et durables...

La voix de Mme Marthe tremblait un peu plus et ses yeux devenus humides étincelaient dans l'ombre. Paul Lobligeois, très remué lui-même, avait gardé la main de la jeune femme dans la sienne. Il la porta à ses lèvres.

— Ah! dit-il, vous êtes la plus parfaite des femmes et vous serez obéie comme une reine.

— C'est trop, murmura-t-elle en lui retirant sa main, vous mettez encore trop de chaleur dans vos démonstrations,.. mais pour cette fois je vous pardonne... Maintenant, mon ami, laissez-moi... A demain, et souvenez-vous de vos promesses!

VIII.

Les six semaines qui précédèrent l'arrivée de Mlle Désirée de Bonnay à La Lineuse eurent pour Paul Lobligeois le charme et la brièveté d'un beau rêve. Catherine Huguet, après une semonce, avait été expédiée à la filature de Velaines. L'engagement stipulé par Mme Marthe et accepté par Paul avait établi entre eux une entente pacifique et cordiale. Le jeune homme s'abstenait de toute allusion à son mystérieux amour, et Mme Déglise renonçait à s'abriter derrière un rempart de cérémonieuse réserve. C'était comme un de ces armistices où les belligérans, sortis de leurs lignes stratégiques, s'abordent avec des façons courtoises, échangent d'aimables propos et font assaut de bons procédés. — Une affectueuse familiarité animait les rapports quotidiens du jeune commis et de sa patronne. Reçu à La Lineuse sur un pied d'intimité, choyé par M. Déglise, Paul mis complètement à l'aise se montrait sous ses aspects les plus séduisans. Naturellement expansif, tendre et caressant, il provoquait les expansions de Mme Déglise. Sûre d'elle-même et rassurée par l'attitude correcte du jeune homme, elle ne craignait plus de le prendre pour confident de ses petits ennuis domestiques.

M. Vivant Déglise était un excellent homme, mais tatillon, vétilleux et très terre à terre. Comme tous les esprits de peu d'envergure, il avait des entêtemens étroits, des mesquineries de caractère qui agaçaient ou mortifiaient sa femme. Il discutait pendant une journée sur une erreur de cinquante centimes dans un compte; il fourrait son nez dans les moindres détails du ménage, assommait les domestiques et fatiguait les ouvriers à force de chicanes sans importance. Son éducation avait été négligée; en dehors des notions spéciales à la fabrication et de ses connaissances entomologiques, il ne savait rien et sa conversation roulait sur un petit nombre d'idées vulgaires et très banales. — Sa femme, au contraire, joignait à un esprit juste une culture intellectuelle étendue.

Elle avait beaucoup lu et, sans être sentimentale ni pédante, avait le goût des choses belles et élevées. Aussi Paul savourait avec des raffinemens de gourmet l'attrait de sa conversation, lorsqu'ils cheminaient ensemble, au retour des parties de bois du dimanche.

A la nuit close, ils s'en revenaient à petits pas le long des lisières dont les massifs se découpaient en noir sur le ciel étoilé; ils traversaient les friches nues où le vent leur apportait l'amoureux parfum des vignes en fleurs; ils foulaient l'herbe rase des prés fauchés, où le glou-glou du ruisseau chantait comme une flûte solitaire, en berçant les aigrettes blanches des reines-des-prés. M. Déglise, tout occupé de sa chasse aux insectes, ne les gênait guère: il était toujours à vingt pas en arrière ou en avant. Mme Marthe racontait à Paul son enfance et son adolescence isolées en pleine campagne, ses enthousiasmes de jeune fille, puis l'aridité de ses premières années de séjour à La Lineuse. Elle rendait justice aux qualités solides et honnêtes, à l'amicale bonhomie de M. Déglise, mais, malgré le soin avec lequel elle insistait sur l'heureuse paix de son ménage, à travers les éloges indulgens qu'elle accordait au mari, on démêlait un vague regret des beaux rêves de jeunesse noyés sous la pluie froide et monotone d'un mariage de convenance. Elle se hâtait d'ajouter qu'elle avait heureusement pris le dessus, qu'elle avait dissipé toute cette mélancolie malsaine en s'intéressant aux choses de la fabrique et en renonçant courageusement à chercher des distractions dans les réunions mondaines de Villotte.

— Dans les premières années d'un mariage de raison, disait-elle de sa belle voix grave et mélodieuse, si la jeune femme s'accorde au dehors des jouissances de cœur et d'esprit plus vives que celles qu'elle peut goûter chez elle, si son besoin d'émotion s'alimente hors du foyer, le bonheur domestique lui deviendra moins nécessaire, et elle s'attachera moins à le créer et à l'entretenir... J'ai réglé là-dessus la conduite de ma vie, et je m'en trouve bien, puisque maintenant je puis parler avec sérénité des enfantines tristesses de mes premières années de ménage...

Paul s'abandonnait corps et âme à la volupté de ces confidences murmurées à mi-voix par cette charmante femme qui s'appuyait doucement à son bras et cheminait lentement avec lui sous la nuit pleine d'étoiles. Parfois, quand il fallait franchir un fossé ou descendre la pente d'un sentier abrupt, elle mettait sa main dans la sienne et se laissait guider dans l'obscurité, sans songer aux périls de ce contact prolongé. Le pacte qu'ils avaient conclu ensemble lui donnait une sécurité qui l'empêchait de remarquer le trouble du jeune Lobligeois, plus prompt qu'elle à la tentation, et moins sûr de lui-même.

Ce fut dans cette intimité pleine de dangers non soupçonnés que s'écoula rapidement le mois de juillet. Un soir, au retour d'une promenade au bord du canal, Mme Marthe dit à Paul :

— Désirée arrive demain. Je l'irai chercher moi-même à la station de Villotte et je la ramènerai dans la soirée à La Lineuse. Je me réjouis de vous la présenter, mais je ne veux vous la faire voir que dans tout son avantage. Par conséquent, vous allez me promettre de ne venir à la maison que lorsque je vous y autoriserai.

— Alors, répondit-il, je vais commencer par prendre en grippe Mlle Désirée, puisque, grâce à elle, je serai consigné à votre porte.

— Ne dites pas d'enfantillages... Zasette arrivera ici directement de son couvent, en robe d'uniforme, et je ne veux pas vous la montrer dans son ridicule costume de pensionnaire... Malgré soi, on reste toujours sur la première impression reçue et je désire que celle que Zasette fera sur vous soit excellente... Ne m'en veuillez pas trop d'avoir pour elle les anxieuses préoccupations d'une mère qui va assister aux débuts de sa fille dans le monde, et jurez-moi que vous ne chercherez pas à voir ma petite sœur avant que je vous en aie octroyé la permission.

— Et combien durera ce bannissement?

— Cinq jours, pas plus... Ce n'est pas trop exiger... Le premier dimanche d'août se trouve être précisément l'anniversaire de ma naissance. Ce jour-là nous fêterons en famille ma trente et unième année, et vous serez de la fête naturellement... Venez dimanche à La Lineuse, à six heures, et je vous présenterai à ma Zasette... D'ici là, point de visite... Est-ce juré?

— C'est juré, mais pendant ces cinq jours je vais me morfondre d'ennui et d'impatience.

— Vous penserez à nous : à Zasette... et aussi un peu à moi... Je vous le permets.

Elle lui tendit la main, et ils se quittèrent à la porte de la fabrique.

Paul Lobligeois observa scrupuleusement la consigne qui lui était imposée.

Il apprit par M. Déglise l'arrivée de la jeune fille, mais pendant cinq jours il n'aperçut ni la nouvelle venue, ni même Mme Marthe. — Ne point voir Mlle Désirée qu'il ne connaissait pas, cela le privait médiocrement, mais maintenant qu'il avait l'habitude de passer presque toutes ses soirées en compagnie de sa patronne, cette solitude de cinq jours lui paraissait insupportable. Le dimanche matin, afin de remplir quelques-unes des longues heures qui le séparaient encore du moment fixé pour la cessation de sa quarantaine, il partit dès l'aube pour la forêt. Il avait remarqué, du côté des Onze Fontaines, de magnifiques digitales et il voulait les faire figurer dans le bouquet de fête qu'il destinait à Mme Marthe.

Vers neuf heures, comme il s'en revenait par la Grande-Tranchée, il aperçut à l'extrémité de l'avenue, dans le vert poudroiement des rayons tamisés par les hêtres, une élégante forme féminine qui lui parut être Mme Déglise. Heureux de cette rencontre inespérée, il se hâtait déjà pour la rejoindre, quand il vit la promeneuse, après un moment d'hésitation, disparaître précipitamment dans un chemin transversal. Évidemment elle l'avait remarqué et cherchait à l'éviter. Piqué au jeu, il se jeta lui-même sous bois, dans la direction qu'elle avait prise. — Il était assez familiarisé avec ce canton forestier pour savoir qu'en marchant droit devant lui, il atteindrait promptement le sentier où la jeune femme s'était engagée. — Effectivement, au bout de quelques minutes, il déboucha dans cette voie, parallèle à la Grande-Tranchée, puis en arrivant à un carrefour, il aperçut de nouveau la belle promeneuse, qui lui tournait le dos et semblait indécise sur la route à suivre.

C'étaient bien la taille et la démarche de Mme Déglise. Elle tenait d'une main un paroissien dont la tranche bleue luisait au soleil, et de l'autre, une ombrelle de toile qu'elle faisait pirouetter au-dessus de sa tête coiffée d'un chapeau de paille à larges bords. Au bruit des pas précipités de Paul Lobligeois, elle se retourna et tressaillit; — mais si vive que fût sa surprise, elle fut moins grande encore que celle du jeune homme.

La fugitive n'était pas Mme Marthe, bien qu'elle lui ressemblât étonnamment en plus clair et en plus jeune. Même teint d'une blancheur éblouissante, mêmes yeux noirs, même ovale pur et allongé; seulement les cheveux frisottans avaient un ton de châtaigne mûre, la physionomie était plus éveillée et plus enfantine, la taille avait plus de gracilité et le buste moins d'ampleur. — Du premier coup Paul comprit que le hasard venait de déjouer les combinaisons de Marthe et que la jolie promeneuse n'était autre que Mlle Désirée de Bonnay.

Celle-ci, un peu effarouchée, avait jeté un rapide et craintif regard sur le curieux qui s'obstinait à la suivre. La vue de ce garçon de bonne mine, bien pris dans son veston de coupe anglaise et tenant à la main une botte de fleurs, la rassura sans doute, car elle s'avança délibérément vers lui, et un sourire courut sur ses lèvres qui avaient la rougeur humide et pulpeuse d'une cerise mûre :

— Pardon, monsieur, dit-elle, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'indiquer si je suis dans le chemin qui mène à La Lineuse?

Paul tressaillit de nouveau; elle avait la même voix chaude, vibrante et musicale que Mme Marthe.

— Vous tournez le dos à La Lineuse, mademoiselle, répondit-il en la saluant, mais si vous le permettez, je vais vous remettre dans la bonne voie.

— Oh! reprit-elle un peu confuse, une simple indication me suffira... Je ne voudrais pas vous déranger, à moins que vous ne vous dirigiez vous-même de ce côté.

— Non, je vais dans une direction opposée, mais je vous rendrai avec plaisir ce léger service. — Seule, vous risqueriez de vous égarer de nouveau, vous ne paraissez pas bien connaître la forêt.

— C'est vrai, je m'y aventure pour la première fois. — Je revenais d'entendre la messe, ajouta-t-elle en montrant son paroissien; avant de rentrer à La Lineuse, j'ai voulu marcher au grand air et j'ai pris...

— Le chemin des écoliers, interrompit Paul en riant, car il vous a fallu faire un joli détour pour venir du village jusqu'ici sans passer par la fabrique!

Elle hésita un moment, puis levant vers lui deux grands yeux timidement questionneurs :

— Est-ce que vous connaissez mon beau-frère, — M. Déglise? demanda-t-elle.

— Un peu, quoique nous n'habitions pas le même endroit, répliqua jésuitiquement le jeune homme.

— Et vous connaissez aussi Mme Déglise, peut-être?

— J'ai eu l'honneur de la rencontrer quelquefois.

— En ce cas, dit-elle en rougissant, je vous en prie, monsieur, lorsque vous la reverrez, ne lui parlez pas de mon escapade de ce matin, sans quoi je serais vertement grondée...

— Je vous promets de me taire, mademoiselle, à moins que vous ne m'autorisiez vous-même à rompre le silence... Mme Déglise est donc bien sévère?

Elle le regarda derechef avant de répondre. Le ton et les manières de son interlocuteur indiquaient qu'il appartenait au même monde que les propriétaires de La Lineuse : — Sans doute un voisin de campagne, pensa-t-elle, — et cette hypothèse lui donnant confiance, elle ne résista pas au plaisir de continuer avec cet étranger une conversation dont l'imprévu romanesque l'amusait.

— Oh! oui, soupira-t-elle, ma sœur est intraitable sur le chapitre des convenances... Elle m'avait défendu de sortir seule et si elle savait que j'ai couru les bois ce matin...

— Sous l'escorte d'un inconnu! ajouta Paul Lobligeois avec une gravité comique.

— Au fait, je n'aurais pas même la ressource de lui dire votre nom! reprit-elle avec une nuance de curiosité.

Elle s'attendait à ce que Paul se nommerait, mais il crut préférable de garder l'incognito, et ne répondit que par une nouvelle interrogation :

— Pourtant Mme Déglise vous a laissée aller seule à la messe?

— Non pas!.. elle y était avec moi, mais, obligée de faire une course au village, elle m'a mise dans le sentier de La Lineuse en me recommandant de le suivre tout droit...

— Et vous vous êtes empressée d'obéir?..

— Attendez donc!.. Quand je me suis vue dans ce joli chemin feuillu, il m'a pris des idées d'école buissonnière... Depuis que j'ai quitté le Sacré-Cœur, c'est ma première sortie... J'ai passé cinq jours en tête-à-tête avec des couturières... Ça n'est pas gai!.. Une fois dehors, j'ai voulu me dédommager et j'ai gagné la forêt, au risque de me perdre...

— Heureusement nos bois sont sûrs, et on n'y a pas à craindre de mauvaises rencontres.

Elle le regarda en dessous et mordit ses lèvres rieuses, comme pour retenir une repartie qui lui était brusquement venue; puis, regardant la botte de plantes que portait le jeune homme :

— C'est joli, ces fleurs; comment les appelez-vous?

— Des digitales,.. vous ne les connaissez pas?

— Non, ma sœur est très forte en botanique, mais moi je suis ignare... J'ai horreur des livres instructifs!

— En vérité!.. Alors que faisiez-vous à votre couvent?

— Je m'y ennuyais avec ferveur... Aussi étais-je détestablement notée, car je ne prenais pas la peine de dissimuler mon ennui... Un jour, j'ai scandalisé toute la classe, parce que, me croyant seule, au milieu d'un profond silence, je me suis écriée en bâillant : « Ah! que je m'assomme! » Le professeur, qui se recueillait pour commencer son cours, a très mal pris la chose, figurez-vous! « Je comprends que vous vous *assommiez*, mademoiselle, » a-t-il dit d'un ton rogue, mais ce n'est pas une raison pour assommer les autres... Vous me conjuguerez vingt fois le verbe : « Je bâille en classe sans le moindre souci des convenances!.. » Ah! ce n'est pas moi qui regretterai jamais mes années de pension!

Elle débitait cela avec une étourderie mutine et de l'air crâne d'une jeune pensionnaire enchantée d'ébaucher, dès sa première sortie, un petit bout de roman. Elle s'arrêta tout à coup au moment où ils atteignaient la lisière du bois.

— Voici votre chemin, mademoiselle, dit Paul; d'ici on aperçoit La Lineuse... J'espère que vous y arriverez assez tôt pour qu'on ne se doute pas de votre école buissonnière.

Elle fut tentée de s'écrier : « Déjà! » Puis, voyant les yeux du jeune homme fixés sur elle, elle renfonça son exclamation et rougit :

— Merci, monsieur, et pardon de vous avoir fatigué de mon bavardage!.. Je crains que vous n'emportiez une fort mauvaise opinion de moi... Et si nous nous revoyons...

Elle s'interrompit. Ses regards, rencontrant ceux de Paul, sem-

blaient lui demander ingénument : « Est-ce que nous nous reverrons ? »

— Peut-être sera-ce plus tôt que vous ne pensez, mademoiselle?.. répondit-il en souriant; dans tous les cas, je garderai le meilleur souvenir de cette matinée.

Elle sauta dans le sentier et s'enfuit légèrement vers la fabrique. Paul, resté sur le talus, suivait du regard son parasol, qu'on entrevoyait encore par intervalles au-dessus des buissons du chemin.

— Singulière petite fille! se disait-il... Assurément elle ressemble à Marthe, et pourtant c'est autre chose... Quand je la regardais, c'était bien sa sœur qu'elle me rappelait; mais, quand je l'écoutais jaser, c'était à son père qu'elle me faisait penser.

IX.

Le même jour, à La Lineuse, Mme Marthe donnait à l'arrangement de son salon et de son dîner ce dernier tour de main dont une maîtresse de maison a seule le secret. Bien qu'elle n'attendît d'autre invité que Paul Lobligeois, elle voulait que tout fût parfait. La table avait été dressé au jardin; sur la nappe, blanche comme une tombée de neige, les cristaux étincelaient devant chacun des quatre couverts, séparés par de gros bouquets de roses. Dans le salon frais et obscur, où un filet de soleil pénétrait seul, comme un trait d'or à travers les persiennes, les jardinières et les potiches étaient garnies de toutes les fleurs de l'été : campanules, fuchsias, jasmins et roses trémières. Mme Déglise portait une toilette toute blanche : mousseline claire à pois mats, légèrement transparente sur la poitrine et les épaules. Ainsi vêtue, elle paraissait avoir vingt ans. Tandis qu'elle achevait ses préparatifs, l'envolement d'une robe de foulard crème à longues raies roses frôla l'entrebâillement de la porte-fenêtre, et Mlle Désirée de Bonnay montra sa figure rieuse à travers les battans des persiennes.

— Viens ici, Zasette, que je t'examine de près, dit Mme Marthe... A la bonne heure! tu n'as plus ton air dégingandé de pensionnaire... Mais il te manque un dernier petit assaisonnement pour être tout à fait bien.

Elle prit deux roses-thé dans une jardinière et les piqua, l'une dans les cheveux châtains, l'autre dans le corsage de la jeune fille.

— Là, maintenant, tu es belle à miracle, ajouta-t-elle en l'embrassant.

— Que d'affaires! s'écria Désirée, est-ce que nous attendons le *Prince charmant?*

— Ma chérie, quand on a ton âge, on l'attend toujours plus ou

moins... On doit songer qu'il peut survenir d'un moment à l'autre et qu'il ne faut pas être prise au dépourvu.

— Est-ce une parabole? demanda Désirée d'un ton espiègle.

— Tâche d'être sérieuse un instant, et écoute-moi... Tu n'es plus une petite fille et tu ne te soucies point de rentrer au Sacré-Cœur, n'est-ce pas?

— Oh! Dieu non!

— D'un autre côté, tu ne peux guère songer à vivre seule à Velaines... Papa est un excellent homme, mais il a des goûts et des habitudes qui ne te conviendraient nullement.

— Où as-tu pris cela?.. Nous nous entendrions à merveille, au contraire!.. Il aime à chasser, nous irions au bois ensemble; il adore les chevaux, moi aussi, et nous galoperions de compagnie... Quant au reste, je serais bonne fille et je fermerais les yeux sur ses petits travers...

— Il paraît qu'on a la manche large à ton couvent? murmura Mme Marthe, un peu interloquée... Tais-toi! tu parles comme une enfant de choses que tu ne peux pas apprécier... La vérité est que le monde trouverait fort à dire si tu vivais seule à Velaines, en n'ayant que notre père pour chaperon... Dans ces conditions, si tu ne veux pas retourner au Sacré-Cœur, il faudra penser à te marier.

— Est-ce que tu as un parti à me proposer? repartit malicieusement Désirée.

— Il ne s'agit pas de cela pour le moment... Je voudrais seulement savoir si, en principe, le mariage te plairait?

— Cela dépendrait du mari... Naturellement, s'il répondait à mon idéal...

— Tu as déjà un idéal! s'écria Mme Marthe offusquée.

— Pourquoi pas?.. Au Sacré-Cœur, nous en avions toutes un.

— Et peut-on savoir quel est le tien? reprit ironiquement sa sœur.

— Le mien?.. Ah! voilà! répondit Désirée d'un air méditatif et en fermant les yeux. Attends un peu, je vais te dire : le mien est élégant, svelte, élancé, avec des cheveux bruns, des yeux bleus, une barbe châtaine, une voix tendre et caressante...

Mme Marthe leva un doigt menaçant et regarda sa sœur droit dans les yeux :

— Tu te moques de moi, interrompit-elle, et tu as vu M. Lobligeois!

— M. Lobligeois? répéta Désirée en restant impassible, qui est-ce?

— Le jeune commis de M. Déglise, qui doit dîner ici ce soir...

— C'est la première fois que j'entends prononcer son nom... Où et pourquoi veux-tu que j'aie vu ce monsieur? répliqua-t-elle en rougissant.

— Le portrait que tu viens de tracer lui ressemble étrangement, et je n'admets pas que le hasard seul...

— Petite sœur, je t'assure!..

— Laisse donc, s'exclama Mme Marthe avec humeur, il y a quelque tromperie là-dessous!.. Du reste, je vais être fixée, continua-t-elle en écartant vivement l'un des battans de la porte-fenêtre, car j'entends M. Lobligeois et M. Déglise...

Désirée, derrière sa sœur, se penchait curieusement pour apercevoir le nouveau-venu. Tout à coup, à la vue de Paul, qui s'avançait vers la vérandah avec son bouquet de digitales, elle poussa un cri et se rejeta dans l'intérieur du salon.

— Hein! qu'as-tu? s'écria impatiemment Mme Déglise.

— Eh bien! oui!.. balbutia Mlle Zasette, c'est lui... Je l'avais déjà rencontré, mais je te jure qu'il n'y a pas eu de ma faute!

Elle se jeta dans les bras de sœur et lui conta en quelques mots son aventure du matin.

Pendant ce temps, M. Déglise et Paul avaient atteint le seuil de la vérandah et s'étaient arrêtés pour contempler le groupe formé par les deux sœurs.

— Marton! dit M. Déglise de son ton le plus jovial, voici M. Lobligeois qui t'apporte son bouquet de fête!.. Mon cher Paul, je vous présente ma petite belle-sœur, Mlle Désirée de Bonnay.

Paul, fidèle à sa promesse, s'inclinait cérémonieusement devant Mlle Zasette, comme si elle lui eût été inconnue, quand celle-ci l'arrêta par un éclat de rire.

— La présentation est inutile, répondit-elle à son beau-frère, monsieur et moi nous nous connaissons déjà... Ne faites pas vos yeux ronds, Vivant, je vous expliquerai cela plus tard...

Elle passa du côté de Paul, qui la regardait stupéfait:

— J'ai tout avoué à ma sœur, murmura-t-elle, et vous voilà délié de vos sermens... Mais vous m'avez fait poser ce matin, et je vous garde une dent, monsieur!

Elle le quitta pour aller taquiner son beau-frère, et le jeune homme en profita pour se rapprocher de Mme Marthe, qui mettait les digitales dans un vase.

— C'est mal! lui dit Mme Déglise d'un ton de reproche, vous m'avez manqué de parole. Si vous tenez de la même façon toutes vos promesses, quelle confiance puis-je avoir en vous?

Paul s'efforçait de protester de sa bonne foi. — Mlle Désirée, affirma-t-il, a dû vous certifier que la rencontre avait été toute fortuite...

— De son côté, c'est possible, mais j'imagine que vous avez dû aider un peu le hasard... Enfin!.. Comment la trouvez-vous?

— Charmante... Elle vous ressemble... avec des nuances.

— Oui, soupira-t-elle mélancoliquement, avec beaucoup plus de nuances que je ne pensais... Je n'ai jamais mieux senti qu'en la revoyant combien je me fais vieille!.. La génération d'aujourd'hui me paraît tellement différente de celle d'il y a treize ans!.. Ces petites filles ont une assurance et une désinvolture qui me suffoquent, moi qui ai passé la trentaine... Mais vous êtes de l'école actuelle, vous aussi, et par conséquent cette indépendance d'allure ne doit pas vous déplaire.

— Ce qui me plaît en elle, repartit Paul en se penchant vers l'oreille de Marthe, ce sont les côtés par où elle vous ressemble... Malheureusement la meilleure des copies ne vaut jamais l'original, et c'est l'original que j'aimerai toujours par-dessus tout.

— Vous vous oubliez! dit-elle sévèrement, en lui prenant le bras pour passer au jardin; si vous voulez que nous restions amis, souvenez-vous mieux de nos conventions!...

On se mit à table. Ce fut un de ces dîners exquis, comme en savent ordonner les gens qui mettent leur cœur, leur goût et leur intelligence à bien traiter leurs amis; un de ces repas de province où tout est à point et de provenance authentique : le cantaloup sapide et parfumé, la truite servie avec son court-bouillon imprégné de toutes les herbes aromatiques du potager, la volaille rôtie au feu de bois, les fruits cueillis l'instant d'avant et conservant encore leur fraîche rosée. — M. Déglise, heureux de cette fête de famille et vaguement instruit des projets de sa femme, regardait d'un œil réjoui les deux jeunes gens, tout en leur versant avec onction le vin rose de ses vignes de Bussy. Il s'acquittait avec une bonhomie solennelle de ses fonctions de maître de maison, et semblait exercer un sacerdoce quand il débouchait une vieille bouteille. Il enfonçait avec méthode le tire-bouchon, époussetait avec précaution la cire du goulot, et remplissait lui-même méticuleusement les verres à la ronde.

Mme Marthe avait éprouvé d'abord un mouvement de dépit en apprenant la rencontre matinale de Paul et de Désirée. Elle avait attaché une importance superstitieuse à présenter elle-même sa sœur à Paul Lobligeois, et elle lui en avait voulu de l'avoir privée de ce plaisir. Mais sa mauvaise humeur s'était peu à peu dissipée en les voyant tous deux près d'elle, et maintenant, elle ne songeait plus qu'à faire valoir la grâce et l'esprit de Zasette. Elle se disait que si la jeune fille venait à plaire à Paul, ce serait à elle seule que le jeune homme devrait son bonheur; elle ressentait une sorte de félicité mélancolique à l'idée de préparer ces deux cœurs l'un pour l'autre, d'infuser en eux un peu de la tendresse qui emplissait le sien, d'allumer pour des êtres chers et nouveau-venus à la vie ce foyer d'amour qui n'avait point flambé pour elle.

En face de sa sœur aînée, Désirée était toute à la joie de vivre. Ayant encore dans les oreilles le bruit enchanteur des portes de son couvent, ouvertes soudain pour lui donner l'essor, elle s'élançait vers le plein air avec l'entrain, la confiance et l'aplomb de ses dix-huit ans. Elle goûtait au plaisir franchement, à belles dents, comme on mord à même une grappe juteuse. La chère délicate, le vin parfumé, les gâteries de sa sœur, les complimens de Paul Lobligeois, la liberté de coqueter et de jaser à tort et à travers, toutes ces jouissances, hier défendues, permises aujourd'hui, lui semblaient merveilleusement savoureuses. L'œil brillant d'une moite lueur, le geste exubérant, les lèvres entr'ouvertes, les narines dilatées pour aspirer avec sensualité l'odeur des roses du jardin, elle était à un de ces courts et fortunés momens où l'on voit comme un grand et libéral sourire passer sur la face des choses.

Paul aussi était heureux. Ayant vis-à-vis de lui la placide figure de M. Déglise et à ses côtés ces deux jeunes femmes pareilles à deux belles fleurs jumelles détachées de la même tige, il éprouvait une plénitude de bien-être qui lui dilatait le cœur et lui ensoleillait l'esprit. Ses yeux se reposaient avec délectation tantôt sur le grave et pur visage de Marthe, tantôt sur les traits épanouis et la bouche rieuse de Désirée. Les yeux noirs de l'une avaient de si sereines clartés, les vives prunelles de l'autre de si pétillans éclairs! Il ne s'était jamais trouvé à pareille fête et il se sentait en verve. Sur ses lèvres, devenues éloquentes, les mots aimables, les saillies spirituelles, les complimens délicatement tournés coulaient comme de source. Le magnétisme des regards féminins, la sève généreuse du bourgogne le soulevaient peu à peu de terre et lui emplissaient le cerveau de poétiques et voluptueuses fumées.

Il y eut alors pour ces quatre personnes réunies autour de la nappe blanche et fleurie, une de ces heures de félicité rares et irretrouvables, où les minutes s'envolent avec un bruissement d'ailes dorées; où l'air semble plus fondant, le ciel plus léger; où tout s'unit harmonieusement pour faire aimer la vie. — Le crépuscule tombait, et dans la chaude transparence du jour finissant, les deux visages des jeunes femmes prenaient des contours plus veloutés, des tons plus ambrés. Les feuillages immobiles se détachaient nettement en noir sur l'azur verdi, l'atmosphère était imprégnée d'une odeur d'herbes fauchées, un rouge-gorge, avant de se coucher, modulait encore en sourdine son dernier *tireli*, et, au loin, un ruissellement d'eau courante envoyait un gazouillis plein de fraîcheur qu'accompagnaient les notes argentines des rainettes. — M. Déglise déboucha une bouteille de champagne et la liqueur rosée pétilla dans les flûtes.

— A la santé de Marton! s'écria le manufacturier.

Les verres s'unissant par-dessus la table se choquèrent avec une résonnance cristalline.

— Et aussi à la santé de ces jeunes gens ! continua le bonhomme avec un sourire qui cherchait à être fin ; puissions-nous, l'année prochaine, nous retrouver tous quatre autour de cette table, aussi heureux et plus unis encore !

Désirée, après avoir vidé son verre de champagne, ne s'était point rassise.

— J'ai des fourmis dans les pieds, dit-elle. — Si nous faisions un tour de jardin pendant qu'on desservira ?..

M. Déglise, qui aimait à fumer en paix sa pipe de porcelaine, déclara qu'il ne bougerait de dessus sa chaise et qu'on pouvait se promener sans lui. Mme Marthe prit le bras de Paul, et Désirée passa devant eux. Le champagne, dont elle n'avait pas l'habitude, l'avait émoustillée et elle courait plus qu'elle ne marchait, en fredonnant des bouts de romance.

— Je suis contente, murmura Mme Déglise en s'appuyant sur le bras de Paul, et vous ?

— Moi, il me semble que je respire le bonheur à pleins poumons.

Ils cheminaient lentement entre deux massifs au-dessous desquels des clématites jetaient comme un pâle floconnement de fleurettes odorantes, et toujours devant eux ils avaient la forme fuyante et légère de Désirée, qui parfois se retournait pour leur jeter une exclamation joyeuse ; on distinguait dans l'ombre sa blanche figure et le scintillement de ses yeux noirs.

— Je vous avais prévenu, continuait Mme Marthe... C'est une sauvage ! Mais elle a un charmant naturel, et vous verrez ce qu'elle sera quand je lui aurai fait perdre les façons cavalières qu'elle a prises en pension.

— Ne la rendez pas trop parfaite, répliqua Paul ; elle vous ressemblerait davantage et je l'aimerais trop !

— Chut ! reprit-elle en levant un doigt menaçant, nous sommes si heureux !.. Ne dites rien qui puisse faire envoler le bonheur !..

Ils arrivaient à un rond-point dont une pelouse formait le milieu et qu'entouraient des charmilles taillées en arcades. La nuit était tout à fait venue, mais la lune qui se levait au-dessus du coteau de Fains, baignait d'une lumière bleuâtre une moitié des feuillées épaisses et du gazon, au centre duquel un Amour de pierre se dressait sur un piédestal moussu.

— Écoutez ! s'écria Désirée en accourant vers eux, de la musique !

Les accords d'un orchestre venaient d'éclater dans la campagne endormie.

— Sans doute, la musique du village, remarqua Mme Marthe; il y a un bal à Fains tous les dimanches.

— C'est une valse, poursuivit Désirée en battant des mains, sont-ils heureux de pouvoir danser, là-bas!.. Monsieur Lobligeois, savez-vous valser?

— Oui, mademoiselle...

— Faisons un tour de valse!

— Zasette, tu es folle! s'exclama Mme Marthe.

— Rien qu'un tour, petite sœur! — Elle avait mis la main sur l'épaule du jeune homme et ils tournoyaient déjà à travers la pelouse.

La musique villageoise arrivait très suffisamment jusqu'à eux, tantôt un peu sourde, tantôt vibrante, et Désirée s'abandonnait au balancement du rythme en riant aux éclats. Ils avaient déjà parcouru deux fois la largeur de la pelouse, quand en passant près de sa sœur, Zasette lui saisit la main : — Il valse très bien, murmura-t-elle essoufflée, et il faut que tu danses aussi avec lui, Marton!

Marthe cherchait à se dégager, mais Paul Lobligeois, quittant Désirée, avait rapidement passé son bras sous la taille de la jeune femme : — Je vous en prie! lui chuchotait-il, tout en l'enlaçant et en la forçant à partir avec lui. — Elle résistait et cette résistance redoublait la sensation de plaisir que donnait à Paul ce corps souple pliant sous son étreinte. Peu à peu elle céda à l'entraînement du rythme et tourna lentement avec son danseur autour de la blanche statue inondée de la clarté lunaire, puis brusquement elle s'arrêta et Paul la sentit peser davantage sur son bras.

— Je suis tout étourdie, soupira-t-elle... J'ai si peu l'habitude d'un pareil exercice!..

Le jeune homme la conduisit vers un banc de pierre placé dans un des arceaux de la charmille, et resta debout à quelques pas, tandis qu'elle s'y asseyait en compagnie de Désirée, qui était venue la rejoindre.

— Mauvaise enfant, es-tu satisfaite? lui dit-elle encore palpitante, vois dans quel état d'essoufflement tu m'as mise!

— N'est-ce pas, Marthe, qu'il valse bien?

— Très bien, mais nous nous en tiendrons là... Il y a quelque dix ans que je n'avais dansé... Maintenant que j'ai repris haleine, causons raisonnablement... Vous avez fait tous deux connaissance, et même un peu plus vite que je ne l'aurais souhaité. J'espère, monsieur Lobligeois, que vous n'aurez pas trop mauvaise opinion de cette enfant terrible. Nous la garderons jusqu'en novembre, peut-être plus longtemps encore... M. Déglise étant très occupé à la fabrique, Je compte sur vous pour nous servir de cavalier pendant ces vacances...

— Je suis, madame, entièrement à votre disposition...

— Et toi, Zasette, je pense que tu n'abuseras pas de ce qu'on te gâte pour mettre à l'épreuve la patience de M. Lobligeois... Tu vas jouir à la campagne d'une liberté qu'on ne te donnait pas au couvent ; tu es une grande personne maintenant et je ne serai pas toujours sur tes talons... Lorsque tu te trouveras avec M. Paul, tâche de ne pas lui montrer les vilains côtés de ton caractère indépendant... Je tiens à ce que vous deveniez et à ce que vous restiez bons amis.

Désirée avait écouté ce petit discours en ouvrant de grands yeux et en dressant la tête. Brusquement, impétueusement elle sauta au cou de sa sœur, et approchant ses lèvres de l'oreille de Marthe, elle se mit à chuchoter longuement, tandis que, par discrétion, Paul Lobligeois se tenait un peu à l'écart.

— Marton! disait Désirée à voix basse, sois franche, c'est le *Prince charmant*, n'est-ce pas?

— Peut-être, murmurait Marthe sur le même ton; te plaît-il?

— Un peu, beaucoup, passionnément!.. Et avec la pétulance enfantine qui faisait le fond de son caractère, elle couvrit de baisers tumultueux la figure de sa sœur. Celle-ci, très attendrie, les lui rendait avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, sans songer que Paul, debout à quelques pas d'elles, frémissait au bruit des caresses tombées des lèvres de ces deux femmes, dont tout à l'heure il avait senti tour à tour la taille plier sous son bras.

Dans ces chuchotemens entrecoupés de baisers, il devinait qu'il était question de lui. Il en éprouvait un enivrement qui lui serrait la gorge et lui faisait battre le cœur. Ébloui, pris d'un vertige délicieux, il voyait les charmilles tourner autour de lui; il était tenté de tomber aux genoux de ces deux charmantes sœurs et de mêler ses lèvres à leurs caresses...

Une nouvelle explosion de la musique du village mit fin à cette périlleuse situation.

— Il est tard, s'écria Marthe en s'arrachant aux caresses de Désirée, nous nous oublions et M. Déglise va être inquiet... Monsieur Lobligeois, donnez le bras à Zasette... Nous allons rentrer.

X.

« Il n'y a pas de vie heureuse, disait Sophie Arnould, il y a seulement des jours heureux. » — Hélas! en y regardant de plus près, on verrait que même ces jours de bonheur ont des alternatives d'ombre et de lumière et qu'ils doivent le plus souvent leur coloration au rayonnement de quelques minutes exquises et brèves. Nos joies, en somme, sont semblables à ces arcs-en-ciel dont les deux extrémités trempent dans la brume; l'œil en a à peine noté

les vives nuances qu'ils se brouillent et se fondent sous la pluie. — Peu de jours après la fête de son anniversaire, Mme Déglise en fit l'amère expérience. Tout d'abord, emportée par un beau mouvement d'abnégation, il lui avait paru généreux de donner à Paul l'affection de Désirée. — Zasette n'était-elle pas une autre elle-même? Marthe éprouvait un secret soulagement à penser que le jeune homme trouverait dans la sœur cadette une quasi compensation à l'amour dont la sœur aînée avait exigé le sacrifice. Seulement elle n'avait pas prévu que la jeune fille voudrait aimer pour son propre compte et non pas uniquement pour exécuter une sorte de fidéicommis. Depuis les confidences échangées sur le banc du jardin, Zasette avait pris très au sérieux son rôle de demoiselle à marier et elle s'était mise en frais pour conquérir le *Prince charmant*. Cette perspective d'un amoureux apparaissant à l'horizon, dès la première semaine qui avait suivi sa sortie du couvent, lui montait la tête en même temps qu'elle lui remuait fortement le cœur.

Désirée était une honnête fille, mais elle avait paternisé plus que sa sœur. Le sang ardent de M. de Bonnay coulait plus impétueusement dans ses veines; elle avait une imagination inflammable, une nature passionnée, excessive, ne connaissant ni les demi-mesures ni les réserves prudentes. Du moment qu'on lui avait désigné l'amour de Paul Lobligeois comme un but permis, elle y allait de prime-saut, franchement et de tout cœur. Sa coquetterie native se développait avec l'inconscience d'une plante riche de sève qui jette au dehors, en une matinée de printemps, toutes ses feuilles et toutes ses fleurs. Mme Marthe avait cru qu'elle pourrait diriger cette plante à son gré, en modérer les élans, en émonder les branches gourmandes, en aménager en quelque sorte l'épanouissement, et, dès la première semaine, elle était forcée de reconnaître son erreur. Zasette n'avait pas l'humeur docile, elle n'entendait pas qu'on la conduisît méthodiquement dans ce chemin attrayant où elle prétendait marcher seule et à sa fantaisie. Elle voulait, non sans quelque apparence de raison, faire elle-même la conquête de son fiancé, et elle commençait à s'en acquitter à merveille.

A mesure que cette situation nouvelle se dessinait plus nettement, il se produisait dans le cœur de Marthe une perturbation d'autant plus grave qu'elle avait été moins prévue. Le pacte tacitement conclu avec Paul avait paru à Mme Déglise le plus sûr moyen d'étouffer dans son germe une passion dont elle sentait en elle-même les sourdes atteintes. Il lui avait semblé facile de sacrifier cet amour qui l'effrayait comme une puissance redoutable et mystérieuse, mais dont elle n'avait jamais connu que par ouï-dire les voluptés, les séductions et les délicieux orages. — Brusquement,

les choses maintenant changeaient d'aspect et s'éclairaient d'une différente lumière. Cette affection, à laquelle elle avait renoncé, une autre s'en emparait ouvertement, en sa présence et avec son autorisation. Elle était condamnée à assister stoïquement à cette transformation qu'elle avait préparée. Devant ses yeux offusqués le rideau se levait, découvrant un spectacle ignoré et inattendu. Tout le drame de l'amour jeune et ingénument sensuel se déroulait aux regards de Mme Déglise, avec ses préludes suaves comme un ciel d'aurore, ses rougeurs confuses, ses enfantines joies, ses privautés timides, ses effusions troublantes et ses silences plus troublans encore. — Après avoir été l'impassible témoin de ces naïves scènes de flirtation, Marthe, interdite et énervée, était obligée de se réfugier dans sa chambre pour s'y détendre les nerfs à son aise et y reprendre un peu de sang-froid. Sa tête tournait, son cœur battait d'une façon désordonnée; des sensations étranges, non encore éprouvées, lui mettaient l'esprit en désordre. Jamais, dans son imagination restée chastement close, elle n'avait rêvé que ce mystérieux amour pût avoir de pareilles douceurs. Par momens, il lui prenait des regrets de son aveugle honnêteté; puis, soudain, la honte de ces regrets coupables lui montait aux joues. Elle avait des scrupules de conscience, sa dévotion s'alarmait; elle se sauvait dans la petite église de Fains, s'approchait craintivement du confessionnal, puis s'enfuyait, épouvantée à l'idée de laisser voir à un étranger, fût-il prêtre, l'état de son âme.

D'ailleurs le curé de Fains, brave homme d'un jugement sûr, mais étroit, ne paraissait pas à Marthe avoir les qualités nécessaires pour écouter cette délicate confession. Il n'y eût rien compris, il eût raboué la jeune femme sans trouver pour elle des paroles pacifiantes. Devant cette appréhension du confessionnal, une angoisse nouvelle serrait le cœur de Mme Déglise : — elle était donc bien coupable déjà pour ne plus oser se confier à ce confesseur, dont la rude et saine clairvoyance avait jusque-là suffi à la diriger dans la bonne voie?..

Justement, quelques jours après la Notre-Dame d'août, l'abbé Baujard vint à La Lineuse et trouva Marthe seule au logis.

Quand il se fut rafraîchi, car il faisait grand chaud; quand il eut essuyé avec un mouchoir de cotonnade son front moite et ses joues, où pointait une barbe de plusieurs jours, le curé parla de la moisson qui se terminait, de la chaleur qui promettait d'être salutaire à la vigne : — les raisins *mêlaient* déjà et on avait pu trouver une grappe noire pour en décorer la statue de la Vierge; — puis il demanda des nouvelles de Mlle Désirée.

— Elle court dans le jardin, sans doute, répondit Marthe, car elle ne peut tenir en place et le soleil ne l'effraie pas.

— C'est une promeneuse intrépide, reprit l'abbé... Hier, comme je revenais de visiter M. le curé de Mussey, il m'a semblé l'apercevoir à la lisière des bois de Rembercourt.

— Elle est allée, en effet, au-devant de M. Déglise...

— C'est bien elle que j'ai vue, en ce cas... J'avais cru d'abord me tromper, parce que la jeune personne qui se promenait n'était pas seule... Un monsieur l'accompagnait.

— M. Lobligeois! répliqua Marthe en rougissant imperceptiblement.

— Oui, ce devait être M. Lobligeois...

Il y eut une pause pendant laquelle le curé respira bruyamment, puis il poursuivit :

— Voulez-vous me permettre, madame, une question qui m'est dictée par l'affectueux intérêt que je vous porte ainsi qu'à votre famille? Est-ce vous qui avez autorisé Mlle votre sœur à sortir seule avec ce jeune homme?

— Mais.., oui, monsieur le curé.

— Ah!.. c'est différent! soupira-t-il en se frottant le menton et les joues d'un air embarrassé.

— Je comprends les scrupules qui vous alarment, monsieur le curé, et je dois à votre sollicitude une explication toute confidentielle... M. Lobligeois et Désirée sont déjà en quelque sorte fiancés ; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir tolérer une certaine familiarité dans des relations qui aboutiront à un mariage.

— Mes complimens, madame... Est-ce pour bientôt?

— Non, répondit-elle avec vivacité, ce sera pour dans un an ou deux... Rien n'est encore fixé... Ils sont si jeunes!

L'abbé projeta en avant sa grosse lèvre inférieure et secoua la tête en faisant sa lippe :

— Très jeunes en effet, grommela-t-il... Et croyez-vous prudent, croyez-vous convenable de permettre une fréquentation aussi libre entre ces jeunes gens?

— Oh! monsieur le curé, protesta-t-elle, je réponds d'eux comme de moi.

— On ne peut répondre de rien en pareille matière, pas même de soi... L'esprit est prompt, la chair est faible et le démon est insidieux... Le ciel me préserve de mal juger mon prochain! mais enfin M. Lobligeois est un homme.

— Un homme honnête et bien élevé...

— C'est un homme! répéta obstinément le curé, et votre sœur est une femme... Or, c'est un jeu dangereux de rapprocher le feu de l'étoupe ; j'ajoute que c'est un mauvais exemple...

— Un mauvais exemple?.. pour qui? murmura Marthe en tressaillant.

— Pour ceux qui sont témoins de cette liberté trop grande entre deux personnes de sexes différens... pour toute la paroisse!.. J'ai déjà bien du mal à empêcher mes filles et mes garçons de vagabonder ensemble; comment voulez-vous que je les tienne en bride, maintenant qu'ils verront des gens d'une condition supérieure se permettre tout ce que je leur défends : promenades au bord du canal, courses en tête-à-tête à travers bois, et le reste, et le reste?..

Le curé était parti. Il prêcha longtemps sur ce thème, remontrant à Mme Marthe, avec son franc parler de casuiste brutal, que la concupiscence sommeille au fond des âmes les plus chastes et qu'un chrétien doit prudemment détourner ses yeux de la contemplation des choses charnelles. — Sarpejeu! s'écria-t-il, emporté par sa rusticité de prédicateur de village, quand, dans les champs, la vue des oiseaux et des insectes qui s'accouplent suffit à donner de mauvaises pensées, comment le spectacle de privautés, même légères entre un homme et une femme, n'engendrerait-il pas des désirs illicites?.. C'est pour cette raison que l'église prohibe les romans, les comédies et les tableaux immodestes!.. L'abîme attire l'abîme!..

Il s'escrimait et suait dans son harnois, frappant comme un sourd, sans se douter qu'il mettait le doigt sur certaines plaies cachées au fond du cœur de Marthe, et qu'en appuyant involontairement sur ces blessures négligées, il en découvrait toute la gravité à la malheureuse femme, brusquement arrachée à sa sécurité par la révélation de ce douloureux état d'âme. — Il termina en lui conseillant de marier au plus tôt ces deux jeunesses, et de mettre ainsi un terme à une situation scabreuse, qui n'était bonne pour personne... Non, pas même pour elle!..

Quand le curé fut parti, Mme Déglise s'assit sur une chaise basse, la tête dans les mains, et ferma les yeux comme pour mieux scruter son for intérieur. Il se passait en elle un phénomène singulier qu'elle observait avec une anxieuse terreur. De tout le sermon du curé elle n'avait retenu qu'une chose, c'est que l'amour des deux jeunes gens se manifestait déjà assez ostensiblement pour que d'autres yeux que les siens l'eussent remarqué. Alors, avec une netteté et une vivacité qui tenaient presque de l'hallucination, elle se représentait cette lisière des bois de Rembercourt où Paul et Désirée avaient été aperçus par l'abbé Baujard. — Elle cheminait derrière eux sur la route herbeuse et humide que la futaie surplombe, où des ronces vigoureuses et des viornes rampent jusqu'au milieu de la chaussée; — elle distinguait leurs jeunes et élégantes silhouettes sous les retombées rougissantes des hêtres; — elle entendait les intonations caressantes de la voix de Paul et les rires éclatans de Zasette; — peu à peu elle devenait la proie d'une torture morale,

qui grandissait et s'exaspérait à mesure qu'en imagination elle suivait les deux promeneurs le long de cette lisière interminable...

Ceux qui ont souffert d'une névralgie connaissent la façon perfide et lentement progressive avec laquelle le mal attaque la région lésée. C'est d'abord une trépidation légère, un fourmillement sourd, puis une piqûre à fleur de chair à laquelle succède une piqûre plus aiguë et plus profonde; bientôt les élancemens douloureux se suivent presque sans intervalles, jusqu'à ce qu'ils atteignent au paroxysme et affolent le patient. — Ainsi, traîtreusement d'abord, puis avec une persistance obsédante et des pointes plus acerbes, se développait dans le cœur de Marthe cette névrose morale, — la jalousie.

Jalouse!.. Elle était jalouse de sa sœur!.. Et voilà où avaient abouti toutes ces sages précautions imaginées pour sauvegarder son honnêteté! Elle avait eu beau élever autour de sa vertu des digues qui semblaient insubmersibles; comme un coup de mer, l'irrésistible courant d'une passion inconnue démolissait tout et la laissait désarmée, démantelée. Dans ce désarroi, qu'allait-elle devenir? Où chercherait-elle un remède? Qui appellerait-elle à son secours? Son mari?.. Il n'y fallait pas songer. Rien qu'à la pensée de troubler cet honnête homme et de l'affliger par l'aveu des désordres de son cœur, le rouge lui montait au visage. — Le curé? Il avait l'esprit trop enfermé dans son étroit horizon campagnard pour comprendre les complications d'un pareil état moral; sa main était trop rude pour appliquer le baume évangélique sur cette délicate blessure. — Et pourtant elle voulait se défendre, elle voulait se sauver du péril qu'elle avait elle-même imprudemment créé. Il y allait de sa dignité, de son honneur, du bonheur de son ménage...

Tandis qu'elle se débattait dans les mailles de ce fatal enchevêtrement, un bruit de voix joyeuses partant du fond du jardin la fit tressaillir. Elle reconnaissait les triomphans éclats de rire de Désirée. Paul Lobligeois était venu la rejoindre sans doute, profitant de la liberté qu'on lui laissait à la fabrique pour s'acquitter de ce rôle d'amoureux auquel il paraissait prendre chaque jour un goût plus vif. Ces fusées de rires, qui passaient au-dessus des massifs et détonaient au milieu de la douloureuse méditation de Marthe, exaspéraient ses nerfs irrités. Poussée par un mouvement d'impatiente et jalouse curiosité, elle se leva et descendit au jardin.

Les parterres inondés de soleil sommeillaient dans cet alanguissement qui caractérise les fins d'été. Les plantes touffues s'étalaient diffuses au ras de la terre couleur de cendre, avec cet affaissement que donne la maturité. Les héliotropes aux feuilles brûlées avaient des tons fanés et des parfums à demi évaporés. A l'extrémité des tiges fléchissantes, les roses pâlies s'inclinaient en exhalant une odeur à la fois rancie et capiteuse. Les phlox lilas aux feuil-

lages pendans imprégnaient l'air d'émanations pareilles à celles que dégagent des plantes desséchées dans un herbier. — Un sphinx affairé, sans cesse en mouvement, agitait ses ailes bourdonnantes autour des corolles des pétunias. — Dans l'assoupissement lourd de ces végétations d'où la sève se retirait et sur lesquelles planaient déjà de morbides senteurs d'automne, les voix gaies des deux jeunes gens se détachaient avec une allégresse tapageuse et servaient à guider Mme Marthe. — Au-delà des parterres et des pelouses, près des charmilles où commençait le petit parc de La Lineuse, on distinguait entre deux platanes le va-et-vient d'une escarpolette et l'envolement d'une jupe claire.

— Plus haut! s'écriait Zasette, — et la jupe blanche rayée de bleu frôlait les branches brusquement remuées, puis la tête espiègle de la jeune fille émergeait au milieu de la verdure.

Tout à coup un silence se fit et l'escarpolette ne monta plus entre les platanes. En planant au-dessus des ramures, Mlle Zasette avait sans doute aperçu sa sœur aînée qui marchait bien à découvert, en plein soleil. Elle avait averti Paul Lobligeois et le jeu avait cessé.

Quand Marthe atteignit l'allée où était l'escarpolette, elle trouva la place vide; la balançoire oscillait encore entre les deux montans, mais au loin un bruit de branches froissées indiquait que les deux jeunes gens s'étaient esquivés.

— Ils m'évitent, songea la jeune femme avec amertume, ils me fuient... Je suis déjà pour eux une gêne!

Elle hasarda quelques pas sous bois et appela d'une voix altérée : — Zasette! — Personne ne répondit. Le sang lui montait à la tête; elle s'élança dépitée à travers le taillis pour rejoindre les fuyards, mais sa robe s'accrocha aux ronces; elle eut honte de son emportement, revint en arrière, l'œil sombre, les sourcils froncés et s'assit sur un banc rustique placé en face de l'escarpolette.

Elle prêta l'oreille : on n'entendait plus rien que le bruit de lime aiguë de la mésange serrurière, en train d'écheniller les aiguilles des sapins.

— Où s'étaient-ils réfugiés pour l'éviter? — De nouveau, avec sa maladive lucidité d'hallucinée, elle se les figura tapis sous les branches, l'un près de l'autre, la main dans la main. — Et soudain des larmes roulèrent à travers l'épaisseur des cils, sur ses joues devenues aussi blanches que les dernières roses du parterre.

ANDRÉ THEURIET.

(La dernière partie au prochain n°.)

EN DEÇA ET AU DELA DU DANUBE

II[1].

LA BOSNIE

RÉGIME AGRAIRE ET ÉCONOMIE RURALE.

Quand je quitte Djakovo, le secrétaire de Mgr Strossmayer me conduit à la gare de Vrpolje. Les quatre jolis chevaux gris de Lipitça nous y mènent en moins d'une heure. Le pays a un aspect beaucoup plus abandonné que du côté d'Essek : de profondes ornières dans la route, des terrains vagues où errent des moutons, les blés moins plantureux et moins d'habitations. Est-ce parce qu'en allant à Vrpolje, on se dirige vers la Save et les anciennes provinces turques, c'est-à-dire vers la barbarie, tandis que, du côté d'Essek, on marche vers Pesth et vers Vienne, c'est-à-dire vers la civilisation? En attendant l'arrivée du train qui doit me conduire à Brod, j'entre dans le petit hôtel en face de la gare. Les deux salles sont d'une propreté parfaite : murs bien blanchis, rideaux de mousseline aux fenêtres, et des gravures représentant le prince Rodolphe et sa femme, la princesse Stéphanie, la fille de notre roi. Ils doivent être très populaires, même en pays slaves et magyares, car j'ai retrouvé partout leurs portraits aux vitrines des libraires et sur les murs des hôtels et des restaurans. C'est évidemment là un des thermomètres de la popularité des personnages célèbres.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Dans les champs voisins, un homme et une femme binent avec la houe une plantation de maïs, dont les deux premières feuilles sont sorties de terre. La femme n'a d'autre vêtement que sa longue chemise de grosse toile de chanvre, et elle l'a relevée jusqu'au-dessus des genoux afin d'avoir les mouvemens plus libres : les exigences de la pudeur vont en diminuant à mesure qu'on descend le Danube ; aux bords de la Save, elles sont réduites presque à rien. L'homme est vêtu d'un pantalon d'étoffe blanche grossière et d'une chemise. Il est maigre, brûlé du soleil, hâve ; il paraît très misérable. La terre est fertile, cependant, et celui qui la travaille ne ménage pas sa peine. Un passage de la préface de *la Mare au Diable* me revient à la mémoire : c'est celui où est dépeint le laboureur dans la *Danse de la mort*, de Holbein, avec cette légende :

> A la sueur de ton visaige
> Tu gagneras ta pauvre vie.

Récemment, j'avais été aussi épouvanté en étudiant, en Italie, l'extrême misère des cultivateurs, dont l'*Inchiesta agraria* officielle publie les preuves désolantes. D'où vient que dans un siècle où l'homme, armé de la science, augmente si merveilleusement la production de la richesse, ceux qui cultivent le sol conservent de ce pain qu'ils récoltent, à peine de quoi satisfaire leur faim ? Pourquoi présentent-ils encore si souvent l'aspect de ces animaux farouches décrits par La Bruyère, au temps de Louis XIV ? En Italie, c'est la rente et l'impôt qui entretiennent le paupérisme ; ici, c'est surtout l'impôt.

A la gare arrive un Turc : beau costume, grand turban blanc, veste brune soutachée de noir, large pantalon flottant, rouge foncé, jambières à la façon des Grecs, énorme ceinture de cuir, dans laquelle apparaît, au milieu de beaucoup d'autres objets, une pipe à long tuyau de cerisier. Il apporte avec lui un tapis et une selle. J'apprends que ce n'est pas un Turc, mais un musulman de Serajewo, de race slave, et parlant la même langue que les Croates. Comme ceci peint déjà tout l'Orient : la selle qu'on doit emporter avec soi, parce que les paysans qui louent leurs chevaux sont trop pauvres pour en posséder une, et que, les routes manquant, on ne peut voyager qu'à cheval ; le tapis, qui prouve que dans les *hans* il n'y a ni lit ni matelas ; les armes, pour se défendre soi-même, attendu que la sécurité n'est pas garantie par les pouvoirs publics ; et enfin la pipe, pour charmer les longs repos du *kef !* En Bosnie, on appelle les musulmans Turcs, ce qui trompe complètement l'étranger sur les conditions ethnographiques de la province. En

réalité, il n'y a plus, paraît-il, dix véritables Turcs dans le pays, et avant l'occupation, il n'y avait de vrais Osmanlis que les fonctionnaires. Les musulmans qu'on rencontre, — il y en a, dit-on, environ un demi-million, — sont du plus pur sang slave. Ce sont les anciens propriétaires, qui se sont convertis à l'islamisme à l'époque de la conquête. L'exemplaire que j'ai sous les yeux a tout à fait le type monténégrin : le nez en bec d'aigle, mais à arête très fine, aux narines relevées, comme celles d'un cheval arabe; grande moustache noire, et des yeux profonds et vifs, cachés sous d'épais sourcils. Le chef de gare de Vrpolje m'en fait un grand éloge. « Ils sont très honnêtes, dit-il, tant qu'ils n'ont pas eu trop de relations avec les étrangers; ils sont religieux et bien élevés, on ne les entend jamais jurer comme les gens de par ici. Ils ne boivent point de vins et de liqueurs, comme les Turcs modernes de Stamboul. On peut se fier à leur parole; elle vaut plus qu'une signature de chez nous, mais ils vont se gâter rapidement. Ils commencent à s'enivrer, à se livrer à la débauche, à s'endetter. Avec les besoins d'argent s'introduira la mauvaise foi. Les spéculateurs européens ne manqueront pas de leur en donner l'exemple, et ils ne connaîtront pas ce contrôle de l'opinion qui retient parfois les Occidentaux. »

De Vrpolje à Brod, le chemin de fer traverse un très beau pays, mais peu cultivé et presque sans habitans. On est ici dans un pays de frontières, naguère encore exposé aux razzias des Turcs de l'autre rive de la Save. Le paysage est d'un vert intense; on ne voit que pelouses entrecoupées de pièces d'eau et de massifs de grands chênes, comme dans un parc anglais. Quel splendide domaine on pourrait se tailler ici, et relativement sans grands frais, car la terre n'a pas beaucoup de valeur! Les chevaux et le bétail errans dans ces interminables prairies sont plus petits et plus maigres qu'en Hongrie. Le pays est pauvre, et cependant il devrait être riche. La fertilité du sol se révèle par la hauteur du fût des arbres et l'aspect plantureux de leur frondaison.

Le chemin qui réunit la gare à la ville de Brod est si mal entretenu, que l'omnibus marche au pas, crainte de casser ses ressorts. Avis à l'administration communale. L'hôtel *Gelbes Haus* est un vaste bâtiment à prétentions architecturales avec de grands escaliers, de bonnes chambres bien aérées, et une immense salle au rez-de-chaussée, où l'on ne dîne pas mal du tout, à l'autrichienne. Il y a deux Brod en face l'un de l'autre, des deux côtés de la Save : le Brod slavon, forteresse importante comme base d'opération des armées autrichiennes qui ont occupé les nouvelles provinces, et Bosna-Brod, le Brod bosniaque, qui appartenait à la Turquie. Le Brod slavon est une petite ville régulière, avec des rues

droites, bordées de maisons blanches, sans aucun caractère distinctif. Bosna-Brod, au contraire, est une véritable bourgade turque. Nulle part je n'ai vu le contraste entre l'Occident et l'Orient aussi frappant. Deux civilisations, deux religions, deux façons de vivre et de penser complètement différentes sont ici en présence, séparées par une rivière. Il est vrai que pendant quatre siècles cette rivière a séparé en réalité l'Europe de l'Asie. Mais le caractère musulman disparaîtra rapidement sous l'influence de l'Autriche. Un grand pont de fer à trois arches franchit la Save et met Serajewo en communication directe avec Vienne et ainsi avec l'Occident. En vingt heures on arrive de Vienne à Brod, et le lendemain soir on est au cœur de la Bosnie, dans un autre monde. Au moment où je traverse le pont, le soleil couchant teint en rouge les remous des eaux jaunâtres. La Save est large comme quatre fois la Seine à Paris. L'aspect en est grand et mélancolique. Les rives sont plates : courant mine librement les berges d'argile. La végétation manque, sauf quelques hauts peupliers et, sur les bords du fleuve, un groupe de saules, dont les racines ont été mises à nu par les glaces et qu'une crue prochaine emportera vers la Mer-Noire. Dans une petite anse, sur l'eau qui tourne en rond, flotte la charogne d'un buffle au ventre ballonné, que les corbeaux dépècent et se disputent. Des deux côtés s'étendent de vastes plaines vertes, inondées à la fonte des neiges. A droite, on aperçoit, vers le couchant, le profil bleuâtre des montagnes de la Croatie, et à gauche, les sommets plus élevés qui dominent Banjaluka. Sur la Save, qui forme une admirable artère commerciale, nulle apparence de navigation, nul bruit, sauf le croassement d'innombrables légions de grenouilles, qui entonnent en chœur leur chant du soir.

Bosna-Brod est formé d'une seule grande rue, le long de laquelle les maisons sont bâties sur des pilotis ou sur des levées, pour échapper aux inondations de la Save. Voici d'abord la mosquée au milieu de quelques peupliers. Elle est toute en bois. Le minaret est peint de couleurs vives : rouge, jaune, vert. Le muezzin est monté dans la petite galerie ; il adresse à Dieu le dernier hommage de la journée ; il appelle à la prière de l'*Aksham* ou du crépuscule. Sa voix, d'un timbre aigu, porte jusque dans les campagnes voisines. Ses paroles sont belles ; même en me rappelant l'ode de Schiller, *die Glocke*, je les préfère aux sons uniformes des cloches : « Dieu est élevé et tout-puissant. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui et point d'autre prophète que Mahomet. Rassemblez-vous dans le royaume de Dieu, dans le lieu de la justice. Venez dans la demeure de la félicité. » Les cafés turcs ont portes et fenêtres ouvertes ; pas un meuble, sauf, tout autour, des bancs en bois où sont assis les Bos-

niasques musulmans, les jambes croisées, fumant la pipe. Dans une niche de la cheminée, sur des braises allumées, se prépare successivement, une à une, chaque tasse de café, à mesure que les consommateurs en demandent. Le cafidji met dans une très petite cafetière en cuivre une mesure de café moulu, une autre de sucre; il ajoute de l'eau, place le récipient sur le feu pendant une minute à peine et verse le café chaud avec le marc dans une tasse semblable à un coquetier. Dans toute la péninsule balkanique, le voyageur indigène emporte à sa ceinture un petit moulin à café très ingénieusement construit, en forme de tube. Deux choses me frappent ici : d'abord la puissance de transformation du mahométisme, qui a fait de ces Slaves, aux bords de la Save, n'ayant d'autre langue que le croate, des Turcs ou plutôt des musulmans, complètement semblables à ceux qu'on voit à Constantinople, au Caire, à Tanger et aux Indes; ensuite, l'extrême simplicité des choses qui procurent aux fils de l'islam tant d'heures de félicité. Tout ce que contient ce café, en fait de mobilier et d'ustensiles, ne vaut pas 20 francs. Le client, qui apporte son tapis, dépensera pendant sa soirée 30 centimes de tabac et de café, et il aura été heureux. Les salles magnifiques avec peintures, dorures, tentures partout, qu'on construira plus tard ici, offriront-elles plus de satisfactions à leurs cliens riches et affairés? En voyant pratiquer d'une façon si pittoresque et consciencieuse la tempérance commandée par le Koran, je songe d'abord à ces palais de l'alcoolisme, à ces *gin palaces* de Londres, où l'ouvrier et l'*outcast* viennent chercher l'abrutissement, au milieu des glaces énormes et des cuivres polis, reluisant sous les mille feux du gaz et de l'électricité; je pense ensuite à cette vie de l'*upper ten thousands*, si compliquée et rendue si coûteuse par toutes les richesses de la toilette et de la table, que vient de décrire si bien lady John Manners, et je me demande si c'est aux raffinemens du luxe qu'il faut mesurer le degré de civilisation des peuples. M. Renan, parlant naguère de Jean le Baptiste, a écrit à ce sujet une belle page. Le précurseur, vivant au désert de sauterelles, à peine vêtu d'une étoffe grossière de poils de chameau, annonçant la venue du royaume et le triomphe prochain de la justice, ne nous présente-t-il pas le modèle le plus élevé de la vie humaine? Certes, il est un excès de dénûment qui dégrade et animalise, mais combien cela est moins vrai en Orient que sous nos rudes climats, et surtout dans nos grandes agglomérations d'êtres humains!

Je trouve déjà, à Bosna-Brod, la boutique et la maison turques, telles qu'on les rencontre dans toute la péninsule. La boutique est une échoppe entièrement ouverte le jour; elle se ferme la nuit, au moyen de deux grands volets horizontaux. Celui d'en haut, relevé,

sert d'auvent; celui d'en bas retombe et devient le comptoir, où sont étalées les marchandises et où se tient assis le marchand, les jambes croisées. Les maisons turques ici sont ordinairement carrées, couvertes de planchettes de chêne. Un rez-de-chaussée bas sert de magasin ou même parfois d'étable. Le cadre et les cloisons de la construction sont toujours en solives; les parois sont en planches ou, dans les demeures pauvres, en torchis. Le premier étage débordant le soubassement, le surplomb est soutenu par des corbeaux en bois, ce qui produit des effets de saillies et de lumières très pittoresques. Seulement il ne faut pas oublier qu'en Bosnie les musulmans forment la classe aisée; ils sont marchands, boutiquiers, artisans, propriétaires, très rarement simples cultivateurs ou ouvriers. L'habitation est divisée en deux parties ayant chacune son entrée distincte : d'un côté, le harem, pour les femmes, de l'autre, le selamlik pour les hommes. Quoique le musulman bosniaque n'ait qu'une femme, il tient aux usages mahométans bien plus que les vrais Turcs. Les fenêtres, du côté des femmes, sont garnies d'un grillage en bois ou en papier découpé. J'aperçois un numéro de la *Neue freie Presse* transformé en moucharabie. Du côté des hommes, s'étend un balcon-vérandah, où le maître de la maison est assis, fumant sa pipe.

La rue se remplit des types les plus divers. Des pâtres à peine vêtus d'une grosse étoffe blanche en lambeaux, avec un chiffon autour de la tête en forme de turban, ramènent du pâturage des troupeaux de buffles et de chèvres, qui soulèvent une poussière épaisse, dorée par le soleil couchant. Ces pauvres gens représentent le raya, la race opprimée et rançonnée; ce sont des chrétiens. Quelques femmes, la figure cachée sous le yachmak et tout le corps sous ce domino qu'on appelle feredjé, marchent comme des oies; semblables à des ballots mouvans, elles rentrent chez elles. Des enfans, filles et garçons, avec de larges pantalons roses ou verts et de petites calottes rouges, jouent dans le sable; ils ont le teint clair et de beaux yeux noirs très ouverts. Des marchands juifs s'avancent lentement, enveloppés d'un grand caftan garni de fourrure, — en juin; avec leur longue barbe en pointe, leur nez d'Arabe et leur grand turban, ils sont admirables de dignité et de noblesse. Bida devrait être ici. Ce sont les patriarches de la terre de Canaan. Des maçons italiens, à la culotte de velours de coton jaune et toute maculée de mortier, la veste jetée sur l'épaule droite, quittent l'ouvrage en chantant. C'est le travail européen qui arrive : des maisons occidentales s'élèvent. Un grand café à la viennoise se construit, à côté des petites auberges en planches, en face de la gare. Déjà, dans une cantine où l'on vend du

Pilsener Bier, de la bière de Pilsen, on joue au billard. Ceci est l'avenir : activité dans la production, imprévoyance ou insanité dans la consommation. Enfin passent fièrement à cheval ou en voiture découverte des officiers élégans et d'une tenue ravissante : c'est l'occupation et l'Autriche.

En repassant le pont de la Save, je me rappelle que c'est d'ici que partit le prince Eugène pour sa mémorable expédition de 1697. Il n'avait que cinq régimens de cavalerie et 2,500 fantassins. Suivant la route qui longe la Bosna, il s'empara rapidement de toutes les places, Oboj, Maglaj, Zeptche, même du château-fort de Vranduk, et il parut devant la capitale Serajewo. Il espérait que tous les chrétiens se lèveraient à son appel. Hélas! écrasés par une trop longue et trop cruelle oppression, ils n'osèrent pas remuer. Le pacha Delta-ban-Mustapha se défendit avec énergie. Eugène manquait d'artillerie de siège. C'était le 11 septembre, l'hiver approchait. Le hardi capitaine dut battre en retraite, mais il regagna Brod presque sans perte. L'expédition avait duré vingt jours en tout. Le résultat matériel fut nul; mais l'effet moral très grand partout. Il révéla la faiblesse de cette formidable puissance qui la veille encore assiégeait Vienne et faisait trembler toute l'Europe. L'heure de la décadence avait sonné. Cependant, récemment encore les begs musulmans de la Bosnie traversaient la Save et venaient faire des razzias en Croatie. Le long de la rive autrichienne s'élèvent sur quatre hauts pilotis, afin de les mettre à l'abri des inondations et d'étendre le rayon d'observation, des maisons de garde, où les régimens frontières devaient entretenir des vedettes. Ce n'était pas une précaution inutile. De 1831 à 1835, le général autrichien Waldstätten lutta contre les begs bosniaques, et il fut amené ainsi à bombarder et à brûler Vakuf, Avale, Terzac et Gross-Kladusch, sur le territoire ottoman, le tout sans protestation de la Porte. Même en 1839, Jellatchitch eut à repousser les incursions des begs, qui traversaient la Save, brûlant les maisons, égorgeant les hommes, emmenant les troupeaux et les femmes. Ces razzias, dans les quinze dernières années où elles ont eu lieu, occasionnèrent pour près de 40 millions de francs de dommages aux districts croates limitrophes. C'est hier encore et en pleine Europe que se passaient ces scènes de barbarie, que la France n'a pu tolérer à Tunis, ni la Russie dans les khanats de l'Asie centrale.

Avant de m'engager dans la Bosnie, je veux connaître son histoire. Je m'arrête quelques jours à Brod, pour étudier les documens et les livres qu'on a bien voulu me donner et parmi lesquels les suivans m'ont été particulièrement utiles : G. Thoemmel, *das Vilajet Bosnien*; Roskiewitz, *Studien über Bosnien und Herzegovina*; von Schweiger-Lerchenfeldt, *Bosnien*; et enfin, un ouvrage excellent :

Adolf Strausz, *Bosnien, Land und Leute*. Voici un résumé succinct de ces lectures, qui paraît indispensable pour comprendre la situation actuelle et les difficultés que rencontre l'Autriche.

Sur notre infortunée planète aucun pays n'a été plus souvent ravagé, aucune terre aussi fréquemment abreuvée du sang de ses populations. A l'aube des temps historiques, la Bosnie fait partie de l'Illyrie. Elle est peuplée déjà, affirme-t-on, par des tribus slaves. Rome se soumet toute cette région jusqu'au Danube et l'annexe à la Dalmatie. Deux provinces sont formées : la *Dalmatia maritima* et la *Dalmatia interna* ou *Illyris barbara*. L'ordre règne, et, comme l'intérieur est réuni à la côte, tout le pays fleurit. Sur le littoral se développent des ports importans : Zara, Scardona, Salona, Narona, Makarska, Cattaro, et à l'intérieur, des colonies, des postes militaires et entre autres un grand emporium, Dalminium, dont il ne reste plus trace. Peu de restes de la civilisation romaine ont échappé aux dévastations successives : des bains à Banjaluka, des bains et les ruines d'un temple à Novibazar, un pont à Mostar, un autre pont près de Serajewo et quelques inscriptions. A la chute de l'empire, arrivent les Goths, puis les Avares, qui, pendant deux siècles, brûlent et massacrent, et font du pays un désert. Sous l'empereur Héraclius, les Avares assiègent Constantinople ; il les repousse, et, pour les dompter définitivement, il appelle des tribus slaves habitant la Pannonie au-delà du Danube. En 630, les Croates viennent occuper la Croatie actuelle, la Slavonie et le nord de la Bosnie, et en 640, les Serbes, de même sang et de même langue, exterminent les Avares et peuplent la Serbie, la Bosnie méridionale, le Montenegro et la Dalmatie. De cette époque date la situation ethnique de cette région, telle qu'elle est encore aujourd'hui.

Au début, la suzeraineté de Byzance est reconnue, mais la conversion de ces tribus, identiquement de même race, à deux rites différens du christianisme, crée un antagonisme religieux qui dure encore. Les Croates sont convertis d'abord par des missionnaires venus de Rome ; ils adoptent ainsi les lettres et le rite latins. Au contraire, les Serbes, et, par conséquent, une partie des habitans de la Bosnie, sont amenés au christianisme par Cyrille et Méthode, qui, partis de Thessalonique, leur apportent les caractères et les rites de l'église orientale. Vers 860, Cyrille traduit la Bible en slave, en créant l'alphabet qui porte son nom et qui est encore en usage. C'est à lui que remontent les origines de la littérature jougo-slave écrite.

En 874, Budimir, premier roi chrétien de Bosnie, de Croatie et de Dalmatie, réunit sur la plaine de Dalminium une diète où il s'efforce de créer une organisation régulière. C'est vers ce temps

qu'apparaît, pour la première fois, le nom de Bosnie. Il vient, dit-on, d'une tribu slave originaire de la Thrace. En 905, nous voyons Brisimir, roi de Serbie, y annexer la Croatie et la Bosnie ; mais cette réunion n'est pas durable. Après l'an 1000, la suzeraineté de Byzance cesse dans ces régions. Elle est acquise par Ladislas, roi de Hongrie, vers 1091. En 1103, le roi de Hongrie, Coloman, ajoute à ses titres celui de *Rex Ramæ* (Herzégovine), puis de *Rex Bosniæ*. Depuis lors, la Bosnie a toujours été une dépendance de la couronne de Saint-Étienne. Ainsi, le dixième ban de Bosnie, dont le long règne de trente-six ans (1168-1204) fut si glorieux, qui, le premier, fit battre monnaie à son effigie, et qui assura à son pays une prospérité inconnue depuis l'époque romaine, le fameux Kulin, s'appelle *Fiduciarius Regni Hungariæ*.

Pour la partie de l'histoire de la Bosnie qui va jusqu'à l'invasion ottomane et pour les épisodes si dramatiques et si peu connus des luttes soutenues ici par les albigeois, catares ou patarins sous le nom de bogomiles, je me permets de renvoyer le lecteur au tableau vivant qu'en a tracé M. Gabriel Charmes, dans la *Revue* du 1er juin dernier. Je noterai seulement deux faits importans qui expliquent comment s'est formée l'unité des provinces occupées par l'Autriche. En l'an 1300, Paul de Brebir, *banus Croatorum et Bosniæ dominus*, annexe définitivement l'Herzégovine à la Bosnie, et vers la fin du XIVe siècle, le roi Stephan Tvartko conquiert la Rascie, c'est-à-dire le Sandjak actuel de Novi-Bazar, et ajoute à la Bosnie cette région, que les troupes austro-hongroises occupent aussi actuellement.

De 1463 jusqu'à la conquête définitive en 1527 s'écoule une période de luttes terribles. Quelques places fortes, et entre autres celles de Jaitche, avaient résisté. Les Hongrois et les bandes croates parvinrent souvent à vaincre les bandes turques, surtout quand elles étaient guidées par ces héros légendaires : Mathias et Jean Corvin. Mais les Turcs avançaient systématiquement. Quand ils voulaient prendre une place forte, ils dévastaient le pays, l'hiver, brûlaient tout et chassaient les habitans ou les emmenaient en esclavage, et l'été ils commençaient le siège. Faute de subsistances au milieu d'un district devenu absolument désert, la place était forcée de se rendre. Quand la bataille de Mohacz (29 août 1526), a livré la Hongrie aux Ottomans, le dernier rempart de la Bosnie, dont la défense donne lieu à des actes de bravoure légendaires, Jaitche tombe à son tour, en 1527. Un fait inouï facilita la conquête musulmane. La plupart des magnats, pour conserver leurs biens, et presque tous les bogomiles, exaspérés par les cruelles persécutions dont ils avaient été l'objet, se convertirent à l'islamisme. Ils devinrent dès lors les adeptes les plus ardens du mahométisme,

tout en conservant la langue et les noms de leurs ancêtres. Ils combattirent partout au premier rang dans les batailles qui assurèrent la Hongrie aux Turcs. De temps en temps, leurs bandes passaient la Save et allaient ravager l'Istrie, la Carniole et menacer les terres de Venise. Après le mémorable défaite des Turcs devant Vienne, leur puissance est brisée. En 1689 et 1697, les troupes croates envahissent la Bosnie. Le traité de Carlovitz de 1689 et celui de Passarovitz de 1718 rejetèrent définitivement les Turcs au-delà du Danube et de la Save jusqu'à la Roumanie.

Pour bien faire comprendre les résistances que l'Autriche peut rencontrer de la part des Bosniaques musulmans, il faut rappeler que ceux-ci se sont soulevés, les armes à la main, contre toutes les réformes que l'Europe arrachait à la Porte, au nom des principes modernes. Après la destruction des janissaires et les réformes de Mahamoud, ils s'insurgent et chassent le gouverneur. Le capétan de Gradachatch, Hussein, se met à la tête des begs révoltés, qui, unis aux Albanais, s'emparent des villes de Prisren, Ipek, Sophia et Nisch, pillent la Bulgarie et veulent détrôner le sultan vendu aux giaours. L'insurrection n'est vaincue en Bosnie qu'en 1831. En 1836, 1837 et 1839, nouveaux soulèvemens. Le hattischerif de Gulhané, qui proclamait l'égalité entre musulmans et chrétiens, provoqua une insurrection plus formidable que les précédentes. Omer-Pacha, après l'avoir comprimée, brisa définitivement la puissance des begs, en leur enlevant tous leurs privilèges. Ce qui montre combien les temps sont changés, c'est que les troubles de 1874, qui ont amené la situation actuelle et l'occupation de l'Autriche, provenaient non plus des begs, mais des rayas, qui jusqu'alors s'étaient laissé rançonner et maltraiter sans résistance, tant ils étaient brisés et asservis.

De ce résumé du passé de la Bosnie on peut tirer quelques conclusions utiles. Premièrement l'histoire, la race et les nécessités géographiques commandent la réunion de la Dalmatie et de la Bosnie. Cet infortuné pays a connu trois périodes de prospérité, d'abord sous les Romains, puis sous le grand ban Kulin et enfin sous le roi Tvartko, c'est-à-dire quand le commerce et la civilisation pénétraient à l'intérieur par le littoral dalmate. Seconde conclusion : l'intolérance et les persécutions religieuses ont perdu le pays et provoqué la haine du nom hongrois ; il faut donc à l'avenir traiter les trois confessions sur le pied d'une complète égalité. Troisième conclusion : les musulmans forment un élément d'opposition et de réaction dangereux et difficilement assimilable ; il faut donc les ménager, mais diminuer leur puissance, autant que possible, et surtout ne pas les retenir quand ils veulent quitter le pays. La Serbie, la Bulgarie et la

Roumélie ont cet avantage que les musulmans, étant Turcs, sont partis ou s'en vont. Ici, étant Slaves, ils restent pour la plupart. De là de grandes difficultés et de plus d'une sorte.

Pour me rendre de Brod à Serajewo, je n'ai pas à refaire le voyage accidenté que M. de Caix a raconté ici même. Le chemin de fer est achevé maintenant; je pars donc à six heures du matin et j'arrive vers onze heures du soir, de la façon la plus agréable. Comme la voie est très étroite, le train marche lentement et s'arrête longtemps à toutes les gares. Mais le pays est très beau et ses habitans d'une couleur locale très accentuée. Je ne me plains donc nullement de ne pas rouler en express. Il me semble voyager en voiturin, comme autrefois en Italie. J'observe tant que je peux, j'interroge de même mes compagnons de wagon et je prends des notes. Précisément j'ai à côté de moi un *Finanz-Rath*, un conseiller des finances, c'est-à-dire un employé supérieur du fisc, qui revient d'un tournée d'inspection. Il connaît à merveille l'agriculture du pays, son régime agraire et ses conditions économiques. Je l'avais pris d'abord pour un officier de cavalerie en petite tenue. Il porte la casquette militaire, un veston court brun clair, avec des étoiles au collet indiquant le grade, des poches nombreuses par devant, un pantalon collant et des bottes hongroises, plus un grand sabre. Les magistrats, les chefs de district, les gardes forestiers, les gardes du train et de la police, tous les fonctionnaires ont cet uniforme, identique de coupe, mais différent de couleur d'après la branche de l'administration à laquelle ils appartiennent; excellent costume, commode pour voyager, et qui, par son cachet militaire, inspire le respect aux populations de ce pays à peine pacifié.

Au départ, la voie suit la Save à quelque distance. Elle traverse de grandes plaines abandonnées, quoique très fertiles, à en juger par la hauteur de l'herbe et la pousse vigoureuse des arbres. Mais c'est la marche, où se livraient naguère encore les combats de frontières. Nous remontons un petit affluent de la Save, l'Ukrina, jusqu'à Derwent, gros village, où, non loin de la mosquée en bois, avec son minaret aigu recouvert de zinc brillant au soleil, s'élève une chapelle du rite oriental, aussi tout en bois, avec un petit campanile séparé, protégeant la cloche. A partir d'ici, la voie fait de grands lacets pour franchir la crête de partage qui nous sépare du bassin de la Bosna. Il faudra un jour continuer la ligne de Serajewo, sans quitter la Bosna, jusqu'à Samac, où déjà aboutit un embranchement allant à Vrpolje et qui devrait être prolongé en ligne droite, sur Essek par Djakovo.

Par-ci par-là, on voit des chaumières faites en clayonnage; elles sont posées sur un soubassement de pierres et couvertes de plan-

chettes de bois ; c'est là qu'habitent les tenanciers, les *kmets*. Les propriétaires musulmans vivent groupés dans les villes et dans les bourgs ou dans leurs environs. Deux constructions en torchis s'élèvent à côté de l'habitation du colon. L'une est une étable très petite, car presque tous les animaux de la ferme restent en plein air ; l'autre est le gerbier pour le maïs. Chaque ferme a son verger aux pruniers d'un demi-hectare environ. C'est ce qui, avec la volaille, procure un peu d'argent comptant. Ces prunes bleues, très belles et très abondantes, forment, séchées, un article important d'exportation. On en fait aussi de l'eau-de-vie, la *slivovitza*. Les champs emblavés sont défendus par des haies de branches mortes, ce qui révèle l'habitude primitive de laisser vaguer les troupeaux. Tout indique le défaut de soin et l'extrême misère. Les rares fenêtres des habitations, deux ou trois, sont très petites et n'ont pas de vitres. Des volets les ferment, de sorte qu'il faut choisir entre deux maux : ou le froid ou l'obscurité. Pas de cheminée ; la fumée s'échappe par les joints des planches du toit. Rien n'est entretenu. Les alentours de l'habitation sont à l'état de nature. En fait de légumes, quelques touffes d'ail et quelques fleurs, que les femmes aiment à se mettre dans les cheveux. Cependant la nature du sol se prêterait parfaitement à la culture maraîchère, car à Vélika, j'ai vu un charmant jardinet arrangé par le chef de gare où, entre des bordures de plantes d'agrément, croissaient à souhait des pois, des carottes, des oignons, des salades, des radis. Chaque famille pourrait ainsi, avec un sol si fertile, avoir son petit potager. Mais comment le raya aurait-il songé à cela quand son avoir et sa vie même étaient à la merci de ses maîtres ? Je vois ici partout les effets de ce fléau maudit, l'arbitraire, qui a ruiné l'empire turc et frappé comme d'une malédiction les plus beaux pays du monde.

A la gare de Kotorsko, je prends un bouillon avec un petit pain et un verre d'eau-de-vie de prunes pour faire un grog et je paie 16 kreuzer (0 fr. 40). On ne peut pas dire qu'on rançonne le voyageur. Ici la vallée de la Bosna est très belle, mais l'homme a tout fait pour la ravager et rien pour l'embellir ou l'utiliser. Les grands arbres ont été coupés. Des deux côtés de la rivière s'étendent des pâturages vagues, entrecoupés de broussailles et de maquis. Des troupeaux de moutons et de buffles y errent à l'aventure. Quoique la Bosna ait beaucoup d'eau, elle n'est pas navigable ; elle s'étale sur des bas-fonds et des rochers formant par endroits des rapides. Il aurait été facile de la canaliser. Vers le sud, trois étages de montagnes bleuâtres se superposent ; les sommets les plus élevés de la Veljna-Planina et de la Vrana-Planina portent encore de la neige, qui s'enlève vivement sur le ciel bleu. Les campagnes sont très mal cultivées. Quel

contraste avec les belles récoltes des environs de Djakovo! Les quatre cinquièmes des champs sont en jachère. On ne voit presque pas de froment : toujours du maïs et un peu d'avoine. Des cultivateurs en retard labourent encore en ce moment, — premiers jours de juin, — pour semer le maïs. La charrue est lourde et grossière, avec deux manches et un très petit soc en fer. Le fer est épargné partout ici; il est rare et cher. C'est l'opposé de notre Occident. Quatre bœufs maigres ouvrent avec peine un sillon dans une bonne terre de franche argile. Une femme les conduit et les excite d'une voix rauque. Elle porte, comme en Slavonie, la longue chemise de gros chanvre; mais elle a une veste et une ceinture noires, et sur la tête un mouchoir rouge, disposé comme le font les paysannes des environs de Rome. L'homme qui conduit la charrue est vêtu de bure blanche. Son énorme ceinture de cuir peut contenir tout un arsenal d'armes et d'ustensiles, mais il n'a ni yatagan ni pistolet. C'est un raya, et d'ailleurs le port d'armes est aujourd'hui défendu à tous. De longs cheveux jaunâtres s'échappent d'un fez rouge, qu'entoure une étoffe blanche roulée en turban. Sous un nez aquilin se dessine une fière moustache. Il représente le type blond, assez fréquent ici.

Voici Doboj. C'est le type des petites villes de Bosnie. A distance, l'aspect en est très pittoresque. Les maisons blanches des *agas*, ou propriétaires musulmans, s'étagent sur la colline, parmi les arbres. Une vieille forteresse, qui a soutenu bien des sièges, les domine. Trois ou quatre mosquées, dont une en ruines, chose rare en ce pays, dressent comme une flèche d'arbalète leurs minarets aigus. On arrive à Doboj en traversant la Bosna, par un pont de construction autrichienne. Une route importante, partant d'ici, mène en Serbie, par Tuzla et Zwornik. Des musulmans, sombres et fiers sous leurs turbans rouges, arrivent prendre le train. Ils enlèvent et emportent leurs selles du dos des chevaux des paysans, qu'ils ont loués au prix habituel de 1 florin (2 fr. 10) par jour. Grand émoi : le général d'Appel, gouverneur militaire de la province, arrive avec son état-major, après avoir fait une tournée d'inspection dans les province de l'Est. On le salue avec le plus profond respect. Il est ici le vice-roi. J'admire la tournure élégante, les charmans uniformes et la distinction de manières des officiers autrichiens.

Le train s'arrête à Maglaj, pour le dîner des voyageurs. Cuisine médiocre; mais il y a de quoi se nourrir, et l'écot est peu élevé : un florin, y compris le vin, qui vient de l'Herzégovine. La Bosnie n'en produit pas. Maglaj est plus important que Doboj : les maisons, avec leurs façades et leurs balcons en bois noirci, escaladent une colline assez raide, coupée en deux par une petite vallée profonde et verdoyante : dans les jardins, des cerisiers et des poiriers

magnifiques. Grand nombre de mosquées, dont une avec le dôme typique. La ligne convexe du dôme et la ligne verticale du minaret me paraissent offrir une silhouette admirable d'élégance et de simplicité, surtout si à côté s'élève un bel arbre, un palmier ou un platane. Le profil de nos églises n'est pas aussi beau ; c'est à peine si celui du temple grec lui est supérieur. A la gare de Zetpche, comme à presque toutes les autres, des maçons italiens travaillent. Des Piémontais extraient, des carrières, des pierres d'un calcaire très dur et d'une belle nuance jaune dorée : c'est presque du marbre. La voie traverse un magnifique défilé, que défend le château-fort de Vranduk. Il n'y a place que pour la Bosna. Nous la côtoyons, avec des déclivités très raides à notre gauche. Elles sont complètement boisées. J'y remarque, parmi les chênes, les hêtres et les frênes, des noyers qui semblent venus spontanément, ce qui est exceptionnel en Europe. De beaux troncs d'arbre gisent à terre, pourrissant sur place. Le bois est surabondant, parce que la population et les chemins manquent. La Bosna fait un nœud autour du rocher à pic sur lequel se trouve Vranduk. Les vieilles maisons de bois sont accrochées aux reliefs des escarpemens ; c'est le site le plus romantique qu'on puisse voir. La route, coupée dans le flanc de la montagne, passe à travers la porte crénelée de la forteresse. On formait la garnison de janissaires en retraite. L'ancien nom slave de ce bourg, Vratnik, signifie « porte. » C'était, en effet, la porte de la Haute-Bosnie et de Serajewo. Les grenadiers du prince Eugène la prirent d'assaut, et les Turcs, en fuyant, se jetèrent dans la rivière.

Bientôt nous entrons dans la belle plaine de Zenitcha. Elle est extrêmement fertile et assez bien cultivée. Bourg important, et qui a de l'avenir ; car, tout à côté de la gare, on extrait de la houille presque du sous-sol. Ce n'est guère que du lignite ; cependant il fait marcher notre locomotive ; il pourra donc servir de combustible aux fabriques qui surgiront plus tard. La ville musulmane est à quelque distance. Déjà, le long de la voie, s'élèvent des maisons en pierres et un hôtel. Des dames, en fraîches toilettes d'été, sont venues voir l'arrivée du train. La malle-poste autrichienne arrive de Travnik par une bonne route, nouvellement remise en état. N'étaient quelques begs qui fument leurs tchibouks, immobiles et sombres à l'aspect des nouveautés et des étrangers, on se croirait en Occident. La transformation se fera vite partout où arrivera le chemin de fer. Pour atteindre Visoka, on traverse un nouveau défilé, moins étranglé, mais plus étrange que celui de Vranduk. De hautes montagnes enserrent de près la Bosna des deux côtés. Les escarpemens de grès qui les composent ont pris, sous l'action de l'érosion, les formes les plus fantastiques. Ici, on dirait des géans debout, comme

les fameux rochers de Hanseilig, le long de l'Eger, près de Carlsbad; là, c'est une tête colossale de dragon ou de lion qui apparaît au milieu des chênes; ailleurs, ce sont de grandes tables suspendues, en équilibre, sur un mince support, prêt à s'écrouler; plus loin, des champignons gigantesques ou des fromages arrondis et superposés. Dans le Haut-Missouri et dans la Suisse saxonne, on trouve des formations semblables. J'ai rarement vu une gorge aussi belle et aussi pittoresque. *Hoch romantisch!* s'écrient mes compagnons de voyage. Quand nous débouchons dans la Haute-Bosnie, la nuit est venue, et il est onze heures et demie avant que nous arrivions à Serajewo. Les fiacres à deux chevaux ne manquent pas, mais ils sont pris d'assaut par les officiers et les nombreux voyageurs. Il y en a tant, que je ne trouve plus place dans le *Grand Hotel de l'Europe*. C'est à peine si je parviens à obtenir un lit dans la petite auberge *Austria* qui est en même temps un café-billard. Le *Grand Hôtel* ne serait pas déplacé sur le Ring à Vienne ou dans la *Radiaal Strasse* de Pesth : majestueux bâtiment à trois étages, avec une corniche, des cordons, des encadremens de fenêtres d'effet monumental; au rez-de-chaussée, un café-restaurant fermé de glaces colossales, peintures au plafond, lambris dorés; des billards en ébène, journaux et revues: on se croirait rue de Rivoli, à l'*Hôtel Continental*. Rien de pareil à Constantinople. C'est grâce à l'occupation qu'on peut maintenant arriver et s'installer, de la façon la plus confortable, au centre de ce pays, naguère encore si peu abordable.

Le matin, je me lance au hasard. Le soleil de juin chauffe fort, mais l'air est vif, car Serajewo est à 1,750 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire presque à la même altitude que Genève ou Zurich. Je suis la grande rue, qu'on a appelée *Franz-Joseph Strasse*, en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Ceci semble bien indiquer déjà une prise de possession définitive. Voici d'abord une grande église avec quatre coupoles surélevées, dans le style de celles de Moscou. Elle est badigeonnée en blanc et bleu clair. L'aspect en est imposant; c'est la cathédrale du culte orthodoxe oriental. La tour qui doit contenir les cloches est inachevée; le gouverneur turc avait invoqué une ancienne loi musulmane qui défend aux chrétiens d'élever leurs constructions plus haut que les mosquées. La rue est d'abord garnie de maisons et de boutiques à l'occidentale : libraires, épiciers, photographes, marchandes de modes, coiffeurs; mais bientôt on arrive au quartier musulman. Au centre de la ville, un grand espace est couvert de ruines : c'est la suite de l'incendie de 1878. Mais déjà on bâtit, de tous les côtés, de bonnes maisons en pierres et en briques. Seulement, me dit-on, le terrain

est très cher : 70 à 100 francs le mètre. A droite, une fontaine. Le filet d'eau cristallin jaillit d'une grande plaque de marbre blanc, où sont gravés, en demi-relief, des versets du Koran. Une jeune fille musulmane, non encore voilée, à large pantalon jaune, une servante autrichienne, blonde, les bras nus, tablier blanc sur une robe rose, et une tzigane, à peine vêtue d'une chemise entr'ouverte, viennent remplir des vases d'une forme antique. A côté, de vigoureux portefaix, des *hamals*, sont assis, les jambes croisées ; ils sont vêtus comme ceux de Constantinople. Les trois races sont bien accusées : c'est un tableau achevé. Ces fontaines, qu'on rencontre partout dans la péninsule jusqu'au haut des passages des Balkans, sont une des institutions admirables de l'islam. Elles ont été fondées et elles sont entretenues sur le revenu des biens vakoufs légués à cet effet, afin de permettre aux croyans de faire les ablutions qu'impose le rituel. L'islamisme, comme le christianisme, inspire à ses fidèles cet utile sentiment qu'ils accomplissent un devoir de piété et qu'ils plaisent à Dieu, en prélevant sur leurs biens de quoi pourvoir à un objet d'utilité générale.

J'arrive à la Tchartsia : c'est le quartier marchand. Je n'ai rien vu, pas même au Caire, d'un aspect plus complètement oriental. Sur une longue place où s'élèvent une fontaine et un café turc, débouchent tout un réseau de petites rues, avec des échoppes entièrement ouvertes, où s'exercent les différens métiers. Chaque métier occupe une ruelle. L'artisan est en même temps marchand, et il travaille à la vue du public. Les batteurs de cuivre sont les plus intéressans et les plus nombreux. En Bosnie, chrétiens et musulmans veulent des vases en cuivre, parce qu'ils ne se cassent pas. Ce sont seulement les plus pauvres qui se servent de poterie. Quelques objets ont un cachet artistique ; ainsi, les vastes plateaux, à dessins gravés, sur lesquels on apporte le dîner à la turque et qui servent aussi de table pour huit ou dix personnes ; les cafetières à forme arabe ; les vases de toute grandeur, unis et ouvragés, d'un contour très pur, certainement empruntés à la Grèce ; des tasses, des cruches, des moulins à café en forme de tubes. La ruelle des cordonniers est aussi très intéressante. On y trouve d'abord toute la collection habituelle des chaussures orientales : bottes basses en cuir jaune, en cuir rouge, pantoufles de dames en velours brodé d'or, mais surtout une infinie variété d'opankas, la chaussure nationale des Jougo-Slaves. Il y en a de toutes petites pour enfans, qui sont ravissantes. Les savetiers travaillent accroupis dans des niches basses, au-dessous de l'étalage. Les mégissiers offrent des courroies, des brides, et principalement des ceintures très larges, à plusieurs étages : les unes, tout unies, pour les rayas ; d'autres, richement brodées et piquées en soie de couleurs vives, pour les

begs. C'est encore une des particularités du costume national. Les potiers n'ont que des produits très grossiers, mais souvent la forme est belle et le décor d'un effet extrêmement original. Ils font beaucoup de têtes de tchibouques en terre rouge. Les pelletiers sont bien achalandés. Comme l'hiver est long et froid, jusqu'à 15 et 16 degrés sous zéro, les Bosniaques ont tous des caftans ou des vestes doublés et garnis de fourrure. Les paysans n'ont que de la peau de mouton, qu'ils préparent eux-mêmes. On abat dans les forêts de la province 50 à 60,000 animaux à fourrure; mais, chose étrange, il faut envoyer les peaux en Allemagne pour les préparer.

Les orfèvres ne font que des bijoux grossiers; les musulmanes riches préfèrent ceux qui viennent de l'étranger, et les femmes des rayas portent des monnaies enfilées, quand elles osent et qu'il leur en reste. Je remarque cependant de jolis objets en filigranes d'argent : coquetiers pour soutenir les petites tasses à café, boucles, bracelets, boutons. Les forgerons font des fers à cheval, qui sont tout simplement un disque avec un trou au milieu. Les serruriers sont peu habiles, mais ils confectionnent cependant des pommeaux et des battans de porte, fixés sur une rosace, d'un dessin arabe très élégant. Depuis que le port des armes est défendu, on n'expose plus en vente ni fusils, ni pistolets, ni yatagans; je vois seulement des couteaux et des ciseaux niellés et damasquinés avec goût. Pas de marchands de meubles; il n'en faut pas dans la maison turque, où il n'y a ni table, ni chaise, ni lavabo, ni lit. Le divan, avec ses coussins et ses tapis, tient lieu de tout cela.

Les métiers exercés dans la Tchartsia sont le monopole des musulmans. Chacun d'eux forme une corporation avec ses règlemens qu'on vient de confirmer récemment. L'état social est exactement le même ici qu'au moyen âge, en Occident. A la campagne, règne le régime féodal et dans les villes celui des corporations. Toutes les villes principales de la Bosnie ont leur Tchartsia. On y voit à l'œuvre toutes celles des industries du pays qui ne s'exercent pas à l'intérieur des familles. Celles-ci sont les plus importantes. Elles comprennent la fabrication de tous les tissus : la toile de lin et de chanvre, les diverses étoffes de laine pour vêtement. On fabrique aussi beaucoup de tapis, à couleurs très solides, que les femmes extraient elles-mêmes des plantes tinctoriales du pays. Les dessins en sont simples, les tons harmonieux et le tissu inusable, mais on n'en fait guère pour la vente. Le travail conserve ici son caractère primitif : il est accompli pour satisfaire les besoins de celui qui l'exécute, non en vue de l'échange et de la clientèle.

Dans certaines rues de la Tchartsia, des femmes musulmanes sont assises à terre. Le yachmak cache leur visage, et leur corps disparaît sous les amples plis du feredjé. Elles paraissent très pau-

vres. Elles ont à côté d'elles des mouchoirs et des serviettes brodées qu'elles désirent vendre. Mais elles ne font pas un geste et ne disent pas un mot pour y réussir. Elles attendent immobiles, disant le prix quand on le leur demande, mais rien de plus. Agissent-elles ainsi en raison de leurs idées fatalistes, ou parce qu'elles ont le sentiment qu'en s'occupant de vendre, elles font une chose qui n'est guère permise aux femmes, parmi les mahométans? Combien aussi la manière de faire du marchand musulman diffère de celle du chrétien et du juif! Le premier n'offre pas et ne se laisse pas marchander : il est digne et ne veut pas surfaire. Les seconds se disputent les cliens, offrent à grands cris leurs marchandises et demandent des prix insensés, qu'ils réduisent à la moitié, au tiers, au quart, finissant toujours par rançonner l'acheteur. La broderie des étoffes, des mouchoirs, des serviettes, des chemises est la principale occupation des femmes musulmanes. Elles ne lisent pas, s'occupent peu du ménage, ne font pas d'autre travail de main et chaque famille met sa vanité à avoir le plus possible de ce linge de prix. Elles confectionnent ainsi des objets brodés de fils d'or et de soie qui sont de vraies œuvres d'art et qu'on conserve de génération en génération.

Comme les négocians de Londres, les musulmans qui ont un échoppe dans la Tchartsia n'y logent pas, ils ont leur demeure parmi les arbres, sur les collines des environs. Ils viennent ouvrir les deux grands volets de leur boutique-atelier, le matin, vers neuf heures, et ils la ferment le soir, au soleil couchant, et parfois aussi pendant le jour, pour aller faire leurs prières à la mosquée. Nulle part, les prescriptions de l'islam n'ont d'observateurs plus scrupuleux que parmi ces sectateurs de race slave.

Par déférence mutuelle, la Tchartsia chôme trois jours par semaine : le vendredi, jour férié des musulmans ; le samedi, pour le sabbat des juifs ; et le dimanche à cause des chrétiens. Aujourd'hui jeudi, la place et les rues avoisinantes sont encombrées de monde. L'aspect de cette foule est plus complètement oriental que je ne l'ai vu même en Égypte, parce que tous ici, sans distinction de culte, portent le costume turc : le turban rouge, brun ou vert, la veste brune et les larges pantalons de zouave, rouge foncé ou bleu. Cela fait un vrai régal de couleurs pour les yeux. On reconnaît la race dominante non à son costume, mais à son allure. Le musulman, aga ou simple marchand, a l'air fier et dominateur. Le chrétien ou le juif a le regard inquiet et la mine humble de quelqu'un qui craint le bâton. Voici un beg fendant la foule sur son petit cheval, qui tient la tête haute comme son maître. Devant ses serviteurs qui le précèdent, chacun s'écarte avec respect. C'est le seigneur du moyen âge. Des rayas en haillons viennent vendre des moutons, des oies, des dindons et des truites.

On me demande pour un dindon 3 1/2 florins, plus de 8 francs : c'est cher dans un pays primitif. Ici, comme dans tout l'Orient, le mouton fournit presque exclusivement la viande de boucherie. Des Bulgares vendent des légumes, qu'ils viennent cultiver, chaque printemps, dans des terres qu'ils louent. Je vois vendre aux enchères et adjuger un cheval avec son bât pour 15 florins ou 36 francs environ. Il est vrai que c'est une pauvre vieille bête, maigre et blessée. Tous les transports se font à dos de bête de somme, même sur les routes nouvellement construites. La charrette était inconnue, sauf dans la Pozavina, ce district du nord-est, borné par la Save et la Serbie, le seul où il y ait des plaines un peu étendues. Sur le marché, les chevaux apportent le bois à brûler. Quand le poulain a été soumis au bât, il ne le quitte plus jusqu'à sa mort, ni dans l'écurie, ni au pâturage.

Je traverse le Bezestan : c'est le Bazar. Il ressemble à tous ceux de l'Orient : longue galerie voûtée, avec des niches à droite et à gauche, où les marchands étalent leurs marchandises. Mais toutes viennent d'Autriche, même les étoffes et les pantoufles en velours brodées d'or, genre Constantinople. Près de là je visite la mosquée d'Usref-Beg. C'est la principale de la ville, qui en compte, dit-on, plus de quatre-vingts. Un mur l'entoure, mais des arcades fermées par un grillage en entrelacs permettent aux passans de voir le lieu saint. Une grande cour la précède. Au milieu s'élève une fontaine que couvre de son feuillage un arbre immense, dont les branches dessinent des ombres mobiles sur le pavé de marbre blanc. Cette fontaine se compose d'un bassin surélevé, protégé par un treillis forgé, d'où neuf bouches projettent l'eau dans une vasque inférieure. Au-dessus s'arrondit une coupole soutenue par des colonnes entre lesquelles est établi un banc circulaire. Je m'y assieds. Il est près de midi. La fraîcheur est délicieuse ; l'eau qui jaillit et retombe fait un doux murmure, qu'accompagne le roucoulement des palombes. Des musulmans font leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée. Ils se lavent avec le soin le plus consciencieux les pieds, les mains et les bras jusqu'aux coudes, la figure, et surtout le nez, les oreilles et le cou. D'autres sont assis à côté de moi, faisant passer entre leurs doigts les baies de leur chapelet et récitant des versets du Koran en élevant et laissant alternativement tomber la voix et en inclinant la tête de droite à gauche, en mesure. Le sentiment religieux s'empare des vrais croyans de l'islam avec une force sans pareille ; il les transporte dans un monde supérieur. N'importe où ils se trouvent, ils accomplissent les prescriptions du rituel sans s'inquiéter de ceux qui les environnent. Jamais je n'ai mieux senti la puissance et l'élévation du mahométisme.

La mosquée est précédée par une galerie, que supportent de belles

colonnes antiques, avec des chapiteaux et des bases en bronze. On y dépose les morts avant de les porter en terre. La mosquée est très grande. Sa coupole unique, vide, sans autels, sans bas-côtés, sans mobilier aucun, avec ces fidèles à genoux sur les nattes et les tapis, disant leurs prières en baisant de temps en temps la terre, est vraiment le temple du monothéisme, bien plus que l'église catholique, dont les tableaux et les statues rappellent les cultes polythéistes de l'Inde. D'où vient cependant que l'islamisme, qui n'est, au fond, que le mosaïsme, avec d'excellentes prescriptions hygiéniques et morales, ait partout produit la décadence, au point que les pays les plus riches pendant l'antiquité, se sont dépeuplés et semblent frappés d'une malédiction, depuis que le mahométisme y règne? J'ai lu bien des dissertations à ce sujet; elles ne me semblent pas avoir complètement élucidé la question. On pourrait étudier ici mieux que partout ailleurs l'influence du Koran, parce que nulle action n'est attribuable, ni à la race, ni au climat. Les Bosniaques musulmans sont restés de purs Slaves; ils ne savent ni le turc, ni l'arabe; ils récitent les versets et les prières du rituel qu'ils ont appris par cœur, mais ils ne les comprennent pas plus que les paysans italiens disant l'*Ave Maria* en latin; ils ont conservé leurs noms slaves avec la terminaison croate en *itch* et même leurs armoiries qui existent encore au couvent de Kreschova. Les Kapetanovitch, les Tchengitch, les Rajkovitch, les Sokslovitch, les Philippovitch, les Tvarkovitch, les Kulinovitch sont fiers du rôle qu'ont joué leurs ancêtres avant la venue des Osmanlis. Ils méprisaient les fonctionnaires de Constantinople, surtout depuis qu'ils portaient le costume européen. Ils les considéraient comme des renégats et des traîtres, pires que des giaours. Le plus pur sang slave coulait dans leurs veines et en même temps ils étaient plus fanatiquement musulmans que le sultan et même que le cheik-ul-islam. Ils ont toujours été en lutte sourde ou déclarée contre la capitale. Il ne peut pas s'agir ici non plus de l'action démoralisante de la polygamie : ils n'ont jamais eu qu'une femme, et la famille a conservé le caractère patriarcal de l'antique zadruga. Le père de famille, le stareschina, conserve une autorité absolue, et les jeunes sont pleins de respect pour les anciens. Cependant il est certain que, depuis le triomphe du croissant, la Bosnie a perdu la richesse et la population qu'elle possédait au moyen âge, et qu'elle était avant l'occupation le pays le plus pauvre, le plus barbare, le plus inhospitalier de l'Europe. Cela est dû manifestement à l'influence de l'islamisme. Mais comment et pourquoi? Voici les effets fâcheux que je discerne.

Le vrai musulman n'aime ni le progrès, ni les nouveautés, ni l'instruction. Le Koran lui suffit. Il est satisfait de son sort, résigné, donc peu avide d'améliorations, un peu comme un moine catho-

lique; mais en même temps il méprise et hait le raya chrétien, qui est le travailleur. Il le dépouille, le rançonne, le maltraite sans pitié, au point de ruiner complètement et de faire disparaître les familles de ceux qui seuls cultivent le sol. C'est l'état de guerre continué en temps de paix et transformé en un régime de spoliation permanente et homicide. L'épouse musulmane, même quand elle est unique, est toujours un être subalterne, une sorte d'esclave privée de toute culture intellectuelle, et comme c'est elle qui forme les enfans, filles et garçons, on en voit les funestes conséquences. Aux désastreux effets de l'islam il y a une exception, et elle est éclatante. Dans le midi de l'Espagne, les Arabes ont produit une civilisation merveilleuse : agriculture, industrie, sciences, lettres, arts; mais tout cela venait directement de la Perse, de Zoroastre, non de l'Arabie de Mahomet. Ce qu'on appelle l'architecture arabe est l'architecture persane. A mesure que l'action de l'islam a remplacé celle du mazdéisme, la Perse et toute l'Asie-Mineure ont décliné. Voyez ce que sont devenus aujourd'hui ces édens du monde antique!

Près de la mosquée se trouve le turbé ou chapelle qui renferme les tombeaux du fondateur Usref-Beg et de sa femme et le médressé ou école supérieure, dans laquelle des jeunes gens étudient le Koran, ce qui leur permettra, en leur qualité de savans, de devenir des softas, des ulémas, des kadis, des imans; chacun d'eux a une petite cellule où il vit et prépare ses repas. Ils sont entretenus par le revenu des vakoufs. Près de là, je visite le bain principal, non occupé en ce moment. Il est formé d'une série de rotondes surmontées de coupoles, recouvertes extérieurement de feuilles de plomb où sont incrustés de nombreux disques de verre très épais, qui éclairent l'intérieur. Il est assez proprement tenu et il est chauffé par des canaux maçonnés souterrains, comme les hypocaustes romains. Obéissant aux prescriptions hygiéniques de leur rituel, les musulmans ont seuls conservé cette admirable institution des anciens. Les plus petites bourgades de la péninsule balkanique, qui ont des habitans mahométans, ont leur bain public, où les hommes, même les pauvres, vont très souvent, et où les femmes sont tenues de se rendre au moins une fois par semaine, le vendredi. Quand les musulmans s'en vont, les bains sont supprimés. A Belgrade, ils ont disparu; à Philippopoli, le bain principal est devenu le palais de l'assemblée nationale. Il faudrait au moins garder des Turcs ce qu'ils avaient créé de bon, d'autant plus qu'ils n'ont fait que nous transmettre ce qu'ils avaient hérité de l'antiquité.

Je me rends chez le consul d'Angleterre, M. Edward Freeman, pour qui lord Edmond Fitz-Maurice m'a donné une lettre d'introduction du *foreign office*. Je le rencontre revenant de sa promenade à che-

val quotidienne. Il personnifie parfaitement l'Angleterre moderne. C'est le type achevé du gentleman : il a le teint clair et la chair ferme de l'homme qui fait beaucoup d'exercice au grand air et qui, chaque matin, s'asperge de l'eau froide du *tub*. Il porte, à la façon de l'Inde, le chapeau de liège revêtu de toile blanche, le veston de tweed écossais, la culotte de peau de daim et la botte de chasse. Son cheval est de pur sang. Tout est de première qualité et révèle un soin achevé. Quel contraste avec cet entourage très pittoresque, mais où les bâtimens, les gens et leurs costumes ignorent l'entretien : ce qu'il y a de plus oriental face à face avec ce qu'il y a de plus occidental ! M. Freeman occupe une grande maison turque. Le premier étage se projette au-dessus de la rue, en surplomb hardi, mais la principale façade s'étend sur un vaste jardin dont les pelouses bien rasées sont entourées de jolis arbustes et de fleurs. M. Freeman est amateur de chasse et de pêche ; les truites et le gibier sont encore abondans, me dit-il, mais depuis l'occupation, les prix de toutes choses ont doublé et parfois triplé. Il paie sa maison 2,000 francs, et s'il peut la garder pour 4,000 francs, il ne s'en plaindra pas. Le propriétaire est un juif. Près d'ici se trouvent les bâtimens de l'administration et du gouvernement, une caserne, la poste, et deux grandes mosquées converties en magasins militaires. Le Konak, où loge le général d'Appel, est un palais d'aspect très imposant. Les autres services ont été installés dans d'anciennes maisons turques, mais elles ont été réparées, blanchies, peintes, et tout est d'une propreté irréprochable. La vieille carapace musulmane abrite le mécanisme gouvernemental autrichien. Je porte au gouverneur civil, M. le baron Nikolitch, la carte de M. de Kallay, et je reçois l'assurance qu'on me fournira tous les documens officiels.

M. de Neumann m'a donné une lettre pour un de ses anciens élèves, employé au département de la justice, M. Scheimpflug. Celui-ci a bien voulu me servir de guide pendant mon séjour à Serajewo, et comme il s'occupe spécialement des lois musulmanes et du régime agraire, il m'a donné à ce sujet les détails les plus intéressans : j'en reproduis quelques-uns. En principe, d'après le Koran, le sol appartient à Dieu, donc à son représentant, le souverain. Les begs et les agas, comme autrefois les spahis, n'occupaient leurs domaines, *spahiliks* ou *tchiflits*, qu'à titre de fief et comme rémunération du service militaire. D'après la nature du droit de propriété dont ils sont l'objet, on distingue cinq sortes de biens. Les biens *melk*, correspondant à ceux tenus en *fee simple* en Angleterre : c'est la forme qui se rapproche le plus de la propriété privée du type quiritaire et de celle de notre code civil. Quelques grandes familles possèdent encore des titres de propriété datant d'avant la conquête ottomane. Les biens *mirié* sont ceux dont l'état a con-

cédé la jouissance héréditaire, moyennant une redevance annuelle et des services personnels. La législation turque nouvelle avait accordé aux détenteurs le droit de vendre et d'hypothéquer ce droit de jouissance, qui était transmissible héréditairement aux descendans, aux ascendans, à l'épouse et même aux frères et sœurs. Les biens *ekvoufé*, ou vakoufs, sont ceux qui appartiennent à des fondations, très semblables à celles qui existaient partout en Europe, sous l'ancien régime. Le revenu de ces biens n'est pas destiné seulement, comme on le croit, à l'entretien des mosquées. Le but des fondateurs a été de pourvoir à des services d'un intérêt général : écoles, bibliothèques, cimetières, bains, fontaines, trottoirs, plantations d'arbres, hôpitaux, secours aux pauvres, aux infirmes, aux vieillards. Chaque fondation a son conseil d'administration. Dans la capitale, une administration centrale, le ministère des vakoufs, surveille, au moyen de ses agens, la gestion des institutions particulières, prodigieusement nombreuses dans tout l'empire ottoman.

Tant que le sentiment religieux avait conservé son action, le revenu des vakoufs, qui avait un certain caractère sacré, allait à sa destination, mais depuis que la démoralisation et la désorganisation ont amené un pillage universel, les administrateurs locaux et leurs contrôleurs ou inspecteurs empochent le plus clair du produit des biens *ekvoufé*. C'est affligeant, dans un pays où ni l'état ni la commune ne font absolument rien pour l'intérêt public. Les vakoufs sont un élément de civilisation indispensable; tout ce qui est d'utilité générale leur est dû. La confiscation des vakoufs serait une faute économique et un crime de lèse-humanité. Ne vaut-il pas mieux satisfaire aux nécessités de la bienfaisance, de l'instruction et des améliorations matérielles au moyen du revenu d'un domaine qu'au moyen de l'impôt? Dans les pays nouvellement détachés de la Turquie, en Serbie, en Bulgarie, au lieu de vendre ces biens affectés à un but utile, il faudrait les soumettre à une administration régulière, gratuite et contrôlée par l'état, comme celles qui chez nous gèrent si admirablement les propriétés des hospices et des bureaux de bienfaisance. Certaines personnes constituent des domaines en vakoufs, à condition que le revenu en soit remis perpétuellement à leurs descendans : c'est une sorte de fidéicommis, comme au moyen âge en Occident. Des rentes sont aussi *ekvoufé*. On estime que le tiers du territoire est occupé par les vakoufs. Tout ce qu'on pourrait faire serait d'appliquer à l'instruction le revenu des mosquées tombées en ruines ou abandonnées, comme on en voit quelques-unes à Serajewo.

Les biens *metruké* sont ceux qui servent à un usage public; les places dans les villages où se fait le battage du blé, où stationnent

le bétail et les chevaux de bât ; les forêts et les bois des communes. On appelle *mevat*, c'est-à-dire sans maître, les biens qui sont situés loin des habitations, « hors de la portée de la voix. » Tels sont les forêts et les pâturages qui couvrent les montagnes. Après la répression de l'insurrection de 1850, Omer-Pacha a proclamé que toutes les forêts appartenaient à l'état ; mais les villageois ont des droits d'usage qu'il faudra respecter.

Le droit musulman a consacré bien plus complètement que le droit romain ou français le principe ordinairement invoqué par les économistes, que le travail est la source de la propriété. Ainsi les arbres plantés et les constructions faites sur la terre d'autrui constituent une propriété indépendante. Il en est de même chez les Arabes, en Algérie, où souvent trois propriétaires se partagent les produits d'un champ ; l'un récoltant le grain, un autre les fruits de ses figuiers, le troisième les feuilles de ses frênes, comme fourrage pour le bétail, durant l'été. Celui qui, de bonne foi, a construit ou planté sur la terre d'autrui peut devenir propriétaire du sol, en payant le prix équitable, si la valeur de ses travaux dépasse celle des fonds, ce qui est ordinairement le cas ici, à la campagne. Dans tout le monde musulman, depuis le Maroc jusqu'à Java, le défrichement est un des principaux modes d'acquérir la propriété et la cessation de la culture la fait perdre. A moins que le sol ne soit converti en pâturage ou mis en jachère pour préparer une récolte, celui qui cesse pendant trois ans de le cultiver en perd la jouissance, qui revient à l'état. Un fameux jurisconsulte arabe, dont les sentences ont une autorité si grande près des tribunaux indigènes que le gouvernement français a fait traduire son livre, Sidi-Kelil, énonce le principe suivant : « Celui-là qui vivifie la terre morte en devient propriétaire. Les traces de l'occupation ancienne ont-elles disparu, celui qui revivifie le sol l'acquiert. » Parole admirable.

D'après le droit musulman, l'intérêt général met des limites aux droits du propriétaire particulier. Il ne peut qu'user, et non abuser, et il doit maintenir la terre productive. Il n'est pas libre de vendre à qui il lui plaît. Les voisins, les habitans du village et le tenancier ont un droit de préférence, appelé *cheffaa* ou *suf*. On se rappelle le rôle que la cheffaa a joué dans la question du domaine de l'Enfida. Le juif Lévy, se rappelant sans doute la façon dont Didon avait acquis, au même lieu, l'emplacement de Carthage, achète une vaste propriété, moins une étroite lisière tout autour. Les voisins ne pourront, pensait-il, invoquer le droit de préférence, puisque la terre qui les touche n'a pas changé de mains. La cheffaa ou « le retrait » existait partout autrefois chez les Germains et chez les Slaves, au profit des habitans du même village. C'était un reste de l'ancienne collectivité communale, et le moyen d'empêcher les étran-

gers de se fixer au milieu d'un groupe qui n'était au fond que la famille élargie.

La vente des biens-fonds se faisait ici devant l'autorité civile et en présence de témoins. L'acte qui constatait la transmission d'un immeuble, *le tapou*, était frappé d'une taxe de 5 pour 100 de la valeur et il devait être revêtu de la griffe du sultan, *rugra*, qui ne s'obtenait qu'à Constantinople. Le titre d'achat, le tapou était un extrait d'un « terrier » qui, comme les registres de nos conservateurs des hypothèques, contenait un tableau assez exact de la répartition des biens-fonds et des propriétaires auxquels ils appartenaient. Malheureusement l'Autriche n'a pu obtenir ces terriers. Ils seront remplacés par le cadastre qu'on achève actuellement.

Des lois récentes aux États-Unis déclarent insaisissable la maison du cultivateur et la terre y attenante. Ce *Home stead Law*, cette loi protectrice du foyer existe, depuis les temps les plus reculés, en Bosnie et en Serbie. Les créanciers ne peuvent enlever aux débiteurs insolvables ni sa demeure, ni l'étendue de terre indispensable pour son entretien. Il y a plus : s'il ne se trouvait pas sur les biens saisis et mis en vente une habitation assez modeste pour la situation future de l'insolvable, la masse créancière devait lui en construire une. Le préfet de police de Serajewo, le baron Alpi, racontait à M. Scheimpflug qu'il était surpris du grand nombre d'individus vivant de la charité publique. Après examen, il constata que tous ces mendians étaient propriétaires d'une maison. Une loi récente avait confirmé l'ancien principe du *Home stead*, qu'on réclame aujourd'hui en Allemagne, et sur lequel M. Rudolf Meyer vient de publier un livre des plus intéressans : *Heimstätten und andere Wirthscaftsgezetze.* « Les *Homesteads* et autres lois agraires. »

L'Autriche se trouve maintenant en Bosnie aux prises avec ce grave problème qui ne laisse pas que de présenter quelques difficultés aux Français en Algérie et à Tunis, aux Anglais dans l'Inde, et aux Russes dans l'Asie centrale : au moyen de quelles réformes et de quelles transitions peut-on adapter la législation musulmane à la législation occidentale ? La question est à la fois plus urgente et plus difficile ici, car il s'agit de provinces qui formeront partie intégrante de l'empire austro-hongrois et non de possessions détachées, comme pour l'Angleterre et même pour la France. D'autre part, on a en Bosnie une facilité exceptionnelle pour pénétrer dans l'intimité de la pensée et de la conscience musulmanes. Ces sectateurs de l'islam, qui ont été plus complètement modelés par le Koran et qui lui sont plus fanatiquement dévoués que nuls autres, ne sont pas des Arabes, des Hindous, des Turcomans étrangers à l'Europe par le sang, par la langue, par l'éloignement ; ce sont des Slaves qui parlent l'idiome des Croates et des Slovènes, et ils habitent à proxi-

mité de Venise, de Pesth et de Vienne. C'est donc à Serajewo qu'on peut le mieux faire une étude approfondie du mahométisme, de ses mœurs, de ses lois, et de leur influence sur la civilisation. Ce que j'apprends ici concernant les lois réglant la propriété foncière me les fait considérer comme supérieures à celles que nous avons empruntées au dur génie de Rome. Elles respectent mieux les droits du travail et de l'humanité. Elles sont plus conformes à l'idéal chrétien et à la justice économique. D'où vient que les populations vivant sous l'empire de ces lois ont été parmi les plus malheureuses de notre globe, où tant d'infortunés sont impitoyablement foulés et spoliés? Voici comment leur condition s'est toujours empirée. Après la conquête par les Ottomans, le territoire fut, comme d'habitude, divisé en trois parts : une pour le sultan, une pour le clergé, une pour les propriétaires musulmans. Ces propriétaires étaient les nobles bosniaques et les bogomiles convertis à l'islamisme et les spahis à qui le souverain donna des terres en fiefs. Les chrétiens qui accomplirent tout le travail agricole devinrent des espèces de serfs, appelés *kmets* (colons), ou *rayas* (bétail). Au début et jusque vers le milieu du siècle dernier, les kmets n'avaient à livrer à leurs propriétaires, grands (*begs*) ou petits (*agas*), qu'un dixième des produits sur place et sans avoir à les transporter au domicile de leurs maîtres, plus un autre dixième à l'état pour l'impôt. L'état, ne faisant rien, avait peu de besoins d'argent; les spahis et les begs vivaient en grande partie des razzias qu'ils faisaient dans les pays voisins. Mais peu à peu les nécessités et les besoins des propriétaires s'accrurent au point de les porter à prélever le tiers ou la moitié de tous les produits du sol, livrables à leurs domiciles, plus deux ou trois jours de corvée par semaine. Quand les janissaires cessèrent d'être des prétoriens, vivant de leur solde dans les casernes, et acquirent des terres, ils furent sans pitié pour les rayas, et ils donnèrent aux begs nationaux l'exemple de ces extorsions sans limites. On ne laissait aux kmets que strictement ce qu'il leur fallait pour subsister. Dans les hivers qui suivaient une mauvaise récolte, ils mouraient de faim. Réduits au désespoir par cette spoliation systématique et par les mauvais traitemens qui l'accompagnaient, ils se réfugiaient par milliers sur le territoire autrichien, qui leur donnait des terres, mais qui, en attendant, devait les nourrir. L'Autriche commença à réclamer en 1840. La Porte donna à différentes reprises des instructions aux gouverneurs pour qu'ils eussent à intervenir en faveur des kmets. Enfin, après qu'Omer-Pacha eut comprimé l'insurrection des begs en 1850 et brisé leur puissance, un règlement fut édicté qui sert encore de base au régime agraire actuel : c'est la loi du 14 sefer 1276 (1859).

La corvée est abolie absolument. La prestation du kmet est fixée,

au maximum, à la moitié du produit, si le propriétaire fournit les bâtimens, le bétail et les instrumens aratoires ; au tiers, *trétina*, si le capital d'exploitation appartient au cultivateur. Celui-ci doit, en tout cas, livrer la moitié du foin au domicile du maître. Mais d'autre part, celui-ci doit supporter le tiers de l'impôt sur les maisons (*verghi*.) La dîme qui revient à l'état est d'abord déduite. Dans les districts peu fertiles, le raya paie seulement, le quart, le cinquième ou même le sixième du produit. Tant que le tenancier remplit ses obligations, il ne peut être évincé ; il n'est pas attaché à la glèbe ; il est libre de quitter ; seulement en fait, où irait-il et quel est le propriétaire musulman qui voudrait recevoir le déserteur? Les chrétiens pouvaient, il est vrai, acquérir les biens-fonds : mais c'était une faveur illusoire ; les begs ne leur laissaient pas de ressources suffisantes pour en profiter.

Ce règlement aurait dû mettre fin aux souffrances des tenanciers, car il établissait un régime agraire qui n'est autre que le métayage en vigueur dans le midi de la France, dans une grande partie de l'Espagne et de l'Italie et sur les biens ecclésiastiques en Croatie sous le nom de *polovina*. En réalité, le sort des infortunés kmets devint plus affreux que jamais. Exaspérés des garanties accordées aux rayas, dans lesquelles ils voyaient une violation de leurs droits séculaires, les propriétaires musulmans dépouillèrent et maltraitèrent plus impitoyablement que jamais les paysans, qui n'avaient de recours ni auprès des juges, ni auprès des fonctionnaires turcs, tous mahométans et hostiles. Les rayas bosniaques cherchèrent de nouveau leur salut dans l'émigration. On se rappelle les scènes de ce lamentable exode qui émurent toute l'Europe en 1873 et en 1874. Les Herzégoviniens, plus énergiques et soutenus par leurs voisins les Monténégrins, se soulevèrent, et ainsi commença la mémorable insurrection, d'où sont sortis les grands événemens qui ont si profondément modifié la situation de la péninsule.

L'exposé de la législation agraire ne donne aucune idée des effets qu'elle produisait, par suite de la façon dont elle était appliquée. Je crois donc utile de faire connaître avec quelques détails la condition des rayas en Bosnie, pendant les dernières années du régime turc, pour deux motifs : d'abord pour montrer qu'il n'est pas un homme de bien, à quelque nationalité qu'il appartienne, qui ne doive bénir l'occupation autrichienne ; en second lieu, pour faire comprendre quel est actuellement le sort des rayas de la Macédoine, que la Russie avait affranchis, par le traité de San-Stefano, et que lord Beaconsfield a remis en esclavage, aux applaudissemens de l'Europe aveuglée. En écrivant ceci, je reste fidèle aux traditions de la *Revue*, où Saint-Marc Girardin n'a cessé de défendre avec une admirable éloquence, une prévoyance éclairée et une connaissance

parfaite des faits, les droits des rayas, foulés et martyrisés, grâce à l'appui que l'Angleterre accordait alors à la Turquie.

La situation agraire de la Bosnie avait une grande ressemblance avec celle de l'Irlande. Ceux qui cultivent la terre étaient tenus de livrer tout le produit net à des propriétaires d'une religion différente : mais, tandis que le landlord anglais était retenu dans la voie des exactions par un certain sentiment de charité chrétienne, par le point d'honneur du gentleman, et par l'opinion publique, le beg musulman était poussé par sa religion à voir dans le raya un chien, un ennemi qu'on peut tuer et par conséquent dépouiller sans merci. Plus le propriétaire anglais est consciencieux et religieux, plus il épargne ses tenanciers ; plus le musulman s'inspire du Koran, plus il est impitoyable. Quand la Porte a proclamé ce principe, emprunté à l'Occident : l'égalité de tous ses sujets, sans distinction de race ou de religion, les begs auraient volontiers exterminé les kmets s'ils n'avaient pas, du même coup, tari la source de leurs revenus. Ils se contentèrent de rendre l'inégalité plus cruelle qu'auparavant. Les maux sans nombre et sans nom qu'ont soufferts les rayas en Bosnie dans leurs villages écartés ont ordinairement passé inaperçus ; qui les aurait fait connaître ? Mais la poésie nationale en a conservé le souvenir. C'est dans leurs chants populaires, répétés, le soir, à la veillée, avec accompagnement de la guzla, que les Jougo-Slaves ont exprimé leurs souffrances et leurs espérances. Parmi le grand nombre de ces *Junatchke pjesme* qui parlent de leur long martyre, j'en résumerai un seul : la mort de Tchengitch.

Aga-Tchengitch était gouverneur de l'Herzégovine. Très brave, il avait, dit-on, tué de sa main cent Monténégrins au combat de Grahowa, en 1836, mais il traquait les paysans avec une férocité inouïe, quoiqu'il fût de sang slave, comme son nom l'indique. Le *pjesme* le représente levant la capitation détestée, imposée aux chrétiens comme signe de leur servitude, le haradsch. Il s'adresse à ses satellites : « Allons, Mujo, Hassan, Omer et Jasar, debout mes bons dogues ! A la chasse de ces chrétiens ! Nous allons les voir courir. » Mais les rayas n'ont plus rien : ils ne peuvent payer ni le haradsch ni les sequins que Tchengitch exige pour lui. C'est en vain qu'on les frappe, qu'on les torture, que, sous leurs yeux, on déshonore leur femme et leurs filles, ils s'écrient : « La faim nous presse, seigneur, notre misère est extrême. Ayez pitié ! cinq ou six jours seulement et nous rassemblerons le haradsch en mendiant. » Tchengitch furieux répond : « Le haradsch ! Il me faut le haradsch ! Tu le paieras ! » Les rayas reprennent : « Oh ! du pain, maître, en grâce ! Qu'au moins une fois nous puissions manger du pain ! » Les bourreaux inventent de nouveaux tourmens, mais ils ne tuent pas leurs victimes. « Prenez garde, s'écrie le gouverneur, il ne

faut pas perdre le haradsch. Avec le raya, le haradsch disparaît. » Un prisonnier monténegrin, le vieux Durak, demande grâce pour les malheureux. Tchengitch le fait pendre. Alors le vengeur ne tarde pas à paraître : c'est Nowitsa, le fils de Durak. Il est mahométan ; mais il se fait baptiser pour se joindre à la bande, à la *tcheta* monténégrine qui va faire une incursion en Herzégovine. C'est le soir. Tchengitch se repose de ses exécutions dans les villages. Il fume son tchibouk, tandis que l'agneau rôtit à la broche pour le souper. Il a fait suspendre près de lui, à un grand tilleul, les rayas qu'il a emmenés. Pour se distraire, il a fait allumer sous leurs pieds un grand feu de paille. Mais leurs cris, au lieu de l'amuser, l'exaspèrent. Il rugit furieux : « Qu'on en finisse avec ces chrétiens. Prenez des yatagans bien aiguisés, des pieux pointus et de l'huile bouillante. Déchaînez les puissances de l'enfer. Je suis un héros ! Les chants le redisent ; c'est pourquoi tous doivent mourir. » En ce moment, les coups de feu de la *tcheta* monténégrine blessent et tuent le gouverneur et ses hommes. Nowitsa se précipite sur Tchengitch mort, pour lui couper la tête, mais Hassan lui plonge son poignard dans le cœur.

Voici maintenant les faits qui prouvent que la poésie populaire était un reflet exact de la réalité. Le kmet ne devait payer au beg que la moitié ou le tiers du produit ; mais il devait le livrer en argent et non plus en nature, comme autrefois. On comprend la difficulté de convertir des denrées agricoles en écus dans ces villages écartés, sans route, sans commerce, et où chaque famille récolte le peu qu'il lui faut pour subsister. Autre cause de misères, de tracasseries et d'extorsions : le kmet ne pouvait couper le maïs, le blé, le foin ou récolter les prunes, sans que le beg vînt constater sur place la part qui lui revenait. Le beg était-il en voyage, retenu par ses plaisirs, ou refusait-il de venir jusqu'à ce qu'il eût été satisfait à l'une ou l'autre de ses exigences, le kmet voyait pourrir sa récolte, sans recours possible. C'était la ruine, la faim. Nul ne pouvait lui venir en aide. Si, après que la part du beg avait été fixée, une grêle, une inondation ou tout autre accident anéantissait le produit, en partie ou en totalité, le kmet ne pouvait rien déduire de la redevance arrêtée. Il devait livrer parfois plus qu'il n'avait récolté. La dîme, *desetina*, se percevait de la même façon. Le kmet devait se soumettre à toutes les exigences de l'agent du fisc. Comme la perception des impôts était affermée au plus offrant, les receveurs n'avaient d'autres moyens de faire une bonne affaire que d'extorquer le plus possible aux paysans. Il fallait en outre satisfaire à la rapacité des agens subalternes. Le raya ne pouvait s'adresser aux tribunaux ; son témoignage n'était pas reçu, et d'ailleurs les juges ayant obtenu leur place à prix d'argent, décidaient en faveur de qui les payait.

Le raya, vil bétail, et pauvre, ne pouvait donc songer à leur demander justice. Les juges principaux, les cadis, étaient des Turcs nommés par le cheik-ul-islam et envoyés de Constantinople; ils ne comprenaient pas la langue du pays ; et les juges adjoints, les *muselins*, nommés par le gouverneur, ne recevant aucun traitement, ne vivaient que de concussions. Devant les muselins, qui avaient la confiance des autorités, tout le monde tremblait.

Les chefs des villages, les kmezes, étaient les seuls qui parfois osaient élever la voix. Ils se présentaient au konak devant le gouverneur général, se jetaient à ses pieds, peignaient la misère des kmets et parfois obtenaient quelque remise d'impôts; mais souvent aussi ils payaient cher leur audace. Les begs et les *malmudirs*, agens du fisc, contre lesquels les kmezes avaient réclamé, lâchaient sur eux les zaptiehs. Les zaptiehs formaient la gendarmerie. Ils étaient plus redoutés des rayas que les janissaires d'autrefois, car ils étaient plus mal payés. Ils parcouraient les villages, vivant à merci chez les habitans, les rançonnant sans pitié. Les prisons étaient des caves ou des cachots obscurs, infects, remplis d'immondices, où l'on jetait les malheureux, les pieds et les mains liés, sans jugement, et par troupes, quand on craignait quelque soulèvement et qu'on voulait terroriser les chrétiens. Du pain de maïs et de l'eau étaient tout ce qu'ils recevaient, quand on ne les laissait pas mourir de faim. Ce que M. Gladstone a raconté des prisons de Naples, sous les Bourbons, et le prince Krapotkine, dans la *XIXe Century*, des prisons russes, est couleur de rose auprès de ce qu'on dit des prisons turques. Le capitaine autrichien Gustav Thoemmel rapporte, dans son excellent livre *Beschreibung des vilayet Bosniens* (p. 195), quelques-uns des moyens de torture qu'employaient les agens du fisc pour faire rentrer les impôts en retard : ils suspendaient les paysans à des arbres au-dessus d'un grand feu, ou les attachaient sans vêtemens à des poteaux en plein hiver, ou bien les couvraient d'eau froide qui gelait leurs membres raidis. Les rayas n'osaient se plaindre, crainte d'être jetés en prison ou maltraités d'autre façon. Le chant de Tchengitch n'était donc pas une fiction.

Quand la Porte envoyait en Bosnie des troupes irrégulières, pour comprimer les insurrections, le pays était mis à feu et à sang aussi cruellement que lors des premières invasions des barbares. En 1876, les *Bulgarian atrocities*, qui ont inspiré à M. Gladstone ses admirables philippiques, ont été dépassées ici dans vingt districts différens : des villages, des bourgs ont été complètement brûlés et les habitans massacrés. Les environs de Biatch, de Livno, de Glamotch et de Gradiska furent transformés en déserts.

Des cinquante-deux localités du district de Gradiska, quatre seulement restèrent intactes. Les bourgs de Pétrovacs, de Majdan, de Krupa, de Kljutch, de Kulen-Vakouf, de Glamotch, furent incendiés à plusieurs reprises, afin que l'œuvre de destruction fût parfaite. Les bandes ottomanes, craignant une insurrection générale des rayas, voulaient les contenir par la terreur. A cet effet, on tuait systématiquement ceux qu'on soupçonnait d'être hostiles, et leurs têtes étaient exposées dans les lieux les plus en vue, fixées sur des pieux. Les paysans fuyaient en foule dans les bois, dans les montagnes, et en Autriche. Quand ils passaient la Save ou qu'ils traversaient les frontières, les gendarmes musulmans les abattaient à coups de fusil. Le nombre des réfugiés, en Autriche, s'éleva, dit-on, à plus de cent mille, et les secours qui leur furent distribués s'élevèrent à 2,122,000 florins en une seule année.

L'enlèvement des jeunes femmes, et surtout le rapt des fiancées, le jour du mariage, était un des sports favoris des jeunes begs. On peut relire ce qu'écrivait à ce sujet ici même (15 février et 1er avril 1861) Saint-Marc Girardin, en s'appuyant sur les rapports des consuls anglais : *Report of consuls on the Christians in Turkey*. Les Turcs professaient sur ce point la théorie du mariage exogame. N'était-ce pas d'ailleurs, dans tout l'empire ottoman, le moyen habituel de recruter le personnel féminin des harems? Ils avaient à ce sujet des idées complètement différentes des nôtres. M. Kanitz, l'auteur des beaux volumes sur la Serbie et la Bulgarie, s'adresse à un pacha qui est envoyé par la Porte à Widdin pour mettre un terme aux violences dont se plaignaient les chrétiens, et il l'interroge au sujet de l'enlèvement des jeunes filles. Le pacha lui répond en souriant : « Je ne comprends pas pourquoi les rayas se plaignent. Leurs filles ne seront-elles pas bien plus heureuses dans nos harems que dans leurs huttes, où elles meurent de faim et travaillent comme des chevaux? »

Le Turc n'est pas méchant, et nous n'avons pas le droit de nous montrer trop sévères quand on se rappelle comment les chrétiens ont égorgé d'autres chrétiens ; avec quelle cruauté, par exemple, les Espagnols ont massacré par milliers les protestans aux Pays-Bas. Mais les iniquités et les atrocités dont ont souffert si longtemps les rayas en Bosnie doivent nécessairement se renouveler dans toutes les provinces de la Turquie, où les chrétiens gagnent en population et en richesse, tandis que les musulmans diminuent en nombre et s'appauvrissent. Leur décadence aigrit ceux-ci et les irrite ; ils s'en prennent à ceux qui sont livrés à leur merci, ce qui n'est que trop naturel. Comment retenir la puissance qui va leur échapper? Par la terreur. Ils appliquent la théorie des massacres de septembre. Ils se sentent assiégés ; ils se croient en état de légitime défense ; et

aucun des motifs d'humanité qui auraient pu arrêter, au XVIe siècle, les bourreaux chrétiens, n'existe pour eux. A leurs yeux, les rayas ne sont que du bétail, comme le mot le dit. Mettez à la place des Turcs des Européens, useront-ils de procédés plus doux? Hélas! trop souvent les situations font les hommes. Il est complètement inutile de prêcher le respect de la justice à des maîtres tout-puissans, qui tremblent de voir s'élever contre eux des millions d'infortunés, dont les forces augmentent chaque jour. Ce qu'il faut faire, c'est mettre un terme à une situation funeste qui transformerait des anges en démons.

Voici un tableau sommaire des impôts existant en Bosnie, sous le régime turc, avec leur rendement moyen. Cela peut avoir quelque intérêt, parce que l'Autriche a dû les conserver en grande partie et aussi parce que le même régime fiscal est encore en vigueur dans les provinces de l'empire ottoman : 1° la dîme (*askar*) prélevée sur tous les produits du sol : récoltes, fruits, bois, poissons, minerais, produit de 5 à 8 millions de francs ; 2° le *verghi*, impôt de 4 par 1,000 sur la valeur de tous les biens-fonds, maisons et terres, valeur fixée dans les registres des tapous ; impôt de 3 pour 100 sur le revenu net, industriel ou commercial ; impôt de 4 pour 100 sur le revenu des maisons louées : produit de ces trois taxes, environ 2 millions de francs ; 3° l'*askera-bedelia*, impôt de 28 piastres (1 piastre, 0 fr. 20 à 0 fr. 25) par tête de mâle adulte chrétien, pour l'exempter du service militaire ; cet impôt remplaçait l'ancienne capitation, le harasch, mais il était deux fois plus lourd ; il avait produit, en 1876, 1,350,000 francs ; 4° impôt sur le bétail, 2 piastres par mouton ou chèvre, 4 piastres par tête de bête à cornes de plus d'un an : produit, en 1876, 1,168,000 francs ; 5° impôt de 2 1/2 pour 100 sur la vente des chevaux et des bêtes à cornes ; 6° taxes sur les scieries, sur les timbres, sur les ruches, sur les matières tinctoriales, sur les sangsues, sur les cabarets, etc. : produit, 1,100,000 francs. Taxes très variées et compliquées sur le tabac, le café, le sel : produit, 2 à 3 millions. Total des recettes du fisc, environ 15 millions, ce qui, à répartir sur une population de 1,158,453 habitans, fait environ 13 francs par tête. C'est peu, semble-t-il. Un Français paie huit à neuf fois plus qu'un Bosniaque. Cependant le premier porte jusqu'à présent son fardeau assez allégrement, tandis que le second succombait et mourait de misère. Motif de la différence : en France, pays riche, tout se vend cher ; en Bosnie, pays très pauvre, on ne peut faire argent de presque rien. Ici, ces nombreux impôts étaient très mal assis et, en outre, perçus de la façon la plus tracassière, la plus inique, la mieux faite pour décourager le travail. C'est ainsi que la taxe sur le tabac en entravait la culture et il en était de même pour tout. Quand elle fut introduite dans le district de Sinope, en 1876, la

production tomba brusquement de 4 millions 1/2 de kilogrammes à 40,000 kilogrammes. Les impôts directs se percevaient par répartition, c'est-à-dire que chaque village avait à payer une somme fixe, qui était alors répartie entre les habitans par les autorités locales. Nouvelle source d'iniquités; car les puissans et les riches rejetaient la charge sur les pauvres. Il fallait y ajouter encore la rapacité des percepteurs subalternes, forçant les contribuables à leur payer un tribut arbitraire.

Le gouvernement autrichien n'a pu encore réformer ce détestable système fiscal. Il attend, pour le faire, que le cadastre soit terminé; mais il a aboli la taxe qui frappait les chrétiens pour l'exemption du service militaire, parce que maintenant tous y sont astreints. L'ordre, l'équité qui président aujourd'hui à la perception ont déjà apporté un grand soulagement. La dîme a cet avantage de proportionner l'impôt à la récolte, mais elle a ce vice capital d'empêcher les améliorations, puisque le cultivateur, qui en fait tous les frais, ne touche qu'une part des bénéfices. En outre, la dîme, payable en argent, se calcule maintenant d'après le prix moyen des denrées dans le district au moment où la récolte va être battue, c'est-à-dire quand tout est plus cher que quand le paysan devra vendre, après la récolte faite. Il vaudrait mieux introduire un impôt foncier, fixé définitivement d'après la productivité du sol.

L'Autriche s'efforce aussi de régler la question agraire. Mais ici les difficultés sont grandes. La première chose à faire est de déterminer exactement les obligations de chaque tenancier à l'égard de son propriétaire. L'administration veut les faire constater dans un document écrit, rédigé par l'autorité locale, en présence de l'aga et du kmet. Mais l'aga se dérobe, parce qu'il compte pouvoir récupérer ses pouvoirs arbitraires, quand les Autrichiens seront expulsés, et le kmet ne veut pas se lier, parce qu'il espère toujours des réductions ultérieures. Cependant des milliers de règlemens de ce genre ont déjà été enregistrés. La fixation de la tretina et de la dîme se fait maintenant à une époque déterminée par l'autorité locale. Kmet et aga sont convoqués et, s'il ne s'accordent pas, des juges adjoints, *medschliss*, décident. C'est l'administration et non le juge qui jusqu'à présent règle tous les différends agraires. D'après ce que nous apprend M. de Kallay dans son rapport aux Délégations, les impôts rentrent bien (novembre 1883). Les arriérés même sont payés, et il n'y a guère de cas où il faille recourir aux moyens exécutoires. M. de Kallay se félicite de ce que le nombre des différends agraires soit si peu considérable. Ainsi, au mois de septembre de 1883, il n'en existait dans tout le pays que 451, dont 280 ont été réglés par l'intervention de l'administration dans le courant du même mois. Le nombre de ces différends va en diminuant rapide-

ment : il y en a eu en 1881, 6,255, en 1882, 4,070 et en 1883, seulement 3,924. Pour l'Herzégovine, considérée à part, le progrès est encore plus marqué : le chiffre tombe de 1,823 en 1882 à 723 en 1883. Le district de Nevesinje, où les luttes agraires étaient constantes, est maintenant complètement pacifié. Ce résultat est remarquable quand on songe qu'à la suite des nouvelles lois agraires en Irlande, les tribunaux spéciaux ont eu à décider près de cent mille contestations entre propriétaires et tenanciers. Seulement il ne faut pas oublier que le pauvre kmet, sur qui toute résistance aux exigences de ses maîtres attirait un redoublement d'oppression et de mauvais traitemens, est bien mal préparé pour faire valoir ses droits. M. de Kallay a donc bien raison de dire qu'il le recommande à la sollicitude de ses fonctionnaires.

Le règlement de toute question agraire est chose des plus délicates; mais elle l'est surtout en Bosnie, à cause de la situation particulière qui est faite au gouvernement autrichien. D'une part, il est obligé d'améliorer la condition des rayas, puisque c'est l'excès de leurs maux qui a provoqué l'occupation et qui l'a légitimée aux yeux des signataires du traité de Berlin et de toute l'Europe. Mais, d'autre part, en prenant possession de cette province, le gouvernement austro-hongrois s'est engagé envers la Porte à respecter les droits de propriété des musulmans, et d'ailleurs ceux-ci constituent une population fière, belliqueuse, qui a opposé aux troupes autrichiennes une résistance désespérée et qui, poussée à bout, pourrait encore tenter une insurrection ou tout au moins des résistances à main armée. Il y a donc deux motifs de la ménager : il est impossible de la réduire sommairement à la portion congrue, comme M. Gladstone l'a fait pour les landlords irlandais. On conseille beaucoup au gouvernement d'appliquer ici le règlement qui a réussi en Hongrie après 1848 : une part du sol deviendrait la propriété absolue du kmet, une autre celle de l'aga, et celui-ci recevrait une indemnité en argent, payée en partie par le kmet, en partie par le fisc. Mais l'exécution de ce plan paraît impossible. Le kmet n'a pas d'argent et le fisc pas davantage. L'aga se croirait dépouillé, et il le serait, en effet, car il ne pourrait faire valoir la part du sol qui lui reviendrait. Il faut appeler des colons, disent d'autres. C'est parfait, mais cela n'améliorerait pas la condition des rayas.

En 1881, le gouvernement a édicté un règlement pour le district de Gacsko qui assurait de notables avantages aux kmets, et il comptait successivement en publier de semblables pour les autres circonscriptions, mais l'insurrection de 1882 y mit obstacle. Cependant le règlement de Gacsko est resté en vigueur. D'après celui-ci, le kmet ne doit livrer à l'aga que le quart des céréales de toute

nature, dont il peut déduire la semence, le tiers du foin des vallées et le quart du foin des montagnes. J'ai sous les yeux une protestation très vive, rédigée par les représentans des agas des districts de Ljubinje, Bilek, Trebinje, Stolatch et Gacsko, dans laquelle ils se plaignent que l'autorité ait réduit les prestations des kmets de la moitié au tiers ou du tiers au quart. Mais leurs réclamations paraissent mal fondées de toute façon. Le règlement organique turc du 14 sefer 1276 (1859), qu'ils invoquent, n'impose au kmet que le paiement du tiers, *tretina*, quand la maison et le bétail lui appartiennent, et c'est presque toujours le cas. En outre, il est certain que c'est par une série d'usurpations que les begs et les agas ont élevé leur part du dixième, fixé d'abord par les conquérans eux-mêmes, au tiers et à la moitié. Le gouvernement autrichien a les meilleures raisons pour trancher tous les cas douteux en faveur des tenanciers; tout le lui commande : d'abord, l'équité et l'humanité; ensuite, la mission de réparation que l'Europe lui a confiée; enfin et surtout, l'intérêt économique. Le kmet est le producteur de la richesse. C'est lui dont il faut stimuler l'activité, en lui assurant la pleine jouissance de tout le surplus qu'il pourra récolter. L'aga est le frelon oisif, dont les exactions sont le principal obstacle à toute amélioration. On ne peut d'aucune manière le comparer au propriétaire européen, qui contribue parfois à augmenter la productivité du sol et qui donne l'exemple du progrès agricole. Les agas n'ont jamais rien fait et ne feront jamais rien pour l'agriculture.

Quoique je n'ignore pas combien il est difficile à un étranger d'indiquer des réformes à propos d'une question aussi complexe, voici celles qui me sont suggérées par une étude attentive des conditions agraires dans les différens pays du globe. Tout d'abord, ne pas écouter les impatiens et éviter les changemens brusques et violens; se garder de transformer les kmets en simples locataires, qu'on peut évincer ou dont on peut augmenter à volonté le fermage, comme l'ont fait malheureusement les Anglais dans plusieurs provinces de l'Inde; au contraire, consacrer définitivement le droit d'occupation héréditaire, le *jus in re*, que la coutume ancienne leur reconnaissait et qu'en général les agas eux-mêmes ne contestent pas; quand le cadastre sera achevé et que les prestations dues par chaque tchiflik ou exploitation auront été contradictoirement déterminées, transformer la dîme en un impôt foncier et la *tretina* en un fermage fixe et invariable, afin que le bénéfice des améliorations profite complètement aux cultivateurs qui les exécuteront et qui seront, par conséquent, stimulés à en faire. Au commencement, dans les mauvaises années, il faudra accorder peut-être quelque répit aux kmets; mais le prix des denrées augmentera

rapidement, par l'influence des routes et de la circulation plus active de l'argent; la charge pesant sur les tenanciers s'allégera donc sans cesse. Peu à peu, avec leurs économies, ils pourront racheter la rente perpétuelle qui grève la terre qu'ils occupent et acquérir ainsi une propriété pleine et libre. En attendant, ils jouiront de ces deux privilèges si vivement réclamés par les tenanciers irlandais : *fixity of tenure* et *fixity of rent*, c'est-à-dire le droit d'occupation perpétuelle moyennant un fermage fixe. Ils seront dans la situation de ces fermiers héréditaires, à qui le *beklemregt*, en Groningue, et l'*aforamento*, dans le nord du Portugal, assurent une situation si aisée, obtenue par une culture très soignée.

L'état peut encore venir en aide aux kmets d'une autre façon. D'après le droit musulman, toutes les forêts et les pâturages qui y sont enclavés appartiennent au souverain. On affirme aussi qu'il y a un grand nombre de domaines dont les begs se sont indûment emparés. L'état doit énergiquement faire valoir ses droits : d'abord pour garantir la conservation des bois ; en second lieu, afin de pouvoir faire des concessions de terrains à des colons étrangers et aux familles indigènes laborieuses. Pendant son voyage en Bosnie en 1883, M. de Kallay a pu constater que le défrichement mettait en valeur beaucoup de terrains vagues appartenant à l'état et que la taxe payée de ce chef s'accroissait d'une façon tout à fait extraordinaire. Symptôme excellent, car il prouve que, dès qu'ils auront la sécurité, les paysans étendront leurs cultures. De cette façon, la population et la richesse s'accroîtront rapidement.

Le gouvernement peut aussi exercer une action très utile au moyen des vakoufs. Il faut bien se garder de les vendre, mais il convient de les soumettre à un contrôle rigoureux, comme la Porte a essayé de le faire à différentes reprises. Tout d'abord, les prélibations indues des administrateurs doivent être sévèrement réprimées ; puis les revenus destinés à des œuvres utiles : écoles, bains, fontaines, doivent être soigneusement appliqués à leur destination, et ceux qui allaient à des mosquées devenues inutiles, employés désormais à développer l'instruction publique. Il faudrait aussi accorder immédiatement aux kmets occupant des terres des vakoufs, la fixité de la tenure et du fermage et en même temps des bâtimens d'exploitation convenables et de bons instrumens aratoires, afin que ces exploitations servent de modèles à celles qui les entourent. Le gouvernement a fait venir des charrues, des herses, des batteuses, des vanneuses perfectionnées et les a mises à la disposition de certaines exploitations. De divers côtés, des sociétés d'agriculture se sont constituées pour patronner les méthodes nouvelles. Des colons venus du Tyrol et du Wurtemberg ont appliqué ici des systèmes de culture

perfectionnés qui trouvent déjà des imitateurs, notamment dans les districts de Derwent, Kostanjnica, Travnik et Livno. Dans la vallée de la Verbas, aux environs de Banjaluka, on aperçoit des prairies irriguées. Le régime de légalité et d'équité introduit par l'Autriche ne sera guère favorable aux petits propriétaires musulmans ; mais les grands propriétaires verront augmenter la valeur de leurs terres et de leurs produits. Beaucoup d'agas ne possédaient qu'une ferme ou tchiflik, contenant en moyenne de 6 à 9 hectares de terres arables et autant de prairies, dans les régions où ne domine pas l'élève du bétail, et dans celles-ci, de 2 à 4 hectares de terres cultivées et de 10 à 16 hectares de prairies. La tretina, le tiers du produit d'une semblable exploitation, étant insuffisant pour faire vivre l'aga, malgré sa frugalité, il y ajoutait tout ce qu'il pouvait arracher au malheureux kmet. Aujourd'hui que ces extorsions ne sont plus tolérées, il est dans la misère et il disparaîtra. En Herzégovine, il y a des agas qui n'ont que le tiers d'un tchiflik. Certains begs possèdent des fermes dans les différentes parties du pays, et l'on m'a affirmé que le maire actuel de Serajewo, Mustaï-Bey-Tazli-Pasitch, a trois cents tchifliks et plus de 30 begliks ou domaines exploités directement en faire-valoir. M. de Kallay croit que, grâce au droit de *cheffaa* ou de préemption du voisin, les kmets pourront acquérir les terres des agas appauvris, si on leur vient en aide. A cet effet et aussi pour avancer du capital aux propriétaires qui désirent améliorer leur culture, une banque de Vienne, l'*Union Bank*, a établi à Serajewo une filiale qui y organise le crédit foncier et agricole. Le gouvernement cède aussi à des kmets la jouissance des terrains vagues qui lui appartiennent, moyennant une redevance modique. Il faudrait la leur garantir pour un très long terme par bail emphytéotique, *on lease*, suivant l'usage anglais. Il ne faut pas avoir pour but de constituer en Bosnie de grands domaines, comme en Hongrie : le pays ne s'y prête pas. Il faut s'efforcer plutôt de créer ici, comme en Styrie et dans le Tyrol, une race de paysans propriétaires, améliorant leurs prairies et obtenant ainsi leur revenu de l'élève du bétail, du beurre et du fromage. Le progrès économique est certain si, en même temps que la sécurité, le gouvernement assure aux populations l'application aussi complète que possible de ce principe suprême de la justice distributive, qui, partout et toujours, a porté au plus haut point la productivité du travail : A chacun la jouissance intégrale des fruits de son activité.

ÉMILE DE LAVELEYE.

LA

CAPITULATION DE SOISSONS

EN 1814

D'APRÈS LES DOCUMENS ORIGINAUX

> La capitulation de Soissons est l'événement le plus funeste de notre histoire, après celui qui devait un an plus tard s'accomplir à Waterloo.
>
> THIERS.

La campagne de France, où l'intrépidité des soldats fut égale au génie du capitaine, a trois phases distinctes. La première période, qui s'étend du 25 janvier au 8 février 1814, est marquée par les progrès menaçans des alliés. En vain Napoléon a vaincu à Brienne, en vain il s'est maintenu douze heures à La Rothière contre des forces trois fois supérieures : il bat en retraite. La situation paraît désespérée, le résultat de la guerre proche et certain. L'armée de Bohême et l'armée de Silésie ont fait leur jonction ; elles marchent de concert sur Paris, où elles vont acculer l'empereur et sa dernière armée. Napoléon se sent impuissant devant l'invasion ; il ne compte plus sur ses troupes, à peine compte-t-il sur lui-même. Son seul, son suprême espoir, c'est une faute de l'ennemi.

La seconde période, signalée par tant de victoires, pleine de tant d'espérances, s'ouvre le 9 février et se ferme le 2 mars. Tout change. La faute stratégique attendue par Napoléon, les alliés l'ont commise. Au lieu de marcher sur Paris parallèlement, Blücher et Schwarzenberg ont marché excentriquement ; Blücher a tiré trop à droite, vers la Marne ; Schwarzenberg a tiré trop à gauche, vers

l'Yonne. L'empereur se jette sur Blücher et bat successivement à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry et à Vauchamps les quatre corps de l'armée de Silésie, les 10, 11, 12 et 14 février. Puis, laissant Marmont et Mortier en observation sur la Marne et l'Aisne, il marche contre Schwarzenberg, qu'il défait à Mormant, à Nangis, à Montereau, à Villeneuve, à Méry, et qu'il force de rétrograder jusque vers Chaumont et Langres. L'empereur alors revient sur Blücher, aux prises, entre la Marne et l'Ourcq, avec Marmont et Mortier. — Le 2 mars, la situation est celle-ci : les armées de la coalition sont battues et désunies ; l'armée de Bohême est à soixante-quinze lieues au sud-est de Paris, l'armée de Silésie est en retraite vers le nord. Vainqueur dans dix combats depuis vingt jours, Napoléon passe la Marne à la tête de 35,000 hommes ; ses derrières et son flanc droit sont couverts par les 30,000 hommes de Macdonald et d'Oudinot, qui gardent la ligne de la Seine ; ses communications sont établies sur son flanc gauche avec les 20,000 hommes de Marmont et de Mortier, qui poursuivent vigoureusement les Prusso-Russes. Lui-même est au moment d'atteindre Blücher et de détruire l'armée de Silésie.

La troisième période commence le 3 mars et se termine le 30, date de la capitulation de Paris. Le sort journalier des armes tourne contre l'empereur. Les derniers efforts des Français n'aboutissent qu'à des victoires indécises ou stériles, comme Craonne, Reims, Arcis-sur-Aube, Saint-Dizier, et à des défaites glorieuses, comme Laon, Fère-Champenoise et Paris. Le 3 mars, l'armée de Silésie opère sa jonction sur l'Aisne avec les corps de Winzingerode et de Bulow ; ces renforts portent les forces de Blücher de 50,000 à 100,000 combattans. Le 7 mars, malgré l'avantage du nombre et d'une position formidable, les alliés sont délogés du plateau de Craonne ; mais, dans les sanglantes journées des 9 et 10 mars, ils résistent à l'empereur sous Laon et le contraignent à battre en retraite vers Reims. De leur côté, les 100,000 hommes de Schwarzenberg, ayant repris l'offensive, ont franchi l'Aube et s'avancent dans la direction de Montereau. La tactique qui a si bien réussi à Napoléon pendant la deuxième période de la campagne, tactique consistant à attaquer tour à tour Blücher et Schwarzenberg, n'est plus praticable. L'armée de Silésie est en marche pour se réunir à l'armée de Bohême, et si Napoléon, qui n'a pas d'avance sur Blücher, se porte contre Schwarzenberg, il risque d'avoir à combattre les deux armées réunies ou d'être écrasé entre elles deux. L'empereur alors se dirige sur la Lorraine, où des renforts l'attendent ; il compte attirer à sa suite l'ennemi, menacé dans ses lignes de communications. Mais cette audacieuse manœuvre ne déconcerte point les alliés. Ils masquent leur

mouvement à Napoléon par un grand rideau de cavalerie et marchent droit sur Paris.

Le passage de la seconde à la troisième période est marqué par la date du 3 mars 1814, jour de la capitulation de Soissons. La reddition de cette place n'est-elle qu'un simple incident; est-ce au contraire un événement capital? Doit-on croire, avec les apologistes de Blücher, que la prise de Soissons fut sans effet sur la marche des opérations? Faut-il admettre, avec Joseph, avec Marmont, avec Thiers, que si Soissons avait résisté vingt-quatre heures de plus, l'issue de la campagne aurait été changée?

I.

Les opérations militaires, dont le résultat fut modifié peut-être par la capitulation de Soissons, le 3 mars 1814, et qui aboutirent aux batailles de Craonne et de Laon, les 7 et 9 mars, commencèrent le 24 février. Ce jour-là, l'armée de Silésie, qui était à Méry-sur-Seine, menaçant le flanc de l'armée impériale, quitta cette position et rétrograda jusqu'à Anglure, où elle franchit l'Aube. C'était le premier mouvement d'une marche sur Paris, soudainement et hardiment conçue par le feld-maréchal Blücher (1).

Après avoir, du 16 au 19 février, reformé à Châlons ses différens corps d'armée, Blücher s'était dirigé vers Troyes, afin d'y renforcer le prince de Schwarzenberg, en pleine retraite. Arrivé le 21 à Méry, le feld-maréchal avait disputé le lendemain, avec succès, le passage de la Seine à l'avant-garde française (Napoléon, qui avait une autre route pour se porter sur Troyes, n'engagea point un combat sérieux). Le 23, comme Blücher se préparait à continuer sa marche parallèlement à celle de l'empereur, il reçut l'avis que les corps d'armée des généraux Winzingerode et Bulow, le premier fort de 30,000 hommes, le second de 17,000 étaient désormais placés sous ses ordres et qu'ils le rejoindraient dans peu de jours; il fut informé en même temps que toute initiative lui était laissée. L'adjonction des corps de Winzingerode et de Bulow doublait l'effectif de l'armée de Silésie. Blücher conçut un nouveau plan. Au lieu de suivre Napoléon, qui lui-même poursuivait l'armée de Bohême, il marcherait sur Paris. Entre Paris et lui, il n'ignorait pas qu'il y avait le petit corps du maréchal Marmont; mais cette poignée de Français ne pouvait opposer une résistance efficace

(1) Afin d'éviter, dans la *Revue*, la multiplication des notes, nous ne citerons nos documens, qui sont principalement des pièces d'archives et des ouvrages allemands et russes, que dans le cas d'absolue nécessité, quand nous aurons à produire quelque fait nouveau ou à traiter quelque question controversée.

à son armée, dont le chiffre s'élevait à près de 50,000 soldats: 13,500 hommes du corps d'York, 10,000 hommes du corps de Kleist, 13,700 du corps de Sacken, et environ 11,000 hommes, détachés du corps de Langeron, sous les ordres des généraux Kapzewitch, Rudzewitch et Korff. A la vérité, Blücher s'attendait d'avoir à combattre sous les murs de Paris des forces assez considérables; mais, avant qu'il fût arrivé là, il comptait être rejoint par Winzingerode et Bulow, qui étaient le 24 février, le premier à Reims et le second à Laon, et dont il se rapprochait en remontant vers la Marne. D'autres renforts encore étaient en route. Le général comte de Langeron, qui avait quitté Mayence le 2 février, sur les ordres pressans de Blücher, était le 24 à Vitry-le-François, et son lieutenant, comme lui émigré au service de la Russie, le général comte de Saint-Priest, entrait alors en Lorraine. Blücher pensa que si une partie seulement de ces troupes le rejoignait à temps, les autres serviraient à protéger ses derrières contre un retour éventuel de Napoléon. D'ailleurs, pour le moment, le feld-maréchal croyait n'avoir rien à redouter de l'empereur. Il le savait entraîné à la poursuite de l'armée de Bohême et estimait que les 100,000 hommes du prince de Schwarzenberg suffiraient à l'occuper quelques jours.

Ainsi, le 24 février, Blücher se mit en marche, ayant pour objectif tactique Marmont, et pour objectif stratégique Paris. Le 25, les têtes de colonnes de l'armée de Silésie attaquèrent le petit corps de Marmont, sur les hauteurs de Vindé, en arrière de Sézanne. Les Français se retirèrent à pas comptés, couverts par des échelons d'artillerie qui arrêtèrent les charges incessantes de la cavalerie ennemie. Le 26, Marmont atteignit La Ferté-sous-Jouarre, toujours suivi par les Prussiens de Kleist et d'York, tandis que les Russes de Sacken et de Kapzewitch marchaient directement sur Meaux par la grande route de Coulommiers. A La Ferté-sous-Jouarre, Marmont fut rejoint par le maréchal Mortier, auquel il avait demandé de réunir ses forces aux siennes, selon les ordres du major-général. Les deux maréchaux se trouvaient désormais à la tête d'une dizaine de mille hommes. Ils résolurent de défendre à tout prix la rive droite de la Marne, de façon à couvrir Paris, et ils passèrent la rivière à Trilport dans la matinée du 27. Marmont dirigeait le passage des troupes, lorsqu'il entendit soudain une vive fusillade du côté de Meaux. Il y court en un temps de galop, rallie dans les rues deux ou trois cents hommes, canonniers de la marine et gardes nationaux, et, mettant l'épée à la main, charge les Russes, qui déjà s'étaient emparés du pont du Cornillon et de l'une des portes de la ville. L'ennemi recule et abandonne le pont, que les canonniers brûlent presque sous ses pas. Le gros des troupes fran-

çaises arrive de Trilport. Le corps de Marmont s'établit à la droite de la ville, le corps de Mortier à la gauche. Les Russes, renonçant à l'attaque, bivouaquèrent sur les hauteurs qui dominent Meaux au sud. Toute la nuit on vit leurs feux; le lendemain, 28 février, ces troupes avaient disparu.

Blücher, n'osant pas forcer le passage de la Marne sous le tir convergent des deux maréchaux, avait combiné un autre mouvement qui consistait à traverser la rivière à La Ferté-sous-Jouarre, où ne se trouvait plus un seul Français, et dont le pont n'avait pas été détruit. L'armée de Silésie s'avancerait ensuite jusqu'à Lizy-sur-Ourcq; et, le passage de l'Ourcq effectué sur ce point, elle viendrait prendre à revers les Français restés devant Meaux. La brusque disparition des Russes et l'examen de la carte révélèrent à Marmont le plan de Blücher. Sans différer il quitta sa position de Meaux et se porta sur Lizy-sur-Ourcq. Mais le corps de Kleist, tête de colonne de l'armée de Silésie, avait déjà franchi l'Ourcq et s'était solidement établi à Gué-à-Tresme, derrière la Thérouanne. Kleist comptait résister là aux Français, ou du moins les arrêter assez longtemps pour permettre au gros de l'armée d'arriver au bord de l'Ourcq et de passer cette rivière sans coup férir. Mortier avait suivi Marmont. Les deux maréchaux se décidèrent à attaquer Kleist, quel que fût l'avantage de sa position et bien que le jour commençât de tomber. Une division de la vieille garde, commandée par le général Christiani, s'élance à l'attaque; Marmont, avec tout ce qu'il a d'infanterie, appuie le mouvement. Après une heure d'un furieux combat, les Prussiens plient de tous côtés et se retirent à plus de huit kilomètres en arrière, par la route de La Ferté-Milon. La nuit était venue, et Mortier était d'avis de s'arrêter jusqu'au lendemain sur la position conquise. Mais Marmont, stratégiste plus sagace, représenta au duc de Trévise que leur succès serait sans effet s'ils n'occupaient point avant le jour la rive droite de l'Ourcq, qu'il fallait défendre coûte que coûte. Après quelques instans de repos donnés aux troupes, on se remit en mouvement. Une petite marche de nuit porta Mortier à Lizy-sur-Ourcq. Marmont s'avança un peu plus loin, au-dessus du village de May, que Kleist, restant toujours sur la rive droite de l'Ourcq, avait dépassé dans sa rapide retraite.

Le lendemain, 1er mars, Blücher dont toute l'armée était arrivée au bord de l'Ourcq, prit ses dispositions pour passer cette rivière qui lui barrait la route de Paris. Ardent comme l'était le feld-maréchal, son esprit ne pouvait concevoir, sa vanité ne pouvait souffrir qu'une poignée de Français s'avisât de disputer le passage d'un méchant ruisseau à une armée de 48,000 hommes qu'il commandait en

personne. L'ennemi exécuta deux attaques simultanées. Sacken fit une énergique démonstration sur Lizy que défendait Mortier, tandis que Kleist, par la rive droite de l'Ourcq, et Kapzewitch, par la rive gauche, tentaient d'enlever les positions de Marmont à May et à Crouy. Prussiens et Russes furent également bien reçus, d'autant mieux reçus que, pendant la nuit, il était arrivé de Paris aux deux maréchaux 7 à 8,000 hommes de troupes fraîches, dont la 3e division de la jeune garde, qui comptait plus de 5,000 fusils.

Blücher voulait renouveler l'attaque le lendemain, mais dans la nuit du 1er au 2 mars, il apprit, par les coureurs du général Korff, des nouvelles qui le forcèrent à changer complètement ses combinaisons stratégiques. Il devait renoncer à l'offensive et battre en retraite au plus vite. Napoléon, à la tête d'un nombre d'hommes que le feld-maréchal ne pouvait évaluer au juste, mais qu'il était porté, comme tous les généraux alliés, à exagérer, marchait sur lui à grandes journées. Averti le 25 février, par une lettre de Marmont, du mouvement des Prussiens sur Paris, l'empereur avait ce jour-là même mis ses troupes en marche. Le 27, il avait quitté Troyes avec sa garde; le 1er mars il était à Jouarre et, le 2, dans la matinée, il arrivait à La Ferté-sous-Jouarre, au bord de la Marne. L'armée impériale comptait environ 35,000 combattans. L'empereur avait avec lui Victor et les divisions de la jeune garde Charpentier et Boyer; Ney et les divisions de la jeune garde Meunier et Curial et une brigade d'Espagne; Friant et la vieille garde; Drouot et la réserve d'artillerie avec 100 bouches à feu; la division du duc de Padoue; enfin, 10,000 cavaliers de la garde et des dragons d'Espagne. Si Blücher n'avait eu la prévoyance de faire détruire le pont de La Ferté, Napoléon, dans la journée du 2 mars, fût tombé sur l'armée de Silésie en pleine retraite. « Si j'avais eu un équipage de ponts, écrivait-il ce jour-là au duc de Feltre, j'exterminais Blücher. »

L'empereur ne disait là que la vérité. Lorsqu'il apprit la marche de Napoléon, le feld-maréchal n'eut plus qu'une idée, celle de se dérober au plus vite à l'étreinte menaçante de l'armée impériale. Il s'en explique sans réticences dans l'ordre général daté de Fulaines, le 2 mars :

... Comme l'empereur Napoléon, venant d'Arcis, a passé le 28 février à Sézanne et qu'on ignore s'il traversera la Marne à Meaux, à la Ferté-sous-Jouarre ou à Château-Thierry ; comme en ces circonstances, notre jonction avec les généraux Bulow et Winzingerode devient de la plus haute importance, marcheront : le corps d'York, par la Ferté-Milon et Ancienville sur Oulchy, où il prendra position derrière l'Ourcq, son front vers Château-Thierry; le corps de Sacken, sur Ancienville; le

corps de Langeron (Kapzewitch), sur La Ferté-Milon; le corps de Kleist, sur Bournonville et Marolles; les bagages sur Billy-sur-Ourcq...

Ainsi Blücher battait en retraite, et, ne sachant pas si les têtes de colonnes de l'armée impériale ne le joindraient point dès le lendemain matin, il marquait à ses troupes des lieux d'étapes qui pussent le cas échéant devenir des positions de combat. Quand il écrit, en effet, que York établira son front face à Château-Thierry et que les autres troupes, après avoir passé l'Ourcq, bivouaqueront derrière cette rivière, il indique qu'il acceptera la bataille si Napoléon le menace trop vite et de trop près, ou si des renforts arrivent à l'armée de Silésie.

C'était là l'espoir de Blücher. Le 24 février, le feld-maréchal avait envoyé l'ordre à Bulow et à Winzingerode de marcher immédiatement sur Paris, le premier, par Villers-Cotterets et Dammartin, le second, par Fismes, Oulchy et Meaux, et le 28 février, il avait reçu de Winzingerode une lettre l'informant que ses instructions seraient exécutées. D'après les calculs de Blücher, Winzingerode devait arriver à Oulchy le 1er ou le 2 mars, et Bulow devait se trouver à cette date sur la rive gauche de l'Aisne. Si donc l'armée de Silésie pouvait opérer sa jonction à Oulchy avec les corps de Winzingerode et de Bulow, Blücher s'arrêtait, faisait front et livrait bataille, ayant tous les avantages du nombre et de la position (1). Mais cette espérance s'évanouissait d'heure en heure dans l'esprit de Blücher et de ses conseillers habituels, Gneisenau et Muffling. Comment admettre, en effet, que si les renforts attendus étaient à une journée de marche à peine de l'armée de Silésie, on n'en eût aucune connaissance? Pourquoi les lieutenans de Blücher ne l'avertissaient-ils pas de leur arrivée? Pourquoi ne lui rendaient-ils pas compte de leurs opérations? Depuis trois jours, le grand quartier-général était sans nouvelles. Plusieurs officiers d'état-major envoyés à la découverte n'avaient point donné signe de vie. L'un d'eux, le major Brunecki, aide-de-camp de Kleist, avait bien envoyé de Braine, le 1er mars, deux dépêches annonçant que les corps de Winzingerode et de Bulow étaient à proximité de l'armée de Silésie, mais ces dépêches n'étaient pas arrivées au quartier-général. Le cosaque qui les portait s'était égaré et avait été fait prisonnier dans la forêt de Villers-Cotterets (2).

(1) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 123-124. *Kriegsgeschichte des Jahres* 1814, t. II, p. 86. Cf. Bogdanovitch, *Geschichte des Krieges* 1814 *in Frankreich*, t. I, p. 300-302. Plotho, *Der Krieg des Jahres* 1814, t. III, p. 283.

(2) Ces deux lettres sont aux Archives de la guerre. La première, adressée à Kleist, annonce que Bulow et Winzingerode doivent, le 2 mars, attaquer Soissons. La seconde, écrite à Blücher, est intéressante à citer. « ... Ayant appris à Villers-Cotterets

Les mouvemens prescrits par Blücher s'opérèrent dans la journée du 2 mars, mais non sans difficultés. Pour masquer la retraite de l'armée, Kleist poussa une forte reconnaissance offensive sur May. Marmont ne se laissa pas prendre au stratagème. Il avertit Mortier de la marche en retraite des alliés et l'invita à le rejoindre immédiatement. Les deux corps réunis reçurent vigoureusement les Prussiens de Kleist et les poursuivirent la baïonnette dans les reins. La marche de l'ennemi s'étant ralentie dans le défilé de Mareuil, son arrière-garde dut quelque temps faire face aux Français et perdit un grand nombre de soldats. L'ennemi se retira, toujours suivi par Marmont, qui franchit l'Ourcq à Fulaines. A minuit, les têtes de colonnes de Marmont arrivèrent à La Ferté-Milon, que Blücher venait à peine d'évacuer. Le lendemain matin, 3 mars, il restait encore une grande masse de troupes sur la rive gauche de la rivière, à Neuilly-Saint-Front. Marmont y courut et les attaqua avec vigueur. L'ennemi, pour arrêter l'élan des Français, mit en batterie vingt-quatre pièces de canons; grâce à ce feu terrible, l'arrière-garde put achever de passer l'Ourcq. Dans cette chaude affaire, Marmont eut son cheval tué sous lui, traversé d'outre en outre par un boulet.

Bien que le 3 mars au matin, les alliés se trouvassent presque tous concentrés derrière l'Ourcq, la situation de Blücher ne s'était guère améliorée, car s'il avait passé l'Ourcq, Napoléon avait, de son côté, passé la Marne à La Ferté-sous-Jouarre, et il marchait sur l'armée de Silésie. L'avant-garde impériale s'était même avancée jusqu'à Rocourt (1). Chaque jour rapprochait davantage Napoléon de Blücher; déjà l'empereur et Marmont se donnaient la main, puisque de Rocourt à Neuilly-Saint-Front il n'y a pas, à vol d'oiseau, plus de 8 kilomètres.

Blücher, nous l'avons dit, espérait trouver à Oulchy, où il arriva dans la nuit du 2 au 3 mars, le corps de Winzingerode; mais il n'y trouva pas même la moindre nouvelle de ce général. Dans ces circonstances, il y avait pour le feld-maréchal trois partis à prendre. Le premier consistait à s'arrêter derrière l'Ourcq et à attendre dans cette

que Soissons était encore occupée par les Français, je me suis dirigé, par Chaudun, sur Laon. J'ai rencontré ici (à Braine) l'avant-garde de Winzingerode, qui s'est mise en mouvement de Reims sur Soissons. J'ai appris par le colonel russe Barnilow que Soissons devait être attaqué demain par les deux rives de l'Aisne : sur la rive droite, par le corps de Bulow, et, sur la rive gauche, par celui de Winzingerode, qui doit arriver aujourd'hui à Soissons. *J'espère apprendre* à Vailly, qui est occupé par le corps de Bulow, et où j'arriverai cette nuit, *que Soissons est pris.* Comme j'ai appris l'issue de l'affaire de Lizy, qui a eu lieu hier, ainsi que la direction que Votre Excellence a prise en se retirant, je ne manquerai pas d'en instruire Bulow, *notre position pouvant se trouver changée par là.* »

(1) *Correspondance de Napoléon*, n° 21426.

position l'attaque de Napoléon. C'était l'idée que Blücher avait la veille. Mais, d'une part, les renforts sur lesquels il comptait lui faisaient défaut; d'autre part, Marmont et Mortier, occupant La Ferté-Milon, se trouvaient maîtres du passage de l'Ourcq, et tandis que Napoléon eût abordé l'armée de Silésie de front, les deux maréchaux l'eussent prise en flanc. Le second parti était d'accélérer la retraite, d'atteindre l'Aisne par le chemin le plus direct et de passer cette rivière à Soissons. Mais Blücher n'ignorait pas que Soissons était aux Français, et il ne pouvait songer à emporter cette place en une journée. Or une journée, c'était toute l'avance qu'il eût sur Napoléon; dans moins de vingt-quatre heures, l'empereur tomberait sur lui. Le troisième parti, enfin, était de se dérober aux Français par la route du nord-est. Il remonterait l'Aisne jusqu'à Berry-au-Bac, où il la traverserait. Mais là encore, Blücher risquait de se heurter à Napoléon, qui pouvait manœuvrer de façon à lui couper sa ligne de retraite.

L'armée de Blücher était dans le pire état de fatigue et de misère. Depuis soixante-douze heures, les troupes avaient livré trois combats et fait trois marches de nuit. Depuis une semaine, elles n'avaient reçu aucune distribution (1). Depuis le 22 février, plusieurs régimens de cavalerie, entre autres les dragons de Litthau, n'avaient point dessellé; beaucoup de chevaux étaient fourbus, presque tous étaient blessés au garrot (2). Des trains d'artillerie, embourbés dans des chemins de traverse défoncés par le dégel, en étaient réduits, pour continuer leur marche, à abandonner des caissons de munitions, qu'ils faisaient sauter (3). Les fantassins allaient pieds nus et en guenilles, portant des armes rouillées. Exténués et affamés, ces soldats marchaient sans ordre, murmurant contre leurs chefs et vivant à la fortune du pillage (4). Le 3 mars, en arrivant à Oulchy, le général York fit former le cercle à ses brigadiers et à ses colonels. « Je croyais, dit-il, avoir l'honneur de commander un corps d'armée prussien; je ne commande qu'une bande de brigands. Je suis résolu à faire passer en cour martiale les officiers qui ne sauront pas maintenir la discipline parmi leurs troupes (5).»

Avec une pareille armée, et les renforts attendus faisant défaut, Blücher ne pouvait s'arrêter à Oulchy pour y livrer bataille. D'autre part, Soissons était fermé. Restait donc la retraite par Berry-au-Bac; mais Blücher hésitait à entreprendre une marche de flanc toujours

(1) Droysen, *Leben des Feldmarschalls York*, t. III, p. 332.
(2) *Id.*, *ibid.*, Cf. Bogdanowitch, t. I, p. 307.
(3) Grouchy à Napoléon, 1er mars. (Archives de la guerre.)
(4) Droysen, *ibid.*, Cf. Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)
(5) *Id.*, *ibid.*

périlleuse. Après bien des hésitations, il s'arrêta à un moyen terme, qui consistait, si la chose était possible, à passer l'Aisne sur plusieurs points : une fraction de l'armée passerait à Berry-au-Bac; les autres fractions sur un pont de bateaux qu'on établirait entre Soissons et Vailly (1). Les dispositions furent prises en conséquence. D'après l'ordre de marche pour la journée du 3, daté d'Oulchy, 3 mars, six heures du matin, il fut prescrit aux troupes de se diriger partie sur Fismes, partie sur Buzancy, partie dans la direction de Soissons. Le mouvement devait commencer à midi pour les bagages, de trois à quatre heures seulement pour l'infanterie (2). Ce retardement s'explique par la nécessité où se trouvait Blücher de laisser à ses troupes une demi-journée de repos. En même temps qu'il dictait cet ordre de marche à Gneisenau, son chef d'état-major, le feld-maréchal envoyait un aide-de-camp avec mission de voir où l'on pourrait jeter un pont sur l'Aisne. Blücher en personne devait se rendre de bonne heure à Buzancy, désigner l'endroit précis aux pontonniers, et faire tenir aux colonnes des ordres définitifs pour le passage.

A peine cet ordre de marche, qui trahit assez l'embarras où se trouvait Blücher, était-il communiqué aux chefs de corps, que le feld-maréchal reçut enfin des nouvelles de ses deux lieutenans. Une estafette, venue à franc étrier, lui remit, vers sept heures du matin, cette lettre de Winzingerode, datée du bivouac devant Soissons, 3 mars, cinq heures du matin :

J'apprends que Votre Excellence se retire par Oulchy. Soissons étant occupé par l'ennemi et une tentative de prendre cette place ayant

(1) La veille au soir, 2 mars, Blücher avait déjà envoyé à Bulow (à tout hasard, car il ne savait pas l'endroit précis où celui-ci se trouvait), une lettre où, en même temps qu'il lui ordonnait d'arrêter son mouvement sur Paris et de se joindre à lui, il lui demandait où l'on pouvait jeter un pont sur l'Aisne au-dessus de Buzancy. (Lettre de Blücher à Bulow, citée par Varnhagen, *Leben des Generals Bulow*, p. 357.)

(2) « Oulchy, 3 mars, six heures du matin.

« A midi, les bagages des quatre corps d'armée marcheront par Fismes : 1° ceux d'York; 2° ceux de Sacken; 3° ceux de Langeron (Kapzewitch); 4° ceux de Kleist.

« Les équipages de ponts seront dirigés sur Buzancy.

« A trois heures, le corps de Kleist marchera sur Buzancy, où le feld-maréchal indiquera où l'on doit jeter les ponts. Ce corps passera le premier, et ensuite le corps de Langeron (Kapzewitch).

« A quatre heures, les corps de Sacken et d'York marcheront dans la direction de Soissons. Ils recevront ultérieurement des ordres de Buzancy.

« L'artillerie à cheval et la cavalerie resteront sur l'Ourcq pour couvrir la retraite. Si l'ennemi n'attaque pas, elles quitteront leurs positions le 4 au matin et iront à Buzancy.

« Les troupes recevront ultérieurement des ordres de Buzancy. »

échoué hier, je ne puis croire autre chose, sinon que Votre Excellence se dirigera sur Reims par Fismes. Dans ces circonstances, je crois bien agir en faisant traverser par la plus grande partie de mon infanterie l'Aisne à Vailly, où Bulow a jeté un pont. Pour moi, j'attendrai le point du jour devant Soissons avec une division d'infanterie et toute ma cavalerie, et s'il n'est rien survenu de nouveau d'ici là, je me mettrai en route au lever du jour pour Fismes, où je m'établirai dans une bonne position.

Ces nouvelles n'étaient pas, il s'en faut, celles qu'attendait Blücher. Ses ordres si précis du 24 février, relatifs à la marche sur Paris, par Fismes et Oulchy, n'avaient pas été exécutés. Winzingerode ayant appris, le 27 février, le mouvement offensif de Napoléon, avait jugé que, dans ces circonstances, il importait à Blücher d'avoir sa retraite par l'Aisne assurée (1). Or, le meilleur passage de l'Aisne pour l'armée de Silésie, c'était le pont de Soissons. Il avait donc écrit à Bulow, l'engageant à se porter de Laon sur Soissons, tandis que lui-même s'y porterait de Reims; la place, attaquée par la rive droite et par la rive gauche, serait enlevée en vingt-quatre heures (2). Bulow avait acquiescé au plan de Winzingerode. Le 1er mars, ces deux corps s'étaient mis en marche; le 2, ils avaient investi Soissons; mais le 3, comme on l'a vu par la lettre de Winzingerode à Blücher, cette ville, qui semblait faire bonne résistance, ne s'était pas rendue, et, comme on l'a vu par la même lettre, le commandant de l'armée russe, désespérant d'enlever la place en temps opportun, se disposait à lever le siège (3).

Certes, il y avait là de quoi surprendre et irriter Blücher (sa colère fut vive, à entendre Muffling.) Non-seulement Winzingerode n'avait pas suivi ses instructions et avait ainsi empêché la concentration à Oulchy, qui était l'objectif indiqué; non-seulement il n'avait pas pris Soissons, ce qui eût justifié en une certaine mesure l'inexécution des ordres reçus, mais encore, sachant la situation périlleuse où se trouvait l'armée de Silésie, au lieu de réunir toutes ses troupes pour marcher rapidement à son secours, il les

(1) Journal des opérations du corps du général de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.) Cf. Bogdanowitch, t. 1, p. 302.

(2) Winzingerode à Bulow, 28 février 1814. (Archives topographiques du ministère de la guerre à Saint-Pétersbourg.)

(3) Lettre précitée : (3 mars, cinq heures du matin.) « J'attendrai le point du jour devant Soissons, et, s'il n'est rien survenu d'ici là, je me mettrai en route .. » On ne saurait exprimer plus nettement l'idée de lever le siége. Muffling dit de même que Blücher était d'avis de lever le siége si la place ne se rendait pas dans la journée. (Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 124-125.)

dispersait et les éloignait en les faisant passer sur la rive droite de l'Aisne (1).

Ce mouvement n'était pas de nature à modifier le plan de retraite conçu par Blücher. Le feld-maréchal maintint ses ordres, et, vers onze heures, il se rendit à Buzancy pour décider du point où devait être jeté le pont de bateaux. Le siège de Soissons au moment d'être levé, le corps de Bulow établi de l'autre côté de l'Aisne, les troupes de Winzingerode prêtes à se disperser sur la rive droite et sur la rive gauche de cette rivière, l'armée de Silésie battant en retraite, serrée de près par Marmont et menacée sur sa droite par Napoléon : telle était la situation dans la matinée du 3 mars. Blücher ne pouvait se dissimuler les périls qu'il courait lorsqu'à midi, il reçut à Buzancy, où il venait d'arriver, une lettre de Bulow lui annonçant que Soissons était pris et que la ligne de retraite était conséquemment assurée : « Je ne doute pas, terminait Bulow, faisant allusion à la sortie des Français avec armes et bagages, que Votre Excellence ne préfère la possession rapide de ce point *actuellement si important* à la capture *incertaine* de la garnison, et je me flatte que cet événement vous sera agréable. Il me semble d'autant plus important qu'on entend au loin une vive canonnade (2)... » L'événement, en effet, était important. La reddition de la petite ville de Soissons changeait la face des choses.

II.

Soissons, en 1814, comptait 8,300 habitans et s'étendait sur un périmètre de 4,500 mètres. L'Aisne, qui, à Soissons, coule du sud au nord, séparait la ville proprement dite du faubourg de l'Est (ou faubourg Saint-Vaast,) renfermé comme la ville elle-même dans l'enceinte continue. En dehors des fortifications s'élevaient d'autres faubourgs : le faubourg Saint-Médard, à l'est ; le faubourg de Reims ou faubourg Saint-Crépin, au sud-est ; le faubourg de Crise, au

(1) Ce qui prouve combien ce mouvement de Winzingerode était singulier, c'est que le général russe se ravisa presque aussitôt. A sept heures du matin, il écrivait une seconde lettre à Blücher, lui annonçant qu'il avait 19,000 hommes avec lui, sans compter ses Cosaques, et qu'il attendait des ordres du grand quartier-général pour se concentrer à Oulchy ou pour exécuter tout autre mouvement (Damitz, *Geschichte des Feldzugs*, t. II, p. 469). Par conséquent, il avait ordonné de surseoir au passage de son infanterie Mais Blücher jugea sans doute que, tous les ordres étant donnés pour la retraite, il était trop tard pour songer à la bataille. Et d'ailleurs, peut-être Blücher ne reçut-il cette seconde missive qu'à Buzancy, après avoir appris la reddition de Soissons.

(2) Lettre citée par Varnhagen von Ense, *Leben des Generals Grafen Bulow*, p. 359. Cf. Plotho, Muffling, Bogdanowitch, etc.

sud ; le faubourg Saint-Christophe, à l'ouest. Soissons, qui commandait la grande route de Paris à Mons, était, par cela même, un point stratégique important. La place, bien fortifiée et occupée par une bonne garnison, eût pu faire une longue défense, car, au commencement de ce siècle, les bouches à feu ayant peu de portée, l'on ne pouvait battre les remparts des hauteurs environnantes (1). Par malheur, les fortifications de Soissons, qui dataient du XVIe siècle, se trouvaient dans un état d'absolue dégradation. Tous les ouvrages extérieurs avaient été détruits, et la ville, qui avait à sa charge l'entretien des remparts, ne s'en inquiétait qu'au point de vue des intérêts de l'octroi ; on se contentait de fermer les petites brèches par lesquelles les fraudeurs pouvaient se glisser nuitamment. Les courtines manquaient de banquettes, la contrescarpe, dépourvue de revêtement, s'était, en maint endroit, éboulée dans le fossé, qui se trouvait à demi comblé. Enfin des auberges construites dans la zone militaire, près des portes de ville, s'élevaient à quelques mètres des remparts ; des combles de ces maisons on dominait le terre-plein de l'enceinte (2).

Ce fut seulement au milieu de janvier 1814 qu'on s'occupa au ministère de la guerre de la place de Soissons. Les généraux Rusca, Danloup-Verdun et Berruyer, et le colonel du génie Prost, envoyés de Paris, firent commencer les travaux les plus urgens. On répara les brèches, on établit des banquettes, on pratiqua des embrasures, le talus de contrescarpe fut relevé, on brûla quelques-unes des maisons bâties dans la zone militaire, et deux cavaliers furent élevés en avant de la porte de Reims (3). Les généraux, comptant être attaqués par le sud, avaient pourvu au plus pressé, négligeant un peu les travaux du front nord. Or, par la logique de la fatalité, ce fut de ce côté qu'eut lieu l'attaque des Russes, le 14 février 1814. Composée d'environ 4,000 hommes, presque tous conscrits et gardes nationaux mobilisés, dont la moitié seulement avait des fusils de munition, la garnison était suffisante comme nombre, mais non comme solidité. Pour toute artillerie, huit pièces de campagne servies, sous les ordres de quelques sous-officiers, par des charpentiers de la ville qui s'étaient volontairement improvisés canonniers. A midi, Winzingerode, dont les forces s'élevaient à une quinzaine de mille hommes, fit commencer le bombardement. A une heure,

(1) La distance des remparts aux crêtes varie entre 1,600 et 2,500 mètres.

(2) Manuscrits de Brayer (Archives de Soissons); Rapports du général Danloup-Verdun, 22 janvier. (Archives de la guerre.)

(3) Manuscrits de Brayer et de Fiquet (Archives de Soissons); Lettres et Rapports des généraux Berruyer, Rusca, Danloup-Verdun, du 22 janvier au 18 février. (Archives de la guerre.)

le général Rusca tombait mort, frappé d'un biscaïen à la tête. A deux heures, le feu des pièces de la place étant presque éteint, un bataillon russe pénétrait dans la ville par une ancienne brèche du rempart Saint-Médard, qu'on avait négligé de boucher, tandis que le gros des assaillans forçait la porte du faubourg Saint-Vaast. Il y eut panique. Les officiers ramenèrent leurs soldats au feu. On se battit sur le pont, dans les rues ; enfin, une partie de la garnison put opérer sa retraite par la porte Saint-Christophe et gagner la route de Compiègne. Winzingerode n'occupa point longtemps Soissons. Le 16 février, à la nouvelle des défaites des alliés à Champaubert et à Vauchamps, il évacua la ville, qui fut réoccupée, le 19, par les Français.

Napoléon, que le coup de main des Russes sur Soissons avait à la fois surpris et irrité, donna des ordres formels pour que la ville fût solidement défendue (1). Le ministre de la guerre dépêcha à Soissons un de ses aides-de-camp, le colonel Müller, avec mission d'inspecter la place. Le rapport conclut que Soissons est tombé au pouvoir de l'ennemi, faute de mesures de défense qu'il eût été aisé de prendre, que la place peut être mise en quelques heures en état de résister, mais que, tout d'abord, « il faut envoyer à Soissons un commandant instruit et ferme (2). » Le choix du ministre se porta sur un officier qui, rien du moins ne le fait supposer, n'était pas particulièrement instruit et qui, en tous cas, manquait de fermeté. C'était un général de brigade, nommé Moreau (3). Le 11 février, il avait défendu, ou plutôt il s'était préparé à défendre Auxerre contre les Autrichiens, et Clarke, abusé sur cette prétendue défense, le croyait un foudre de guerre (4). Le général Moreau partit pour Soissons, où déjà était rassemblée une nouvelle garnison, peu nombreuse, à la vérité, mais composée de soldats aguerris : un batail-

(1) *Correspondance de Napoléon*, nos 21,290 et 21,309; *Moniteur* du 18 février; *Mémoires du roi Joseph*. (Lettre à Clarke, 25 février.)

(2) Rapport du colonel Müller, 23 février (Archives de la guerre).

(3) Jean-Louis Moreau, baron de l'empire, né à Lyon le 14 janvier 1755. (Dossier de Moreau, Archives de la guerre.)

(4) « J'ai lieu d'être persuadé que vous saurez défendre cette ville (Soissons) avec la vigueur et l'énergie que vous avez montrée pour la défense de la ville d'Auxerre. » (Lettre de Clarke à Moreau, 27 février, Archives de la guerre). La *vigueur* et l'*énergie* de Moreau s'étaient réduites à ceci : le 10 février, Moreau, sommé de capituler par *trente dragons* autrichiens, avait répondu qu'il « défendrait la ville jusqu'à la mort, » et le 11 février, 2,000 Autrichiens étant en vue, il avait quitté Auxerre sans même attendre l'arrivée du parlementaire, qui fut reçu par les autorités municipales. Pas un coup de feu ne fut tiré. — Il est juste de dire que Moreau avait à Auxerre fort peu de troupes avec lui et que, d'ailleurs, les habitans ne voulaient pas se défendre. Si la conduite de Moreau, dans cette circonstance, ne méritait peut-être pas de blâme, encore moins méritait-elle des éloges.

lon de la Légion de la Vistule, fort de 800 hommes ; 100 artilleurs de la vieille garde ; 120 canonniers gardes-côtes ; 100 cavaliers des éclaireurs de la garde (1). La place était armée de vingt canons (dix pièces de 4, huit pièces de 8 et deux obusiers). Outre les troupes de ligne, Moreau pouvait disposer pour la défense de 200 à 300 gardes nationaux de la ville (2). Enfin, une brigade de gardes nationaux, d'un effectif de 2,550 hommes ayant déjà vu le feu, devait, sous peu de jours, venir compléter la garnison. Mais, par suite de retards et de confusions dans les ordres, ces troupes, qui étaient à Orléans, ne furent mises en route que le 28 et n'arrivèrent pas à Soissons (3).

Pour le seconder dans le commandement, le général Moreau avait le colonel d'artillerie Strols, le chef de bataillon du génie de Saint-Hillier, l'adjudant-commandant Bouchard, qui remplissait les fonctions de commandant de place, enfin le colonel Kozynski, de la Légion de la Vistule. Une commission municipale, siégeant en permanence, remplaçait le maire qui avait fui, le premier adjoint, qui avait fui et le deuxième adjoint, qui avait fui (4). Presque toute la population aisée avait d'ailleurs quitté la ville. Moreau et Saint-Hillier se hâtèrent de compléter la mise en état de defense. On jeta bas les maisons qui dominaient le terre-plein du côté de la porte de Laon, et les matériaux servirent à garnir le rempart d'un parapet ; on ferma les brèches, on excava le pied de l'escarpe, on immergea une partie des fossés, on plaça des chevaux de frise et des palanques en avant de la contrescarpe du faubourg Saint-Vaast ; une forte palissade fut élevée sur le pont de l'Aisne. Il semble cependant que, soit manque de temps ou de bras, soit faute d'initiative, soit négligence, Moreau ne se conforma pas autant qu'il l'eût pu aux instructions si précises contenues dans la lettre de Clarke. Ainsi un certain nombre de maisons du faubourg qui pouvaient servir d'abris aux tirailleurs ennemis, ne furent pas démolies. Le ministre avait expressément recommandé de placer une fougasse sous le pont de l'Aisne. Moreau se contenta d'écrire lettre sur lettre pour demander 400 livres de poudre afin de faire fabriquer cette fougasse, et comme la poudre n'arrivait pas, il ne s'avisa

(1) Lettre de Mortier à Clarke, 24 mars ; Lettre de Clarke à Napoléon, 4 février ; Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons, 4 mars. (Archives de la guerre.)

(2) Manuscrit de Fiquet. (Archives de Soissons.) La garde urbaine se conduisit bien, au point que les soldats dirent aux gardes : « Nous devons être mutuellement contens les uns des autres. »

(3) Archives de la guerre : 23, 24, 26, 27, 28 février, 2 mars, pièces relatives à l'envoi de la brigade Chabert à Soissons, laquelle finit par rester à Paris, le 2 mars, à la disposition de l'empereur.

(4) Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

point que l'explosion de quelques fourneaux de mine établis sous les piles suffiraient à disloquer le pont et à couper le passage (1).

Moreau croyait avoir du temps devant lui, et déjà Soissons était entouré d'ennemis. Le 1er mars, Moreau réitérait sa demande au ministre de la guerre de 400 livres de poudre de mine ; le 2 mars, il écrivait encore pour demander deux compagnies de renfort. Mais ces dépêches ne témoignent pas que Moreau se préoccupe le moins du monde de la proximité de l'ennemi. Il y parle même, comme de faits sans aucune importance, d'un parti de hussards prussiens enlevés par une reconnaissance de cavalerie et de l'arrivée dans l'Aisne du général Bulow, « qui est, dit-on, du côté de Laon (2). » Moins d'une heure après avoir écrit cette lettre, Moreau allait savoir autrement que par des on-dit où était le général Bulow.

Ce jour-là, 2 mars, à 9 heures du matin, les grand'gardes signalèrent en même temps des masses ennemies qui s'avançaient de deux côtés différens. Sur la route de Reims, c'étaient les Russes de Winzingerode ; sur la route de Laon, c'étaient les Prussiens de Bulow. On sait que ces deux généraux avaient concerté cette marche sur Soissons ; ils arrivaient sous les murs de la ville au jour fixé et à l'heure dite avec une exactitude vraiment remarquable. Moreau fit prendre les armes. Les canonniers coururent aux bastions. Les Polonais du bataillon de la Vistule furent divisés en trois détachemens : l'un vint occuper les remparts du front sud ; l'autre les remparts du front est ; le troisième, comptant seulement une centaine d'hommes, forma avec les 100 cavaliers de la garde et la garde nationale une réserve qui se tint au centre de la ville, prête à se porter sur le point le plus menacé. Pendant que la petite garnison gagnait ses emplacemens de combat, l'ennemi faisant à dessein montre de ses forces, se déployait dans la plaine. Le corps de Winzingerode s'étendait, à cheval sur la route de Reims, sa droite à l'Aisne. Bulow avait rangé ses troupes en bataille dans la plaine de Crouy, face au faubourg Saint-Vaast (3).

Le premier coup de canon fut tiré par la place. A dix heures et demie, un boulet lancé du bastion Saint-Médard vint disperser un

(1) Archives de la guerre : Lettre de Clarke à Moreau, 27 février ; Lettres de Moreau à Clarke, 28 février et 2 mars ; Lettre du chef de la 7e division du ministère de la guerre à Saint-Hillier, 2 mars. Cf. le Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons (4 mars), le Rapport du conseil d'enquête, et les manuscrits des Archives de Soissons.

(2) Moreau à Clarke, 1er et 2 mars. (Archives de la guerre.)

(3) Rapport de Moreau, 4 mars. (Archives de la guerre.) Manuscrit de Brayer Archives de Soissons). Rapport de Bulow au roi de Prusse sur la capitulation de Soissons, 10 mars 1814. (Archives de Berlin.) Cl. Bogdanowitch, t. I, p. 304 ; Plotho, t. III, p. 288.

groupe de cavaliers russes qui s'était avancé à 300 mètres de la porte de Reims. Winzingerode envoya alors un parlementaire. Cet officier n'ayant point été reçu, les batteries ennemies ouvrirent le feu. Les défenseurs ripostèrent vigoureusement. Il y avait parmi les artilleurs de la garde un Soissonnais, nommé François Leroux, si habile pointeur qu'il démonta successivement trois des pièces de l'ennemi (1). Mais quelles que fussent l'adresse et l'intrépidité des canonniers français, ce duel d'artillerie n'était point égal. Plus de trente pièces de 12 battaient les remparts, et la défense n'avait que vingt canons, dont dix de 4. A midi, plusieurs pièces des bastions étaient déjà démontées et un certain nombre de servans mis hors de combat. Vers trois heures, une forte colonne russe franchit la petite rivière de la Crise et s'élance à l'attaque des remparts. Quelques volées de mitraille et une furieuse mousqueterie arrêtent les assaillans. Kozynski, avec 300 Polonais, sort de la ville, charge l'ennemi et le repousse la baïonnette dans les reins jusqu'au faubourg Saint-Crépin. Là, les Russes font tête, leurs tirailleurs postés dans les maisons. Une dernière charge les débusque de la position et les rejette loin dans la plaine. Quelques instans plus tard, l'ennemi tenta une seconde attaque qui n'eut pas plus de succès. Le bombardement reprit et ne s'arrêta qu'à dix heures du soir. La journée, où artilleurs et fantassins s'étaient vaillamment comportés, coûtait à la petite garnison de Soissons 23 morts et 120 blessés. Parmi ceux-ci, on comptait plusieurs officiers, entre autres le colonel Kozynski, atteint d'une balle en conduisant ses hommes à l'attaque du faubourg Saint-Crépin (2). L'ennemi avait aussi perdu beaucoup de monde, mais en raison du grand nombre de ses troupes, ces pertes ne l'affaiblissaient pas sérieusement.

Winzingerode néanmoins ne laissait pas d'être inquiet. Les choses ne marchaient point de la façon qu'il aurait voulu. La garnison faisait trop bonne contenance pour qu'on pût espérer emporter la place par un coup de main, comme cela s'était passé le 14 février; d'autre part, après douze heures continues de bombardement, on n'avait pas fait brèche. La muraille était à peine entamée, et quand cela eût été, une forte gelée, soudain survenue, rendait la terre de la masse couvrante dure et résistante comme de la pierre. Il faudrait battre le rempart douze heures encore, trente-six peut-être pour faire une brèche praticable (3). Au plus tôt pourrait-on donner l'assaut le

(1) Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

(2) Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons et lettre justificative. (Archives de la guerre.) — Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons.)

(3) Rapport de la commission d'enquête sur la capitulation de Soissons, 24 mars. (Archives de la guerre.)

surlendemain 4 mars, et cet assaut réussirait-il? Or, dans les conditions particulières où se trouvaient les assiégeans, pressés d'avoir le passage du pont de la ville, il ne s'agissait pas de prendre Soissons, avec plus ou moins de gloire, à un jour indéterminé : il fallait l'occuper immédiatement. Winzingerode pensa que des négociations pourraient peut-être lui livrer la place. A dix heures et demie du soir, il envoya un parlementaire. La même idée était venue à l'esprit de Bulow, si bien que, au moment même où le colonel de Lowenstern se présentait à la porte de Reims, au nom du commandant de l'armée russe, le capitaine Mertens se présentait à la porte de Crouy au nom du général prussien. Les deux officiers demandèrent à être conduits près du commandant supérieur, ce qui leur fut accordé sans difficulté. Moreau les reçut dans son appartement particulier (1).

Un officier énergique et bien résolu à se défendre eût arrêté l'entretien au premier mot de capitulation. Le commandant de Soissons n'avait pas à compter encore avec une situation désespérée. Ses remparts étaient à peu près intacts, ses troupes, que douze heures de bombardement et une sortie meurtrière n'avaient diminuées que d'un dixième, avaient montré la plus rare intrépidité, ses munitions étaient en abondance, la nuit allait permettre de réparer les embrasures, les abris, et de replacer en batterie les pièces démontées. De plus, pendant la journée, on avait entendu le canon dans la direction de l'Ourcq (2). Moreau ne l'ignorait pas, et ce fait d'une si haute importance pour des assiégés devait lui faire repousser toute idée de reddition immédiate. En tout cas, il pouvait sans péril différer les pourparlers jusqu'au lendemain. C'était toujours huit heures de gagnées, huit heures de nuit pendant lesquelles l'ennemi n'était pas à redouter si les grands'gardes ne se laissaient pas surprendre. Au cas où il paraîtrait impossible, le lendemain matin, de continuer la défense, il serait toujours temps de hisser le drapeau parlementaire. Moreau se montra donc à tout le moins inconsidéré en écoutant complaisamment les envoyés de l'ennemi.

Le capitaine Mertens, aide-de-camp de Bulow, était un fin diplo-

(1) Rapport de Bulow au roi de Prusse sur la capitulation de Soissons. 10 mars. Bogdanowitch, t. I, p. 304, 305; Plotho, t. III, p. 389. Cf. le rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons et sa lettre justificative. (Archives de la guerre.)

L'importance de cette capitulation était tellement reconnue par les Prussiens et les Russes, — quoi qu'en dise Muffling, — que les historiens russes et prussiens discutent encore pour savoir qui, de Mertens ou Lowenstern, emporta par son éloquence la capitulation. Moreau dit qu'ils se présentèrent tous les deux ensemble. Il est probable qu'ils parlèrent tous les deux à la fois et qu'ainsi il peut y avoir doute sur celui qui *intimida* Moreau, selon le mot de Brayer.

(2) Rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Soissons. (Archives de la guerre.)

mate et un habile parleur. Trois jours auparavant, il avait réussi à obtenir, après cinq heures de conférence, la capitulation de La Fère, justement qualifiée de honteuse par les officiers de cette garnison. Le colonel de Lowenstern n'avait point, à ce qu'il semble, moins de talent comme négociateur. Les deux officiers parlèrent tour à tour, reprenant les mêmes argumens en termes différens et se prêtant mutuellement appui. Ils commencèrent par exalter la vaillance des défenseurs de la place et de celui qui les commandait. Puis, rappelant à Moreau le petit nombre de ses troupes, l'infériorité numérique de son artillerie, l'insuffisance d'une telle garnison pour défendre un pareil périmètre, le mauvais état des fortifications; ils firent en même temps le tableau que, hélas! ils n'avaient point besoin d'exagérer, de toutes les forces alliées. Mertens termina en disant que l'honneur était sauf et que le commandant de la place encourrait les plus graves responsabilités en s'obstinant à une défense désormais inutile, et en exposant ainsi la ville, qui serait immanquablement enlevée de vive force, au pillage et à l'incendie. — « Dans deux heures, reprit Lowenstern, nous serons dans la ville, dussions-nous frayer un passage sur les ruines et les cadavres. Réfléchissez que dans une bataille, on reçoit les vaincus à composition, mais qu'après l'assaut tout tombe sous le sabre. La ville et ses habitans seront la proie de nos soldats. » — Les deux parlementaires agissaient successivement par la flatterie et l'intimidation (1). Moreau, qui ne pouvait pas moins faire, répondit d'abord, selon la formule obligée, « qu'il s'enterrerait sous les ruïnes de ses remparts, » mais Mertens et Lowenstern ne furent pas déconcertés par ces grands mots, que démentaient l'attitude irrésolue et les hésitations trop visibles de Moreau. Ils reprirent la parole et, donnant de nouveaux éloges au courage des troupes françaises, ils eurent l'habileté de laisser entendre qu'une capitulation avec tous les honneurs de la guerre serait accordée à cette valeureuse garnison, qui se retirerait en armes et serait libre de rejoindre l'armée impériale « où elle pourrait combattre dans une lutte moins inégale (2). »

C'était un piège tendu à l'esprit de devoir du général. Il est probable que si les clauses de la capitulation avaient été trop dures, si elles eussent porté, par exemple, que la garnison resterait prisonnière de guerre ou tout au moins déposerait les armes,

(1) Bogdanowitch, t. I, p. 305-306. Cf. Plotho, t. III, p. 390; Rapports de Bulow et de Moreau sur la capitulation de Soissons; Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 125; et le Manuscrit de Brayer.

(2) Bogdanowitch, t. I, p. 306. Cf. le Rapport de Moreau et la Lettre justificative. (Archives de la guerre.)

Moreau se fût défendu jusqu'à la dernière extrémité. Mais la proposition des parlementaires était faite pour porter le trouble dans l'esprit de Moreau en lui permettant de peser, au point de vue de l'intérêt de la France, les avantages fort douteux d'une défense sans espoir, et les avantages certains d'une capitulation immédiate. Sous deux jours, sous trois jours au plus, Soissons allait fatalement être enlevé d'assaut; ceux des défenseurs qui n'auraient pas succombé seraient prisonniers. N'était-il pas préférable d'abandonner cette place perdue d'avance et de conserver à l'empereur 1,000 hommes d'excellentes troupes qui lui seraient si utiles? La conscience du commandant de Soissons commençait à fléchir devant cette idée qui n'était que le plus vain des sophismes. Dans une place assiégée, le devoir, pour le gouverneur comme pour le dernier soldat, se réduit à ce seul mot : la consigne. Moreau avait été envoyé à Soissons pour garder la ville, point stratégique, et non pour conserver aux armées d'opération une poignée de soldats. Sa consigne était de défendre Soissons, il n'avait pas à la discuter avec lui-même; il avait à l'exécuter rigoureusement, dans les termes mêmes des règlemens, c'est-à-dire en « épuisant tous les moyens de défense, » en « restant sourd aux nouvelles communiquées par l'ennemi » et « en résistant à ses insinuations comme à ses attaques. » Le canon entendu au loin dans la journée devait inspirer au gouverneur de Soissons les résolutions les plus énergiques. Il semblait vraiment que l'écho de cette canonnade fut venu juste à point pour rappeler au général ces paroles, prophétiques en la circonstance, du décret de 1811 sur le service des places : « Le gouverneur d'une place de guerre doit se souvenir qu'il défend l'un des boulevards de notre royaume, l'un des points d'appui de nos armées, et que sa reddition, *avancée ou retardée d'un seul jour*, peut être de la plus grande conséquence pour la défense de l'état et le salut de l'armée. »

Quand un soldat commence à se demander quel est son devoir, il est bien près de n'écouter plus que son intérêt. Moreau était brave sans doute, — sous l'empire on ne parvenait point aux grades élevés sans avoir maintes fois payé de sa personne, — mais il n'était pas héroïque, et son esprit concevait avec peine l'idée de se sacrifier inutilement pour une cause qu'avec beaucoup de généraux d'alors, il regardait comme perdue. Une capitulation si honorable, qui sauvait la ville des horreurs d'un sac et qui conservait à l'empereur une troupe valeureuse, convenait à l'intérêt personnel de Moreau sans porter atteinte, pensait-il, à son honneur de soldat. Donc, le général congédia les parlementaires tout en protestant qu'il s'ensevelirait sous les ruines de la ville, mais en ajoutant que « d'ailleurs il ne pouvait répondre à des propositions verbales faites par des offi-

ciers n'ayant aucune pièce établissant leurs pouvoirs de traiter (1). » N'était-ce pas les inviter à revenir munis de pleins pouvoirs? Au surplus, ces propositions verbales auxquelles Moreau disait ne pouvoir répondre, il avait le tort de les écouter depuis près d'une heure.

Le colonel de Lowenstern et le capitaine Mertens étaient trop perspicaces pour ne pas pénétrer les secrètes pensées de Moreau. Avant qu'il se fût passé une heure, Mertens rentrait dans Soissons, apportant cette lettre de Bulow destinée à lever les scrupules de forme du commandant de Soissons :

2 mars 1814, dans la nuit. — Votre Excellence a désiré que je lui écrive au sujet de la proposition que j'avais chargé un de mes aides-de-camp de lui faire de bouche, et après avoir attendu plus longtemps que je m'en étais flatté. Je veux bien me prêter à une seconde complaisance, pour prouver à Votre Excellence combien je désirerais épargner le sang inutilement versé et le sort malheureux d'une ville prise d assaut. Je propose à Votre Excellence, de concert avec le commandant en chef de l'armée russe, de conclure une capitulation telle que les circonstances nous permettent de vous l'accorder et de l'obtenir. Je compte sur la réponse de Votre Excellence avant la pointe du jour.

Moreau demanda au capitaine Mertens un délai de quelques heures pour réunir le conseil de défense. Le parlementaire prussien les accorda sans difficulté et se retira. Moreau eut alors l'idée de monter au clocher de la cathédrale, afin, dit-il dans son rapport écrit le lendemain à Compiègne, « de s'assurer de la vérité des rapports qui lui avaient été faits sur la force de l'ennemi. » A se rappeler l'attitude de Moreau avec les parlementaires et à bien pénétrer son caractère, il semble que, en s'astreignant à cette ascension de trois cent cinquante-quatre marches pour observer une dernière fois les positions de l'ennemi, le commandant de Soissons cherchait moins à voir si la défense était encore possible qu'à se confirmer dans l'idée de la nécessité d'une reddition immédiate. Son imagination prévenue montra à Moreau bien des choses qui n'existaient pas. « A ce moment, écrit-il, je vis des obus mettre le feu sur plusieurs points de la ville et je distinguai des prolonges remplies d'échelles pour l'assaut (2). » Or, en vertu de la trêve implicitement convenue entre le général et les parlementaires, il est peu probable que le feu eût repris à ce moment, et il est prouvé, d'autre part, que les assiégeans n'en étaient point encore à préparer une escalade (3).

(1) Rapport de Moreau sur la capitulation de Soissons. (Archives de la guerre.)
(2) *Ibid.* (Archives de la guerre.)
(3) Cf. le Rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Soissons et la lettre

De plus, Moreau prétend être monté au clocher à « la naissance du jour. » Dans les premiers jours de mars, le jour n'apparaît guère qu'à six heures du matin, et à trois heures du matin, Moreau, de retour de la cathédrale, présidait le conseil de défense (1). Ainsi, en pleine nuit, qu'avait pu apercevoir de son observatoire le commandant de Soissons, sinon quelques feux de bivouac?

Au moment où il revenait de la cathédrale, Moreau trouva chez lui un second parlementaire russe, porteur d'une lettre de Winzingerode (2). Le ton comminatoire de cet ultimatum, où se succédaient les mots d'assaut immédiat, de massacre et de pillage, était fait pour enlever à Moreau le peu de résolution qui pouvait lui rester. Il réunit aussitôt chez lui les officiers composant le conseil de défense. C'étaient l'adjudant-commandant Bouchard, commandant la place, le chef de bataillon Saint-Hillier, commandant le génie, le colonel Strols, commandant l'artillerie, et le colonel Kozynski, commandant l'infanterie, qui bien que blessé, s'était rendu à la convocation. Le général Moreau exposa la situation telle qu'il la voyait et apprit aux membres du conseil les pourparlers engagés avec l'ennemi; cela fait, il invita chacun des officiers à donner son avis. Le chef de bataillon de Saint-Hillier prit le premier la parole, comme le moins élevé en grade. Selon lui, on pouvait et l'on devait tenir encore. D'une part, l'ennemi n'avait pas fait brèche au corps de place, et deux jours peut-être se passeraient avant que le canon entamât gravement les remparts; si la garnison avait subi des pertes, il restait néanmoins un nombre d'hommes suffisant pour la défense et ils étaient animés du plus grand courage. D'autre part, on avait dans la soirée entendu le canon au loin, ce qui indiquait l'approche d'une armée de secours. Le plus strict devoir commandait donc de prolonger la défense au moins pendant vingt-quatre heures, ce qui, à son avis, était possible (3). Saint-Hillier, paraît-il, cédant à quelque sentiment de timidité, dont il fut blâmé par le

précitée de Winzingerode à Blücher, qui témoigne qu'à cinq heures du matin, le 3 mars, les alliés, loin de penser à donner un assaut, étaient sur le point de lever le siège.

(1) Rapport du conseil d'enquête. (Archives de la guerre.)

(2) Le baron de Winzingerode, général en chef de l'armée russe, à M. le général Moreau : « Avant de donner l'assaut et pour sauver Soissons des horreurs du pillage et du massacre, je propose à M. le commandant de Soissons de rendre la ville à l'armée combinée du nord de l'Allemagne. L'honneur militaire ne commande pas une résistance contre une force aussi disproportionnée et dont les suites immanquables resteront toujours à la responsabilité du commandant devant Soissons. 18 février et 3 mars 1814. — Le général en chef, baron de Winzingerode. » (Archives de la guerre.)

(3) Rapport du conseil d'enquête. (Archives de la guerre.) — Moreau, naturellement, ne parle point de cette motion dans son rapport.

conseil d'enquête, n'osa pas découvrir toute sa pensée, qui était celle-ci : N'y avait-il pas corrélation entre la canonnade entendue la veille et l'insistance des généraux ennemis à proposer une capitulation, insistance tout à fait extraordinaire, puisqu'ils étaient certains de s'emparer de la place sous deux jours? Dans la conjoncture, la reddition immédiate de Soissons ne pouvait-elle pas être de la plus grave conséquence pour la marche des opérations (1)?

Le colonel Kozynski, appuyant énergiquement la motion de Saint-Hillier, dit qu'il fallait tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le colonel Strols, qui parla ensuite, déclara, au contraire, que toute défense étant devenue impossible, on devait se hâter d'accepter les conditions inespérées que proposait l'ennemi. Quel fut l'avis formulé par l'adjudant-commandant Bouchard? Les documens sont muets à cet égard. Mais si l'on songe que cet officier s'était compromis trois jours auparavant dans l'indigne capitulation de La Fère, il est permis de penser qu'il ne se prononça pas pour un parti héroïque. En tout cas, la majorité dans le conseil n'était pas acquise à la capitulation, et l'eût-elle même été que la responsabilité de Moreau n'en eût pas été dégagée. Un conseil de défense est purement consultatif. Le règlement est formel sur ce point : « Le gouverneur, le conseil entendu, prononcera seul et sous sa responsabilité, sans avoir à se conformer aux avis de la majorité... Il suivra le conseil le plus ferme et le plus courageux, s'il n'est absolument impraticable. » Loin de « suivre le conseil le plus ferme et le plus courageux, » Moreau s'empressa d'informer les parlementaires ennemis qu'il était prêt à livrer la place sous certaines conditions : la ville n'aurait à payer aucune contribution et serait préservée du pillage; la garnison se retirerait avec armes et bagages et avec six pièces de canon (2). — L'état-major allié ne demandait qu'à tout accorder, pourvu que la ville fût évacuée. Winzingerode envoya aussitôt cette lettre au général Moreau :

Mon général, je consens aux propositions que vous m'avez faites, à condition que nos troupes occuperont sur-le-champ la porte de Reims et la porte de Laon. Vous quitterez la ville comme vous le désirez, et deux pièces de canon, leurs amunitions (*sic*) et les équipages qui peuvent appartenir aux troupes; mais vous vous mettrez en marche pas plus tard que quatre heures après-midi, et vous vous dirigerez sur le chemin de Compiègne... (3).

(1) Rapport du conseil d'enquête. (Archives de la guerre.)
(2) Rapport de Moreau. (Archives de la guerre.)
(3) Archives de la guerre, à la date du 3 mars.

Moreau communiqua la réponse de Winzingerode au conseil de défense, qui arrêta que : « vu la faiblesse de la garnison et des moyens de la place, et la force des assiégeans, il y avait impossibilité évidente de résister, et qu'en conséquence on devait écouter les propositions de l'ennemi. » Saint-Hillier et Kozynski refusèrent de signer le procès-verbal de cette délibération (1).

Cependant le jour était venu. Le passage continuel des parlementaires, la cessation du feu, ce terrible silence qui, pareil à celui des chambres mortuaires, s'étend à l'heure de la capitulation sur les villes assiégées, commençaient à inquiéter les troupes. Allait-on donc se rendre quand la veille on s'était si bien défendu? Et les soupçons augmentant, les murmures croissaient. On traitait Moreau de traître et de lâche. Non-seulement les soldats, mais la population elle-même, déterminée aux suprêmes sacrifices, exprimait hautement son indignation. « J'entends encore, dit Brayer, la rumeur qui s'éleva dans la foule au mot de capitulation (2). » Il était environ neuf heures. Soudain une canonnade furieuse éclate dans la direction de l'Ourcq. A ce bruit, tout le monde tressaille. C'est une explosion de cris d'espoir et d'exclamations de colère : « C'est le canon de l'empereur!.. c'est l'empereur qui arrive!.. Il faut nous défendre!.. Il faut rompre les pourparlers!.. Si la capitulation est déjà signée, il faut la déchirer!.. L'empereur arrive (3)! »

La capitulation, à ce moment, n'était pas encore signée. Des difficultés s'étaient élevées au sujet des canons. Moreau avait demandé à en emporter six, et les négociateurs, se référant à la lettre de Winzingerode, où il était écrit que les Français quitteraient la ville avec *deux* canons, ne voulaient pas céder. De son côté, Moreau s'obstinait à réclamer ses six pièces. La discussion devenant très vive, les pourparlers menaçaient d'être rompus, quand le général Woronzof, qui assistait à la scène et qui, lui aussi, entendait la canonnade de l'Ourcq, s'écria en russe : « Donnez-leur les pièces qu'ils demandent et les miennes avec, s'ils les veulent, mais qu'ils partent! qu'ils partent (4)! »

En exécution des clauses de la capitulation, les Polonais durent céder immédiatemnt la garde des portes de Reims et de Laon. Les

(1) Rapport de Moreau sur la capitulation et lettre justificative. (Archives de la guerre.) — Collection Périn. (Archives de Soissons.)

(2) Manuscrit de Brayer. (Archives de Soissons)

(3) Collection Périn. (Archives de Soissons.)

(4) *Mémoires du duc de Raguse*, t. x, p. 207. — Marmont assure tenir le mot de Woronzof lui-même, qui le lui répéta plus tard. Bogdanowitch, t. I, p. 307, rapporte aussi le propos, mais il dit qu'il fut tenu non point à Soissons au milieu de la discussion, mais à l'état-major de Winzingerode, quand celui-ci ratifiait la capitulation.

troupes de la garnison étaient si exaspérées qu'une collision fut au moment de se produire. « Les soldats, dit un témoin oculaire, mordaient leurs fusils de rage (1). » Vers trois heures, Winzingerode, impatient de prendre possession de la place, entra dans Soissons à la tête de deux bataillons. En débouchant de la rue des Cordeliers, il se trouva face à face avec les Polonais de Kozynski. « C'est encore vous ! dit-il au colonel. — Nous ne devons partir qu'à quatre heures, répondit Kozynski, et nous ferons feu sur vous si vous ne vous retirez pas sur-le-champ. » Winzingerode, regardant sa montre, dit : « C'est juste, — et s'adressant à ses officiers : — Messieurs, en arrière ! » A quatre heures cependant, il fallut évacuer la ville. Les troupes, avec leur artillerie et leurs équipages, défilèrent l'arme au bras et tambours battant devant l'état-major ennemi, qui les salua. Winzingerode, voyant le petit nombre des Français, demanda à Moreau pourquoi il ne faisait pas partir sa division en même temps que son avant-garde. — « Mais, répondit Moreau, c'est là tout ce que j'ai de troupes (2). » Les paroles de Winzingerode étaient un hommage inconsciemment rendu à la belle conduite de la petite garnison de Soissons.

Les alliés n'avaient pas attendu le départ des Français pour profiter des avantages que leur donnait la capitulation. Dès midi, Bulow faisait établir un deuxième pont sous le canon de la place, vis-à-vis de Saint-Crépin. Ce pont, commencé avec des bois pris dans un chantier du faubourg, fut achevé dans la nuit au moyen du matériel amené en toute hâte de La Fère (3).

Blücher de son côté, averti à midi que Soissons avait capitulé, modifia ses ordres en conséquence. Sur l'avis de Muffling, il arrêta la marche de ses bagages qui se dirigeaient vers Berry-au-Bac par Braisne et Fismes et les fit rétrograder dans la direction de Soissons (4). Son équipage de ponts fut envoyé de Buzancy à Venizel, où il jeta un pont de bateaux (5). Enfin, tous les commandans de

(1) Manuscrit de Fiquet. (Archives de Soissons.)

(2) Manuscrit de Leuillé. (Archives de Soissons.)

(3) Lettre de Bulow à Blücher, citée par Vanhagen, p. 358, et collection Périn. (Archives de Soissons.)

(4) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 124. Cf. *Kriegsgeschichte des Jahres* 1814, t. II, p. 87. Bogdanowitsch, Plotho, Damitz, Droysen, *loc cit.* et le Journal de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.)

(5) Voir la lettre de Blücher à Bulow, Oulchy, 2 mars, et l'ordre du jour du 3 mars signé Gneisenau. — Selon un document des archives de Soissons, un troisième pont aurait été jeté en outre, le 4 mars, dans la matinée, à l'entrée du Mail, au moyen de chalands et de barques amarrées aux rives de l'Aisne. Ainsi, l'armée alliée aurait eu cinq ponts en tout pour passer la rivière : 1° le grand pont de pierre de Soissons ; 2° le pont établi le 2 dans la matinée par Bulow à Vailly ; 3° le pont de bateaux que

corps reçurent l'ordre de se replier successivement sur Soissons (1). Blücher s'y rendit de sa personne, avec l'avant-garde de Sacken, entre quatre et cinq heures du soir. Winzingerode et Bulow se portèrent à la rencontre de leur général en chef, s'attendant à recevoir des félicitations sur le succès inespéré qu'ils venaient d'obtenir. Mais Blücher était irrité de l'inexécution de ses ordres et un peu piqué que les événemens, qui d'ailleurs tournaient bien, eussent donné raison contre lui à ses lieutenans (2). Le feld-maréchal se trouvait sauvé, pour ainsi dire contre son gré, du plus mauvais pas. Il se l'avouait à lui-même, mais féliciter Winzingerode et Bulow de leur opération, c'eût été reconnaître qu'il leur devait trop. Il reçut les deux généraux avec la plus grande froideur et sans leur dire un mot de la prise de Soissons, pourtant si opportune. Bulow se vengea de cet accueil en disant tout haut, et avec le plus grand sérieux, à la vue des troupes brisées de fatigues qui suivaient Blücher : « Un peu de repos fera du bien à ces hommes-là : *Den Leuten wird einige Ruhe wohl thun* (3). »

Bien que le jour tombât, le passage de l'Aisne commença immédiatement sur le grand pont de Soissons et continua pendant toute la journée et toute la nuit du lendemain sur ce même point et sur les quatre ponts jetés sous la ville et aux environs. Les troupes de Winzingerode, qui étaient déjà massées, passèrent les premières ; puis arrivèrent les corps de Sacken et de York, puis les troupes de Kapzewitch et de Kleist; enfin, l'arrière-garde d'artillerie légère et de cavalerie (4). Le 5 au matin, il restait encore sur la rive

Bulow donna l'ordre de commencer le 3 vers midi, en face du faubourg Saint-Crépin ; 4° le pont de bateaux ou de chevalets que les pontonniers de Blücher construisirent dans la soirée du 3 et la nuit du 4 à Venizel; 5° le pont de bateaux du Mail, commencé le 4 au matin.

(1) En même temps que Blücher indiquait une nouvelle direction à ses troupes, vraisemblablement aussi, il avançait l'heure de leur départ. Ainsi, d'après l'ordre de marche, donné le matin par Gneisenau, le corps de Sacken ne devait se mettre en mouvement qu'à quatre heures de l'après-midi; or, l'avant-garde de ce corps arriva aux portes de Soissons entre quatre et cinq heures. Elle n'aurait pu franchir la distance en une heure. Elle dut lever le camp à deux heures au plus tard. Ce sont là des détails, mais ils ont, comme on le verra, leur importance dans la discussion.

(2) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 125. Varnagen von Ense, *Leben des Generals Bulow*, p. 360.

(3) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 126. — Ce mot confirme tout ce que nous disent Droysen et Bogdanowitch de l'état de fatigue et de quasi dissolution où se trouvait l'armée de Silésie. — Divers documens des archives de Soissons témoignent aussi que les troupes russo-prussiennes qui traversèrent la ville du 3 au 5 mars « étaient exténuées et marchaient dans le plus épouvantable désordre, avec l'aspect de soldats battus. » Cette même expression : « aspect de troupes battues, » se trouve dans Droysen.

(4) Journal des opérations de Sacken, journal des opérations de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg,) Manuscrits de Brayer et de Fiquet. (Archives

gauche de l'Aisne, échelonnées de Soissons à Berry-au-Bac, deux régimens d'infanterie et six régimens de cosaques. Le plus grand nombre des cosaques, sabrés par la cavalerie de la garde, se retirèrent en désordre par le pont de Berry; les autres ainsi que les fantassins, traversèrent l'Aisne avec des difficultés infinies sur le pont de Vailly (1). A l'heure où les alliés achevaient de passer la rivière, Napoléon était à Fismes; son armée occupait le cours supérieur de l'Aisne, depuis Braisne jusqu'aux environs de Berry-au-Bac; et Marmont et Mortier, qui avaient arrêté leur poursuite à la nouvelle de la capitulation, bivouaquaient à Hartennes et à Buzancy, à 7 kilomètres de Soissons (2).

Mais les Prussiens ne redoutaient plus désormais l'approche de Napoléon. Depuis deux jours, combien avait changé la situation de Blücher! Au lieu de 48,000 hommes battus, fatigués, démoralisés, il avait près de 100,000 hommes, et les renforts, qui portaient ses forces au double, étaient composés entièrement de troupes fraîches. Au lieu d'une armée désunie, marchant dans la plus extrême confusion, il commandait une armée bien concentrée et manœuvrant suivant un plan arrêté. Au lieu d'avoir à subir l'attaque de l'empereur où le hasard le voulait, en flagrant délit de marche, dans de mauvaises positions, avec une rivière à dos, il allait lui-même choisir l'emplacement où se livrerait la bataille.

III.

Napoléon ayant reçu à Fismes, le 5 mars dans la matinée, la nouvelle de la capitulation de Soissons, écrivit ces lettres au roi Joseph et au ministère de la guerre :

de Soissons.) Bogdanowitch, I, p. 308; Droysen III, p. 335; Plotho, III, p. 302, 303; Varnhagen von Ense, p. 361, etc.

(1) Bogdanowitch, t. I, p. 310.

(2) *Correspondance de Napoléon*, nos 21,427, 21,428, 21,429. Lettres de Marmont, Grouchy, Roussel, Clarke, 4 et 5 mars. Journal de la division Roussel. (Archives de la guerre.) — Marmont ayant appris le 4 mars, vers dix heures du matin, à Hartennes, la capitulation de Soissons, et pensant avec raison que cet événement allait modifier les opérations, arrêta sa poursuite qui devenait sans objet du moment que l'ennemi avait le passage libre à Soissons. Il se contenta d'envoyer dans cette direction une forte reconnaissance qui « trouva *en avant* de la ville toute la cavalerie ennemie, soutenue par de fortes masses d'infanterie. » (Lettre de Marmont à Berthier, Hartennes, 4 mars. Archives de la guerre.) Ce ne fut que le lendemain 5 mars, quand les troupes ennemies eurent achevé leur passage que Marmont tenta un coup de main sur Soissons qui ne réussit pas, mais où il tua 2,000 hommes à Kapzewitch. Sur l'ordre de l'empereur, il rejoignit alors l'armée impériale à Berry-au-Bac. (*Mémoires* de Marmont, *Correspondandance de Napoléon*, et les Archives de Soissons.) Ce qui était important à établir ici, c'est que si l'ennemi avait pris la route de Fismes, Marmont eût talonné son arrière-garde de très près.

Fismes, 5 mars.

Mon frère, faites mettre la note suivante dans *le Moniteur :*

« Sa Majesté l'empereur et roi avait le 5 son quartier-général à Berry-au-Bac, sur l'Aisne. L'armée ennemie de Blücher, Sacken, Winzingerode et Bulow était en retraite ; sans la trahison du commandant de Soissons, qui a livré ses portes, elle était perdue (1). »

Fismes, 5 mars.

Monsieur le duc de Feltre, l'ennemi était dans le plus grand embarras, et nous espérions aujourd'hui recueillir le fruit de quelques jours de fatigue, lorsque la trahison ou la bêtise du commandant de Soissons leur a livré cette place.

Le 3, à midi, il est sorti, avec les honneurs de la guerre, et a emmené quatre pièces de canon. Faites arrêter ce misérable, ainsi que les membres du conseil de défense; faites-les traduire par devant une commission militaire composée de généraux; et, pour Dieu, faites en sorte qu'ils soient fusillés dans les vingt-quatre heures sur la place de Grève! Il est temps de faire des exemples. Que la sentence soit bien motivée, imprimée, affichée et envoyée partout... (2).

A première vue, ces deux documens semblent prouver d'une façon péremptoire que Napoléon comptait livrer bataille à l'armée de Silésie sur la rive gauche de l'Aisne, et que la prise de Soissons, en permettant à Blücher de passer sur la rive droite, vint traverser ce plan. Ces mots de la lettre à Joseph : « Sans la trahison du commondant de Soissons, l'armée ennemie était perdue » et ces mots de la lettre à Clarke : « L'ennemie était dans le plus grand embarras, et nous espérions *aujourd'hui* recueillir le fruit de quelques jours de fatigue » sont des plus explicites. Et cependant, à étudier de près la correspondance de Napoléon, du 26 février au 4 mars, ses instructions données aux généraux, les ordres et les rapports de ceux-ci, on est pris de bien des incertitudes sur les véritables intentions de l'empereur. Sans doute son plan général apparaît clairement. Napoléon manœuvre pour atteindre Blücher et, l'ayant battu, pour se retirer vers le nord, afin d'attirer à sa suite l'armée de Bohême. Mais les moyens d'exécution sont loin d'être nette-

(1) *Correspondance de Napoléon,* n° 21,438.

(2) Cette lettre citée par Thiers (t. XVII, p. 449), n'est pas reproduite dans la *Correspondance de Napoléon.* Néanmoins on ne saurait douter de son authenticité.

La conclusion d'une lettre adressée par Marmont au ministre de la guerre, au sujet de la capitulation de Soissons, vaut aussi d'être citée. « C'est, à ce qu'il me semble, une belle occasion pour faire pendre un commandant de place. » Hartennes, 4 mars. (Archives de la guerre.)

ment indiqués. Cette bataille, où l'empereur compte en finir avec Blücher, veut-il la livrer sur la rive gauche de l'Aisne ou sur la rive droite? S'efforce-t-il d'acculer Blücher à cette rivière, ou marche-t-il pour gagner de vitesse l'armée de Silésie, traverser l'Aisne avant elle, occuper Laon et y attendre l'ennemi en bonne position? La première de ces combinaisons stratégiques paraît assurément plus simple et plus sûre que la seconde. Acculé à la rive gauche de l'Aisne, Blücher se trouvait dans l'impossibilité d'éviter la bataille qui était l'objectif de Napoléon. Si, au contraire, l'empereur se portait sous Laon pour l'y attendre, l'ennemi avait la faculté de refuser le combat. Il pouvait se retirer sur Reims, Châlons et Troyes, de façon à rejoindre l'armée de Bohême. — Mais les meilleures raisons sont de peu de poids contre les pièces authentiques. Si les probabilités et un certain nombre de documens font penser que Napoléon avait conçu le premier de ces plans, d'autres documens peuvent engager à croire qu'il avait adopté le second. Thiers n'a pas pensé à soulever cette question, ou peut-être il n'a pas voulu la soulever de peur de n'y pouvoir répondre. Elle est, en effet, insoluble, les documens sur ce point étant peu nombreux, absolument contradictoires et présentant la plus extrême confusion (1).

Au demeurant, la question est de peu d'importance en ce qui concerne le grave événement du 3 mars. Que le dessein de Napoléon ait été de combattre Blücher au bord de l'Aisne ou seulement dans la plaine de Laon, la capitulation de Soissons n'en a pas moins eu les mêmes conséquences. Voici pourquoi. Il est manifeste que Napoléon voulait livrer bataille à Blücher, soit en-deçà, soit au-delà de l'Aisne. Or, si le 3 mars, Soissons n'avait pas ouvert ses portes, forcément, le 4 ou le 5 mars, l'armée de Silésie et l'armée impériale se seraient rencontrées sur la rive gauche de la rivière, entre Braisne et Berry-au-Bac. Il serait insensé de croire que dans ces circonstances, imprévues si l'on veut, mais à coup

(1) Les lettres de Napoléon (*Correspondance*, nos 21.380, 21.393, 21.397, 21.398, 21.401, 21.417, 21.418, 21.426, 21.429) et les lettres de Clarke à Maison (3 mars), de Grouchy à Marmont (4 mars), de Marmont à Berthier (4 mars) (Archives de la guerre), où il est question de tomber sur les derrières de l'ennemi et de lui couper la retraite sur Fismes, sont autant d'indices que l'empereur voulait combattre Blücher entre l'Ourcq et l'Aisne. Mais ne peut-on trouver la preuve que Napoléon ne comptait attaquer Blücher qu'au-delà de l'Aisne dans la lettre de l'empereur à Joseph (Fismes, 5 mars). « ... La capitulation de Soissons nous fait un tort incalculable. *J'aurais été aujourd'hui à Laon*, et il n'y a pas de doute que l'armée ennemie était perdue, » et surtout dans la lettre de Berthier à Marmont (Fère-en-Tardenois, 4 mars). « ... Si l'ennemi a marché sur Soissons, c'est vraisemblablement pour se porter sur Laon, et si vous êtes à Soissons avec le duc de Trévise, *nous pourrons de notre côté arriver en même temps que vous à Laon...* » Il faut remarquer d'ailleurs que, nonobstant cette lettre (peut-être, il est vrai, est-elle peu connue?) tous les historiens français et allemands affirment que l'empereur voulait combattre Blücher en-deçà de l'Aisne.

sûr singulièrement propices, Napoléon se fût refusé à engager une action qui était son objectif depuis huit jours. Combien de fois la rencontre fortuite de deux armées, ou même une simple affaire d'avant-postes, a-t-elle modifié des combinaisons stratégiques, avancé la date d'une grande et décisive bataille! La fortune livrait Blücher à Napoléon, ailleurs, plus tôt et dans des conditions plus favorables que l'empereur ne s'attendait à le combattre. Napoléon, qui disait de lui-même : « Je vois et je pense plus vite que les autres, » n'était pas homme à ne point profiter de ce coup du sort. C'est pourquoi s'il est excessif, peut-être, de dire avec Marmont que « la fortune de la France, le sort de la campagne ont tenu à une défense de Soissons, de trente-six heures (1), » avec le roi Joseph que « c'en était fait des Prussiens si Soissons tenait un jour (2), » avec Thiers que « la capitulation de Soissons est, après la bataille de Waterloo, le plus funeste événement de notre histoire (3), » on est en droit de conclure que la reddition de cette ville sauva Blücher des plus grands périls.

Cette conclusion, qui ressort de l'examen des documens français, est confirmée par tous les documens de sources russes et allemandes. Pièces officielles, lettres, ordres du jour, journaux de marche, autant de témoignages de la situation dangereuse où se trouvait Blücher dans les journées des 1er, 2 et 3 mars. C'est la dépêche adressée au feld-maréchal par le major Brunecki, officier de l'armée de Silésie; ce sont les ouvertures faites à Moreau par Winzingerode, si empressé d'accorder à la garnison les meilleures conditions; ce sont les termes de la lettre de Bulow à Blucher, le 3 mars : « ... Je ne doute pas que l'occupation rapide de Soissons, *ce point actuellement si important...* » C'est le rapport de Bulow au roi de Prusse sur la reddition de Soissons : « ... La possession de Soissons était *d'une nécessité urgente...* S'il n'avait pas été mis en possession de cette place, le maréchal Blücher se serait certainement trouvé dans les plus grands embarras... » Ce sont les ordres du jour de Blücher lui-même, des 2 et 3 mars, qui décèlent tant de confusion et trahissent tant d'incertitudes, qui témoignent que le feld-maréchal voulait tour à tour livrer bataille et battre en retraite, ignorait où il pourrait passer l'Aisne, et se hâta de profiter du pont que lui donnait la capitulation de Soissons. Ce sont les paroles de Woronzof pendant les négociations : « Que les Français emportent leurs pièces et les miennes avec, s'ils veulent, mais qu'ils partent! » C'est la conversation que ce général eut plus tard avec

(1) *Mémoires du duc de Raguse*, t. VI, p. 210.
(2) *Mémoires du roi Joseph*, t. X, p. 11.
(3) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XIII, p. 444.

Marmont : « Les troupes de Blücher, dit-il, eussent été perdues si elles avaient été forcées de combattre dans la position qu'elles occupaient. » C'est enfin le Journal de marche du général comte de Langeron, où on lit : « Dans les circonstances où l on se trouvait, jamais succès ne fut obtenu plus à temps... La prise de Soissons fut de la plus grande utilité et rendit un service bien essentiel à la cause commune (1). » Après les témoignages des officiers qui furent acteurs dans ces grands événemens, voici le jugement des historiens qui les racontent. Plotho dit : « La possession de Soissons était de la plus grande importance pour l'armée de Silésie, qui, sans le pont de cette ville, ne pouvait passer l'Aisne qu'en faisant de grands détours et avec les plus grandes difficultés (2). » Rau et Hauel de Cronenthal, non plus que Droysen, ne prononcent, mais du tableau qu'ils présentent des positions de l'armée française et de l'armée alliée le 3 mars, et de la misère et de l'abattement qu'ils signalent chez celle-ci, il résulte que Blücher était en grave péril. Selon Bogdanowitch, enfin, « sans la prise de Soissons, Napoléon eût atteint l'armée de Silésie en pleine dissolution (3). »

A la vérité, Muffling, Vanhagen von Ense et Damitz prennent parti pour Blücher, qui ne voulut jamais convenir qu'il eût été dans une situation critique. C'eût été reconnaître, d'une part, que sa marche sur Paris avait été au moins imprudente ; d'autre part, qu'il avait été sauvé par ses lieutenans, dont l'un était Russe. En qualité de général en chef, et plus encore de Prussien, — car, tout alliés qu'ils fussent, les Prussiens et les Russes, n'étaient guère camarades, — Blücher était peu disposé à avouer la chose. Comme on l'a vu, le feldmaréchal avait très froidement accueilli Bulow lors de leur première entrevue. Plus tard, il témoigna au roi de Prusse son mécontentement des termes du rapport sur la reddition de Soissons. De même, il se plaignit vivement de Winzingerode, répétant à mainte reprise que ce général n'avait pas exécuté ses ordres ; qu'au lieu de s'attarder devant Soissons, « misérable bicoque, *elendes Nest*, » dont la position n'avait aucune importance, il eût dû le joindre à Oulchy (4). Blücher ajoutait que, d'ailleurs, bien qu'il fût séparé de Bulow par l'Aisne, de Winzingerode par une distance de 15 à 20 kilomètres, il ne se trouvait pas dans une situation périlleuse. S'il était pressé en queue par Marmont et Mortier, s'il était menacé sur son flanc droit par Napoléon, les ducs de Raguse et de Trévise n'étaient pas en force pour l'attaquer à fond et il avait un jour d'avance sur l'empereur. Il pouvait donc échapper aux Français par le pont de

(1) Journal de Langeron (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.)
(2) Plotho, t. III, p. 284.
(3) Bogdanowitch, t. I, p. 307.
(4) Varnhagen, p. 359-360. Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 125-126.

Berry-au-Bac (1). Telle est l'argumentation reprise par Muffling et les apologistes de Blücher.

Il est exact que Blücher avait, non point un jour, mais tout au plus douze heures d'avance sur Napoléon (2). Il est très probable encore, sinon tout à fait certain, que le feld-maréchal aurait eu la coopération de Winzingerode, en cas de combat derrière la Vesle. (Rappelons néanmoins que, d'après la lettre de ce général du 3 mars, cinq heures du matin, Winzingerode comptait faire immédiatement passer l'Aisne à la plus grande partie de son infanterie.) Mais ce qui est faux, c'est que l'avance qu'avait Blücher eût permis à l'armée de Silésie d'opérer son passage avant l'arrivée de Napoléon. En se servant de cinq ponts, dont le grand pont de pierre de Soissons, les alliés mirent plus de trente heures à traverser l'Aisne (3). Si Soissons se défendait, l'opération présentait d'infinies difficultés, et, par conséquent, exigeait tout autrement de temps. L'ennemi n'avait plus le pont de cette ville; Bulow, d'autre part, ne pouvait, le 3, dès midi, commencer l'établissement d'un second pont sous le canon de la place. C'est seulement à quatre heures que Blücher aurait donné des ordres pour jeter un pont au nord de Buzancy. Il est probable que, opérant en pleine nuit, les pontonniers n'auraient pas pu achever leur travail avant la matinée du lendemain, 4 mars. A cet endroit, la largeur de l'Aisne est d'environ 60 mètres en temps ordinaire; et, à la fin de l'hiver, quand l'année est pluvieuse, — c'était le cas, — la

(1) Muffling, *Aus meinem Leben*, p. 124; *Kriegsgeschichte des Jahres 1814*, t. II, p. 88.

(2) Le 3 dans l'après-midi, le gros de l'armée de Silésie était à Oulchy, son arrière-garde au bord de l'Ourcq, et le gros de l'armée impériale était à Château-Thierry, son avant-garde à Rocourt. De Château-Thierry à Oulchy, il y a 23 kilomètres par la grande route; de Rocourt à l'Ourcq, il y a 4 kilomètres. A ne regarder qu'à la distance, Blücher avait donc à peine huit heures d'avance sur les Français. Et comme il lui fallait faire un long crochet pour gagner Berry-au-Bac, par Fismes, il allait même perdre cette avance de huit heures, car Napoléon à Château-Thierry n'était pas plus loin de Fismes que Blücher n'en était d'Oulchy. Si l'on réfléchit cependant que le 3, à quatre heures, l'armée prussienne, ayant bivouaqué depuis la nuit, allait se remettre en marche, tandis que l'armée française, ayant dans la matinée accompli une longue étape, allait s'arrêter à Bézu-Saint-Germain (7 kilomètres de Château-Thierry), il semble, en effet, que Blücher avait un jour d'avance. Mais ce jour d'avance est illusoire, puisque le lendemain 4, l'armée de Blücher portée par une étape du nuit, de plus de 30 kilomètres, à Braines, allait nécessairement y bivouaquer, tandis qu'au contraire, l'armée française, ayant passé la nuit à Bézu-Saint-Germain, allait se mettre en marche vers Fismes « à la petite pointe du jour » et, conséquemment, y arriver presque en même temps que l'armée prussienne, qui, à en juger par l'ordre de marche de la veille, ne se serait probablement mise en route de Braines que dans l'après-midi. Ainsi dans l'hypothèse qui nous occupe : la marche des Prussiens sur Berry-au-Bac, Blücher était loin d'avoir vingt-quatre heures d'avance sur Napoléon.

(3) Manuscrits de Brayer et de Fiquet et documens de la Collection de Périn. (Archives de Soissons.) Journal du général de Langeron. Journal du général Sacken. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.) Lettre de Marmont à Berthier, Hartennes, 4 mars. (Archives de la guerre.) Cf. Bogdanowitch, Droysen, Plotho, etc.

rivière, qui n'est pas encaissée, immerge les prairies et atteint parfois au triple de cette largeur. Ce pont eût-il été praticable à l'artillerie? En tout cas, celui que Bulow avait jeté la veille à Vailly, ne l'était point (1). Selon Muffling, qui, en qualité de quartier-maître-général de l'armée de Silésie, était bien informé, l'artillerie et toutes les troupes eussent suivi les bagages et passé à Berry-au-Bac : « Toute l'armée de Silésie, dit-il textuellement, aurait effectué son passage à Berry-au-Bac dans la journée du 4. »

C'est à croire, en vérité, que Muffling n'a pas regardé la carte, ou qu'il n'a jamais guidé une colonne avec de l'artillerie et des bagages. D'Oulchy, où se trouvaient concentrées les troupes prussiennes dans l'après-midi du 3, à Berry-au-Bac il y avait 60 kilomètres, car, faute de voie directe, il fallait prendre la grande route de Soissons à Reims (2). C'eût été miracle pour une armée de faire 60 kilomètres et de passer une rivière sur un seul point en trente heures. Fatiguées comme elles l'étaient, il eût fallu certainement deux étapes aux troupes de Blücher pour atteindre le pont de Berry. Or, comme le mouvement ne devait commencer qu'à quatre heures, le 3 (3), les têtes de colonnes seraient arrivées au plus tôt à Berry-au-Bac dans la nuit du 4 au 5 mars. Et quand fussent arrivés le gros et la queue? Kapzewitch et Korff étaient encore au bord de l'Ourcq, à 70 kilomètres de Berry-au-Bac, le 4, à cinq heures du matin (4). Si nous remarquons maintenant que, pour aller d'Oulchy à Berry-au-Bac, l'armée devait passer par Braisne et Fismes ; que l'avant-garde de l'empereur était près de Braisne, le 4 mars, dans la journée (5) ; que Napoléon était à Fismes dans la soirée (6) ; enfin, fait absolument décisif, qu'une colonne de bagages, partie le 3, à midi, d'Oulchy pour Berry-au-Bac, et n'ayant pas reçu contre-ordre la rappelant vers Soissons, fut attaquée le 4, dans l'après-midi, entre Fismes et Braisne, par la cavalerie du général Roussel (7), il devient évident que Muffling est mal fondé à

(1) Bogdanowitch, t. I, p. 310.

(2) Voir la carte de Cassini. — Ajoutons qu'il fallait quitter cette route à Fismes et qu'on devait alors faire plus de quatre lieues, par les plus mauvais chemins, pour rejoindre la route de Reims à Berry.

(3) Ordre de marche de Gneisenau pour la journée du 3 mars. Oulchy, 3 mars, six heures du matin.

(4) Journal de Langeron. (Archives topographiques de Saint-Pétersbourg.) Bogdanowich, t. I, p. 311. Cf. Droysen, t. III, p. 334.

(5) Journal de marche de la division Roussel. Lettres de Roussel à Grouchy et de Grouchy à Roussel, 4 et 5 mars. (Archives de la guerre.)

(6) *Correspondance de Napoléon*, nos 21,427-21.430.

(7) Journal du général Langeron. (Archives topographique de Saint-Pétersbourg.) Journal de marche de la division Roussel, Correspondance entre Grouchy et Roussel, 4 et 5 mars. (Archives de la guerre.)

dire que l'armée de Silésie eût passé l'Aisne à Berry-au-Bac sans rencontrer les Français.

Muffling, il est vrai, n'est pas si sûr de son affirmation qu'il ne s'empresse de répondre par avance à ceux qui la mettraient en doute. « Au cas, dit-il, où Blücher n'aurait pu éviter la bataille, il aurait eu le temps de prendre une formation de combat sur le plateau de Fismes, derrière la Vesle, et d'y attendre en bonne position, avec 80,000 hommes, l'attaque des 45,000 hommes de Napoléon. » C'était là, en effet, le plus sage parti qu'aurait pu prendre Blücher. Mais cette seconde assertion de Muffling contient aussi des inexactitudes. Blücher n'aurait eu avec lui 75,000 ou 80,000 hommes que si Winzingerode n'avait pas fait passer l'Aisne à son infanterie le 3, dans la journée, comme il en avait l'intention. Napoléon n'aurait pas eu seulement 35,000 hommes, puisque les corps de Marmont et de Mortier, qui poussaient l'arrière-garde de l'armée de Silésie, seraient arrivés peu de temps après cette arrière-garde sur le terrain de l'action. Les Français se fussent trouvés 55,000 contre 60,000, en admettant que l'infanterie de Winzingerode fût déjà sur la rive droite de l'Aisne : 55,000 contre 80,000, en admettant que ces troupes fussent restées sur la rive gauche, L'inégalité de forces n'en était pas moins très grande; mais quelques jours plus tard, en emportant avec 30,000 hommes seulement le plateau de Craonne, défendu par 50,000 soldats, Napoléon allait prouver que la victoire n'est pas toujours « du côté des gros bataillons. »

D'autre part, l'étude du terrain démontre que la position qu'aurait occupée Blücher n'est pas aussi avantageuse que le prétend Muffling. Entre la Vesle au sud et l'Aisne au nord, s'élève un vaste plateau, d'une altitude moyenne de 100 mètres au-dessus du niveau des deux rivières, et qui s'étend parallèlement à ces cours d'eau sur une longueur de 30 kilomètres et sur une largeur variant entre 2 et 4 kilomètres. La Vesle, qui est peu profonde et qui n'a que 16 mètres de large, n'est pas sans doute un fossé négligeable. Mais il est très possible que l'avant-garde de Napoléon, arrivée à Fismes en même temps que les têtes de colonnes ennemies, auraient abordé le plateau par Braisne, eut commencé par s'assurer le passage sur la rive droite de la Vesle. En tout cas, six ponts traversaient cette rivière, de Saint-Thibaut à Courlandon, et Blücher n'aurait certainement pas commis la faute de disséminer ses forces de façon à défendre le passage sur tous les points. Il faut remarquer enfin qu'étant donné la petite portée des bouches à feu à cette époque, l'artillerie prussienne ne pouvait des crêtes battre les rives de la Vesle. C'étaient donc les hauteurs seules qui constituaient la force de la position. Bien que présentant un front d'attaque de près de

40 kilomètres, cette position était difficile à aborder; mais elle était, si l'on peut dire, inquiétante à défendre. En raison du peu de largeur du plateau, les coalisés, s'ils étaient délogés des crêtes auraient pu difficilement se reformer. De plus, le plateau au nord s'abaisse jusqu'à l'Aisne par des pentes assez raides. Dans l'hypothèse d'une défaite, la retraite était impossible à l'ennemi. Les troupes de Blücher eussent été culbutées dans les ravins avec leur artillerie, et une fois acculées à l'Aisne, elles auraient été forcées de mettre bas les armes. Si donc l'on pèse les avantages et les inconvéniens de cette position pour la défense, si l'on considère la supériorité numérique et aussi la confusion, le découragement, l'extrême fatigue de l'armée de Blücher, si l'on tient compte du génie tactique de l'empereur, de l'élan et de la ténacité de ses troupes, tout porte à penser qu'une bataille livrée sur le plateau de Fismes eût eu pour issue, non point certaine mais probable, la victoire de Napoléon (1).

Selon les ordres de l'empereur, le général Moreau fut incarcéré dès son retour à Paris et comparut devant un conseil d'enquête où siégeaient les généraux de division Gassendi, Compans et Chastel. Après avoir pris connaissance des faits, entendu les témoins et interrogé Moreau, le conseil décida que l'ex-commandant de Soissons devait être traduit en conseil de guerre pour n'avoir pas défendu la place « autant qu'il le pouvait et le devait (2). » Heureusement pour Moreau, qui encourait la peine capitale, le conseil d enquête ne rendit son avis que le 24 mars, cinq jours avant l'arrivée des coalisés sous Paris. Au milieu des inquiétudes, du trouble, de la démoralisation qui régnaient, personne ne pensait à faire du zèle. Ou les procédures ne furent pas commencées, ou elles furent menées sans vigueur et bientôt abandonnées. Moreau fut un des premiers à se rallier aux Bourbons. Le 7 avril 1814, le lendemain du jour où le sénat décréta l'acte constitutionnel, Moreau écrivit au prince de Bénévent une lettre se terminant par ces mots : « J'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de vouloir présenter au gouvernement l'offre de mes services pour la cause de Sa Majesté Louis-Stanislas-Xavier et me classer dans

(1) La bataille de Craonne fut gagnée le 7 mars dans des conditions moins favorables encore. Le plateau de Craonne est d'un accès plus difficile, sa moindre étendue en longueur permet la concentration des défenseurs. Sa configuration fait que, repoussés des crêtes, les défenseurs peuvent se reformer au milieu de la position pour résister de nouveau. Enfin la ligne de retraite en est commode. Quant au nombre des combattans, il était à peu près dans les mêmes proportions : 30,000 Français contre 50,000 Russes.

(2) Rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Soissons. (Archives de la guerre.)

le travail des officiers généraux qui lui sont le plus dévoués (1)... » — Un dévoûment si soudain ne pouvait rester sans récompense. Moreau fut appelé, comme maréchal-de-camp, au commandement du département de l'Indre et nommé chevalier de Saint-Louis (2).

On a prononcé le mot de trahison à propos de la capitulation de Soissons. Le général Moreau ne mérite pas le nom de traître, mais l'insigne faiblesse qu'il montra dans son commandement eut les conséquences d'une trahison. « En épuisant tous les moyens de défense, » comme le lui prescrivaient les règlemens, Moreau eût pu tenir un jour de plus. Saint-Hillier, commandant le génie de la place, l'avait dit au conseil de défense, et la commission d'enquête en jugea de même. La résistance prolongée de vingt-quatre heures, une rencontre entre Blücher et Napoléon devenait inévitable. Il est prouvé, en effet, par la lettre de Winzingerode à Blücher, datée du 3 mars, cinq heures du matin, que si la place ne capitulait pas le 3, on levait le siège aussitôt. En admettant même que Bulow et Winzingerode, se ravisant, fussent restés devant Soissons et qu'un assaut donné le 4 dans la matinée les en eût rendus maîtres, l'armée de Silésie aurait dû néanmoins livrer bataille. Bulow n'aurait pu écrire le 3 à Blücher que le pont de Soissons était libre. Conséquemment, Blücher se serait mis en marche sur Fismes et Berry-au-Bac, et c'est le 4, entre Braisne et Fismes qu'il aurait reçu la nouvelle de la prise de Soissons. Il est peu probable que le feld-maréchal, déjà averti par ses éclaireurs de l'approche de Napoléon, eût alors fait rebrousser chemin à toute son armée, contremarche qui ne se fût pas opérée sans confusion et sans perte de temps et qui eût présenté de graves périls en raison d'une attaque imminente des Français. Bien plutôt, Blücher eût refoulé l'avant-garde impériale sur la route de Fismes et se fût hâté d'occuper le plateau. Ainsi, une grande bataille se serait engagée le 5 mars sur le plateau de Fismes, et, selon les probabilités, c'est Napoléon qui aurait gagné cette bataille.

Le bailli de Suffren disait qu'il faut toujours tirer son dernier coup de canon, car celui-là peut tuer l'ennemi. Le dernier coup de canon de Moreau, tiré le 4 mars au matin, des remparts croulans de Soissons, eût peut-être « tué l'ennemi. »

HENRY HOUSSAYE.

(1) *Moniteur* du 11 avril 1814.
(2) Dossier du général Moreau. (Archives de la guerre.)

LE

BOUDDHA ET SA LÉGENDE

UNE RÉSURRECTION DU BOUDDHA.

I. *The Light of Asia, being the life and teaching of Gautama, prince of India and founder of Buddhism*, by Edwin Arnold, 22e édition, 1885. — II. *The Life of the Buddha, and the early history of his order, derived from Tibetan works*, translated by Rockhill, 1884. — III. *Les Bibles et les Initiateurs religieux de l'humanité*, par M. Louis Leblois, 1884. — IV. *La Légende du Buddha*, par M. Senart, 1882. — V. *Der Buddhismus und seine Geschichte in Indien*, von Heinrich Kern. Leipzig, 1882. — VI. *Les Religions de l'Inde*, par A. Barth, 1879. — VII. *Le Bouddha et sa Religion*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire.

I.

Il y a juste un siècle que l'Inde surgit à l'horizon intellectuel de l'Europe (1). Quelques traductions du sanscrit, plusieurs fragmens de la vieille épopée héroïque, le *Mahâbhârata* et un drame ravissant, *Sacountala*, révélèrent à l'Occident une vaste civilisation plus vieille que la Grèce, plus riche que l'Égypte et qui, par des trésors d'immémoriale sagesse, s'annonçait comme l'aïeule vénérable de toutes les autres.

Ce fut tout d'abord un vertige, un éblouissement. Il avait déjà fallu à l'homme moderne un certain effort pour remonter jusqu'à

(1) C'est en 1784 que William Jones fonda la Société asiatique de Calcutta.

l'antique Hellade et à la Palestine. Pourtant il s'en souvenait comme d'un rêve : Athènes était une de ses patries et la Galilée une station de son âme. Voici qu'un monde énorme, étrange, troublant et gigantesque s'ouvrait à son imagination dans les profondeurs de l'Orient. Il éprouvait devant lui les mêmes sensations qu'un homme transporté tout à coup sous ces masses colossales de l'Himalaya qui escaladent le ciel de leurs crêtes étincelantes. Le massif himalayen avec les vallées du Thibet occupe à lui seul plusieurs fois la superficie de la France. La panthère habite à ses pieds et l'aigle d'or qui plane sur ses flancs n'atteint pas à ses cimes, les plus hautes du globe. L'île de Ceylan, que Rama conquit avec une armée de singes contre le démon Râvana, selon la légende, est à elle seule un petit continent où toutes les zones sont représentées. Hommes et dieux se la disputent. A son sommet l'on peut voir l'empreinte colossale du pied d'Adam, de Brahma ou de Bouddha, selon la religion à laquelle on appartient. Ici tout dépasse les proportions connues : le pays, les monumens et la littérature. Les mesures ordinaires de temps et d'espace deviennent insuffisantes ; la chronologie de l'Inde est plus trompeuse que les mirages du désert. Dans la plaine de Delhi, la cité fabuleuse de Hastinapoura et la légendaire Indrapêchta jonchent de leurs débris vingt-six kilomètres carrés. Ces pagodes à demi écroulées, ces cryptes profondes, ces mausolées où l'on se perd, ces topes qui dominent de distance en distance la nudité du sol blanc sont le cimetière d'empires sans nom et de dieux oubliés. Qu'est-ce que Rome avec ses trois mille ans d'histoire devant ces ruines où dort une centaine de siècles écroulés ? — Quant à la poésie de cette antique littérature, la première impression qu'elle produit sur l'esprit occidental est celle de ces immenses forêts de l'Inde, peuplées de haut en bas d'êtres étranges et monstrueux. L'éléphant y foule sous ses pieds les bambous et les cèdres, le serpent s'y enroule autour des lianes, les singes espiègles s'y balancent sous les voûtes de verdure. L'homme submergé dans cette nature enivrante subit son souffle de vie et de mort. — Mais au fond de ces jungles il y a un personnage mystérieux, en apparence inoffensif, en réalité tout-puissant, qui fascine, effraie et mène tous les autres : le richi, l'ascète. Il se plonge en des spéculations métaphysiques d'une profondeur étourdissante. Il peut faire évanouir le monde comme un songe ; il dispose de la vie même des dieux par la force de sa méditation. Tous les êtres le craignent et l'adorent. Ce sage qui a renoncé à tout est un grand magicien ; c'est véritablement et à tous les âges le maître de l'Inde. — Le plus grand charme de ces poëmes héroïques, ce sont les ermitages délicieux qu'on rencontre en ces forêts terribles, où de sages et

pieux anachorètes élèvent de jeunes pénitentes au bord des étangs semés de nymphéas bleus, parmi les cygnes et les antilopes. Telle l'histoire de Sacountala, trouvée dans une de ces retraites par le roi Douchanta. Sacountala est un type tout à fait indou de grâce et de morbidesse dans la passion. L'amour s'enveloppe ici d'une tendresse exquise pour la nature, pour les plantes et les animaux domestiques. La volupté discrète s'avive d'une brise d'ascétisme qui semble souffler des cimes lointaines. Nous sommes dans la vie et dans l'amour, mais le monde du renoncement et de la paix éternelle brille à l'horizon, sans menace, sans envie, comme le sourire du ciel au paradis terrestre. Cette fraîcheur savoureuse et lumineuse, cette largeur de perspective qui, du sein d'une idylle, embrasse tous les horizons de la pensée, séduisit le vieux Goethe et lui fit dire en résumant sa révélation de Sacountala et de l'Inde : « Veux-tu les fleurs du printemps et les fruits de l'automne ? Veux-tu le parfum qui enivre et le mets qui nourrit ? Veux-tu d'un seul mot embrasser le ciel et la terre ? Je te nomme Sacountala et j'ai tout dit (1). »

Mais l'Inde réservait à l'Europe bien d'autres étonnemens. La publication d'une traduction des Védas, en 1805, devait lui révéler ses propres origines. En comparant les idiomes des principaux peuples de l'Occident à l'idiome védique, on reconnut dans celui-ci le rameau le plus ancien d'un même tronc. Les Perses, les Grecs, les Latins, les Germains, les Celtes et les Slaves descendaient d'une même souche : la fière race aryenne. C'est d'elle que nous viennent la langue, le verbe, l'étincelle divine, toutes les notions premières, qui, malgré des variations infinies, sont restées les colonnes de notre vie morale et intellectuelle. Dans ces Aryas primitifs, dans ce peuple demi-pasteur, demi-guerrier, on reconnut de nobles ancêtres, le véritable berceau de notre civilisation, la source pure et sacrée de la religion et de la poésie. Beaucoup moins développés que l'homme moderne par le raisonnement et par l'intelligence de l'univers physique, ces Aryas avaient dans leur simplicité et leur grandeur une sorte d'intuition directe et sublime du fond de la nature et des choses divines. Leur panthéisme spiritualiste est plein de profondeur. Agni, le feu céleste ou l'éther, était pour eux à la fois le principe de l'âme et de la matière. Le culte du feu devant l'aurore symbolisait le sacrifice de l'âme individuelle devant l'âme universelle par la prière et l'adoration. Ces patriarches-prêtres de famille et de tribu avaient le sentiment de converser familièrement avec des êtres supérieurs qu'ils nommaient les

(1) Une traduction aussi charmante qu'exacte du drame de *Calidasa*, par MM. Bergaigne et Lehugeur, vient de paraître chez l'éditeur Jouaust.

dieux. Ils prétendaient en descendre et quelquefois lutter avec eux pour mieux les égaler. Ils identifièrent l'idée de la divinité avec celle de la lumière. Leurs *Dévas* signifiaient les *lumineux* et sont les ancêtres de tout le panthéon persan, hellénique et scandinave. Par les livres sacrés de l'Inde on apercevait ainsi le rayonnement des races, la filiation des religions, la patrie première. Était-ce à ce berceau doré de lumière, à cet Éden à jamais perdu que remontaient les vagues ressouvenirs des traditions populaires, les rêves effacés d'âge d'or, de félicité hyperboréenne? Était-ce de là qu'elles étaient parties, les divines espérances, pour leur interminable voyage à travers les misères de l'humanité? S'étaient-elles séparées pour un éternel adieu ou pour quelque lointain et mystérieux revoir? — Emporté dans cette course éblouissante par-dessus les peuples et les âges, l'esprit moderne ressemblait au roi Douchanta revenant des hautes demeures du ciel sur le char d'Indra par la route des airs. Les roues reluisent de rosée; les chevaux fougueux, enveloppés d'éclairs, fendent les nuées épaisses. Mais enfin les cimes des montagnes émergent des couches de brume et ruissellent d'or au soleil couchant; les fleuves se dessinent dans les profondeurs; le continent s'étale jusqu'à l'océan, et le roi dit à son guide : « Vois-tu! la terre se lève vers moi. Il me semble qu'on me l'apporte comme un présent. »

Héritière directe des Aryas primitifs, l'Inde avait donc pris place à l'origine de tout notre développement philosophique et littéraire. Mais personne ne supposait alors qu'on y retrouverait aussi la source de cet autre grand courant d'idées et de sentimens, j'entends de cette charité attendrie, de ce spiritualisme ascétique, de ce mysticisme transcendant que nous tenons du christianisme. Les sous-courans magnétiques de l'histoire résultent de l'action réciproque de deux pôles de l'esprit humain : le pôle sensualiste et philosophique; le pôle spirituel et religieux. On avait pris l'habitude de placer le premier en Grèce et le second en Judée. On devait les retrouver tous les deux dans l'Inde. C'est surtout le premier qu'on avait senti dans le védisme et le brahmanisme; la découverte du bouddhisme fit connaître la présence du second à un singulier degré d'intensité. Lorsque, au XIIIe siècle, Marco Polo avait rapporté pour la première fois, de Ceylan en Europe, la légende du Bouddha, il n'avait vu dans le grand réformateur qu'un fils de roi qui s'était fait ermite. Il disait de lui simplement et naïvement : « S'il eût été chrétien, il serait un grand saint avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la bonne vie et honnête qu'il mena (1). » Mais, lorsque, en 1821, l'Anglais Hodgson découvrit, dans les monastères du Népal, les

(1) Le livre de Marco Polo, traduit par M. G. Pauthier.

manuscrits bouddhiques originaux, *la Triple Corbeille* et *le Lotus de la bonne loi*; lorsque Eugène Burnouf eut dédié sept années de sa vie à l'étude des soixante-quatre manuscrits que Hodgson envoya à la Société asiatique de Paris; lorsque, enfin, il publia son admirable *Introduction à l'histoire du bouddhisme*, on commença à se douter de l'importance d'une religion, qui, malgré sa forme très dégénérée, compte encore aujourd'hui parmi ses adhérens un tiers de l'humanité. Les travaux qui suivirent: ceux de Weber, de Max Muller, de Wassyljew, de Foucaux, de Stanislas Julien et de tant d'autres ont augmenté cet intérêt d'année en année. Actuellement, une armée d'indianistes anglais, allemands et français fouillent les origines du bouddhisme. La doctrine du fondateur, qui n'intéressait d'abord que les érudits, a fini par préoccuper, par inquiéter même les philosophes, les théologiens, les penseurs de notre âge. La figure de Çâkya-Mouni s'est dégagée enfin de la poussière des parchemins, elle est sortie des lamaseries jalouses, et nous nous trouvons en face d'un type dont la noblesse et la grandeur nous rappellent involontairement l'image de Jésus. En même temps, il nous laisse dans l'âme un doute aigu. Car son regard d'ascète, doux et perçant, subtil et profond comme sa doctrine, est de ceux qui posent devant nous avec le plus d'insistance la grande question de l'au-delà : *Être ou n'être pas!* Est-il vrai, comme l'a cru jusqu'à présent toute la science occidentale, soutenue par le pessimisme de Schopenhauer et de son école, que le Bouddha ait prêché sa morale sublime pour conclure au néant? que l'effort prodigieux de sa métaphysique ait pour dernier terme l'extirpation de la vie, l'annihilation de l'âme, l'engloutissement de l'être dans le trou noir du *Nirvâna?* — Ou bien, comme le prétendent les partisans de la doctrine ésotérique, ce Nirvâna, qui nous a tant effrayé et fasciné, n'est-il qu'un voile impénétrable aux yeux profanes, transparent aux initiés, qui recouvre les splendeurs d'une immortalité cent fois plus brillante que celle de tous les cieux mythologiques, et d'une évolution spirituelle en harmonie avec toutes les lois de l'univers?

Ce n'est pas dans une étude historique, c'est dans un véritable poème que M. Edwin Arnold a tenté de résoudre ce problème et de ressusciter le Bouddha avec sa physionomie vivante. M. Edwin Arnold appartient à un groupe d'esprits distingués de l'Angleterre qui se sont passionnés pour l'Inde. Ce groupe ne s'intéresse pas seulement à sa nature, à sa poésie grandiose, aux destinées d'une race qui a survécu à la conquête mahométane et reprend courage en sa renaissance au contact de l'Occident sympathique. Il croit en outre que l'étude approfondie des philosophies et des religions de l'Orient à la lumière du génie aryen n'est pas indifférente pour la so-

lution du grand conflit entre la science et la religion qui divise notre époque. Il y a là un signe du temps. Ce retour de l'extrême Occident vers l'extrême Orient, comme vers l'aurore de ses plus sublimes révélations, n'est pas le regret maladif d'un passé reculé, mais plutôt l'affirmation instinctive de la Vérité une, qui domine tous les siècles, toutes les races, en grandissant d'âge en âge. Dans l'écroulement de l'ancienne foi, dans l'incertitude de la science sur les causes et les fins dernières, l'Inde a peut-être encore des secrets à nous dire. Quoi qu'il en soit, ce même problème de la destinée, de la vie et de la mort, qui nous agite toujours, avait chassé de son harem plein de délices le fils d'un roi, six cents ans avant notre ère, pour le pousser dans la solitude et dans l'ascétisme, d'où il sortit en réformateur doux et redoutable. Jamais peut-être ne vit-on si grand et si terrible effort de l'âme sur elle-même pour échapper au tourbillon de la vie et aux prises du temps; jamais n'essaya-t-on de briser les portes de l'infini d'une si audacieuse logique, d'une si persévérante énergie.

Avec l'aide de M. Arnold, nous allons essayer de raconter à notre tour la pathétique histoire de Çâkya-Mouni. Pour achever ce tableau, nous aurons recours à l'ensemble des légendes sur le Bouddha. Avant tout, nous nous efforcerons de mettre en relief le drame intérieur qui se déroula dans cette grande conscience.

II.

Six cents ans avant le Christ, dans le Népal, au sud de l'Himalaya, s'élevait la ville de Kapilavastou. Un pays d'abondance riait aux entours. D'un côté, les collines mamelonnées se perdaient par une fuite insensible dans l'immensité des plaines; de l'autre, s'étageaient des chaînes de pourpre sombre et d'émeraude; par-dessus, les plus hautes cimes de la terre brillaient comme un diadème d'argent.

Dans cette ville régnait un roi juste. Il s'appelait Çouddhôdana et appartenait à la race des Gautamides, ou fils du soleil. Il épousa une femme de sa propre race, du nom de Maya. Elle avait des cheveux d'or, une âme tendre; et la volupté timide nageait dans son sourire. On dit, en Inde, que les mariages d'amour sont faits par les Gandharvas, les musiciens célestes. Ces invisibles jouèrent des mélodies éthérées et ravissantes aux noces de Çouddhôdana et de Maya. Cependant, les années s'écoulaient et les époux n'avaient pas d'enfant. Une nuit, dormant près de son seigneur, Maya fit un songe étrange. Elle crut voir une étoile du ciel, splendide, à six rayons, couleur de perle rose, venir du fond de l'espace comme un météore. A mesure qu'elle se rapprochait, Maya aperçut à son centre,

comme la marque d'un sceau, un éléphant blanc à six défenses. L'étoile fondit sur elle et entra dans son flanc par le côté droit (1). Lorsqu'elle s'éveilla, un bonheur inconnu des mères inonda son être ; et, sur la moitié de l'hémisphère terrestre, une lumière charmante précéda le matin. Les fortes collines reçurent un choc ; les vagues, doucement bercées, s'endormirent ; la joie de la reine pénétra jusqu'aux couches livides et noires de l'espace où flottent les âmes maudites. Ainsi, le soleil darde des frissons d'or dans la sombre épaisseur des forêts. Un tendre soupir s'éleva des profondeurs et courut sur la surface de la terre. Et l'on entendit une voix dire dans un murmure : « Écoutez ! espérez ! le Bouddha est venu ! »

Quand la reine Maya fut prise des douleurs maternelles, elle eut de tels éblouissemens qu'elle ne put rester dans son palais. Soutenue par ses femmes, elle alla s'asseoir dans le jardin royal à l'ombre d'un palsa au large tronc, aux feuilles brillantes. Là, à la lumière du grand jour, près d'un torrent de cristal, elle mit au monde un enfant au front bombé. On le crut mort parce qu'il ne jeta pas un cri quand soudain il ouvrit sur le grand ciel des yeux profonds et tristes.

Le roi Çouddhôdana était au comble du bonheur. Ses devins ordinaires, flatteurs à gage, lui annoncèrent que son fils serait un grand dominateur, qu'il aurait les sept dons : le disque, le joyau, le cheval, l'éléphant, le ministre, le général, la femme gracieuse comme une perle et plus aimable que l'aube. Çouddhôdana, ravi de ces prédictions, appela son fils Siddârtha, ce qui veut dire : prospérant en tout ; et, pour célébrer sa naissance, il ordonna une grande fête. On pavoisa la ville, on arrosa les rues de parfums. De tous côtés accoururent les dompteurs de tigres, les charmeurs de serpens, les hommes déguisés en ours et en daims, les danseurs de corde et les bayadères qui portent à leurs chevilles des clochettes sonnant comme un rire éternel. Au milieu de ce bruit, un anachorète, un saint inconnu, tout couvert de poussière et de ronces, entra dans le palais et se présenta devant le roi. On disait qu'il venait de loin, mais personne ne savait d'où. La reine, en voyant

(1) S'il faut en croire les chélas de l'Inde actuelle qui se donnent pour les disciples de la science ésotérique, les mythes et les légendes auraient presque tous un sens secret connu seulement des initiés. *L'étoile à six pointes* correspond au signe du double triangle entrecroisé et entouré du cercle, signe qui représente l'évolution matérielle et spirituelle du monde. Ce double triangle se retrouve dans une foule de temples aryens. Ce symbole a passé de l'Inde en Chaldée et en Perse, de là à la cabale et à la magie du moyen âge. Quant à l'*éléphant blanc*, il signifie dans le bouddhisme esotérique : un initié. Cela veut dire, selon cette doctrine, que le Bouddha avant sa dernière incarnation avait déjà paru sur la terre comme esprit supérieur, comme sage.

les rides de son visage décharné et l'éclat de ses yeux, voulut mettre l'enfant à ses pieds. Mais il dit : « Pas ainsi, reine! » et lui-même se prosterna devant l'enfant. Puis se relevant, il ajouta : « O roi, c'est la fleur de l'arbre humain qui ne s'ouvre qu'une fois en bien des myriades d'années, mais qui, une fois ouverte, remplit le monde du parfum de la sagesse et du miel de l'amour. De ta racine royale va jaillir un lotus céleste. » Après avoir vénéré l'enfant, le richi partit comme il était venu, et jamais on ne le revit. Et le roi pensa en lui-même : « Ce message m'annonce que mon fils sera le plus grand des monarques et qu'avec ses armées il asservira toutes les autres. » Mais la reine Maya, perdue en un songe, s'éteignit sans douleur après sept jours, comme si les Dévas la jugeaient trop sacrée pour un autre enfantement.

On donna pour maître au jeune Siddârtha le sage Viçvâmitra, qui lui enseigna l'écriture, l'arithmétique et les langues. Il apprenait avec une telle facilité qu'il en sut bientôt aussi long que son maître. Mais il ne faisait pas montre de son savoir. Quand Viçvâmitra lui expliquait comment il fallait s'y prendre pour compter jusqu'à cent, Siddârtha écoutait avec des yeux humbles et attentifs. Quand le sage priait l'enfant de compter à son tour, il comptait, comptait sans s'arrêter; il énumérait les dizaines, les centaines, les milliers et les millions, il semblait vouloir compter les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel, si bien que Viçvâmitra lui dit un jour : « Doux prince, tu viens à mon école seulement pour me montrer que tu sais tout sans les livres et que ta modestie égale ton savoir. »

Le fils de Çouddhôdana était royal de mine, mais plein de douceur dans ses manières. Comme il grandissait, on vit qu'il était d'un sang intrépide, quoique tendre de cœur. Il n'y avait pas de cavalier plus audacieux à poursuivre les gazelles, pas de conducteur plus ardent à la course des chars. Mais sur un point il ne ressemblait pas aux autres. Souvent, lancé au galop sur son cheval, l'arc tendu, il voyait passer la gazelle épouvantée en bonds rapides; mais au lieu de lâcher la flèche, il s'arrêtait pris d'un soudain tremblement, et laissant là ses compagnons de chasse, il s'en allait dans un rêve étrange de tristesse et de compassion. — Un jour qu'il se promenait avec son cousin Dévadatta dans le jardin royal, il virent passer très haut dans l'air un vol de cygnes sauvages dont la longue file se dirigeait vers l'Himalaya. Dévadatta tendit son arc et la flèche partit. Quelques instans après le cygne conducteur de la troupe voyageuse tomba, l'aile blessée, sur le gazon. Aussitôt Siddârtha courut le ramasser et coucha l'oiseau sur ses genoux. Après avoir caressé doucement ses plumes hérissées, il tâcha d'apaiser les battemens de son cœur; puis il chercha des feuilles et du miel pour

guérir la blessure. « Ce cygne m'appartient par le droit de chasse, » dit Dévadatta, montrant sa flèche ensanglantée. — Non pas, dit Siddârtha, cet oiseau est à moi par un droit supérieur. Je l'ai pris sous ma protection et tu ne me l'enlèveras pas. Ta flèche ne peut rien contre ma pitié. Par ce même droit des milliers d'êtres m'appartiendront. J'enseignerai la compassion aux hommes et je serai l'interprète des douleurs muettes. »

Siddârtha ne connaissait encore de la douleur du monde que les gouttes de sang sur l'aile d'un cygne. Mais le premier tressaillement de son cœur avait fait jaillir son âme et réveillé son esprit en sursaut. Il savait maintenant que cette âme était la sœur de toutes les souffrances ; mais ces souffrances, les connaîtrait-il? Il sentait un vague désir d'étreindre le monde ; mais ce monde comment le trouver? — Dans la belle saison, le roi son père l'emmenait souvent à la campagne pour lui faire goûter la beauté de son domaine. Il lui montrait les ruisseaux babillards sous les palmiers, le limon rouge labouré par les buffles, les nids jaseurs au fond des jungles. Les paons rouges volaient autour des temples et le bruit sauvage du tambour annonçait une noce. Siddârtha regardait. Ses yeux se réjouissaient, mais son cœur ne se réjouissait pas. Il roulait en lui-même ces pensées : « Le lézard mange la fourmi, le serpent le lézard et l'autour les dévore tous les deux. L'épervier des étangs dispute sa proie à la loutre. La pie-grièche chasse le bulbul, qui chasse les papillons émaillés. Chacun tue pour être tué à son tour ; le meurtre est partout ; la vie se nourrit de la mort. » Après ces promenades, il allait s'asseoir à l'écart en réfléchissant au grand problème du mal dans la vie. Il se disait : « Quelle est sa source lointaine? et où est le remède? » Mais à cela il ne trouvait pas de réponse.

Déjà Siddârtha avait atteint l'âge de dix-huit ans. Son père, le voyant toujours méditer comme un richi, devint fort inquiet. Il rassembla ses ministres et leur dit : « Je n'ai qu'un désir : que mon fils domine sur les royaumes. Mais j'ai peur qu'il ne prenne le chemin triste et bas de l'abnégation et des peines pieuses. Comment tourner ses pieds vers la voie fière qui lui donnera l'empire du monde s'il veut régner? » — Le plus âgé des ministres répondit : « Maharaja! l'amour guérira ce léger désordre. Tisse le charme des ruses féminines autour de son cœur oisif. Que sait-il des yeux qui font oublier le ciel et du baume des lèvres? Les pensées que tu n'arrêteras pas avec des chaînes d'airain, une femme les liera avec sa chevelure. — Mon fils, dit le roi, ne se prendra pas à la volupté, il ne se prendra qu'à l'amour. Comment trouver celle qui touchera son cœur? » — Le vieillard réfléchit un instant et reprit : — « Ordonne une fête, un concours de beauté, où les premières filles du royaume défileront devant ton fils pour recevoir des récompenses.

Il s'en trouvera bien une qui saura lui décocher la flèche qu'on n'évite pas. » Le roi accéda à ce projet. Au jour dit, le prince s'assit sur un trône. Les plus belles filles du royaume, fraîchement baignées, toutes parfumées, vêtues de châles magnifiques et formant un long cortège, défilèrent lentement devant lui. La contenance grave de Siddârtha intimidait ces cœurs volages. Il leur souriait avec bienveillance, mais sans aucune émotion. Quelquefois l'une d'elles, acclamée par le peuple, se détachait du défilé pour toucher la main gracieuse du prince et recevoir un présent. Mais à peine avait-elle rencontré ses yeux qu'elle s'enfuyait comme une antilope effarouchée, tant ce regard paraissait tomber d'une autre sphère.

A la fin, vint la jeune Yasôdhara, et ceux qui se trouvaient près de Siddârtha virent tressaillir le royal adolescent. Et la radieuse jeune fille approcha : une forme divinement moulée, une démarche comme celle de Parvarti, des yeux comme ceux d'une biche en temps d'amour, un visage si ravissant que des paroles ne peuvent en décrire le charme. Elle seule, — croisant ses mains sur sa poitrine, — osa rencontrer en plein le regard du jeune homme sans courber sa nuque fière : — « Y a-t-il un présent pour moi? demanda-t-elle en souriant. — Les présens sont épuisés, répliqua le prince, mais prends ceci en compensation, puisque ta grâce a fait la joie de notre cité. » — Et, détachant le collier d'émeraudes qu'il portait, il le passa au cou de la belle Yasôdhara. Leurs regards se mélangèrent, et de ce regard naquit l'amour (1).

Yasôdhara étant elle aussi de la race des Gautamides, son père déclara qu'il ne la donnerait à Siddârtha que si le prince l'emportait sur les autres prétendans dans la lutte des jeux royaux. Siddârtha accepta le combat. Il resta vainqueur à l'arc, à l'épée, à la course à cheval et se montra en tout un kchattriyas accompli.

Alors la ravissante Indienne se leva de sa place parmi la foule, prit une couronne de fleurs de môgra, et, le voile encore baissé, elle passa parmi les jeunes rivaux et vint à l'endroit où Siddârtha était debout. La forme svelte du jeune homme se détachait sur le cheval qui avait placé docilement sa forte nuque sous le bras de son maître. Après s'être inclinée devant le prince, la jeune fille découvrit son visage céleste, rayonnant d'amour. Elle suspendit la couronne odorante au cou de Siddârtha et coucha sa tête adorable sur la poitrine de son époux, puis se courbant à ses pieds, elle dit les yeux remplis d'orgueil : — « Cher prince, regarde-moi, je suis à toi ! » — Et le peuple

(1) Edwin Arnold, *Light of Asia*, livre II.

se réjouit en les voyant passer la main dans la main, cœur battant contre cœur. Elle avait rejeté le voile sur son visage.

Le mariage fut célébré selon le rite des Çâkyas. On fit mettre aux époux deux pailles dans une jatte de lait pour qu'elles se joignissent, ce qui veut dire : Amour jusqu'à la mort. On lia leurs vêtemens ensemble, on étendit les couronnes sur leurs têtes, on chanta les mantras. Et le père de Yasôdhara dit à Siddârtha : — « Prince vénéré, celle qui était à nous est maintenant à toi seul. Sois bon pour elle, qui a sa vie en toi ! »

Mais le père de Siddârtha ne se fiait pas à l'amour seul pour détourner son fils de l'ascétisme. A cet amour il réservait une prison enchanteresse. Près de la ville de Kapilavastou s'élevait une colline baignée par le Rohini. Un bois de tamaris la bordait au sud et le bruit de la ville n'y arrivait que comme un bourdonnement d'abeilles. A l'horizon septentrional on voyait surgir en rampes immaculées l'énorme rempart de l'Himalaya : plateaux, crêtes, précipices, sommets inaccessibles et, dans les mirages de l'air, les forêts enroulées aux flancs des monts en écharpes sombres parmi les cataractes tombantes et les voiles de nuages.— En face de ce paysage, sur une colline riante, le père de Siddârtha fit construire un pavillon de plaisance pour les nouveaux mariés. Frais et caressant séjour ! On y passait sur des seuils d'albâtre, sous des linteaux de lapis-lazuli, par des portes en bois de santal, parmi des faisceaux de colonnes multicolores. On s'y reposait près de fontaines bordées de lotus, où dansaient des poissons écarlates et azurés. Dans les jardins erraient les paons, les hérons et les daims musqués.

La merveille du lieu, c'était la chambre nuptiale. On y pénétrait par un square cloîtré, qui tamisait une lumière verdâtre. Dans ce sanctuaire de l'amour régnait un demi-jour apaisant. Des lampes parfumées luisaient derrière des treillis de nacre et caressaient doucement la splendeur des tentures et des couches moelleuses. Dans l'air flottait avec des sons de luth la vague lumière d'un soir voluptueux et attendri. — C'est là que le prince venait savourer les longues heures de l'amour avec la belle Yasôdhara. Avait-il soif? Aussitôt des échansons apportaient des sorbets de fruits et de neige. La fatigue le prenait-elle? Une bande choisie de bayadères venait lier devant lui une danse rêveuse au son des clochettes d'argent. Ces bras entrelacés sous les vapeurs bleuâtres des parfums brûlés réveillaient ses sens assoupis. Quelque tristesse effleurait-elle son front? Une musique langoureuse l'invitait à chercher l'oubli dans les bras inassouvis de Yasôdhara. — Par ordre du roi, il était défendu de prononcer même le nom de la mort dans ce lieu de délices. La douleur n'avait pas le droit d'entrer dans cet asile. Tout

sombre visage en était banni; la tristesse y passait pour un crime. De hauts remparts fermaient le jardin, masquaient le dehors. Chaque issue avait trois portes d'airain et cent guerriers pour la garder. — Ainsi la vie trompée coulait dans ce paradis comme un fleuve entr deux rives fleuries.

Quoique plongé dans l'ivresse de l'amour, Siddârtha n'était pas heureux. Ses plaisirs le suffoquaient; il avait d'étranges inquiétudes. Les ombres de la méditation passaient sur sa joie comme les ombres des nuages sur un lac d'argent. Tandis que celui qui devait être le Bouddha dormait sur le sein gonflé de sa bien-aimée, son âme s'échappait en de longs voyages. Parfois, du fond de son sommeil, il croyait entendre des plaintes étouffées, des cris lointains. Étaient-ce les voix éparses du monde, de son royaume qui l'appelaient? Étaient-ce des malheureux qui tendaient leurs bras vers lui? Alors il s'éveillait en sursaut et s'écriait : — « J'entends, je sais, je viens ! » — Et la belle Yasôdhara, ne sentant plus la tête chérie sur son sein, se réveillait aussi et disait : — « Qu'est-ce qui manque à mon seigneur? — Je ne sais pas, » répondait Siddârtha. Mais la pitié qui paraissait dans son regard avait quelque chose d'effrayant, et son visage était comme celui d'un dieu. Quelquefois, pour calmer ses angoisses, Siddârtha demandait le son des instrumens à cordes. Mais les cordes disaient en frémissant : — « La vie humaine est comme le vent : un soupir, un sanglot; l'entends-tu? C'est un souffle, un cyclone qui passe. » — Souvent, après le coucher du soleil, il appelait les femmes de Yasôdhara, qui, parées et coquettes, le sourire aux lèvres, accouraient à l'appel de leur maître. On s'asseyait sur une des terrasses du pavillon, Siddârtha et Yasôdhara au milieu, les femmes en demi-cercle, groupées en molles attitudes : l'une, à demi renversée sur des coussins, agaçait les cordes d'argent de la vina, les yeux au ciel; l'autre souriait d'un regard oblique à l'idée folâtre de sa voisine; une troisième tempérait de ses longs cils à demi baissés la volupté rêveuse de son regard. Un soir, le prince dit à l'une des chanteuses : — « Conte-moi une histoire qui m'apprenne quelque chose de ce vaste monde dont je ne sais rien. » — La chanteuse commença les aventures de Rama. Mais Siddârtha écoutait d'un air distrait : — « Eh quoi? reprit-il, toujours des dieux et des gens heureux ! Ne sais-tu rien des cœurs sans nombre, des malheureux et des inconnus qui sont derrière ces remparts et qui peut-être ont besoin de notre aide? — Seigneur, on ne m'a point parlé d'eux, dit la belle. — Ah ! vous ne savez rien, vous ne sentez rien, s'écria le prince en se levant. Que ne puis-je voir les peuples du couchant ! Qu'on me donne un cheval pour chevaucher sur toute la surface de la terre ! » — Et il étendait ses bras vers l'Occident, où le jour se mourait dans une sombre fournaise. A grand'peine Yasô-

dhara parvint à le ramener près d'elle de ses bras caressans et de ses yeux d'antilope amoureuse.

Le prince commanda à son cocher Channa de préparer un char pour faire, le lendemain au grand jour, une promenade dans la ville. Il était las de sa prison, il voulait voir ce que faisait le monde. Le roi Çouddhôdana, ayant été informé de ce projet, ordonna aux habitans de se mettre en fête pour recevoir son fils. Le lendemain, Siddârtha traversa solennellement la ville sur un char traîné par des bœufs; le peuple l'acclamait; tous les visages étaient en joie. Mais, au tournant d'une rue, le prince vit sortir d'un groupe un être chancelant, vieux et misérable. Il n'avait plus que les os et la peau. Ses genoux tremblaient. Sa voix chevrotante demandait des aumônes. « Qu'est-ce que cet être qui ressemble à peine à un homme demanda Siddârtha au cocher. — Doux prince, dit Channa, c'est un homme très vieux. Autrefois il était droit et fort et beau comme vous. Les années l'ont rongé peu à peu. Sa vie maintenant n'est plus qu'une pauvre étincelle. Mais qu'est-ce qui fait réfléchir Votre Hauteur? — Est-ce là le destin de tous les hommes, reprit le prince, le mien et celui de Yasôdhara? — De tous, dit Channa, s'ils vivent assez longtemps. — Alors retourne au palais. J'ai vu ce que je ne pensais pas voir. »

Siddârtha rentra dans sa demeure tout pensif et tout triste. Yasôdhâra se jeta à ses pieds en soupirant : « A quoi penses-tu? » Il resta longtemps sans répondre : « Tes lèvres sont parfumées, dit-il enfin, mais bientôt elles vont se flétrir. Tes bras sont florissans, mais bientôt ils vont se dessécher. A quoi je pense? Je me demande comment l'amour pourrait échapper à son meurtrier, le temps. »

Cette nuit, le roi Çouddhôdana fit des rêves effrayans. Il crut voir son fils assis sur un char éblouissant, traîné par quatre chevaux, brillant comme des éclairs, qui traversaient son royaume au triple galop, écrasant tout sur leur passage. Puis il crut voir tourner une roue immense, ayant un soleil à son centre et dont le roulemen produisait à la fois du feu et de la musique. Puis encore il vit son fils battre le tambour, et de ce tambour sortit un orage formidable qui enveloppa la moitié de la terre. Quand il s'éveilla, un messager était debout devant son lit : « Maharaja! dit-il, ton fils demande à voir la ville, non pas en prince, mais en inconnu et comme un étranger, afin de mieux connaître ses futurs sujets. — Il a raison, dit le roi; qu'il aille. »

Ce jour-là donc, Siddârtha sortit à pied avec Channa. Ils étaient déguisés en marchands. Personne ne les reconnaissait.

Dans une ruelle, il entendit une voix triste crier : « Aidez-moi, maîtres, aidez-moi! » C'était un malheureux, frappé d'une maladie mortelle,

qui se tordait, la peau marquée de taches rouges, la sueur au front, la bouche contractée; les yeux perdus nageaient dans une agonie intérieure. Il serrait convulsivement l'herbe pour se relever, mais retombait sans force, pâle de terreur. Siddàrtha accourut et plaça la tête du malheureux sur ses genoux : « Quel mal as-tu ? » dit-il plein d'émotion. Mais l'infortuné, pris d'un spasme effrayant, n'avait même pas la force de répondre. Alors le cocher prit la parole : « Prince, c'est un homme malade, frappé de la peste. Ne le touche pas ainsi, le mal pourrait t'atteindre. » Le prince, sans se déranger : « Comment viennent ces sortes de maux ? — Comme le serpent qui mord sans être vu, comme le tigre qui sort d'un bond de la jungle, ou comme l'éclair qui frappe ceux-ci et épargne ceux-là. — Alors tous les hommes vivent dans la peur ? — Ils vivent ainsi, prince. — Mais s'ils ne peuvent pas supporter leurs douleurs ? — Alors ils meurent. — Ils meurent ? — Oui, à la fin, la mort vient, n'importe où, n'importe comment. Regarde ! la voilà ! »

En ce moment passait un cortège funèbre. Les gens pleuraient et criaient : « O Rama, Rama, écoute ! Frères, invoquez Rama. » Le mort en décomposition était couché sur une bière, sec, efflanqué; ses lèvres tirées laissaient voir ses dents. On le mit sur un bûcher et les langues de la flamme sifflèrent autour du corps. Siddàrtha vit la peau rôtir, les os se disjoindre, puis tout tomber en un tas de cendre grise et écarlate; çà et là un os blanc, — tout ce qui reste d'un homme. « Et, dit le prince, est-ce là la fin de tous ceux qui vivent ? — C'est la fin pour tous, c'est la destinée commune de toute chair, des grands et des petits, des bons et des méchans. Et ensuite, dit-on, ils recommencent à vivre quelque part, d'une certaine manière, — qui le sait ? Et puis recommencent les craintes, l'adieu, le bûcher. C'est la ronde de l'homme. »

Alors Siddàrtha éleva vers le ciel ses yeux brillans de larmes et puis les reporta sur la terre, pleins de pitié céleste. Rayonnant d'une passion brûlante, d'un amour indicible, d'une espérance insatiable et sans limite, il s'écria : « O monde souffrant ! ô vous, frères connus et inconnus de ma chair commune, enserrés dans le filet de la souffrance et de la mort par les liens inextricables de la vie ! je vois, je sens l'immensité de l'agonie terrestre, la vanité de toutes les joies, la moquerie de ce qu'elle a de meilleur, l'angoisse de ce qu'elle a de pire. Car les plaisirs finissent en peine, la jeunesse en vieillesse, l'amour en séparation, la vie en mort odieuse, la mort en des vies inconnues qui rattachent l'homme à la roue de l'existence. Moi aussi j'ai été trompé par cet appât. Mais le voile s'est déchiré. Et qui pourrait voir cette douleur du monde sans voler à son secours ? Si Brahma ne le peut pas, je l'oserai, moi ! Je trouverai le refuge, l'asile. Comment ? je l'ignore. Mais il faut que cela soit, dussé-je passer sept fois les sept mondes,

dussé-je traverser les souffrances de chaque vie. Quelque grande que soit leur masse, ma pitié est plus grande encore. Que toutes les tortures de l'enfer retombent sur moi et que le monde soit sauvé !

« Channa ! retournons à la maison. Il suffit. Mes yeux ont vu ce que je voulais voir (1). »

La nuit suivante, Yasôdhara rêva que les jasmins de sa couronne s'étaient flétris et que son lit nuptial s'effondrait dans un tombeau. Elle s'éveilla et vit le prince couché près d'elle, la tête appuyée sur son coude, les yeux grands ouverts et vêtu de sa robe de soie étincelante de pierreries. Elle lui dit son rêve et lui en demanda l'explication. « Quoi qu'il arrive, lui répondit Siddârtha, sois sûr que mon amour est de ceux qui ne changent pas. Et maintenant dors, car il faut que je me lève et que je veille. » Elle se rendormit et Siddârtha se leva. Une voix intérieure lui disait : « Le temps est venu » et les étoiles rangées en ordre ajoutaient en scintillant : « C'est la nuit ! Choisis le chemin de la grandeur ou la route du bien : de régner comme le roi des rois ou de marcher seul, sans couronne, sans patrie, pour aider le monde. « Il répondit : « Je ne veux pas de cette couronne qu'on me destine. Je ne veux pas que mon chariot roule ses roues sanglantes, de victoire en victoire, jusqu'à ce que les hommes se souviennent de mon nom. Je marcherai dans les sentiers de la terre, patient et sans tache, faisant de sa poussière mon lit, de ses déserts les plus abandonnés ma demeure et des êtres les plus humbles mes frères. Car toute mon âme est remplie de pitié pour la maladie du monde. J'ai un royaume à perdre; je perdrai ce royaume, par amour de ces millions de cœurs angoissés qui m'appartiendront un jour, sauvés par le sacrifice que j'accomplis à cette heure. »

Il se pencha sur Yasôdhara, la regarda longtemps et dit : « Jamais plus je ne coucherai ici. » Les larmes qu'il versa sur son visage ne la réveillèrent pas. Elle dormait heureuse sous la promesse d'un amour éternel ! Mais elle ne comprenait pas encore cet amour qui dans le renoncement est plus grand que dans la possession. Siddârtha pensait à tout ce qu'elle allait souffrir et sentait son cœur se serrer. Trois fois il se pencha sur elle pour la réveiller, et trois fois il se retint. Enfin, il se couvrit le visage de son manteau et partit.

Puis, d'un pas ferme, d'une voix résolue, il alla réveiller Channa et lui ordonna de seller son cheval. Le fidèle serviteur essaya de détourner son maître de son dessein ; mais Siddârtha lui imposa silence et le pria de l'accompagner dans sa fuite. Les gardes dor-

(1) *Light of Asia*, livre III.

maient. Les deux cavaliers franchirent les portes et galopèrent ventre à terre toute la nuit. Aux premières lueurs du jour, le prince descendit de cheval et dit à son serviteur : « Maintenant, retourne en arrière et ramène mon cheval au palais. Car je dois continuer ma route à pied et désormais je vivrai seul. » Puis il ôta son bonnet à aigrettes de perles et dit à Channa : « Tu remettras ceci au roi mon père et tu lui diras ce que tu as vu. » Puis, tirant son glaive, il coupa ses longs cheveux, insigne de la caste des guerriers. « Je ne suis plus roi, je ne suis plus prince, je ne suis plus guerrier. On ne m'appellera plus Siddârtha (celui qui prospère), mais Çâkya-Mouni (le solitaire de la race des Çâkyas). Je ne commanderai pas par le fer, mais par la loi de l'esprit. Va, porte au roi mon père ce glaive et cette boucle de cheveux. C'est tout ce qui reste de son fils. Quant à moi, il ne me reverra que si je trouve la vérité. Adieu, Channa. Souviens-toi de mes paroles et sois béni de m'avoir conduit hors de mon royaume. »

Le serviteur s'agenouilla devant le prince dans une dernière et muette supplication. Mais celui-ci fixa sur lui un tel regard que son maître lui parut grandi d'une coudée et qu'il crut voir sortir deux rayons de ses yeux. Il se prosterna jusqu'à terre, puis se jeta sur son cheval et partit au galop.

III.

Le prince fugitif poursuivit son chemin sans se retourner. Quand il eut entendu le galop du cheval se perdre derrière lui et qu'il vit l'aube blafarde se lever sur une ville misérable adossée à une colline pierreuse, il respira profondément comme il n'avait jamais respiré. Ne possédant plus rien, il se sentait complètement libre. Rien ne s'interposait plus entre lui et la vérité qu'il voulait poursuivre avec une fermeté inébranlable par l'âpre sentier du renoncement. Il entra chez un marchand, échangea ses vêtemens princiers contre la robe jaune des richis et prit l'écuelle du mendiant, résolu à ne vivre que d'aumônes.

Après avoir reçu l'hospitalité de plusieurs brahmanes, il se mit à l'école du plus célèbre d'entre eux : Arata Kalama, qui avait trois cents disciples. Quand Çâkya-Mouni parut pour la première fois dans cette assemblée, tous les yeux se tournèrent vers lui et un murmure d'admiration parcourut les rangs des auditeurs, tant il était beau et tant son visage répandait de lumière. Mais lui, sans remarquer personne, tout à ses pensées, suivait l'enseignement de la doctrine. Au bout de quelque temps Çâkya-Mouni se dit : « Cette doctrine n'est pas vraiment libératrice. Les pratiques qu'enseigne ce brahmane ne font que pallier les misères de la vie. Le bonheur

qu'il recherche est encore celui des sens et son dieu est un dieu de chair. Il n'élève l'homme qu'un instant au-dessus de la vie et le reprécipite dans le tourbillon des douleurs. Je cherche le repos suprême, la demeure inchangeable, la victoire sur le temps et sur l'espace. »

N'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait chez les brahmanes, il résolut de se vouer à la solitude et à l'ascétisme. Il se retira sur le mont Pandava, dans le pays de Magadha et s'établit dans une caverne surplombée de figuiers sauvages, couchant sur l'herbe, s'exposant au froid de la nuit et à la rosée du matin, vivant de la maigre pitance que lui apportaient de pauvres paysans. La nuit, il entendait le cri du chacal et du tigre; il songeait alors aux passions humaines et aux moyens de les faire taire. Quand de la plate-forme de la colline il voyait la terre endormie et sombre, sa pensée embrassait tous les êtres vivans d'une ardente sollicitude et d'une méditation intense, alors qu'eux-mêmes avaient oublié leurs soucis. Quelquefois il méditait ainsi jusqu'au moment où l'aurore se levait dans sa robe de flammes, couleur de safran et d'améthyste. Alors, s'inclinant devant l'orbe renaissant et faisant ses ablutions à la manière des richis, il demandait à l'Être des êtres la lumière intérieure. Mais il n'arrivait à aucune conclusion.

Un jour, à mi-chemin de la ville, il rencontra plusieurs fakirs, qui s'étaient infligé les plus horribles tortures : l'un avait le bras desséché et complètement raidi à force de le tenir immobile, l'autre un fer passé à travers le flanc, le troisième la peau brûlée et les yeux aveuglés par le soleil. Ces infortunés croyaient faire vivre l'esprit en mutilant le corps. Çâkya-Mouni les vit avec peine et leur dit : « Mes frères, répondez-moi, je suis celui qui cherche la vérité. Pourquoi aux maux de la vie en ajoutez-vous d'autres? » Ils répondirent : « C'est pour que notre âme atteigne des sphères glorieuses et une splendeur qui passe toute pensée. Nous prenons ces peines pour devenir dieux. — Alors, délivrés de vos corps, serez-vous éternellement heureux? — Non; seul le grand Brahma dure toujours. Nous devons changer encore et recommencer la vie. — Alors pourquoi détruisez-vous vos corps pour des joies qui doivent passer à leur tour et ne sont que des rêves? — Si tu sais un meilleur chemin, dis-le; sinon, la paix soit avec toi! » Là-dessus, Çâkya-Mouni s'en alla tristement et pensa en lui-même : « Les hommes désirent vivre et n'osent pas aimer la vie, mais se torturent avec des tourmens féroces. Ils tuent leurs corps et ne savent pas faire taire leur désir. Non; cet ascétisme insensé n'est pas la voie du salut. Il faut que je la cherche dans une nouvelle retraite, par la sobriété et par une méditation plus intense. »

Dans l'Inde contemporaine, lorsqu'un homme quitte le monde

pour devenir un adepte de l'ascétisme et de la science occulte, on dit encore aujourd'hui parmi les Indous : « Il s'est retiré dans les forêts. » Il disparaît, et la plupart du temps, personne ne le revoit. Ainsi fit le Bouddha. Il se retira dans un ermitage de la forêt d'Ourouvilva. Là, sous l'ombre épaisse des arbres, il se remit à penser aux chemins de la destinée, aux doctrines des livres, aux secrets du silence d'où tout vient, à ceux du crépuscule où tout retourne, et à la vie suspendue entre les deux comme une arche de lumière entre deux nuages, qui va modelant dans le ciel des palais aériens, des colonnes de saphir et de chrysoprase. L'œil se perd sous leurs voûtes magiques ; mais toujours elles changent et bientôt ne sont plus. Puisque tout change et meurt ainsi dans l'homme et autour de lui, où trouver ce qui dure toujours, ce qui ne change jamais, ce qui ne peut mourir? Où trouver la grande paix, l'asile, le port dans l'océan des choses? Quelquefois deux disciples qui croyaient en lui, parce qu'ils l'avaient entendu discuter avec les brahmanes, venaient l'interroger et lui disaient : « Maître, as-tu trouvé? — Non, pas encore, répondait Çâkya-Mouni, revenez dans un an. » Des années se passèrent ainsi, et le prince ascète avait pris dans l'intensité du jeûne et de la méditation un air étrange. Son visage émacié était devenu d'une transparence presque éthérée, et ses yeux agrandis brillaient d'un éclat surnaturel.

Or, dans le voisinage vivait un fermier. Sa femme Souïata voyait quelquefois cet homme immobile assis sous un arbre. Il y avait tant de lumière sur son front, il semblait si grand et si doux avec ses yeux célestes qu'elle le prit pour le dieu de la forêt. Un jour, s'étant approchée de lui, elle s'agenouilla et lui offrit du lait et des gâteaux. Çâkya-Mouni qui n'avait plus mangé depuis trois jours, prit cette nourriture et se sentit fortifié. « Es-tu vraiment le dieu, dit la femme à voix basse, et mon présent a-t-il obtenu ta faveur? — Et pourquoi me l'as-tu fait? demanda Çâkya-Mouni. — Parce que j'ai fait vœu que si j'avais un enfant je t'offrirais cela pour ma joie. Maintenant j'ai mon fils, et toute ma vie est une bénédiction. »

Le sage prit l'enfant dans ses bras, et plaçant sa main sur sa petite tête, il dit : « Ma sœur, longue soit ta bénédiction ! Tu m'as ramené à la vie. Mais trouves-tu vraiment qu'il soit doux de vivre? Est-ce que la vie et l'amour te suffisent?

« Vénérable ! répondit Souïata, mon cœur est petit. Quelques gouttes d'eau qui n'humecteraient pas même la forêt remplissent le calice du lotus. Il me suffit de voir luire le soleil de la vie dans la faveur de l'époux qui est mon seigneur, et dans le sourire de mon enfant... Ce que les livres disent, je l'accepte humblement, n'étant pas plus sage que les grands d'autrefois qui ont parlé avec les dieux, qui connais-

saient les hymnes et les charmes, tous les chemins de vertu et de paix. Ainsi je pense que le bien doit venir du bien et le mal du mal. Et quand nous devrons mourir n'y aura-t-il pas un *alors* comme il y a un *maintenant?* Peut-être meilleur, comme d'un grain de riz jaillit une tige à cinq étoiles. Si mon époux mourait, je monterais sur son bûcher. Car il est écrit que lorsque une femme indienne meurt ainsi, elle donnera à l'âme de son époux pour chaque cheveu de sa tête cent ans de bonheur. C'est pourquoi je n'ai pas peur, et c'est pourquoi ma vie est heureuse. Mais je n'oublie pas les autres vies remplies de peines et misérables. Que les dieux en aient pitié! Pour moi, le bien que je comprends, humblement je cherche à le faire et j'obéis à la loi, confiante que ce qui doit venir viendra et viendra bien. »

Çâkya-Mouni lui répondit : « O femme! tu enseignes celui qui enseigne, plus sage que la sagesse dans ta simple croyance. Sois contente de ne pas en savoir davantage, puisque tu suis le chemin du bien et du devoir. Grandis, ô fleur! avec ton doux enfant dans ton ombre paisible. La lumière du grand midi de la vérité n'est pas faite pour les feuilles tendres qui s'élargiront sous d'autres soleils et lèveront dans d'autres vies leurs têtes couronnées vers le ciel. Tu m'as adoré, et c'est moi qui t'adore, cœur excellent! instruit sans savoir, comme la colombe qui par amour regagne son nid. En toi on peut voir pourquoi il y a de l'espérance pour l'homme et comment on peut arrêter à volonté la roue de la vie. La paix soit avec toi et conforte tous tes jours. De même que tu accomplis ta tâche, puissé-je accomplir la mienne! Celui que tu prenais pour un dieu te prie de lui souhaiter cela.

« Puisses-tu l'accomplir! » dit-elle, en reprenant dans ses bras l'enfant qui étendait ses petites mains vers les beaux yeux du sage. Alors Çâkya-Mouni, fortifié par la nourriture qu'il avait prise, se dirigea vers un lieu où la vérité devait descendre dans son âme.

Çâkya-Mouni se retira dans une partie plus profonde encore et plus solitaire de la forêt d'Ourouvilva, ignorée même de ses disciples les plus fidèles et où personne ne pouvait le troubler. C'était un monticule qui dominait le bois sauvage. Là, il voyait le soleil se lever sur l'océan des verdures et se coucher dans l'épaisseur des jungles. Les bêtes fauves qui erraient autour du monticule, mais n'osaient attaquer le richi, le défendaient contre l'approche des hommes. Ne conversant qu'avec les vents, les aurores et les astres, il pouvait descendre jusqu'au fond de lui-même. Un jour qu'il méditait sous un grand figuier, il se dit : « La mort vient de la vie, la vie de la naissance, et la naissance du désir. Si l'homme parvenait à supprimer le désir des sens, il s'élèverait au-dessus de toutes les vicissitudes dans la région de l'esprit pur où il n'y a plus ni mort

ni changement. Tout ce qui naît du désir des sens, tout ce monde visible n'est qu'un tissu d'illusions. Celui qui saurait le reconnaître ne serait pas plus attaché aux choses que la goutte de pluie à la feuille de lotus. Il pénétrerait dans le monde invisible, dans le monde des causes et dans la paix suprême... Oui, s'écria-t-il, j'ai trouvé le chemin de la délivrance, la voie qui fait que les régions de la transmigration ne sont pas des régions, la voie qui mène à la possession de la science universelle, la voie du souvenir et du jugement, la voie calme et sans trouble, exempte des craintes du démon, qui conduit à la cité du Nirvana. J'irai jusqu'au bout et j'enseignerai cette route aux hommes. »

Cette pensée, jaillissant comme un éclair de son cerveau, illumina pour lui tout l'univers. D'un seul regard il perça les trois mondes concentriques : le monde de la matière où nous sommes, masse épaisse de ténèbres et de douleurs; le monde astral où se meuvent les âmes, qui s'étend de l'ombre à la clarté en cercles grandissans; le monde de l'esprit pur qui enveloppe et pénètre les deux autres de sa vie et de son rayonnement, centre et circonférence, cause et fin de tout.

Vision éblouissante, mais courte comme l'éclair suivi de ténèbres épaisses. Car il est écrit qu'un homme ne peut devenir Bouddha, c'est-à-dire éclairé de la vérité suprême, sans subir les épreuves les plus redoutables. Avant de franchir le pas au-delà duquel il sera maître de lui-même et des autres, il faut qu'il repousse l'assaut des plus fortes tentations. Les forces grossières, les vils désirs, les démons inférieurs essaieront encore une fois de lui barrer le chemin qui conduit à la royauté de l'esprit. Et si cet adepte veut être un sauveur de ses frères, un libérateur de l'humanité, il aura contre lui toutes les passions de la terre, toutes les fureurs de l'abîme.

Le soleil s'était couché. Un crépuscule livide envahit la forêt dont les cimes ondulaient au pied du solitaire. Les arbres se desséchèrent sous un souffle empoisonné, leurs bras nus se tordirent d'angoisse. La vivace forêt était devenue la vallée de la mort. Elle se remplit de fantômes étranges : brahmanes, guerriers, parias et bayadères, demi-chair, demi-squelettes, qui se rapprochaient comme s'ils y flairaient la vie. Quelques-uns marmottaient des prières, tous semblaient inquiets et ces ombres étaient travaillées par la fièvre. Elles se rassemblèrent au pied du monticule et se mirent à crier : « Que fais-tu là-haut, Çâkya-Mouni? Nous sommes ceux auxquels tu as prêché ta loi. Voilà ce que tu as fait de nous, voilà à quoi servent les Richis et les Bouddhas. La ronde de la vie reprend de plus belle. » Et ils se mirent à danser une danse frénétique avec des ricanemens qui se changèrent en hurlemens de

détresse. Puis toute la bande alla se précipiter sous les roues d'un char portant une idole monstrueuse et des prêtres qui chantaient au son lugubre de trompettes funèbres. « Qui donc est le maître de ces âmes? » dit Çâkya-Mouni, qui ruisselait d'une sueur froide. Il sentit sur son visage une haleine glacée et entendit une voix sifflante lui dire à l'oreille : « Je suis le Doute indestructible. Si on ne me voit pas, on me sent toujours présent. Sans que tu le saches, je rampe dans ton cerveau et je coule dans tes veines. Tu ne sauveras pas ces âmes; je suis leur maître et le tien. » Un rire démoniaque glapit dans l'air. Çâkya-Mouni passa ses deux mains sur son front brûlant; il regarda la lumière mourante sur la vallée de la mort et dit : « Tu n'es que le roi du mensonge, le plus subtil des ennemis de l'homme. Mais parce que j'aime la vérité tu n'as aucun pouvoir sur moi. » La voix se tut et les fantômes disparurent.

Alors la nuit vint. La forêt avait repris ses verdures. Car il en sortait des parfums enivrans, et un frisson voluptueux courut sur les feuilles. Çâkya-Mouni entendit un nouveau rire, non plus méchant, mais clair et perlé comme une clochette d'argent. Un autre lui répondit, puis un autre encore, et ce fut dans les airs une chaîne de rires qui venaient de loin, de loin. L'espace tout entier se remplit d'une fumée brune dans laquelle glissaient des nuages rosés. Sous la gaze mobile de ces nuages des formes attrayantes apparaissaient et disparaissaient, comme celles que les poètes indous décrivent sous les noms des Apsaras ou nymphes célestes, qui ont pour mission de tenter, de séduire les Richis et les sages. Fleurs humaines, qui brillaient lumineuses dans la nuit, il voyait éclore tantôt un flanc rose, tantôt un bras souple, tantôt un groupe complet. Le mouvement de ces femmes aériennes tenait le milieu entre la danse et le vol. Il venait toujours de nouveaux nuages et il en sortait toujours de nouvelles formes, si bien que finalement l'air en fut saturé. Cette ronde vertigineuse se rapprochait tellement du solitaire qu'il sentait sur son front des haleines et le frôlement de chevelures. « Arrêtez! » dit enfin Çâkya-Mouni. La ronde s'arrêta. Des milliers d'yeux se fixèrent sur les siens et mille bouches aspirant à la sienne soupirèrent : « Aime! aime! Nous avons aimé! La forme ravit; la caresse affole; un cœur bat, un autre lui répond; et l'homme devient dieu. Aime! car nous donnons l'amour et l'univers dans un baiser! » Çâkya-Mouni, les mains croisées sur ses genoux et la tête immobile répondit comme en rêve : « Femmes, vous n'êtes que des ombres. » Aussitôt il vit près de lui un jeune homme superbe, nu, un arc à la main, avec une chevelure brillante et des yeux langoureux. « On m'appelle Kama, dit-il, ou le Désir; je suis le roi du ciel et de la terre et tu m'obéiras. — Tu es le seigneur

du désir, mais tu ne l'es pas de la lumière. — Eh bien, regarde! » dit le démon. Çâkya-Mouni aperçut devant lui la forme astrale, le double de Yasôdhara, qui lui dit : « Ne suis-je pas celle que tu as aimée? Je meurs en te désirant. » Le sage répondit : « Tu n'es pas l'âme de Yasôdhara que j'aime, tu n'es qu'une apparence terrestre. Retourne à ton vide. » Alors toutes les apparitions disparurent comme un crépitement de flammes et comme une traînée de vapeurs.

La nuit devint plus noire encore, la forêt houleuse. Sa surface se creusait, se gonflait comme si la terre ferme voulait devenir océan. L'horizon se soulevait lentement. Une lame gigantesque s'avançait vers le solitaire en méditation et dans cette vapeur une rumeur confuse mêlée de cris. En approchant cela devint une tempête et le bruit formidable ressemblait à celui d'une armée en marche. Des éclairs jaillirent. A cette lueur Çâkya-Mouni vit que la tempête était formée d'innombrables démons. Alors un seul rugisssement partit de la terre et du ciel. Le Richi se sentit renversé et broyé sous les pas de mille chevaux-fantômes et d'éléphans en fureur qui lui passèrent sur le corps. En même temps une grêle de flèches, de haches et de fers enflammés lui traversait le corps. Lorsqu'il rouvrit les yeux, un guerrier superbe, aux yeux flamboyans était debout devant lui. Il lui dit : « Je suis le roi de toutes les terreurs et je commande à la terre. Si tu me braves, je puis t'anéantir ; mais si tu m'obéis, je ferai de toi le maître des hommes. Car je tiens dans ma main la Force, la Puissance et la Magie. » Çâkya-Mouni lui répondit : « Ton nom est Orgueil et le mien Compassion. Je te pénètre, mais tu ne peux me pénétrer. » A ces mots, le démon disparut comme un éclair et son armée s'enfuit en poussant des blasphèmes et des cris de rage.

La tentation était finie, l'épreuve terminée, le démon vaincu. Une paix profonde descendit sur Çâkya-Mouni. L'ombre de la terre était sortie de son âme, et une lumière nouvelle l'inonda. Tandis que son corps restait immobile sous l'arbre, son esprit monta dans une extase merveilleuse. Il revit toutes ses existences passées, entrecoupées par de longues stations dans le rêve céleste. Tandis qu'il passait en revue toutes ses incarnations depuis la plus humble jusqu'à la plus haute, il croyait refaire à vol d'oiseau un pénible voyage que jadis il avait fait à pied. Il revit les mornes plaines, les vallées riantes, les côtes abruptes, les précipices affreux qu'il avait traversés. Et de tant de vies pas un effort perdu, pas une douleur stérile, pas un amour qui n'eût porté son fruit. Car de tout cela émanait comme un parfum, le profond souvenir et l'essence divine. Et de sommets en sommets échelonnés, il atteignait enfin la grande cime, la dernière, surplombant toutes

les autres, aux confins de la terre. Là, quel silence, quel repos dans ces neiges éternelles, sous les lumières du firmament ! A cette hauteur, aucune voix n'arrivait plus. Tout avait disparu dans la brume. Une seule chose impalpable restait présente : l'ombre des tristesses humaines qui flottait autour de la cime, et la voix de l'humanité qui pleurait dans le cœur du Bouddha.

Il poussa dans l'espace un cri d'amour et de compassion. Ce cri l'emporta dans la seconde extase, loin de la terre et du soleil, dans les sphères innomées. Il contempla systèmes après systèmes, mondes et soleils sans nombre, se mouvant en mesures splendides, en harmonies profondes ; îles d'argent d'une mer de saphir, sans rivages, insondable, jamais diminuée, lentement agitée d'un flux et d'un reflux sans fin. — Il vit plus encore : il vit les esprits lumineux qui retiennent et gouvernent tous ces mondes par des fils invisibles, entraînés avec leurs systèmes dans un vaste mouvement et décrivant des orbes grandissans. Il vit que la loi de sacrifice et d'amour règne sur l'infini et que les créateurs d'humanités nouvelles sont les naufragés sublimes de terres brisées et de soleils éteints.—Alors, comme un navire poussé par des millions de vagues vers le calme de l'équateur, le Bouddha sentit qu'il touchait au Nirvâna. Conscience suprême, il se sentait un avec l'âme des mondes, amour de tous les amours, vie des vies, être des êtres, — un souffle, une flamme pure, légère, éthérée, traversant les espaces, libre du temps, — dans une félicité parfaite.

Pendant que l'âme du Bouddha planait à ces hauteurs incommensurables, son corps toujours appuyé au figuier resta plongé dans une catalepsie voisine de la mort. Son esprit ne tenait plus à ce demi-cadavre que par un fil imperceptible. Au moment où il allait se rompre, l'amour pour l'humanité et le sentiment de sa mission le ramena sur terre. En rentrant dans son corps il éprouva la sensation d'un coup de foudre et rouvrit les yeux avec une douleur inexprimable. Mais une pluie de fleurs tomba sur son front pour le ranimer. Le soleil radieux montait derrière la forêt, et le Bouddha se leva en vainqueur, maître de la science sublime.

IV.

En quittant la forêt d'Ourouvilva, le Bouddha prit la résolution d'enseigner sa doctrine non-seulement aux brahmanes et aux rois, mais encore au peuple et aux femmes, afin qu'elle se répandît dans le monde entier. « Car, se disait-il, tous les êtres, qu'ils soient médiocres, infimes ou élevés, peuvent être rangés en trois classes : un tiers est dans le faux et y restera ; un tiers est dans le vrai ; un tiers est dans l'incertitude. Ainsi des lotus qui sont sous l'eau, à

son niveau et au-dessus. Que j'enseigne ou non la loi, ceux qui sont dans le faux ne la connaîtront pas et ceux qui sont dans le vrai la connaîtront sans moi. Mais ceux qui sont dans l'incertitude ne la connaîtront que par moi; il faut donc que j'enseigne. » Pour se rendre à Bénarès, le Bouddha dut traverser le Gange, qui coulait à pleins bords dans la saison des pluies. Il était si dénué de tout qu'il n'avait même pas de quoi payer son passage. Il demanda à plusieurs bateliers de le transporter sur l'autre rive. Tous refusèrent. Enfin il en vint un pauvre qui dit : « J'ignore qui tu es, mais ton visage me semble brillant comme celui de Krichna ou de Rama. Avec toi je n'ai pas peur du fleuve. Viens dans ma barque. — Je suis un mendiant, dit le Bouddha, et je n'ai rien pour ton salaire. — Viens toujours; une seule parole de toi me paiera. — Puisque tu as l'âme si pleine de bonté, dit le Bouddha, tu passeras la vie comme nous allons passer le Gange. » Et la barque glissa légère sur le fleuve houleux. Quand elle aborda, les bateliers peureux et avares, restés sur l'autre rive, se dirent entre eux : « Ce doit être un grand Richi. Malheur à nous! Il nous aura jeté quelque sort. » Mais le Bouddha leur fit dire de n'avoir aucune crainte.

Arrivé à Bénarès, il songea d'abord aux cinq disciples qu'il avait laissés dans le bois de l antilope. Ceux-ci ne croyaient plus à son retour et lui en voulaient beaucoup d'avoir abandonné les pratiques qu'ils suivaient eux-mêmes. Quand ils le virent approcher de loin, ils se donnèrent le mot pour ne faire aucune attention à lui. « Il ne faut, dirent-ils, ni aller au-devant de lui avec respect, ni se lever. S'il nous demande à s'asseoir, nous lui offrirons ce qui dépasse ces tapis. » Mais à mesure qu'il approchait, ils devinrent inquiets. Puis, un à un, ils allèrent à lui, lui prirent sa tunique, son vêtement, son vase et préparèrent de l'eau pour ses pieds, tant ils furent frappés de la majesté et de la gloire du Bouddha. « — Ayoushmat (seigneur) Gâutama, vous êtes le bienvenu, daignez-vous asseoir sur ce tapis. — Ne me donnez pas le titre d'Ayoushmat, dit le maître. Longtemps je vous suis resté inutile; je ne vous ai procuré ni secours ni bien-être. Mais maintenant je suis arrivé à voir clairement l'immortalité et la voie qui conduit à l'immortalité. Je suis Bouddha, je connais tout, je vois tout, j'ai effacé les fautes, je suis maître en toutes lois. Venez, que je vous enseigne la loi et vous l'enseignerez aux autres. »

Dès lors il se mit à enseigner le chemin du salut pour tous, l'humilité, l'effacement des fautes par la connaissance du mal et l'effort vers le bien, la résignation aux maux inévitables de la vie. Un jour, une femme vint lui raconter que son enfant avait été mordu par un serpent et lui demanda un remède pour le réveiller. Le Bouddha lui dit : « Tâche de trouver un grain de moutarde noire. Seulement

il faut qu'il te soit donné dans une maison où ni père, ni mère, ni enfant, ni serviteurs ne soient morts. » Elle alla mendier partout le grain de moutarde avec son enfant endormi dans les bras. Personne ne lui refusa le grain, mais partout quelqu'un était mort. Ici c'était un père, là un frère, là une fille. La femme revint auprès du Bouddha. « — Maître, dit-elle, mon enfant ne veut plus ni boire ni sourire. Je l'ai laissé parmi les vignes près du fleuve pour chercher ta face et baiser tes pieds et te demander où je pourrais trouver ce grain sans trouver la mort. Ils me disent que mon enfant est mort et j'ai peur que ce ne soit vrai. — Ma sœur! dit le Bouddha, tu vois que le vaste monde pleure de ton mal. Le chagrin partagé par tous les cœurs devient moindre pour un seul. Je donnerais tout mon sang si cela pouvait arrêter tes larmes, mais dans cette vie le doux amour fait notre angoisse. Un jour tu comprendras ce secret. Va en paix et ensevelis ton enfant. »

Bientôt le Bouddha eut des disciples par centaines, des auditeurs par milliers. Car il appelait le peuple à ses prédications, et le peuple l'aimait; car il ne faisait pas de différence entre les castes comme les brahmanes et disait que sa loi était une loi de grâce pour tous. Un jour, il demanda à boire à une femme en haillons. Elle lui dit tristement : « — Maître, je suis une Tchândala (de la dernière classe des parias). — Je ne te demande pas à quelle caste tu appartiens, dit le Bouddha, je te demande à boire parce que j'ai soif. » Elle lui tendit sa cruche. Après avoir bu, il reprit : « — Pauvre créature, tu as étanché la soif de mon corps, j'étancherai celle de ton âme. Viens avec moi. » Et l'ayant menée vers ses disciples, il lui donna des habits neufs et la fit instruire. Cette mansuétude ravissait la foule et irritait les brahmanes, qu'il ne craignait pas d'appeler des hypocrites, des charlatans et des jongleurs. Les plus puissans d'entre eux auraient voulu faire tuer le Bouddha, mais ils n'osaient, car les richis sont sacrés pour les Indous. Dans leur pays, la gloire de l'ascétisme est une auréole qui protège mieux qu'une armure; c'est une royauté. Cependant les brahmanes lui tendirent toutes sortes d'embûches, mais ils ne purent l'y faire tomber. Ils le convoquèrent en discussion dans une assemblée publique en présence du roi Prasênadjit. Ils discutèrent pendant huit jours et chaque jour le Bouddha les convainquit davantage par la douceur de son être et le feu de son éloquence. Le roi accorda la victoire au Bouddha et se convertit avec tous les siens.

Le Bouddha prêchait aussi la bonté envers les bêtes. Il ordonnait à ses disciples de n'en jamais tuer et de se nourrir des fruits de la terre. Il s'opposait surtout aux sacrifices d'animaux que les brahmanes faisaient aux dieux. Un jour il entra dans un temple où l'on allait égorger un agneau pour le brûler ensuite. « Arrêtez! s'écria-

t-il avec indignation. C'est ainsi que vous prenez la vie, vous qui ne savez pas la donner! Quelle miséricorde pouvez-vous attendre des dieux, si vous qui êtes des dieux pour les animaux, vous n'en avez pas pour eux? Honte à vous! car ces pauvres bêtes sont meilleures que vous. Elles vous donnent le doux tribut de leur lait et de leur laine. Elles ont confiance dans la main qui les tue! » A ces mots, le roi Bimbisâra, qui assistait au sacrifice, joignit les mains et regarda le Bouddha très étonné. Tous furent conquis. Les prêtres jetèrent au vent le feu de l'autel et le couteau du sacrifice.

La renommée du Bouddha s'était répandue dans toute l'Inde; elle avait franchi les royaumes, les fleuves, les chaînes de montagnes; elle était venu retentir jusqu'au versant lointain de l'Himalaya, dans la ville de Kapilavastou, d'où Çâkya-Mouni s'était enfui jadis, abandonnant son père, sa femme et sa couronne pour conquérir la vérité. Le roi Çouddhôdana vivait sombre et chagrin dans son palais. Ses rêves de grandeur, ses plus beaux espoirs avaient été déçus. Il portait le deuil de son fils comme s'il était mort. La femme de celui qui s'était appelé jadis le prince Siddârtha passait sa vie comme une pénitente dans les jardins du pavillon d'été, au bord des étangs de lotus, avec son fils Rahoula, à pleurer le départ de celui qu'elle aimait toujours.

Cependant le roi Çouddhôdana, ayant appris que son fils était devenu le plus grand Richi de l'Inde et que sa parole avait plus de pouvoir que celle des rois, voulut le voir. Il lui envoya plusieurs messagers et leur ordonna de lui parler en ces termes: « Le roi Çouddhôdana prie le prince Siddârtha de venir en son domaine, de peur que le roi ne meure avant d'avoir revu la face de son fils. » Yasôdhara, de son côté, lui fit dire: « La princesse de ta maison, la mère de Rahoula, désire voir ta face. Si tu as trouvé plus que tu n'as perdu, elle en demande sa part; mais plus que tout elle te demande toi-même. » Quand les messagers entrèrent dans le jardin des bambous, ils trouvèrent le Bouddha expliquant la loi devant une grande foule. Ils furent tellement ravis par la parole et le visage du maître qu'ils restèrent suspendus à son discours plein de compassion, d'autorité, parfait, pur, éclairant tout et sortant de ses lèvres sacrées. Comme des abeilles attirées hors de leur ruche par la fleur du môgra, les envoyés l'un après l'autre en écoutant le Bouddha oubliaient leur message et se mêlaient au train du maître. L'un d'eux enfin se boucha les oreilles avec du coton et ainsi il put parler. Le Bouddha répondit: « Sûrement je viendrai. C'est mon devoir et ma volonté qu'aucun homme ne cesse de rendre respect à ceux qui lui ont donné la vie. »

Une foule immense stationnait devant la ville de Kapilavastou pour assister à l'entrée du Bouddha. On avait semé des fleurs et

dressé des arcs de triomphe. Yasôdhara était là, sous une tente, le cœur palpitant, attendant son époux.

Yasôdhara vit s'approcher quelqu'un qui avait la tête rasée et portait la robe jaune des moines mendians avec la ceinture de l'ermite. Il tenait dans sa main l'écuelle de terre en forme de melon et s'arrêtait à chaque porte pour demander l'aumôme. Si on lui donnait quelque chose, il souriait en guise de remercîment; si on ne lui donnait rien, il s'en allait avec le même sourire. Deux moines le suivaient dans le même costume. Mais il portait son écuelle si dignement, il remplissait l'air d'une présence si auguste, ses yeux étaient si rayonnans de sainteté, que beaucoup de gens le regardaient avec effroi, d'autres se courbaient en adoration, d'autres couraient chercher de nouvelles aumônes et s'affligeaient d'être pauvres. Femmes, hommes et enfans couraient derrière lui et mettant la main devant leur bouche, ils murmuraient : « Qui est-ce? Jamais un Richi n'a eu cet air. » Lorsqu'il s'arrêta devant le pavillon de Yasôdhara, elle s'écria : « Siddârtha! mon seigneur! » avec de grands yeux ruisselans et les mains jointes. Ensuite elle tomba en sanglotant à ses pieds et resta là,

Le roi ayant entendu que son fils était venu en mendiant entra dans une grande colère. Il monta sur son cheval de guerre, enfonça ses éperons dans ses flancs et se jeta à travers la foule. Arrivé à la porte de la ville, il aperçut le Bouddha parlant au peuple, sa femme prosternée à ses pieds. Dès que Çâkya-Mouni vit son père, il le regarda avec vénération et s'agenouilla devant lui.

Le roi Çouddhôdana dit : « Ai-je donc vécu si longtemps pour que le grand Siddârtha entre dans mon royaume, vêtu en haillons, la tête tondue, avec des sandales et demandant sa nourriture aux misérables, lui dont la vie était celle d'un dieu?

« — Mon père, répondit le fils, c'est l'usage de ma race.

« — Ta race, dit le roi, compte cent trônes depuis Mahâ-Sammat, mais pas d'action semblable à celle-ci.

« — Je n'ai pas parlé d'une ligne mortelle, dit le maître, mais d'une descendance invisible : les Bouddhas qui ont été et qui seront. J'en suis un; et ce qu'ils ont fait, je le fais. Ce qui arrive maintenant est arrivé autrefois : on a vu un roi en cotte de mailles rencontrer son fils; et ce fils qui était par amour et par empire sur lui-même plus fort que les plus grands rois dans toute leur puissance, ce sauveur prédestiné des mondes, s'est courbé comme je le fais et a offert humblement ce qui était pour lui une tendre dette : les prémices du trésor qu'il avait apporté.

« — Quel trésor? dit le roi étonné en descendant de cheval. »

Le maître prit la main royale de son père et ils traversèrent les rues, le roi d'un côté, la princesse de l'autre. Tout en marchant, il expliquait

les quatre vérités qui enferment la sagesse comme les rivages enferment la mer. Yasôdhara avait pris l'écuelle de son mari et écoutait avec de grands yeux. Une nouvelle lumière éclairait son regard charmant, un nouveau soleil essuyait ses larmes.

Près de l'actuelle Mâgara, emplacement de la cité disparue du roi Çouddhôdana, il y avait dans les jours anciens des jardins splendides étagés en terrasse sur la colline. Çà et là des fontaines et des pavillons d'été. Sous ces ombrages délicieux, les torrens coulant des montagnes entretenaient une fraîcheur éternelle dans un éternel printemps. C'est là que le Bouddha enseigna souvent sa doctrine. Le maître était entouré d'une assemblée de brahmanes, de religieux, de gens venus de toutes les parties de l'Inde. Près de lui se tenaient attentifs beaucoup d'hommes de la race de Çâkya, son disciple favori Ananda et son cousin Dévadatta. Entre ses genoux souriait son fils Rahoula ; ses yeux émerveillés d'adolescent regardaient le visage imposant de son père. Aux pieds du maître était assise la douce Yasôdhara, jadis son épouse, maintenant la plus proche de ses sœurs innombrables, sans angoisse de cœur, prévoyant qu'un noble amour qui ne se nourrit pas des sens, qu'une vie qui ne connaît pas d'âge met fin à la mort au dedans de nous-mêmes. La sagesse coulait des lèvres du Bouddha. Il disait :

Ce n'est pas avec des paroles qu'on mesure l'infini, et le fil de la pensée se perd dans l'abîme insondable. Celui qui questionne se trompe ; celui qui répond se trompe ; ne dis rien.

Les livres disent qu'au commencement, Brahma méditait dans la nuit. Mais aucun œil mortel ne l'a aperçu. Voile après voile se lèvera ; la lumière augmentera ; mais les voiles eux-mêmes sont sans nombre.

Ce qu'il vous importe de savoir, c'est que toute cause engendre un effet. Terre, ciel et mondes tournent sur une roue que rien ne peut arrêter. Ne pensez pas qu'à votre prière, l'obscurité se changera en lumière. Ne cherchez pas à gagner la faveur des dieux impuissans par des sacrifices et de vains dons.

Oh ! frères et sœurs, c'est en vous-mêmes qu'il faut chercher la délivrance ; car l'homme se bâtit lui-même sa prison. Dans les cieux bienheureux, les anges recueillent le fruit de leur passé ; dans les mondes inférieurs, les démons expient le mal qu'ils ont commis. La roue tourne sans cesse : celui qui monte peut redescendre ; celui qui tombe peut monter.

Mais rien ne vous force à rester liés sur la roue. Brisez les liens qui vous attachent ; et l'âme des choses vous sera douce, et dans le cœur de l'être vous trouverez un repos céleste.

Moi, le Bouddha, qui ai pleuré avec mes frères et dont le cœur a été

brisé par les douleurs du monde, je souris et je suis heureux; car je sais que la liberté existe. La volonté est plus forte que la douleur.

Oh! vous qui souffrez, sachez que vous souffrez par votre propre faute. Les livres disent vrai. La vie de chaque homme est le résultat de ses vies passées; les fautes passées amènent la douleur, le bien passé engendre la félicité.

Si celui qui comprend d'où provient la souffrance la supporte avec patience, s'il lutte dans l'amour et la vérité pour payer les dettes de son passé; si, jour après jour, il se montre miséricordieux et juste; s'il arrache de son cœur les racines saignantes du désir jusqu'à ce que l'amour de la vie ait pris fin;

Lorsqu'il mourra, son compte sera réglé; il n'aura plus besoin de vivre de ce que vous appelez la vie, il ne connaîtra plus les aspirations torturantes, le péché qui souille; les battemens douloureux des joies et des douleurs terrestres ne troubleront plus sa paix. Il s'en va dans le Nirvâna; il ne vit pas comme nous, mais il est un avec la vie.

C'est ici la doctrine du *Karma*. Lorsque la rouille du péché a disparu, lorsque la vie meurt comme une flamme consumée, alors seulement la mort meurt avec elle.

Vous qui voulez suivre la route royale, écoutez les quatre grandes vérités ; la première est de connaître la douleur; la seconde, de pénétrer sa cause, le désir; la troisième consiste dans la fin de la douleur, qui est l'amour de soi vaincu, la convoitise domptée. N'aimez pas votre corps, aimez la beauté éternelle; ne vivez pas de vous-mêmes, vivez du divin.

La quatrième vérité, c'est de connaître la voie qui mène au refuge. L'âme courageuse se hâte, l'âme faible s'attarde, mais toute volonté atteindra le blanc sommet inondé de soleil.

Comme celui qui est debout sur une cime neigeuse ne voit au-dessus de sa tête que le bleu de l'infini, ainsi l'homme qui s'est vaincu lui-même est arrivé au bord du Nirvâna. Il est envié des dieux inférieurs, et les trois mondes en ruine ne sauraient l'ébranler. Le *Karma* ne lui construira pas de nouvelle demeure.

Si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est vivre, dites-lui qu'il se trompe; si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est cesser d'être, dites-lui qu'il ment. Car il ne sait pas quelle est la lumière qui brille au-delà de sa lampe brisée; il ne connaît pas la vie sans fin, la félicité que ne mesure plus le temps.

Entrez dans la voie! Elle mène aux sources qui apaisent toute soif, et ses bords sont tapissés de fleurs immortelles (1).

(1) *Light of Asia*, VIII, *passim*.

Ainsi parlait le maître. Elle descendait l'heure où s'évanouit la lumière du jour, où les cimes lointaines de l'Himalaya se colorent comme des feuilles de rose. On eût dit que la nuit écoutait dans les vallées et le jour sur les montagnes. Entre l'âme du Bouddha et celle de ses auditeurs, le soir était debout comme une jeune fille frappée d'amour et de ravissement. Et tous se sentaient apaisés en écoutant celui dont la parole parfume les trois mondes.

Le Bouddha enseigna sa doctrine pendant plus de quarante ans, voyageant et prêchant à travers toute l'Inde du nord. Il fonda des ordres religieux d'hommes et de femmes, convertit trois rois et trois royaumes. — A l'âge de quatre-vingts ans, il revenait de Râdjagriha dans le Magadha, accompagné d'Ananda et d'un grand nombre de disciples. Arrivé sur le bord méridional du Gange et sur le point de le passer, il se tint debout sur une grande pierre carrée, regarda son compagnon avec émotion et lui dit : « C'est pour la dernière fois que je contemple la ville de Râdjagriha et le trône de diamant. » Après avoir traversé le Gange, il visita la ville de Vaïçali, il y ordonna plusieurs religieux, dont le dernier fut le mendiant Soubhadra; puis il se remit en route. Au nord-ouest de la ville de Koucinagara, il fut atteint d'une défaillance et s'arrêta dans une forêt de çalas (*Shorea robusta*). C'est là qu'il expira, ou comme disent les bouddhistes, qu'il entra dans le Nirvâna. Saint Benoît et l'empereur Septime Sévère voulurent mourir debout. Le Bouddha, qui avait passé sa vie à poursuivre le repos suprême, mourut presque en marchant.

VI.

Telle est dans ses grandes lignes la vie du Bouddha, que M. Edwin Arnold a tenté de rendre dans son beau poème avec les couleurs de Valmiki et de Calidâsa. J'y ai joint quelques menus faits de la légende, dans lesquels j'ai cru reconnaître le trait vivant et personnel et je me suis efforcé d'accentuer, dans le phénomène du Nirvâna, ce caractère d'extase transcendante où la psychologie et la métaphysique se fondent comme en un centre incandescent.

Une série de considérations esthétiques d'un haut intérêt se présenterait ici, s'il nous plaisait de comparer à ce point de vue le génie de l'Inde au génie de l'Occident. Mais il y a des pensées d'un ordre supérieur qui s'imposent en face d'un tel sujet. Je préfère donc me demander, en terminant, ce qu'il faut croire du personnage historique du Bouddha, quel est le sens véritable de sa doctrine, enfin quelle place elle occupe dans l'ensemble du développement philosophique et religieux de l'humanité. De telles ques-

tions, je le sais, ne se résolvent pas en dix lignes. Je voudrais simplement en indiquer l'importance et la manière nouvelle dont elles se posent aujourd'hui.

J.-J. Rousseau a prononcé en faveur de l'authenticité relative des évangiles un mot qui n'a rien perdu de sa force après l'immense travail de la critique du XIXe siècle : « Dirons-nous que l'histoire de l'évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. L'évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Ce raisonnement, fort juste en ce qui concerne la personne morale du Christ, nous paraît s'appliquer dans une large mesure au plus grand réformateur religieux de l'Inde. Il est vrai que la question se présente en des conditions très différentes. Si, d'une part, la rédaction des premiers évangiles est postérieure d'une cinquantaine d'années à la mort de Jésus, de l'autre, nous possédons sur sa réalité historique des témoignages contemporains et irrécusables. Au contraire, les plus anciens documens sur la légende du Bouddha sont postérieurs de plus d'un siècle à la date présumée de sa mort. La critique et le doute ont donc beau jeu. Tout récemment, dans son *Essai sur la légende de Bouddha*, M. Senart essayait de ramener toute l'histoire du fondateur du bouddhisme au développement d'un mythe solaire. Cette gageure de savant, avec ses rapprochemens ingénieux et son luxe de mythologie comparée, nous a paru à peu près aussi convaincante que cet amusant livre où l'auteur démontre victorieusement que Napoléon Ier n'a jamais existé. Il est facile de voir dans la légende du Bouddha une superfétation d'élémens mythologiques qui se sont cristallisés autour du noyau de l'histoire, mais ce noyau forme un tout solide et homogène. Nous pouvons ici juger de la nature de la cause par la puissance de l'effet. Jamais un simple mythe n'a produit une rénovation religieuse. A l'origine de toute grande réforme il y a un initiateur. De la légende du Bouddha il ressort une personnalité tranchée, un mélange très particulier de familiarité, de grandeur et de profondeur raisonnée qui le distingue nettement des héros plus mythologiques, tels que Rama, Krichna et tant d'autres. Ce n'est pas la légende qui peut créer un tel homme; c'est l'homme qui a provoqué la légende et lui a communiqué sa vibration personnelle.

Que Çâkya-Mouni ait été ou non un fils de roi, et cela est fort probable, une chose paraît certaine : il dut être un initié de cette

doctrine ésotérique, dont l'Inde nous offre des traces à tous les âges et dont on trouve les premiers germes dans les Védas, doctrine qui eut toujours des adeptes aussi bien parmi les ascètes et les Richis que parmi les brahmanes très avancés, mais qu'on cachait sous le voile du mystère. Le brahmanisme, du temps de Bouddha, était tombé en décadence. Inflexible et dur vis-à-vis des castes inférieures, il inclinait dans sa conception de la vie et de son au-delà vers un matérialisme grossier. Çâkya-Mouni, mû par un grand sentiment d'humanité, résolut de mettre fin à cet état de choses. Il passa par tous les degrés de l'initiation ascétique. Une fois parvenu par ses méditations et ses épreuves aux vérités supérieures qu'il cherchait, il donna à la doctrine ésotérique, qui était restée jusque-là purement intuitive et personnnelle, une forme plus générale, plus raisonnée, plus incisive dans le sens du renoncement et de la spiritualité. Armé de cette doctrine, il se proposa deux buts : d'abord l'organisation hiérarchique de l'adeptat ascétique, qui avant lui était resté libre et individuel. Il le rendit plus sévère, l'entoura de barrières presque infranchissables. La seconde grande pensée du Bouddha fut la diffusion dans toutes les castes de la doctrine sous une forme relativement populaire. Il atteignit le premier but par la fondation et l'organisation des ordres religieux dont nous ne connaissons que l'extérieur, mais non les articles ésotériques et la direction secrète. Il atteignit le second par l'enseignement populaire de sa doctrine. De là cette grande révolution religieuse qui força le brahmanisme lui-même à se tranformer, fit rayonner la pensée indoue à travers toute l'Asie et alla répandre des germes imperceptibles mais féconds de vie spirituelle jusqu'en Judée et en Grèce.

Nous n'entrerons pas ici dans l'examen de la métaphysique du Bouddha; bornons-nous aux réflexions essentielles. — Quelle a été l'attitude intime du Bouddha devant le sphinx de la destinée? Quelle fut sa réponse à la grande énigme? — Nous nous trouvons aujourd'hui en présence de deux Bouddhas fort divers et au fond contradictoires. Le premier est celui que la science occidentale nous a présenté jusqu'à présent. C'est un Bouddha pris à la lettre et vu par le dehors, commenté et compris par des philologues et des mythologues plutôt que par des penseurs et des philosophes. Notre légende scolastique en a fait un pessimiste radical à la façon de Schopenhauer. Son trait essentiel aurait été l'horreur de la vie et la soif du néant. Ayant désespéré de tout autre moyen de salut, il aurait aspiré à l'inconscience, au néant final pour lui et ses semblables et aurait imaginé pour y parvenir son système subtil de la suppression de tous les effets par la suppression de la cause pre-

mière : le désir. Cette manière de comprendre le Bouddha et son système est absolument matérialiste. L'âme, même lorsqu'elle renaît, n'existe que par l'union avec le corps. Entre ces diverses vies il y a ni souvenir ni lien. La matière est la cause de tout et le vide final le but à poursuivre. C'est par cette doctrine que le Bouddha aurait triomphé du brahmanisme et converti un tiers du genre humain.

L'autre Bouddha est celui que nous présentent les néo-bouddhistes indous et que M. Edwin Arnold a voulu nous peindre. C'est un Çâkya-Mouni d'un spiritualisme transcendant et d'une haute sérénité, beaucoup plus en rapport avec son milieu indou, avec les doctrines des Oupanishads, les spéculations brahmaniques et le panthéisme idéaliste du Védanta. Son côté négati ne s'adresse qu'à la partie inférieure de l'homme ; son côté positif a pour but son épuration grandissante. S'il ne se lasse pas d'affirmer le néant de la matière, c'est pour pousser les hommes à la spiritualité. L'univers lui apparaît comme une immense évolution dont toutes les étapes coexistent dans l'infini, mais dont nous n'apercevons que les degrés inférieurs dans les règnes de la nature et dans les états déjà parcourus de l'humanité. Seulement, en dessous, derrière et au-dessus de cette évolution matérielle dont la science d'aujourd'hui n'admet que le côté extérieur et visible, la doctrine ésotérique, dont le Bouddha fut le premier grand vulgarisateur, aperçoit une contre-partie spirituelle qui est à la fois sa force impulsive et son but final. Car, de même que l'humanité, partie de l'animalité, aspire à un état divin, de même la monade qui constitue l'individu traverse toutes les échelles de l'être. Une fois parvenue à l'homme, ses incarnations successives s'entrecoupent de longues existences spirituelles qui sont à son évolution totale ce que le sommeil et le rêve sont à l'état de veille, mais qui, loin de supprimer la conscience, la développent et l'exaltent. Par ces migrations à travers des millions d'années, la conscience de l'âme va toujours s'élargissant et s'approfondissant, si bien, que, selon la légende, le Bouddha finit par se souvenir de ses existences antérieures, parce que, dès cette vie, il atteint à la perfection. Cette métaphysique nous paraît fort étrange à nous autres Occidentaux ; mais il est à observer que nous la retrouvons sous des noms et des formes diverses chez des hommes comme Pythagore, Empédocle et Platon, sans parler des néo-platoniciens, des gnostiques et autres théosophes. Chez le Bouddha elle devient à la fois le fondement de la morale et la raison de la charité universelle par la loi du *Karma*. Ce Karma est l'action réflexe d'une existence sur les suivantes ; les crimes ou les bonnes actions dans l'une produisant les souffrances renforcées ou le bonheur croissant dans les suivantes, aussi sûrement que dans le monde physique le mouvement engendre la cha-

leur et l'immobilité le froid. Quant au *Nirvâna*, il ne signifie plus le néant, mais le bonheur suprême dans la perfection, c'est-à-dire un état de spiritualité si haut, que l'âme n'a plus besoin de passer par l'épreuve de la réincarnation. C'est l'extinction du moi éphémère, mais aussi l'affirmation du moi transcendant qui ne fait qu'un avec la conscience suprême : l'*Atmaboda* ou l'âme universelle.

Nous ne sommes pas en mesure de dire jusqu'à quel point la doctrine grandiose de la double évolution que le néo-bouddhisme est en train de développer au contact de la science occidentale fut professée par Çâkya-Mouni. Incontestablement, sa doctrine en renferme les principes généraux. Quoi qu'il en soit, le point de vue ésotérique nous donne de lui une image plus vivante et plus sympathique. Il a en outre l'avantage d'être plus conforme au génie de l'Inde et de mieux expliquer le prodigieux ascendant du maître sur ses disciples intimes et de ceux-ci sur la foule.

A mesure qu'on pénétrera mieux dans les arcanes du brahmanisme et du bouddhisme ésotériques, on se rendra mieux compte des rapports intimes entre le Bouddha et le Christ, malgré la distance qui les sépare. La doctrine de Jésus est toute morale, d'intuition et d'élan. Il n'a pas conquis le monde par une philosophie, mais par son divin génie de tendresse, d'espérance et de foi. Il parle au cœur, il s'adresse aux simples. Dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses actes, il donne en quelque sorte la substance de la vie spirituelle. Il a le sentiment direct du divin et l'exprime par l'irradiation de tout son être. En le voyant, les sages de l'Inde eussent dit sans doute : Il est de la sphère de l'*Atma*, de l'esprit pur, du septième cercle. Le Christ dit simplement : « Moi et le Père céleste, nous sommes un. » Le Bouddha, lui, considère l'univers dans son évolution ; il monte et redescend la chaîne des causes et des effets ; il ne peut être vraiment compris que par des philosophes. Si le bouddhisme historique n'a produit en général qu'un monachisme stérile et un quiétisme inactif dans son renoncement absolu, il faut reconnaître, d'autre part, que sa doctrine ésotérique fournit une base métaphysique des plus larges à la morale du Christ. Ce seul rapport devient aujourd'hui d'un intérêt puissant. Il nous fait pressentir la grande unité qui domine le développement religieux de l'humanité. Que nous nous placions sur les cimes de l'Himalaya ou sur les hauteurs de la Galilée, nous devons reconnaître que le Bouddha est un frère du Christ et que la lumière de l'Asie est sœur de la lumière de l'Occident.

ÉDOUARD SCHURÉ.

UN

DÉPARTEMENT FRANÇAIS

II[1].

LE MOUVEMENT DÉMOCRATIQUE DANS LES CAMPAGNES.

Les campagnes sont arriérées, mais non pas immobiles. Partout les ambitions individuelles alimentent les sources cachées, intarissables du mouvement démocratique ; l'ignorance ralentit ce mouvement ; les préjugés lui barrent le chemin, la démagogie l'exploite, le goût des distinctions sociales le dirige et lui creuse un lit.

Par quelle voie s'opère la diffusion des idées, comment naissent les influences populaires, quel est le sens de la transformation qui s'accomplit devant nos yeux? Ce sont là les courans sous-marins de la politique.

La plupart de nos conservateurs reconnaissent en soupirant que la démocratie est une puissance irrésistible, mais il leur est difficile de faire bon ménage avec elle. Ils se réveillent en sursaut toutes les fois qu'elle remue. Ils rêvent encore une société dont les grands propriétaires occuperaient le sommet. Au-dessous d'eux,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

dans une attitude respectueuse, se tiendraient les tabellions, médecins, gens de loi et de finance, trop heureux de faire antichambre au château. Plus bas encore les petits propriétaires et les fermiers auraient le droit de nourrir certaines ambitions, par exemple celle de devenir marguilliers, sous la condition expresse de ne jamais tourner les yeux vers les grandes villes. Enfin, dans le sous-sol, habiterait la foule des travailleurs à gages et autres croquans de même farine. Il va sans dire que ce populaire devrait être enrégimenté par les chefs d'emploi et s'interdire toute aspiration désordonnée.

Cet ordre, sans doute, est admirable : il n'a que le tort d'être absolument chimérique. La poussée est trop forte. L'esprit d'émancipation s'infiltre dans les institutions les mieux fermées. Il se précipite le long des chemins de fer, s'engouffre avec les locomotives à travers monts et vallées, vibre dans les fils télégraphiques. Il séjourne et s'accumule dans les villes populeuses et en sort tout chargé d'électricité pour se répandre jusque dans les derniers villages. Tout lui sert de véhicule ou d'aliment : — l'école, qui éveille les cerveaux et les imprègne des passions du jour ; — l'armée, qui entraîne les cultivateurs dans les garnisons lointaines et secoue, au seuil de la virilité, l'engourdissement de la vie rurale ; — les journaux, distribués à foison, colportés et criés jusque dans les hameaux, sorte de clameur confuse où la vérité et l'erreur se mêlent à dose presque égale ; — les commis-voyageurs, débitant, avec leurs échantillons, les lieux-communs usés et les paradoxes dé raîchis ; — les marchands d'orviétan politique, les programmes à sensation, les harangues, les affiches ; — les ouvriers qui vont de village en village porter leurs bras ; — les passans qui ne vont nulle part, errent d'un bout de la France à l'autre à la recherche d'une occasion et d'un morceau de pain, traînent dans leurs poches un vieux certificat d'indigence et mendient à la porte des préfectures, tout prêts, d'ailleurs, à soulever la plèbe contre l'autorité s'il y a quelque chose à gagner ; — enfin, tous les agens insaisissables qui sèment ou récoltent le mécontentement, prêchent au paysan le dégoût de sa condition et le poussent vers les grandes villes par l'amorce d'un gros salaire, sans lui parler de la dépense, plus lourde encore. C'est ainsi qu'au moyen âge, toute une population nomade, moines ou mendians, charlatans ou prédicateurs, marchands de drogues ou chansonniers, allaient et venaient entre les petites communautés fixes et portaient jusqu'aux extrémités du territoire une étincelle de révolte ou de fanatisme (1).

(1) J.-J. Jusserand, *la Vie nomade au moyen âge;* Hachette, 1884.

Est-ce tout? Quand même il serait sourd aux voix du dehors, le paysan retrouverait dans son propre cœur l'inquiétude du siècle, le travail des pensées lentement écloses et des convoitises mal réprimées. Nomade, il l'est lui-même, d'intention, sinon de fait. L'esprit s'envole bien loin du sillon que trace une main trop pesante. Fier et indépendant, vous l'avez peut-être éprouvé à vos dépens. Ce n'est pas lui qui endosserait, comme en Angleterre, le vêtement usé du gentleman ou qui se confondrait en révérences devant le ventre majestueux d'un grand seigneur. Il met plutôt un peu de malice à ne pas ranger trop vite sa carriole lorsqu'il croise le break du châtelain. On peut suivre de province en province le changement de ses allures et constater que, plus il se rapproche des grands centres, plus il devient récalcitrant au coup de chapeau. La même différence existe d'une génération à l'autre. Vous visitez une de vos fermes. Une petite vieille encore alerte vous accueille avec un sourire ému et une humilité touchante. Elle a deux accens dans la voix : l'un, bref et incisif, pour ses égaux ; l'autre, attendri et béat, pour votre usage particulier. Elle se désole de n'avoir rien d'assez bon à vous offrir ; elle se multiplie, tombe en extase devant vos bottes humides. Puis ce sont des retours vers le passé : — « Voilà cent ans, mon bon monsieur, que nos gens sont les fermiers de votre famille. » — Sa vanité d'un autre âge, greffée sur la vôtre, cite, comme titre de noblesse, un siècle de dépendance honorable. Cependant, le fils arrive à son tour et le ton change. Il vous observe et règle son maintien sur le vôtre : silencieux et narquois, si vous le prenez de haut, confiant si vous le traitez en égal. La conversation s'engage : vous apprenez avec étonnement qu'il songe à prendre un autre métier, et, peut-être, à s'expatrier. La ferme ne va pas mal, mais elle l'ennuie. Il donne des prétextes : les ouvriers sont rares, la récolte incertaine. Au fond, ce qui l'agite, c'est le besoin du changement. Il a un cousin à Montevideo ; un voisin s'est établi boulanger à Paris et gagne « des mille et des cents. » Vous pensiez trouver une idylle dans une chaumière ; vous rencontrez sous la blouse le tourment de l'inconnu dont vous souffrez vous-même. Faites l'expérience n'importe où. Regardez les photographies pendues au manteau de la cheminée, entre la poire à poudre et le vieux fusil de chasse. Il y a beaucoup à parier que les fils, les frères, les oncles sont dispersés aux quatre coins du monde et dans toutes les professions. En présence de cette fermentation générale, les classifications les mieux établies disparaissent et les clôtures fragiles s'écroulent. En vain, quelque disciple naïf de l'excellent Le Play cultive dans une campagne reculée son petit système patriarcal. Il sent bientôt

le sol trembler sous ses pas. Le souffle du dehors pénètre à travers les fenêtres closes. Ses vassaux, accablés de bienfaits, se lassent de le considérer comme un père et vont chercher fortune ailleurs.

Il serait intéressant de suivre l'essor des ambitions rustiques sur un terrain vierge. On verrait alors ce qu'elles peuvent donner loin de la concurrence ou de la routine. A Buenos-Ayres, à Québec, sur quelques plages lointaines, partout où la bonne graine de paysan français a été portée par les hasards de l'émigration, on verrait des colonies florissantes et libres. Vers 1830, une poignée de paysans bourguignons, conduite par un disciple de Fourier, s'établit à Jicaltépec, sur un des points les moins fréquentés de la côte du Mexique. Elle essaya sans succès du phalanstère; puis elle mit à la porte l'utopie et son prophète, et revint à la vieille méthode de la propriété divisée. Depuis lors, elle n'a cessé de prospérer et de s'étendre. Ce morceau de France, cet aérolithe échappé à notre masse incandescente, s'est dépouillé de toutes ses scories : plus de jalousies, de rancunes, de déboires, ni de discordes civiles. Les Bourguignons transplantés ont de l'initiative et de la gaîté, du courage et de la franchise. Ils se marient entre eux. Les familles ne craignent pas de multiplier et la race est plus forte, plus grande, plus belle que dans la mère patrie.

Chez nous, au contraire, que voit-on? Une population ignorante, dispersée, façonnée depuis des siècles à la servitude, esclave volontaire de la glèbe depuis qu'elle est affranchie des seigneurs et souvent déformée par un travail abrutissant. Il semble que son ambition conspire contre elle en l'isolant davantage. Rivée à l'intérêt le plus étroit, elle piétine sur place à la manière de ces chevaux auxquels on bouche les yeux pour leur faire tourner une meule. Elle est obstinée et timide, défiante et taciturne. Quand elle atteint enfin le bien-être, elle en jouit en avare, et, au lieu de s'épanouir largement au soleil, elle s'empresse de limiter le nombre des enfans appelés à partager cette aubaine : de sorte que les provinces les plus riches sont frappées d'une sorte de défaillance morale et que le ver devance la maturité du fruit. Veut-on l'instruire, c'est à peine si on peut lui inculquer à la hâte quelques notions d'écriture et de calcul pendant les heures trop courtes qu'elle dérobe à la terre. On livre au pédagogue des enfans en bas âge, et quand on rend des hommes à la conscription, plusieurs savent à peine signer leur nom sur les feuilles du recrutement. Allez donc confier des leçons d'histoire et de civisme à de pareilles mémoires ! Nous assistions un jour à une réunion électorale composée de vieux paysans. Des fronts fatigués, crevassés, cuits et recuits par le hâle, des joues creuses, des yeux vides, des dos voûtés : telle était cette assem-

blée de citoyens. Les phrases pompeuses de l'orateur semblaient une amère dérision. Autant offrir de la viande saignante à des convalescens qui seraient au régime du lait : « Vous êtes libres, disait-on, vous êtes les maîtres ! » — Ils hochaient tristement la tête, montrant leurs blessures, comme les vétérans de César. « Lisez-vous quelquefois? — Jamais! — Avez-vous appris à lire? — Oui, mais nous avons oublié. — Vous auriez pu vous abonner tous ensemble à un journal? — Nous n'avons pas le temps. — Bah! on a toujours le temps : on lit en allant à son travail, ou dans les veillées d'hiver, au coin du feu. » Les braves gens ne savaient que répliquer. Ils courbaient la tête, semblables à de vieux écoliers pris en faute. Leurs mains, ces pauvres mains couvertes de cicatrices, répondaient pour eux. Elles disaient clairement : « Hélas! nous n'avons même pas laissé au cerveau le loisir de penser. »

Le jour du marché, un paysan pénètre avec un air presque honteux chez le libraire d'une petite ville. On dirait qu'il commet une mauvaise action. Il ne s'attarde pas à la vitrine. Il tourne entre ses doigts sa pièce blanche, et demande le *Mathieu de la Drôme* de l'endroit; on lui tend une petite brochure mal imprimée à couverture jaune ou rouge : il s'en saisit et disparaît. Voilà la lecture de famille pour les soirs d'hiver. Le grand-père met ses lunettes, les enfans forment le cercle et on écoute : quoi? Rabelais nous l'apprend, car nos ancêtres étaient très friands d'almanachs : « Cette année, les aveugles ne verront que bien peu, les sourds entendront assez mal, les muets ne parleront guère, les riches se porteront un peu mieux que les pauvres, et les sains mieux que les malades... » Le même jour, à la même heure, on lit, sous la coupole de l'Institut, un mémoire lumineux, et à quelques lieues de là, on se nourrit encore des billevesées du xve siècle.

Il faut en prendre son parti. A l'exception des journaux à un sou, et des plus violens, la plupart de nos écrits n'arrivent pas jusqu'au peuple des campagnes. Nous ferraillons par-dessus sa tête. Le véritable intéressé entend à peine l'écho lointain des querelles de plume. Les publications prétendues populaires s'arrêtent en chemin. La meilleure de toutes, *le Magasin pittoresque*, n'a guère dépassé les rangs de la petite bourgeoisie, ou des artisans les plus éclairés. Quant aux recueils à visées politiques, tels que *le Père Gérard*, avec leur feinte bonhomie, leur enfantillage vieillot, leur optimisme sempiternel, nos paysans sont bien trop défians pour leur accorder le moindre crédit. Sous prétexte de les éclairer, on les représente là plus lourds, plus obtus, plus paysans qu'ils ne sont. Ce pédant insupportable est bien le personnage le moins fait pour

leur plaire. Comme ils connaissent mal Jacques Bonhomme, les plumitifs qui, pour le convaincre, commencent par le coiffer d'un gigantesque bonnet de coton, sorte d'éteignoir qui symbolise « l'obscurantisme ! » Les journalistes ressemblent, en pareil cas, à ces grandes personnes maladroites qui *parlent bête* pour se faire comprendre des enfans. Ceux-ci préfèrent l'accent viril au zézaiement des sots qui cherchent à les imiter. De même, les ruraux n'aiment pas qu'on prenne un air trop rustique pour leur adresser la parole. Si on a l'air de se moquer d'eux, ils entrent dans la farce, et jouent un rôle qui n'est pas à l'avantage de maître Pathelin.

Deux nations ont vécu juxtaposées sur le même territoire : l'une, accessible aux idées générales, reliée facilement au centre, pesant, par l'opinion publique, sur les destinées de l'état, avant qu'elles lui fussent directement confiées ; — l'autre passive, entraînée dans des conflits qu'elle ne comprenait pas, dotée de libertés qu'elle ne demandait pas, soulevée quelquefois, aux grandes crises de notre histoire, par ces frissons qui renversent un monde, et retombant ensuite dans son apathie. Les hommes d'état marchent à la découverte d'un pays inconnu, car un paysan n'a pas la cervelle construite comme celle d'un bourgeois. Regardez ces deux êtres : ils sont l'un pour l'autre un sujet perpétuel d'étonnement. L'un, de solide complexion, carré, réfléchi dans ses allures, soigneusement rasé à l'ancienne mode ; — l'autre, plus élancé, un peu étroit d'épaules, les mains et le visage effilés, mobile, cherchant à se composer une tête par une coupe savante de la barbe et des cheveux, les yeux toujours fixés sur quelque miroir invisible, suant par tous les pores les idées générales. L'un interroge plus qu'il ne parle ; ou s'il se noie dans un discours plaintif, c'est pour amuser le tapis : d'ailleurs rude et anguleux. L'autre disserte et tranche ; il donne comme une trouvaille personnelle la leçon apprise par cœur. Il est, selon les cas, banquier, avocat, fonctionnaire, mais rarement un homme. Le frottement de la profession l'a poli, usé sous toutes les faces, comme le roulement du flot arrondit le galet. Le mélange de ces deux types est nécessaire à la démocratie ; et quelle difficulté pour s'entendre, lorsque l'on a ni le même cœur ni les mêmes pensées !

Les voici en présence. Le bourgeois s'efforce d'expliquer sa politique au paysan. Le terrain de la discussion se dérobe. Le lettré s'empêtre dans les langes de ses abstractions ; son raisonnement se heurte à une dialectique enfantine et serrée. Alors il se lance dans les phrases, et il s'aperçoit qu'il prêche dans le désert. Quelquefois l'autre est un malin compère et fait *poser* le bourgeois. Il devient beau parleur et prie humblement qu'on lui démontre en

quoi la liberté de la presse favorise la vente de ses blés. Pour le paysan, la discussion politique est un art d'agrément, une manière de tuer le temps quand il pleut. A la fin, le bourgeois se sent mystifié. — Pensez-vous, dit Hamlet à Rosencrantz, qu'on joue de moi comme d'une flûte ? — La question est justement de savoir qui sera un instrument sous les doigts de l'autre, et dans ce duel, le plus instruit n'a pas toujours l'avantage.

Les beaux esprits ont horreur du lieu-commun : c'est tout simple. Dès le collège, ils ont été forcés de le dévider, en mauvaise prose ou en plus mauvais vers. Ils font partie d'une société où l'on se comprend à demi-mot. Ils adorent le sous-entendu. Le gros bon sens leur donne des nausées. Si, par hasard, ce qu'à Dieu ne plaise, l'envie les prenait d'entrer en relations avec nos campagnards, leurs demi-sourires, leurs figures de langage entortillées seraient peine perdue. Eh quoi ! personne pour admirer leurs affectations savantes? Non, ils sont chez des Hottentots. Ils fuient au plus vite, laissant la place aux tribuns fortement embouchés. Ceux-ci ne craignent pas le mot propre, qui est quelquefois le mot bas. Ils habillent les idées de couleurs voyantes et même criardes. Quand la pensée est trop subtile, ils inventent une petite histoire, à l'exemple de cet illustre agent électoral qu'on appelait Menenius Agrippa. Si les bonnes raisons font défaut, ils crient encore plus fort. Surtout, ils développent avec aplomb les thèmes favoris qui nous paraissaient épuisés jusqu'à la lie. Ils ont raison : ce qui est lieu-commun pour nous est nouveauté pour l'intelligence rurale. La langue des salons est une algèbre, c'est-à-dire une collection de formules abrégées qui résument une somme énorme d'idées générales. Le paysan comprend ce qu'il peut voir et toucher. Il faut donc décomposer la formule : travail rebutant pour les délicats. Ces derniers l'abandonnent à des esprits médiocres qui faussent l'histoire à plaisir, à des charlatans de foire, qui noient le bon sens populaire dans un torrent de phrases.

Tous les Français sont égaux, dit-on. Il n'y a plus de classes. Que signifie ces mots de bourgeois et de paysan? Ils n'ont plus de sens dans notre langue. Ils s'appliquent à des distinctions effacées. — Mais les mœurs sont ingénieuses à rétablir les barrières. Nous en citerons un tout petit exemple. Dans l'incertitude des conditions, il fallait trouver une frontière assez précise pour marquer où commence la bourgeoisie, et telle cependant que personne ne pût désespérer de la franchir. Serait-ce la fortune? Elle ne suppose pas toujours l'éducation. La manière de vivre? C'est prendre le terme de bourgeois dans le sens que lui donnent les cochers, à savoir la personne qui est traînée par opposition à celle qui traîne.

On dit aussi, dans les campagnes : une maison bourgeoise, un habit bourgeois ; et ces signes souvent trompeurs de l'opulence indiquent tout au plus une candidature à la bourgeoisie. On aurait pu recruter celle-ci par des examens difficiles, comme en Chine, mais la mesure eût paru bien aristocratique. Les diplômes ne sont à la portée que du petit nombre. L'usage a fait mieux : il a inventé un certificat d'instruction assez facile à acquérir, une monnaie courante de la valeur intellectuelle, moins précieuse que l'or, moins vile que le cuivre, et qui permet de distinguer un bourgeois d'un manant. Il faut un ensemble de règles assez compliquées pour dérouter la logique d'un homme fait, assez élémentaires pour qu'un enfant pût les apprendre en quelques années ; une analyse de la pensée traduite par des concordances subtiles, mais indiscutables ; des locutions irréductibles qu'il est impossible de deviner sans les avoir apprises, — en un mot, l'orthographe. Toutes les taquineries imaginées par la loi sur l'enseignement primaire sont des jeux d'enfans auprès de cette enquête perpétuelle ouverte par l'opinion sur le degré d'instruction de chacun. La faute d'orthographe est un péché véniel : mais il en est de cette lacune comme de la légère tache brune qu'un Américain découvre sous l'ongle du métis. C'est une démarcation sociale, avec cette différence qu'on peut apprendre l'orthographe, tandis que tous les parfums de l'Arabie ne peuvent enlever la petite tache du négrillon. « Enseignez-moi l'orthographe ! » dit M. Jourdain à son maître de philosophie. Cet aspirant gentilhomme n'est même pas bourgeois : il lui faut retourner aux élémens.

Notez que ce préjugé est d'origine essentiellement bourgeoise : autrefois, un grand seigneur ne se piquait pas d'orthographe. Ce sont les robins et les gratte-papier qui ont établi ces règles minutieuses après avoir, pendant plusieurs siècles, noirci le vélin pour le compte d'autrui. On s'étonnait encore, au XVIIe siècle, que « la grammaire pût régenter jusqu'aux rois. » Du jour où le tiers-état a tout envahi, la noblesse a dû subir cette tyrannie roturière. Les caprices de la langue sont devenus d'autant plus exigeans que la société était plus démocratique, puisqu'ils fournissaient la seule distinction extérieure qui subsistât entre les citoyens. On peut sourire des libertés qu'un parvenu prend avec la grammaire ; mais il faut songer qu'un homme peut avoir toutes les qualités d'action, le sang-froid, l'énergie, l'art de conduire ses semblables ; qu'il peut joindre à ces dons naturels plus de connaissances pratiques et de valeur morale que n'en ont les fruits secs des professions libérales, et qu'avec tant de causes de succès, il sera peut-être arrêté dans sa carrière par ce seul fétu de paille.

Foin de la bourgeoisie! disent les démagogues. Moquez-vous de son orthographe, de ses phrases, de sa noire livrée; soyez franchement peuple. — Le conseil est peut-être bon, mais les paysans ne paraissent nullement disposés à le suivre et, au fond, les ouvriers ne le sont pas davantage. La bourgeoisie, dépouillée de toutes ses défenses accessoires, sans traditions, sans propriété, sans hiérarchie, reste encore le centre de tous les efforts. C'est un type dont chacun tend à se rapprocher. Les plus forcenés, lorsqu'ils ont rempli la place publique du tapage de leur querelle, s'ils peuvent réaliser quelques économies, viennent à petit bruit se glisser dans nos rangs. Les chefs du parti populaire roulent carrosse, touchent leurs rentes, et leur bonne figure satisfaite reparaît sous le masque du tribun. Notre démocratie, à son insu, est bourgeoise jusque dans les moelles.

Nous connaissons maintenant le but de l'ambition rurale et les étapes à franchir. Quels sont les auxiliaires dont elle se servira?

II.

Plus la distance est grande des bourgeois aux paysans, plus les idées doivent se transformer en gros sous pour circuler dans les campagnes. Elles passent entre les mains d'une foule de petits intermédiaires, d'honnêtes courtiers, paysans dégrossis, demi-bourgeois, gros marchands ou commis. En apparence, chacun ne suit que son intérêt. En réalité, chacun découpe les notions supérieures pour les débiter en détail, et distribue autour de lui des morceaux de raisonnement qu'on avale sans y prendre garde. Les lettrés redoutent le contact de ces agens subalternes et médiocres. Les politiques les subissent et s'en servent. Les philosophes les considèrent comme des facteurs essentiels de la civilisation. Voyons d'abord ceux qui sortent directement du peuple, et commençons par les plus humbles.

Pourquoi les gens d'esprit voyagent-ils rarement en troisième classe? Les banquettes leur sembleraient un peu dures; mais ils se procureraient à bon marché cette expérience directe des hommes, ces leçons de choses qu'ils recommandent dans leurs écrits. Il est sans doute gênant de respirer l'odeur d'un tabac inférieur et d'entendre ses voisins causer très haut de leurs affaires. Peu à peu, cependant, on finit par prêter l'oreille. Il est rare que la conversation ne tourne point à la politique. C'est alors un singulier mélange de bon sens et de divagation. C'est surtout une manière

de mâcher et de remâcher la même pensée, au point de la réduire en petite boule qui puisse pénétrer dans l'intellect le plus obtus. Les mots pittoresques jaillissent comme des traits de lumière dans le crépuscule. Ces expressions d'argot ou de patois, il faut être du peuple pour les rencontrer. Le goût de la propagande étant inné chez tous les Français, il n'est pas de sous-officier qui ne soit prêt à déverser sur le simple soldat le trésor de ses réflexions. Rappelez-vous dans *Bellah* l'enseignement pratique distribué par le sergent Bridoux au conscrit Colibri, et l'admirable théorie de « l'effet moral; » ou bien, dans les livres d'Erckmann-Chatrian, les phrases sentencieuses des oracles de village. Voilà le ton qui convient. On peut en faire des pastiches plus ou moins habiles, mais, pour se servir de cette langue, il faut la parler de naissance. Un homme de salon qui s'exerce à cette gymnastique, y gagne une courbature. Il est forcé de prendre des interprètes dans la classe inférieure.

Un charretier se lève à la pointe du jour, dans la plus rude saison. La bise lui souffle au visage, engourdit ses mains et son esprit. Il va devant lui sans penser à rien qu'à ses chevaux. Il se repose un instant, ou plutôt il se laisse tomber sur le banc d'une auberge. Tandis que le vin du matin le ranime, l'hôte lui parle de la pluie, du beau temps et des affaires publiques. L'hôte est un penseur, car il se lève tard, et il réfléchit dans son lit. Son bonnet à oreilles de loup, tantôt enfoncé gravement sur les yeux, tantôt rejeté gaillardement en arrière, est un thermomètre politique et social. A le voir, on devine comment vont les choses. Le manœuvre se sent fasciné. Il écoute, en regardant les images grossières pendues au mur : c'est tantôt l'héroïne du siège de Saragosse debout sur des remparts fumans, tantôt une bataille dans laquelle des soldats bien astiqués s'embrochent avec un sourire sur les lèvres : peu importe la naïveté de l'exécution. Quand notre homme se lève et reprend son fouet, il a entrevu un horizon plus large que sa misérable destinée; il s'en va par les chemins, en ruminant les phrases de l'aubergiste.

Entre l'homme qui vit au grand air, supportant le poids du jour, les muscles raidis sous l'effort, les mains durcies, le front rougi par le hâle, indifférent à la pluie et au soleil, et celui qui remue des brocs dans la fraîcheur d'une cave ou qui cuisine à l'aise à son foyer, la partie n'est pas égale. Le premier sort tout droit des âges primitifs. Le second est le produit d'une civilisation avancée. En rinçant ses verres il compare et il médite. Immobile en apparence, il voit passer dans le cadre de sa porte le tableau changeant du monde. Les voyageurs lui apportent un peu de la poussière des grandes villes. Il sait les nouvelles de Chine et les

commérages de la rue. Dans ses accès de bruyante gaîté, il est arrêté par une de ces réflexions philosophiques qui déforment si drôlement les bonshommes de Teniers. Comme eux, sa pipe dans une main, sa cruche dans l'autre, il s'enfonce tout à coup dans un abîme de pensées, penchant la tête, plissant le front, tordant la bouche, à moins que toute cette philosophie ne s'évapore à la française en joyeux propos.

Nous sommes à coup sûr des personnages très moraux et très éclairés; mais nous ne savons comprendre ni les besoins ni les joies du peuple; c'est ce qui le dispose si mal à nous écouter. Une douzaine de moralistes, après avoir grassement dîné à leur cercle et risqué quelques louis sur le tapis vert, déclament contre la plaie des cabarets. Quel pays! quelles mœurs! Ils s'attendrissent au souvenir d'un temps qu'ils n'ont jamais connu; car, s'il s'agit des Bretons, par exemple, il faudrait remonter jusqu'à saint Dunstan pour les trouver sobres. Mais les Bretons pensent bien. Ils « chopinent théologalement. » Ce qui inquiète nos conservateurs, c'est le bruit, l'indiscipline, l'ivresse capiteuse et frondeuse du cabaret, les idées qui s'entre-choquent dans les fumées du vin. Combien ils seraient plus indulgens pour un honnête citoyen qui s'enivrerait à huis clos, à l'anglaise! Cependant, il faut aux pauvres gens une soupape, une détente. Ces vitres qui s'éclairent le soir, toutes couvertes d'une buée de chaleur, et sur lesquelles se détache en grosses lettres le titre de *Café du Centre*, représentent, au village, le mouvement, la vie sociale que nous demandons au club ou ailleurs. Étrange contradiction! on voit des amateurs se pâmer devant un Teniers ou un Steen. « Voilà, disent-ils, la vérité, l'exubérance et la force. Les grands artistes seuls ont compris la joie populaire. » — Et ces mêmes hommes s'indignent si la démocratie mène sa kermesse à la porte de leur château! Ils ne peuvent supporter leurs semblables qu'en peinture. Dès qu'ils ont affaire à des êtres de chair et de sang, cette large sympathie se resserre et s'éteint. Il ne reste qu'un bourgeois grognon qui se cache derrière les gendarmes. Quel tapage, cependant, quel charivari démocratique, si toutes les bouches ouvertes d'un tableau de Jordaens se mettaient à crier! Il y a au Louvre, dans la galerie La Caze, un tableau de Lenain qui ne tire point l'œil. Trois manœuvres en guenilles sont assis autour d'une table : l'un éreinté, les mains sur les genoux, n'a même plus la force de se réjouir; l'âme du second est concentrée dans son verre; le troisième, au moment de boire, suspend son geste, en écoutant le refrain d'un ménétrier et ses traits s'éclairent d'un sourire mélancolique. Tout à l'heure ces bras noueux vont reprendre la pioche : mais le cabaret aura pro-

curé à chacun, selon l'état de son âme, un instant de relâche ou un rayon de lumière.

C'est une question de savoir si le progrès des mœurs politiques diminuera l'influence des cabarets. Nous avons été bercés par de belles et nobles phrases que des théoriciens polissaient dans le silence du cabinet. Tant que la liberté est restée dans les livres, elle a gardé sa virginité. Un Tocqueville, évitant de salir son style, a pu écrire trois gros volumes sur la démocratie sans évoquer une seule image vulgaire. Il engage les hommes à se voir, à combiner les moyens d'exécution. Il faut, dit-il, que « les opinions se déploient avec cette force et cette chaleur que ne peut jamais atteindre la pensée écrite. » Et tout un auditoire cultivé s'empresse d'applaudir. Mais à l'enfantement des hautes conceptions succède l'âge de l'action. Des empiriques, des orateurs de carrefour qui n'ont jamais lu Tocqueville, organisent la liberté comme ils peuvent. Ils poussent les citoyens à se sentir les coudes; ils prononcent des harangues dans les cabarets. Aussitôt la phalange libérale se voile la face. — Ce n'est point ainsi que nous comprenons la liberté. Nous ne voulons pas qu'on la traîne dans le ruisseau. — Que voulez-vous donc? comment concevez vous le gouvernement du peuple par lui-même? Devra-t-il délibérer dans les clairières des forêts, à la manière des anciens Germains? ou bien s'assembler sur la place publique, pour entendre de beaux discours comme à Rome ou à Athènes? Donnez-lui donc aussi le climat d'Athènes ou de Rome. Sous notre ciel brumeux, avec nos mœurs casanières, le forum est là, autour de ces tables boiteuses, au milieu de la tabagie. On se dispute, on vocifère, mais de ce vacarme sortent les vœux que les représentans de la nation convertissent en formules précises. La philosophie allemande n'a point eu d'autre berceau et la politique anglaise est conduite par des brasseurs. M. Gladstone sait ce qu'il en coûte de les mécontenter. Cependant l'Angleterre est, aux yeux de l'école, la terre classique de la liberté. Alors pourquoi reculer d'horreur devant les cabarets? Au fond, notre libéralisme est un vernis léger qui s'écaille au premier choc. Il nous faut une liberté correcte, à l'usage des messieurs en habit noir et en cravate blanche.

Par un juste retour de fortune, à mesure que le nombre des cabarets augmente, l'influence personnelle des cabaretiers diminue. On rencontre encore, dans certains pays écartés, l'hôte à la Walter Scott, patriarche ventru qui tient le haut bout de la table; il est à la fois voiturier, cultivateur et marchand. L'auberge alors est un caravansérail où se concentre tout le mouvement de la contrée, et le maître du lieu tient le fil de toutes les intrigues. Souvent une cal-

vitie précoce révèle sa puissance intellectuelle. Les partis recherchent avec empressement sa clientèle; de là cet air d'importance qu'on lit dans son triple menton. Il les attend chez lui, se fait longtemps prier, et joue volontiers le rôle du sphinx. Le préfet fonde de sérieuses espérances sur une note exorbitante qu'il a payée sans sourciller le jour de la revision. Le candidat de l'opposition a des promesses. Notre homme serait bien sot de se prononcer avant l'heure. Ses hésitations lui font des rentes. Hélas! tout empire est caduc, et celui-là, comme celui d'Alexandre, s'affaiblit par les partages. Depuis qu'une loi imprudente a supprimé le contrôle administratif, les débits sortent de terre. En face même de l'auberge, se dresse la concurrence d'un méchant aventurier, sans ramification dans le pays. C'est le rendez-vous de tous les mauvais garnemens, le quartier général des radicaux. On y chante, on y boit une partie de la nuit, et l'écho de l'orgie trouble les rêves paisibles de l'hôtelier. Dans les bourgs populeux, cette honnête industrie se subdivise encore plus. Toute une engeance de petits cabaretiers avides et chétifs, serviteurs dociles des ivrognes, s'en va claudicant, vociférant, glapissant. Ils sont hargneux ou serviles, plaintifs ou mauvais coucheurs, et violens de langage parce qu'ils n'ont point de consistance. Ils poursuivent de futiles doléances les candidats qui ont la bonté de les prendre au sérieux. Afin de jouer un rôle, ils forcent la note du pays. Ce sont eux qui inventent les programmes téméraires et qui les propagent. C'est leur figure de roquets affamés, c'est leur trogne impudente qui passe devant les yeux du député au moment où il vote. On dirait une meute lâchée pour aboyer après les consciences et les pousser hors du droit chemin. Tristes organes de l'opinion publique! — Mes électeurs l'ont voulu, dit un honorable. — Non pas eux, mais une vingtaine de braillards déconsidérés, qu'on mettra demain en faillite. C'est confondre le contenu avec le contenant, l'auberge avec l'aubergiste. Il faut aux électeurs un lieu pour se réunir. Mais ce pied-plat, qui empoche leur argent, ne gouverne point nécessairement leurs âmes.

Toutes ces petites influences de clocher montent ou descendent, suivant l'offre et la demande des idées générales. Quand celles-ci sont rares, on n'est point difficile sur la qualité. On va en prendre chez l'unique commerçant du village, qui débite sa maigre provision de philosophie, avec son poivre et sa toile imprimée, jusqu'au jour où les émissaires des grandes villes font pénétrer dans les campagnes un produit supérieur. Malheureusement, les figures triviales sont les premières qu'on aperçoit. Ces borgnes parmi les aveugles ont quelque loisir, une demi-instruction. Les cultivateurs s'en servent tout en les méprisant; et les gens du dehors,

qui veulent nouer des relations avec les chaumières, sont bien forcés de les employer. Au fond, ces patrons verbeux, ces grippe-sou, ces porte-balle ne sont que des bourgeois manqués. Ils n'ont point la solide complexion du laboureur, ni cette noblesse que le travail au grand air imprime sur les traits. Leur geste est court, leur allure sautillante. Ils ont les défauts de la classe supérieure : faconde, timidité, indécision, mais aucune de ses qualités. Ils sont, à l'espèce des villes, ce qu'un sauvageon dégénéré est à un bon pommier de rapport. Ils contribuent à faire de la politique une vilaine besogne. Un candidat qui leur distribue trop de poignées de main se dégoûte promptement du métier. Création transitoire, destinée à disparaître, à mesure que l'instruction se répand autour d'eux ; nains contrefaits, êtres hybrides, gnomes et lutins qui pullulent dans les ténèbres, mais que l'aurore du vingtième siècle chassera devant elle, pour faire place à des créatures plus solidement organisées.

Déjà, on voit surgir, dans les campagnes, des hommes autrement trempés pour la lutte : paysans par la structure, par la patience, par l'adresse des mains; bourgeois par la mobilité du regard, et par l'étendue d'esprit. Chez eux, le travail du cerveau n'a pas fait du corps un simple appendice drapé de noir. Combien de fois leur conversation pittoresque nous a délassé du bavardage des villes ! Quelques-uns, plus sages, que les autres renoncent à toute ambition. Ils ont tâté de la science, ils se sont fait recevoir médecins, puis ils sont rentrés au nid paternel avec la résolution de n'en point sortir. Il nous a été donné de connaître un de ces philosophes champêtres. Ce vigoureux garçon, avec une toison crépue et un cou de taureau, avait des délicatesses de jeune fille. Comme la réalité est parfois supérieure au roman ! Il ne ressemblait guère à la race des révoltés et des déclassés, au Bénédict de George Sand ni à cet odieux Julien Sorel, qui, aujourd'hui, paraît-il, fait école. Il était impossible d'être plus simple. Son immense savoir, au lieu de lui tourner la tête, lui avait enseigné le prix des moindres choses. Bien souvent nous avons erré ensemble dans les sentiers bordés de haies. Il déchiffrait dans un caillou l'histoire du globe. Nous rapportions à la maison d'étonnantes découvertes, une plante rare, la carcasse d'une bête dépouillée par les fourmis. Ces curiosités composaient une sorte de musée dans un grand logis où les rats couraient derrière des restes de tapisseries à ramages. Insensiblement, le voisinage de cette flânerie intelligente calmait la fièvre des grands chemins qui nous tient tous un peu. Il était admirable avec ses proches. Ce savant parlait le patois natal, et se mettait sans effort à la portée des humbles. Sa

mère, une vraie paysanne ambitieuse, rêvait pour lui de hautes destinées : il l'apaisait avec un mélange d'autorité et de douceur. Ses oncles, ses tantes étaient gens de mince étoffe : à force de simplicité affectueuse, il comblait les distances, effaçait les disparates. Il savait les belles histoires de son pays, la source où Mélusine retrempe son éternelle jeunesse, le manoir authentique d'un des innombrables Barbe-Bleue. Il racontait cela, sans raillerie, faisant comprendre la poésie cachée sous la vie monotone du paysan, filet d'eau qui se perd dans les herbes, mais qui répand encore une exquise fraîcheur. Assurément, nul homme n'est mieux fait pour ménager la transition de l'âge légendaire à l'âge moderne. Au lieu de secouer brusquement le dormeur, il le prend doucement par la main, et le conduit, par des nuances insensibles, du songe à la réalité.

La famille des ambitieux est plus nombreuse et elle y met moins de façons; mais aussi son action s'étend plus loin. Qui pourrait suivre les trames compliquées, les alliances offensives ou défensives, les combinaisons d'intérêts qui se nouent et se dénouent dans les campagnes, penserait aux traités de Westphalie et à la confédération du Rhin. Qu'importe la grandeur du cadre? Il faut presque autant de génie pour manœuvrer dans un canton que sur la scène du monde. Et il est bien inutile d'imaginer, comme Balzac, de ténébreuses conspirations. Quoi de plus légitime que l'influence d'un gros marchand de grains qui prête à ses voisins et leur achète la récolte sur pied? Il ne prélève point d'intérêt exorbitant, il prend à sa charge les risques de l'entreprise et enlace tout le pays dans un réseau d'obligations mutuelles dont il tient le nœud central : « Devez-vous toujours à quelqu'un? dit Panurge. Par icelui sera continuellement Dieu prié vous donner bonne, longue et heureuse vie; craignant sa dette perdre, toujours bien de vous dira en toute compagnie. » Notre rustique partisan doit à tout le monde et tout le monde lui doit. Il est sérieux, appliqué, hardi en spéculations, délibéré dans les manières, mais surtout dévoré du besoin d'agir. Vraiment fils de ses œuvres, c'était à l'origine un simple mitron qui pétrissait la pâte. Chaque pas en avant a été un coup de partie dans lequel il pouvait tout perdre. Il n'a jamais tenté l'impossible, mais il ne s'arrêtera qu'à la mort. Avec cela, nulle sotte vanité ne soutire ses forces. Déjà riche, son intérieur est celui d'un paysan et sa femme fait la cuisine. Il n'en rougit nullement et vous convie avec une dignité tranquille à vous asseoir à la table de famille, dans la grande salle carrelée, en face d'une soupe aux choux et d'un gros linge parfumé de lavande. Que d'embarras il s'épargne en retardant le jour où il faudra mener l'existence bourgeoise, mettre

le plus clair de son revenu dans son loyer et dans ses meubles! Il tient au peuple par toutes ses fibres, et il n'en est que plus puissant.

III.

A côté de l'officier sorti du rang, l'officier breveté des écoles. Après le paysan, le bourgeois de province. Il a son rôle marqué dans la démocratie, mais il faut le bien comprendre.

Il est une classe de la nation qui, depuis plus de deux siècles, semble concentrer sur elle tous les traits de la satire. Molière a ouvert le feu en offrant aux railleries de la cour les Pourceaugnac, les Sotenville, les Escarbagnas, les George Dandin et les Arnolphe qu'il avait rencontrés en poursuivant son roman comique à travers les villes de France. Depuis lors, ces types immortels ne font que changer de costume et de prétentions; mais toutes les fois qu'ils reparaissent dans leur gaucherie provinciale, une longue fusée de rire les accueille d'un bout à l'autre de la capitale. Le roman de mœurs s'en empare et s'en délecte. On commence par la description d'une petite ville et l'on ne manque pas d'opposer au charme du site les travers des habitans. Plusieurs centaines de volumes peuvent se résumer dans cette phrase de La Bruyère, que Balzac a prise pour épigraphe : « Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. » Parfois la critique devient amère et tourne au drame. Le dos rond et débonnaire de M. Bovary, cause première de ses infortunes conjugales, a des conséquences si terribles qu'on en frémit. Plus gai, mais encore plus grotesque, apparaît le défilé des provinciaux ahuris, hébétés, phraseurs solennels, admirateurs maladroits, que la fantaisie des vaudevillistes promène à travers des aventures étourdissantes. Cette veine est tellement inépuisable, le succès si certain, qu'on a vu des écrivains draper leur ville natale pour faire pouffer la galerie, et conquérir leur droit de cité dans les lettres en livrant à la risée publique la petite patrie dont ils imitaient plaisamment l'accent et les rodomontades. Il n'est pas étonnant, après cela, que les jeunes filles refusent de se marier en province et n'aient pas plus de goût que Marianne pour visiter « Madame la baillive et Madame l'élue. »

Au premier abord, la satire a raison. Ce sont toujours les mêmes salons où l'on vous invite fréquemment à garder votre chapeau sur la tête; les housses éternellement jetées sur des élégances surannées;

les cheminées dont la fumée vous aveugle quand, par hasard, on les allume ; les aigres médisances, les fades romances d'Henrion ; les demoiselles en saules pleureurs, les grosses mains qui se débattent dans des gants trop étroits ; les piques pour les visites non rendues, les petites fêtes insipides et les bas-bleus de province, les vieilles filles naïves et romanesques qui pondent des romans édifians. Toute cette surface n'a guère changé. En vain les femmes s'efforcent de suivre les modes de la capitale et font venir leurs robes de Paris. Presque toujours elles n'ont ni la grâce, ni l'esprit d'à-propos. Si on porte des boucles sur la tête, ce ne sont plus des cheveux : c'est une toison. Si les chapeaux grandissent, c'est un assaut de pyramides qui relèguent le visage au point géométrique où devrait naître la poitrine. Les plus spirituelles ne s'en aperçoivent pas : il leur manque de vivre dans ce courant dont l'harmonie changeante reflète la couleur du temps. Il en est de même des hommes pour les manières et pour les opinions. Ils sont rudes, et, malgré eux, frottés de paysan. Ils prennent l'habitude de vivre en galoches, et à la cuisine plus souvent qu'au salon. Ils suppriment ainsi les cloisons sociales, sauvegarde de la dignité bourgeoise. Poussez-les tout à coup dans un bal, parmi les lumières, le velours et la soie, sous le feu des regards moqueurs et des rires étouffés, ils iront, marchant sur la queue des robes, écrasant les bottes vernies, rentrant le cou, balançant les épaules, semblables à de gros papillons de nuit qui se heurtent contre une vitre. Leurs opinions ne sont pas moins surannées. Presque toujours, ils vivent sur le fonds intellectuel qu'ils ont acquis pendant leur vie d'étudians. Selon l'âge et la date, ils en sont à Béranger, à Lamartine et à Lélia. Les vieux s'expriment dans le style sonore qui était de mode en 1848. Les jeunes, qui se croient très avancés, relisent, dans des bouquins qui sentent le moisi, tous les anciens pamphlets révolutionnaires. D'autres ne connaissent que leur journal. Ainsi leur bagage intellectuel s'amincit d'année en année. Ils croient se sauver par la violence des doctrines : ils se trompent. Les idées sont des plantes si fragiles ! il leur faut l'atmosphère ardente des grandes villes. On les emporte toutes fraîches : elles sont déjà à moitié fanées sur la route. En vain on les transplante dans un petit jardin et on les arrose de lectures choisies. La bouture s'étiole ; ou bien, au lieu d'une plante magnifique et vénéneuse, il pousse une bonne grosse tulipe qui, pour être veinée de rouge, n'en est pas moins tulipe.

D'où vient cependant que ces mêmes hommes reprennent l'avantage quand ils ont affaire aux paysans ? Leur langage est alors ferme et coloré ; leurs manières paternelles et brusques ont la mesure exacte qui convient à ces grands enfans. Ici, mettez un vrai citadin à

côté d'eux : les rôles sont renversés. C'est l'habitant de la ville qui est gauche, emprunté, trop poli ou trop hautain, presque toujours dupe du paysan finaud. C'est le provincial qui est à son aise, et qui voit clair. Contre le premier il serait facile de retourner la satire. Seulement, Paris a le monopole littéraire, et l'on ne raille que les provinciaux.

Cette différence d'optique tient tout d'abord à la différence de milieu. Le meilleur moyen de n'être pas ridicule est de se tenir à sa place. La vulgarité, cette peste des sociétés modernes, n'est, après tout, que la trace d'un effort prématuré pour s'élever au-dessus de sa condition. Un laboureur à sa charrue, un semeur sur son sillon, une maritorne dans sa basse-cour ne sont pas vulgaires. Ils le deviennent quand ils endossent la livrée bourgeoise. — Pourquoi, disait une grande dame assez dédaigneuse, les bouviers de la campagne romaine ou le dernier des chameliers arabes ont-ils une si fière tournure, tandis que vos paysans laborieux, vos commis, vos marchands, ont une mine si plate? — Pourquoi? C'est que les premiers se prélassent noblement sur leur fumier et n'ont point l'idée de changer leur sort, tandis que les autres sont travaillés du besoin incessant d'imiter la classe supérieure. Ainsi de nos petits bourgeois. Toutes les fois qu'ils veulent singer les grandes villes, ils prêtent à rire. Le modèle sera toujours fort au-dessous de l'original. Il est telle de ces familles qui occupait une situation honorable dans une ville de second ordre. Elle était estimée, recherchée, et la crainte de l'opinion la maintenait à son rang. Il fallait trier ses relations, se surveiller. L'ambition l'amène à Paris. Elle s'y installe médiocrement, dépense au-delà de ses ressources, accepte des liaisons de rencontre, et, sous prétexte de beaux-arts, tombe dans la bohème. On y fait de la musique de pacotille, on y ramasse les fruits secs du Conservatoire. Cet intérieur ressemble plus à une loge de concierge qu'à un salon d'honnêtes rentiers.

Non-seulement il est bon de rester chez soi; mais il ne faut pas se croiser les bras, plisser les lèvres, prendre des airs et regarder en pitié la démocratie. Les petites villes, à cet égard, sont au-dessous des campagnes. Dès que dix bourgeois habitent la même rue, ils fondent une coterie et tiennent à distance le populaire. Si par hasard, ils sont jusqu'à vingt, leur superbe ne connaît plus de borne. Ils se visitent, s'admirent, lisent *l'Univers* et s'entretiennent dans une commune ignorance des faits qui crèvent les yeux. Chacun se dit : Quel est le gouvernement qui sied le mieux à l'air de mon visage, à mes traditions de famille? Personne n'a l'idée de regarder par la fenêtre et de demander d'abord ce qui convient à la nation. Qui interrogerez-vous sur les campagnes environnantes?

Sera-ce le petit banquier, qui tire avec tant de soin son verrou et craint de trouver un partageux sous son lit? ou bien le bourgeois étriqué, qui, sous prétexte de religion, distille des phrases doucereuses avec une rage concentrée? Les croirez-vous quand ils vous diront que chaque habitant cache un tonneau de pétrole dans sa cave et se tient prêt à mettre le feu aux quatre coins de la ville? Dans une petite ville, nous avons connu un magistrat, jeune encore, malade imaginaire, atteint d'ankylose morale, et qui ne sortait de l'audience que pour s'asseoir au soleil, dans son cabriolet dételé. Image parfaite d'un certain bouddhisme provincial; don Quichotte immobile traîné par une voiture sans cheval! Cette petite bourgeoisie fermée a peur du mouvement, du bruit, de tout. Elle ressemble à la servante qu'on assoit sur un mulet pour aller à Chamounix. On part, le mulet s'ébranle : « O monsieur! s'écrie-t-elle, le voilà qui marche! »

Maintenant, osez braver le préjugé et sonnez chez le révolutionnaire d'en face. Ce n'est pas assurément la fine fleur de l'éducation. Il est, comme on dit, fort en gueule : la bouche grande et taillée pour le sarcasme, la désinvolture populaire, la mise un peu débraillée, peut-être avec calcul. Il est passionné, souvent injuste. La peinture qu'il trace des abus est fort chargée. Son imagination opère sur les menus faits avec le grossissement d'une lentille. Mais là au moins on sent palpiter la vie et, même à travers le sophisme, on démêle une indignation généreuse. Dès l'abord, vous êtes captivé par un regard franc, limpide, chaleureux. Cet homme, dites-vous, peut se tromper, mais il est de bonne foi. La glace une fois rompue, il parle avec abandon, s'anime, improvise. Avec son accent mordant et son geste de tribun, il dévoile à vos yeux, derrière la surface unie de la province, le réseau compliqué des intrigues et des passions. Sous la conduite d'un tel guide, vous risquez de faire fausse route, mais non de vous ennuyer. En deux heures, il achève la dissection du département, marquant d'un mot heureux chaque région et chaque groupe. Quand il rencontre sur son chemin une personnalité politique, d'un tour de main il la déshabille. Il vous montre le personnage vaniteux ou solennel en pantoufles, dans son intérieur, tremblant Sous le despotisme de sa femme. Il reconstitue sa généalogie, démasque ses ruses de parvenu, et soudain, dans l'histoire d'une seule famille, vous apercevez l'enchaînement de toutes les causes qui déterminent une opinion ou commandent une attitude. Par la déchirure pratiquée dans le vêtement du mannequin, vous voyez couler le son qui le remplit. D'autres fois, à la colère de l'orateur, à la vivacité de ses invectives, vous pressentez que l'adversaire dont il parle n'est plus une poupée, mais un homme de chair et d'os, violent et passionné comme

lui, prêt à lui disputer les sympathies de la foule, et vous comprenez que la partie est sérieuse lorsque toute une population en forme l'enjeu. Si, de plus, vous remarquez que cet homme est pauvre, qu'il a dans son bureau trois chaises de paille pour tout mobilier; si l'on vous apprend que sa porte est toujours ouverte aux plaideurs besogneux, et que, sauf la satisfaction de ses passions politiques, il ne tire aucun profit personnel de sa popularité; qu'au contraire, il a perdu de gaîté de cœur une brillante clientèle en affichant ses opinions; si l'on ajoute enfin qu'il est l'âme de tous les conciliabules à vingt lieues à la ronde, vous comprendrez sans peine que ce bourgeois démocrate ait supplanté son voisin boudeur et désœuvré.

Ce n'est pas toujours une question d'opinion : il y a, paraît-il, des cercles catholiques d'ouvriers en pleine prospérité; soyez sûrs que l'étiquette n'y fait rien ou peu de chose. La grande affaire est de s'occuper du peuple avec sympathie et avec intelligence. La charité privée ne suffit pas. D'abord, c'est une poignée de sable jetée au monstre. Puis, dans nos campagnes, elle se trompe de date. Elle s'adresse à une démocratie qui ne demande pas l'aumône, qui la trouve blessante, et qui tient encore plus à ses droits qu'à son bien-être. La bienfaisance toute seule, au lieu de rapprocher les distances, les fait plus vivement sentir. Comme elle est forcément temporaire, elle consacre l'inégalité des conditions. Elle en est le palliatif, mais non pas le remède. La passion de l'égalité rend amer le pain d'autrui. Voilà ce que la bourgeoisie de province comprend difficilement. Sa vanité ne peut supporter celle des autres. Dès que les classes laborieuses ne se présentent plus à elle dans une attitude suppliante, elle en abandonne la direction à des pharmaciens chevelus, à des tanneurs barbus, en un mot à tous les industriels que la nature de leur profession met en contact avec les humbles. Dès lors toute la vitalité des petites villes se réfugie dans les régions inférieures. On s'endort en haut : en bas, on s'agite; on forme des syndicats, des sociétés de secours mutuels, des compagnies de pompiers; on se réunit pour banqueter, pour fêter les saints du calendrier républicain; on déclame à tort et à travers; mais ce qu'on connaît le moins, c'est la torpeur. Ce fameux sommeil de la province, auquel on croit à Paris, est un trompe-l'œil. Sous l'eau dormante, la vie pullule dans le clair-obscur des petits métiers et des esprits médiocres : les philanthropes, les hommes politiques doivent plonger courageusement pour aller la chercher.

Le peuple est ingrat et léger, soit; sa faveur est aussi changeante que les flots de la mer. Comment expliquer cependant que toute influence locale soit fondée sur des services rendus, et réciproque-

ment, qu'il y ait peu de services réels sans influence? Il existe, dans chaque canton, un homme qui jouit de la confiance universelle. Il tient entre ses mains le secret de la petite et de la grande propriété. Son cabinet est une espèce de confessionnal. C'est le seul endroit du monde où les paysans s'expriment avec franchise et démasquent leurs batteries. Ont-ils un peu d'argent caché? ils viennent le déposer entre les mains de cet arbitre, en le priant de le faire fructifier comme il l'entend. Tout ce qu'il dit est parole d'évangile. S'il hésite à accepter un dépôt, s'il parle de précautions et de garanties, on se bouche les oreilles. Est-ce qu'on prend des chiens contre le berger? Vous demandez quel est cet homme, s'il a de grands domaines, et par quel miracle il a conservé, en pleine démocratie, l'autorité patriarcale des anciens seigneurs. C'est tout simplement un petit notaire de campagne.

Voici mieux encore. Vous vous promenez sur la place d'un village un jour de marché. La foule est épaisse, les bestiaux tirent sur leur longe, les pourceaux grognent : c'est une houle à ne point s'entendre. Une charrette met un quart d'heure à traverser la place. Le flot humain résiste à la poussée. Chacun ne pense qu'à ses affaires. Soudain paraît, dans un cabriolet lancé au grand trot, un bourgeois brusque et bourru. Le chapeau enfoncé sur les yeux, sans regarder ni à droite ni à gauche, il distribue des coups de fouet et des injures pour se frayer un passage. Voilà, dites-vous, un grand malotru : il va se faire lapider. Nullement; tout le monde s'écarte, les chapeaux se soulèvent et même les casquettes de soie ébauchent un salut. Toutes les rides, les crevasses de ces visages bronzés ne forment plus qu'un seul pli qui s'épanouit d'une oreille à l'autre. «Bonjour, monsieur le docteur! vous passerez à la maison? Le bras du petit n'est pas encore bien remis. Le vieux a des douleurs... » Et le brave docteur passe son chemin, mêlant une ordonnance et un juron, interpellant chacun par son nom et tutoyant les pères aussi bien que les fils.

Quelle misère, s'écrie-t-on, qu'une politique conduite par des médecins, par des vétérinaires! Le mot est devenu historique. Soit; mais les persifleurs iront-ils se mettre en campagne, quitter leur intérieur douillet pour courir par monts et par vaux, braver la pluie, la neige et le soleil, donner des soins gratuits aux plus pauvres, se prodiguer de toutes les manières, et souvent vieillir avant l'âge? Qu'on se représente l'état d'esprit d'un homme qui fréquente les êtres les plus disgraciés, et qui contemple l'animal humain dans sa triste nudité. Plus de châteaux, plus de laquais, plus d'orgueil de caste : mais un abaissement commun de toutes les conditions devant la maladie et devant la mort, des membres forcés par le tra-

vail, des estomacs affaiblis par le jeûne, des plaies atroces, des petits citoyens qui viennent au monde sans être attendus. Voilà la carrière, elle est ouverte. Peu de gens disputeront aux médecins une popularité aussi chèrement payée.

— Mais quelle nécessité pour eux de se mêler de politique? Puisqu'ils remplissent un sacerdoce, qu'ils s'y tiennent. — Les médecins sont hommes, et la politique est le sel de l'existence. Nous en avons connu un qui n'avait que le souffle. C'était un petit être insinuant et doux, avec des palpitations, parlant bas, d'une voix caressante et comme trempée de larmes; si faible, il menait une vie à tuer un bœuf. Où puisait-il ses forces? Dans l'ardeur de la propagande. Le plaisir d'offrir à ses malades, en guise de cordial, quelques doctrines vinaigrées, soigneusement roulées dans le miel, était le dédommagement de ses peines. Appelé la nuit dans quelque hameau éloigné, il songeait, en se frottant les mains, qu'il allait ajouter cinq ou six voix à son troupeau électoral, et il éprouvait la joie du bon pasteur à la recherche de la brebis égarée. Il ne fallait pas lui parler du clergé ou de la noblesse; il serrait alors son petit poing, et tout son corps tremblait : ce qui ne l'empêchait nullement de porter ses soins au chevet des hobereaux, et de les droguer en conscience. Leur santé lui importait d'autant plus, que, sans eux, on n'aurait pu recommencer la bataille. Ainsi, deux champions du moyen âge, se frappant d'estoc et de taille, déposaient un instant le harnois et se pansaient mutuellement leurs blessures.

On discute, au coin du feu, les qualités qui conviennent à un homme d'action. — Un tel, dit-on, est supérieur. Il a du coup d'œil et de la décision, une main à la fois ferme et légère. Avec lui, point de lenteurs paperassières, point d'ajournement, mais des résolutions et des actes. Quand les faits résistent, il ne s'entête pas, car il a peu de principes arrêtés ; mais il observe, et il poursuit la nature dans ses continuelles métamorphoses. Il est souple, ingénieux, plein de ressources, d'une patience à toute épreuve, et quelquefois brutal, quand il faut brusquer le dénoûment. — De qui parle-t-on? D'un médecin ou d'un homme d'état? Le doute est permis, tant les qualités requises sont semblables dans les deux cas.

Pour étendre son influence au-delà de deux ou trois clochers, et devenir réellement conducteur d'hommes, il ne faut pas seulement de la suite et de l'habileté : il faut savoir négliger ses intérêts et se ruiner au besoin. Qui s'occupe des affaires d'autrui fait généralement mal les siennes. Ceci explique les mécomptes des chefs d'industrie quand ils se lancent dans la politique. Faire sa fortune est assurément un grand dessein. Il y faut une application soutenue,

de vastes relations, l'art de gouverner les ouvriers, de s'en faire craindre ou aimer, la vigueur dans les commandemens légitimes, le discernement dans la bienfaisance. Nul métier ne fait des hommes plus complets. En ce temps d'effacement général, la littérature elle-même s'est éprise des maîtres de forges. Elle adore la lueur fantastique des hauts fourneaux, l'aspect de la fonte en fusion, le bruit des marteaux-pilons. Tant que l'industriel se cantonne dans son domaine propre, il est inattaquable. Cités ouvrières, sociétés coopératives, salles d'asile, écoles, voilà le champ ouvert à sa philanthropie. C'est encore de l'intérêt bien entendu. Ces parties accessoires de son empire ressemblent aux dépendances de l'usine, dans lesquelles on utilise la force perdue ou les déchets de la fabrication. Au bout de l'année, on dresse l'inventaire, et les actes d'humanité, les dépenses d'hygiène, se traduisent en dévoûment, en augmentation de force musculaire, en stabilité du personnel. La grande affaire est toujours d'obtenir, en fin de compte, une balance favorable. N'embrouillez donc pas cette affaire si absorbante avec une autre, qui comporte tout au moins un vernis de désintéressement. A chaque instant, l'intérêt commercial se met en travers des projets électoraux. Tel fabricant de sucre très intelligent a échoué, parce qu'il avait pris sa betterave dans un département voisin. Si vous êtes sage, vous achèverez tranquillement l'édifice de votre fortune; et plus tard, après avoir réalisé, libre de tout engagement, vous pourrez mettre à la loterie politique. Les trois quarts des industriels qui siègent à la chambre se sont fait nommer comme grands propriétaires, et ne pourraient même pas compter sur les voix de leurs ouvriers.

Parmi les bourgeois de toute profession qui forment, dans les campagnes, les cadres de l'armée démocratique, peut-on démêler un caractère saillant, fixer un type? Suffira-t-il d'ouvrir le *Manuel du démagogue* et d'en tirer une caricature amère de nos mœurs politiques? La vérité est plus complexe. Ce qui s'offre à nous, c'est un singulier mélange de finesse paysanne et de solennité bourgeoise; un tribun qui ne croit pas toujours à ses phrases, un observateur sagace et passionné, qui confond trop souvent ses rancunes avec l'intérêt de l'état. Bourgeois, il l'est par l'éducation. Comme nous, il a été nourri de formules et de principes plutôt que d'histoire et de faits. Sa politique date de l'Ecole de droit ou de médecine. Dans les *parlotes* de jeunes gens, il a contracté le goût des harangues et la verdeur du raisonnement. Plus sanguin que ses camarades de la ville, il s'est jeté sur les utopies et sur les subtilités juridiques avec une voracité prodigieuse. Il a dépensé, dans cette gymnastique intellectuelle, la sève

accumulée de plusieurs générations. Mais en rentrant dans sa province, il a bien fallu pactiser avec les faits. Adieu le niveau révolutionnaire et la déclaration des droits de l'homme ! Qu'a-t-il rencontré dans sa carrière de praticien? L'ancienne France encore vivace sous l'uniformité apparente des lois; des châteaux égoïstes, des fermes plus égoïstes encore; des superstitions mêlées à des croyances respectables, de vieux préjugés semblables à ces morceaux de roc qu'on aperçoit dans les terres labourées et qui forcent la charrue à faire un détour. Dès lors les déceptions ont commencé. La notion d'une société mal bâtie s'est imposée à la clairvoyance de l'homme d'affaires et l'idéaliste s'en est pris à tout le monde, particulièrement aux influences insaisissables. C'est ainsi qu'il croit fermement au spectre noir et aux machinations des jésuites. N'allez pas émettre en sa présence des doutes sur le péril clérical : « On voit bien, monsieur, dira-t-il, que vous arrivez de Paris. Votre prétendue tolérance n'est au fond que de l'incurie. Si vous luttiez, comme moi, depuis vingt ans contre les entreprises des curés, vous tiendriez un autre langage. » Ce qui accroît son irritation, c'est la confiance imperturbable des chefs qui lui envoient le mot d'ordre de la capitale. C'est trop commode, en vérité, de légiférer pour une France de fantaisie et de le laisser, lui, aux prises avec les difficultés de la France réelle. On pérore là-bas et on rédige de belles constitutions bien régulières : aux provinciaux d'ajuster sur ce lit de Procuste la taille et le tempérament variable de chaque département. Un pareil métier engendre l'aigreur et la défiance. Même avec un gouvernement ami, le pli de l'opposition est pris. On est dans la place et cependant on n'est point rassuré : l'oreille au guet, l'œil soupçonneux, on flaire partout la trahison.

Nous avons rencontré un jour un de ces défenseurs du peuple. Il contemplait avec attendrissement un polisson d'une douzaine d'années qui cheminait entre deux gendarmes. Certainement, ces deux géans armés jusqu'aux dents pour traîner un avorton présentaient quelque chose de risible. Mais notre démocrate ne riait pas. « Quelle pitié ! murmurait-il entre ses dents; quel abus de la force ! Un gouvernement républicain doit-il être servi par de pareils croquemitaines ! Ces gendarmes sont tous des bonapartistes. Sans doute, cet innocent a un père mal noté... » En cinq minutes, l'avocat avait construit, de la meilleure foi du meilleure foi du monde, toute une ténébreuse histoire et rattaché cette petite scène à la grande conspiration monarchique. Avec de pareils sentimens, on irait tout droit au délire de la persécution. Mais cette indignation, souvent sincère, ne gratte que l'épiderme.

Cette colère sainte est une forme de style. La finesse de l'œil, — cet œil d'observateur qui a tout un réseau de plis spirituels dans le coin de la paupière, — dément le ronflement de la phrase. Dans l'arène électorale, ou dans les couloirs de la Chambre, le tacticien recouvre son sang-froid et laisse la rhétorique à la porte. On la fait entrer pour le bouquet final : ainsi dans un cirque, les trompettes et les cornets éclatent en marche triomphale, lorsque l'acrobate vient d'exécuter une cabriole compliquée.

IV.

Essayons de voir où le mouvement démocratique nous mène. Suivons le rural hors du village.

C'est seulement au déclin du siècle que nous pouvons entrevoir les effets de notre prodigieuse révolution. Un voyageur, après une longue course, descend le revers de la colline ; il aperçoit devant lui un immense horizon éclairé par les feux du couchant. Les ombres s'allongent au pied des bouquets d'arbres. La moindre ondulation de terrain prend un relief extraordinaire. Des vallées s'ouvrent dans les lointains bleuâtres, tournent et s'enfoncent vers l'infini. De même, à travers les formes confuses de l'avenir, nous pouvons discerner les traits saillans d'un pays nouveau, qu'illumine à nos yeux le reflet mélancolique du passé. Des changemens profonds s'annoncent dans le caractère national. On nous dépeint un Français aimable, léger, spirituel, éloquent, taillé sur le patron de l'ancien homme de cour : la classe rurale, qui forme la majorité de nos concitoyens, nous apparaît maussade, lourde, taciturne, énergique et tenace. Est-il possible qu'à la longue, une partie de ces qualités et ces défauts ne passent dans la nation entière? C'est, dit-on, la différence du diamant brut au diamant poli. Non, car les deux types ne sont pas seulement dissemblables : ils sont contradictoires. Nous sommes gais, les paysans sont graves. Nous aimons le beau, ils n'apprécient que l'utile. Nous sommes prompts à l'enthousiasme et au découragement, ils sont aussi difficiles à entraîner que patiens dans la mauvaise fortune. Nous passons pour avoir de la franchise, ils sont sournois. Dépouilleront-ils leur âme avec la blouse?

Autrefois, le grand chemin battu pour parvenir, c'était l'épargne et la richesse : bon moyen de maintenir la suprématie bourgeoise. Le rural arrivait par la grande porte, avec ses écus dans sa poche ; son ambition était contrôlée, et quand la société avait trouvé ses

papiers bien en règle, il était immédiatement absorbé dans les rangs de la bourgeoisie. Peu importait qu'il eût conservé la grossièreté native, et qu'il en tirât même vanité, vous assommant du récit de ses débuts et du tapage de ses sabots. Ce brave homme après tout n'avait pas une idée à lui, car la richesse toute seule ne change ni l'éducation ni l'esprit. Il se hâtait de donner sa fille au marquis besogneux, ou de couler son fils dans le moule tout préparé pour fabriquer des bourgeois. Ses bévues servaient à divertir la galerie. En haut, le ton général changeait peu. Mais cette route n'est ni la plus courte ni la plus fréquentée. Les chemins de traverse abondent. Les paysans arrivent par la politique, par la science, par les fonctions publiques, par les professions libérales, en moins de temps qu'il ne faut pour construire une fortune. Un gardeur de vaches se fait remarquer à l'école primaire. Il obtient une bourse au lycée. Les jeunes bourgeois contemplent avec ébahissement ce piocheur infatigable qui ne lève jamais le nez pour regarder voler les mouches. Ils méprisent son travail de bête de somme, ses joues pleines et rougeaudes, son regard vieillot et sans éclat. Il n'a certainement aucune des grâces féminines qui, jusqu'à quinze ans, font du fils de famille le portrait de sa mère. En revanche, il ne perd pas une minute, et arrive d'un pas soutenu aux examens. De là, il saute sans transition dans une école du gouvernement, et il en sort avec une épée ou un diplôme : bourgeois par le savoir, rustre par les manières, et souvent pauvre comme Job.

Etudians amateurs, qui vous attardez aux études littéraires et inutiles ; esprits curieux, qui philosophez avant d'agir, dilettantes, hommes d'agrément et de salon, défiez-vous de ce rude concurrent. Si vous vous oubliez à cueillir des fleurs, il vous aura bientôt dépassé. Il apporte, dans un labeur écrasant, la vigueur d'un tempérament intact, tandis que plusieurs générations de citadins vous ont légué un système nerveux trop irritable. Déjà le frottement des hommes et la comparaison des doctrines vous ont rendus sceptiques, tandis que son âme est neuve, et son ambition d'autant plus aiguisée qu'elle est étroite. Il va droit devant lui, poussant sa pointe, donnant du coude à droite et à gauche, moins soucieux d'équilibre que de résultats. Ce n'est pas lui qui gaspillerait ses soirées dans de vains commérages, pour le plaisir de voir frissonner le satin des belles épaules. Il tient en bride ses appétits, et veille dans une mansarde : sa place est déjà marquée dans la grande usine intellectuelle où vous cherchez encore la vôtre. Cet intrus est d'une ignorance inouïe sur les faits généraux de l'histoire. L'enchaînement des causes le touche médiocrement. Mais il possède un excel-

lent instrument, et il s'en sert. Sa volonté est une hache acérée qui coupe et taille devant elle en plein fourré, tant qu'il reste quelque chose à couper.

L'ascension est singulièrement favorisée par une société qui recherche avant tout les spécialistes. Autrefois, il fallait un noviciat avant d'être admis dans la classe supérieure. Aujourd'hui, une bonne spécialité suffit. Pourquoi se donnerait-on la peine d'acquérir des manières, de l'éducation ? Chacun est jugé sur son œuvre, et cette œuvre est restreinte. Le tempérament du paysan s'arrange très bien de cette méthode. En creusant la médecine ou les mathématiques, il ne fait que changer de sillon. Le monde est sévère aux esprits investigateurs qui cherchent longtemps leur voie. Il a besoin de mettre sur chacun une petite étiquette bien claire. Il ne vous pardonnerait pas de déranger ses classifications. Il est au contraire d'une indulgence excessive pour les travailleurs bornés. Rongez une seule question, ou même un morceau de question ; vous êtes sauvé. Les gens qui commençaient à froncer le sourcil devant vos curiosités inconsidérées approuvent cette ambition de taupe et vous permettent de faire vos petits monticules qui ne portent ombrage à personne. Tout le monde, il est vrai, n'est pas également propre à cette besogne souterraine. Les paysans s'y montrent sans rivaux.

Aussi on les rencontre partout et ils sont aisés à reconnaître. Ils ont monté si vite que, sous l'habit professionnel, ils conservent la rusticité primitive et l'air de terroir. Noyés dans le grand Paris anonyme ou bien encadrés dans une corporation, dans une académie, un œil exercé reconnaît immédiatement leur origine aux pommettes saillantes du Béarnais, à la lourde mâchoire du Saintongeois, à la constitution pléthorique et à l'œil fin du Normand, au parler traînant du Tourangeau. Ils n'ont point eu le temps de dépouiller le vieil homme : bien plus, ils en tirent parti. Le geste brusque et gauche, qui faisait tache chez le débutant, donne un certain ragoût à la célébrité du savant. Ce chirurgien qui raconte en détail ses opérations ferait lever le cœur aux assistans, s'il était obscur. Mais il a un nom : les belles dames l'écoutent avec recueillement. On admire son chapeau à larges bords, sa redingote antique et ses souliers ferrés. Ils le savent bien tous, car ils sont fins. Silencieux et circonspects, tant qu'ils se sentent discutés, ils pincent alors les lèvres pour ne point laisser échapper d'énormités. L'un d'eux, dans sa jeunesse, n'avait que deux mots pour toutes les conversations : *Diable !* — formule d'étonnement ou d'admiration, avec des nuances de ton variées, selon l'âge et l'importance de l'interlocuteur ; — et : *Parfaitement !* — formule d'approbation, de sympathie,

ou même, suivant les cas, d'indifférence. Une fois parvenus et acceptés, ils se mettent à l'aise et reprennent avec autorité les manières rustiques, exagèrent au besoin l'accent natal, risquent des plaisanteries grossières qui passent pour des chefs-d'œuvre d'atticisme et triomphent en secret des bourgeois badauds qu'ils enviaient quand ils étaient petits.

En même temps, ils mettent leur forte empreinte sur les professions qu'ils adoptent. Au Palais : avocats d'affaires, ennemis des phrases, suivant avec patience le dédale des lois, achevant un raisonnement par un coup de boutoir ; — à l'amphithéâtre : chirurgiens plutôt que médecins, empiriques à la main légère, à l'œil attentif, mais inhabiles à saisir les relations délicates de l'âme et du corps, et disposés à nier ce qu'ils ne peuvent palper ; — à la Sorbonne et au Collège de France : partisans déclarés des recherches minutieuses, coupant les cheveux en quatre et se cantonnant avec habileté dans un tout petit domaine ; — à la caserne, durs pour le soldat, surtout quand ils sortent du rang, exacts, disciplinés, supportant les besognes ingrates, et, sûrs d'arriver, parce qu'ils résistent mieux que les autres à l'ennui de la vie de garnison ; — partout les mêmes, avec leur ténacité, leur sang-froid, leur esprit pratique et leur absence totale de générosité.

Dans la vie privée, les traits individuels l'emportent sur les caractères généraux ; et, cependant, on pourrait suivre à travers les fusions et les transformations le filon des mœurs rustiques. On rencontrerait des pères plus ambitieux que tendres, et, en revanche, négligés de leurs enfans quand ils sont vieux. Ils comprennent la famille à la romaine, comme le prolongement de leur personnalité. Mais ils n'ont point ces affections tremblantes que nous avons pour les nôtres et ils ne pleurent pas longtemps leurs morts. A quoi bon s'attarder aux regrets inutiles? Un de ces pères nous explique comment il élève ses fils. Quand ils atteignent huit ou neuf ans, il met une annonce dans un journal étranger et propose un troc avec une famille anglaise ou allemande. Le pauvre petit est expédié sur Francfort ou sur Londres, en échange d'un produit du cru. Les deux enfans, arrachés du giron maternel, apprennent chacun pour leur compte la langue du pays voisin. Il n'en coûte que le prix du voyage et quelques caresses de moins. Un autre père raconte le suicide de sa fille sur le ton d'un événement ordinaire comme un fait vraiment regrettable. Il l'aimait cependant. Mais elle est morte, n'est-ce pas? il n'y a rien à faire. Les mères elles-mêmes, si semblables dans toutes les conditions, ont ici des entrailles différentes pour les forts et pour les faibles. Elles préfèrent l'enfant d'une belle venue, qui leur fait honneur. Les petits anges qui ne font que

traverser la vie sont bientôt oubliés. Après tout, des mères de souche paysanne ne sont pas tenues d'être plus délicates sur ce point que Mme de Sévigné. Il y a loin de ce chagrin raisonnable au sentiment absolu, qui ne connaît ni âge, ni sexe, ni considérations mondaines, qui s'étend de préférence aux êtres désarmés et qui s'acharne sur un tombeau, affection paradoxale dont le temps ne peut fermer les blessures, — en un mot, à l'amour maternel absurde et sublime qui plane sur nos misères bourgeoises. Arrêtons-nous devant le mystère des consciences. On nous citerait cent exemples de paysannes qui ont pour leurs enfans les faiblesses adorables et dangereuses de la classe supérieure. Nous conviendrons même qu'elles apportent alors dans leur passion une sorte de férocité. Mais il ne s'agit pas ici d'exception ; en moyenne, la fibre est plus dure chez les parvenus, la tendresse moins inquiète, la famille plus disposée aux sacrifices d'ambition. Les nouvelles couches gagnent en force ce qu'elles perdent en finesse. On y a moins d'esprit, moins de cœur peut-être, et plus de jugement. Dans cette autre France, les sites romantiques sont rares ; il y a peu de solitudes embaumées et de futaies inutiles : mais sous les moissons monotones, le long des fleuves bien endigués, on aperçoit par endroit les assises régulières et la structure compacte du sol nourricier.

En politique, l'ascension des ruraux s'opère tantôt sourdement, tantôt à ciel ouvert, avec les conséquences les plus inattendues. Quand elle est trop brusque, elle engendre un radicalisme d'une espèce particulière. Ce n'est point impunément que des esprits étroits pénètrent à l'improviste dans une atmosphère saturée d'idées générales. A l'exemple de quelques mathématiciens, ils croient tenir dans leur bienheureuse spécialité le remède à tous les maux. Ils professent un culte naïf pour la science envisagée comme une déesse Raison, et capable de transformer l'univers d'un coup de baguette. Un coin de vérité entrevue les aveugle. Il leur manque l'impartialité, la modération, l'horreur du ton dogmatique, l'équilibre en un mot, ce fruit d'une culture supérieure. La tête leur tourne sur les sommets. Quand, par hasard, ils mordent à la philosophie, ils ne s'en tiennent pas aux demi-solutions. Ils ne disent pas : Ceci est peut-être vrai, mais le contraire est possible aussi. Ils vont jusqu'au bout de leur idée. Parmi nos lettrés et nos journalistes, on pourrait citer des hommes très remarquables, qui, partis de bas après avoir franchi trop vite les étapes intermédiaires, confinent au nihilisme. C'est le dernier terme de l'évolution rurale. Ils ne peuvent se contenter d'un scepticisme à fleur de peau. Ils creusent plus avant, et le paysan, solitaire et mélancolique, reparaît dans le penseur désabusé.

Ce sont les moins nombreux. Les autres s'élèvent sur place, par les magistratures locales, le conseil général, la députation. Ceux-là ne font pas de métaphysique; mais, dans le domaine de l'action, ils déploient la même activité triste et insatiable. Un paysan, lorsqu'il est saisi du démon de la politique, lui sacrifie tout, même le patrimoine acquis par ses sueurs. On voit bien alors que son avarice n'était qu'ambition déguisée. Sa profondeur de calcul proverbiale, il la tourne vers la conquête de l'autorité. Il se porte tout entier dans une seule direction avec une puissance extraordinaire. Lui, si prudent la veille, recherche l'émotion de la lutte, et même le péril. L'un d'eux, au plus fort de la bataille électorale, se livre à des actes de folle témérité, comme de franchir en bateau la chute d'eau d'un moulin, grossie par une inondation et transformée en cataracte. Il raconte la joie sauvage qu'il ressent à tenir le gouvernail et à commander aux élémens. De tels traits dessinent un caractère. La volonté, tendue à l'excès par les longs efforts et la dissimulation, a de brusques soubresauts. D'ailleurs, dans les limites qu'il s'est tracées, il est irrésistible. Il s'est juré de gouverner l'arrondissement, et il le tient dans ses serres. Malheureusement, cette activité se consume en querelles de clocher. Il dépense le meilleur de ses forces à proscrire des gardes champêtres et à tourmenter des instituteurs. Si un homme de mérite avait mis à la poursuite d'un grand dessein le quart de l'énergie, de la persévérance et de l'adresse que lui coûte ce pouvoir misérable, on l'enverrait au Panthéon.

Les parvenus de la politique sont mal connus et mal jugés. On s'imagine, parce qu'ils comprennent mieux leur canton que la France, qu'ils sont des incapables, voués pour toujours à l'avortement. Leur nullité, leur mutisme dans les assemblées parlementaires donnent le change sur leur réelle valeur. On éprouve une impression toute différente à les voir chez eux, dans leur province. Ce n'est pas une petite affaire que de grouper et de tenir dans la main un faisceau de vingt mille électeurs. Il y faut de rares talens : une vigilance continuelle, un grand empire sur soi-même, la science des intérêts, l'art de la persuasion. Ces gens qui « travaillent sur la peau humaine » rendent dédain pour dédain aux lettrés, et les considèrent comme des freluquets sans conséquence. Qui a raison? En réalité, ceux-ci sont des hommes d'action, auxquels il ne manque que des notions supérieures pour sortir de l'ornière. Rien ne prouve qu'ils soient incapables de les acquérir. Seulement, l'écart est si large entre les préoccupations ordinaires des paysans et les grands intérêts de l'état; cette manipulation de la matière électorale est si absorbante, que les hommes y passent tout entiers, corps et âme, et qu'ils arrivent trop tard à la vie publique.

S'il fallait cependant choisir entre ces ruraux mal dégrossis et la fine fleur du savoir pour le gouvernement de la France, nous n'hésiterions pas : les ruraux auraient la préférence. Sans doute, les Français adorent l'esprit. Ils lui élèvent des autels sur les trônes écroulés. Ils font aux poètes des funérailles qu'aucun César n'avait rêvées. Mais on ne gouverne point une société comme la nôtre avec le collège des cinq académies. Nous aurons toujours des lettrés et des savans : il nous faut des hommes d'action. Le savant reste sur le haut de la montagne et contemple les lois éternelles : le praticien descend dans la vallée, s'ingénie pour tourner les obstacles, lutte contre les frottemens, les pentes et les milieux hostiles. Ce sont deux tâches différentes ; et il est plus facile au lutteur de monter, d'étendre son horizon, qu'à l'autre d'abandonner son observatoire et de brasser une besogne inférieure. Mieux avisés, nous accepterons les hommes que la démocratie nous envoie, et nous compterons un peu sur la force de la vérité, beaucoup sur l'exercice du pouvoir, pour leur dessiller les yeux.

Si un habitant de Saturne tombait à l'improviste dans un département français, il suivrait avec une curiosité de naturaliste l'agitation qui se propage dans certaines parties de la fourmilière. Il remarquerait que ce mouvement profite surtout à une classe de formation nouvelle, née du croisement des espèces communes avec une branche de l'espèce bourgeoise. Ce Micromégas ne manquerait pas d'en faire un rapport à l'Académie des sciences de son pays. « Le genre d'animal qui tend à prédominer parmi les Français, dirait-il, n'est pas de race pure. Il a des formes un peu grossières, et quelque incohérence dans les habitudes. Certains débris impalpables tendent à faire croire qu'il procède d'une fourmi ailée. Mais ses ailes sont tombées, et il devient tous les jours plus fort et plus vorace. A le voir s'empresser, courir dans tous les sens, soulever péniblement des brins d'herbe, on pourrait penser qu'il s'agite en pure perte. Mais rien n'arrive dans la nature sans une raison suffisante. Admirons les vues de la Providence, qui a placé jusque dans les êtres les plus minuscules le sentiment vague d'un certain intérêt général. Nous oserons même affirmer, au risque de froisser des opinions respectables, qu'un ordre quelconque tend à se dégager de cette apparente anarchie. »

Notre observateur, il est vrai, ne connaîtrait encore que les campagnes.

René Belloc.

LES

NOUVEAUX ROMANS

AMÉRICAINS

But yet a woman, by A.-S. Hardy; Boston, 1884. — *Tales of three Cities*, by Henry James; London, 1884. — *The Adventures of a widow. Tinkling Cymbals. Rutherford*, by E. Fawcett; Boston et New-York, 1884. — *Newport*, by G.-P. Lathrop; New-York, 1884. — *Miss Ludington's Sister*, by Edward Bellamy; Edinburgh, 1884.

I.

De l'autre côté de l'Atlantique, les talens de toute grandeur continuent à germer comme les mille variétés d'une végétation luxuriante, tantôt robuste, tantôt capricieuse et folle, sur un terrain vierge qui donne trop jusqu'à l'heure de l'épuisement. Cette heure ne se laisse pas encore pressentir, mais il faut reconnaître que certains symptômes indiquent déjà un affaiblissement dans les qualités originales et spontanées des produits. De moins en moins, croyons-nous, ils différeront du roman anglais pur et simple; les préoccupations psychologiques, l'analyse des passions qui sont communes à l'humanité tout entière prendront la place de cette peinture, assez rude parfois, expressive toujours, des mœurs locales que le génie d'un Bret Harte sait rendre saisissante, qui devient gaie d'une gaîté tout exotique d'enfant à demi barbare, et spirituel pourtant, sous la plume facile d'un Mark Twain, qui, avec Cable enfin, revêt une si étrange couleur de mélancolie passionnée. Ceux-là, les premiers peintres des terrains aurifères, des défrichemens de l'Ouest ou des marais pestilentiels de la Louisiane, ont exploité la veine qui a fait leur célébrité jusqu'à ne rien laisser pour quiconque voudrait les suivre; en vain M. Crad-

dock a-t-il tenté dernièrement, avec beaucoup de verve, de se frayer un chemin nouveau dans les *Montagnes du Tennessee* (1); nous sommes un peu blasés sur ces descriptions de paysages abrupts alternant avec des échantillons non moins raboteux de dialecte. Cette forme de littérature a fait son temps, comme les mœurs et les caractères du *Camp rugissant*, comme la vie de frontière telle qu'elle est décrite dans *Roughing it*, comme les préjugés créoles contemporains de *Madame Delphine*. Tout cela est relégué dans le passé de l'Amérique. D'autre part le *provincialisme* de la Nouvelle-Angleterre, bien curieux à sa façon, nous a été révélé par Aldrich et par Howells. M. Fawcett s'est chargé de dénoncer les sphères mondaines encore toutes neuves à New-York, avec leur esprit d'imitation, leurs puérilités d'emprunt, leurs brutalités d'origine. Que reste-t-il aux romanciers de fraîche date qui s'appellent légion?

Quelques-uns d'entre eux tournent leurs regards vers l'Europe et y cherchent des inspirations sans grand succès, car ce n'est pas trop d'appartenir à un pays par la race, l'éducation, les dons héréditaires pour pénétrer et rendre fidèlement certains dessous indispensables. Ainsi M. Arthur S. Hardy se pique de connaître Paris, pourtant il a beau donner à plusieurs de ses personnages des noms familiers à notre oreille, des noms trop connus même comme Scherer, de Vigny, de Sacy, etc., énumérer tous les quartiers de notre capitale avec leurs édifices et leurs restaurans, faire entrer le lecteur dans le secret des intrigues politiques qui ont pu naître depuis la guerre de 1870, tramer une conspiration légitimiste d'abord, mettre en scène des membres du clergé catholique, des sœurs de charité, des rédacteurs de *l'Univers*, il est toujours à côté de son sujet. Ce livre au titre baroque : *Une Femme cependant*, avec sa bizarre héroïne, la femme en question, qui commence en émissaire de Froshdorf et finit au couvent, ce livre prétentieux, où l'histoire coudoie maladroitement la fantaisie, où Henri V prend la parole, *But yet a woman*, ne sera, malgré le nombre imposant de ses éditions, un roman parisien que pour ceux des compatriotes de M. Hardy qui n'ont jamais voyagé.

Nous le répétons, un peintre de mœurs s'expose à mainte difficulté en sortant de son pays; seul, M. James s'est toujours tiré victorieusement de l'épreuve. Son observation est plus ou moins intéressante, plus ou moins sympathique, mais elle est toujours juste. La première des trois nouvelles qu'il vient d'intituler collectivement *Tales of three cities* doit prendre place parmi ses ouvrages les plus achevés. *Lady Barberina* nous fait finement sentir

(1) *In the Tennessee Mountains*, C.-E. Craddock, 1 vol.; Osgood, Boston.

en effet le genre de fascination qui peut conduire un jeune docteur américain, héritier d'une colossale fortune gagnée dans le commerce, à tomber amoureux d'une beauté anglaise du grand monde, et les raisons qui rendent impossible pour cette patricienne, devenue par miracle Mrs Jackson Lemon, d'habiter jamais New-York.

L'entrée en matière au milieu du brillant tumulte de Hyde-Park, l'exposé des moyens qu'emploie une famille noble et pauvre pour prendre majestueusement au piège un homme d'esprit et de cœur qui croit de bonne foi s'avancer de lui-même avec audace, les débats entre les parens de Barberine et leur gendre agréé sur de prétendus détails qui sont en somme de grosses questions, d'où dépendent le bonheur et la dignité de l'existence, — autant de merveilles d'observation. Si vous redoutez les malentendus, n'épousez jamais une étrangère. Jackson Lemon et les Courtenay parlent pourtant la même langue, mais avec d'imperceptibles différences qui, montrées au microscope par M. James, prennent les proportions de barrières insurmontables. Malheureusement, l'amoureux de la belle et froide lady ne le possédait pas, ce microscope d'une effrayante sincérité. Il se jette tête baissée dans l'abîme avec l'ivresse aveugle qui préside à ce genre de suicide; il emmène sa femme à New-York où on lui sait gré d'être médecin malgré ses millions, où cette qualité de docteur qui suffoque l'orgueil des Courtenay, passe pour le plus beau des titres, celui que l'on n'acquiert que par la force de l'intelligence et du travail.

Pauvre lady Barberine! quel dédain est le sien pour le pays de son mari, un pays absolument dépourvu de nuances, un pays où tous les gens sont *pareils*, ayant les mêmes noms et les mêmes manières! La ville est odieuse, et la campagne, grand Dieu! qu'y faire? On ne chasse pas le renard, on ne peut inviter chez soi que des boutiquiers en vacances. Jackson Lemon sera bien forcé de s'apercevoir que sa femme est sotte et pétrie de préjugés. Comment, avec cette conviction, consent-il à renoncer aux plus nobles projets pour aller traîner en Angleterre une vie d'opulente oisiveté?... Ceux qui savent ce que c'est que l'obstination féminine qui revient sans cesse à la charge et se fait une arme de tout, le comprendront peut-être. Il ne faudrait pas d'ailleurs juger les Anglaises en masse sur cette dédaigneuse, et languissante, et tenace lady Barberine, retranchée derrière sa morgue; elle a des compatriotes singulièrement passionnées, beaucoup moins capables de calcul que les Américaines, plus *impulsives* cent fois, et toutes prêtes à faire hardiment certaines choses exorbitantes. Lady Agathe, la sœur cadette de Barberine, nous le prouve bien. Sa mère, fort ambitieuse, sous des dehors souverainemens indifférens, l'a envoyée en Amérique avec le jeune couple, dans l'espoir qu'elle y fera, elle aussi, la con-

quête d'un millionnaire, mais lady Agathe mord outre mesure à la *flirtation*, à l'indépendance, et s'amourache d'un Californien sans le sou, dont les façons incultes ont pour elle l'attrait de la nouveauté. Ce jeune sauvage de l'Ouest est bien tourné, il est ardent et ne voit dans cette grande dame qu'une jolie fille, avec laquelle il brusque les préliminaires, au point de l'enlever quand on la lui refuse. C'est une amusante petite pièce, à côté de la grande, assez triste, celle-là, dans son ironie profonde et spirituelle.

Parmi les romanciers internationaux nous voudrions pouvoir citer une fois de plus avec éloge M. Crawford, mais force nous est de reconnaître qu'il a été mal inspiré dans son *Chanteur romain* (1). Peut-être faut-il s'en prendre à l'excès de fécondité qui lui a fait produire coup sur coup *Doctor Claudius*, *To Leeward*, *A Roman Singer* et *An American Politician*. L'esprit le plus inventif doit redouter le succès facile ; tout artiste qui ne veut pas déchoir est tenu de se recueillir, de méditer, de chercher longuement le mieux.

L'exemple de M. Edgar Fawcett semblerait cependant donner tort à notre conseil. Parvenu depuis longtemps à un rang élevé comme poète, ce fécond écrivain est en grand progrès comme romancier ; n'importe, la sympathie même que nous inspire son talent nous fait ouvrir avec crainte chacun des volumes qu'il a signés et qui menacent d'être aussi nombreux bientôt que les épis d'un champ de blé. Nous en comptons quatre au cours de cette année. Quatre fois, la réclame américaine, plus bruyante que judicieuse, s'est évertuée sur ces jolis volumes si clairement imprimés, si solides sous leur couverture en toile d'une coquetterie qui fait honte à nos éditions courantes, contre lesquelles, du reste, maints sarcasmes sont dirigés par les Américains qui prétendent ne pouvoir feuilleter un livre français sans l'avoir, préalablement envoyé chez le relieur.

Ils sont amusans, modernes par excellence, pleins d'esprit et d'observation fine, ces romans de M. Fawcett, les trois derniers du moins ; on y rencontre ce qui manquait à son œuvre de début : *a Gentleman of leisure* (2), le mouvement, la conduite alerte de l'intrigue ; mais comment les détails seraient-ils mûris, les caractères suffisamment développés? comment ne relèverait-on pas, au milieu de scènes charmantes, les traces d'un travail précipité? Par exemple, il manque aux *Aventures d'une veuve* (3) cette pondération indispensable dans toutes les œuvres d'art, le juste équilibre des masses et des figures, des accessoires et du fond ; il y a des

(1) *A Roman Singer*, Houghton, Mifflin and co. Boston 1884.
(2) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars, *le Roman de mœurs mondaines en Amérique.*
(3) *The Adventures of a widow*, Osgood. Boston, 1884.

trous, des lacunes dans l'exposé des transformations du personnage principal, cette Pauline, qui commence par se montrer vaine et ambitieuse, pour devenir esprit fort ensuite et s'éprendre follement à la fin de l'homme qui devrait être le moins sympathique à une raisonneuse de son espèce. Les prétendues inconséquences féminines ont souvent des causes secrètes, plus sérieuses qu'on ne croit et nous ne demanderions pas mieux que d'en avoir la clé, mais cette clé, M. Fawcett ne nous la donne guère et il nous laisse, en somme, sous l'impression que son héroïne a plus de bonheur qu'elle n'en mérite. N'a-t-elle pas fait d'abord un fort vilain mariage? Ce roman nous apprendrait, si nous ne le savions déjà, qu'en Amérique, du côté des femmes, le mariage est assez rarement décidé par des questions sentimentales, qu'il est plutôt, comme en Europe, un simple marché où l'on tient compte de l'argent d'abord, puis du nom, de la famille. Et le marché est infiniment plus choquant aux yeux des moralistes qu'il ne saurait l'être dans les vieux pays historiques, l'Américaine n'ayant rien de commun avec certaines brebis passives, obéissantes, qui se laissent donner sans amour. Cette soumission de la faiblesse et de l'innocence peuvent être ailleurs la suite d'habitudes féodales et cloîtrées, la conséquence des souvenirs de verrous et de grilles, l'héritage de l'oppression sous toutes ses formes, mais dans un pays où les préjugés et les superstitions sont inconnus, où les filles savent si bien calculer, se défendre et même attaquer au besoin, le mariage ne devrait être, logiquement, que le résultat d'un libre choix du cœur. Ces demoiselles, cependant, jurent fidélité à un somptueux hôtel et à de fringans équipages, beaucoup plus qu'au pauvre diable qui, lui, s'est laissé prendre tout bonnement à leur beauté.

Du moins est-il impossible de s'intéresser au mari de Pauline. S'il y a une victime, c'est ici l'imprudente jeune fille qu'une mère sans fortune a bercée de l'idée qu'elle devait employer ses charmes à trouver un beau parti. Pauline sait par expérience quel ennui il peut y avoir à compter sur la libéralité de quelque parente riche, qui croit être magnifique en vous offrant une méchante robe ou une douzaine de paires de gants; son orgueil se révolterait volontiers contre les dons de cette nature, mais il s'agit d'être aussi bien mise que telle ou telle héritière. Sa mère, maladive et pressée de l'établir avant de quitter ce monde, excite en elle certaines ambitions qui ne sont que trop promptes à germer dans de jeunes cervelles; bref, Pauline en vient à envisager le mariage au point de vue purement commercial. Elle passe, sans condescendre à s'en apercevoir, auprès de l'amour de son cousin Courtlandt Beekman, un honnête homme qui n'a riende très brillant, mais qui, sous une apparence d'ironique froideur,

tient en réserve les plus nobles qualités. Mais Courtlandt est pauvre, pauvre comme elle, le bon sens lui commande de rechercher une héritière ; c'est du moins l'opinion de Pauline ; quant à elle, sans hésiter, elle met sa main dans celle d'un fat qui a passé la cinquantaine, quoiqu'on le trouve bien conservé. M. Varick a pris en France, où s'est écoulée la plus grande partie de sa vie, un ton de galanterie badine mal apprécié à New-York ; généralement on juge ses bons mots un peu lestes et ses façons auprès des femmes en flagrant désaccord avec une moustache blanche élégamment retroussée d'ailleurs.

— Bah ! dit Pauline à son cousin Courtlandt, il ne me déplaît pas à moi. C'est un changement enfin ! Vous autres, ici, vous êtes tous taillés sur le même patron.

En vain, Courtlandt essaie-t-il de l'avertir à temps que son fiancé est Français, Français des pieds à la tête, ce qui naturellement veut dire corrompu jusqu'aux moelles. Pauline veut que sa mère soit contente, elle veut du luxe. M. Varick se débarrasse donc d'une maîtresse qui l'attend à Paris, après quoi il épouse la plus jolie personne de New-York, en se promettant de ne plus quitter sa ville natale, décidément supportable en pareille compagnie, bien qu'il l'eût trouvée au retour plus qu'ennuyeuse. Mais il a compté sans la goutte qui fond sur lui peu après son mariage. Les médecins conseillent un séjour prolongé en Europe ; il emmène sa femme et, quatre années plus tard, celle-ci revient veuve, désabusée du mariage et pour cause, jurant bien qu'on ne l'y reprendra plus. Après l'épreuve, sa beauté sérieuse et touchante frappe autant que jamais et retient davantage. Courtlandt est resté garçon. Comme autrefois, il se consacre à elle fraternellement ; comme autrefois, elle le consulte, lui soumet tous ses projets, mais à la condition qu'il sera toujours de son avis. Par exemple, spirituelle et riche et mûrie par une triste expérience, elle tient, dit-elle, à faire un noble usage de sa liberté, elle prétend vivre par l'intelligence, avoir un salon, un salon choisi, exceptionnel, où personne n'entrera qui soit vulgaire ou seulement médiocre : l'argent, l'élégance, la situation sociale n'y donneront pas accès ; elle ne veut que du mérite et du talent ; un peu d'excentricité même ne lui déplaira pas.

Courtlandt la défie de satisfaire ce caprice à New-York, mais, sur le bateau même qui la ramenait en Amérique, Pauline s'est assuré l'appui du plus entreprenant des coopérateurs, qui lui a promis de l'aider dans l'œuvre qu'elle médite. C'est un Irlandais du nom de Kindelon ou plutôt l'Irlandais par excellence, car M. Fawcett a tracé le portrait d'une race tout entière en même temps que celui d'un individu. Le caractère de Kindelon suffirait au succès du roman. Il vit, il

nous amuse, il nous enjôle comme il enjôle Pauline, ce superbe garçon qui est tout expansion, toute faconde, toute franchise apparente. La grâce naturelle de ses mouvemens n'a d'égale que la solidité de ses épaules ; on dirait que chez lui le sang coule plus libre et plus chaud que chez tout autre ; un sourire éblouissant illumine sa physionomie, ses cheveux, d'un noir bleu, frisent trop ; de sa bouche fraîche et sensuelle sort un anglais très pur en dépit de l'accent irlandais. Ses yeux sont irlandais aussi, expressifs jusqu'à l'indiscrétion ; sa voix basse et sonore fait croire à une profondeur de sentiment qui lui est étrangère. Quoiqu'il parle beaucoup, personne ne s'en plaint, tant sa conversation est entraînante ; mais il plaide avec une égale conviction le pour et le contre d'une thèse quelconque ; en l'écoutant toutefois, on a le sentiment, il a lui-même la certitude de sa sincérité absolue ; jamais il n'a menti avec la volonté de mentir, non, il se trompe lui-même lorsqu'il trompe les autres. Ralph Kindelon, le quatrième fils d'une famille de onze enfans, est venu chercher fortune en Amérique ; il s'est découvert un certain talent pour écrire ; le voilà journaliste avec des dons prodigieux sans être supérieurs, une mémoire incomparable, une facilité funeste, un semblant de génie enfin. Du reste, ni patience, ni suite dans les idées, le suprême dédain de toute économie, bien qu'il soit pauvre, une incapacité enfantine pour apprécier la valeur de l'argent. Posséder, à son gré, c'est dépenser. Il rit de toutes les conventions et les brave naïvement ; il n'a jamais su s'imposer de contrainte : bref, le plus effronté, le plus aimable des bohèmes. Et c'est à un pareil homme que l'altière et délicate Pauline, revenue de toutes les choses qui ne sont pas purement éthérées, accordera sa confiance à première vue, lui permettant de la guider pour la création de ce fameux salon dont elle n'a pas les premiers élémens ; car la société proprement dite l'assomme : les femmes, ses anciennes amies, ne causent pas, elles babillent comme des perruches au brillant plumage ; les hommes semblent tous disposés à lui faire la cour, Courtlandt excepté, qui persiste dans le rôle d'Alceste, lui disant à tout risque de dures vérités, et d'abord que son Kindelon n'est qu'un aventurier. L'intimité de Pauline avec ce personnage scandalise « le meilleur monde ; » on jase, elle n'en tient pas compte et s'éprend et s'affiche de plus en plus.

D'après les conseils de son nouvel ami, elle s'est liée avec une Mrs Dares, divorcée, fort respectable d'ailleurs, qui a fait toute sa vie de la littérature de modes, de la littérature industrielle, pour élever deux filles dont l'une est peintre et l'autre professeur. Mrs Dares donne des soirées modestes où affluent tous ceux qui tiennent une plume. Chez elle, il sera facile de lever des recrues pour le fameux salon, à la condition de choisir un peu. Mais c'est justement ce choix que l'on ne

pardonnera pas à Mrs Varick ; son discernement est taxé d'insolence, elle aura contre elle tous ceux qu'elle croit devoir exclure et une bonne partie de ceux qu'elle invite. Les premiers crient à l'outrage, les seconds, par esprit de corps, soutiennent leurs confrères. Le tableau satirique de la première soirée est, comme on dirait en argot moderne, le *clou* auquel s'accroche l'intérêt du livre, la partie la plus vive et la plus piquante, bien qu'il nous semble tourner à la caricature. M. Fawcett a le rare talent de mettre en scène, auprès des acteurs principaux, un grand nombre de comparses qui se meuvent avec aisance et dont on n'oublie plus la physionomie bien marquée. Nous ne savons si les silhouettes de personnages littéraires qu'il pose malicieusement en deux traits sont ressemblantes ou chargées; nous inclinerions à croire qu'il a exagéré les couleurs, notre expérience personnelle ne nous ayant fait connaître rien de semblable à ces conférencières ridicules, à ces bas-bleus affamés, à ces poètes qui, abrutis par le tabac, ou exaspérés par les stimulans, cherchent à imiter Victor Hugo, Théophile Gautier, Baudelaire, quand ils ne s'attachent pas aux traces de Keats, à moins qu'ils ne rêvent de fonder une poésie purement américaine. Tous, qu'ils aient du talent ou qu'ils n'aient que des prétentions, sont aussi mal élevés les uns que les autres et feraient mille bassesses pour entrer dans la seule société qui existe en somme à New-York, celle qui représente l'aristocratie. Mrs Varick s'en aperçoit avec dégoût ; ses hôtes lui font l'effet de vanités monstrueuses greffées sur les plus mauvaises manières ; ils ne savent même pas causer, car l'effort continuel d'atteindre en écrivant à l'originalité de l'expression, d'éviter le lieu-commun, a tué chez eux toute spontanéité, tout naturel. Le salon qui devait être l'orgueil et l'intérêt de sa vie n'aura vécu qu'un soir, un soir de supplice, mais cette tentative avortée entraînera pour elle de longs ennuis.

Une espèce de virago, un reporter femelle, du nom de miss Cragge, furieuse de n'avoir pas été invitée, publie dans quelque journal de bas étage une de ces diffamations qui sont en Amérique l'un des fruits de la liberté absolue de la presse. Sous une rubrique transparente, les amours de Pauline et de Kindelon sont raillés de la façon la plus venimeuse, avec de perfides allusions au passé de la jeune veuve. Cette bombe éclate à l'heure où Pauline est décidée à rompre avec le *clan* intraitable des Poughkeepsie, auquel sa naissance la rattache, à s'encanailler une fois pour toutes en épousant son journaliste, dont elle a encouragé, provoqué même la demande comme une reine ferait pour le sujet qu'elle autorise à monter jusqu'à elle. L'infâme et calomnieux article la révolte naturellement, mais il a pour premier effet de précipiter le mariage : Kindelon saura défendre sa femme !

Cependant l'une des insinuations de miss Cragge a laissé dans le cœur de Pauline la flèche aiguë d'une insupportable jalousie ; cette vipère n'a-t-elle pas dénoncé l'engagement du journaliste avec Cora Dares, la jeune fille peintre, une admirable élève de Henner et de Daubigny, qui réussit avec un égal talent le portrait et le paysage? Cora est belle, infiniment attrayante, et bien des signes ont trahi déjà sa tendre préférence pour Kindelon, mais celui-ci affirme à Pauline qu'il n'aime qu'elle au monde et Pauline veut le croire. Il est vrai que ce parangon de sincérité jure non moins éloquemment à Cora qu'il l'adore toujours, que l'enivrement d'une fortune qui semble lui tomber des étoiles a pu seul le séparer d'elle. Or, un hasard heureux fait que, la veille même de la bénédiction nuptiale, l'épouse du lendemain entend les adieux passionnés qu'adresse son fiancé à l'amante abandonnée. Il n'a rien prémédité... Kindelon est incapable de réfléchir, toujours il cède à la tentation du moment avec l'élan irrésistible, l'absence absolue de logique et les intentions généreuses qui, en dirigeant d'une certaine façon violente autant que vague les Irlandais présens et passés, ont fait de la malheureuse Irlande ce qu'elle est devenue, hélas! Son grand cœur hibernois, expansif, aisément attendri, dévoré de flammes légères, changeantes, mais inextinguibles, est assez large pour loger deux amours à la fois et même plus ; en revanche, sa conscience éminemment flottante se refuse à lui montrer le droit chemin, mais Pauline sait mieux que lui ce qu'elle veut et ce qui s'appelle le devoir. Elle repousse pour toujours une fantaisie indigne d'elle et retourne à la solitude de son veuvage qu'aucune illusion ne peut plus embellir.

— Ah! dit-elle au brave cousin Courtlandt, devant qui elle répand sans contrainte toutes ses larmes de honte et de douleur, ma vie est brisée, elle me fait l'effet maintenant d'un escalier qui ne conduit à rien. Combien peu elle m'a donné de satisfaction! Quelle destinée que la mienne !

— Toutes les existences se valent si nous les considérons à ce point de vue, répond Courtlandt ; la différence ne subsiste que dans la manière de les envisager... Vous êtes jeune encore...

— Oh ! j'ai soixante ans ! s'écrie-t-elle en gémissant de lassitude.

— Dans un an d'ici vous aurez recouvré votre âge normal.

— Non, je ne puis le croire.

— Attendez et vous verrez. J'attendrai aussi.

La veuve rejette sa tête en arrière avec un éclat de rire bref.

— Vous attendrez longtemps.

— J'y compte bien, répond Courtlandt de son air morose et résolu, mais j'aurai le dernier mot. Vous savez que je suis toujours bon prophète ; vous-même, vous me l'avez dit.

Vraiment, Pauline, en présence de cet attachement obstiné, n'a

plus le droit de se faire l'écho des théories de Schopenhauer sur l'amour. Sa thèse favorite, auparavant, était celle-ci : « Toute femme qu'un don intellectuel spécial ne sépare pas de la masse de ses pareilles, toute femme qui ne proteste pas, par une œuvre, contre l'infériorité de son sexe, est vouée au mépris de l'homme; mépris recouvert d'adulations, d'idolâtrie peut-être, mais trop réel cependant, cette prétendue idolâtrie n'étant qu'un instinct aveugle qui seul empêche les hommes de détruire la femme, comme ils font de tout animal plus faible qu'eux. » Courtlandt, en lui rendant sa propre estime, en se posant devant le monde comme le champion de son honneur, lui prouvera que l'amour peut être, du côté de la barbe, autre chose qu'une fascination toute physique et tout involontaire. Il a été patient, désintéressé, il a veillé sur elle tandis qu'elle le méconnaissait; à l'heure des déceptions, enfin, il lui pardonne. Pauvre excellent Courtlandt! Amènera-t-il cette insatiable, dévorée d'abord de l'envie d'être riche, puis de besoins intellectuels plus ou moins factices, à se contenter tout simplement du lot de femme heureuse?

Dans un roman plus récent de M. Fawcett : *Cymbales retentissantes* (1), l'admirable abnégation d'un autre redresseur de torts, Lawrence Rainsford, fait ressortir la sécheresse et la frivolité si fréquentes chez la jeune fille américaine. Repoussé par une étourdie qui se laisse prendre aux avantages tout extérieurs d'un homme à la mode, Tracy Tremaine, dont les vices, sous cette surface élégante, sont ceux d'un portefaix, puisque nous le voyons, après un prétendu mariage d'amour, s'enivrer habituellement et finir par frapper sa femme, Rainsford renouvelle son offre à la veuve de ce drôle. Il épouse cette Leah, toujours chérie, malgré sa beauté pâlissante, malgré les cheveux blancs qui sont venus atténuer l'éclat de son auréole d'or. Ayant grandi en talent, en renommée, tandis qu'elle s'usait dans une horrible lutte contre des humiliations et des douleurs trop méritées, il s'est gardé pour l'ingrate, il considère comme une récompense le droit tardif qu'elle lui accorde de consoler sa vie brisée.

Après avoir lu ces divers récits, d'un tour très réel, comment ne pas conclure que, sur leur trame triste ou gaie, l'Américain se détache bien supérieur moralement à l'Américaine? Non pas l'Américain déguisé, gâté par l'imitation étrangère, contrefaçon de l'Anglais débauché, comme Tracy Tremaine, ou du mauvais sujet parisien, comme le vieux beau Hamilton Varick, mais ce type de force virile, de dévoûment sans phrases, d'affection protectrice et de bon sens imperturbable, un Courtlandt Beekman, un Laurence

(1) *Tinkling Cymbals*, 1 vol. Osgood. Boston.

Rainsford. La créature humaine, quel que soit son sexe, n'est bonne apparemment qu'à la condition d'être victime. Peut-être les jeunes filles américaines ont-elles trop de privilèges. Il en résulte que parfois elles ressemblent à cette dure et capricieuse Leah, qui n'aime que les hommages, son indépendance et sa beauté, qui défie l'opinion, se moque de tout le monde, a des idées arrêtées sur toutes choses, donne de rudes leçons aux ecclésiastiques, se fait présenter un beau garçon désagréable à sa mère, accepte ses bouquets malgré les conseils, court partout avec lui en tête-à-tête et répond à une timide admonestation : « Chère maman, n'essayez pas de me mettre le mors ; jetez-moi plutôt les rênes sur le cou une bonne fois, laissez-moi prendre mon petit temps de galop. Je vous jure que je ne m'emporterai pas ! »

Miss Leah s'emporte cependant jusqu'à épouser le vaurien contre lequel on avait voulu la prémunir, jusqu'à entrer de force, pour ainsi dire, dans une famille qui ne veut pas d'elle, car Tracy Tremaine appartient au prétendu grand monde, que nous voyons avec un mélange de surprise et d'amusement s'imposer à chaque pas : cette république, au point de vue social, tient plus d'une mystification en réserve !

La mère de Tremaine ne peut faire grâce à la mère de Leah, l'éminente Mrs Romilly, sur laquelle se concentre toute l'estime de l'auteur, — Mrs Romilly, une fort honnête femme et une belle personne, qui, si elle eût possédé le don d'écrire, aurait, assure-t-il, doté la littérature d'ouvrages d'une haute valeur sur les questions humanitaires et philosophiques. Elle n'a rien fait imprimer, mais elle a parlé d'une façon entraînante ; elle a bravé pour cela le ridicule et la calomnie ; ses idées généreuses se sont épanchées dans des conférences qui lui ont valu d'être caricaturée en costume d'amazone, désignée par les gens timorés comme l'apôtre de réformes dangereuses, attaquée sans merci dans les feuilles dévotes. A la fin, elle s'est sagement aperçue que le progrès marche de lui-même, sans que ses partisans s'offrent en holocauste avec un tapage qui sert plutôt à le retarder ; et elle se borne désormais à méditer dans la retraite les auteurs grecs et Herbert Spencer. Peut-être aurait-elle mieux fait d'élever sévèrement son indomptable fille, qui nous paraît beaucoup plus pénétrée des droits de la femme que de ses devoirs. Quoi qu'il en soit, l'alliance avec une émancipée convaincue d'avoir péroré en public, sur une plate-forme, contre le mariage et la religion, déplaît singulièrement à Mrs Tracy Tremaine douairière. Cette patricienne exaspérée jette à la tête de la femme forte les hauts faits d'une race illustre en Angleterre bien avant l'émigration qui l'a conduite sur d'autres rivages, race féconde en généraux, en hommes d'état, en diplomates, en dignitaires de l'église, lesquels

n'ont cessé d'honorer leur nouvelle patrie jusqu'à la naissance de l'ivrogne de bonne mine, dernier représentant du nom. Ce sont là des préjugés, sans doute, mais dont le poids retombera lourdement sur Leah pour l'écraser; elle paiera cher son *intrusion*, l'erreur qui lui a fait prendre pour une délicieuse musique la vaine pompe et le vain bruit de ce que la Bible qualifiait d'airain sonnant, de cymbales retentissantes; alors que la vie *fashionable*, avec ses raffinemens n'était pas inventée, déjà il y avait de fausses amours, de faux honneurs, de faux plaisirs. Mais les enthousiasmes intempestifs des réformatrices trop pressées, les utopies des cervelles surexcitées par une culture vague, les grands projets téméraires que l'on n'accomplit qu'en foulant aux pieds son bonheur et celui de ses plus proches, n'est-ce pas aussi un vain bruit, une vaine fumée, la sonnerie creuse de l'airain, le retentissement non moins orgueilleux qu'inutile des cymbales d'or dont le cliquetis meurt dans l'air?..

Nous serions tenté de le croire en lisant le plus dramatique et le plus attachant de tous les livres de M. Fawcett, celui où il a donné la pleine mesure d'un talent dont on a le droit désormais d'attendre beaucoup : *Rutherford* (1).

L'héroïne, Constance Calverley, est pourtant ici une noble fille, un type rare de beauté vigoureuse et féminine à la fois, de virginité sérieuse et imposante. Avec ses intentions philanthropiques un peu confuses, mais généreuses, elle rappelle la Dorothée Brooke de *Middlemarch*; elle aussi est persuadée que tous les dons de l'intelligence et toutes les ressources d'une grande fortune ne nous sont accordés qu'en dépôt pour servir au bien général, elle aussi aurait honte d'accaparer le bonheur qui, en ce monde, n'est qu'une fugitive exception. La plus tendre compassion pour les misères de l'humanité décide du sort de ces deux femmes, mais l'héroïne de George Eliot, en poursuivant ses grands rêves, ne sacrifie qu'elle-même, tandis que celle de M. Fawcett est funeste d'abord aux deux êtres qu'elle chérit le plus. Par ses refus, qui la torturent d'ailleurs, Constance décide à un mariage déplorable Duane Rutherford, le dilettante aimable épris de la perfection jusqu'au découragement, un Américain formé, affiné par des voyages et revenu d'Europe aussi séduisant que possible. Celui-là ne fait cas que du beau dans un sens esthétique, et pour Constance il n'y a rien de beau que le bien. De là le gouffre qui les sépare; et puis, cette ardente patriote est persuadée qu'un long exil volontaire a rendu Rutherford étranger aux véritables intérêts de son pays. Elle ne peut épouser que celui qui paraît être capable de la seconder dans

(1) Un vol. Funk et Wagnalls. New-York, 1884.

ses vastes projets, et celui-là est John Penrhyn, l'une des figures les plus sympathiques que nous ayons rencontrées dans la littérature romanesque d'aucun pays. Le vulgaire qualifierait de communes sa stature massive, ses manières toutes simples ; on peut le trouver gauche, mais Constance est capable d'apprécier la valeur morale de cet homme. Il rougit comme une jeune fille, il a la naïveté d'un enfant; quel mélange, avec cela, d'énergie et de dignité modeste, de volonté intrépide et de magnanime patience ! Quoiqu'il soit de l'Ouest et qu'il n'ait jamais passé les mers, Penrhyn ne manque pas de culture; nous connaissons mal une partie des États-Unis, qui de jour en jour se civilise; on n'y trouve pas seulement des buffles, elle renferme aussi d'excellens collèges. Dans l'Illinois, Penryhn est devenu un fort bon légiste; avant tout, il a un but arrêté dans la vie, un but conforme à celui de miss Calverley, qui se servira de ce beau zèle. Il sera entre ses mains un instrument précieux, son esprit et le sien formeront une admirable union de forces administratives mises en jeu pour la réforme des misères sociales.

Il ne manque à leur entente parfaite qu'un sentiment passionné qui, porté chez Penryhn à sa suprême puissance, ne lui sera jamais accordé par sa fiancée. Le pauvre homme s'en aperçoit bien tard ! Trop amoureux pour pouvoir se passer de réciprocité, trop loyal pour admettre le compromis qu'elle lui propose, il rend sa parole à l'imprudente et s'éloigne, emportant au plus profond du cœur une blessure qui ne se fermera jamais, capable encore cependant de faire un usage excellent de sa vie, car de pareils êtres, l'honneur de l'humanité, ne tombent pas, quoi qu'il arrive, dans le désespoir égoïste et stérile.

Rutherford, d'autre part, est devenu l'époux fort tourmenté d'une jolie créature, aussi malheureuse qu'insupportable, qui s'est jetée à sa tête avec une sorte de véhémence, de brutalité. La nature d'Adélaïde est l'antithèse même de celle de Constance et très curieusement américaine. On plaint cette frêle enfant, tout en s'irritant contre elle. Souple comme une branche de saule, le visage amaigri et coloré d'une rougeur hectique, les yeux étincelans d'une sorte de fièvre entre deux paupières palpitantes comme ses lèvres, qui frémissent toujours, sujette à s'évanouir le matin et à danser le soir, elle frappe à première vue par une mobilité quasi maladive. Nombre de ses compatriotes sont ainsi, à un degré plus ou moins excessif, dominées par leurs nerfs, vivant trop vite sans que leurs forces aient le temps de se réparer, semblables à une flamme brillante que le vent fouette jusqu'à ce qu'il l'éteigne. Pauvre et mondaine, elle a toute sa vie accepté sans rien donner en échange ; son engoûment pour Rutherford est excité par la jalousie que lui inspire

Constance et qui devient peu à peu chez cette *détraquée* une monomanie odieuse : elle environne son mari de pièges, elle l'accable de reproches, lui sachant mauvais gré même des tendres égards qui servent, dit-elle, de masque à son indifférence. Au fond, elle a raison, il n'a jamais adoré que Constance. Constance, de son côté, a compris finalement qu'elle se brisait contre l'impossible : après avoir tenté d'écraser l'amour, elle sent que l'amour se relève pour l'écraser à son tour. Au moment où cette cruelle situation paraît le plus inextricable, l'auteur la dénoue de main de maître par une catastrophe qui laisse Rutherford seul au monde en face de Penryhn son ancien rival.

L'émotion n'est pas moindre, quoique plus contenue, dans le dernier roman d'un émule de M. Fawcett, George Parsons Lathrop, le gendre de Nathaniel Hawthorne. Nous pouvons rappeler cette illustre parenté sans risque de suggérer aucune idée de comparaison fâcheuse entre le plus grand des romanciers du Nouveau-Monde et l'auteur de *Afterglow*, *an Echo of passion*, *Newport* (1), la qualité principale de M. Lathrop étant, chacun le reconnaîtra, d'être avant tout lui-même. *Newport* se rattache à l'ordre de romans dont nous parlions en commençant, qui ne relèvent pas d'une inspiration purement américaine. Ce n'est ni la description, vive et colorée du reste, de cette succursale de Brighton, *Newport*, ni les portraits croqués sur cette avenue de Bellevue, spirituellement comparée à la parodie de *la Voie Appienne* par Boulanger, qui fixent particulièrement notre attention, c'est une crise psychologique susceptible d'être transportée sans y rien changer dans tous les cadres. Le casino de *Newport* pourrait être aussi bien celui de Trouville, les parties de *polos* donnent lieu à une flirtation qui, en Angleterre, accompagne également le *crocket*; et, s'il est amusant de penser que les grands seigneurs plus ou moins ruinés de l'ancien monde passent la mer d'aventure pour aller courtiser chez elles les héritières yankees, nous voyons sur nos plages françaises assez d'héritières yankees faire les yeux doux à un titre pour que le jeu ne semble pas très nouveau. Non, c'est le fond du sujet qui attache, et il n'est d'aucun climat en particulier, il est humain. Le voici, résumé dans une rapide esquisse qui lui fait grand tort, car elle ne permet pas de rendre le parfum d'idéal, subtil et concentré, qui pénètre toutes les situations pour les ennoblir.

Le héros du livre, Oliphant, trouve dans les papiers de sa jeune femme morte la trace d'une correspondance amoureuse qui a précédé son mariage ; il acquiert la preuve que celle qu'il pleure s'est

(1) *Newport*, 1 vol. Charles Scribners, 1884.

conduite comme une coquette à l'égard d'un homme vraiment épris. Presque aussitôt sur la plage même de Newport, le hasard le jette en présence de la veuve infiniment gracieuse et désirable de cet homme, Mrs Octavia Gifford. Celle-ci, trop instruite du passé, a la tentation diaboliquement féminine de satisfaire une sorte de jalousie posthume et de venger l'époux dont elle n'a pas été l'unique amour, sur le mari de la cruelle dont autrefois Helvétius Gifford fut victime. Et elle se venge, en effet, et elle souffre, car elle s'est prise dans ses propres filets, la comédie qu'elle joue est devenue peu à peu réalité. C'est une nouvelle illustration du proverbe : *On ne badine pas avec l'amour*. Mais est-ce de l'amour vraiment qu'elle éprouve ?.. L'analyste habile qui conduit cette brûlante expérience se demande si l'amour et la haine ne sont pas une même passion, différente seulement dans les effets, comme certaines substances dangereuses peuvent être tantôt un poison mortel, tantôt un moyen au contraire de ramener le malade à la santé. Quoi qu'il en soit, Octavia est perplexe ; elle avait cru dans sa fierté ne pouvoir s'attacher qu'une fois et voilà que l'amour sincère qui l'effleure en passant lui donne soudain une plus haute conception de ce qu'elle n'avait jamais véritablement ressenti. Imaginez une saine et vigoureuse bouffée de brise marine passant à travers l'atmosphère attiédie d'un salon. Est-elle donc infidèle aux premières tendresses ? Ne serait-elle pas fidèle plutôt, en dépit de ses changemens, à l'idéal unique qui une fois ne lui a pas tenu parole tout à fait ? Ce sphinx se trouve aux prises à son tour avec une énigme troublante. Oliphant lui est cher, voilà tout ce qu'elle sait, et elle s'en assure alors qu'il n'est plus temps, quand la mort implacable a résolu le dilemme.

Signalons la dernière scène, celle où l'on voit Oliphant périr sur le bateau qui, après une épouvantable épreuve, le ramenait vers le bonheur recouvré. Il le sacrifie, ce bonheur, à une créature humaine, la première venue rencontrée par hasard au milieu d'un naufrage. L'inconnue dont il sauve l'existence au prix de la sienne n'a rien qui la recommande, rien, sauf qu'elle est femme et qu'elle est mère, qu'elle présente à ce double titre une image de la vie en sa forme la plus sacrée. Ce ne sera pas sans raison qu'Octavia portera un deuil éternel, sous lequel sans doute se déchaîneront des remords plus cruels encore que ses regrets.

II.

Avec *la Sœur de miss Ludington* (1), qui, imprimée à Édimbourg, fait brillamment son chemin en Angleterre et en Amérique,

(1) *Miss Ludington's Sister, a romance of immortality*, by Edward Bellamy. Edinburgh, David Douglas.

nous rentrons dans l'étrangeté pure. Ce roman, fantastique à demi, repose sur l'idée que nous ne sommes pas des êtres indivisibles, mais une succession de personnes différentes. Notre enfance, notre jeunesse, chaque phase de notre vie aurait une âme à part et dans l'autre monde ces âmes diverses pourraient se rejoindre. L'hypothèse n'a rien de trop absurde après tout. Elle se rattache à un sentiment que nous avons tous, à l'idée que nous sommes au moral susceptibles de prendre plusieurs manières d'être. Dans le roman qui nous occupe, cette pensée première se combine avec le spiritisme à la mode. L'esprit de la jeunesse de l'héroïne est évoqué par une magnétiseuse qui, après l'avoir obligée à se matérialiser meurt subitement... trop vite pour opérer la dématérialisation. L'auteur, M. Bellamy, a tiré de ce thème impossible des effets fort curieux. Peut-être interprète-t-il à sa manière l'opinion de certains savans atomistes qui prétendent que les créatures vivantes sont des groupes de molécules et que ces molécules avant de se séparer peuvent former plusieurs organismes différens ? Mais nous ferions grand tort à M. Bellamy en lui supposant plus de pédantisme qu'il n'en montre et nous nous bornerons à donner la substance d'un récit qui certainement sera traduit quelque jour en entier, car il est pour plaire à tous : aux imaginations frivoles qui ne tiennent qu'à l'amusement et à la nouveauté, comme aux amateurs de problèmes psychologiques qui trouveront là plus d'une grave question agitée sous une forme légère.

Le bonheur de certaines existences est distribué assez également dans toute leur étendue, depuis le berceau jusqu'à la tombe, tandis que pour certaines autres le bonheur vient tout à la fois, illuminant cette époque particulière et laissant le reste dans l'ombre. Durant deux, cinq ou dix années selon le cas, toutes les sources de notre être jaillissent vives et pures, la joie est dans l'air que nous respirons, nous savourons le meilleur de cette vie qu'ensuite il nous faudra simplement supporter, endurer. Pour les hommes, pour ceux-là surtout qui ont choisi des carrières ardues où ils ne réussissent qu'avec lenteur, ce point culminant accompagne d'ordinaire la maturité, mais le bonheur des femmes s'épanouit plutôt avec leur jeunesse. Celui de miss Ludington s'était dissipé sans retour avant qu'elle eût atteint sa vingt-cinquième année. Dès lors elle n'était plus jeune et ce fait, déjà triste, avait été encore aggravé par des circonstances tout spécialement douloureuses.

Les Ludington représentaient la plus ancienne famille de Hilton, un petit village situé parmi les collines du Massachusetts. Ils n'étaient pas riches, mais à leur aise, et la population, composée tout entière de cultivateurs, considérait en eux les notables du pays. L'enfance de miss Ludington fut choyée à l'excès; jeune fille,

on l'appelait la belle Ida, on l'entourait d'hommages, on faisait d'elle le centre et l'arbitre de la vie sociale à Hilton ; puis, en plein triomphe, elle tomba gravement malade ; la mort semblait imminente, et, de fait, la belle Ida mourut ; la ravissante fille qui s'était couchée sur ce lit de douleur ne se releva pas ; une femme flétrie, défigurée guérit à sa place. Ses amis mêmes ne pouvaient la reconnaître, et rien ne venait tempérer pour elle l'amertume d'une perte irréparable. La disparition de la jeunesse est toujours une pénible épreuve, mais, d'ordinaire, elle se produit graduellement, de telle sorte qu'on s'en aperçoit à peine. Miss Ludington, au contraire, devint vieille sans transition ; elle se pleura, elle se garda un deuil obstiné. Tant que dura sa longue convalescence, elle ne quittait pas des yeux une miniature qui la représentait à dix-sept ans, souriant comme elle ne devait plus jamais sourire ; au reflet insensible de ce qu'elle avait été, la pauvre Ida ne cessait d'adresser des paroles de tendresse incohérentes entrecoupées de sanglots. Vainement ses compagnes s'efforçaient-elles de l'intéresser à autre chose, elle ramenait la conversation sur le portrait qu'elle se plaisait à leur faire admirer, et on l'entendait dire : « — N'était-elle pas belle?.. Le peintre ne l'avait assurément point flattée, » — exprimant ainsi d'une manière presque pathétique, qu'aucun retour sur elle-même ne se mêlait à sa pitié pour la belle morte. Il lui semblait parler d'un être infiniment cher que la destinée lui avait pris, voilà tout. Les atours d'autrefois furent conservés pieusement comme des reliques, puisqu'elle ne devait plus porter que du noir.

Sa santé resta singulièrement délicate ; de plus en plus elle devint étrangère aux plaisirs, aux intérêts d'autrui. Les personnes de son âge se mariaient, elles n'avaient rien de commun avec elle désormais, elles étaient le présent et Ida Ludington restait en arrière, recherchant la solitude et couvrant d'un voile épais son visage méconnaissable lorsqu'elle allait à l'église, le seul lieu où elle ne se sentît pas déplacée. Fille unique, la malheureuse avait perdu sa mère depuis longtemps ; son père mourut sur ces entrefaites, et elle n'eut plus à s'occuper de personne. Ses journées se passaient à ranger sa maison en maintenant toutes choses à la même place qu'autrefois, afin que rien ne fût changé au cadre qui avait vu fleurir la beauté d'Ida. Si elle avait pu assurer la même immutabilité au village de Hilton tout entier ! Mais c'était impossible. La main du progrès bouleversait ce site pastoral, qui se transformait à vue d'œil en un gros bourg manufacturier. Le chemin de fer y passa, des magasins, des maisons neuves bordèrent les rues méthodiquement alignées. Miss Ludington avait beau chercher en se promenant tel arbre, tel coin de prairie qui jouait un rôle parmi ses souvenirs, elle trouvait à leur place une cheminée de briques

ou un terrain à vendre. Et cependant ses voisins disaient d'un air de complaisance : «Vous ne reconnaîtriez pas Hilton ! » Hélas ! non, pas plus qu'on ne reconnaissait miss Ludington. Celle-ci, indignée de voir effacer pour la seconde fois un passé qui était toute sa vie, finit par se défendre le spectacle de cette profanation, et ne sortit plus de chez elle.

Tout à coup, au moment où elle s'y attendait le moins, un événement qu'elle-même fut forcée d'appeler heureux vint l'arracher à son tombeau anticipé. Un parent éloigné, fort riche, lui légua tout ce qu'il possédait. Miss Ludington n'avait pas de besoins, ses dépenses annuelles n'avaient jamais excédé quelques centaines de dollars ; pourtant aucun prodigue dans toute la force des passions impatientes de se satisfaire, n'accueillit jamais un héritage avec plus de transports que cette vieille fille ; une idée bizarre lui était venue qui la consolait enfin. Arpenteurs et architectes furent convoqués ; elle leur fit lever le plan exact de l'ancien village, et lorsqu'une année après, elle quitta Hilton, le laissant à la merci des vandales, ce fut vers le Hilton de son enfance qu'elle dirigea ses pas. Parmi les propriétés dont elle héritait se trouvait une grande ferme dans Long-Island. Là, elle fit reconstruire en facsimilé la maison paternelle, avec tout ce qui l'entourait jadis, peu de chose en somme : une large rue bordée de deux rangées d'érables, une trentaine de bâtisses achevées à l'extérieur seulement. On ne donna la dernière main qu'à l'école, au petit temple et à la demeure des Ludington où la vieille fille, une fois installée, se sentit chez elle plus qu'elle ne l'avait été depuis dix ans. Certes le village ainsi restitué demeurait vide, mais il n'était pas plus vide que ne l'avait été l'autre Hilton, alors que ses compagnons de classe devenaient des pères et mères de famille. Ces personnages respectables ne représentaient nullement les camarades qu'avait aimés Ida, et elle leur en voulait un peu de gêner par leur présence des réminiscences qui lui étaient si douces.

Naturellement ses nouveaux voisins de Long-Island la croyaient folle, d'une folie paisible et inoffensive. Elle s'en souciait peu, les seuls voisins dont elle fît quelque cas étant les figures nuageuses dont son imagination peuplait l'ex-village arraché à l'oubli. Souvent il lui semblait les voir sourire d'un air de gratitude aux fenêtres des maisonnettes qu'elle leur avait rendues, car c'était son plaisir de croire que ses vieux amis morts depuis des années avaient retrouvé le chemin de ce Hilton ressuscité. Si elle avait souffert des changemens de toute sorte, ils avaient dû en souffrir davantage : les vivans se refont à la rigueur de nouvelles habitudes, mais les morts ne peuvent être qu'errans et désolés si Dieu leur permet de visiter la terre. Or miss Ludington croyait à cette permission.

Le sentiment de faire du bien à de pauvres créatures vivantes n'eût pu la laisser aussi satisfaite d'elle-même que celui de rendre un gîte à ces fantômes déshérités. Toute cette évocation d'ailleurs n'avait d'autre but que de former un arrière-plan à la figure capitale toujours présente dans sa pensée; ce nouveau Hilton n'était que le mausolée de la jeunesse qu'elle adorait, le temple d'une idole : Ida Ludington.

Au-dessus de la cheminée, dans la chambre principale, elle avait suspendu un portrait à l'huile qu'un peintre en renom avait fait d'après la petite miniature pâlie à laquelle il ne ressemblait peut-être pas très exactement, quoique miss Ludington se gardât d'en convenir; grâce au prestige d'une exécution savante, cette jeune fille aux épaules nues, aux épais cheveux d'or flottans sur une robe blanche, lui paraissait au contraire rappeler sa chérie beaucoup mieux encore que la première image; c'étaient bien les mêmes yeux, d'un violet tendre et profond, le même buste virginal qu'on aurait cru sculpté dans le marbre. Combien brillante, combien pleine avait été la vie de cette adorable fille! combien plus réelle que celle de la personnalité morne et fanée qui depuis si longtemps n'avait reçu d'autre lumière que celle qui jaillissait de ce jeune visage! Et pourtant tout cet éclat s'était évanoui comme une vapeur et ses éléments ne pouvaient pas plus se combiner de nouveau que ne le pourraient les nuances insaisissables de l'aube d'hier. A cause de cela, miss Ludington avait enveloppé d'un crêpe noir le cadre du portrait d'Ida.

Ce portrait fut l'objet des premières curiosités d'un enfant qu'elle se vit obligée quelques années plus tard de recueillir, la mère du petit Paul, une cousine pauvre, le lui ayant légué au lit de mort. Lorqu'il fut admis dans le salon, Paul tendit les bras à l'aimable figure qui souriait au-dessus de la cheminée; ce mouvement devait lui gagner aussitôt l'affection de miss Ludington. Puis, à mesure que le *baby* grandit, toutes ses questions furent d'abord sur « la belle dame du tableau; » il était content lorsque sa tante, *aunty*, comme il l'appelait familièrement, lui racontait des des histoires vraies sur Ida. Jamais il ne songea dans sa naïveté à établir le moindre lien entre cette jeune déesse et la vieille *aunty*. En se promenant avec cette dernière à travers le village il recueillait mille détails sur ce qui était arrivé à sa belle dame ici ou là. L'innocente sympathie de l'enfant consolait singulièrement miss Ludington. Un jour, Paul avait huit ans alors, elle le surprit grimpé sur une table et baisant à pleine bouche les lèvres peintes qui le laissaient faire. Émue jusqu'aux larmes, elle le saisit dans ses bras et le couvrit elle-même de baisers dont la véhémence lui fit peur. Bientôt il annonça très sérieusement son inten-

tion d'épouser Ida quand il serait grand. Miss Ludington se vit forcée alors de lui expliquer qu'elle était morte. Paul en eut un chagrin tout à fait au-dessus de son âge.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'étant toujours resté prisonnier dans les limites d'un village fantastique, sans autre compagnie que celle d'une demi-folle, un garçon enthousiaste et rêveur tel que celui-ci conçoive lui-même un certain penchant pour les chimères. Le portrait d'Ida demeure donc l'idéal de Paul adolescent, il attire vers lui, comme le soleil pompe les brumes du matin, tout ce qui dans son jeune cœur est sentiment et passion. Rien ne l'empêchera d'être amoureux, rien, pas même la mort, pas même ce qui est pis que la mort, l'entière vérité dite par miss Ludington. Il sait maintenant que sa maîtresse n'existe nulle part, ni sur la terre, ni dans l'autre monde, et néanmoins il jure de lui être fidèle. « C'était ma destinée de l'aimer, déclare-t-il. Si je n'avais jamais vu son portrait, j'aurais continué toute ma vie à la chercher sans savoir qu'elle était morte et en me désolant de ne point la trouver. »

Vainement miss Ludington espère-t-elle qu'en le faisant voyager, elle anéantira cette passion romanesque ; chaque fois il revient plus amoureux d'Ida. Comme d'autres insensés que les médecins renoncent à guérir, il raisonne sa folie. La pensée qu'Ida n'existe plus lui étant insupportable, il déclare qu'elle vit et il le prouve ; sa conviction, armée d'argumens plausibles en apparence, se fonde sur cette théorie que nous ne sommes point des individus, mais plusieurs personnes différentes qui se succèdent, chacune d'elles ayant une âme à part, une âme immortelle. Le vieillard n'a-t-il pas beaucoup plus d'affinités avec les autres vieillards, ses contemporains, qu'avec le jeune homme qu'il fut jadis ? Ne voit-on pas un prodigue, un débauché devenir sage par la suite et une créature innocente, au contraire, tomber de cette pureté dans de honteux désordres ? Il arrive que nous ne comprenions plus les mobiles qui provoquèrent telle ou telle de nos actions. Mis en présence de son *moi* disparu, on le contemplerait étonné, en admettant que l'on n'en eût pas horreur. Supposons, par exemple, que Paul, le persécuteur des disciples de Jésus, Paul, le gardien des vêtemens de ceux qui lapidaient saint Étienne, rencontre face à face Paul l'apôtre : cette entrevue n'aurait rien d'amical. Les moins incohérens dans leur conduite ont l'impression d'être comme une série de flammes entretenues dans une même lampe par toute sorte de combustibles différens. Quiconque est sincère en fera l'aveu.

Chacune de ces personnalités successivement disparues avait-elle une âme distincte ? Sans doute, car autrement quelle raison aurions-nous de croire à l'âme immortelle de l'être que nous

sommes aujourd'hui? Et quel moyen de se figurer que l'étincelle spirituelle, bien affaiblie, hélas! chez un septuagénaire, soit de force pourtant à résister au souffle de la mort, quand il ne resterait rien de la jeunesse, de la virilité ardente et vigoureuse? Non, toutes les âmes qui ont animé la même créature se rejoindront un jour et Dieu rendra leur félicité parfaite en les unissant par un lien plus doux et plus fort incomparablement que tous les liens mortels. Ce ne sera qu'une vie unique, mais complexe, une harpe aux cordes multiples, qui, touchées l'une après l'autre ici-bas, formeront là-haut un sublime accord.

Du rêve Paul est passé à une foi ardente. Il compte sur la possession, dans les sphères éternelles, d'une Ida entrevue dès ce monde. La doctrine qu'il développe éloquemment a la vertu de consoler miss Ludington. Ainsi le fantôme qu'elle pleure l'attendrait quelque part?.. elle le retrouvera?.. Pénétrée à son tour d'une joyeuse certitude, elle enlève le crêpe noir attaché au portait, en disant à Ida : « Pardon!.. Comment ai-je pu jamais te croire morte! » — Elle quitte le deuil, elle se complaît à entendre le récit des illusions de Paul. Le jeune homme vit plus que jamais en présence de sa bien-aimée. Il ne faudra pas beaucoup de temps pour qu'il la rejoigne, l'épreuve de la mort ne sera point nécessaire; aussitôt qu'un nouveau lui-même viendra remplacer le Paul qu'il est aujourd'hui, leur réunion pourra s'effectuer. Sans doute sa personnalité enfantine est déjà auprès d'Ida. Elle a reçu le petit Paul, qui lui tendait les bras il y a vingt ans.

Paul se nourrit de chimères qui, graduellement, deviennent des réalités. Peut-être la plupart des hommes de son âge trouveraient-ils une satisfaction médiocre dans ce commerce avec un esprit, mais l'amant de l'immatérielle Ida ne serait pas moins dédaigneux de ce que, de leur côté, ils appellent l'amour; pour lui, ce n'est qu'un appétit grossier. Aucune femme ne le ferait manquer à la fidélité qu'il voue à une image plus belle que toutes les beautés ensemble. Fier et sauvage, il écoute avec dédain le récit des conquêtes et des folies de ses condisciples. Que savent-ils de l'amour, ces malheureux? Qu'est-ce que leur sensualité peut avoir de commun avec la passion rare et délicate qui le remplit tout entier?..

Miss Ludington, après avoir fait ses délices de cette passion, s'inquiète bien un peu de l'avenir, elle a des scrupules en constatant le tour mystique et singulièrement exalté que prennent les pensées de Paul. Il n'y a pas d'inconvénient, pour une vieille fille comme elle, à dédier sa vie au passé, mais Paul pourrait faire de ses talens un meilleur usage que d'aligner des vers amoureux à une morte.

Après tout, il doit être son héritier. Pourquoi le tourmenter inutilement?

Paul reste donc à ses côtés dans la solitude de Hilton. Une fois seulement une visite du dehors vient rompre leur tête-à-tête mélancolique. Miss Ludington rencontre à l'improviste, dans la ville voisine, où elle est allée faire des emplettes, une amie qu'elle n'a pas vue depuis trente ans et elle l'invite à l'accompagner chez elle. Cette amie, Sarah Cobb, qui se nomme aujourd'hui Mrs Slater, était autrefois son inséparable : on les appelait les jumelles, tant il y avait d'analogie entre elles deux et parce qu'elles étaient toujours ensemble, échangeant leurs petits secrets. Mrs Slater est allée vivre à New-York; elle y a connu le chagrin, des difficultés de toute sorte. C'est pour elle un moment de vacances fort agréable que la promenade proposée dans le faux Hilton, qui l'émerveille. Entre les deux amies que d'exclamations! que de questions!

— Vous rappelez-vous ceci?.. Vous rappelez-vous cela?

L'école les retient longtemps à parler de leurs succès, comme s'ils dataient de la veille. Oui, vraiment, elles étaient autrefois les *belles* de Hilton, et si heureuses!..

— Mon Dieu! s'écrie tout à coup Mrs Slater, je ne puis me figurer que j'aie été Sarah Cobb! Tout a si cruellement changé! Il semble que je sois devenue une autre personne.

— Naturellement, répond miss Ludington; vous n'êtes pas la même, en effet.

— Comment l'entendez-vous, chère amie?

— Dame! vous n'avez pas la prétention, si bien conservée que vous soyez, de passer pour une fillette de seize ans?

— J'ai été cette fille de seize ans, si je ne le suis plus, dit Mrs Slater.

— Pardon, elle n'était pas la vieille dame que j'ai devant moi, ma bonne Sarah, pas plus que vous n'êtes la jolie enfant qu'elle fut.

— Bon! vous jouez sur les mots.

— Sur les mots? La question est autrement grave. Je soutiens que nous n'avons rien de commun avec les chères petites qui s'asseyaient sur ce banc il y a une quarantaine d'années et qui se sont transformées au dedans comme au dehors.

— Que seraient-elles donc devenues, ces petites, si elles ne sont pas vous et moi?

— Elles sont où nous irons quand, à notre tour, nous quitterons ce monde. Elles sont immortelles avec Dieu, qui nous les rendra un jour.

— Quelle idée singulière! s'écrie Mrs Slater.

— Pas plus singulière, beaucoup moins répulsive surtout, que la vôtre, qui vous fait voir en nous les momies décharnées de Sarah

et d'Ida. N'aimez-vous pas mieux croire que notre jeunesse est immortelle quelque part plutôt que de vous la représenter défigurée par l'âge? Non, le paradis n'est pas seulement un jardin de fleurs fanées; nous y trouverons épanouis les roses et les lis.

Mrs Slater croit découvrir d'abord que le cerveau de son amie n'est pas très sain, puis elle devient songeuse quand miss Ludington lui expose, devant le portrait d'Ida, les raisons qui l'ont conduite à penser ainsi. Ce portrait, aussitôt qu'elle l'aperçoit, fait jaillir de ses lèvres un cri de surprise :

— Vous me trouvez ressemblante? dit miss Ludington, satisfaite.

Mais Mrs Slater n'explique pas la cause de son premier saisissement; de plus en plus elle réfléchit, elle regarde Paul avec un extrême intérêt; son dévoûment romanesque au portrait d'Ida paraît l'avoir touchée. Sans être d'une grande culture intellectuelle, Mrs Slater n'est pas sotte, elle se fait expliquer les doctrines voisines de la métempsycose qui ont pour ce jeune homme la force d'une religion; elle les discute, évidemment sceptique.

— Rien de pareil ne s'est produit dans aucune séance de spiritisme, dit-elle; on n'y a jamais vu apparaître sa personnalité d'autrefois.

— Bah! le spiritisme n'est que supercherie.

— C'est bien possible,.. vous devez avoir raison,.. pourtant j'ai été témoin de choses extraordinaires accomplies grâce à lui, et, si j'avais vos idées, j'irais certainement trouver un certain médium de New-York dont on m'a parlé.

— Les médiums, autant de charlatans!..

— Oh! certes, on aurait tort de se fier à eux; règle générale, ils vivent de la crédulité de leurs dupes. N'importe; le médium que je recommande, une femme, vous ferait peut-être voir celle-ci...

Et Mrs Slater désigne le portrait.

A cette seule pensée, Paul pâlit, miss Ludington s'agite. Ils ne peuvent admettre la bonne foi d'une personne qui, moyennant cinquante dollars, donne des séances particulières où se *matérialisent* les esprits. Honteux de leur faiblesse, ils se décident néanmoins à voir Mrs Legrand, qu'elle soit ou non capable d'imposture. Mais Mrs Slater ne se rappelle plus l'adresse du médium; après avoir promis de la chercher, de l'envoyer, elle oublie quelque temps de le faire, sous prétexte que son mari a trouvé une position à Cincinnati et qu'elle est toute aux préparatifs du départ; puis, finalement, l'adresse arrive par quelque voie indirecte, et presque aussitôt un rendez-vous est pris, un rendez-vous que Paul, en dépit de ses doutes, attend avec une anxiété, une fièvre, une ivresse impossibles à décrire.

C'est l'art très subtil de M. Bellamy de nous avoir inspiré à nous-mêmes, ses lecteurs, un sentiment de curiosité, de vague effroi mêlé à une méfiance bien naturelle. Nous pressentons une supercherie en présence de Mrs Legrand, cette grosse femme brune, aux yeux cerclés de noir, à la mine épuisée ; les lunettes d'or éminemment scientifiques, la barbe blanche vénérable, les excellentes façons de son compère, le docteur Hull, ne nous rassurent que très imparfaitement. Il y a là quelques pages qui rappellent un peu *the Undiscovered Country*, ce roman de Howells, fondé lui-même sur le spiritisme (1).

Le médium, sympathique aux théories de Paul, prétend avoir l'intuition que la séance réussira. Le docteur Hull insiste pour que le local où l'apparition doit se produire soit visité dans ses moindres recoins, afin de bien constater qu'aucune ruse, aucun tour de prestidigitation n'est possible. C'est une grande pièce séparée en deux par des portes à coulisses ; la chambre du fond communique seulement avec un cabinet noir, elle n'a qu'une fenêtre dont les volets intérieurs sont clos. Le cabinet noir, sans issue, ne renferme d'autre meuble qu'un canapé de canne. Mrs Legrand reste étendue sur ce canapé pendant l'espèce de catalepsie qui accompagne chez elle l'évocation de chaque esprit matérialisé. Point de tentures, point de rideaux, point de papier aux murs, rien qui puisse dissimuler une porte secrète, impossibilité de pénétrer dans le second salon ou dans le cabinet noir, sans que les personnes assises dans le premier salon s'en aperçoivent. Le docteur Hull a soin de soulever tous les tapis, de faire résonner toutes les cloisons.

Peu importe, du reste, à miss Ludington ; elle est bien sûre qu'on ne pourra la tromper, qu'Ida, si elle la reconnaît, arrivera certainement de la terre des esprits, quels que soient les stratagèmes habituels de la maison, et Paul partage sa sécurité sous ce rapport. Il défie l'imposture la plus habile de l'abuser. Cependant trois chaises ont été placées devant la porte ouverte, qui permet aux regards de plonger jusqu'au fond de la seconde pièce ; les amis d'Ida y prennent place, très émus, en compagnie du docteur Hull, tandis que Mrs Legrand passe dans le cabinet. Une petite fille d'apparence assez fantastique elle-même, la fille du médium, se met au piano et joue quelques mesures lentes, mystérieuses dans la demi-obscurité, car on a préalablement baissé le gaz de façon à produire un crépuscule que des abat-jour de cristal bleuâtre rendent favorable aux apparitions.

(1) Voyez *les Nouveaux Romanciers américains*, 15 janvier 1883.

La mélodie devient de plus en plus mélancolique, laissant tomber, pour ainsi dire, des larmes goutte à goutte, puis elle s'éteint; un souffle froid passe sur les assistans et soudain, au seuil du cabinet, apparaît la forme d'une jeune fille qui, après quelques instans d'immobilité parfaite, glisse d'un mouvement imperceptible jusque dans la chambre. Cette clarté si faible tout à l'heure permet de distinguer maintenant les moindres lignes de ses traits. Est-elle donc lumineuse de sa nature?.. C'est Ida elle-même, vêtue exactement comme la figure du portrait, plus belle que son portrait encore. Elle arrête sur miss Ludington un long regard de tendresse inexprimable; assurément elle l'a reconnue, puis ce sourire d'ange devient le sourire d'une femme lorsque ses yeux se fixent sur Paul. Celui-ci reste sans souffle, sans voix, bouleversé. Elle s'est approchée de lui, si près, qu'il pourrait la toucher et, dans le transport qui le saisit, il va en effet la serrer sur son cœur, mais, d'un geste, elle l'arrête, et, obéissant comme à regret au pouvoir qui la rappelle loin de ce monde, recule et disparaît. La musique de nouveau murmure, puis on entend la voix affaiblie de Mrs Legrand appeler Alta : c'est le nom de la petite pianiste; la lumière du gaz reprend son éclat, et le docteur Hull s'écrie : — « Voilà, certes, la séance la mieux réussie dont je me souvienne; elle a fait faire un grand pas au spiritisme. »

Inutile de dire quel désir passionné de revoir Ida reste au jeune Paul. Ce désir va jusqu'à la férocité, car le docteur Hull ayant déclaré que les séances tuent Mrs Legrand, qui a la plus grave des maladies de cœur, qui peut mourir d'un moment à l'autre dans une crise de catalepsie, il pose d'une voix tremblante une question horriblement significative :

— Quel effet produirait sur l'esprit évoqué la mort du médium survenue pendant la matérialisation?

— Le cas ne s'est jamais présenté, répond le docteur Hull.

— Supposons... L'esprit n'est-il pas dans la dépendance du médium pour quitter sa forme passagèrement matérielle aussi bien que pour l'adopter?

— Je comprends.., je comprends... Vous croyez que si le médium mourait ainsi, l'esprit pourrait rester matérialisé?

— Sans doute. La mort du médium fermerait la porte qui le sépare du monde des esprits; il se retrouverait prisonnier dans la vie avec nous. Et qui sait s'il n'hériterait pas de l'existence physique qui abandonne le médium au moment même, puisqu'il possède déjà une partie de ce fluide vital? Il me semble que tout le reste affluerait vers lui et compléterait la matérialisation. Qu'en dites-vous?

— Vraiment?.. L'esprit reprendrait un corps terrestre comme le nôtre? s'écrie miss Ludington éperdue.

— Ce ne sont que des suppositions; mais je me figure que l'esprit dépouillé de ses qualités surnaturelles rentrerait dans ce monde sans autre souvenirs que ceux qu'il possédait au moment où jadis il l'a quitté.

— Après ce que j'ai vu ce soir rien ne me paraît impossible, fait observer miss Ludington.

Et, en effet, rien n'est impossible, la bonne volonté de Mrs Legrand et du docteur Hull aidant. Paul retournera seul dans la maison mystérieuse, son Ida lui accordera une nouvelle entrevue. Il insistera, il suppliera si bien que Mrs Legrand. très malade ce jour-là, promettra de l'évoquer encore. Miss Ludington sera présente, elle craint que l'inappréciable médium ne leur manque bientôt et, avec elle, ce qui est déjà devenu la joie de deux cœurs, la possibilité de rencontrer Ida, car son portrait ne suffit plus, ni à elle ni à lui, à lui surtout. Il est froid et décoloré, ce portrait, à peine leur paraît-il ressemblant. L'esprit a éclipsé pour toujours cette médiocre image.

Heureusement Ida revient dans une troisième séance, plus lentement cette fois, mais pour s'évanouir moins vite. Attirée d'abord comme par un aimant vers Paul qui la dévore des yeux, elle s'arrête. Soudain, un changement inexplicable se produit dans sa physionomie, un léger frisson agite ses membres, elle semble stupéfaite, promène autour d'elle des yeux de somnambule éveillée en sursaut. Après un premier mouvement vers le cabinet d'où elle a surgi, elle demeure indécise comme si le fil qui devait l'y ramener était rompu. En même temps un cri étouffé retentit dans le cabinet. Le docteur Hull s'élance, miss Ludington et Paul le suivent. Mrs Legrand gît immobile, l'écume aux lèvres. Elle est morte,.. et, telle que Galatée répondant à l'appel de Pygmalion, plus belle qu'Ève naissante, Ida, la véritable Ida, en chair et en os, reste au milieu du salon brillamment éclairé, une main sur ses yeux éblouis.

— Où suis-je?.. demanda-t-elle dans un premier soupir.

Jusque-là le récit est mené sans faiblesse. Le tort de M. Bellamy est peut-être, à la fin, d'avoir trop précisé, trop expliqué, de n'avoir pas laissé subsister ce vague où Mérimée plonge si adroitement les lecteurs de la *Vénus d'Ille* et de *Lokis*, des modèles, la *Vénus d'Ille* surtout, dans un genre difficile qui entremêle étroitement le fantastique et la réalité.

Ida est emmenée, cela va sans dire, chez l'excellente folle, qui veut désormais être nommée sa sœur, ne sachant par quel degré

de parenté humaine exprimer un lien si étroit, et justifier l'amour qu'elle a pour cette autre elle-même, amour plus que fraternel cependant, celui qu'on a pour soi au beau temps de la jeunesse. La robe blanche qu'elle portait lors de l'évocation et qui s'émiette, qui se réduit en poudre à la pression du doigt, au contact de l'air, est remplacée par les plus ravissantes toilettes que puisse envier une mortelle. Hilton tout entier appartient à Ida, et en effet elle est bien chez elle, car elle reconnaît tout, et ses récits du passé affermiraient miss Ludington dans sa croyance, si elle n'était déjà convaincue.

Ce sont entre les deux femmes des confidences vraiment surnaturelles, car elles semblent se rappeler en même temps les mêmes choses. Paul est parfois jaloux de ce passé auquel il n'a pas eu de part, où d'autres que lui courtisaient la belle Ida. La présence réalisée de son idéal ne lui suffit plus. Elle est encore au-dessus de ce qu'il rêvait : bonne, spirituelle, douce, aimante; il aurait mille raisons de l'adorer, ne se fût-il pas dès son enfance donné à elle corps et âme; c'est justement ce qui fait qu'il est bientôt malheureux comme il ne l'avait encore jamais été, malheureux à la façon d'un amant qui, après avoir été séparé longtemps de sa maîtresse, obtiendrait de quelque bonne fée la permission de la revoir, sous la condition expresse qu'elle eût tout oublié, qu'il fût devenu un étranger pour elle. Miss Ludington, qui compatit à ce supplice, avertit sa prétendue sœur, et la jeune fille s'excuse presque de n'avoir pas deviné le roman dont, sans le savoir, elle a été l'héroïne. La voilà gagnée d'un coup à l'adoration de Paul. Mais, lorsqu'il la supplie d'être à lui, de consentir à l'épouser, ce qui serait fort raisonnable, par parenthèse, et même nécessaire, car cette échappée de l'autre monde acquerrait ainsi un nom, une espèce d'état civil, elle éclate en pleurs et en refus. Le pauvre garçon désespéré s'imagine naïvement qu'elle ne peut descendre à certaines choses de la terre, que, n'étant pas une femme comme les autres, elle reste une fille du ciel qui ne saurait se charger de liens mortels. Soit, il s'élèvera donc jusqu'à elle, il sacrifiera ce qu'il y a d'humain dans son amour, pour s'en tenir aux tendresses éthérées qu'un ange même accepterait sans déchoir. Quand il lui fait ces propositions de dévouement héroïque, Ida pleure de plus belle et lui répète cent fois qu'elle l'aime. C'est parce qu'elle l'aime qu'elle ne peut pas l'épouser; c'est parce qu'elle l'aime que bientôt elle le fuit, qu'elle fuit miss Ludington, qu'elle fuit le Hilton fantastique tout entier.

L'auteur aurait dû en rester là, faire disparaître de quelque façon mystérieuse cet instrument désolé d'une odieuse imposture. Mais

non, la fugitive laisse derrière elle une lettre où tout se trouve surabondamment expliqué : elle n'est pas Ida Ludington, elle est Ida Slater, la fille de Mrs Slater, qui lui avait donné le prénom d'une ancienne amie. Son père s'est déguisé sous la barbe de magicien du docteur Hull pour exploiter la crédulité publique. Une affreuse misère le poussait à faire passer le devoir de nourrir sa famille avant toute autre considération. Il a été secondé par une parente, Mrs Legrand, qui n'a jamais eu de maladie de cœur et qui n'est pas morte, nous le soupçonnions déjà. Toutes ces fourberies sont venues peu à peu à l'esprit des faux médiums. Quelques-unes leur ont été involontairement suggérées par Paul lui-même. Mrs Slater ayant visité le village reconstruit de Hilton, a été frappée de la curieuse ressemblance de sa fille avec le fameux portrait ; elle a pensé que les théories bizarres developpées devant elle pourraient être l'objet d'une utile exploitation. Ida Slater est bonne comédienne, elle a déjà figuré dans les scènes d'apparition dont le cabinet noir de Mrs Legrand possède le secret, elle se fera sans peine adopter par miss Ludington, puis épouser par Paul. Et la jeune fille se prête d'autant plus volontiers au jeu qu'on lui propose qu'à première vue elle s'est éprise de ce beau garçon qui la regarde comme on ne l'a jamais regardée de sa vie.

Rien ne reste obscur, nous avons la clé des moindres détails du subterfuge. Il n'y avait pas de porte secrète dans l'appartement des Slater, mais le plafond du cabinet s'abaissait à volonté ; on descendait aisément de l'étage supérieur au moyen d'une échelle ; cette manœuvre produisait même le courant d'air précurseur de l'apparition. Et la robe fantôme ? On l'avait trempée dans une préparation chimique pour qu'elle tombât en poussière. Tout étant concerté d'avance, Ida, serinée avec soin, n'eut aucune peine à garder dans sa mémoire les prétendus souvenirs de Hilton : elle avait répété tout ce que savait sa mère sur la jeunesse de miss Ludington. Du reste, l'excellente demoiselle chérissait tant son rôle de dupe ! il eût été si facile de prolonger son erreur ! Mais la conscience était tardivement intervenue chez Ida. Transplantée au milieu de braves gens, elle avait conçu tout à coup l'horreur d'elle-même. D'abord elle put réussir à se donner le change. Elle rendait, en somme, sa bienfaitrice heureuse, elle lui prodiguait les marques de tendresse et de vénération, elle l'avait entourée d'une sollicitude filiale durant certaine maladie survenue peu après son entrée dans la maison. Un dévoûment absolu ne pouvait-il racheter sa faute ?.. Non, puisque miss Ludington exprimait l'intention de faire d'elle son héritière ; non, puisque Paul lui prouvait l'abnégation sincère d'un amour sans pareil. C'était impos-

sible, la malheureuse était lasse de voler, lasse de mentir. La fuite restait sa dernière ressource. Indigne et se déclarant telle, Ida partait pour jamais, sa confession une fois écrite; elle partait soumise à la plus atroce, mais à la mieux méritée des punitions, le mépris de Paul.

Hélas! Paul n'est qu'un homme, il aime cette créature de mensonge. Au fond, la première stupeur passée, il éprouve une satisfaction facilement explicable à savoir qu'elle est femme tout de bon, femme à ce point... Il ne craindra plus de la voir s'évanouir en vapeur dans ses bras. Miss Ludington, qui n'a pas les mêmes compensations, pourrait se montrer plus sévère, mais le repentir de la coupable la désarme bien vite. On recherche Ida, on la retrouve, elle sera l'épouse de Paul, l'héritière de miss Ludington. Celle-ci cependant ne peut survivre à son illusion : elle meurt huit jours après le mariage, avec l'espoir de retrouver dans le ciel la véritable Ida, qu'elle a cru un instant posséder sur la terre. La mort ne l'effraie pas. Pour elle, la dissolution du corps n'est que la fin de cette mort quotidienne qui compose notre vie terrestre. Et le roman se clôt sur quelque chose d'étrange : un incendie, allumé par des vagabonds, détruit durant le voyage de noces que le nouveau couple fait en Europe, le simulacre de Hilton et le portrait d'Ida avec la maison qui l'abrite. Paul, décidément heureux d'en avoir fini avec les chimères, emmène sa femme dans une grande ville et s'accommode, à notre profond dégoût, de la société de son beau-père, le faux docteur Hull. Il va jusqu'à soutenir que Mrs Legrand est magicienne quand même, puisqu'elle a su transformer le plus vague des rêves d'amour en une adorable réalité.

Tout ce qui dans *Miss Ludington's Sister* est simplement terre à terre ne mérite pas beaucoup d'éloges, mais l'imagination ne fait pas défaut dans l'ensemble à ce récit original entre tous ceux que nous venons d'énumérer. Il se fonde sur une piquante fantaisie de penseur qui semble avoir pour but de nous faire conclure que la même impression, sage ou folle, est susceptible de se traduire dans n'importe quel formulaire, et que les explications pédantesques de la science ne sont guère moins absurdes parfois que celles de la superstition nuageuse.

TH. BENTZON.

LE

JOURNAL DE GORDON

A KHARTOUM

Il est convenu dans toute l'Europe que les Français sont un peuple changeant et volage, et on nous a souvent reproché nos légèretés, notre inconsistance. Il nous est permis à notre tour de constater que les peuples prétendus sérieux ne le sont pas toujours, qu'ils étonnent quelquefois le monde par leurs brusques variations, par la promptitude de leurs oublis. Quand Gordon partit pour Khartoum, les ardentes sympathies de son pays l'accompagnaient; il semblait que la Grande-Bretagne tout entière le couvât des yeux, qu'elle se promît de veiller sur une tête si précieuse et si chère. Son nom remplissait les journaux, et lorsqu'on apprit qu'il était en danger, ce fut partout comme une fièvre d'inquiétude et d'émotion. On déclarait d'une seule voix que si jamais il venait à tomber mort ou vivant aux mains du mahdi, de ses fakirs et de ses derviches, la colère de la nation balaierait comme une poussière le cabinet indigne qui, trop lent à le secourir, aurait compromis l'honneur anglais par ce lâche abandon. Gordon a payé de sa vie sa généreuse entreprise, et l'Angleterre en a pris subitement son parti avec une philosophie vraiment admirable. A la vérité, le ministère libéral a été renversé, mais beaucoup plus tard et sur une question de budget, sans que Gordon y fût pour rien. Gordon n'avait pas réussi, et les malheureux ont toujours tort. S'il était revenu vainqueur du mahdi, il n'y aurait pas eu dans toutes les serres

du Royaume-Uni assez de fleurs pour lui tresser des couronnes, ni dans la rhétorique anglaise trop d'hyperboles pour célébrer sa gloire. Il s'était laissé prendre et tuer, et l'oraison funèbre de ce vaincu a été bientôt faite. Les uns disaient : « Le pauvre homme! après tout, ce n'était qu'un aventurier, les aventuriers finissent toujours mal. » D'autres ajoutaient avec aigreur : « Du moment qu'il n'était pas sûr de réussir, il aurait mieux fait de rester chez lui. Il nous a sottement compromis. » Et la plupart, en retournant à leurs affaires, pensaient sans oser le dire que les héros sont une espèce encombrante et dangereuse, qu'un honnête épicier a sur eux l'inestimable avantage de ne jamais compromettre son pays.

Les oublieux, les ingrats, ainsi que les diplomates qui pensent avoir quelque chose à se reprocher dans cette lugubre aventure et qui souhaitaient pour le soulagement de leur conscience qu'on n'entendît plus parler de Charles-George Gordon, de Gordon-Pacha, de Gordon le Chinois et l'Égyptien, sauront peu de gré à sa famille d'avoir publié le *Journal* qu'il rédigea à Khartoum, chaque matin et chaque soir, durant les longs mois de sa captivité, et dans lequel il relatait tous les incidens du siège, consignait toutes ses remarques, toutes ses réflexions, souvent amères. Ils en voudront à ce mort de sortir de son tombeau pour reprocher son malheur à l'Angleterre et régler ses comptes avec elle. En revanche, ceux qui sont curieux de voir un homme extraordinaire, dont l'âme était plus grande encore que folle, se débattant dans une situation désespérée comme un lion pris au piège, et tour à tour interrogeant sa destinée et son courage, liront avec un vif et poignant intérêt le gros volume où il a raconté lui-même sa déplorable histoire (1).

On regrettera seulement que ce récit soit incomplet. Le colonel Stewart, qui en avait rédigé de sa main la première partie, l'emporta à bord de l'*Abbas* lorsqu'il quitta Khartoum pour regagner le Caire en compagnie de M. Power et de notre consul, M. Herbin. Attirés dans un guet-apens, les passagers de l'*Abbas* périrent misérablement, et les précieux papiers dont ils avaient le dépôt furent envoyés au mahdi, qui se fit un plaisir d'annoncer lui-même à Gordon sa capture en lui écrivant : « Je sais désormais tous tes secrets, car quand il plaît au Dieu très haut, à qui grâces soient rendues! il découvre à ses serviteurs les pensées secrètes des infidèles. » Les six cahiers qui nous ont été conservés vont du 10 septembre au 14 décembre 1884. Gordon les avait expédiés l'un après l'autre par des vapeurs jusqu'à Metemmah, où ils furent remis, le 22 janvier de cette année, à sir Charles Wilson. Il tenait à faire savoir à son pays, au monde entier, qu'il avait fait son

(1) *The Journals of Major-Gen. C.-G. Gordon, C.-B., at Kartoum*, printed from the original MSS. by A. Egmont Hake. Londres, 1885.

devoir jusqu'au bout et que son désastre ne lui était point imputable. On pouvait croire que les lions ne sont pas faits pour périr sous la griffe des chacals, que Gordon était une trop noble proie pour les Bédouins du Soudan. Le chacal a gagné son procès, et en vain le lion aux abois appelait-il au secours, son rugissement n'a point été entendu.

Les éditeurs du Journal affirment hautement que si le gouvernement anglais avait soutenu Gordon et suivi tous ses conseils, obtempéré à tous ses désirs, la question du Soudan aurait été résolue, qu'il était le seul homme capable d'en venir à bout. Ce n'est pas tout à fait notre avis, et il nous est difficile de croire que M. Gladstone ait fait preuve de jugement le jour où il choisit pour exécuter ses très prosaïques desseins un mystique qui se regardait comme l'ouvrier de Dieu et qui n'agissait jamais que par ses propres inspirations. On avait décidé d'abandonner le Soudan, de l'évacuer, en assurant la retraite des garnisons égyptiennes. C'était confier à Gordon, comme nous l'écrivions il y a plus d'un an, la liquidation d'une aventure, et dans le rôle de syndic d'une faillite, il n'y avait rien qui fût conforme à ses goûts, à son humeur (1). Sans doute, il paraissait s'accorder en principe avec ceux qui l'envoyaient : « J'estime, disait-il, que le gouvernement de Sa Majesté est pleinement autorisé à recommander l'évacuation de ce pays. Il le laissera tel que Dieu l'a créé, et les gens qui l'habitent ne seront plus opprimés par des pachas égyptiens, venus de la Circassie, de l'Anatolie et du Kurdistan. » Mais cet homme d'un grand cœur avait l'imagination aussi mobile qu'ardente, et il devait arriver fatalement que tôt ou tard, il interprétât ses instructions à sa manière, qui n'était pas celle de M. Gladstone et de lord Granville. Au surplus, le cabinet égyptien ayant résolu de le nommer gouverneur général du Soudan, sir Evelyn Baring ne s'y opposa point, et par une lettre du 26 janvier, le khédive l'invitait non-seulement à veiller à la retraite des troupes, des employés civils et de leurs familles, mais à prendre des mesures pour organiser un gouvernement régulier dans les différentes provinces du Soudan et pour y rétablir l'ordre et la paix.

N'était-il pas au moins étrange de nommer un gouverneur général chargé d'organiser un pays à la possession duquel on renonçait? Puisqu'on voulait abandonner le Soudan, la seule chose à faire était de négocier avec le mahdi et de lui livrer Khartoum, à condition qu'il accordât aux garnisons un permis de libre passage pour se retirer en Égypte, vie et bagues sauves. — « Que faites-vous sur un territoire que vous déclarez vous-même n'être plus à vous? » demandait le mahdi à Gordon, — et Gordon avouait que cette question le rendait perplexe. Il était tenté d'en conclure que ses instructions de-

(1) *Charles-George Gordon*, dans la *Revue* du 1er mai 1884.

vaient être revisées, qu'on s'était trop pressé de restituer le Soudan aux Soudaniens. Mais le gouvernement anglais n'admettait aucune discussion sur cet article. Son plus cher désir était de tirer au plus vite son épingle du jeu, sans trop compromettre son prestige, et il avait commis à ce soin un homme qui en matière d'honneur était le moins casuiste, le moins coulant des héros, qui, en toute circonstance, était plus disposé à se lier qu'à se dégager, à faire trop que trop peu. Dans le fond de son cœur, Gordon se flattait que quand l'armée de secours l'aurait rejoint à Khartoum, il persuaderait sans peine à lord Wolseley de pousser une pointe dans le Kordofan, de poursuivre le mahdi, l'épée dans les reins, jusqu'au delà de sa capitale. Il écrivait dans son journal à la date du 19 septembre : « J'avoue m'être rendu coupable d'insubordination à l'égard du gouvernement de Sa Majesté et de ses représentans, mais c'est ma nature et je ne puis me refaire. Je crains de n'avoir pas même essayé de jouer au volant avec eux : *to play battledore and shuttlecock with them*. Pour des hommes comme Dilke, qui pèsent leurs moindres mots, je dois être un *parfait poison*. Je sais que si j'étais chef d'état, je ne m'emploierais jamais moi-même, car je suis incorrigible. » Les mystiques sont presque toujours des indisciplinés; ils ne croient qu'au Saint-Esprit et à leur volonté, qui est celle de Dieu.

On peut douter aussi que, dans de telles conjonctures, il fût d'une sage politique de nommer un chrétien gouverneur général du Soudan, en le chargeant de soustraire à l'influence du mahdi des populations terrorisées ou fanatiques. Assurément la religion n'était pas la seule cause de la révolte ; les intérêts menacés y avaient une part considérable. Le gouvernement égyptien avait contre lui toute l'aristocratie des tribus, tous les gros marchands d'esclaves qui, gênés dans leur commerce, se voyaient réduits à acheter, à deniers comptans, la connivence des pachas et des sous-pachas ; il n'était pas moins détesté des pauvres et des petits, que révoltaient la vénalité de ses fonctionnaires, les exactions de ses percepteurs. Gordon avait déclaré depuis longtemps que vouloir interdire la traite sans abolir du même coup le régime du *courbache* et du *backchich* était une politique qui menait aux catastrophes. Mais le feu eût couvé peut-être longtemps sous la cendre si un prophète n'y avait répandu son huile. Le fils du charpentier de Dongola venait de grouper autour de lui tous les mécontens, à qui il annonçait que le Dieu très haut avait choisi le plus humble de ses serviteurs pour succéder à ses kalifes, que le Tout-Puissant enverrait au secours de Mahomed le mahdi ses anges, ses chérubins et tous les jinns qui croient à sa justice : — « O mes bien-aimés, disait-il, sachez que ce Dieu très bon a déposé dans mes mains le glaive de la victoire. Pour prouver à toute la terre que je suis le mahdi, il a empreint sur ma joue droite le signe que vous voyez, et il fera marcher devant moi, dans la

confusion des batailles, une bannière lumineuse portée par Azraïl, l'ange de la mort, qui détruira jusqu'au dernier de mes ennemis. »

Gordon n'était, pour les musulmans qui l'entouraient, qu'un chien de chrétien. A la vérité, les ulémas s'étaient prononcés pour lui, parce qu'il avait eu soin de leur restituer tous leurs privilèges. Mais quand il représentait aux indécis que le fils d'Abdallah était un imposteur, que les grains de beauté n'ont jamais rien prouvé, qu'au surplus le vrai messie mahométan doit venir de l'est et non de l'ouest, son autorité semblait fort douteuse, et les fakirs comme les derviches de Mahomed Achmet en avaient davantage, lorsqu'ils écrivaient aux commandans des forts de Khartoum : « Est-il possible que des Arabes et des musulmans tels que vous demeurent avec les infidèles, qu'ils obéissent à un homme qui est également étranger à notre pays et à notre foi? » Le journal de Gordon, quand on le lit avec attention, témoigne de ses perplexités. Par instans, sa solitude l'effrayait; il se demandait : « Que suis-je venu faire ici? » Pour faire entendre raison aux partisans du mahdi et les détacher de l'imposteur, il aurait dû leur parler mahométan. C'est une langue qu'il ne savait pas, qu'il ne se souciait point d'apprendre.

Ce mystique avait du bon sens, dont il se servait moins pour agir que pour juger après coup ses actions. Il avait essayé en vain de dégager Khartoum, et de se donner de l'air. Ses sorties furent aussi malheureuses que sanglantes. Désormais il était enveloppé, cerné, et, depuis que Berber s'était rendu, le Nil n'était plus, pour les commandans de ses bateaux à vapeur, qu'un chemin difficile, dangereux, souvent intercepté. Il se recueillit, sentit son impuissance et insista plus que jamais pour qu'on lui donnât un second dans la personne de Zebehr-Pacha, le plus grand négrier du Darfour, dont il avait lui-même dénoncé jadis les brigandages et poursuivi la condamnation. Il était fermement convaincu que ce négrier de grande famille, qui passait pour descendre en ligne droite des Abbassides, était l'homme de la situation; que ce renard, qui avait désolé tant de poulaillers, savait tous les secrets du Soudan et réussirait par son prestige comme par ses intrigues à semer la zizanie parmi les tribus les plus attachées au mahdi. Il n'avait jamais hésité à se servir d'un coquin, à le prendre pour partenaire; il estimait que tout est bon, même la racaille, pour accomplir les desseins de la Providence, qu'elle n'a point de préjugés, qu'elle ne méprise personne. Il est vrai qu'appeler Zebehr, c'était jouer gros jeu. Il le savait capable de tout, même de le trahir; mais, persuadé que l'homme est un animal essentiellement traître, *an essentially treacherous animal*, il disait : « Dans mes heures de satanisme, je suis porté à ne me fier à personne; c'est pourquoi j'ai pris le parti de me fier à tout le monde. »

Si hasardeuse que fût cette entreprise, vaille que vaille, ce grand

oseur voulait la risquer. Il pensait que la sagesse humaine n'est que folie, que tous les événemens d'ici-bas sont décidés dans le ciel. Si Zebehr l'avait trahi, il en aurait conclu que l'Éternel voulait répandre sur son serviteur Gordon « les fioles de sa colère, » afin de voir quelle contenance il ferait dans le malheur et s'il saurait en tirer parti pour le salut de son âme. Ajoutons qu'il aimait à braver les jugemens du monde, à scandaliser les fausses délicatesses, l'orgueilleuse pruderie des pharisiens. Dans ses accès de misanthropie, il ne faisait plus le discernement des boucs et des brebis, mettait peu de différence entre un honnête homme et un brigand. L'humanité lui apparaissait comme une misérable espèce, « gouvernée par l'estomac, par le ventre, par le tube intestinal. » Pour pétrir cette boue, était-il donc si nécessaire d'avoir une conscience et des mains propres? Un Zebehr était bien bon pour une si basse besogne.

« Donnez-moi Zebehr, et je réponds de tout, » répétait-il sans cesse du mois de février jusqu'en décembre. Mais ni le gouvernement de sa majesté, ni le khédive ne déférèrent à son désir. On craignait les réclamations, le scandale, les censures de la société pour l'abolition de l'esclavage. — « Eh! oui, c'est un négrier, répliquait-il; mais puisque vous abandonnez le Soudan, qu'importe que ce soit Zebehr ou le mahdi qui y fasse la traite?... Si Zebehr était ici, écrivait-il encore, tout irait mieux. Berber ne serait pas tombé aux mains des Arabes, et je recevrais toutes les informations qui me manquent... La nuit dernière, un Arabe a pénétré dans l'île de Tuti, gardée par deux cents hommes. Il a tué l'un d'eux et emmené trois ânes; ils l'ont laissé faire, ils ne méritent pas le nom d'hommes. Zebehr s'entendrait à les corriger. Il serait allé à Tuti et aurait administré à tout ce monde trente bons coups de courbache. Quant à moi, j'en suis réduit à me répandre en lamentations. » Au surplus, il offrait de prendre tout sous sa responsabilité. Qu'on autorisât seulement Zebehr à faire le voyage en simple piéton, il se chargerait de le mettre en selle. « Le khédive affectera de me blâmer, le ministère anglais lèvera ses yeux et ses mains au ciel. Ce sera une splendide comédie. La société antiesclavagiste déversera sur moi toute sa bile; comme je ne compte pas retourner en Angleterre, je me soucierai peu de leurs injures. »

Mais il entendait que, tout en s'indignant, on fît à Zebehr un pont d'or, qu'on lui procurât des provisions en abondance, des bâtimens à vapeur, qu'on lui payât 300,000 livres sterling pendant deux ans, 200,000 comme don de joyeux avènement : « Il s'engagera, cela va sans dire, à observer le traité de 1877 pour l'abolition de la traite, et en jurant il rira dans sa barbe. Quel tapage ils vont faire! Je connais quelqu'un qui m'écrira : « Mon cher Gordon, il aurait mieux valu mourir mille fois que de vous être ainsi écarté du droit chemin; rien ne peut vous justifier. Je vous souhaite un heureux Noël. » Son rêve ne

s'est pas accompli; lord Granville s'est obstinément refusé à lui envoyer Zebehr. Etait-ce une faute? Croirons-nous que Zebehr eût été dans les mains de Gordon un utile instrument, qu'il eût sauvé les garnisons, rétabli l'ordre dans le Soudan ou qu'il eût livré quelques mois plus tôt Khartoum au mahdi? Un négrier, qui descend des Abbassides, est un personnage fort compliqué, et selon les circonstances ou le vent qui souffle, les âmes africaines sont capables des crimes les plus noirs ou des plus beaux dévoûmens. Ce qu'on peut admettre sans lui faire tort, c'est que Zebehr n'a de goût que pour les vertus qui rapportent beaucoup, qu'il eût vendu les siennes très cher au gouvernement anglais. Sans doute lord Granville a jugé que si la dépense était certaine, le résultat était fort incertain.

Désespérant d'en venir à ses fins, condamné à se passer de Zebehr, Gordon ne vit plus qu'une solution aux cruelles difficultés dans lesquelles il se débattait; cette solution, c'était le Turc. Pourquoi le corps expéditionnaire anglais n'appelait-il pas à son aide les soldats du sultan, plus intéressé que personne à en finir avec le mahdi, qui parlait ouvertement de le détrôner, de détruire l'empire ottoman, de couper cet arbre pourri qui n'était plus bon que pour le feu? L'Angleterre se devait à elle-même de reprendre Berber, de rouvrir la route du Sennaar, après quoi, l'honneur étant sauf, elle abandonnerait le Soudan au padischah, pour qu'il le gouvernât à sa façon. Quant aux provinces de l'équateur, Gordon les offrait généreusement au roi des Belges, en l'engageant à venir les chercher. « Que 3,000 Turcs, écrivait-il, débarquent à Massouah et marchent sur Kassala pour la débloquer, que 6,000 se portent de Souakim à Berber pour nous rejoindre à Khartoum. Qu'on s'empresse de leur donner deux millions de livres sterling et qu'on leur cède au plus vite le Soudan. Si vous le rendiez à l'Égypte, nous aurions avant deux ans un autre mahdi. Zebehr ou le Turc, vous n'avez pas d'autre choix. Que vous choisissiez l'un ou l'autre, l'esclavage fleurira dans le Soudan, mais vous serez tranquilles en Égypte. Si vous ne savez pas prendre votre parti, vous vous préparez mille ennuis, mille dangers, et vous ferez une campagne infructueuse et sans gloire, car le jour où vous quitterez Khartoum, le mahdi en prendra possession. Il dira tout haut qu'il vous en a chassés, et sa voix portera jusque dans l'Inde, ce qui vous sera fort désagréable. »

Le cabinet anglais goûta cette seconde proposition aussi peu que la première. De plus en plus, il se désintéressait du Soudan, il renonçait même à sauver les garnisons, il ne craignait pas de déclarer que le corps expéditionnaire qui se disposait à partir et qui ne partait jamais n'était destiné qu'à sauver Gordon, et Gordon s'en indignait: « Non, disait-il, ce n'est pas moi que vous viendrez sauver à Khartoum, c'est votre honneur en souffrance. Vous êtes liés par vos pro-

messes, et si les garnisons sont massacrées, ce sang versé comme de l'eau rejaillira sur vous. » Aussi bien, s'il ne s'agissait que de lui et de sa sûreté, il était homme à y pourvoir lui-même, à s'en aller quand il lui plairait, en choisissant son heure et son chemin. Mais il entendait ne partir que le dernier, quand tout le monde serait sauvé. Il se tenait engagé d'honneur à courir jusqu'au bout la fortune des habitans de Khartoum, de ces pauvres gens qui croyaient en lui, qu'il avait encouragés dans leur résistance et exposés aux féroces ressentimens, aux implacables fureurs du mahdi. Les abandonner à ses vengeances! plutôt mourir!

C'est ainsi qu'il préparait longtemps d'avance le discours qu'il tiendrait à lord Wolseley, le jour où l'armée de secours ferait son entrée à Khartoum. Hélas! elle n'y devait jamais entrer, et par instans Gordon s'en doutait, après quoi le courage lui revenait et avec le courage la gaîté. Il ne désespérait pas de sortir de son guêpier, et d'en sortir avec gloire. Une fois parti, il comptait s'en aller au Congo, en passant ou par Bruxelles ou par les provinces de l'équateur; mais il était bien résolu à ne plus revoir l'Angleterre. C'était le pays de l'ennui. Le monde et ses fausses vertus, ses stupides servitudes, ses sots caquets, les discours d'apparat, les dîners de cérémonie, des visages qui sont des masques et des masques qui sont des visages, ô misère! ô vanité! « J'aimerais mieux finir ma vie chez le mahdi, dans la robe d'un de ses derviches, que de m'en aller à Londres pour y dîner chaque soir en ville. » Mais il n'était pas au Congo, il était à Khartoum, où des Bédouins l'assiégeaient, et pour tromper le mortel ennui de sa dure captivité, il employait ses loisirs à consigner dans son journal les incidens de chaque jour.

Un homme tué par un obus, les balles qu'échangent deux sentinelles, une barque qui s'engrave, quelques têtes de bétail capturées par le commandant d'un fort, un vapeur envoyé en reconnaissance sur le Nil blanc ou sur le Nil bleu, les moindres mouvemens de l'ennemi, les rapports des espions, les contes de ma mère l'Oie débités sans vergogne par les déserteurs arabes, il tient note de tout. On lui apprend qu'un Français est arrivé à Obeïd, dans la capitale du mahdi. Il s'imagine que ce Français est l'auteur de *la Vie de Jésus*, « lequel, dans son dernier livre, a pris congé du monde, et qu'on assure être parti pour l'Afrique sans esprit de retour. » Il se promet que si jamais cet illustre ermite vient à Khartoum et se présente aux avant-postes, il ira le voir, et il ajoute : « Renan est un ancien prêtre catholique romain, devenu un grand arabisant; je le crois un homme très malheureux, un esprit agité et inquiet. » Il avait eu pourtant l'occasion de le voir à Londres, et il le croyait très malheureux. Il ne faut pas demander à un inspiré de connaître les hommes et de lire leur destinée sur

leur visage. Les écritures les plus limpides lui font l'effet d'un grimoire.

Son Journal lui servait aussi à soulager son cœur, à épancher son fiel, à régler ses comptes avec les gens qui lui avaient dit : « Comptez sur nous, soyez tranquille, nous vous soutiendrons. » Qu'avait-on fait pour le soutenir? Peu s'en fallait qu'il n'imputât à lord Wolseley des desseins pervers, des lenteurs calculées et scélérates. On voulait donner au mahdi le temps de prendre Khartoum et de tuer Gordon, après quoi l'expédition deviendrait inutile, on pourrait se dispenser de la faire et d'y risquer sa peau : « Je ne vois dans toute l'histoire rien qui approche d'une telle perfidie, si ce n'est Urie trahi par David ; encore y avait-il une femme dans cette affaire, et autant que je le puis croire, il n'y en a point dans la mienne... Que ne fait-on lire Plutarque à nos jeunes officiers ? Ils y apprendraient beaucoup de choses, car ils n'ont pas l'air de se douter que l'homme qui tient sa parole remplit le plus élémentaire des devoirs. Mais qui lit Plutarque aujourd'hui ? » Il écrivait encore : « Je déclare que si la France avait aujourd'hui voix au chapitre dans les affaires d'Égypte, nous n'en serions pas où nous en sommes. Si vous ne trouvez pas de chevalerie dans votre propre maison, vous feriez bien d'en emprunter un peu à votre voisin... Mais quelle contradiction il y a dans la vie ! Je hais le gouvernement de Sa Majesté pour avoir abandonné le Soudan après avoir causé tous ses malheurs, et cependant je crois que Notre-Seigneur gouverne le ciel et la terre, je devrais le haïr, et sincèrement je ne le fais pas. »

La colère qu'il ressentait contre ses compatriotes n'était égalée que par le mépris que lui inspiraient les quatre prêtres et les six sœurs de la mission autrichienne d'Obeïd, qui tombés aux mains du mahdi, s'étaient faits musulmans. Il pardonnait facilement aux sceptiques qui ne voient que des fables, des mythes dans l'évangile ; mais les renégats lui faisaient horreur, il n'admettait pas que, même dans la situation la plus désespérée, on abjurât sa foi pour sauver sa tête. Les six religieuses, de gré ou de force, s'étaient laissé marier avec des Grecs : « C'est le pape qui ne sera pas content ! Il était réservé au mahdi d'accomplir pour la première fois l'union des deux églises. » Il opposait à cette douloureuse défaillance l'héroïque obstination d'un petit mahométan, qui, arrêté par les Bédouins, sans se soucier de leurs bourrades, s'était écrié résolument qu'il ne se ferait jamais derviche, qu'il était aussi bien le mahdi que Mahomed-Achmet lui-même, qu'on pouvait le tuer si l'on voulait. « Il paraît que la scène était splendide. Ce petit bonhomme, âgé de neuf ans, avait l'œil en feu ; il gesticulait, trépignait comme un furieux. » La sincérité courageuse était pour Gordon la première des vertus ; il estimait médiocrement les autres.

Il avait cru quelque temps que le mahdi était un illuminé, un vrai fanatique, prenant au sérieux sa mission, son métier d'apôtre et de

prophète. Il fut chagriné d'apprendre que, ne possédant pas le don des larmes, le fils d'Abdallah, dans toutes les occasions où il lui convenait d'avoir l'air de pleurer, avait soin de fourrer du poivre sous ses ongles et de les porter à ses yeux : « Cela m'a gâté mon mahdi, disait-il, et ce serait une dure humiliation que de reconnaître pour son vainqueur un charlatan de cette espèce. C'est égal, je recommanderais volontiers sa recette aux hommes d'état qui ont quelque tripotage à se faire pardonner; mais il faudrait les avertir que les ongles doivent être longs pour contenir le poivre. » Puis il pensait à Cambyse, fils de Cyrus, à l'armée des Perses engloutie dans le désert, et ses chagrins lui semblaient moins lourds; ou feuilletant sa bible, il relisait ces terribles paroles d'Ézéchiel : « Voici, c'est à toi que j'en veux, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile qui te couches au milieu de tes rivières et qui dis : Mon fleuve est à moi, c'est moi qui l'ai fait... L'épée fondra sur l'Égypte, et l'épouvante sera répandue dans l'Éthiopie. J'arroserai de ton sang le pays où tu nages, je remplirai les vallées de tes débris et les ravins seront pleins de toi. »

Plus souvent encore, oubliant Ézéchiel et Cambyse, les Bédouins et Gordon, il s'amusait à étudier les gens qui l'entouraient, à leur tâter le pouls, à mettre leur vaillance et leur dévoûment à l'épreuve. Dans ses jours de belle humeur, il lui semblait qu'il n'y a pas dans le monde de paysage aussi intéressant qu'une âme humaine. Passant en revue toutes les races, tous les peuples qu'il avait pratiqués, il donnait la préférence aux Chinois; puis venaient les noirs, les vrais noirs, ceux qui sont aussi camus que des singes. Il accordait quelque estime au peuple couleur chocolat du Soudan. Pour les fellahs à la face de carême, ils avaient sa pitié, ils n'avaient pas sa sympathie. Toutefois, il reconnaissait qu'après tout, comme la plupart des hommes, ces pauvres diables, raccolés de force, qu'on envoyait au feu sans leur dire pourquoi, n'étaient ni des héros, ni des couards, qu'ils se comportaient assez bravement quand il y avait de grandes chances de gagner la bataille, qu'autrement ils se souvenaient du fameux proverbe oriental : « Deux hommes ne peuvent tenir ensemble à la même place; si tu viens, je m'en vais. » Quand des déserteurs se présentaient auprès de lui, son plus grand plaisir était de leur donner un dollar, puis de les conduire devant l'une des glaces qui décoraient son palais, objet tout nouveau pour eux. Il jouissait de leur ébahissement. Les plus camus, ceux qui n'avaient aucune prétention à avoir un nez, heureux de se voir pour la première fois et de se trouver beaux, dansaient de joie devant la glace. Un autre, affreusement galeux, refusait de se reconnaître et demandait d'un air farouche : « Qui est-ce donc? » De noires souillons du désert, *black sluts*, se prenant pour des Vénus, fourraient leur main tout entière dans leur bouche, ce qui est au Soudan le plus grand signe de virginale modestie. Gor-

don en concluait que, dans les pays où il n'y a pas de miroirs, un homme qui viendrait à se rencontrer aurait besoin d'un introducteur pour le présenter à lui-même.

Assurément, ce paladin, ce chevalier sans peur, amoureux des entreprises, n'appartenait pas comme Hamlet à la famille des rêveurs et des irrésolus; mais il était sujet comme lui au repentir, aux écœuremens qui paralysent la volonté, et comme lui, il disait quelquefois : « L'homme ne me plaît guère, ni la femme non plus. » Quand ce grand philanthrope, qui avait ses heures de misanthropie, se dégoûtait de notre espèce, il reportait sur les animaux toutes ses attentions, toutes ses tendresses. Tantôt il contemplait un vol de grues passant majestueusement sur Khartoum, et il pensait aux grues d'Ibycus. Tantôt il suivait du regard de superbes faucons rôdant autour du palais, et il se demandait s'ils étaient destinés à lui crever les yeux. Il avait pris en grande affection une souris qui, après le départ de l'*Abbas*, avait remplacé à sa table le colonel Stewart et qui venait manger dans son assiette ; il la laissait faire ; il s'était aperçu qu'elle était pleine et qu'il lui devait des égards. Il s'occupait aussi d'un dindon, logé au sérail ; ce dindon n'était pas aimable, il avait tué plusieurs de ses petits et une de ses poules, « apparemment pour quelque infidélité de harem ou pour quelque correspondance avec le mahdi. » Gordon admirait les colères de ce mari jaloux et intraitable, de ce sultan à la tête bleue, aux caroncules écarlates, qui ne souffrait pas qu'on approchât de ses femelles. Il rendait hommage et à sa beauté et à sa vaillance. Il disait à ce propos : « Je suis de ceux qui croient à la préexistence comme à la vie future des animaux. » Gordon n'a pas toujours cru à l'humanité, et il semble que, par instans, il dût faire un effort sur lui-même pour continuer de croire à la Providence; mais, heureux ou malheureux, il a toujours aimé les bêtes. Il y a quelque chose entre elles et les héros; comme eux, elles ont la candeur de l'instinct et elles ne savent pas ce qu'elles font. On eût été mal venu à soutenir devant Gordon que Dieu ne s'intéressait pas à son coq d'Inde, qu'il ne lui ménageait pas quelque part la surprise d'une heureuse résurrection et d'un corps glorieux.

« Comptez les mois, je vous prie : mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et la moitié de novembre, et ils ne sont pas encore ici ! En vérité, je le déclare, c'est un manque de parole, c'est la violation d'un traité. » Non-seulement ils n'arrivaient pas; était-il prouvé qu'ils fussent en route ? On le disait, on l'affirmait; on avait dit et affirmé tant de choses ! Dans chaque tourbillon de sable que soulevait le vent du désert, on croyait apercevoir des habits rouges, après quoi le sable retombait, le désert rentrait dans son silence. « Voulez-vous voir des Anglais? disait Gordon. Allez au Caire, je vous dirai dans quel hôtel vous les trouverez; je vous jure qu'ils y sont encore. »

Il ne croyait plus à rien qu'à son malheur. Il avait écrit le 13 octobre ; « Khartoum sera pris à la barbe, sous le nez du corps expéditionnaire. L'Angleterre a été faite par des aventuriers et non par son gouvernement, et c'est par des aventuriers qu'elle gardera sa place dans le monde. » D'heure en heure, la catastrophe approchait; il la voyait venir : « Encore deux mois, encore deux semaines, encore dix jours, et il faudra se rendre ! » La question était de savoir s'il se déroberait à son désastre en faisant jouer une mine et sauter son palais, ou si, bravant le mahdi, il lui donnerait le spectacle d'un chrétien qui confesse sa foi dans les supplices. Ce n'était pas la mort qui lui faisait peur, c'étaient les hontes de la défaite qui épouvantaient sa fierté. Il est permis de croire qu'elles lui furent épargnées. Selon la version la plus vraisemblable, il a péri dans une émeute, dans une bagarre, sous les coups d'une populace irritée par de longues souffrances et à laquelle le visage du mahdi semblait moins redoutable que la famine. N'avait-il pas dit que c'est le ventre qui gouverne le monde? Depuis longtemps d'ailleurs, il se tramait des complots autour de lui. Il avait arrêté, puis relâché quelques suspects. Les traîtres et les affamés l'ont sommé de se rendre; il s'y refusait, on le massacra. Il était écrit que cette histoire finirait ainsi.

Hussein-Pacha, l'ex-gouverneur de Berber, qui vient d'être accueilli si gracieusement à Alexandrie par des gens qui s'étaient promis de le pendre, affirme que le mahdi eût bien volontiers ressuscité Gordon. Nous croyons sans peine que la perte d'un otage d'un si grand prix lui a été sensible, qu'il l'a pleuré sincèrement sans avoir besoin de porter à ses yeux des ongles pleins de poivre. Il a dû trouver pourtant quelque douceur à prendre possession de ce cadavre et de la capitale du Soudan. Mais son triomphe, paraît-il, a été court. Celui que l'ange Azraïl devait conduire au Caire, puis à La Mecque, celui qui se proposait de détrôner le padischah et qui annonçait dans ses proclamations qu'il abolirait les Korans, fermerait les mosquées et remplacerait tout par le mahdi, est mort, assure-t-on, à Gabra, le 29 juin. C'est la petite vérole qui a mis un terme à ses pompeuses destinées; elle ne respecte rien, pas même les messies.

Nous doutons que le fils d'Abdallah soit longtemps regretté. Il régnait par la crainte; on l'accusait d'avoir le cœur farouche, des mains rapaces et ce sourire qui fait peur. Le désert africain a ses enfantemens, il n'a pas le secret des choses qui durent; il a ses épopées, ses chansons de geste, il n'a pas d'histoire. Il en est des empires extraordinaires qu'on y voit paraître ou disparaître comme du ricin miraculeux qui sortit de terre pour ombrager la tête du prophète Jonas. Un ver le piqua; un jour l'avait vu grandir et monter jusqu'au ciel, ce fut assez d'une nuit pour le faire rentrer dans son néant.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

ALEXANDRE DUMAS.

Anecdotes, souvenirs, études ou mémoires, comme on voudra les appeler, il en pleut depuis quelques années sur l'auteur de *la Tour de Nesle* et des *Trois Mousquetaires ;* — c'est Alexandre Dumas que je veux dire et non pas Auguste Maquet ou Frédéric Gaillardet, car on pourrait s'y tromper ; — et à mesure qu'on le lit moins ou qu'on le joue plus rarement, vous diriez qu'on en parle, qu'on en discourt, qu'on en écrit davantage. La critique elle-même, maintenant qu'il est mort, honore son œuvre d'une attention qu'elle ne lui marchandait pas seulement, mais qu'elle lui refusait de son vivant ; nous l'entendons nommer au-dessus de ses anciens rivaux de popularité : Frédéric Soulié, Eugène Sue, Balzac, George Sand, à côté de Lamartine et de Victor Hugo ; c'est « l'influence prédominante, » c'est « l'élément sympathique » du mouvement romantique de 1830 ; et, peu s'en faudrait, si nous laissions dire, que l'on n'en fît bientôt, comme de tant d'autres, il est vrai, « l'homme du siècle. » L'auteur de *la Tour de Nesle* et des *Trois Mousquetaires* a déjà deux statues ; l'auteur des *Méditations* n'en a qu'une, et celui des *Nuits* n'en a pas.

J'en sais bien l'une au moins des raisons : d'autres sont les fils de leur père, et Alexandre Dumas est le père de son fils. Qui prononce aujourd'hui les noms de Frédéric Soulié, par exemple, ou d'Eugène Sue? Cependant *la Closerie des Genêts* est-elle bien au-dessous de *Paul Jones*

ou de *Louise Bernard*, d'*Antony* même ou d'*Angèle?* et *les Mystères de Paris*, pour la machination de l'intrigue, une certaine vérité des caractères, et l'intérêt vulgaire, mais puissant du récit, ne sont-ils pas fort au-dessus du *Vicomte de Bragelonne* ou de *Vingt Ans après*? Mais aucun Frédéric Soulié ne continue parmi nous la notoriété de son père, et, pour veiller aux affaires de sa réputation, Eugène Sue n'a point laissé de fils. S'il en avait laissé, ce serait peut-être le nom d'Eugène Sue qui brillerait aujourd'hui de l'éclat du nom d'Alexandre Dumas, comme je suis persuadé que si Lamartine eût vécu jusqu'en 1885, tandis qu'Hugo serait mort en 1869, c'est à Lamartine que nous eussions fait les théâtrales et déclamatoires funérailles d'Hugo. Tant il est vrai que ni les chefs-d'œuvre, ni le génie, ni le talent ne suffisent, ni même l'art de les faire valoir, — lequel ne manqua sans doute à aucun de ceux que je viens de rappeler; — mais il y faut encore du bonheur, de la chance, et cette petite part de fortune qui corrompt jusqu'à la justice de la postérité. Le vieux Dumas l'aura eue dans la personne de son fils, d'un fils qui laissera certainement une trace plus profonde que son père, une empreinte plus originale, une œuvre plus durable dans l'histoire de son temps; et à ce point que nous-même aujourd'hui, voulant essayer de ramener à ses vraies proportions la physionomie littéraire de l'auteur d'*Antony*, c'est à l'auteur du *Demi-Monde* que nous craignons de sacrifier quelque chose de notre liberté de parler.

Ce sont les romans d'Alexandre Dumas : *les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, qui l'ont rendu le plus populaire, mais c'est l'auteur dramatique, néanmoins, que les auteurs dramatiques, et quelques critiques d'après eux, font profession d'admirer d'abord et surtout en lui. Je n'ai pas le droit de contester la sincérité de leur admiration; mais j'ai bien celui de constater qu'il s'y est mêlé, depuis tantôt quinze ans, une secrète intention d'abaisser les drames de Victor Hugo d'autant que l'on élevait les mélodrames d'Alexandre Dumas. On n'opposait ni ne pouvait opposer, et pour cause, à la préface de *Cromwell* aucune préface de Dumas, mais on donnait à entendre qu'*Henri III et sa Cour* valait bien *Marion Delorme*. La grande bataille romantique n'était plus celle du 25 février, mais celle du 30 mars 1830 ; la vraie, la décisive, la triomphante victoire n'avait pas été remportée par Hugo sur la scène du Théâtre-Français, mais par Dumas sur celle de l'Odéon ; et le nom dans l'histoire littéraire n'en était pas *Hernani*, mais *Christine, ou Stockholm, Fontainebleau et Rome*. N'en finirons-nous donc jamais de transformer ainsi jusqu'aux questions de fait en question de personnes?

Les historiens de l'avenir décideront un jour ce procès de priorité, si toutefois, dans quelque cent ans, ils lui donnent encore ce que nous

lui prêtons aujourd'hui d'importance. En attendant, ce qui n'est pas douteux, c'est qu'avec tous leurs défauts, si évidens, si monstrueux, les drames d'Hugo (j'entends ses drames en vers, *Hernani*, *Ruy-Blas*, *les Burgraves*) non-seulement supportent la lecture, mais, tels quels, sont des chefs-d'œuvre ou plus exactement des prodiges de l'art d'écrire en vers; et je ne crois pas qu'on en puisse autant dire de *Christine* ou de *Caligula*. Dumas écrivait mal en vers, et guère mieux en prose, ou plutôt il n'écrivait pas; et quand ses drames auraient d'ailleurs tous les mérites qu'on y veut voir, il leur manquerait encore d'être écrits. Lorsque l'on veut citer des exemples fameux de cacologie dramatique ou de galimatias théâtral, c'est à ce pauvre Scribe que l'on est accoutumé d'aller les demander, et le fait est qu'il les donne toujours. Mais il faudrait se souvenir que Dumas n'en est pas moins riche, et, pour ma part, plus romantiques, plus empanachés qu'ils sont, j'ose les préférer aux plus divertissans de Scribe J'en ai trouvé l'autre jour un que je me reprocherais de ne pas ici consigner pour preuve. « Le capitaine Paul est le même que l'Anglais Jones, et l'Anglais Jones est le gentilhomme que vous avez devant les yeux... Si, d'ailleurs, vous avez quelque préférence pour une nation, je serai ce que vous voudrez... Français, Américain, Anglais ou Espagnol. *Dans laquelle de ces langues* vous plaît-il que je continue la conversation? » L'interlocuteur du capitaine Paul se décide pour le français; du moins est-ce Dumas qui le dit, et sans doute se l'imagine; moi, j'aurais cru plutôt à de l'américain.

On se rappellera peut-être à ce propos que, pour justifier la manière paternelle, et un peu la sienne aussi par la même occasion, le fils a exposé, dans une de ses *Préfaces*, toute une théorie à lui du style dramatique. Ce que l'on critiquerait à bon droit dans la prose de l'orateur, de l'historien ou du romancier « fait beauté, » comme disaient nos pères, dans celle de l'auteur dramatique; les plus grands effets, au théâtre, les plus rares, les plus surprenans, se tirent de l'incorrection même ou du franc solécisme; et mal écrire, c'est bien parler. Je force à dessein l'expression, pour me faire comprendre plus vite, et d'ailleurs sans aucun scrupule. C'est qu'en effet, et jusque dans ces termes excessifs, la théorie ne laisse pas de contenir une part de vérité. L'art d'écrire n'est pas identique à lui-même, comme le croient les grammairiens ou les lexicographes, et il y a une infinité de manières de bien écrire, qui varient selon les genres, c'est-à-dire selon la nature de l'effet à produire. Mais aussi, selon les personnes, il y a une infinité de manières de mal écrire, et ce n'est point du tout l'incorrection ou les licences de sa syntaxe que l'on s'est jamais avisé de reprocher au vieux Dumas.

Si Dumas écrit mal, c'est parce qu'il écrit sans respect ni souci de la phrase et du mot; parce qu'il se contente, en prose comme en

vers, de la première expression qui lui vient sous la plume, — ou sous celle de quelqu'un de ses innombrables collaborateurs; — et parce qu'enfin cette expression est toujours en dessus ou en dessous du ton: redondante, prétentieuse, emphatique aussi souvent qu'il vise à la noblesse, et vulgaire, triviale, grossière dès qu'il se croit léger. Ce qu'il y a de plus remarquable dans *Antony*, c'est peut-être la disproportion des mots avec les sentimens; et, dans *Mademoiselle de Belle-Isle* ou dans *les Demoiselles de Saint-Cyr*, il n'y a rien de si choquant que la basse qualité de la plaisanterie. Dumas écrit donc mal de la pire manière dont on puisse mal écrire, parce qu'il pense mal; et son style, si je puis me servir de ce mot, est toujours hors de la justesse et de la vérité, parce que ses personnages et les idées qu'il leur donne à traduire sont toujours hors de la nature et de la réalité. Si vous ajoutez à cela qu'il n'a ni le sentiment de la valeur intrinsèque des mots, ni celui de l'harmonie de la phrase, ni celui de quoi que ce soit enfin de ce qui constitue dans l'art d'écrire la beauté propre de la forme, vous vous expliquerez que l'on joue si peu de ses « chefs-d'œuvre, » que l'on en lise moins encore, et qu'il y en ait tant dont le titre même ne soit déjà plus connu que des seuls amateurs de théâtre.

C'est ce qui nous rend assez difficile de juger si les qualités scéniques de ces drames jadis fameux en peuvent racheter la médiocrité littéraire. On ne les apprécie, dit-on, que sur les planches, et, en attendant, on ne les y fait jamais monter. Je conviens, au surplus, que l'insuccès tout récent encore de *Charles VII chez ses grands vassaux* ou d'*Antony*, n'encourage guère les directeurs à reprendre *Angèle* ou *Catherine Howard*. Un mélodrame, *la Tour de Nesle*, dont la réapparition sur la scène, comme celle du *Courrier de Lyon*, dépend du caprice ou de la fantaisie d'un acteur; et deux comédies, plus ou moins historiques: *Mademoiselle de Belle-Isle* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*, voilà donc tout ce qui survit du répertoire de Dumas. *La Tour de Nesle* est un beau mélodrame, bien charpenté, hardiment brossé; ce n'est pourtant qu'un mélodrame. Et pour *Mademoiselle de Belle-Isle* ou pour *les Demoiselles de Saint-Cyr*, il ne me paraît pas que « l'entente » ou « le don » de la scène, — ce sont les deux mots consacrés, — y soient sensiblement supérieurs à ce qu'ils sont chez Eugène Scribe, dans telles comédies du même genre et de la même époque: *le Verre d'eau*, par exemple, ou *Adrienne Lecouvreur*. Et certes, je ne suis pas de ceux qui méprisent ou qui dédaignent Scribe; je lui reconnais, je persiste à lui reconnaître beaucoup de qualités, de grandes qualités, une fertilité d'invention singulière et une fécondité de ressources véritablement unique; mais enfin, ce n'est pas de quoi se récrier, peut-être, ni placer un homme si haut.

Dirons-nous, après cela, que si les moyens accoutumés de Scribe sont artificiels ou d'une ingéniosité trop menue, ceux de Dumas, en

général, sont faux et d'une improbabilité trop criante? On peut admettre, avec un peu de complaisance, la fable du *Verre d'eau* ou celle d'*Adrienne Lecouvreur*; mais qui peut admettre celle des *Demoiselles de Saint-Cyr*, ou qui peut supporter la donnée de *Mademoiselle de Belle-Isle*? Contentons-nous pourtant, en ayant mis ici le nom de Scribe, d'avoir indiqué, par comparaison, la place d'Alexandre Dumas dans l'histoire du théâtre contemporain. Il a travaillé « dans le drame, » et Scribe « dans la comédie : » leurs qualités ne sont pas les mêmes, ni tout à fait de même nature; mais ce sont qualités du même ordre, qualités de métier plutôt que qualités d'art, et qui sont à peu près aux grandes qualités du poète ou de l'écrivain dramatique ce que sont les qualités d'un maître ouvrier du roman feuilleton à celles d'un grand romancier. Il y a, en effet, de deux sortes de qualités en littérature : celles qui sont proprement, uniquement littéraires; on les reconnaît à ce signe qu'elles n'ont pas d'emploi en dehors de la littérature ou de l'art; et celles qui trouvent leur usage dans l'art ou dans la littérature, mais qui le trouveraient aussi bien dans les affaires, dans le commerce ou dans l'industrie, dans l'administration ou dans la politique. Ni Scribe ni Dumas n'ont jamais possédé les premières.

Dramaturge puissant, mais d'ordre inférieur, l'auteur des *Trois Mousquetaires* fut-il un grand romancier? On ne peut nier qu'il soit quelquefois amusant, mais il est quelquefois aussi bien ennuyeux, et si, pour mon supplice, on me donnait le choix entre *le Grand Cyrus* et le *Vicomte de Bragelonne*, je ne sais trop, en vérité, auquel des deux je m'arrêterais. Combien en pourrais-je nommer d'autres! Mais je ne veux pas avoir l'air, en le faisant, de me venger de les avoir lus; et j'aime mieux reconnaître ce qu'il y avait d'assez neuf, à sa date, et d'assez attrayant dans cette conception du roman historique, telle qu'on l'entrevoit dans les meilleurs de Dumas : *la Dame de Monsoreau*, par exemple, ou *les Trois Mousquetaires*, ou *le Collier de la reine*. Évidemment, si l'on veut s'y plaire, il faut commencer par oublier le peu que l'on a jamais su d'histoire, et, sur les personnages dont on croyait connaître quelque chose, il faut se préparer à y rencontrer les notions les plus extraordinaires. C'est l'histoire de France racontée par un homme qui vient lui-même de la découvrir, et refaite par l'imagination la plus naturellement extravagante, mais surtout la plus enfantine. « Si un homme bien élevé devait raconter le dernier changement de gouvernement, — écrivait Macaulay, voilà bien des années, — il dirait : Lord Goderich a donné sa démission, et par suite le roi a envoyé chercher le duc de Wellington. Un portier racontera cette histoire comme s'il avait été caché derrière les rideaux du lit du roi à Windsor. » Nous avons tous en nous un concierge qui sommeille, et c'est à lui que s'adressent les romans d'Alexandre Dumas. Si donc les commérages vous sont insupportables, si vous n'admettez pas que les problèmes de l'histoire soient

des secrets d'office ou des mystères d'alcôve, si vous croyez que l'on se moque de vous quand on vous rapporte au long les entretiens amoureux de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, si vous vous indignez enfin que l'on fasse d'Aramis et d'Athos, de Porthos et de d'Artagnan les instrumens de la grandeur de Mazarin ou de Richelieu, ne lisez pas Dumas. Mais vous pouvez le lire, le lire sans ennui, le lire même avec plaisir, si vous réfléchissez que l'histoire publique ne fait en quelque sorte qu'effleurer les sommets des choses, si vous songez à ce qu'il y a, dans la vie d'un ministre ou d'un roi, d'intervalles inoccupés, si vous vous demandez de quelle manière ils pourraient autrement les remplir que le commun des hommes, et si vous accordez enfin au romancier le droit de les remplir comme il lui conviendra pourvu qu'il vous amuse. Et, au fait, il faut qu'il nous amuse bien peu s'il ne réussit pas à l'obtenir de nous. Car nous aimons tous à connaître ce que l'on appelle, d'un mot bien expressif, les *dessous* ou l'envers des choses, et nous nous prêtons toujours avec une complaisance naïve aux mensonges plus ou moins habilement dorés de quiconque nous montre cet envers ou nous révèle ces dessous. S'en rendait-il compte, je l'ignore, et je n'irai point le rechercher; mais c'est sur ce sentiment, très humain, que Dumas a fondé son succès, et l'expérience a prouvé qu'il n'avait pas eu tort. Je voudrais seulement que l'on n'oubliât pas que, pour être « très humain, » ce sentiment ne laisse pas d'être vulgaire; que, futile dans son principe, cette curiosité de concierge est stérile, quand elle est satisfaite; et que la satisfaction qu'elle nous procure, n'ayant rien d'intellectuel, n'a rien non plus de littéraire. Les romans de Dumas ne sont pas des romans littéraires.

Il est facile de le démontrer. Combien Dumas a-t-il écrit de volumes? On ne saurait le dire et je ne crois pas que lui-même fût sûr de son compte. Mais quelque nombre qu'il en ait écrit, et ce nombre est considérable, il a pu les écrire sans qu'il s'y rencontre une page que l'on en voulût détacher, une situation vraiment et largement humaine, un caractère seulement qui se tienne. Des aventures invraisemblables, et d'autant plus invraisemblables qu'il persiste à les encadrer dans la réalité de l'histoire; des dialogues interminables où tout le monde parle la langue et surtout le langage de Dumas; des réflexions saugrenues quand elles ne sont pas puériles; d'ailleurs pas ombre d'élévation ou de délicatesse, mais de la bonne humeur, et tout cela roulant au hasard d'une certaine verve impétueuse, hardie, intarissable: voilà, je crois, les romans de Dumas, et je ne parle que de ceux que l'on lit. On me permettra de n'invoquer ici ni le nom de George Sand, ni celui de Balzac. Mais quelques caractères du roman d'Eugène Sue, des *Mystères de Paris* ou du *Juif errant*, sont demeurés populaires. N'en est-il pas même un ou deux, si j'ai bonne mémoire, qui sont devenus presque proverbes? Mais je défie bien le plus assidu lecteur d'Alexandre Dumas de me

citer une seule femme dans l'œuvre de son romancier, et, en fait d'hommes, j'ai beau chercher, je n'y trouve en tout et pour tout que le seul d'Artagnan. Parmi les centaines ou les milliers de marionnettes que Dumas a fait mouvoir, il n'y a que d'Artagnan qui vive; et tout ce qui vit dans ses autres romans n'est qu'un agrandissement ou une réduction de ce cadet de Gascogne. Disons du moins qu'il est bien à Dumas, s'il ne faut dire qu'il est Dumas lui-même. Appellerai-je pourtant un grand romancier, l'homme qui n'a pu créer de son fonds que ce seul type? Lisez d'ailleurs ceux de ses romans qui ne s'appuient pas à l'histoire : c'est vraiment la médiocrité même, et je n'en veux excepter ni *Monte Cristo*, ni *les Mohicans de Paris*. Des aventures, toujours des aventures, sans intérêt et sans signification, sans base et sans portée, des contes flagrans d'invraisemblance, des contes à dormir debout. Je préfère *Aladin, ou la Lampe merveilleuse*. En fait de romans de Dumas, il n'y a de lisibles aujourd'hui que ses romans plus ou moins historiques.

Encore ne le sont-ils pas tous, et pour une raison qu'il faut bien que je touche; ils se ressemblent trop; et non pas malheureusement comme les œuvres d'un artiste, mais comme les produits d'un manufacturier. Nous ne faisons pas un reproche à Dumas d'avoir beaucoup écrit, s'il pouvait beaucoup écrire; mais cette manière de mettre en coupe réglée l'histoire de France tout entière, et, après l'histoire de France l'histoire universelle, d'appliquer mécaniquement sa facilité d'improvisation au XVIe siècle d'abord, puis au XVIIe, puis au XVIIIe, puis au XIXe, de débiter en feuilletons, quand la matière vient à manquer, les évangiles eux-mêmes, la parabole du Bon Pasteur et le jugement de Ponce-Pilate, et d'exploiter enfin, — n'importe le moyen, mais toujours fructueusement, — cette superstition dont le public se prend quelquefois pour un nom, qu'y a-t-il de plus marchand et de moins littéraire, et si c'est de l'industrie, peut-on dire seulement que ce soit de l'industrie d'art? Ne vous y trompez pas, en effet, et sous cette « merveilleuse » fécondité que l'on vante, reconnaissez au fond une stérilité grande. Car l'histoire lui donne les faits, les caractères, les dénoûmens qu'il faut bien qu'il respecte, ne pouvant pas enfin nous raconter que Charles Ier, roi d'Angleterre, est mort « comme un bon citoyen dans le sein de sa ville » ou que Louis XIV est tombé, dans la fleur de son âge, sous le poignard d'un assassin. Son unique procédé consiste donc à noyer la réalité dans un flot d'inventions romanesques, ridicules souvent, identiques toujours; duel, enlèvement, séduction, combat, évasion, guet-apens et le reste; mais il n'y a vraiment rien de plus simple, et si personne depuis lui ne s'est avisé de recommencer, c'est qu'il a lui-même tant et si copieusement saigné cette veine qu'il l'en a tarie. « J'aime vos romans en vingt et un

volumes, lui écrivait à ce propos un grand romancier, Thackeray, l'illustre auteur d'*Henry Esmond*, et j'aime surtout vos continuations. Je n'ai pas passé un mot de *Monte-Cristo*, et j'éprouvai un vrai bonheur, lors qu'après avoir lu les douze volumes des *Trois Mousquetaires*, je vis M. Rolandi, l'honnête libraire qui me loue des livres, m'en apporter douze autres sous le titre de *Vingt Ans après*. Puissiez-vous faire vivre jusqu'à cent vingt ans Athos, Porthos et Aramis, afin de nous gratifier de douze volumes encore de leurs aventures! » Et, comme sans doute il craignait que le naïf orgueil de Dumas ne prît la raillerie pour un éloge, il se donnait le plaisir d'ajouter : « Et maintenant pourquoi ne vous empareriez pas aussi des héros des autres? Ne pensez-vous pas qu'il est plus d'un roman de Walter Scott que ce romancier a laissé incomplet?.. Personne ne me fera croire que les événemens de la vie de Quentin Durward se soient terminés le jour où il épousa Isabelle de Croye. Les gens survivent au mariage, il me semble... Le dénoûment d'*Ivanhoe* ne me satisfait pas davantage, et je suis certain que l'histoire ne peut finir où elle s'arrête. » En effet, et peut-être est-ce là le secret de ses nombreuses collaborations, toute l'invention de Dumas n'allait qu'à reprendre, allonger surtout, épuiser les inventions des autres. Entre ses mains, la nouvelle devenait roman, le roman engendrait un cycle: de ce cycle on tirait un, deux, trois, quatre drames : heureux encore quand on ne racontait pas l'histoire de ces drames à leur tour! et on recommençait quand on avait fini. C'est le mépris même de la littérature érigé en loi de la littérature, et l'homme qui le professa, non seulement ne fut pas un grand romancier, il ne fut même pas un artiste.

Il est resté cependant populaire, et le monde entier connaît son nom. Pourquoi cela? Sans doute pour une ou deux des raisons que nous avons dites, parce qu'il y avait entre la nature de son talent et celle de l'imagination populaire des affinités électives, mais surtout parce que personne comme lui ne posséda l'art de se faire bruyamment valoir. Il n'a pas inventé la « réclame, » mais il en eût été digne; et si son imagination fut féconde, c'est en hâbleries colossales. Parcourez quelques-unes des *Préfaces* qu'il a mises à ses drames : « *Catherine Howard* est un drame d'imagination procréé par ma fantaisie ; Henri VIII n'a été qu'un clou auquel j'ai attaché mon tableau. Je me suis décidé à agir ainsi parce qu'il m'a semblé qu'il était permis à l'homme qui avait fait du drame d'exception avec *Antony*, du drame de généralité avec *Teresa*, du drame politique avec *Richard Darlington*, du drame d'imagination avec *la Tour de Nesle*, du drame de circonstance avec *Napoléon*, du drame de mœurs avec *Angèle*, enfin du drame historique avec *Henri III*, *Christine* et *Charles VII*, de faire du drame extra-historique avec *Catherine Howard;* c'est un nouveau sentier que j'ai

percé, voilà tout... » Mais lisez surtout ses *Impressions de voyage* et lisez les *Mémoires*, car c'est là que vous trouverez le vrai mot de sa popularité.

Peut-être avait il fini lui-même par le croire; en tout cas, il a su persuader à ses contemporains qu'il vivait naturellement dans une atmosphère aussi extraordinaire que celle de ses héros favoris; qu'il suffisait, comme son d'Artagnan, qu'Alexandre apparût quelque part pour qu'aussitôt il s'y manifestât quelque chose d'insolite; et qu'il se dégageait enfin de lui du merveilleux. Toutes les qualités, il se les attribue : celles du corps et celles de l'esprit, la force et l'adresse, le sang-froid et l'audace, la décision et la fermeté, la science et l'imagination, le talent et le génie ; — tous les arts et tous les métiers, il les connaît à fond : la gymnastique et la danse, l'escrime et l'équitation, la musique et la peinture, la politique et la guerre, la cuisine et la carrosserie ; — toutes les aventures que l'on taxe dans ses romans d'invraisemblance ou d'impossibilité, il les a eues lui-même : « il a tué des éléphans à Ceylan, des lions en Afrique, des tigres dans l'Inde, des hippopotames au Cap, des élans en Norvège, des ours noirs en Moscovie, et des ours blancs au Spitzberg; » il a pris des barricades, il a fait des révolutions ; — ou plutôt que n'a-t-il pas fait, et surtout que n'eût-il pu faire si son siècle ingrat ne lui en eût marchandé les moyens? Sans doute, on sait que ce sont des vanteries, que ce Gascon n'a pas vu la moitié des contrées qu'il décrit de bonne foi, qu'il n'a pas eu le quart des aventures qu'il se prête si libéralement. On le lit cependant, on l'écoute, on devient insensiblement son complice; et c'est ainsi qu'au personnage réel se substitue dans l'histoire anecdotique d'un temps le personnage légendaire. Le Dumas populaire n'est pas le vrai Dumas, mais un Dumas inventé par Dumas, — et accepté comme tel par la naïve crédulité des foules.

C'est aussi bien pourquoi, lorsque son œuvre depuis longtemps sera tombée dans l'oubli, les critiques n'en referont pas moins la biographie du vieux Dumas. Elle aura cela pour elle, tout d'abord, — et ce n'est pas le moindre élément d'intérêt d'une biographie, — qu'il sera très difficile, pour ne pas dire impossible, d'y démêler le vrai d'avec le faux. Il s'ensuivra d'infinies discussions, et le nom de Dumas en profitera. Mais si jamais on parvient à la tirer au clair, elle aura cela pour elle encore de différer assez profondément de la plupart de nos biographies littéraires. Dumas a moins vécu qu'il n'a voulu nous le faire croire, mais il a vécu beaucoup, et de cette vie désordonnée dont les bourgeois aiment tant à lire les récits. Il court de lui des mots et sur lui des anecdotes à défrayer plusieurs volumes, et quand on en aura rejeté les trois quarts, il en restera toujours de quoi faire une biographie plus pleine et plus divertissante que celle même de Lamar-

tine ou d'Hugo. Car nos écrivains français se donnent quelquefois de grandes libertés dans leurs livres, et de cavalières allures; mais ils vivent, en général, d'une vie très volontiers bourgeoise, régulière et même un peu casanière. Si, d'ailleurs, il y a des aventures dans la biographie de quelques-uns d'entre eux, ce sont à peine des aventures, lesquelles même, pour l'ordinaire, n'ont pas eu ce retentissement qui nous autoriserait seul à nous en occuper.

C'est qu'il faut le dire à leur honneur, la plupart ont vécu pour leur art et non pas, comme Dumas, pour le plaisir et la joie de vivre. Livré de bonne heure à lui-même, jeté dans le combat de l'existence avec des appétits formidables, ce que ce gros homme a passionnément aimé, c'est la vie; et la vie l'en a récompensé en lui donnant tour à tour ce qu'elle réserve de jouissances à ceux qui la savent exploiter. Là est le durable intérêt de la biographie de Dumas, et là par conséquent la popularité durable de son nom. Sa vie est encore son meilleur ou son plus amusant ouvrage, et le plus curieux roman qui demeure de lui, c'est celui de ses aventures. Il n'a pas tout vu, mais il a tout voulu voir; comme dit l'un de ses derniers biographes, « il s'est mêlé d'office à tous les événemens, à toutes les bagarres, » et partout en acteur, pour y jouer son bout de rôle. Que ce rôle, d'ailleurs, ait plus d'une fois été celui de la mouche du coche, il n'importe guère, et ce n'en est pas moins une occasion de faire défiler sous les yeux du lecteur, à profil perdu, les personnages eux-mêmes du drame ou de la comédie de l'histoire. Telle est bien, si je ne me trompe, dans le siècle où nous sommes, la chance unique de Dumas. Sa vie fut remplie d'événemens qui n'ont que de lointains rapports avec la littérature, mais sa littérature, vaille que vaille, les a, si je puis ainsi dire, incorporés dans l'histoire de son temps. La popularité d'un artiste ou d'un écrivain ne se mesure pas nécessairement à la valeur esthétique ou littéraire de son œuvre, et Dumas précisément en est un remarquable exemple.

Je me reprocherais d'ailleurs comme une injustice de ne pas ajouter que, s'il fut colossal, son orgueil fut cependant naïf et que sa vanité se tempéra d'une bonhomie réelle. Avec tous ses défauts, et si nous en croyons le témoignage de ceux qui l'ont connu, Dumas ne fut pas un mauvais compagnon. C'est ici toutefois qu'il serait utile de pouvoir démêler le vrai d'avec le faux, et discerner dans sa biographie l'histoire d'avec la légende. Du moins, et assez souvent, dans les éloges pompeux qu'il faisait de ses rivaux de popularité, m'a-t-il semblé qu'il se louait lui-même en eux du choix de ses amitiés plutôt qu'il ne rendait hommage à leur talent ou à leur génie. En ce temps-là d'ailleurs, comme de notre temps, c'était à charge de revanche que l'on se donnait de l'encensoir à travers le visage. Et puis, sont-ce bien des

vertus si louables que cette facilité d'accès et cette banalité d'accueil? En même temps qu'un peu de bienveillance ne trahissent-elles pas beaucoup d'indifférence et d'égoïsme aussi? L'ami du genre humain n'est-il pas souvent et uniquement le sien? Mais enfin, histoire ou légende, la bonhomie de Dumas est devenue un trait de son personnage, et ce trait encore n'aidera pas médiocrement à le rendre, comme on dit, *sympathique*. Et ce sera là la supériorité, si l'on veut, qu'il aura sur plusieurs de ses illustres contemporains, mais ce sera certainement la seule.

Car, pour son œuvre, et c'est à cette conclusion que tout ce que nous en avons dit se ramène, de tant de romans ou de drames il ne se dégage pas même une conception de la vie, et au nom de cet homme qui se vantait d'écrire, bon an mal an, ses vingt-quatre volumes, je ne sache pas une idée que l'on puisse attacher. Peut-être est-ce pour cela qu'il est si amusant, puisque c'est toujours là que ses admirateurs en reviennent. Oui, on le trouverait moins amusant s'il nous faisait penser; on le trouverait presque ennuyeux s'il nous obligeait à réfléchir sur nous-mêmes et sur l'homme. Au contraire, un enfant peut comprendre *les Trois Mousquetaires;* et de combien de cuisinières *Monte-Cristo* a-t-il fait les délices? Nous cependant, qui ne sommes plus des enfans, et qui, sans être aristocrates pour cela, ne saurions admettre que le suffrage des gens de maison fasse loi, considérons un peu ce que c'est qu'un auteur amusant et de quel prix, le plus souvent, il lui faut payer cet éloge. Au XVIIe siècle, ce n'était pas Corneille ni Racine que l'on trouvait amusans, ce n'était pas même Molière, c'était La Calprenède et c'était Gomberville, c'était surtout l'honnête Mlle de Scudéri. Sa popularité, malgré Molière et malgré Boileau, dura près de cent ans, jusqu'au jour où l'auteur de *Cleveland* et du *Doyen de Killerine* la lui ravit définitivement. A son tour, ce fut lui, Prévost, qui pendant plus d'un siècle passa pour amusant, et non pas l'auteur de *l Esprit des lois* ou celui de l'*Émile*, jusqu'en 1830, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le roman moderne commença d'apparaître. C'est ainsi que Dumas nous amuse jusqu'au jour où Dumas ne nous amusera plus. Et quel sera ce jour, car on peut le prédire? Exactement le jour où un autre « amuseur » nous « amusant » davantage, Dumas, à ceux-là mêmes qu'il « amusait » le plus, paraîtra le contraire d'un auteur « amusant. »

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

S'il ne fallait que des programmes, des manifestes, des déclarations, des discours pour édifier l'opinion, pour mettre d'avance la clarté dans un grand scrutin, les préliminaires des élections prochaines commenceraient, certes, à être assez complets. Il y a déjà une assez copieuse variété de ces œuvres nées de la circonstance, destinées à mourir avec la circonstance : elles prennent toutes les formes et elles ont toutes les couleurs. Il y a les programmes des politiques, des tacticiens, des libéraux, des opportunistes, des socialistes, des révolutionnaires, des anarchistes, même de « l'alliance républicaine des radicaux et des progressistes de la Seine, » sous le nom de M. Tolain; il y a les programmes qui disent trop, beaucoup trop, à côté des programmes qui ne disent rien, qui ne se composent que de subterfuges et de réticences. Les comités sont occupés à rédiger leurs ordres du jour avant la bataille, et ces discussions qui viennent de se réveiller dans les chambres, aux derniers momens de la session, sur nos plus sérieuses affaires, sur la politique coloniale aussi bien que sur les finances, ces discussions ne sont visiblement elles-mêmes qu'un manifeste dialogué. M. Jules Ferry retrouve la parole pour essayer de réhabiliter son ministère et de se relever de sa chute. M. Clémenceau va porter son plan de campagne et ses idées à Bordeaux, sans préjudice des discours qu'il prononce au Palais-Bourbon. M. Waldeck-Rousseau, l'ancien ministre de l'intérieur, va parler en Bretagne, tandis que M. Ribot résume dans une circulaire aux électeurs du Pas de-Calais ce qu'il a dit, il y a quelques semaines, dans son discours de Saint-Pol. Le sénat lui-même s'en mêle avec ces discussions d'hier, où M. le ministre des finances, le rapporteur du budget, M. Édouard Millaud, se sont efforcés d'opposer leur optimisme aux énergiques démonstrations de ceux qui ne veulent pas fermer les yeux sur la gravité de notre situation financière. Ainsi, de tous les côtés, par toutes les voies, on s'efforce de

capter l'opinion, qui reste visiblement réservée. On s'adresse au pays, qui écoute et ne dit mot jusqu'ici, qui semble provisoirement assez sceptique, d'autant plus qu'il a quelque peine à démêler la vérité vraie dans ce tourbillon de discours contradictoires, de manifestes républicains qui, le plus souvent, ne sont pas d'accord entre eux.

Ce qu'il y a de bien clair, de plus en plus évident, ce qui se dégage de tout un ensemble de choses aussi bien que des manifestations multipliées qui se pressent à la veille des élections, c'est que les affaires de la France ne sont certainement pas dans des conditions brillantes; c'est que la république n'a gagné depuis quelques années ni en prestige ni en crédit. La république, au lieu de s'affermir, est moins assurée que jamais. Les partis républicains qui vont encore une fois se disputer la faveur populaire le sentent eux-mêmes et, en dépit de leurs jactances, ils le témoignent par ces appels pressans qu'ils adressent au pays, par cet aveu que les monarchistes sont redevenus un danger, que ce n'est pas trop de leur opposer le faisceau de toutes les forces républicaines. Ils ne s'aperçoivent pas seulement que par cet aveu ils se condamnent eux-mêmes, ils condamnent leur règne, leurs systèmes et tout ce qu'ils ont fait : car enfin, quelle est la situation ? Depuis près de dix ans, les républicains ont eu le pouvoir sans partage. Ils ont disposé du gouvernement, des magistratures, de l'armée, de l'enseignement, du budget, de la vie morale et de la vie matérielle de la France. Ils ont fait ce qu'ils ont voulu, et s'il est vrai qu'aujourd'hui tout soit redevenu incertain et précaire, que la gêne et la défiance soient universelles, qu'on soit rentré en un mot dans l'ère des périls, il faut bien évidemment que la république n'ait pas été gouvernée et dirigée pour l'honneur et les intérêts de la France, pour son propre avantage. Au fond, c'est là toute la question. Oui, en effet, le pays, après avoir fait un large crédit de patience et de bonne volonté, est arrivé à la fatigue, au malaise et au doute; il se sent troublé dans sa sécurité, dans ses intérêts, dans sa confiance, et la vraie cause, c'est que depuis quelques années on est allé à peu près au hasard, sans savoir où l'on allait, sans se créer une politique prévoyante et mesurée, sans accepter les conditions d'un gouvernement digne d'une nation comme la France. Il y a eu des passions, des guerres de parti ou de secte faites pour diviser la France, des abus de domination, des dépenses sans mesure, qui n'étaient que des captations de popularité, des témérités aventureuses, des subterfuges et des ruses de tactique parlementaire; il n'y a eu ni une politique réfléchie et coordonnée, ni un gouvernement méditant ses résolutions, et le résultat, on le voit aujourd'hui particulièrement dans ces deux questions qui viennent d'être encore une fois agitées devant les chambres, qui sont certainement une des raisons les plus sérieuses de l'inquiétude publique, — la politique coloniale et les finances.

Lorsqu'on dispute sans cesse sur cette politique coloniale qui se résume pour nous depuis quelques années dans trois questions principales : Tunis, le Tonkin et Madagascar, on se laisse aller, en vérité, à d'étranges confusions. On couvre d'un grand nom et de grands mots les plus médiocres combinaisons, les plus tristes expédiens de conduite, comme vient de le faire, une fois de plus, M. Jules Ferry dans le dernier discours par lequel il a cru relever son drapeau à la veille des élections. Qu'une nation comme la France ne doive pas se désintéresser des affaires du monde, même dans les mers lointaines, qu'elle ait pour son commerce, pour sa marine, pour son influence, des stations, des possessions choisies avec soin, la question n'est pas là, et l'ancien président du conseil s'est livré inutilement à des amplifications plus retentissantes que sérieuses. La vraie question est dans la manière de suivre cette politique dans la mesure où l'on engage l'action de la France, dans l'usage qu'on fait de ses forces et de ses ressources.

Tunis était certes un poste utile à occuper ; c'était même le point le plus immédiatement nécessaire et avantageux pour la France dans l'intérêt de son empire algérien et de sa sécurité sur cette partie des côtes méditerranéennes. Qu'est-il arrivé cependant ? On s'en souvient encore, cette affaire a été engagée et conduite au début d'une façon si étrange, si décousue, si incohérente, qu'elle aurait pu échouer ; il a fallu une sorte de force des choses et peut-être aussi un certain ensemble de circonstances diplomatiques favorables pour que tout finît par un dénoûment plus heureux que mérité par la prudence et l'habileté de nos combinaisons. — Le Tonkin était assurément une question plus délicate et plus contestable ; c'était un luxe ou une fantaisie. Admettons cependant qu'on pût céder à la tentation du Tonkin, de l'empire de l'Indo-Chine, avec l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge. Dans tous les cas, la première condition était de savoir ce qu'on faisait, de proportionner ses moyens d'action au but qu'on se proposait, de mesurer les difficultés et les avantages ; la plus simple sagesse aussi conseillait d'écouter ceux qui savaient ce que nos ministres ignoraient, ceux qui avaient eu l'occasion de traiter avec la Chine et qui connaissaient les obstacles, les résistances que nous pouvions rencontrer. Au lieu d'agir ainsi, on peut dire que nos ministères se sont jetés dans cette entreprise comme dans une aventure, sans se demander où ils allaient, qu'ils ont conquis le Tonkin sans le vouloir ou sans l'avouer, subissant la fatalité des incidens, engageant jour par jour le pays et le parlement sans leur dire la vérité, dépensant les vies humaines et les millions en détail et par subterfuge, pour finir par une véritable guerre avec la Chine, qu'on a toujours niée même en la faisant. Est-ce là sérieusement une politique ? — Tout cela est terminé, dira-t-on ; la paix est faite avec la Chine et les rapports sont renoués

par la réception récente des représentans du Céleste-Empire à l'Élysée. Nous avons le Tonkin, nous serons à Lang-son quand nous le voudrons, nous sommes à Hué et dans le Cambodge. Tout cela est à nous. Soit! c'est fini, — à la condition toutefois de conquérir ce qu'on nous a cédé, de batailler sans fin avec des bandes toujours en armes, d'avoir pendant longtemps dans la vallée du Fleuve-Rouge un corps d'occupation de trente mille hommes et d'ajouter aux 4 ou 500 millions que nous a déjà coûtés cette conquête tout ce qu'il faudra dépenser encore. C'est ce qu'on appelle une fin!

Aujourd'hui il ne s'agit plus de Tunis ou du Tonkin, il s'agit de cette expédition de Madagascar pour laquelle on vient de demander un crédit de 12 millions et qui a été justement l'occasion de cette discussion où M. Jules Ferry a déployé son programme d'extension universelle et indéfinie. Il y a deux ou trois ans déjà qu'on tourne autour de cette grande île de Madagascar, sans pouvoir y pénétrer sérieusement, sans se retirer et sans se décider à une campagne à fond : que va-t-on faire? Les uns sont assez portés à demander qu'on en finisse, qu'on se borne à garder quelques points des côtes, à s'assurer des comptoirs de commerce en traitant au besoin avec les Hovas maîtres de l'intérieur; les autres, et c'est évidemment le dernier mot du discours de M. Jules Ferry, ne reculeraient pas devant la conquête de l'île tout entière, devant une marche dans l'intérieur, sur Tananarive, pour donner à la France cette belle possession. Entre ces deux opinions le gouvernement, représenté par M. le ministre des affaires étrangères et hier encore par M. le président du conseil, ne se compromet pas, il faut l'avouer. Il veut et il ne veut pas; il n'est ni pour la politique d'abandon ni pour la politique d'aventure; il ne se livre pas aux « théories ambitieuses, » mais il entend sauvegarder « l'honneur, les droits et les intérêts de la France. » Ce n'est pas une solution, on le voit bien : c'est un expédient de réserve et d'expectative qui laisse tout en suspens jusqu'à la décision d'une chambre nouvelle et qui, en maintenant la France sous les armes, reste toujours coûteux sans compensation. Au demeurant, le crédit de 12 millions pour Madagascar est voté, et on n'est pas plus avancé : de sorte que ce système qui a été suivi depuis quelques années par le gouvernement et par une majorité républicaine laisse le pays en face des conséquences de toute une série d'entreprises, de complications toujours possibles et de dépenses inévitables. Il n'y a point, on en conviendra, de quoi être trop rassuré.

Ce qui est vrai de la politique coloniale telle qu'elle a été comprise et pratiquée depuis quelques années, ne l'est pas moins pour les finances, qui viennent d'être une fois de plus l'objet des plus sérieuses, des plus instructives discussions au sénat comme dans la chambre des députés. Ici encore on s'est payé de mots, d'illusions et de faux calculs. On a cédé à une sorte d'émulation de prodigalité,

comme si la fortune de la France était inépuisable, et dans cette voie, les ministères, au lieu de modérer les ardeurs dépensières d'une majorité imprévoyante, se sont prêtés à toutes les fantaisies, un peu par complaisance, un peu dans un intérêt commun de popularité. Assurément, une nation puissante et industrieuse comme la France peut se permettre une certaine libéralité dans l'administration de sa fortune. Elle peut donner sans parcimonie, construire des chemins de fer, réparer ou agrandir ses ports, multiplier ses écoles, doter son enseignement et ses arts, élever des monumens, améliorer la position de ses serviteurs; elle est tenue surtout de ne rien négliger pour son armée, pour la défense de son intégrité. Une nation comme la France peut faire de ces dépenses généreuses et fécondes; mais là, comme en tout, la question est dans la manière d'accomplir ces œuvres utiles, dans la mesure où l'on engage les ressources publiques, dans le choix du moment et des moyens, souvent aussi dans les circonstances. Il est bien évident qu'en voulant tout faire à la fois, sans écouter les plus simples conseils de prudence, en forçant tous les ressorts de la fortune nationale, en prétendant, par une combinaison bizarre, dégrever pour se populariser et emprunter pour répandre les subventions, on s'exposait à de prochains et inévitables mécomptes; on allait tout droit à ce qui est arrivé, à une crise qui n'est point irrémédiable sans doute, qui n'est pas du moins sans danger. C'est justement ce qu'ont montré, en traits saisissans, et M. Germain, au Palais-Bourbon, et M. Blavier, M. Chesnelong, M. Pouyer-Quertier, au Luxembourg, en refaisant une fois de plus, pour le pays qui écoute et qui paie, ce triste et cruel bilan des déficits accumulés, des abus de crédit, des dépenses démesurées, des expédiens ruineux. On peut sans doute s'étudier à pallier une situation compromise, essayer de tout expliquer, équivoquer avec les chiffres. Ce qu'on ne peut déguiser, c'est ce fait frappant et inexorable.

Lorsque le pays, à peine sorti d'une effroyable guerre, se trouvait tout à coup en face d'immenses ruines à réparer et d'une colossale rançon à payer, il ne désespérait pas de lui-même; il se montrait prêt à tous les efforts, à tous les sacrifices, et, à la faveur de ce généreux esprit, un gouvernement aussi prudent que bien inspiré ne tardait pas à refaire une situation financière toute nouvelle. Il avait réussi en peu de temps à délivrer les provinces françaises de l'occupation étrangère, à commencer la reconstitution du matériel de guerre disparu dans les désastres, à remettre en mouvement tous les services, à relever le crédit par l'ordre. Le pays restait sans doute sous le poids de lourdes charges, d'impôts aggravés, d'une dette fatalement accrue; mais toutes ces dépenses de la guerre se trouvaient liquidées. On rentrait dans les conditions d'un régime régulier; le budget, largement doté, était en plein équilibre, tout était clair. Encore une fois, la France,

portant son fardeau sans plier, retrouvait des finances libres et puissantes. C'est la situation en 1876 : quelques années passent, les républicains sont au pouvoir, maîtres de tout, disposant de tout, inaugurant l'ère nouvelle : où en est-on aujourd'hui? L'esprit d'aventure et de confusion semble être rentré par degrés dans l'administration financière. En peu d'années, les dépenses ordinaires se sont trouvées augmentées de 4 ou 500 millions pour suffire à des convoitises, à des calculs de parti, pour satisfaire des intérêts électoraux, pour rallier des clientèles. Le déficit a reparu dans le budget, grossissant d'heure en heure. En pleine paix, sans qu'il y ait eu une circonstance extraordinaire, une nécessité pressante, la dette publique s'est accrue de 7 ou 8 milliards. On a emprunté pour les départemens et pour les communes comme pour l'état, et ces jours derniers encore on discutait, on votait un emprunt nouveau de 320 millions pour alimenter les caisses des écoles et des chemins vicinaux. On a étourdiment alourdi la dette sans calculer qu'on s'exposait à épuiser d'avance un crédit dont on pouvait avoir besoin dans une crise imprévue. Et il ne faut pas dire que tout cela se retrouve, que les emprunts ravivent les sources de la richesse, qu'on a créé ce qu'on appelle d'un mot assez barbare : « l'outillage industriel, » que pour le pays les bienfaits sont en proportion de l'accroissement des dépenses. On s'est vanté d'avoir porté, depuis quinze ans, le budget de l'instruction publique de 21 millions à 136 millions. Voilà qui est au mieux. Seulement ce qu'on n'ajoute pas, c'est qu'il y a quinze ans il y avait déjà 4 millions d'élèves dans les écoles et il y en a maintenant 4,600,000 : de telle façon que pour 600,000 élèves de plus, ce budget se trouve augmenté de 115 millions. C'est ainsi en tout : on a dépensé quelquefois avec de bonnes intentions, nous le voulons bien ; mais on a dépensé sans prévoyance, sans mesure, et la pire des choses est de se payer encore d'illusions, d'un vain optimisme officiel lorsqu'en définitive la situation financière, comme la politique coloniale, se solde pour le pays par des mécomptes et des inquiétudes pour l'avenir, par des déficits et peut-être la nécessité de nouveaux impôts.

Et maintenant les faits sont là, évidens, palpables. La vérité est qu'à cette heure décisive, à la veille des élections, la situation générale du pays est, sinon irréparablement compromise, du moins assez peu assurée, et cette situation, elle est l'œuvre d'une politique qui, depuis quelques années, n'a réussi qu'à abuser des finances, à engager la France dans des aventures lointaines en même temps qu'elle réveillait par des violences de secte toutes les divisions intérieures. Toute la question est de savoir aujourd'hui si on aura le bon sens, le courage de s'arrêter, de revenir sur ses pas, de se rattacher à une politique plus ménagère des intérêts permanens du pays, de la paix des conscience, ou si, par une obstination de parti, on persistera jusqu'au bout dans un système qui a si médiocrement réussi. Tout ce qu'on peut

dire dans ces manifestes se réduit en fin de compte à cette alternative. M. le président du conseil, dans son dernier discours d'hier, faisait un appel assez mélancolique « à ce qui reste de conciliation possible entre républicains ; » mais cette conciliation ou cette concentration, comme on l'appelait il y a quelques semaines, sur quel terrain et à quel prix se ferait-elle ? Dût-elle se réaliser dans quelques départemens pour faire face à ce qu'on appelle la réaction, à quoi aboutirait-elle ? Si l'on n'a rien de mieux à offrir au pays que la continuation de la politique de ces derniers temps, il n'y a point à s'y tromper, c'est pour la république une crise peut-être décisive, — et ce sont les républicains qui l'auront préparée.

Ce n'est pas la France seule, à la vérité, qui a aujourd'hui des difficultés de politique extérieure et intérieure, des pouvoirs dans l'embarras et une crise d'élections en perspective. Le nouveau ministère qui a pris, il y a quelques semaines, la direction des affaires de l'Angleterre et qui ne peut conduire ces affaires qu'à la condition de ne pas rencontrer trop d'obstacles soit dans sa diplomatie, soit dans le parlement, ce ministère fait, assurément, ce qu'il peut; mais il a la vie laborieuse avec toutes ces questions que le ministère libéral lui a léguées en Afrique, en Asie ou en Europe, avec l'Irlande, qui est le tourment de tous les cabinets, avec une majorité qui ne lui appartient pas, qui, à tout instant, peut lui échapper et se tourner contre lui, comme c'est déjà arrivé. Le ministère tory s'étudie de son mieux à défendre sa position, à se créer un terrain où il puisse rallier l'opinion et il ne réussit pas toujours.

L'Égypte est peut-être, pour le moment, le point où il a le moins de complications à craindre, et les affaires égyptiennes, il faut l'avouer, pourraient être simplifiées dans une certaine mesure si la nouvelle de la mort du mahdi, répandue depuis quelques jours en Europe, était une réalité. Ce serait un ennemi de moins dans le Soudan, une difficulté de moins pour le rétablissement de la paix en Égypte. La question des rapports de l'Angleterre avec la Russie au sujet de l'Afghanistan reste toujours évidemment pour le ministère de lord Salisbury la plus grosse affaire, la plus sérieuse préoccupation ; elle tient toujours l'opinion dans une sorte d'attente inquiète, et peu s'en est fallu même en vérité que les Anglais ne se crussent, il y a quelques jours comme il y a deux mois, à la veille de la guerre, tant l'émotion a été vive à Londres. Ce n'était fort heureusement aujourd'hui, comme il y a deux mois, qu'une panique qu'aucune circonstance nouvelle n'avait justifiée. La diplomatie n'avait pas dit son dernier mot; les Russes n'avaient pas sournoisement fait marcher leurs troupes sur Hérat. Entre Londres et Saint-Pétersbourg, il n'y avait ni rupture, ni recrudescence d'animosité, et il est assez peu vraisemblable que le conflit éclate au sujet de cette vallée et de ces pas-

sages de Zulficar sur lesquels on dispute sans cesse sans pouvoir même arriver à les définir. L'Angleterre, après avoir renoncé à la politique de la zone neutre, après avoir placé sa ligne de défense sur sa propre frontière, n'acceptera sûrement pas les chances de la plus redoutable des guerres pour quelque territoire indécis. Au fond, c'est par la paix que tout finira encore une fois. La situation ne reste pas moins difficile, compliquée; elle n'est peut-être pas près de toucher à son terme, et le nouveau ministère se trouve dans cette situation où tout ce qu'il peut espérer de mieux, c'est de dégager la politique extérieure de l'Angleterre compromise par ses prédécesseurs.

A voir les choses de près, ce ministère est étrange. Il n'est pas certainement arrivé au pouvoir dans des conditions faciles de politique extérieure, et il ne peut guère compter sur de brillans succès pour conquérir l'opinion. Sera-t-il plus heureux dans sa politique intérieure? Il commence, dans tous les cas, il faut en convenir, par de singulières témérités; il paraît décidé à étonner l'Angleterre par l'imprévu de ses évolutions. Les conservateurs du nouveau ministère font aujourd'hui ce que lord Beaconsfield a fait dans d'autres temps avec son audacieuse dextérité. Ils s'efforcent de dérober leurs armes à leurs adversaires, en se montrant plus libéraux que les libéraux eux-mêmes, particulièrement dans leur système et dans leurs procédés à l'égard de l'Irlande. Ils vont jusqu'à une sorte de radicalisme semi-socialiste, dans l'espoir de gagner les voix des Irlandais, d'abord dans le parlement, plus tard aux élections. M. Gladstone, malgré son libéralisme hardi et éprouvé, avait été obligé, en présence des plus effroyables crimes, de recourir à toute la sévérité des lois répressives, et le dernier vice-roi d'Irlande, lord Spencer, a énergiquement demandé jusqu'au bout le maintien de ces lois. Le nouveau ministère inaugure la politique du laissez-faire universel; il désavoue presque les répressions anciennes et il admet même une revision des procès criminels jugés sous le régime exceptionnel des dernières années. Il livre tout, au risque de se réveiller en face de catastrophes nouvelles. M. Gladstone a fait le « land-act » dans l'intérêt des Irlandais et cette mesure agraire semblait déjà très hardie. Les ministres d'aujourd'hui proposent à la chambre haute une loi pour faciliter l'acquisition des terres au moyen des avances de l'état. Chose bizarre! ce sont les libéraux qui accusent aujourd'hui les conservateurs de porter atteinte à la propriété par leurs projets et par leurs actes. Le nouveau ministère peut-il du moins se flatter de conquérir ainsi les sympathies et les votes des Irlandais? Il aura peut-être momentanément l'appui des tacticiens, comme M. Parnell, et encore M. Parnell et ses amis du parlement ont-ils récemment voté contre lui. Les agitateurs, ceux qui mènent les Irlandais, ne se contentent pas de ces concessions; ils croient à une distribution prochaine et gratuite des

terres, et le ministère risque fort d'en être pour ses frais de libéralisme irréfléchi et agité. Il tente une expérience peut-être assez hasardeuse, pour son parti comme pour l'Angleterre elle-même, avec son torysme démocratique, qui, sans réconcilier l'Irlande, peut certainement créer d'autres dangers.

Les affaires des grandes puissances sont les affaires de tout le monde par les conséquences qu'elles peuvent avoir pour la politique universelle. Les difficultés que l'Angleterre a sur les frontières de l'Afghanistan avec la Russie, sur les bords du Nil avec tous les cabinets sont certainement de l'ordre le plus général, le plus sérieux, et ont par la force des choses un caractère européen. On en viendra à bout en dépit des fâcheux pronostics, il n'en faut pas douter; on les résoudra, ou tout au moins on les dénouera à demi pour le moment, parce que la paix, qui est le premier désir des nations civilisées, vaut bien quelques sacrifices. Jusqu'à quel point le nouveau ministère anglais peut-il compter sur le concours du grand médiateur, du grand « courtier » de l'Europe, M. de Bismarck, pour sortir de tous ces embarras qui lui ont été légués? Le chancelier d'Allemagne a pu voir sans déplaisir la chute de M. Gladstone, l'avènement d'un cabinet conservateur à Londres : il ne se compromettra sûrement pas pour aider l'Angleterre et pour ménager quelque succès à lord Salisbury; il n'ira pas au-delà de ce qu'il croira utile à sa politique, à ses intérêts, à ses combinaisons. D'une manière générale, on peut dire que M. de Bismarck doit être plus que jamais favorable au maintien de la paix parce qu'il y est intéressé, parce qu'il a lui-même bien des raisons apparentes ou secrètes, avouées ou inavouées, de ne pas trop s'engager, de ne pas rouvrir et de ne pas laisser rouvrir par d'autres l'ère des grandes complications extérieures. Il a une raison souveraine, dont il ne peut pas parler, qui n'est pas la moins puissante : le grand âge et la santé déclinante de l'empereur Guillaume, qui essaie en ce moment de retremper ses forces à Gastein. Il a sa politique d'extension coloniale en même temps que ses affaires intérieures, qu'il ne conduit pas toujours à son gré en dépit de sa puissante volonté. Il a l'œuvre laborieuse et perpétuelle de l'unification de l'empire, à laquelle se rattache cette question du duché de Brunswick, qui est demeurée en suspens depuis un an, depuis la mort du dernier duc, et que le chancelier avait cru prudent d'ajourner jusqu'après la session parlementaire.

Aujourd'hui le Reichstag est en congé, il est séparé depuis quelques semaines déjà, et la question du Brunswick est entrée en scène. Il s'agit tout simplement de fixer la destinée d'une principauté souveraine reconnue jusqu'ici dans l'empire, et considérée, depuis la mort du dernier prince, comme tombée en déshérence. Le duché de Brunswick, il est vrai, a un héritier légitime : c'est le duc de Cumberland, fils de l'ancien roi de Hanovre; mais voilà la question! M. de Bismarck ne

peut pas évidemment admettre qu'un duché allemand ait pour souverain un prince ennemi qui n'a cessé de protester contre les événemens de 1866, qui ne peut rêver que la restauration de la maison de Hanovre, la résurrection de l'ancienne Allemagne. Aux yeux du chancelier, le duc de Cumberland, avec la maison dont il est le chef, est toujours un belligérant; ses déclarations récentes comme ses déclarations anciennes sont un acte perpétuel d'hostilité. C'est ce qu'on appelle en Allemagne, par un précieux euphémisme, « l'état de guerre par intention. » On ne conteste pas directement, à la rigueur, les droits légitimes du duc de Cumberland à la succession de Brunswick; on prétend que son avènement à la couronne mettrait en danger la paix intérieure de l'empire; et comme un article de la constitution dispose que toutes les questions de paix intérieure doivent être soumises au *Bundesrath*, M. de Bismarck, en scrupuleux gardien de la constitution, s'est adressé au *Bundesrath*; il lui a proposé de décider que « le gouvernement du duc de Cumberland dans le Brunswick serait incompatible avec la paix intérieure et la sécurité de l'empire. » M. de Bismarck a-t-il fait tout ce qu'il a voulu? Au fond, avec sa manière peu gênante de comprendre les droits des dynasties et le principe monarchique, il voulait évidemment en finir une bonne fois en faisant consacrer la dépossession définitive et irrévocable de la maison de Hanovre exclue du Brunswick comme de son ancien royaume. Malheureusement le chancelier a trouvé des contradicteurs parmi les princes confédérés, qui se sont émus de cette application nouvelle de la raison d'état, de cette façon un peu leste de traiter les légitimités et les dynasties, sous prétexte de garantir l'unité et la sécurité de l'empire. Le vieil empereur Guillaume a eu peut-être lui-même ses scrupules, en sa qualité de vieux champion de la légitimité, ou du moins il n'a pas pu rester tout à fait insensible aux réclamations des princes menacés ou diminués dans leurs droits de souveraineté.

Bref, il a fallu négocier avec les cours récalcitrantes en même temps qu'on mettait en mouvement la diète brunswickoise et le conseil fédéral. Il en est résulté un compromis qui consiste tout simplement à frapper d'une exclusion personnelle le duc de Cumberland pour son attitude d'hostilité et de protestation contre l'empire, sans mettre néanmoins en question les titres de la dynastie qui pourraient revivre dans des circonstances nouvelles. C'est ce qui a été fait. Par une particularité curieuse de plus, un prince anglais, le duc de Cambridge, de la vieille race de Hanovre, s'est cru obligé de faire valoir ses droits héréditaires à défaut du duc de Cumberland; mais le duc de Cambridge a sûrement peu de chances d'être écouté, le duc de Cumberland reste écarté; et la question se réduit aujourd'hui à désigner pour le duché de Brunswick un régent, une façon de souverain qui sera probable-

ment un prince de Reuss proposé par la Prusse. Ce n'est pas précisément encore la déchéance complète et définitive des guelfes, c'est la suspension temporaire du droit dynastique dans l'intérêt de l'empire. M. de Bismarck, par cet interdit provisoire, n'a obtenu que la moitié de ce qu'il désirait, et c'est ainsi que le plus omnipotent des chanceliers ne fait pas lui-même tout ce qu'il veut. Il en sera quitte, il est vrai, pour reprendre et achever une autre fois son œuvre contre cette maison de Hanovre réduite aujourd'hui à l'alternative de l'abdication ou de la soumission.

Les hommes qui ont tenu, ne fût-ce qu'un instant, dans leurs mains les destinées de leur nation, sont toujours peu nombreux, et ils sont plus rares encore dans les pays de vaste démocratie, comme l'Amérique du Nord. Les États-Unis ont perdu récemment un de ces hommes, le général Grant, qui, après avoir connu toutes les fortunes, après avoir été un chef d'armée victorieux, un président élu et réélu de la république américaine, vient de s'éteindre, victime d'un mal vulgaire, au milieu des embarras financiers qui ont troublé et terni les dernières années de sa vie. Ulysse Grant est mort à un âge peu avancé, à soixante-trois ans; il a eu une de ces carrières comme on n'en voit guère qu'aux États-Unis. Né d'une famille de petits industriels, aux bords de l'Ohio, il avait été envoyé à l'école militaire de West-Point et avait fait sa première campagne au Mexique en 1846, sous le général Scott. Exclu de l'armée, au retour du Mexique, pour des actes qui n'ont jamais été éclaircis, il avait fait tous les métiers; il avait été tour à tour agent d'affaires, courtier, marchand de coton, tanneur, et il n'avait pas même échappé à la banqueroute, lorsque la terrible guerre de la sécession venait réveiller ses instincts militaires en lui rouvrant une carrière où il déployait son activité et son énergie, où il ne tardait pas à s'élever au grade de général dans l'armée auxiliaire du Nord. Le siége de Wicksburg, la prise de Chattanooga le mettaient tout à fait hors ligne en le signalant au gouvernement du président Lincoln comme un des militaires les plus habiles et les plus heureux, comme un de ceux sur qui l'Union pouvait compter pour triompher de la résistance du Sud. Grant n'était pas supérieur à d'autres chefs : à Mac-Clellan, à Halleck, à Shermann. Il avait la chance de venir à ce moment favorable où beaucoup de généraux s'étaient usés dans cette guerre ingrate, lorsque l'Union, par un effort violent, trouvait encore le moyen de rassembler des forces gigantesques, tandis que les forces du Sud diminuaient fatalement. Placé à la tête des nouvelles armées, Grant déployait d'ailleurs, dans cet immense commandement, les plus sérieuses qualités militaires : l'opiniâtreté, la vigilance, l'impassibilité devant le péril, la volonté de vaincre. C'est alors que s'engageait autour de Richmond ce formidable et sanglant duel où le chef des confé-

dérés, l'illustre Lee, tenait tête, pendant des mois, avec soixante mille hommes, aux trois cent mille soldats de Grant, et où le vaincu, jusque dans sa défaite, obtenait le respect ému de ses adversaires. Grant, dans cette lutte gigantesque, n'avait pas montré plus de génie que Lee, il avait surtout vaincu par le nombre; mais il était le vainqueur. Il avait brisé la résistance du Sud, il avait mis fin à une guerre sanglante qui menaçait l'intégrité de l'Union américaine. Il était le sauveur, et c'était assez pour lui assurer une immense popularité, pour faire de lui un président à la première élection, après l'assassinat de Lincoln, à l'expiration des pouvoirs du triste vice-président Johnson.

Comme militaire, le général Grant avait assurément montré des qualités supérieures; il avait été surtout heureux, et, dans une crise de vie ou de mort pour l'Union, il avait rendu le plus grand des services à son pays, il avait relevé la fortune américaine. Comme chef deux fois élu de l'Union, il est certain qu'il ne s'est pas maintenu au rang où s'était placé l'homme de guerre, et que sa double présidence, qui va de 1868 à 1876, a été une période peu brillante, peu favorable pour les États-Unis. Grant, pour tout dire, a été un président médiocre, passionné et étroit dans ses idées, jaloux de ses prérogatives sans se servir utilement du pouvoir, aussi opiniâtre à la Maison-Blanche que dans les camps, mais moins éclairé dans les affaires politiques que dans les affaires militaires, homme de parti plutôt qu'un homme de gouvernement. Il a été surtout accusé d'avoir laissé s'introduire dans l'administration américaine une immense corruption, d'avoir tout au moins toléré jusque dans son entourage des spéculations que la justice a appelées des concussions en les condamnant. Bref, l'homme politique n'avait pas répondu aux espérances qu'on avait conçues à son avènement. Aussi avait-il perdu beaucoup de sa popularité, et lorsque ses partisans fanatiques ont cru pouvoir parler pour lui d'une troisième candidature présidentielle, on s'est aperçu qu'il n'était plus temps. Le général Grant a eu une plus triste fortune. Depuis qu'il avait quitté le pouvoir, il s'était laissé entraîner dans les plus étranges aventures financières où il a tout perdu, où il a été même exposé à toute sorte d'épreuves vulgaires qui n'avaient pas servi à relever son prestige. La mort a fait tout oublier; on ne s'est plus rappelé dans toutes les contrées de l'Union que les éminens services de celui qui, sans être un Washington, a contribué un jour à raffermir de sa main vigoureuse la puissance américaine menacée dans son intégrité et dans son avenir.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Les marchés de Londres et de Paris ont été pris au début de la seconde quinzaine de juillet d'une panique dont les effets ne sont pas encore aujourd'hui complètement effacés. Les Consolidés anglais étaient à 100 1/4 et le 3 pour 100 français à 80.27 lorsque fut répandu à Londres, par une édition spéciale du *Times*, le bruit que les Russes étaient de nouveau en marche sur Hérat et occupaient le défilé de Zulficar. Les Consolidés perdirent immédiatement plus d'une unité et le 3 pour 100 tomba de 81.27 à 80.40. Les fonds russes et hongrois reculaient en même temps de 2 pour 100, et l'Italien, qu'on venait de porter à 95.65, était ramené brusquement à 94.

La liquidation de quinzaine s'est donc effectuée en plein désarroi, au grand détriment de la petite spéculation à la hausse, déçue dans les espérances de bénéfices qu'elle avait fondées sur le mouvement en avant du Suez et de l'Italien. Le Suez avait en effet suivi les fonds d'état dans la réaction, fléchissant de 2,110 à 2,050.

La panique cependant n'avait point de cause légitime : quelques explications venues de Saint-Pétersbourg calmèrent subitement les esprits à Londres. Cependant les cours des fonds publics ne se sont que lentement relevés. Les Consolidés n'ont pas encore recouvré le pair. Notre 3 pour 100 est revenu au-dessus de 81, mais ne s'y maintient pas sans quelque résistance. L'Italien a repris une unité à 95 ; de même le Hongrois à 80 3/8. Le Suez est resté au point où l'avait fait refluer la panique. On paraît avoir abandonné pour l'instant les plans de campagne en hausse dont cette valeur était l'objet le mois dernier.

Ce qui a surtout caractérisé l'attitude du marché pendant cette fin de juillet, c'est une grande pénurie d'affaires. Sur bon nombre de titres, les transactions ont été à peu près complètement arrêtées ; la cote n'a enregistré que des cours nominaux sur les valeurs de banque, comme le Crédit lyonnais, la Société générale, la Banque franco-égyptienne, etc., sur le Crédit foncier, sur les actions de nos grandes compagnies de chemins de fer, sur les titres des sociétés industrielles. Même au comptant les échanges se restreignent de plus en plus en ce qui concerne tout ce groupe. Le peu d'activité qui subsiste est concentré sur les négociations en fonds publics. Encore cette activité est-elle toute relative, car les capitaux disponibles n'ont pas apporté sur le

marché des inscriptions flottantes en rentes 3 pour 100 et 4 1/2 les gros contingens espérés. Il est juste de dire que ces capitaux ont été attirés par des émissions intéressantes et qui paraissent avoir pleinement réussi.

Tout d'abord la Compagnie des chemins de fer de l'ouest-algérien offrait un lot d'obligations (70,000 environ) à 335 francs, rapportant l'intérêt habituel de 15 francs par an, et remboursables à 500 francs. Ce titre se présentant avec l'estampille de la garantie de l'état, l'épargne s'est jetée sur l'émission. Une compagnie de chemins de fer, étrangère il est vrai, mais qui a été constituée par des capitaux français, et qui a su toujours se conserver chez nous de puissantes sympathies, la Compagnie des chemins autrichiens, a offert également au public, par l'entremise de la Banque de Paris, environ cinquante mille obligations. Le crédit des Chemins autrichiens est très haut coté, en France, comme en Autriche-Hongrie et en Allemagne, bien que les bénéfices annuels de la compagnie aillent en s'affaiblissant peu à peu tous les ans à mesure que s'étend son réseau. Les obligations des séries négociables en France ont atteint le cours de 402 francs; elles rapportent, il est vrai, 15 francs nets, la Compagnie prenant toujours les impôts à sa charge, tandis que les obligations françaises subissent un impôt de 1 fr. 20 qui ramène leur revenu à 13 fr. 80; les obligations nouvelles ont été mises en vente à 376 fr. 25. On assure que les demandes ont été très nombreuses et que la Banque de Paris n'a pu les servir intégralement.

Cette opération, comme celle de l'Ouest algérien, a eu lieu le 28 juillet. Deux jours plus tard, l'emprunt égyptien, prévu et autorisé par la convention signée à Londres en mars 1885, a été lancé sur les places de Londres, Paris, Berlin et Francfort. On sait qu'en vertu de cette convention, les grandes puissances européennes se sont engagées à garantir conjointement et solidairement le service d'intérêt et d'amortissement d'un emprunt de 9 millions de livres sterling. Que ferait le gouvernement du khédive tant pour payer les indemnités d'Alexandrie que pour parer aux déficits et couvrir des dépenses extraordinaires?

La convention ne devait devenir exécutoire qu'après avoir été ratifiée par les parlemens des puissances signataires. Les parlemens anglais et français ont satisfait à cette condition. Mais il manquait la ratification des parlemens d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne et d'Italie. La situation précaire du trésor égyptien n'a pas permis d'attendre l'accomplissement des formalités nécessaires. Le nouveau cabinet anglais a obtenu de la bienveillance des puissances du continent l'autorisation de procéder sans plus de retard à l'émission. Le nouveau 3 pour 100 égyptien constitue une première charge sur l'ensemble des

revenus; il prend donc rang avant les obligations privilégiées et les Domaniales. On a fixé le prix d'émission à 95 1/2, et il s'est aussitôt négocié avec une prime de près de 2 pour 100. La coupure est de 100 livres sterling ou 2,500 francs, ce qui établit le prix d'émission au change de 25.20 à 2,406 fr. 60.

A l'intérieur, la chambre des députés en a fini avec le budget de 1886, et le sénat a voté le projet de loi relatif à la caisse des écoles et à celle des chemins vicinaux, projet de loi autorisant la création, pour un montant total de 319,744,000 francs, d'obligations de 500 francs, portant un intérêt annuel de 20 francs, remboursables au moyen d'annuités finissant au 16 décembre 1907.

Les recettes des chemins de fer présentent chaque semaine de nouvelles diminutions. On ne peut donc s'étonner de voir les cours des actions rester stationnaire, malgré le goût si vif des capitalistes pour ce genre de valeurs.

Le Saragosse et le Nord de l'Espagne ont baissé. Les recettes commencent à être très sensiblement affectées par l'extension que prend l'épidémie cholérique. Les dividendes de 1885 seront probablement inférieurs à ceux de 1884, on peut dire sûrement en ce qui regarde le Saragosse. Le 4 pour 100 Extérieure se tient assez ferme aux environs de 58; mais la misère et la dépopulation vont porter une rude atteinte aux recettes du trésor et de grandes difficultés financières sont à prévoir. Les Chemins autrichiens, les Lombards et les Méridionaux ont conservé leurs anciens cours.

La Banque de France se maintient au-dessus de 5,000 francs, bien que ses bénéfices hebdomadaires soient en diminution. Le Crédit foncier peut au contraire présenter un compte de profits et pertes plus élevé à ce jour que celui de la période correspondante de 1884. Le Gaz est sans changement à 1,505, les Voitures à 600, les Omnibus à 1,140. Le conseil général de la Seine a repoussé l'approbation des traités passés avec cette dernière compagnie pour l'exploitation des réseaux Nord et Sud. La Compagnie Transatlantique a tenu le 20 juillet une assemblée générale qui a autorisé une émission d'obligations.

La Banque ottomane et le Turc ont été négligés. L'Unifiée, à 327, n'a pas profité, comme on l'aurait pu supposer, de l'heureuse influence de l'emprunt égyptien de consolidation. La Compagnie du canal de Panama a tenu, le 29 courant, son assemblée générale annuelle. Il y a été reconnu par l'administration que les prévisions primitives de dépenses seraient notablement dépassées, que le canal coûterait sans doute de 1,200 à 1,300 millions, et qu'il faudrait émettre, dans un délai plus ou moins rapproché, un emprunt de 600 millions de francs, en obligations à lots, si l'autorisation en peut être obtenue des pouvoirs publics.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

PÉCHÉ MORTEL

DERNIÈRE PARTIE (1)

XI.

Tandis que Marthe pleurait près de l'escarpolette abandonnée, les deux jeunes gens décampaient lestement, sans souci des branchettes qui leur cinglaient la poitrine, ni des toiles d'araignée qui leur chatouillaient le visage. Glissant entre les cépées, se courbant afin de se dissimuler derrière les buissons, ils gagnèrent le talus du canal.

— Nous avons l'air de proscrits errans dans les bois! dit Mlle Zasette, enchantée de son escapade... Au couvent, je me souviens d'avoir lu dans les *Mémoires de Mme de La Rochejaquelein* quelque chose d'approchant... Une course à travers les fourrés afin d'échapper à la poursuite des bleus... Aujourd'hui, les bleus, c'est cette pauvre Marton!

— Pourquoi ne l'avoir pas attendue? demanda Paul Lobligeois, qui regrettait, au fond, l'absence de Marthe et trouvait bien plus charmantes les promenades où elle était en tiers.

— Pourquoi? répliqua Désirée en lançant au jeune homme un regard étonné et réprobateur; la demande me paraît peu flatteuse... Le temps vous dure donc bien quand nous ne sommes que nous?

— Je n'ai pas dit cela, repartit Paul; je crains seulement que notre façon de fuir n'ait froissé votre sœur.

— Rassurez-vous... Je prends tout sur moi!

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

Ils avaient gravi le talus. Désirée aperçut, amarrée à la berge, une barque dont M. Déglise se servait pour jeter l'épervier dans les eaux du canal :

— A merveille! s'écria-t-elle; nous allons mettre la rivière entre nous et Minerve déguisée sous les traits du sage Mentor... Vous savez ramer, je suppose?

Elle avait sauté dans la barque et tendait la main à son compagnon. — L'expérience avait déjà enseigné à celui-ci qu'on ne résistait pas facilement aux caprices de Mlle Zasette, et il obéit aux injonctions de cette main tendue vers lui avec un geste impératif. Quand il eut saisi les avirons, la jeune fille détacha la chaîne et, poussant la barque loin de la berge, se plaça au gouvernail :

— Maintenant, continua-t-elle, voguons à l'aventure!.. Conduisez-moi vers des contrées inconnues...

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle
Où l'on aime toujours!..

— Est-ce au Sacré-Cœur que vous avez appris cette romance?

— Certainement! et bien d'autres encore... J'en ai tout un répertoire... A votre service!

— Je croyais qu'au couvent on ne s'occupait que de lectures édifiantes.

— Les bonnes élèves, oui,.. mais moi je faisais partie de la bande des indisciplinées,.. ce qui ne m'empêchait pas d'ailleurs d'être très pieuse.

— Vraiment! s'exclama-t-il avec ironie.

— Oui, monsieur!.. Tous les soirs, à la chapelle, je priais avec ferveur, je demandais à Dieu des grâces qu'il m'a toujours accordées.

— Lesquelles?.. Peut-on savoir?..

— D'abord je lui ai demandé d'avoir un jeu de crocket,.. et, le surlendemain, ma sœur m'en a apporté un... Ensuite, je l'ai supplié de me faire sortir du couvent; puis, comme cette sortie était subordonnée à une chose... importante, je l'ai prié de m'accorder encore une autre grâce...

— Et c'était?..

— Permettez, ceci est mon secret.

— Et vos prières ont été exaucées?

— Vous le voyez bien, dit-elle en baissant les yeux, puisque j'ai quitté définitivement le Sacré-Cœur...

Il y eut un moment de silence. Ils avaient atteint cette partie du

canal au long de laquelle la futaie de Rembercourt tombe à pic. L'ombre des grands hêtres s'allongeait sur l'eau d'un vert sombre et en plongeait la surface dans une obscurité fraîche, qui tranchait avec l'aveuglant ensoleillement des prés et des champs entrevus à travers les hautes herbes des rives. Au passage de la barque, des grenouilles tapies parmi les prèles de la berge interrompaient soudain leurs coassemens et sautaient dans l'eau rejaillissante, tandis que des libellules bleues et brunes continuaient leur danse silencieuse à l'extrémité des plantes aquatiques. Désirée, légèrement renversée à l'arrière, trempait l'un de ses bras nus dans le courant et suivait rêveusement le sillage blanc produit par l'agitation de ses doigts. Paul la regardait à la dérobée et lui trouvait, au repos, une ressemblance plus accusée avec sa sœur.

C'était ainsi surtout qu'elle lui plaisait. Il aimait en elle tout ce qui lui rappelait Mme Marthe : les souples mouvemens du cou et de la tête, l'arc noir et mince des sourcils au-dessus des paupières chastement baissées, l'ovale délicatement allongé du visage, et, par-dessus tout, le timbre de la voix. — Quand elle parlait, il fermait les yeux et s'imaginait que cette voix aux intonations graves et musicales était celle de Marthe, que cette tendresse qui s'offrait à lui ingénument était une émanation de celle de Mme Déglise... Abusé et grisé par cette fraternelle ressemblance, il se montait la tête, il avait des regards épris, des paroles caressantes, des effusions câlines qui trompaient l'expansive Zasette sur la valeur de ses sentimens.

Elle continuait à se pencher sur le bord de la barque et à tremper avec sensualité son bras nu dans l'eau attiédie. Paul épiait ses mouvemens et s'amusait à contempler dans le miroir assombri du canal le tremblant reflet de la figure de Désirée. — C'était étrange comme ce blanc visage réfléchi par le courant lui rappelait fidèlement la figure de Marthe!..

— A quoi pensez-vous? demanda brusquement la jeune fille.

— Je regardais votre image dans l'eau et je la trouvais charmante.

— Bien vrai, vous me trouvez jolie? s'écria-t-elle enchantée; je ne suis pas vaine, mais j'aime néanmoins à m'entendre dire des complimens... Vous avez mis du temps à faire celui-là... N'importe, toute peine mérite salaire, et, pour vous récompenser, je vais vous chanter une de mes romances.

— Oui, chantez, murmura-t-il câlinement, j'aime tant le son de votre voix!

— Que voulez-vous : du gai ou du sentimental?

— Ce qui vous plaira.

— Du gai alors, c'est plus dans mes cordes...

Et de sa belle voix éclatante, souple et moqueuse, elle entama

bravement un air de *Barbe-Bleue*, l'opérette en vogue à cette époque :

Madame, ah! madame,
Plaignez mon tourment;
J'ai perdu ma femme
Bien subitement...
. . . . . .
C'est un coup bien rude,
Rude à recevoir,
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir!..

Avec des minauderies espiègles, un pétillement de malice dans les yeux, une raillerie aux coins de la bouche, des intonations gamines et des gestes drôles, elle chantait et mimait cette burlesque parodie de la douleur. Sa figure n'avait plus rien de la physionomie calme et pensive de Marthe; c'était maintenant Zasette des pieds à la tête, — l'enfant terrible ayant rapporté de son couvent les fantaisies mutines, les curiosités audacieuses, et les libres allures d'une écolière indisciplinée. Le charme était rompu, et Paul, en la regardant, ne pouvait s'empêcher d'établir des comparaisons toutes à l'avantage de la sœur aînée. Il se demandait s'il ne s'était pas trop étourdiment engagé en promettant à Marthe d'essayer de devenir assez amoureux de Désirée pour la prendre comme femme. Il sentait qu'elle ne parviendrait jamais à lui faire oublier Mme Déglise; il frissonnait à la pensée qu'une fois marié, il se lasserait vite de cette enfant gâtée et redeviendrait fatalement, passionnément épris de Marthe.

On était en vue de l'écluse et il fallait forcément rebrousser chemin. Il éprouva un soulagement en faisant virer la barque d'un coup de rame et en revenant vers La Lineuse. Mlle Zasette avait fini de chanter et Paul restait taciturne :

— Vous ne desserrez pas les lèvres, dit-elle piquée; il paraît que ma chanson vous a déplu.

— Pas le moins du monde, répondit-il d'un air contraint; je trouve que vous avez d'excellentes dispositions pour la scène.

— Vous êtes bien bon,.. merci!.. Allez, votre mine déconfite vous trahit, et je parie qu'au fond vous pensez : « Cette petite a été déplorablement mal élevée... » Ah! dame, je ne fais pas honneur à l'éducation de Marthe la sage!

— Je ne suppose pas cependant que ce soit elle qui vous ait appris la partition de *Barbe-Bleue?*

— Soyez donc franc!.. *Barbe-Bleue* vous a scandalisé... Assurément non, ce n'est pas Marthe qui chanterait des airs d'opérette!.. Bons saints anges, que dirait l'abbé Baujard? Que penseraient les

papillons de M. Déglise?.. Ils tomberaient en poussière dans leur cadre bourré de camphre,.. mon beau-frère lui-même en mourrait de douleur... Et la sage Marthe étant devenue veuve, vous pourriez l'épouser... Bon, vous froncez encore les sourcils!.. Décidément il n'y a pas moyen de plaisanter avec vous!

— La plaisanterie est un peu... risquée, répliqua-t-il agacé, en donnant de vigoureux coups de rame.

— Là, là, ne vous fâchez pas, il n'y a que la vérité qui blesse... Avouez plutôt carrément que de nous deux, c'est Marthe qui vous plairait le mieux!

— Je vous en prie, changeons de conversation... Du reste, nous voici arrivés, ajouta-t-il, en sautant sur la berge et en amarrant la barque.

— Et vous en êtes joliment content! continua la jeune fille sur le même ton moqueur... Allons, donnez-moi la main... Sans rancune, mauvais caractère!

Elle avait sauté sur la berge. Sans lui lâcher la main, toujours courant, elle l'entraîna vers la chaussée et l'obligea à dégringoler vivement le long du talus opposé. Quand d'un élan ils eurent franchi le fossé qui limitait la prairie, elle releva la tête et poussa une exclamation en apercevant devant elle sa sœur qui sortait de l'enclos de La Lineuse.

Mme Déglise était pâle, et la blancheur de son teint faisait encore ressortir le feu sombre qui allumait ses yeux.

— Cela t'étonne de me voir? dit-elle à Désirée, de cette voix sourde qui était chez elle l'indice d'une violente irritation... Il n'y a pourtant rien de surprenant à ce que les cris que tu poussais tout à l'heure m'aient attirée ici...

— Je ne criais pas,.. je chantais... Il n'y a pas grand mal à cela?

— Tu trouves?.. Je ne sais pas si ces mauvaises manières sont tolérées à Velaines; quant à moi, je ne les permettrai pas ici, je t'en préviens... Si tu ne comprends pas qu'il est indécent pour une fille de ton âge de vagabonder seule sur les routes, tant pis pour toi!

— Je n'étais pas seule, puisque M. Paul m'accompagnait.

— Ces promenades ne sont pas plus convenables pour M. Lobligeois que pour toi.

— Tu as mis un peu de temps à t'en apercevoir! répliqua Désirée, en se rebiffant.

— C'est possible, mais d'autres s'en sont aperçus et en ont été choqués...

— M. l'abbé Baujard, sans doute? murmura Mlle Zasette avec un superbe dédain.

— Et quand cela serait, il me semble que l'opinion de M. le curé...

— Ma chère, interrompit irrévérencieusement Désirée, que l'abbé Baujard dirige ta conscience, à merveille!.. mais moi, qui ne l'ai pas choisi pour directeur, je n'ai pas d'ordre à recevoir de lui.

— Tu en recevras de ta sœur, du moins! s'écria Marthe, suffoquée; j'entends que ces promenades ne se renouvellent plus!

— C'est de la tyrannie alors! s'exclama Mlle de Bonnay en frappant du pied. On veut me mener en lisière, mais je ne suis plus une petite fille et je ne le souffrirai pas!..

— Zasette!..

— Je m'en retournerai à Velaines... J'aime mieux ça!

Là-dessus, furibonde, avec des larmes dans les yeux, Désirée pirouetta sur ses talons et s'enfuit vers La Lineuse.

Pendant cette scène rapide, Paul Lobligeois était resté interdit sans rien comprendre à la colère de Mme Déglise, qui lui paraissait hors de proportion avec la légère incartade de la jeune fille. Dès que celle-ci eut disparu derrière les arbres, il s'approcha de Marthe qui se tenait à quelques pas de lui, immobile, les lèvres serrées, les yeux fixes, pareille à une tragique statue:

— Chère madame, commença-t-il...

Il fut interrompu par un geste violent :

— Pas un mot! dit-elle d'une voix dure; vous êtes encore plus inexcusable qu'elle... Laissez-nous!..

Elle lui tourna brusquement le dos et regagna la lisière du parc.

Durant quelques minutes il demeura confondu et consterné. Tout ce qui venait de se passer lui semblait absurdement illogique. Puis il se révolta et s'indigna à son tour : — Quel crime avait-il commis? Que signifiait cet étrange revirement? — Mme Marthe pouvait seule s'expliquer là-dessus et il avait le droit d'exiger une explication... Tout en s'indignant, il ne pouvait s'empêcher de la trouver belle et ineffablement séduisante. Un trouble voluptueux lui faisait battre le cœur. Il se sentait poussé vers elle par de nouveaux et impétueux désirs; il voulait la revoir, lui parler, s'excuser, mettre humblement toute sa tendresse à ses pieds.

Il s'élança sur les traces de Mme Déglise et la découvrit enfin à l'extrémité de l'une des allées qui longeaient les parterres. Elle marchait lentement, pensivement et presque sans but. L'allée aboutissait au rond-point où, debout sur son socle moussu, un doigt sur les lèvres, l'antique statue de l'Amour se dressait au milieu de la pelouse.

Paul vit la jeune femme s'arrêter indécise au centre du rond-

point; sa robe couleur maïs pâle tranchait en clair sur le vert déjà foncé des gazons, où les arbres étendaient leur ombrage à l'approche du soir. Elle disparut de nouveau derrière l'un des cintres formés par la charmille. Il hâta le pas et quand il atteignit à son tour le bout de l'allée, il trouva Marthe assise sur un banc. Sa tête inclinée reposait sur l'une de ses mains et elle paraissait si absorbée qu'elle ne l'entendit pas venir.

Ce ne fut que lorsque le sable cria sous les pieds de Paul Lobligeois qu'elle se retourna et l'aperçut tout à coup à deux pas d'elle.

XII.

Marthe avait levé ses yeux tristes sur Paul Lobligeois, puis avec un emportement farouche dans l'accent et dans le geste :

— Pourquoi me persécutez-vous? s'écria-t-elle; ne vous avais-je point dit de me laisser? Que me voulez-vous encore?

En même temps son regard inquiet semblait sonder l'épaisseur de cette partie reculée du parc, où le jour commençait à décroître.

— Madame, répondit Paul très ému, pardonnez-moi de vous avoir suivie... Je n'ai pas eu la force de rentrer à Fains sans vous revoir... Je souffre trop de vous savoir fâchée contre moi.

— Vous! toujours *vous!* répliqua-t-elle amèrement, il n'y a que vos propres peines qui vous touchent... Croyez-vous donc avoir seul le privilège de souffrir?

— Ah! protesta-t-il avec tendresse, si je vous ai fait souffrir, c'est à mon insu et contre mon gré!.. Apprenez-moi au moins en quoi j'ai péché et quel est mon crime?

La question était trop embarrassante pour que Marthe y répondît nettement. C'était à peine si elle avait recouvré assez de sang-froid pour réfléchir aux conséquences de la scène de tout à l'heure. Elle avait peur maintenant d'en calculer la portée et d'en démêler les causes. D'ailleurs, en supposant qu'elle eût vu très clair au fond d'elle-même, elle était trop sensée et trop femme pour avouer le motif sous l'impulsion duquel elle avait agi. Confesser sa jalousie, c'eût été se perdre. Elle baissa la tête et resta muette. Elle sentait cependant qu'il fallait à tout prix trouver une réponse *possible*. Opposer un mutisme trop prolongé aux questions pressantes de Paul Lobligeois, c'était l'inviter à chercher, et peut-être à deviner la cause vraie de cette colère inavouable. Il ne lâchait point pied, et se rapprochant de Marthe, il répétait avec insistance :

— Je vous en prie, parlez... De quoi suis-je coupable?

Mise au pied du mur, elle s'avisa d'une échappatoire bien féminine et répondit avec un mouvement d'impatience :

— Si vous ne le sentez pas, il est inutile que je vous le dise.

Mais il n'était pas d'humeur à se contenter d'une pareille fin de non-recevoir; il revenait à la charge obstinément.

— C'est précisément parce que je n'ai pas conscience de mon méfait, continua-t-il avec opiniâtreté, que je vous supplie de m'éclairer... Que me reprochez-vous?

Elle chercha encore un moment, puis brusquement, par petites phrases hachées, nerveuses, qui semblaient lui brûler les lèvres, elle répliqua :

— Ce que je vous reproche?.. Votre conduite avec Désirée... Cette enfant est étourdie, inconséquente, excessive en tout... Vous le savez!.. Et au lieu de la retenir, vous l'excitez; vous encouragez sa coquetterie... Vous lui montez la tête... Vous la compromettez!

Paul l'écoutait en ouvrant de grands yeux.

— Moi! s'écria-t-il stupéfait... Puis il reprit avec vivacité: — Si j'ai agi assez inconsidérément pour compromettre Mlle de Bonnay, j'en suis au désespoir et je vous en fais mes excuses... Mais j'affirme que c'est sans le vouloir... En me montrant assidu auprès d'elle, je n'ai fait qu'obéir à vos instructions et je croyais aller au-devant de vos désirs...

Marthe s'était brusquement levée :

— Mes désirs? dit-elle avec un emportement hautain, quel rôle pensez-vous donc que j'aie voulu jouer?

— Mais,.. balbutia le jeune homme interdit, ne vous souvenez-vous plus de notre premier entretien au sujet de Mlle de Bonnay?.. Ne m'avez-vous point parlé d'elle alors que je ne la connaissais pas encore?.. N'avez-vous pas exigé de moi la promesse que je chercherais à lui plaire en vue d'un mariage dont vous souhaitiez la réalisation?

Elle baissa les yeux et murmura : — C'est possible,.. mais je ne supposais pas que les choses se passeraient de la sorte.

En effet, elle ne mentait pas en disant cela. Dans son ignorance des choses de l'amour, elle avait toujours rêvé que cette cour entre Désirée et Paul se bornerait à une amitié respectueuse et correcte, à un échange de sentimens discrets et platoniques, dont elle avait vu des exemples dans de vertueux et chevaleresques romans, — les seuls dont on lui avait permis la lecture avant son mariage.

— Une sérieuse affection, continua-t-elle, peut-elle exister sans le souci de la dignité? A-t-on besoin de se donner en spectacle?.. Ne peut-on chercher à plaire aux gens sans flatter tous leurs caprices, sans surexciter leur imagination par une détestable coquetterie, par une liberté d'allures que l'honnêteté réprouve?..

Ces reproches semblaient s'adresser encore plus à Désirée qu'à Paul Lobligeois, mais elle n'y prenait pas garde, et, dans l'amertume de son ressentiment, elle frappait indistinctement sur les deux coupables. — N'y a-t-il pas, s'écria-t-elle, une façon moins grossière de se faire aimer?..

— Madame, répondit Paul hardiment, il n'y a d'autre moyen de se faire aimer que d'aimer soi-même aveuglément, servilement... Et encore, ajouta-t-il en la regardant droit dans les yeux, ce moyen ne réussit-il pas toujours...

Elle rougit et détourna la tête. Ce regard interrogateur et audacieux, qui cherchait à lire dans sa propre pensée, la troublait profondément. Elle se sentait de moins en moins maîtresse d'elle-même. Dans cet endroit solitaire du parc, à cette heure indécise de la tombée du jour, cet entretien avec Paul sur un sujet aussi dangereux lui faisait perdre le peu de sang-froid qui lui restât. Il n'y avait pas jusqu'à cette énigmatique statue de l'Amour, se dressant en face d'elle avec un doigt menaçant sur les lèvres, qui ne la remplît d'une secrète angoisse. Elle ne savait plus à quoi se résoudre. L'image de Désirée lui passait à chaque instant devant les yeux ; elle songeait avec quelle rapidité s'était développé le besoin d'aimer dans ce cœur de dix-huit ans, et avec quelle impétuosité la jeune fille avait suivi le penchant qui l'inclinait vers Paul. — Il était bien évident qu'elle l'aimait et qu'elle cherchait à se faire aimer. Peut-être même les choses étaient-elles allées plus loin qu'elle ne le supposait. — Alors son indignation jalouse la reprenait et l'égarait :

— Rassurez-vous, dit-elle avec un accent d'âpre ironie, ce moyen réussira... Avec une fille de l'humeur et du tempérament de Désirée, ces façons-là réussissent toujours... Elle vous aimera follement, étourdiment, à l'aveuglette,.. et vous l'aimerez de même... Peut-être est-ce déjà fait? Avouez-le!..

Il y avait quelque chose d'étrange dans la sarcastique violence avec laquelle cette femme, si réservée d'ordinaire, jetait à Paul ces interrogations agressives. Il fallait qu'elle fût secouée par une puissante émotion pour se départir aussi imprudemment de ses habitudes de correction et de retenue. Cette émotion gagnait le jeune homme à son tour et l'enhardissait :

— Vous me demandez un aveu, répliqua-t-il, permettez-moi de le faire franc et entier... La situation fausse où nous sommes a déjà causé trop de malentendus pénibles ; elle doit finir... Je veux être sincère avec vous et avec moi-même... Non, je n'aime pas Mlle Désirée et je ne crois pas que je puisse l'aimer jamais!

— Vous ne l'aimez pas? répéta Marthe en reprenant longuement sa respiration.

Il lui semblait qu'on venait de la débarrasser d'un poids doulou-

reux et elle éprouvait un soulagement indéfinissable; puis elle eut honte de la joie confuse qu'elle ressentait, et, s'emportant de nouveau :

— Alors pourquoi trompez-vous cette enfant? Quel jeu odieux jouez-vous?

— Je vous avais promis d'essayer de l'aimer... J'ai tenu ma promesse, j'ai essayé, et c'est parce que je ne veux tromper personne que je vous déclare franchement que je n'ai pas réussi...

Marthe restait abasourdie par cet aveu inattendu; les bras croisés, la tête basse, elle n'osait plus regarder son interlocuteur et ses lèvres répétaient machinalement :

— Pourquoi? pourquoi?..

— Parce que c'est vous seule que j'aime! murmura-t-il d'une voix sourde.

Elle voulut l'arrêter d'un geste, mais il continua impétueusement :

— Non, laissez-moi parler... J'ai voulu vous obéir et me détacher de cet amour qui vous offensait... Je n'ai pas pu... Si charmante que soit votre sœur, elle ne m'a pas fait oublier celle qui ne voulait pas de ma tendresse et qui l'a toujours... Près de Désirée, c'est à vous que je rêvais, c'est vous que je voyais; je ne chérissais en elle que les qualités par où elle vous ressemblait... Dans nos promenades, vous étiez toujours présente à ma pensée, et c'était vers vous qu'allaient toutes mes adorations...

Pour la première fois Marthe entendait monter ce murmure d'amour dont elle n'avait que vaguement soupçonné la douceur. Cette musique de la passion l'enivrait comme une liqueur défendue. Elle ne pouvait plus fermer ses oreilles à ces dangereuses confidences, qu'elle avait presque provoquées, et elle n'avait pas la force de s'enfuir.

— Oui, je vous adore toujours, poursuivait Paul, pardonnez-moi de vous le dire malgré votre défense. J'aurais trouvé le courage de me taire sans l'incident de ce soir... Ne me punissez pas de ma franchise, permettez-moi de vous aimer tout bas, respectueusement et ardemment... Je vous en prie!

Il lui avait saisi les mains et les serrait, mais elle les lui retira vivement.

— Laissez-moi! dit-elle avec un accent navré plus encore qu'irrité; comment osez-vous me tenir un pareil langage?.. Ah! pourquoi êtes-vous venu ici?.. Pourquoi êtes-vous entré dans notre maison?.. Allez-vous-en!

Elle voulait s'éloigner, il la retint par le bras, et, d'une voix suppliante :

— Ne me chassez pas ainsi! s'écria-t-il.

Elle comprit qu'au point où ils en étaient, elle ne pouvait plus reculer devant une explication. Elle se retourna, et, avec une expression découragée, désolée, qui toucha de pitié le cœur du jeune homme :

— Il faut que vous partiez! reprit-elle ; comment pourriez-vous rester ici, après ce que vous venez de me dire?.. Ma sœur croit que vous êtes disposé à l'aimer, et vous ne devez pas la leurrer plus longtemps... Quant à moi, je suis déjà assez punie d'avoir tardé à mettre fin à une situation qui me fait honte... Si vous êtes un homme d'honneur, vous ne troublerez pas davantage le repos de trois personnes qui avaient confiance en vous... Vous quitterez La Lineuse pour n'y plus revenir.

— Je ne le pourrai jamais!

— Je vous le demande comme une grâce, je l'exige comme le seul témoignage vrai de cette affection que vous prétendez avoir pour moi et à laquelle j'ai la faiblesse de croire.

— Ah! si vous y croyiez, vous ne me traiteriez pas si cruellement... Sachant combien je vous aime, vous ne me condamneriez pas à partir... Que voulez-vous que je devienne loin de vous?

— Vous vous guérirez, comme Désirée se guérira. A votre âge, ces affections-là, si vives qu'elles paraissent, ne résistent pas à l'absence... D'autres distractions, d'autres fantaisies surviennent et tout ce beau feu s'éteint... Vous oublierez plus vite que vous ne pensez!

Sa voix tremblait, elle sentait un sanglot lui monter à la gorge, et elle s'arrêta... Elle ne voulait pas pleurer, elle comprenait trop bien que, si elle lui laissait voir un regret, tout serait perdu. Elle ajouta impérieusement :

— Vous partirez demain!

— C'est impossible! objecta-t-il .. En supposant que je consente à vous obéir, comment expliquer à M. Déglise ce brusque départ qui lui paraîtra plus qu'étrange?

— Vous trouverez un prétexte, répliqua-t-elle durement... N'êtes-vous donc ingénieux que lorsqu'il s'agit de faire souffrir les autres?..

La cloche de La Lineuse sonnait le dîner. Ils restèrent un moment silencieux à écouter les tintemens grêles qui rappelaient Mme Marthe à ses devoirs de maîtresse de maison.

— Adieu! dit-elle, il faut que je rentre... Retenez bien ceci : ou demain vous annoncerez votre départ sous un prétexte quelconque, ou vous me forcerez à prendre quelque résolution désespérée... A vous de choisir!

Et, sans vouloir écouter les dernières supplications qu'il balbutiait derrière elle, Marthe s'éloigna rapidement.

Il la vit s'enfuir entre les vertes murailles des charmilles, puis

disparaître dans le lointain obscur de l'allée. — C'était fini. Il sentait bien qu'elle ne reviendrait pas sur cet ultimatum impitoyable qu'elle lui avait jeté d'une voix brève; et lentement, le cœur gros, l'esprit irrésolu, il regagna le village en suivant les clôtures du parc, qui semblaient déjà se dresser entre lui et les hôtes de La Lineuse comme la barrière infranchissable d'un paradis perdu.

XIII.

M. Déglise, ayant fait la veille une chasse heureuse et abondante, s'était installé dès le matin dans une chambre haute qui lui servait de laboratoire. La pièce nue et tapissée de papier gris ne contenait d'autre mobilier que le matériel nécessaire à la préparation des papillons. — Sur des rayons garnissant l'un des murs, une centaine de volumes d'histoire naturelle, et entre autres le magnifique ouvrage du père Engramelle, *les Papillons d'Europe*, peints d'après nature par Ernst; — au milieu, une large table d'architecte, encombrée d'étendoirs, de pinces, de fioles et de pelotes d'épingles à insectes; — près des fenêtres, sur des bancs, les caisses en toile métallique, destinées à l'élève des chenilles et à l'éclosion des chrysalides; — le tout imprégné de pharmaceutiques odeurs où dominaient le camphre et l'alcool.

Perché sur un tabouret à patins, courbé au-dessus de la table, tête nue, des lunettes sur le nez et les manches retroussées, M. Déglise procédait à la minutieuse opération de l'*étendage*. Il tirait l'un après l'autre, d'une boîte de liège, les papillons embrochés dans de longues et minces épingles, admirait un moment le parfait état de conservation des ailes et des antennes, puis posait délicatement le corps de chaque individu dans la rainure d'une planchette de tilleul. Déjà cinq victimes, crucifiées l'une au-dessous de l'autre, étalaient les diaprures de leurs ailes sous des lames de verre appliquées de façon à les maintenir dans la position voulue: l'abdomen en droit fil, les antennes inclinées, les pattes bien en dehors. Le collectionneur était en train de coucher la sixième sur l'étendoir: — une précieuse lichenée à bandes bleues et noires, attrapée sous l'une des arches du pont de Fains. — Armé d'une épingle crochue, il soulevait avec précaution chacune des ailes supérieures, les amenait au point précis où elles laissaient bien voir l'aile inférieure, les fixait à l'aide d'une lamelle de verre, puis avec une pince dégageait et disposait symétriquement les pattes. — C'était parfait. — Il contemplait avec un sourire de satisfaction les six lépidoptères alignés perpendiculairement le long de la rainure; quelques-uns, encore vivans, achevaient d'agoniser en remuant faiblement leurs

antennes, et M. Déglise, qui était cependant une bonne pâte d'homme, ne s'en frottait pas moins joyeusement les mains.

A ce moment, on frappa à la porte du laboratoire, et en se retournant à demi, le manufacturier aperçut Paul Lobligeois qui entrait.

— Bonjour, mon cher ami! lui cria-t-il. Venez voir un des plus beaux spécimens de la lichenée du chêne !.. Mais j'oublie toujours que vous êtes un profane... Quelle affaire vous amène donc si matin?.. Je ne suppose pas que ce soit pour contempler mes papillons que vous avez grimpé dans mon capharnaüm?

Paul n'avait pas dormi; il était très pâle, avec les traits tirés et les yeux battus.

— Sapristi! continua M. Déglise en l'examinant en plein jour, vous voilà tout défait!.. Êtes-vous malade?

— Je ne sais, répondit-il avec embarras, je ne me sens pas très bien.

Il allait et venait à travers le laboratoire, examinant avec une curiosité affectée le châssis à chenilles, les étendoirs, les bouquins des rayons, et se demandant encore comment il entrerait en matière.

Il avait passé une bonne partie de sa nuit à chercher un prétexte pour rendre son départ excusable aux yeux de M. Déglise. Ne trouvant rien de satisfaisant, il avait d'abord songé à partir en cachette, sauf à écrire de Paris pour tout expliquer. Puis il avait réfléchi que cette fuite clandestine paraîtrait tellement étrange qu'elle ne manquerait pas d'éveiller les soupçons du fabricant. En fin de compte, il s'était arrêté à feindre une maladie qui motiverait un changement de climat.

— Ce sont les chaleurs qui vous ont sans doute un peu éprouvé, reprit M. Déglise; il faut vous soigner, mon camarade.

— Oui, c'est mon intention... Et, à ce propos, monsieur, je viens vous demander la permission de retourner à Paris.

— Comment! vous voulez nous quitter?

Le flegmatique visage de M. Déglise avait pris subitement une vive expression de stupéfaction.

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles? ajouta-t-il avec inquiétude.

— Non, monsieur...

— Eh bien! qui vous force à partir?.. Si vous êtes souffrant, qui vous empêche de vous soigner ici? L'air de La Lineuse vaut bien celui de Paris, et vous me connaissez assez pour être persuadé, n'est-ce pas, que je vous donnerai tout le loisir nécessaire pour vous reposer et vous remettre haut la côte?..

— Je le sais, monsieur; vous avez été très indulgent pour moi,

et c'est pour cette raison que je ne veux pas abuser de vos bontés. Je crains que le climat de ce pays-ci ne me convienne pas... J'espère obtenir de mes parens la permission de voyager dans le Midi, et peut-être de m'y fixer.

— Alors... votre intention serait, non pas de vous absenter momentanément, mais de nous quitter sans esprit de retour? — C'est un congé définitif que vous êtes venu me demander?..

— Hélas! oui, à mon grand regret.

La placide figure de M. Déglise s'était rembrunie et ses yeux bleus étaient comme voilés de tristesse.

— Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un de nous?

— O monsieur! — Ici, tout le monde a été excellent pour moi, et j'emporterai le meilleur souvenir de l'accueil que j'ai reçu à La Lineuse... Je suis désolé de quitter la fabrique,.. et si je n'avais de sérieuses raisons...

— Vos raisons, jeune homme! interrompit le collectionneur en secouant la tête,.. elles sont pour moi aussi incompréhensibles que frivoles,.. en apparence, du moins.

— Je vous l'ai dit, balbutia Paul, ma santé...

— Votre santé!.. Vous êtes solide et vigoureux... Avez-vous seulement consulté un médecin?

— Non, mais...

— Eh bien! vous consulterez le nôtre d'abord, et nous verrons ce qu'il vous conseillera...

Il se leva .ouvrit la porte du laboratoire et, avant que Paul Lobligeois eût pu répliquer, il lui prit le bras et le força de descendre avec lui dans la salle à manger, où ils trouvèrent Mme Déglise occupée à préparer le premier déjeuner.

En apercevant Paul au bras de son mari, Marthe eut un violent battement de cœur. Elle aussi avait passé une partie de la nuit à songer anxieusement à ce qui adviendrait le lendemain. Tous les liens invisibles et tendres qui, pendant six mois, l'avaient attachée à Paul semblaient se tordre douloureusement, comme dans l'attente du coup fatal qui allait les briser. Elle n'avait jamais envisagé avec une aussi redoutable angoisse quelle place le jeune homme était arrivé à tenir dans sa vie. Il occupait tous les momens de la journée. Aux heures paisibles du matin comme aux heures rêveuses du crépuscule, on le voyait apparaître. Il n'y avait pas un coin de la maison, une allée du jardin, un sentier du bois auxquels son image ne fût associée. Lui disparu, que serait l'existence à La Lineuse? Quel vide morne allait-il laisser en partant?.. A travers les agitations fiévreuses de l'insomnie, Marthe se demandait avec anxiété si le remède énergique qu'elle voulait appliquer ne serait pas pire que le mal dont elle avait souffert. Le séjour de Paul à la fabrique avait

apporté une si lumineuse coloration dans son intérieur, jadis platement gris et monotone! Elle frémissait en songeant à la misérable lenteur avec laquelle traîneraient ses journées quand elle se retrouverait seule vis-à-vis d'elle-même. Elle se voyait en proie aux rêveries maladives, aux douleurs stériles, aux révoltes aigres qu'engendre la solitude. La situation actuelle, avec ses accalmies et ses luttes, ses alternatives de peines et de plaisirs, n'était-elle pas moins périlleuse?.. On peut triompher de la tentation; on ne résiste guère à l'action dissolvante de l'ennui et du regret. Ne valait-il pas mieux voir Paul épris de Zasette, mais *le voir*, que de tout perdre en lui ordonnant de partir?..

Ainsi, à mesure que la nuit avait marché, le meilleur de son courage était tombé. Quand les pâleurs de l'aube éclairèrent la baie de la fenêtre, Marthe en était venue à se repentir de ses exigences de la veille et à pleurer sur l'irréparable déchirement qu'elle avait provoqué. — Elle ne se doutait pas que les douleurs de cette épreuve ne faisaient que commencer et qu'elle allait se retrouver en face de Paul Lobligeois.

Paul, à son tour, en la voyant debout près d'un dressoir, — dans sa légère matinée de laine blanche, dont les plis croisés dessinaient les contours de la poitrine sans trop les marquer; — en constatant la pâleur de sa joue, l'humide éclat de ses yeux cernés, Paul avait senti son courage faiblir et ses résolutions se fondre.

— Marton, dit M. Déglise, je t'amène un ingrat qui veut nous quitter, sous prétexte que l'air de La Lineuse est nuisible à sa santé.

La jeune femme tourna vers Paul ses yeux sombres; leurs regards se rencontrèrent et il y eut entre eux comme un muet et tragique dialogue, plein de mélancoliques objurgations et de supplications éloquentes: — Partez, mais qu'avant tout il ne se doute de rien, disaient les noires prunelles de Marthe. — Laissez-moi rester ici et vous adorer en silence! répondaient les yeux de Paul.

— Comment! murmura-t-elle d'une voix mal assurée, M. Lobligeois est malade?

— Malade imaginaire! s'écria M. Déglise sans s'apercevoir du drame muet qui se jouait à côté de lui. Aide-moi à le convaincre qu'il doit rester avec nous et que nous le soignerons mieux que personne.

— Pourtant, mon ami, si M. Lobligeois désire retourner à Paris, nous ne pouvons le retenir malgré lui.

— Vous le voyez, monsieur, dit Paul avec un amer sourire, Mme Déglise est plus raisonnable que vous.

— Elle a tort... Elle n'ose pas vous contrecarrer, mais elle a tort de ne point vous faire connaître franchement le fond de sa pensée... Il y a quinze jours à peine, elle me tenait sur votre compte un autre langage,.. et je vais vous le répéter mot pour mot...

— A quoi bon? interrompit Marthe vivement; cela ne peut modifier en rien les intentions de M. Lobligeois.

— Si fait! riposta avec opiniâtreté M. Déglise. Quand il saura comme il est apprécié ici, il aura honte de quitter sans rime ni raison des amis qui ne lui veulent que du bien!.. Marthe disait qu'elle était fort contente de votre travail et que vous rendiez de sérieux services à la fabrique... Est-ce vrai, Marton?

— C'est la vérité, mais...

— Elle ajoutait que, dans votre intérêt comme dans le nôtre, nous devrions vous garder le plus longtemps possible à La Lineuse, en vous y attachant par des liens plus intimes et plus durables... Est-ce encore vrai?

— Mon Dieu! répondit Marthe en se tordant nerveusement les mains, tout cela est exact... Mais je raisonnais en égoïste,.. et du moment où ces choses n'entrent pas dans les vues de M. Lobligeois...

— Précisément, j'avais cru, — et la conduite de Paul m'avait autorisé à le croire, — j'avais cru, depuis l'arrivée de ta sœur, que ces choses étaient parfaitement réalisables, qu'elles étaient souhaitées non-seulement par nous, mais par les deux parties qu'elles intéressaient directement...

— Je t'en prie, interrompit de nouveau Mme Déglise d'un ton bref, n'insiste pas là-dessus... Les nouvelles intentions de M. Lobligeois montrent que tu t'étais trompé,.. et peut-être cela vaut-il mieux pour tout le monde.

— Comment! toi aussi, tu approuves ce départ?

Le fabricant, interdit et mécontent, dévisageait alternativement sa femme et Paul Lobligeois, et l'expression troublée de leur figure lui donnait à réfléchir.

— Ah çà, continua-t-il, que se passe-t-il donc?.. Vous avez tous les deux des mines renversées... Voulez-vous que je vous dise? insinua-t-il d'un air fin en regardant le jeune homme du coin de l'œil, je ne crois pas à votre maladie improvisée... Il n'y a dans tout cela qu'une querelle et une bouderie d'amoureux... Hein! j'ai mis le doigt dessus?

Paul perdait contenance et restait silencieux. Le manufacturier se retourna vers sa femme :

— Avoue-le, Marthe, tu en sais plus long que tu ne veux en avoir l'air...

Mais Marthe, prise d'une vague terreur, se bornait à balbutier :

— Je ne comprends pas,.. je ne sais rien...

— C'est bon, murmura flegmatiquement M. Déglise; nous allons tirer cela au clair.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le vestibule et derrière laquelle on entendait les éclats de voix de Désirée.

— Zasette! cria-t-il.

Mlle Zasette entra comme un tourbillon et eut un mouvement de vive surprise en apercevant Paul Lobligeois. Ce conciliabule matinal, suivant de près l'algarade de la veille, inquiétait la jeune fille et la mettait en méfiance.

— Mon enfant, reprit M. Déglise, qui seul des acteurs de cette scène avait gardé son sang-froid, viens faire tes adieux à M. Paul... Il nous quitte.

— Ah! balbutia Désirée en pâlissant.

Un nuage passa sur sa figure ; elle lança un noir regard rancuneux à sa sœur, se mordit les lèvres, puis, — les nerfs et le sang dominant tout le reste dans cette nature passionnée et toute en dehors, — une crise éclata ; elle fondit brusquement en larmes.

— Là, qu'est ce que j'avais dit? s'exclama Vivant Déglise d'un air triomphant ; il n'y avait là dedans qu'un malentendu... On se querelle, on se boude, puis on se raccommode... Après la pluie le beau temps!.. Allons, qu'on se donne la main!

Il avait saisi le bras du jeune homme et l'entraînait vers Désirée, qui, maintenant, honteuse d'avoir laissé voir ses larmes, détournait la tête en secouant les épaules comme une enfant gâtée.

— Ne pleure pas, Zasette, continuait M. Déglise... Mon cher Paul, répétez-lui que vous n'avez pas la moindre envie de quitter La Lineuse... Et toi, Marthe, dis une bonne fois à ce grand garçon que nous tenons trop à lui pour ne pas le garder près de nous,.. tant en santé qu'en maladie !

— Assurément, balbutia Marthe en faisant un pénible effort pour desserrer les lèvres, mon mari a raison...

M. Déglise avait amené en face l'un de l'autre Paul Lobligeois très embarrassé de sa contenance, et Désirée, rouge, les narines gonflées et les yeux mouillés.

— Embrassez-la, je vous le permets... Tu le permets, n'est-ce pas, Marthe?

Les lèvres de Paul effleurèrent les joues brûlantes et humides de Zasette.

— Et maintenant, ajouta le fabricant, maintenant que la paix est signée, n'oublions pas les affaires, jeune homme!.. Allons dépouiller le courrier...

Il emmena Paul à la fabrique, et les deux sœurs restèrent en présence dans la salle à manger devenue profondément silencieuse.

Brusquement, Désirée releva la tête, lança un regard farouche à Marthe, un regard plein de reproches et de défi, puis la menaçant du doigt :

— C'est toi qui as voulu le faire partir! commença-t-elle d'une voix sourde.

— Zasette!

— Mais je l'aimerai et il m'aimera malgré toi!

Là-dessus elle sortit en rejetant bruyamment la porte derrière elle.

XIV.

Après avoir vu échouer piteusement l'effort qu'elle avait tenté pour éloigner Paul Lobligeois, Mme Déglise était tombée dans un découragement morne. La persistance maligne avec laquelle le hasard déjouait ses calculs et paralysait sa défense l'avait dégoûtée de la lutte. A quoi bon combattre quand ceux mêmes qui sont intéressés à vous prêter assistance, paraissent au contraire prendre plaisir à tout contrecarrer? — Marthe sentait un amer et ironique sourire crisper ses lèvres, quand elle songeait à l'insistance entêtée qu'avait mise son mari à retenir Paul Lobligeois. Jamais elle ne s'était trop illusionnée sur l'ouverture d'esprit du fabricant, mais, cette fois, ce défaut absolu de perspicacité la suffoquait. Elle jugeait M. Déglise avec cette pitié dédaigneuse qui, chez une femme, est un grave symptôme de détachement. — Elle renonçait à remonter le courant, elle se laissait aller à la dérive, résolue à abdiquer entre les mains du hasard qui lui jouait de pareils tours. Mais quand on abandonne sa barque au fil de l'eau, sait-on vers quelles terres étranges elle ira aborder? Lentement, insensiblement, le courant emportait Marthe vers les rives dangereuses et inconnues de la passion. Déjà en se retournant elle pouvait mesurer la longueur du chemin parcouru. Cet amour qu'elle avait regardé autrefois comme une impossible et coupable chimère, maintenant elle en acceptait la réalité; elle bornait ses efforts à le contenir dans les limites d'une affection pure... Elle aimait Paul, elle se savait aimée, et elle se jurait de ne jamais permettre à cette secrète tendresse d'empiéter sur ses devoirs d'épouse. Que pouvait-on lui demander de plus? Si M. Lobligeois refusait de s'engager plus avant avec Désirée; si, malgré cela, celle-ci s'obstinait à ses manèges de coquetterie, Marthe n'y pouvait rien. Ses conseils avaient été trop mal reçus pour qu'elle se souciât de les renouveler. Aux autres de se garder, elle avait assez à faire de se garder elle-même.

Paul avait accepté avec une égale résignation la situation nouvelle créée par l'intervention de M. Déglise. A la vérité, elle lui imposait l'obligation de passer aux yeux de tous pour le fiancé quasi-officiel de Zasette; mais il fallait bien payer par une légère compromission la joie inespérée d'être aimé de Marthe. — Car il

était aimé, il en était sûr maintenant. Il l'avait deviné aux subites colères, aux rougeurs, aux supplications et aux terreurs de Mme Déglise. Cette jalouse irritation de la jeune femme contre sa sœur, ce despotique ordre de départ, ce trouble en présence du mari, tout lui révélait une tendresse fervente et craintive à la fois, muette, passionnée, contenue par de religieux scrupules et se cachant au cœur de Marthe comme un parfum violent et subtil. — Pour apaiser sa conscience, Lobligeois se promettait solennellement de ne jamais abuser du secret qu'il avait surpris. Il voulait aimer sa belle patronne d'un amour ignoré et respectueux, avec une ardeur discrète et chaste. En même temps, par une singulière contradiction, toutes ses honnêtes résolutions s'évanouissaient dès qu'il était près d'elle. Son regard se plongeait avidement dans les yeux de Marthe, sa main saisissait le moindre prétexte pour effleurer les plis de la robe ou frôler le bout des doigts de la jeune femme. En dépit de ses fiers sermens de loyauté chevaleresque, il était dévoré de désirs et enfiévré de tentations. Une force supérieure à sa raison, la jeunesse, gouvernait sa personnalité tout entière. Elle l'enveloppait inconsciemment, elle le faisait marcher dans une atmosphère étrangement colorée, à travers laquelle les sentimens, les devoirs, les convenances ne lui apparaissaient plus sous leur aspect et avec leur sens réel. Aveuglément entraîné par cette impérieuse dominatrice, il n'avait plus qu'une préoccupation et qu'un objectif : aimer.

La seule personne qui vît clairement ce nouvel état des choses, c'était Désirée. Son instinct de fille amoureuse lui ouvrait les yeux et la rendait observatrice. Elle avait déjà eu des doutes sur la nature de l'intérêt que Marthe portait à Paul Lobligeois ; maintenant qu'elle les épiait tous deux sans en avoir l'air, elle constatait rageusement le magnétique attrait qui détournait d'elle celui qu'elle considérait comme son fiancé. Cette découverte la navra d'abord ; c'était la première goutte amère mêlée à l'exquis breuvage qu'elle savourait depuis sa sortie de pension, la première épine à laquelle se meurtrissait sa chair dans ce jardin de l'amour où elle s'était engagée si allégrement. Elle tressaillait et regimbait sous l'âpre et soudaine piqûre de cet aiguillon maudit. Après avoir excité la jalousie de Marthe, elle devenait jalouse à son tour. Elle sentait se lever en elle des germes de haine dont elle avait honte, mais qu'il lui était impossible d'étouffer. Il lui montait au cerveau des bouffées de colère, il lui poussait de féroces et enfantines imaginations ; elle se surprenait souhaitant qu'une brusque maladie blanchît les cheveux de Marthe ou lui couturât le visage. Pendant plusieurs jours elle resta morose et taciturne, avec des accès d'irritabilité farouche, et, ce qui l'exaspéra encore plus, personne n'y prit garde : M. Déglise n'avait d'yeux que pour ses papillons ; quant à Mme Déglise et

à Paul, ils étaient trop occupés d'eux-mêmes pour rien remarquer...

Toutefois, Mlle Zasette n'était point fille à languir silencieusement et à recevoir des coups sans les rendre. Elle avait d'ailleurs une trop haute opinion de sa beauté pour ne point essayer de s'en servir. S'il y a des gens que la jalousie rend bêtes, il en est d'autres dont elle aiguise singulièrement l'esprit. Très enorgueillie de sa radieuse jeunesse, Désirée jugeait Marthe du haut de ses dix-huit ans; elle la regardait comme une femme âgée et se sentait de taille à opposer victorieusement les séductions de son printemps épanoui aux charmes de cette automne mûrissante. Elle eut bientôt pris le dessus. S'élançant intrépidement dans la bataille, elle se servit, pour ramener Paul, de tout l'éclat de son insolente beauté, de tous les raffinemens de sa coquetterie, doublée par le désir de triompher. Dans ce combat pour l'amour, elle mit tant de spirituelle audace, tant de verve et de naïve rouerie, que plus d'une fois Paul, ébloui, sentit que la tête lui tournait et subit de nouveau le trouble dangereux que lui causait l'étonnante ressemblance des deux sœurs.

Quand il était seul auprès de Marthe, ou quand la jeune femme était en tiers avec lui et Zasette, ce danger n'existait pas. Mme Déglise conservait alors sur Paul tout son empire; il n'avait d'admiration que pour la grâce de son esprit, la délicate ingéniosité de sa tendresse, le rayonnement pur de ses yeux noirs, la virginale expression de son visage. Il adorait cette âme charmante enfermée dans un corps charmant, et il oubliait la sensuelle et tapageuse beauté de Zasette, comme on oublie à midi, sous la lumière assourdie et verte d'une futaie, l'aveuglante clarté des champs baignés de soleil. Mais si, après une journée passée loin de Marthe, il se trouvait seul avec Désirée; si le hasard d'une promenade amenait un tête-à-tête avec la jeune fille; alors, comme toujours, il recommençait à être attiré vers elle par les côtés où la cadette ressemblait à la sœur aînée. Peu à peu, la verve de Zasette, sa mordante gaîté, ses audaces ingénues, agissaient sur lui comme l'odeur de certaines plantes sauvages et fortement aromatiques. La jeunesse de Paul était séduite par le montant et le pétillement de cette jeunesse exubérante; et quand, au retour de l'une de ces promenades à deux, Marthe les voyait revenir par les allées du jardin, riant aux éclats, les yeux illuminés, les joues empourprées, il lui semblait qu'une lame aiguë lui traversait le cœur; une angoisse jalouse la tourmentait de nouveau et elle était reprise de ces accès d'humeur, dont toute la maison, y compris M. Déglise, ressentait le contrecoup.

Cette rivalité inavouée des deux sœurs établissait entre elles une lutte sourde, pleine d'animosités mal déguisées et d'aigres dé-

fiances. Mme Déglise s'ingéniait pour ne laisser les deux jeunes gens ensemble que le moins possible; et, de son côté, Désirée inventait de machiavéliques combinaisons pour se soustraire à la surveillance agaçante de son aînée. Cette guerre d'escarmouches énervait Marthe et lui était d'autant plus pénible qu'elle n'osait combattre ouvertement, tandis que Désirée usait sans vergogne de son titre de fiancée pour entraîner Paul loin du chaperon dont elle redoutait la trop enveloppante sollicitude.

Vers la mi-septembre, M. de Bonnay vint passer une semaine près de ses filles. Il portait plus gaillardement que jamais ses soixante printemps. Ses moustaches semblaient encore avoir noirci; ses yeux, aux paupières gonflées, avaient une lueur un peu plus égrillarde. Il apportait dans la correcte et paisible demeure de M. Déglise un courant de dissipation et de mondanité qui effarouchait Marthe et choquait le manufacturier, tandis que Mlle Zasette s'en réjouissait, pressentant dans son père un allié et un complice. Dès sa première visite à La Lineuse, M. de Bonnay avait été instruit du projet d'union rêvé par Mme Déglise, et il s'était empressé de donner carte blanche à sa fille. Paul lui plaisait. D'ailleurs il était enchanté qu'un prompt mariage le débarrassât de l'ennui de jouer un rôle de père et de mentor pour lequel il ne se sentait aucune vocation. Il trouvait même que les choses n'allaient pas assez vite et il n'avait fait ce voyage que pour mettre plus activement « les fers au feu.. » Il employait à cette besogne toutes ses après-midi. Quant à ses matinées, il les passait dans sa chambre, fort occupé à se refaire une troisième jeunesse à l'aide de savantes combinaisons de cosmétiques de toutes couleurs. Il n'apparaissait qu'à l'heure du déjeuner, pomponné et fringant, en veston court, une rose à la boutonnière et fredonnant un refrain d'opérette.

Son arrivée avait donné le signal de toutes les distractions champêtres que M. Déglise tenait en réserve pour ses hôtes dans la saison des vacances: pêches à l'épervier le long du canal, chasses aux merles et aux grives dans les taillis voisins, parties de goûter dans les vignes mûrissantes, dîners à la lisière du bois. Parmi les emplacemens choisis pour ces repas en plein air, l'un des plus agréables était le plateau du mont de Fains, où l'on retrouve encore des vestiges d'un camp construit pendant la domination romaine. La vue y est très étendue. Des saules et des bouleaux ont poussé sur les antiques fossés de circonvallation et permettent de s'y asseoir à l'ombre, tout en reposant ses yeux sur le paysage verdoyant qui, de ressaut en ressaut, dévale jusqu'à la rivière. Un sentier en zig-zag part de l'enclos de La Lineuse et grimpe à travers un taillis épais jusqu'aux épaulemens de l'ancienne fortification, mais c'est un chemin de chèvres; une route moins âpre, pre-

nant la colline en écharpe, offre des pentes plus douces à ceux qui n'ont plus leurs jarrets de vingt ans.

C'est cette dernière route que suivait un samedi soir M. de Bonnay, en compagnie de Marthe Déglise. Désirée et Paul ayant choisi le sentier en zig-zag, le filateur de Velaines, fidèle à son rôle d'auxiliaire indulgent, avait emmené Marthe par le chemin le plus long, sous prétexte de ménager ses jambes, et surtout pour laisser les fiancés en tête-à-tête. M. Déglise ne devait les rejoindre que plus tard. Quand ils arrivèrent au lieu du rendez-vous et s'assirent sous les saules qui bordaient la crête du talus, ils entendirent les voix de Paul et de Zasette qui résonnaient au bas d'une longue pente gazonnée. Sous la pâle lumière d'un ciel d'automne, plafonné de nuages blancs, on distinguait les silhouettes expressives des deux jeunes gens. Leurs rires, leurs paroles tintaient nettement dans l'air frais et montaient vers les nouveaux arrivans, assis à l'abri des saules de la crête. La conversation semblait très animée :

— Vous n'êtes qu'un Parisien, disait Mlle Zasette, et moi j'ai le pied montagnard... Je gage que j'atteins le sommet avant vous.

— Je serais curieux de voir cela, répliquait Paul d'un ton de défi.

— Pariez-vous?

— Soit... Que parions-nous?

— Une discrétion.

— Hum! vous jouez gros jeu, et si j'arrive premier, vous ne savez pas ce que je suis capable de vous demander.

— Quoi?

— Quelque chose d'énorme... un baiser, par exemple.

— Va pour un baiser, repartit-elle en riant, mes moyens me permettent d'aller jusque-là.

— Tope alors!

Et les mains claquaient l'une contre l'autre dans l'air sonore.

— Ils sont fous! murmurait d'une voix étranglée Mme Marthe; si nous les appelions?

— Au contraire, tenons-nous cois, répondait M. de Bonnay; je suis curieux de voir comment cela finira...

Ils étaient partis. Les coudes au corps, la tête et la poitrine en avant, ils escaladaient la pente gazonneuse. Zasette y mettait de l'amour-propre et, dans son désir de vaincre, elle bondissait intrépidement, perdant en route son chapeau de paille et laissant flotter sur ses épaules ses abondans cheveux châtains dénoués. Mais, embarrassée par ses jupes, elle allait moins vite que Paul. Il atteignit le premier la base du talus boisé, au sommet duquel Marthe et son père demeuraient invisibles.

— Vous avez perdu! cria le jeune homme à Désirée qui accourait essoufflée.

— Oui, je suis battue,.. c'est la faute de ma robe.

Elle était charmante avec ses joues rosées, ses lèvres entr'ouvertes, sa poitrine soulevée et ses grands yeux brillans, au milieu du ruissellement de sa chevelure ; — si charmante, que Paul n'hésita pas à réclamer le prix de la gageure.

— Vous voici à ma discrétion, insinua-t-il.

— Je suis bonne joueuse et je paie comptant, répondit-elle en saisissant d'une main le flot de ses cheveux et en les tordant vivement pour les assujettir sous le peigne... Elle s'avança en souriant et tendit la tête : — Prenez ; dit-elle, vous avez le choix entre le front et les joues !

Paul lui avait saisi les bras : — Ma foi ! reprit-il en essayant de plaisanter pour dissimuler le trouble qui l'envahissait, entre les deux mon cœur balance et je préfère m'arrêter à mi-chemin !

Il lui posa sur les yeux deux baisers doucement appuyés. A cette caresse inattendue, la jeune fille tressaillit légèrement, puis elle se dégagea avec vivacité.

— Ça n'était pas dans le programme et vous prenez plus que votre dû ! murmura-t-elle... Vous savez que j'ai laissé mon chapeau en route... Je vais le chercher... Qui m'aime me suive !

Elle bondit de nouveau sur la déclivité de la friche, il la suivit, et ils disparurent derrière des buissons de prunelliers.

— Ils vont bien, les amoureux ! dit M. de Bonnay, quand ils furent hors de portée. — Il fit claquer sa langue : — Comme c'est gentil, la jeunesse ! continua-t-il sans remarquer la pâleur et les traits contractés de Marthe.

— Cette Zasette est d'une étourderie et d'une inconvenance indécentes !.. gronda Marthe d'une voix âpre.

— Bah ! où est le mal?.. Puisqu'ils sont fiancés ! — Je t'avouerai même que je ne suis pas fâché de les voir en si bon chemin... En songeant que le jeune homme vivait près de toi, un moment j'ai eu des craintes.

— Quelles craintes? demanda Marthe frémissante.

— Dame, il a vingt-quatre ans à peine, tu es jolie, et au lieu de s'éprendre de Zasette il pouvait devenir amoureux de toi.

— O père ! oh !..

— Pourquoi pas? Ces choses-là arrivent... surtout aux jeunes femmes dont le mari a cinquante ans... Je ne veux pas dire de mal de ce pauvre Déglise, mais il est en pierre et ne semble jamais avoir eu d'amour que pour ses papillons...

— C'est possible, mais me croyez-vous assez oublieuse de mes devoirs pour?..

— Ne te gendarme pas! interrompit le vieux viveur en riant ; le crime n'est pas si gros, surtout quand il y a de pareilles circonstances

atténuantes... J'ai connu de fort honnêtes femmes qui avaient un amoureux sur la conscience et qui ne s'en portaient pas plus mal. — Le monde et l'église elle-même ont des indulgences pour ces péchés mignons... D'ailleurs, ajouta-t-il plaisamment, tu prends feu trop vite... Il ne s'agit pas de toi, sage et froide Marton, mais de M. Lobligeois...

— M. Lobligeois est un homme d'honneur !

— On peut être un homme d'honneur et ne pas résister à la tentation... Je sais bien, moi, qu'à son âge et dans de pareilles circonstances j'aurais succombé... Enfin, tout est bien qui finit bien !..

Il se leva, étira ses jambes et prit son fusil : — Je vais dire un mot aux grives du voisinage, et si je rencontre en chemin nos amoureux, je te les enverrai, Marton !..

Quand il se fut éloigné en sifflant un air de chasse, Marthe resta longtemps immobile, adossée à un bouleau et la tête dans les mains. — Autour d'elle, un calme de plus en plus profond : les éclats de voix de Paul et de Zasette ne montaient plus jusqu'au sommet de la crête, et le sifflement de M. de Bonnay décroissait à mesure que le vieux beau descendait vers les friches. On ne voyait déjà plus luire que le bout du canon de son fusil au-dessus des bouquets de noisetiers. Dans les vignes, une grive rappelait; plus près, dans les branches d'un allouchier, un rouge-gorge fredonnait son clair gazouillement mélancolique. De temps en temps les feuilles des bouleaux se détachaient avec un frôlement léger et s'éparpillaient sur la verdure grisâtre de la friche, où les fleurs de l'arrière-saison, les gentianes, ouvraient çà et là leurs cils bleus. Une faible odeur de champignons et d'herbes fanées, l'odeur caractéristique des journées d'automne, montait de la terre humide. — Marthe éprouvait un sourd frémissement intérieur en songeant à ce baiser posé par Paul sur les yeux de Zasette. En même temps les paroles de M. de Bonnay lui bourdonnaient aux oreilles.

Pourquoi s'était-elle si vivement récriée contre les insinuations de son père? Pourquoi ce besoin de se mentir à elle-même? — Au fond, il avait deviné juste; elle faisait déjà partie de ces femmes honnêtes dont il parlait et qui ont toutes un amoureux sur la conscience. Était-il donc vrai que cette faute fût si commune et que le monde la jugeât avec une si tolérante indulgence ? Son ignorance l'avait-elle abusée et n'était-elle que sottement pusillanime en se croyant héroïquement vertueuse? — Cet amour qu'elle n'avait jamais connu et auquel bien des femmes sacrifiaient leur repos en ce monde et leur salut dans l'autre, ce mystérieux amour avait donc des délices bien exquises et des tentations bien entraînantes? Et si la faute était moins énorme qu'elle ne l'avait imaginé, si l'église elle-même traitait avec miséricorde ceux qui succombaient

à ce péché de la chair, n'était-ce pas une duperie de se condamner à ne jamais goûter à ce fruit défendu de la passion?.. Tout à l'heure, elle avait vu Zasette frémir voluptueusement sous la pression des lèvres de Paul. Jamais Marthe n'avait éprouvé de pareilles sensations, jamais elle n'avait tressailli de la sorte au contact des placides et méthodiques baisers de son mari. C'était l'amour qui donnait ces joies intenses. Elles étaient pour elle lettres closes, elle les ignorerait toujours... Elle était jeune, jolie, elle avait des trésors de tendresse au cœur... Et tout cela pour rien!.. Floraison perdue, noyée dans les brumes grises d'un mariage sans amour et sans enfans!

La morale mondaine et relâchée de M. de Bonnay avait mis son esprit en désarroi. Il y avait en elle un alanguissement et un dépérissement de la volonté qui formaient une douloureuse harmonie avec les défaillances de la nature à l'arrière-saison. Les principes qu'elle avait crus inébranlables, les pensers généreux dont elle avait été fière : dévoûment, fidélité à garder, honneur à défendre, tout cela se décomposait et se dissolvait comme la sève appauvrie des plantes moribondes. Le doute, pareil au vent d'automne, ébranlait lentement ses résolutions et les éparpillait au loin, ainsi que des feuilles mortes...

XV.

M. de Bonnay avait quitté La Lineuse; on touchait à la fin de septembre et, en attendant que les vignes fussent à point pour la vendange, les gens du village réparaient leurs tonneaux ou fauchaient leurs regains. Dans les rues on n'entendait que le cliquetis des chaînes nettoyant les futailles, et, dans les prés, que le martellement des faux qu'on rebattait. L'été chaud et pluvieux avait donné une seconde jeunesse à l'herbe, et les regains de la Saint-Michel valaient presque les foins de la Saint-Jean. Toute la population était dans la prairie, dont l'uniforme teinte crue se modifiait à tous momens. Aux endroits déjà fauchés, le sol prenait des tons d'un vert tendre tirant sur le jaune; les jonchées d'herbe éparses et les meules déjà achevées y mettaient çà et là des taches plus foncées; tout à travers, dans le soleil, se détachaient les jupes claires et les *bagnolets* roses des faneuses. — Une fine et aromatique odeur de foin coupé se répandait subtilement dans l'air léger, où flottaient des fils de la Vierge.

Cette amoureuse et grisante émanation des regains, pénétrant jusqu'à La Lineuse, achevait de troubler Marthe Déglise. Depuis quelque temps, son caractère subissait des modifications qui in-

quiétaient et étonnaient M. Déglise lui-même. L'humeur ordinairement égale de la jeune femme avait dans la même journée des variations dont la brusquerie déconcertait tous ceux qui se trouvaient en relations avec elle. Tantôt elle traitait Désirée avec une animosité agressive, tantôt elle avait pour elle de violens retours de tendresse. Sa conduite était semblable à l'égard de Paul; un jour elle se montrait dure jusqu'à l'impolitesse, et le lendemain elle rachetait sa rudesse par une expansion presque compromettante. Sa toilette et ses allures se ressentaient de ce défaut d'équilibre. On eût dit que tout d'un coup elle subissait, elle aussi, l'influence du tempérament paternel et que l'ardeur du sang des Bonnay lui brûlait tardivement la chair. Elle avait des accès de coquetterie provocante, et parfois des libertés de parole, des hardiesses de décolletage qui stupéfiaient Désirée.

Zasette était trop fine et déjà trop expérimentée pour ne pas deviner la cause de cette soudaine transformation dans les habitudes et la tenue de celle qu'elle avait baptisée autrefois « la sage Minerve. » Elle se disait que ces frisons substitués aux bandeaux plats, ces corsages échancrés trahissant la naissance de la gorge, avaient uniquement pour but de troubler et de séduire son fiancé, et elle s'indignait de découvrir une rivale dans sa propre sœur. Cette trahison exaspérait d'autant plus vivement Désirée, que chaque jour elle s'apercevait davantage du prestige exercé par la beauté de Mme Déglise.

Paul avait un cœur honnête, mais un cœur plus capable de tendresse que d'héroïsme. Si les choses fussent restées dans le même état qu'à l'époque où il aimait Marthe sans espoir et où il lui promettait de chercher à devenir le mari de Désirée, il eût peut-être tenu loyalement sa promesse. Mais les conditions avaient changé; maintenant cet amour, dont il avait désespéré, se révélait à lui par des signes de plus en plus sensibles. La conviction seule de l'indifférence de Marthe avait déterminé son engagement. Or, elle l'aimait, il n'en doutait plus et il n'avait pas la vertu assez chevillée dans l'âme pour fuir cet amour qui se présentait à portée de sa main. — Les choses avaient suivi la marche qu'elles prennent toujours en pareil cas : d'abord la phase toute platonique de l'adoration silencieuse, où l'objet aimé semble placé si haut qu'on le regarde comme inaccessible; puis la période de la tendresse timide encore, où l'on croit pouvoir se contenter d'une amitié pure, pourvu qu'elle soit réciproque; enfin la crise pleine d'orages et de périls, où la première menue caresse accordée fait naître l'ambition d'une caresse plus vive, où le moindre désir satisfait allume un feu plus violent, et où, à la lueur éblouissante de ces brûlans éclairs, sans

trêve, sans merci, sans scrupules, on poursuit jusqu'au bout, comme l'a dit un poète :

L'impossible union des âmes et des corps (1).

Pendant ces dernières semaines d'automne, Paul Lobligeois n'avait plus d'yeux que pour Marthe ; Désirée n'existait plus pour lui. La jeune fille ne s'en apercevait que trop ; elle se voyait négligée, rejetée à l'arrière-plan, et, incapable de dissimuler l'irritation où la jetait cet abandon inattendu, elle avait des accès de colère boudeuse ou des fuites farouches pendant lesquelles elle pleurait rageusement à l'écart. Cette première déception la révoltait ; elle sanglotait, elle étouffait, elle accusait le ciel, prenait le monde en haine et se sentait devenir mauvaise.

Impétueusement, comme un coup de vent sur un lac profondément encaissé, la discorde était entrée dans la paisible maison de La Lineuse. A chaque instant, l'orage semblait sur le point d'éclater et de mettre aux prises tragiquement les deux sœurs. Tandis que, par les calmes soirées de la fin de septembre, l'odeur des regains planait mollement sur les jardins de la fabrique, de sauvages mouvemens de passion agitaient les cœurs de Marthe, de Désirée et de Paul sans leur laisser un moment de repos.

Un dimanche, le jeune homme avait dîné à La Lineuse et on était allé prendre le café sous la vérandah. La soirée était extraordinairement chaude pour la saison ; il n'y avait pas un souffle d'air, de gros nuages noirs pendaient lourdement dans le ciel, et, à l'horizon, au-dessus des bois de Rembercourt, parfois un éclair de chaleur blanchissait les cimes ténébreuses des arbres. M. Déglise tirait de lentes bouffées de sa pipe et, se balançant dans son fauteuil, s'abandonnait à un doux nonchaloir. Les deux sœurs et Paul se promenaient lentement autour des parterres où des massifs de clématites exhalaient une pénétrante odeur d'amande. Ils semblaient gênés tous trois et parlaient peu ; les deux femmes surtout paraissaient en proie à une excitation nerveuse qui se traduisait par des façons d'être insolites : Zasette était concentrée et taciturne ; Marthe, au rebours, comme si l'orage l'eût grisée, avait une vivacité et une loquacité un peu fébriles. On eût dit qu'un démon la poussait à braver sa sœur et à se montrer d'autant plus aimable que celle-ci affectait d'être rude et maussade. Elle entraînait le jeune homme par le bras, se penchait pour lui faire remarquer une fleur, puis se relevait en jetant de brefs éclats de rire.

Un léger bourdonnement dans les clématites attira l'attention des

(1) Sully-Prudhomme, *les Solitudes*.

trois promeneurs. Un gros papillon de nuit au vol rapide et circulaire tournait en battant des ailes autour des fleurettes odorantes. Par momens, on distinguait sa trompe projetée en avant, ses antennes aiguës, son abdomen effilé et pointu :

— Un sphinx!.. un sphinx de vigne! cria Mme Déglise à son mari; le veux-tu?

M. Déglise se trouvait trop bien pour se déranger. — Prenez-le, répondit-il; je donnerai une récompense honnête à celui ou à celle qui me le rapportera!..

Marthe se baissait déjà pour saisir l'insecte dans ses deux mains, mais Zasette, prise de je ne sais quelle fantaisie jalouse, se précipita en avant et la poussa de façon à lui faire manquer son coup. Le sphinx décrivit un demi-cercle et alla bourdonner à dix pas plus loin :

— Donnons-lui la chasse! dit Marthe. Monsieur Lobligeois, attention! — Je le traquerai à gauche, tandis que vous le rabattrez à droite...

Mais le sphinx demeurait insaisissable. Il piquait tantôt à droite, tantôt à gauche, leur glissant presque entre les doigts et fuyant plus avant dans le jardin. Ils s'enfonçaient dans l'ombre à sa suite sans s'inquiéter de Désirée, qui restait immobile en arrière. Au bout de vingt pas, Marthe eut un scrupule, et, se retournant :

— Eh bien! Zasette, s'écria-t-elle, tu ne viens pas à notre aide?

— Non, répliqua la jeune fille furieuse de n'être pas appelée par Paul, j'y renonce... D'ailleurs, je vous gênerais!

Ils n'entendirent même pas sa réponse et continuèrent de pourchasser le sphinx dans l'obscurité. Ils le distinguaient à peine et s'élançaient avec plus d'impétuosité, aiguillonnés bien moins par l'attrait de cette chasse enfantine que par un secret désir de rester en tête-à-tête au fond des allées ténébreuses. Ils ne songeaient plus à poursuivre le sphinx devenu invisible; une force mystérieuse les poussait sans relâche au fond des massifs bordés de clématites; ce n'était pas la hâte de la course qui faisait battre leur cœur à coups redoublés, mais une émotion mêlée de peur et de plaisir qui leur oppressait la poitrine et leur serrait la gorge.

Marthe s'arrêta la première dans une sombre allée de charmilles. Elle était haletante et avait peine à rattraper sa respiration.

— Sommes-nous enfans? dit-elle, le sphinx est bien loin!.. Rentrons!

— Attendez un instant, la course vous a essoufflée.

— Oui, je suis comme étourdie, soupira-t-elle en posant une main sur sa poitrine.

Elle n'avait pas achevé de parler qu'il l'avait prise dans ses bras.

— Appuyez-vous! supplia-t-il... Si vous saviez comme je suis heureux de vous sentir près de moi!.. Comme je vous aime!

Elle lui avait saisi la main et cherchait doucement à se dégager.

— Taisez-vous! interrompit-elle, je ne veux pas vous entendre... Je ne peux pas!

Il la serrait plus étroitement contre sa poitrine, et ses lèvres effleuraient déjà celles de la jeune femme.

— Non, non, pas cela!.. Mon ami, je vous en prie!

— Dites-moi seulement que vous m'aimez un peu!

— Eh bien! oui, je vous aime... trop, pour mon malheur!

Elle se raidit brusquement entre les bras de Paul.

— Partons, chuchota-t-elle; j'entends du bruit.

En effet, à quelque distance, les feuillées frissonnaient comme si elles eussent été frôlées par les plis d'un vêtement. Paul lâcha Mme Marthe, et ils s'arrêtèrent un moment pour écouter. — Plus rien. — Alors elle s'élança vers les parties plus éclairées du jardin, et il la suivit à regret.

Quand ils furent loin, les branches de la charmille s'écartèrent pour livrer passage à Zasette, échevelée, les narines palpitantes et les yeux étincelans. — Tandis qu'ils fuyaient à la poursuite du sphinx, Désirée s'était d'abord obstinée dans sa bouderie, puis, prise d'un accès de dépit jaloux, elle les avait suivis sournoisement dans une allée parallèle, et, tapie derrière la charmille, n'avait pas perdu un mot de leur rapide duo d'amour.

Maintenant elle savait tout; sa dernière illusion était envolée. — Elle tremblait si fort qu'elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes; ses lèvres étaient glacées, ses doigts froids et raides... Et tout le temps elle se répétait lamentablement : « Il l'aime! — Est-ce possible? » — Elle sentait dans son gosier quelque chose qui se nouait et lui coupait la respiration. — Elle avait été si heureuse!.. La veille, elle l'était encore, malgré ses doutes, ses soupçons vagues, ses anxiétés... Et maintenant tout était fini!.. La jalousie et l'envie la rendaient folle. Elle se demandait comment elle aurait la force de les revoir ensemble sans éclater, sans leur jeter leur trahison au visage?.. Car enfin ils lui volaient sa confiance, son amour, ses illusions, tout!.. Elle fit un effort sur elle-même, retraversa le jardin et ne s'arrêtant devant le salon que juste assez de temps pour dire qu'elle avait la migraine; elle monta dans sa chambre et s'y enferma. Alors, la tête enfoncée dans les couvertures de son lit, brisée, meurtrie, misérable, elle exhala en sanglots sa première grande douleur de jeune fille.

XVI.

Paul Lobligeois n'avait pas tardé, de son côté, à prendre congé de son hôte, mais s'il éprouvait une certaine gêne, ce soir-là, à

rester en présence de M. Déglise, il était encore moins disposé à se cloîtrer chez lui. Au lieu de rentrer à Fains, il suivit la chaussée du canal et promena sa fièvre au bord de l'eau. Tout en marchant lentement dans l'herbe humide, il tournait ses regards vers le parc et la masse sombre des bâtimens de la fabrique. Un aimant l'attirait de nouveau vers la maison de l'adorable femme qui venait de s'enfuir de ses bras en lui murmurant son premier aveu d'amour... Il se sentait plein d'un profond sentiment de tendresse pour Marthe, pour La Lineuse, pour le monde entier. Il savait gré à la nuit d'être tiède et silencieuse ; aux meules des regains d'embaumer l'air ; il eût volontiers étreint les arbres dans une effusion de reconnaissance... Machinalement il avait quitté la chaussée, et traversant un bout de prairie, il s'approchait de la lisière du parc. Il songeait que cent mètres à peine le séparaient de la bien-aimée... Il lui eût suffi de se glisser par une ouverture de la haie et de marcher cinq minutes pour pouvoir contempler de loin les fenêtres de Marthe... A cette pensée, son cœur se serrait délicieusement. — Il ne risquait d'être vu de personne ; à cette heure, tout dormait à La Lineuse, et sa visite nocturne resterait ignorée. — Tout en se disant cela, il avait déjà franchi la haie et cheminait le long des charmilles...

Les arbres s'éclaircissaient peu à peu. Bientôt il se trouva dans le jardin ; les parterres seuls le séparaient maintenant de la façade qui regardait le parc. A l'exception d'une des portes-fenêtres du rez-de-chaussée, toutes les croisées étaient closes et sombres. Paul tressaillit. Il venait de reconnaître que cette seule pièce éclairée était précisément la chambre de Mme Déglise.

Marthe n'était pas encore couchée ; la porte-fenêtre restait large ouverte, sans doute à cause de la lourdeur de la température orageuse. Une lampe au globe dépoli, posée sur un guéridon, emplissait la pièce d'une calme clarté dorée. Une ombre allait et venait au fond de la chambre. Au bout d'un instant, l'ombre disparut pour faire place à une élégante silhouette encadrée dans la baie de la porte. Marthe venait de surgir en pleine lumière, et, debout devant la glace de la cheminée, elle se coiffait pour la nuit. Elle était vêtue d'un ample peignoir blanc aux manches flottantes. Elle détacha son peigne, son épaisse chevelure noire coula sur ses épaules et fit ressortir plus nettement la ligne pure et délicate du profil. D'une main elle rassemblait ses cheveux en une seule torsade, et de l'autre elle les renfermait dans un filet, dont elle resserrait les mailles à l'aide d'un ruban noué au sommet de la tête. Ses beaux bras levés en l'air jaillissaient nus des manches du peignoir et leurs contours ambrés s'arrondissaient au-dessus du front. — Paul, enivré par ce spectacle inattendu, sentait un émoi très doux lui serrer la gorge et lui comprimer le cœur. Ses pieds étaient cloués au sol et il lui

semblait qu'une force surhumaine aurait seule pu l'arracher à cette contemplation.

Tout à coup il se rejeta brusquement en arrière et se dissimula dans l'ombre des massifs. — Marthe venait de franchir le seuil de la porte-fenêtre; elle descendait les marches qui la séparaient du jardin. Du coin noir où il s'était tapi, Paul la vit tourner lentement autour des parterres. Sa forme blanche errait au long des plates-bandes. Elle s'arrêta près d'un massif, cueillit une tige de clématite, la respira longuement, et continua de marcher pensivement vers les charmilles du parc. Elle passa à une toise à peine de Paul, qui frissonna au léger bruit de son peignoir sur le sable, puis elle s'enfonça dans l'ombre. De la place où il était, le jeune homme palpitant ouvrait démesurément les yeux pour la suivre dans l'allée ténébreuse. A la fin, il ne distingua plus rien, mais il lui sembla qu'elle s'était dirigée vers la pelouse du rond-point, et il s'avança lui-même dans cette direction. Il ne s'était pas trompé; dans l'éclaircie produite par l'évasement des charmilles, il reconnut la tache blanche du peignoir. — Marthe lui tournait le dos; assise sur l'un des bancs, les mains croisées sur ses genoux, elle paraissait contempler la statue de l'Amour qui se profilait vaguement sur le fond noir des massifs...

Paul sortit lentement de l'ombre et se dressa tout à coup devant Mme Déglise.

Elle se leva tout effarée, reconnut le jeune homme, et, sans prononcer un mot, comprenant qu'une prompte retraite pouvait seule la sauver, elle s'élança dans la première allée qui s'ouvrait en face d'elle. Il la suivait en murmurant de confuses supplications; elle précipitait sa course, poussant droit en avant, sans rien voir, sans s'apercevoir même que ce chemin l'éloignait de La Lineuse. Elle espérait toujours qu'il se lasserait, qu'il aurait honte de cette méchante action, qu'un sentiment de délicatesse le retiendrait; mais au contraire, il s'acharnait à la poursuivre; cette course à travers la nuit irritait son désir; il oubliait tout: égards, convenances, respect; le sang lui bourdonnait aux oreilles, un démon sensuel lui soufflait de nouveau les perverses pensées d'autrefois: — Marthe était à lui, elle l'aimait, elle serait la première à le juger un sot s'il la laissait fuir cette fois sans lui donner tous les baisers qui lui brûlaient les lèvres...

La charmille avait cessé brusquement. Marthe reconnut qu'elle tournait le dos à La Lineuse et que sa course précipitée l'avait conduite vers la portion de prairie enclavée dans le parc. Alors, perdant la tête, elle fit un crochet pour regagner le bois, et, toujours courant, alla se jeter dans une meule de foin où elle trébucha et tomba haletante. Avant qu'elle eût pu se relever, Paul était

à ses pieds. Il couvrait de caresses ses mains, ses genoux, ses bras, sa poitrine. En vain elle lui demandait grâce, il l'enlaçait plus étroitement et lui fermait la bouche par un baiser où il avait mis toute sa tendresse, toute l'ardeur dévorante de ses désirs... La sensation exquise et inconnue fut tellement intense que les paupières de Marthe s'alourdirent sur ses yeux, ses lèvres froides ne purent plus articuler un mot de protestation, et sa tête se renversa dans la molle jonchée des regains verts. Elle n'avait plus de force pour se défendre, elle ne s'appartenait plus; elle était la proie de cet amour véhément et mystérieux, de ce sphinx terrible et doux, qui pendant des mois avait eu pour elle tous les épouvantemens et toutes les attirances de l'inconnu...

Quand elle revint à elle, un mouvement instinctif, comme on en a dans un demi-sommeil, lui fit tendre encore vers Paul ses lèvres enivrées; puis peu à peu le sens de la réalité la ressaisit, ses paupières se soulevèrent; elle vit le ciel noir au-dessus de sa tête, la meule effondrée, ses vêtemens en désordre, et comme illuminée par une rapide et sinistre lueur, elle comprit ce qui venait de se passer. Tout ce qu'il y avait de pudeur, de dignité et d'orgueil en elle se révolta à la pensée de cette chute soudaine, ignominieuse, irréparable... Elle repoussa Paul, qui lui baisait humblement les bras.

— Qu'avons-nous fait? murmura-t-elle d'une voix étouffée... O mon Dieu!..

— Ma chérie, supplia-t-il en essayant de lui reprendre les mains, pardonnez-moi!

— Jamais!.. Jamais je ne pardonnerai... ni à vous, ni à moi!.. Oh! quelle honte! quelle honte!..

Elle restait agenouillée dans l'herbe, les yeux fixes, les mains crispées. Les gros nuages qui roulaient dans le ciel avaient fini par crever et de larges gouttes de pluie tombaient. Paul commençait à se repentir de son audace; il regardait Marthe d'un air consterné et se penchait vers elle pour l'aider à se remettre sur ses pieds; elle le repoussa de nouveau.

— Laissez-moi! dit-elle, d'une voix rauque... Elle se releva en chancelant, toute grelottante; ses dents claquaient, elle appuya ses mains mouillées sur son front, puis se dirigea péniblement vers l'allée des charmilles. Paul, effrayé de l'état nerveux dans lequel il la voyait, la suivait tête baissée à travers l'ondée ruisselante... Quand ils arrivèrent au rond-point, elle se retourna et s'aperçut qu'il s'obstinait à l'accompagner.

— Oh! murmura-t-elle, n'avez-vous pas de pitié?.. Allez-vous-en!

Et se mettant à courir, elle disparut dans la pluie battante et dans la nuit.

Paul rebroussa chemin, gagna le canal, où l'averse clapotait, et

rentra au village. Il lui semblait qu'une lourde pierre lui pesait sur la poitrine; il était honteux et navré : honteux de son agression brutale, navré d'avoir désenchanté et dévelouté son amour en brusquant un dénouement que de lentes et délicates transitions rendent seules délicieux. — Il s'était conduit avec cette femme si pure, si charmante et digne de tous les respects, comme il aurait agi avec Catherine Huguet ou la première fille venue. Il était allé jusqu'au bout de sa passion et il n'en rapportait que des regrets, de la confusion et des remords. L'amertume lui montait à la gorge et pour un peu il aurait pleuré.

Le lendemain, il s'éveilla avec la même lourde tristesse. Il avait peur de franchir le seuil de La Lineuse, et peur en même temps que son absence ne fût mal interprétée. Il redoutait de se retrouver en présence de M. Déglise et de mettre sa main dans celle de ce brave homme, si odieusement trompé. — Dès qu'il l'aperçut dans la cour de la fabrique, il eut un douloureux serrement de cœur; en voyant le visage consterné du manufacturier, il s'imagina d'abord que M. Déglise savait tout et ne fut rassuré qu'en l'entendant parler avec son affabilité ordinaire :

— Je suis tourmenté, dit le bonhomme ; ma femme est très souffrante... Elle a eu beaucoup de fièvre, cette nuit, et ce matin elle a été prise d'une crise nerveuse qui l'a fort abattue... Je viens d'envoyer chercher le docteur.

Paul se sentit pâlir; il murmura avec peine quelques confuses paroles, mais M. Déglise était tellement préoccupé qu'il ne remarqua pas ce trouble équivoque. Il quitta précipitamment son commis pour retourner près de la malade, et le jeune homme se réfugia dans son bureau, où il passa de longues heures d'angoisse. Vers le soir, il courut s'informer de la santé de Marthe et fut reçu par le mari. — Le docteur était venu et avait constaté une fièvre violente accompagnée d'une grande oppression; il ne s'était pas encore prononcé sur le caractère de la maladie, mais il craignait une pneumonie.

Pendant toute la nuit, Paul vit dans ses rêves la blanche figure et les brûlans yeux noirs de Marthe; elle le regardait avec une expression de terreur, puis se détournait en lui faisant un signe d'éternel adieu. Au matin, comme il entrait dans son bureau, il trouva sur sa table un billet à son adresse et tressaillit en reconnaissant l'écriture fébrile de la suscription. C'était un billet de Mme Déglise, griffonné à la hâte : « Mon mari sera absent toute la matinée, lui écrivait-elle ; venez à neuf heures... Je veux vous parler. »

A l'heure dite, le cœur tremblant, il se présenta à la porte de la maison d'habitation, et la femme de chambre l'introduisit dans l'appartement de sa maîtresse.

Du seuil, en l'apercevant étendue sur une chaise longue, les joues empourprées par la fièvre et la poitrine haletante, il fut déchiré par un remords plus aigu et comprit la gravité du mal qu'il avait causé. Marthe s'était fait coiffer et habiller comme d'habitude, malgré son extrême faiblesse; à l'aspect de Paul, elle baissa la tête et une crispation contracta sa bouche.

— Pardon! murmura-t-il humblement, dès qu'ils furent seuls.

— Asseyez-vous, dit-elle sans le regarder. J'ai voulu vous parler une dernière fois. — Sa voix était voilée et ses phrases étaient à chaque instant coupées par un essoufflement pénible. — Ne craignez rien, reprit-elle, je ne vous ferai pas de reproches... Je suis plus coupable que vous... La jeunesse vous a monté la tête, vous avez joué votre rôle d'homme... Mais moi,.. j'aurais dû savoir, j'aurais dû prévoir ce qui est arrivé... Le curé avait bien raison!... Je me suis perdue... J'espère que j'en mourrai!..

— Marthe! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Il n'y a plus de Marthe, interrompit-elle; il n'y a plus qu'une créature misérable...

— Je donnerais ma vie pour réparer le mal que j'ai causé... Dites-moi ce que je puis faire...

— Une seule chose... partir... Vous ne pouvez rester une minute de plus dans cette maison, près de mon mari, près de ma sœur, près de moi qui n'ose plus vous regarder en face... Partez sans prévenir... Une fois à Paris, trouvez une raison qui empêche M. Déglise de soupçonner la vérité... Écrivez-lui que la vie de province vous est insupportable... Mieux vaut encore qu'il vous croie un ingrat qu'un malhonnête homme!

— Puis-je partir en vous voyant dans l'état où vous êtes?

— Il ne s'agit pas de moi, répliqua-t-elle durement, mais du repos et de l'honneur des autres... S'il vous reste un peu d'honnêteté et de pitié, jurez-moi de partir aujourd'hui!..

— Je partirai.

— Adieu! nous ne nous reverrons plus jamais... Plus tard, quand vous vous attacherez à une femme,.. choisissez-la de façon à ce que l'amour ne soit pas pour elle une honte et une misère... Moi, je vous ai aimé, et j'en souffre cruellement... Mais je vous pardonne... Quand, cet été, dans mon bureau, nous parlions de l'avenir, qui eût dit que les choses finiraient ainsi?..

Elle se détourna pour pleurer et il sentit lui-même que ses yeux se mouillaient.

— Ah! sanglota-t-il, votre douleur m'accable!..

— Ne vous inquiétez pas... Les larmes me font du bien... C'est la première fois que je puis pleurer depuis cette terrible nuit... Adieu, et souvenez-vous de votre promesse...

Il voulut se précipiter à ses genoux, mais elle se souleva à demi avec effroi, et du doigt lui montra la porte :

— Adieu ! répéta-t-elle d'une voix à peine distincte.

Il partit. Dans le vestibule il se trouva en face de Zasette, qui descendait de sa chambre. Il désirait lui parler de la santé de sa sœur et trouver quelques mots d'excuse pour cette enfant qu'il allait si cruellement mortifier...

— Mademoiselle !.. balbutia-t-il.

Il fut terrifié par le regard haineux qu'elle lui lança.

— Ne me parlez pas ! dit-elle. Vous avez fait ici le malheur de deux personnes, que cela vous suffise... Je vous méprise et je vous hais !

Et elle lui tourna le dos.

Ayant quitté le village dans la journée, il prit le soir même à Villotte un convoi qui se dirigeait sur Paris. — Le train lancé à grande vitesse passa en vue de Fains. Paul aperçut, comme à la lueur d'un éclair, le coteau boisé, les arbres frissonnans et, tout au fond, la maison de La Lineuse, dont une seule fenêtre était illuminée. Alors il songea à cette demeure qu'il avait connue si heureuse, où il venait de jeter le trouble et d'où il s'éloignait en laissant un souvenir odieux. Un sanglot se noua dans sa gorge et il se rejeta au fond du wagon, tandis que le convoi fuyait dans la nuit...

Une fois arrivé à Paris, Paul s'était confessé à son père et avait obtenu de lui qu'une lettre explicative motiverait, aussi convenablement que possible, son brusque départ de La Lineuse. Mais, malgré les ingénieux prétextes invoqués par M. Lobligeois, M. Déglise ne fut pas moins vivement froissé de ce départ, qu'il interpréta comme une rupture. Il répondit par une lettre fort sèche et cessa toutes relations avec la maison de la rue Saint-Martin. — Des années se passèrent. Le silence et les distractions de la vie parisienne aidant, Paul sentit peu à peu son chagrin s'adoucir, et s'assoupir ses remords. La guerre de 1870 éclata ; les émotions du siège et de la commune dressèrent comme un grand mur entre les souvenirs du passé et les occupations sérieuses du présent. Paul avait repris la suite des affaires de la maison Lobligeois et sœur, et il était question d'un mariage entre lui et la fille d'un riche négociant en soieries de la rue d'Aboukir. Au mois de juin 1878, il remontait la rue Royale en fumant un cigare quand, au coin du boulevard, il se trouva face à face avec un passant à tournure provinciale qui vint à lui, la main tendue :

— Monsieur Paul Lobligeois, dit le provincial, vous ne me reconnaissez pas?.. Vivant Déglise !

Paul aurait, en effet, difficilement reconnu le propriétaire de La

Lineuse, tant le brave homme avait changé; ses joues, autrefois roses et fraîches, s'étaient creusées; il avait maigri et sa barbe était blanche.

Le jeune homme se sentit tout décontenancé en touchant la main qu'on lui tendait; il balbutiait quelques paroles d'excuse et son embarras redoublait à la pensée qu'il allait falloir demander des nouvelles de La Lineuse.

— J'ai cédé la fabrique au mari de Désirée, dit M. Déglise en appuyant sur ses mots, de l'air d'un homme qui n'était point fâché de jeter triomphalement l'annonce de ce mariage à un ancien prétendu... Ma belle-sœur a épousé le fils d'un maître de forges de Sermaize, et je suis venu avec le jeune ménage visiter l'exposition.

— Et... Mme Déglise, comment va-t-elle? se décida enfin à demander Paul Lobligeois, qui avait peine à articuler ses syllabes.

La figure de l'ancien fabricant s'assombrit.

— Elle est morte, répondit-il; ne le saviez-vous pas?.. Elle a été emportée par une maladie de poitrine, juste un an après votre départ...

Paul eut un frisson dans le dos et perdit de plus en plus contenance... Après avoir murmuré quelques phrases de condoléance, il prétexta d'une affaire urgente pour prendre congé de M. Déglise.

Tandis que, hâtant le pas, il fuyait vers le boulevard ensoleillé, le regret de la faute passée lui remontait aux lèvres avec une saveur singulièrement amère. — Le boulevard était plein de mouvement, de lumière et de gaîté; des breaks et des tapissières passaient, ramenant de tapageuses charretées de provinciaux et d'étrangers qui revenaient de l'exposition; des landaus emportaient au Bois de jolies femmes en toilettes claires, nonchalamment couchées sur des coussins; le marché aux fleurs de la Madeleine foisonnait de roses, d'iris, de chèvrefeuilles et d'œillets, aux couleurs chatoyantes. Mais Paul restait inquiet et rêveur. Le fantôme de Marthe se levait devant ses yeux et semblait projeter une ombre néfaste autour de lui. Le souvenir de son péché, qu'il croyait à jamais engourdi, venait de se réveiller et de siffler au dedans de lui, comme une vipère qui se déroule dans les feuilles sèches aux premières tiédeurs du printemps.

André Theuriet.

VILLARS

DIPLOMATE

« Le jeune Villars, fils d'*Orondate*, écrivait Mme de Sévigné à Bussy le 26 août 1688, est revenu d'Allemagne, où il a fort bien fait pour les négociations dont il s'est fort bien acquitté : il a eu l'agrément du roi pour la charge de commissaire-général de la cavalerie. » A l'octroi de cette grâce Louis XIV avait daigné ajouter la faveur des paroles suivantes : « Je vous savais brave homme, mais je ne vous savais pas si bon négociateur. » Malgré des débuts aussi remarqués, ce n'est pas comme diplomate que Villars a conquis la renommée : sa diplomatie ne valut jamais sa stratégie et, aux conférences de Rastadt, l'épée du vainqueur de Denain pesa d'un poids plus lourd dans la balance des événemens que la plume de l'ambassadeur. Il nous a semblé pourtant qu'il y avait quelque intérêt à rechercher dans la longue carrière de Villars ce qui appartient spécialement à l'histoire diplomatique et à étudier une grande figure militaire par un côté qui ne relève pas de la guerre. Des documens inédits (1), parvenus en grand nombre entre nos mains, nous ont

(1) Mémoires manuscrits et Correspondances de Villars. — Archives du ministère des affaires étrangères et du dépôt de la guerre. — Archives de la cour d'Autriche à Vienne et de la cour de Bavière à Munich. — Archives du comte Törring, à Munich. — Ces derniers dépôts m'ont été ouverts avec une libéralité à laquelle je me plais à rendre un hommage reconnaissant; quant aux *Mémoires manuscrits*, j'en ai entrepris la publication pour la « Société de l'histoire de France ; » le premier volume vient de paraître.

révélé maint détail peu connu et nous permettront peut-être de donner à cette étude un certain intérêt de nouveauté.

C'est au retour de sa première mission en Bavière que Villars reçut les témoignages flatteurs que nous avons cités plus haut : mission tout officieuse et qu'il s'était pour ainsi dire donnée à lui-même. Son mandat officiel était des plus modestes : il consistait à porter à l'empereur Léopold une lettre de condoléance que Louis XIV avait écrite à son beau-frère à l'occasion de la mort de sa mère, l'impératrice Marie-Anne. En revenant de Vienne, Villars devait s'arrêter à Munich pour remettre à l'électeur Max-Emmanuel une lettre de sa sœur, la dauphine de France. Tout en s'acquittant de ce message de famille, il avait ordre d'entretenir l'électeur, de chercher à se rendre compte de ses intentions et de ses espérances. Louis XIV avait des vues sur la Bavière ; il voulait l'opposer à la maison d'Autriche, il désirait s'en faire une alliée pour les guerres de l'avenir ; il lui importait donc d'être exactement renseigné sur les dispositions de son jeune souverain ; le rapide voyage de Villars lui offrait une occasion favorable pour recueillir quelques informations et planter quelques jalons ; c'était tout ce qu'il espérait pour le moment de la diplomatie d'un jeune colonel de cavalerie : le savoir-faire de Villars fit sortir de ce programme limité une mission de deux ans et des négociations en règle.

Arrivé à Vienne à la fin de février 1687, Villars eut accompli en quelques jours les devoirs officiels qui l'y amenaient. Quand, cette première partie de son mandat terminée, il s'informa de l'électeur de Bavière, il apprit que Max-Emmanuel n'était pas à Munich et ne paraissait pas pressé d'y retourner. Il était allé passer le carnaval à Venise, en compagnie d'Eugène de Savoie. Pendant que « le petit abbé » se préparait à faire payer cher à Louis XIV ses dédains en visitant des soldats, des forts et des arsenaux, l'électeur courait les plaisirs faciles de la ville élégante, perdant au jeu la solde de ses troupes, oubliant ses devoirs de souverain dans un tourbillon de fêtes et de galanterie. De Venise il devait venir à Vienne, où l'attirait la belle comtesse de Kaunitz, qui avait pris sur lui une influence très favorable aux desseins de la cour impériale. Villars l'attendit, utilisant son séjour dans la capitale de l'empire en étudiant, lui aussi, les ressources militaires de l'armée qu'il était destiné à combattre et nouant, sans oublier ses plaisirs, des relations qui devaient servir un jour à ses missions diplomatiques.

Max-Emmanuel arriva le 16 mars. C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, que sa bravoure exceptionnelle avait entouré d'une brillante et précoce auréole : au siège de Vienne, aux assauts de Bude et de Gran, il s'était couvert de gloire ; son courage était

déjà légendaire dans les deux armées; les Turcs l'avaient surnommé le *roi bleu*, à cause d'un justaucorps bleu de ciel qu'il portait au feu et qu'on voyait toujours au plus fort de la mêlée. Mais ces rares qualités étaient accompagnées de défauts qui devaient en paralyser les effets. Impropre à tout travail sérieux, il était aussi indécis au conseil que prompt à l'action; avide de gloire et dévoré d'ambitions généreuses, il avait la manie des grandes conceptions politiques et militaires, sans l'esprit de suite et l'application soutenue qui les font réussir; par-dessus tout, il avait le goût des plaisirs et ne savait pas les sacrifier à ses devoirs. Deux idées fixes occupaient son esprit: il voulait commander de grandes armées et régnêr sur les Pays-Bas. Cette double ambition a pesé sur toute sa vie; elle a inspiré l'héroïsme militaire qui l'a illustré et les fautes de conduite qui l'ont perdu. C'est en flattant ces deux passions que l'Autriche l'avait attiré à elle et qu'elle sut le garder pendant vingt ans, malgré l'éducation toute française qu'il avait reçue, malgré les traditions prudentes de son père et les intérêts évidens de sa maison. Son père, l'électeur Ferdinand-Marie, était un esprit sage, mesuré, prévoyant, qui avait réussi à maintenir sa neutralité, tout en s'assurant, du côté de la France, des subsides importans dans le présent et de secrets avantages pour l'avenir. Sa mère, Adélaïde de Savoie, était Française d'instinct; elle avait confié son éducation à un Français, le marquis de Beauvau, et l'avait entouré de compagnons venus de son pays natal. On parlait français ou italien dans l'intimité de Max-Emmanuel; lui-même écrivait en français toute sa correspondance personnelle. Pour l'arracher à ces influences, l'Autriche n'eut besoin que de lui montrer des commandemens à exercer en Hongrie et à lui faire entrevoir la cession éventuelle des Pays-Bas dans le futur règlement de la succession d'Espagne; une fois enrôlé dans le parti impérial, il y avait été bientôt fixé par la fraternité des champs de bataille, par la gloire acquise en commun, par toutes les satisfactions et les illusions de la vanité, par les secrètes influences de la galanterie, par le réveil de ses sentimens germaniques: l'en tirer n'était pas une tâche facile.

Villars avait l'ordre de la tenter.

Il se présenta chez l'électeur le lendemain de son retour et, dès l'abord, il lui plut: sa manière ouverte et cavalière, l'accent avec lequel il lui parla de la guerre et de la gloire frappèrent le soldat; une intimité complète s'établit aussitôt entre eux, et Villars fit si bien qu'en moins de huit jours, admis chez Max-Emmanuel à toute heure, il recevait ses confidences galantes et avait été invité à l'accompagner à Munich, puis à la prochaine campagne de Hongrie.

Entre ces deux hommes, le prince et l'officier de fortune, il y avait

plus d'un point de contact : tous deux avaient l'amour de la gloire et du bruit, la passion du combat et des plaisirs faciles, le désir d'arriver sans regarder de trop près au choix des moyens; mais là s'arrêtait la ressemblance : chez Villars, l'enivrement de la charge ne faisait pas oublier les devoirs du commandement; la hâblerie gasconne et la hardiesse du langage couvraient souvent les desseins étudiés d'un esprit calculé; l'ivresse des plaisirs mondains n'obscurcissait pas la vue claire des intérêts et n'ôtait rien à l'activité d'une volonté laborieuse et d'un corps infatigable. Villars eut bientôt compris les ambitions de Max-Emmanuel et appris que, si la comtesse de Kaunitz avait conservé son empire, elle avait perdu de ses attraits, et qu'une des filles d'honneur de l'impératrice, Mlle de Welen, la remplaçait dans les pensées de l'électeur; tout en s'apprêtant à tirer parti de ce changement d'inclination, il entra dans les vues ambitieuses de l'électeur et lui insinua discrètement que la France pouvait leur donner toute satisfaction; il crut s'apercevoir qu'il était écouté avec intérêt et s'empressa d'en informer le roi. Louis XIV se montra très satisfait des débuts du diplomate improvisé; il l'autorisa à suivre Max-Emmanuel sans caractère officiel, « sous le seul prétexte du plaisir qu'il trouvait à faire sa cour à ce prince, » et lui recommanda de pénétrer de plus en plus dans sa confiance.

Villars était au comble de ses vœux; il se hâta de se mettre en règle avec la cour d'Autriche, prit son audience de congé, reçut de l'empereur la tabatière traditionnelle (1) et partit pour Munich, où l'électeur l'avait précédé le 24 mars. Il y arriva le 16 avril.

Max-Emmanuel, nous l'avons déjà dit, s'ennuyait dans ses états : son éducation italienne et française l'avait mal préparé à se plaire dans un pays encore tout imprégné de rudesse germanique et à peine remis des épreuves de la guerre de trente ans. Munich n'était pas alors ce que l'ont faite plusieurs générations de souverains cultivés et artistes. C'était une ville de briques et de bois, dont les aspects pittoresques, intéressans pour nos esprits curieux, étaient sans charme pour les novateurs du XVIIe siècle, qu'attiraient les élégances de Versailles : peu de sculptures, peu ou point de ces hardiesses de pierre qui rachètent à Heidelberg les exagérations de la renaissance allemande; la plupart des maisons étaient peintes, quelquefois avec un grand bonheur d'invention; il y avait là de curieuses pages où les figures allégoriques, les attributs professionnels, les banderoles à inscriptions se groupaient dans des compositions vivantes et colo-

(1) « En sortant de la chambre de l'empereur, le prince de Dietrichstein, grand chambellan, m'a donné de sa part une boîte de portraits garnie de diamans un peu plus belle qu'à l'ordinaire. » (Villars au roi, 3 avril 1687.)

rées, la vieille Allemagne y revivait avec sa poésie et sa grossièreté, ses légendes et sa foi; mais c'était l'exception : bien souvent le pinceau n'avait servi qu'à dissimuler la pauvreté des matériaux, à figurer les lignes absentes d'une architecture artificielle. C'est dans ce système bâtard qu'avait été construite la résidence électorale, vaste palais dont les longues façades étaient décorées de fausses corniches, de fausses fenêtres, d'ornemens postiches peints en gris jaunâtre sur un mur nu. L'aspect extérieur en était misérable; Hans Reifenstül et Heinrich Schön, les architectes du grand Maximilien, ne manquaient pourtant pas de talent, mais la pierre était rare et l'argent, absorbé par la guerre, avait fait défaut; là où ils avaient pu concentrer des ressources suffisantes, ils avaient fait preuve d'invention et de goût; les portes d'entrée, avec leurs figures de bronze et leurs lignes de marbre, ont du caractère et de la couleur, les fontaines monumentales qui animent les cours intérieures ont de la puissance et du mouvement, le « grottenhof, » avec ses portiques en rocaille et ses jolies statuettes de bronze, d'inspiration toute florentine, apparaît comme un petit coin de l'Italie égaré sur les bords de l'Isar. A l'intérieur du palais, il y avait aussi de belles salles peintes à fresque sous la direction de Pierre de Witt, une chapelle ravissante où des stucateurs inconnus avaient imité avec un rare bonheur l'effet décoratif des mosaïques de Florence. Mais ces arrangemens *antiques* ne plaisaient pas à Max-Emmanuel, qui rêvait déjà de les remplacer par les belles boiseries et les élégans trumeaux qu'il demanda plus tard à l'art français. En attendant, il résidait peu à Munich ; les voyages de Venise et de Vienne en hiver, les campagnes de Hongrie en été prenaient une grande partie de l'année; il passait le reste de son temps dans ses châteaux, près des forêts, où il aimait à courir le cerf et le sanglier, au bord des rivières, où il tirait le castor. C'étaient Landshut, Leonsberg près de Straubing, Keyserfeld, Nymphenbourg, où 800 prisonniers turcs creusaient un canal et préparaient les embellissemens de l'avenir; enfin Schleissheim, sa résidence favorite, où il devait essayer plus tard de reproduire les magnificences de Versailles.

C'est à Leonseberg qu'il reçut Villars : il lui fit l'accueil le plus empressé, lui « donna une chambre, » faveur très exceptionnelle et très remarquée. L'envoyé autrichien, le comte de Thun, logeait dans un village, à un quart de lieue du château. On y chassa quelques jours, puis on se rendit à Schleissheim. Ce n'était alors qu'un pavillon bâti par l'électeur à l'entrée d'un bois, au milieu d'une plaine peu pittoresque. Ce pavillon subsiste toujours et a conservé sa disposition primitive : au centre, une grande salle autour de laquelle se groupent, en deux étages superposés, des chambres peu nombreuses et qui se commandent; la petite cour s'entassait dans ces

appartemens incommodes et y menait joyeuse vie. Villars eut encore l'honneur d'une chambre séparée : c'était celle qu'occupait la comtesse de Kaunitz quand son mari représentait l'empereur à Munich. Il y eut la fièvre et l'électeur vint l'y voir. Il était l'objet des attentions de tous ; il apportait dans ce centre animé de nouveaux élémens d'entrain et de gaîté ; chacun fêtait ce jeune Français, d'humeur si gaillarde, qui menait la galanterie au pas de charge, savait par cœur les meilleurs passages de Racine et de Corneille, citait les couplets des opéras à la mode, assaisonnait les belles manières de Versailles d'un sel soldatesque et gaulois qui eût choqué Saint-Simon, mais qui réussissait en Bavière.

Pendant deux mois, ce ne furent que jeux, divertissemens, chasses; on croit encore assister à ces fêtes en visitant la grande salle du pavillon de Schleissheim : la décoration des murs, faite à cette même époque, en a fixé le souvenir; on y voit Max-Emmanuel forçant le cerf ou le sanglier, enfumant le renard, volant le héron, en compagnie de seigneurs et de dames en costume Louis XIV; on pourrait se croire à Versailles on à Marly si une certaine exagération dans les ajustemens et le luxe un peu suspect des parures féminines ne trahissaient la contrefaçon; au milieu de ces gentilshommes en perruque et en bottes à chaudron, on cherche Villars, on est tenté de le reconnaître dans un cavalier au pourpoint bleu et qui seul porte la moustache, comme les portraits d'Orondate. Dans l'intervalle des chasses, écrivait Villars, « nous rangeons les tableaux, on joue au mail, beaucoup de musique le jour et, la nuit, des comédies italiennes... L'électeur fait de grands desseins de bâtimens ici, et il ne seroit pas impossible que ce goût-là ne lui vînt. »

Villars ne se trompait pas : Max-Emmanuel qui, tout en combattant Louis XIV, cherchait à l'imiter en tout, eut aussi le goût exagéré de la construction, et c'est à Schleissheim qu'il entreprit son œuvre principale. En 1701, il commença la construction d'un palais colossal, entouré de parterres aux eaux jaillissantes, et ne put l'achever. Demeure hors de proportion avec sa destinée, comme les ambitions de l'électeur étaient hors de proportion avec ses facultés, et qui resta inachevée comme l'édifice politique que son fondateur avait voulu élever.

Tout en prenant largement sa part de cette vie de plaisirs, Villars n'oubliait pas sa mission et, sans la laisser deviner, il en remplissait les devoirs. Les occasions d'aborder l'électeur ne lui manquaient pas : il ne les laissait pas échapper, et leurs conversations intimes, sans caractère officiel, eurent bientôt touché à toutes les secrètes ambitions du prince, à tous les points délicats de la politique générale. Villars exprimait le chagrin qu'éprouvait la dauphine de voir son frère sans liaisons avec la France. Max-Emma-

nuel expliquait ses relations avec l'Autriche par son goût pour la guerre : il veut commander de grandes armées ; c'est pour s'y préparer qu'il combat le Turc avec les Impériaux ; il veut devenir digne des plus grands commandemens ailleurs même que dans l'empire, dit-il, d'un ton qui indique que sa suprême ambition serait de se trouver à la tête d'une armée française. Villars encourage ces espérances, il fait briller aux yeux du prince, avide de gloire et de plaisirs, non-seulement les perspectives militaires, mais les fêtes de Versailles ; il exploite l'attraction fascinatrice qu'exerce ce nom, synonyme de toutes les séductions de la vie intellectuelle et de toutes les élégances de la vie mondaine. Non content d'agir sur l'esprit du prince, il se crée des intelligences dans son entourage, se liant avec ses familiers, entrant en relations avec ses fonctionnaires influens. Son entourage immédiat, « les Savoyards, » sont assez faciles à convaincre : ils avouent à Villars que « le séjour de Munich leur est insupportable et qu'ils s'ennuient parfois à la mort. » Ils voudraient voir Versailles, et ils s'accommoderaient d'une politique qui leur faciliterait le voyage de France. C'est le comte de Monastérol, que nous retrouverons plus tard à Paris comme envoyé de l'électeur, esprit éclairé et de bonne foi, mais que la passion du jeu devait perdre ; ce sont les frères Simeoni qui, eux aussi, auront des missions diplomatiques ; Saint-Maurice, Sanfré, Ribera, Gabrielli, Santini, Locatelli, qui commandent des compagnies ou des régimens en attendant mieux. Quant aux fonctionnaires allemands, ils sont tous plus ou moins acquis à l'Autriche : ce sont les ministres Berkheim et Leydel, « tous deux, je crois, écrit Villars, pensionnaires de la cour de Vienne, » le directeur de la chancellerie de guerre Mayr, que ses fonctions apellent souvent en Autriche ; les secrétaires intimes du prince, Reichardt et Malknecht, le premier, que nous retrouverons chargé des missions secrètes et suspectes ; le second, esprit mordant et caractère douteux, qui gouvernera les Pays-Bas au nom de l'électeur, et administrera, plus tard, les finances bavaroises sans oublier les siennes. Le seul qui ait des sympathies françaises positives est le chancelier Gaspard Schmidt, esprit honnête et prudent, héritier des sages traditions du règne précédent. C'est lui qui, comme négociateur de Ferdinand-Marie, avait conclu et signé, avec Robert de Gravel, envoyé du roi de France, le traité secret de 1670, en vertu duquel des arrangemens étaient pris, non-seulement pour assurer le règlement équitable de la succession d'Espagne, mais pour poursuivre en commun l'élection de Louis XIV comme empereur, et celle de l'électeur de Bavière comme roi des Romains. Il était resté dans les mêmes sentimens et le montrait à Villars. Mais son influence avait beaucoup baissé : il avait, aux yeux de Max-Emma-

nuel, le tort de représenter l'administration paternelle; de plus, il avait fait la faute, au début du nouveau règne, de se faire appuyer trop ouvertement par l'envoyé de France, M. de Lahaye, personnage maladroit, qui avait offusqué le jeune souverain « par les airs qu'il prenait avec lui » et en essayant de « lui faire peur. » Max-Emmanuel avait secoué la tutelle des conseillers de son père et donné sa confiance à Berkheim et à Leydel. En racontant ces détails à Villars, il ne niait pas avoir « eu quelques torts envers l'envoyé du roi, » et reconnaissait que « ses deux ministres, l'un surtout, étaient fort autrichiens, » mais il ajoutait « que s'il remarquait qu'ils ne le conseillassent pas fidèlement, il ferait d'eux comme des autres. »

Leydel, voyant la faveur dont Villars était l'objet, cherchait d'ailleurs à se rapprocher de lui, à lui persuader qu'il n'était pas aussi éloigné de l'alliance française qu'il le paraissait : le comte de Sanfré était l'intermédiaire de ces confidences : « C'est, écrivait Villars, le 14 mai, un des plus honnêtes gens qu'il y ait dans cette cour, des plus dans la confiance de l'électeur et qui est le plus propre à en faire bon usage; il me donne tous les avis qu'il croit pouvoir m'être utiles; M. de Leydel m'a fait assurer par lui qu'il était de mes amis, qu'il me priait de ne pas le confondre avec Berkheim, qu'il serait fâché qu'on le crût autrichien; qu'il cherchait les intérêts de son maître et qu'où il pourrait les trouver, il conseillerait toujours à son maître de s'y attacher. »

L'importance politique venait à Villars avec la faveur et répondait au désir de paix qui régnait dans le public.

J'ai eu l'honneur de vous mander les premiers jours, écrivait-il au roi, que l'on ne me regardait pas comme un homme chargé d'aucune commission : je ne puis pas vous dire la même chose présentement. Les fréquentes conversations de M. l'électeur, l'envie qu'a presque toute la cour de revoir une bonne intelligence avec la France, leur font publier que ce n'est pas seulement de plaisirs et de galanterie que nous parlons; aussi beaucoup de gens commencent à lever la tête, cherchent à me parler, à me donner des avis; je ne les détrompe point fort, car il me paraît nécessaire de ne leur point ôter une espérance qui les flatte... Pour toute la noblesse du pays, le peuple de Munich, tous ne parlent au monde que des temps heureux où l'alliance avec Votre Majesté faisait régner l'opulence et détestent fort ces derniers temps et les Autrichiens qui les ruinent; ils commencent même à se plaindre assez hautement.

L'envoyé d'Autriche, le comte de Thun, commençait à s'effaroucher d'une intimité qui amenait de tels résultats. Il s'en plai-

gnit à l'électeur qui reçut assez mal ses observations, se retrancha derrière le caractère tout privé de ses relations avec Villars et continua à le combler d'attentions. Il n'était question dans tout le pays que de la faveur de ce jeune étranger ; sa réputation s'étendait même au dehors ; voici ce que nous trouvons dans une lettre que M. Verjus de Crécy, ambassadeur de France près de la diète germanique, écrivait à Villars de Ratisbonne, le 12 mai :

M. de Lantery (1) me fait un si grand éloge de vous, que j'ai cru devoir envoyer à notre cour un extrait de sa lettre, en y mandant en quel point de confiance et de considération il me revient de différens endroits que vous êtes auprès de M. l'électeur de Bavière. Je ne doute pas que le roi vous donne l'ordre de demeurer auprès de Son Altesse Électorale durant la campagne et après. C'est le plus joli poste et le plus de confiance qu'un Français puisse avoir en ce temps-ci à l'étranger... Vous aurez déjà su, monsieur, que le roi vous avait destiné pour celui de Vienne, mais que M. le marquis de Villars (2) a dit qu'il vous conseillerait de vous en excuser et qu'il vous en a excusé par avance. Pour aller à quelque chose de grand, l'emploi de Vienne ne me paraît en rien comparable à celui auprès de M. l'électeur de Bavière.

Le roi, frappé des qualités diplomatiques dont Villars semblait donner la preuve, avait pensé à lui pour remplacer à Vienne, comme envoyé extraordinaire, le comte de La Vauguyon rappelé en France : il l'avait fait sonder par Croissy ; mais Villars était de l'avis de M. Verjus. « Je mets une grande différence entre ces deux postes, avait-il répondu à Croissy ; celui-ci me paraît très agréable par l'espérance d'y pouvoir utilement servir Sa Majesté et, pour l'autre, il y a mille raisons qui m'obligeraient à vous supplier très humblement de vouloir bien ne me le point destiner. »

Parmi ces raisons, une des plus sérieuses était qu'une situation officielle à Vienne entraînait l'obligation de renoncer à la campagne de Hongrie : or Villars comptait bien guerroyer contre le Turc et attendait avec impatience l'autorisation qu'il avait sollicitée du roi. Louis XIV n'avait garde de la refuser : il ne voulait pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait de rester en communication avec l'électeur et d'être exactement renseigné sur les chances d'une guerre qui occupait les forces de l'Autriche. Il permit donc à Villars de suivre Max-Emmanuel et lui assigna un traitement : mais il insista de nouveau pour qu'il ne prît aucun caractère officiel et ne laissât rien transpirer de sa mission. Croissy joignit aux

(1) Ministre de Savoie à Munich.
(2) Le père de notre Villars.

ordres du roi les instructions les plus prudentes : Villars devait prendre pour prétexte de sa présence à l'état-major de l'électeur, « l'attachement particulier que lui donnaient pour sa personne les bons traitemens qu'il en avait reçus. »

On partit le 1er juin. Le départ fut magnifique. Cent cinquante chalands avaient été réunis à Alten-OEtting sur l'Inn. L'électeur s'y embarqua avec sa suite et un brillant équipage, après avoir fait ses dévotions à la célèbre chapelle qui domine la rivière. En quatre jours de navigation on fut à Vienne. Les hostilités étaient déjà commencées ; le duc de Lorraine avait rassemblé ses forces sur la Drave, avec l'intention de marcher sur Eszek. Max-Emmanuel s'empressa de le rejoindre. Nous n'avons pas l'intention de le suivre pas à pas pendant cette campagne assez peu fertile en résultats. Elle se passa surtout en escarmouches : la bravoure de Max-Emmanuel trouvait à s'y déployer. Villars, associé à tous ces combats, les a décrits dans ses lettres. Dans ces actions de détail, où spahis d'un côté, hussards et *cravattes* de l'autre, se rencontraient dans des passes rapides, l'avantage restait souvent à la cavalerie turque, habile à se disperser devant l'attaque, à se reformer pour une charge subite, à déconcerter les mouvemens méthodiques de ses adversaires par l'imprévu et la vigueur de ses coups, par la force et l'adresse individuelle de ses cavaliers.

On dirait que ce sont deux mille officiers choisis qui n'ont tous qu'un même esprit : si l'on plie devant eux, en un moment ils se trouvent douze ou quinze cents à pousser fort vigoureusement ; dès que vous les arrêtez avec des corps de troupes, tout se sépare et vous ne voyez pas un homme ensemble ; et à la fin il se trouve qu'ils prennent et tuent beaucoup de gens, et qu'on ne leur prend personne en vie : on en tue quelques-uns. (Villars à Croissy, 8 août.)

Une seule grande bataille se livra, le 12 août, entre Mohacz et le mont Hersans, et ce fut une grande victoire pour l'armée austro-bavaroise. Là aussi la cavalerie turque faillit compromettre le succès : dès le début de la journée, tandis que les longues lignes des Impériaux défilaient au pied de la montagne, un corps de cinq à six mille chevaux, exécutant un grand mouvement tournant, vint se jeter sur les derrières de l'armée avec l'intention de la couper des hauteurs et de la prendre à revers. Si ce mouvement, contraire à toutes les règles en vigueur, eût réussi, la défaite était certaine. Ce fut Villars qui s'en aperçut le premier ; l'électeur l'avait envoyé sur les pentes du mont Hersans pour reconnaître de plus haut le terrain ; il vit les Turcs dessiner leur mouvement et courut en rendre compte. Le général Piccolomini, qui commandait la seconde ligne

de cavalerie, eut le temps de former sa brigade en potence et de montrer ainsi aux spahis un front de cuirasses alignées et de mousquets exercés. Devant cette ligne peu profonde, mais imposante, la masse ennemie n'osa pousser à fond et s'arrêta : le prince de Bade prit alors l'offensive et rejeta cette cavalerie sur les janissaires ; l'armée s'ébranla à son tour, et par une marche de front sur toute la ligne, balaya tout devant elle : le camp retranché des Turcs fut enlevé par la cavalerie ; le carnage fut effroyable, le butin immense et de grand prix. L'électeur fut légèrement blessé ; il mena constamment la charge de ses escadrons ; Villars eut son buffle coupé de deux coups de sabre ; Créqui, fils du maréchal, du Héron, du Marton et les autres volontaires français se firent également remarquer et soutinrent brillamment la réputation de leur pays.

Villars fut très frappé de la charge manquée des Turcs : « Ces mouvemens ne se pratiquent pas dans nos guerres, écrit-il dans ses Mémoires (p. 75) ; on n'est pas accoutumé à avoir 8 ou 10,000 chevaux partis ensemble comme des fourrageurs et prendre le derrière de l'armée, mouvement qui, exécuté vivement et avec vigueur, *pouvait parfaitement réussir.* » Est-ce souvenir de cette charge, ou intuition de son propre génie, mais Villars, appelé plus tard à commander des corps de cavalerie, eut, sur leur rôle, sur leur action à grande distance, des idées très personnelles et très neuves ; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, il devina les manœuvres de l'avenir.

Après la bataille de Mohacz, au gain de laquelle il avait beaucoup contribué, l'électeur voulut avoir un commandement séparé et demanda à aller faire le siège d'Erla. Le duc de Lorraine s'opposa à ce projet, que Villars lui-même trouvait peu raisonnable, pensant avec raison qu'il fallait profiter du désarroi de l'ennemi pour pousser ses avantages, prendre Eszek, entrer en Transylvanie, et menacer Belgrade, le principal point d'appui de la force ottomane. Le prince de Bade, qui souffrait autant que l'électeur de l'obligation de servir sous le duc de Lorraine, joignit ses réclamations aux siennes : le résultat de ces dissentimens fut que ces deux princes quittèrent l'armée. L'électeur reprit le chemin de Vienne, et Villars le suivit, non sans trouver qu'il était bien pressé d'aller « jouir de sa gloire au milieu des plaisirs, et plus touché du désir de faire parler de lui que soigneux d'acquérir un savoir bien profond dans la guerre. »

L'électeur, comme on peut le penser, fut très fêté à Vienne : Villars ne le fut pas moins ; les satisfactions d'amour-propre, dont ils étaient très friands l'un et l'autre, leur furent prodiguées. Villars fut félicité par l'empereur en personne, et le chancelier Strattmann, dans un grand banquet, lui fit un compliment public sur sa bravoure et sur les services qu'il avait rendus à l'armée impériale. La comtesse

de Kaunitz essaya de reprendre son empire sur l'électeur et y réussit en partie, grâce au soin qu'elle prit de fermer les yeux sur ses infidélités; elle tenait moins à sa tendresse qu'à sa soumission et voulait moins régner sur son cœur que diriger sa politique : ainsi elle laissa l'électeur se rapprocher de Mlle de Welen et déjouer, pour la voir, la surveillance de l'impératrice, « qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre. » Au lieu d'en faire une rivale, elle s'en fit une auxiliaire pour le plus grand intérêt de l'Autriche. Elle aurait voulu que son mari fût envoyé à Munich, afin d'y retourner avec lui et d'y exercer plus librement son empire; Villars redoutait beaucoup le voisinage de la belle comtesse et s'appliqua à contrecarrer ses projets en raillant l'électeur de sa dépendance. Max-Emmanuel, qui ne tenait pas à la tutelle politique du mari, y échappa en le faisant nommer conseiller d'état et chevalier de la Toison d'or. Kaunitz resta à Vienne; sa femme « fut quelques jours dans une tristesse mortelle, » mais dut se résigner à n'agir que de loin. Après cette première preuve d'indépendance, l'électeur en donna une seconde en refusant de renouveler le traité qu'il avait fait pour cinq ans, en 1683, avec la cour d'Autriche, et qui était près d'expirer : il ne consentit à se lier que pour la campagne suivante contre les Turcs. Villars enregistrait avec satisfaction ces symptômes d'un changement prochain dans les sentimens de l'électeur et s'en attribuait naturellement le mérite ; mais il ne lui fit aucune ouverture formelle pendant son séjour à Vienne, et craignant, avec raison, qu'il ne répétât ses discours à la comtesse de Kaunitz, il attendit, pour entrer en matière, que l'électeur fût de retour à Munich; ils y rentrèrent ensemble le 25 octobre.

Alors commença une négociation, ou plutôt une lutte de six mois, dont il est intéressant de suivre les péripéties dans les nombreuses correspondances qui nous sont restées des principaux acteurs. Ce sont, d'un côté, Louis XIV et ses ministres, Louvois et Croissy, qui poursuivent un double but: compléter le système de défense du Rhin et préparer le règlement de la succession d'Espagne, dont ils ont pressenti les difficultés. Pour le premier objet, non-seulement il faut réunir à la France, sur la rive gauche du Rhin, le plus de territoires possibles, mais il faut lui assurer, dans les états riverains dont l'annexion est impossible, une influence prépondérante ; il faut avoir à Cologne un électeur dévoué à ses intérêts, comme le cardinal de Fürstenberg; il faut mettre la main dans les affaires du Palatinat à l'occasion de l'héritage de Madame. Pour le second objet, le concours militaire de la Bavière est indispensable. Villars doit seconder ces combinaisons en amenant Max-Emmanuel à renoncer pour son frère Clément à l'électorat de Cologne et à se lier avec la France par un traité positif. De l'autre côté, l'empereur cherche

à retenir son gendre dans son alliance, et c'est Kaunitz qui agit en son nom.

De part et d'autre, on fait assaut d'efforts, de promesses, d'intrigues : tout est mis en œuvre, la séduction, la menace, l'argent, la galanterie ; ce dernier moyen, auprès d'un prince léger et sensuel, semblait le plus efficace ; Villars, comme tous les diplomates improvisés, s'en exagérait la valeur. Max-Emmanuel était aussi un ambitieux, et cette passion le tenait d'aussi près que l'autre : pour le moment, il avait l'ambition de commander seul l'armée impériale en Hongrie, et il ramenait tout à la satisfaction de ce désir. Indécis sur tout le reste, hésitant entre les sollicitations et les promesses, il poursuit ce but restreint avec ténacité, se servant tour à tour des avantages offerts des deux parts, sans se demander si l'avenir, dont il croyait se réserver les chances, ne serait pas à jamais compromis par les satisfactions du présent.

Dans cette compétition de chaque jour, tout était occasion de lutte : un voyage de Vienne ou de Venise, le mariage de la sœur de l'électeur, jusqu'à une fête à Schleissheim ou à Landshut. Au début, l'avantage parut être du côté de Villars et de la France. Le cardinal de Fürstenberg fut élu coadjuteur de l'électeur de Cologne, ce qui semblait impliquer qu'il lui succéderait ; Max-Emmanuel refusa pour la princesse Yolande-Béatrice la main du fils aîné de l'empereur et accepta celle du prince de Toscane, le protégé de Louis XIV ; de plus, l'électeur écoutait avec complaisance les propositions de Villars et traitait l'envoyé officieux du roi avec une déférence qui causait à Vienne de vives inquiétudes. Encouragé par ces premiers succès et par ces marques de confiance, Louis XIV se décida à faire à l'électeur des offres officielles et, dans des mémoires très étudiés, il lui fit l'exposé de tous ses projets : il convient de résumer ici ces documens importans.

Le roi commence par l'exposé de la politique autrichienne telle qu'elle résulte pour lui de toutes les informations qu'il a reçues. Il considère que l'intention de l'empereur est de faire élire son fils, l'archiduc Joseph, roi des Romains, et d'obtenir de tous les états de l'empire un armement général : son but est d'arriver à rendre la couronne impériale héréditaire dans sa maison, comme l'est déjà la couronne de Bohême et comme le sera bientôt celle de Hongrie, et cela au mépris des lois et constitutions de l'empire. Il cherchera ensuite à assurer à son second fils la succession de la monarchie espagnole, sauf à promettre d'en détacher quelques parcelles pour désintéresser l'électeur de Bavière.

Tous les princes allemands sont menacés dans leur indépendance et leur avenir par ces prétentions ; mais celui qui a le plus d'in-

térêt à en empêcher la réalisation, par l'étendue et la situation de ses états, est l'électeur de Bavière. L'Autriche poursuit la destruction de sa maison : la France, au contraire, a tout intérêt à son agrandissement. Le roi espère que l'électeur, se détachant de l'Autriche, répondra par des engagemens réels aux bons sentimens qu'il a pour lui.

Sa Majesté veut bien que le sieur de Villars lui confie... qu'elle estime qu'il n'y a rien de plus convenable au maintien de la tranquillité publique, et principalement à la conservation des droits et prérogatives des électeurs, que d'empêcher premièrement l'élection de l'archiduc pour roi des Romains, et, dans la suite du temps, d'élire à cette même dignité un des électeurs qui puisse gouverner l'empire selon ses loix et constitutions et laisser à la maison d'Autriche le soin d'étendre ses frontières aux dépens d'un ennemi aussi faible et aussi abattu que le Turc l'est à présent.

Sur ce fondement, Sa Majesté, portée d'inclination pour l'électeur de Bavière, veut bien appuyer de tout son pouvoir l'élection de ce prince à la dignité de roi des Romains, lorsqu'il jugera lui-même la conjoncture favorable, et que, de son coté, il voudra prendre avec Sa Majesté les mesures nécessaires pour s'élever à ce rang; et il n'en sera pas plus tôt convenu avec Sa Majesté qu'elle employera efficacement ses offices tant auprès des trois électeurs ecclésiastiques que de l'électeur de Brandebourg, pour les disposer à concourir à son élection.

En second lieu, si, outre ce grand engagement dans lequel Sa Majesté veut bien entrer pour l'agrandissement dudit électeur et de sa maison, il témoigne encore souhaiter de pouvoir rentrer, lorsqu'il sera parvenu à l'empire, dans tous les droits que les électeurs de Bavière ont anciennement exercés sur les villes de Ratisbonne, Nuremberg et Augsbourg, et généralement dans tout ce qui lui peut et doit appartenir entre l'Inn et le Danube; et qu'il demande pour cet effet l'assistance de Sa Majesté, elle permet au dit sieur de Villars de promettre en son nom qu'elle l'appuyera dans cette juste prétention, et que, s'il en est troublé par voie de fait, elle lui donnera tout le secours dont on conviendra avec lui.

En troisième lieu, si le dit électeur, voulant entrer dans une étroite liaison avec Sa Majesté et agir tant par ses suffrages dans les diètes que par la jonction de ses troupes à celles de Sa Majesté envers et contre tous ceux qui la voudroient troubler dans la juste possession où elle est en conséquence du traité de trève, et obliger aussi Sa Majesté de le secourir envers et contre tous ceux qui l'attaqueront dans ses droits et possessions et même s'opposeroient aux prétentions que Sa Majesté aura estimé justes et promis d'appuyer, désiroit encore que

Sa Majesté s'obligeât de lui payer des subsides : le dit sieur de Villars saura bien précisément les intentions du dit électeur, jusqu'où il prétend porter ses engagemens envers Sa Majesté, ce qu'il en demande réciproquement, se chargera d'en rendre compte à Sa Majesté et d'attendre de nouveaux ordres.

Finalement, comme la maison d'Autriche veut amuser le dit électeur par de vaines espérances d'un partage de la succession d'Espagne dont elle se garderoit bien de lui donner la moindre partie si le cas échéoit, Sa Majesté, au contraire, veut bien, pour lui donner de plus solides marques de son amitié, lui promettre que si le roi d'Espagne venoit à mourir sans enfans et que ledit électeur veuille s'obliger dès à présent, en ce cas, de joindre ses armes à celles de Sa Majesté contre ceux qui voudroient disputer à monseigneur le dauphin la succession qui lui doit appartenir à l'exclusion de tout autre, elle et mon dit seigneur renonceront en faveur dudit Électeur de Bavière aux royaumes de Naples et de Sicile, et Sa Majesté luy donnera tout le secours dont il aura besoin jusqu'à ce qu'il soit en paisible possession des dits royaumes.

Max-Emmanuel reçut avec satisfaction des communications qui l'associaient de si près à la politique du grand roi (1) ; il garda néanmoins une certaine réserve et chercha, par des objections de détail, à engager Louis XIV plus avant : il montra les dangers immédiats auxquels l'exposait une rupture avec l'empereur et l'empire, rupture inévitable s'il briguait la dignité de roi des Romains et réclamait les villes d'Augsbourg, de Nuremberg et de Ratisbonne ; il demanda à connaître la nature et la valeur des mesures militaires que le roi prendrait pour le défendre, et ne dissimula pas qu'il préférerait une combinaison qui lui procurerait les mêmes avantages sans l'exposer aux mêmes périls. Un jour, il dit naïvement à Villars : « Si la maison d'Autriche me mettait dès à présent de certains états dans les mains et qu'on voulût par là m'engager seulement à ne pas traverser personnellement l'élection du roi des Romains, le roi n'aurait-il pas assez de voix parmi les électeurs pour la faire tomber sur moi, sans que je parusse agir? Alors, sans manquer aux paroles que les Autrichiens m'obligeraient sans doute de donner, *je pourrais être roi des Romains et me trouverais en même temps en possession de leurs pays.* » Il alla même plus loin ; et, pour donner plus de valeur à cette insinuation, il laissa entendre que ces territoires, et bien d'autres, lui étaient offerts par l'Autriche ; pressé par Villars, l'électeur refusa de s'expliquer catégoriquement, à cause du « secret qu'il devait à l'empereur comme

(1) *Mémoires*, p. 408.

au roi, » mais il en dit assez pour que Villars pût croire qu'on lui avait promis les Pays-Bas espagnols ou le royaume de Naples. Cette promesse était imaginaire, et Max-Emmanuel la supposait pour stimuler la France; nous n'en avons trouvé la trace ni dans les Archives de Vienne ni dans celles de Munich (1). Le roi reçut avec hauteur ces insinuations.

L'espérance qu'on donne à l'Électeur de quelque part à la succession d'Espagne, écrit-il à Villars, n'est qu'un amusement,.. une chimère pour fasciner ses yeux... Il peut bien juger que ce serait une forte entreprise pour un Duc de Bavière et pour qui que ce puisse être, de vouloir ôter à mon fils ce qui lui doit appartenir légitimement... Pour peu qu'il soit informé de l'état présent de ce qui reste aux Espagnols dans les Pays-Bas, il jugera facilement qu'on ne lui en offre le gouvernement souverain que parce qu'il est impossible à la couronne d'Espagne de le pouvoir conserver dans la première guerre qu'elle aura avec moi, et que la perte en étant infaillible, soit sous un gouvernement espagnol, soit sous celui d'un prince étranger, elle aime mieux en rejeter le blâme sur lui et me mettre dans une nécessité absolue d'employer mes principales forces tant pour empêcher son passage dans les Flandres que pour attaquer ses propres états,.. qu'il risquera de perdre pour courir après l'ombre d'une souveraineté qu'elle ne peut plus défendre et dont tant de puissances unies contre moi ne pouvaient plus empêcher la perte entière, si je n'eusse voulu mettre des bornes à mes conquêtes par la paix de Nimègue. Enfin, il fera tout ce qui peut plaire à l'Empereur, mais il ne peut pas espérer que toutes les forces de la maison d'Autriche et de ses alliés soient capables de le rendre paisible possesseur de ce qui reste encore à l'Espagne dans les Pays-Bas... Il ne doit pas mieux espérer aussi des offres que lui peut faire la cour de Vienne d'une cession du royaume de Naples et de Sicile en cas de mort du Roi catholique; car, outre qu'elle n'y aurait aucun droit, il sait bien que l'Empereur ne peut pas avoir d'armée navale et que les miennes seront toujours en état de maintenir le droit de mon fils et de donner la loi dans toute la mer Méditerranée. Ainsi, il n'y a que moi qui puisse mettre dans une possession légitime et paisible de tous ces royaumes, si le roi d'Espagne venait à manquer.

(1) On peut même déduire de certains documens, conservés dans ces deux dépôts, la preuve que la promesse ne fut pas faite : le 18 décembre 1688, lorsque l'électeur négociait avec Kaunitz les conditions de son alliance avec l'empire contre la France, il *demanda* la cession des Pays-Bas; Kaunitz repoussa cette demande comme *exorbitante* et en ajourna l'examen à la mort du roi d'Espagne : son gouvernement ne l'avait donc pas offerte. De fait, toutes ces négociations se terminèrent par la nomination de l'électeur au *gouvernement* (statthalterei) de ces provinces, en 1692.

Devant ce fier langage, l'électeur ne jugea pas utile de continuer la discussion ; mais, pour donner une conclusion pratique à ces premiers pourparlers, il réclama le paiement des subsides arriérés dus à son père en vertu du traité de 1671. Cette réclamation éveilla les soupçons du roi, qui fit répondre par Villars que cette question serait examinée lorsqu'on discuterait les clauses du traité qu'il proposait à l'électeur de signer avec lui.

Fixé désormais sur l'étendue des avantages qu'il pouvait espérer de la France, Max-Emmanuel se retourna du côté de l'Autriche pour négocier avec elle les conditions de la prochaine campagne de Hongrie. Il envoya successivement à Vienne Mayr et Leydel, chargés de réclamer le paiement de 400,000 florins de subsides arriérés, d'obtenir, pour l'année courante, une somme non moins forte et un commandement en chef, enfin, de régler à son avantage les questions relatives aux quartiers et aux subsistances de ses troupes. Leydel, qui avait été mis au courant des propositions françaises et qui, selon toute apparence, avait inspiré la réponse de l'électeur au roi, ne manqua pas de se servir de ces offres pour peser sur la cour de Vienne ; il obtint facilement ce qu'il demandait et revint le 13 mai 1688 à Munich avec un traité qui assurait à l'électeur un subside de 350,000 florins et un commandement séparé ; mais entre temps, des intrigues s'étaient nouées, qui avaient encore compliqué la situation et ajouté aux indécisions de l'électeur. Mlle de Welen, restée à Vienne après le passage de Max-Emmanuel, s'y trouvait dans une situation compromettante pour son honneur et dont il fallait la tirer au plus vite. L'impératrice était dans une grande fureur : Kaunitz, au contraire, se félicitait d'un incident dont il espérait se servir pour attirer l'électeur à Vienne. Max-Emmanuel, accueillant avec émotion des espérances de paternité que les voies légitimes lui avaient jusqu'alors refusées, voulait faire venir la demoiselle à Munich et lui avait secrètement fait préparer un appartement au palais. A Vienne, on voulait la marier avec un Autrichien qui couvrirait sa faute et sauverait les apparences. La lutte s'était établie sur ce terrain. Elle avait été traversée par la légèreté de l'électeur, qui, subitement, s'était épris d'une demoiselle de sa cour, Mlle de Sinzendorf. Villars, croyant trouver en elle une auxiliaire, était entré dans son intimité : il s'était servi de son influence pour empêcher le voyage de l'électeur à Vienne ; mais, du même coup, il avait empêché celui de Venise, dont il espérait une heureuse diversion et des économies. Les fêtes dont Mlle de Sinzendorf était l'occasion étaient ruineuses : ce n'étaient que bals, comédies, déplacemens fastueux à Landshut ou à Schleissheim, courses et chasses en traîneaux, folles prodigalités qui épuisaient les ressources destinées à la guerre et détournaient l'attention du cas pressant de Mlle de

Welen. Nous voyons alors surgir un nouveau personnage, une certaine comtesse de Paar, qui se mêle activement à l'intrigue : son mobile est différent ; elle déteste le ménage Kaunitz et le comte Strattmann, qui partage avec Kaunitz la faveur de l'empereur ; elle est liée d'intérêts avec les ministres, qui, dans le sein même du conseil aulique, sont les rivaux de ces deux hommes d'état (1). De plus, elle est ruinée, obligée de se créer des ressources pour soutenir son train de dépense, livrée aux inspirations mauvaises d'une situation embarrassée. Elle arrive à Munich, où elle est sûre d'être bien reçue : l'électeur a pour elle une déférence qui date sans doute de ses jeunes années ; il écoute volontiers ses conseils. Elle propose ses bons offices pour marier Mlle de Welen et l'amener à Munich ; elle s'abouche avec Fürstenberg et avec Villars. Celui-ci propose au roi de l'acheter : le roi, tout en avouant « qu'il n'est pas persuadé qu'elle veuille et puisse lui rendre de grands services, » autorise Villars à lui offrir « une gratification de 4,000 livres par an payables par quartier tant qu'elle donnera de bons avis. » La dame croit plus habile de décliner cette offre comme « n'ayant encore pu rendre aucun service qui méritât rien » et de dire que « quand le roi aurait trouvé qu'elle avait fait son devoir, elle ne refuserait pas un présent. » En attendant, pour commencer à se créer des titres au « présent » du roi, elle agissait sur l'esprit mobile de l'électeur et, tout en négociant avec lui et pour lui la délicate affaire du prétendu mariage, elle l'indisposait contre Kaunitz.

Quand Leydel revint de Vienne avec le traité arraché à Kaunitz, Max-Emmanuel refusa de le ratifier, sous prétexte que la question des quartiers d'hiver et de la subsistance de ses troupes n'avait pas été réglée conformément à ses instructions.

Quelques jours à peine après ce refus, arrivèrent à Munich les envoyés du grand-duc de Toscane chargés de négocier et de conclure le contrat du mariage convenu entre la princesse Yolande et le fils du grand-duc. C'étaient l'auditeur Finetti et un capucin, le révérend père Benfati, homme avisé et actif, qui avait la haute main dans l'affaire. Les commissaires bavarois chargés de traiter avec eux étaient acquis à l'Autriche et soulevèrent des difficultés de détail ou des questions de forme qui faillirent tout faire échouer. Ce fut Villars qui brusqua la solution : sa qualité d'hôte de l'électeur, sans caractère officiel et sans responsabilité apparente, lui donnait des facilités exceptionnelles ; il pouvait tout faire et tout dire aussi longtemps qu'il conserverait la faveur du prince et serait

(1) « Villars au roi, 12 mai. — Croit que M. de Lorraine veut se débarrasser de la présence gênante de l'électeur à l'armée et est d'accord avec les ministres qui inspirent la comtesse Paar. »

admis dans son intimité; faveur et intimité étaient alors complètes, car il entrait chez lui à toute heure, même quand il était au lit, à la grande fureur du comte de Thun, l'envoyé autrichien, soumis aux formalités de l'étiquette. Grâce à cette grande liberté, Villars put déjouer les intrigues de négociateurs peu scrupuleux; à chaque nouvelle difficulté soulevée par eux, il allait trouver l'électeur, faisait écrire ou écrivait au grand-duc, servait d'intermédiaire entre les deux souverains et obtenait directement d'eux des solutions qu'ils imposaient à leurs mandataires. Grâce à cette intervention officieuse et active, toutes les objections furent successivement écartées et tous les articles du contrat furent arrêtés et signés dans les premiers jours de mai. Le grand-duc reconnut que le mérite de cette négociation revenait surtout à Villars et lui écrivit pour le remercier.

On fut très irrité, à Vienne, de ce résultat, et encore plus étonné peut-être : refuser le roi de Hongrie, le futur roi des Romains, le premier parti de l'Europe, pour épouser un prince de Toscane, était un acte inexplicable qui dénotait chez l'électeur une grande perturbation dans les idées ou une soumission inattendue à l'influence de la France; cette surprise se changea en inquiétude lorsqu'on vit la tournure que prenait la négociation relative à la campagne de Hongrie. Nous avons déjà dit que l'électeur avait refusé de ratifier le traité conclu par Leydel le 13 mars : les prétextes allégués étaient sans importance réelle; les vraies raisons, qui apparurent plus tard, étaient beaucoup plus sérieuses : il devenait évident que le commandement séparé ne suffisait plus à l'ambition de l'électeur; il voulait commander en chef, et surtout ne pas être sous les ordres du duc de Lorraine. Enfin, le 12 mai, il adressa à Kaunitz, de sa propre main et de sa prodigieuse orthographe, une lettre dont Villars obtint et envoya au roi la copie, et qui est explicite : il y rappelait que, l'année précédente, son commandement séparé n'avait duré que vingt-quatre heures; à la seconde étape, son corps était réuni à celui de M. de Lorraine, qui prenait le commandement supérieur; il ne voulait pas s'exposer au même fait ni donner une sixième fois le spectacle d'un électeur subordonné à un général lieutenant de l'empereur. Il voulait opérer seul et être immédiatement informé des plans de campagne projetés; son concours était à ce prix : il envoyait Mayr à Vienne pour recevoir et lui rapporter les éclaircissemens catégoriques qu'il demandait (1).

Cette lettre causa un grand émoi, moins par ce qu'elle exigeait que par ce qu'elle sous-entendait. Deux jours après l'avoir reçue, Kaunitz prenait la poste et se rendait à Munich en toute hâte : nous

(1) *Mémoires*, p. 412.

croyons devoir donner la traduction de la première lettre qu'il écrivit à Strattmann; elle peint mieux que tout récit la situation qu'il trouva à la cour électorale, et le rôle que chacun y jouait :

Munich, 22 mai 1688.

Votre Excellence sait que j'ai quitté Vienne dimanche soir. Le lendemain matin, entre Melck et Kemelbach, j'ai été dépassé par le domestique de M. Mayr, qui est arrivé *per posta* (1) ici avant moi : le même jour, j'ai croisé deux *estaffettes* venant d'ici : le 18, j'ai rencontré un courrier de l'Électeur qui s'est caché de moi; je l'ai fait venir et lui ai demandé où il allait : « Pas au-delà de Lintz, » me répondit-il. Mais, en continuant ma route, j'ai su qu'à chaque relai il avait dit qu'il se rendait à Vienne pour y annoncer l'ajournement du départ de l'électeur pour *l'armée*. Un autre courrier venant de Vienne m'a rejoint près de la ville où je suis arrivé le 19 à cinq heures et demie du soir. La cour se trouvait à Schleissheim pour une fête *en gala* à l'occasion du jour de naissance de la princesse Violante. Je m'y suis rendu aussitôt et suis arrivé au château avant le souper; j'ai encore eu le temps de remettre à Leurs Altesses Électorales les lettres de Sa Majesté. L'électeur daigna m'embrasser amicalement et me dit : « *Quelles nouvelles?* — *Ego :* « *D'aussi bonnes que Votre Altesse Électorale pourrait souhaiter.* — *Ille :* « Qu'y a-t-il de décidé pour la *campagne* et le *commandement?* » — Je résumai en quelques mots *l'intention* et la *résolution* de Sa Majesté l'empereur. — *Ille :* « Aura-t-on assez de troupes pour partager *l'armée* en deux, en cas que l'on n'attaque pas Belgrade? » — *Ego :* « On partagera tout ce qu'on aura. » — *Ille :* « Le duc (de Lorraine) voudra-t-il rester sur la Save avec aussi peu de monde? » — *Ego :* « Votre Altesse Électorale n'a pas à s'inquiéter de cela, puisqu'on lui laissera le choix de *l'armée* qu'elle voudra *commander.* » — *Ille :* « Je pourrais bien ne pas y trouver mon compte. » — *Ego :* « L'empereur serait heureux de *contenter* Votre Altesse Électorale et de faire tout ce que la *raison de guerre* exigera. » J'ajoutai : « Mayr reviendra bientôt. » — *Ille :* « Je n'ai rien à apprendre de lui que vous ne m'ayez dit. » — Il ajouta : « Nous en reparlerons plus tard, » et l'on se mit à table. Il y avait plus de soixante personnes, dames et *cavalieri*. Je fus assis à la droite de la comtesse de Paar, qui avait à sa gauche le prince Egon de Fürstenberg. Après quelques propos indifférens, elle me dit que je devrais faire en sorte que l'Électeur ne fît pas la prochaine *campagne*. — *Ego :* « Je n'ai pas la *présomption* de le faire aller ou rester, mais je dois suivre les instructions de l'Empereur. » — *Illa :* « La cour impériale ne tient pas

(1) L'original, comme toutes les dépêches allemandes de cette époque, renferme un grand nombre de mots latins, français, italiens ; je les reproduis en italiques.

à ce qu'il y aille et vous pouvez l'empêcher. » — *Ego :* « J'ai été nommé *Commissarius* pour cette campagne; il m'est donc impossible de négocier dans un sens opposé. » — *Illa :* « L'horoscope de l'Électeur prédit des malheurs, et on aurait été satisfait, du côté de l'empereur, qu'il n'allât point à la guerre. » — *Ego :* « Je n'ai jamais entendu rien de semblable et je sais Son Altesse Électorale trop *généreux* pour croire à des superstitions astrologiques. » — *Illa :* « Cela est pourtant, et il n'aura tenu qu'à vous d'empêcher un malheur, s'il arrive par la suite. » — *Ego :* « Un serviteur ne peut jamais faillir lorsqu'il suit exactement les ordres qu'il a reçus : Dieu, qui a protégé Son Altesse Électorale pendant cinq campagnes, le protégera encore; il faut avoir confiance en sa toute-puissance. » — Elle n'ouvrit plus la bouche. Après le dîner, j'ai communiqué à l'Électeur la jolie *proposition* que la comtesse de Paar m'avait faite. *Ille :* « Il est certain qu'elle ne me verrait pas partir avec plaisir. » — *Ego :* « Le plus piquant est l'argument tiré de l'horoscope. » — « Ce sont des plaisanteries, » dit-il en souriant et s'en alla. L'Électeur a paru soucieux tout le temps du dîner : à ceux qui lui demandaient pourquoi, il répondait qu'il était enrhumé. On a dansé jusqu'à quatre heures. Quant à moi, je me suis retiré de bonne heure...

Le lendemain 20, Kaunitz, étant rentré en ville, fut pris d'une douleur au pied qui l'empêchait de marcher : il fit demander au grand chambellan une heure d'audience et ne reçut pas de réponse ; il se fit conduire au palais et attendit dans l'antichambre de l'électeur, qui ne l'entretint qu'à sept heures du soir...

...Je le priai, *præmissis curialibus*, de me dire ce qu'il avait résolu pour la campagne, afin que je pusse prévenir Sa Majesté et obtenir d'elle les ordres nécessaires. — *Ille :* « En ce qui touche le *commando*, puis-je compter sur ce que vous m'avez dit hier ? » — *Ego :* « Sans aucun doute. » — *Ille :* « J'ai pourtant vu des lettres d'un *ministre* impérial fort *accrédité* qui assurent qu'il est absolument impossible de marcher sur Belgrade et de faire deux armées : il pourrait arriver que l'on fût réduit à se cantonner dans des villages entre la Save et la Drave pour empêcher l'ennemi de passer la Save; ce n'est pas un *commando* digne d'un Électeur ou d'un duc de Lorraine; on finira par réunir les deux armées et faire une autre *opération.* » — *Ego :* « Je doute que ce ministre soit mieux informé que l'empereur, qui m'a seul *accrédité* auprès de Votre Altesse Électorale, *in hoc negotio :* je ne puis m'empêcher de penser que, si Sa Majesté était informée de ces doubles *négociations*, elle en serait fort mécontente. La *réputation* de Votre Altesse Électorale est *engagée :* si elle a ses raisons pour ne pas faire la *campagne*, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'elle avait promis de main

et de bouche de la faire. » — *Ille :* « J'ai promis d'aller à Vienne : quant à la *campagne*, si j'ai mes raisons pour ne pas la faire, qu'a-t-on à dire ? » — *Ego :* « Si Votre Altesse Électorale a des raisons que j'ignore, je n'ai rien à dire, mais le monde dira qu'Elle a une *faiblesse* et qu'Elle a donné *dans le panneau* de l'horoscope. » — *Ille :* « Personne ne le croira. » — *Ego :* « Il sera difficile d'enlever cette opinion à ceux qui l'auront : en tout cas, on n'aura rien à reprocher à l'Empereur. » — *Ille :* « Ainsi vous croyez ma *réputation* engagée ? » — *Ego :* « Au plus haut degré. » — L'Électeur me congédia alors en me disant qu'il y songerait et me ferait connaître sa réponse...

Pendant les deux jours qui suivent, Kaunitz sort difficilement de chez lui. Il logeait chez le valet de chambre de l'électeur, un Français nommé Châteauneuf, qui arrivait de Paris avec une cargaison de modes nouvelles : l'électrice et les princesses viennent chez lui incognito pour voir les étoffes et les dentelles. Kaunitz rencontre encore l'électeur, sans pouvoir rien tirer de lui ; il lui parle du courrier qu'il avait rencontré en venant et remarque que l'électeur rougit :

... Je ne doute pas que sa réponse ne dépende du retour de ce courrier et des nouvelles qu'il lui rapportera du ministre dont j'ai déjà parlé. Je ne puis croire que ce dernier agisse *cum scitu et consensu Augustissimi;* il n'en est pas moins fatal aux négociations dont je suis chargé, et bien malheureux pour moi, que l'on permette de nouer ainsi des intrigues par le moyen d'une femme, au détriment des intérêts de Sa Majesté et pour le discrédit de ses envoyés officiels... Si l'Électeur ne fait pas la campagne, on peut s'attendre aux *pessimas sequelas*... S'il ne vient pas à Vienne... il faut considérer l'éventualité d'un voyage beaucoup plus éloigné et plus dangereux. (En France sans doute) Pour l'empêcher il faudrait se débarrasser des mauvaises gens. *Hic labor, hic opus est, sed neque de hoc desperandum :* mais cela ne peut s'écrire et, si le cas se présente, je devrai revenir au plus vite... pour apporter à l'empereur mes informations... Je vois peu de gens capables de servir et beaucoup capables de nuire : que peut-on espérer d'une femme comme celle-là, qui a mangé un *capital* supérieur à 300,000 fl., n'a aucun moyen de continuer son train de dépense, et cherche par conséquent des ressources *per fas et nefas?* Elle a correspondu avec le prince Égon et maintenant ne le quitte pas. Villars a aussi souvent avec elle de longs *discursus* et a plus souvent des secrets à lui dire. Le P. Benfati a *recours* à elle pour le mariage de Florence : tous les *Savoyards* lui font *la cour*. Le grand chambellan (Berkheim), Leydel et bien d'autres m'ont confié qu'ils ne doutaient pas que la France n'eût la main dans le jeu, et que cette femme ne fût *l'instrument* du ministre

en question. Jusqu'au jour de son arrivée ici, le voyage de Hongrie ne faisait pas de doute. Que Villars ne soit pas favorable à ce voyage, qu'il craigne que nous ne mettions l'Électeur dans une meilleure voie, cela est tout naturel ; mais que des ministres et des sujets de Sa Majesté *sive bona, sive mala intentione, directe vel indirecte*, se mêlent de seconder les vues de la France, je ne puis pas le comprendre : pour un million, je ne voudrais pas agir comme ce *ministre*, comme cette comtesse de Paar qui *négocie palam ad mentem dicti ministri contra Cæsaris intentionem.*

La fin de la dépêche est consacrée à l'exposé des soucis de Kaunitz, de ses souffrances, de son découragement. Si l'empereur n'agit pas vigoureusement, les intrigues de la comtesse Paar réussiront, l'électeur n'ira pas en Hongrie, et Kaunitz demande à être promptement relevé d'une mission qu'il ne pourrait utilement conserver ni pour le service de l'empereur, ni pour ses propres convenances.

Kaunitz ne se trompait pas : la comtesse Paar avait conseillé à l'électeur de ne pas faire la campagne de Hongrie ; elle avait fait agir Mlle de Welen dans le même sens, et celle-ci avait écrit à Max-Emmanuel qu'elle lui « défendait expressément de partir et qu'elle se jetterait dans un couvent pour n'en sortir de sa vie s'il partait. » Villars, de son côté, lui affirmait que sa réputation militaire était trop bien établie pour souffrir du refus de faire une campagne annoncée : l'électeur, paraissant céder à ces influences, fit déclarer à Kaunitz qu'il n'irait pas en Hongrie.

Kaunitz prit cette déclaration au sérieux et fut au désespoir. La résolution de l'électeur ne devait pourtant pas résister à la tentation d'un commandement en chef. Le bruit vrai ou supposé d'une maladie du duc de Lorraine s'étant répandu six jours après cette déclaration, il envoya son premier chambellan dire à Kaunitz qu'il s'offrait pour remplacer le chef de l'armée impériale. Cette évolution n'était pas la dernière ; quelques jours n'étaient pas passés, le départ pour la Hongrie était encore ajourné : l'électeur avait eu vent que la maladie de son rival avait été supposée pour lui arracher son consentement. Il avait envoyé à Vienne un officier de confiance pour savoir la vérité, et, en attendant, retirait sa parole. Kaunitz se découragea ; il repartit pour Vienne le 12 juin : en arrivant, il résuma ses impressions dans un rapport à l'empereur où il exhala son mécontentement contre tous ceux qui avaient circonvenu l'électeur et l'avaient rendu méconnaissable. Villars n'est pas oublié ; on lira sans doute avec intérêt la traduction de cette lettre :

Vienne, 16 juin 1688.

Votre Majesté Impériale n'ignore pas le triste état des affaires à la cour électorale de Bavière : pour lui en donner une *idée* complète, je dois d'abord lui parler de l'Électeur et avouer que je ne le reconnais plus : quand je me rappelle quelle était sa délicatesse de conscience, sa susceptibilité sur le *punctum honoris;* aujourd'hui, il traite tout *cavalièrement*, il n'a pas craint de m'offrir, lorsque je lui reprochais d'avoir manqué à sa *parole,* de m'attester par écrit qu'il m'avait promis le contraire. J'ai le regret de dire qu'on ne peut plus le croire et encore moins lui rien confier, car un *secretum* ne serait pas gardé. Il est si *volage* que, même après avoir pris une bonne résolution, je ne jurerais pas, qu'une fois le dos tourné, il ne changeât pas en deux heures, sous l'influence des mauvaises gens *utriusque sexus* qui l'entourent jour et nuit. Et il en sera ainsi tant que les gens ne seront pas *éloignés*, ce qui est plus à souhaiter qu'à espérer. Leidel, qui a peur de perdre sa place, ne voit d'autre remède qu'un message de Votre Majesté. Berckheim est du même avis; celui-ci reprend de la force : il a rempli le conseil de ses *créatures* et je crois que Leidel pourrait bien être remplacé par Wampel, si l'hostilité entre Leidel et Berkheim continue. Il m'a *de novo* assuré de sa *dévotion* envers Votre Majesté et m'a répondu de celle de Wampel. Il n'y a aucune apparence que Schmidt reprenne sa situation, car ce serait montrer trop *aperte* quel est le but que l'on poursuit. Berckheim approuve que l'Électeur ne fasse pas la campagne et affirme pourtant qu'il n'y a aucun *impegno bistato* avec la France. Lui et Leidel pensent que l'Électeur, après avoir été entraîné dans une mauvaise voie, pourra de même être ramené dans la bonne : j'aurais plus de confiance dans la *sincérité* de Leidel, mais son *pouvoir* est faible. Schmidt a de fréquentes conférences avec l'Électeur : il lui a communiqué le traité de son père avec la France. Villars a reçu la liste des principaux *banchieri* d'Augsbourg et s'est rendu dans cette ville; comme le crédit personnel dont il dispose n'est pas très élevé et qu'un seul banquier y suffit, il est évident qu'il s'agit du payement des *arrérages;* si cela est, un *engagement* avec la France est imminent, car le roi a souvent déclaré que sans alliance il ne paierait pas une *obole*. On dit dans le public que ces traités *éclateront* dans deux ou trois mois, ce qui est certain, c'est que, *de præsenti*, il n'y a rien de conclu.

Les causes principales de la résolution qu'a prise l'Électeur de ne pas aller en Hongrie, autant que j'ai pu les *pénétrer*, sont : premièrement la comtesse de Paar, et sa *négociation accréditée* par une lettre d'un des principaux ministres; secondement Schmidt, qui a offert à

l'Électeur de remettre *in integrum* ses affaires bien troublées, à condition qu'il ne sortirait pas du pays... Votre Majesté peut juger par là tout le tort que la comtesse de Paar a fait à son service : car le voyage de Hongrie eût été le plus sûr, sinon le seul moyen de soustraire l'Électeur à l'influence française, de le remettre dans le bon chemin et de conduire à bonne fin les importantes affaires qui le concernent, lesquelles, après avoir été bien *incaminata*, sont aujourd'hui tout à fait *incagliata*. Je n'augure rien de bon des intentions qu'on lui prête de faire le voyage de Paris, ni du commerce qu'elle entretient avec des gens *suspects*, tels que le prince Egon de Fürstenberg... Lorsque la nouvelle de la maladie du duc de Lorraine parvint à Munich, l'Électeur s'était décidé à faire la campagne et m'en avait informé par son grand chambellan. Celui-ci m'avait à peine quitté, que la résolution était modifiée : on m'a assuré que, dans l'intervalle, des lettres avaient été échangées avec la comtesse de Paar par l'intermédiaire du comte,.. comme le jour où elle avait pris médecine et où dix-sept messages ont été signalés.

La lettre se termine par un long exposé des fatigues de Kaunitz et des raisons pour lesquelles il supplie l'empereur de lui confier une autre mission.

Cependant l'aide-de-camp était de retour, disant que le duc de Lorraine n'était qu'indisposé et serait bientôt en état de prendre son commandement. L'électeur maintient qu'il n'ira pas en Hongrie et défait ostensiblement ses équipages : Kaunitz, revenu à Munich, est éconduit et part pour Cologne, où l'appelle la mort de l'archevêque et la grave affaire de l'élection de son successeur. La cour de Vienne comprit qu'il n'y avait plus à hésiter : elle envoya à Munich le comte Strattmann lui-même avec la mission de donner à l'électeur toutes les satisfactions qu'il désirerait. L'électeur demanda le commandement en chef de l'armée, quel que fût l'état de santé du duc de Lorraine, et l'appareil nécessaire au siège de Belgrade. Strattmann accorda tout, mais exigea que Villars n'accompagnât pas l'électeur. Villars était depuis six mois la cause de toutes les difficultés ; il avait fait échouer le mariage de la princesse avec le roi de Hongrie ; il avait inspiré toutes les résistances de l'électeur : l'empereur ne souffrirait pas sa présence sur son territoire.

Max-Emmanuel, au comble de ses vœux, sacrifia sans hésiter son compagnon de guerre et de plaisir ; il voulut au moins lui laisser ses illusions et, avant de partir pour Vienne, il lui remit deux lettres autographes pour Louis XIV : la première, qui s'est conservée, est l'exposé des circonstances qui lui faisaient un devoir d'accepter le commandement de l'armée impériale et l'obligeaient à éloigner momentanément Villars de sa personne ; elle se terminait par les assu-

rances assez banales de la reconnaissance qu'inspiraient à l'électeur les offres considérables du roi, et du désir qu'il éprouvait de s'attacher à ses intérêts. La seconde lettre s'est perdue, mais, d'après l'analyse que Villars en donne, elle aurait été plus explicite : « Hors un traité avec Sa Majesté, écrit-il au roi, le 14 juillet 1688, elle est, ce me semble, ce qu'on peut désirer de plus fort... En substance, il (l'électeur) s'engage à ne faire aucun traité avec l'empereur, proteste que celui qu'il a présentement n'est que pour cette année. Il prie Votre Majesté de me renvoyer ici dès qu'il y sera de retour, sous prétexte des complimens sur le mariage de la princesse sa sœur, engage sa parole de traiter pour lors solidement avec Votre Majesté. »

Quelques jours après, l'électeur se mettait en route, non sans s'être fait précéder à Vienne par Sanfré, chargé de voir Mlle de Welen, de l'amener à approuver son départ pour la Hongrie et de lui dire que son intention était de la faire venir à Munich après la campagne et de l'y établir pour toujours. Villars accompagna l'électeur jusqu'à Passau, où il prit congé de lui. Max-Emmanuel s'embarqua sur le Danube, heureux d'aller recevoir son premier commandement, et la tête pleine de rêves de gloire : Villars partit pour la France, non moins satisfait des résultats de sa première campagne diplomatique.

L'accueil qu'il reçut à Versailles fut de nature à le confirmer dans la bonne opinion qu'il avait des effets de sa mission. Le roi l'appela « bon négociateur, » Mme de Maintenon lui fit de grands complimens, Mme de Sévigné parla de lui dans ses lettres, il fut des comédies intimes de Saint-Cyr et des voyages de Marly, honneurs fort recherchés. Il eut, en outre, des satisfactions plus solides : le roi promit de le renvoyer à Munich avec une mission officielle et lui donna la charge de commissaire général de la cavalerie.

Louis XIV partageait les illusions de Villars ; il avait considéré les deux lettres de l'électeur comme des engagemens et ne doutait pas qu'au retour de Hongrie Max-Emmanuel ne conclût avec lui, sur les bases déjà ébauchées, un traité en bonne forme. Se croyant assuré de cette alliance, il s'appliqua avec ardeur et confiance à poursuivre ses projets sur le Rhin. Nous n'avons pas à refaire l'histoire très connue des « réunions » et de la rupture de 1688. Nous n'avons pas davantage à suivre l'électeur au siège de Belgrade. On sait qu'il s'y couvrit de gloire. Cette opération était de celles qui convenaient à ses qualités : il n'y fallait que de la bravoure. « Les Turcs, dit Villars dans ses Mémoires, très ignorans en ce qui regarde la science de la guerre, ne défendent leurs places que par leur seule valeur : ils ne font aucun cas des chemins couverts ni de tout ce que l'art a fourni à nos ingénieurs... Ils ne comptent que

sur le rempart et le défendent le sabre à la main jusqu'à la dernière extrémité. » A Belgrade, ils ne manquèrent pas à leurs traditions d'imprévoyance et de bravoure, mais ils avaient affaire à un adversaire qui ne leur cédait en rien en courage : ce fut aussi le sabre à la main que Max-Emmanuel attaqua les janissaires et qu'il emporta la place. « Vous ne serez pas fâché d'apprendre la prise de Belgrade, écrivait-il à Villars le 12 septembre, et de savoir que je l'ai emportée du premier assaut et que j'y suis entré par la brèche. »

Quand il rentra dans ses états, couvert de lauriers, enivré de succès, il y trouva les félicitations de toute l'Europe catholique que semblait animer comme un souvenir des croisades : de tous les points arrivaient à Munich des lettres d'évêques, d'archevêques, de cardinaux, célébrant le vainqueur des infidèles. Parmi tous ces témoignages d'admiration on remarquait une lettre du pape, dont les subsides avaient contribué à l'armement des troupes chrétiennes : mais l'esprit des croisades animait moins Innocent XI que la haine de gibelin qu'il portait à Louis XIV. En même temps qu'il écrivait à l'électeur pour le féliciter de sa victoire, il écrivait à l'empereur Léopold pour l'engager à faire la paix avec le Turc et à tourner ses armes contre l'ennemi commun de tous les trônes. Cette lettre était un long réquisitoire où étaient énumérés les griefs du saint-siège et de l'Europe contre le roi : les conquêtes, les « réunions » en Alsace et en Lorraine, l'ingérence en Italie, l'affaire des « franchises, » la menaçante ambassade de Lavardin, et jusqu'aux dragonnades, cause de tant de « sacrilèges » et de « profanations. » — « Loin de nous réjouir des conversions forcées, écrivait le pape, nous en avons gémi, nous en avons pleuré, » et rappelant qu'il avait porté l'épée avant de porter la tiare, il ajoutait : « S'il m'est permis de ressentir encore dans mon cœur quelque étincelle de ce premier feu, étant encore homme comme je suis, j'ose dire que la guerre contre la France est le seul moyen prompt et efficace pour la porter à faire raison à toute l'Europe d'une partie des torts et injustices qu'elle a faits. »

Cet appel aux armes, imprimé et répandu dans toute l'Europe, n'y avait eu que trop d'écho : partout la politique violente et agressive de Louvois avait soulevé des mécontentemens et fomenté des haines qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. A l'heure présente, pourtant, Louvois ne voulait pas la guerre ; son éminent historien l'a démontré : « On ne saurait trop le redire, écrit M. C. Rousset (IV, 118), la guerre n'était ni dans les projets de Louis XIV, ni dans ceux de Louvois ; » leurs efforts tendaient à transformer en paix perpétuelle la trêve de vingt ans signée à Ratisbonne ; ils attendaient de la paix le développement des conséquences du traité

de Nimègue; mais l'Europe ne croyait pas à cette modération tardive, et, il faut bien le reconnaître, de nombreuses fautes de détail semblaient justifier ses défiances. Ce n'est pas que nous songions à reprocher à Louis XIV l'extension normale du territoire français et l'annexion de l'Alsace; c'est, au contraire, à nos yeux, le mérite patriotique et l'honneur de son règne d'avoir donné à la France les frontières nécessaires à sa sécurité : la neutralité de Strasbourg était une chimère; l'histoire impartiale dira que son indépendance était un danger pour la France; elle relèvera les ménagemens infinis dont Louis XIV l'a entourée avant de la détruire, par un acte pacifique et nécessaire dont l'indestructible attachement des Alsaciens pour la France a démontré la légitimité. Mais ce grand acte et ce grand devoir de souverain accomplis, la prudence la plus élémentaire conseillait de ne pas en exagérer la portée, de tout faire pour persuader à l'Europe inquiète qu'il marquait le dernier terme de la conquête, de ne rien négliger pour calmer les défiances, pour regagner la sympathie des états secondaires qui composaient la clientèle de la France. Loin de suivre cette politique prudente et avisée, Louis XIV, sous l'inspiration violente de Louvois, et malgré les efforts modérateurs de Mme de Maintenon, semblait avoir pris à tâche de se créer partout des ennemis. Il n'y avait si petit état en Europe qu'il n'eût froissé, moins par désir de conquête que par esprit de domination et de prépotence : le duc de Savoie, les princes italiens, le pape, par l'occupation de Casal, par une ingérence quotidienne dans les affaires de la régence de Madame Royale, par l'injustifiable querelle des franchises, par le bombardement de Gênes; les princes allemands et jusqu'au roi de Suède par ses prétentions sur le Palatinat, Luxembourg, le Bas-Rhin; enfin il jetait un défi à toute l'Europe en mettant le siège, sans déclaration de guerre, devant Philipsbourg et Kaiserslautern. Il avait, il est vrai, l'intention sincère de rendre ces villes à la paix, et même d'y ajouter Fribourg démantelée; il le déclarait hautement; mais pouvait-il raisonnablement espérer que ses déclarations seraient acceptées, qu'elles suffiraient pour désarmer ses ennemis et les amener à laisser échapper les chances favorables que leur offrait l'état de l'Europe mécontente et de la France affaiblie par la persécution religieuse? Il est difficile de croire à une confiance aussi naïve. Une illusion pourtant restait à Louis XIV : celle que Villars lui avait fait partager; il croyait à l'alliance de l'électeur de Bavière, il comptait sur Max-Emmanuel pour faire une puissante diversion au cœur même de l'empire et déconcerter la coalition qui se préparait. Aussi, à peine la prise de Belgrade eut-elle laissé l'électeur libre de rentrer dans ses états, que Louis XIV donna l'ordre à Villars de

retourner à Munich, et cette fois avec le caractère officiel d'envoyé extraordinaire et les pouvoirs nécessaires pour traiter d'une alliance positive.

Villars reçut ses instructions à Versailles le 21 septembre et se mit en route immédiatement. Dès ses premiers pas hors de la frontière, il put s'apercevoir des grands changemens qui s'étaient opérés dans l'opinion européenne et mesurer l'étendue des difficultés qui l'attendaient. Le manifeste du 26 septembre, par lequel Louis XIV avait annoncé à l'empire l'occupation par ses troupes de la rive gauche du Rhin jusqu'à Mayence avait soulevé les colères prêtes à éclater. Il n'y avait pas de sécurité pour un voyageur français sur les terres allemandes. Villars dut faire un détour par la Suisse, l'Italie et le Tyrol : encore ne put-il traverser ce dernier pays qu'à la faveur d'un déguisement et en usant de stratagèmes. Il n'arriva à Munich que le 17 ou le 18 octobre, deux heures après le retour de l'électeur; le jour même, il était admis à lui faire sa cour. La première partie de ses instructions était facile à remplir : il s'agissait de féliciter le vainqueur de Belgrade de la gloire qu'il avait acquise et d'exprimer la part que le roi avait prise à ses succès. La seconde partie était plus délicate et lui réservait de pénibles surprises. Rappelons, en quelques mots, la situation des affaires qu'il avait à traiter.

La plus grave était l'affaire de Cologne. Le chapitre, convoqué le 19 juillet pour élire l'archevêque, n'avait pu se mettre d'accord : le scrutin n'avait donné aucun résultat; le cardinal de Fürstenberg avait obtenu 13 voix, et le prince Clément de Bavière, 9; or, pour être « postulé, » il fallait les deux tiers des votes, soit 16 voix. L'élection étant manquée, la nomination de l'archevêque revenait de plein droit au pape, mais le pape, c'était Innocent XI, l'ennemi de Louis XIV, alors en guerre ouverte avec Lavardin, répondant par des excommunications aux réquisitions des « gens du roi. » Louis XIV sentant, un peu tard, la faute qu'il avait commise en se l'aliénant gratuitement, avait cherché à se rapprocher de lui : il avait envoyé auprès de sa sainteté, en mission secrète, sous un nom d'emprunt, Chamlay, porteur de propositions conciliantes. Innocent XI avait sèchement refusé de recevoir l'agent secret; le roi avait répondu le 6 septembre par une lettre menaçante; le pape avait répliqué par la nomination de Clément de Bavière à l'archevêché de Cologne. Le prince, quoique âgé de dix-sept ans seulement, s'était hâté de revêtir la croix et les insignes épiscopaux, de prendre le titre d'électeur et de signifier à Villars, par son grand maître, qu'il ne pourrait lui donner audience que s'il était reconnu par lui en sa nouvelle qualité.

Villars avait pour mission d'obtenir de Max-Emmanuel que son frère renonçât à l'électorat de Cologne et se contentât d'être le coadjuteur du prince de Fürstenberg. Il devait, en outre, reprendre officiellement les négociations officieuses interrompues par la campagne de Hongrie et conclure avec l'électeur une alliance offensive et défensive dirigée contre la maison d'Autriche et qui stipulerait en faveur de la maison de Bavière les avantages que nous avons énumérés plus haut.

Ainsi, comme premier témoignage de l'intérêt qu'il portait à l'agrandissement de la maison de Bavière, le roi exigeait de Max-Emmanuel l'abandon d'un électorat qu'il considérait comme un apanage de sa famille ; à ce prince allemand, gagné à la cause germanique par la récente fraternité du champ de bataille, enivré de succès acquis à la tête des armées impériales, comblé d'honneurs et de flatteries par la cour de Vienne, certain d'avoir un commandement considérable dans la guerre qui se préparait, il offrait de se séparer avec éclat de ses compagnons d'armes et de se tourner avec lui contre l'empire au moment où, par l'invasion du Palatinat, il menaçait et froissait non-seulement la maison d'Autriche, mais l'empire tout entier et la nation allemande tout entière. La tentative était condamnée d'avance et Villars s'en aperçut aux premiers mots : « L'électeur m'a parlé du siège de Philisbourg, écrit-il le 19 octobre au roi, comme un homme qui arrive de Vienne ; il m'a prié d'abord de considérer qu'il est électeur. » Malgré tous les efforts de l'envoyé de France, malgré la peine qu'il se donna pour convaincre son interlocuteur des intentions pacifiques du roi, pour lui persuader qu'en se déclarant pour la France, il assurerait le maintien de la paix et éviterait à l'empire les horreurs de la guerre, Max-Emmanuel resta incrédule et réservé. Un jour seulement il parut ébranlé ; il avait appris la chute de Philisbourg, le passage du Rhin par Montclar et les incursions de Feuquières en Franconie. Le pays était dégarni de troupes, l'armée bavaroise était encore sur la route de Hongrie ; les populations de la Bavière étaient dans la terreur ; la cavalerie de Feuquières avait poussé des partis jusqu'à Donauwerth, rançonnant les villes, levant pour plus de 2,000,000 de contributions en quinze jours. Max-Emmanuel parut écouter plus attentivement Villars ; il chargea Schmidt, Mayr et Wampel de se réunir en secret et de lui faire un rapport sur la situation. Mais Villars ne se faisait pas d'illusion : il engageait le roi à pousser ses avantages, à contenir par la terreur une cour qui paraissait décidée à ne pas se donner : « Rien ne saurait être plus avantageux pour les intérêts de Votre Majesté, écrivait-il, que de faire avancer ses troupes.. ; toute la Bavière est dans une épouvante terrible : ces peuples-ci sont naturellement fort timides : il

fallut faire des défenses publiques, dans le plat pays, de ne plus parler de l'approche de Français, craignant que la terreur ne commençât à faire fuir ces gens-là. Ceux qui viennent d'Ulm disent publiquement que si les troupes de Votre Majesté s'en approchent, on leur portera les clés. » Villars conseillait de prendre Ulm : « de là on peut faire contribuer une prodigieuse étendue du pays; » il engageait le roi à se hâter, l'électeur ayant 4,500 hommes au plus à opposer à ses armées.

Ce conseil ne fut pas suivi : on conservait des illusions à Versailles; on espérait encore attirer l'électeur ou tout au moins obtenir sa neutralité et on ne voulait lui donner aucun prétexte de rupture. Le roi, ou plutôt Croissy, dans ses dépêches, multipliait les argumens, les propositions et les expédiens, faisant agir la dauphine, offrant à l'électeur d'être le médiateur de la paix entre la France et l'empire, l'appelant à la défense des intérêts catholiques menacés par l'entreprise du prince d'Orange en Angleterre et la ligue conclue à Magdebourg entre les princes protestans d'Allemagne : un jour, il lui offrait la main de l'infante de Portugal pour le prince Clément; un autre jour, il proposait au prince de le reconnaître comme électeur de Cologne s'il consentait à laisser l'administration de ses états pendant quinze ans au cardinal de Fürstenberg contre l'abandon du tiers de leur revenu; il invoquait tour à tour les intérêts de la maison de Bavière, ceux de l'empire, ceux de l'église, cherchant à démontrer qu'il les connaissait mieux que l'électeur, que l'empereur et le pape (1). Tout fut inutile : la cavalerie de Feuquières s'était éloignée; remis de ses émotions, l'électeur ne se laissa pas toucher par l'éloquence de Villars et resta insensible à des propositions qui, sous leurs formes diverses et successivement atténuées, se ramenaient pourtant toutes à ces deux termes : l'abandon des droits de son frère et l'oubli de ses devoirs d'électeur. Il ne songea plus qu'à gagner du temps et à négocier avec l'Autriche aux conditions les plus avantageuses.

La cour de Vienne avait vu avec un grand déplaisir le retour de Villars à Munich; elle lui attribuait toutes les difficultés qu'elle avait rencontrées auprès de l'électeur au printemps précédent et craignait le renouvellement des mêmes scènes. Elle ne se trompait qu'à demi : la présence de Villars ne pouvait pas modifier les intentions

(1) « L'électeur a dit, écrit Villars au roi, le 24 novembre, que tout l'empire était uni, que c'était une grande entreprise de vouloir se déclarer contre lui.., il me prie de croire qu'il fait tout le cas qu'il doit de l'honneur, de l'amitié de Votre Majesté; mais que l'empire attaqué et l'élection légitime de son frère, que Votre Majesté ne veut point laisser tranquille, sont de très grands obstacles à faire ce qu'il avait résolu il y a trois semaines. »

déjà arrêtées de l'électeur, mais elle devait lui servir, comme la première fois, à arracher à l'empereur des concessions qu'il n'était pas disposé à accorder. Kaunitz fut de nouveau chargé de la négociation : il arriva à Munich, le 10 novembre, très mécontent. Ayant rencontré Villars le jour même, il lui dit « qu'il n'aurait pas manqué de venir chez lui, mais que la conjoncture présente ne permettait pas ces honnêtetés-là. » — « Je lui répondis, écrit Villars, qu'il était nécessaire qu'il m'apprît ces difficultés-là et que, pour moi, je n'y aurais pas songé ; que nous étions accoutumés à faire des honnêtetés à nos ennemis, même à la tête de nos escadrons, et que, dans une cour tranquille, je n'en avais oublié aucune, mais que je réglerais ma conduite sur la sienne. » Leurs relations en restèrent là ; ils n'avaient, d'ailleurs, rien à traiter ensemble : leur champ de bataille était l'esprit flottant de l'électeur, dont, chacun de leur côté, ils avaient à entraîner les décisions. Placé entre leurs sollicitations contraires, Max-Emmanuel recommença le manège qui lui avait déjà réussi au printemps, allant de l'un à l'autre, mettant ses services à prix et sa fidélité aux enchères.

Il débuta pourtant par des rebuffades : à son premier entretien avec Kaunitz, prenant à la lettre le mot de « médiateur » qui se trouvait dans une des dépêches du roi, il offrit ses bons offices, sa « médiation » pour le rétablissement de la paix entre la France et l'empire. Kaunitz reçut fort mal cette communication et s'étonna que Max-Emmanuel eût consenti à s'en charger ; l'électeur s'en plaignit à Villars, qui, à son tour, le prit d'assez haut et dit que le roi en écrivant le mot de « médiateur » n'avait voulu que lui donner une preuve de son estime et « éviter à l'empire une guerre dont sa majesté n'était guère embarrassée. » L'électeur prit sa revanche le lendemain en faisant communiquer à Kaunitz les conditions auxquelles il consentirait à traiter avec l'empereur. Elles étaient exorbitantes : Schmidt, Mayr et Wampel étaient chargés de les discuter avec l'envoyé impérial : ils avaient déjà reçu la mission d'étudier les propositions du roi ; autrement dit, ils devaient éconduire lentement Villars et extorquer à Kaunitz le plus de concessions possibles. Les trois conseillers du maître jouèrent leur personnage à son entière satisfaction : prodiguant des deux côtés les protestations contradictoires, multipliant les démarches mystérieuses et les entretiens secrets (1).

(1) On lira peut-être avec curiosité le billet par lequel Schmidt invitait Villars à l'une de ces conférences secrètes :

« Son Excellence !

« Excellentiæ Vestræ humiliter significo, a Serenissimo Electore Dño meo clementissimo me hodie accepisse mandatum, ut cum Dño Collega meo Marco di Mayr super

Nous n'avons pas à les suivre dans cette laborieuse négociation ; il suffit de faire connaître les points sur lesquels elle portait.

Max-Emmanuel n'avait plus à stipuler pour lui-même le commandement des armées. La négociation du mois de juin et ses succès en Hongrie lui avaient valu une situation militaire qui ne pouvait plus lui être enlevée. Il poursuivait maintenant l'autre but de ses ambitions : un agrandissement territorial, et spécialement la souveraineté des Pays-Bas ; il demandait en même temps que l'empereur lui garantît la possession de ses états héréditaires et lui communiquât le plan des opérations qu'il comptait ordonner pour mettre la Bavière à l'abri de l'invasion française. A Vienne, ces prétentions avaient fait jeter les hauts cris ; le conseil aulique avait déclaré que la succession d'Espagne n'était pas ouverte, qu'il était impossible de distraire la moindre parcelle des possessions allemandes de la maison d'Autriche, et avait offert de remplacer les cessions de territoire par une subvention de 1 million de florins. Max-Emmanuel insista, il déclara qu'il ne pouvait pas avoir sacrifié 30,000 hommes de ses troupes et 11 millions de florins de son trésor, depuis cinq ans, au service de l'Autriche, sans avoir gagné un pouce de terre ; que ses sujets commençaient à murmurer, qu'il fallait faire taire les propos malveillans ; il remit une note résumant ses demandes et recommença à coqueter avec Villars.

Cette note, datée du 13 décembre, comportait quatre points dont voici la substance : 1° l'électeur demandait que l'empereur obtînt effectivement de la couronne d'Espagne la cession des Pays-Bas espagnols et qu'à cet effet un négociateur spécial fût envoyé à Ma-

his, quæ nomine christianissimæ Regiæ Majestatis a Sua Excellentia proposita sunt, oretenus conferrem : hæreo quidem gravi catharro domi detentus, nihilominus nos ambo deputati Vestræ Excellentiæ ad libitum remittimus, quam horam et quem locum nobis crastino die conveniendi designare velit, erimus semper ad nutum ad inserviendum parati. Mihi videtur vespertinum crepusculum ad secretum conservandum aptissimum fore : si igitur Excellentiæ Vestræ placeret circa horam sextam vespertinam incognito ad ædes meas devenire, aperirem posteriorem portam domus meæ, ubi accessus nulli homini in domo mea notus esse posset, nec vicinis ibi plebeis hominibus ullo modo suspectus. Si Vestræ Excellentiæ alius modus in secreto conveniendi placuerit, ego et Dñus Collega meus ad obsequendum erimus paratissimi; particulariter vero ego manus deosculor et profiteor quod sim, Excellentiæ vestræ,

« Hum. et devot. servus,

« Casp. Baro Schmid, cancellarius.

« Ex Ædibus, 17 novembri 1688. »

Schmidt, resté fidèle à ses premières opinions, s'efforçait d'arriver à la neutralité. Kaunitz ne s'y trompa pas, et, malgré les protestations plus ou moins sincères du chancelier, récusa le plus souvent son intervention.

drid en passant par Munich. La paix ne devait pas être conclue avec la France avant que les Pays-Bas fussent entièrement conquis et sans que le traité de paix stipulât qu'ils seraient remis et maintenus entre les mains de l'électeur, avec l'assentiment et au besoin avec le concours de l'électeur de Brandebourg, des états-généraux de Hollande et des puissances voisines ; 2° dans le cas où cette cession ne pourrait avoir lieu, l'électeur demandait qu'un équivalent territorial lui fût donné en proportion avec les services qu'il avait rendus contre les Turcs et des contingens qu'il avait fournis ou devait fournir ; 3° si cette condition aussi ne pouvait être remplie, l'électeur demandait, à la place du million qui lui avait été offert, les marquisats de Burgau et de Neubourg sur l'Inn ; 4° il demandait enfin un subside annuel de 300,000 florins pour un contingent de 8,000 hommes ou de 450,000 florins pour 12,000 hommes, le tout jusqu'à ce que la succession d'Espagne fût ouverte.

Rien n'égale l'étonnement de Kaunitz en recevant cette pièce, ni sa feinte indignation. Oser accuser la maison d'Autriche d'ingratitude ! Oser douter de sa reconnaissance ! Quelle noirceur ! Contester les « avantages » que la Bavière avait retirés de son intervention en Hongrie ! Quel aveuglement ! Ne comptait-on pour rien la gloire immortelle que l'électeur s'était acquise, le « mérite » qu'il s'était donné devant Dieu, le pape, l'empereur, le saint-empire romain et toute la chrétienté ? Du côté de l'Orient, l'électeur n'avait plus à craindre qu'un siège de Vienne vînt mettre ses états en danger ; du côté de l'Occident, même sécurité : l'empereur, délivré de la menace des Turcs, pourrait se consacrer à la défense de l'empire, et spécialement à la protection de la Bavière : il le ferait certainement dans l'occasion, sans demander de subsides... L'énumération de ces « avantages » ne paraît pas avoir convaincu Max-Emmanuel, mais, tout en insistant pour obtenir des résultats plus palpables, il consentit à ne pas attendre pour s'allier avec l'empereur que les Pays-Bas lui fussent remis : il lui suffisait que l'empereur s'engageât à entamer immédiatement la négociation avec l'Espagne et lui promît de lui faire sa part dans le règlement ultérieur de la succession d'Espagne.

Kaunitz était autorisé à accepter cette transaction ; il y ajouta l'offre d'un million payé en cinq termes, contre un contingent de 8,000 hommes et un subside annuel de 200,000 florins, qui seraient réduits à 100,000 en temps de paix, jusqu'à ce que la succession d'Espagne fût ouverte et que l'empereur ou ses héritiers fussent mis en tranquille possession de la monarchie espagnole, selon l'ordre établi. Mais, comme condition préalable à l'entente sur ces bases, Kaunitz exigeait le renvoi immédiat de Villars.

L'expulsion immédiate de Villars, c'était alors la préoccupation principale de la cour de Vienne; elle apparaît dans toutes les correspondances : elle avait fait l'objet d'un rescrit spécial adressé par l'empereur Léopold à Kaunitz le 12 décembre; de son côté, Max-Emmanuel, sentant le prix qu'on attachait à ce détail secondaire, ne voulait pas céder sans compensation : « J'insiste pour qu'on congédie M. Villars, écrivait Kaunitz à Strattmann le 23 décembre; je crains pourtant de ne rien obtenir que l'alliance ne soit faite; » et il priait sa cour de le mettre immédiatement en mesure de conclure. Impatient, lui aussi, d'une solution, et certain d'obtenir ce qu'il désirait, Max-Emmanuel se décida enfin à donner à l'empereur la satisfaction qu'il demandait : la lettre qu'il écrivit à cette occasion mérite d'être traduite au moins dans ses parties essentielles :

Munich, 27 décembre 1688.

Je me suis tout particulièrement *consolé* en apprenant la *satisfaction* avec laquelle Votre Majesté Impériale a daigné accueillir mes récentes déclarations. Elle peut être assurée que je n'ai jamais eu d'autre pensée que de m'attacher à son service et de me consacrer *patriotiquement* aux intérêts de l'Empire commun : les circonstances ne m'ont pas permis, jusqu'à présent, d'exprimer publiquement ces sentimens; je ne pouvais le faire sans exposer mon pays à une ruine certaine et sans courir le risque d'être mis immédiatement dans l'impossibilité de *prêter* aucune *assistance*... Mais aujourd'hui que Votre Majesté me donne l'assurance écrite qu'elle me tendra sa main puissante, que les contingens de la Franconie et de la Souabe me sont offerts, et que l'affaire peut être engagée *de concert* dans les meilleures conditions, je prouverai, autrement que par de vaines paroles, combien je suis impatient de repousser les injustifiables violences des Français, d'aider à protéger les pays d'Empire contre des malheurs immérités, et de couvrir, avec autant d'ardeur que n'importe quel général, à l'aide des troupes qui me seront confiées, les territoires et les villes appartenant en propre à Votre Majesté. Il n'y a pas un instant à perdre; aussi je prie Votre Majesté de donner les ordres nécessaires aux régimens qui me sont destinés, ainsi qu'aux régimens de Stahrenberg et de Stadel, afin qu'ils soient réunis le plus tôt possible, tout délai étant préjudiciable... Votre Majesté n'aura pas à se repentir de la confiance qu'elle me témoignera en me donnant le commandement de ces troupes : je compte sur un corps solide au printemps; et, pour éviter tout retard, je m'en remets dès à présent au traité d'alliance,

donnant humblement l'assurance qu'aussitôt l'ordre reçu, je m'empresserai de me *déclarer* à Ratisbonne contre la France, ennemie de l'Empire, et de *licentier Monsieur Villars* de ma cour...

Kaunitz confirma la lettre de l'électeur le 4 janvier 1689 et pressa Strattmann de conclure l'alliance : « Demain ou après-demain, écrit-il, Villars recevra son *compliment.* »

Kaunitz était bien informé : le lendemain même de son expédition, Villars était dans son cabinet, occupé à écrire au roi pour l'informer des mouvemens des troupes bavaroises et de l'imminence d'une rupture, lorsqu'on lui annonça Leydel. Le vice-chancelier, après un « mauvais compliment » débité d'un air embarrassé, lui signifia, de la part de l'électeur, d'avoir à quitter Munich sous trois jours. Villars était loin de s'attendre à un pareil dénoûment. Depuis six semaines, il ne se faisait plus d'illusions sur les véritables desseins de l'électeur : il savait que la guerre était décidée, il n'avait d'autre ambition que de gagner du temps pour retarder, au profit des opérations de l'armée française, un départ qu'il savait inévitable : il croyait pourtant encore à l'amitié de l'électeur pour lui, il se croyait protégé contre toute injure personnelle par le souvenir de ses longues et amicales relations. Ce congé, brutalement signifié, le froissait dans son caractère, dans ses illusions, dans sa vanité. Il courut au palais, pénétra violemment jusqu'à l'électeur, espérant au moins lui arracher le désaveu du procédé, obtenir un mot du cœur qui, distinguant entre l'homme privé et l'homme officiel, consolât l'un des déconvenues de l'autre. Max-Emmanuel fut indifférent, froid, cachant son embarras sous un silence dédaigneux : Villars, n'ayant plus rien à ménager, se laissa aller à sa verve railleuse et agressive, et, après d'assez vifs reproches, sortit sans prendre congé. En quittant le palais, il vit l'électeur passer bruyamment devant lui, sur le siège d'une voiture, qu'il menait lui-même, « allant courre les rues avec ses courtisans derrière le carosse. »

Il rentra très dépité et fit ses préparatifs de départ, décidé à ne pas demander d'audience de congé et à refuser les présens de l'électeur. Celui-ci lui évita l'embarras d'avoir à choisir entre sa dignité et son intérêt en ne lui faisant offrir ni audience ni tabatière. Il se borna à lui envoyer ses passeports avec un trompette chargé de l'accompagner jusqu'à la frontière. Villars partit sans retard, ne pensant plus qu'à trouver dans la guerre l'occasion « de faire repentir ceux qui n'avaient pas voulu le croire. » A huit lieues de Munich, il fut rejoint par des officiers français en grand nombre qui étaient au service de la Bavière ou de l'em-

pire et se hâtaient de rentrer en France (1). M. de Lusignan, envoyé de France à Vienne, et qui lui aussi venait de recevoir ses passeports, rallia la petite troupe, et tous prirent ensemble le chemin de la Suisse. Malgré leur nombre, ils eurent toutes les peines du monde à gagner la frontière à travers des populations irritées et menaçantes. A Bregenz, ils coururent de véritables dangers : Villars s'en tira par son savoir-faire, mais M. de Lusignan fut arrêté avec toute sa suite et resta huit mois en prison.

Ainsi se révélait, dès le début, le caractère implacable et national de cette fatale guerre de 1689 qui, pendant neuf ans, couvrit de ruines la vallée du Rhin, et n'a marqué dans l'histoire que par le souvenir de victoires stériles et de sauvages dévastations. Pour la première fois, les populations se montraient solidaires dans la crainte et la colère; pour la première fois, les gouvernemens étaient unis pour l'action commune contre « l'ennemi d'empire. » On a pu remarquer plus haut, dans les documens que nous avons cités, les expressions de « patrie commune, » de « nation allemande, » de « patriotisme, » mots nouveaux qui répondaient à une situation nouvelle : l'idée allemande naissait à la lueur des incendies du Palatinat! Résultat bien inattendu de la politique de Louvois et dont notre patriotisme peut aujourd'hui douloureusement demander compte à son imprévoyance et à son aveuglement.

La guerre replaçait Villars sur son véritable terrain; le champ de bataille lui convenait mieux que les chancelleries; il y gagna brillamment les grades de brigadier et de lieutenant-général : la notoriété qu'il y acquit n'effaça pourtant pas complètement, dans l'esprit du roi, le souvenir de sa mission en Bavière, et quand la paix de Ryswick eut rouvert le champ des négociations, ce fut à lui que Louis XIV confia la mission de renouer avec la cour d'Autriche les relations diplomatiques. Il retourna donc à Vienne, où nous essaierons de le suivre.

VOGÜÉ.

(1) Parmi ces officiers, je relève les noms de Spinchal, Tournon, Mercy, Lalande et celui d'un ingénieur, nommé Noblesse, que le général Sereni chercha vainement à retenir par les offres les plus brillantes. — « Ils sont fort piqués, écrivait Villars au roi, le 5 janvier, de voir qu'aucun des Français ne balance à montrer son zèle pour Votre Majesté, et j'avoue, Sire, que je serai ravi de partir avec un assez grand nombre d'officiers, honnêtes gens et qui parlent comme tels. » — Mais, parmi ces expatriés, il y en avait que le seul goût des aventures n'avait pas entraînés hors de France, et qui avaient dû quitter l'armée du roi pour des affaires plus ou moins délicates. Villars, par dépêche du 22 décembre, avait demandé au roi des instructions à leur sujet : en marge de la dépêche conservée aux archives des affaires étrangères, il y a écrit au crayon, sans doute sous la dictée du roi : « Tous ceux qui ne se sont pas battus en duel peuvent revenir. »

LES

COMMENCEMENS DU PAYSAGE

DANS L'ART FLAMAND

Les questions d'origine sont devenues pour nous, dans tout ordre de recherches, l'objet d'une curiosité bien légitime. En ce qui touche les arts, ces questions sont particulièrement délicates et compliquées. Si, jusqu'au commencement de ce siècle, la critique y était restée assez indifférente, il semble qu'aujourd'hui une réaction, peut-être excessive, se soit produite. Les œuvres des périodes de décadence, sans doute trop prisées autrefois, sont désormais délaissées pour des productions dont la naïveté et la force étaient naguère encore entièrement méconnues. On aime à remonter le cours des âges, à surprendre, jusque dans ses tâtonnemens les plus incertains, les promesses d'un art qui cherche ainsi sa voie, et à démêler, parmi tant d'influences qui ont pu agir sur lui, celles qui ont favorisé ou retardé son développement.

Parmi tous les problèmes de ce genre que présente l'histoire de la peinture, il n'en est guère de plus intéressant que celui de l'apparition des Van Eyck et de la perfection, — restée jusqu'à ces derniers temps si inexplicable, — de leurs œuvres. L'éclosion et l'épanouissement d'un art aussi accompli étaient bien faits pour surprendre ceux qui hésitent à voir, dans les manifestations de l'activité humaine, ces brusques écarts et ces transformations instantanées dont les lois de la nature ne nous offrent jamais l'exemple. Avec les publications de M. de Laborde sur *les Ducs de Bourgogne*, et de MM. Crowe et Cavalcaselle sur *les Anciens Peintres flamands*,

les études sur l'art primitif des Flandres entrèrent dans une phase nouvelle. On comprit dès lors qu'avant d'arriver à des vues d'ensemble et à une histoire complète de cet art, bien des recherches devaient être faites dans les musées, les bibliothèques et les archives, afin de remplacer par des documens et des faits positifs les erreurs et les légendes qui avaient eu cours pendant trop longtemps. Les érudits n'ont pas manqué à cette tâche. Partout en Belgique, — à Bruges, à Gand, à Malines, à Liège, à Louvain, à Anvers et à Bruxelles, — ils se sont mis à l'œuvre. On sait, pour ne citer que les principaux d'entre eux, la part que MM. James Weale, Fétis, Henri Hymans, Alphonse Wauters et le regretté M. Pinchart ont prise à ce mouvement. Des textes nouveaux ont été produits, on a revisé les anciens, on les a comparés entre eux, on a minutieusement étudié des peintures disséminées à travers toute l'Europe. En même temps, avec un esprit de suite qui fait honneur à ceux qui le dirigent, le musée de Bruxelles s'est successivement enrichi d'ouvrages remarquables de ces maîtres primitifs, dont il possède aujourd'hui la plus précieuse et la plus importante réunion.

Un livre récent permet de comprendre l'intérêt et la valeur de ces élémens d'information et de ces découvertes éparses. Dans sa forme abrégée, *la Peinture flamande* de M. A.-J. Wauters contient, à côté de quelques appréciations un peu hasardeuses, un résumé très méthodiquement conçu et habilement présenté de l'histoire de cette école. Pour ceux qui, sur certaines questions, voudraient être renseignés de plus près, des indications bibliographiques consciencieusement données permettent de recourir à des monographies plus étendues, notamment aux deux études capitales de MM. Max Rooses et Van den Branden sur l'école d'Anvers, dont malheureusement aucune traduction française n'a été donnée jusqu'ici. Mais pour l'histoire de la peinture flamande, considérée dans son ensemble, on ne saurait trouver un meilleur guide que M. J. Wauters, et le petit volume où il en a condensé les traits essentiels mérite d'être cité comme l'un des plus instructifs de cette *Bibliothèque des beaux-arts* dont M. Quantin a pris l'initiative.

Quoique bien des points restent encore obscurs et que des désaccords assez notables persistent entre les écrivains qui passent pour les plus compétens, il devient cependant possible de grouper dès maintenant un certain nombre de faits acquis à l'histoire. Si les Van Eyck dominent toujours de haut non-seulement leurs contemporains, mais leurs successeurs, on peut, du moins en une certaine mesure, leur trouver des devanciers, indiquer les tentatives et les enseignemens dont ils ont profité. Mieux connu, leur génie ne demeure pas moins prodigieux, et même en

nous bornant à l'étude des commencemens du paysage dans l'art des Flandres, nous aurons occasion de constater à quel point, dans l'interprétation pittoresque de la nature, ils se sont montrés supérieurs à leur époque. Ce n'est pas là, assurément, un des chapitres les moins curieux de cette histoire du paysage qui, après nous avoir permis d'assister à ses humbles débuts, nous le fait voir prenant une place croissante dans l'art jusqu'au moment où il y forme un genre distinct et finit par éliminer tout à fait la représentation de la figure humaine, à laquelle il s'est peu à peu substitué.

I.

Comme dans l'antiquité, comme en Italie au début de la renaissance, la peinture ne s'est développée, au nord de l'Europe, qu'après l'architecture et la sculpture, et c'est dans les manifestations de ces deux arts que nous devons chercher les premières apparitions d'une étude directe de la nature. Pendant la période romane, les traditions de l'art byzantin s'étaient en partie maintenues, sinon dans l'exécution d'œuvres importantes, du moins pour les ouvrages de petites dimensions, travaux d'orfèvrerie ou sculptures en ivoire dues généralement à des artistes grecs qui avaient encore conservé quelque chose de l'habileté de leurs ancêtres. Des palmettes groupées avec goût, et qui servent parfois d'encadrement à des scènes figurées sur des plaques d'ivoire, ou bien des fleurons concourant à l'ornementation des châsses et des objets servant au culte sont les rares emprunts faits au règne végétal qu'on puisse signaler dans ces décorations; encore serait-il difficile de spécifier quelles plantes en ont fourni les types. Ce sont des copies de formes anciennes qui, ainsi reproduites, s'adaptent avec plus ou moins de convenance aux destinations qui leur sont assignées. On peut, d'après plusieurs bas-reliefs de cette époque, se rendre compte de la barbarie et de la maladresse avec lesquelles le paysage lui-même est traité lorsque l'artiste a besoin de recourir à la nature pour mieux spécifier les sujets qu'il veut représenter. La reliure d'un sacramentaire de Metz, qui remonte au IXe siècle, nous montre, dans un *Baptême du Christ*, les eaux du Jourdain figurées par des stries ondulées et parallèles qui forment une sorte de cône élevé à une hauteur suffisante pour masquer la nudité du personnage. Les fonts baptismaux de la cathédrale d'Hildesheim, travail en bronze datant du XIIe siècle, reproduisent une pareille boursouflure des flots et dénotent une ignorance non moins grossière des principes les plus élémentaires de la perspective.

A vrai dire, ces essais d'interprétation pittoresque, et le style même auquel ils appartenaient, dérivaient d'une manière plus ou

moins immédiate de l'antiquité ; et l'art chrétien n'avait point trouvé jusque-là une expression qui lui fût propre, qui traduisît fidèlement ses aspirations et son esprit. Cependant, ainsi que M. de Humboldt le remarque dans une esquisse très largement tracée de l'histoire du paysage, les Pères de l'église avaient de bonne heure manifesté un profond amour de la nature. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse et saint Chrysostome ne négligent aucune occasion de proclamer l'infériorité de l'art des hommes comparé à l'œuvre de Dieu. Le sentiment qui poussait saint Antoine, saint Jérôme, saint Pacôme à fuir la corruption des villes pour mener loin d'elles une vie de prières et de mortification devait aussi contribuer à développer en eux cet amour de la nature. Retirés au fond des déserts ou des forêts, ils y trouvaient des impressions que le monde n'avait pas encore connues. Le mysticisme, exalté par la solitude dans leurs âmes ardentes, les amenait à faire de la nature leur confidente, à chercher en elle l'écho de leurs pensées intimes. D'âge en âge, une poétique nouvelle se formait ainsi, à laquelle chacun de ces contemplatifs, suivant son tempérament particulier, ajoutait quelques traits nouveaux et prêtait une signification symbolique tour à tour éloquente ou subtile. On sait avec quel charme et quelle ingénuité la tendre piété d'un saint François s'épanchait dans la nature entière et associait familièrement les plantes et les plus humbles créatures à ses élans d'adoration.

Dans le Nord, où le climat plus rude oppose à l'homme des difficultés plus grandes, le bienfait des défrichemens et des cultures auxquels certains ordres s'étaient voués devait être particulièrement apprécié. Choisissant, pour y établir leur retraite, les contrées les plus sauvages, les disciples de saint Benoît et de saint Bruno se trouvaient mêlés de plus près à la nature. Ils apprenaient à la mieux observer dans cette lutte opiniâtre qu'ils avaient à soutenir pour triompher de ses résistances, et le jour allait venir où ils lui feraient dans l'art la place qu'elle tenait dans leur activité et leurs préoccupations. Vers la fin du XIIe siècle, les architectes clunisiens, les premiers, commencèrent à tirer de la végétation qui les entourait les élémens d'une décoration qui assure aux édifices ogivaux construits par eux un caractère marqué d'originalité. Ces plantes, dont ils étaient à même de suivre, dans les champs ou les bois voisins de leurs couvens, le complet développement, leur fournissaient une richesse inépuisable de modèles. En les voyant éclore et s'épanouir, ils pouvaient étudier, aux diverses époques de leur croissance, celles qui se prêtent le mieux à jouer un rôle décoratif. Timidement d'abord, ils associèrent leurs formes flexibles et variées à la rigidité des formes géométriques, et, trouvant dans cette opposition des contrastes heureux, ils reconnurent bien vite

les ressources que leur offraient de semblables combinaisons. Avec une intelligence et un sens esthétique qui dénotent une merveilleuse entente de leur art, ces habiles constructeurs utilisèrent peu à peu la plupart des végétaux de nos contrées. Le lierre, le trèfle, le plantain, la fougère, l'hépatique, le chardon, la vigne, bien d'autres plantes encore, s'étalent en corbeilles dans les chapiteaux des colonnes, ou se déploient le long des frises et des bandeaux. Elles rompent ainsi l'uniformité des lignes droites qui accusent les grandes divisions des monumens gothiques, sans cependant briser la savante ordonnance et l'harmonie de leurs proportions.

A côté de ces emprunts décoratifs faits à la flore septentrionale par l'art du moyen âge, il faut encore citer, dans nos cathédrales, ces stalles fouillées en plein bois qui en garnissent les chœurs et semblent rivaliser avec les végétations les plus touffues de la nature, et ces panneaux entiers, sculptés sur la pierre de leurs parois, qui, à l'intérieur de Notre-Dame de Reims, par exemple, nous offrent groupés ensemble des feuilles d'érable, des branches de chêne avec leurs glands, des sagittaires et des géraniums des prés dont la souplesse et la grâce sont rendues avec une singulière habileté d'exécution. Enfin, bien que la sculpture semble peu propre à de semblables représentations, des scènes rustiques se trouvent aussi figurées dans ces édifices à côté d'épisodes inspirés par les livres saints. En regard des signes du zodiaque, que nous voyons sculptés aux portails de plusieurs d'entre eux, nous remarquons déjà des suites de travaux des champs placés suivant l'ordre des mois, première apparition de ces calendriers que nous aurons bientôt occasion de signaler dans les peintures des manuscrits, et qui exerceront plus tard une influence décisive sur le développement du paysage. Le soubassement d'une porte de la cathédrale d'Amiens (XIIIe siecle) nous en offre un des spécimens les plus remarquables. Ici, c'est un paysan qui, au-dessous du Bélier (mars), bèche la terre encore nue, et, près de lui, des ceps de vigne tordent leurs rameaux grêles et noueux autour des échalas qui les supportent. A côté, avec avril, la nature s'est réveillée; les bourgeons, gonflés de sève, éclatent aux arbres voisins, et un homme, le visage épanoui, regarde en souriant un passereau qui vient de se poser sur sa main. Plus loin, toute la série des occupations champêtres se succède dans son ordre régulier, comme si l'artiste avait voulu nous montrer à la fois, dans « cette œuvre vive, » les plus simples manifestations de l'activité humaine unies aux expressions les plus élevées de la vie morale.

Mais si une large part est attribuée à la sculpture dans les édifices du moyen âge, le rôle de la peinture y semble, en revanche, assez effacé. Celle-ci demeure subordonnée à l'architecture ; elle doit faire

corps avec elle et ne peut prétendre à une existence indépendante. Sur les piliers et les murailles, la tâche du décorateur, — car on ne saurait lui donner le nom de peintre, — se borne à tracer des figures dont le contour, resté apparent, enferme quelques teintes crues, posées à plat, sans aucune indication de modelé. La représentation de la nature ne saurait donc avoir ici sa place. Tout au plus en trouve-t-on quelques vagues indications dans les vitraux qui garnissent les roses ou les baies immenses des cathédrales : un lambeau de ciel d'un bleu étincelant, les tours d'un monument, un cours d'eau ou un arbre. Mais ces indications très sommaires se réduisent au strict nécessaire et rappellent les figurations abstraites qu'on rencontre dans l'art antique.

Comme pour lutter d'éclat avec ces verrières, des tapisseries, tendues ou pendantes le long des murailles, font écho à leurs riches colorations. Ces tapisseries, venues d'abord de l'Orient, sont fort recherchées. Avec les croisades et le développement du commerce, elles pénètrent jusque dans les contrées de l'Occident les plus éloignées et y fournissent des modèles qu'on s'efforce d'imiter. Suivant la remarque de M. Müntz (1), l'élément végétal joue un grand rôle dans leur décoration et, parmi les plus anciennes qui soient arrivées jusqu'à nous, on voit déjà des pastorales, des *verdures*, avec des prairies semées de fleurs ou plantées d'arbres entre lesquels volent des oiseaux au plumage diapré. A côté de ces tapisseries tissées, pour lesquelles les fabriques flamandes sont de bonne heure renommées, d'autres tapisseries, brodées à l'aiguille, nous fournissent également un exemple de la gaucherie avec laquelle la représentation de la nature était alors traitée. Nous voulons parler de la célèbre tapisserie de Bayeux, attribuée autrefois à la reine Mathilde, mais dont l'auteur inconnu était probablement contemporain de la conquête de l'Angleterre par les Normands et vivait à la fin du XIe siècle. Le procédé de travail est, il est vrai, peu compatible avec une figuration exacte du paysage, mais il est intéressant de voir comment cette figuration était comprise à cette époque. Le plus souvent, le terrain sur lequel se meuvent les personnages n'est point indiqué; comme dans les bas-reliefs de l'Égypte ou de l'Assyrie, leurs pieds portent sur le trait horizontal par lequel les bandes de broderies superposées sont séparées les unes des autres. Cependant, de distance en distance, s'élèvent de petits monticules entre lesquels les eaux de la mer ou des fleuves sont retenues sans que l'artiste ait pris soin d'assurer leur horizontalité. Dans une forêt où des bûcherons taillent les arbres qui doivent servir à la construction des navires des conquérans, ces arbres sont dessinés d'une manière en-

(1) *La Tapisserie*, par Eug. Müntz, p. 72; A. Quantin, éditeur.

fantine, et de leurs troncs contournés s'échappent quelques feuilles rudimentaires ressemblant à des ornemens héraldiques. Enfin, les embarcations qui composent la flotte normande sont groupées avec une ignorance absolue des règles les plus élémentaires de la perspective; celle-ci, comme nous avons eu plus d'une fois occasion de le constater chez les anciens (1): s'étage en hauteur au lieu de se développer en étendue.

Peu à peu, cependant, la peinture que nous avons vue d'abord reléguée dans les bas-côtés obscurs des églises pénètre dans le chœur de ces édifices et commence à se substituer aux bas-reliefs dorés et peints de couleurs éclatantes qui déployaient au-dessus des autels leurs nombreux compartimens. Mais son domaine reste longtemps incertain et mal délimité. Comme s'il voulait défendre pied à pied le terrain que seul il occupait d'abord, le sculpteur ne cède que graduellement la place au peintre. Plusieurs des œuvres de cette époque portent témoignage de cette lutte engagée entre les deux arts et semblent en marquer les étapes successives. Dans quelques-unes, les corps des personnages sont déjà peints, tandis que leurs visages continuent à être représentés en relief; ou bien, parmi leurs vêtemens, des pierres précieuses ou d'autres ornemens en métal font encore saillie et des gaufrures aux dessins variés sont imprimées dans les fonds d'or sur lesquels les figures sacrées découpent leur silhouette.

Les maîtres de l'école primitive de Cologne nous montrent la première trace de quelques détails pittoresques, qui, placés à côté des attributs servant à caractériser ces figures, aident à les déterminer d'une manière plus précise. Dans ce modeste réduit où, pieusement agenouillée, la Vierge reçoit de l'ange Gabriel l'annonce de sa mission divine, c'est une touffe de lis blancs posés auprès d'elle; ou bien quelque mignonne fleurette cueillie dans le tapis de gazon étendu sous ses pieds et qu'elle offre gauchement à l'Enfant Jésus; ou bien encore, comme dans les gracieux tableaux connus sous le nom de *Paradis*, des berceaux de roses sous lesquels, entourée de petits anges aux ailes multicolores, elle reçoit avec son Fils l'hommage de leurs chants et de leurs concerts. On le voit, cette intervention de la nature est bien humble à l'origine. Mais peu à peu le peintre ouvrira les yeux sur ces réalités à côté desquelles il passait d'abord indifférent; elles exerceront sur lui un charme croissant et il s'appliquera de plus en plus à les étudier, à les copier avec un soin scrupuleux. Parfois, il est vrai, privé du secours que les artistes des écoles italiennes trouvaient dans les traditions de l'antiquité, il se laissera entraîner à des interprétations littérales ou

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 juin 1884, *le Paysage dans les arts de l'antiquité*.

même à des vulgarités dont ceux-ci ont été mieux préservés. Mais ne devant rien qu'à ses propres efforts, il y gagnera, en revanche, un sens plus original, plus conforme au génie des contrées où son art a pris son essor et s'est développé.

Si lent que soit le progrès, les types raides et inertes que l'ignorance, bien plus encore que les conventions hiératiques, avait assignés aux figures sacrées vont insensiblement se transformer. La vie, avec ses acceptions les plus variées, animera ces images dont la piété des âges précédens s'était contentée et le portrait aura été la principale cause d'une rénovation si nécessaire. Voyez, en effet, auprès des saintes images offertes sur les autels aux prières des fidèles, ces personnages, de moindres dimensions, qui, de part et d'autre, se tiennent discrètement à l'écart et invoquent leur protection. Pour flatter l'amour-propre de ces donateurs et aussi pour faire montre de son talent, le peintre s'attachera de plus en plus à rendre leur ressemblance plus complète. A cette étude, son dessin deviendra plus exact, sa couleur plus vraie et son exécution sera serrée de plus près. Il ne lui suffira plus, comme autrefois, de retracer au-dessus de ces petits personnages leurs noms ou leurs blasons, ni même de reproduire, aussi fidèlement qu'il le peut, leurs visages, leurs attitudes et leurs costumes. Bientôt, afin de les faire mieux reconnaître, le château, le monastère, la ville où ils vivent, l'église à laquelle est destiné leur présent, prendront place à côté d'eux, et la contrée qui les entoure sera rendue avec l'aspect caractéristique de ses terrains, de ses cours d'eau, de sa végétation. En même temps qu'il fait ainsi honneur à ceux qui l'emploient, l'artiste étend le champ de ses études et, devenu plus exigeant pour lui-même, il ne néglige rien pour accroître son instruction. Aussi, sans parler de leur valeur propre, les œuvres de ces maîtres primitifs sont-elles précieuses pour les renseignemens sûrs et détaillés que déjà nous y pouvons recueillir sur l'architecture, les mœurs, et la manière de vivre de leur époque.

Bien que son domaine se soit ainsi agrandi, le peintre ne se résigne pas encore cependant à se renfermer dans ses limites. Il prétend s'affranchir de l'unité de temps et de l'unité de lieu que, par son essence même, son art est condamné à respecter. Loin de se contenter de la représentation d'un seul fait en un seul moment, il veut grouper, en les réunissant sur un même panneau, la succession d'épisodes divers qui se rapportent à un ou plusieurs sujets, et comme il ne se fie pas toujours à son talent pour se faire suffisamment comprendre, il recourt à des expédiens d'une naïveté puérile. Des inscriptions tracées sur des banderoles sortant de la bouche des personnages sont destinées à mettre le public au courant de paroles

ou de faits qu'il se sent impuissant à exprimer (1). La nature doit se plier à des combinaisons tout aussi enfantines, et comme les scènes ainsi réunies se passent dans les milieux les plus divers, on comprend à quels rapprochemens imprévus et peu justifiables aboutissent ces compositions incohérentes dont les élémens pittoresques se trouvent juxtaposés sans la moindre vraisemblance. La sculpture elle-même, d'ailleurs, avait aussi prétendu s'affranchir de cette loi de l'unité à laquelle, bien plus encore que la peinture, elle est astreinte. On sait avec quel art, dans les célebres portes du baptistère de Florence, Ghiberti est parvenu à s'accommoder, — autant du moins qu'il était possible de le faire, — des difficultés qu'il s'était créées en se posant un programme incompatible avec les conditions mêmes du bas-relief telles que l'antiquité les avait comprises et réalisées.

Peintres et sculpteurs ne faisaient, du reste, que se conformer sur ce point aux exemples qui leur étaient fournis par l'art dramatique. A raison des incidens nombreux et des actions multiples que comportaient alors les mystères, le système de décors usité pour leur représentation reposait sur des expédiens pareils. Après s'être contenté tout d'abord de désigner par des écriteaux les lieux où se passaient les divers épisodes, on avait cru plus favorable à l'illusion de réunir sur la scène et dans un même décor l'ensemble de ces différentes localités, en caractérisant chacune d'elles suivant un mode de figuration accepté par une convention tacite. On peut juger de l'aspect bizarre que devaient offrir de semblables décors d'après un curieux manuscrit où les dispositions adoptées pour la représentation du mystère de la Passion, joué à Valenciennes en 1547, sont exactement retracées (2). Outre cette habitude de grouper entre eux les élémens disparates de paysages très différens, il faut encore signaler, d'après ce recueil, d'autres analogies non moins formelles entre les fonds de certains tableaux de cette époque et quel-

(1) C'était là aussi un procédé usité chez les anciens. Une coupe phénicienne nous montre rapprochés les uns des autres les divers épisodes de la journée d'un chasseur. Sur plusieurs vases attiques on voit réunies les scènes successives de mariages ou de funérailles, et ces vases portent également des inscriptions destinées à faciliter l'intelligence des sujets représentés.

(2) Bibliothèque nationale (Fr. 12536). Cette représentation est, il est vrai, postérieure à l'époque qui nous occupe, mais elle nous permet de juger des conventions scéniques alors en usage, puisque bien avant cette époque, en Flandre notamment, ces représentations de mystères étaient en honneur. Ce mode de figuration simultanée de localités très diverses réunies dans un même décor persista très longtemps au théâtre : il était encore usité en France et en Hollande à la fin du XVIIe siècle. Les choses changèrent quand, avec un besoin d'unité plus marqué dans l'action, l'étude développée d'un sentiment remplaça l'accumulation d'incidens qui motivait cette bigarrure des décors. Les progrès de l'art de la décoration ont donc marché parallèlement avec ceux de l'art dramatique lui-même.

ques-uns des détails de ces décors, par exemple, la représentation de l'Enfer et surtout celle de l'Étable de Bethléem, à côté de laquelle se trouve invariablement placée une construction inachevée dont les échafaudages se dessinent sur le ciel.

La peinture avait-elle devancé l'art dramatique dans ces dérogations au grand principe de l'unité? S'était-elle, au contraire, inspirée de ses inventions, ou bien les influences des deux arts l'un sur l'autre avaient-elles été successives et réciproques? Il est assez difficile de se prononcer d'une manière positive à cet égard. Mais, de toute façon, on le voit, et nous aurons encore plus d'une fois occasion de le constater, la simplicité n'est guère le privilège de l'art à sa naissance; il faut, avec le temps, bien des tentatives inutiles et compliquées pour que le génie humain en sente tout le prix, pour qu'il y atteigne dans ses productions.

II.

Quelle que soit l'influence que les décorations théâtrales ont pu exercer sur la représentation du paysage, il faut bien reconnaître que la peinture des manuscrits a été pour celle-ci la cause des progrès les plus décisifs. Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire de cet art, dont, au début, des artistes grecs avaient été surtout les propagateurs. Dans les plus anciennes de leurs œuvres qui nous aient été conservées, la nature apparaît à peine. Habituellement, ainsi que nous l'avons vu dans l'antiquité, la plupart des élémens pittoresques qu'ils veulent y introduire, — les sources, les fleuves, les montagnes, les saisons, le matin et le soir, — sont personnifiés par des figures à côtés desquelles, afin d'éviter tout malentendu, ils croient utile, pour les désigner d'une manière plus précise, de tracer des inscriptions. Sans insister sur ces premiers ouvrages, nous ne parlerons ici que des miniatures provenant des écoles du Nord parmi lesquelles, on le sait, celles de France, — citées déjà par Dante comme les plus habiles de son temps, — avaient de bonne heure conquis une supériorité manifeste. Sans prétendre établir entre ces écoles, ainsi qu'on a essayé de le faire, des classifications qui semblent assez hasardeuses, il est permis de dire qu'elles ont, d'une manière générale, un caractère plus franchement naturaliste que celles du Midi. Pendant bien longtemps, d'ailleurs, les emprunts qu'elles font elles-mêmes à la nature pour la décoration des manuscrits se bornent à quelques ornemens de lettres ou de fleurons dont le règne végétal a fourni les motifs, mais qui sont dessinés avec une telle liberté d'interprétation qu'il est souvent fort difficile de reconnaître les types originaux qui leur ont servi de modèles. Un manuscrit, daté de 1303 et qui appartenait à la

riche abbaye de Saint-Clément, près de Metz (Bibliothèque de l'Arsenal, n° 5227) nous montre avec quelle gaucherie le paysage était encore traité par les enlumineurs de cette époque. C'est sur un fond d'or quadrillé que se détachent les monumens et les arbres, et ces derniers sont représentés par de longues tiges dépouillées et couronnées à leurs sommets par quelques feuilles, dont les formes, assez maladroitement variées, semblent indiquer une vague intention de spécifier la diversité des essences. Des poissons nageant dans les fossés d'une ville aident fort utilement à déterminer l'eau dont ceux-ci sont remplis, et au-dessus de l'eau le quadrillage du fond reparaît entre les arches d'un pont. La perspective n'est pas mieux entendue dans une chasse qui se déroule à travers une forêt; mais on peut déjà y relever quelques traits où se marque une observation plus attentive de la réalité, et l'attitude d'un cerf qui se réfugie dans l'Hermitage de Saint-Clément, ainsi que les mouvemens des chiens qui cherchent à retrouver sa piste, sont rendus avec une grande vérité.

Vers le milieu du XIVe siècle, l'emploi de la gouache dans ces miniatures permit de les retoucher indéfiniment, tout en leur conservant une extrême finesse de travail. Les manuscrits à images étaient alors très recherchés et les artistes en vue avaient peine à suffire aux commandes qui leur étaient faites. A côté des rois de France, des princes de leur cour et des ducs de Bourgogne, on pouvait citer parmi leurs plus zélés protecteurs des évêques et même de simples particuliers, comme ce Louis de Bruges, seigneur de la Grüthuise (1422-1492), dont la riche bibliothèque, après être devenue la possession de Louis XI, constitue aujourd'hui un des fonds les plus précieux de notre collection nationale. Si la plupart des ouvrages qui nous ont été transmis offrent à l'érudit une source inépuisable de renseignemens de toute sorte sur les mœurs, l'état des sciences et des arts à cette époque, la valeur esthétique de quelques-uns d'entre eux n'est pas moins digne de fixer l'attention. Aussi ont-ils été, dans ces derniers temps surtout, l'objet de publications assez étendues et les noms de plusieurs de ces miniaturistes habiles ont pu être ainsi tirés de l'oubli. Ceux de Jean Pucelle, de Jacques Macé, d'Anciau de Sens, etc., méritent d'être conservés avec ceux de Jean de Bruges et de cet André Beauneveu, qui fut aussi peintre et sculpteur. Enfin l'intérêt des œuvres de Jean Fouquet a été, en France et en Allemagne, signalé par de nombreux critiques.

Quand on étudie attentivement ces ouvrages, on est étonné de la variété qu'on y découvre. C'est tout un monde nouveau où l'on pénètre et dans lequel les différences des tempéramens et des talens s'accusent avec un cachet d'originalité très personnel. En regard des manœuvres honnêtes, appliqués et patiens, de goût douteux et de

talent médiocre, qui, sans épargner ni leur temps ni leurs yeux, accumulent et soulignent les intentions, appuient sur le travail et tiennent à nous montrer la peine qu'ils ont prise, vous rencontrez de véritables artistes, épris de leur profession et prodiguant sans compter, — dans un cadre aussi restreint et pour des productions le plus souvent anonymes, — des trésors d'habileté, d'invention, et de poésie. C'est à la flore de la contrée où ils habitent qu'ils recourent le plus largement, et souvent même d'une manière exclusive, pour en tirer les motifs des décorations qu'ils peignent aux marges des missels et des bréviaires. Dans cette gracieuse parure, variée à chaque page, tantôt c'est une même fleur qu'ils nous présentent sous ses divers aspects, et tantôt c'est de la réunion de fleurs différentes, harmonieusement groupées, qu'ils composent des ensembles. Des oiseaux, des mouches, des insectes et des papillons, qui semblent tout vivans, sont délicatement posés sur ces plantes ou voltigent alentour. Jamais jusque-là on n'avait regardé la nature avec cet amour et jamais depuis on ne l'a rendue avec une perfection supérieure. On sent, à voir ces charmans ouvrages, les pures jouissances qu'une étude attentive procure aux yeux ravis de leur auteur, les beautés qu'il découvre dans cette active contemplation, son désir de les égaler, l'art enfin avec lequel il déguise ses efforts pour mettre dans sa copie quelque chose de la légèreté et de la grâce, et comme le parfum même de ses modèles.

Il semble que l'artiste ait voulu nous laisser un témoignage du contentement qu'il trouve à son travail quand, au coin de quelque page, quelquefois sous les traits de saint Luc, son patron, et à la date de sa fête, il se représente lui-même assis devant son pupitre, avec ses couleurs étalées à côté de lui, sa feuille de fin vélin et ses pinceaux bien effilés. Assuré du vivre, estimé par le seigneur qui l'emploie à ses gages, il est là, tranquille, dans ce réduit où on lui a permis d'établir son petit atelier de travail. Du haut de cette chambrette pratiquée au sommet d'une tourelle, on aperçoit, sous le ciel clair, un vaste horizon, la campagne avec des bois, des prés, des eaux courantes et, au loin, la silhouette de quelque ville flamande, facilement reconnaissable à son beffroi et ses clochers. Ces fleurs qui posent sous ses yeux, avec quel soin il les a cueillies et rapportées lui-même! Il sait dans quel coin familier elles croissent, en quelle saison elle s'épanouissent. Le jardin du couvent ou du château en a fourni quelques-unes, produit d'une horticulture encore fort arriérée, simples comme les fleurs des champs qui forment le gros de son butin. Elles se succèdent aux pages du missel dans l'ordre même où elles fleurissent. Chacune est venue, à son tour, baigner dans l'eau limpide de ce vase, où le peintre les a disposées sous ses yeux, à bonne lumière, de manière à faire valoir, les unes

par les autres, leurs formes et leurs couleurs, et chacune, à son tour, lui a livré le secret de sa beauté. Ces nuances exquises, ces tissus fins et souples, ces attitudes charmantes, il les admire avec une simplicité d'enfant, il les reproduit avec toute l'habileté dont il est capable. Il connaît aussi la signification symbolique de ses modèles et il excelle à réunir, dans des guirlandes mystiques qui encadrent les fêtes de la Vierge, les fleurs qui lui sont consacrées. Frêles et bientôt flétries, elles n'ont duré qu'un instant; mais, grâce à lui, elles traverseront les âges avec leur fraîcheur intacte, avec cette poésie qu'un œil d'artiste sait découvrir dans les plus petites choses de la création.

Un tel travail est attachant; mais le miniaturiste ne se laisse pas absorber tout entier en ces détails. Des travaux plus intéressans et plus compliqués lui sont proposés. Ces études, qui le faisaient pénétrer dans l'intimité de la nature et qui lui révélaient ses harmonies les plus délicates, ont développé à la fois ses facultés d'observation et son talent. Quand, dans les calendriers qu'il est d'usage de placer en tête des bréviaires, il reprendra les données de ces scènes rustiques que la sculpture s'était autrefois essayée à reproduire aux portails de nos cathédrales, il sera désormais en mesure de leur donner tout l'intérêt qu'elles comportent. De feuillet en feuillet, la série des mois se déroule avec les occupations que, tour à tour, ils ramènent, car le travail ne chôme guère au pays du Nord, et, à chaque scène, le décor changeant de la nature permet de suivre les transformations incessantes qu'elle y subit. Dans l'espace restreint où il doit se renfermer, l'artiste choisit les traits les plus significatifs qui peuvent le mieux caractériser chacun des mois de l'année. Voici d'abord un voyageur parcourant la campagne ensevelie sous la neige, qui tombe à flocons. A côté, un paysan bêche la terre, encore nue et durcie par la gelée, tandis qu'à la page suivante, vous le voyez qui taille sa vigne ou les arbres du petit clos attenant à sa chaumière. Plus loin, avril a reverdi les prés, partout les bourgeons s'entr'ouvrent et des oisillons s'ébattent sur les buissons en fleurs. En mai, un citadin, heureux d'échapper aux longues réclusions de l'hiver, se promène seul à travers les champs, tenant en main quelque rameau vert ou fleuri qu'il remporte à sa demeure; ou bien « sa dame » est à son bras, et dans ce renouveau de la nature, le couple amoureux trouve l'écho de cette éternelle chanson dont Goethe, au début de *Faust*, devait avec tant de charme exprimer la poésie. Viennent ensuite la fenaison et la moisson, avec les travailleurs, jambes nues et chemises flottantes, parmi les herbes mûres ou les épis dorés. Puis c'est le raisin qu'on foule aux pieds dans le pressoir, la pomme qu'on cueille au verger, ou le grain qu'on bat en grange. Avec le retour de la froide saison, à l'orée d'un bois dont les feuilles jaunissent, le pâtre, pro-

tégé contre la bise par un épais manteau, abat les glands que ses porcs dévorent avec avidité. Enfin, quand l'hiver est revenu, le cochon gras est tué, salé, dépecé, et décembre, qui clôt la série de ces scènes familières, nous montre, adossés à un bon feu, attablés à un frugal repas, le bourgeois ou le campagnard, dans leur logis bien fermé, savourant le modeste bien-être, fruit de leur prévoyance et de leurs peines.

A la suite de ce calendrier, dont les premiers feuillets sont remplis par la représentation de ces épisodes rustiques, les solennités de l'église, classées dans leur ordre liturgique, fournissent au peintre de miniatures des sujets de composition d'une extrême variété. Pour les saints les plus populaires, la tradition a depuis longtemps fixé les types auxquels, sans se mettre en frais d'imagination, il doit se conformer. C'est saint Christophe, avec sa taille gigantesque, portant sur ses épaules l'Enfant Jésus et s'appuyant, pour traverser un torrent, sur un arbre qu'il vient d'arracher; bien que la scène, autrefois figurée pendant la nuit, se passe maintenant en plein jour, l'ermite légendaire ne cesse pas pour cela de s'éclairer de sa lanterne allumée; c'est saint Hubert au milieu d'une forêt luxuriante; c'est saint Antoine et son compagnon ordinaire dans un désert fermé par des rochers dont les formes bizarres, — par un caprice auquel Mantegna et Léonard lui-même devaient parfois céder, — reproduisent çà et là des profils humains; c'est saint Jean dans sa solitude de Patmos, avec des entassemens de montagnes et d'accidens de toute sorte accumulés, en dehors de toute vraisemblance, dans une île dont les rives sinueuses sont taillées à arêtes vives, ainsi que pendant longtemps aussi les Italiens les représenteront. Quant à d'autres saints moins en vue, on peut, avec eux, en user plus à son aise et composer d'élémens plus simples les paysages dans lesquels ils sont placés. C'est ainsi que, pour saint Fiacre, le patron des jardiniers, quelque frère lai de la communauté servira de modèle, et si l'artiste juge à propos de nous le faire voir avec une bêche, un sac de semences à la main, parmi les jardins et les vergers dont la culture lui est confiée, personne ne s'avisera de trouver irrévérencieuse une telle familiarité. Dans des scènes plus compliquées, le paysage occupe nécessairement une place moins importante, mais il contribue utilement à leur donner leur vraie signification. Telle est cette *Annonciation aux bergers* d'un livre d'heures de la bibliothèque de l'Arsenal (n° 639), dans laquelle ceux-ci, tout joyeux de la bonne nouvelle, dansent en rond au-dessous de l'ange, tandis que leurs troupeaux, s'associant à leur joie, bondissent au milieu des prairies voisines. La clarté du ciel, la fraîcheur de la verdure avivée par des cours d'eau, l'étendue de ce vaste horizon largement ouvert,

où l'on aperçoit au loin la ligne azurée de la mer qu'encadrent des montagnes d'une imposante tournure, tout dans cette nature heureuse respire la sérénité, l'allégresse avec lesquelles l'univers entier accueille la venue du Sauveur.

On le voit, malgré les dimensions exiguës et la pauvreté des moyens dont ils disposaient, les miniaturistes avaient donné à la représentation du paysage une vérité et une poésie que jusque-là elle n'avait jamais atteintes. Modestes et obscurs comme les maîtres maçons qui ont construit nos grandes cathédrales, bien souvent, comme eux aussi, ils unissaient leurs efforts et, se partageant entre eux les cahiers du petit livre qu'ils avaient à décorer, ils faisaient de ce livre, couvert de leurs fins chefs-d'œuvre, un monument de patiente habileté et de perfection. C'est au moment même où la vulgarisation des procédés de la peinture à l'huile et bientôt après la découverte de l'imprimerie allaient amener la disparition de leur art que cet art brilla du plus vif éclat. Plus d'un, sans doute, parmi eux, après avoir été initié aux pratiques nouvelles, continuait à exercer son talent d'enlumineur. Pendant bien longtemps, en effet, les plus belles miniatures que nous admirons aujourd'hui ont été attribuées aux Van Eyck et aux plus illustres de leurs successeurs, à Memling notamment. Aujourd'hui encore, c'est à ce dernier que l'on persiste à assigner une large part dans la confection de ce fameux *Bréviaire Grimani*, auquel plusieurs artistes ont collaboré et l'exécution entière du beau *Livre d'heures* de la bibliothèque de Munich (n° 1409 du catal.) qui, à notre avis, n'est certainement point son ouvrage. Le mérite, très réel d'ailleurs, des peintures de ces deux manuscrits nous paraît avoir été un peu surfait. Si l'on y remarque des compositions charmantes pleines de sentiment ou de malicieuse finesse et des traits d'un réalisme si plaisant et si robuste qu'ils semblent déjà dignes du vieux Breughel, la tournure un peu massive des personnages, leurs corps trapus et les expressions souvent assez grossières de leurs traits, nous empêchent d'admettre que Memling soit l'auteur de ce travail. Nous pourrions citer bien des ouvrages moins vantés dont la distinction nous paraît supérieure et particulièrement deux petits livres d'heures de la bibliothèque de l'Arsenal (n°s 638 et 639) qui méritent d'être signalés parmi les productions les plus accomplies des miniaturistes flamands (1). Leur perfection est d'autant plus étonnante qu'à l'époque

(1) Parmi les manuscrits les plus remarquables au point de vue artistique, nous mentionnerons, outre ceux dont nous venons de parler, les *Heures* du roi René, celles d'Anne de Bretagne, le manuscrit latin (n° 1314) de la Bibliothèque nationale, celui des *Métamorphoses d'Ovide* (n° 137,, les *Heures* du duc de Bedford (n° 1729); les miniatures de Jean Fouquet appartenant à M. Brentano de Francfort et celles de ce

où ils ont été exécutés, c'est-à-dire vers la fin du xve siècle, l'emploi de la peinture à l'huile s'était déjà tout à fait répandu et que l'artiste qui, avec les seules ressources de la miniature, a pu exécuter ces petites merveilles aurait certainement trouvé dans le procédé généralement adopté alors en Flandre des moyens d'expression bien plus puissans.

III.

Habiles comme ils l'étaient, les miniaturistes ont certainement exercé une grande influence sur le développement du talent des frères Van Eyck ; mais d'autres circonstances ont dû aussi favoriser ce développement. Bien qu'on n'ait pu recueillir aucune indication positive à cet égard, les deux frères appartenaient probablement à une famille d'artistes, puisque, comme eux, leur sœur Marguerite s'était adonnée à la peinture. De plus, la contrée où ils naquirent était alors une des plus riches de l'Europe et l'une des plus avancées sous le rapport de la civilisation. La proximité de Cologne et la facilité des relations avec cette ville leur avait sans doute permis de profiter des enseignemens d'une école déjà depuis longtemps célèbre et qui, au moment même où ils peignaient *l'Adoration de l'Agneau*, touchait à son apogée avec le *Dombild*, cet admirable chef-d'œuvre qui fait de maître Stephan, son auteur, l'émule de fra Beato Angelico et le devancier de Memling. A Liège, au service de l'évêque Jean de Bavière, et surtout à la cour de Bourgogne, où Philippe le Bon les avait appelés, les Van Eyck s'étaient bien vite placés à la tête des artistes nombreux que le luxe et le goût de cette cour élégante avaient attirés auprès d'elle. Enfin, à la mort d'Hubert, son aîné, Jean, alors dans toute sa maturité, avait pu, grâce à la mission dont son maître l'avait chargé (14 octobre 1428 à décembre 1429), passer une année entière en Portugal, visiter le midi de l'Espagne et se trouver ainsi en contact avec les sociétés les plus diverses. Rentré à Bruges pour s'y fixer, il y avait reçu des témoignages réitérés de l'affectueuse confiance dont l'honorait Philippe le Bon et quand, le 6 mai 1432, il exposait à Gand, dans une chapelle de l'église Saint-Jean, cette *Adoration de l'Agneau*, que son frère avait laissée à peine ébauchée et qu'il venait de terminer, ses contemporains saluaient en elle, d'une voix unanime, l'œuvre la plus accomplie que l'art du Nord eût produite jusque-là.

même maître qui se trouvent dans le *Boccace* de la bibliothèque de Munich, enfin les *Grandes Heures* du duc de Berry, qui font partie de la collection du duc d'Aumale, et auxquelles M. Léopold Delisle a récemment consacré une intéressante étude dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Après avoir rappelé les diverses causes d'émulation ou de progrès que les Van Eyck ont rencontrées autour d'eux, est-il besoin d'ajouter que leur génie n'en est en rien diminué, que seul il peut expliquer une supériorité qui, de leur temps déjà, excitait ainsi l'admiration de tous et qui aujourd'hui encore demeure pour la critique l'objet d'un étonnement bien légitime (1)? Il ne fallait pas moins, en effet, que ce génie pour réaliser, en les dépassant comme ils le firent, toutes les aspirations des âges précédens. L'emploi de l'huile dans la peinture était, il est vrai, depuis longtemps connu, quand ils songèrent eux-mêmes à y recourir, mais si peu pratiqué qu'on ne saurait, avant eux, citer un ouvrage de quelque valeur exécuté par ce procédé. Les premiers, ils firent valoir toutes ses ressources et se créèrent de toutes pièces une technique accomplie.

L'intelligence des Van Eyck se manifeste avec éclat par la manière dont ils ont compris leur art. L'abondance et la richesse des détails qu'ils introduisent dans leurs œuvres, loin de nuire à leur unité, ne sert jamais qu'à la faire mieux ressortir encore. L'homme reste le centre de cet art, mais l'infinie variété de ses types, de ses sentimens et de ses mœurs s'y déploie librement. Bien plus que dans les tableaux des écoles italiennes, la nature s'associe à son activité pour mieux en fixer le sens, pour ajouter à l'intérêt de sa vie celui du milieu où elle se passe. L'union ici est tellement intime qu'il est difficile de séparer, pour les étudier isolément, les élémens divers qui composent un ensemble aussi vaste et s'y font mutuellement valoir. Avec les Van Eyck, pour la première fois, dans l'histoire du paysage, on est amené à reconnaître que les plus grands maîtres de la peinture ont été le plus souvent aussi les plus grands paysagistes, car au lieu de rompre un accord qui est dans les choses elles-mêmes, ils ont su, au contraire, en exprimer plus éloquemment les harmonies. Aussi nous touchent-ils d'autant plus que, sans rester enfermés dans un genre spécial, ils nous présentent des aspects de la vie plus complets, et par conséquent plus intéressans pour nous.

Même, à ne parler que de la seule représentation de la nature telle que les Van Eyck l'ont entendue et réalisée, nous pourrons re-

(1) Van Mander a peine à comprendre que de tels artistes « aient pu se produire d'une manière si éclatante à une époque si lointaine. » Il parle de l'impression profonde causée par le retable de Gand. Les artistes accouraient en foule pour voir ce surprenant ouvrage, mais on ne le découvrait au public qu'aux jours de grande fête et il y avait alors une telle presse qu'on en pouvait difficilement approcher. (Le *Livre des peintres de Carel van Mander*, t. I, p. 34. Traduction avec notes et commentaires par M. Henri Hymans, 2 vol. in-4°; J. Rouam, éditeur.)

connaître la grandeur et l'originalité de leur génie. Leur œuvre entière atteste cette excellence dans l'interprétation pittoresque de la nature, mais l'exemple le plus saisissant nous en sera fourni par cette merveilleuse *Adoration de l'Agneau*, dont l'église Saint-Bavon de Gand, le musée de Bruxelles et surtout celui de Berlin, possèdent aujourd'hui les fragmens épars (1). Tout en laissant aux personnages l'importance qui leur convient, le paysage y tient une place considérable. Il reste subordonné à la composition, mais il contribue à lui donner le caractère d'unité qui s'y découvre clairement à première vue. Dans cette foule qui de toutes parts se presse vers le centre, l'arrangement des groupes et la direction générale des lignes, les attitudes et les gestes des figures ramènent irrésistiblement le regard sur l'agneau mystique, comme vers le principe et la fin de toute la vie chrétienne. Une certaine symétrie était ici nécessaire, puisqu'en rattachant l'œuvre aux lignes du monument qui la contient, elle répond aussi aux convenances mêmes du sujet. Le paysage qui sert de fond à ce poème immense complète de la manière la plus heureuse sa signification. Par des mouvemens harmonieusement rythmés, ses lignes s'abaissent ou se relèvent tour à tour pour s'étaler largement au centre. Les montagnes, les défilés par lesquels s'avancent les saintes théories aboutissent aux molles ondulations de la prairie au milieu de laquelle le divin symbole placé sur un autel s'offre à l'adoration de ses fidèles. Agenouillés suivant un double cercle, anges et croyans entourent l'Agneau d'une amoureuse couronne, tandis qu'au-dessus de lui les collines, doucement entr'ouvertes, laissent apercevoir les perspectives bleuâtres de l'horizon. De même que toutes les classes de l'humanité et tous les représentans de la hiérarchie céleste se trouvent ici réunis, ainsi à côté de cette image de la vie spirituelle, l'artiste a placé comme une image en raccourci de l'univers avec ses montagnes et ses plaines, ses bois et ses prés, l'eau de ses fleuves et l'aridité de ses déserts, avec ses villes et ses solitudes, avec toutes les richesses de la flore méridionale : grenadiers, figuiers, orangers et palmiers couverts de fleurs et de fruits, mêlées à la végétation de nos contrées.

Le rôle du paysage dans *l'Annonciation* peinte sur les volets extérieurs du retable, bien que plus effacé, n'est pas moins significatif. Ce petit oratoire avec ses carreaux dallés et ses parois nues que le soleil égaie de ses clartés matinales, le tranquille horizon

(1) Dans l'étude consacrée à ce dernier musée, nous avons dit quelle était la disposition des panneaux de ce retable et apprécié d'une manière générale son importance et sa valeur esthétiques. (Voir la *Revue* du 1er mai 1882.)

qu'on entrevoit par les fenêtres et, au-dessus, le ciel doux et limpide dans sa pâleur laiteuse, tel est bien le cadre qu'on pouvait rêver pour une pareille scène. Les bruits et les passions du monde expirent à la porte de ce paisible réduit; et dans cette atmosphère silencieuse et pure, la grâce et la modestie de la Vierge paraissent plus touchantes encore. Ainsi conçues d'ailleurs, les deux compositions s'opposent éloquemment l'une à l'autre, comme les termes extrêmes du mystère dont elles marquent l'humble début et le glorieux accomplissement. Elles forment un tout inoubliable, et la simplicité, le calme, la blancheur sereine de *l'Annonciation* offrent le plus saisissant contraste avec la pompe et le magnifique éclat de l'ordonnance, avec l'animation des lignes et la richesse des couleurs dans cette *Adoration de l'agneau* où le ciel et la terre s'unissent en un même transport de foi et d'amour.

On le voit, dans cet ensemble grandiose tout parle à la fois à l'œil et à l'esprit, et l'on s'attarderait longtemps à y relever ces mystérieuses analogies que le spectacle du monde extérieur éveille dans une âme religieuse. Van Eyck a su les exprimer avec autant de délicatesse que d'évidence. Elles apparaissent chez lui non comme ces abstractions au moyen desquelles, trop souvent depuis lors, bien des artistes ont cherché à masquer sous la multiplicité des intentions l'insuffisance de leur talent. Les conceptions les plus hautes ont revêtu ici des formes, des couleurs et des expressions pittoresques. On se sent en présence d'un grand esprit, mais, si élevées que soient ses pensées, elles ont été traduites par un peintre; et un amour sincère de la réalité se manifeste dans l'exécution de tous les détails qui font la vie de son œuvre. Toutes ces myriades de fleurs piquées dans l'herbe drue ont chacune leur port, leur physionomie propre et toutes concourent à l'ornement de ce fin tapis dont le vert adouci fait ressortir les rouges éclatans des costumes des personnages. La végétation exotique est étudiée avec la même conscience. Ces emprunts qu'il fait à la flore du midi, le peintre ne songe pas à les étaler avec une complaisance indiscrète pour attirer sur eux votre attention. Il n'y mêle aucune de ces bizarreries auxquelles les voyageurs et les artistes de tous les temps sont facilement enclins, comme s'ils voulaient se prévaloir de leurs lointaines excursions et des choses extraordinaires que seuls ils auraient vues. Bien qu'idéal et composé d'élémens hétérogènes, ce paysage semble vraisemblable et les grandes lignes, l'harmonie générale par lesquelles Van Eyck en a su assurer l'unité logique résultent d'une claire et vigoureuse conception de son œuvre. Son dessin est d'une vérité et d'une pénétration extrêmes. Savant sans jamais rien montrer de convenu, il tire de la réalité seule sa

force, sa souplesse et sa précision. Avec la même justesse, sa couleur a la même puissance que son dessin. C'est par l'exactitude des intonations et par une nette détermination des valeurs qu'il arrive à ces harmonies intenses qui font rêver de l'Orient. Après lui, après ses successeurs immédiats, vous ne rencontrerez plus, dans l'art des Pays-Bas, ces prés d'une fraîcheur si tendre, ces arbres aux feuillages veloutés, pleins d'une sève généreuse, ces ciels d'un bleu si limpide et si profond, toutes ces vives nuances dont la nature elle-même, aux jours les plus radieux, égale à peine l'éclat. Quant à l'exécution de Van Eyck, vous savez assez qu'elle est inimitable ; mais vous songez à peine à l'admirer, tant elle semble spontanée, ennemie de toute vaine parade, et prémunie contre les entraînemens de la virtuosité. Sans aucune négligence, sans aucune trace de fatigue, elle montre des mérites si divers, elle vous habitue à une telle excellence qu'il faut la comparer à celle des plus habiles pour l'estimer tout ce qu'elle vaut. Ainsi conçue, ainsi figurée, cette *Adoration de l'Agneau* est une de ces œuvres qui résument d'une manière accomplie toute une époque et qui servent le mieux à la caractériser. Grâce à elle, la peinture tardivement émancipée pouvait désormais, à côté des monumens de l'architecture et de la sculpture du moyen âge, montrer aussi son chef-d'œuvre et, au moment de la décadence de ces deux arts, inaugurer glorieusement dans le Nord l'avènement d'un art nouveau.

Si Jean Van Eyck, le plus jeune des deux frères, n'avait pas été seul chargé de l'exécution de cet immense travail, il y avait eu certainement la plus grosse part. Loin d'être épuisé par une pareille tâche, il donnait aussitôt après la mesure de sa fécondité dans d'autres ouvrages qui, moins importans par leurs dimensions et plus modestes dans leur programme, attestent peut-être mieux encore l'originalité et la souplesse de son génie. Tel est, par exemple, ce tableau de *la Vierge adorée par le chancelier Rollin* que nous possédons au Louvre (n° 162 du catal.) et dans lequel il semble qu'il ait voulu se proposer les problèmes les plus difficiles et les plus compliqués qu'ait à résoudre un peintre, en réunissant sous nos yeux tout ce que la nature et l'industrie de l'homme ont produit de rare et de précieux. Les marbres, les vitraux colorés et les tapis rivalisent d'éclat avec les étoffes tissées d'or, couvertes de broderies délicates ou étincelantes de pierreries dans cet oratoire qui donne accès à un petit parterre tout fleuri de beaux lis blancs, de glaïeuls et de buissons de roses parmi lesquels des paons et d'autres oiseaux étalent leur brillant plumage. De ce lieu élevé on découvre une vaste étendue de pays. Une ville, avec ses églises et ses maisons, borde les deux rives d'un fleuve dont le cours sinueux,

traversé par un pont et semé çà et là d'îles verdoyantes, se déroule au milieu d'une riche contrée. Des cultures et des plantations variées sont échelonnées sur les pentes des collines, puis disparaissent graduellement avec l'élévation croissante des montagnes. Celles-ci bornent au loin l'horizon et détachent doucement sur le pâle azur du ciel leurs cimes les plus hautes, couronnées de neige. On imaginerait difficilement, d'après cette description sommaire, tous les détails que le peintre a fait tenir dans l'espace restreint dont il disposait. Même après avoir bien souvent contemplé ce petit chef-d'œuvre, on y trouve toujours quelque particularité qui avait échappé et quelque raison nouvelle de l'admirer. En dépit du nombre et de la diversité extrême de ces détails, la simplicité et la franchise de l'aspect sont remarquables. Sans aucune trace de confusion ou d'incertitude, le regard peut, en se portant des objets les plus proches jusqu'au fond de l'horizon, reconnaître la justesse de la mise en place, la vérité des colorations et des reflets, sous cette lumière égale et pure qui ne permet aucun subterfuge et commande une correction impeccable dans les lignes et les intonations. Regardez, pour n'en citer qu'un exemple, avec quelle fermeté de contours se dessine la chaîne de ces montagnes lointaines, par quels ressauts presque imperceptibles la fine dentelure de leur silhouette, tout en respectant la configuration générale du massif, laisse cependant à chacun des pics qui le composent sa physionomie particulière. Même à ce plan reculé aucune de ces indications n'a été donnée au hasard; toutes, au contraire, ont une rigueur en quelque sorte scientifique.

Mais, quelle que soit la perfection de cet ouvrage, peut-être trouveriez-vous plus étonnante encore celle de *la Vierge au donateur* du musée de Dresde (n° 1,713 du catal.), ce fin bijou dont, suivant une tradition que la valeur et les dimensions restreintes de l'œuvre rendent vraisemblable, Charles-Quint ne se séparait jamais dans ses voyages. Il semble que, conformant son exécution à ces proportions qui dépassent à peine celles des miniatures, Van Eyck se soit appliqué à faire paraître dans tout son éclat la supériorité des ressources que le procédé nouveau dont il se servait mettait à sa disposition. Mais ce n'est pas seulement la finesse exquise du travail qui commande ici notre admiration, c'est surtout le parti adopté par l'artiste. Tandis que, dans le tableau du Louvre, les valeurs vigoureuses de l'architecture lui fournissaient une opposition utile pour rendre plus sensible l'éloignement de l'horizon, cette fois, c'est dans une église aux blanches murailles où le jour pénètre librement de toutes parts que la Vierge, assise sous un dais de tapisserie et tenant son Fils dans ses bras, reçoit les prières de ses adorateurs. Sans même

parler de la beauté des personnages (1), jamais peintre d'architecture, — et certes la Hollande devait en produire de bien habiles, — a-t-il su, avec des nuances aussi claires et aussi rapprochées, trouver des intonations d'une pareille délicatesse pour modeler dans cette froide lumière les bas-reliefs de ces chapiteaux finement ouvragés, pour suivre avec une telle sûreté les dégradations transparentes de ces ombres qui se jouent sur les dallages, sur les colonnes de l'édifice et sur les statues des saints rangés symétriquement dans leurs niches ogivales? Quant au paysage minuscule découpé par l'étroite ouverture de la fenêtre à laquelle sainte Catherine est adossée, Van Eyck seul était capable, dans un espace aussi restreint, de nous montrer avec cette vérité et cette largeur d'aspect, un château-fort flanqué de tourelles, des campagnes riantes qui s'étendent au pied de collines boisées, et, à l'horizon, ainsi que dans le tableau du Louvre, ces montagnes étagées dont la neige couronne les sommets. Quels yeux ont pu avoir une acuïté aussi pénétrante? Quelles mains une semblable dextérité? Avec quels pinceaux, avec quelles couleurs soutenir jusqu'au bout une telle gageure? Par quels procédés enfin de telles œuvres ont-elles été exécutées?

Sur ce dernier point, un petit panneau que possède le musée d'Anvers nous fournit fort à propos des renseignemens inattendus. Nous voulons parler de cette *Sainte Barbe* (n° 410 du catalogue) que l'artiste a dessinée à la plume avec le soin le plus minutieux, et qu'il nous représente assise devant une tour dont la construction n'est pas encore terminée. Des personnages microscopiques, des hommes à cheval, des ouvriers, des promeneurs circulent affairés autour du monument. Au fond, des champs divisés en parcelles, des prés, des eaux, des plantations d'arbres et des maisons semées çà et là sont indiqués jusque dans le moindre détail avec une précision et une fermeté singulières. Le ciel déjà lavé de nuances pâles et le fond bleuâtre du lointain nous montrent que sur cette esquisse très arrêtée le maître, tout en la respectant, revenait au moyen de glacis successifs et avançait ainsi son ouvrage par un travail qui rappelle l'aquarelle et les procédés des miniaturistes. Renforçant à la fois, morceau par morceau, le ton et les valeurs, modelant au moyen de pâtes légères, usant tour à tour, pour

(1) Ceux de ce triptyque méritent, en effet, d'être comptés parmi les meilleures productions de l'artiste, l'Enfant Jésus surtout, dont le petit corps nu est peint avec une souplesse et un art accomplis. Van Eyck n'a pas toujours été aussi heureux, notamment dans le tableau du Louvre où le pauvre être chétif, gauche et raide, de mine vieillote et vulgaire, que la Vierge tient sur ses genoux, n'a aucune des grâces de l'enfance.

exprimer le relief des objets ou leur substance, de ces rehauts incisifs ou de ces touches pleines et moelleuses dont la souplesse est restée inimitable : opposant surtout l'opacité des couleurs mates à la fluidité des couleurs transparentes, il obtenait ainsi, par le jeu ménagé des dessous, ces colorations étincelantes qui semblent emprisonnées sous l'émail et rivalisent d'éclat avec les pierres précieuses.

L'explication, on le voit, au lieu de dissiper notre étonnement, provoquerait plutôt de nouvelles questions, et il fallait être Van Eyck pour tirer un tel parti de ce procédé. Il fallait, comme lui, au début d'une œuvre, en avoir prévu le terme avec une entière clairvoyance pour s'en rapprocher ainsi, sans hésitation, par cette lente série de modifications successives. Il fallait, avec cet esprit net, posé, sagace, cette pleine possession de soi-même, cette longue patience, cette vigilance minutieuse qui s'exerce sur le matériel même de la peinture et ne croit pas que les soins donnés à la préparation des panneaux, des huiles, des couleurs et des vernis soient mal employés, puisque l'excellence seule de tous ces instrumens de travail peut assurer la bonne exécution de l'œuvre et sa conservation indéfinie. Il fallait enfin ses études sans nombre, portant sur l'universalité des choses et poussées à fond, avec des exigences et des scrupules inouïs, avec une largeur d'esprit plus prodigieuse encore, avec des qualités si diverses, en un mot, que rarement on a pu les voir réunies chez un même homme. Aussi cet art qui, à bien des égards, — nous croyons l'avoir assez montré, — n'était qu'une continuation, semble-t-il un art tout nouveau, né spontanément et de toutes pièces. Poussé à un tel degré de perfection, il ne laisse plus rien soupçonner de l'humilité de ses origines. Ses limites sont maintenant fixées avec une autorité décisive, et le domaine que Van Eyck lui a conquis est assez étendu et assez riche pour que désormais elles soient respectées.

IV.

La supériorité des Van Eyck, déjà si manifeste quand on les compare à leurs devanciers, ne paraît pas moins éclatante lorsqu'on étudie les peintres qui leur ont succédé. Le charme du naturel, la force et la franchise d'expression que nous avons admirée chez les deux frères, nous ne les rencontrerons plus, du moins à ce degré, dans la période suivante. Du premier coup, ils avaient atteint la perfection et manifesté dans tous les sens leur originalité. Il ne restait plus à ceux qui venaient après eux d'autre ressource que

de répéter, comme un écho affaibli, les choses qu'ils avaient dites si excellemment.

Le premier de ces successeurs des Van Eyck, leur imitateur et non, comme on l'a cru longtemps, leur élève, Roger van der Weyden, né à Tournai (1400-1464), s'applique à continuer leurs traditions. Il veut, comme eux, allier à une puissance de sentiment très intense un réalisme très scrupuleux. Son exécution, presque aussi remarquable que la leur, montre les mêmes recherches de rendu minutieux et de précision. Mais le génie seul des Van Eyck pouvait concilier les exigences d'un programme aussi complexe. Van der Weyden ne possède ni leur esprit équilibré, ni cette simplicité exquise qui les avait préservés de toute faute de goût. A côté de bien des traits d'un naturalisme excessif, on peut relever chez lui des expressions dont l'exagération est évidente. Son œil aussi voit moins juste, et il est trop porté à allonger outre mesure les dimensions de ses personnages. Quant à sa façon de comprendre le rôle du paysage, elle se rapproche beaucoup de celle des Van Eyck. Traitant des sujets analogues, il a souvent reproduit les dispositions qu'ils avaient adoptées. Au musée de Munich, dans le *Saint Luc faisant le portrait de la Vierge* (n° 100 du catalogue), nous retrouvons, presque sans aucune modification, l'ordonnance générale et même la plupart des détails du paysage de *la Vierge* du Louvre. Parfois cependant l'artiste montre plus d'invention, notamment dans ces Descentes de croix, dont on connaît de nombreuses répétitions (à Madrid, à Berlin, à Louvain, à Dresde, au Louvre, à La Haye et à Bruxelles), et où il cherche à mettre la nature en rapport avec la tristesse pathétique de la scène. Dans l'une d'elles, celle de Dresde (1), à côté d'un Christ décharné et d'une Madeleine aux contorsions outrées, la Vierge qui embrasse la croix est superbe dans sa douleur. Le bleu verdâtre de sa robe s'harmonise de la manière la plus expressive avec le gris assombri des nuages sur lesquels l'arc-en-ciel, en signe de réconciliation, décrit sa grande courbe, tandis qu'à l'horizon une faible lueur semble annoncer l'aube d'un jour nouveau. Bien qu'il eût visité l'Italie, où sa réputation s'était étendue et où il devait exercer une grande influence (2), Van der Weyden n'introduit dans ses œuvres

(1) Musée de Dresde, n° 1718 du catalogue.

(2) Plusieurs de ses tableaux nous prouvent que l'artiste eut en Italie les patrons les plus illustres. Dans une *Madone avec l'Enfant Jésus*, l'un de ses plus précieux ouvrages (Musée de Francfort, n° 100), les armes de Florence et les saints représentés à côté de la Vierge donnent à penser que l'œuvre fut commandée par les Médicis. Un autre ouvrage du musée de Bruxelles, un *Calvaire* (n° 31) attribué à Memling et dont l'exécution également très remarquable offre avec celle du tableau précédent des analogies

aucune réminiscence de la flore ou des aspects des contrées méridionales, ainsi que l'a fait Van Eyck. A la tournure ou au costume de certains personnages, à certains détails de la composition, dans l'*Adoration des Mages*, de Munich, ou le *Jugement dernier* de Beaune, par exemple, on peut reconnaître, comme M. A. Wauters l'a remarqué avec raison, combien à son tour il a été frappé par des maîtres tels que Gentile da Fabriano et Benozzo Gozzoli. Mais même dans ces tableaux qui datent des derniers temps de sa vie, les fonds sont demeurés flamands. Ce sont toujours les horizons de son pays natal, les clochers, les beffrois, les maisons aux pignons dentelés des villes de la Flandre, dont il continue à retracer la fidèle image.

Avec un talent d'exécution au moins égal, et un coloris dont l'éclat dépasse encore celui de Van der Weyden, Thierri Bouts, de Harlem, présente des bizarreries pareilles et une même tendance à exagérer la longueur de ses figures. C'est un maître étrange, très personnel, qui tour à tour vous attire et vous rebute par ce mélange d'ingénuité et de maniérisme qui caractérise la plupart de ses œuvres. Le paysage ne tient que peu de place et n'offre pas grand intérêt dans les deux compositions capitales du musée de Bruxelles, empruntées toutes deux à une légende de la vie de l'empereur Othon. Il joue un rôle plus important dans un triptyque peint vers la même époque (1467) et qui provient aussi de Louvain, où, dès l'armée 1448, l'artiste s'était fixé et où il devait mourir. C'est la silhouette même de cette ville avec ses clochers et ses tours qu'il a représentée au fond de l'un des fragmens de ce triptyque : la *Rencontre d'Abraham et de Melchisédech*, qui se trouve aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich (n° 110 du catalogue). Sur le panneau voisin (n° 111), les *Israélites recueillant la manne* sont travestis en bons bourgeois flamands, coiffés de hauts bonnets et emmitouflés dans leurs houppelandes. Par une attention gracieuse pour ses compatriotes, mais qui semble peu en rapport avec les convenances du sujet, Bouts les a placés au milieu d'une campagne verdoyante et plantureuse qui donne plutôt l'idée de la terre promise que celle du désert. Dans un autre fragment, *le Prophète Élie* du musée de Berlin (n° 533), le désert est représenté d'une manière moins choquante par des rochers accumulés sur lesquels, à divers étages,

frappantes, nous paraît aussi de Van der Weyden. Nous y trouvons cette fois non-seulement l'écu des Sforza de Milan, mais les portraits de François Sforza, de sa femme Blanche Visconti et de Galéas Marie, leur fils, groupés au premier plan et agenouillés au pied de la croix. Seulement, d'après l'âge apparent de ce dernier personnage, le tableau aurait été peint non pas à la date à laquelle on fixe le voyage de l'artiste en Italie, mais tout à fait à la fin de sa vie.

percent çà et là, des plantes copiées une à une, d'après nature, mais posées avec raideur et sans aucune vraisemblance. Là encore, comme si l'artiste avait à cœur de nous rassurer sur le sort du prophète, au-dessus de ces entassemens de blocs arides, on découvre, à peu de distance, une contrée riante avec de beaux ombrages, de riches prairies et des montagnes boisées. Dans le *Saint Christophe* du même peintre (1) apparaît pour la première fois, et rendu avec une vérité saisissante, un de ces effets fugitifs que l'art jusque-là n'avait point essayé d'exprimer. L'éclat extraordinaire du ciel, dans lequel flottent quelques nuages violets, et l'opposition du bleu intense des montagnes avec les colorations dorées de l'horizon, dénotent une juste observation de la nature au moment du coucher du soleil. Mais l'harmonie générale souffre un peu de tous ces tons excessifs et juxtaposés sans ménagement. A côté de ces audacieuses dissonances, il faut bien signaler aussi des naïvetés d'exécution d'un art tout à fait primitif, comme les petites vagues du cours d'eau que traverse le saint, qui se succèdent égales et monotones ; ou bien ces fleurs et ces herbes étudiées avec une conscience scrupuleuse, sans que rien justifie leur rapprochement ; ou enfin des détails encore plus enfantins, comme ces limaçons en promenade et ces lézards qui se visitent familièrement sur les berges.

Il y a loin de là, on le voit, à l'admirable simplicité des Van Eyck, et cependant nous allons retrouver cette simplicité, non pas faite, comme elle l'était chez eux, de force et de grandeur, mais unie chez Memling à l'expression des sentimens les plus tendres et les plus gracieux. On sait avec quelle autorité M. James Weale a débarrassé l'histoire de l'art des légendes composées de toutes pièces sur le compte de Memling. Trop longtemps on avait accepté comme véridique cette fable d'un soldat blessé qui, dans la maturité de l'âge et à la suite d'aventures plus ou moins honorables, serait devenu peintre par accident et aurait employé sa convalescence à produire des chefs-d'œuvre ; comme si la perfection dans l'art s'accommodait de ces désordres et de ces improvisations ! Il est bien établi aujourd'hui qu'avant l'année 1478 Memling était établi à Bruges, qu'en 1480, marié et père de famille, il y acquérait trois maisons et que sa fortune était assez considérable pour lui permettre de faire des avances à cette ville, dans laquelle il mourait vers le commencement de 1494. On pourrait, avec quelque vraisemblance, ajouter que cette aisance il la devait, sans doute, à son travail ; car, pour suppléer au silence des documens écrits, le nombre de ses œuvres et leur importance nous montrent la considération

(1) Musée de Munich, n° 109 du catalogue.

dont il jouissait de son temps et attestent, pendant près de trente années (de 1462 à 1491), la féconde activité de l'artiste.

D'où venait Memling et quels étaient ses maîtres? Il n'a point été jusqu'ici possible de le découvrir. On croit qu'il était né dans la Gueldre, sur les confins de l'Allemagne, et le prénom de Hans, ainsi que l'appellation de « Jean l'Allemand, » sous laquelle il est désigné par son contemporain, le chroniqueur Van Vaernewyck (1), confirment cette opinion. Peut-être, dès sa jeunesse, avait-il vu à Cologne des œuvres bien faites pour l'émouvoir et qu'il eut d'ailleurs l'occasion d'admirer plus tard, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville. Mais si, en présence du Dombild surtout, il avait pu se sentir affermi dans les voies où le poussait son génie, il devait, pour former son talent, trouver des enseignemens plus efficaces à l'école des Van Eyck, dont, à l'exemple de Van der Weyden, et même, comme on le pense, sous ses leçons, il allait continuer les traditions.

Après ce qu'en a dit Fromentin, nous n'avons pas à apprécier ici l'œuvre de Memling, mais nous nous proposons de montrer brièvement la place qu'il y a donnée au paysage afin de rendre plus complète et plus attachante l'expression de sa pensée. Il n'est aucune de ses compositions où il ne le fasse intervenir, et le rôle qu'il lui attribue dans ses portraits eux-mêmes est significatif. Au lieu de peindre, comme Van Eyck, ses personnages dans un intérieur, ou s'enlevant simplement sur un fond uni, Memling les dispose en pleine campagne. En même temps qu'il rehausse, par l'heureux contraste de la verdure, l'éclat de leurs carnations, il achève ainsi, à la façon des maîtres primitifs, de les caractériser d'une manière plus précise. Ce château, cette abbaye, ce domaine que vous apercevez près de ces beaux ombrages aux dômes arrondis, parmi ces prairies qu'arrosent des eaux limpides, c'est là qu'ils vivent; c'est au milieu de cette nature aimable que l'artiste a voulu retracer leurs physionomies douces et placides, comme s'il désirait leur communiquer un peu de cette intime sérénité, qu'en dépit des agitations et des violences d'une époque aussi troublée, il avait su assurer à sa propre vie. Tels nous apparaissent, — dans ce chef-d'œuvre que le Louvre doit à la générosité de la famille Duchâtel, — dévotement groupés aux côtés de Jacques Floreins et de sa femme, leurs dix-neuf enfans, agenouillés comme eux devant la Vierge, et ce bout de pré où paissent quelques vaches, ce chemin sinueux qui conduit au village et au manoir seigneurial dont les murailles dominent de haut quelques pauvres chaumières, tout le tranquille

(1) Le *Livre des peintres*, de Carel van Mander, t. I, p. 69.

horizon qu'on entrevoit à côté du sanctuaire où cette famille patriarcale est réunie, ajoute un charme pénétrant à l'impression de calme et de recueillement qui se dégage de cette belle œuvre. Une autre famille presque aussi nombreuse, celle des pieux donateurs représentés, avec leurs seize enfans, sur les volets d'un grand triptyque du musée de Bruges, le beau portrait d'homme du Stœdel's-Institut de Francfort et le *Martin Van Nieuwenhove* de l'hôpital Saint-Jean, une des productions les plus accomplies du maître, trouvent un complément pareil de grâce et de poésie dans les paysages variés au milieu desquels l'artiste les a placés.

Cette intervention de la nature à côté de la figure humaine était donc tout à fait conforme aux vraies conditions de l'art, et Memling ne faisait d'ailleurs que reprendre à cet égard les traditions des maîtres primitifs. Il était moins bien inspiré quand, à leur exemple encore, il revenait à des pratiques dont, avec leur ferme bon sens et la notion plus exacte qu'ils se faisaient des lois de la composition, les Van Eyck s'étaient affranchis. Au lieu de se borner, comme eux, à la représentation d'un seul sujet en un même moment et dans un même lieu, Memling réunit le plus souvent sur un même panneau le cycle complet d'une légende ou d'une vie, avec les épisodes successifs qui s'y rapportent. Soit que, dans le *Saint Jean à Patmos*, il veuille peindre la contrée étrange où s'est retiré le solitaire et les visions fantastiques dont l'Apocalypse lui a fourni les motifs; soit que, dans un autre triptyque daté de la même année (1479), et qui appartient également à l'hôpital Saint-Jean, il se contente d'emprunter aux rues silencieuses de la ville de Bruges et aux paisibles campagnes qui l'avoisinent les fonds de *l'Adoration des mages* ou de *la Présentation au temple*, l'artiste se montre peu soucieux de respecter l'unité de son œuvre. Mais nulle part il n'a enfreint ce principe de l'unité d'une manière plus formelle que dans le remarquable ouvrage connu à la Pinacothèque (n° 116 du catalogue) sous la dénomination assez impropre des *Sept Joies de la Vierge*, et qui, dès 1480, appartenait à la chapelle de la corporation des tanneurs à Bruges; nulle part aussi, il faut bien le reconnaître, il n'a dissimulé avec plus d'art ce qu'un tel mode de composition avait de défectueux. Dans ce vaste ensemble qui, à la façon des Mystères du moyen âge, embrasse toute la vie du Christ et celle de la Vierge, les divers épisodes se trouvent reliés entre eux et restent cependant distincts, grâce aux ingénieuses dispositions du paysage où ils sont disséminés. Suivant l'importance relative qu'il a cru devoir leur attribuer, Memling place les uns sous les yeux mêmes du spectateur, tandis qu'il échelonne les autres à des plans différens. Chacun d'eux se suffit, mais ils se complètent mutuellement, et l'action chemine ainsi, de l'un à l'autre, à travers la cam-

pagne. On y peut suivre le pauvre ménage dans sa fuite vers Bethléem et voir les mages et les bergers, miraculeusement prévenus de la naissance du divin Enfant, partir de points opposés pour se diriger vers le berceau, où ils se rencontrent, unis dans une commune adoration. Plus loin, le religieux poème se continue jusqu'à la mort de la Vierge et s'achève par son ascension glorieuse. Les intervalles laissés entre les scènes que le peintre a représentées, — il n'y en a pas moins d'une vingtaine, — sont animés par de nombreux personnages, les uns indifférens, occupés aux travaux des champs, les autres mêlés au drame. Des manœuvres se rendent à leur tâche habituelle, des chariots circulent par les chemins, des vaisseaux naviguent sur les lacs ou sur les fleuves, les soldats, envoyés à la poursuite des fugitifs, se renseignent auprès de moissonneurs qui scient le blé mûr, enfin des animaux de toute sorte, des chevaux, des chiens, des moutons et jusqu'à des pies presque microscopiques, rendus avec une vérité extrême, ajoutent au mouvement et à l'intérêt de l'œuvre. La répartition des masses, l'élégante harmonie des lignes, la clarté du coloris semblent si faciles et si naturelles que, malgré l'accumulation de tant de détails, l'aspect général est, comme dans *l'Adoration de l'Agneau*, d'une simplicité extrême. Mais, tandis qu'en présence du chef-d'œuvre de Van Eyck, on demeure confondu par la grandeur de la pensée et par la force d'exécution avec lesquelles le peintre a su concevoir et exprimer l'idée un peu abstraite du triomphe de l'église, ce sont ici des côtés plus touchans de l'évangile qui se révèlent à nous, c'est la vie même de Jésus et de sa mère qui emprunte à ce cadre familier de la nature une signification plus saisissante. Memling, le premier, a été ému de cette intime poésie des livres saints; et comme spontanément les traits principaux de leurs récits sont venus se grouper dans cette image. L'inspiration est donc bien une, quoique le sujet soit complexe, et, bien qu'il fallût, pour le traiter ainsi, violer une des règles essentielles de la composition, nous regretterions cependant qu'une pareille épreuve n'eût pas été tentée par Memling une dernière fois.

Mais ce n'est pas seulement en adoptant ces dispositions répudiées par les Van Eyck que l'artiste semble rétrograder. L'exécution même de cet ouvrage, et bien plus encore celle de la *Châsse de sainte Ursule*, qui date cependant de ses dernières années (1489), rappelle par son minutieux fini celle des miniaturistes (1). Comme

(1) On a prétendu que Memling avait lui-même pratiqué l'art de la miniature; le fait est possible, mais nous devons remarquer qu'on ne peut affirmer l'authenticité d'aucun des ouvrages de ce genre qui lui ont été attribués. Nous avons dit les motifs qui nous portent à croire qu'il n'a en rien participé à l'exécution du bréviaire Grimani et du livre d'heures de la bibliothèque de Munich.

dans le tableau de Munich, chacun des panneaux de ce précieux coffret présente la réunion de plusieurs épisodes groupés dans une même composition, et le faire y est également proportionné aux dimensions restreintes dont disposait le peintre. Notons cependant, car la chose est nouvelle, le soin que celui-ci a pris d'y reproduire, toutes les fois qu'il le pouvait, l'aspect réel des contrées où se passent quelques-unes des scènes qu'il a figurées. Pour celles dont Cologne est le théâtre, la copie est d'une fidélité absolue et suppose évidemment des études faites sur place. Du quai où abordent les vaisseaux qui portent la sainte et ses compagnes, on aperçoit, telle qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, l'enceinte de la vieille cité avec la Bayen-Thurm, les clochers de Saint-Cunibert et de Saint-Severin et la grue placée au haut du dôme inachevé. *L'Arrivée à Bâle* nous montre un même souci d'exactitude, et à côté des murs de la ville débouche un chemin qui monte vers des montagnes que dominent au loin les cimes neigeuses des Alpes. Mais s'il s'agit de représenter Rome et ses monumens, Memling se contente d'emprunter à des pays qui lui sont connus le cadre de la scène (1), et, au lieu de se livrer à de hasardeuses suppositions, il donne aux édifices sacrés le style de l'architecture romane dans la région rhénane. Sa façon d'interpréter la nature est, d'ailleurs, très personnelle, et partout il lui conserve une inaltérable sérénité. Dans le martyre des jeunes vierges et dans celui de la sainte elle-même, aussi bien que dans *la Passion* de la cathédrale de Lubeck, la dernière œuvre connue du maître (1491), le ciel a la même pâleur azurée et les campagnes gardent leur fraîche verdure. Aimable et tendre, Memling répugne à l'expression de sentimens violens. Au lieu d'accabler encore par les tristesses du paysage ceux que la mort entoure de ses menaces, il veut que la nature les soutienne, les réconforte dans leur détresse et que cette terre, qu'ils vont quitter, leur sourie encore une dernière fois. A ces scènes de meurtres et de désolation, on voit bien d'ailleurs qu'il préfère les sujets où il peut librement s'abandonner à la douceur de son âme. C'est avec eux aussi qu'il manifeste le mieux l'originalité de son génie. Au milieu de cette nature élyséenne, ses gracieuses figures paraissent plus suaves et plus chastes encore. Le mal ne saurait s'approcher d'elles dans ces contrées riantes où les fleurs naissent sous leurs pas, où les animaux les plus timides s'enhardissent jusqu'à venir, sans crainte, s'offrir à leurs caresses. Autour d'elles, le monde où vivent ces créatures candides fait écho à leur pureté; elles y trouvent comme un avant-goût du séjour de paix et de lumière auquel elles sont destinées.

(1) C'est même là encore une raison pour nous de croire, contrairement à l'opinion de quelques-uns des biographes de Memling, que l'artiste n'est point allé en Italie.

On le voit, Memling n'est rien moins qu'un novateur, et sa poétique n'est pas bien compliquée. Il profite, il est vrai, des ressources nouvelles que les Van Eyck avaient assurées à leur art; mais, au lieu d'étendre le domaine conquis par eux, il s'y cantonne dans un espace plus restreint. Il revient même sur leurs pas et recommence à parler le langage un peu suranné des miniaturistes; mais, en disant les mêmes choses, sa voix est bien autrement expressive, et personne, après lui, ne retrouvera des accens pareils. Longtemps méconnu dans ses œuvres et calomnié dans sa vie, il est aujourd'hui dans toute sa gloire. Pour que rien ne manquât à sa fortune, il a désormais, comme fra Angelico dans le cloître de Saint-Marc, un sanctuaire où viennent le chercher ses dévots. Peut-être même est-il encore plus favorisé que le bienheureux, car c'est une ville tout entière, c'est Bruges, qui ajoute la poésie de sa solitude et de ses souvenirs à la poésie de ses œuvres. Dans ce cadre, qui semble fait exprès pour elles, elles prennent tout leur éclat. Au milieu de ce silence, parmi ces vieilles églises et ces rues abandonnées, le charme de leur exquise simplicité vous gagne peu à peu. Heureux d'échapper pour quelques instans à l'agitation de nos existences enfiévrées, vous ne songez pas à vous défendre contre des séductions aussi persuasives, et, malgré les démentis que le train du monde a toujours infligés à la parole de l'évangile, vous comprenez, en admirant Memling, cette force suprême de la douceur à laquelle l'empire de l'univers a été promis.

V.

Avec Memling se termine cette période initiale d'éclosion et de jeunesse dans laquelle l'art flamand possède encore toute sa fraîcheur et nous montre des impressions directement ressenties et rendues sans qu'aucun mélange de convention en altère jamais la franchise. Plus tard, le génie même de ces maîtres primitifs va peser sur leurs successeurs et paralyser l'originalité de leur talent. Soit qu'ils cèdent à des réminiscences involontaires, soit qu'au contraire ils s'efforcent de répudier les exemples de leurs devanciers, ceux-ci perdent quelque chose de leur spontanéité. Un maniérisme inconscient se glisse dans leurs œuvres et leur communique je ne sais quoi de guindé et d'artificiel qui les dépare.

Gérard David n'a pas évité ce défaut (1). C'était cependant un

(1) Né, vers 1450, dans la Hollande méridionale, Gérard David s'était de bonne heure fixé à Bruges, où il se mariait. Il y avait subi l'ascendant de Memling, alors dans toute sa gloire. Admis dès 1483 dans la Gilde de cette ville, David en devenait le doyen en 1501 et 1502; il mourait à Bruges le 13 août 1523.

esprit curieux également attiré, comme les peintres de la renaissance italienne, par les souvenirs de l'antiquité et par l'étude de la nature. *Le Jugement de Sizamnes par Cambyse* et *le Baptême du Christ* représentent, au musée de Bruges, ces deux faces de son talent; mais le dernier tableau mérite seul de nous arrêter, à raison de la place importante qu'y occupe le paysage. Peut-être même est-il permis de dire que l'artiste lui attribue un rôle excessif et que, loin d'ajouter ainsi au charme de sa composition, il en diminue plutôt l'intérêt. Ces arbres étudiés feuille à feuille, — des châtaigniers, des ormes, des peupliers et des érables, dont les diverses essences sont scrupuleusement accusées, — ces lierres et ces houblons qui enlacent leurs troncs, ces buissons d'épines, ces ronces et ces fougères semées dans le gazon, ces rochers taillés à arêtes vives dont les découpures se succèdent avec une déplaisante monotonie, ces eaux immobiles et comme solidifiées qui dessinent en un réseau régulier leurs remous concentriques, tous ces élémens pittoresques indiqués avec une complaisance trop évidente détournent l'attention des personnages dont les attitudes compassées sentent d'ailleurs l'effort et la pose. La lourdeur de la touche, partout également minutieuse et appuyée, et la dureté d'un coloris qui, dans sa recherche de vérité absolue, n'admet aucune des atténuations, aucun des sacrifices que réclamerait l'harmonie, contribuent à rendre plus choquante encore l'accumulation de tous ces détails. Nous ne retrouvons plus ici le choix, le goût, le sentiment de l'unité, qui, chez Van Eyck et Memling, reliaient étroitement entre eux les élémens d'une même œuvre et donnaient à leur exécution ce souffle de vie qui en fait le charme. Avec un talent très réel, David ne semble rechercher le fini que pour le fini lui-même, et l'abus de cette virtuosité un peu banale devient chez lui tout à fait importun.

Pendant qu'à l'exemple de Gérard David, quelques-uns de ses contemporains se laissent ainsi entraîner à une imitation servile de la nature, d'autres essaient de se soustraire à ces étroites préoccupations et cherchent, en dehors même de la réalité, des voies nouvelles dans le domaine du fantastique et du merveilleux. Mais tandis que l'art antique avait su personnifier par des types pleins de noblesse et de beauté les forces de la nature ou les symboles des passions les plus violentes, l'art chrétien s'était montré impuissant à leur donner une figuration vraiment esthétique. Les monstres, dont l'imagination populaire avait rempli les déserts et les solitudes des grandes forêts, Satan et les démons, que les sculpteurs du moyen âge nous montrent, aux portails de nos cathédrales, torturant les damnés ou exorcisés par les saints, sont le plus souvent des créations d'une laideur grotesque. Le parti-pris de gratifier le

diable de toutes les difformités devait inévitablement fournir à l'humeur railleuse de certains artistes l'occasion de s'exercer sur un personnage qu'il s'agissait avant tout de rendre hideux et repoussant. Ne pouvant le faire terrible, ils cherchaient à s'égayer sur son compte et le tournaient en dérision. En traitant des sujets où la verve moqueuse des Breughel, des Teniers et de Callot allait bientôt se donner librement carrière, un peintre de ce temps, Jérôme van Aken, plus connu sous le nom de Bosch (1), mêle déjà parfois quelques traits malicieux à l'horreur de ses sombres inventions. Bien qu'il soit surtout célèbre par les *Tentations*, les *Enfers* et toutes les visions diaboliques dont il s'était fait une spécialité, Bosch, lorsqu'il se borne à la simple représentation de la nature, manifeste une originalité à laquelle il nous semble qu'on n'a pas assez rendu justice. Dans une de ses œuvres les plus remarquables, le triptyque de l'*Adoration des mages* du musée de Madrid (n° 1175 du catalogue), les animaux groupés autour de la scène principale, — l'âne, placé près de la crèche, le mouton, qui repose non loin de là, et les chevaux galopant à travers la campagne, — sont rendus avec une grande justesse d'observation ; et quant au paysage qui s'étend au-dessus de la crèche, dans la partie moyenne de la composition, — un cours d'eau avec de beaux arbres qui l'ombragent et plus loin des terrains incultes couverts çà et là d'un maigre gazon, — l'artiste a su, par la fermeté précise du dessin et la puissance des intonations, exprimer très fortement le caractère d'une de ces contrées sauvages dont la poésie n'avait guère jusque-là, Van Eyck excepté, tenté le pinceau de ses devanciers.

Avec le temps, le goût de la peinture s'était peu à peu répandu dans toute la Flandre, mais dès les premières années du XVIe siècle la prospérité de Bruges commençait à être éclipsée par celle d'Anvers, qui allait recueillir son double héritage de suprématie commerciale et d'activité artistique. La fondation de la Gilde de Saint-Luc, que la corporation des peintres avait établie dans cette dernière ville, remontait à la fin du XIVe siècle, et le nom de Quentin Messys, qui, en 1491, était inscrit sur ses listes, inaugure la brillante succession de maîtres qui devaient l'illustrer (2). Dans l'ouvrage capital de Messys, que possède le musée d'Anvers, *la Déposition de la croix*, qu'il terminait en 1511, le paysage, bien qu'il n'y tienne qu'une place secondaire, ajoute à l'émotion poignante de la scène

(1) Van Aken passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, Bois-le-Duc (Hertogen-Bosch), d'où lui était venu son surnom de Bosch. Il y mourut en 1516.

(2) Messys était-il originaire d'Anvers ou de Louvain? C'est là une question encore indécise et que les catalogues d'Anvers et de Bruxelles tranchent chacun dans un sens différent.

et les silhouettes sinistres des croix plantées au sommet du calvaire dominent éloquemment cette composition si pathétique. Le rôle du paysage a plus d'importance dans le triptyque de *la Légende de sainte Anne*, qui, de l'église Saint-Pierre de Louvain, pour laquelle il avait été fait en 1509, est entré depuis quelques années au musée de Bruxelles. Nous y retrouvons ces rochers aux formes étranges qui bornent également l'horizon de *la Déposition de la croix*. Avec la même fantaisie que la plupart de ses contemporains, aussi bien les italiens que les flamands, Messys ne se faisait pas faute d'amonceler ces rochers les uns sur les autres et, sans se soucier d'aucune vraisemblance, de les découper de mille manières pour y pratiquer des grottes ou des arceaux entre lesquels on aperçoit des échappées sur la campagne. Mais, sauf ce détail, l'artiste apporte autant de largeur que de sincérité dans son interprétation de la nature, et le beau portrait de *l'Homme à barrette noire*, du musée de Francfort, nous montre le parti harmonieux qu'il a su tirer du ciel bleu et des verdures vigoureuses sur lesquelles cette honnête et vivante figure se détache avec tant d'éclat.

A voir ces admirables ouvrages, il semble que les traditions de Van Eyck et de Van der Weyden allaient être renouées, car c'est bien elles que nous reconnaissons ici, mais reprises et développées avec plus d'ampleur. Cependant l'effort de Messys devait rester isolé et avec lui l'art gothique avait, dans cette dernière floraison, jeté son dernier éclat. Attirés par le prestige toujours croissant de la renaissance italienne, les artistes flamands iront désormais au-delà des monts chercher leur idéal et trouver des enseignemens. Avec ce mouvement de migration vers le midi dont Mabuse donne le signal et qui se poursuit avec les Van Orley, les Coxie, les Floris et bien d'autres encore, nous voyons disparaître peu à peu l'originalité du vieil art national. Au contact d'un art étranger, il perd cette absolue sincérité dans laquelle jusque-là il avait puisé sa force. Aussi, malgré le talent de ceux qui s'y emploient, les essais de conciliation tentés entre des aspirations si opposées n'aboutissent qu'à des productions bâtardes, également dépourvues de style et de naturel, et qui laissent le spectateur troublé ou indifférent. Au lieu de ces aspects variés de la campagne sur lesquels le regard aimait à se reposer dans les œuvres des primitifs, des monumens d'une architecture bizarre étalent derrière les pompeuses compositions des *italianisans*, leurs lignes tourmentées et le bariolage de leurs couleurs. Comme si elle avait honte de se montrer ainsi encadrée, la nature se laisse à peine entrevoir à travers le dédale incohérent de leurs portiques inutiles et les longues files de leurs colonnades.

Un nom cependant mérite d'être retenu parmi ceux des peintres que nous avons cités, celui de Bernard Van Orley. Mais bien qu'à

son retour d'Italie son talent se soit développé dans un sens très personnel, ce n'est point dans ses tableaux que nous devons chercher la meilleure preuve de son originalité comme paysagiste. Van Orley était un décorateur de premier ordre, et les belles verrières de Sainte-Gudule montrent assez quelles étaient ses aptitudes à cet égard. Peut-être est-ce à cause de cette supériorité qu'il fut chargé, comme on le croit, de surveiller à Bruxelles la confection des célèbres tentures exécutées d'après les dessins de Raphaël. Il est certain du moins qu'il a lui-même fourni les cartons de plusieurs séries de tapisseries, parmi lesquelles les *Chasses de Maximilien* méritent surtout d'être signalées, à raison de la conscience et de la largeur d'interprétation avec lesquelles le paysage y est traité. Cette suite des Douze Mois dont on peut voir plusieurs panneaux exposés dans les salles du Louvre et qui représente des épisodes variés de la chasse de divers animaux nous offre une image fidèle de la campagne aux environs de Bruxelles, dans la forêt de Soignies, à Terwueren, à Sept-Fontaines, avec les châteaux, les couvens et les étangs ou les cours d'eau qui les avoisinent. Les plantes habilement groupées sur les premiers plans de ces compositions témoignent d'une étude scrupuleuse de la flore locale, qui a également fourni les motifs de l'ornementation des bordures. Les modifications successives que le cours des saisons apporte à la physionomie de nos contrées sont aussi très nettement caractérisées dans ces belles tentures et particulièrement dans celle qui représente une chasse en plein hiver au milieu d'une forêt dépouillée, avec la neige qui couvre le sol et quelques feuilles rougies par la gelée qui grelottent au bout des branches.

Mais des impressions aussi vraies sont tout à fait exceptionnelles chez les artistes de cette époque, et nous terminerions avec Van Orley cette étude des débuts du paysage dans les Flandres, si nous n'avions à mentionner rapidement encore les œuvres de deux de ses contemporains qui, — bien qu'ils se rattachent plus étroitement que lui à l'art du passé, — n'ont pas laissé d'exercer sur les artistes venus après eux une influence assez considérable. Nous voulons parler de Patenier et de Henri Bles, que la critique s'accorde à désigner comme les inventeurs du paysage formant un genre à part et se suffisant à lui-même. Il nous reste à examiner ce qu'il y a de fondé dans cette assertion.

Patenier et Bles étaient nés presque à la même époque, vers 1480, dans des lieux voisins, l'un à Dinant, l'autre à Bouvignes, près de Namur. Leurs vies sont peu connues, celle de Bles surtout, dont le nom même a été l'objet de nombreuses variantes (1). Sa seule

(1) Ce peintre a été, en effet, désigné en Belgique sous le nom de Herri met de Bles, en France sous celui de Maître à la Houppe et en Italie sous le surnom de *Ci-*

signature irrécusable « Henricus Blesius » nous est fournie par un tableau de la Pinacothèque de Munich, *l'Adoration des mages* (n° 146 du catal.), dans lequel le paysage, d'une couleur puissante et savoureuse, n'offre cependant aucune particularité remarquable (1). Quant à Patenier, qui passe d'ailleurs pour avoir été le maître de Bles, bien des fables ont couru sur son compte; mais rien, dans le petit nombre de dates et de faits positifs que nous connaissons de sa vie, ne saurait justifier la réputation de désordre et d'ivrognerie que lui ont faite certains chroniqueurs. Installé de bonne heure à Anvers, il y devenait, dès 1515, membre de la gilde et, peu de temps après son mariage, acquéreur d'une maison située au bord de l'Escaut. Le 5 mai 1521, Albert Durer, qui voyageait alors dans les Pays-Bas, assistait à son second mariage. Très choyé par Patenier, dont il appréciait fort le talent, l faisait son portrait (aujourd'hui au musée de Weimar) et lui laissait, en outre, comme souvenir de sa visite, plusieurs dessins de petits personnages destinés à orner ses paysages. Nous savons d'ailleurs que Patenier mettait son pinceau à la disposition de ses confrères et qu'il peignit pour plusieurs d'entre eux les fonds de leurs tableaux ou de leurs portraits. Enfin une nouvelle preuve de l'estime dont il jouissait parmi eux nous est fournie par ce fait qu'après sa mort, en 1524, trois peintres d'Anvers venaient en aide à sa veuve pour le règlement de ses affaires et que Messys était du nombre. Le talent de l'artiste, le soin et la conscience qu'il apportait à l'exécution de ses œuvres, témoigneraient aussi, au besoin, contre les fâcheux propos qui ont été tenus sur lui.

La contrée où était né Patenier avait, sans doute, contribué à développer en lui le goût d'une nature un peu étrange, mais bien faite pour plaire à un paysagiste d'alors. La situation même de Dinant, au bord de la Meuse, le cours rapide de ce fleuve dominé par des rochers élevés, les vallées étroites qui débouchent non loin de là, celle de la Semois surtout, avec ses nombreux circuits, ses gorges profondes, ses ombrages frais et silencieux et les cavernes

vetta, à cause de la chouette qu'il peignait souvent dans ses œuvres et dont on avait cru devoir faire son monogramme exclusif, bien que cet oiseau se trouve fréquemment représenté dans les tableaux de beaucoup d'autres peintres de ce temps.

(1) Un grand nombre d'autres ouvrages appartenant à des collections publiques sont attribués à Bles, mais sans présenter des garanties d'authenticité suffisantes. Si le beau portrait du musée de Berlin inscrit sous son nom au catalogue (n° 624) mérite cette attribution, il faudrait également restituer à Bles le portrait du Louvre classé parmi les inconnus (n° 607 du catalogue) et qui autrefois passait pour être celui du Garofalo peint par lui-même. Tous deux sont certainement de la même main et témoignent du réalisme puissant que leur auteur savait donner à la représentation du paysage et de la nature humaine.

mystérieuses où ses eaux se dérobent, toute cette campagne pittoresque présentait accumulée dans un court espace cette profusion d'accidens et de sites variés que les peintres de ce temps aimaient à réunir dans leurs compositions. Loin de simplifier cette nature déjà assez compliquée, Patenier semble avoir pris à tâche d'ajouter à son étrangeté par un amas de motifs hétérogènes qu'il rapproche les uns des autres sans aucune vraisemblance : la mer, des montagnes coupées à pic, des rochers isolés et inaccessibles, couronnés de villes ou d'habitations, des perspectives qui s'étendent dans tous les sens et des cours d'eau dont les sinuosités reparaissent à tous les plans. Malgré cet entassement de détails, il n'estime pas que le paysage offre assez d'intérêt en lui-même pour qu'il en fasse le sujet exclusif de ses tableaux. Il croit nécessaire d'y introduire des scènes dans lesquelles il a sans doute, plus que ses devanciers, restreint le nombre et la taille des personnages, mais qui lui fournissent cependant la donnée première et la désignation même de son œuvre. C'est *la Fuite* ou *le Repos en Égypte, le Baptême du Christ, l'Apparition du cerf à saint Hubert, la Tentation de saint Antoine, Saint Jérôme dans le désert* et d'autres épisodes que ses prédécesseurs avaient déjà traités et que, pendant longtemps encore, ses successeurs continueront à reproduire. Enfin, loin de profiter des progrès réalisés à cet égard par Van Eyck, il revient également, ainsi que l'avait fait Memling, aux erremens des maîtres primitifs, et souvent il lui arrive de juxtaposer dans une seule composition des épisodes différens se rapportant à une même légende.

Patenier, quoi qu'on en ait dit, n'est donc pas un novateur et le sens de la nature qu'il manifeste dans ses ouvrages n'atteint jamais l'éloquente sobriété ni la force expressive que Van Eyck et Memling lui avaient données. Mais il faut bien reconnaître que, mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là, il s'est appliqué à augmenter progressivement l'importance du paysage et à réduire d'autant celle des figures, sans cependant les éliminer tout à fait. D'ailleurs, en dépit de leur excessive complication, l'aspect général de ses tableaux ne manque pas d'une certaine ampleur, à laquelle concourent la souplesse et l'habileté de son exécution, la largeur de l'effet, la vérité de la lumière. C'est par ces qualités que se distingue un de ses plus remarquables ouvrages : *le Baptême du Christ*, du musée de Vienne, dans lequel la transparence vigoureuse de la végétation fait valoir la légèreté des lointains dont les dégradations très délicatement rendues sont animées par les ombres que les nuages d'un ciel lumineux promènent sur leurs vastes étendues.

Quant à l'harmonie de la couleur, Patenier s'en est à bon droit préoccupé. On peut même déjà observer chez lui, en vue de cette

harmonie de l'ensemble, la première apparition de ce parti-pris systématique que des critiques allemands, M. Riegel entre autres, ont remarqué chez ses successeurs et qui consiste à distribuer d'une manière invariable les trois tons dominans de leurs paysages : le brun coloré des premiers plans formant repoussoir, les verts plus ou moins francs de la partie moyenne et le bleu des lointains. Cette répartition, assez conforme du reste aux lois de la perspective aérienne, peut prêter à d'heureux contrastes. Mais si la nature en offre quelquefois l'exemple, ce n'est là chez elle qu'un des innombrables arrangemens de la riche palette dont elle dispose et dont, suivant les contrées, suivant les saisons et les heures du jour, elle sait à l'infini varier les nuances et les combinaisons. Pendant longtemps, au contraire, les paysagistes flamands ne se lasseront pas de recourir à ce procédé d'effet que Patenier avait inauguré. Chez presque tous, nous en retrouvons la trace plus ou moins déguisée et l'abus d'un expédient aussi sommaire contribue à donner à leurs œuvres un caractère fâcheux de monotonie. C'est chez les artistes de la fin du XVIe siècle que ce défaut est surtout sensible, chez Josse de Momper, Lucas Van Valkenborgh, Roelant Savery, Ab. Gowaerts, Van Uden, etc., et après eux chez J. Breughel.

Une autre cause d'uniformité dépare d'ailleurs la plupart des œuvres de ces derniers artistes. En même temps qu'ils accumulent les accidens pittoresques dans leurs paysages et qu'ils en étendent les perspectives, ils semblent, à l'inverse de Patenier, choisir pour les épisodes qu'ils y introduisent ceux qui leur permettront également de multiplier à l'infini le nombre des personnages ou des animaux. *Le Paradis terrestre*, *la Tour de Babel*, *le Déluge*, *le Massacre des innocens*, *la Montée au calvaire*, *Orphée charmant les animaux*, les *Kermesses* et les *Batailles* deviennent leurs sujets favoris, ceux qu'ils répètent à l'envi et que le public accueille le plus volontiers. C'est avec une regrettable docilité qu'ils s'abandonnent à ce courant de routine et de mode, dont l'histoire de l'art offre trop souvent l'exemple, et qu'au lieu de chercher dans les campagnes qui les environnent des inspirations personnelles et immédiates, ils vont demander à d'autres contrées, surtout à l'Italie, aux Alpes, qu'ils traversent en s'y rendant, des impresssions qui forcément demeureront superficielles et confuses.

Ainsi compris, le paysage est surtout décoratif et ses aspects, trop peu caractérisés, ne peuvent guère nous toucher. Et cependant, même parmi ces transfuges des Flandres, on compte des artistes de valeur et qui ont exercé une influence décisive sur leurs contemporains. Paul Brill, tout d'abord, qui, sans atteindre le style et la noble simplicité de Poussin, ni l'élégance et la poésie de Claude, a

su, par l'ampleur et la variété de ses compositions, leur frayer la voie; et, avant lui, Pierre Breughel, qui, avec sa verve parfois un peu grossière, mais avec une force singulière, était déjà revenu à ces traditions de l'art indigène que son fils Jean devait si brillamment continuer.

Quand, avec les premières années du XVIIe siècle, la séparation des deux nationalités, aussi bien que celle des deux écoles, flamande et hollandaise, est nettement accusée, il n'est pas besoin de rappeler avec quel éclat Rubens, dès son retour à Anvers (1608), manifeste la grandeur et la généreuse fécondité de son génie. Nous avons dit ici même comment le maître, dans sa pleine maturité, se délassait des grandes tâches qu'il avait accomplies en répandant à profusion la vie et la lumière dans ces admirables tableaux de la Pinacothèque, dont les riches campagnes des environs du château de Steen lui ont fourni les motifs. A côté de Rubens, Teniers, devenu son voisin par l'acquisition du petit domaine de Perck, mérite aussi une place à part. Si spirituel qu'il soit comme peintre de genre, peut-être a-t-il manifesté des qualités plus exquises encore comme paysagiste lorsqu'il a peint ces ciels clairs, ces nuages légers traversés par le soleil, ces eaux transparentes au-dessus desquelles frissonnent des saules grisâtres, et ces chaumières à demi cachées dans les vergers que dominent le modeste clocher du village et les trois tours (Dry Toren) qui ont donné leur nom à la demeure du châtelain.

Mais ce sont là des exceptions parmi les Flamands. Le plus souvent, même chez les meilleurs, le paysage conserve ces formes apprêtées, ces arrangemens un peu artificiels et cette exécution expéditive dont tout le talent de Jacques d'Arthois ou d'Huysmans de Malines n'empêche pas de sentir la monotonie. Vous trouverez là des décors d'un effet piquant et même des morceaux de peinture tout à fait remarquables, mais jamais cette profondeur de sentiment ni cette diversité d'impressions, qu'une étude plus attentive et plus pénétrante de la nature leur eût méritées. Il était réservé à l'art hollandais de découvrir les beautés inattendues que peuvent renfermer les contrées les plus simples et de nous les révéler par des chefs-d'œuvre dont la vérité et la poésie n'ont pas été dépassées.

ÉMILE MICHEL.

LES

CLEFS DE LA BRUYÈRE

I. *OEuvres de La Bruyère*, nouvelle édition, par G. Servois (*Collection des Grands Écrivains de la France*, par Adolphe Regnier). — II. *La Comédie de La Bruyère*, par Édouard Fournier.

La Bruyère disait au début de son livre des *Caractères :* « Je rends au public ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage; il est juste que je lui en fasse la restitution. » Voulait-il dire par ces paroles qu'il avait observé les hommes et qu'il avait tiré de la matière de ses observations des portraits abstraits et des critiques générales, comme font tous les moralistes? ou bien, au contraire, cherchait-il à faire entendre qu'il avait relevé tels traits particuliers à telles ou telles personnes et fait de son livre le miroir vivant de son temps? A-t-il eu en vue des classes et des groupes, ou des individus? On sait que, dès la première apparition des *Caractères*, la malignité publique se plut à mettre des noms sous les portraits, et La Bruyère lui-même protesta contre ces méchantes interprétations. Dans la préface de son *Discours à l'Académie française*, il se plaint qu'on l'ait pris pour un auteur qui cherche « à amuser par la satire et point du tout à instruire par la saine morale; » que ses adversaires, « au lieu de faire servir à la correction de leurs mœurs les traits semés dans son ouvrage, » se s ient appliqués seulement à découvrir « quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits pouvaient regarder; » qu'ils aient donné au public « de longues listes ou, comme ils les appellent, des *clefs*, fausses clefs inutiles autant qu'injurieuses aux personnes et à l'écrivain. » Il

dénonce « ce déluge d'explications qui inonde la ville et qui bientôt va gagner la cour. » Enfin il rappelle que, dans sa première préface, il avait protesté d'avance « contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisans et les lecteurs malintentionnés. » Nul doute que La Bruyère ne fût dans son droit en repoussant les interprétations que l'on prétendait donner de son œuvre. La critique et la satire des mœurs seraient impossibles si, en dépeignant les travers et les vices, on était censé attaquer des personnes et des êtres réels. La satire est générale; tant pis pour qui s'y reconnaît et pour qui l'on y reconnaît! Voilà le principe, et certainement ce serait diminuer le livre des *Caractères* que de le rabaisser au niveau de la satire personnelle. Enfin, si l'on prend l'ensemble de l'ouvrage, il est certain que les généralités l'emportent de beaucoup sur les applications de personnes, quelque complaisance que l'on ait mise à en augmenter le nombre.

Néanmoins, il faut reconnaître aussi que La Bruyère n'a pas fait tous les efforts possibles pour éviter les applications particulières et que souvent, au contraire, il paraît avoir cherché à les provoquer. De nombreux passages ne sont pas seulement des observations abstraites et générales, mais des allusions à des choses et à des personnes réelles, et semblent avoir eu pour but d'attiser la curiosité. Même dans certains cas où l'application est encore un problème, il n'est guère douteux que La Bruyère n'ait eu des circonstances réelles devant les yeux, et si on en cherchait l'application, c'est bien à lui qu'il fallait s'en prendre; car rien d'irritant comme un rébus inexpliqué. D'ailleurs il y a dans les clefs qui nous ont été transmises beaucoup plus d'applications certaines ou probables que l'on n'est tenté de le croire; et même, dans beaucoup de cas, les allusions sont évidentes et n'ont guère besoin de clefs. Toutes ne sont pas malveillantes et certaines d'entre elles n'ont rien de blessant pour personne. De nos jours, l'intérêt des clefs de La Bruyère a changé de caractère. Il ne s'agit plus de la satisfaction cruelle de reconnaître telle ou telle personne du monde dans tel ou tel portrait, ni du plaisir de voir déchirer ses propres amis. Tout cela a disparu avec la société de La Bruyère lui-même. Mais aujourd'hui nous aimons à rechercher sous des idées générales des faits individuels et concrets servant de base et de garant à la généralité. Les clefs, sous ce rapport, nous donnent une sorte de satisfaction scientifique. Elles nous apprennent sur quelle matière La Bruyère a travaillé : c'est sa propre expérience, ce sont les notes dont il s'est servi; sinon celles-là, au moins de semblables à celles-là, ce qui est pour nous la même chose. C'est une garantie de la vérité générale qu'on ait pu l'appliquer immédiatement à tels ou tels; car

s'ils n'ont pas servi de modèles, ils n'en sont pas moins des exemplaires dans lesquels le modèle se vérifie et se multiplie. Enfin, ce qui n'est pas la moindre considération, c'est que l'étude des clefs est un voyage amusant à travers la société de ce temps, voyage où pour cicérone vous avez de temps en temps non-seulement La Bruyère, mais Saint-Simon, qui, pour lui, ne se fait pas faute de s'adresser aux personnes et les marque d'un trait brûlant à jamais ineffaçable. Au fond, c'est le spectacle de la vie que chacun peut prendre du côté gai ou du côté triste, selon son humeur, mais qui ne nous laisse jamais indifférens.

Voici maintenant l'histoire des clefs de La Bruyère, telle que nous la donne son savant et consciencieux éditeur, M. G. Servois, dans l'édition complète qui vient d'enrichir la collection des *Grands Écrivains de la France*. Nous avons souvent parlé ici de cette magnifique collection, dirigée par le regrettable Adolphe Regnier, récemment enlevé aux lettres, et qui avait voué à cette œuvre, avec un zèle infatigable, ses dernières années; et c'est pour nous toujours un plaisir que d'étudier nos grands auteurs dans ces éditions si riches, si curieuses, si exactes, si pleines de détails nouveaux et piquans. Sous ce rapport, la récente édition de La Bruyère ne le cède à aucune autre, et nous n'aurons guère qu'à reproduire, en le coordonnant, le travail de l'éditeur.

Les clefs ne furent d'abord que des notes marginales écrites par des lecteurs du temps sur leurs exemplaires; et il reste encore aujourd'hui un certain nombre d'exemplaires avec de telles notes qui, d'ailleurs, nous dit M. Servois, se reproduisent presque toujours les mêmes. Bientôt, aux notes marginales, succédèrent les listes écrites que l'on se passa de mains en mains et qui étaient transcrites sur le livre même. L'une des plus anciennes de ces listes porte en effet ce titre : *Clef des Caractères de Théophraste*, 7e édition, Michallet, 1694. Il ne reste que deux de ces clefs manuscrites : celle que nous venons de citer et une autre formant un cahier relié de 61 feuilles in-4°, et ayant appartenu à la famille Cochin. Bientôt, ces clefs furent imprimées, et la première parut après la mort de La Bruyère, vers 1696 ou 1697. Depuis, toutes les grandes éditions de La Bruyère furent accompagnées de clefs. Dans la nouvelle édition que nous avons sous les yeux, les clefs sont accompagnées d'un commentaire suivi et approfondi où tous les documens contemporains, notamment les témoignages de Saint-Simon, sont rapprochés et critiqués.

Nous classerons les différens personnages dont il est question dans les clefs sous ces différens titres : les politiques, les courtisans, les financiers, le clergé et la magistrature, les écrivains

et enfin les femmes. C'est bien la comédie humaine (1) que nous avons sous les yeux. Donnons-nous-en le spectacle.

I.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par le grand roi. Il n'est pas besoin de clef pour savoir que le portrait du souverain tel qu'il est développé dans le dixième chapitre des *Caractères* n'est autre que le portrait de Louis XIV : « Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince et qui conserve le respect dans le courtisan; une parfaite égalité d'humeur; un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point; ne faire jamais ni menaces ni reproches; ne point céder à la colère et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant, le cœur ouvert, sincère, etc., dont on croit voir le fond;.. du sérieux et de la gravité;.. le choix des personnes et le discernement des esprits;.. ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain... et il me paraît qu'un monarque qui les rassemble est bien digne du nom de *Grand!* » Personne ne peut douter que ce ne soit très sincèrement que La Bruyère se livrait à cette apothéose. Il avait, comme tous les hommes de son temps, la foi dans la royauté et une admiration extrême pour le souverain; et, d'ailleurs, à cette période du règne, tout le monde en pensait autant. Cependant il est permis de croire que s'il écrivait ce magnifique éloge en toute conscience, ce n'était pas sans faire *in petto* quelques réserves; et ce satiriste, si cruel pour tous, ne pouvait pas avoir émoussé complètement tous ses traits à l'égard d'un seul. En tout cas, tout en se laissant aller avec candeur à l'enthousiasme de La Bruyère, il me semble qu'on est un peu plus tenté de pardonner aux acrimonieuses censures de Saint-Simon.

Après Louis XIV, Mme de Maintenon. C'est elle que l'auteur désigne dans cette maxime délicate : « Il ne manque rien à un roi que les douceurs d'une vie privée; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié et par la fidélité de ses amis. » C'était encore toucher plus près du but que de dire : « L'un des malheurs d'un prince est d'être souvent trop plein de son secret : son bonheur est de rencontrer une personne sûre qui

(1) C'est le titre même qu'un ingénieux écrivain, M. Édouard Fournier, avait donné à un livre qui a le même objet que ce travail. Il est intitulé *la Comédie de La Bruyère*. Il va sans dire que nous avons utilisé cet ouvrage, qui, d'ailleurs, avait déjà passé tout entier dans le commentaire de M. Servois.

l'en décharge. » On savait ne pas déplaire à Louis XIV par une allusion discrète à ses préférences de cœur, que la politique ne lui permettait pas de déclarer, mais qu'il aimait à voir reconnaître et approuver. A plus forte raison était-on sûr de ne pas déplaire par de telles allusions à la personne chargée d'un rôle auguste dont elle était aussi fière qu'ennuyée.

S'il n'y a pas de doute sur l'allusion à Louis XIV, il n'y en a pas davantage sur l'allusion opposée qui s'adresse manifestement à son grand ennemi, Guillaume III. On ne peut évidemment demander à La Bruyère l'intelligence des faits qui se passaient alors en Angleterre, de même que de nos jours on n'a pas toujours bien compris en Angleterre ce qui se passait en France. Que Guillaume III fût le représentant d'une nouvelle forme gouvernementale et le fondateur de la liberté politique, qui pouvait alors, du moins en France, deviner cela? Mais ce qui frappait tous les yeux, c'était l'ambition personnelle du prince qui, avant de conquérir l'Angleterre, avait d'abord étouffé la république dans sa patrie. C'était surtout l'immoralité de l'usurpateur qui détrônait son beau-père, d'une fille qui chassait son père pour lui prendre sa couronne. C'est sous ce double aspect que La Bruyère nous le dépeint : « Vous avez surtout un homme pâle et livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair et que l'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il vient de pêcher en eau trouble une île entière... Il a montré de bonne heure ce qu'il savait faire; il a mordu le sein de sa nourrice; elle en est morte, la pauvre femme; je m'entends, il suffit! » Quelques pages auparavant, La Bruyère mettait en scène le prince d'Orange lui-même et le faisait parler : — « Un homme a dit : Je passerai les mers, je dépouillerai mon père de son patrimoine; je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses états; et, comme il l'a dit, il l'a fait. » — Évidemment, voilà un caractère qui n'est pas une peinture abstraite, mais un vrai portrait. Il ne s'agit pas ici de l'usurpateur en général; il s'agissait d'un usurpateur en particulier. La Bruyère ne pouvait récuser l'application; il la faisait lui-même.

La Bruyère n'aurait pas désavoué davantage l'application du portrait d'Émile, qui n'est autre que le grand Condé : — « Émile était né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditations et d'exercice... Les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires,.. incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre,.. une âme de premier ordre pleine de ressources et de lumières;.. grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire,.. dévoué à l'état, à sa famille, au chef de sa famille, sincère pour Dieu et pour les hommes,.. vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus. » — Ce portrait peut être rapproché de celui de Bossuet; de part et d'autre,

les ombres font un peu défaut. Ces « moindres vertus » qui manquaient à Condé étaient encore d'assez grandes vertus. La défection à l'ennemi, le guet-apens de l'Hôtel-de-Ville, les concussions signalées par Mme de Motteville ne sont pas des péchés véniels (1). On comprend l'indulgence de La Bruyère. Il était de la maison du prince, le gouverneur de ses enfans; il était sous le charme; on avait oublié, peut-être n'avait-on jamais bien su ce qui s'était passé quarante ans auparavant.

Voilà, pour ce qui concerne les politiques, les applications certaines. En voici quelques-unes de plus douteuses; celle-ci, par exemple : « Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leurs vertus... Ils composent seuls toute leur race. » Ce passage s'applique-t-il au cardinal de Richelieu, comme le disent les clefs? Cela est possible; et même on ne saurait trop à quel autre l'appliquer. Cependant, le mot *exquis* paraît bien impropre pour caractériser le terrible cardinal; et quelque extension que l'on donnât alors au mot de *vertu*, il semble aussi que ce ne fût pas celui qui viendrait à l'esprit en pensant à Richelieu. Il y a plus de doutes encore sur le passage suivant, où il est question de la vraie et de la fausse grandeur : l'une, « libre, douce, familière, populaire; » l'autre, « farouche et inaccessible. » Devons-nous croire, comme le veulent des clefs, que La Bruyère ait pensé d'un côté à Turenne, et, de l'autre, à Villeroy? Mais pourquoi Turenne, plutôt que Condé ou même Louis XIV, ou plutôt pourquoi ne serait-ce pas l'idéal de la vraie grandeur dont quelques traits pouvaient avoir été pris çà et là? A qui encore faut-il penser à propos de ces personnages « qui ont été une fois capables d'une action héroïque, » et qui font ensuite passer le public « de la curiosité et de l'admiration à l'indifférence et peut-être au mépris? » Est-ce au duc d'Orléans, frère du roi, qui avait une fois gagné la bataille de Cassel? Est-ce à Jacques II, qui avait passé pour un héros, comme duc d'York, lorsqu'il commandait la flotte anglaise? Le premier est vraisemblable sans être certain. L'écrivain eût-il osé associer l'idée de mépris à celle d'un aussi grand prince? Est-ce à Colbert, comme il semblerait, que s'applique la maxime suivante : « Le panneau le plus délié et le plus spécieux qui ait été tendu aux rois par leurs ministres est la leçon qu'ils leur font

(1) Les mémoires du temps attribuent à Condé le guet-apens suivi d'incendie et de massacres qui eut lieu à l'Hôtel-de-Ville à la fin de la Fronde, et qui rappelle les scènes de la commune. (Voir Sainte-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, t. II, ch. XIX). Quant aux concussions, voici le témoignage de Mme de Motteville, dont tout le monde reconnaît la haute impartialité : « Les deux princes (Gaston et Condé), en prenant beaucoup d'argent, empêchaient (Mazarin) d'en user à sa fantaisie. Il n'était que le corsaire; et les princes étaient les *grands voleurs* qui ressemblaient à Alexandre. »

de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil! Une mine d'or, un Pérou pour ceux du moins qui ont su l'inspirer à leur maître! » Sans doute, la première partie de cette maxime ne peut guère viser que Colbert; mais a-t-on jamais mis en doute l'intégrité de ce ministre? Peut-être, comme le dit M. Servois, le remboursement des rentes de l'Hôtel-de-Ville, qui ruina tant de monde, fit-il courir à Paris dans la bourgeoisie, de mauvais bruits contre Colbert, dont La Bruyère serait ici l'écho. Dans d'autres cas, l'application paraîtrait évidente si les dates ne s'y opposaient et si les événemens n'eussent suivi La Bruyère au lieu de l'inspirer. Par exemple, ne serait-on pas porté à croire que l'original de Timante, abandonné dans sa disgrâce par les courtisans, mais auquel une pension et un nouveau poste ramènent la faveur, est Pomponne, disgracié en 1672 et redevenu ministre d'état en 1691? Mais ce portrait, étant de deux ans antérieur à cette dernière date, ne peut évidemment lui être applicable. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, qu'il n'y eût plusieurs personnages plus ou moins haut placés qui aient pu servir ici de prétextes et de modèles.

C'est bien, sans aucun doute, de Louvois qu'il s'agit dans la maxime 59 du chapitre sur *la Cour*. Mais il n'y est nommé qu'indirectement : « Celui qui dit : *Je dînai hier à Tibur*, ou *j'y soupe ce soir*, qui le répète, qui fait entrer le nom de Plancus dans les moindres conversations, qui dit : *Plancus me demandait; je disais à Plancus*,.. celui-là même nous apprend dans ce moment que son héros vient de nous être enlevé par une mort extraordinaire... Il accuse le mort, décrie sa conduite,.. lui ôte jusqu'à la science des détails, ne lui passe point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire un ennemi. » Plancus est évidemment Louvois : tous les traits s'appliquent à lui; mais ici le but de La Bruyère est moins peut-être de peindre un grand ministre qu'un plat courtisan. Quant à l'ingratitude qui est peinte ici, il est probable que beaucoup d'originaux ont posé devant le satiriste. De même pour ceux qui disent à l'avènement d'un ministre : *C'est mon ami; il m'est assez proche*, le fait a dû se produire plus d'une fois. On cite Villeroy, qui, lorsque Pelletier fut promu au contrôle général, s'écria qu'il en était ravi, « parce qu'ils étaient parens, » quoique ce ne fût pas vrai. Il est, d'ailleurs, peu important ici de savoir si tel personnage a été l'original de la copie; il suffit que l'on en puisse voir en lui une des épreuves. On rapproche aussi des noms de Xanthus et de Crassus (*Mérite personnel, 18*), ceux de Louvois et de son fils Courtenvaux; mais Louvois n'était probablement pas le seul ministre qui cherchât à pousser un fils incapable.

Après les rois et les ministres, c'est le tour des grand seigneurs, et surtout des princes du sang. C'est évidemment au prince de Conti que s'applique le passage suivant : « Il vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller la femme qu'il n'aimait pas ; » ce que La Bruyère cite non comme un exemple d'héroïsme, mais pour prouver que l'on fait souvent « par bienséance » ce que l'on ne ferait pas « par inclination et par devoir. » Et, en effet, le journal de Dangeau nous apprend que le 12 octobre 1685 « M. le prince de Conti a pris le parti de s'enfermer avec Mme sa femme (atteinte de la petite vérole), quoiqu'il ne l'eût jamais eue. » Il fut atteint lui-même le 1er novembre et mourut le 9. Mme de Sévigné fait allusion à cette mort dans une lettre du 24 novembre ; l'application n'est pas douteuse. Mais à qui La Bruyère s'adresse-t-il dans cette apostrophe célèbre terminée par le mot le plus sanglant : « Si vous êtes né vicieux, ô Théogène, je vous plains ; si vous le devenez par faiblesse... *souffrez que je vous méprise.* » Ce trait est bien fort, appliqué aux *enfans des dieux,* comme La Bruyère lui-même appelle les princes du sang. Cependant le nom de *Théogène* qui veut dire précisément la même chose (né des dieux), et cet autre trait : « D'un rang et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, » nous apprennent qu'il s'agit bien ici de la plus haute naissance, et, par conséquent, des princes du sang. Le morceau a été appliqué à Vendôme, l'un des plus vicieux de ce temps, et qui ne voyait que des gens obscurs, selon Saint-Simon. Mais Vendôme, à cette époque, était corrompu depuis longtemps, et n'était plus d'âge à recevoir des conseils, comme la suite du couplet en contient. Il est probable, au contraire, selon M. Servois, que ce passage renferme une leçon indirecte de La Bruyère à son ancien élève, le duc de Bourbon (1), alors âgé de vingt-trois ans, et sur lequel on pouvait espérer encore d'agir en lui rappelant quelques-unes de ses qualités : « Si vous êtes sage, tempérant, modeste, etc... » Saint-Simon dit également du duc de Bourbon qu'il n'eut pas d'amis, mais « des connaissances obscures, » ce qui semble bien se rapporter à ce que dit La Bruyère « de cette sorte de gens qui ont juré de vous corrompre. » Ici, il faut louer le philosophe d'avoir osé parler sur le ton d'un maître et de n'avoir pas fléchi devant la naissance et le rang.

Au-dessous des grands seigneurs nous rencontrons les courtisans, et avant tous le premier d'entre eux, dont la vie était bien l'exemple le plus extraordinaire des vicissitudes de la fortune chez es gens de cour. Qui ne reconnaîtrait Lauzun dans le portrait suivant : « Straton est né sous deux étoiles : malheureux, heureux

(1) On a pu supposer aussi qu'il s'agissait du duc d'Orléans, le futur régent.

dans le même degré. Sa vie est un roman ; non, il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures ; il a eu de beaux songes ; il en a eu de mauvais. Que dis-je? *On ne rêve pas comme il a vécu.* Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il n'a fait ; l'extrême et le médiocre lui sont connus, il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune... Il a exercé dans l'une et l'autre fortune le génie du courtisan... Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge ; et tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé ; une énigme, une question presque indécise. » Saint-Simon n'hésite pas à reconnaître Lauzun dans ce portrait ; car il écrit « qu'il a été un personnage si extraordinaire et si unique que c'est avec raison que La Bruyère a dit de lui qu'on ne rêve pas comme il a vécu. » Bussy, écrivant à Mme de Sévigné, appliquait à Lauzun un mot emprunté à un jeu du temps : « Je l'ai vu vif ; je l'ai vu mort ; je l'ai vu vif après sa mort. » Et Mme de Sévigné répondait : « J'admire l'étoile de Lauzun, qui veut encore rendre son nom éclatant quand il semble qu'il soit tout à fait enterré. » C'était, en effet, le moment où Lauzun revenait d'Angleterre, après la révolution de 1688, chargé de ramener en France la reine et le prince de Galles ; mais bientôt l'étoile pâlit de nouveau. « On lui ôte le romanesque et le merveilleux de l'aventure, elle est devenue quasi tout unie : voilà le monde et le temps. » Il est permis de croire que c'était encore à Lauzun que La Bruyère avait pensé dans une maxime antérieure qu'il a supprimée aux dernières éditions : « Une plus belle ressource pour un favori disgracié que de se perdre dans la solitude et de ne plus faire parler de soi, c'est d'en faire parler magnifiquement et de se jeter, s'il se peut, dans quelque haute et généreuse aventure. » On ne peut guère trouver que Lauzun auquel ce passage soit applicable. La Bruyère a dû le supprimer lorsqu'il lui eut consacré tout entier un nouveau portrait.

La Bruyère nous représente trois types différens de courtisans disgraciés : celui de Lauzun, qui se relève par quelque héroïque aventure ; celui de Vardes, qui traîne dans le monde les débris d'une faveur perdue ; et enfin celui du sage courtisan, qui choisit noblement la retraite et aime mieux disparaître tout à fait que de faire un nouveau personnage si différent du premier : « Il conserve le merveilleux de sa vie dans la solitude ; et, mourant pour ainsi dire avant la caducité, il ne laisse de soi qu'une brillante idée et une mémoire agréable. » Ces derniers traits ne peuvent guère mieux s'appliquer qu'à Bussy-Rabutin, que La Bruyère aimait à louer, parce qu'il avait été loué par lui. Bussy, en effet, avait été un des premiers à prendre connaissance du manuscrit des *Caractères* et à en présager le succès. La Bruyère le cite ailleurs avec Bouhours

pour un des juges du goût. Ici il le flatte en le louant d'une sagesse qu'il n'avait guère, mais qu'il affectait volontiers; car dans ses lettres à Mme de Sévigné ou à Mme de Scudéry, il se donne toujours pour un désenchanté qui place sa dignité dans la retraite, quels que fussent les amers regrets et les brûlans désirs que lui inspirent au fond les faveurs de la cour. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir que l'allusion de La Bruyère.

Un autre courtisan illustre de la cour de Louis XIV, aussi brillant que Lauzun, qui ne s'éleva pas si haut, mais qui ne tomba pas si bas, est La Feuillade. Deux passages de La Bruyère semblent lui être applicables, ou du moins lui ont été appliqués par les clefs. Voici le premier : « Quel moyen de vous définir, Téléphon? On n'approche de vous que comme du feu et dans une certaine distance, et il faudrait vous développer, vous manier pour porter de vous un jugement sain et raisonnable. » Le second passage, bien plus significatif, est celui-ci : « Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent et se brisent; ils parviennent en blessant toutes les règles de parvenir. » On comprend qu'il n'y ait pas beaucoup de choix pour découvrir ces courtisans extraordinaires : on ne peut guère en nommer qu'un ou deux, parmi les plus célèbres. Lauzun écarté (et beaucoup de traits du passage ne lui sont pas applicables), c'est le nom de La Feuillade qui se présente nécessairement, car personne n'a plus que lui porté la flatterie jusqu'à l'extraordinaire : « La Feuillade, dit La Fare dans ses *Mémoires*, fou de beaucoup d'esprit, continuellement occupé à faire sa cour, fit sa fortune par ses extravagances... Il imagina des choses à quoi tout autre n'eût jamais pensé, » par exemple l'expédition de Candie, qu'il fit à ses dépens. « Une des choses qui lui a le plus servi, ce fut de se brouiller alternativement avec tous les ministres. » Saint-Simon nous a laissé aussi de La Feuillade un portrait qui est le commentaire vivant du passage de La Bruyère : « De l'esprit, une grande valeur, une plus grande audace, une pointe de folie, gouvernée toutefois par l'ambition, avec une flatterie et une bassesse insignes pour le roi, firent sa fortune. Il a renouvelé les anciennes apothéoses fort au-delà de ce que la religion chrétienne pouvait souffrir. » On sait, en effet, qu'il avait élevé un autel au roi sur la place des Victoires. Enfin, Mme de Sévigné l'appelle « le courtisan passant tous les courtisans, » et Bussy, « un extravagant sachant faire des romans mieux que personne. »

Lauzun et La Feuillade sont les deux grands courtisans du siècle de Louis XIV, ceux qui ont mis de l'imagination dans leur vie et dans leurs ambitions : ce sont des romanesques. Voici maintenant le courtisan positif, le courtisan machine, gourmé, gonflé de ses

titres, servile observateur des rites, le maître des cérémonies par excellence, l'historiographe de la cour, le célèbre Dangeau. Peut-on le méconnaître dans le portrait suivant : « Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité... Il dit : *Mon ordre, mon cordon bleu*... Un Pamphile veut être grand ; il croit l'être, il ne l'est pas ; il est d'après un grand... Il est sévère et inexorable à qui n'a pas encore fait sa fortune... Il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et, s'il les trouve avec vous, il les coupe et vous les enlève... Les Pamphiles sont toujours sur un théâtre : gens nourris dans le faux et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels. » Sans doute, c'est bien là le portrait d'un courtisan en général ; mais Dangeau lui-même était le type du courtisan. Aussi tout le monde l'a-t-il reconnu. C'est le nom de Dangeau que donnent toutes les clefs. Comment ne pas reconnaître, en effet, celui que Saint-Simon nous peint « *chamarré de ridicules*,.. si plat, si fade, si grand admirateur de riens, pourvu que ces riens tinssent au roi ou aux gens en place, si bas adulateur, et, depuis qu'il s'éleva, si bouffi d'orgueil et de fadaises, si occupé à faire valoir ses moindres distinctions, qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire? »

Voici venir maintenant, par contraste, le courtisan grossier, débraillé, abusant d'une faveur qui ne vient pas de lui, dépenaillé, cassant les vitres, sorte de César de Bazan qui ne doit qu'à sa sœur, Mme de Maintenon, le droit d'être quelque chose en cour. C'est Théodecte, c'est-à-dire, suivant toutes les clefs, le chevalier d'Aubigné. La Bruyère a refait son portrait à plusieurs reprises : « J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate... Chacun a son fait... Il se met le premier à table et dans les premières places. Il mange, il boit, il conte, il plaisante et interrompt tout à la fois... Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas?.. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd et il l'offense ; les rieurs sont pour lui. » C'est sans doute du même personnage qu'il est question dans cet autre passage : « Le rebut de la cour est reçu à Paris dans une ruelle... Il est écouté, aimé ; il fait des jaloux et des jalouses ; on l'admire, il fait envie ; à quatre lieues de là, il fait pitié. » De ces portraits de La Bruyère rapprochez celui de Saint-Simon : « C'était un panier percé, fou à enfermer, mais plaisant avec de l'esprit et des saillies et des reparties auxquelles on ne se pouvait attendre... Avec le divertissant, il y avait beaucoup d'embarrassant à écouter tous ses propos, qu'on n'arrêtait pas où on voulait, et qu'il faisait à table, devant tout le monde, sur un banc des

Tuileries et dans la galerie de Versailles, où il ne se contraignait pas de dire *le beau-frère* en parlant du roi. » Cependant, un des traits de Saint-Simon ne s'accorde pas trop avec le portrait de La Bruyère : « Avec cela, bon et honnête homme, *poli*, et sans rien de ce que la vanité de la situation de sa sœur eût pu y mêler d'impertinent. » Une autre chronique de la cour nous le représente « passant sa vie dans la débauche et consumant ses rentes dans les sanctuaires de Vénus... Il a quelquefois d'heureuses saillies. A travers tous ses défauts, on découvre quelques rayons de grandeur, mais fort mal ménagés. »

Il n'y a pas de contraste plus grand que celui de Théodecte et d'Arsène. Ici, c'est le raffiné, le dégoûté, le juge exquis et impitoyable en matière de goût, le contempteur du genre humain, oublieux de ses propres faiblesses : « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes ; et, dans l'éloignement où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse... Il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir ; occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles... Il n'y a point d'ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde qu'il daigne lire ; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira pas. » Il n'y a qu'une voix sur l'original de ce portrait. Toutes les clefs, et nos meilleurs critiques (notamment Sainte-Beuve) l'appliquent sans hésiter à Tréville, célèbre parmi les courtisans, pour la haute affectation soit de goût, soit de sainteté ; car il avait eu des mouvemens et des retours, auxquels La Bruyère fait allusion lorsqu'il dit : « Il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent. » Ce cercle d'amis était la société de Port-Royal dont Tréville faisait partie, « élevé jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement. » Au moment de l'une des conversions de Tréville, Bourdaloue, toujours en guerre contre Port-Royal, le prit pour cible dans un de ses sermons ; et le portrait du prédicateur rappelle celui du satiriste. Il le plaçait au rang « des esprits superbes qui se regardaient et se faisaient un secret plaisir d'être regardés comme les justes, les parfaits, les irrépréhensibles, qui prétendaient avoir le droit de mépriser tout le genre humain, ne trouvant que chez eux la sainteté et la perfection. » En partant de cette peinture, Mme de Sévigné nous dit : « Il n'y manquait que le nom ; mais il n'en était pas besoin ; » et elle nomme Tréville sans hésiter. Cette hauteur dans la vertu, qui n'était pas exempte de rechutes, car Saint-Simon l'accuse d'être retombé dans un grossier épicurisme, Tréville la portait également dans le goût. Il est certain qu'on le comptait au premier rang parmi les juges ; Boileau lui trouvait une justesse

d'esprit admirable ; et ses amis de Port-Royal lui attribuaient plus d'esprit qu'à Pascal. Il mettait de la recherche jusque dans les repas, suivant Saint-Simon. Sainte-Beuve conjecture avec quelque vraisemblance que, pour lui avoir appliqué un portrait aussi incisif, La Bruyère a dû avoir quelque injure personnelle à venger.

Parmi les nombreuses peintures de La Bruyère, l'une de celles dont l'application est tout à fait certaine, c'est le caractère du *distrait*, de Ménalque, où tout le monde au XVIIe siècle reconnaissait le duc de Brancas. Ce portrait, par lequel La Bruyère s'est amusé lui-même et n'a cherché qu'à amuser le lecteur, est un peu une caricature ; il est trop prolongé ; on ne rit pas si longtemps d'une si longue suite de bévues toujours les mêmes : l'importance du travers n'est pas non plus en proportion avec l'étendue de la satire. Néanmoins on peut croire que La Bruyère, qui avait du goût, malgré la recherche de son esprit, et qui surtout aimait le court et le concis, n'a pas laissé sans raison cette longue plaisanterie dans son ouvrage: c'était un appât pour les esprits légers qui veulent rire et s'amuser : c'était une manière de les introduire dans son livre et de les y retenir, surtout les jeunes gens ; de même que Fénelon, pour plaire aux enfans, s'est amusé, dans ses fables, à la peinture un peu trop prolongée de l'Ile des plaisirs. Quoi qu'il en soit, Ménalque, c'est Brancas ; à côté des traits rapportés par La Bruyère, la chronique du temps en rappelle de tout pareils dans la vie de ce courtisan. On prétendait que, le jour de ses noces, il avait oublié son mariage, et que ce fut son valet de chambre qui vint le lui rappeler. Il était allé un jour, suivant Tallemant, en société avec son bonnet de nuit. Une autre fois il prit la reine mère, agenouillée dans l'église, pour un prie-Dieu, et se mit à genoux sur elle. Il écrivait à Mme de Villars et mettait l'adresse au mari. Mme de Sévigné rapporte de Brancas un grand nombre de distractions, celle-ci entre autres : « Brancas versa il y a trois ou quatre jours dans un fossé. Il s'y établit si bien qu'il demanda à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiraient de son service... Je lui mande ce matin que je lui apprenais qu'il avait versé. » Il est probable d'ailleurs que toutes les distractions rapportées par La Bruyère n'étaient pas empruntées à Brancas. On cite encore d'autres distraits célèbres, ne fût-ce que La Fontaine, qui part de Paris pour aller voir sa femme à Château-Thierry, et revient sans l'avoir vue, parce qu'elle était sortie. La Bruyère prit de toutes parts, et sans doute même y mit du sien. Brancas lui-même une fois connu par ses distractions, l'on mit sur son compte toutes sortes d'enfantillages, comme on a fait de nos jours pour le célèbre Ampère.

Le nom de Villeroy est souvent cité par les clefs, à propos de certains passages des *Caractères*. Mais il faut distinguer ici le père et

le fils. Le père avait été gouverneur de Louis XIV, et c'était un courtisan accompli, aussi bien pour la bassesse que pour la science du monde. Nous lui avons déjà vu appliquer ce mot à propos d'un nouveau ministre : *C'est mon ami*. Il disait cyniquement « qu'il faut donner le pot de chambre aux ministres quand ils sont en place, et le leur verser sur la tête quand ils n'y sont plus. » En même temps, sa vieille expérience du monde lui donnait une grande autorité, et on lui appliquait la maxime suivante : « Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une mémoire fidèle est un trésor inestimable ; il est plein de faits et de maximes... L'on y apprend des règles pour la conduite et pour les mœurs. » Le second Villeroy, également maréchal, le célèbre général connu par son incapacité et ses défaites, le courtisan frivole et superficiel, inepte dans les affaires, où il ne comprenait rien, au point d'embarrasser Louis XIV, qui avait de l'affection pour lui parce qu'ils avaient été élevés ensemble, serait, suivant les clefs, l'original de Ménippe : « Ménippe, dit La Bruyère, est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentimens et des discours, et il se sert si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé... C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après, bâille, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et *montre la corde*. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque. » Le portrait que Saint-Simon fait de Villeroy a de grandes analogies avec celui-là, même pour l'expression : « Il se piquait d'être honnête homme ; mais comme il n'avait pas de sens, il *montrait la corde* fort aisément... C'était toujours, hors des choses communes, un embarras et une confiance dont le mélange devenait ridicule... D'ailleurs, nulle chose que des contes de cour, d'aventures, de galanteries, nulle lecture, nulle instruction, ignorance crasse sur tout, plates plaisanteries, force vent et parfait vide. » Saint-Simon dit encore « qu'il se croyait affranchi de la politesse par le caractère des gens, » ce qui se rapporte très bien à ce trait de Ménippe : « Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras s'il doit rendre le salut. » Le trait final du portrait de La Bruyère est admirable : « Il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler. » Ici encore, c'est bien l'homme que nous montre Saint-Simon en l'appelant « un tissu de fatuité, de recherche et d'applaudissement de soi, de montre de faveur et de grandeur de fortune. »

Nous rencontrons enfin dans La Bruyère d'autres types de courtisans, aussi savamment démêlés que finement décrits : le courtisan insinuant, le courtisan orgueilleux, le courtisan enrichi. Voici le portrait du premier, qui serait celui de Lenglée : « Les cours ne

sauraient se passer d'une certaine espèce de courtisans, flatteurs, complaisans, insinuans, dévoués aux femmes... Ils font les modes, raffinent sur le luxe et les dépenses... Il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essaient... Dédaigneux et fiers, ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus... Ils ont l'oreille des plus grands princes, ne sortent pas du Louvre et du château, où ils agissent comme chez eux,.. personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent et qui sont sans conséquence. » Si l'on compare ce portrait à celui que Saint-Simon nous donne de Lenglée, on verra qu'ils se rapportent trait pour trait. « C'était un homme de rien, dont le père s'était enrichi... Il sut prêter de bonne grâce... Il fut des plus grosses parties du roi au temps de ses maîtresses... et il se trouva insensiblement de tous les voyages, de toutes les fêtes, lié avec toutes les maîtresses et avec toutes les filles du roi... fort bien avec les princes du sang... Il s'était rendu maître des modes, des fêtes, des goûts. » N'est-ce pas là le même homme ? D'ailleurs un trait particulièrement caractéristique se retrouve de part et d'autre. La Bruyère, parlant du commerce de ce genre de courtisans avec les femmes, ajoute : « Il leur souffle dans l'oreille des grossièretés. » Saint-Simon dit de son côté : « Il leur disait des ordures horribles. Quand il mourut, le monde y perdit du feu, des fêtes, des modes, et les femmes beaucoup d'ordures. » Il semble encore que Saint-Simon répète La Bruyère, et lui répond. Celui-ci avait dit que « les cours ne pouvaient se passer de cette espèce de courtisans. » Saint-Simon n'avait-il pas cette pensée en tête lorsqu'il écrit : « Une espèce comme celle-là dans une cour y est assez bien ; pour deux, ce serait beaucoup trop? »

Le courtisan orgueilleux décrit par La Bruyère a probablement pour original l'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre. A une époque où la fierté de la noblesse était chose commune, car La Bruyère l'avait raillée plus d'une fois, Clermont-Tonnerre s'était fait une réputation particulière d'orgueil et d'insolence, et il s'était formé une sorte de légende de ses traits de présomption, comme des distractions de Brancas. Il faut que le travers ait été poussé bien loin pour que Saint-Simon, si infatué lui-même des privilèges de la naissance, en ait été scandalisé. Voici d'abord le portrait tel qu'il est dans La Bruyère : « Un homme de la cour qui n'a pas un assez beau nom doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre ; il doit tenir aux princes lorrains, aux Rohan, aux Montmorency, et, s'il se peut, aux princes du sang ;.. faire entrer dans toutes les conversations ses aïeux paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades, avoir des salles parées d'arbres généalogiques ; se piquer d'avoir un ancien château

à tourelles et à mâchicoulis; dire en toute rencontre : *ma race, ma branche, mon nom et mes armes.* » N'est-ce pas là l'homme dont Saint-Simon nous dit de son côté : « Toute sa maison était remplie de ses armes jusqu'au plafond ; des manteaux de comte et de pair dans tous les lambris... et deux grandes cartes généalogiques avec le titre : *Descente de la très auguste maison de Clermont-Tonnerre des empereurs d'Orient*, et à l'autre : *Des empereurs d'Occident...* Il me montra ces merveilles, que j'admirai à la hâte, mais dans un autre sens que lui. »

Le courtisan enrichi par le mariage et par mésalliance était une espèce qui ne manquait pas d'originaux. Aussi lorsque La Bruyère écrit : « Epouser une veuve, en bon français, signifie faire sa fortune, » on n'était pas embarrassé de nommer quelques courtisans, par exemple le comte de Marsan, qui avait épousé non pas une veuve, mais deux veuves, et en avait même manqué une troisième. Une première fois déjà, âgé de vingt-sept ans, il avait courtisé la veuve du maréchal d'Aumont, qui en avait soixante-cinq, et voulait lui donner son bien. Mme de Sévigné dit qu'il fit comme Lauzun, et manqua l'occasion. Mais il avait cette vocation ; car, après ce premier échec, il épousa en premières noces la veuve du maréchal d'Albret, riche, laide et maussade. » Il était lui-même, dit Saint-Simon, « jeune, avide et gueux. » Elle lui donna tout son bien par contrat de mariage ; mais elle fut la dupe de sa sotte passion ; son mari « la laissa dans un coin de la maison avec le dernier mépris et dans la dernière indigence. » Après la mort de cette première femme, Marsan se remaria encore avec une veuve, celle de Seignelay, qui lui apporta encore 65 mille livres de rentes. Saint-Simon n'a pas de termes pour peindre la bassesse de ce personnage : « Il était l'homme de la cour le plus bassement prostitué à la faveur et aux places, le plus lâchement avide à tirer de l'argent de toutes mains, qui toute sa vie avait vécu des dépouilles de l'église, des femmes, de la veuve et de l'orphelin, surtout du sang des peuples. »

Les comparaisons précédentes nous montrent, à ce qu'il nous semble, qu'il y a eu dans La Bruyère beaucoup plus d'allusions précises et personnelles que l'on ne le croirait d'après ses désaveux. Les rencontres que nous avons signalées ne sont pas fortuites. Dans le fond, La Bruyère n'était peut-être pas aussi fâché qu'il en a l'air des applications que l'on faisait de ses portraits. Si l'on réfléchit qu'il a donné lui-même huit éditions de son livre, et chacune enrichie de nouveaux portraits, on devine quelle arme il a eue entre les mains dans les dernières années de la vie pour se faire respecter. Que de saluts et de politesses n'a-t-il pas dus à la crainte de figurer dans une édition suivante, et d'avoir sa place

dans les clefs ! Qu'un sage, regardé de haut par de sots et vaniteux courtisans, se soit armé contre eux de ce genre de défense, on le comprend, et on ne peut pas lui en trop vouloir pour cela. Quand on lit de près les *Caractères*, on est frappé de ce mépris des grands qui devance Beaumarchais et trouve pour s'exprimer des traits encore plus sanglans. Que de fois le philosophe n'a-t-il pas dû dire tout bas : *Tandis que moi, morbleu !..* Les *Caractères*, comme les comédies de Molière, sont une revanche de l'esprit contre la naissance. Sans doute, c'est un moraliste qui parle, ce n'est pas un révolutionnaire; mais c'est toujours la morale qui commence la ruine des institutions.

II.

Les courtisans avides et les nobles enrichis nous conduisent, par une transition naturelle, aux bourgeois gentilhommes, aux hommes d'affaires et aux hommes d'argent. On voit par La Bruyère que M. Jourdain a dû avoir beaucoup d'originaux dont on prononçait les noms : « Sylvain, de ses deniers, a acquis de la naissance et un autre nom ; il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payaient la taille ; il n'aurait pu autrefois entrer page chez Cléopâtre, et il est son gendre. » Sous ce portrait, on plaçait le nom d'un fameux partisan, appelé George ou Gorge, qui avait acheté le marquisat d'Entragues, et épousé Mlle de Valençay, fille du marquis de ce nom, autre personnage du même genre. « On ne peut mieux user de la fortune que Périandre ; il a commencé par dire : *Un homme de ma sorte* ; il passe à dire : *Un homme de ma qualité...* Tout se soutient dans cet homme ; rien ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, *qu'il a payée* (1). » Il n'était pas bien nécessaire de chercher un modèle à ce portrait. Il devait y en avoir plusieurs. Ceux que l'on propose (Lenglée, Pussort) ne répondent qu'imparfaitement au signalement. Ainsi du portrait de Chrysippe, « homme nouveau et le premier noble de sa race... Il arrive à donner à l'une de ses filles pour sa dot ce qu'il désirait lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie. » Il n'y a pas là de quoi caractériser un homme. Voici un portrait plus accusé : « Sosie, de la livrée, a passé par une petite recette à une sous-ferme, et par les concussions, les violences,.. il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade. Devenu noble par une charge, il ne lui manquait que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige. » Il doit y avoir là sans doute

(1) Voilà l'original du fameux mot de Beaumarchais : « Nul ne peut me contester ma noblesse, *car j'en ai la quittance.* »

quelque allusion : mais on cite plusieurs noms. Le plus connu est celui du fameux Gourville, domestique de Condé : mais sa fortune avait été bien plus rapide et bien plus éclatante ; il avait rendu de grands services et il était d'une grande capacité. La Bruyère d'ailleurs aurait-il traité aussi injurieusement quelqu'un de la maison de Condé ? Il est probable que ce sont là des portraits généraux, pour lesquels il a pris, comme il le dit lui-même, un trait ici et un trait là, sans faire poser personne en particulier. J'en dirai autant de Crésus : « De toutes ses immenses richesses, que le vol et la concussion lui avaient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer. » On nomme plusieurs partisans ; mais le fait a dû se présenter souvent. Le partisan Aubert, enrichi sous Fouquet, répond à peu près au personnage, sauf qu'au lieu de se ruiner, on dit qu'il avait été ruiné par la chambre de justice qui l'avait taxé en 1666. Il mourut, dit-on, dans un grenier. Il avait bâti au Marais un hôtel, que l'on appelait l'*Hôtel salé* (1), parce qu'il en avait gagné l'argent par l'impôt sur le sel. On nomme également plusieurs dames, comme répondant au portrait d'Arfure : « Arfure cheminait seule vers le grand portique... Sa vertu était obscure et sa dévotion comme sa personne. Son mari est entré dans le huitième denier. Quelle monstrueuse fortune !.. Elle n'arrive à l'église que dans un char : on lui porte une lourde queue... Il y a brigue parmi les prêtres pour la confesser. » Ce serait, dit-on, Mme de Belzani, ou Mme de Courchamp ; mais ici les applications doivent se perdre dans la foule. C'est aussi vouloir chercher des clefs quand même, que de mettre un nom propre sous cette maxime : « Tel, avec deux millions de rente, peut être pauvre chaque année de 500 mille livres. » Heureux le XVIIe siècle, si Seignelay eût été le seul auquel une pareille maxime pût s'appliquer ! La Bruyère dit encore : « Il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune ! » On cite beaucoup d'exemples pris dans les hommes d'affaires du temps. Lenoir : André Levieux, Doublet. Soit ; mais autant pour nous les prendre de nos jours. Ce sont là des vérités de tous les temps dont les originaux sont innombrables : ce ne sont plus des portraits. A plus forte raison, hésitera-t-on à prononcer le nom de Racine, malgré quelque analogie superficielle, à propos de cette pensée : « Les hommes pressés par les besoins de la vie, et quelquefois par le désir de la gloire, cultivent des talens profanes, et les quittent ensuite par une dévotion discrète qui ne leur vient qu'après qu'ils ont fait leur récolte, et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie. » Mais La Bruyère était lié avec Racine et Boileau, et s'il a pensé au premier en écri-

(1) C'est l'*Hôtel Juigné*, occupé plus tard par l'École centrale.

vant ces lignes, il faudrait dire que l'amitié n'empêchera jamais nos moralistes de se permettre un trait méchant pour arrondir leur phrase : ce qui pourrait fournir un portrait dont La Bruyère serait le modèle au lieu d'en être l'auteur. Mais nous aimons mieux penser, malgré les apparences (1), que La Bruyère a parlé en l'air et sans allusion personnelle. Plus grave et plus violente est l'apostrophe suivante : « Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt... De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être hommes ; ils ont de l'argent. » Les clefs nomment ici, parmi les partisans, Berthelot père, fournisseur et commissaire-général des poudres ; mais peut-être est-ce injuste ; car le roi, suivant Dangeau, l'estimait assez, et disait de lui qu'il était « l'homme d'affaires le plus capable de faire les recouvremens sans tourmenter les peuples. » Ce dernier trait lui ferait plutôt de l'honneur. On voit combien ici les noms sont difficiles à appliquer. On connaît le morceau d'un ton si solennel et si préparé qui commence par ces mots : « Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire » et qui se termine ainsi : « Un pâtre achètera un jour à deniers comptans cette royale maison... » Est-il vrai que Zénobie soit Catherine de Médicis, et que le pâtre enrichi soit Gourville ? Nous n'oserions pas l'affirmer. On connaît aussi le fameux portrait du riche et du pauvre, de Giton et de Phédon. On se donne la peine de chercher un nom pour Giton : et l'on nomme Barbezieux. Mais le portrait qu'en trace Saint-Simon n'a que peu d'analogie avec celui de Giton : « C'était un homme d'une figure frappante, extrêmement agréable, fort mâle, avec un visage gracieux et aimable... Personne n'avait autant l'air du monde, les manières d'un grand seigneur. » Est-ce là ce Giton que La Bruyère nous représente « le visage plein, les joues pendantes, l'estomac haut » qui « déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit, » qui « crache fort loin et éternue fort haut, » qui « dort le jour et dort la nuit. » Il s'agit ici d'un riche vulgaire et grossier, et non d'un homme de cour. C'est là évidemment un portrait anonyme. D'ailleurs, si l'on donne un nom à Giton, pourquoi n'en pas donner à Phédon ? Le parallèle seul, un peu trop balancé, et même surchargé quelque peu de rhétorique, prouve qu'il s'agit ici de personnages de convention.

Il y a plus de vraisemblance dans les applications que l'on a faites des personnages que La Bruyère appelle les Sannions : « J'en-

(1) Il faut reconnaître qu'une satire semblable circulait dans le public, comme le prouvent ces vers du duc de Nevers :

Ces illustres du temps, Racine et Despréaux
Sont du mont Hélicon les fermiers généraux.

tends dire des Sannions : Même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette... Ils ont, avec les Bourbons, sur une même couleur un même métal; ils portent, comme eux, deux et une... Je dirais volontiers aux Sannions : Votre folie est prématurée; attendez au moins que le siècle s'achève sur votre race. Ceux qui ont vu votre grand-père ne sauraient vivre longtemps. Qui pourra dire comme eux : Là il étalait et vendait très cher? » Non-seulement les clefs, mais divers contemporains de La Bruyère nomment ici les Leclerc de Lesseville, bourgeois enrichis et anoblis. D'Hozier, l'historiographe de la noblesse de France, le grand expert des origines et des naissances, dit, à propos des Leclerc de Lesseville : « Voyez les railleries que fait La Bruyère de cette prétendue noblesse dans ses *Caractères* (1)? » Mme du Prat, dans ses *Notes sur les tableaux du château de La Goupillère*, dit également que les Leclerc de Lesseville sont les personnages que La Bruyère « a si joliment peints et si malignement traités » sous le nom des Sannions. Ces Lesseville descendaient, dit-on, d'un tanneur du Mans. Ils étaient dans les parlemens : « Ils vivent tous, disent les clefs, de bonne intelligence, portent les mêmes livrées. Ils ont pour armes trois croissans d'or en champ d'azur. De ces deux branches sont venus MM. de Lesseville... La branche cadette a chargé son écu d'un lambel. »

On comprend aisément pourquoi les travers des financiers et des riches se prêtent moins aux applications personnelles que les gentilshommes et les courtisans : c'est que cette classe était trop nombreuse pour qu'il n'y eût pas un grand nombre de types pour les travers les plus communs. Peut-être aussi La Bruyère les voyait-il de moins près que ceux de la cour; au lieu d'individus, il peignait surtout des généralités. Enfin, les personnages désignés nous sont la plupart du temps peu connus et l'on ne peut guère vérifier la ressemblance. Il n'en est plus de même pour la magistrature et le clergé. Ici nous trouvons, quoique en petit nombre, des personnages plus caractérisés et plus en vue, parce qu'ils sont en contradiction avec l'esprit de leur classe. Les allusions se présentent donc avec un caractère plus accusé et plus reconnaissable. Par exemple, un magistrat ayant la manie de la chasse pouvait être alors un type original et remarqué : « Un autre, avec quelques mauvais chiens, aurait envie de dire : *Ma meute!*.. Il se mêle avec les piqueurs; il a un cor... Il oublie lois et procédures : c'est un Hippolyte... Le voyez-vous, le lendemain, à la chambre où l'on va juger une cause capitale, il se

(1) *Mémoire sur les véritables origines de Messieurs du Parlement.* Disons cependant que la note n'est pas de d'Hozier et qu'elle n'est qu'en marge d'une copie de ce mémoire.

fait entourer de ses confrères; il leur raconte comment il n'a point perdu le cerf de meute; l'heure presse, il achève de leur parler des abois et de la curée et il court s'asseoir avec les autres pour juger.» Ce magistrat chasseur, suivant les clefs, serait le président Le Coigneux, qui aimait beaucoup la chasse; il avait un gros équipage à sa terre de Morfontaine, où il allait quand le palais le permettait. A côté du magistrat chasseur, La Bruyère nous décrit le magistrat petit-maître, dont l'original n'est pas non plus douteux. C'est le président de Mesmes. Voici la peinture de La Bruyère : « Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux que l'on nomme les *petits-maîtres*... Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire : la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage... Copies fidèles de très mauvais originaux. » Le jeune président de Mesmes, âgé de vingt-sept ans, nommé par les clefs, répond très bien à ce portrait, s'il faut en croire Saint-Simon, qui semble reproduire trait pour trait sur lui en particulier ce que La Bruyère dit en général : « Toute son étude fut celle du grand monde, à qui il plut et fut mêlé dans les meilleures compagnies de la cour, et des plus gaillardes. D'ailleurs il n'apprit rien et fut extrêmement débauché... Devenu président, il ne changea guère de vie... Grand brocanteur et panier percé... C'en est assez sur ce magistrat, qui, à toute force, voulait être homme de qualité et de cour, et qui se faisait souvent moquer de lui. » De tels travers ne doivent être considérés, sans doute, que comme une exception dont on peut trouver des exemples dans tous les temps. Mais que dirions-nous, aujourd'hui, d'un président de vingt-sept ans? En regard du magistrat petit-maître se place le magistrat hypocrite, dont la fausse humilité cache l'orgueil et la bassesse : « C'est pure hypocrisie, dit La Bruyère, à un nom d'une certaine élévation de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et que tout le monde lui cède... Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui... La modestie est plus amère aux gens d'une condition ordinaire. » Saint-Simon, dans le portrait qu'il nous donne d'Achille de Harlay, semble encore ici servir de preuve et de confirmation à l'allusion de La Bruyère : « Issu de ces grands magistrats, dit-il, Harlay en eut toute la gravité, qu'il outra en cynique, en affecta le désintéressement et la modestie, qu'il déshonora l'un par la conduite, l'autre par un orgueil raffiné, mais extrême, qui, malgré lui, sautait aux yeux... Il se tenait et marchait un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, et rasait toujours les murailles pour se faire faire place avec plus de bruit et n'avançait qu'à force de révérences respectueuses, et comme hon-

teux, à droite et à gauche, à Versailles. » On attribuait aussi au même personnage l'ostentation et la gloire des bonnes actions, que La Bruyère censure dans l'article suivant : « Aristarque se transporte dans la place avec un hérault et une trompette. Celui-ci commence : Écoutez, peuple ; Aristarque, que vous voyez ici présent, va faire demain une bonne action. » Même allusion dans le passage suivant : « Les meilleures actions s'altèrent et s'affaiblissent par la manière dont on les fait, et laissent même douter des intentions. » On rapportait, en effet, que le président de Harlay, ayant reçu un legs de 25,000 livres du président de La Barroir, se transporta à Fontainebleau, où était la cour, et là, devant notaire, il déclara donner cette somme aux pauvres. Mme de Sévigné rapporte aussi de lui plusieurs belles actions publiques ; mais elle les admire, semble les prendre au sérieux et n'y met aucune allusion ironique. « Franchement, ma fille, voilà ce que j'envie, voilà ce qui me touche jusqu'au cœur, de voir des âmes de cette trempe. » Mais Mme de Sévigné était une bonne âme ; elle croyait facilement au bien. Saint-Simon, au contraire, pousse tout au noir, et il nous fait de Harlay un portrait hideux : « Une austérité pharisaïque le rendait redoutable... D'ailleurs sans honneur effectif,.. sans mœurs dans le secret, sans probité qu'extérieure, sans humanité même ; en un mot, un hypocrite parfait. »

Ce sont là les seules figures de magistrats qu'on puisse retrouver avec quelque vraisemblance dans les peintures de La Bruyère. Les portraits relatifs au clergé ne sont guère plus nombreux. Voici, par exemple, le prêtre libertin, dont l'original est encore un Harlay : « Il en coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut... Ce vice est souvent celui qui convient le moins à leur état... On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés, plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fidèles à leurs devoirs... On veut seulement qu'ils ne soient point amoureux. » Il est évident que ce passage ne peut s'appliquer qu'à un membre du clergé ; et, tout en le critiquant sur un point délicat, La Bruyère le relève sur le reste, en reconnaissant qu'excepté ce point, l'objet de sa critique a pu s'enrichir de mille vertus, et qu'on n'a pas à lui demander d'être plus fidèle à ses devoirs. Enfin, il semble bien qu'il s'agit de quelqu'un de public et dont le travers est très connu. Or, voici ce que rapporte de Harlay, archevêque de Paris, le chansonnier Maurepas : « Mlle de Varennes, est-il dit, manière de courtisane dont l'archevêque de Paris était amoureux au vu et au su de tout le monde. Il allait publiquement souper chez elle, et elle venait souper à l'archevêché. Ils ne se quittaient que fort tard. Il lui donnait un argent considérable. » Bussy parle de cette intrigue dans une lettre du 15 janvier 1680, et

l'abbé Blache dans un passage de ses *Mémoires* (1). On parle également de Mme de Bretonvilliers et de Mme de Lesdiguières. Saint-Simon, à propos de son oraison funèbre par le père Gaillard, s'exprime ainsi : « La matière était plus que délicate. Le célèbre jésuite prit son parti ; il loua tout ce qui méritait de l'être, puis tourna court sur la morale. Il fit un chef-d'œuvre d'éloquence et de piété. » Le clergé nous offre encore à cette époque le type intéressant et romanesque du libertin converti. « L'on en voit d'autres, dit La Bruyère, qui ont commencé leur vie par les plaisirs,.. que les disgrâces ont rendus religieux, sages, tempérans : ces derniers sont pour la plupart de grands sujets sur lesquels on peut faire beaucoup de fond. » On cite ici, dans les clefs, l'abbé de Rancé ; et, malgré l'opinion de M. Servois, il nous semble que ce nom n'est pas mal trouvé. Il est d'ailleurs probable qu'il y avait alors beaucoup d'exemples de ce genre. Les conversions étaient fréquentes ; et si un Pascal, un Racine ont passé par cette crise, beaucoup d'autres en ont pu faire autant. Mais l'abbé de Rancé est le type le plus tranché d'une conversion radicale, semblable à celle de saint Augustin, et passant d'une vie de plaisir à une vie d'abnégation absolue. Tout ce que l'on peut dire, c'est que précisément les expressions de La Bruyère ne sont pas tout à fait assez fortes pour convenir à une révolution si remarquable. Dans un ordre d'allusions plus triviales et plus légères, nous trouvons le prêtre égoïste et glouton, que La Bruyère nous dépeint en ces termes : « Gnathon ne vit que pour soi... non content de remplir à table la première place, il occupe à lui seul celle des autres. » Gnathon serait, dit-on, l'abbé Dance, le même que Boileau aurait peint dans *le Lutrin* sous le nom du chanoine Évrard : » Il eût mangé, disait Despréaux, des cerneaux à la fourchette. Il avait un surtout qu'il passait par-dessus ses habits, quand il se mettait à table, pour les préserver de la graisse et des sauces et manger plus vite. Allait-il manger en ville, il faisait porter cet habit de table. » Le portrait du bavard aurait pu être pris sans doute dans quelque classe que ce soit de la société ; le modèle choisi par La Bruyère serait, dit-on, un ecclésiastique ; mais, comme ce portrait est imité de Théophraste, il n'est pas probable que celui-ci ait pensé à l'abbé de Vassé, que l'on cite comme le portrait du bavard. C'est cependant ce que nous dit Mme de Prat. Elle reconnaît dans ce portrait, avec les clefs, son vieil ami et défunt cousin, « l'abbé de Vassé, qui a laissé dans la famille la ridicule réputation d'un bavard à outrance et d'un vaniteux excessif. » Plus intéressant et plus probable est le portrait du prêtre intrigant, dans lequel toutes les clefs reconnaissent Théo-

(1) Voyez *Revue rétrospective*, t. I, p. 165.

phile de la Roquette, évêque d'Autun, l'original bien connu de Tartufe. Voici le passage de La Bruyère : « Il n'y a point de palais où il ne s'insinue... Il entre dans le secret des familles ; il est quelque chose dans tout ce qui leur arrive... ce n'est pas assez pour remplir son ambition que le soin de dix mille âmes. Il y en a d'un plus haut rang... Il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation et de manège. » Ici Saint-Simon est encore le commentateur de La Bruyère : « Tout sucre et tout miel, lié aux femmes importantes de ce temps-là, et entrant dans toutes les intrigues; — toutefois grand béat. C'est sur lui que Molière prit son Tartufe, et personne ne s'y méprit... Tout lui était bon à espérer, à se fourrer, à se tortiller. » Terminons enfin cette galerie de portraits ecclésiastiques par celui du moine à la mode, si connu de nos jours, mais qui n'était nullement ignoré au temps de La Bruyère : on y voit peinte au vif la lutte du moine et du prêtre, qui certainement existe encore aujourd'hui, mais souterraine et secrète, tant le moine a pris d'ascendant : « Dans ces jours que l'on appelle saints, dit La Bruyère, le moine confesse pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adhérens. N'y a-t-il point dans l'église une puissance à qui il appartient de faire taire les parties ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *barnabite?* » Il y a ici une allusion évidente. Pourquoi ce nom du barnabite, et pourquoi le souligner s'il ne s'agissait que du moine en général? On paraît d'accord que le moine en question serait le père La Combe, le confesseur de Mme Guyon. Il était, en effet, barnabite et, pendant un temps, très à la mode. L'allusion est d'autant plus vraisemblable que La Bruyère, on le sait, s'était beaucoup occupé du quiétisme. Il y a, certes, lieu de s'en étonner. Comment et pourquoi cet humoriste, ce satirique mondain s'est-il pris d'un intérêt si vif pour la plus âpre des controverses théologiques, au point de lui consacrer neuf dialogues d'une longueur et d'une froideur insupportables (1)? On ne saurait répondre à cette question. La biographie de La Bruyère est trop mal connue, sa personne nous est trop obscure pour que nous puissions nous expliquer cette singulière passion de théologie. Quoi qu'il en soit, le fait suffit pour nous faire comprendre qu'il ait pu s'intéresser particulièrement au barnabite, et nous signaler la lutte des séculiers et des réguliers dans le gouvernement des consciences. Après tant d'amères censures, relevons enfin chez La Bruyère un hommage

(1) Dans ces longs et fastidieux *Dialogues sur le quiétisme*, je n'ai trouvé qu'un trait digne de La Bruyère; mais il est bien piquant. Une pénitente se plaint à son directeur de son mari, qui n'est pas assez dévot, et elle en dit pis que pendre : « Ma fille, dit le directeur, il ne faut haïr personne, pas même son mari. — O mon père! répond-elle, *je le hais en Jésus-Christ.* » — (Dialogue III, p. 584, t. II des *OEuvres.*)

rendu à la vertu; c'est le portrait du vrai dévot, « qui prie autrement que des lèvres, hors de la présence du prince. » Tout le monde nomme ici le duc de Beauvilliers, l'ami de Fénelon, le gouverneur du duc de Bourgogne, celui dont Saint-Simon a fait un si beau portrait, « ne montrant pas sa dévotion, sans la cacher aussi et sans incommoder personne. » Enfin, pour en finir avec la religion, n'oublions pas le libre penseur ou, comme on disait alors, le libertin : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages et perdent le peu de religion qui leur restait. Ils voient de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le choix des étoffes,.. ils sortent sans emplettes. » Ce passage, sans aucun doute, s'applique, comme le pense M. Servois, au célèbre Bernier, le voyageur, l'ami de Molière, l'élève et l'abréviateur de Gassendi, le collaborateur de Boileau dans *l'Arrêt burlesque*. Bernier est déjà l'homme du XVIIIe siècle : c'est un sceptique, et il a, dans ses voyages, perdu le peu de religion qu'avait pu lui laisser son goût pour Épicure.

La Bruyère, malgré son humeur mordante, sa misanthropie, ses traits amers et profonds, n'en reste pas moins l'homme du XVIIe siècle, l'élève de Descartes et de Pascal, le chrétien croyant à la religion comme il croyait à la monarchie. Nous avons peine à croire aujourd'hui à cette simplicité de l'âme dans un homme qui déchire tous les voiles quand il s'agit des mœurs et des personnes. Et cependant, il n'y a pas à douter, La Bruyère croyait; il croyait même plus simplement que Pascal, et n'a pas connu les troubles étranges que celui-ci a traversés. C'est très sincèrement, et non pour couvrir ses satires, que La Bruyère termine son livre par un chapitre contre ces esprits forts « que l'on n'appelle ainsi, dit-il, que par ironie. » La Bruyère est un moraliste bien plus profond que Voltaire, mais il n'a rien de voltairien. Il est du monde de Bossuet et de Fénelon, de Racine et de Boileau, de Mme de Sévigné, de ce monde où l'on avait tant d'esprit et où l'on croyait pourtant. Il protestait contre la dévotion de cour, les lâches démonstrations des courtisans; mais il détestait et flétrissait à la fois les « deux sortes de gens qui fleurissent dans les cours, les libertins et les hypocrites. » Tel est le genre de libre pensée qu'a connu le XVIIe siècle : un La Rochefoucauld, un Pascal, un La Bruyère, étaient certainement des esprits bien autrement hardis et profonds qu'un Bernier, un Guy-Patin, un Gabriel Naudé, un Lamothe-le-Vayer; et cependant ceux-ci déjà représentaient le siècle nouveau, celui qui allait s'ouvrir après eux; ils allaient triompher à leur tour avec Bayle et Voltaire. Voilà ce que La Bruyère ne pouvait deviner. Il fut le dernier apologiste; après lui, pendant un siècle, il n'y en eut plus.

III.

Nous laisserons de côté la manie des collectionneurs que La Bruyère s'est amusé à ridiculiser pour amuser son public, et qui suggèrent aux auteurs de clefs un certain nombre de noms inconnus et peu intéressans ; et nous terminerons cette étude par les deux classes d'allusions qui ont, je crois, le plus d'intérêt pour nous : les écrivains et les femmes.

Les allusions littéraires à des personnages connus sont fréquentes chez La Bruyère, et dans beaucoup de cas, d'une application certaine ou très probable. Par exemple, nul doute que la pensée suivante ne vise Racine et Boileau : « Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes ; mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause. » En effet, Boileau dans ses *Réflexions sur Longin*, Racine dans sa préface d'*Iphigénie*, avaient pris position dans la fameuse querelle. Ils s'étaient déclarés contre Charles Perrault, le chef du parti des modernes. Il est bien probable aussi que c'est à Perrault lui-même que s'appliquent les deux pensées suivantes : « Un auteur moderne prouve que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple : il tire la raison de son goût particulier et l'exemple de ses ouvrages. Il avoue que les anciens ont de beaux traits ; il les cite, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique. » Cependant M. Servois fait ici quelques objections sérieuses. Le second volume du *Parallèle* (1690), où Perrault cite les extraits des anciens, n'était pas paru lors de la quatrième édition des *Caractères* (1689), où se trouve déjà cette pensée. D'un autre côté, on ne voit pas trop comment Perrault aurait pu tirer de ses propres ouvrages des preuves de la supériorité des modernes sur les anciens. L'éditeur propose, en conséquence, Fontenelle ou Tassoni. Il nous semble néanmoins probable que La Bruyère s'est surtout, dans sa critique, préoccupé de trouver un trait final, sans regarder de trop près à la justesse de l'application ; et dans ce sens, c'était bien le chef des modernes qu'il devait avoir dans l'esprit. D'ailleurs, même dans le premier volume des *Parallèles*, n'y a-t-il pas déjà quelques beaux traits des anciens, cités par l'auteur?

A qui La Bruyère a-t-il pensé dans la maxime suivante : « Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire ; les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » Les clefs ne donnent ici qu'une indication absurde, celle d'un certain Le Noble, auteur de pasquinades absolument inconnues. On a quelquefois pensé que La

Bruyère, dans ce passage, s'était désigné lui-même, et avait voulu signaler les entraves que son esprit critique trouvait dans les mœurs, les idées, les institutions du temps. Un pénétrant critique, M. Ernest Havet, a solidement réfuté cette interprétation. Il objecte que La Bruyère ne s'est pas du tout interdit les grands sujets, qu'il n'a jamais prétendu faire de la satire, que rien ne donne à penser qu'il fût plus hardi au fond qu'il ne l'a été en réalité, par exemple révolutionnaire en politique, incrédule en religion : enfin il n'eût pas osé, en parlant de lui-même, vanter la beauté de son génie et de son style. M. Havet, auquel se rallie sans hésiter M. Servois, croit que l'allusion vise directement Boileau, dont le nom seul rappelle par lui-même l'idée de la satire, qui a essayé de toucher à de grands sujets, mais les a à peine entamés, qui relève par la beauté du style des choses petites et communes. « Au fond, dit M. Havet, il me paraît que ce penseur avancé et décisif estimait que la satire de Boileau manquait d'originalité et d'audace; ce qu'il admirait dans Boileau, c'était la verve de l'écrivain et le relief de ses vers. » Rien de plus net et de plus probant. Cependant ne serait-il pas permis de dire aussi que La Bruyère, en visant directement Boileau, n'a pas été sans quelque arrière-pensée relative à lui-même? Pourquoi aurait-il dit : *chrétien et Français*, s'il n'avait eu conscience que ces deux qualités ôtaient à l'écrivain une grande liberté? Et ce manque de liberté, il avait bien pu le sentir pour lui-même aussi bien que pour les autres. Qui peut dire, s'il eût été entièrement libre, qu'il n'eût pas désavoué les abus et les excès de la puissance royale tout en la respectant et l'admirant? S'il s'est permis quelque allusion à Mme de Maintenon, croit-on qu'il se fût privé d'une allusion à Mme de Montespan, s'il avait pu la hasarder? Croit-on que les bâtards royaux n'auraient pas pu lui inspirer des sentimens analogues à ceux qu'a exprimés plus tard Saint-Simon avec tant de virulence? Est-il bien certain qu'il n'y eût pas dans l'arrière-fonds de ces esprits si soumis le sentiment qu'un pouvoir sans limites est quelque chose de bien au-dessus des forces de la nature humaine? Au moins, comme moraliste, n'eût-il pas pu censurer les vices sans blesser la royauté, comme on le voit flétrir d'une manière sanglante les bassesses des grands seigneurs, sans qu'on puisse le suspecter d'avoir voulu attaquer la noblesse comme institution? Qui prouve aussi qu'il n'eût pas combattu la superstition, comme il a combattu l'hypocrisie et le libertinage? Sans le supposer révolutionnaire ni incrédule, on peut penser que la liberté de sa critique a rencontré des obstacles et qu'il en a quelque peu souffert. Ne voulant pas dire cela de lui-même, qu'il l'ait mis sur le compte de Boileau, cela est certain. On ne voit pas cependant que Boileau ait beaucoup souffert d'être né

chrétien et Français. Boileau était un écrivain, mais il n'était pas un penseur ; La Bruyère est un penseur et un écrivain. Ce qui était un obstacle pour l'un n'en était pas pour l'autre, qui de lui-même restait en-deçà.

Il y a aussi un problème intéressant dans le passage suivant : « Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé Montaigne... L'un ne pensait pas assez pour goûter un écrivain qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. » Point de doute sur le second de ces deux écrivains ; c'est pour tous les commentateurs Malebranche, qui, en effet, pense bien subtilement, et qui dans *la Recherche de la vérité* (liv. II, troisième partie, ch. VI) a vivement et spirituellement critiqué Montaigne. Mais on n'est pas d'accord sur le premier. Nicole est nommé dans la plupart des clefs ; et nous inclinons à croire que c'est bien de lui qu'il est question. Cependant on fait deux objections : la première, c'est qu'il vivait encore en 1687 et qu'on ne voit pas la raison de cet imparfait : il ne *pensait* pas assez ; la seconde, c'est que la page des *Essais de morale* que Nicole a consacrée à Montaigne n'a paru qu'après les *Caractères*. Mais cette seconde raison ne vaut rien ; car déjà, dans la *Logique de Port-Royal*, Nicole avait parlé de Montaigne sur le ton de la satire ; et l'on savait bien dans le monde que Nicole avait collaboré à la *Logique*, et que les parties les plus ingénieuses étaient de lui. Si La Bruyère a employé l'imparfait, je crois que c'est tout simplement une politesse, ayant pour but de dépister le lecteur. On peut dire de quelqu'un sans le blesser qu'il pense trop subtilement, mais il est dur de dire d'un autre qu'il ne pense pas assez : l'application eût été trop brutale. Quant au nom de Balzac, proposé par Sainte-Beuve et qu'aucune clef ne cite, je doute fort qu'il puisse convenir ici. Qui est-ce qui se rappelait en 1687 que Balzac avait parlé de Montaigne cinquante ans auparavant? Et d'ailleurs, il n'est nullement vrai de dire que Balzac « n'estimait Montaigne en aucune manière. » L'opposition de Malebranche et de Nicole est bien plus vraisemblable.

Voici un autre passage dont le sens n'est guère douteux, mais dont on hésite, par respect, à faire l'application à un grand nom devenu pour nous quelque chose de divin : « Certains poètes sont sujets dans le dramatique à de longues suites de vers pompeux qui semblent forts, élevés, et remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement,.. il n'a pas le temps de respirer... J'ai cru dans ma jeunesse que ces endroits étaient clairs et intelligibles et que j'avais tort de n'y rien comprendre ; je suis détrompé. « Les clefs appliquent ce passage à Thomas Corneille. Mais La Bruyère se serait-il donné la peine d'écrire cette critique pour ce faible écrivain? L'application d'ailleurs se faisait d'elle-même ; et si La Bruyère ne vou-

lait pas qu'on pensât au grand Corneille, il devait le dire. En réalité, c'est bien à Corneille, comme l'a pensé Voltaire, que ce passage s'applique. La Bruyère appartenait à une génération pour laquelle Corneille avait beaucoup perdu. Il raille quelque part ceux qui « admiraient dans *Œdipe* les souvenirs de leur jeunesse. » Il était l'ami de Racine et de Boileau ; et dans ce camp-là, on n'était pas tendre pour Corneille. Boileau l'accusait de galimatias double. Fénelon, avec lequel La Bruyère avait beaucoup d'idées littéraires communes, se moque également de l'emphase et de l'obscurité de Corneille; il cite le début de *Cinna* et rappelle à ce sujet « un mot piquant de M. Despréaux. » Il y a toujours une famille de critiques à laquelle Corneille est antipathique (Vauvenargues, par exemple). Il n'y a donc aucun doute sur le personnage que La Bruyère a eu en vue dans ce passage ironique. Ajoutons seulement que, sensible aux défauts de Corneille, La Bruyère n'était nullement fermé à ses beautés, et que, dans son fameux parallèle, il lui a rendu pleine justice. Il loue « la sublimité de son génie auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus. » Il reconnaît « l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre d'ouvrages qu'il a composés. » La Bruyère n'a donc pas méconnu les deux traits essentiels du génie de Corneille : la grandeur d'âme et l'invention. On peut l'excuser d'avoir signalé, même un peu durement, l'un de ses plus grands défauts.

Voici encore deux allusions dont le sens ne peut être l'objet d'aucun doute : « Un homme paraît grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle pas : ce n'est que légèreté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages.» Qui ne reconnaît La Fontaine? « Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la beauté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition ; il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède; il est roi et un grand roi; il est politique, il est philosophe. »

Ce contraste si souvent remarqué chez les écrivains entre le génie qui éclate dans leurs ouvrages et leur médiocrité dans le monde et dans la conversation prêtait facilement à la critique, et l'on comprend que La Bruyère ne se soit pas refusé la satisfaction de cette antithèse. Mais la contradiction était-elle aussi grande dans la réalité qu'il nous la peint ici? Il est permis d'en douter. Le génie est intérieur et solitaire ; il n'est libre et tout entier lui-même qu'avec

lui-même ; mettez-le dans un milieu mondain, il peut en être tout gêné, tout glacé, tout éteint. La fausse chaleur du monde qui émoustille les esprits superficiels paralyse les esprits sérieux. Cela sans doute n'est pas vrai de tous, et de très grands esprits ont su être aussi brillans dans la conversation que dans leurs écrits ; mais beaucoup ne peuvent supporter cette atmosphère factice. Est-ce à dire qu'ils seront nécessairement pour cela « stupides et ennuyeux? » Non ; il est probable que dans l'intimité, dans la liberté, au milieu de leurs amis et de leur société propre, ils retrouveront une verve, une grâce, une abondance que la société proprement dite ne sait pas exciter. Cela était vrai, par exemple, de Jean-Jacques, qui, lui aussi, il le dit lui-même, passait pour lourd et stupide en société, mais dont quelques amis (Dusaulx, d'Escherny) rappellent avec enthousiasme le charme exquis dans ses bons jours, dans ses abandons intimes et familiers. Il en était certainement de même de La Fontaine. Une de ses amies, Mme Ulrich, disait de lui : « Il était comparable à ces vases simples et sans ornemens qui renferment au-dedans des trésors infinis. Il se négligeait,.. il était triste et rêveur ; et même, à l'entrée d'une conversation, il était froid quelquefois ; mais dès que la conversation commençait à l'intéresser, ce n'était plus cet homme rêveur ; c'était un homme qui parlait beaucoup et bien, qui citait les anciens, et qui leur donnait de nouveaux agrémens ; c'était un philosophe, mais un philosophe galant ; en un mot, c'était La Fontaine. » Saint-Simon, de son côté, a fait remarquer que La Fontaine n'aurait pas été l'ami des femmes spirituelles et distinguées, comme Mme de La Sablière, et n'aurait pas décrit si bien le charme de la conversation féminine, s'il eût été le lourdaud que l'on nous dit. Que La Fontaine, quand on l'invitait à dîner pour jouir de son esprit, fût resté sans mot dire, c'est ce qui arrive souvent aux gens qui ont le plus d'esprit. Louis Racine nous dit que chez son père, où La Fontaine venait souvent dîner, ses sœurs n'en avaient conservé que le souvenir d'un homme « fort malpropre et fort ennuyeux, » mais alors La Fontaine était vieux et fatigué ; il est probable que la bonne Mme Racine ne l'inspirait pas beaucoup ; et Racine converti ne cherchait pas sans doute à réveiller le bonhomme par les souvenirs un peu légers de leur commune jeunesse. Mais lorsque avec lui, Molière et Boileau, ils formaient ce quatuor charmant que La Fontaine a peint lui-même si agréablement dans *Psyché*, il est probable qu'il ne le cédait alors à aucun de ses amis.

Quant à Corneille, tous les témoignages semblent plutôt confirmer le témoignage de La Bruyère que le contredire. Voltaire disait : « Mon père avait bu avec Corneille ; il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu. » Vigneul-

Marville parle dans le même sens : « La première fois que je vis Corneille, je le pris pour un marchand de Rouen. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit, et sa conversation était si pesante qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. » Fontenelle lui-même, son neveu, disait de lui : « Il avait l'air fort simple et fort commun, toujours négligé et peu curieux de son extérieur. » De plus, nous n'avons ici aucun témoignage qui vienne, comme pour La Fontaine, rectifier et contre-balancer ces jugemens. Et cependant j'ai encore peine à croire qu'ils soient absolument vrais. Tous paraissent se rapporter aux dernières années de Corneille ; il était vieux ; il était pauvre ; il était chagrin. Obligé de travailler sans cesse pour gagner sa vie, et voyant sa gloire et ses succès pâlir de jour en jour, abandonné par le public pour de jeunes rivaux, il dut se négliger de plus en plus. Il voyait peu le monde ; et, comme il arrive toujours, plus il y devenait étranger, plus il était gêné et ennuyé. Quand on s'ennuie, on ennuie les autres, et c'est une réciproque inévitable. Le travail continu et forcé développe les facultés dans un seul sens et les atrophie dans tous les autres. Les raffinés comme La Bruyère, les gens de cour, les hommes de lettres en faveur pouvaient trouver Corneille lourd et fastidieux, il ne s'en souciait guère ; et, quand on lui faisait remarquer les défauts de sa mise ou la lourdeur de sa conversation, il répondait en souriant et avec un juste orgueil : « Je n'en suis pas moins Pierre Corneille. » Tout cela peut donc être vrai du Corneille des derniers temps. Mais que Corneille jeune et dans tout son éclat, au temps du *Cid* et de *Cinna*, non chez les grands, mais dans sa famille et avec ses amis, dans sa maison de Petit-Couronne, aux bords de la Seine, n'ait pas eu alors des momens de gaîté et de grâce, des mots généreux dignes de Rodrigue, je ne puis le croire. Si j'en juge d'après les *Examens* de ses tragédies, il me semble qu'il devait parler avec naïveté et avec force de ses drames, en expliquer négligemment et finement le fort et le faible, relever ironiquement les sottes critiques et parler de son propre génie avec simplicité et fierté. S'il a dit plus tard qu'il ne jugeait de la valeur de ses pièces que par l'argent qu'elles lui rapportaient, c'est le mot d'un vieillard usé par la vie et désenchanté de la gloire ; mais ses admirables *Examens* prouvent bien qu'il avait conscience de la beauté de ses œuvres et souvent de leurs défauts ; et aujourd'hui encore, de savans critiques pourraient s'instruire à son école. Quoi qu'en dise La Bruyère, heureux ceux qui ont pu jouir de l'intimité de Corneille jeune et glorieux, dans toute la fraîcheur de son talent, dans toute la verdeur et la candeur de son génie !

Voici encore un portrait dont l'original est certain, car il s'y est reconnu lui-même et il s'en est trouvé flatté, quoiqu'il n'y ait pas

trop de quoi : « Voulez-vous un autre prodige? Concevez un homme doux, facile, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colère, fougueux, capricieux. Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie qui est en lui. — Quelle verve! quelle élévation! quelle latinité! — Parlez-vous d'une même personne? Oui, de Théodat et de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate... Il parle comme un fou et pense comme un sage... On est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. » Ce portrait était si bien celui de Santeuil que celui-ci remercia La Bruyère en signant : *Votre ami Théodat fou et sage.* La Bruyère, en lui écrivant, rappelait ce portrait en disant : « Je vous ai bien défini la première fois : vous avez le plus beau génie du monde; mais, pour les mœurs, vous êtes un enfant de douze ans et demi. » Tous les témoignages, d'ailleurs, sont d'accord pour nous peindre Santeuil tel que le décrit ici La Bruyère. C'était un bouffon auquel on croyait du génie : « On eût dit d'un fou, dit La Monnoye, d'un saltimbanque et quelquefois d'un possédé. Je l'ai vu faire des cabrioles, faire la couleuvre... D'un autre côté, ses poésies étaient si belles qu'on oubliait, en les lisant, toutes ces indignités... Il a atteint en quelques-unes de ses hymnes la perfection des anciens. »

Un personnage plus important que Santeuil, et qui est resté plus célèbre, a plus d'une fois, si l'on en croit les clefs, mérité les épigrammes et les satires de La Bruyère. C'est tout un épisode de l'histoire littéraire du XVIIe siècle : « Cydias est bel esprit; c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande... Dosithée l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier : c'est pour Crantor... Il n'ouvre la bouche que pour contredire : *Il me semble,* dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites;* ou : *Je ne saurais être de votre opinion;* ou bien : *C'était autrefois mon entêtement, comme il est le vôtre; mais...* Il évite de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un... Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes. En un mot, c'est un composé du pédant et du précieux. »

Ce portrait, au moment où il parut, passa sans application particulière. Il ne semble pas que, du vivant de La Bruyère, on y ait reconnu Fontenelle. Mais celui-ci s'y reconnut lui-même. On le sait par le témoignage de son neveu, l'abbé Trublet, qui le lui applique sans hésiter : « Sous le nom de Cydias, M. de La Bruyère paraît

avoir voulu peindre M. de Fontenelle... Je ne me prévaudrai pas du silence des clefs sur le véritable original; la charge, pour être forte, n'ôte pas la ressemblance. M. de Fontenelle avait été cruellement offensé par ce portrait. » M. Servois fait observer que tous les traits s'en appliquent bien à Fontenelle, sauf peut-être un seul, la manie de contredire. Ce défaut ne se concilie guère avec les habitudes d'esprit de celui qui disait : *Tout est possible et tout le monde a raison.* Mais c'était Fontenelle vieilli et blasé qui professait ces axiomes, et peut-être, dans sa jeunesse, aimait-il à poser un peu dans le monde; c'était un homme à paradoxes; il était ami des choses nouvelles, curieux de science, et plus ou moins suspect de libre pensée. Il peut donc avoir aimé à étonner et à contredire, « attendant dans un cercle que chacun s'explique pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles et sans réplique. » Les sceptiques sont souvent dogmatiques dans la conversation. Autrement, tous les autres traits s'appliquent à Fontenelle, qui ne s'y est pas trompé. Son atelier et ses commandes sont bien connus (1). Il visait au Platon et au Théocrite, et rien ne le définit mieux, du moins pour un adversaire, que « le composé de pédant et de précieux. » Le goût des sciences, qu'avait Fontenelle, pouvait bien passer auprès des lettrés pour de la pédanterie, et l'auteur de *la Pluralité des mondes* ne peut guère se défendre contre l'accusation de préciosité.

M. Servois nous dit, d'après l'abbé Trublet, que c'est de ce morceau que date l'animosité de Fontenelle contre La Bruyère. Mais ce portrait est de 1694, et déjà, dès l'année précédente (1692), il avait piqué Fontenelle par son discours de réception à l'Académie française, soit par sa partialité pour Racine contre Corneille, soit par son silence à l'égard de Fontenelle, tandis qu'il avait fait les portraits les plus brillans de Boileau, de Bossuet, de Fénelon. De là de vives attaques insérées dans le *Mercure* contre le discours de La Bruyère et inspirées, dit-on, par Fontenelle. Celui-ci aurait donc, en réalité, été l'agresseur. Mais La Bruyère, qui était de taille à se défendre, le fit dans la *Préface* de son discours, où il raille d'une manière sanglante ceux qu'il appelle les *Théobaldes*, c'est-à-dire Fontenelle, Visé, Thomas Corneille : « Je viens d'entendre, dit Théobalde, une grande vilaine harangue qui m'a fait bâiller vingt fois et qui m'a ennuyé à la mort. » Il accuse ensuite ce Théobalde d'avoir ameuté contre lui la cour et la ville et d'avoir même excité la plume du journaliste. Or, c'étaient bien Fontenelle et Thomas Corneille que La Bruyère avait en vue dans cette préface : c'est

(1) M. Servois cite de nombreux exemples de ces écrits de commande.

ce qui résulte du passage suivant : « Ils font plus ; violant les lois de l'Académie, qui défendent aux académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confrères, ils lâchèrent sur moi deux auteurs. » Les Théobaldes étaient donc de l'Académie et ne peuvent être que ceux que j'ai nommés. Il est ainsi certain que le point de départ de la querelle fut le discours de réception à l'Académie, et le portrait de Cydias n'est lui-même qu'une revanche contre l'article du *Mercure*. On sait d'ailleurs (et tout vient sans doute de là) que Fontenelle, soit comme partisan des modernes, soit comme neveu de Corneille, était ennemi de Racine et de Boileau ; et La Bruyère, au contraire, était leur ami et de leur camp littéraire.

Passons rapidement sur des allusions plus ou moins douteuses et qui n'auraient d'autre valeur que de nous rappeler quelques noms célèbres. Tout ce que dit La Bruyère sur le style épistolaire des femmes, « où ce sexe, dit-il, va plus loin que le nôtre, » sur cet art de trouver « des tours et des expressions » que les hommes n'atteignent qu'avec effort, sur l'art « de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée délicate, » tout ce morceau s'appliquerait à merveille à Mme de Sévigné, si ses lettres eussent été connues à cette époque. Peut-être La Bruyère en a-t-il eu quelque communication ; peut-être aussi parle-t-il d'une manière plus générale. Nous avons déjà cité plus haut un trait épigrammatique qui pourrait s'appliquer à Racine, si La Bruyère n'était pas son ami. On peut aussi considérer comme vraisemblable que La Bruyère a pensé à Bossuet lorsqu'il a dit : « Qu'a besoin Trophime d'être cardinal ? » Cela ne voulait point dire que Bossuet eût désiré d'être cardinal sans y réussir, mais, au contraire, qu'il n'avait nullement besoin de ce titre pour être Bossuet, comme on le voit par ce qui précède : « Celui qui ne saurait être un Érasme doit penser à être évêque. » Enfin ce trait : « Un homme qui a du mérite et de l'esprit n'est pas laid » s'applique sûrement à Pellisson, et celui-ci à Mabillon : « Une personne humble qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu et écrit pendant toute sa vie, est un homme docte, tandis qu'un pédant est un docteur. »

On peut rattacher à la littérature toutes les appréciations de La Bruyère sur les orateurs de la chaire. On sait que, sur ce domaine, son goût se rapproche beaucoup de celui de Fénelon. Il voulait une éloquence simple et unie, toute près des Écritures, et dépouillée de tous les artifices de la rhétorique et de l'éloquence. Plusieurs de ces allusions ont été rattachées à des orateurs du temps, par exemple celle-ci : « Jusqu'à ce qu'il revienne, dit-il, un homme qui, avec un style nourri des saintes Écritures, explique au peuple la parole divine, uniment et familièrement, les déclamateurs seront suivis. »

Ce passage, dit-on, serait applicable à M. Letourneux ou Letourneur, prieur de Villers-sur-Fère. C'est de cet orateur que Louis XIV disait un jour en parlant à Boileau : « Quel est ce prédicateur qu'on nomme Tourneux? On dit que tout le monde y court; est-il si habile? — Sire, reprit Boileau, Votre Majesté sait que l'on court toujours à la nouveauté. » Le roi le pria d'en dire sérieusement son sentiment. Il répondit : « Quand il monte en chaire, il fait si peur par sa laideur qu'on voudrait l'en faire sortir, et quand il a commencé à parler, on craint qu'il n'en sorte. (Louis Racine.) » Voilà ce que La Bruyère aimait. Voici ce qu'il repousse : « les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les figures outrées. » C'était, à ce qu'il paraît, la manière de prêcher de l'abbé Boileau ; l'abbé Legendre parle de celui-ci en ces termes dans ses *Mémoires :* « Ses discours n'étaient qu'un tissu de fleurs ; on n'y trouvait que portraits, antithèses et allusions. » Un autre prédicateur, Anselme, avait les mêmes défauts : « L'un et l'autre, dit Legendre, avaient peu de théologie. » Enfin cet orateur chrétien que La Bruyère et Fénelon demandaient et espéraient, cet orateur, suivant La Bruyère lui-même, serait venu satisfaire ses désirs et justifier ses espérances. « Cet homme, dit-il, que je souhaitais impatiemment et que je ne daignais pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de goûter et de connaître les bienséances, lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable, abandonné la chapelle du roi pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique! » Quel était cet homme apostolique? Ici, nous n'avons plus besoin des clefs. La Bruyère le nomme lui-même. Il désigne en note de cé portrait, le nom du père Séraphin, capucin, qui plut fort au roi. En revanche, il ne réussit pas à Paris, comme le dit La Bruyère lui-même : « La cour n'a pas été de l'avis de la ville... Je devais le prévoir. Depuis trente ans, on prête l'oreille aux déclamateurs. » Quelle était donc la vraie valeur de cet orateur, qui avait excité l'enthousiasme de La Bruyère et qui a laissé si peu de nom? Il paraîtrait que notre philosophe s'est ici un peu trop avancé. D'autres témoignages ne sont pas si favorables au père Séraphin, comme le prouve ce passage piquant de l'abbé Legendre : « Du talent, il n'en avait point que celui de crier bien fort et de dire crûment des injures. Prêchant devant le roi, le premier médecin présent, il se demandait à lui-même si Dieu n'a pas dans ce monde des exécuteurs de sa justice : « Qui en doute? s'écria-t-il. — Et qui sont ces exécuteurs? — Ce sont les médecins... Tout Diogène que ce bonhomme était en chaire, il ne l'était nullement à table. C'était un beau dîneur, et lorsqu'il était hors du couvent, il ne voulait manger ni boire que du meilleur. » Le même témoin nous le représente aussi comme très avide. Devant prêcher à Saint-Benoît, il se fit avancer l'ar-

gent de la prédication, et l'argent mangé d'avance, il disait au marguillier : « Si le fonds manque , qu'on fasse une quête dans la paroisse; autrement je ne prêche pas. » Il en coûta 1,000 francs au cardinal de Noailles pour le régaler pendant le carême. » Voilà le personnage, s'il faut en croire la chronique ecclésiastique du temps; voilà l'homme apostolique de La Bruyère (1). Quoi qu'il en soit, rien ne reste du père Séraphin, pas même un exorde, comme celui du père Bridaine. Son éloquence étant tout homilétique et non littéraire, nous ne pouvons en juger. Il est difficile de croire qu'un homme qui avait enlevé La Bruyère et qui avait plu à la cour n'eût aucun talent; mais ce talent n'était peut-être pas toujours d'un très bon goût et ne se soutint sans doute pas longtemps. On raconte qu'un jour il avait endormi Fénelon, et qu'il l'avait tancé pour cela du haut de la chaire. Le fait, s'il est vrai, serait bien piquant; car, si La Bruyère a raison, c'était en appliquant les principes de rhétorique chrétienne communs à La Bruyère et à Fénelon, que le saint homme aurait endormi cette ouaille illustre. L'auteur des *Dialogues sur l'éloquence* aurait donné ce jour-là un plaisant démenti à ses théories.

Puisque La Bruyère s'est dispensé, suivant Boileau, de ce qu'il y a de plus difficile en écrivant, à savoir de l'art des transitions, on voudra bien nous accorder la même dispense, ou du moins ne pas nous supposer de mauvaises intentions si nous faisons succéder les femmes aux prédicateurs. Ici, il faut avouer que la curiosité, peu généreuse, qui nous fait chercher des noms propres sous la peinture des vices généraux de l'humanité, n'est pas satisfaite autant que la méchanceté naturelle du cœur humain pourrait le souhaiter. On comprend d'ailleurs facilement que La Bruyère soit beaucoup plus sobre d'allusions personnelles directes quand il s'agit des femmes que quand il s'agit des hommes. Il se fait plus de scrupule de tracer ici des portraits dont on pouvait désigner les noms. Tout au plus pourrait-on reconnaître ouvertement sous les noms de Claudie et de Messaline, les noms tout à fait déshonorés de Mme d'Olonne et de la maréchale de La Ferté : « Leur beauté et le débordement de leur vie, dit Saint-Simon, firent grand bruit. Aucune femme, même des plus décriées pour la galanterie, n'osait les voir ni paraître avec elles... Quand elles furent vieilles et que personne n'en voulut plus, elles tâchèrent de devenir dévotes. » On rattache aussi le nom de Mme de Montespan au portrait d'Irène : « Irène se transporte à grands frais à Epidaure... Elle dit qu'elle est le soir sans appétit. L'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle déclare que le vin lui est nuisible; l'o-

(1) Peut-être cependant l'abbé Legendre est-il un témoin un peu suspect. Le père Séraphin était accusé de quiétisme; et le quiétisme était la bête noire de l'abbé Legendre. D'un autre côté, il faut dire que le quiétisme ne serait pas nécessairement en contradiction avec les instincts un peu sensuels du père Séraphin.

racle lui dit de boire de l'eau... Ma vue s'affaiblit, dit Irène. — Prenez des lunettes. — Je m'affaiblis moi-même. — C'est que vous vieillissez. — Quel moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irène ; c'est de mourir. » Saint-Simon et Dangeau, de leur côté, nous représentent Mme de Montespan « aimant à voyager par inquiétude » et « allant à Bourbon sans besoin des eaux. » Ce fut là même qu'elle mourut, en 1707, à soixante-six ans. Elle y était, dit encore Saint-Simon, « sans besoin, comme elle faisait souvent. » Elle pensait souvent à la mort et en avait une grande frayeur. Nous avons plus haut, à propos de Louis XIV, rappelé quelque allusion directe à Mme de Maintenon ; il est inutile d'y revenir ici. Quant à la peinture que fait La Bruyère des vieilles coquettes et des mauvais ménages, elle peut s'appliquer à tant de personnes qu'il est oiseux de rechercher qui La Bruyère a pu avoir plus particulièrement en vue.

Il semble donc que, dans cette question des clefs de La Bruyère, les portraits de femmes mériteraient à peine d'être mentionnés, si le problème le plus curieux et le plus piquant que l'on puisse avoir à résoudre en ce genre, ne portait précisément sur un nom de femme. Comme il s'agit ici d'un point délicat et mystérieux, touchant à l'âme même de La Bruyère, à cette âme qui nous est si peu connue, quoique son esprit soit pour nous tout à nu, on ne s'étonnera pas que nous ayons réservé cette énigme pour la fin.

Parmi les portraits de La Bruyère, il en est un des plus agréables, et même tout à fait délicieux ; c'est le morceau intitulé : *Fragment*, qui commence de cette manière étrange et un peu recherchée « ... (1) Il disait que l'esprit chez cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre. » On peut dire que c'est le portrait de La Bruyère qui est un diamant. Nulle part, il n'a eu une touche aussi délicate et aussi aimable. Toute son âpreté s'adoucit pour cette belle personne ; il ne connaît plus les traits de la satire ; il parle comme quelqu'un qui est sous le charme ; il admire, il loue ; il aime peut-être, ou du moins il le laisse entrevoir : « C'est, dit-il, une nuance de raison et d'agrément qui occupe l'esprit et le cœur. On ne sait si on l'aime ou si on l'admire, il y a en elle de quoi faire une parfaite amie ; il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié... Trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite et ne croit avoir que des amis... S'il s'agit de servir quelqu'un, Arténice n'emploie auprès de vous que la sincé-

(1) Ces points sont de La Bruyère.

rité, l'ardeur, l'empressement et la persuasion... Ce qui domine chez elle, c'est le plaisir de la lecture avec le goût des personnes de nom et de réputation... On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour et de tout le mérite qu'elle se prépare, puisqu'avec une bonne conduite, elle a de meilleures intentions, des principes sûrs. »

Ce qui ne peut faire de doute aux yeux de qui que ce soit, c'est que ce portrait représente une personne réelle, une créature vivante et individuelle : on ne parle pas ainsi d'une beauté en général. Cependant les clefs ne citent aucun nom ; et l'on serait réduit à ne citer personne, si l'on n'avait un témoignage formel et décisif, ou qui du moins paraît tel : c'est celui de l'abbé Chaulieu. Celui-ci, à l'occasion d'une lettre de M. de La Faye à Mme D***, ajoute ces mots : « Cette lettre a été adressée à Mme d'Aligre, femme en premières noces du fils du chancelier de ce nom. Elle était fille de M. Saint-Clair Turgot, doyen du conseil. *M. de La Bruyère l'a célébrée dans ses Caractères sous le nom d'Arténice*; et c'est pour elle que l'amour m'a dicté une infinité de vers que j'ai faits. C'était, en effet, une des plus jolies femmes que j'ai connues, qui joignait à une figure très aimable la douceur de l'humeur et tout le brillant de l'esprit. Personne n'a jamais mieux écrit qu'elle et peu aussi bien. »

Ainsi nous connaissons l'original du portrait d'Arténice, mais c'est ici que le problème commence. L'original était-il semblable au portrait? Tout ce que nous savons de cette aimable dame n'est pas trop d'accord avec l'idéal que La Bruyère nous a laissé d'elle. Il la loue « de la sagesse qu'elle aura un jour. » Elle ne l'avait donc pas encore tout à fait; et cette sagesse, s'il faut en croire les chroniqueurs et Chaulieu lui-même, laissait beaucoup à désirer? Bien plus, au moment même où La Bruyère écrivait, quelque ombre planait déjà sur sa réputation. La vérité est que Catherine Turgot, mariée à treize ans, en 1686, à M. d'Aligre de Boislandry, était, en 1693, un an avant le portrait de La Bruyère, en procès avec son mari qui demandait sa séparation pour cause d'adultère et même pour quelque chose de plus. Que le mari eût raison ou non en cette circonstance, il est difficile de le savoir, et il ne faut pas trop s'en rapporter aux chansonniers du temps. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut une séparation à l'amiable par l'intermédiaire du chancelier de France Boucherat. Quelque inquiet qu'ait pu être le mari à ce moment, et la suite prouva qu'il ne l'avait peut-être pas été trop, on n'aime pas trop voir ce procès (mêlé d'expertises médicales) venir à travers les exquises et délicates allusions de La Bruyère. On peut supposer qu'il croyait à la

pureté de son héroïne et qu'il cherchait peut-être à la consoler et à la venger de persécutions cruelles et indignes. Cependant quelques mots de ce portrait même ne semblent-ils pas indiquer qu'il ne la trouvait pas tout à fait sans reproches? Autrement, pourquoi la louer de « la sagesse qu'elle aura un jour? » pourquoi dire que ses intentions sont meilleures que sa conduite? Ne peut-on pas croire que La Bruyère, en l'appelant « sur un grand théâtre où elle ferait briller toutes ses vertus, » voulait susciter et réveiller en elle un grand mérite qui dormait encore et n'attendait que les « occasions? » Il n'y a donc pas tout à fait contradiction entre le portrait de La Bruyère et l'histoire de la personne au moment où ce portrait a été écrit : une belle et jeune femme passe facilement pour persécutée, si son mari est un sot, ce qui pouvait bien être, et s'il avait des torts envers elle, ce qui est probable. Quelques légèretés pouvaient être pardonnées et n'ôter rien à la perfection du mérite.

Malheureusement si le portrait de La Bruyère pouvait avoir sa vérité en 1694, lors de la publication de la 8e édition des *Caractères*, il paraît que dès la même année, la haute sagesse de la dame commença à se démentir : car ce fut cette année même que commença son commerce avec l'abbé de Chaulieu, qui l'a chantée dans ses poésies et qui fut son amant. Ce fut elle qu'il célébra sous le nom d'*Iris*, et qui lui fut, dit-il, fidèle pendant « quatre ans. » Vers cette époque, elle le quitta pour un autre amant, le marquis de Lassay, dont nous avons les *Mémoires*, et celui-ci, dit-on, pour M. de Chevilly, qu'elle épousa en secondes noces en 1712, après la mort de son premier mari. On voit qu'Arténice, si du moins c'est bien Catherine Turgot (1), a bien peu donné raison à l'horoscope que La Bruyère avait tiré pour elle.

L'étrange contraste qui existe ici entre l'idéal et la réalité, et la désillusion qui en résulte pour nous, a suggéré à un ingénieux commentateur, M. Edouard Fournier, dans sa *Comédie de La Bruyère*, une interprétation originale. Suivant lui, le portrait est une sorte d'ironie et de leçon à l'adresse de la jeune femme. La Bruyère l'aurait opposée à elle-même, telle qu'elle était comme jeune fille dans sa pureté et son innocence, à ce qu'elle était sur le point de devenir au moment de la séparation judiciaire. Mais ce portrait ne peut s'appliquer à la jeune fille, Catherine Turgot s'étant mariée à l'âge de treize ans. C'est donc de la jeune femme qu'il s'agit; or elle

(1) C'est ce qui a été contesté par quelques critiques, par exemple, M. Destailleurs, M. Desnoiresterres : ce qui nous paraît cependant confirmer le témoignage de Chaulieu, c'est qu'*Arténice* ou *Arthénice* est l'anagramme de *Catherine*.

n'avait guère alors que trente ans. A quelle époque aurait-elle été la personne idéale qu'elle ne serait plus? Enfin, l'hypothèse est bien cherchée et bien artificielle. L'erreur de M. Fournier est tout entière dans ces prémisses : « Tant d'éclat dans l'éloge, dit-il, me mit en soupçon pour cet éloge même venu d'une telle source. Je me demandai si la malice pouvait ainsi abdiquer tout d'un coup. » — Mais une seule réflexion suffit pour expliquer le paradoxe, c'est que La Bruyère, malgré son âge et malgré sa malice, était amoureux, ou du moins sur la pente de le devenir; et il le fait entendre comme nous l'avons vu. Cela suffit pour que cette malice fût émoussée, sa clairvoyance trompée, sa misanthropie domptée. Il y a cependant dans la conjecture de M. Édouard Fournier un élément de vraisemblable : c'est lorsqu'il remarque que ce passage est donné comme un fragment : « Ce n'est qu'un débris d'émail, dit-il, où l'on devra chercher non une physionomie entière, mais un côté de physionomie. » — Peut-être, en effet, La Bruyère voulait-il indiquer à la jeune femme que ce « pur hommage » n'était pas toute la vérité, la vérité sans mélange. Comme Alceste, il idéalisait son idole, peut-être sans fermer les yeux sur ses défauts. Comme Alceste aussi, quand il la vit telle qu'elle était, il a dû avoir d'amers regrets et des retours cruels. Pour nous, c'est un regret aussi qu'on ait dépoétisé une si charmante figure; voilà ce qu'on gagne à vouloir savoir le dessous des cartes; et il est bien fâcheux que, pour une fois que La Bruyère a voulu peindre la sagesse et la vertu, il se soit trompé.

Cependant, malgré cette dernière déception, il nous semble que cette étude des clefs de La Bruyère n'est pas tout à fait stérile. Elle nous montre quel fond réel a servi de substance à ces peintures brillantes. Ce n'est pas l'esprit seul qui a tissu ce livre : ce ne sont point des élucubrations créées artificiellement dans le cabinet; des êtres vivans et réels ont été vus, observés, pris sur le vif par le rival de Molière. Les peintres font souvent des études et des esquisses sur nature, qu'ils transportent ensuite en les combinant et en les transformant dans des œuvres d'un caractère plus général. Ainsi en est-il des grands observateurs de la vie humaine. Le particulier est pour eux le type du général : dans un homme ils voient les hommes. Les clefs de La Bruyère nous permettent avec un suffisant degré de vraisemblance de saisir ce procédé à sa source. Nous prenons l'observateur sur le fait. Ce n'est pas là seulement une curiosité frivole et une malignité inconsciente : c'est le besoin de comprendre qui nous guide et qui est par là satisfait.

PAUL JANET.

ZOITSA

Dans le courant du mois de mai 1881, je me retrouvais à Athènes pour la seconde fois. Le temps de retenir une chambre à l'hôtel de la Grande-Bretagne, et déjà, entraîné par la nostalgie des souvenirs, je m'orientais sur le Parthénon, obéissant à une attraction tyrannique comme celle du pôle sur la boussole.

Il faisait un temps où, suivant l'adage des pays chauds, on ne rencontre par les rues que des chiens et des Français. L'ardeur du soleil était si dévorante que les couronnes de roses dont les *palikares* ont coutume d'orner le balcon de leurs fiancées le premier jour de mai se tordaient sur le marbre blanc des façades avec le crépitement de la paille jetée dans un brasier.

Malgré le supplice éloquent de ces pauvres fleurs qui m'avertissaient de redouter une insolation, je m'entêtai à suivre la longue rue d'Éole, en rasant au plus près le bord des maisons, du côté où le soleil laissait courir un étroit ruban d'ombre, comme un refuge pour les déshérités obligés de sortir de chez eux en une pareille journée.

Une fois engagé, un mauvais sentiment d'amour-propre m'empêcha de revenir sur mes pas, car j'avais, tout en marchant, entrevu dans la pénombre des nombreux *khani* (1) que je rencontrais, les yeux moqueurs de gens, couchés sur des divans, qui fumaient du tabac blond et odoriférant dans leurs narghileh, approchaient tour à

(1) Taverne populaire.

tour de leurs lèvres une coupe minuscule remplie de café bouillant, ou bien un verre d'eau glacée avec de la neige des montagnes, et prenaient sincèrement en pitié la folie de cet homme d'Occident ignorant à son âge que les heures de l'après-midi sont faites pour la sieste.

C'étaient des sages. Je dus m'avouer bientôt que la philosophie contemplative de ces buveurs d'eau était la bonne, et, résolu en moi-même de surseoir à mon expédition, je ne demandai plus qu'un prétexte, dernière concession faite au respect humain.

Je parlementais avec ma conscience, les yeux fixés sur les travaux d'une nouvelle église, lorsque le ciel m'envoya inopinément du secours sous la forme d'un *palikare* étincelant de broderies, bardé de poignards et de pistolets :

— *Kal'iméra, kyrie* (bon jour, monsieur).

— Tiens ! c'est vous, mon brave ?

Et je tendis la main à cet homme effrayant. Je venais de reconnaître le bon Alexandros Anemoyanis, un vieux guide qui m'avait piloté autrefois à travers le Péloponèse.

— *Kai thora pou pas?* (Et où allez-vous donc comme cela?)

— Où je vais? Mais, j'avais l'intention de monter à l'Acropole, j'y renonce, puisque je vous rencontre, et si vous voulez accepter un verre de *raki* (1)...

Nous entrâmes dans un *khani* où je laissai mon guide me persuader sans peine qu'il fallait voir le Parthénon au clair de lune, par ces nuits incomparables du ciel de l'Attique qui font étinceler la mer comme un miroir d'argent sous le scintillement des étoiles, et non par la splendeur éblouissante d'un soleil de mai.

Entre autres choses, Alexandre me demanda mon avis sur l'église en construction devant laquelle nous nous étions rencontrés. La question m'était adressée dans une intention si évidente de recevoir des éloges que je n'en fus pas avare. Le meilleur moyen de rendre heureux un Hellène est de s'extasier d'abord sur les moindres choses de son pays. Ma complaisance fut récompensée sur-le-champ ; Anemoyanis me raconta l'histoire de cette église. Elle m'émut beaucoup. La voici :

A la place occupée par la construction moderne, s'élevait il y a quelques années une maisonnette au toit plat servant de terrasse. Les murs bâtis avec de la boue et du marbre, fragmens de colonnes, architraves, métopes, statues peut être, étaient soigneusement blanchis à la chaux et peints suivant la coutume de l'Orient. Auprès de la porte, sous une treille, on avait fait un banc d'un sarcophage an-

(1) Eau-de-vie à l'anis très en usage sur les bords de la Méditerranée.

tique. Chaque jour deux vieillards, mari et femme, venaient s'asseoir là. L'homme, le regard perdu comme dans la vision de choses lointaines et en dehors de ce monde, restait des heures silencieux à rouler dans ses doigts un chapelet dont les perles, une à une, tombaient toutes noires entre les plis de sa fustanelle blanche. Les jeunes gens se découvraient en passant devant lui, car c'était un soldat de l'indépendance, ainsi qu'en témoignait le ruban bleu de la grande guerre cousu sur sa veste.

Sa compagne, le visage ridé, les mains maigres et tremblantes, inspirait aussi le respect par sa physionomie de bonne vieille soumise au maître et dévouée à l'époux. Elle portait le costume des femmes de Mégare.

Ces bonnes gens, riches de quelque bien aux environs d'Athènes, outre la maison dont j'ai parlé avec son jardin, pouvaient se dire heureux. Rien n'eût manqué à leur tranquille vieillesse si Dieu et saint Isidore, bien souvent invoqués, avaient fait naître un enfant dans leur ménage; mais le miracle de Sarah ne s'était pas renouvelé; ils n'avaient après eux personne à qui léguer leur modeste avoir et la tradition de leurs vertus.

La Providence, qui n'abandonne jamais ceux qui l'implorent, y suppléa en fournissant du même coup à ces cœurs simples et craignant Dieu l'occasion d'exercer leur charité.

Les Crétois s'étaient révoltés contre l'éternel oppresseur, et, comme toujours, le gouverneur envoyé de Stamboul noya l'insurrection dans le sang. Nombre de villages n'avaient plus d'habitant. Un entre autres, glorieux par la résistance désespérée qu'y opposèrent les femmes même, fut entièrement détruit, et, sous les décombres fumans, une petite fille, à peine âgée de six ans, fut seule retrouvée respirant encore. Un pêcheur l'emporta dans sa barque et l'amena à Athènes.

Notre couple de bons vieillards, ému de pitié, n'hésita pas à recueillir l'enfant, qui dès ce jour devint, pour employer la belle expression en usage chez les Grecs, la fille de leur âme (*psychocori*).

Encore cette paternité toute spirituelle ne suffit-elle pas longtemps à leur besoin de tendresse. Ils trouvèrent plaisir à se persuader qu'il leur était né une fille dans leurs vieux jours, et les soins, les caresses, le dévoûment dont ils entourèrent leur pupille surent effacer peu à peu les visions sinistres dont le meurtre de sa famille, l'horreur de la guerre et de l'incendie avaient effrayé son jeune cœur.

Zoïtsa, — c'était le nom de l'orpheline, — paya tout en une seule fois; elle leur donna les doux noms de père et de mère.

Si le bonheur sans mélange peut être atteint sur cette terre, Zoïtsa et ses parens d'adoption en jouirent certainement durant les quelques années qu'ils vécurent ensemble dans leur petite maison de la rue d'Éole. Sans désirs, comme aussi sans besoins, leur vie s'écoulait ignorée et tranquille, partagée entre les travaux du ménage, la culture du jardin et les longues veillées, le soir sur la terrasse, où l'on vient respirer la fraîcheur de la nuit, quand la lune monte lentement dans le ciel et projette sur la mer sans rides l'ombre immense de l'île d'Égine ou la silhouette agrandie d'une felouque de Syra.

Mais ils aimaient surtout à se rendre à l'église chaque fois que les cloches, en un jour de fête, conviaient les fidèles aux solennités du culte divin. Ils restaient là, debout, à chanter des hymnes grandioses dans une langue sacrée qu'ils comprenaient. Et les prêtres, revêtus de leurs chasubles d'or, avec leurs mitres précieuses, leurs longs cheveux noués, leur barbe blanche, au milieu de l'encens, étaient si beaux et si vénérables qu'on eût dit Dieu lui-même se laissant entrevoir dans un nuage.

Les années les meilleures sont celles qui semblent passer le plus vite, et l'enfant devint grande en même temps que les vieillards atteignaient un âge avancé.

Un jour, Zoïtsa étant allée avec d'autres jeunes filles, ses voisines, récolter au bord de l'Ilissus les premières pousses tendres de la roka, sa mère adoptive vint s'asseoir près de son mari, non sur le banc de pierre, mais un peu plus bas, car elle sait qu'il ne convient pas à une femme de se mettre au même rang que l'époux son seigneur. Lui, cependant, continue de fumer sa chibouque, comme s'il n'avait pas remarqué la présence de sa femme, quoique sa démarche lui ait fait comprendre qu'elle désire lui parler. Mais ne sait-il pas d'avance ce qu'on veut lui dire? N'ont-ils pas tous deux les mêmes pensées?

Enfin, rompant le premier le silence :

— Nous sommes bien vieux,.. fit-il.

— Oui, bien vieux, mon ami, avec une fille bien jeune, *o kaimeni* (1)! Que deviendras-tu, ma petite fleur, quand nous serons partis, ton père et moi?

— Elle se mariera. N'aura-t-elle pas une belle dot?

— Tu dis vrai, elle se mariera; les prétendans ne manquent pas qui sont amoureux de l'argent des filles. Mais je ne me console point pour cela.

— En tout cas, nous aurons fait ce qui dépend de nous.

(1) Mot à mot : O brûlée! terme de compassion.

— Dieu t'entende!

— Allons, avoue donc que tu as un projet et fais-le connaître, car moi aussi j'ai une idée.

— Pour t'obéir je le dirai. Notre voisin Yani n'est pas riche, mais on ne peut pas dire non plus qu'il est pauvre, puisqu'il gagne autant de drachmes qu'il lui en faut à vendre aux boulangers, pour chauffer leurs fours, les broussailles odorantes qu'il va couper sur le mont Hymette. Pendant l'été, quand l'eau des citernes devient mauvaise, il va encore chercher de l'eau fraîche à la fontaine de *Kæsariani* et chacun lui en achète. Il est brave, il est honnête, il est bon chrétien. Enfin, j'ai remarqué combien il aime notre fille, qui le regarde à son tour comme un frère aîné. Si Zoïtsa était fiancée à Yani, je crois que je mourrais plus tranquille.

— Nous ferons mieux, femme, et le *papas* les mariera, car, apprends-le toi-même, j'ai résolu cela depuis longtemps. Zoïtsa n'a que treize ans?.. Eh bien! Yani m'a juré d'être son frère encore... Donc, tu gardes ta fille en attendant que la mort la rende une seconde fois orpheline. Si c'est bientôt, que Dieu la protège et que son mari garde sa parole!

A quelque temps de là, le vieux patriote, sentant sa fin prochaine, fit chercher le papas et lui ordonna de marier Zoïtsa avec Yani. Une table fut apportée auprès du lit du moribond, devant laquelle les fiancés prirent place. Sur un linge blanc étaient déposés les saints évangiles entre deux flambeaux, un verre rempli de vin et un sac de mousseline renfermant des dragées.

Le prêtre revêtit les ornemens sacerdotaux et commença les prières du mariage pendant que les parrains, tenant à la main droite deux couronnes de fleurs d'oranger, échangeaient fréquemment ces couronnes en les posant sur la tête des époux pour montrer la parfaite communauté qui devait désormais les unir.

Les prières dites, quand le papas et les nouveaux mariés eurent bu dans le même verre en signe de communion et qu'on eut distribué les dragées aux assistans, le vieillard bénit sa fille adoptive; il bénit aussi Yani, et tandis qu'il se penchait pour l'embrasser sur les lèvres à la mode grecque, il lui recommanda de ne pas oublier son serment. Alors, une larme brûlante qui tomba sur sa main ridée ayant détourné son attention, il attira sur sa poitrine sa vieille compagne qui pleurait, et, la pressant dans ses bras : « Femme! s'écria-t-il d'une voix forte, je veux que tout le monde sache que jamais tu ne m'as fait un seul chagrin et je veux que tu saches, toi, que jamais je ne t'ai fait une seule infidélité! » — Après avoir dit cette dernière parole, qui vaut peut-être la plus belle des oraisons

funèbres, il mourut. Dans le même mois, sa femme le suivit au tombeau et Zoïtsa resta seule avec Yani dans la petite maison de la rue d'Éole.

Pendant l'hiver qui suivit le départ des bonnes gens, la même existence douce et monotone qu'ils avaient menée jusque-là assura le tranquille bonheur de ceux qui, mari et femme devant le prêtre, restaient néanmoins frère et sœur devant Dieu, et la pure flamme de la *kandili* (1) qui brûlait nuit et jour sous l'image de la *Panaghia*, suspendue au chevet du lit de Zoïtsa, n'était pas plus chaste que l'amour de ces deux enfans.

Yani, devenu maître de maison et riche propriétaire, ne voulut point pour cela se croiser les bras, seulement il renonça à ses courses vagabondes dans la montagne, et les nymphes qui habitent les fontaines de l'Hymette ne s'enfuirent plus effarouchées à la vue d'un visage bronzé s'interposant tout à coup entre le cristal de leur onde et la splendeur d'un ciel sans nuages. Grâce à ce génie du commerce, particulier aux Grecs, la fortune de Zoïtsa s'accrut encore entre les mains de son mari.

Toutes les chances de bonheur étaient donc réunies à ce foyer. Zoïtsa se trouvait la plus heureuse femme de l'Attique, et Yani ouvrait son cœur à toutes les espérances en comptant les mois qui le séparaient encore du *mnémosynon* (2); on devait le célébrer au commencement de l'hiver pour le repos de l'âme du vieux patriote et de sa femme. Résolu de dégager ce jour-là sa parole après l'avoir tenue loyalement, il voulait, une fois quitte envers ses bienfaiteurs, ne plus rien promettre désormais que de vouer un éternel amour à celle qui serait alors sa femme, sa chère Zoïtsa.

Hélas! c'est surtout au moment d'entrer dans le port que les marins doivent faire vigilance; combien se sont noyés qui voyaient déjà les feux de leurs maisons!

Un matin, les deux jeunes gens partirent de bonne heure pour faire une promenade dans la campagne. Ils suivirent d'abord la route qui mène au village de Képhissia, puis, inclinant vers la droite après avoir atteint les dernières maisons du faubourg d'Ilissia, un sentier poudreux, tracé par les troupeaux dans la plaine, les conduisit au bord de l'Ilissus. Quelques pierres jetées par Yani dans le courant firent un gué; mais Zoïtsa tenait déjà dans ses mains ses *tsarouchia* de cuir de Russie, cette bizarre chaussure nationale semblable à nos anciens souliers à la poulaine et dont les pointes sont ornées d'un pompon de soie rouge. Elle eut un plaisir d'enfant à

(1) Petite veilleuse suspendue devant les images des saints.

(2) Service de bout de l'an.

baigner ses pieds délicats dans cette eau limpide et à les promener sur le sable qu'elle agitait, en riant, sous ses pas, sans pouvoir troubler la pureté de l'onde; le ruisseau semblait après cela rouler des paillettes d'or comme un nouveau Pactole.

Une fois sur la rive gauche du fleuve, ils suivirent l'Eridanos, tributaire de l'Ilissus, en remontant son cours dans la direction du mont Hymette, masse énorme obstruant le ciel, et qui de loin fait naître la vision d'un éléphant monstrueux couché au soleil, avec sa peau chauve et sillonnée de crevasses, qui reluit.

Les abeilles cependant récoltent encore leur miel incomparable sur cette montagne de la désolation. C'est qu'elles connaissent parmi ce chaos des gorges profondes qu'emplit le murmure d'une source, des oasis pleines de fleurs, d'ombre et de solitude, des jardins embaumés à l'abri du vent qui souffle de la mer, impénétrables aux fournaises qu'allume l'heure de midi.

Le sentier devenait montueux. L'Eridanos, resserré entre les parois de deux rives élevées, se hâtait en murmurant. Ses eaux, depuis la source, n'avaient rien perdu de leur fraîcheur sous le couvert d'arbousiers, de myrtes, de lauriers sauvages qui obstruent son lit. Ces arbustes empanachés de fleurs roses ou de fruits écarlates, semblent un fleuve de sang jailli du cœur de la terre et coulant entre les lèvres d'une blessure vermeille. Mais, quand le zéphyr, qui descend parfois de la montagne, agite, en y creusant des vagues, comme pour compléter l'illusion, la cime touffue des lauriers roses, une atmosphère saturée de parfums troublans inonde l'espace d'alentour.

Dans les pays lumineux que baignent les flots de la mer Égée, toute la nature sent bon. Chaque brin d'herbe que le voyageur écrase distraitement sous son pied, peuple la campagne de nouvelles senteurs. Sous les étreintes irrésistibles du soleil, leur amant, les fleurs et les plantes grasses se pâment au flanc des rochers dans des convulsions amoureuses; leurs tiges gonflées éclatent; la sève pleure par tous les pores des larmes odorantes.

Yani et Zoïtsa purent atteindre, avant la trop grande chaleur du jour, le but de leur promenade et se plonger le visage et les mains dans la source même de l'Eridanos; je veux dire la célèbre fontaine qui jaillit au pied du monastère de *Kæsariani*.

Le bois qui l'environne reçut, dès les premiers âges, la faveur d'une visite céleste. C'est ici qu'Aurore, fille du soleil et de la rosée, dans cette vallée solitaire, vit pour la première fois le beau chasseur Céphale et lui dit sa passion, mais l'ingrat, indifférent à ses charmes, lui préféra Procris.

Ces lieux conservent encore, de nos jours, la vénération popu-

laire, mais l'Aurore a beau, chaque matin, semer de roses les sentiers que parcourait autrefois le hardi chasseur, fils d'Erechthée, ce n'est plus en l'honneur des faux dieux que, chaque année, le jour de l'Ascension, les Athéniens se rendent en pèlerinage à la chapelle de Kæsariani. Pourtant si quelque jeune femme, impatiente d'avoir des enfans, s'indigne d'une trop longue attente, qu'elle vienne, ainsi que faisaient les païens, boire à la fontaine. L'année ne s'écoulera pas sans qu'elle ait la joie d'être mère. La chose est certaine, comme chacun sait en Attique, en Morée ou dans l'Archipel.

Yani et Zoïtsa s'étaient assis près de la source murmurante. Des platanes au tronc lisse supportaient, colonnes dignes du temple, le dôme séculaire de leurs branches. Les minces rayons que le soleil glissait par les trous du feuillage dessinaient sur le sable et la surface de l'eau de petits ronds lumineux qui tremblotaient comme les ailes de jolis papillons incertains où se poser, chaque fois qu'une brise légère agitait la cime des arbres où les tourterelles roucoulaient en faisant leur nid.

Au dehors, le ciel empourpré de clartés aveuglantes. Au dedans, la discrète lumière de l'alcôve que tamise un rideau voluptueusement tiré. Le printemps, le chant des oiseaux, l'ombre, la solitude, tout invite à l'amour.

Zoïtsa, inconsciente d'un sentiment nouveau qui se révèle, s'appuie avec plus de tendresse contre la poitrine de son mari et, confuse aussitôt sans savoir pourquoi, elle rougit. Mais lui la tient embrassée sur son cœur. Il couvre ses joues de baisers brûlans. Sa bouche murmure à son oreille des paroles qu'elle n'entend pas, mais qui la troublent. Elle ne peut retenir ses larmes et pourtant elle se sent heureuse...

Le soir, quand ils reprirent, sous le regard des étoiles, le chemin d'Athènes, Zoïtsa dit à son mari :

— J'ai bu à la fontaine et j'ai souhaité d'avoir un fils. C'est un péché peut-être?

Yani était soucieux, il ne répondit pas.

Depuis que les parens adoptifs de Zoïtsa sont morts, un hiver déjà et un été se sont écoulés. L'anniversaire approche avec le nouvel an. La jeune femme, selon l'usage, va préparer pour les agapes funéraires l'orge bouillie, symbole d'immortalité, et les pains au miel inscrustés de dragées, image des douceurs que goûtent les bienheureux.

Mais qu'a donc cette enfant? Ses grands yeux noirs sont entourés d'un cercle bleuâtre. Une langueur inconnue pèse, comme un fardeau, sur son corps frêle et débile. Ses lèvres sont pâles.

Ah! ne demandez pas ce qui fait sa joie, mais croyez à la fontaine de Kæsariani. Dans trois mois Zoïtsa sera mère, si Dieu permet.

Cependant, le jour du *mnémosynon* est arrivé. Ceux qui furent amis des défunts sont réunis dans la métropole. La fumée de l'encens monte vers la voûte avec celle des cierges, tandis que les diacres psalmodient à l'autel et que la foule recueillie alterne avec les papas la récitation des versets.

... O Yani, que tu es blême! Ta bouche s'ouvre pour dire un mot que tu ne peux prononcer. Tu chancelles. Sans cette colonne contre laquelle tu t'appuies, tu tomberais. Parjure! parjure! C'est le mort pour qui l'on prie dont tu viens d'entrevoir le spectre. Son visage va toucher le tien : Mon fils, as-tu toujours bien tenu ton serment?..

Du jour qu'on l'emporta évanoui de l'église, personne n'a vu Yani sourire. Nul ne songe à s'en étonner; on croit avoir surpris le secret de sa tristesse. Zoïtsa, ainsi qu'une fleur qui s'étiole peu à peu, se débat maintenant contre un mal inconnu. Le terme de sa délivrance approche, et les médecins craignent qu'elle ne puisse supporter, à cause de sa trop grande jeunesse, ce bonheur si chèrement acheté : la naissance du premier enfant.

Pauvre Zoïtsa! c'était un soir, dans ton lit nuptial aux couvertures multicolores, près d'un berceau vide dont tu avais amoureusement brodé toi-même tous les petits linges. Ton mari, — tu t'efforçais encore de lui sourire, — se frappait la poitrine, et, la tête enfouie sous l'oreiller où reposait ta tête, la main crispée sur les tiennes, les sanglots dont il étouffait secouaient ses robustes épaules. Le papas était là, les médecins partis. Comme tu venais d'être parfumée avec les huiles saintes, les anges te prirent entre leurs ailes pour te porter au Créateur.

Elle fut ensevelie près des vieillards qui l'avaient adoptée naguère lorsqu'un pêcheur l'amena orpheline de l'île de Crète.

Après que tout fut terminé, quand on eut brisé le *kanati* (1) sur la tombe, le soir à la nuit tombante, Yani s'en fut errer au milieu des ruines du temple de Jupiter; il savait que, de là, son regard pourrait découvrir la place où l'on avait jeté dans une fosse son courage et sa raison ensemble avec son amour.

Maintenant, plus rien que le remords. Tandis qu'il s'y abandonne, des nuages noirs couvrent le ciel comme un drap funèbre tendu de l'Acropole au mont Hymette. Seule parmi l'obscurité, la

(1) Petite amphore que l'on brise sur la tombe des morts et dont les débris ne peuvent être enlevés sans sacrilège.

flamme rouge d'une *kandili* brille entre les cyprès du cimetière, veilleuse toujours allumée au chevet des trépassés qui dorment au fond des tombeaux leur sommeil éternel.

Le passant attardé qui voit ce fanal se signe avec terreur. Le peuple dit : « C'est l'œil de la mort. »

Yani marcha, guidé par la lueur jusqu'à ce qu'il vint s'agenouiller en un lieu où la terre fraîchement remuée marquait une tombe récente entre deux tombes anciennes. Des flocons de neige commençaient à tourbillonner au vent et s'attachaient aux branches des arbres.

Toute la nuit, nuit d'hiver longue et glaciale, le gardien du cimetière fut tenu éveillé par des rumeurs étranges que la rafale apporta jusqu'à lui. Il entendit d'abord comme une voix suppliante qui pleurait et demandait grâce; puis des trépignemens sourds sur la terre gelée, le bruit d'une lutte corps à corps ; et cela dura longtemps ; enfin, un cri déchirant, puis le silence. A l'aube, on n'entendait plus qu'une plainte étouffée, de temps en temps, semblable au râle d'un moribond.

Le palikare, redevenu brave avec le jour, se dirigea vers l'endroit d'où les appels semblaient être partis. Un homme était là, couché en travers d'une tombe. Ses mains prenaient à poignées de la neige qu'il appliquait en vain sur une plaie béante pour étancher le sang qui s'en échappait.

— Frère, vite, un papas !

Quand le prêtre fut là :

— O mon fils ! avez-vous pu commettre ce crime sur vous-même ?..

— Mon père, écoutez-moi, ne laissez pas mourir un chrétien sans confession. C'est tout ce que j'ai pu faire, voyez-vous, de vivre jusqu'à ce que vous veniez... Ma femme bien-aimée, ma Zoïtsa, c'est ici qu'ils t'ont mise hier et je veux qu'on m'enterre près de toi !.. Je ne me suis pas donné la mort, non, c'est lui, le vieux patriote; il est sorti de son tombeau pour m'égorger... Parjure ! parjure ! parjure !.. Mais pourtant, puisque c'est mon couteau que j'ai dans la poitrine, c'est que je me suis tué. Alors, mon père, pardonnez-moi ; je vous donne tout mon bien pour bâtir une église.

A la place où s'élevait la maison blanche de Yani et Zoïtsa, on offre maintenant chaque jour le divin sacrifice et c'est dans l'église neuve de la rue d'Éole.

MAURICE DE FOS.

UN

DÉPARTEMENT FRANÇAIS

III[1].

LE CHEF-LIEU, LA HAUTE BOURGEOISIE ET LA POLITIQUE.

I.

Le train siffle. La voie, décrivant une courbe, serre de près le grand fleuve national qui roule lentement ses eaux limoneuses. On ne voit pas encore la ville, mais le profil d'une cathédrale se dresse à l'horizon comme dans un rêve. Le train s'engouffre sous un tunnel. A la sortie, la perspective change. La cathédrale a tourné sur elle-même. On distingue, au-dessus d'une forêt de cheminées, la découpure des tours, la dentelle des clochetons, la pointe barbelée de la flèche. D'autres clochers surgissent au milieu de monstruosités modernes : noirs cylindres à gaz écrasant de leur poids l'hydrogène impondérable, longues cheminées d'usines à la gueule barbouillée de suie, échafaudages énormes qui semblent de grands métiers à

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

tisser la pierre. Une maison, découpée en tranches par la voie ferrée, cache ses plaies sous l'enduit banal des annonces. Puis c'est un coin de quartier pauvre, avec des loques sordides pendues aux fenêtres, des intérieurs mal réveillés, des ménagères à peine vêtues, les grimaces des bambins, les pots de géranium sur des murs malades. Un nouveau tunnel, des magasins, des entre-croisemens de rails, des changemens d'aiguille, des soubresauts, des sifflets prolongés et plaintifs, des locomotives qui errent à la recherche de leurs wagons, des wagons veufs de locomotives, la lourde vibration des plaques sous le passage du train, la carcasse enfumée d'une gare, la cohue, l'effarement, enfin, cette crise d'épilepsie qui s'empare des choses et des gens aux approches d'une grande ville, tout annonce la civilisation. Nous sommes au chef-lieu du département.

Jadis, quand on arrivait en diligence, les transitions étaient mieux ménagées. Les faubourgs se présentaient avec ordre, faisant face à la route, et ne montraient point aux passans le triste envers de leur toilette. Le coche, cahoté sur des pavés pointus, s'arrêtait à tous les cabarets, répondait aux questions des habitans, et le voyageur patient, doucement égayé par les plaisanteries des postillons, avait le temps de savourer les détails de la vie locale. Aujourd'hui, en sortant de la gare, il aborde gauchement et géométriquement la ville; ou plutôt il la cherche vainement des yeux : tours, clochers, monumens, tout a disparu. Il n'a devant lui que des avenues désertes et poudreuses, et un square vide. Les omnibus d'hôtels, rangés en ligne, l'attirent dans leur étreinte perfide. Ce sont autant de sphinx qu'il interroge avec anxiété. S'il se laisse tenter par les enseignes d'*Europe* ou d'*Univers*, quels oripeaux fanés, quels trésors de poussière accumulés, quels rideaux aux plis insondables, que de soin pour empêcher l'air de se renouveler! quelles cuvettes minuscules! Rien qu'à les voir, le géant britannique, ce Neptune accoutumé aux larges ablutions, demeure stupéfait, et il note sur ses tablettes qu'en dehors de Paris, les Français se composent exclusivement de commis-voyageurs.

Une fois la première impression passée, on trouve un singulier plaisir à parcourir la ville dans tous les sens et à reconstituer sa personnalité. Il sera toujours temps de recourir aux livres et de rectifier le travail de l'imagination. Les livres sont muets sur la vie de tous les jours. Ils ne parlent pas de cet auvent rustique qui s'adosse depuis tant d'années aux murs d'un vieux couvent, ni de ces rues étroites où grouille une population à peine différente de ce qu'elle était au moyen âge. Ils ne communiquent pas cette vive sensation de la perpétuité et de la ténacité des habitudes qu'on éprouve à l'aspect d'une échoppe de savetier, encore nichée dans une arcade

à cintre surbaissé. Depuis trois cents ans, on a vu à cette fenêtre une figure d'homme penchée sur son ouvrage et sifflant sa chanson ; le même soleil n'a pas cessé de verser un rayon oblique dans son obscur réduit. Cet escalier, établi depuis si longtemps pour compenser la différence de niveau entre la ville haute et la ville basse, a été lentement usé par des générations de pieds grands et petits, et les pas des contemporains s'entremêlent avec les traces de ceux qui dorment sous la poussière. Les églises abritent des volées de pigeons, et les cris des martinets réveillent les corniches vénérables. Comme cette gargouille à la gueule ébréchée, cette ogive à moitié brisée, cette statue gauchement retenue par un crampon de fer sur son chevet fleuronné, paraissent vivantes sous le ciel changeant ! Les oiseaux se posent irrévérencieusement sur la tête des saints : mais les bons vieux saints semblent sourire à travers leurs rides de pierre et ne s'offensent nullement de ces familiarités de la nature. Les clochetons noircis, entamés, surtout du côté du vent d'ouest, s'assombrissent ou s'égaient suivant les alternatives des rayons et des ombres.

Il nous souvient d'avoir contemplé, dans une forêt de Pensylvanie, une ville entière construite la veille, et destinée à disparaître le lendemain avec le gisement de pétrole qui l'avait fait naître. Maisons, trottoirs, écoles, église, tout était en bois. Dans une grange, on montrait fièrement les presses et les bureaux d'un journal. On avait jeté un chemin de fer sur des traverses à peine équarries, et les arbres de la forêt, renversés par la hache, gisaient encore des deux côtés de la voie.

Nos villes, à nous, ont poussé dans le sol national de si profondes racines que, pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'à l'époque romaine et parfois jusqu'à la Gaule indépendante. Elles ont été tour à tour lieux de refuge, villes impériales, fiefs ecclésiastiques, dépendances féodales, cités royales ; elles ont formé, dans certaines crises, le cœur même du royaume. Au lieu d'accuser Paris d'attirer à soi toute la vie du pays, on devrait plutôt admirer la force de résistance de ces robustes filles de notre sol, car elles ont traversé des révolutions vingt fois séculaires dont ni Paris ni aucun de nos gouvernemens éphémères ne sauraient être rendus responsables.

La base romaine, on la retrouve encore, sous les lichens et sous les ronces, dans les fondations d'une muraille à pic qui domine la campagne ; elle a servi de contrefort au palais des ducs, et elle porte aujourd'hui le poids de plusieurs administrations publiques. On dirait les couches successives d'une formation géologique. L'horizon qu'on aperçoit d'ici a peu changé depuis qu'il était contemplé

par les yeux d'un proconsul romain; et les mœurs administratives actuelles offrent plus d'un point de ressemblance avec celles de ces temps reculés.

Si la cathédrale, par l'effort puissant de sa masse, atteste encore la permanence du sentiment religieux, l'esprit du XVIe siècle a déposé un peu partout ses bouffonneries et ses arabesques, mélange incomparable de grâce aristocratique et de verve populaire, qui devait passer dans le caractère national. Sous les rayons mouillés de notre ciel, dans la tiédeur exquise d'un été tempéré, les ciselures de la pierre, les rinceaux délicats, les galeries à l'italienne évoquent cette France des Valois, dont nous gardons encore l'empreinte : le plus séduisant des peuples, facile aux émotions, passionné jusqu'à la fureur, narquois jusqu'au scepticisme, simple et encore brutal dans ses impulsions, compliqué dans ses raisonnemens, si particulier enfin, que les artistes italiens eux-mêmes, comme le Primatice, changent de manière en changeant de climat, donnent à leurs figures les formes fuyantes des nymphes de Jean Goujon, et délaissent leurs beautés plantureuses pour les tailles ondoyantes de nos Françaises de race. Du palais, le style descendait à l'habitation privée et jusque dans la boutique. Les pauvres, ne pouvant faire mieux, traçaient autour de leur porte une courbe parfaite. C'est dans les souvenirs du XVIe siècle qu'il faut retremper nos libertés provinciales. Les communes jurées du moyen âge sont trop loin de nous : elles dorment dans les vieilles chartes. Les *bourgeoisies* de la renaissance raisonnent et savent ce qu'elles veulent. Elles ont du bien et du loisir. Elles ne sont pas moins attachées à leurs privilèges qu'à la royauté, qui les a aidées à démolir les nobles et qui ne les a pas encore absorbées. Dans ces petites sociétés, on s'intéresse aux guerres d'Italie, on lit Rabelais et Montaigne ; et en même temps, on forme des unions de marchands, on a sa maison de ville et sa corporation.

Au-dessus d'un portique aux lignes hardies, trois statues sans tête tiennent entre leurs doigts brisés des instrumens de musique. Ces figures sont assez frustes et la pierre en est trop friable. Mais un souffle puissant soulève leur robe déchirée. Elles ont une liberté et une aisance qu'on ne retrouve plus au grand siècle. C'est de l'art de province. Il est éclos sur place, au lieu d'être fabriqué et estampillé par des procédés officiels. Cet édifice était la maison des luthiers. Les petits bourgeois nos ancêtres avaient dépensé, dans ces joyeusetés ingénues, un peu de leur vie surabondante. A cette époque, les corporations fécondaient le travail au lieu de l'emprisonner. Les institutions locales produisaient des fleurs et des fruits. Depuis lors, deux cents ans de despotisme jaloux et quatre-vingts ans de révolution ont coupé, taillé, nivelé ces pousses vigoureuses.

Trop heureux si la vieille souche n'est pas morte, si la sève de l'association y sommeille seulement, et si les syndicats restaurés peuvent donner la main aux métiers du temps jadis!

Au XVIIe siècle, la vie municipale se ralentit dans la cité. Les constructions nouvelles deviennent rares. La grande noblesse bâtit à Paris ou embellit ses châteaux. Elle déserte la ville de province. Les hôtels ont une mine renfrognée. Le quartier silencieux qui entoure la cathédrale date de cette époque. Ce ne sont que portails sévères, grandes fenêtres majestueuses où s'ébattent correctement quelques Amours joufflus contemporains d'Anne d'Autriche, longs murs moroses qui tiennent la rue à distance au lieu de badiner avec le passant. Les marteaux des portes, avec leurs lions classiques, repoussent la main du visiteur, et les hautes bornes cerclées de fer ont une raideur de douairière. Il semble que, de toute éternité, l'herbe a dû pousser entre les pavés et que les ferrures des balcons ont été rouillées dès le premier jour. L'imagination ne peut évoquer, le long des perrons déserts, que de lourds carrosses, de lourdes perruques et de lourdes gens. Aujourd'hui, une sorte de moisissure semble envahir ces hautes maisons. C'est le séjour préféré de la petite noblesse et de la dévotion. Le soir, une course à travers ces rues désertes est une promenade dans un cimetière.

La place sur laquelle on débouche en sortant de cette nécropole ne manque pas d'une certaine grandeur. Elle a été construite au siècle dernier avec la préoccupation évidente d'imiter la place Vendôme. Ce sont les mêmes colonnes en relief cannelé, formant une sorte de palais continu. Une fontaine de style rococo se contourne au centre et nous reporte à cent cinquante ans de date, sous le ministère du cardinal de Fleury. Ce fut, pour notre ville, une ère de prospérité. L'industrie y naissait. Les relations avec les ports et les colonies devenaient fréquentes. C'est alors que le style de Versailles et de Trianon, réservé jusque-là aux habitations des nobles, fit invasion dans le haut négoce et que les riches marchands de la ville bâtirent cette place pour y vivre côte à côte dans une majestueuse opulence. Pleins de dédain pour les antiquailles et pour le style gothique, ils auraient transformé toute la ville si la mort, la banqueroute ou les révolutions n'y avaient mis bon ordre. Aujourd'hui, ces vieux hôtels sont envahis par les cabarets du bel air, les affiches en lettres d'or et les enseignes de dentistes. Une vie mercantile et grossière dérange la sereine immobilité des colonnes, se rit de la perfection de l'appareil et détruit la pondération des masses. Ainsi chaque génération croit fixer le temps. Mais il ne reste de son passage que le témoignage fugitif de ses aspirations; les monumens qu'elle menaçait sont encore debout; ceux qu'elle n'avait pas

prévus sortent de terre ; ceux qu'elle a élevés sont détournés de leur première destination et ne forment plus qu'un îlot que le siècle prochain engloutira.

Moins nobles et moins harmonieuses sont les constructions modernes de la ville basse. Plus la fantaisie individuelle cherche à se donner carrière, plus elle retombe dans les formules banales du mauvais goût. Les négocians du XVIIIe siècle, qui copiaient Versailles, avaient un caractère ; les lignes un peu monotones de leurs édifices répondaient à une conception d'ensemble, tandis que ce mélange de tous les styles, ces cariatides trop bien portantes, ces chapiteaux surchargés qui imitent maladroitement les splendeurs de la capitale ne représentent rien, si ce n'est la richesse du fondateur et la pauvreté de son imagination. Il n'est pas beaucoup plus agréable de revoir ici l'horrible maison à cinq étages, ce phalanstère bourgeois qui crée l'encombrement sans favoriser les relations et qui entasse les unes sur les autres cinq ou six familles, dont le plus grand soin est de ne jamais se rencontrer, même sur l'escalier. C'est le triomphe de la société anonyme. On comprend encore que ce monstre se développe à Paris, où le terrain est fort cher et l'existence resserrée. Ne pouvant aisément se déployer en largeur, la grande ville monte en hauteur et les derniers venus se hissent sur les épaules des premiers. Mais ici l'espace ni la terre ne manquent. Les boulevards solitaires implorent des maisons. N'est-ce donc rien d'asseoir directement sur le sol ses lares domestiques au lieu de les loger dans les compartimens d'une boîte, le long d'une échelle de perroquet ? On regrette qu'une habitation séparée soit, en ville, le privilège de la fortune, alors qu'il serait si facile de construire, comme dans les faubourgs de Bordeaux, de longues files de petites maisons propres et tranquilles, ayant chacune un jardin.

Nous laissons sur notre gauche un cul-de-sac assez triste : c'est la place de la préfecture. Le préfet est bien logé : il occupe le palais des anciens intendans. Mais ce grand bâtiment a un air négligé. On dirait une immense hôtellerie dont l'unique voyageur serait pressé de partir. L'hôtel-de-ville, installé dans un ancien couvent, est mieux entretenu. On a blanchi à la chaux les longues galeries et les cellules où des cénobites laïques consacrent aujourd'hui des mariages civils.

Dans le coin le plus sombre de ce bâtiment, on a réuni, sous le nom de musée, un assemblage confus de copies en plâtre, de quelques bons tableaux, d'échantillons minéralogiques et de curiosités locales. Au rez-de-chaussée, un Laocoon commence à verdir. Un Apollon du Belvédère contemple avec colère l'œuvre d'un sculp-

teur indigène. Sous le regard bienveillant de deux ou trois magistrats à perruque, des armes anciennes gisent pêle-mêle à côté de fusils à pistons enlevés à la garde nationale. Quelques petits monstres enfermés dans des bocaux, des manuscrits de valeur inégale, des médailles romaines confondues avec des vieux sous du temps de Louis-Philippe, une bibliothèque de volumes dépareillés, rebut des châteaux voisins, complètent cette étrange collection, dont il serait difficile de dresser un catalogue satisfaisant.

Arrêtons-nous cependant à l'étage supérieur, où les tableaux sont un peu mieux classés. Les meilleurs sont contemporains de ces vieux hôtels dont nous avons admiré l'ordonnance. A cet heureux âge de grâce aisée et de pinceau facile, la médiocrité même savait se rendre supportable. Les bergers, les Amours aux contours amollis charment encore les yeux, tandis qu'à côté, semblables aux épaves du naufrage des ambitions, s'étalent les œuvres démesurées d'artistes modernes : presque toujours ce sont les fils du pays, les prodiges départementaux, qui, d'une aile imprudente, ont tenté de s'élever jusqu'aux cimes du grand art. Pour un talent qui perce, combien s'éteignent prématurément ou reviennent peupler les musées de province! On y rencontre de faux David qui n'ont que de l'emphase, de faux Géricault dont le pinceau est trempé dans l'encre, de faux Delacroix qui font du mélodrame. Paris ne saura jamais ce que coûtent ses jouissances. Sur ce point, la générosité de nos villes est inépuisable. A la moindre lueur de talent, elles expédient le futur grand homme à l'École des beaux-arts, paient sa pension, admirent naïvement ses productions. Quand l'échec est indiscutable, ces mères indulgentes restent seules convaincues du mérite de leurs fils et recueillent pieusement les reliques de ces martyrs de l'idéal.

Mais ce qui nous retient particulièrement, c'est une série de vieux tableaux et de gravures, à travers lesquels on peut suivre toutes les destinées de la ville. Voici d'abord une miniature du moyen âge, pleine de gaucherie dans la recherche de l'exactitude. Les clochers y prennent beaucoup de place et les remparts sont tracés dans tout leur développement, sans aucune perspective, comme sur un plan. Plus nette et plus précise sous le burin incisif de Callot, la silhouette connue domine tout un peuple de figures sveltes : des épées fanfaronnes relèvent des capes à l'espagnole. Un tableau plus ample représente une fête sous Louis XIV, à l'occasion de l'entrée d'un prince du sang. L'artiste, préoccupé de grandeur, a exagéré la perspective ; il donne à l'hôtel-de-ville les proportions d'un Versailles. Les peintres de cette époque trichent toujours avec la vérité ; ils lui mettent des talons et une perruque.

Mais, sous ces dehors pompeux, on retrouve le profil connu des vieilles tours, et c'est toujours la même ville. C'est encore elle que ce graveur du XVIIIe siècle a surchargée d'ornemens parasites; on dirait qu'il s'est fait un plaisir de chiffonner la réalité avec le dernier sans-gêne. Sous ses doigts, la ville semble une vieille femme qui aurait mis de la poudre et des mouches. Enfin, elle nous apparaît une dernière fois, bourgeoise et propre, dans un tableau d'une platitude rare qui porte la date de 1830. Le peintre a copié comme à la loupe les maisons de la grande pla e, sans oublier une tache de plâtre qui tire l'œil, tandis qu'au premier plan un ouvrier sentimental, dont la blouse bleue est d'un fini admirable, se jette dans les bras d'un étudiant sublime.

Ainsi, depuis un temps reculé, des yeux différens contemplent les mêmes murs à travers le prisme changeant des idées. Ainsi chaque époque, asservie en quelque sorte au rêve particulier qui l'obsède, altère les proportions, modifie le contour extérieur des mêmes objets sans en abolir les lignes essentielles. Au milieu des interprétations les plus variées, la physionomie de la ville persiste, depuis le XIIIe siècle, et conserve son unité. Cependant, elle reflète en passant l'aspect des mœurs, grâce aux images plus ou moins troublées que chaque siècle nous en a transmises. L'antique cité s'est modelée sur l'humeur changeante des hommes : elle s'est faite tour à tour majestueuse ou riante, aristocratique ou bourgeoise, tout en demeurant identique à elle-même. Quand on sort du musée et qu'on la retrouve debout sous son ciel nuageux, on éprouve le même sentiment de respect qu'en présence d'un chêne dont le tronc renferme la sève accumulée des siècles et dont le front se couvre tous les ans d'un jeune feuillage.

II.

Le Français des villes est un être sociable et naturellement bon enfant, que la vanité isole et que la politique aigrit. Voilà ce qui saute aux yeux dès qu'on passe des édifices aux habitans.

Le bourgeois connaît à peine ses fournisseurs. Il ignore complètement les ouvriers. Il a fallu le terrible tremblement de terre de 1870 pour rapprocher tout le monde et pour confondre les rangs. On a vu alors sortir des taudis et des palais, des boutiques et des hôtels, des hommes qui, traversant tous les jours la même rue, ne s'étaient jamais regardés. Pour la première fois ils se dévisagèrent avec étonnement. De jeunes avocats, dont la faconde commençait à fleurir, fraternisèrent autrement qu'en paroles avec des

charpentiers et des serruriers ; ceux-ci reconnurent, pendant quelques mois, que tous les fils de la bourgeoisie n'étaient pas des fainéans. Après quoi, la paix faite, chacun rentra dans son trou et il ne fut plus question de fraternité. Tout au plus, de loin en loin, les souvenirs de la guerre font encore battre les cœurs. Au service, entre territoriaux, l'ancienne camaraderie reparaît. Dernièrement, dans un grand incendie, la seule présence d'un officier de mobiles, fort aimé de ses hommes, donna un élan incroyable aux ouvriers et disciplina la foule. Mais, dans la vie ordinaire, chacun vit pour soi, et les classes croiraient manquer à leurs principes si elles ne coupaient court à toute sympathie déplacée.

Si l'on peut constater un certain réveil de l'esprit d'association, c'est en bas, dans l'atelier et dans la boutique. Ces gens de peu prennent l'habitude de se divertir et même de s'entr'aider sans nous demander la permission. Il est vrai que, pour nous intéresser à eux, il faudrait surmonter des répugnances invétérées. Les fanfares incohérentes qui errent le dimanche sur les chemins de fer et qui, à chaque station, nous régalent de leurs cuivres enroués ; les chansons de café-concert répétées en chœur avec une voix de gorge ; toute cette gaîté de barrière, ces lazzi banals comme les rues, ces interpellations intempestives mêlées de cris d'animaux, voilà de quoi nous faire fuir au bout du monde. Le bourgeois, que ce tapage importune, voue à tous les dieux infernaux les droits de l'homme et du citoyen. De plus, il a le désagrément d'apercevoir ses propres travers démesurément grossis dans les couches inférieures de la société. C'est un miroir déplaisant qui lui renvoie ses traits en les déformant. Idées d'emprunt, bribes d'éducation, sentimentalité fausse, gaudriole tombant dans l'ordure, tous les vieux galons dont se pare ce sosie de bas étage viennent de nous en droite ligne. La plaisanterie tourne chez lui à la farce de tréteaux et l'émotion à la grimace. Notre scepticisme, discrètement voilé sous les dehors du savoir-vivre, produit, dans les seconds rôles, les mangeurs de prêtres et les fanfarons d'incrédulité. Nos arts mêmes, ce mets des délicats, revêtent alors une couleur emphatique et vulgaire. Ces pauvres diables poussent jusqu'à l'indigestion notre goût du théâtre et du roman. Ils sont repus de littérature malsaine et de drames écœurans. Faut-il parler de leur politique ? Assez faciles à vivre quand on les prend un par un, ils deviennent intraitables dans une réunion publique. Tout le monde connaît cette averse de phrases filandreuses que le dernier des Figaros verse, avec son eau de Portugal, sur la tête du client : c'est ainsi qu'on raisonne dans ce milieu-là. Évidemment la politique leur paraît une outre gonflée de vent qu'on se renvoie avec plus ou moins d'adresse.

Si on leur demandait pour quel motif ils réclament avec tant d'insistance, du fond de leur province, la mairie centrale de Paris et en l'honneur de quel saint ils célèbrent, à grand renfort de petit bleu, l'anniversaire du 18 mars, ils seraient sans doute fort embarrassés. Toute leur joie est de contempler les figures effarées des badauds et de jouer, comme de vrais gamins, avec le feu !

Malgré tant de défauts qui agacent les nerfs, leurs actes sont plus raisonnables que leurs paroles. Tout n'est point à critiquer dans ces banquets un peu bruyans qui les réunissent périodiquement. Les retours des fanfares sont parfois pénibles, mais les départs sont magnifiques; et quand elles marchent bien en ordre avec leurs bannières frangées d'or et constellées de médailles, quand de braves gens, heureux de parader sous une coiffure militaire, se délassent du travail de la semaine en soufflant à pleins poumons dans leurs instrumens, bien sot qui s'en formaliserait. On peut rire tant qu'on voudra des sociétés de gymnastique, des sociétés chorales, des sociétés de tir et, en général, du penchant qui pousse les hommes à marcher au pas, musique en tête : mais c'est un bon emploi du dimanche. Nous aimons, quant à nous, à voir défiler ces guêtres de troupiers, ces ceintures multicolores et ces reins bien cambrés. Un de nos amis, qui s'est fait nommer capitaine de pompiers tout exprès, nous affirme que ces petites corporations ouvertes sont excellentes, qu'on les tourne aisément vers un but utile. Il a fondé, pour son compte, deux ou trois caisses de secours mutuels avec l'excédent des cotisations. Notre ami, qui est certainement un original, affirme que tous ces cerveaux subalternes sont en ébullition, qu'ils se débrouillent, que nous avons grand tort de ne pas les étudier de plus près. Depuis quatre ou cinq ans, la ville possède un nouveau groupe, d'intentions bien pacifiques : celui des « joyeux touristes du département. » Il se compose d'artisans et de petits employés. Les jours de congé, les « joyeux touristes » partent en bande pour faire des excursions pédestres aux environs. Ils dînent ensemble dans quelque auberge de village et rentrent le soir harassés et contens. Les uns cherchent des insectes et piquent triomphalement leurs trouvailles sur leur chapeau; les autres portent une boîte verte pour herboriser. Ils ont, bien entendu, leur musique; au départ et au retour, dès l'aurore ou vers minuit, en passant devant les hôtels endormis, ils déchaînent leurs trombones, afin que nul n'en ignore. La vieille ville se frotte les yeux et ne reconnaît plus ses enfans. Et nous-mêmes, pour la plupart, ne sommes-nous pas fort étonnés, lorsque dans les cérémonies publiques, aux grandes funérailles par exemple, nous voyons sortir de terre ces milliers d'associations dont nous ne soupçonnions

même pas l'existence? Leurs devises, sans doute, ne nous plaisent guère. Leur panache rappelle un peu trop le casque de Mengin. Le mystère puéril dont s'enveloppent les loges maçonniques, les triangles entourés de lauriers, les bannières trop rouges, les prétentions des amis de la libre pensée, et même, pour tout dire, le fracas de cette ligue qui prétend nous donner des leçons de patriotisme, toute cette mise en scène froisse le bon goût. Mais à la réflexion, nous sommes plus équitables : nous sentons qu'il faut nous défaire de certains préjugés; que toute liberté, pour être féconde, doit être mélangée d'élémens impurs, et que toutes ces associations, parfois si enfantines, ont du moins sur nos conceptions abstraites un avantage énorme : celui d'exister.

La haute classe, au contraire, n'a qu'une préoccupation : c'est d'éviter le contact des gens mal élevés. Plus elle perd l'empire des faits, plus elle se montre exigeante dans le domaine des bienséances. Ici, 1789 est comme non avenu. La noblesse vit à part et ne voit guère la haute bourgeoisie. Les gros commerçans ne connaissent pas les petits. La magistrature forme à son tour une caste séparée dans le sein de la colonie. Les fonctionnaires arrivent, se déplacent, se visitent froidement et n'osent pas s'inviter, parce qu'il faudrait convier tous leurs confrères, beaucoup trop nombreux. Dans les garnisons, les armes savantes dédaignent la ligne et sont dédaignées de la cavalerie.

Naturellement, le préjugé des nobles est le plus tenace. Le personnel du quartier aristocratique est le même que celui des châteaux. Il vient ici afin de bouder publiquement. Un habitant nous raconte le fait suivant : « En 1871, dans le désarroi qui suivit l'armistice, les hasards de la route me rapprochèrent d'un hobereau fort entêté de sa qualité. Jamais je n'eus un meilleur compagnon, d'une humeur plus ouverte et plus familière. A nous entendre, on eût dit deux vieux amis dénués d'esprit de parti et cherchant la vérité avec une franchise ingénue. Déjà nous apercevions les toits de la ville. Lorsque les tours de la cathédrale parurent à nos yeux, les manières de mon compagnon devinrent plus réservées. La conversation tomba. En ville, il paraissait avoir oublié ma présence et s'arrêtait à chaque pas pour parler à des gens qui me toisaient de la tête aux pieds. Je m'esquivai discrètement et, depuis cette époque, je ne l'ai point revu. Ce bon vivant, en remettant le pied dans nos murs, était retombé sous le joug de l'opinion. »

Le haut commerce a presque autant de morgue. Il ne voit ni les professeurs, parce qu'ils sont trop pauvres, ni les fonctionnaires, parce qu'ils entretiennent des relations coupables avec le gouvernement. En revanche, on s'accable de dîners. A mesure que les vraies

réunions deviennent rares, manger ensemble paraît le point capital de l'existence. D'abord il est facile de limiter le nombre des convives. Il y a les dîners professionnels, les dîners de famille, les dîners politiques. Ce qu'on voit le moins, c'est une société de gens aimables se réunissant autour d'une table pour déraisonner agréablement sous l'influence d'un vin généreux. Nos dîners de province ne sont que trop corrects. On n'y épargne ni les fleurs, ni les truffes, ni l'argenterie. La salle à manger exhale ce parfum de cave et de mousse humide qu'on remarque dans la boutique d'un fleuriste. Rien ne tempère l'effet réfrigérant d'un luxe à outrance. Il semble qu'on respire une odeur fade de bien-être coûteux jusque dans la parure des femmes, dans leur air ennuyé et indolent. Leur ton tranchant dénote une indifférence engendrée par la satiété. Leur moindre geste souligne le chiffre de leurs millions. Elles ne manquent cependant pas d'esprit quand elles veulent. Ce qui leur fait défaut, c'est la curiosité, la grâce intellectuelle, c'est-à-dire le mélange des qualités du cœur avec le mouvement de l'esprit. Toute cette richesse a poussé trop vite. Elle est sans saveur, comme les fruits de serre chaude, qui semblent faits pour les yeux, et non pour la bouche. Quand on s'est battu les flancs pendant toute une soirée pour éveiller l'attention d'une voisine chargée de diamans et d'ennui, on se lasse de contempler ces statues somptueuses et muettes. Le fumoir seul offre des compensations. Là au moins, les hommes se mettent à l'aise et se montrent tels qu'ils sont. Ils deviennent tout à coup loquaces dans ce nuage de fumée âcre qui fait tousser. Dire qu'il coule de leurs lèvres du nectar et de l'ambroisie, ce serait abuser des mots. Mais ils sont si heureux de n'être plus sous les yeux des femmes, de quitter leur tenue d'emprunt, de s'étaler sur les sofas, de se rappeler leurs grosses aventures de jeunesse, avec un clignement d'yeux et des tapes amicales sur l'épaule! C'est un moment unique à saisir, comme le repas des phoques, au Jardin d'acclimatation. Dans leurs ébats légèrement vulgaires, ils ont des gaîtés de marsouins, ils font jaillir l'eau de tous les côtés. Nous apercevons enfin, sous le masque de convention, de bons bourgeois sans gêne, vifs d'intelligence et mobiles de gestes, Gaulois de propos, adorant leur métier, parlant tous à la fois, prenant le bruit pour la discussion, et, en somme très rapprochés du type populaire qu'ils méprisent.

Il est cependant, au milieu de notre bonne ville, un terrain neutre sur lequel les hautes puissances peuvent se voir sans se compromettre : c'est l'officine d'un libraire. Encore a-t-il fallu que ce libraire fût un homme de beaucoup d'esprit. On entre là pour feuilleter le livre nouveau. La conversation s'engage par hasard.

On cueille sans effort, en fait de nouvelles et d'idées, le dessus du panier. La porte fermée, on ne se connaît plus, ou bien on échange un salut à distance. La maîtresse de la maison est d'ailleurs fort accommodante. Très souvent les habitués entr'ouvrent la porte, font un signe d'amitié à la bonne dame, et s'en vont sans plus de cérémonie. Ainsi les bourgeois de quelque valeur vont chercher presque dans la rue des distractions intellectuelles qu'ils ne trouvent pas à leur foyer.

C'est un spectacle curieux que de voir toute une partie de la nation, et la plus riche, sinon la plus éclairée, choisir ses opinions comme on choisit un chapeau, en consultant les modes. En ce moment par exemple, l'opinion républicaine est mal portée. On n'est admis dans certains salons qu'avec un air ancien régime. Quel régime? Peu importe. Le principal est de détester, et autant que possible, de tourner en ridicule la démocratie. Si on s'expliquait, ce serait la confusion des langues et la tour de Babel. Aussi on évite les explications. N'essayez pas, dans un tel milieu, de plaider les circonstances atténuantes en faveur de vos contemporains. On vous arrêterait par un sourire de pitié ou par des yeux levés au ciel. Il y a des questions qu'on n'aborde pas, des noms qu'on ne doit pas prononcer. Il faudrait ouvrir les fenêtres pour en dissiper l'odeur. Partez de ce principe que tout va nécessairement mal, que nous sommes en pleine décadence, à l'exception de quelques élus que le feu du ciel épargnera. Si les désastres ne sont point encore arrivés, ils arriveront demain. Si demain tout est tranquille, ce sont les faits qui ont tort. Les membres les plus intelligens du parti se contentent de poser comme axiome ce qu'il faudrait démontrer. Un jeune écrivain commence un livre par la phrase suivante : « On n'a jamais vu de nation subsister sous la forme républicaine... » Le reste découle naturellement. Telle est la tyrannie de la coterie, que les esprits les plus libres osent à peine s'y soustraire. La raison en est simple. Ils tiennent à leur monde encore plus qu'à leurs idées.

Toutes ces classifications, en apparence si absolues, ne sont pas fort anciennes. Nous les avons vues naître et se consolider d'année en année. Aujourd'hui les positions sont prises : mais en 1872, il n'y avait rien de fixe. Pendant que l'assemblée nationale se débattait dans les subtilités du pacte de Bordeaux, notre société provinciale, habituée à suivre une impulsion quelconque, ne savait où prendre son mot d'ordre. Il subsistait encore des traces de l'alliance contractée sous l'empire entre les partis vaincus. On voyait se succéder dans les mêmes salons un partisan des principes parlementaires, un royaliste fougueux, quelques vieux revenans de 1848 dont le lyrisme ne trouvait point d'écho, des adorateurs du sabre

un peu honteux de leur culte. Aujourd'hui la haute société a fait son choix. Elle est royaliste et cléricale. On l'étonnerait beaucoup si on lui rappelait qu'elle n'a pas toujours eu des principes aussi arrêtés. Les femmes ont joué un grand rôle dans cette émigration à l'intérieur. Gambetta eût-il été le plus modéré des hommes, elles ne lui auraient pas pardonné ses allures de tribun. Le reproche le plus sanglant qu'elles adressent aux républicains, c'est de manquer d'éducation. Leur verve moqueuse s'exerce de préférence contre les femmes des hauts fonctionnaires, lorsque celles-ci portent un peu gauchement la toilette. Comme pour mieux marquer le caractère de cette singulière opposition, si impuissante et si hautaine, les reines de la mode sont aussi celles de l'opinion.

Nous connaissons cependant quelques intérieurs dont les principes invariables commandent le respect. Il est bon d'y pénétrer : on apprend ainsi à connaître la vieille France. Une demoiselle fort mûre et de haute naissance habite une grande maison solitaire, dont les fenêtres dominent les anciens remparts et la campagne. De sa chambre, paisible comme une chapelle, et protégée par un double châssis, on embrasse un immense horizon. L'aspect d'un ciel souvent agité et traversé par des rafales fait contraste avec le silence et la paix de cette demeure, tout imprégnée d'un parfum de cierges et d'eau bénite. L'âme de la maîtresse du logis n'est pas moins close aux influences du dehors, et cependant elle regarde avec curiosité le spectacle du siècle, de même qu'à travers la vitre elle aime à contempler un orage sans l'entendre. Elle a été très belle en son temps ; de son ancienne beauté il est resté l'aisance et la grâce. L'âge a plutôt terni que creusé son visage. Ses yeux encore très vifs, ses cheveux partagés en bandeaux plats, à peine semés de quelques fils d'argent, sa bouche fine et un peu pincée composeraient un ensemble agréable s'il ne s'y joignait une expression dédaigneuse. Quand elle cause, les bras serrés sous un châle de dentelles qui dessine sa taille, elle ramène une de ses mains sous son menton, et penche sa tête avec un air de méditation mélancolique, dans la pose de la Polymnie du Louvre. Cette attitude était fort à la mode vers 1845. Sa conversation est scandée de soupirs et de sous-entendus. Elle accentue chaque mot, comme si le sens naturel des phrases ne pouvait contenir une infinité de choses qu'elle veut y mettre. Elle a coutume de dire, en parlant de son entourage : « Nous autres, carlistes !.. » expression mystérieuse, si l'on ne savait que, sous Louis-Philippe, les légitimistes français se désignaient eux-mêmes par le nom de la faction que la politique du roi-citoyen combattait en Espagne.

Une douzaine de ces carlistes en cheveux gris se réunissent ici

le soir pour faire leur partie de whist et forment le plus étonnant assemblage d'opinions dogmatiques. L'un d'eux surtout, avec sa longue figure pâle et son fanatisme inflexible, a été surnommé dans la ville « le duc d'Albe, » et paraît réellement un échappé de l'Escurial, tout prêt à rallumer les bûchers de l'inquisition : au demeurant, le meilleur homme du monde. Il aurait fallu à ces gens-là, non pas un Louis XVIII, mais le Louis XIV des dragonnades, ou le Charles X des ordonnances. A pareille hauteur, ils confondent dans le même mépris toute la pourriture du siècle. Empire, république, royauté constitutionnelle, c'est tout un pour eux. Contre la maison d'Orléans, leurs griefs prennent la proportion d'une haine de famille. Les protestans seuls ont le privilège de les irriter davantage. Ces deux erreurs de l'humanité, la réforme religieuse et le régime parlementaire, leur paraissent la source de tous nos maux. Nous avons entendu un prédicateur en renom raisonner de la manière suivante : Tous les désordres sociaux, et notamment la commune, ont pour origine la querelle de Philippe le Bel et de Boniface VIII. En effet, l'humiliation de la papauté a produit le grand schisme. Du grand schisme est née la réforme. Celle-ci a enfanté le *Discours sur la méthode*, et de cette philosophie pernicieuse, l'esprit d'examen s'est répandu sur toutes les connaissances humaines : après Descartes, Montesquieu ; après Montesquieu, Rousseau et Voltaire, qui sont les pères de la révolution, laquelle dure encore et conduit à l'anarchie et à la mort. Ce raisonnement à la Purgon est familier à nos ultras. Il y a de mauvais journaux : donc il faut bâillonner la presse. Notre raison nous égare quelquefois : donc il faut asservir la raison. En d'autres termes, il y a des ivrognes : donc il faut supprimer le vin.

Le plus piquant, c'est que, dans ce cercle intime, on admet un vrai fils de conventionnel, un petit homme à raisonnemens carrés, qui, sur certains points, dépasse Saint-Just : l'existence de Dieu lui paraît une hypothèse tout à fait contestable. Par quel mystère ces intolérances peuvent-elles se supporter mutuellement? Apparemment, la distance est moins grande entre sectaires de droite et de gauche, qu'entre tous les deux et les hommes d'opinion moyenne. Les chevau-légers, formant la majorité, ne sont pas fâchés d'avoir sous les yeux une démonstration vivante en faveur de leur doctrine. « Car enfin, disent-ils, entre la foi aveugle et la négation absolue, on ne peut s'arrêter en route. Voyez plutôt cet infortuné... » Il s'ouvre alors des discussions épiques. Tandis que la maîtresse de maison verse aux assaillans une pâle décoction sous le nom de thé, ceux-ci, tout en battant les cartes, fondent de tous les côtés sur le

libre penseur comme sur une proie, et l'accablent d'une grêle de flèches. Il fait tête en homme de courage, riposte vigoureusement, daube sur les préjugés gothiques, et la bataille continue, sans issue possible, entre les champions bardés de fer et le petit fantassin agile, jusqu'au moment où chacun s'en va coucher, fort satisfait de son personnage. Il nous est arrivé souvent, après avoir respiré cette atmosphère d'un autre siècle, de nous pincer pour nous assurer que nous étions bien éveillé. On comprend qu'à la longue les fidèles d'une petite secte, à force d'entendre le même son, croient sérieusement qu'il n'y a qu'une cloche. En sortant de cette maison hospitalière, il nous fallait dévorer cinq ou six journaux pour retrouver le diapason du siècle.

D'autres familles, sans aucun préjugé de caste, sans souci de la mode, avec beaucoup d'ouverture d'esprit et de connaissances, professent des opinions qui nous paraissent arriérées et se refusent obstinément à suivre le mouvement du jour. C'est l'ancienne France qui regarde vivre la nouvelle, et qui la juge avec un grand détachement. Au siècle dernier, la haute société était plus libérale que son temps. Aujourd'hui, la thèse est retournée, et l'humeur frondeuse s'exerce aux dépens des faiseurs de réformes.

Arrêtons-nous devant cet hôtel spacieux, d'apparence modeste, qui ouvre ses lourdes arcades au fond d'une rue peu fréquentée. On nous introduit dans une pièce très haute, un peu sombre, où se tient un petit vieillard fort alerte, malgré ses quatre-vingt-sept ans. C'est le doyen des négocians de la place. Il porte encore, comme jadis, la cravate blanche enroulée plusieurs fois autour du cou. Son visage sec et bleuâtre, rasé de près, respire un enjouement spirituel. Il passe constamment sur ses lèvres une petite langue acérée. Son sarcasme ne blesse jamais, tant le goût de la satire est tempéré chez lui par des habitudes de courtoisie. Quand on le contredit, le mouvement silencieux de sa bouche devient plus rapide et plus saccadé ; mais il se possède et plaisante au lieu de s'emporter. On doit y regarder de près pour discerner, sous sa bienveillance, une certaine ironie voilée. Les fils, qui sont mariés et qui vivent sous le même toit, ont de la bonhomie, avec moins de feu et de vivacité. L'aîné grisonne; il a le regard en dedans des hommes absorbés par les recherches scientifiques. D'abord collectionneur, de proche en proche, son esprit exact s'est tourné vers la haute culture intellectuelle. A sa place, un Anglais eût considéré la fortune comme un levier : il en aurait décuplé la puissance par le crédit. De l'autre côté du détroit, on veut agir et gouverner; ici savoir et comprendre.

Au dîner de famille, les brus se groupent autour de l'aïeul. Quel-

ques-unes ont déjà passé fleur, mais elles ont une gaîté tranquille, un ton à la fois réservé et caressant d'un charme extrême. C'est dans les yeux des femmes qu'on peut lire l'histoire de la maison. La paix du cœur, le bonheur intime, quelques pleurs versés sur les tristesses inévitables, tout y a laissé sa trace. La politesse un peu froide des hommes devient ici bonté communicative et s'épanouit en grâce pénétrante.

Cependant, le patriarche s'est animé en causant. Au dessert, il fait passer un certain rhum d'une couleur sombre, d'une chaleur et d'une force remarquable, qui a, dit-il, cent ans de date. Tout son passé lui apparaît dans la transparence de cette topaze brûlée, où dort depuis si longtemps un rayon du soleil des tropiques. Il raconte ses premières armes, ses traversées, et, comme s'il s'agissait d'hier, une spéculation que fit son père pendant le blocus continental. Il a connu les négocians d'autrefois et décrit leurs allures de grands seigneurs. Il fait revivre sous nos yeux des figures entrevues dans des miniatures pâlies, des têtes poudrées, des visages satisfaits et solennels sur de hautes cravates, des nègres à livrée rouge et or, des patrons de navire à mine de forbans, tour à tour commerçans, flibustiers et corsaires, — car à cette époque on naviguait le pistolet au poing, et le bateau marchand était armé pour la défense et pour la course. Toute l'audace de ces temps héroïques, toute l'ampleur d'un commerce aristocratique et en même temps le goût des produits chers et fins, la bonne foi des transactions, les relations lentes, mais solidement formées, voilà ce que l'esprit, doucement excité, croit apercevoir dans une goutte de vieux rhum.

Au fond, la carrière de cet industriel résume admirablement les oscillations par lesquelles a passé toute notre bourgeoisie locale; elle explique ses incurables défiances. Il entre dans les affaires vers 1813. On trafique entre deux guerres, ou plutôt c'est une guerre perpétuelle. Il se tient coi : trop heureux de n'être pas endetté quand le système s'écroule, et de rester seulement aussi gueux que devant. Avec la restauration un peu de calme s'établit. On respire, et on engage timidement quelques opérations, non sans tourner un œil inquiet vers Sainte-Hélène, d'où le héros pourrait s'échapper. Au dehors, toutes les places sont prises. L'Inde est perdue depuis longtemps. Les trois quarts de nos colonies sont à l'eau. La porte des autres nations est à peine entre-bâillée. C'est alors que le gouvernement a l'ingénieuse idée de fermer tout à fait la nôtre par un entassement prodigieux de taxes, de surtaxes et de contre-taxes. Aux coups de fusil succède une guerre de tarifs. Que fait cependant notre négociant? Il fabrique un peu, il achète et revend : mais sans audace, car il n'a pas d'horizon. C'est un métier d'épi-

cier en gros. Et puis on s'accoutume à la protection comme au cache-nez et à la flanelle. Quand elle vous manque, on attrape froid. Arrive 1830. Il est alors dans la force de l'âge. Si le vent de la liberté commerciale enflait ses voiles, il serait temps encore de prendre le large. Mais cette liberté-là ne figure pas dans la charte. D'ailleurs, tous les matins, le digne homme lit dans son journal le récit d'une émeute ou d'un attentat. Sur dix-huit années, il en passe quinze dans les transes. Il s'enhardit en voyant durer M. Guizot. Il se tâte, il va se lancer. Il monte une grande opération... pour 1848. Février lui apprend qu'il avait tort d'avoir confiance, et les journées de juin ne sont pas pour le rassurer. Il tremble pour son coffre-fort autant que pour son usine. Le second empire lui garantit au moins la possession du premier. Mais l'empire traîne avec lui des souvenirs suspects, un grand sabre, un plumet, toutes choses dont il a horreur pour les avoir trop aimées quand il était petit. Vers 1860, lorsqu'il croit toucher au port, déjà vieux, secoué par le flot, on lui déclare soudain qu'il est libre, qu'il n'a plus besoin de protection, qu'il doit compter sur ses seules ressources; et sans consulter personne, le gouvernement lève toutes les digues, abaisse toutes les barrières. Il lui manquait encore d'être aux prises, quinze ans plus tard, avec les hésitations des assemblées. En vérité, ce n'est pas la timidité de notre commerce qui doit surprendre, c'est au contraire la vigueur d'un tempérament qui lui a permis de survivre à de tels cahots.

Les mêmes vicissitudes ont rendu toute la haute bourgeoisie timorée ou sceptique en matière politique. Avant de se renfermer dans un silence hostile, elle a partagé toutes les illusions de son temps. En feuilletant les archives de ces familles, on y trouve la trace de bien des variations. On les voit tour à tour séduites et dégoûtées par la révolution, dominées d'abord par le prestige impérial, puis effrayées de la soif des conquêtes, désapprouvant, sous la restauration, les vengeances et les capucinades, mais cherchant dans la royauté le point fixe d'Archimède; attendant, pour se rallier franchement, qu'un régime ait fait preuve de durée, et sans cesse rejetées, par de nouvelles révolutions, dans les mêmes perplexités; rarement fanatique, jugeant les gouvernemens successifs avec une amertume de plus en plus marquée à mesure qu'ils se montrent plus caducs, et se réfugiant enfin dans le giron de l'église, comme dans le seul édifice immuable au milieu de la mobilité du siècle. Nous avons tenu entre les mains une liasse de lettres, toutes jaunies par le temps, dans lesquelles un bourgeois avait consigné sans préméditation l'histoire de sa vie depuis 1805 jusqu'à 1852. Cette correspondance n'offrait par elle-même rien de saillant : l'écriture

était magistrale, les phrases d'une longueur démesurée, les faits noyés dans la pompe des maximes générales. Mais l'auteur des lettres représentait fidèlement la moyenne de sa génération. Cet homme, qui, dans les dernières années de sa vie, passait pour le légitimiste le plus ferme, avait été pourvoyeur aux armées en 1806, maître des postes en 1814, et il sollicitait une place de sous-préfet pendant les cent jours. Son langage, tout gonflé au début de l'emphase révolutionnaire, prenait à la fin une teinte religieuse. Il était parti de Diderot pour arriver à Joseph de Maistre. Après avoir cru à tant de choses et subi de si cruels démentis, après avoir épuisé toutes les formes de l'enthousiasme et de l'indignation, il s'était arrêté sur le seul terrain qui ne se dérobât pas. L'ancienne bourgeoisie dirait volontiers, de même qu'un vieux prêtre qu'on poursuivait d'objections théologiques : « Je suis lasse de controverses. Laissez-moi me reposer dans une foi quelconque et en jouir, avant de mourir. »

Ainsi la bourgeoisie des villes, moins apte au gouvernement que celle des campagnes, vit comme étrangère au reste de la nation. Elle est assurément fort respectable, et elle a de grandes vertus privées. Mais elle ne sait ni grouper les hommes, ni les conduire. Hardie dans ses jugemens, timide dans ses actes, elle forme des coteries, c'est-à-dire des petits conservatoires de traditions étroites, et non des associations fécondes, exposées à l'air libre. En offrant à la foule un idéal contraire à ses aspirations, elle se condamne d'avance à l'avortement. Elle se réfugie alors dans une indifférence hautaine, et, comme tous les vaincus, se console de l'inaction par des railleries. Même les habitudes laborieuses d'une partie de ses membres tournent contre elle et ne la préparent pas à la vie publique. Ses aptitudes professionnelles manquent d'élasticité et de variété. Lorsque, après fortune faite, ce petit courant d'activité s'arrête, il ne reste plus rien. Un bourgeois ressemble alors à une pendule dont on ôterait le balancier. Il cesse de marquer l'heure. Dans l'ordre social, ces mœurs comportent un certain appauvrissement. Si l'on juge les hommes par l'idéal qu'ils poursuivent, celui de la bonne société est un personnage contenu, court de geste, craignant le ridicule, dépourvu d'autorité virile, analysant ses passions et s'abandonnant à des rêveries sans but. La religion du moi peuple le monde et les livres d'Olympios en habit noir. Quant à la morale courante, c'est le manuel de la civilité puérile et honnête. Elle demande moins de rigidité que de correction, proscrit les émotions trop vives, les opinions trop libres et les passions trop fortes. Cette sagesse mesquine, auprès de l'audace populaire, c'est le parfum discret d'un jardin de curé à côté des âpres senteurs de l'océan.

Au temps où Balzac écrivait, la vieille bourgeoisie dominait sans partage au chef-lieu et lui imprimait un caractère d'immobilité. Aujourd'hui, la ville a repris un aspect animé. Grâce aux nouveaux chemins de fer, elle est devenue, en fait comme en droit, le véritable centre du département. Les anciennes familles n'ont plus qu'une valeur archéologique, et l'influence qu'elles exercent sur l'opinion se circonscrit chaque jour davantage. En vain elles se réfugient dans les quartiers tranquilles. Le flot montant frappe à leur porte ; et si les nouveaux courans qui sortent des campagnes ou des faubourgs sont fort mêlés, ils ont du moins pour eux le mouvement et la vie.

Un grand bal de bienfaisance doit être donné au théâtre, au profit des œuvres laïques. Selon sa coutume, la noblesse s'abstient. Tandis que les lustres du théâtre s'allument, elle souffle sur sa veilleuse et s'ennuie avec dignité derrière ses murs gris. Une trentaine de familles bourgeoises, servilement entraînées dans l'orbite de ces astres intermittens, se tiennent également à l'écart, au grand désespoir des jeunes filles, qui n'ont pas dansé de tout l'hiver et qui valseraient volontiers sur les dissentimens politiques. En revanche, tout le reste de la ville viendra. Le prétexte bienfaisant fait taire les divisions de par is. Non-seulement le chef-lieu, mais les petits centres départementaux se mettent en mouvement et députent à la métropole des bataillons plus robustes qu'élégans. Les lignes d'intérêt local regorgent de figures fraîchement rasées, de cheveux tout luisans de pommade, de bons petits visages féminins étonnés et affairés, que leurs toilettes suivent enfermées dans d'énormes caisses. Des mains hâlées s'exercent à entrer dans des paires de gants d'un numéro superlatif. A la même heure, les habitans des beaux hôtels de la ville se consultent : Irons-nous? Au fond, ils savent parfaitement qu'ils iront. Depuis quinze jours, les doigts de toutes les couturières sont occupés à froisser la gaze et à plisser la dentelle. Déjà le coiffeur est à l'œuvre, et l'on feint encore d'hésiter. « Quoi ! ma chère, vous allez à cette horreur de bal? — Que voulez-vous, ma chère ! il faut bien encourager le commerce. Ces pauvres gens ont gagné si peu cet hiver. Et puis, mon mari a des obligations. Une femme doit faire certains sacrifices, etc. » Bref, on y va, après avoir étudié dans son boudoir une entrée pleine de condescendance : la tête légèrement penchée en arrière, la démarche languissante, et ces mouvemens d'épaules résignés qui semblent dire aux amis : « Vous voyez ! nous y sommes, mais à notre corps défendant. Il faut prendre la chose en plaisanterie. »

Cependant, le préfet se promène de long en large dans son cabinet et se demande si la fête réussira. Il en a mûri le plan, guidé par la main légère de sa femme. Il voulait d'abord donner un

grand bal à la préfecture, mais son bon ange lui a insinué que le drapeau préfectoral effraierait beaucoup de gens, qu'une fête de bienfaisance était un gage de neutralité : on ne tire point sur la croix blanche de la société de Genève. Aussi la conception de ce bal est un chef-d'œuvre de diplomatie. Des adversaires de dix ans doivent s'y rencontrer, comme par surprise. Une manœuvre bien conduite, un mot lancé à propos, peuvent faire tomber les résistances de cinq ou six cantons. Le premier magistrat du département, après avoir aiguisé la pointe de ses intrigues, revêt, avec sa cravate blanche, son air de cérémonie, et contemple avec satisfaction dans la glace les traits d'un petit Machiavel.

Mais le plus absorbé est certainement le maire de la ville, candidat à la députation, qui se considère, lui aussi, comme l'inventeur de la fête et qui compte en faire un tremplin électoral. Il emporte cinq ou six paires de gants : ce sont des relais pour les nombreuses poignées de mains qu'il doit distribuer sur son passage.

La fête est dans son plein. On a fort habilement disposé, pour descendre dans la salle, un grand escalier à la Véronèse, tout tendu de velours rouge. Sur les marches, les traînes se déploient en plis audacieux. Les corsages se cambrent en s'appuyant sur le velours des rampes. Les bras, gantés jusqu'au coude, supportent des têtes blondes ou brunes qui se penchent sur les balustrades. Une chaîne capricieuse de petits groupes se noue et se dénoue du haut en bas de l'escalier. Elles paraissent charmantes, toutes ces provinciales, semées en bouquets épars, et chuchotant derrière les éventails. Elles ont plus de sève que les Parisiennes. Leur grâce n'a rien d'alangui. Elles rient et s'amusent de bon cœur. On voit bien, par-ci, par-là, quelques bras rouges. On remarque dans les mouvemens plus de force que de finesse. Mais cette brusquerie même n'est pas sans charme. Tous les petits pieds frétillent à l'appel de l'orchestre, et les danseuses, au lieu de rester empêtrées dans leurs atours, relèvent, avec une vivacité d'enfans robustes, les longues queues des robes, afin de danser plus commodément.

Les hommes ont d'abord formé une espèce de bataillon carré au milieu de la salle, pour soutenir le feu convergent des regards. On dirait qu'ils ont peur de montrer leur dos à l'ennemi. Ils ont un vague sentiment que le dos les trahit. Ils peuvent encore surveiller la façade : mais les faux plis de l'habit sur les épaules, l'encolure pesante, la marque du bureau sur l'échine, voilà ce qui les inquiète, car ils sont presque tous gens de travail et n'ont point la tournure aisée des oisifs. A côté du teint mat des jeunes gens à la mode, on reconnaît facilement les visages plus montés en couleur

des habitans de la campagne : ils étouffent sous l'habit de parade. Nous retrouvons là notre ami le docteur, et tout un escadron de jeunes fonctionnaires cantonaux, propres, rondelets et roses, qui ressemblent aux figurans de l'Odéon jouant le rôle d'hommes du monde dans une pièce de Ponsard.

Cependant, le lourd bataillon s'ébranle et aborde l'ennemi en ordre dispersé. Les bons valseurs se détachent en éclaireurs. Le premier moment de gaucherie passé, chacun rentre dans ses allures naturelles, et tout le monde y gagne. On n'aperçoit plus les petits ridicules. Au moment où les contrebasses reprennent à l'unisson le rythme profond de la valse, la phrase musicale monte, emplit les voûtes, retombe en murmure voluptueux et semble entraîner dans la même harmonie la salle éclatante et sonore, les flots de satin et le tourbillon des groupes. C'est la ville entière, la ville grisée de bruit et de lumière, que le plaisir soulève sur son aile puissante. Elle plane au-dessus de la région où se font et se défont les fortunes et où s'agitent les ambitions. Décidément, plus la soirée avance, plus le parti de l'insouciance l'emporte. Les dames dédaigneuses oublient leur froideur de commande et se laissent gagner par l'entrain contagieux des campagnardes. Le préfet, qui était entré d'abord avec la majesté d'un triomphateur, est un peu vexé de voir qu'on ne fait aucune attention au premier fonctionnaire du département. Sans égards pour son importance, le tourbillon des groupes le froisse en passant ; la cohue des irrésolus, flottant au milieu du bal, le pousse dans tous les sens ; et, quand il va glisser dans l'oreille d'un personnage une période savamment préparée, l'orchestre couvre sa voix. Il semble que les violons moqueurs se jettent au travers de ses finesses et bourdonnent dans sa tête comme un essaim de mouches. Quand il se retourne, l'occasion s'est envolée, et le gros personnage n'est plus là. Et puis, le moyen de résister à ces rires étincelans qui vous partent de tous les côtés, à cette atmosphère vibrante! La politique est bientôt en pleine déroute. Des échos de jeunesse chantent alors dans la mémoire des administrateurs les plus fermes. Ils deviennent sémillans avec les dames et goguenards avec leurs contemporains. La majesté étudiée du maire n'a pas mieux résisté à la détente générale. Vers trois heures du matin, maire et préfet, entourés de quelques joyeux drilles, se rencontrent autour d'un souper fin, et, tout en sablant du champagne, racontent des aventures assez raides.

Le caractère saisissant de la fête réside dans le sentiment confus des intérêts, des soucis, des labeurs, sur lesquels s'étend cette surface brillante. On ne peut s'empêcher d'y voir l'image de

la mêlée démocratique. Sans doute, un observateur qui s'arme d'un monocle impitoyable et qui examine chaque groupe séparément, remarque plus d'un détail choquant ou vulgaire : l'ensemble est vigoureux et sain. Des salons seraient trop étroits pour contenir cette foule au geste exubérant; elle s'y sentirait mal à l'aise. Mais dans l'immense nef, où toutes les coteries sont noyées, elle déploie une grâce imposante et mâle.

III.

Vigueur et santé : telle est, en effet, l'impression dominante que nous rapporterons du département. Repassons, dans une vision rapide, les grands horizons aux lignes onduleuses, les blés à perte de vue, les coteaux chargés de vigne, les royales forêts percées de larges trouées, les friches que la charrue envahit; puis les gros villages avec leur odeur d'étable et de foin coupé, les petites villes endormies, les usines pleines d'une sombre activité. En même temps, les figures défilent sous nos yeux : paysans obstinés, un peu lourds; marchands bavards et industrieux; ouvriers adroits et phraseurs; bourgeois timides et honnêtes. Presque tout le monde travaille. Pardessus les divergences particulières, les rancunes et les rivalités de classe, plane une atmosphère de bonne humeur. Une vapeur lumineuse adoucit les angles des préjugés et des passions. Elle flotte partout, impalpable et légère. Elle déride sur la colline la vieillesse morose du château féodal; elle rafraîchit dans la plaine le laboureur qui supporte le poids du jour; elle passe comme un souffle sur le front du manœuvre ruisselant devant la gueule béante des hauts-fourneaux. Le paysan, naturellement grave, n'y résiste pas : le contact de son semblable le réveille; il éclate en plaisanteries salées, en dictons et en images. Des adversaires prêts à s'entre-dévorer s'arrêtent tout à coup et se regardent en riant comme des augures. Même caractère, même climat : le nôtre est souvent excessif. La chaleur arrive, imprévue, tropicale. On sèche, on devient mauvais. Puis, soudain, le vent d'ouest amène une petite brise de mer. Le lendemain on se lève avec une chanson sur les lèvres, et les cauchemars s'en vont en fumée. Si, dans un tableau du pays, on oubliait cette nuance d'insouciance et de gaîté, les tons paraîtraient criards et faux, les groupes seraient trop tranchés. Ce ne serait plus la vraie France, mais une peinture de fantaisie, poussée au noir, comme des barbouilleurs d'enseignes politiques en fabriquent tous les jours pour les besoins de la cause.

Le seul témoignage de nos yeux ne devrait-il pas nous rassurer contre les prédictions des médecins Tant pis? Cette mosaïque de

champs cultivés avec amour, ces riches vallées, ce réseau de routes dont les rubans clairs se croisent dans tous les sens, toute la parure sévère et gracieuse que des mains infatigables tissent incessamment sur les flancs de la vieille Cybèle, est-ce donc le linceul d'un peuple qui se meurt? Tout bourrés que nous sommes de philosophie creuse, chaque aspect de cette France trop aimée nous fait rougir d'avoir pu douter d'elle. En la voyant si belle et si vivante, dans ses horizons familiers; en contemplant la moisson nouvelle sur ce sol chèrement disputé à l'étranger, une émotion nous monte à la gorge. Jetons nos livres et laissons-nous séduire. Le muet langage des plaines, des fleuves, des bois et des collines possède une vertu secrète qui force à croire. Est-ce que l'homme ne communique pas à la terre elle-même quelque chose de sa force ou de sa faiblesse, de son courage ou de son inertie? Est-ce que les ressources d'une civilisation ne se trahissent pas dans les parfums agrestes et dans les sillons réguliers, de même que le caractère, chez les individus, se devine moins par les paroles, souvent menteuses, que par le jeu involontaire de la physionomie? Si un individu à la poitrine large, à la respiration égale, au teint reposé, nous parle de sa fin prochaine, nous haussons les épaules. A notre tour, n'imitons pas ces malades imaginaires qui cherchent le nom de leurs infirmités dans les dictionnaires de médecine. Ils n'ont pas lu vingt lignes qu'ils se croient perdus.

« Mais les hommes, dites-vous, me gâtent le pays. J'aime la campagne et je hais la province. » A coup sûr, nos compatriotes ne sont pas des anges; trop souvent brutaux, ignorans, avides, d'accord; corrompus et impuissans, non pas. Leur âpreté au gain, leurs querelles de clocher, leur amour-propre même sont, comme leurs solides vertus, des gages de vitalité. Ils ne ressemblent pas plus à des êtres malsains qu'une fille des champs, fraîche et drue, ne ressemble à une créature dépravée, parce qu'elle s'émancipe un jour de printemps. Virgile, ce provincial impénitent, disait de l'Italie : « Terre riche en moissons, riche en hommes. » De même, la France départementale contient des réserves de force et répare incessamment la dépense excessive d'une société raffinée. Si nos concitoyens se montrent plus entreprenans qu'aimables, croit-on que nos ancêtres, qui ont fondé la grandeur nationale, étaient des agneaux sans tache? Querelleurs et batailleurs, c'est à force de gourmades qu'ils ont conquis leur place au soleil. Ainsi font les gens d'aujourd'hui, avec des goûts moins sanguinaires. On nous crie : ce mouvement démocratique, que vous prenez pour un signe de vigueur juvénile n'est que la fièvre des peuples en décomposition. L'histoire nous enseigne au contraire que les nations vieillies sont les nations

immobiles, et que la plus grande chance de durée réside dans le renouvellement incessant des classes supérieures. Que les *décadens* aient trouvé pour eux-mêmes une expression juste, c'est possible. Ils voient jaune, parce qu'ils ont la jaunisse. A côté d'eux, sous leurs pieds, la sève monte, frissonne et s'épanouit. Aveugles pour tout le reste, ils ressemblent à ces bonzes de l'Inde qui contemplent l'univers dans leur nombril.

Raisonnons cependant, et tâchons de définir le tempérament politique de ce peuple, sans dénigrement et sans flatterie. Il est incontestable que le grand nombre est indifférent aux questions politiques. Nous sommes, dans la France entière, quelques milliers, et dans le département, quelques centaines qui menons grand bruit autour de nos combinaisons. Le tapage des discours et des journaux fait illusion de loin. La foule ne s'en soucie guère, ou ne s'émeut que par accès pour retomber ensuite dans un calme plat. La politique d'un cultivateur, c'est de bien vendre son blé ; celle d'un vigneron, de n'être pas gouverné par son curé; celle de l'ouvrier, de se sentir mal à l'aise partout, et d'aspirer à un changement quelconque. Le manant dégrossi veut devenir bourgeois, et le bourgeois défend comme il peut ses prérogatives. Nulle part, on ne rencontre ces vertus civiques qui, selon Montesquieu, sont nécessaires à la république. Le goût des affaires, la connaissance des hommes, des aptitudes administratives remarquables, et, dans toutes les classes, un amour sincère de la patrie, voilà des dons qui ne sont point à dédaigner. Mais, à l'exception du patriotisme, dont les élans sont rares, la plupart de nos qualités se déploient dans une sphère étroite, et le sens de l'intérêt général est peu répandu.

Il ne faut pas oublier qu'en Europe, la conscience des peuples s'est éveillée tard, et que, sans « la servitude volontaire » flétrie par La Boétie, les nations modernes n'existeraient pas. Les échanges de provinces, les guerres de conquête, et toutes les entreprises royales n'auraient pas été possibles si le dernier des paysans avait été appelé à donner son avis sur les affaires publiques. Chacun aurait voulu limiter la patrie à son horizon immédiat, et l'on aurait eu l'Italie du xve siècle, ou la Grèce antique, c'est-à-dire de petites communautés glorieuses, jalouses, éphémères, incapables de réparer leurs brèches. Au contraire, voici des demi-barbares, animés de sentimens vagues et puissans, aimant la guerre pour la guerre, servant à leur insu l'ambition de leurs chefs : ceux-ci surveillent attentivement les agitations sourdes, les craquemens de cette masse confuse. Au premier symptôme de fermentation religieuse, sociale ou politique, ils tournent la fureur du peuple contre leurs propres ennemis; et la lave incandescente des passions tumul-

tueuses, brûlant tout sur son passage, se précipite dans le chenal tracé d'avance par la politique. Ainsi a été fondu le prodigieux amalgame d'où devait sortir l'unité nationale, comme un métal solide et résistant sort de la coulée fumante. Pense-t-on que l'humanité change du jour au lendemain et qu'il suffit d'une déclaration de principes pour que l'élément passif des peuples se dirige tout seul? Les politiques du jour ne sont-ils pas forcés de reprendre, sous une autre forme, l'œuvre des princes, et de pousser le commun des martyrs en des endroits dangereux où ils n'auraient jamais été d'eux-mêmes?

L'histoire nous a légué d'autres difficultés. Autrefois, tout principe d'autorité portait un nom d'homme : les magistratures locales étaient entre les mains du seigneur, l'état s'incarnait dans le roi, et la direction spirituelle des âmes appartenait au prêtre. Ce n'était pas très libéral, mais c'était aisé à comprendre, d'autant plus que personne ne vous demandait votre opinion. La foule suivait sans trop d'effort le panache, la couronne ou la mitre. La plus grande partie de l'Europe est encore soumise à ce régime. Or, indépendamment de la valeur des symboles, ce n'est pas une mince affaire que de remplacer toutes ces personnalités par des abstractions. Les gens à diplômes se reconnaissent peut-être dans le labyrinthe des lois constitutionnelles et ne prennent que rarement leur main droite pour leur main gauche ; mais des paysans et des manœuvres! on peut leur pardonner quelques tâtonnemens. Chez nous, l'autorité des nobles est tombée la première sans espoir de retour. Il subsiste cependant dans nos mœurs des traditions de patronage aristocratique. Pour l'état, c'est encore une question de savoir si nous avons décidément rompu avec la tradition monarchique et si la chose publique pourra désormais s'offrir sans voile à la vénération des citoyens. On s'en tire comme on peut : on remplace le buste du souverain, dans les mairies, par une figure assez froide à laquelle on donne le front impassible de la loi et la gorge plantureuse d'une paysanne. Cet effort allégorique suffira-t-il à l'imagination de nos concitoyens? Il est toujours à craindre que le peuple ne retourne à ses anciennes idoles. Quand Moïse va sur la montagne, les Israélites relèvent le veau d'or. Enfin tout un parti attaque, dans l'ascendant du prêtre, le dernier rempart du principe d'autorité. Il suppose donc que la conscience populaire est suffisamment éclairée pour se passer d'un dogme. De là un dissentiment qui menace de couper en deux la nation.

Ces embarras sont communs à toute l'Europe : il y en a qui nous appartiennent en propre. Si nous avons fait quelque figure dans le monde, nous le devons à l'ambition patiente d'une famille féodale, qui, dans les environs de l'an 1000, n'était pas une des plus puis-

santes de la chrétienté. Cette famille ramassa la couronne de Charlemagne comme un titre déprécié dont on pourrait un jour tirer parti, et elle s'occupa d'arrondir peu à peu son domaine. Les provinces sont venues s'agglomérer autour de ce noyau central; elles ont été rattachées une à une à la royauté par les liens les plus étroits, sans vassaux intermédiaires. Les matériaux d'un grand état ne furent d'abord que les biens particuliers de la couronne. Point de contrat, point de grande charte, point de conditions posées à un chef par des sujets : partout des serviteurs et un maître. Nos ancêtres sont entrés corps et âme dans le domaine royal comme des dépendances de la propriété, entre le cheptel et les immeubles par destination, sans rien réserver de leur indépendance, trop heureux de vaquer à leurs petites affaires, tandis qu'un pouvoir fort s'occupait des intérêts publics. Quand il y avait péril national ou espoir de butin, on s'éveillait pour voter des subsides ou pour monter en selle. Le reste du temps, chacun restait parqué dans l'intérêt le plus étroit. C'est la clé de notre histoire : des classes dépourvues d'esprit politique, des villes indifférentes au sort des campagnes, une noblesse belliqueuse, mais promptement déshabituée du gouvernement, une bourgeoisie associée à la conduite des grandes affaires, mais sans responsabilité. En France, le fonctionnaire a devancé le citoyen. Il s'est absorbé, non sans grandeur, dans la personne royale, enchérissant sur l'ambition du maître. Mais, après avoir goûté le grand jeu de la politique, fût-ce en subalterne, après avoir pesé les destinées des états et ressenti, sous le couvert des fleurs de lis, toutes les satisfactions du pouvoir, comment ce bourgeois aurait-il pu s'intéresser aux petites affaires locales et aux agitations de la liberté? Une fois gagné à la démocratie, ne devait-il pas apporter dans ses convictions nouvelles le même esprit tranchant et la même rigueur de légiste?

A la lueur du passé, la physionomie de la France s'éclaire. Nous comprenons que cette société, si éprise de distinctions, si variée dans ses nuances, demeure irrésolue en politique et tiraillée en sens contraire par des partis violens. Façonnée de longue main à l'obéissance, amoureuse de l'ordre, légèrement railleuse lorsqu'elle ne cède pas aux grandes impulsions patriotiques, elle veut être administrée plutôt que gouvernée. Quant aux hommes de parti, tous plus ou moins bourgeois, peu enclins aux transactions, ils forment une clientèle toujours prête pour des gouvernemens toujours absolus. Non moins ardens que les anciens conseillers de la couronne, ils conçoivent presque tous, sous des noms différens, un état absorbant, un Apollon vainqueur, qui, de son char, foudroie les monstres, c'est-à-dire les partis contraires, et dont ils seront les

ministres fidèles. Mais ils n'ont point une assiette assez large dans le pays. L'armée qui les suit est toujours sur le point de les abandonner. Malheur surtout aux gouvernemens qui subissent leur redoutable tutelle! Ils tombent successivement les uns sur les autres, étonnés de leur propre chute, parce qu'ils s'appuient sur des soutiens fragiles et qu'ils froissent la majorité du pays. Ce que les hommes supérieurs ont toujours su discerner chez nous, c'est le penchant du plus grand nombre pour les solutions moyennes et pour les gouvernemens réparateurs. Un vieux gentilhomme d'une rare impartialité nous disait dernièrement : « L'ennemi le plus redoutable du parti vainqueur sera toujours l'imprudent ami. Les hommes violens et bornés ont perdu, depuis 1789, toutes les combinaisons dont ils ont été les promoteurs. Il en sera toujours de même. Henri IV et le premier consul ont pris la route contraire ; ils ont réussi. Louis XVIII aurait voulu suivre cet exemple : la faiblesse de sa santé et de son caractère ne le lui ont pas permis... Ne jamais s'engager sans réserve et suivre les plus modérés de son parti, puisqu'il faut en avoir un ; douter du lendemain et se souvenir de la veille, c'est l'unique moyen de bien servir et de se conserver. »

IV.

Mais le sentiment réel du pays ne se dégage qu'à la longue. Le jour du combat, on ne voit que des étendards déployés et des armées en présence. Les capitaines interrogent avec anxiété la carte politique du département. Ils marquent avec des épingles de diverses couleurs le théâtre des opérations. Ils ont leurs positions avancées, leurs lignes de défense, quelquefois un village jeté en avant, comme un îlot, au milieu des travaux ennemis : on doit lui porter secours, le ravitailler, dresser des mines et des contremines ; — et, pendant que la bataille se prépare, le brave laboureur, dont on escompte les faveurs, interroge le ciel et se demande s'il aura le temps d'engranger.

Le chef du parti radical, un ancien fonctionnaire aigri par des passe-droits qu'il qualifie de persécutions, est un personnage bilieux et maigre auquel son fiel remonte à la face. Il compte beaucoup sur le journal à un sou, feuille-de-chou d'autant plus virulente et plus pernicieuse qu'elle est plus petite. Ainsi, dit Courier, l'acétate de morphine dans un verre d'eau rend malade, dans une cuillerée tue. Autour du chef s'agite, d'un air important, une tourbe de gens à mine de fouine, semeurs de mécontentement, déclassés, cabaretiers de bas étage. Il y en a au moins un ou deux pour chaque

commune, et on peut croire que ce n'est pas la fleur des pois. Parmi eux se fourvoient d'honnêtes pères de famille qui colportent le vitriol politique pour gagner de quoi mettre le pot-au-feu. A la ville, la clientèle radicale se recrutait naguère parmi les ouvriers. Mais ils ont découvert que l'homme bilieux n'était, après tout, qu'un bourgeois et ils se sont déclarés anarchistes. Dieu sait ce qu'ils entendent par là et les cris qu'ils pousseraient si quelques praticiens de grande route venaient prélever leur part sur le salaire de la semaine! Fort heureusement, ils peuvent déclamer tout à leur aise sous la protection de cette société qu'ils traitent de marâtre. Le radicalisme pur, c'est-à-dire l'envie enveloppée de phrases, l'esprit réformateur que rien n'arrête, recrute des auxiliaires actifs parmi les garçons coiffeurs, les commis de nouveautés, les voyageurs de commerce, les scribes de la basoche, les élèves en pharmacie, etc., tous bons travailleurs, mais grisés de leur demi-savoir.

Le drapeau blanc, teinté d'une forte nuance cléricale, a pour lui les châteaux. Mais le difficile est de donner le branle aux châteaux. Tant qu'il suffit de faire de grands bras et de s'indigner, tout marche à souhait. L'éloquence de cheminée va son train. Mais pour agir, c'est une autre affaire. Le légitimiste militant sait ce qu'il en coûte. En sa qualité d'homme politique, il est beaucoup moins absolu que ses coreligionnaires. En face de leur ineptie ou de leur mauvais vouloir, sa lèvre fine se contracte, et son visage, un peu fatigué, exprime un dégoût profond. Il se rejette alors sur les petits propriétaires crottés qu'en temps ordinaire il tiendrait à distance, mais qui, au moins, sont dévoués. Il descend plus bas encore; il fait appel aux brasseurs d'affaires, aux régisseurs, aux va-nus-pieds. Il retrousse ses manches et met la main à la pâte, quitte à faire ensuite une sérieuse lessive. Au fond, il choisit ses intrumens pêle-mêle, avec un sans-façon de démocrate. Sa grande ressource est le patronage que de hautes relations parisiennes lui permettent d'exercer à distance sur ses compatriotes émerveillés. On ne sait pas le parti qu'un conservateur peut tirer, en temps d'élection, d'un simple accusé de réception qu'un ministre a signé dans son innocence. Le seul aspect du cachet ministériel fait des miracles. Le grand art, c'est de faire croire, dans les cantons un peu arriérés, qu'on est toujours dans les meilleurs termes avec l'administration. Aussi le préfet, contre lequel on fulmine au conseil général, est accablé de prévenances quand il fait sa tournée. On l'enguirlande, on l'invite à dîner : est-ce que des hommes du monde ne s'entendent pas toujours sur le terrain des convenances? Le tout à seule fin de lui frapper négligemment sur l'épaule devant les maires assemblés, en faisant entendre que c'est un bon préfet, qu'on en répond et, au besoin, qu'on en dispose.

Quant aux bonapartistes, la discorde ne règne pas seulement parmi les chefs, elle se met aussi dans les troupes. Nous avons le bonapartiste bien élevé, ancien fonctionnaire de l'empire, qui, après avoir mûrement réfléchi sur le principe d'autorité, sent la nécessité d'une alliance avec tous les autoritaires, monarchistes ou cléricaux. Mais il y a le bonapartiste par tempérament, gros cultivateur ou négociant; celui-ci déteste les blancs, redoute le gouvernement des curés, tient fermement aux conquêtes civiles de la révolution et demande un sauveur. Il n'est point facile, on le conçoit, de faire marcher tout ce monde d'accord et d'associer des nuances aussi contradictoires. Aussi la république a fait de nombreuses recrues dans les rangs inférieurs du parti, tandis que l'état-major va à confesse.

Le parti républicain n'est point assez riche de nuances, dans notre département, pour avoir un centre gauche. C'est un luxe qui n'est permis qu'à certains grands départemens voisins de Paris, qu'on pourrait comparer à des champs d'expérience politique. Ici, la nécessité de faire face aux influences monarchiques a groupé ensemble des républicains qui, au fond, ne s'entendent guère. Ils sont parvenus à constituer un comité central, composé principalement de quelques avocats du chef-lieu, de deux ou trois journalistes et de grands propriétaires ambitieux. Vainement le comité a tenu une séance de nuit : il n'a pu rédiger un programme satisfaisant. A chaque phrase, un membre demandait la parole et faisait des réserves. On a examiné longuement s'il ne serait pas possible, avec certains ménagemens de forme, de recommander à la fois la séparation de l'église et de l'état, et l'application loyale du concordat. On dut y renoncer. Finalement, on résolut de se présenter tous ensemble, la main dans la main, sans entrer dans de vaines explications. Comme il fallait cependant dire quelque chose, le comité enfanta, vers deux heures du matin, la déclaration suivante : Article 1er. Respect de la volonté nationale représentée par le suffrage universel. Art. 2. Développement progressif des institutions républicaines. Le rédacteur de *la Vigie* courut au journal et fit un tirage à part, en gros caractères, pour annoncer au monde cette importante découverte.

Le parti a prouvé tout au moins qu'il était capable de discipline. Mais sa grande erreur est de croire qu'on fait vivre un régime avec des formules de combat, et son désespoir est de n'en plus trouver. Cette manie militante exaspère les gens paisibles. Il n'est permis qu'au marbre de conserver éternellement la pose du *Gladiateur combattant*. Encore tous ceux qui admirent cette statue au Louvre, ne voudraient pas l'avoir dans leur jardin : ils se fatigueraient de cet effort perpétuel. De même, la France des paysans et des travailleurs dit aux républicains : Reposez-vous, asseyez-vous, de

grâce. Vous avez suffisamment montré vos muscles et soulevé des poids de cent kilos. Une petite vie tranquille vous conviendrait davantage. Gouvernez maintenant pour tout le monde. — Mais les républicains de vieille roche sont plus sourds que le marbre et restent figés dans leur attitude héroïque.

Ceux du lendemain ont un autre défaut : ils sont si quinteux avec le gouvernement de leur choix, qu'on aimerait les voir dans l'opposition. Peut-être alors seraient-ils au moins polis. L'un d'eux prend à part son préfet et lui dit : Faites pour nous ce que l'empire faisait pour les siens. C'était le bon temps alors. Les fonctionnaires ne visitaient que les communes dévouées. Toutes les subventions passaient par les mains du député. L'administration ne travaillait que pour lui... En public, on n'ose pas professer ouvertement cette doctrine. Mais elle prend une autre forme. La politique a tant de ressources! Une grande conférence se tient à la préfecture. Toutes les fortes têtes du parti sont là : députés et conseillers généraux. Le préfet les a réunis avec intention, espérant neutraliser l'un par l'autre et comptant sur une sorte de pudeur pour éviter les grosses exigences. Le doyen prend la parole : « Nous ne voulons pas, dit-il, de candidature officielle. Justice égale pour tous, c'est notre devise. Mais les faveurs du gouvernement doivent être réservées à ses amis. » Admirable distinction, digne des casuistes les plus subtils. On n'empiète pas sur le libre arbitre de l'électeur, mais on l'attire par la *suavité prévenante* et la *délectation victorieuse :* ce sont termes de théologie. Car enfin, où finit la justice? où commence la faveur? la subvention que vous sollicitez pour la construction d'une école est donc une faveur? C'est faire la charité avec la bourse d'autrui. Et s'il s'agit de palmes académiques, de Mérite agricole, de Légion d'honneur ou de bureaux de tabac, vous avouez donc que l'équité est le moindre de vos soucis?

Nous n'examinons point ici comment un gouvernement peut résister aux entraînemens de parti, se tenir en communication étroite avec la nation, profiter des rares momens où tout un peuple s'unit dans une même pensée. Nous n'avons pas la prétention de lui enseigner à discerner la véritable opinion publique de la fausse, ni à sauvegarder le patrimoine que lui ont transmis ses devanciers, c'est-à-dire l'ensemble imposant de nos lois civiles et de nos traditions administratives. S'il a pour lui la possession, s'il occupe dans le pays une position centrale qui lui permet de s'appuyer sur tous les intérêts et non sur des coteries, il faut convenir que l'hostilité systématique des minorités bruyantes lui crée de singulières diffi-

cultés, et que, forcé de défendre son principe, il doit accepter trop souvent des auxiliaires suspects. Il est commode de discuter sur l'art du navigateur quand on se tient paisiblement sur le rivage; mais les plus beaux morceaux d'éloquence ne valent pas, en pareille matière, l'expérience du dernier matelot qui a mis la main à la barre.

Demandons-nous plutôt si le suffrage universel est capable de faire son éducation et de régler lui-même ses destinées. Comment voulez-vous, dit un honorable en veine d'expansion, que cette foule, dont nous dépendons, fasse des progrès politiques? En supposant, par le plus grand hasard, une génération éclairée, elle sera remplacée demain par une génération ignorante et il faudra tout recommencer. On a calculé que, chaque année, 300.000 citoyens par an atteignaient leur majorité. C'est 300,000 têtes folles dans lesquelles on devrait mettre du plomb. D'une législature à l'autre, un dixième des électeurs a changé; et comme cette dixième partie renferme les plus ardens, on est nécessairement submergé. — Non, assurément, s'il fallait attendre, pour gouverner, que chaque petit Français eût pris ses degrés de civisme, on n'en sortirait jamais et tous les manuels n'y suffiraient pas. Rêver un état social dans lequel tous les citoyens auront des lumières égales sur la marche des affaires publiques, c'est vouloir qu'un cordonnier fasse des livres, ou qu'un maçon, tout en maniant la truelle, pioche l'économie politique. Autant dire qu'il n'y aura point d'armée, si chaque conscrit, en entrant au service, n'a en lui l'étoffe d'un général ou tout au moins d'un sous-lieutenant. Ce qu'il faut à la démocratie, comme à l'armée, ce sont des cadres solides. La véritable éducation du suffrage universel consiste à créer des traditions de gouvernement, à canaliser l'énergie des nouveau-venus à l'aide de bonnes institutions et surtout à former une élite capable de les diriger.

Est-ce impossible? Les anciens cadres sont brisés, mais d'autres se reconstituent sous nos yeux. Un instinct tenace enseigne aux hommes à se grouper autour du plus fort ou du plus intelligent. La démocratie la plus jalouse ne peut se soustraire à cette loi. Elle se trompe souvent dans ses choix, parce qu'elle manque de lumières. Mais jusque dans ses erreurs, elle manifeste le besoin de suivre des chefs : et presque toujours, elle les choisit de préférence parmi ceux qui ont un vernis d'instruction. On dit qu'elle a horreur des supériorités. Mais n'est-ce pas que ces supériorités s'éloignent d'elle? Dans notre pays, les carrières administratives, les travaux spéculatifs, les arts, les lettres, les sciences, ou simplement les loisirs d'une vie élégante, écartent du forum la fraction la plus intelligente de la classe élevée. Naturellement, le suffrage prend ce qui reste,

et surtout ce qu'il connaît. Est-ce par un goût prononcé pour la médiocrité? Loin de là : pour ces braves gens, un meunier qui a fait fortune, un riche marchand d'engrais, sont des supériorités sociales. Rendez-les aptes à faire de meilleurs choix, mais n'imaginez pas qu'ils les fassent mauvais de parti-pris.

On abuse du mot de suffrage universel lorsqu'on désigne par là une espèce d'être irresponsable auquel ses mandataires seraient tenus d'obéir servilement. — Le suffrage universel veut ceci, il veut cela ; — manières de parler commodes, mais inexactes. En réalité, il y a des citoyens qui votent sous l'inspiration des mobiles les plus différens ; et il y en a d'autres, en petit nombre, qui se disputent ce vote, qui le préparent, et qui en tirent les conséquences. Avec tout le respect possible pour les droits du peuple souverain, on ne peut se dispenser de recourir à ces intermédiaires. Comment se présentent les candidats dans chaque département? Quelquefois, sénateurs, députés, conseillers généraux se réunissent, et font un premier triage : manœuvre aristocratique que les radicaux ne manquent pas de flétrir. Mais les radicaux à leur tour, avant de dresser leur liste, ne doivent-ils pas faire appel aux plus notables et aux plus influens de leur parti? Une assemblée imposante se charge de la comédie officielle ; et cette assemblée a été composée avec le plus grand soin par les chefs de file. Ainsi l'immensité même du suffrage universel favorise les influences locales et les inégalités nécessaires : qui n'apporte que sa voix ne compte pas en politique. Un gros monsieur dispose de 50, 100, quelquefois de 1,000 suffrages.

Le premier devoir des hommes politiques, quelle que soit leur opinion, est d'analyser la foule. Quand on s'indigne si fort contre la stupidité du nombre, on pense sans doute à ces masses épaisses, indéchiffrables, que les conquérans asiatiques poussaient autrefois devant eux. Il s'agit en définitive de neuf ou dix millions d'électeurs, dont les deux tiers sont inscrits à la cote des contributions directes, tous étiquetés, parqués avec soin dans des compartimens administratifs, dépendant les uns des autres par des relations très simples. Et quand les points de repère viendraient à manquer, est-ce qu'il serait impossible à des observateurs armés d'excellentes lunettes, les uns payés par le gouvernement, les autres aiguillonnés par l'ambition, de noter les ondulations de cette mer humaine dont on aperçoit partout les rivages? Il faudrait renoncer à connaître la France, alors que nous sommes parfaitement renseignés sur les Tchèques, les Ruthènes, les Croates, les Serbo-Croates, et autres subdivisions de la famille européenne?

Le second point est de savoir interroger le suffrage, ou mieux,

de préparer la réponse, en condensant dans quelques mots bien nets l'idée vague qui flottait dans les esprits. Que les adorateurs de la souveraineté populaire ne s'y trompent pas : ils font comme les autres, et leurs discours-programmes ne sont que des procédés fort connus pour faire dire à un pays ce que souvent il ne veut pas dire. Les grands politiques se distinguent par le don de saisir et de mettre en lumière la passion dominante, les vœux obscurs d'une foule. Les brouillons prennent la rumeur de leur cerveau pour le bruit de l'océan.

La troisième partie de l'œuvre politique, et la plus ignorée, c'est de gouverner. On trouve encore chez nous des observateurs pénétrans, même des tribuns : mais les hommes d'état sont rares. Il faut s'élever au-dessus des intérêts de parti, braver l'impopularité, engager des entreprises dont la génération présente ne recueillera pas le fruit, accepter franchement la responsabilité de ses actes. Les individus ont la vue courte et une existence bornée, tandis que la patrie, qui ne meurt point, développe son action à travers les siècles. N'allez donc pas, si vous fondez une Algérie ou un Tonkin, dire au suffrage universel : C'est toi qui l'as voulu. Votre gloire, au contraire, est de voir plus loin que lui. Et, puisqu'il faut à toute force parlementer avec ce maître ombrageux, n'essayez pas d'expliquer en détail, avec des chiffres, le bénéfice immédiat de l'opération. Vous seriez infailliblement battu. Parlez d'honneur national ; demandez s'il faut laisser péricliter l'héritage transmis par nos pères ; en un mot, faites vibrer les sentimens larges et simples, et agissez : la foule suivra.

En résumé, le suffrage universel n'est ni meilleur ni pire que la plupart des souverains. Il a, comme eux, ses courtisans et ses flatteurs. Comme eux, distrait par ses plaisirs ou par ses intérêts, il abandonne quelquefois la conduite des affaires à d'indignes favoris. Mais souvent aussi il obéit à des inspirations généreuses, et il écoute les vrais serviteurs, qui lui arrachent des résolutions viriles. Il est même assez bon prince, car il souffre qu'on lui dise en face toutes ses vérités, et ses détracteurs ne s'en font pas faute. D'ailleurs, tout régime, quel qu'il soit, vaut moins par lui-même que par la manière de s'en servir. Supposons un instant que l'établissement monarchique n'ait jamais existé, et qu'un législateur le propose en ces termes : Les intérêts de 30 à 40 millions d'hommes seront confiés à un seul d'entre eux, c'est-à-dire à un composé d'un peu d'âme et de boue. Cet être privilégié, soumis aux mêmes entraînemens que ses semblables, sera de plus exposé au vertige du pouvoir absolu. Sur un signe de sa main, tout un peuple ira affronter la mort... Une pareille conception politique ne

semblerait-elle pas le comble de l'absurdité? Cependant la monarchie a vécu et nous a donné des jours glorieux. Tantôt les caprices du prince l'ont emporté, tantôt ils ont cédé au sentiment de sa dignité, ou fléchi devant les institutions qui l'entouraient comme autant de barrières; et de toute cette fragilité on a fait un édifice qui a duré dix siècles. Notre nouveau maître, comme les anciens, subira l'ascendant des intérêts supérieurs de la patrie. Autrefois, le despotisme d'en haut rencontrait les remontrances des magistrats : aujourd'hui, celui d'en bas est contenu par la contradiction des partis. Il trouve un frein puissant dans une publicité sans limite, dans les sages lenteurs du système représentatif. Les hommes, au fond, ne changent guère, et il faudra toujours se donner beaucoup de mal pour extraire de leurs passions, comme d'un grossier minerai, la pépite d'or du désintéressement. On se plaint aujourd'hui des déboires de la vie publique : Richelieu ne disait-il pas que vingt pieds carrés dans le cabinet du roi lui donnaient plus de besogne que l'Europe entière?

En attendant que la république trouve des Richelieu, ou tout au moins des Lincoln, elle s'est imposé la tâche plus modeste de perfectionner l'organisation de ses cadres inférieurs. Le scrutin de liste n'a pas d'autre objet. Sans doute, il a fait concevoir, dans tous les partis, des espérances qui ne se réaliseront pas du premier coup. On a beau se tourner sur son lit pour appeler le sommeil, si on n'a pu chasser les soucis, le sommeil fuit. Le scrutin de liste ne nous débarrassera pas de nos petites misères : pendant longtemps encore, la liste se composera d'influences de clocher mises bout à bout. Les électeurs voteront-ils du moins en connaissance de cause? C'est encore douteux. L'exemple des États-Unis prouve que le mot d'ordre des partis est suivi presque aveuglément. On pratique cependant là-bas le scrutin de liste à sa plus haute puissance, car on désigne par le même bulletin une quarantaine de mandataires pour les fonctions les plus différentes.

Ce qu'on peut espérer, non pour demain, mais à quinze ou vingt ans de date, c'est précisément la discipline qui nous manque. En admettant même que ce nouveau mode de consultation favorise le règne des politiciens, s'il force les députés à se concerter entre eux, s'il donne de la consistance au département, s'il introduit de l'unité et de la clarté dans les opinions en les inscrivant sur des écriteaux bien visibles ; en un mot, s'il forme de grands partis mieux pondérés, il nous aura rendu un service signalé. On pourra s'en défaire plus tard, lorsque le suffrage universel paraîtra suffisamment encadré. La liste unique fera-t-elle mieux encore? Donnera-t-elle enfin quelque cohésion au parti conservateur? Celui-ci apprendra-t-il à

laisser de côté les compétitions dynastiques pour s'attacher à la défense de la religion, de la famille et de la propriété? Le verrons-nous un jour, respectueux des institutions établies, accepter la république, comme les tories ont accepté la dynastie de Hanovre, et se montrer prêts à prendre, sans arrière-pensée, les rênes du gouvernement? Certes, les républicains sincères ne seraient pas les derniers à s'en réjouir.

Mais cette perspective est peut-être un mirage. Il suffit de constater que les classes dirigeantes tiennent leur sort entre leurs mains. Vainement tenteraient-elles de rejeter la faute de leur paresse ou de leur indifférence sur un régime qui laisse franc jeu à toutes les opinions. Vainement, par une illusion inverse, attendraient-elles, pour agir, un millénaire qui ne viendra jamais, celui de l'instruction dite intégrale et de l'égalité parfaite entre les citoyens. Avant d'entreprendre l'éducation du pays, c'est la nôtre qu'il faut refaire. Le nombre fournit l'étoffe : les bourgeois, ou, comme on disait autrefois, les capacités tiennent les ciseaux. Ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes si, depuis tantôt cent ans, ils se sont montrés trop souvent des gâte-métier.

René Belloc.

SUR

LA MORT DE L'AMIRAL COURBET

A bord de la *Triomphante*, rade de Ma-Kung, vendredi 12 juin.

... Ce que j'en ai vu, moi, de cette mort, est bien peu de chose ; l'écrire, c'est presque rabaisser ce malheur en mettant autour des détails trop petits.

C'était hier, à sept heures du soir, — pendant que nous étions à table dînant assez gaîment, — on entendit un canot accoster le bord, et les timoniers dirent qu'il venait du *Bayard* avec une lettre pour le commandant. Alors il y eut une minute de curiosité impatiente, car ce devait être une communication grave : la paix signée?.. ou bien la guerre reprise?..

— Non, rien de tout cela, mais une chose sombre et imprévue : l'amiral était mourant, peut-être mort à cette heure même. Ce canot faisait le tour des bâtimens de l'escadre pour le dire.

Cela se répandit comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant, où les matelots chantaient. Justement ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs; tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent ; une espèce de silence lourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout...

Les gens qui sont en France ne peuvent guère comprendre ces choses, — ni la consternation jetée par cette nouvelle, ni le prestige qu'il avait, cet amiral, sur son escadre. — Dans les journaux,

on lira des éloges de lui plus ou moins bien faits; on lui élèvera quelque part une statue; on en parlera huit jours dans notre France oublieuse; — mais assurément on ne comprendra jamais tout ce que nous perdons en lui, nous, les marins. — Je crois d'ailleurs que, pour sa mémoire, rien ne sera si glorieux que ce silence spontané et cet abattement de ses équipages.

Non, on n'avait pas prévu qu'il pourrait finir de cette manière...

Le canot repartit, de bateau en bateau annonçant le désastre. Le commandant fit armer sa baleinière pour aller vite à bord du *Bayard*; puis nous attendîmes, au carré, en parlant bas.

A huit heures, je montai prendre le quart; une nuit épaisse; les *tauds* faits, à cause de la pluie fine qui tombait depuis le coucher du soleil; une chaleur humide, orageuse, accablante.

Les *fanaux* étant parés pour recevoir le commandant à son retour, j'appelai le maître de quart, qui était précisément Yves (nos destinées nous ont réunis une fois de plus sur un même bateau) et nous commençâmes à faire ensemble les cent pas monotones des nuits de veille. Au dehors on voyait, dans la brume noire, les feux de cette escadre jouant les lumières d'une grande ville, — ville nomade qui est venue se reposer depuis deux mois sur ce point de la mer chinoise. La pluie continuait de tomber lentement, sans un souffle dans l'air; cela ressemblait aux nuits tristes de Bretagne, à part cette chaleur toujours, cette chaleur irrespirable, malsaine, qui pesait sur nous comme du plomb. — Et c'est pendant cette soirée tranquille, au milieu de tout ce calme, que ce chef de guerre était aux prises, dans une toute petite chambre de bord, avec la mort silencieuse et obscure...

Pendant qu'il s'en allait, nous causions de lui.

Sa gloire, elle a tellement couru le monde, tellement, que c'est banal à présent d'en parler entre nous. Elle lui survivra bien un peu, j'espère, car elle est universellement connue.

Mais ceux qui ne l'ont pas vu de près ne peuvent pas savoir combien il était un homme de cœur. — Ces existences de matelots et de soldats, qui, vraiment, depuis deux années, semblaient ne plus assez coûter à la France lointaine, il les jugeait très précieuses, lui qui était un vrai et grand chef; il se montrait très avare de ce sang français. Ses batailles étaient combinées, travaillées d'avance avec une si rare précision que le résultat, souvent foudroyant, s'obtenait toujours en perdant très peu, très peu des nôtres; et ensuite, après l'action qu'il avait durement menée avec son absolutisme sans réplique, il redevenait tout de suite un autre homme très doux, s'en allant faire la tournée des ambulances avec un bon sourire triste; il voulait voir tous les blessés, même les plus hum-

bles, leur serrer la main ; — et eux mouraient plus contens, tout réconfortés par sa visite...

— La baleinière du commandant ne revenait pas, et, en regardant les feux de ce *Bayard* à travers la nuit et la pluie fine, nous parlions toujours de l'amiral.

Il y a cinq ou six jours à peine, il était encore ici, à notre bord, venu pour un lancement de torpilles; et je me souviens d'avoir, pour la dernière fois, serré sa main, tendue avec une bienveillance toute simple et exquise. Ce jour-là, nous avions été heureux de le trouver si alerte, si vaillant, si bien remis de ses fatigues passées. En plein midi, en plein soleil, il était monté sur un petit bateau-torpilleur pour circuler sur cette rade unie et réfléchissante, chauffée à blanc.— Nous filions d'ailleurs si vite, fendant cet air immobile, éventés par notre propre course, qu'on respirait à l'aise, on était presque bien. Et je le vois encore là, assis à deux pas de moi, dessinant son buste haut sur tout ce bleu lumineux ; correct dans sa tenue toujours, la redingote boutonnée jusqu'au col, absolument comme en France, et les mains gantées de suède, suivant des yeux ces espèces de longs poissons d'acier qu'il faisait lancer devant lui...

Je le subissais, moi aussi, le prestige de cet amiral, d'une manière plus raisonnée que nos matelots peut-être, mais complète; et, comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où avec un dévoûment absolu.

Je m'inclinais devant cette grande figure du devoir, presque incompréhensible à notre époque de personnages fort petits. — Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie.— Mais l'écrivain qui se sentira de taille à faire son éloge funèbre devra bien s'efforcer de les rajeunir, ces grands mots d'autrefois, car on les a aujourd'hui tellement *banalisés*, à propos de gens quelconques n'ayant risqué leur vie nulle part, qu'ils semblent vraiment n'avoir plus un sens assez élevé quand il s'agit de lui...

Et puis il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir.

N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa manière à lui, impérieuse et brève, de les donner : « Vous m'avez compris, mon ami?.. Allez! » Avec cela, un salut, une poignée de main, — et on *allait*; — on allait n'importe où, même à la tête d'un tout petit nombre d'hommes;

on allait avec confiance, parce que le plan était de lui; ensuite, on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse.

Ces milliers d'hommes qui se battaient ici avaient remis chacun sa propre existence entre les mains de ce chef, trouvant tout naturel qu'il en disposât quand il en avait besoin. Il était exigeant comme personne; cependant contre lui on ne murmurait jamais, jamais; — ni ses matelots, ni ses soldats; — ni même toute cette troupe étrange de « zéphyrs, » d'Arabes, d'Annamites, qu'il commandait aussi.

Oh! cette île de Formose!.. Qui osera raconter les choses épiques qu'on y a faites, écrire le long martyrologe de ceux qui y sont morts?.. Cela se passait au milieu de tous les genres de souffrances: des tempêtes, des froids, des chaleurs; des misères, des dyssenteries, des fièvres. Cependant ils ne murmuraient pas, ces hommes; quelquefois ils n'avaient pas mangé, pas dormi; après quelque terrible corvée sous les balles chinoises, ils rentraient épuisés, leurs pauvres vêtemens trempés par l'éternelle pluie de Kelung; — et lui, brusquement, parce qu'il le fallait, leur donnait l'ordre de repartir. Eh bien! ils se raidissaient pour lui obéir et marcher; ensuite ils tombaient, — et pour une cause stérile, — tandis que la France, occupée de ses toutes petites querelles d'élections et de ménage, tournait à peine des yeux distraits pour les regarder mourir.

A part les familles de marins, qui donc, dans notre pays, empêchait-elle de dormir ou de s'amuser, cette pauvre glorieuse escadre de Formose?..

Dans les heures d'anxiété (et elles revenaient souvent), au milieu des engagemens qui semblaient douteux, dès qu'on le voyait paraître, lui, l'amiral, ou seulement son pavillon, dans le lointain, on disait: « Ah! le voilà, c'est tout ce qu'il faut alors; ça finira bien puisqu'il arrive! » En effet, cela finissait bien toujours; cela finissait de la manière précise que lui tout seul, très caché dans ses projets, avait arrangée et prévue.

Je ne crois pas que, chez nos ennemis d'Europe, il y ait un chef d'escadre qui lui soit égal, ou seulement comparable. Peut-être aurait-il fallu le garder précieusement pour quelque grande lutte nationale, au lieu de le laisser ici s'user et mourir...

... Un bruit d'avirons dehors; un canot qui s'approche. Les factionnaires le hèlent.

— A bord, commandant!

Aussitôt un groupe se forme près de la coupée, bien que ce ne

soit pas très correct : des officiers, des matelots, anxieux de savoir, d'écouter au passage les premiers mots que le commandant va dire.

— Il dit que l'amiral respire encore faiblement, mais qu'il est bien perdu ; les yeux fermés déjà, ne parlant plus depuis six heures du soir ; les mains croisées sur la poitrine et déjà froides ; très tranquille, et probablement ne souffrant pas.

De quoi meurt-il, — on ne sait pas bien. — D'épuisement surtout et d'un excès de fatigue intellectuelle. D'abord, le bruit avait couru qu'il était pris de cette contagion innomée dont on ose à peine parler, et qui chaque jour nous enlève brusquement quelques-uns des nôtres. On dit que non, maintenant ; ce n'est plus cela. Les deux maladies lentes de ce pays jaune : dyssenterie et hépatite, qu'il traînait depuis de longs mois, l'ont, paraît-il, vaincu tout d'un coup. Et puis il meurt d'autre chose encore : de travail excessif, d'écœurement aussi et de déceptions de toutes sortes en présence du résultat nul que ses belles victoires ont obtenu pour la France.

Les secours humains ne peuvent plus rien pour lui ; pas même réchauffer ses membres, qui s'immobilisent de plus en plus et sont couverts d'une sueur glacée, malgré la chaleur de cette nuit d'orage... Un canot du *Bayard* doit venir bientôt nous avertir quand ce sera fini tout à fait...

Après que la baleinière du commandant est rehissée, Yves et moi, qui sommes toujours de quart, nous recommençons nos cent pas. En attendant que vienne ce canot du *Bayard*, nous passons en revue tous ceux qui étaient de nos amis parmi les morts de cette guerre ; — et la liste en est longue, en y comprenant les pauvres ignorés qui portaient le simple col bleu...

Le plus regretté par nous deux, c'est Dehorter, le lieutenant de vaisseau blessé mortellement à Tamsui : pour moi, un très vieil ami de quinze ans ; un protecteur et un ami aussi pour Yves, qu'en mon absence je lui avais un peu confié. Hélas ! comme il était bon et brave, celui-là, — et vivant, et joyeux, et charmant !..

Quand il reçut dans la poitrine cette balle chinoise, j'étais en France, et sa dernière lettre, si gaie, m'arriva après sa mort :

« — Encore un, disait Yves, qui était aimé de nous tous ! Pour moi, je vois toujours le bon sourire content qu'il m'avait fait, le matin même de cette *débarque*, quand je l'avais conduit à terre avec sa compagnie, dans le canot à vapeur, et que je lui avais dit : « Bonne chance, capitaine !.. » A deux heures, la baleinière nous le rapportait la poitrine traversée. — Un peu plus tard, c'étaient tous nos

blessés qui revenaient à plein canot : — O mon Dieu, cette journée !!..

« Et nos prisonniers chinois qui ricanaient tous de les voir remonter à bord. Le commandant a vite donné l'ordre de les renfermer en bas dans la cale, autrement les matelots allaient les jeter à la mer.

« Pauvre M. Dehorter! on lui avait installé un lit, ici sur le pont, entre ces deux épontilles, avec une toile tendue autour pour lui faire une petite chambre.

« Le lendemain, pendant le lavage, je l'ai entendu qui m'appelait à travers sa toile : Yves! — c'était pour me donner la main... Et je me rappelle comme la sienne était brûlante...

« Il est mort là, tenez, dans le fumoir, où on l'avait couché les derniers jours.

« Ensuite, on a mis son cercueil en plomb dans le canot à vapeur pour notre traversée jusqu'en Cochinchine. Une nuit qu'il faisait mauvais, la mer avait manqué l'emporter... »

A mon tour, je conte à Yves la visite que j'ai faite, en passant à Saïgon, à sa tombe toute neuve, que lui n'a pas vue.

Avec d'autres lieutenans de vaisseau de mes camarades, nous étions convenus de nous réunir à six heures du soir devant le cimetière pour faire ensemble cette visite, — c'est loin de la ville; ma voiture de louage filait pourtant vite, mais j'arrivai trop tard au rendez-vous, moi, — très surmené depuis le matin, n'ayant eu que cette journée pour mille choses. Et me voilà seul dans cet immense enclos où je n'étais jamais venu, au coucher du soleil, cherchant cette tombe d'après des indications vagues.

Tout un monde, ce cimetière de Saïgon, plus grand que ne serait celui d'une ville de 100,000 âmes en France; à lui seul, il en dit très long sur cet extrême Orient... Comme il y en a des croix, des croix, ou de simples bosses de terre envahies par les herbes! Un sol rouge; des arbres très verts, dorés ce soir par une fin de soleil; des fleurs tropicales étranges et une quantité de grands papillons, comme ceux des éventails chinois, volant dans ce champ silencieux des morts.

Toutes ces choses exotiques, lointaines, étaient tristes.

J'avais peur de ne pas reconnaître cette tombe. Repartir demain matin de ce pays sans l'avoir vue m'aurait été pénible affreusement. Enfin j'aperçus, derrière des arbustes, là-bas, le groupe de mes camarades, découverts et regardant le sol : c'était là. — Une grande dalle de granit, très simple, mais qui durera un peu longtemps; son nom : *Henri Dehorter*, gravé en lettres assez profondes,

avec le nom du combat où il a reçu glorieusement sa blessure. — Des couronnes déjà fanées ; — et nous qui, dans notre précipitation, n'avions pas songé à lui en apporter de nouvelles !..

. . . . . .

Ensuite, nous reparlions de l'amiral, dont l'agonie était une chose présente, obsédant notre pensée :

« Aussi, disait Yves, il n'avait jamais soin de lui-même ; tous les soirs, tous les soirs ! descendre à terre, entrer à l'ambulance, risquer d'y prendre *la maladie !..* »

En effet, jusqu'à ces derniers jours ses visites aux malades s'étaient continuées fidèlement. La semaine passée, il avait même quitté son bord à la hâte pour aller, sous une pluie d'orage, jusqu'au campement de l'infanterie de marine, embrasser un pauvre lieutenant jadis blessé près de lui, à Son-Tay, qui venait d'être atteint de cette même *maladie* innomée et qui en mourut dans la nuit.

Et, lundi encore, on l'avait vu, le matin, au soleil de neuf heures, suivre, découvert, l'enterrement d'un autre officier, mort aussi de cette contagion-là. Tête nue, tenant son casque à la main ; boutonné, correct sans cesse et partout, il avait traversé ces ruelles désertes de Ma-Kung et accompagné le petit cortège funèbre jusqu'à ces champs de riz et de maïs où s'est improvisé notre cimetière.

Depuis deux mois, ce triste Ma-Kung en a bien vu passer de ces enterremens français dans ses rues. Au début surtout, quand les ruines étaient encore toutes fraîches, les bouddhas par terre sur les places, les maisons éventrées de la veille, sentant encore le brûlé et le Chinois mort, à la grande pagode où est notre ambulance, la *maladie* était venue s'installer ; et on en voyait tous les jours sortir ces petits cortèges d'une vingtaine d'hommes, l'arme basse, piétinant les décombres, les cassons de porcelaine, les lambeaux de soie, les débris de lanternes et de parasols. — Dans le cercueil, fait à la hâte en vieilles boiseries dorées, quelque pauvre soldat obscur s'en allait, sans prêtre ni prière, dormir au milieu des champs de maïs où nous avons déjà planté beaucoup de petites croix noires.

En les regardant passer, nous les plaignions ceux-là, de n'avoir trouvé que cette mort pitoyable ; — et voici maintenant que notre amiral, malgré toute sa gloire, va finir à peu près comme eux...

Des matelots de quart, qui n'avaient pas pu reprendre leur sommeil insouciant à plat pont, se promenaient par groupes, et on les entendait aussi qui parlaient de lui : « Enfin, on n'a pas encore dit qu'il était *décédé* (un mot qu'ils emploient d'habitude, le croyant

plus respectueux que celui de mort) et, tant qu'un homme n'est pas défunt, n'est-ce pas?.. » Ils ne voulaient y croire; cela n'entrait pas dans leur tête, à eux non plus, que l'amiral dût ainsi disparaître.

Vers onze heures, le *maître d'équipage* s'approcha pour faire les cent pas avec nous; cette nuit-là, les distances habituelles paraissaient s'être effacées devant l'attente commune de ce deuil, et tout le monde causait ensemble, indistinctement. Lui, ce brave maître, éprouvait le besoin de se remémorer et de redire la grande gloire de Fou-Tchéou; après les détails mille fois racontés, il trouvait, pour l'effrayante hécatombe finale, cette image: «... Et alors on a vu la mer se couvrir tout d'un coup d'un millier de choses qui flottaient dessus, — *comme si on aurait vidé sur l'eau un sac de plumes*; — SEULEMENT C'ÉTAIENT DES CADAVRES... »

Quand notre quart fut fini, aucune communication nouvelle n'étant venue du *Bayard*, on avait presque repris espoir en voyant que c'était si long.

Mais quelques minutes après minuit, étant déjà redescendu dans ma chambre, j'entendis le bruit d'un canot à vapeur qui s'approchait de nous et je compris ce qu'il venait nous dire.

Je me penchai à mon sabord pour écouter l'accostage. Une voix, celle du matelot de faction, demanda tout de suite: « Il a bien?.. » Du canot une autre voix répondit: « Il est *dé.é.é*... » Je m'endormis sur ces mots, et, en rêve, je revis l'amiral, mêlé à des combats et à des funérailles étranges.

On nous raconta le lendemain de quelle manière silencieuse et presque douce la mort était venue le prendre, comme un sommeil. Depuis six heures du soir, il n'avait eu ni un mouvement ni une plainte. Tous les moyens ayant été épuisés pour ramener un peu de chaleur à ses membres, qui se refroidissaient, on avait fini par le laisser en repos. Les officiers du *Bayard* étaient là groupés, presque aussi immobiles que lui dans leur stupeur; deux matelots agitaient des éventails au-dessus de sa tête.

Un peu avant dix heures, ne l'entendant plus respirer, on avait placé devant sa bouche son lorgnon, qui était resté suspendu à son cou; ensuite, un miroir, — aucune buée sur le verre, plus trace d'aucun souffle; alors le médecin en chef avait dit à voix basse: « Messieurs, l'amiral est mort. » Dans ce premier moment, personne n'avait bougé, ni pleuré; des minutes de silence s'étaient encore écoulées avant qu'on entendît un sanglot sortir d'une poitrine.

II.

Ce matin vendredi, encore temps gris, petite pluie fine comme en Bretagne. Les vergues sont mises en pantenne, les pavillons en berne, et, de demi-heure en demi-heure, on commence à tirer le canon de deuil.

Cela rappelle le ciel ordinairement sombre et tout l'appareil du vendredi saint dans nos ports français. Cette grande rade des Pescadores ressemble même à certains points de nos côtes, avec ses terres assez basses, sans arbres, où des champs de riz et de maïs dessinent des carrés verts.

Beaucoup de sampans, montés par des Chinois plus ou moins occupés de pêche, circulent sur l'eau calme, rôdent surtout autour du *Bayard*, curieux, flairant déjà notre malheur. Et bientôt, sûrement, la Chine entière saura la mort de l'homme qui la faisait trembler.

A neuf heures, de tous les bâtimens de l'escadre, partent des canots et des baleinières, menant les commandans et les états-majors à une messe privée qui va se dire à bord du *Bayard* pour le repos de l'amiral. Le temps se maintient couvert, morne, et la mer tranquille ; les embarcations accostent doucement, et bientôt le vaisseau est tout rempli d'officiers. Pauvre *Bayard !* autrefois brillant, aujourd'hui défraîchi, éraillé, fatigué par sa campagne glorieuse ; et encombré de caisses, de ballots, de barriques, pour le ravitaillement des troupes. Cette foule qui arrive ne ressemble pas à celle des deuils vulgaires ; on ne voit pas ces figures composées, on n'entend pas ce courant de conversations à l'oreille, ce bourdonnement d'indifférence. Parmi tous ces officiers qui se rencontrent-là, il y a d'anciens camarades qui, depuis longtemps, ne se sont pas vus, et qui se donnent la main simplement, sans causer, presque sans rien se dire. En général, on se tient immobile sur place, encore dans la stupeur que cette mort a jetée.

L'autel de messe est disposé en abord et il faut se serrer là, dans une sorte de couloir étroit, sous la carapace de fer qui concentre une extrême chaleur. Derrière les officiers viennent se tasser les matelots, sans bruit, consternés eux aussi, et silencieux ; çà et là, dans cette foule, quelques têtes chinoises, de prisonniers ou d'interprètes, rappelant le pays lointain où l'on est.

La messe est dite à voix basse, au milieu de ce grand silence. Quand elle est achevée, on fait le tour par derrière l'autel pour aller (comme au cimetière on salue la famille) saluer le commandant et le chef d'état-major. Ils pleurent, ceux-ci.

Il n'y a ni apparat, ni discours, ni musique ; seulement des gens qui passent, atterrés, ne trouvant rien à dire.

Dans les choses extérieures rien même qui s'associe à l'idée de la mort. Rien que deux couronnes de feuillage posées au pied de la dunette; tout ce qu'on a pu trouver de plus vert dans ce pays nu : un peu de bambou et de tamarin, puis des branches prises aux arbres rares des pagodes, où sont piquées quelques petites pervenches du Cap roses, seules fleurs de Ma-Kung.

On aurait voulu le voir, lui, l'amiral ; mais il n'a pas été possible de l'exposer. Dans ce pays, la mort est trop immédiatement suivie de conséquences sinistres contre lesquelles il faut se précautionner à la hâte. Et le corps du chef est en bas, entre les mains des médecins occupés à une sombre besogne.

Alors c'est fini, on se sépare ; les canots accostent les uns après les autres et s'éloignent.

A midi, le *Duguay-Trouin* quitte la rade, s'en allant porter la nouvelle à Hong-Kong, d'où le télégraphe la transmettra à la France.

Trois heures du soir. — Les médecins ayant achevé leur œuvre, les commandans et les officiers qui sont revenus à bord du *Bayard* sont admis à regarder l'amiral une dernière fois.

Il est dans son salon, enveloppé d'un linceul et étendu à terre, formant une longueur blanche sur les tapis rouges. — Et on entre sur la pointe du pied pour contempler une minute ce visage très pâle, très calme, à peine changé ; ce front large où tant d'idées, tant de projets merveilleusement étudiés, classés, préparés pour l'avenir, viennent de s'éteindre à jamais.

Quand les officiers se retirent, il y a encore à la porte un groupe d'hommes qui prient qu'on les laisse entrer : ce sont tous les maîtres du bord qui veulent le voir.

Eux passés, il y a encore plus de monde à cette porte : cette fois ce sont les matelots qui attendent aussi leur tour comme une chose due. Alors il faut faire défiler, dans ce salon, tout l'équipage du vaisseau, et on voit se succéder lentement des centaines de jeunes figures consternées qui saluent, avec un respect timide, le grand mort.

Ensuite on le met dans son cercueil de plomb et de bois de camphre entouré de fer.

III.

Samedi 13 juin, la *mise en chapelle* et les honneurs militaires.

D'abord on avait eu l'idée de porter le corps de l'amiral à Ma-Kung, dans une des grandes pagodes, afin qu'il y eût plus d'espace pour les troupes ; — on a réfléchi qu'il était mieux de ne pas le laisser reposer, même pour quelques heures, sur une terre chinoise, ni surtout dans un temple bouddhique ; — et on l'a laissé sur son vaisseau, qui est une *terre française*.

A Ma-Kung, un peu avant sept heures du matin, tout ce qui reste de notre petite troupe d'occupation est rangé au pied des forts, face à la mer, les armes prêtes pour les salves de mousqueterie. Comme hier, par un temps gris et lourd, des canots et des baleinières amènent à bord du *Bayard* les officiers de l'escadre, qui sont cette fois en épaulettes et en armes. Arrivent aussi des officiers d'artillerie, d'infanterie ; des détachemens de matelots de tous les bâtimens sur rade, et des soldats de tous les corps campés à Ma-Kung.

Une foule compacte sur le pont du *Bayard*, mais toujours du silence. Le cercueil de l'amiral est là par terre, attendant sous un drap noir, à l'entrée de cette *chapelle*, où un prêtre va tout à l'heure l'introduire.

On se serre les uns contre les autres, dans ces *coursives* étroites, sous cette oppressante carapace en fer. Par ce temps sombre et accablant, tout ce qu'on touche, boiserie ou ferrure, est chaud, humide, avec des gouttelettes comme si la sueur perlait même sur les choses, et dans cette buée d'étuve, déjà irrespirable, on sent l'odeur sinistre des substances qui servent pour les morts.

La *chapelle* est de la simplicité la plus extrême : deux pavillons d'amiral (tricolores à trois étoiles blanches) formant sous la dunette une sorte de tente ; deux rangées de marins armés, deux rangées de flambeaux, et c'est tout. On a même voilé avec de l'étamine cette devise de Bayard, inscrite à l'arrière du vaisseau au milieu de dorures, et qui aurait aussi bien pu être la sienne : « Sans reproche, sans peur. »

Un des monstres en ébène (dépouilles de pagode) qui décorent le couronnement de cette dunette, se trouve par hasard juste au-dessus du cercueil, en haut du sanctuaire improvisé, assis comme un gros chien noir. Il a l'air de rire en se moquant, avec cette intensité d'expression méchante qui est le mystère inimitable de l'art chinois. On aurait peut-être dû songer à le voiler, lui plutôt, bien

qu'il représente d'une manière symbolique assez saisissante la Chine à ces funérailles.

La cérémonie religieuse est courte et se fait à voix basse. De minute en minute on entend, plus ou moins dans le lointain, des salves de mousqueterie venues de l'escadre ou des forts de Ma-Kung ; elles partent de différens côtés, avec un bruit sec de chose qui se déchire.

Dans les intervalles de silence, il y a un tout petit oiseau qui chante obstinément, accroché à une drisse de pavillon. Les timoniers s'excusent de sa présence : il est là depuis hier, et on a beau le chasser, secouer cette drisse, il revient toujours.

Tout près des assistans, les canons du *Bayard* commencent à grands coups sourds le salut final, et ensuite l'amiral Lespès, qui a pris depuis hier le commandement de l'escadre, vient dire, en quelques mots, adieu à notre chef mort.

Il le fait avec un tel tremblement de douleur et un si visible besoin de pleurer, qu'en l'entendant les larmes viennent. Ceux qui se raidissaient à grand effort pour garder une figure impassible, s'amollissent et pleurent...

Et maintenant, après cet adieu, il n'y a plus que le défilé militaire, et c'est absolument terminé; on se retire, on se disperse dans les canots ; les vergues sont redressées et les pavillons rehissés partout. Les choses rentrent dans l'ordre, reprennent leur physionomie habituelle ; le soleil aussi se met à reparaître. C'est la fin du deuil, presque le commencement de l'oubli...

Je n'avais encore jamais vu des matelots pleurer sous les armes, — et ils pleuraient silencieusement, tous ceux du piquet d'honneur.

Elle était bien modeste, cette petite chapelle ; bien modeste aussi, ce petit drap noir ; et quand le corps de cet amiral reviendra en France, on déploiera, c'est certain, une pompe infiniment plus brillante qu'ici, dans cette baie d'exil.

Mais qu'est-ce qu'on pourra lui faire, qu'est-ce qu'on pourra inventer pour lui qui soit plus beau et plus rare que ces larmes?..

JULIEN VIAUD.
(PIERRE LOTI.)

REVUE DRAMATIQUE

REGNARD EN 1884-1885.

Odéon : ***les Ménechmes, les Folies amoureuses.*** **— Comédie-Française :** ***le Légataire universel, les Folies amoureuses.***

Quand j'étais petit, on m'avait dit que Regnard est le second poète comique de la France; j'ai failli croire, cet hiver, qu'il passait au rang du premier. Depuis quelques années, des critiques, amis particuliers de ce grand homme, inquiétaient et molestaient l'administrateur de la Comédie-Française pour sa négligence envers lui plus que pour toute autre faute contre les classiques. « M. Perrin n'aimait pas Regnard; » c'était un de ses principaux crimes; par sa faute, Regnard, pour les jeunes générations, n'était que second poète comique honoraire. Qu'il fût le plus vénérable après Molière, nous le savions sans doute, mais ne l'éprouvions pas; cet immortel n'était plus qu'un illustre mort, oui, vraiment mort, enterré, perdu. Soudain, un cri d'allégresse traverse Paris : « Regnard est retrouvé! » Peu s'en faut que M. Weiss, en ce commencement de janvier, n'aborde M. Sarcey à la mode russe pour lui annoncer la bonne nouvelle, et ne le baise sur la bouche en disant : « Regnard est ressuscité! » Non-seulement cette élite de dévots se réjouit, mais tout le peuple et même la partie la plus frivole; désormais il ne suffira plus, pour honorer ce vieux saint, qu'on célèbre exactement, tels qu'il les a institués, les exercices de son culte; il faut qu'on établisse une fête spéciale, commémorative de l'Invention de Jean-François Regnard.

Qu'est-il donc arrivé? Il est arrivé que M. Perrin a voulu se mettre en règle et que la Comédie-Française a repris *le Légataire universel* avec M. Coquelin aîné dans le rôle de Crispin. Jamais ce prestigieux talent ne trouva de personnage qui lui fût plus convenable; il le com-

prend, il le remplit, il s'y gaudit, il s'y trémousse avec l'importance, avec la vivacité qu'il faut; à mesure qu'il avance, il s'ébroue plus gaillardement et plus magistralement; il s'émoustille, il se grise et, dans son ivresse, il se gouverne toujours; il vibre, il étincelle, il étourdit, il éblouit, et c'est le spectateur, à suivre ce manége, qui perd bientôt la raison. Est-ce un comédien, est-ce le démon de la comédie qui se démène? Il saute de pied ferme sur une table, il y saute avec lyrisme: Aristophane l'applaudirait; acclamons-le, Athéniens de Paris! On l'acclame, en effet, et la variété de ses intonations, aussi merveilleuse que celle de ses gestes, éveille en guise d'écho le *tutti* le plus enthousiaste qu'oreilles d'acteur aient jamais souhaité. On admet dans ce triomphe M. Clerh, sous-officier de l'art dramatique, libéré de l'Odéon pour se rengager ici, et qui représente Géronte avec assez de décence, de bonhomie et de finesse; on y fait une part à Mme Jeanne Samary, saine et verdissante Lisette, moins plantureuse, paraît-il, et moins splendide que n'était naguère dans ce rôle Mme Augustine Brohan, mais joviale encore et réjouissante, par sa frimousse et par sa voix. Enfin c'est à Regnard surtout que cette victoire profite : Regnard est à la mode. Volontiers les hommes porteraient des cannes, et les femmes des chapeaux à la Légataire, au moins dans un certain monde qui tient la place un peu élargie des ci-devant « honnêtes gens. » On se sait bon gré de s'amuser ainsi à du classique, et, s'il vous plaît, à un classique plus rare que le Molière; on s'en félicite comme de goûter un vieux vin qui ne se peut boire que par privilége, qu'on regrettait alors qu'il était oublié du voisin, et qu'on a le mérite de reconnaître aussitôt qu'il est sorti de derrière les fagots. On est content de soi, et ce contentement tourne à l'avantage de l'auteur. Aussi bien, des lettrés congratulent le public sur sa joie et lui en donnent à lui-même les plus belles raisons. M. Sarcey témoigne que Regnard est un Gaulois de bon cru, et M. Weiss qu'il est la fine fleur des Français. Le premier, s'il rencontre des jeunes gens qui font difficulté de se mêler à ces réjouissances, les admoneste paternellement et les plaint; le second tenait en réserve, depuis certain feu d'artifice qu'il tira naguère en l'honneur de Regnard (1), quelques-unes de ses plus scintillantes et coquettes fusées : il les allume, elles filent dans l'air, et tout ce qui aime la légèreté, la finesse, la clarté en frémit d'aise.

Dans ce remuement général, on s'avise que l'Odéon, lui aussi, a eu sa petite fête, qui a précédé la grande : il a représenté, en décembre, *les Ménechmes*. M. Amaury figurait le chevalier, et M. Paul Rameau le provincial : de quelque manière qu'ils s'y soient pris, ils ont permis aux gens du quartier, assemblés le lundi soir et dans l'après-midi du dimanche, de se faire des pintes de bon sang. Que sera-ce, l'an pro-

(1) J.-J. Weiss, *Essais sur l'histoire de la littérature française;* Michel Lévy. Paris, 1865.

chain, sur la rive droite, quand MM. Coquelin frères nous rendront cette pièce : car il est de toute nécessité qu'ils nous la rendent? Mais ce n'est pas si longtemps que nous attendrons, après *le Légataire*, cet autre chef-d'œuvre, *les Folies amoureuses :* il piaffe déjà, celui-ci, dans la coulisse. Quelques poils à lustrer, quelques pompons à rafraîchir, et voici qu'on laissera s'échapper sur la scène, tout bondissant, caracolant, éclatant de jeunesse et de santé, ce poulain de race française! Les quelques dégoûtés qui se renfrognaient au *Légataire* vont se dérider ici; plus de prétexte à leur méchante humeur; quoi de plus pimpant, de plus sémillant, de plus aimablement fou que ces *Folies amoureuses*? Les semaines, cependant, et les mois s'écoulent; apparemment, pour cette œuvre parfaite, il faut que les comédiens atteignent à la perfection. Tandis que la Comédie-Française travaille, l'Odéon, cet improvisateur, hasarde encore sa reprise; mais qu'importe l'Odéon? Qu'importe la gentillesse de Mlle Réal, qui fait Agathe, ou l'animation de Mlle Boyer, qui fait Lisette? Qu'importe un Amaury, toujours au pied levé sur la brèche, un Kéraval, un Barral? Ce n'est point à ces gens-là que nous avons affaire, à ces desservans de province qui expédient des messes à bon marché pour le repos des classiques. La paroisse des connaisseurs est rue de Richelieu : c'est là que nous guettons le *Te Deum;* exiger de nous, par les préparatifs qu'on y fait, quelque surcroît de patience, n'est que nous donner le temps de nous faire à nous-mêmes de plus belles promesses.

Hélas! elle s'est produite enfin, vers la mi-juillet, cette solennité si joyeuse ou qui devait l'être, et si longtemps à l'avance et si glorieusement carillonnée!.. Où l'on devait exulter, on s'est morfondu. On n'a guère ri à ces folies plus qu'on n'aurait fait à des sottises; et, plutôt qu'amoureuses, on les a trouvées froides. N'allez pas croire pourtant qu'on s'en soit pris à elles, ou du moins à soi-même et pour s'être fait d'elles une trop merveilleuse idée. Une pauvre comédienne était là, Mlle Marsy, qui, sans doute, à écouter pendant une saison entière les voix de Paris, s'était trop persuadée de l'important avantage qu'il y aurait pour elle à officier dans le temple de Molière en l'honneur de Regnard : — ce sont deux puissans dieux! — Elle montrait dans son jeu trop d'apprêt et d'application : elle paraissait tenir Agathe pour une figure de haute comédie; elle la raidissait et lui donnait un port presque noble jusqu'en ses gambades; elle la retenait presque à la terre, au lieu de la laisser légère et dansante; au moins réglait-elle évidemment ses pas au lieu de feindre que ses entrechats fussent abandonnés à l'aventure. Et de même elle faisait sentir l'artifice de sa diction; au lieu de pousser toutes les drôleries de son rôle comme au petit bonheur, elle les articulait avec la science manifeste qui eût convenu peut-être aux périodes de Célimène. Elle avait, d'ailleurs, belle prestance, fier et fin visage, bonne voix de comédienne, grand air d'intelligence, encore

que cette intelligence, pour cette fois, se fût fourvoyée; on pouvait réfléchir aussi qu'il n'appartient pas à tout le monde, ni surtout à une jeune actrice, qui s'est essayée dans trois ou quatre rôles au plus, de composer et d'animer de tels personnages, comme fait M. Coquelin aîné de ce Crispin du *Légataire*, avec un art consommé à la fois et avec toute l'apparence d'une personne qui joue de verve. On pouvait concevoir enfin qu'avec tous ses torts la nouvelle Agathe n'eût pas prévalu contre le mérite de la pièce, s'il eût été réellement tel qu'on se l'était imaginé. Mais point! Une victime expiatoire suffisait; elle déchargeait chacun d'une revision de procès littéraire et d'un examen de conscience : elle fut exécutée. A peine si l'on s'abstint de faire crier dans les rues : « La grande trahison de Mlle Marsy! » Elle avait trahi Regnard, en effet; par son maléfice elle avait changé l'ouvrage. Ce fut pure bonté d'âme si l'on se contenta de publier qu'elle était incapable de jouer aucun rôle. Ses compagnons furent enveloppés dans sa disgrâce : M. Coquelin cadet avait prêté à Crispin cette bouffonnerie flegmatique et ce je ne sais quoi de férocement fantasque où d'ordinaire le public se délecte; haro sur le cadet! M. Clerh fut déclaré aussi terne dans Albert qu'il avait paru finement coloré dans Géronte. Si M. Boucher, chargé du rôle d'Éraste, esquiva la férule, c'est qu'on le négligea comme insignifiant; si Mlle Kalb, agréable en Lisette, reçut des éloges, c'est qu'on déversa sur elle, pour ne pas la remporter toute, un peu de la bonne humeur qu'on avait apportée; c'est aussi qu'on pensa, en lui jetant quelques fleurs, vexer davantage Mlle Marsy.

Mais Regnard? Il sortit de cette épreuve gaillard comme devant. Il aurait couru, après cette chute, « jouer à la fossette » avec son petit camarade Molière, si pareil jeu convenait à la majesté de cet Olympe, où l'un aussi bien que l'autre réside. Quand *le Légataire* va aux nues, il enlève M. Coquelin avec lui, mais ne lui doit pas son élévation; quand *les Folies* s'épatent sur le sol, c'est la faute de Mlle Marsy. Après ces deux événemens, on commente avec la même complaisance le mot fameux : « Qui ne se plaît pas à Regnard, n'est pas digne d'admirer Molière. » On est tout près de l'interpréter ainsi : « De par Voltaire, défense à tous d'honorer Molière sans honorer du même coup Regnard; » et l'on ne prend pas garde seulement qu'une telle défense serait chimérique. Pourtant, même cette maxime admise, la différence des verbes « se plaire » et « admirer » laisse tous les sentimens et toutes les opinions à leur aise. Encore Voltaire ne dit-il pas combien il faut se plaire à celui-ci pour avoir le droit d'admirer celui-là : est-ce passionnément? est-ce beaucoup? est-ce un peu? Il vaut la peine de le rechercher, et peut-être le moment serait bien choisi pour cette enquête, à la fin d'une campagne théâtrale où Regnard a si fréquemment et si bruyamment reparu. Certes, nous ne nous plaindrons pas qu'on l'ait mis partout : une rentrée lui était due, et nous-mêmes l'avions

réclamée pour lui. Personne moins que nous n'est suspect d'hostilité ou même d'indifférence envers le répertoire, et personne n'est plus disposé à reconnaître qu'un tel auteur y doit tenir sa place. Il l'avait perdue, il la reconquiert; nous en sommes ravi et nous désirons qu'il la garde. « M. Perrin n'aimait pas Regnard, » soupirait quelqu'un, ces jours-ci, sur le mode de l'oraison funèbre; M. Perrin, nous l'espérons fermement, va sortir de sa léthargie; on s'était trop hâté de lui désigner des légataires. Mais que ce soit lui qui reprenne, après ces vacances données par la maladie, le gouvernement de la Comédie-Française, ou qu'il le résigne définitivement à des mains plus valides, nous souhaitons que l'intendant de la maison de Molière aime assez Regnard pour lui continuer cette hospitalité qui lui a été récemment rendue. Ainsi, qu'on ne s'y méprenne pas, si nous touchons au héros de l'année, ce n'est pas pour le pousser dehors, mais seulement pour prendre sa mesure.

Le plus grand, après Molière, des poètes comiques de la France, voilà Regnard tel qu'il se dresse dans l'opinion générale; d'ailleurs, on n'examine pas quel intervalle sépare le premier du second, et, cette distance n'étant pas marquée, il est à supposer qu'elle est médiocre : on ne cite guère, d'habitude, par ordre de taille, un nain tout de suite après un géant. Cependant si quelqu'un marche après Molière qui mérite d'être nommé aussitôt après lui, sans doute il ne faut pas que ce ne soit que son ombre : or c'est le plus proche soupçon auquel Regnard est exposé. J'ai lu, tout enfant, un volume de contes tirés de Shakspeare; c'était un recueil de petits récits en prose, qui commençaient de la sorte : « Il y avait une fois un roi, qui s'appelait Lear et qui avait deux filles;.. » suivait l'histoire du roi Lear, telle qu'une mère pourrait, à l'improviste, la raconter à un garçon de sept ans; et le reste de même. Tout Shakspeare tenait dans ces innocentes pages, reconnaissable aux grandes personnes et par la fable et par les noms des personnages et par quelques mots fameux; était-ce bien Shakspeare pourtant? Je me le suis demandé depuis. — Eh bien! tout pareillement, dès que je pénètre chez Regnard, j'y reconnais Molière : il s'y retrouve arrangé de cette façon. Regnard a-t-il ce caprice d'écrire, en guise de petit divertissement, une comédie en un acte? Il se souvient de *l'Avare*, il le résume: et *la Sérénade* est achevée. *La Sérénade*, c'est *l'Avare* joué, à la manière d'une charade, par des enfans qu'on a menés la veille au théâtre et qui veulent représenter à des amis ce qu'ils ont vu. Voici M. Grifon (Harpagon), qui veut épouser Léonor (Marianne), aimée de son fils Valère (Cléante); au lieu d'un souper, c'est une sérénade qu'il prétend donner à bon marché; au lieu d'une cassette, un collier qu'on lui vole et qu'on lui rapporte; au lieu d'une bague, ce collier que le jeune homme fait accepter à la belle; M. Grifon, d'ailleurs, dit à M. Mathieu (maître Simon) : « Je vous donnais,

il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, » et Scapin (La Flèche), qui s'est retiré avec son maître au fond du théâtre, ne manque pas d'en faire la remarque : « Le bonhomme négocie avec les usuriers aussi bien que nous, mais ce n'est pas de la même manière. »

J'ai pris *la Sérénade*, parce que c'est la première en date des pièces de Regnard que nous connaissions encore, et parce que la naïveté du procédé s'y fait apercevoir à plein ; mais Regnard a continué. Qu'est-ce que *le Bal*, sinon *M. de Pourceaugnac* mis en un acte et en vers? Et *le Retour imprévu*, sinon, ramassées aussi en un acte, *les Fourberies de Scapin?* Dans *le Distrait*, voici au moins une scène empruntée à Molière : la leçon d'italien que donne le marquis à Isabelle, c'est la leçon de chant que la fille d'Argan reçoit de Cléante. Jusque dans *le Joueur*, le plus original ouvrage de Regnard, nous saluons un personnage pour l'avoir rencontré ailleurs : sous le nom de la comtesse, comment ne pas voir Bélise? Dans *Attendez-moi sous l'orme*, Dorante courtiserait-il Agathe et Lisette à la fois avec tant de désinvolture, et rabrouerait-il si prestement Pasquin qui lui réclame ses gages, s'il n'avait reçu des leçons de don Juan? Le valet de Démocrite, Strabon, s'engagerait-il ainsi dans un discours sur les atomes s'il n'avait ouï Gros-René disserter sur la comparaison qu'Aristote a établie de la femme et de la mer? Et Démocrite lui-même philosopherait-il ainsi sur la hiérarchie de l'âme et du corps, s'il n'avait profité des *Femmes savantes?* Sans la *Critique de l'École des femmes*, où serait la *Critique du Légataire?* On me dispensera sans doute de rappeler que, pour une fois que Regnard s'essaya dans la tragédie, ce fut aux dépens de Racine : la scène de *Britannicus* où Néron épie l'entretien de son frère et de Junie a fourni *Sapor ;* autant la lire dans le texte que la relire ici, même ornée de variantes d'*Andromaque* et de souvenirs de *Bérénice*... Mais je m'aperçois que j'ai nommé toutes les œuvres dramatiques de Regnard, — au moins toutes celles qui ont un nom, si chétif soit-il, — sauf justement les trois que nous avons récemment vues au théâtre : oh ! pour celles-là, les rapports qu'elles ont avec le répertoire de Molière nous ont sauté aux yeux; nous en avons l'idée encore presque aveuglante. *Les Ménechmes*, bien plutôt qu'une imitation de Plaute, sont un composé d'*Amphitryon* et de *M. de Pourceaugnac*. Pour *le Légataire*, un correspondant de M. Sarcey, M. Th. Reinach, s'est chargé d'en faire l'analyse : « Crispin, écrit-il, c'est Mascarille et Scapin; Lisette, c'est Dorine et Zerbinette ; Éraste, c'est Dorante du *Bourgeois* et Valère de *l'Avare;* Géronte, c'est Argan du *Malade* et Harpagon... L'amour de Géronte pour Isabelle, c'est de *l'Avare;* la scène avec l'apothicaire Clistorel est du mauvais Purgon ; jusqu'à l'ignoble chantage des billets dérobés au dernier acte qui rappellent *la cassette* de Molière! » *Les Folies amoureuses* peuvent se dissoudre aussi aisément : Albert, c'est Sganarelle,

de *l'Ecole des maris*, et Arnolphe ; Crispin, c'est Scapin encore et Sganarelle du *Médecin malgré lui;* Lisette, c'est Dorine encore et Toinette ; Éraste, c'est Horace, ou un Cléante, ou un Léandre, ou un Valère quelconque; Agathe, c'est une Isabelle, ou une Lucile, ou une Angélique émancipée. Pour faire court, supprimez par la pensée trois pièces de Molière seulement : *les Fourberies de Scapin* en première ligne, *M. de Pourceaugnac* ensuite, et *le Malade imaginaire :* que restera-t-il de Regnard ? La conjecture est pour faire peur.

Mais à quoi bon tant de rapprochemens ? A quoi bon dénombrer les intrigues, les scènes, les personnages, les vers empruntés par Regnard à Molière ? Les vers ! M. Th. Reinach, ennemi juré de l'auteur, en pourchasse une douzaine à travers *le Légataire ;* M. J.-J. Weiss, prince des regnardisans et qui regnardise avec délices, lui en citera bien d'autres, épars dans l'œuvre entière du poète. Sur tous ces francs plagiats, détracteurs et panégyristes sont d'accord. Même ils s'entendent sur un point plus délicat. Les plus modérés parmi les assaillans tiennent à peu près ce langage : « Regnard a pris des formes à Molière ; passe ! Molière, lui aussi, a pris plus d'une forme à ses devanciers ; mais il y versait une matière neuve et préférable à l'ancienne. Regnard, au contraire, ne fournit point de matière meilleure, ou plutôt il n'en fournit aucune ; Regnard, c'est Molière vidé, qui reste vide. — Soit ! répondent les défenseurs : il en est plus léger ! » Ils accordent qu'il n'y a dans les ouvrages de leur favori ni peinture de caractères ni peinture de passions ; même, si quelqu'un est tenté de remarquer des traces de l'une et de l'autre, au moins dans *le Joueur*, ils l'en dissuadent ; si quelqu'un veut estimer, au moins comme croquis de mœurs, le marquis du *Joueur*, ou le chevalier du *Distrait*, ou le Ménechme citadin, ils l'en détournent. Ce n'est pas par là, paraît-il, qu'il faut considérer Regnard ; accepter pour lui ces éloges serait le compromettre ; il serait exposé par cette imprudence aux reproches de gens indiscrets, qui exigeraient de lui davantage. Regnard, c'est Molière soulagé de toute sa substance : à merveille ! Délesté, libre et vif, il s'enlève au-dessus des domaines de l'observation dans le ciel limpide de la fantaisie.

Hé donc ! voyez-vous poindre le paradoxe ? Il est bien vrai que les deux Ménechmes, se succédant auprès d'Araminte, ne demandent pas qu'on les prenne au sérieux : autrement l'un serait M. Alphonse triomphant, et l'autre ne me ragoûterait guère plus, qui accepte les restes de son frère. Ni Éraste, des *Folies amoureuses*, ni Agathe, ne désirent non plus qu'on les traite en personnes de conséquence : ils deviendraient coupables envers Albert d'un abus de confiance et donneraient le scandaleux spectacle d'escrocs impunis. Sans parler de Carlin, du *Distrait*, qui serait convaincu de tentative d'empoisonnement, Crispin, du *Légataire*, et sa commère Lisette et cet autre Éraste

seraient criminels de lèse-majesté envers la maladie et la mort, complices d'un quasi-meurtre et faussaires, et le tout avec cette aggravation qu'ils sont récompensés pour ces méfaits; voilà, au plus juste, ce qu'ils seraient, s'il fallait les regarder comme des êtres de chair et d'os, créés par l'observation du poète. Mais il est équitable de les considérer comme des personnages fabriqués par sa fantaisie, ou, pour les désigner d'un mot, des fantoches, et d'opposer en leur nom cette qualité aux revendications de la morale si elle faisait mine de s'avancer contre eux. Oui, de bonne foi, ce ne sont que des fantoches ; l'auteur les tient par des fils, et l'on peut apprécier l'aisance et la promptitude de son doigté : il fait courir l'un après l'autre ces pantins articulés à merveille, il les croise, il les entre-choque, sans les embrouiller; il les fait grimacer du nez et du menton, des bras et des jambes, comme pour leur plaisir et de sorte que le nôtre s'éveille : au fond, c'est pour le sien.

Leur agitation, en effet, n'est que l'exercice de sa gaîté ; c'est sa belle humeur qu'il leur prête; c'est pour son compte qu'ils font leurs farces et qu'ils se jouent mutuellement des tours. Rapts, détournemens de fonds, substitutions de personnes, suppositions de testament, parodie de l'agonie, tout cela n'est que facéties de M. Regnard : quand Polichinelle scie avec son bâton le cou du commissaire, ce n'est pas une excitation au meurtre, mais un geste qui fait rire. Ici, l'homme qui tire la ficelle rit le premier, comme s'il devait rire tout seul; n'est-ce pas, au demeurant, une bonne manière de faire rire les autres? Et plus il rit, plus il veut rire; il s'ingénie ou plutôt il s'inspire, il s'exalte. Écoutez Crispin qui délire et conçoit l'idée de se déguiser en Géronte :

> Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si, pourtant...
> Pourquoi non?.. On pourrait... J'accouche d'un dessein
> Qui passera l'effort de tout esprit humain.
> Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,
> Exerce à ce sujet ton imaginative...
> Paix!.. Silence!.. Il me vient un surcroît de pensée...
> ... Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis!

Cette imaginative de Crispin, plus légère et plus vive que celle de Lisette, élancée au-dessus de la raison et enthousiaste d'elle-même, c'est proprement celle de Regnard; et sa qualité principale ou même sa vertu, — car elle tient là de quoi rendre anodins les poisons auxquels elle touche, — c'est proprement la gaîté. Elle ne pense pas à mal, non plus qu'à bien ; elle pense à se divertir; et, pour cet effet, elle ne s'adresse ni à la réflexion ni à aucune autre faculté qu'elle-même, en qui elle sait trouver assez de ressources ; elle se distribue en divers

personnages, c'est toute la peine qu'elle prend ; et elle jette par leur bouche ces boutades, d'un ressort et d'une saillie qui surprennent, d'une drôlerie si naïve et si parfaitement innocente :

> Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
> Était-il de Paris? — Non, il était de Rome.

Et ceci encore, d'un valet à son maître, pour faire pendant à cette réplique d'un maître à son valet :

> Laissez-moi lui couper le nez! — Laissez-le aller.
> Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

Maître ou valet, c'est toujours Regnard, et dans toutes conditions il est pareillement gai.

Cependant nous voilà ramenés en arrière, vers la Comédie italienne, jusqu'à *l'Étourdi* et au-delà. Cassandre, Isabelle, Léandre et Scapin suffiraient à ce théâtre; quatre poupées même y suffiraient, comme à celui de Guignol. Lorsqu'un des bonshommes, avec sa main de bois, cogne la tête de bois du voisin, c'est assez pour faire rire; et si l'impresario a de la verve, s'il accompagne de lazzi cette mimique, le rire s'élève et circule par les bancs jusqu'à la fin du spectacle. Ici de même: situation plaisante, mots plaisans; mais de passions, mais de caractères point. Molière avait quitté la convention pour la nature et les personnages traditionnels de théâtre, alors même qu'il en conservait les noms et les costumes, pour les ridicules aperçus dans la ville et jusque dans la salle. Or, je l'avoue, ce qui me fait le mieux rire, c'est un ridicule que je reconnais; dussé-je l'avoir connu chez moi, la surprise de le retrouver m'est une secousse agréable. Avec Regnard, je ne cours pas cette chance; lui-même me rassure là-dessus : Momus, dans le prologue des *Folies*, est bien son truchement lorsque, après la revue des « originaux » qu'il a rencontrés aux abords du théâtre et desquels on pourrait « extraire des copies, » il offre sa garantie qu'on les respectera discrètement. Ce seraient là, il le sait, « d'amples sujets de comédie; » mais on négligera cette matière pour donner seulement

> Quelques chansons et gentilles gambades,
> Quelque agréable petit rien.

Et, pour conclure, il fait ce serment aux spectateurs qui auront écouté favorablement sa troupe :

> Je vous promets, foi de dieu véridique !
> Que de ma veine satirique
> Vous n'exercerez point les traits.

Momus, ou plutôt Regnard, a tenu parole, et je ne risque point de rencontrer dans ses comédies cette humanité qui abonde chez Molière.

A Dieu ne plaise que je compare *les Folies amoureuses* à *l'École des maris* et à *l'École des femmes!* En vérité, ce ne serait pas de jeu. Mais dans *les Fourberies de Scapin* et dans *M. de Pourceaugnac*, jusque dans ces farces, éclatent presque partout des caractères humains. Quand ce ne serait que le cri de Géronte : « Que diable allait-il faire dans cette galère!.. » avec la proposition qui suit : « Il faut, Scapin, que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande ; » — quand il n'y aurait que ces ouvertures données par Molière, elles suffiraient pour qu'on vît au travers une âme d'homme. — Et ce Pourceaugnac qui déclare : « Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu! » Et le médecin qui dit de lui : « On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade! » Et l'apothicaire, qui dit de ce médecin : « Voilà déjà trois de mes enfans, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois! » Tous ces farceurs, dans leurs farces, me découvrent le fond de l'homme : qui la vanité, qui l'égoïsme, qui la sottise, biens communaux dont je sais que je participe et dont je trouve que tel ou tel, mon voisin, a plus que sa part. Semblable accident ne m'arrivera pas si je regarde la gesticulation, si j'écoute le bruit des *Ménechmes :* ici je n'ai plus affaire à mes semblables. — Enfin, lorsque j'entends le Malade imaginaire répondre à sa servante, qui lui fait observer que, « sa fille n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin pour mari, » lorsque je l'entends répondre : « C'est pour moi que je lui donne ce médecin, » — oh! à ce coup, je reconnais mon prochain : *Vox hominem sonat!* Cette seule phrase est comme un réflecteur d'où s'éclaire toute la comédie, et je vois combien de vérité celle-ci renferme, et, partant, combien de morale. Trouverai-je dans *le Légataire* parcelle de l'une ou de l'autre? C'est naïveté de le demander, maintenant que Laharpe n'est plus là pour me répondre : — il avait découvert que l'objet de cette pièce est de peindre les inconvéniens du célibat ; vénérons sa bonne volonté!

J'entends bien qu'aujourd'hui nous sommes tellement soûls d'observation ou plutôt de psychologie, — pour appeler du mot à la mode ce qu'on appelait jadis connaissance du cœur ; — nous sommes tellement gavés de cette science appliquée à toute la littérature ; nous sommes, au théâtre en particulier, si fatigués par des indigestions de morale qu'un ouvrage dénué de tout cela nous est un rafraîchissement bienvenu. Elle arrive à point pour nous plaire, une pièce vide comme une

bulle de savon, inutile comme une fleur ! Tant d'écrivains nous attachent aux réalités, et quelques-uns si grossièrement, que nous sommes prêts à remercier l'auteur dont la fantaisie nous emporte dans le rêve. Encore serait-il permis peut-être de rechercher dans quel rêve : si c'est dans *le Songe d'une nuit d'été*, ou dans l'hallucination qui suivrait d'aventure une soirée passée à la foire Saint-Germain ; si c'est l'île de Prospero où l'on m'enlève, ou si celle-là n'en diffère pas trop dont Crispin est l'Ariel. Il se peut au moins que mon plaisir plus ou moins vif en dépende. Vous me ravissez loin de cette terre ; à la bonne heure ! Mais n'est-ce que pour me transporter dans une sphère où quelque joyeux pitre se travestit avec impunité en gentilhomme campagnard, en dame de province, en moribond afin de détourner un héritage vers son maître ? Ajoutons que dans ce pays chimérique un frère peut, sans plus de périls, tendre des traquenards à son frère pour lui dérober un mariage et une succession. Mettons enfin que, dans cet eldorado, un galant a le droit d'emporter à la barbe d'un tuteur et sa pupille et sa bourse ; qu'une fille honnête a licence d'y prendre toute sorte de costumes, voire celui de dragon ; et que la jeunesse amoureuse y triomphe de la jalouse vieillesse au point de lui cracher au nez. Avec tout cela et sans rien de plus, il se pourrait que cette vision ne me parût que faiblement charmante, et que l'avantage d'avoir quitté ce monde-ci pour celui-là me semblât médiocre. Que ces jeux soient innocens, d'accord, mais je puis les trouver enfantins et m'apercevoir, à les regarder, que je ne suis plus un enfant. « Les Français ne sont plus gais,» écrivait Saint-Beuve en 1852, au début d'un article sur Regnard; et, pour ne rien forcer, il notait qu ils le sont « de moins en moins. » On assure, en effet, qu'ils le sont moins encore aujourd'hui ; et peut-être, à mesure que le temps va, les hommes en général et ceux-ci en particulier acquièrent-ils des raisons de l'être moins toujours. Je ne serais donc pas surpris, après avoir examiné la fantaisie de Regnard et la qualité des objets où elle se porte, après m'être examiné moi-même, de découvrir que je ne suis plus assez gai pour qu'elle m'égaie.

Mais qu'on nous fasse grâce, à Regnard et à moi, de ce double examen ; il suffit que ses partisans tournent à son avantage la propriété qu'il a d'être vide, par la fatigue qu'ils éprouvent d'auteurs plus substantiels, et surtout par le dégoût de certains remplissages et par la crainte d'en retrouver de pareils. M. Weiss lui fait ces complimens qu'il est « tout en superficie,.. sans goût de réflexion,.. ni spéculatif, ni philosophe, ni censeur des mœurs, » et qu'il « eût donné volontiers toutes les finesses des moralistes et toute la métaphysique des passions pour un quartaut de condrieux. » Voilà des éloges pour un auteur comique ! Et pour le plus grand que nous ayons après Molière ! Sérieusement, il vaut mieux être vide que bourré de méchans

riens; mais j'imagine, et M. de La Palisse y suffirait, qu'il vaut encore mieux être plein de bonnes choses. Donner le contraire à entendre est un jeu de dilettante; libre aux délicats de le jouer; ils justifient par là et patronnent la joie des grossiers qui se plaisent aux jeux de scène de Crispin ou d'Agathe comme à telles bouffonneries de petit théâtre. Le commun du public, où je comprends beaucoup de gens du bel air, retrouve ici, avec la garantie de la Comédie-Française, doublée de celle des plus fins critiques, la pièce à quiproquos et travestissemens à laquelle M. José Dupuis et Mme Judic l'ont habitué : quelle aubaine! A l'improviste, et justement peut-être où il craignait quelque chose qui fût au-dessus de son intelligence et de son goût, il rencontre son plaisir ordinaire, et des experts lui jurent que, cette fois, ce plaisir est noble. Si, d'ailleurs, il l'y rencontre, c'est à la condition seulement que les comédiens soient bons, de la même manière qu'ils le sont au Palais-Royal et aux Variétés : « Il les faut espiègles, alertes, vifs pour ces artifices de scènes où il ne peut y avoir de naturel que leur talent. » Qui parle ainsi? M. Désiré Nisard, le seul peut-être parmi les grands juges qui soit demeuré incorruptible aux séductions de Regnard : n'est-il pas celui qui le plus difficilement abdique les droits de la raison? Et si quelqu'un doutait de la justice de son arrêt sur ce point, je lui rappellerais que M. Coquelin et Mlle Marsy en ont fait récemment l'épreuve et la contre-épreuve. Donc, représentés par certains artistes, les ouvrages de Regnard agréent au gros des spectateurs par les mêmes raisons pour lesquelles tant de vaudevilles éphémères lui agréent; d'autre part, quelques raffinés exagèrent, par élégance de paradoxe, le bienfait qu'ils en reçoivent : ayant désigné ces deux classes, je crains que, de tous les fanatiques auxquels Regnard, cette année, a tant arraché de cris, je n'en aie omis aucun.

Aussi bien je n'ai garde d'oublier le meilleur titre de Regnard à la faveur de ces enthousiastes, au moins des cultivés, — car, pour les autres, ce titre-ci est de luxe : — je veux parler de son style. Et si j'insiste peu sur ce mérite, ce n'est pas pour le diminuer, au contraire : c'est parce qu'ici j'accorde immédiatement tout ce que le défenseur demande, ou presque tout. Le vers de Regnard est souvent négligé, à ce point que « réserve » y rime avec « grève; » il est souvent faible et plat; mais toujours il est facile, et que de fois d'une belle venue, d'un seul jet! Que de fois il est parfait, avec les grâces de l'abandon! Que de fois preste et leste! En combien de passages aussi est-il plein, solide sans dureté, brillant et sonore! Mais surtout la langue en est bonne : réserve faite, ici encore, pour les négligences, je conçois qu'aujourd'hui, après les abus de la poésie romantique, des lettrés goûtent particulièrement celle-ci, où chaque mot a tout son sens et n'en a point d'autre. C'est par la langue, oui certes, que Regnard est

succulent, savoureux, délicieux ou plutôt délectable : il la tient de bonne tradition française ; il l'a même gardée plus grasse que beaucoup d'écrivains du XVIIe siècle, auquel pourtant il appartient encore ; pour le concret du style, par-delà les cartésiens, il rappelle Régnier. Qu'on l'en félicite donc, pourvu que ce ne soit pas aux dépens de Molière : celui-ci, au gré de M. Weiss, n'a point assez de ces « épisodes fleuris » où l'autre excelle. Mais c'est que Molière est un auteur dramatique et ne s'arrête pas, comme un tourneur d'épîtres, à façonner des morceaux reluisans. Et, d'ailleurs, à combien plus d'idées et combien plus relevées sa langue ne suffit-elle pas !

Poète, ou plutôt bon écrivain en vers, et naturellement bon, Regnard l'est sans doute ; quel barbare le contesterait ? Un parfum de style a embaumé pour l'avenir les parades qu'il a improvisées, en veine de belle humeur, sur les traces de Molière. Mais comique, tout de bon, l'est-il ? Qu'est-ce qu'une comédie d'où l'homme est absent ? Regnard, j'imagine, aurait pu l'y mettre ; il avait des yeux pour le voir, il le voyait, si j'en crois quelques traits de ses pièces et quelques passages de ses épîtres ; mais, pour ne point se donner de tracas, pour ne pas attrister son épicurienne demeure d'entre la rue de Richelieu et Montmartre, ou sa seigneuriale résidence de Grillon, il préféra se divertir avec des poupées. On n'est pas comique à si peu de frais : le contemplateur, Molière, en a su quelque chose. Il fut moins heureux, il est moins « gai. » J'avoue cependant que je « me plais » avec lui autant que je « l'admire : » n'est-il pas, celui-ci, vraiment délicieux autant que fort ? Après lui, bien loin après, s'il fallait nommer comme auteur comique un de nos anciens, c'est Marivaux que je choisirais : outre qu'il fut original, s'il ne peignit pas tout l'homme, il peignit du moins avec délicatesse quelques parties exquises de son âme. Mais votre client, monsieur Weiss ! je ne veux pas m'emporter à des représailles : je résiste à la tentation de murmurer que celui qui, d'un cœur sincère, « se plaît » passionnément avec Regnard, celui-là n'ira pas plus loin et « n'admirera » pas Molière ; je consens à me plaire un peu, beaucoup même avec cet aimable compagnon, et je trouve bon que chacun s'y plaise tant qu'il peut. Je dois pourtant constater que, dans cette brève étude, ayant rapproché toutes les œuvres de Regnard et quelques-unes de celles de Molière, nous en avons vu la différence ; et que Molière, par surcroît, a fait de petits ouvrages qui s'appellent, — pour n'en citer que deux encore : — *le Misanthrope*, *Tartufe* Après cela, qu'on fasse tous les éloges qu'on voudra de Regnard, et qu'on se récrée avec lui, si l'on y est destiné, plus qu'avec Molière, mais, comme disent les bonnes gens, qu'on ne les nomme pas tous les deux dans la même journée !

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Depuis que la république a reçu parmi nous le sceau des régimes établis, une constitution, une organisation légale dont l'efficacité et la durée ne cessent de dépendre de la sagesse des hommes, dix années sont passées; dix années pendant lesquelles les républicains, ceux qui se croient et s'appellent les vrais républicains, ont à peu près régné et gouverné, accentuant de plus en plus leur domination, excluant par degrés les conservateurs de toutes nuances, puis les modérés de leur propre parti, pour rester maîtres et seuls maîtres des affaires de la France. Les républicains ont eu dans leurs mains la puissance de l'état, les faveurs administratives, le crédit et la fortune du pays. Ils ont rempli les ministères et les fonctions de tout ordre; ils ont librement et souverainement régné dans trois législatures, disposant d'une majorité incontestée au Palais-Bourbon et bientôt au Luxembourg. Ils ont eu tout le temps de montrer ce qu'ils savaient et ce qu'ils pouvaient, de déployer dans les affaires extérieures comme dans les affaires intérieures de la France leurs talens, leurs lumières, la fécondité de leurs idées, toutes les ressources de leur esprit. Rien ne les a gênés dans leur expérience, ils ont eu le champ libre. Qu'ont-ils fait et que laissent-ils à faire? C'est là précisément la question qui se reproduit d'une manière aussi pressante qu'inévitable toutes les fois que revient l'heure décisive des grandes consultations populaires.

Lorsqu'il y a quatre ans, à cette même saison de l'année, le scrutin allait s'ouvrir comme il va s'ouvrir bientôt pour le renouvellement de la chambre des députés, les partis dominans ne manquaient pas d'une certaine confiance mêlée de jactance et d'illusions; M. Gambetta vivait

encore et conduisait cette campagne en homme à qui tout avait réussi jusque-là, qui se promettait plus que jamais l'influence et le pouvoir. On ne doutait de rien. On assurait que l'ère des périls était passée, que la république était désormais fondée, qu'il n'y avait plus qu'à s'occuper de l'affermir en lui donnant pour base la démocratie la plus large, la plus libre, la plus éclairée. On traçait de vastes programmes; on demandait au pays une majorité puissante, décidée à tout « pour établir et soutenir le gouvernement des réformes républicaines, » et le pays, docile comme il l'est assez souvent au régime qui existe, donnait ce qu'on lui demandait; il envoyait à la chambre nouvelle une majorité républicaine, sans trop regarder aux programmes, à ces fameux programmes qui sont devenus les immortels « cahiers » des élections de 1881. Eh bien! c'est fini, la comédie est jouée. Les quatre années de cette législature sont passées comme étaient déjà passées les quatre années des législatures précédentes. M. Gambetta, le grand électeur de 1881, n'est plus de ce monde, et avant de disparaître, il a eu le temps de porter aux affaires le faste décevant de son impuissance. La chambre, dont il semblait devoir être le victorieux leader, va mourir, elle est même déjà morte. Que reste-t-il de l'affermissement de la république qu'on se promettait, du gouvernement des réformes, des vastes programmes de la majorité républicaine? C'est encore et plus que jamais la question. La vérité est que cette chambre de 1881, élue il y a quatre ans pour tout réformer, pour assurer un avenir indéfini à la république, s'est éteinte ces jours passés sans éclat et sans bruit, après avoir vécu assez médiocrement, après avoir usé six ministères morts successivement d'impuissance ou d'un coup violent de scrutin.

On pourra, si l'on veut, lui dédier une épitaphe où l'on inscrira ce qu'elle a fait. Elle a certes accompli, dans son existence de quatre années, plus d'œuvres dangereuses ou vaines que d'œuvres sérieusement utiles. Elle s'est crue obligée à réformer la constitution sans s'apercevoir que, par une revision incohérente et puérile, elle ravivait sans profit le sentiment de l'instabilité, elle ébranlait les institutions bien plus qu'elle ne les affermissait. Elle a tenu aussi à mettre la main à une réforme judiciaire dont le seul résultat sensible a été d'assouvir des ambitions et des ressentimens en laissant la magistrature nouvelle déprimée et affaiblie. Elle a encouragé, sanctionné sans réflexion, sans examen et sans contrôle des entreprises qui, mieux conçues, mieux dirigées, n'auraient eu sans doute rien d'inavouable, qui, telles qu'elles ont été conduites, n'ont été que périlleuses et onéreuses. Elle a voté tout ce qui lui a été proposé de crédits, d'emprunts, d'expédiens financiers, au risque d'accumuler les déficits, de mettre la confusion dans le budget et de préparer une situation dont le fardeau pèse aujourd'hui sur le pays. Elle a tenu enfin à ne pas mourir

sans laisser en héritage au sénat une loi militaire dont la conséquence évidente, si elle était votée et appliquée, serait tout simplement la désorganisation de l'armée, mieux encore, la décadence de tout esprit militaire en France. Cette chambre de 1881, qui vient de disparaître, elle a remué assurément bien des questions; elle les a remuées, elle ne les a pas résolues; elle n'a fait que les compliquer et les rendre plus difficiles. Le plus clair est qu'elle s'est usée et épuisée dans des travaux sans suite, dans des conceptions sans maturité, dans des entreprises sans prévoyance, dans des réformes décousues, se réduisant le plus souvent aux proportions d'une œuvre de parti et de secte. Elle a cru toujours être une chambre réformatrice, on lui a fait ce compliment; elle n'a réussi, en réalité, qu'à offrir le spectacle d'une impuissance agitée et agitatrice, jouant avec tous les intérêts comme avec les sentimens les plus vivaces, les plus profonds de la conscience. Elle s'est figuré, parce qu'elle avait la puissance, pouvoir tout se permettre impunément; elle n'est arrivée qu'à tourner contre elle tous ceux qu'elle a froissés ou trompés, à être une assemblée sans autorité, sans direction, et même, en définitive, sans majorité, si ce n'est pourtant lorsqu'il y a eu quelque religieux à dévorer ou quelque prêtre à priver de son traitement. « Avec la victoire, disait récemment M. Clémenceau, sont venues les désillusions et les divisions. » Il y a des désillusions parce qu'on n'a pas réussi et qu'on le sent bien; il y a des divisions parce qu'on ne veut pas partager la responsabilité d'une situation qu'on a créée ensemble et dont on s'aperçoit que la France finit par se lasser. C'est là peut-être aujourd'hui l'état réel des choses, qui pourrait être caractérisé ainsi : une fatigue universelle et indéfinissable dans le pays, qui sent ses intérêts compromis, la déconsidération d'une assemblée finissant dans l'impuissance et la turbulence, la république remise en doute par ceux qui l'ont mal servie, les républicains eux-mêmes inquiets et divisés devant le scrutin qui va s'ouvrir.

Qu'en sera-t-il, en effet, de ces élections prochaines qui paraissent désormais fixées au 4 octobre et qui vont être évidemment pour toutes les opinions, pour tous les partis, une occasion nouvelle de luttes passionnées, de mêlées ardentes et probablement assez confuses? Il est certain que si parmi les conservateurs de toutes les nuances : monarchistes, impérialistes, il y a des divisions qui sont assez visibles, qui restent peut-être encore pour le moment la garantie la plus effective de la république, les partis républicains eux-mêmes sont pour le moins aussi divisés. Ils paraissent jusqu'ici aller aux élections un peu comme des frères ennemis, et le ministère qui s'est donné pour mot d'ordre l'union, la concentration des voix républicaines, n'est point, à ce qu'il semble, près de toucher à la réalisation de son programme. Pour

le moment, entre les deux groupes principaux de la république, radicaux et opportunistes, la paix est loin d'être faite. Déjà, au contraire, les hostilités sont ouvertes et cette campagne qui commence, qui va se dérouler de toutes parts, ne laisse pas d'être aussi curieuse qu'instructive, ne fût-ce que pour montrer la stratégie, les illusions, les calculs, les ambitions de ces partis à qui le pays a certainement le droit de demander compte de ses crises morales ou matérielles depuis quelques années. C'est décidément M. Clémenceau qui est l'orateur, le tacticien, le champion et, si l'on peut le dire, le commis voyageur du radicalisme dans cette phase préparatoire des élections. Il y a quelques jours déjà, il était à Bordeaux, inaugurant la campagne par un discours destiné à servir de programme. Le lendemain il était à Mâcon, où il s'arrêtait à peine pour parler, avant de se rendre en Vaucluse, dans la petite ville de Cavaillon. Il est prêt à aller partout où l'on voudra, au midi et au nord, pour le parti dont il s'est fait le chef ou le plénipotentiaire auprès des populations qui aiment ce genre de représentation.

M. Clémenceau n'est certes pas le premier venu. Il a l'esprit vif, quoique peut-être peu varié, la parole prompte et nerveuse, la repartie exercée. Il se dégage lestement de toutes les responsabilités compromettantes auxquelles s'est exposé le parti républicain depuis quelques années, et il a une façon hardie de déployer le drapeau de la politique radicale en face de ses adversaires, les importans, les sages, qu'il poursuit de ses traits mordans. Ce n'est pas que M. Clémenceau lui-même n'ait ses tactiques ou ses réserves et qu'il ne paraisse assez préoccupé de se contenir, de calculer ses discours pour la circonstance. Il vise évidemment à garder l'attitude d'un politique. Volontiers il combat les violences, les procédés révolutionnaires. On sent en lui l'homme qui prétend bien rester possible un jour ou l'autre au gouvernement. Il ne désavouerait peut-être pas l'ambition de reprendre le rôle de M. Gambetta dans des conditions un peu plus avancées, si l'on veut, et, au fond, il a bien aussi sa manière d'être un opportuniste. La difficulté pour lui, et c'est en cela qu'il a besoin de toutes les ressources de sa tactique, la difficulté est de concilier ces réserves du politique, du ministre éventuel, et ces éternels, ces inévitables articles du programme radical, et l'abolition du sénat, et la suppression de la présidence de la république, et la séparation de l'église et de l'état, et l'élection des juges, et les impôts prétendus démocratiques. Lorsque M. Clémenceau harcèle de sa verve violente l'opportunisme, représenté par M. Jules Ferry bien plus que par le ministère, et la politique des expéditions lointaines, lorsqu'il prodigue ses railleries aux abus de domination discrétionnaire, lorsqu'il fait la guerre aux budgets démesurés, aux expédiens ruineux et aux déficits, il triomphe aisément; il a le beau

rôle parce que, jusque dans la véhémence de ses invectives, il y a toujours quelque vérité. Quand il développe son programme de radicalisme, il n'est plus que le théoricien d'un certain nombre de banalités révolutionnaires. qui ne sont ni nouvelles ni inoffensives. Et, qu'on le remarque bien : même en se prêtant à ce programme de revendications à la fois chimériqnes et meurtrières, il ne réussit pas encore à satisfaire ceux qui vont plus loin que lui, ceux qui le trouvent déjà trop modéré, presque réactionnaire. En combattant les opportunistes, il est traité à son tour en opportuniste par la démocratie extrême. Il représente une nuance de radicalisme qui, sans se confondre avec le socialisme, n'est pas moins dangereuse, qui, en s'introduisant par degrés dans la politique républicaine depuis quelques années, en pesant sur les ministères, a contribué justement à créer cet état de fatigue, d'instabilité et de doute où l'on est aujourd'hui. C'est ce qu'il y a de plus clair. Si le pays trouve que son mal ne va pas assez vite, il n'a qu'à voter pour le programme de radicalisme que M. Clémenceau va lui porter dans ses pérégrinations électorales.

Non sans doute, le radicalisme de M. Clémenceau, suivi du radicalisme de bien d'autres, n'a rien de tentant pour un pays qui demande la sécurité et à qui on promet le mouvement perpétuel, des expériences nouvelles, de prétendues réformes qui ne sont que des guerres incessantes aux croyances ou aux intérêts. Qu'ont à offrir, de leur côté, à ce pays fatigué et perplexe, les opportunistes que M. Clémenceau combat comme des ennemis et qui ont formé jusqu'ici l'armée passablement confuse de tous les ministères républicains? Les opportunistes ont été visiblement quelque peu étourdis, il y a quelques mois, du coup qui a frappé et emporté le précédent cabinet; ils avaient trouvé leur homme dans le dernier président du conseil et ils ont été mis en déroute avec lui dans la bourrasque du 30 mars. Depuis, ils ont essayé de se reconnaître, et ils entrent à leur tour en campagne. Que sont-ils et que représentent-ils réellement, ces opportunistes, dans la mêlée nouvelle des élections? Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, bien facile à préciser, puisque les chefs du parti, réunis en conclave depuis quelques semaines, ont eu tant de peine à s'entendre sur un programme qui ressemble un peu au vieillard de la fable, à qui ses deux maîtresses arrachaient tour à tour les poils blancs et les poils noirs; mais tandis que le comité façonne et remanie son programme ou rallie des adhésions, celui que les opportunistes ont reconnu assez longtemps et reconnaissent encore pour leur chef, M. Jules Ferry, engageant plus vivement l'action, vient d'aller à Lyon avec l'intention évidente de tenir tête à M. Clémenceau, d'opposer réunions à réunions, manifestes à manifestes. C'était certainement un acte hardi d'aller à Lyon, en pleine démocratie radicale, relever le drapeau d'un parti naguère encore vaincu,

essayer de rétablir les affaires de l'opportunisme. M. Jules Ferry a du moins le mérite de ne pas se tenir aisément pour battu, de payer d'assurance. Il est allé à Lyon, il a parlé, il a fait l'apologie de son ministère, il a défendu ses actes, il s'est raillé de M. Clémenceau, et la question est de savoir si on est beaucoup plus avancé, si le discours qu'il a prononcé dans un banquet lyonnais n'est pas tout simplement une manière de prolonger l'équivoque qui est depuis longtemps l'essence de cette politique opportuniste.

La difficulté, en effet, est de saisir, à travers les apologies orgueilleuses et les vaines amplifications, ce que l'ancien président du conseil a voulu dire, ce qu'il promet au pays, à une heure où il s'agit pourtant de s'exprimer clairement. M. Jules Ferry parle sans cesse de gouvernement, de politique gouvernementale, de la nécessité des pouvoirs stables non-seulement pour la paix intérieure, pour le progrès régulier du pays, mais dans l'intérêt du rôle extérieur de la France. Il recommande aux électeurs de ne nommer que des hommes pénétrés d'idées de gouvernement, d'envoyer à la prochaine chambre une majorité homogène, résolue, « capable de donner à la France ce grand bien de la stabilité gouvernementale. » Voilà qui est au mieux ! Il s'agit seulement de s'entendre. Si M. Jules Ferry veut prouver qu'il ne parle pas à la légère et pour se donner un air d'homme d'état, qu'il sent lui-même la valeur de ses déclarations, s'il veut être sérieux, il a un moyen bien simple : qu'il conforme sa politique à son langage, qu'il se montre prêt à accepter les idées, les conditions sans lesquelles il n'y a pas de gouvernement, qu'il désavoue sans subterfuge et sans réticence toutes les solidarités révolutionnaires et radicales, qu'il dise un non résolu aux réformes qui ne sont qu'une chimère ou un danger. Il n'a qu'à déclarer une bonne fois qu'il n'est ni avec ceux qui veulent bouleverser la situation religieuse du pays, ni avec ceux qui veulent bouleverser la société civile et économique ; qu'il est tout simplement pour une république régulière, conservatrice, respectueuse de toutes les traditions comme de tous les intérêts de la France. On commencerait peut-être alors à comprendre. Est-ce là ce que fait l'ancien président du conseil ? Il s'en garde bien. En paraissant combattre le radicalisme ou en se débattant pour rire, il se hâte au contraire de le flatter, de lui donner sa part et son rôle. Il se fait un honneur d'avoir accompli quelques-unes des œuvres les plus radicales du temps. Qui a pu prétendre qu'il aurait dit un jour à Rouen ou au Havre que le péril de la république était à gauche ? Il aura sûrement été mal compris. L'ancien président du conseil a le malheur d'être un des hommes les plus incompris de son siècle ! Il a voulu parler tout au plus des intransigeans, des « agités, » des « brouillons. » Il ne veut pas qu'on le brouille avec les vrais radicaux, avec

cette « généreuse démocratie, » dont il s'efforce de disputer les bonnes grâces à M. Clémenceau! De sorte qu'aujourd'hui comme hier, à Lyon comme partout, M. Jules Ferry, au lieu de dissiper les confusions, joue toujours ce jeu équivoque, avec les conservateurs, il parle de gouvernement, de stabilité, il s'élève contre les radicaux, qui sont l'éternel trouble-fête; avec les radicaux, il parle des réformes qu'on accomplira en sachant les préparer, les mûrir, il traite dédaigneusement les conservateurs. Au demeurant, ce que promet au pays le chef des opportunistes, c'est la continuation de la politique qu'il a suivie au pouvoir, qui a si bien réussi, et, ce qu'il demande, c'est une majorité qui le ramène aux affaires.

De cette campagne qui commence, de ces représentations en province qui vont maintenant se presser, ce qu'on peut conclure de plus certain, c'est que ces partis, opportunistes et radicaux, peuvent bien se renvoyer des responsabilités embarrassantes et se faire la guerre, ils restent au fond solidaires par les idées et par les œuvres. Les uns et les autres, dans des mesures différentes, selon le tempérament des hommes, ont les mêmes illusions, les mêmes arrogances, les mêmes passions, les mêmes aveuglemens. La vérité est que ces républicains de tous les camps, occupés aujourd'hui à reconquérir, à se disputer une opinion inquiète ou découragée, ne peuvent se décider à reconnaître que, s'il y a une situation difficile, ils ont tous contribué à la créer par leurs excitations ou par leurs faiblesses, par l'abus organisé d'une domination de parti; ils ne sont pas arrivés à savoir qu'on n'accumule pas impunément les fautes, les violences et les imprévoyances dans la vie d'une nation. Ils se figurent encore dégager leur responsabilité par des discours; mais il reste un juge qui a le dernier mot, et ce juge, c'est la France maîtresse de ses choix, libre de se prononcer sur une politique qui, au lieu de tout affermir comme elle le disait, laisse la confusion dans les finances, la stagnation dans les intérêts, l'instabilité dans l'état, la défiance dans les esprits.

Autant qu'on en pouvait juger il y a peu de temps encore, cette saison d'été ou d'automne qui s'ouvre pour les parlemens comme pour les gouvernemens semblait n'avoir plus à craindre de ces nuages qui passent quelquefois sur l'Europe, que les augures interrogent avec une inquiétude plus ou moins sincère. Dès qu'il était admis que provisoirement entre Londres et Saint-Pétersbourg on continuait à négocier sur la délimitation de la vallée de Zulficar, que la question d'Égypte ne serait pas de sitôt résolue, il ne restait plus une apparence ou un prétexte de complications prochaines. Les grandes nations du continent pouvaient se promettre le repos dans leurs relations extérieures et prendre le temps de s'occuper de leurs affaires intérieures, de leurs élections qui se préparent. Tout au plus signalait-on à l'horizon quel-

ques-unes de ces entrevues princières ou ministérielles qui se reproduisent périodiquement. Hier l'empereur et l'impératrice d'Autriche allaient complimenter le vieux souverain allemand qui est à Gastein; d'ici à peu, dit-on, M. de Bismarck et le comte Kalnoky pourraient se rencontrer on ne sait où. Plus tard, peut-être, le tsar ira-t-il rendre visite à l'empereur François-Joseph. Au demeurant, ces entrevues, qui ont pu avoir quelquefois leur importance, semblent assez dénuées de signification pour cette année; elles ne paraissent du moins répondre à aucune circonstance particulière ou extraordinaire. Il fallait bien qu'on crût n'avoir rien à craindre pour la saison, qu'on ne vît rien de grave dans les relations générales, puisque depuis quelques jours déjà ministres et diplomates ont quitté leur poste ou se disposent à voyager, à aller se retremper aux eaux d'Allemagne ou de France. Le chancelier de Russie, M. de Giers, est à Franzensbad pendant que son souverain est à Helsingfors. Le président du conseil du roi Humbert, qui reste chargé de la diplomatie italienne, M. Depretis, va dans les Vosges. Lord Salisbury lui-même vient en villégiature à Dieppe. Les ambassadeurs prennent leurs vacances et sont sur tous les chemins : preuve évidente que, ces jours passés encore, tout était à la paix, au calme dans les relations extérieures.

Oui vraiment, l'Europe ne pensait pas à mal, elle vivait sur la foi des apparences, des déclarations, des protestations pacifiques, lorsque tout à coup l'oracle contraire a parlé. La *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui sait ce qu'elle dit, qui a les secrets de la chancellerie de Berlin et qui a l'habitude des coups de trompette inattendus, la terrible *Gazette* a élevé la voix pour annoncer qu'il ne fallait pas s'y fier, qu'il y avait des orages menaçans devers les Vosges, qu'on n'en avait pas fini avec les passions françaises, toujours prêtes à se déchaîner. La *Gazette* sibylline a parlé ainsi, et à sa suite, la plupart des gazettes allemandes, fidèles au mot d'ordre, se sont fait un devoir de reprendre les vieilles polémiques contre la France, — qui seule manifestement menace la paix du monde, heureusement préservée par le sage et puissant solitaire de Varzin. Nous voilà bien avancés si nous avions eu trop d'illusions!

Que s'est-il donc passé qui ait pu provoquer ou motiver cette explosion imprévue de mauvaise humeur teutonne? Est-ce qu'il y aurait eu récemment entre les deux nations, entre les cabinets de Paris et de Berlin, quelque querelle, quelque dissentiment, qui aurait donné lieu à des explications plus ou moins vives, à des correspondances ou à des conversations diplomatiques plus ou moins amères? Est-ce qu'il y aurait eu, en France, dans ces derniers mois, quelque recrudescence d'animosité contre d'anciens adversaires, des emportemens ou des impatiences d'opinion, des préparatifs belliqueux, en un mot, une

certaine disposition à chercher l'occasion d'un nouveau conflit, de ce qu'on appelle la revanche? Au premier coup d'œil, rien de semblable n'apparaît, assurément. On aurait dit plutôt que, depuis quelque temps, les deux gouvernemens s'étaient étudiés à se rapprocher politiquement, autant que cela était possible, à nouer de meilleurs rapports, même à poursuivre ensemble la solution de questions qui intéressent l'Europe. De plus, s'il y a aujourd'hui dans notre pays, en dépit de quelques effervescences isolées et partielles, un sentiment vivace, saisissable, c'est le désir de la paix, le sentiment de la nécessité de la paix. La France, déjà liée par des entreprises coloniales qu'elle paie du sang de ses soldats, qui pèsent sur son budget, n'a sûrement pas l'impatience de se retrouver pour le moment sur d'autres champs de bataille, et ce n'est pas, dans tous les cas, la loi de recrutement préparée par les radicaux de la dernière chambre qui peut passer pour une démonstration menaçante, pour l'organisation d'une armée prête à entrer en campagne. Il n'y avait donc pas de prétexte sérieux et sensible à invoquer. Qu'est-on allé chercher? Il a suffi d'un simple article de journal comme il en paraît sans cesse, depuis quelques années, dans les deux pays, sur l'organisation des forces nationales, sur les armes, sur les défenses des frontières. Un écrivain militaire a cru devoir étudier, en dehors de toute préoccupation politique, au point de vue technique, le rôle et la composition de la cavalerie française de l'est en mettant en regard la composition et le rôle de la cavalerie allemande au-delà des Vosges. Il n'en a pas fallu davantage. Aussitôt, sur ce simple fait, la vigilante sentinelle de Berlin a pris feu, et comme la raison était insuffisante, comme, d'un autre côté, la France ne paraissait nullement agitée d'ardeurs belliqueuses, on a flairé quelque mystère; on s'est mis un peu de toutes parts à chercher comment cette même *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qui, il y a peu de jours à peine, célébrait la « solidité du caractère éminemment pacifique de la politique internationale, » avait pu découvrir si vite de si noirs nuages à l'horizon des Vosges. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les autres journaux allemands, un peu surpris peut-être de la sortie de la gazette berlinoise, mais jaloux de suivre le mouvement, se sont évertués à leur tour à réveiller tous les griefs, à chercher, à imaginer toute sorte de motifs à défaut du prétexte qui ne leur paraissait pas à eux-mêmes bien sérieux. A tout hasard, ils ont rouvert le feu contre notre pays en mettant la France en cause dans ce qu'elle fait et dans ce qu'elle ne fait pas, dans ses sentimens présumés, dans ses projets, dans ce qu'elle est censée préméditer. Et voilà comment s'engagent ces campagnes de plume entreprises, dit-on, pour le bien des peuples, pour la paix de l'Europe!

Des polémiques ne sont point sans doute des actes de diplomatie

engageant les gouvernemens et il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Les journaux allemands ont l'habitude de ces campagnes périodiques où ils portent autant de discipline que de violence et qui, en définitive, ne sont assez souvent que des explosions de circonstance sans lendemain. La vraie question serait de savoir ce que pense, ce que veut réellement celui de qui tout émane en Allemagne, celui qui sait se servir de tout, même de la presse, et dont les journaux, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* en tête, sont chargés quelquefois de masquer ou de dévoiler à demi les calculs, de laisser entrevoir les impressions et les évolutions. Le chancelier allemand a-t-il voulu témoigner son ressentiment pour quelque mécompte, d'ailleurs peu important, qu'il aurait essuyé dans la poursuite de sa politique coloniale? A-t-il voulu, au risque de faire sentir durement sa prépotence, avertir la France à la veille des élections, rudoyer les radicaux français au cas où ils seraient tentés de se créer une certaine popularité par des déclamations contre l'Allemagne? Prépare-t-il quelque combinaison nouvelle, quelque évolution qu'il veut donner à pressentir, dont on verra plus tard les suites? Il est certain que M. de Bismarck sait assez généralement ce qu'il fait, qu'il ne met pas les journaux en mouvement sans y être intéressé et qu'il ne parle pas ou ne laisse pas parler pour rien. Au fond, à y regarder de près, il ne serait pas impossible que cette campagne, aussi bruyante qu'imprévue, des journaux allemands, ne se liât à une phase de politique nouvelle, principalement caractérisée par une recrudescence de mauvaise humeur du chancelier à l'égard de la France et par un retour de l'Allemagne vers l'Angleterre.

Précisons un peu plus si l'on veut. Il y a eu, on n'en peut douter, depuis quelque temps, sous le dernier cabinet, il y a eu, au moins sur quelques points de politique européenne, entre Paris et Berlin, un certain rapprochement, un certain désir de bon accord, qui pouvait sans doute avoir ses avantages, qui malheureusement aussi reposait sur une dangereuse équivoque. Assurément la France n'est nullement tourmentée de ces passions belliqueuses que lui attribuent les journaux allemands. On pourrait dire que, par ses instincts, par ses sentimens, elle est aujourd'hui une des nations les plus pacifiques. Elle est même parfaitement disposée, autant que sa situation le lui permet, à n'avoir que des rapports rassurans, réguliers avec l'Allemagne, parce qu'un grand pays ne peut pas se réduire à une politique d'isolement, d'amertumes stériles, et d'éternelles récriminations. La France est sans bouderie et sans impatience avec tous ceux qui travaillent pour la paix, qui veulent venir en aide à ce qui reste de l'équilibre européen; mais il est bien clair aussi qu'en restant correcte et loyale dans ses relations, elle a le droit de garder, avec l'indépendance de

son rôle, le souvenir de ses traditions, de ses malheurs et de ses intérêts permanens; elle n'a pas à entrer dans des combinaisons où elle ne serait pas toujours avec dignité, elle ne peut pas se prêter à toutes les politiques, fût-ce pour quelques avantages momentanés. M. de Bismarck, dans un sentiment qui n'avait rien d'inavouable sans doute, qui était le sentiment d'un grand calculateur, a jugé habile de pratiquer à l'égard de notre pays la politique des diversions, en allant au-devant d'un rapprochement dont il espérait se servir; il a cru gagner ou se rattacher jusqu'à un certain point la France en l'aidant de sa diplomatie, en se montrant favorable à ses entreprises du moment, en lui facilitant les occasions de déployer son activité et son drapeau à Tunis, au Tonkin, à Madagascar. Le chancelier, en homme à qui rien ne résiste, a pensé résoudre d'un seul coup le problème assez compliqué d'occuper la France, de la désintéresser en lui assurant des compensations lointaines et de lui faire peut-être oublier ses blessures. Tout était bénéfice pour lui. Il n'a pas pu malheureusement tarder à s'apercevoir que, pour un homme si positif, il se faisait illusion, que le concours qu'il pouvait se promettre de la France, quels que fussent les ministères, avait nécessairement des limites. Il l'a vu avec son dépit hautain, et il n'a pas pu se contenir; il n'a pas su se défendre d'une de ces impatiences de domination qui, après tout, ne conduisent à rien, qui ne changent ni la nature des choses ni les vrais intérêts. Ce qu'il n'a pas voulu mettre dans sa diplomatie, il s'est donné le plaisir de le laisser passer dans des polémiques qu'on peut toujours désavouer : de là ce déchaînement des journaux dévoués à la politique du chancelier contre notre pays, à qui on reproche aujourd'hui de méconnaître les intentions bienveillantes de l'Allemagne, d'être insensible aux offres les plus généreuses et probablement les plus désintéressées de réconciliation, d'oublier l'appui qu'il a reçu dans les affaires d'Égypte, à Tunis ou au Tonkin. Peu s'en faut que nous ne soyons taxés d'ingratitude, et M. de Bismarck s'est senti d'autant plus disposé à laisser tout dire contre la France qu'il a vu l'occasion de quelque combinaison nouvelle dans l'avènement récent d'un ministère conservateur à Londres. C'est là, en définitive, une explication assez vraisemblable de tout ce bruit qui n'est destiné peut-être qu'à couvrir une évolution plus ou moins prochaine. Le fait est que M. de Bismarck a cru pouvoir un instant se servir de la France, qu'il croit pouvoir aujourd'hui se servir de l'Angleterre, et qu'il est parfaitement homme à passer de l'une à l'autre sans difficulté.

Ce qui tendrait à confirmer ce rapprochement entre l'Angleterre et l'Allemagne, c'est l'attitude de plus en plus marquée, de plus en plus significative, que prend le nouveau gouvernement de la reine Victoria dans la politique extérieure. Il n'est point douteux que le ministère

conservateur, dès son avènement, a fait ce qu'il a pu pour renouer avec Berlin des rapports d'intimité qui n'étaient pas précisément faciles sous M. Gladstone, et il a dû trouver à qui parler. Jusqu'à quel point le chancelier de l'empire d'Allemagne pourra-t-il aider utilement le cabinet anglais dans ses négociations avec la Russie au sujet de l'éternelle difficulté des frontières de l'Afghanistan, on ne le sait pas encore; on ne voit pas bien même dans quelle mesure et sous quelle forme pourrait se manifester son intervention. M. de Bismarck peut du moins, s'il le veut, prêter un appui plus actif, plus direct à l'Angleterre dans les affaires d'Égypte, qui sont toujours un des points difficiles, et déjà on sent plus d'assurance dans le langage de quelques-uns des ministres anglais, du chancelier de l'échiquier, sir Michaël Hicks Beach, qui disait récemment en propres termes que la seule manière de réussir était « de bien faire savoir au monde qu'on avait l'intention de rester en Égypte pour la réformer.» Ceci commence à devenir significatif; mais, pour l'Égypte comme pour l'Afghanistan, il y aura encore bien des négociations qui vont être nécessairement ralenties par cette saison de vacances parlementaires et diplomatiques, de dispersion universelle. Ce n'est qu'avec le temps que cette situation nouvelle peut se développer et prendre tout son caractère. Quant à la France, ce qu'elle a évidemment de mieux à faire, c'est d'attendre sans s'émouvoir, de laisser passer les polémiques et les combinaisons, de défendre fermement, tranquillement ses propres intérêts, qui se confondent avec les intérêts européens, en évitant surtout de donner inutilement des griefs par les inconsistances et les excitations d'une politique dont elle serait la première à souffrir. La France n'a qu'à rester elle-même, libre de traiter avec ceux qui voudront traiter avec elle, sans se laisser entraîner dans des combinaisons qui ne sont pas toujours sûres. C'est le rôle que lui trace sa situation, et, puisqu'elle a les inconvéniens d'un certain isolement, c'est bien le moins qu'elle en garde aussi les avantages.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La liquidation de fin juillet était à peine commencée qu'un mouvement assez vif de réaction s'est produit sur l'ensemble de la cote, ou, plus exactement, sur l'ensemble des valeurs qui donnent encore lieu à quelques opérations à terme. De raisons apparentes il n'y en avait guère. On parlait bien de l'apparition du choléra à Marseille, et un journal anglais avait annoncé une rencontre de Russes et d'Afghans à Meruchak. La rencontre était imaginaire. Dès le lendemain du jour où elle avait été publiée, la nouvelle était démentie de toutes parts. L'épidémie cholérique, au contraire, était réellement et officiellement constatée à Marseille; mais elle ne s'y est que peu développée, et déjà le fléau est en décroissance.

Rentes et valeurs cependant ne se sont point relevées. Le 3 pour 100 notamment, qui avait reflué brusquement de 81.15 à 80.65, est encore aujourd'hui à 80.80; l'Amortissable, moins atteint, n'est plus qu'à 0 fr. 15 des cours de la précédente quinzaine. Le 4 1/2 s'est rapproché de 109 francs. L'Italien perd encore 0 fr. 25, le Suez a reculé de 2,050 au-dessous de 2,000, et n'a été relevé depuis qu'à 2,005.

La principale explication de cette faiblesse générale est à chercher uniquement dans le ralentissement de plus en plus marqué des transactions. Les affaires en spéculation pendant cette première moitié d'août se sont réduites au minimum. C'est là un fait que l'on voit se reproduire chaque année régulièrement pendant la saison d'été. Il est vrai qu'il se manifeste cette année avec plus d'intensité qu'on ne l'avait vu jusqu'ici.

La spéculation, ou du moins ce qui en reste sur la brèche, s'est donné pour unique mission d'empêcher un parti de la baisse de se former pour l'exploitation éventuelle des rumeurs pessimistes que le télégraphe lance de temps à autre sur les marchés. Elle a été aidée dans cette tâche par l'abondance de l'argent, qui s'est accusée encore une fois, à la liquidation de fin juillet, dans les taux ridiculement bas des reports, taux qui n'offrent, depuis longtemps, aucune rémunération aux capitaux en quête de placemens provisoires et dont la modicité persistante ne peut s'expliquer que par l'existence de positions à découvert plus ou moins étendues, se perpétuant de liquidation en liquidation dans l'espoir d'une catastrophe qui s'obstine à ne point survenir.

L'immobilité des cours, tel a donc été le trait caractéristique depuis deux semaines, non-seulement sur notre marché, mais sur toutes les places européennes. A Londres, les Consolidés sont fixés à 99 11/16; les fonds russes et austro-hongrois, l'Italien, l'Extérieure même, en dépit de l'extension continue de l'épidémie dans la Péninsule, n'ont subi que d'insignifiantes fluctuations.

Un fait important a contribué pour sa part, pendant cette quinzaine, à entretenir notre place dans un état d'irrésolution, presque de malaise; nous voulons parler de l'ébranlement causé au marché spécial des valeurs de la Compagnie de Panama par les révélations faites à la dernière assemblée générale sur la situation de l'entreprise. M. de Lesseps ayant déclaré que les premières prévisions de dépenses seraient largement dépassées, et qu'aux 600 millions procurés déjà par la formation du capital-actions et les premières émissions d'obligations, il faudrait ajouter une somme égale que l'on chercherait à obtenir par une émission d'obligations à lots, l'inquiétude s'est emparée de bon nombre d'esprits qui jusqu'alors avaient une foi absolue dans le succès final de l'œuvre.

La Compagnie obtiendrait-elle des pouvoirs publics l'autorisation de procéder à une émission d'obligations à lots ? Cette autorisation obtenue, l'émission réussirait-elle ? Enfin pouvait-on compter avec certitude que 1,200 millions suffiraient pour l'achèvement du canal ? A ces questions on n'osait répondre par l'affirmative. Des ventes à découvert se sont produites sur les actions, trahissant ainsi brutalement les préoccupations que la situation embarrassée de la Compagnie venait de provoquer. Non-seulement les actions ont fléchi en deux séances de 460 à 420, mais les obligations 5 pour 100, 4 pour 100 et 3 pour 100 ont subi une dépréciation énorme. Une reprise n'a pas tardé à se produire, les porteurs ne s'étant point alarmés autant que le supposait la spéculation. Ces rachats ont relevé sensiblement les cours; mais le coup n'en est pas moins porté, et il faudra que la Compagnie déploie une grande fécondité de ressources, une énergie bien tenace, et des efforts fructueux pour maintenir le crédit et la popularité de l'entreprise.

Les titres de la compagnie de Suez ont subi le contre-coup de l'assaut livré à ceux du Panama. Nous avons dit que les actions, précipitées de 2,050 à 1,990, n'ont pu encore se relever qu'à 2,005.

La physionomie du marché des actions d'institutions de crédit ne s'est nullement modifiée. La Banque de France continue à voir décroître ses bénéfices, conséquence de l'atonie persistante des transactions commerciales. La diminution atteint près d'un million sur le montant que présentait le compte bénéficiaire de la période correspondante de l'année dernière.

Le Crédit foncier est très ferme à 1,315. Depuis quelques jours, il est demandé constamment des titres par voie d'escompte. Ces achats sont sans doute provoqués par le fait que le Crédit foncier va ouvrir, par les prêts scolaires, un nouveau débouché aux capitaux de sa clientèle. Les départemens, villes et communes, pourront, en effet, emprunter à cet établissement, dans les conditions de la loi du 20 juin 1885, les sommes nécessaires à l'installation de leurs écoles. Comme ces conditions, très avantageuses, seront certainement mises à profit, les opérations du Crédit foncier vont prendre de ce chef un nouveau développement qui ne peut que profiter à ses actionnaires.

Le Comptoir d'escompte, sur lequel se maintient un certain courant de transactions au comptant, est très ferme à 975. La Banque de Paris souffre davantage de l'état général des affaires; la crainte de voir l'exercice 1885 donner des résultats inférieurs à ceux de 1884 a déterminé quelques ventes qui paraissent d'ailleurs s'être arrêtées lorsque le prix de 650 francs a été atteint en réaction.

Il n'y a absolument rien à dire du Crédit lyonnais, de la Société générale, de la Banque franco-égyptienne, de la Banque d'escompte, du Crédit mobilier et de toutes les autres banques françaises et étrangères, dont les titres, malgré des cours relativement fort dépréciés, n'exercent plus depuis longtemps aucune attraction sur l'épargne, celle-ci réservant toutes ses faveurs aux placemens à revenu fixe, surtout aux obligations de chemins de fer dotés de la garantie de l'état. Ainsi s'explique le succès si remarquable de la souscription aux obligations de l'Ouest-Algérien. Il était offert moins de 70,000 titres : il en a été demandé près d'un million par plus de 40,000 souscripteurs. La répartition n'a pu donner que 2 1/4 pour 100 du montant des demandes.

L'émission du nouvel emprunt égyptien en 3 pour 100, à 95 1/2, n'a pas moins bien réussi. Il est vrai qu'il s'agissait d'une valeur exceptionnelle, garantie par six grandes puissances, y compris l'Angleterre, dont le 3 pour 100 se cote autant dire au pair. Les souscripteurs n'ont obtenu qu'une fraction insignifiante des demandes qu'ils avaient présentées. L'Égyptien 3 pour 100 garanti se négocie, depuis l'émission, avec une prime d'environ 3 pour 100.

Disons enfin que le Nord de l'Espagne, ayant émis, le 6 courant, 50,000 obligations à 317 francs, pour la construction de deux nouvelles lignes, n'a pu répartir que 35 pour 100 aux demandes de titres libérés, les souscriptions en titres non libérés ayant dû être complètement mises de côté et considérées comme non avenues.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-DIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LVe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1885

Livraison du 1er Juillet.

Le Garde du corps, dernière partie, par M. George DURUY. 5
Le Combat contre la misère. — II. — La Prévoyance et la Mutualité, par M. le Comte d'HAUSSONVILLE. 61
George Eliot, d'après sa correspondance, par M. Arvède BARINE. 100
La Mémoire et la Reconnaissance des souvenirs, par M. Alfred FOUILLÉE. 131
L'Avenir de la puissance anglaise. — II. — Les Colonies d'Australie. — Les Conflits avec l'Allemagne, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY. 163
Le Salon de 1885. — La Sculpture, l'Architecture, la Gravure, par M. Gustave OLLENDORFF. 186
Un Nouveau Livre sur la révolution française, par M. G. VALBERT 202
Revue littéraire. — Le Pessimisme dans le roman, par M. F. BRUNETIÈRE. 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 227
Le Mouvement financier de la quinzaine. 237

Livraison du 15 Juillet.

Péché mortel, première partie, par M. André THEURIET. 241
Homère d'après les plus récentes découvertes de l'archéologie, par M. George PERROT, de l'Institut de France. 275

L'Avenir de la puissance anglaise. — III. — Les Colonies d'Afrique et d'Amérique, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY. 319
Un Département français. — I. — Les Paysans, le Clergé, les Grands Propriétaires, par M. René BELLOC. 349
Les Préliminaires de l'histoire d'Allemagne, par M. Ernest LAVISSE. . . . 390
L'Armée et la Démocratie. — II. — Le Service de cinq ans, le Remplacement. 418
Revue musicale. — *Une Nuit de Cléopâtre, le Roi l'a dit*, a l'Opéra-Comique. — *Sigurd*, a l'Opéra, par M. C. BELLAIGUE. 451
Revue dramatique. — *Une Rupture*, de M. Abraham Dreyfus, a la Comédie-Française, par M. Louis GANDERAX. 462
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 466
Le Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Août.

Péché mortel, deuxième partie, par M. André THEURIET. 481
En deça et au dela du Danube. — II. — La Bosnie. Régime agraire et Économie rurale, par M. Émile de LAVELEYE. 516
La Capitulation de Soissons en 1814, d'après les documens originaux, par M. Henry HOUSSAYE. 553
La Légende du Bouddha, par M. Édouard SCHURÉ. 589
Un Département français. — II. — Le Mouvement démocratique dans les campagnes, par M. René BELLOC. 623
Les Nouveaux Romans américains, par M. Th. BENTZON. 654
Le Journal de Gordon a Khartoum, par M. G. VALBERT. 683
Revue littéraire. — Alexandre Dumas, par M. F. BRUNETIÈRE. 695
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 706
Le Mouvement financier de la quinzaine. 718

Livraison du 15 Août.

Péché mortel, dernière partie, par M. André THEURIET. 721
Villars diplomate. — Mission en Bavière (1687-1689), par M. le marquis DE VOGUÉ, de l'Institut de France. 757
Les Commencemens du paysage dans l'art flamand, par M. Émile MICHEL. . 794
Les Clefs de la Bruyère, par M. Paul JANET, de l'Institut de France. . . . 833
Zoitsa, légende grecque, par M. Maurice DE FOS. 873
Un Département français. — III. — Le Chef-lieu, la Haute Bourgeoisie et la Politique, par M. René BELLOC. 883
Sur la Mort de l'amiral Courbet, par M. Julien VIAUD (Pierre Loti). . . . 919
Revue dramatique. — Regnard en 1884-1885, par M. Louis GANDERAX . . . 931
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 944
Le Mouvement financier de la quinzaine. 956

Paris. — Imp. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

AP
20
R5
pér.3
t.70

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY